de sang assez considérable pour que le malade périsse d'hémorragie.

Le pissement de sang, n'étant que le symptôme d'une maladie des voies urinaires, doit être combattu par les mêmes moyens que la maladie elle-même. Voyez aux articles *suppression* et *rétention d'urine*, ceux qui nous ont paru les plus propres à détruire la cause de ce symptôme. Nous ajouterons seulement ici, que si le sang s'est coagulé dans la vessie, il faut chercher à l'évacuer au moyen de la sonde et, si les caillots ne pouvoient pas couler par cet instrument, tâcher de les diviser et de les délayer, en poussant, dans la vessie, des injections d'eau tiede, ou d'une dissolution très-légérement alkaline.

Les urines purulentes n'annoncent pas toujours une affection contre-nature des voies urinaires. Une foule d'observations prouvent que souvent la crise des maladies aigues se fait par les urines, qui prennent alors une apparence puriforme. On a aussi un grand nombre de faits qui attestent, que le pus des dépôts formés dans la poitrine, dans le foie, et dans toute autre partie du corps, s'est porté, par métastase, sur les reins, et a été évacué avec les urines. Mais nous nous bornons dans cet article à l'examen des urines devenues purulentes par la suppuration de leurs organes sécréteurs et excréteurs.

L'inflammation des reins et celle de la vessie peuvent, comme l'inflammation de l'urethre dans la gonorrhée, donner lieu dans ces parties à une espece de sécrétion puri-

ÉLÉMENS

DE

MÉDECINE-PRATIQUE.

TOME SECOND.

CVI 11

ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

ÉLÉMENS
DE
MÉDECINE-PRATIQUE
DE
M. CULLEN, M. D.

Traduits de l'Anglois sur la quatrième & dernière édition, avec des Notes, dans lesquelles on a refondu la Nosologie du même Auteur, décrit les différentes espèces de maladies, & ajouté un grand nombre d'Observations qui peuvent donner une idée des progrès que la Médecine a faits de nos jours;

PAR M. BOSQUILLON,

Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Lecteur du Roi & Professeur de Langue grecque au Collège Royal de France, Censeur Royal, & Associé honoraire de la Société de Médecine d'Edimbourg, &c. &c.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { THÉOPHILE BARROIS *le jeune*, Libraire, rue Haute-Feuille, n°. 22;
MÉQUIGNON *l'aîné*, Libraire, rue des Cordeliers, pres des Ecoles de Chirurgie.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE IV.

Des Hémorrhagies, page 1

CHAP. I. *De l'Hémorrhagie en général*, ibid.

SECT. I. *Des phénomènes de l'Hémorrhagie*, 3

SECT. II. *De la cause prochaine de l'Hémorrhagie*, 4

SECT. III. *Des causes éloignées de l'Hémorrhagie*, 17

SECT. IV. *De la cure de l'Hémorrhagie*, 18

CHAP. II. *De l'Epistaxis ou de l'Hémorrhagie du nez*, 32

CHAP. III. *De l'Hémoptysie, ou de l'Hémorrhagie des poumons*, 40

SECT. I. *Des phénomènes & des causes de l'Hémoptysie*, ibid.

SECT. II. *De la cure de l'Hémoptysie*, 45

CHAP. IV. *De la Phthisie pulmonaire ou de la pulmonie*, 50

SECT. I. *Des phénomènes & des causes de la Phthisie pulmonaire*, ibid.

SECT. II. *De la cure de la Phthisie*, 80

CHAP. V. *Des Hémorrhoïdes ou du gonflement & du flux hémorrhoïdaux*, 99

SECT. I. *Des phénomènes & des causes des Hémorrhoïdes*, ibid.

SECT. II. *De la cure des affections hémorrhoïdales*, 108

CHAP. VI. *De la Ménorrhagie ou du flux immodéré des règles*, 115

CHAP. VII. *De la Leucorrhée ou des fleurs blanches*, 127

CHAP. VIII. *De l'Aménorrhée ou de l'interruption du flux menstruel*, 133

CHAP. IX. *Des Hémorrhagies symptomatiques*, 144

SECT. I. *De l'Hématémesis ou du vomissement de sang*, 145

SECT. II. *De l'Hématurie ou de l'écoulement de sang qui se fait par le canal de l'urètre*, 152

LIVRE V.

Des Profluvia, ou des flux accompagnés de Pyrexie, 159

CHAP. I. *Du Catarrhe*, 160

CHAP. II. *De la Dysenterie*, 172

SECONDE PARTIE.

Des Neuroses ou des maladies nerveuses, 185

LIVRE PREMIER.

Des Comata ou de la perte du mouvement volontaire, 187

CHAP. I. *De l'Apoplexie*, 188
CHAP. II. *De la Paralysie*, 227

LIVRE II.

Des Adynamies ou des maladies qui consistent dans la foiblesse, ou dans la perte des fonctions vitales ou naturelles, 250

CHAP. I. *De la Syncope ou défaillance*, ibid.
CHAP. II. *De la Dyspepsie, ou de l'indigestion*, 263
CHAP. III. *De l'Hypochondrie, ou de l'affection hypochondriaque, communément appelée vapeurs*, 299

LIVRE III.

Des Affections spasmodiques sans fièvre, 313

SECTION I.

Des Affections spasmodiques des fonctions animales, 314

CHAP. I. *Du Tétanos*, 315
CHAP. II. *De l'Epilepsie*, 333
CHAP. III. *De la Danse de saint Weit*, 363

SECTION II.

Des Affections spasmodiques des fonctions vitales, 368

CHAP. IV. *De la Palpitation du cœur*, ibid.
CHAP. V. *De la Dyspnée, ou de la difficulté de respirer*, 372
CHAP. VI. *De l'Asthme*, 376
CHAP. VII. *De la Coqueluche*, 390

SECTION III.

Des Affections spasmodiques des fonctions naturelles, 403

CHAP. VIII. *De la Pyrosis, ou de la maladie vulgairement appelée le fer chaud,* 403
CHAP. IX. *De la Colique,* 408
CHAP. X. *Du Cholera Morbus ou Trousse-galant,* 425
CHAP. XI. *De la Diarrhée, ou du Dévoiement,* 429
CHAP. XII. *Du Diabète,* 444
CHAP. XIII. *De l'Hystérie ou de l'affection hystérique,* 451
CHAP. XIV. *De la Rage ou de l'Hydrophobie,* 459

LIVRE III.

Des Vesaniæ, ou des dérangemens des fonctions intellectuelles, 469
CHAP. I. *Des Vesaniæ en général,* ibid.
CHAP. II. *De la Folie, ou de la Manie,* 481
CHAP. III. *De la Mélancolie & des autres types de folie,* 495

TROISIÈME PARTIE.

Des Cachexies, 512

LIVRE I.

Des Amaigrissemens, 514

LIVRE II.

Des Intumescences ou des Tumeurs générales, 528
CHAP. I. *Des Tumeurs adipeuses,* ibid.
CHAP. II. *Des Tumeurs flatulentes,* 532
CHAP. III. *Des Tumeurs aqueuses ou des Hydropisies,* 544
SECT. I. *De l'Anasarque,* 555
SECT. II. *De l'Hydrothorax ou de l'Hydropisie de poitrine,* 574
SECT. III. *De l'Ascite ou de l'Hydropisie du bas-ventre,* 579
SECT. IV. *Des Tumeurs générales produites par l'augmentation du volume de toute la substance du corps ou de certaines parties,* 586
Du Rachitis, 589

LIVRE III.

Des Impétigines ou de l'habitude dépravée du corps, jointe aux affections de la peau, 602

CHAP. I. *Des Ecrouelles*, 602
CHAP. II. *De la Maladie vénérienne*, 615
CHAP. III. *Du Scorbut*, 664
De l'Eléphantiasis, 686
De la Lèpre des Grecs, 697
De la Frambœsia ou du Pian, 701
Du Trichoma ou de la Plique polonoise, 704
CHAP. IV. *De la Jaunisse*, 706
Manière d'étudier la Médecine-pratique, 717
Table analytique des Matières contenues dans tout l'Ouvrage, 729

FIN DE LA TABLE.

ÉLÉMENS

ÉLÉMENS
DE
MÉDECINE-PRATIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE IV.
Des Hémorrhagies.

CHAPITRE PREMIER.
De l'hémorrhagie en général.

735. Les Nosologistes, en établissant une classe ou un ordre de maladies sous le titre d'*Hémorrhagies* (*a*), n'ont adopté pour caractère de cette classe ou de cet ordre, que la seule circonstance d'épanchement de sang rouge ; ils ont ainsi réuni

(*a*) L'auteur donne le caractère suivant des hémorrhagies.
Il y a pyrexie avec un écoulement de sang qui n'est occasionné par aucune force interne ; le sang tiré des veines ressemble à celui que l'on en tire dans les phlegmasies. N. C. Ordre IV.

des maladies dont la nature est fort différente : mais dans tout arrangement méthodique, il faut éviter, autant qu'il est possible, toute pareille association arbitraire & non naturelle. Les Nosologistes, en se conduisant ainsi, ont en outre supprimé ou perdu de vue la distinction des hémorrhagies en passives & en actives (*a*), qui est adoptée & bien fondée.

736. Mon dessein est de rétablir cette distinction ; c'est pourquoi je ne comprendrai ici, sous le titre d'hémorrhagies, que celles que l'on a communément appelées actives ; c'est-à-dire, qui sont accompagnées d'un certain degré de pyrexie, lequel paroît toujours dépendre de l'accélération du mouvement du sang dans les vaisseaux qui le laissent échapper, & cette accélération est particulièrement l'effet d'une cause interne. Hoffmann (*b*) me sert en ceci de guide ; il a joint les hémorrhagies actives aux maladies fébriles, & a, en conséquence, placé les premières comme un ordre dans la classe des pyrexies. J'exclus de cet ordre tous les épanchemens de sang rouge qui sont entièrement dus à une violence externe, & tous ceux qui, quoique produits par des causes internes, ne sont cependant pas accompagnés de pyrexie, & paroissent occasionnés par une fluidité putride du sang, par la foiblesse ou l'érosion des vaisseaux, plutôt que par l'accélération de la circulation du sang dans ces mêmes vaisseaux.

737. Avant de traiter de ces hémorrhagies proprement dites, qui forment un ordre dans ma Nosologie, je parlerai de l'hémorrhagie active en général ; car les différens genres & les différentes espèces dont je m'occuperai particulièrement par la suite, ont un si grand nombre de circonstances qui leur sont communes, qu'il est convenable & utile de les considérer sous un point de vue général, comme je vais tenter de le faire.

(*a*) On nomme hémorrhagies passives celles qui sont dues à des causes externes sans augmentation d'action dans les vaisseaux dont coule le sang. Les hémorrhagies actives surviennent sans aucune de ces causes, & sont l'effet de l'action augmentée dans les vaisseaux de la partie. Les hémorrhagies passives appartiennent aux *apocenoses* ; c'est-à-dire, aux flux d'humeurs qui ne sont pas accompagnés d'irritation, ni de pyrexie.

(*b*) Il est le seul qui ait mis les hémorrhagies au rang des maladies fébriles. C'est avec raison qu'il observe qu'en considérant avec attention les phénomènes des hémorrhagies, & en examinant la manière dont elles se manifestent, elles paroissent en quelque sorte produites par des mouvemens plus modérés, mais semblables à ceux qui occasionnent les fièvres.

SECTION PREMIÈRE.

Des Phénomènes de l'Hémorrhagie.

738. Les phénomènes de l'hémorrhagie sont en général les suivans :

Les hémorrhagies affectent particulièrement les pléthoriques, & ceux qui sont d'un tempérament sanguin. Elles surviennent le plus communément au printemps, ou au commencement de l'été.

Plus ou moins de temps avant que l'hémorrhagie commence, car ce temps varie suivant les différens cas, il y a des symptomes de plénitude & de tension aux environs des parties dont le sang doit couler : on observe dans celles que l'on peut découvrir à la vue, de la rougeur, du gonflement, & un sentiment de chaleur ou de démangeaison ; le malade éprouve dans les parties internes, immédiatement avant l'écoulement, un sentiment de pesanteur & de chaleur ; souvent même il ressent dans ces deux cas différentes douleurs dans les parties voisines.

739. Lorsque ces symptomes ont duré quelque temps, il survient un certain degré d'accès de froid, comme dans la pyrexie, auquel succède celui de chaud ; pendant cet accès, il coule une plus ou moins grande quantité de sang, d'une couleur vermeille ; cet écoulement dure plus ou moins ; mais communément il s'arrête de lui-même au bout de quelque temps, & la pyrexie cesse en même temps.

740. Pendant l'accès de chaud qui précède l'hémorrhagie, le pouls est fréquent, vif, plein, & souvent dur ; mais il devient, à mesure que le sang coule, plus mol & moins fréquent.

741. Le sang que l'on tire des veines, dans les hémorrhagies, offre, en se coagulant, le gluten communément séparé, ou il se forme une croûte sur sa superficie, comme dans les phlegmasies (a).

742. Les hémorrhagies une fois produites par des causes internes, sont sujettes à revenir au bout d'un certain intervalle ; dans quelques circonstances elles reparoissent très-souvent, & elles ont fréquemment des périodes fixes.

743. Tels sont, en général, les phénomènes de l'hémor-

(a) Cette apparence du sang est une preuve que la diathèse inflammatoire a lieu dans les hémorrhagies.

rhagie; il y a cependant des cas où ils ne sont pas tous exactement marqués, il peut même arriver que quelques-uns ne s'apperçoivent nullement; mais il suffit, pour établir le caractère de ce genre, que le système soit toujours plus ou moins généralement affecté, & que, dans quelques cas, il y ait des hémorrhagies, de même que des inflammations purement topiques.

SECTION II.

De la cause prochaine de l'Hémorrhagie.

744. La pathologie de l'hémorrhagie paroît assez aisée à connoître. Quelque inégalité dans la distribution du sang occasionne une congestion dans certaines parties du système sanguin; c'est-à-dire, que certains vaisseaux reçoivent une plus grande quantité de sang qu'ils ne peuvent en contenir en raison de leur capacité naturelle (*a*). En conséquence, ils se distendent extraordinairement, & cette distention devenant pour eux un stimulus, augmente leur action à un degré plus considérable que de coutume; le sang alors poussé avec une force extraordinaire dans les extrémités de ces vaisseaux, les ouvre par anastomose, ou par rupture; & si ces extrémités sont situées d'une manière lâche sur les surfaces externes ou internes de quelques cavités qui s'ouvrent

(*a*) Cette congestion, ou cette accumulation extraordinaire du sang dans certains vaisseaux, doit arriver toutes les fois qu'une cause quelconque détermine une plus grande quantité de sang vers certaines parties; & lors même que ces vaisseaux sont desemplis, souvent la cause qui produit la détermination continue & la congestion se renouvelle; ce qui donne lieu aux rechûtes.

La réaction qui survient lorsque la congestion est formée, & les autres symptomes qui l'accompagnent, prouvent que les inflammations & les hémorrhagies se ressemblent beaucoup: elles ne different qu'en ce que, dans ces dernières, la détermination qui a précédé, & la congestion, sont plus remarquables, parce qu'elles ont lieu dans des vaisseaux qui se distendent facilement & s'ouvrent par rupture. Les inflammations, au contraire, sont situées dans des membranes d'une texture plus compacte, qui n'est pas susceptible d'une distention ou d'un épanchement considérable. Les Stahliens ont eu raison d'avancer que l'inflammation & l'hémorrhagie dépendoient d'une même cause; savoir, de la congestion; mais ils avoient tort d'ajouter que l'ame intelligente fixoit la congestion dans un lieu impropre. Il est plus naturel de dire que ces maladies dépendent d'une nécessité physique plutôt que d'un être sensitif, soit que cette nécessité soit l'effet d'un état particulier des solides, ou d'une cause purement mécanique.

extérieurement, il ſort une certaine quantité de ſang du corps.

745. Ce raiſonnement ſervira, en quelque ſorte, à expliquer la manière dont ſe forme l'hémorrhagie. Mais il me paroît que, dans la plupart des cas, quelques autres circonſtances concourent à la produire; car il eſt probable que la congeſtion occaſionne un ſentiment de réſiſtance qui excite l'action de la force médicatrice de la nature, dont les efforts ſont communément accompagnés de la formation de l'accès de chaud de pyrexie, lequel donne plus de force à l'action des vaiſſeaux; le concours de ces efforts contribue plus efficacement à ouvrir les extrémités des vaiſſeaux, & détermine le ſang à ſortir.

746. Ce que j'ai dit dans les deux paragraphes précédens, paroît rendre raiſon de tous les phénomènes de l'hémorrhagie; on ne doit en excepter que la circonſtance de ſes retours fréquens, qui, je crois, peut s'expliquer de la manière ſuivante. Dès que la congeſtion & l'irritation qui en eſt la ſuite ſont diſſipées par l'écoulement du ſang, ce dernier doit ceſſer ſpontanément, immédiatement après; mais comme dans ce cas les cauſes internes qui avoient produit une diſtribution inégale du ſang, ſubſiſtent communément, elles doivent alors agir avec plus de facilité, parce que les vaiſſeaux de la partie qui ſont extraordinairement diſtendus & relâchés, ſont plus diſpoſés à favoriſer la congeſtion ſanguine, & à produire, en conſéquence, le même ordre de phénomènes qu'avant.

747. Ceci peut ſuffire pour expliquer le retour ordinaire de l'hémorrhagie; mais il y a encore une autre circonſtance dont il faut parler ici, parce qu'elle concourt communément à le produire; cette circonſtance eſt l'état général de pléthore du ſyſtême, qui augmente l'effet de toute cauſe qui donne lieu à la diſtribution inégale du ſang. L'hémorrhagie peut ſouvent dépendre de l'état des vaiſſeaux d'une partie, qui eſt tel qu'il y favoriſe la congeſtion: néanmoins, pour qu'un ſemblable état produiſe ſon effet, il eſt néceſſaire que tout le ſyſtême ſoit au moins dans ſon état de pléthore naturel; & ſi cet état eſt extraordinairement augmenté à un degré quelconque, il déterminera encore plus certainement les effets de la conformation locale. Le retour de l'hémorrhagie doit, pour cette raiſon, avoir lieu avec plus de certitude quand le ſyſtême acquiert une pléthore extraordinaire: or, l'hémorrhagie tend toujours à augmenter l'état de pléthore du ſyſtême, & à occaſionner, par conſéquent, ſon propre retour.

748. Pour prouver que l'hémorrhagie contribue à produire ou à augmenter l'état de pléthore du systême, il suffit d'observer que la quantité de fluides séreux étant donnée, l'état des excrétions dépend d'un certain équilibre entre la force des grosses artères qui poussent le sang, & la résistance des conduits excréteurs. Or, la force des artères dépend de la plénitude & de la distention qu'y occasionne particulièrement la quantité de globules rouges & de gluten ; ces derniers sont bornés en grande partie aux artères rouges ; d'où il résulte que l'hémorrhagie, en privant principalement le sang de globules rouges & de gluten, doit produire un plus grand vide dans les artères rouges, & les affoiblir davantage. Les excrétions diminuent en proportion que l'action des artères rouges devient plus foible ; & en conséquence les ingesta continuant à être les mêmes, il s'accumule une plus grande quantité de fluides dans les gros vaisseaux. C'est de cette manière que se réparent si promptement les pertes de sang occasionnées par les hémorrhagies artificielles ou spontanées, lorsqu'elles sont contenues dans de certaines bornes ; mais les fluides étant poussés en moins grande quantité dans les conduits excréteurs, les excrétions diminuent, ce qui donne lieu à ces conduits de tomber dans un état de contraction ; si même cet état continue long-temps, ils acquerront plus de rigidité, & ne céderont pas au même degré de force qu'avant. Par conséquent, quoique le sang, en s'accumulant de nouveau dans les artères, leur ait rendu leur premier degré de plénitude, de tension & de force, cette force ne sera cependant pas en équilibre avec la résistance des conduits excréteurs, dont la rigidité est augmentée, & ne suffira pas pour rétablir les excrétions dans leur premier état ; d'où il résultera une nouvelle accumulation dans les artères, qui augmentera leur état de pléthore. On conçoit de cette manière, plus facilement, comment l'hémorrhagie tend à occasionner son propre retour avec plus de violence en augmentant l'état de pléthore du systême ; de plus, le sang exige un temps déterminé pour se renouveller & s'accumuler de nouveau ; mais ce temps est à-peu-près le même dans les différens retours de l'hémorrhagie ; c'est pourquoi ces retours arrivent communément à des périodes fixes, comme on l'a fréquemment observé.

749. J'ai ainsi expliqué la nature de l'hémorrhagie en général ; je crois qu'elle dépend de quelque inégalité dans la distribution du sang, qui donne lieu à une congestion de ce fluide dans certaines parties du systême sanguin. Il est sans

doute probable que, chez la plupart des hommes, les différentes parties de ce système sont en équilibre les unes avec les autres; & que la densité, & par conséquent la résistance des différens vaisseaux, sont en proportion de la quantité de sang que chacun d'eux doit recevoir; d'où il arrive fréquemment qu'il ne survient aucune inégalité dans la distribution du sang, pendant le cours d'une longue vie. Néanmoins, si nous faisons attention que le système sanguin est continuellement dans un état de pléthore, c'est-à-dire, que les vaisseaux sont constamment distendus au-delà du volume qu'ils auroient, si aucune force ne les retenoit dans cet état de distention, nous serons persuadés que cet état peut facilement être changé. Car les vaisseaux sont d'une part élastiques, & tendent constamment à se contracter, pour peu que l'on diminue une partie de la force qui les distend; d'une autre part, ils n'ont pas assez de rigidité, pour ne pas se distendre plus que de coutume, lorsque le sang y est poussé avec plus d'impétuosité; d'où il est aisé de comprendre comment il peut naître, chez la plupart des hommes, des causes qui augmentent la contraction ou la distention dans l'une ou l'autre partie du système, ou comment la distribution inégale du sang peut avoir lieu (*a*). Il est également aisé d'expliquer comment, dans

(*a*) L'auteur a exposé très-clairement dans sa Physiologie, *sect. III, chap. III*, les causes capables de produire des inégalités dans la distribution du sang: c'est pourquoi je ne m'en occuperai pas ici. J'observerai seulement qu'en admettant que le tempérament dépend de la constitution primitive, il est aisé de reconnoître que certains vaisseaux peuvent, par une disposition naturelle, recevoir le sang plutôt & en plus grande quantité que d'autres. C'est même de cette disposition que dépendent les évolutions successives qui se font dans les différentes parties du corps, tant pour l'accroissement que pour d'autres fonctions particulières. La distribution doit donc être nécessairement inégale; néanmoins il ne survient aucune maladie, tant que l'équilibre subsiste, & que la distribution du sang est proportionnelle à la force du cœur & à la résistance des parties. La santé n'est troublée que quand différentes circonstances, telles que les causes externes, produisent des variétés dans cette distribution. Des constrictions, ou des dilatations contre nature, peuvent aussi augmenter la détermination ou l'impétuosité du sang vers une partie. Par exemple, les habitans de certaines contrées ont quelques parties plus considérables que les autres peuples, soit que cela dépende d'une conformation originelle ou d'une façon de vivre particulière. Les Westphaliens ont la tête plus grosse que les habitans de l'Attique. Que ces effets soient produits par la constitution primitive ou par une cause accidentelle, il survient toujours une certaine constriction

un systême parfaitement distendu ou pléthorique, une petite inégalité dans la distribution du sang peut former ces congestions qui donnent lieu à l'hémorrhagie.

750. J'ai tâché d'expliquer ainsi comment l'hémorrhagie peut être occasionnée dans un période quelconque de la vie, ou dans une partie quelconque du corps ; mais il survient des hémorrhagies dans certaines parties plus fréquemment que dans d'autres, & à certains périodes de la vie plus facilement qu'à d'autres ; on peut, en conséquence, exiger qu'en exposant la doctrine générale des hémorrhagies, je rende raison des circonstances qui donnent lieu aux hémorrhagies particulières dont je viens de faire mention ; c'est ce que je vais tenter.

751. Le corps de l'homme, qui, dans sa première formation, est d'un volume fort petit, acquiert par la suite une masse considérable. Cette augmentation de volume consiste, en grande partie, dans l'accroissement de la quantité des fluides, & dans l'élargissement proportionnel des vaisseaux qui les contiennent ; mais, en même temps, la quantite de matière solide augmente aussi par degrés ; & de quelque manière que nous supposions que cela se fasse, il est probable que le progrès du corps des animaux pendant tout le temps de son accroissement dépend de l'extension du systême artériel ; & telle est la constitution du systême sanguin, que le mouvement du sang dans les artères tend constamment à les étendre dans toute sorte de dimension.

752. L'état du solide animal est, dans le temps de la première formation du corps, très-lâche, & cède facilement (a) ;

dans le systême, qui occasionne des changemens, d'où s'ensuivent des inflammations & des hémorrhagies.

Il est aisé d'expliquer les causes qui donnent lieu à la distribution inégale du sang, en admettant, avec M. Cullen, que les vaisseaux sont toujours pleins & dans un état de pléthore ; de manière que chaque fibre, pour entretenir l'equilibre, est tendue au-delà de son élasticité naturelle, & reste abandonnée à elle-même. En conséquence, le moindre changement qui arrive relativement à la quantité de sang, & la distention la plus légère des vaisseaux au-delà de leur équilibre naturel, suffisent pour occasionner une pléthore morbifique. La constriction & le relâchement doivent être considérés comme des effets qui donnent lieu aux congestions.

(a) Il est nécessaire, par une loi établie par le Créateur, que le corps passe par gradation d'un petit volume à un plus grand : il a fallu, pour cet effet, que les solides fussent d'abord très-lâches, afin de pouvoir s'étendre & favoriser l'apposition de la matière sur

en conséquence, l'extension du systême se fait d'abord très-promptement; mais en même temps elle favorise l'apposition d'une plus grande quantité de matière sur les parties solides; ces dernières acquièrent constamment une plus grande densité, à proportion de ce qu'elles s'étendent; c'est pourquoi elles opposent plus de résistance à leur propre extension & à leur accroissement ultérieur. Ainsi, l'on observe, à mesure que le volume du corps augmente, que son accroissement, dans un temps donné, diminue proportionnellement de jour en jour, & cesse enfin totalement.

753. Telle est l'idée générale de la manière dont se fait l'accroissement du corps, jusqu'à ce qu'il ait acquis tout le volume dont il est susceptible; mais il faut remarquer que cet accroissement ne se fait pas également dans chaque partie; il est nécessaire, pour l'économie du systême, que quelques-unes se développent les premières, & qu'elles parviennent aussi à leur état de perfection plutôt que les autres. C'est ce qui s'observe particulièrement à l'égard de la tête, dont les parties paroissent se développer les premières, & parvenir plus promptement à leur grandeur naturelle.

754. On doit présumer que les dimensions, ou l'état de relâchement des vaisseaux de la tête, ou bien la direction de la force du sang, doivent naturellement favoriser cet accroissement inégal; & il résulte nécessairement de ce qui a été dit dans (752), que les vaisseaux de la tête qui croissent plus promptement & parviennent plutôt à leur état de perfection, doivent aussi acquérir plutôt ce degré de densité qui s'oppose à leur extension ultérieure. Néanmoins, tant que la force du cœur & la quantité des fluides restent dans le même état, relativement à tout le systême, les puissances qui produisent la distention & l'extension sont dirigées vers

les solides. Dans le premier âge de la vie, les canaux excrétoires sont plus disposés à résister à l'impétuosité du sang, que ne le sont les gros vaisseaux : ce qui étoit absolument nécessaire pour empêcher la dissipation des parties les plus subtiles des fluides. Tant que le relâchement des solides est considérable, il est rare que les effets de la pléthore produisent des maladies; c'est pour cette raison qu'il survient rarement des congestions sanguines dans l'enfance, quoiqu'il y ait pléthore : mais à mesure que les solides prennent un certain degré d'accroissement, la résistance augmente, & la pléthore morbifique devient plus dangereuse. On voit, d'après cela, pourquoi les hémorrhagies sont si fréquentes à l'âge de puberté : elles sont une conséquence du degré de force qu'ont acquis les solides pour résister à l'impétuosité des fluides.

les parties qui n'ont pas encore acquis la même densité, ni les mêmes dimensions que celles qui ont été développées les premières; c'est pourquoi ces puissances continuent à agir jusqu'à ce que chaque partie du systême soit, relativement à sa densité & à sa résistance, en équilibre avec chacune des autres parties, & jusqu'à ce que le tout soit aussi en équilibre avec la force du cœur, de manière qu'il ne puisse plus se faire d'accroissement ultérieur dans aucune partie, à moins qu'il ne survienne quelque circonstance extraordinaire.

755. Cette manière dont se fait l'accroissement du corps, semble dépendre d'un certain équilibre entre la force du cœur, ou la puissance qui produit la distention & la résistance des solides; d'où il paroît que tant que les solides sont très-lâches & cèdent facilement, une cause accidentelle quelconque peut augmenter la force du cœur sans occasionner aucun désordre fort sensible dans le systême. Mais il en résulte aussi que plus la force du cœur & la résistance des solides approcheront d'un équilibre parfait entre elles, plus l'accroissement de la première donnera facilement lieu à la rupture des vaisseaux, qui ne cèdent que difficilement à l'extension.

756. Il suit nécessairement de ce que je viens de dire, que les effets de tout état de pléthore extaordinaire du systême différeront en raison des divers périodes de l'accroissement du corps, dans lesquels cet état surviendra. Il est, en conséquence, évident que si la pléthore a lieu pendant que la tête croît encore, & que la détermination du sang y est plus forte que vers les autres parties, la quantité augmentée de sang s'y portera spécialement; de plus, comme l'équilibre entre les puissances qui produisent l'extension & la distention est alors presque parvenu à son plus haut point de précision, la détermination du sang vers la tête y produira plus facilement la rupture des vaisseaux, ou une hémorrhagie. C'est pour cette raison que les hémorrhagies du nez sont si fréquentes chez les jeunes gens, & qu'elles y surviennent d'autant plus facilement, qu'ils approchent davantage de leur parfait accroissement; ou bien on pourroit les attribuer, avec peut-être plus de fondement, à la proximité de l'âge de puberté, qui est le temps où il paroît se faire dans les deux sexes, & spécialement chez les femmes, une nouvelle détermination dans le systême (*a*).

(*a*) La résistance que le sang trouve vers la tête, paroît le déterminer à refluer vers les parties inférieures, où il contribue

757. On pourroit objecter que la détermination d'une plus grande quantité de sang vers les vaisseaux de la tête, produit une rupture des vaisseaux dans d'autres parties de la tête, de même que dans le nez : mais cela n'arrive pas communément, parce que ce dernier doit le sentiment dont il jouit à un lacis considérable de vaisseaux sanguins qui s'étend sur toute la surface interne des narines, & est recouvert uniquement de tégumens minces & foibles. C'est en raison de cette structure particulière què toutes les fois que la circulation du sang est augmentée dans les vaisseaux de la tête, ceux du nez se rompent plus facilement ; & quand cette hémorrhagie a lieu, non-seulement elle dégorge les autres extrémités de la carotide externe, d'où viennent principalement les artères du nez, mais même en grande partie, le système de la carotide interne ; car cette dernière envoie quelques rameaux au nez, qui s'étendent sur sa surface interne, & se joignent probablement par anastomose avec les extrémités de la carotide externe ; de manière que, quand quelques-unes de ces extrémités sont rompues, *la force de dérivation* de Haller a lieu : le sang qui sort dégorge tout le système des vaisseaux sanguins de la tête, & communément arrête aussi l'hémorrhagie qui survient en même temps dans une autre partie du corps.

758. D'après ces principes, on voit pourquoi les hémorrhagies du nez, si fréquentes avant le période de la puberté, ou de l'accroissement parfait, arrivent rarement passé ces périodes; je dois encore ajouter que quand même on observeroit des hémorrhagies plus tard, cela ne formeroit aucune objection contre ma doctrine, parce qu'on pourroit les attribuer à un relâchement particulier des vaisseaux du nez, & peut-être à l'habitude contractée par ces vaisseaux, lorsque l'équilibre du système auroit dû d'ailleurs être convenablement établi.

759. Quand les progrès de l'accroissement se font régulièrement, & que l'équilibre du système est convenablement

à développer les organes de la génération. C'est en effet vers ce période que commence la puberté dans l'homme & le flux menstruel chez les femmes. Lorsque ce changement d'équilibre a lieu, & que le corps, ainsi que ses parties, ont acquis leur dernier degré d'accroissement, l'état de plethore doit augmenter & se faire sentir, particulièrement dans les endroits où les solides ne peuvent prêter long-temps à la distention, tels que les poumons, qui sont alors particulièrement affectés.

établi en proportion de l'accroissement graduel de tout le corps & de l'accroissement successif de chaque partie, l'état de pléthore même ne produit pas d'hémorrhagie, ou au moins n'en produit aucune après celle du nez : mais si, tant que l'état de pléthore continue, il subsiste quelque inégalité dans certaines parties du système, il peut encore se former facilement des congestions hémorrhagiques ou inflammatoires.

760. On peut observer, en général, que quand les différentes parties du systême de l'aorte ont acquis leur accroissement parfait, & sont dans un équilibre convenable les unes avec les autres, s'il subsiste ou survient alors un degré considérable de pléthore, la précision extrême de l'équilibre se trouvera entre les systêmes de l'aorte & de l'artère pulmonaire, ou entre les vaisseaux des poumons & ceux du reste du corps (*a*). Le peu de capacité des vaisseaux du poumon est communément compensé par la plus grande vélocité du sang qui y circule; mais si cette vélocité n'est pas constamment réglée de manière à produire la compensation nécessaire, il est probable que l'état de pléthore de tout le corps affectera toujours particulièrement les poumons, &, en conséquence, l'hémorrhagie qui est l'effet de la pléthore générale, y surviendra plus fréquemment, sans qu'il existe même aucun vice de conformation.

761. Il est possible que, dans quelques cas, l'hémorrhagie des poumons, ou l'hémophthysie, soit produite par l'état général de pléthore du corps; mais elle survient le plus souvent, & on doit même s'y attendre, quand il y a un défaut de proportion entre la capacité des poumons & celle du reste du corps.

762. Lorsque ce défaut de proportion a lieu, il est évident que l'hémophthysie doit arriver particulièrement vers le temps où le corps approche de son accroissement parfait;

(*a*) L'on sait que les vaisseaux des poumons sont beaucoup plus petits & en moindre quantité que ceux que fournit l'aorte, quoiqu'ils doivent, dans des temps égaux, donner passage à des quantités égales de sang; la circulation doit en conséquence y être accélérée en proportion; d'où il est aisé d'expliquer pourquoi l'état de pléthore, ou une gêne quelconque dans la circulation, capable de rompre l'équilibre qui existe entre les poumons & le reste du systême, affectent particulièrement cet organe. Toute mauvaise conformation du thorax, & des vêtemens même trop serrés, déterminent, pour cette raison, facilement l'hémophthysie.

c'est-à-dire, lorsque le systême de l'aorte a acquis son plus grand degré d'extension & de résistance, & par conséquent dans le temps où l'état de pléthore de tout le systême doit affecter particulièrement les poumons.

763. C'est pour cette raison que l'on a constamment observé que l'hémophthysie survient spécialement vers le temps où le corps arrive à son accroissement parfait; mais je dois aussi remarquer que l'hémorrhagie peut survenir plus tôt ou plus tard, suivant que l'équilibre entre les vaisseaux des poumons & ceux du systême de l'aorte est plus ou moins exact; c'est pourquoi souvent elle arrive beaucoup plus tard que le période indiqué, lorsque cet équilibre, quoiqu'il ne soit pas parfaitement égal, n'est cependant pas tellement éloigné de l'être qu'il ne faille le concours de quelques autres causes pour qu'il produise son effet.

764. Hippocrate a remarqué depuis long-temps, & l'observation des modernes a confirmé que l'hémophthysie se manifeste particulièrement depuis l'âge de quinze ans jusqu'à trente-cinq; elle peut arriver dans un temps quelconque entre ces deux époques, mais rarement avant la première, ou passé la dernière; je crois qu'il est utile de chercher à rendre raison de ces deux limites.

765. La raison de la première limite a été suffisamment développée (dans 762 & 763).

Quant à la seconde, je pense que l'on peut en rendre raison d'après les considérations suivantes.

On a déjà observé que l'extension & l'accroissement du corps exigent que le systême artériel soit dans un état de pléthore; c'est pourquoi la nature y a pourvu, soit en constituant le sang de manière qu'une grande partie ne puisse passer par les conduits exhalans & excrétoires, soit en donnant un certain degré de densité & de résistance aux différens conduits exhalans & excrétoires, à travers lesquels les fluides qui s'échappent des artères rouges peuvent passer; soit enfin & spécialement par la constitution des veines qui résistent au passage libre du sang qu'elles reçoivent des artères.

766. Quant à cette dernière & principale circonstance, il paroît par les expériences que rapporte Clifton Wintringham, dans son *Experimental inquiry*, que la densité proportionnelle des membranes des veines, relativement à celle des membranes des artères, est plus grande chez les jeunes animaux que chez ceux qui sont avancés en âge: d'où l'on peut présumer que la résistance que trouve le sang à passer des artères

dans les veines est plus forte chez les jeunes animaux que chez les vieux; & tant que cette résistance a lieu, l'état de pléthore des artères doit continuer & se soutenir constamment. Néanmoins la densité des tuniques des vaisseaux, qui consiste particulièrement en tissu cellulaire, est augmentée par la pression; c'est pourquoi à proportion que les tuniques des artères sont, par la distention qu'elles éprouvent, plus exposées à la pression que les tuniques des veines, les premières, pendant les progrès de l'accroissement du corps, doivent augmenter beaucoup plus en densité que les dernières; les tuniques des artères doivent par conséquent, relativement à la densité & à la résistance, se trouver, avec le temps, non-seulement en équilibre avec celles des veines, mais même l'emporter sur elles: ce fait est suffisamment prouvé par les expériences du célèbre auteur que nous avons cité plus haut.

Par ces moyens, les quantités proportionnelles de sang contenu dans les artères & les veines doivent changer pendant le cours de la vie. Chez les jeunes animaux, la quantité qui se trouve dans les artères doit être proportionnellement plus considérable que chez les vieux; mais, à mesure que la densité des artères augmente, la quantité de sang qu'elles renferment doit diminuer continuellement, & celle des veines augmenter à proportion, de manière à devenir enfin proportionnellement plus considérable que celle des artères. Quand ce changement se fait en raison des quantités proportionnelles du sang contenu dans les artères & dans les veines, il est évident que l'état de pléthore des artères doit être en grande partie détruit; & qu'en conséquence, l'hémorrhagie artérielle n'aura vraisemblablement plus lieu; mais cet état de pléthore se manifestera spécialement dans les veines, s'il survient ensuite un état général de pléthore dans le systême.

767. C'est avec raison que l'on suppose que le changement que j'ai dit survenir dans l'état des systêmes veineux & artériel, a lieu dans le corps humain vers l'âge de trente-cinq ans; il est évident qu'alors la vigueur du corps, qui dépend tellement de la plénitude & de la tension du systême artériel, n'augmente plus; c'est pourquoi ce même âge est le période où cessent les hémorrhagies artérielles, & passé lequel on ne voit presque jamais l'hémophthysie. Il est vrai qu'on l'a vue quelquefois survenir plus tard; mais on doit l'attribuer aux raisons exposées plus haut (758), qui prouvent que l'hémorrhagie peut arriver à un période quelconque de

la vie, par des causes accidentelles de congestion indépendantes de l'état d'équilibre où se trouve le systême à ce période particulier.

768. J'ai dit (766) que si, passé l'âge de trente-cinq ans, il survenoit un état de pléthore général & extraordinaire, il devoit se manifester spécialement dans le systême veineux. Il me reste maintenant à observer que cette pléthore veineuse peut aussi donner lieu à l'hémorrhagie.

769. Si l'état de pléthore du systême veineux a lieu, il est à présumer qu'il affectera spécialement & d'abord le systême de la veine porte, parce que le mouvement du sang veineux y est plus lent que par-tout ailleurs, & est peu favorisé par la compression externe; en outre, le défaut de valvules dans les veines, dont la réunion forme la veine porte, est cause que les effets de la compression y sont peu sensibles, & donne lieu en même temps au sang de refluer plus facilement dans ces veines (a). On pourroit peut-être prétendre qu'un reflux quelconque du sang suffit pour produire dans les veines une action, qui, étant changée ou dirigée vers leurs extrémités, peut les forcer & occasionner l'hémorrhagie; mais il me paroît que l'hémorrhagie produite par l'état de pléthore des veines, peut s'expliquer d'une manière différente & plus probable. Le cours ordinaire du sang étant interrompu par une cause quelconque, ce fluide doit s'accumuler dans les veines, & s'opposer au passage libre de celui qu'elles reçoivent des artères. La même cause doit produire aussi quelque congestion dans les extrémités des artères rouges, & par conséquent une augmentation d'action, qui doit être déterminée avec plus de force que de coutume, sur les extrémités des artères, & sur les vaisseaux exhalans qui en sortent; & cette force peut occasionner un écoulement de sang par anastomose, ou par rupture.

770. L'on peut, je pense, expliquer de cette manière le flux hémorrhoïdal, lorsqu'il dépend de l'état de tout le systême. Il paroît le plus communément tirer son origine de l'extrémité des vaisseaux hémorrhoïdaux, qui, étant les branches les plus dépendantes & les plus éloignées des veines dont la réunion forme la veine porte, sont en conséquence

(a) Ces congestions veineuses ont lieu, non-seulement parce que l'équilibre du systême change & passe des artères aux veines, mais encore parce qu'à mesure que nous avançons en âge, le mouvement du sang devient plus lent, & toutes les secrétions diminuent.

plus facilement affectées par une accumulation quelconque du sang dans ce systême de veines, & par la même raison, par toute espèce de pléthore générale du systême veineux.

771. On doit observer ici que j'ai parlé de cette hémorrhagie comme si elle étoit uniquement produite par les vaisseaux hémorrhoïdaux; c'est en effet ce qui arrive le plus communément : mais il sera aisé de comprendre que la même accumulation & la même résistance formant un obstacle au cours du sang veineux, peuvent, par différentes causes, affecter plusieurs des extrémités de la veine porte, qui sont situées très-superficiellement sur la surface interne du canal alimentaire, & donner lieu à ce qu'on a appelé la *maladie noire*.

772. La tête est une autre partie, où l'état de pléthore extraordinaire des veines peut produire des effets particuliers, & être suivi d'hémorrhagie. Le systême veineux de cette partie a une conformation particulière (*a*), & telle que la nature semble avoir eu en vue d'y rendre le mouvement du sang plus lent. En conséquence, si l'état de pléthore du systême veineux en général, qui semble croître avec l'âge, augmente enfin à un dégré considérable, il pourra affecter très-facilement les vaisseaux veineux de la tête, & opposer par-là une telle résistance au sang artériel, qu'il déterminera ce dernier à s'ouvrir un passage par le nez, ou à s'épancher dans la cavité du crâne. L'effet particulier de cet épanchement sera de produire la maladie nommée apoplexie, que Hoffmann a, en conséquence, appelée avec raison *hæmorrhagia cerebri*; & l'explication que je viens de donner de sa cause, fait voir clairement pourquoi cette maladie arrive spécialement à ceux qui ont la tête large & le col court, & vers le déclin de la vie, lorsque les puissances qui favorisent le mouvement du sang sont fort affoiblies.

773. J'ai ainsi tenté de donner l'histoire des états pléthoriques & hémorrhagiques du corps humain, tels qu'on les observe dans les différens périodes de la vie; je crois avoir expliqué par-là, non-seulement la nature de l'hémorrhagie en général, mais même des hémorrhagies particulières qui arrivent le plus communément, & telles qu'elles se succèdent dans les différens périodes de la vie.

(*a*) Les veines de la tête jouissent d'une structure particulière; la circulation s'y fait différemment que dans les autres parties du corps : elle n'est pas aidée par l'action du mouvement musculaire; d'ailleurs, comme ces veines arrivent plutôt à leur dernier degré d'accroissement, elles acquièrent aussi plutôt de la rigidité.

SECTION III.

Des causes éloignées de l'Hémorrhagie.

774. J'AI jusqu'ici spécialement considéré la disposition à l'hémorrhagie ; mais il est à propos, & même nécessaire de parler aussi des causes occasionnelles, qui non-seulement concourent avec la cause prédisposante, à produire l'hémorrhagie, mais même peuvent quelquefois en être les seules causes.

775. Ces causes occasionnelles sont :

1°. La chaleur externe, qui, en raréfiant le sang, produit ou augmente l'état de pléthore du corps ; de plus, la même chaleur, en stimulant tout le système, doit augmenter toutes les déterminations particulières qui existoient avant, ou peut porter à l'excès quelque inégalité, qui n'auroit pas d'ailleurs été nuisible ; ainsi il est possible que la chaleur externe, en agissant de l'une ou l'autre manière, produise sur-le-champ des hémorrhagies, quand il existe déjà une disposition particulière, ou qu'elle forme des congestions dans des endroits où il n'y en avoit pas, & par-là occasionne l'hémorrhagie.

2°. La diminution considérable & subite du poids de l'atmosphère ; cette cause paroît produire les mêmes effets que la chaleur, en occasionnant aussi une expansion de sang.

3°. Tout ce qui augmente la force de la circulation, & par conséquent la vélocité du sang, peut agir de la même manière que la chaleur, non-seulement en augmentant avec force des déterminations qui existoient déjà, mais même en portant à l'excès des inégalités qui d'ailleurs ne pouvoient nuire. On voit, d'après ceci, que tous les exercices violens, & en particulier tous les efforts considérables, qui non-seulement produisent une inspiration plus grande & plus longue, mais même qui, en donnant lieu à l'action simultanée d'un grand nombre de muscles, interrompent le libre mouvement du sang, doivent le pousser plus généralement avec une force extraordinaire dans les extrémités des vaisseaux, & le déterminer, suivant les différentes positions du corps, & la manière dont s'exécutent les efforts, à se porter plus particulièrement dans certains vaisseaux.

Il faut mettre au nombre des causes qui augmentent la

force de la circulation, la colère & les autres passions actives violentes;

4°. L'exercice violent de certaines parties du corps. S'il s'est déjà formé des congestions dans ces parties, ou si elles y sont disposées, cet exercice peut être considéré comme un stimulus appliqué sur leurs vaisseaux; ainsi tout exercice violent de la respiration peut déterminer l'hémophthysie ou en occasionner le retour;

5°. Les positions du corps qui augmentent les déterminations particulières, ou les ligatures qui occasionnent des accumulations de sang dans certaines parties du corps;

6°. Une détermination dans certains vaisseaux rendue habituelle par l'hémorrhagie fréquemment réitérée de ces mêmes vaisseaux;

7°. Le froid appliqué extérieurement: il produit cet effet en changeant la distribution du sang, & en le déterminant à se porter en plus grande quantité sur les parties internes.

SECTION IV.

De la cure de l'Hémorrhagie.

776. Après avoir ainsi considéré en général les causes prochaines & éloignées de l'hémorrhagie, il nous reste maintenant à parler, en suivant le même plan, de sa curation.

La première question qui se présente, en entreprenant de traiter cet objet, est de déterminer si l'art doit tenter la cure des hémorrhagies, ou si l'on doit les abandonner à la nature.

777. La dernière opinion étoit la doctrine favorite du célèbre Stahl & de ses sectateurs. Ils prétendoient que le corps humain est très-disposé à l'état de pléthore, &, en conséquence, à un grand nombre de désordres que la nature tente de prévenir & de modérer en excitant l'hémorrhagie; ils ajoutoient qu'elle est, pour cette raison, souvent nécessaire, afin de maintenir l'équilibre & la santé du systême, & que l'on doit, pour cet effet, généralement la favoriser, l'exciter quelquefois, & ne jamais la supprimer, à moins qu'elle ne soit portée à un excès considérable, ou qu'elle ne survienne dans des parties où elle pourroit être dangereuse.

778. On peut admettre une grande partie de cette doctrine. Le corps humain acquiert, dans beaucoup d'occasions,

un état de pléthore extraordinaire, dont l'hémorrhagie paroît arrêter les conséquences dangereuses que l'on pourroit redouter (*a*) : de plus, la nécessité de l'hémorrhagie est souvent évidente, en ce que sa suppression paroît occasionner beaucoup de désordres.

Tout ceci semble juste ; mais il y a de l'erreur dans la conclusion que l'on en tire.

779. Il me paroît certain que l'hémorrhagie, soit qu'elle vienne pour la première fois, ou qu'elle reparoisse de nouveau, n'est jamais nécessaire pour conserver la santé du corps, à moins qu'on ne suppose que l'état de pléthore, qui semble exiger cette évacuation, ne puisse être prévenu ou dissipé autrement : or je m'imagine qu'il est possible de le prévenir ou le dissiper par d'autres moyens, & par conséquent, je ne crois pas que l'hémorrhagie soit nécessaire dans tous les cas. Je pense que l'on doit en général l'éviter, parce que,

1°. Elle ne survient pas toujours dans des parties où il n'y a aucun danger à redouter.

2°. Souvent l'hémorrhagie, en diminuant l'état de pléthore, peut produire en même temps une maladie très-dangereuse.

3°. Elle peut souvent augmenter à l'excès, & mettre la vie en danger, ou donner lieu à une infirmité dangereuse.

4°. Enfin, elle tend à augmenter l'état de pléthore, que l'on vouloit modérer ; à produire son propre retour (721) ; & à engendrer par-là une habitude qui, étant abandonnée à l'action précaire & inégale de la nature, peut, d'après les erreurs fréquentes de cette dernière, être accompagnée de beaucoup de danger.

780. Il faut observer en outre que les hémorrhagies ne sont pas toujours produites par les besoins où se trouve le systême, mais qu'elles sont souvent l'effet de causes accidentelles. Il me paroît que l'on peut supprimer sur le champ toutes les hémorrhagies de la dernière espèce, & en prévenir avec beaucoup d'avantage le retour, parce qu'il

(*a*) Ainsi l'on a vu l'apoplexie, le vertige, & autres maladies, guéris par l'hémorrhagie du nez. Il faut observer ici que la doctrine des Stahliens, quoique défectueuse, peut, à bien des égards, être utile dans les hémorrhagies. Ils ont été plus loin que les autres dans l'exposition des phénomènes, & ils ont donné beaucoup de faits propres à diriger dans la pratique. On peut les suivre dans bien des cas.

produit la pléthore, & donne lieu à une habitude qui d'ailleurs n'est pas nécessaire (*a*).

781. Je conclus de tout ce que j'ai dit sur ce sujet, que toute hémorrhagie extraordinaire, ou, pour me servir d'autres termes, qu'une hémorrhagie quelconque, excepté l'écoulement des règles chez les femmes, doit être évitée, & qu'il faut spécialement s'occuper d'en prévenir les retours; c'est pourquoi je vais maintenant exposer les moyens que l'on peut mettre en usage pour prévenir l'hémorrhagie ainsi que ses retours.

782. D'après les principes établis plus haut, il est très-aisé de voir que les moyens de prévenir, soit les premières attaques, soit les retours de l'hémorrhagie, doivent consister particulièrement, & avant tout, à prévenir ou à détruire tout degré considérable d'état de pléthore qui peut dominer

(*a*) Les hémorrhagies peuvent être produites par un état de pléthore insensible qui produit congestion; par conséquent, en prévenant cet état, on empêchera le retour des hémorrhagies; mais quand elles deviennent habituelles, il faut user de précaution pour les guérir.

M. Cullen a prouvé qu'il existoit un certain degré de résistance dans les canaux excrétoires, qui empêchoit nos fluides de s'épancher, & que toutes nos excrétions dépendoient de l'équilibre parfait qui se trouve entre l'action des gros vaisseaux qui charient les globules rouges du sang, & les conduits excrétoires; plus le degré de résistance de ces conduits est considérable, plus la tension & l'accumulation doivent augmenter dans les gros vaisseaux.

Quand il sort des vaisseaux rouges une certaine quantité de fluides, ils se relâchent, leur tension diminue, & ils perdent leur ton; l'action qui dépendoit de cette tension est détruite, l'équilibre cesse entre ces vaisseaux & les canaux excréteurs. Ces derniers étant privés de force, & opposant la même résistance, les excrétions ne doivent pas long-temps continuer à se faire. C'est pour cette raison que les hémorrhagies diminuent les secrétions & les excrétions. La perte de sang peut facilement se réparer par des alimens nourrissans, mais l'équilibre ne se rétablit que lentement; les canaux excrétoires restent encore long-temps dans un état de contraction & d'affaissement: par conséquent, leur résistance devient plus forte qu'elle n'étoit; alors la perte des fluides étant réparée & les excrétions diminuées, il doit subsister un état de pléthore morbifique dans les gros vaisseaux: c'est pourquoi les hémorrhagies, ainsi que les saignées fréquentes, produisent un état de pléthore, & deviennent nécessaires quand elles ont été souvent réitérées. Delà il est aisé de voir que la saignée peut modérer la pléthore, mais qu'elle n'est pas capable de prévenir son retour, & qu'au contraire, elle le favorise. On doit donc éviter dans ce cas la saignée, toutes les fois qu'il sera possible de mettre d'autres moyens en usage.

dans le corps. Il est vrai que quand l'hémorrhagie dépend de la conformation particulière de certaines parties, plutôt que d'un état général de pléthore du tout, les mesures propres à détruire ou prévenir le dernier, peuvent ne pas être toujours suffisantes pour prévenir l'hémorrhagie; mais il doit aussi être évident que les déterminations, qui sont une suite de la conformation de certaines parties, augmenteront toujours plus ou moins, en proportion du degré plus ou moins grand de l'état de pléthore de tout le système. En conséquence il n'est pas moins évident que, même dans les cas qui dépendent d'une conformation particulière, les moyens que l'on mettra en usage pour prévenir ou détruire l'état de pléthore extraordinaire, seront toujours ceux qui conviendront particulièrement pour détruire l'hémorrhagie. On doit de plus remarquer qu'il peut y avoir différentes inégalités dans l'équilibre du système, qui pourront ne produire que peu ou point d'effet, excepté dans les cas où le système parvient à un degré extraordinaire de pléthore; c'est pourquoi l'art de prévenir ou de dissiper l'état de pléthore du système, sera toujours le principal moyen de prévenir les premières attaques, ou les retours de l'hémorrhagie. Il me reste donc à exposer comment on doit prévenir ou dissiper l'état de pléthore du système.

783. Les fluides du corps humain éprouvent une perte continuelle qui est l'effet des excrétions: mais communément les alimens réparent cette perte; & si leur quantité surpasse d'un degré quelconque celle des excrétions, il s'ensuivra nécessairement un accroissement de la quantité des fluides du corps, ou, pour me servir d'autres termes, l'état de pléthore surviendra. Cet état est jusqu'à un certain point, nécessaire pour que l'accroissement se fasse; mais, alors même, si la quantité des alimens surpasse celle des excrétions, plus qu'il ne convient pour l'accroissement du corps, il doit survenir un état de pléthore extraordinaire, sur-tout si l'accroissement étant accompli, & l'égalité entre les *ingesta* & les *excreta* établie, le défaut de proportion subsiste toujours. Il est évident, dans l'un & l'autre cas, que pour arrêter ou corriger la pléthore, il faut proportionner les alimens aux excrétions; & l'on peut en général y parvenir, en diminuant les uns, ou en augmentant les autres; la première indication exige un régime convenable, la seconde l'exercice dirigé suivant les circonstances.

784. On peut diminuer les ingesta, ou en donnant une

quantité d'alimens moins considérable que de coutume, ou en choisissant ceux qui sont moins nourrissans; c'est-à-dire, qui, sous le même volume & le même poids, contiennent moins de matière capable d'être convertie en fluides animaux, ou en substance nutritive (*a*), & en renferment une plus grande quantité disposée à passer facilement par les conduits excréteurs, & par conséquent moins de celle qui pourroit être retenue & accumulée dans les vaisseaux (*b*).

Le choix des alimens propres à remplir ces indications, doit être dirigé d'après les préceptes établis dans la matière médicale.

785. On augmentera les excreta, & l'on diminuera en conséquence l'état de pléthore du systême, en augmentant l'exercice du corps; mais pour établir l'équilibre entre les ingesta & les excreta, & prévenir l'état de pléthore, il est en général nécessaire que l'exercice soit convenablement modéré & continué très-long-temps.

786. J'ai traité fort au long plus haut, en parlant de la goutte (548 jusqu'à 552), de la manière dont on doit observer l'abstinence, & faire usage de l'exercice, pour prévenir ou dissiper l'état de pléthore du corps; ainsi il me reste peu

(*a*) *Voyez* dans la Physiologie de l'auteur, *sect. IV*, *chap. IV*, ce qu'il entend par *fluides animaux*, & la manière dont se fait la nutrition.

(*b*) Il est évident que l'excès des alimens doit toujours tendre à changer l'équilibre & à ramener l'état de pléthore morbifique. On doit donc préférer ceux qui nourrissent le moins, tels que les plus aqueux, & éviter ceux qui donnent beaucoup de lymphe coagulable; parce que cette lymphe remplit particulièrement les vaisseaux rouges, & occasionne la pléthore.

On pourroit objecter que l'hémorrhagie ne dépend pas d'une pléthore générale, mais d'une pléthore partielle, & qu'en conséquence, on ne peut y apporter remède en diminuant les alimens, parce que cette diminution ne peut avoir d'effet sur la pléthore partielle. On donne pour exemple le flux menstruel, qui paroît dépendre d'une pléthore partielle, & qui ne varie pas, quoique l'on diminue la quantité des alimens, qu'il y ait pléthore ou non. Mais ceci n'est vrai qu'en partie; car l'on remarque que la nourriture contribue beaucoup à produire la congestion partielle, quoique cette dernière ne puisse être entièrement dissipée par le régime. Par conséquent l'on empêchera toujours la pléthore partielle de devenir excessive, en s'opposant à la pléthore générale & à la diathèse inflammatoire qui l'accompagne; on y parviendra en observant une diète sévère; c'est le plus grand moyen de modérer la plénitude des vaisseaux & de prévenir les hémorrhagies.

de choses à ajouter sur cet objet: il faut uniquement remarquer que l'on ne peut pas élever ici les mêmes doutes que dans la goutte, relativement à la sûreté de ces moyens, car ils sont toujours admissibles & convenables lorsqu'il y a un état de pléthore qui dispose à l'hémorrhagie (*a*). Néanmoins, on observera qu'il est nécessaire de faire un choix dans la manière de pratiquer l'exercice, & qu'il doit différer en raison des déterminations particulières qui peuvent dominer dans le système. En général, dans le cas où la pléthore dispose à l'hémorrhagie, l'exercice du corps est toujours hasardeux, & la gestation est le plus communément sujette à moins d'inconvéniens.

787. On peut employer les évacuations artificielles pour diminuer l'état de pléthore: quand, dans quelque temps que ce soit, cet état est devenu considérable, & menace d'une maladie très-prochaine, il faut proportionner la quantité de ces évacuations à la violence des symptomes qui se manifestent, & cependant ne jamais oublier que les saignées ne sont pas toujours fort convenables pour prévenir la pléthore, parce qu'elles tendent à l'augmenter (721); & que, comme

(*a*) Il est certain qu'en général, les personnes qui mènent une vie sédentaire, deviennent pléthoriques sans prendre beaucoup d'alimens. La diète sans l'exercice est donc un moyen insuffisant pour prévenir ou diminuer l'état de pléthore. Les femmes deviennent communément plus pléthoriques que les hommes, quoiqu'elles prennent moins de nourriture, parce qu'elles font moins d'exercice. Toutes les fois qu'on a lieu de redouter que l'état de pléthore ne soit suivi de quelque inégalité considérable dans la circulation, l'exercice est un moyen de conserver l'équilibre, parce qu'il augmente les excrétions.

On objectera que l'accumulation du sang étant produite par la dilatation des vaisseaux, l'exercice peut être nuisible: Mais cette objection est très-foible, parce que l'exercice ne dilate que les canaux excrétoires & aide les évacuations. L'exercice ne peut nuire que quand il s'est formé des congestions dans quelques parties: car alors il pourroit déterminer une plus grande quantité de liquides à s'y porter; c'est ce qui arrive souvent dans le cas où il y a des congestions dans les poumons, parce que l'exercice ne peut en ouvrir les canaux excrétoires & augmenter le mouvement du sang sans affecter les poumons. Néanmoins, on a porté cette objection trop loin; car lorsque la congestion n'est pas à un degré considérable, l'exercice, augmenté insensiblement, peut être plus utile, en déterminant les humeurs vers la surface, que nuisible en accélérant la circulation. L'exercice doux, modéré, & continué long-temps, est le seul qui puisse dissiper la pléthore & la congestion qui s'est faite sur-tout vers les poumons.

elles demandent à être réitérées souvent, elles sont capables de produire, en conséquence, une habitude qui peut être très-dangereuse (*a*).

(*a*) La saignée est certainement un des remèdes les plus convenables pour prévenir la pléthore, & sur-tout pour dissiper les congestions locales qui dépendent du reste du systême. Néanmoins, on ne peut nier que cette pratique, souvent réitérée, est précaire, parce qu'elle dispose aux congestions & met dans la nécessité de pratiquer les saignées périodiquement. Quoique les hémorrhagies soient communément périodiques, plusieurs circonstances, telles que le plus ou moins de résistance des vaisseaux, ou la quantité des alimens, peuvent occasionner des variétés dans leur retour; en conséquence, il est difficile de mettre la saignée en usage comme prophylactique, parce que l'on court risque de la pratiquer souvent trop tard, à moins que le médecin & le malade ne soient très-attentifs à anticiper sur les hémorrhagies périodiques: autrement on est fréquemment obligé de réitérer la saignée.

Quelques médecins proposent de substituer aux saignées les scarifications périodiques, faites près de la partie où les congestions arrivent périodiquement. Cette pratique est en usage chez les Orientaux. Mais dans beaucoup de cas, on ne peut faire ces scarifications près de la partie affectée, & il est impossible de produire une évacuation subite qui, en agissant sur tout le systême, diminue la pléthore & dissipe la tension, d'où dépend la diathèse inflammatoire. Ainsi ce moyen ne peut être utile que pour modérer la congestion qui existe; il est d'ailleurs sujet aux mêmes objections que la saignée, & on ne peut en attendre aucun avantage sans la diète & l'exercice.

Quant au temps de recourir à la saignée, il faut toujours faire plus d'attention aux symptomes qui indiquent la pléthore qu'à la période de l'hémorrhagie. Quand même les signes qui annoncent la dernière ne seroient pas évidens, il faut plutôt avancer le temps de la saignée, que de permettre aux vaisseaux d'acquérir leur dernier degré de distention: car c'est en proportion de cette distention, que l'hémorrhagie est plus ou moins fréquente.

La quantité de sang doit être diminuée chaque fois que l'on saigne, afin de n'être pas obligé de revenir à la saignée toute la vie.

La plupart des praticiens négligent & méprisent même, avec raison, ce que l'on a écrit sur les saignées révulsive & dérivative; en conséquence, nous ne nous en occuperons pas ici. Hoffmann propose, dans l'hémorrhagie du nez, la saignée du pied; mais comme le sang n'en coule jamais assez abondamment tout-à-coup, cette saignée ne réagit pas suffisamment pour être suivie du relâchement, d'où dépendent les bons effets de l'évacuation que l'on produit. L'on doit porter ses vues sur la pléthore générale & la diathèse inflammatoire; l'on tirera, en conséquence, plus d'avantage d'une large saignée du bras. Si on pouvoit en faire une semblable près de la partie affectée, elle seroit plus utile; ainsi, dans les cas d'hémorrhagies du nez & de congestions à la tête, on ouvre les jugulaires avec succès.

788. Pendant que l'on tâche d'éviter ou de détruire la pléthore, & par conséquent la disposition à l'hémorrhagie, il ne faut pas négliger les autres moyens nécessaires pour prévenir le retour de la dernière, qui consistent à éviter les causes éloignées. J'ai fait l'énumération de ces causes dans (775); & les moyens de les éviter, autant qu'il est en notre pouvoir, sont faciles à connoître.

789. Après avoir ainsi indiqué les moyens de prévenir les premières attaques, ou le retour de l'hémorrhagie, il me reste à exposer la conduite que l'on doit suivre lorsqu'elle existe.

790. Si l'hémorrhagie paroît être l'effet d'un état de pléthore extraordinaire, ou de quelque changement dans l'équilibre du système sanguin, il ne faut prendre aucune mesure pour la supprimer tout-à-coup; car il y a lieu d'espérer qu'elle cessera spontanément quand la quantié de sang nécessaire pour soulager le système sera évacuée (*a*).

691. Néanmoins on peut, dans beaucoup de cas, soupçonner que la quantité de sang évacué n'est pas exactement proportionnée aux besoins qu'en a le système, pour diminuer la pléthore générale ou la congestion particulière; mais qu'elle est souvent plus abondante que ces besoins ne l'exigent. Je suppose que cela arrive en conséquence de la diathèse inflammatoire qui domine, ou du spasme fébrile qui s'est formé, & que pour cette raison, il est convenable dans beaucoup de cas, & même communément sans danger, de modérer cette évacuation & de la supprimer entièrement lorsqu'on a lieu de craindre qu'elle ne devienne excessive.

(*a*) Les Stahliens veulent que l'on abandonne l'hémorrhagie à la nature, & prétendent qu'elle suffit pour dissiper la pléthore. Ils ne tentent pas même de l'arrêter lorsqu'elle est fort abondante, parce que l'expérience prouve que nous pouvons supporter des pertes considérables de sang sans périr. Néanmoins, on ne peut nier que des hémorrhagies portées à l'excès, ont été quelquefois mortelles, ou ont produit des hydropisies. Quand même ces craintes seroient mal fondées, il est constant que les grandes hémorhagies disposent à un état de pléthore qui peut avoir des suites fâcheuses, & que l'on doit, en conséquence, s'occuper de prévenir. C'est à tort que les Sthaliens regardent les hémorrhagies comme l'effet d'une nécessité physique; elles dépendent plutôt de l'irritabilité & de la phlogose, qui y a donné lieu. Il faut en conséquence, tenter d'arrêter les hémorrhagies sans changer l'équilibre du système; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas les supprimer trop soudainement, mais attendre que la congestion ou l'irritation soient dissipées, & qu'il n'y ait plus de danger à redouter.

792. On peut modérer l'hémorrhagie en évitant toute irritation capable de concourir à l'augmenter ; ainsi il faut mettre en usage toutes les parties du régime antiphlogistique (*a*), éviter en particulier la chaleur externe avec le plus grand soin, parce qu'elle raréfie les fluides, & stimule les solides ; il est même probable que dans tous les cas on peut avec sûreté modérer l'hémorrhagie, en exposant le malade à l'air froid, & en lui prescrivant des boissons froides.

793. Un second moyen propre à remplir la même indication, est l'usage des rafraîchissans, & particulièrement des acides & du nitre (*b*).

794. Un troisième moyen que l'on a fréquemment mis en usage, est la saignée ; on peut douter que cette pratique soit toujours fort convenable, parce que l'on peut supposer que la quantité de sang évacuée par l'hemorrhagie supplée suffisamment à l'effet que pourroit produire toute autre évacuation ; je ne serois pas même éloigné de convenir que cette

(*a*) Ce régime est le même que celui qui convient dans les fièvres. Non-seulement il faut éviter la chaleur, dont les effets sont suivis de congestions, mais même le mouvement des parties affectées, ne point parler dans l'hémophthysie, s'abstenir, dans tous les cas, des plaisirs de Vénus, avoir égard à la position du corps, & éviter celle qui détermine le sang à se porter vers la partie malade.

(*b*) Le nitre est utile, sur-tout donné en substance ; mais on ne peut en prescrire une suffisante quantité pour qu'il agisse comme refraîchissant. Il peut être bon comme anti-phlogistique & laxatif, en ce qu'il détermine les humeurs vers la surface. C'étoit le remède ordinaire d'Hoffmann. Son usage exige beaucoup de précaution dans l'hémophthysie, parce qu'il peut irriter les poumons & causer la toux ; néanmoins, j'en ai éprouvé de bons effets, en le prescrivant après de copieuses saignées, combiné avec les narcotiques & le kermès minéral. Dans les autres hémorrhagies, on ne peut pas le donner à grande dose, parce qu'il produit la nausée & même le vomissement. Si on le continue fort long-temps, & si on le porte à l'excès, il rend le malade sujet au retour de la pléthore, de même que la saignée : on ne doit donc pas s'y fier comme rafraîchissant.

Le acides sont préférables au nitre : on peut même les donner hardiment à grande dose. Parmi les acides minéraux, le vitriolique mérite la préférence. Les acides végétaux ont paru utiles. M. Cullen racontoit, dans ses leçons, qu'un médecin de Londres avoit donné en un jour, avec beaucoup de succès, une demi-livre de jus de limon, & de plus, du vinaigre & des acides minéraux à une dose aussi considérable : les acides sont rafraîchissans ; & comme l'estomac les supporte en général aisément, on devroit les recommander plus qu'on ne le fait communément.

pratique a souvent été superflue, & quelquefois nuisible, en produisant une évacuation plus considérable qu'il ne falloit; ou qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Néanmoins je suis en même temps disposé à croire qu'il ne faut pas recourir à la saignée dans le traitement de l'hémorrhagie, uniquement dans le dessein de produire une évacuation; mais qu'elle est en outre nécessaire pour détruire la diathèse inflammatoire qui domine, & le spasme fébrile qui est formé. En conséquence, dans le cas d'hémorrhagie, lorsque le pouls est non-seulement fréquent, mais prompt & plein, & qu'il ne devient pas plus mol ou plus lent, à mesure que le sang coule, lorsque la perte est abondante & menace de continuer au même degré, il me paroît que la saignée peut être nécessaire, & j'ai souvent remarqué qu'elle étoit alors utile (*a*). Il est même probable que les circonstances particulières de l'ouverture de la veine peuvent la rendre plus efficace, pour dissiper la tension & l'irritation inflammatoire du systême, que tout écoulement graduel que l'on obtiendroit par l'ouverture d'une artère.

(*a*) Ces observations sont de la plus grande importance pour déterminer les cas où la saignée est utile dans les hémorrhagies. Il est certain que la saignée est souvent nécessaire pour détruire la diathèse inflammatoire & dissiper la pléthore, parce que communément l'hémorrhagie seule ne suffit pas pour produire cet effet; on doit même tirer du sang jusqu'à ce que la défaillance survienne, avant que l'hémorrhagie que l'on veut guérir soit arrêtée. Plus cette défaillance est subite, plus elle est utile; c'est pourquoi il faut toujours recommander de faire une large ouverture.

Il est difficile de déterminer la quantité de sang que l'on doit tirer. Hoffmann la borne à huit onces; mais cette quantité ne suffit pas. Quelques praticiens François sont tombés dans l'extrémité contraire. Ainsi, le célèbre Astruc, dans l'hémorrhagie utérine qui menace d'un danger imminent, prescrit de saigner d'abord de quatre heures en quatre heures, ou du moins de faire quatre ou cinq saignées dans les premieres vingt-quatre heures, & de faire chaque saignée de douze ou de quinze onces, à moins que des contre-indications bien fortes ne s'y opposent. Il ajoute qu'il vaut mieux faire, dans cette maladie, deux saignées de trop, que d'en omettre une de nécessaire. Il faut, dans ce cas, se déterminer d'après l'état du pouls; tant qu'il est prompt & plein, on ne court aucun risque de réitérer les saignées, sur-tout dans le commencement de l'hémorrhagie: tous les autres remèdes, & même les rafraîchissans, sur lesquels les Allemands ont beaucoup compté, sont fort au-dessous de la saignée dans ces cas urgens. C'est sans fondement que quelques modernes veulent bannir entièrement la saignée du traitement des hémorrhagies actives.

795. Il me paroît probable que le spasme des petits vaisseaux contribue à entretenir l'hémorrhagie ; car l'on a souvent observé que le vésicatoire avoit été utile pour la modérer & la supprimer (*a*).

796. Les émétiques & le vomissement contribuent-ils à la cure de l'hémorrhagie? *Voyez* le docteur BRYAN ROBINSON, sur les vertus & la puissance des médicamens (*b*).

797. Lorsque l'hémorrhagie est très-abondante, & paroît mettre la vie en danger, ou menace même de produire une infirmité dangereuse, l'on convient généralement qu'il faut la supprimer sur-le-champ, en mettant en usage tous les moyens connus, & que, outre ceux que nous avons indiqués plus haut pour modérer l'hémorrhagie, il faut employer particulièrement les astringens donnés intérieurement ou appliqués extérieurement, s'il est possible (*c*).

(*a*) L'on a vu (dans le paragraphe 191) que l'on devoit peu craindre la vertu irritante des vésicatoires, & qu'ils n'agissoient point en dissolvant la masse du sang : en consequence, l'on doit moins redouter d'y recourir dans les hémorrhagies ; leurs avantages paroissent même confirmés par l'expérience. Le docteur Bryan Robinson de Dublin est le premier qui les a employés. On ne doit les éviter que dans les hémorrhagies utérines & dans les hémorrhoides, parce qu'ils occasionnent une stangurie, & que l'irritation pourroit se communiquer, à raison de la contiguité des parties, à l'utérus & au rectum, & augmenter ainsi l'hémorrhagie.

(*b*) Les émétiques sont utiles dans les hémorrhagies qui ont continué long-temps, sur-tout dans la ménorrhagie ; néanmoins, il est difficile de rendre raison de leur manière d'agir. Le docteur Robinson les a proposés dans la vue de dissiper la foiblesse de l'estomac qui, en s'étendant sur les vaisseaux, donnoit lieu à une foiblesse du systême. Les émétiques paroissent, d'après les principes de M. Cullen, dissiper le spasme & la diathèse inflammatoire. Mais, quelle que soit leur manière d'agir, le docteur Robinson les a recommandés comme un des remèdes les plus utiles dans les hémorrhagies en général : il donne plusieurs exemples de ses bons effets. M. Cullen, dans sa Matière médicale, dit que des hémorrhagies de l'utérus ont été guéries avec le verre ciré d'antimoine, & que lui-même a employé l'ipécacuanha avec succès. Il ajoute que les émétiques peuvent agir dans ce cas de la même manière que dans les dysenteries. Les anciens paroissent aussi les avoir recommandés dans cette vue.

(*c*) Les Stahliens redoutoient sur-tout les astringens, parce qu'ils craignoient que le sang étant arrêté avant que la congestion fût dissipée, il ne se jetât sur d'autres parties. Il est certain que leur usage exige beaucoup de circonspection ; les astringens externes sont plus actifs que les internes, & peuvent sur-tout être dangereux lorsqu'on les emploie indiscrètement.

798. Les astringens internes (*a*) sont ou végétaux ou fossiles.

Les astringens végétaux sont rarement fort puissans dans la cure des hémorrhagies quelconques, excepté dans celles du canal alimentaire.

Les astringens fossiles sont plus puissans; mais il est à propos de faire un choix entre leurs différentes espèces.

Les ferrugineux, que l'on a si fréquemment employés, ne me paroissent pas être fort puissans.

Les préparations de plomb sont certainement plus actives, mais elles ont d'ailleurs une qualité si pernicieuse, que l'on ne peut les employer que dans les cas où le danger est extrême (*b*). La teinture de Saturne, ou anti-phthisique, comme on l'a appelée, me paroît avoir peu d'efficacité; mais je ne sais si cela dépend de la petite portion de plomb qu'elle contient, ou de l'état dans lequel se trouve le plomb (*c*).

Parmi les astringens fossiles, il me paroît que le plus puissant, & en même temps le moins dangereux, est l'alun (*d*).

(*a*) Aucune expérience ne prouve que les astringens, donnés intérieurement, aient la vertu d'arrêter subitement l'hémorrhagie. Ils n'agissent que par l'action qu'ils exercent sur l'estomac; ils diminuent l'action des vaisseaux, & modèrent la force de la circulation. Car on ne peut concevoir comment les astringens, une fois entraînés dans la masse du sang, vont se porter sur une partie déterminée; c'est pourquoi l'on doit soupçonner qu'un grand nombre nuisent par l'irritation qu'ils occasionnent; mais cela dépend de ceux que l'on emploie.

(*b*) Hundermak recommande le sucre de Saturne dans les inflammations & dans les hémorrhagies. Les Allemands le donnent dans la fièvre. On l'a quelquefois prescrit à très-petite dose sans danger; mais jamais l'on n'a pu en continuer l'usage long-temps. Ce remède a une vertu sédative combiné avec la vertu astringente; il occasionne des spasmes violens, des obstructions & des coliques. On doit donc rejeter entièrement son usage interne, excepté peu-être dans le cas où il y auroit à craindre une mort très-prompte.

(*c*) La teinture de Saturne est fréquemment employée en Angleterre; ses effets paroissent être très modérés, & il ne paroît pas en résulter d'inconvéniens. L'expérience a appris à M. Cullen qu'elle ne contenoit qu'une très-petite portion de plomb & autant de cuivre; il croit que l'acide vitriolique est uni avec le plomb dans cette teinture, & qu'il forme une masse insoluble qui se précipite; il en a vu donner des doses assez fortes sans produire aucun effet. Ce qui prouve que ce médicament ne contient qu'une très-petite quantité de plomb.

(*d*) L'alun diminue l'accélération du mouvement du sang.

799. Les astringens externes, lorsqu'on peut les appliquer, sont plus efficaces que les internes. J'en laisse le choix aux chirurgiens.

800. Il me paroît que le plus puissant de tous les astringens est le froid ; on peut l'employer ou en appliquant l'eau froide sur la surface du corps, ou en l'injectant dans les parties internes (*a*).

M. Cullen n'en a jamais vu de mauvais effets, quoique donné à la dose d'une demi-once en moins de trois jours. Néanmoins, on ne peut pas le prescrire à plus de dix grains à la fois, parce qu'il excite le vomissement lorsqu'on veut en augmenter la dose: alors il faut le réitérer toutes les demi-heures, si la violence de l'hemorrhagie l'exige. La vertu des pilules astringentes d'Helvetius dépend uniquement de l'alun qu'elles contiennent, & non du sang-dragon qui ne paroît y avoir été ajouté que pour réduire l'alun en pilules. J'ai fait usage avec succès de l'alun dans des hémorrhagies qui avoient résisté à tous les autres remèdes.

(*a*) Il est difficile d'expliquer la manière d'agir du froid. Il paroît être stimulant & augmenter l'action des vaisseaux sur tout le système, & particulièrement celle des vaisseaux de la partie où on l'applique. M. Cullen a vu le froid augmenter une hémorrhagie du nez ; mais il regarde cet effet tonique comme la conséquence de son application momentanée: il n'en est pas de même quand son action est de quelque durée. On peut l'appliquer sur tout le corps de même que sur la partie affectée. Il réussit même étant appliqué sur des parties éloignées. Ainsi l'on voit souvent l'hémorrhagie du nez cesser chez les hommes par l'application du froid sur les parties de la génération. L'hémorrhagie utérine se dissipe en appliquant des linges mouillés sur le dos. Différentes hémorrhagies ont cessé en tenant les pieds & les mains dans l'eau froide.

Il paroît que le froid, même quand il agit comme stimulant, est suivi d'une détermination vers la surface ; en conséquence, loin d'être dangereux, il peut être utile dans les hémorrhagies internes, comme le prouve l'usage de l'eau froide, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Hoffmann l'a employé avec succès dans une hémorrhagie rebelle. Néanmoins on ne doit y recourir que quand le sang a déja coulé très-abondamment & long-temps. Ce remède est dangereux chez les personnes très-irritables ; j'en ai vu quelquefois des accidens funestes.

On a aussi recommandé le quinquina comme un remède très-actif dans les hémorrhagies. Il paroît cependant que l'on ne doit guère compter sur son action comme astringent, ni sur celle des autres végétaux de cette classe. D'ailleurs son usage est douteux, parce qu'il ne posséde pas la vertu sédative & rafraîchissante des astringens fossiles. Il a au contraire une vertu tonique remarquable.

Il y a des hémorrhagies, telles que celles de l'utérus, qui semblent plutôt dépendre de la perte du ton des vaisseaux que de la circulation augmentée & de la pléthore générale. Alors le quinquina est utile; mais ces hémorrhagies doivent être mises au rang des hémor-

801. On a recommandé, pour arrêter les hémorrhagies, beaucoup de remèdes superstitieux & les charmes; on a même prétendu les avoir employés avec succès. Le succès apparent de ces remèdes a été au moins généralement dû à l'erreur des spectateurs qui ont pris la cessation spontanée de l'hémorrhagie pour l'effet du remède. Je pense cependant que les remèdes de ce genre peuvent avoir quelquefois été utiles, en imprimant à l'esprit des sentimens d'horreur, de crainte, ou de terreur.

802. Dans le cas où les hémorrhagies étoient fort abondantes, on a eu recours aux narcotiques avec avantage; je pense que l'on peut les employer sans crainte lorsque la plénitude & la diathèse inflammatoire ont été dissipées par l'hémorrhagie même, ou par la saignée.

803. On a appliqué, pour arrêter l'hémorrhagie, des ligatures aux extrémités, dans la vue de retarder le retour du sang veineux; mais leur usage me paroît être incertain & douteux (*a*).

rhagies passives. Le quinquina peut néanmoins être avantageux dans les hémorrhagies actives, en prévenant le retour des accès de fièvre qui viennent à des périodes réglés & rappellent fréquemment les hémorrhagies. Ainsi le saignement de nez s'annonce quelquefois par un accès fébrile. Dans ces cas le quinquina semble indiqué lorsque l'intermission est évidemment marquée. Mais quand il y a pléthore & congestion, il peut, en arrêtant le retour du paroxysme, augmenter la congestion & nuire beaucoup. Le quinquina n'est donc utile que quand le paroxysme fébrile détermine le sang vers quelques vaisseaux particuliers, ou quand l'hémorrhagie vient de relâchement. Il est difficile de distinguer ces divers états dans la pratique; néanmoins il faut, s'il est possible, ne les jamais perdre de vue.

(*a*) Les anciens ont recommandé les ligatures : néanmoins leurs effets sont très-précaires. On les applique aux extrémités, dans le dessein de modérer l'impétuosité avec laquelle le sang se porte vers le cœur, & d'arrêter la détermination qui se fait vers la partie affectée. Mais si ces ligatures sont trop fortes, elles empêchent le sang de couler dans les artères, ce qui est nuisible; si, au contraire, elles sont trop lâches, elles ne compriment point les veines & sont inutiles. En supposant même qu'on puisse les serrer à un degré convenable, leur effet ne peut être que momentané, parce que quand les veines commencent à se remplir, elles doivent opposer plus de résistance aux grosses artères & les empêcher de se vider; en conséquence la circulation du sang se trouve gênée dans les grosses artères, & ce fluide sort difficilement du cœur : ainsi les ligatures, en résistant à la circulation, paroissent favoriser les hémorrhagies. On ne doit donc pas compter sur ce moyen. D'ailleurs les praticiens semblent l'avoir abandonné.

804. Dans le cas d'hémorrhagies abondantes, il ne faut pas s'occuper de prévenir la défaillance, parce qu'elle est souvent le moyen le plus certain d'arrêter l'hémorrhagie.

805. Après avoir ainsi exposé la doctrine générale de l'hémorrhagie, je vais considérer ses genres particuliers. On remarquera peut-être que j'en ai indiqué un nombre moins considérable que la plupart des nosologistes : mais les raisons pour lesquelles je diffère de ces auteurs, sont l'objet d'une discussion nosologique, dont je m'occuperai plus convenablement ailleurs (*a*).

CHAPITRE II.

De l'Epistaxis (b), ou de l'Hémorrhagie du nez.

806. L'ÉTAT des vaisseaux qui rampent sur la surface interne du nez, dont j'ai donné la description plus haut

(*a*) On peut voir dans 736 la principale raison qui a déterminé l'auteur à admettre un plus petit nombre de genres que les autres nosologistes ; on verra qu'il a cru ne devoir ranger dans cet ordre que les hémorrhagies idiopathiques.

(*b*) Ce terme est de Vogel : l'auteur s'en sert pour signifier l'hémorrhagie du nez, parce qu'il pense, avec Linnæus, que les termes qui expriment les genres ne doivent pas être les mêmes que ceux qui sont adoptés pour désigner les classes & les ordres naturels ; ainsi le terme d'hémorrhagie, étant généralement pris pour désigner une classe particulière, ne doit se donner à aucun genre.

Le caractère de l'hémorrhagie du nez est le suivant.

Il y a douleur ou pesanteur de la tête, rougeur du visage ; & écoulement de sang du nez. N. C. *Genre* XXVIII.

L'hémorrhagie du nez est idiopathique ou symptomatique.

L'épistaxis ou hémorrhagie du nez, idiopathique, varie à raison de l'âge. Celle qui attaque les jeunes gens est accompagnée des signes de la pléthore artérielle, & celle des vieillards des signes de la pléthore veineuse. Sauvage la désigne sous le nom d'hémorrhagie pléthorique. Elle est plus commune le printemps & au commencement de l'été que dans toute autre saison : lorsqu'elle paroît pour la première fois, elle survient souvent le matin : elle est déterminée par la chaleur & par toutes les causes de pléthore.

L'épistaxis syptomatique est produite par des causes internes ou externes.

On doit rapporter à l'épistaxis symptomatique produite par des causes internes, les variétés suivantes.

(757)

(757), est tel qu'il rend l'hémorrhagie de cette partie beaucoup plus fréquente que toute autre (*a*).

807. Le sang ne coule communément que d'une seule narine, & il est probable que cela sest dû à ce que l'hémorrhagie d'un seul vaisseau diminue la congestion de tous les vaisseaux voisins.

Lorsque le sang coule des deux narines en même temps, il annonce communément une maladie plus grave.

808. Cette hémorrhagie arrive à des personnes de toute constitution & de tout tempérament ; cependant elle est plus fréquente chez ceux qui sont naturellement pléthoriques & d'un tempérament sanguin. Les deux sexes y sont sujets, mais on l'observe plus souvent chez les hommes.

809. Cette hémorrhagie peut survenir à quelque temps que ce soit de la vie ; mais elle est plus commune aux jeunes gens, en raison de l'état d'équilibre du système particulier à cet âge, comme je l'ai indiqué dans (756).

1°. L'hémorrhagie fébrile. Cette espèce est accompagnée d'un mouvement de fièvre intermittente, dont le type ressemble à la fièvre quotidienne : elle commence par un froid léger, auquel succèdent la chaleur & un sentiment de pesanteur de la tête.

2°. L'hémorrhagie critique, telle que celle qui survient dans les maladies aiguës, passé le quatrième jour, & qui en modère les symptomes. On peut aussi rapporter à cette espèce celle qui succède aux hémorrhoïdes ou à la suppression des règles chez les femmes.

3°. L'hémorrhagie symptomatique que Sauvages appelle *insalubre*, qui survient dans le commencement ou dans la vigueur des maladies aiguës. Cette hémorrhagie ne soulage point le malade, elle est accompagnée de délire, d'assoupissement, de mouvemens spasmodiques, d'un pouls mol & petit, ou inégal, le sang sort goutte à goutte, & cesse tout-à-coup de couler.

4°. L'hémorrhagie qui survient dans les maladies chroniques, telles que l'hydropisie, la fièvre quarte, l'affection hypochondriaque, le scorbut, &c. Cette hémorrhagie est toujours fâcheuse.

On peut admettre deux espèces d'épistaxis produites par des causes externes ; savoir : 1°. l'hémorrhagie passive qui est occasionnée par des coups portés sur le nez ou sur le front, par la commotion de la tête, ou par des corps aigus ou stimulans introduits dans le nez ; 2°. l'hémorrhagie produite par l'introduction des sangsues dans les narines, à laquelle sont sujets les quadrupèdes qui boivent des eaux bourbeuses.

(*a*) Le tissu des vaisseaux qui pénètrent la membrane interne du nez est très-considérable & très-lâche ; d'ailleurs, ils paroissent construits de manière à donner issue au sang dont le cerveau est quelquefois surchargé ; ce qui favorise beaucoup la doctrine de Stahl : car on voit sur cette membrane un grand nombre de

810. Elle attaque généralement ceux qui ne sont pas encore parvenus à leur accroissement parfait, & elle est plus rare passé ce temps, néanmoins on voit quelquefois des personnes qui ont pris tout leur accroissement, & même des adultes, en être attaqués : on doit alors l'attribuer à un état de pléthore extraordinaire du systême, à une détermination habituelle du sang vers les vaisseaux du nez, ou à une foiblesse particulière de ces vaisseaux.

811. Dans tous ces cas, on peut considérer la maladie comme une hémorrhagie purement artérielle, & qui dépend d'une pléthore artérielle ; mais elle survient aussi quelquefois dans le declin de la vie : il est alors probable qu'elle dépend de la pléthore veineuse des vaisseaux de la tête, & que l'on doit la considérer comme un signe de cette pléthore. *Voyez* (772).

812. Cette hémorrhagie s'observe aussi à quelque période que ce soit de la vie (*a*) dans certaines maladies fébriles, qui sont entièrement ou en partie de nature inflammatoire, & qui indiquent une détermination particulière

ramifications des carotides externes & internes : ce qui établit une communication entre les deux carotides.

(*a*) Hippocrate observe dans ses pronostics, que l'on doit particulièrement attendre l'hémorrhagie du nez dans les fièvres ardentes, où le mal de tête est très-violent, chez ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de trente ans ; chez les vieillards, au contraire, il survient fréquemment un vomissement. Cette crise s'observe aussi plus communément l'été que dans toute autre saison de l'année. Il faut, pour que l'on puisse y compter, qu'elle soit proportionnée à la violence de la maladie ; car jamais une évacuation médiocre n'est critique dans une affection grave. On a vu quelquefois dans les maladies inflammatoires, plusieurs livres de sang couler des narines avec beaucoup d'avantage, malgré l'affoiblissement dans lequel se trouvoient les malades après une semblable hémorrhagie. J'ai vu un enfant de dix ans attaqué d'une petite vérole confluente dans un temps où elle étoit épidémique & très-pernicieuse ; la fièvre & les autres symptomes furent très-effrayans jusqu'au septième jour de la maladie ; il survint alors une hémorrhagie du nez qui dura plus de douze heures, & jeta le malade dans une si grande foiblesse, que les parens en désespéroient ; néanmoins tous les accidens se dissipèrent promptement, l'éruption qui paroissoit être sur le point de se supprimer se ranima ; enfin, cet enfant, qui étoit le quatrième affecté de la petite vérole dans la même maison, fut ensuite beaucoup mieux que les autres, & guérit facilement.

Il y a une infinité d'exemples semblables, qui prouvent que l'on doit toujours regarder l'hémorrhagie du nez comme salutaire dans le cas de pléthore & dans les maladies inflammatoires.

du sang vers les vaisseaux de la tête. Souvent la solution de ces maladies se fait par cette hémorrhagie ; alors on peut avec raison l'appeler *critique*.

813. Cette hémorrhagie survient quelquefois sans être précédée d'aucuns symptomes, particulièrement quand quelque violence externe a contribué à la produire. Mais lorsqu'elle est uniquement due à une cause interne, elle est communément précédée de maux de tête, de la rougeur des yeux, de la couleur vermeille du visage, d'une pulsation extraordinaire des tempes, d'un sentiment de plénitude vers le nez, & d'une démangeaison des narines. Le ventre resserré, l'urine pâle, les pieds froids, & un frisson que le malade ressent dans tout le corps, sont aussi quelquefois des symptomes qui précèdent l'hémorrhagie du nez.

814. La foiblesse des vaisseaux du nez est telle, que le sang en coule souvent sans aucun effort considérable du systême, & sans aucun symptome fébrile sensible ; néanmoins, dans beaucoup de cas, il est très-aisé d'y reconnoître toutes les circonstances qui accompagnent la fièvre.

815. On regarde l'hémorragie du nez qui survient aux jeunes gens comme une maladie de peu de conséquence, & qui exige à peine quelque remède ; on peut en général la regarder comme telle ; mais lorsqu'elle revient fort fréquemment, même chez les jeunes personnes, & qu'elle est très-copieuse, elle demande une attention particulière, parce qu'on doit la considérer comme un signe de pléthore artérielle, & qu'elle peut, en raison de ses retours fréquens, augmenter l'état de pléthore, qui, dans un âge plus avancé, est capable d'occasionner une détermination du sang vers des parties dont l'hémorrhagie seroit plus dangereuse. Toutes ces circonstances exigent d'autant plus d'attention, que les signes de pléthore & de congestion particulière, qui précèdent l'hémorrhagie, sont plus évidens, & que l'écoulement du sang est accompagné d'un degré plus considérable de fièvre.

816. Quand le saignement de nez attaque ceux qui ont acquis leur accroissement parfait, lorsqu'il revient fréquemment, & est très-abondant, il faut toujours le considérer comme une maladie dangereuse, dont l'on doit particulièrement redouter les conséquences indiquées dans le dernier paragraphe.

817. Lorsque cette hémorrhagie arrive vers le déclin de la vie, on peut la considérer comme très-salutaire par elle-même : néanmoins elle est alors le signe d'un état très-dangereux du

ſyſtême ; c'eſt-à-dire, qu'elle indique une tendance très-forte à la pléthore veineuſe dans les vaiſſeaux de la tête : j'ai obſervé, en conſéquence, qu'elle étoit ſouvent ſuivie d'apoplexie, de paralyſie, ou d'autres maladies ſemblables.

818. Lorſque l'hémorrhagie du nez arrive dans les maladies fébriles, comme je l'ai dit dans (812), & qu'elle eſt aſſez copieuſe, on peut la regarder comme critique & ſalutaire ; mais elle eſt très-ſujette à devenir immodérée, & par-là même dangereuſe.

Elle ſurvient dans quelques cas pendant la fièvre éruptive de pluſieurs exanthêmes, & elle eſt dans ces cas quelquefois ſalutaire ; mais ſi ces exanthêmes ſont accompagnés d'une tendance à la putridité, cette hémorrhagie, de même que les ſaignées artificielles, peuvent avoir des effets très-funeſtes.

819. Après avoir ainſi développé les différentes circonſtances de l'hémorrhagie du nez, je vais conſidérer la manière dont on doit la diriger & la guérir. Je me ſers de l'expreſſion de *diriger*, parce que l'on croit communément qu'il ne faut pas la guérir, mais permettre à la nature de ſe débarraſſer fort fréquemment du ſang par cette voie ; & que cette hémorrhagie eſt toujours produite par des cauſes internes, c'eſt-à-dire, par un état du ſyſtême qui paroît exiger une pareille évacuation.

820. Néanmoins je penſe, par les raiſons données dans (779), qu'il eſt très-rare que l'on puiſſe abandonner cette maladie à la nature, & que dans tous les cas on doit la modérer. Il faut, pour y parvenir, expoſer le malade à l'air froid, lui donner des boiſſons froides, tenir le corps & la tête dans une poſition droite, éviter toute eſpèce de coup ſur le nez, s'abſtenir de parler, ou de toute irritation. Lorſque l'écoulement a duré quelque temps, & que rien n'indique qu'il ſoit ſur le point de ceſſer, on tentera d'empêcher qu'il ne devienne trop abondant, en prenant les meſures capables de l'arrêter ; on comprimera, par exemple, la narine d'où le ſang coule, on lavera le viſage avec l'eau froide, ou l'on en verſera ſur d'autres parties du corps (*a*).

(*a*) Il ne faut cependant pas ſe trop preſſer d'arrêter l'hémorrhagie, ſur-tout dans les maladies aiguës. Tant que le pouls paroît modérement plein, que la chaleur ſe conſerve aux extrémités, que les lèvres & le viſage ne ſont pas extrêmement pâles, il n'y a rien à craindre.

821. Je pense qu'il est à propos de prendre ces mesures dès les premières attaques de la maladie, chez les jeunes gens même, où elle est moins dangereuse; néanmoins elles sont encore plus convenables lorsque l'hémorrhagie reparoît fréquemment sans aucune violence externe; lorsque ces rechûtes arrivent à des personnes d'un tempérament qui tend à devenir pléthorique, & sur-tout lorsqu'on apperçoit les signes d'un état de pléthore dans les symptomes qui précèdent l'hémorrhagie (813).

822. Chez les jeunes gens même, si l'hémorrhagie est fort abondante & dure long-temps, & sur-tout si le pouls devient foible & le visage pâle, je crois qu'il est à propos de recourir à tous les moyens qui sont en notre puissance pour arrêter l'écoulement. *Voyez* 797 & les paragraphes suivans.

Lorsque la syncope survient, il ne faut recourir à aucun remède capable de ranimer le malade, car ce seroit un moyen de rappeler l'hémorrhagie; on doit le laisser dans l'état de foiblesse où il se trouve, quoique quelquefois cet état dure long-temps. Une petite fille de douze ans rendoit depuis deux ans plusieurs livres de sang par le fondement tous les deux ou trois mois; je ne parvins à la guérir qu'en la laissant douze heures dans la syncope où l'avoit jetée l'hémorrhagie, & pendant deux jours je ne la nourris que de boissons acides, sans permettre aucun aliment solide.

Van-Swieten recommande, lorsque l'hémorrhagie du nez est trop abondante, d'introduire dans les narines une tente trempée dans une dissolution de vitriol blanc; mais plusieurs observations m'ont prouvé que ce moyen ne convenoit que dans les hémorrhagies passives, produites par des chûtes sur le nez ou par d'autres causes. J'en ai toujours vu de mauvais effets dans les hémorrhagies actives : je me contenterai d'en rapporter ici un exemple. Un tailleur étoit sujet depuis son enfance à une hémorrhagie du nez que je parvins à modérer pendant quelques années par les saignées & les antiphlogistiques; mais ennuyé de vivre de régime, il vécut à sa manière & abandonna tous les remèdes. L'hémorrhagie augmenta, elle reparut d'abord toutes les semaines, ensuite tous les jours, enfin toutes les deux ou trois heures, tant la nuit que le jour; le sang étoit tellement décoloré, qu'il teignoit à peine le linge; les acides donnés à grande dose & continués long-temps, ne produisirent alors que très-peu d'effet; je conseillai d'introduire dans le nez des tentes trempées dans une dissolution de vitriol blanc : l'hémorrhagie s'arrêta, mais toutes les veines du visage se gonflèrent extraordinairement, il survint un mal de tête violent, accompagné de mal-aise, d'anxiété & d'autres symptomes fâcheux; le sang sortit par la bouche, & tous les accidens ne se dissipèrent que quand il reprit son cours par le nez; je fus obligé d'abandonner le malade à la nature : la leucophlegmatie survint quelques années après, & le fit périr à l'âge de soixante-cinq ans, après avoir été sujet toute sa vie à cette hémorrhagie.

823. De plus, lorsque chez les jeunes personnes dont je viens de parler, les retours de cette hémorrhagie deviennent fréquens, & spécialement lorsqu'ils se manifestent avec des signes qui indiquent une constitution pléthorique, je pense qu'il est nécessaire d'employer un régime capable de prévenir l'état de pléthore (783-787). L'on s'occupera en même temps d'éviter avec soin toutes les circonstances qui pourroient déterminer une plus grande quantité de sang vers les vaisseaux de la tête, ou en gêner le retour, & l'on entretiendra le ventre libre, pour produire une dérivation de ces mêmes vaisseaux.

824. On doit moins redouter & employer plus librement chez les adultes, sujets aux retours fréquens du saignement de nez, tous les moyens proposés (823). Lorsque la tendance à une hémorrhagie excessive se trouve réunie aux circonstances indiquées dans 813, la saignée du bras peut convenir, même aux jeunes personnes; mais elle est encore mieux indiquée, & même nécessaire pour les adultes.

825. Lorsque chez des personnes de tout âge sujettes aux retours fréquens de cette hémorrhagie, les mesures indiquées dans 817 *& suiv.*, ont été ou négligées, ou sans effet, par quelques circonstances particulières de l'équilibre du systême, & que les symptomes qui indiquent les approches de l'hémorrhagie (738) se manifestent, il est alors convenable de recourir à la saignée, aux purgatifs rafraîchissans, & au régime antiphlogistique dans toute son étendue, afin de prévenir l'hémorrhagie, ou au moins de l'empêcher de devenir excessive si elle survient.

826. Les mesures proposées conviennent, & même sont nécessaires dans les circonstances dont je viens de parler 825. Néanmoins il faut observer que l'on en retire beaucoup moins d'avantages que de celles qui sont indiquées dans 824: les premières peuvent prévenir l'hémorrhagie pour le moment; mais il est certain qu'elles disposent au retour de l'état de pléthore qui obligeoit de prendre ces précautions, & il n'y a pas dans ce cas de moyens plus sûrs de se mettre à l'abri des rechûtes, que ceux qui sont indiqués dans 823.

827. Dans le cas où l'hémorrhagie du nez survient à ceux qui approchent de leur accroissement parfait, & lorsque ses retours sont précédés des symptomes indiqués dans 813, on pourroit supposer, s'il étoit possible de prévenir ces retours par les moyens proposés dans 825, qu'il n'y auroit aucun inconvénient à employer ces moyens, parce

que l'état de pléthore dominant, les mettroit hors d'état de nuire, à raison du changement qui doit promptement survenir dans l'équilibre du système. On ne peut cependant pas admettre cette opinion; car toutes les évacuations que l'on excite dans cette vue sont sujettes, comme je l'ai déjà observé, à tous les inconvéniens qui peuvent résulter du retour de l'hémorrhagie même.

828. Lorsque l'hémorrhagie du nez vient à des périodes presque fixes, on peut, pour la prévenir, employer avec beaucoup plus d'assurance, les moyens indiqués (825); &, en diminuant la quantité de sang, chaque fois que l'on réitère la saignée, éviter, jusqu'à un certain point, sa tendance à produire la pléthore. Il est en effet convenable, quand l'on ne peut absolument se dispenser de réitérer des évacuations, de les diminuer à chaque fois qu'on y a recours. Mais la manière de diriger cette pratique est délicate & précaire, & jamais l'on ne doit s'y fier au point de négliger les mesures proposées dans 825, toutes les fois qu'elles sont admissibles.

829. Lorsque l'hémorrhagie du nez est une suite de la pléthore veineuse des vaisseaux de la tête, comme dans 772, on peut laisser couler le sang assez abondamment, sur-tout quand cette hémorrhagie succède à la suppression ou à la cessation du flux menstruel ou hémorrhoïdal. Mais quoique l'on puisse laisser couler le sang lorsque l'hémorrhagie survient pour la première fois, rien n'est plus convenable que de se mettre en garde contre ses retours. Il faut pour cet effet, non-seulement prendre les mesures indiquées dans 783 & *suiv.*; mais comme les effets de l'état de pléthore de la tête sont très-incertains, on doit, dès qu'il commence à se manifester, & sur-tout lorsqu'il menace d'hémorrhagie, détruire la pléthore, & s'occuper sur le champ de prévenir l'hémorrhagie par les évacuations convenables, telles que les saignées, les purgatifs (*a*), & les cautères, ou rétablir, s'il est possible, les évacuations supprimées.

(*a*) Cette hémorrhagie est souvent accompagnée de constipation; il est, en conséquence, essentiel d'entretenir la liberté du ventre par de doux laxatifs, réitérés de temps en temps; l'usage des fruits acidules, du petit-lait, & des émulsions est aussi très-convenable; il faut en outre que le malade se tienne dans une position droite, autant qu'il lui sera possible; car ceux qui sont obligés d'avoir le corps continuellemnt courbé, sont plus sujets aux retours du saignement de nez.

CHAPITRE III.

De l'Hémoptysie, ou de l'Hémorrhagie des poumons.

SECTION PREMIÈRE.

Des Phénomènes & des causes de l'Hémoptysie (*a*).

830. LORSQUE, à la suite de quelque affection de la poitrine, le sang sort de la bouche & est expectoré avec

(*a*) L'hémoptysie se reconnoît au caractère suivant.

Il y a rougeur des joues, un sentiment de mal-aise ou de douleur, & quelquefois de chaleur dans la poitrine; à ces signes se joignent la dyspnée, un chatouillement dans la gorge, une toux ou des efforts pour tousser, qui sont suivis d'une expectoration d'un sang vermeil souvent écumeux. N. C. Genre XXXVIII.

L'hémoptysie est idiopathique ou symptomatique.

On connoît cinq espèces d'hémoptysie idiopathique; savoir:

1°. L'hémoptysie *pléthorique* qui survient sans aucune violence externe, sans avoir été précédée de toux, ou de suppression d'aucune évacuation habituelle;

2°. L'hémoptysie *forcée*, qui est produite par l'action d'une cause externe. On doit rapporter à cette espèce, 1°. l'hémoptysie accidentelle occasionnée par des excès dans la manière de vivre ou par des exercices forcés, sans être précédée d'aucun vice héréditaire, ni d'aucune acrimonie des humeurs; 2°. l'hémoptysie habituelle, qui est due à une acrimonie particulière des fluides, ou à la foiblesse des poumons, & communément accompagnée d'une fièvre quotidienne; 3°. l'hémoptysie *traumatique*, c'est-à-dire, produite par une plaie pénétrante dans les poumons.

3°. L'hemoptysie *phthisique*, qui succède à une toux ancienne accompagnée de maigreur & de foiblesse. On doit rapporter à cette espèce l'hémoptysie produite par le tubercule & le squirrhe des poumons;

4°. L'hémoptysie *calculeuse*, dans laquelle il sort avec le sang de petits calculs qui sont commmunément d'une nature calcaire. Plusieurs ouvriers, tels que les tailleurs de pierre, les boulangers & autres, sont sujets à cette maladie: elle est sur-tout funeste aux lapidaires;

5°. L'hémoptysie périodique, qui succède à la suppression du flux hémorrhoïdal ou des règles.

L'hémoptysie symptomatique peut se réduire à quatre espèces, qui sont:

une toux plus ou moins considérable, on ne peut douter qu'il vient des poumons ; & ce symptome est généralement un signe certain de la maladie dont je vais parler. Mais il y a des cas où la source du sang rejeté par la bouche est incertaine : il est en conséquence souvent nécessaire, pour s'assurer de l'existence de l'hémoptysie, de considérer quelques autres circonstances dont je parlerai ci-après.

831. Les vaisseaux sanguins des poumons sont plus nombreux que ceux d'aucune autre partie du corps du même volume. Ces vaisseaux, qui sont très-gros à leur sortie du cœur, se subdivisent plus immédiatement que ceux d'aucune autre partie en vaisseaux d'un très-petit volume ; ces derniers se répandent près des surfaces internes des cavités bronchiques, sont situés dans un tissu cellulaire lâche, & recouverts uniquement d'une membrane mince : ainsi, il suffit de considérer combien ils se gorgent facilement & fréquemment de sang, pour comprendre pourquoi leur hémorrhagie est la plus fréquente de toutes après celle du nez ; & en particulier, pourquoi un choc violent quelconque imprimé à tout le corps occasionne si facilement l'hémoptysie.

832. L'hémoptysie peut être produite par une violence externe, à quelque période que ce soit de la vie : j'ai expliqué plus haut (760), pourquoi chez les adultes cette maladie peut être en tout temps occasionnée uniquement par l'état de pléthore des poumons ; tant que la pléthore

1°. L'hémoptysie *catarrhale*, qui survient dans les catarrhes, dans la coqueluche, la pleurésie & la péripneumonie où les crachats sont sanglans ou rouillés ;

2°. L'hémoptysie *exanthématique*, qui s'observe quelquefois dans la petite vérole & la rougeole. Elle est toujours très-fâcheuse dans les petites véroles confluentes ;

3°. L'hémoptysie *hydropique*. Elle est souvent un symptome qui précède la mort dans l'ascite & dans l'hydropisie de poitrine ;

4°. L'hémoptysie *cachectique*, qui survient à ceux dont les viscères du bas-ventre sont affectés de squirrhes.

M. Cullen rejette comme fausses & ridicules les espèces d'hémoptysie produites par la diapédèse, ou la dilatation des pores des vaisseaux, par le sphacèle des poumons, par le scorbut, par l'introduction de sangsues dans l'œsophage ; il rejette également l'espèce que Sauvages appelle *Helwigienne*, dont Helwich a donné la description sous le nom d'*hémorrhoïdes de la bouche* ; cette hémorrhagie est précédée d'un sentiment de chaleur autour de la luette ; mais l'auteur ne nous donne pas les signes auxquels on peut reconnoître de quelle partie vient le sang.

artérielle domine dans le systême, c'est-à-dire, depuis l'âge de seize ans jusqu'à trente-cinq.

833. Néanmoins on a également observé plus haut (761), que l'hémoptysie étoit encore plus fréquemment l'effet d'un défaut de proportion entre la capacité des vaisseaux du poumon & celle de ceux du reste du corps. C'est pourquoi elle est souvent une maladie héréditaire, qui dépend d'une conformation particulière & vicieuse. Elle attaque aussi spécialement ceux dont le peu de capacité des poumons se manifeste par une poitrine étroite, & par la saillie des omoplates, qui indique que ces personnes ont été long-temps sujettes à une respiration difficile.

834. Cette maladie est encore particulière à ceux chez qui ces circonstances se trouvent réunies à un tempérament sanguin, & où la pléthore artérielle domine à un degré considérable. On l'observe aussi chez les personnes d'une complexion foible & délicate, dont un col long est le signe; chez celles qui jouissent de beaucoup de sensibilité & d'irritabilité, qui ont, en conséquence, l'esprit vif, & dont le corps est généralement d'une structure délicate; chez celles qui ont été sujettes à de fréquentes hémorrhagies du nez, ou à d'autres hémorrhagies qui ont cessé de reparoître périodiquement, comme on le voit souvent chez les femmes dont le flux menstruel est supprimé; enfin, l'hémoptysie attaque les personnes à qui l'on a fait l'amputation de quelque membre considérable.

835. Dans la plupart de ces cas (834), l'hémoptysie s'observe spécialement chez ceux qui approchent de leur accroissement parfait, ou elle survient immédiatement après, pour les raisons que nous avons suffisamment développées plus haut.

836. D'après tout ce qui a été dit, depuis 831 jusqu'à 835, on connoîtra suffisamment la cause prédisposante de l'hémoptysie, & cette cause seule portée à un degré considérable, est capable de produire la maladie. Néanmoins elle est souvent, chez ceux qui y sont disposés, l'effet du concours de différentes causes occasionnelles & déterminantes, dont une, & peut être la plus fréquente, est la chaleur externe, qui, même sans être portée à un degré considérable, occasionne l'hémoptysie au printemps & au commencement de l'été, lorsque la chaleur raréfie le sang plus qu'elle ne relâche les solides qui avoient été prédédemment resserrés par le froid de l'hiver. Une autre cause

de ce genre est la diminution subite du poids de l'atmosphère, sur-tout quand elle concourt avec un effort quelconque dans l'exercice du corps. Cet effort seul peut aussi, chez ceux qui y sont déjà disposés, être fréquemment la cause déterminante; mais il n'y en a pas de plus commune que l'exercice violent de la respiration. En un mot, un degré quelconque de violence externe est capable de produire la maladie chez ceux qui y sont déjà disposés.

837. Lorsque l'hémoptysie a été occasionnée par l'une ou l'autre de ces causes (836), elle s'annonce par un sentiment de pesanteur & d'anxiété dans la poitrine, par un embarras dans la respiration, par une douleur dans la cavité de la poitrine ou dans quelques autres parties du thorax, & par un sentiment de chaleur au-dessous du sternum; on ressent très-souvent, avant que la maladie se manifeste un goût salé dans la bouche.

838. Immédiatement avant que le sang paroisse, un certain degré d'irritation se fait sentir à la partie supérieure du larynx. Afin de modérer cette irritation, le malade fait des efforts pour cracher, qui sont suivis d'un peu de sang de couleur vermeille, & légèrement écumeux. L'irritation se renouvelle, & il sort, comme avant, une plus grande quantité de sang du même genre, qui produit dans la trachée-artère un bruit semblable à celui qu'excite l'air en passant à travers un fluide.

839. Telle est la manière dont commence communément l'hémoptysie; mais quelquefois le sang survient dès la première fois en toussant, ou au moins une toux légère accompagne les efforts, dont je viens de parler, que le malade fait pour cracher.

840. Quelquefois le sang qui sort est d'abord en très-petite quantité, & disparoît bientôt entièrement; mais dans d'autres cas, sur-tout lorsque l'hémorrhagie est réitérée, sa quantité augmente, & il continue fréquemment à paroître de temps en temps plusieurs jours de suite. D'autres fois il sort abondamment, mais rarement dans une quantité suffisante pour produire sur le champ la mort, par son excès, ou par une suffocation subite. L'hémorrhagie cesse communément spontanément, ou s'arrête par les remèdes que l'on met en usage.

841. Il n'est pas toujours aisé, lorsque le sang est rejeté par la bouche, de déterminer de quelle partie interne il sort; soit qu'il vienne de la surface interne de la bouche

même, de l'intérieur de la gorge, ou des cavités voisines du nez, de l'estomac, ou des poumons. Néanmoins il est très-nécessaire de distinguer ces différens cas, & communément on peut y parvenir en faisant attention aux considérations suivantes.

842. Lorque le sang que l'on crache vient de quelque partie de la surface interne de la bouche même, il sort sans aucun effort ou sans toux; & l'on peut en général s'assurer, par l'inspection, de la source particulière qui le produit.

843. Le sang qui vient du fond de la gorge, ou des cavités voisines du nez, peut être rejeté par les efforts que l'on fait pour cracher, & quelquefois par la toux, de la manière que j'ai décrite dans 837 & 839; & en conséquence, l'on peut, dans ce cas, avoir quelque doute sur sa véritable source. Le malade saisit souvent ces circonstances, afin de se consoler par l'idée que le sang vient de la gorge, & on peut lui permettre de le faire; mais il est difficile que le médecin se trompe, s'il considère que le crachement de sang de la gorge est plus rare que celui des poumons; que le premier cas n'arrive guère qu'aux personnes qui ont été sujettes à l'hémorrhagie du nez, ou à quelque cause évidente d'érosion; & le plus souvent, en examinant l'intérieur de la gorge, on en voit couler le sang, s'il vient de cette partie.

844. Lorsque le sang sort des poumons, la manière dont il est rejeté indique communément d'où il vient: mais il y a beaucoup de circonstances, indépendamment de cette dernière, qui peuvent concourir à l'indiquer, telles que le période de la vie, l'habitude du corps, & d'autres marques de disposition particulière (833-835), auxquelles il faut joindre les causes occasionnelles (836) qui ont agi immédiatement avant.

845. Le vomissement & la toux s'excitent souvent mutuellement, & peuvent, en conséquence, être fréquemment réunis, & donner lieu de douter, lorsque le vomissement accompagne le sang que l'on rejette par la bouche, si ce dernier vient des poumons ou de l'estomac; néanmoins il suffit en général, pour se décider, de considérer que le sang ne sort pas aussi fréquemment de l'estomac que des poumons; que quand il vient de l'estomac, il paroît communément en plus grande quantité que quand il tire son origine des poumons; & dans le dernier cas, il est habituellement d'une couleur vermeille, & n'est mêlé que d'une petite quantité de mucus écumeux; le sang, au contraire, qui vient de

l'estomac, est communément d'une couleur plus noire, plus grumeleux, & mêlé avec d'autres matières contenues dans l'estomac : lorsque la toux ou le vomissement, après s'être manifestés séparément, se sont réunis, ils peuvent quelquefois servir à indiquer la source du sang, en faisant attention à celui des deux qui a paru le premier ; enfin, on peut tirer beaucoup de lumières des circonstances & des symptomes qui ont précédé l'hémorrhagie.

Les symptomes qui précèdent l'hémoptysie, dont j'ai fait l'énumération dans 837, sont la plupart des signes évidens de l'affection des poumons; & d'un autre côté, l'hématemesis, ou le vomissement de sang qui vient de l'estomac, est aussi précédé de symptomes & de circonstances qui lui sont propres; tels sont, par exemple, une affection morbifique de cet organe, ou au moins de la douleur, de l'anxiété, & un sentiment de pesanteur que le malade rapporte distinctement à la région de l'estomac. On peut ajouter à tout ceci, que le vomissement de sang arrive plus fréquemment aux femmes qu'aux hommes, & qu'il survient aux premières, en conséquence de la suppression du flux menstruel : toutes ces considérations (842-845), si l'on y fait attention, peuvent communément suffire pour s'assurer de l'existence de l'hémoptysie.

SECTION II.

De la Cure de l'Hémoptysie.

846. CETTE maladie est quelquefois peu dangereuse (*a*); comme quand elle survient, par exemple, à la suite de la

(*a*) Il est vrai que l'hémoptysie est rarement funeste comme hémorrhagie, & que ses consequences ne sont mortelles qu'en ce qu'elles donnent lieu à la phthisie. Néanmoins on doit toujours la redouter chez les jeunes personnes, lors même qu'elle vient à la suite de la suppression des règles : si la constitution de la matrice est telle que le flux périodique ne se rétablisse pas promptement, & que l'hémoptysie soit abondante, il survient communément une phthisie incurable; ou si l'hémoptysie devient elle-même périodique, & remplace les règles, les malades restent infirmes & sujettes à quantité d'accidens plus ou moins fâcheux. Je me contentai d'en citer, entre autres, un exemple qui m'a paru accompagné de circonstances intéressantes. Les règles furent supprimées chez une femme de quarante-deux ans, par un accident imprévu qui la saisit de frayeur; la fièvre survint sur le champ,

suppression des règles chez les femmes ; quand elle est produite par une violence externe, sans aucune marque de disposition primitive ; ou quand, quelle que soit la cause qui y a donné lieu, elle n'est pas suivie de toux, de dyspnée, ou d'autre affection des poumons. Néanmoins, dans ces cas même, la maladie peut devenir dangereuse, si la blessure que les vaisseaux du poumon ont reçue est fort considérable ; s'il reste une certaine quantité de sang rouge en stagnation dans la cavité des bronches, & particulièrement s'il s'est fait une détermination quelconque de sang dans les vaisseaux du poumon, qui, en renouvellant l'hémorrhagie, peut avoir des conséquences fâcheuses. C'est pourquoi toutes les fois que l'hémoptysie survient, il faut la modérer par les différens moyens indiqués (792 jusqu'à 795).

847. Ces moyens sont sur-tout nécessaires, lorsque l'hémoptysie est la suite d'une disposition particulière ; toutes les fois que la perte de sang paroît être considérable, ou que l'hémorrhagie revient fréquemment, il faut non-seulement modérer la perte, mais même l'arrêter entièrement, & en prévenir les retours par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. *Voyez* le paragraphe 797 & les suivans.

848. Pour arrêter l'hémoptysie, ou en prévenir les retours, on a souvent employé deux remèdes, que je ne puis approuver. Ce sont les ferrugineux, & l'écorce du Pérou. L'un & l'autre contribuent à augmenter la diathèse inflammatoire du systême ; en conséquence, on ne peut

& tous les signes de pleurésie se manifestèrent ; les saignées réitérées furent employés avec succès. Mais au bout d'un mois de guérison, le frisson, l'anxiété, & tous les symptomes de fièvre se manifestèrent, l'oppression étoit extrême & fut suivie d'un crachement de sang fort abondant ; les mêmes accidens revinrent tous les mois avec plus ou moins de violence pendant dix ans ; mais les cinq premières années elle rendoit un sang rouge & vermeil, ensuite elle vomit pendant trois ans une matière noire semblable à celle que l'on rend dans la maladie noire ; avec l'âge, cette matière prit une couleur moins foncée, elle fut enfin remplacée par une matière glaireuse que la malade vomit tous les mois pendant deux ans : elle survécut quelques années après, mais elle étoit sujette à éprouver des maux de poitrine plus ou moins considérables, & elle périt de péripneumonie à l'âge de cinquante-six ans. Il est inutile d'observer que ce fait peut jeter beaucoup de jour sur la maladie noire ; je l'ai rapporté pour prouver que l'on ne doit jamais regarder comme vraiment critique l'hémoptysie, quoiqu'elle remplace une autre évacuation périodique, & que l'on doit en conséquence tenter de la détruire.

guère les employer sans danger dans tous les cas d'hémorrhagie active, & je les ai souvent vu nuire (*a*).

849. L'hémoptysie qui survient en conséquence d'une disposition particulière, est toujours accompagnée de diathèse inflammatoire, & c'est sur-tout la continuité de cette diathèse qui donne lieu de redouter les suites fâcheuses de la maladie; on doit en conséquence la détruire avec adresse par les saignées (*b*), plus ou moins copieuses, & plus ou moins fréquemment réitérées, suivant que les symptomes l'exigeront. Il faut en même temps employer les purgatifs rafraîchissans (*c*), & suivre strictement le régime antiphlogistique

(*a*) *Voyez* ce qui a été dit dans la note du paragraphe 800, sur l'usage du quinquina; ceux qui l'ont vanté dans l'hemoptysie n'ont pas fait assez d'attention aux circonstances dans lesquelles il a paru réussir. On l'a fréquemment employé après l'usage long-temps continué des saignées, des rafraîchissans & des autres remèdes généraux; c'est-à-dire, lorsque l'état de relâchement avoit peut-être succédé à la diathèse inflammatoire; il n'y a pas de doute qu'il ne puisse alors convenir, mais il est très-difficile de reconnoître ce cas particulier; c'est pourquoi on ne doit jamais donner le quinquina qu'avec la plus grande circonspection à ceux qui sont sujets au crachement de sang; je l'ai vu rappeler l'hémorrhagie. J'observerai qu'il arrive aussi quelquefois que les approches de cette dernière se masquent sous les apparences de fièvre intermittente; dans ce cas, le malade se plaint d'une anxiété, d'une oppression & d'une douleur de poitrine, lors même que l'accès de fièvre est dissipé; alors il faut particulièrement insister sur la saignée & les antiphlogistiques pour prévenir l'hémoptysie.

Les ferrugineux ne sont pas moins à redouter que le quinquina; tous les médecins conviennent qu'ils affectent particulièrement la poitrine; on ne doit pas, en conséquence, se fier à la combinaison des ferrugineux avec les narcotiques & les absorbans, qui a été proposée par quelques médecins.

(*b*) La saignée est ici le plus puissant de tous les remèdes; il faut la réitérer hardiment tant que le pouls est élevé, sur-tout lorsque la maladie vient pour la première fois & succède à quelque évacuation habituelle supprimée. La saignée est le seul moyen capable de détruire la diathèse inflammatoire. La promptitude avec laquelle se rétablissent ceux qui ont supporté des pertes énormes de sang, doit dissiper les craintes de quelques médecins relativement aux saignées copieuses; les anciens guérissoient l'hémoptysie en tirant le sang jusqu'au blanc; nous devons les imiter en cela toutes les fois qu'il y a des signes qui indiquent une disposition à la phthisie. L'hémoptysie dissipée, on ne réitérera les saignées que vers le temps où l'on appercevra des signes qui en indiquent le retour, comme il arrive fréquemment vers le temps des équinoxes. *Voyez* la note (*a*) de 787.

(*c*) L'huile d'amandes douces & celle de lin, qui ont été

dans toute son étendue (*a*). On peut aussi administrer les rafraîchissans, en prenant garde néanmoins que les acides, & sur tout le nitre (*b*), n'excitent la toux.

850. D'après ce qui a été observé dans 795, il est évident que les vésicatoires appliqués sur la poitrine ou sur le dos, peuvent être un remède convenable à l'hémoptysie pendant qu'elle existe; & que, quand elle a cessé, il peut être utile d'ouvrir des cautères dans les mêmes endroits pour en prévenir le retour.

851. L'attention à éviter le mouvement constitue en général la partie la plus essentielle du régime antiphlogistique; & dans l'hémoptysie, rien n'est plus nécessaire que d'éviter l'exercice du corps. Cependant il y a quelques espèces de

recommandées comme spécifiques par quelques auteurs, me paroissent agir uniquement comme laxatives.

(*a*) Il faut traiter l'hémoptysie de même que les maladies inflammatoires les plus graves; retrancher absolument toute nourriture forte, tenir le malade à l'usage des boissons rafraîchissantes, telles que l'eau d'orge & le petit-lait, & ne permettre même le bouillon fait avec la viande que quand le pouls est souple, & que le malade ne ressent aucun mal-aise à la poitrine.

Il faut aussi donner à boire froid, autant que la constitution du malade le permet; mais je pense que l'eau à la glace qui a été recommandée dans les pays chauds, convient très-rarement dans nos climats, parce que la diathèse inflammatoire y domine plus généralement. Il faut toujours entretenir un air frais dans la chambre du malade, le faire coucher sur le crin, & éviter les lits de plume.

(*b*) On a donné le jus de citron & l'oxycrat avec succès. Hoffman a regardé les nitreux comme de grands remèdes. Mais le docteur Dickson, dans les obs. des med. de Londres, avance que le nitre lui a paru être presque aussi efficace dans l'hémoptysie que le quinquina dans les vraies fièvres intermittentes. Il mêle quatre onces de conserve de roses rouges avec une demi-once de nitre pour en former un électuaire, dont il fait prendre la grosseur d'une noix muscade, quatre, six, ou huit fois par jour, suivant la violence des symptomes; néanmoins toutes les fois que le pouls étoit plein & dur, il ne négligeoit pas la saignée. Il a remarqué que le nitre calmoit la chaleur, & modéroit la force & la fréquence du pouls beaucoup plus efficacement qu'aucun médicament connu. Lorsque la toux étoit fort violente, il donnoit le soir un narcotique. Le nitre m'a paru être souvent fort efficace, sur-tout réuni aux narcotiques.

L'auteur ne parle pas des balsamiques, parce que ces remèdes sont trop incendiaires pour pouvoir être prescrits dans l'hémoptysie; le miel néanmoins y est utile.

La gomme arabique que l'on a regardée comme un souverain remède, semble jouir de la même vertu que tous les farineux. Quant aux astringens, *voyez* ce qui a été dit dans 798.

gestation,

gestation, telles que la navigation, & les voyages dans une voiture douce sur des chemins unis, qui souvent ont été des remèdes salutaires dans cette maladie (*a*).

852. Tel est le traitement que je puis proposer pour l'hémoptysie, considérée uniquement comme hémorrhagie. Mais lorsque, malgré toutes nos précautions, elle continue à reparoître, elle est souvent suivie d'un ulcère des poumons & de la phthisie pulmonaire. Je vais en conséquence considérer présentement cette dernière maladie; mais comme elle est aussi produite par d'autres causes que l'hémoptysie, il est nécessaire que je l'envisage sous un point de vue plus général.

(*a*) Sydenham a recommandé l'exercice du cheval; mais j'ai observé qu'il étoit souvent suivi du retour de l'hémoptysie, surtout chez ceux qui ont une disposition à la pulmonie. On ne doit, en conséquence, y recourir qu'avec les plus grandes précautions. Dickson a remarqué avec raison, dans le quatrième volume des Observations des Médecins de Londres, que quand on juge l'équitation convenable, il faut n'en faire usage que le matin, pendant quelques heures seulement, parce qu'alors le pouls est plus calme que le soir, & il y a moins à redouter une accélération de la circulation qui pourroit être dangereuse. La promenade peut, en prenant les mêmes précautions, réussir également; ainsi M. Cullen a vu une hémoptysique dont le crachement de sang se dissipoit pendant la promenade. Quand elle restoit plusieurs jours chez elle, le crachement de sang revenoit, & il cessoit dès qu'elle se promenoit de nouveau; enfin, elle en fut exempte plusieurs mois en se promenant beaucoup. L'exercice modéré a l'avantage de déterminer les humeurs vers la surface; mais il ne faut jamais y recourir qu'après avoir suffisamment désempli les vaisseaux.

Il faut en outre observer pendant long-temps une diète très-sévère, ne vivre que de végétaux ou de lait. Les anciens prescrivoient l'usage du lait pendant des années entières après l'hémoptysie, & en prévenoient par ce moyen les suites fâcheuses, comme on peut le voir dans Alexandre de Tralles. C'est sans fondement que les modernes ont recommandé les gelées des animaux comme un moyen de donner plus de consistance aux humeurs, & de prévenir les hémorrhagies; car ces gelées, non-seulement augmentent la diathèse inflammatoire, mais elles se digèrent en général difficilement, diminuent en conséquence la transpiration, & sont plus nuisibles qu'utiles. Les mucilagineux tirés des végétaux sont préférables; ainsi, la gomme arabique, la racine de guimauve, modèrent quelquefois la toux & s'opposent au retour de l'hémoptysie.

Les violentes passions de l'ame sont encore plus funestes que l'exercice: c'est pourquoi il faut éviter soigneusement tout ce qui peut agiter l'esprit.

CHAPITRE IV.

De la Phthisie (a) pulmonaire, ou de la Pulmonie.

SECTION PREMIÈRE.

Des phénomènes & des causes de la Phthisie pulmonaire.

853. Je crois pouvoir définir la phthisie pulmonaire, une expectoration de pus ou de matière purulente qui sort des

(a) On nomme, en général, phthisie toute maladie où le corps dépérit par degré insensible; néanmoins on désigne particulièrement sous cette dénomination l'ulcère des poumons, parce qu'on le regarde comme la cause la plus commune de ce dépérissement. Cette maladie, qui est souvent une suite de l'hémoptysie, se reconnoît au caractère suivant.

Il y a un amaigrissement & foiblesse du corps, accompagnés de toux, de fièvre hètique, & communément d'expectoration purulente. N. C.

On peut admettre deux espèces de phthisie, l'une *commençante*, l'autre *confirmée*.

1°. La phthisie commençante est celle où il n'y a pas d'expectoration de pus. Cette espèce s'appelle aussi *phthisie sèche*: elle se connoît aux sueurs, à la fièvre quotidienne, à la dyspnée, & à une chaleur considérable des mains & des pieds, accompagnée de sécheresse.

2°. La phthisie confirmée est accompagnée d'une expectoration purulente, & se nomme vulgairement *phthisie humide*.

Ces deux espèces varient & prennent différens noms, à raison de leurs causes éloignées. Ainsi, elles peuvent être occasionnées, 1°. par l'émoptysie; 2°. la péripneumonie; 3°. l'asthme; 4°. des concrétions crétacées formées dans les bronches; 5°. les exanthêmes; tels que la rougeole & la petite vérole; 6°. les fièvres intermittentes; 7°. les douleurs de goutte ou de rhumatisme; 8°. la suppression des règles; 9°. l'embarras du foie: alors elle est souvent précédée de la jaunisse; 10°. par la mélancolie, l'hystéricisme, l'affection hypochondriaque; 11°. les écrouelles, qui sont une des causes les plus communes de la phthisie; 12°. l'obstruction des vaisseaux lactés & l'engorgement des glandes du mésentère. Lorsque la phthisie est produite par ces causes, comme on l'observe fréquemment chez les enfans, les excrémens sont blancs, & l'abdomen est tuméfié; 13°. le scorbut; 14°. la maladie vénérienne; 15°. le plica; 16°. la phthisie peut enfin être produite par la suppression d'une suppura-

poumons, & est accompagnée d'une fièvre hétique (a).

Comme cette maladie constitue la principale espèce de

tion établie dans une partie. Ainsi, j'ai vu une fistule à l'anus qui duroit depuis long-temps, donner lieu à une toux vive & à une expectoration purulente mêlée de filets de sang, lorsque la suppuration diminuoit ou se supprimoit; le malade a vécu ainsi douze ans, & est péri de la fistule.

La phthisie varie aussi à raison de la source du pus. Quelquefois il est renfermé dans un espèce de sac, & sort tout à coup sans avoir été précédé des signes ordinaires à la phthisie; c'est ce qui constitue la vomique proprement dite. De Haen croit que le pus peut se former dans le tissu cellulaire & passer à travers les poumons sans les ulcérer, mais cette espèce de phthisie cellulaire paroît très douteuse. Il est possible que le mucus se change en matière purulente, ou bien qu'il produise uniquement une matière âcre, qui, par son irritation, donne lieu à la fièvre hétique & à toutes ses conséquences. Les fluides propres à former le pus peuvent s'épancher dans les follicules muqueux, ou le sérum peut s'extravaser dans les cavités des bronches, acquérir de l'âcreté par la stagnation & occasionner la toux; mais toutes ces conjectures ne sont pas suffisamment prouvées. D'ailleurs, comme l'observe M. Cullen, on ne peut guère admettre cette espèce de phthisie cellulaire dans la Nosologie, parce qu'elle n'est caractérisée par aucun signe externe.

Galien a parlé d'une espèce de phthisie trachéale; il arrive, en effet, quelquefois que l'ulcère paroît borné à l'extrémité supérieure de la trachée-artère; mais on doit regarder la douleur qui s'y manifeste comme le symptome d'une affection très-grave des poumons, lorsque cette douleur se trouve réunie à la fièvre lente. J'ai plusieurs fois observé cette espèce de phthisie; elle est toujours mortelle, & ses progrès sont très-rapides. Souvent rien ne peut calmer le feu que le malade ressent dans la gorge; les loochs, les huileux, & tous les remèdes que l'on vante comme adoucissans, augmentent l'irritation. J'en ai vu un qui ne pouvoit avaler qu'avec beaucoup de peine un peu de petit-lait & d'émulsions, & qui est resté trois mois dans cet état.

(a) M. Cullen ne donne sa définition de la phthisie qu'avec méfiance, non-seulement à cause de l'espèce admise par M. de Haen; mais on observe aussi quelquefois une expectoration qui n'est pas purulente, & qui consiste uniquement en un mucus expectoré sous forme de mousse; alors la toux, la fièvre hétique, la pâleur du visage, la maigreur & la foiblesse extrêmes suffisent pour caractériser la maladie, comme l'avoient observé les anciens, & en particulier Aretée. Je reviendrai à cette espèce de phthisie dans le paragraphe 872. Je me contenterai d'observer ici que les cas où la phthisie est produite par des matières étrangères introduites dans la trachée-artère, ne forment pas une objection suffisante pour abandonner la définition reçue. Ces matières amassées dans les cavités des bronches, donnent lieu à une irritation considérable, & sont une cause d'ulcère particulière aux ouvriers qui sont continuellement exposés à un nuage de poussière, tels

phthisie, je me servirai fréquemment dans ce chapitre du terme général de phthisie, pour signifier strictement la phthisie pulmonaire.

854. J'ai vu quelquefois l'expectoration de matière purulente continuer plusieurs années, & n'être accompagnée que d'un très-petit nombre de symptomes de fièvre hétique, ou au moins d'aucune fièvre hétique bien exactement caractérisée: mais, dans aucun de ces cas, les malades n'étoient pas assez complètement exempts des symptomes de cette fièvre pour former une exception à la définition générale.

855. Je présume que dans tous les cas d'expectoration de pus, il y a ulcère aux poumons. M. de Haen est le seul auteur que je connoisse qui ait avancé une opinion différente, & qui ait supposé que le pus pouvoit se former dans les vaisseaux sanguins, & de-là s'épancher dans les bronches (*a*). J'ai tenté, en admettant le fait qu'il rapporte, d'expliquer dans 349, comment le pus peut se manifester dans les crachats, sans qu'il y ait d'ulcère aux poumons; néanmoins je ne puis m'empêcher, en considérant cet objet sous tous ses points de vue, d'avoir quelques soupçons sur l'exactitude de ses observations; on doit entièrement rejeter l'explication qu'il en donne, & avouer cependant que nous manquons encore de faits suffisans pour soutenir celle que j'ai proposée; je doute même beaucoup qu'on puisse en faire l'application à un cas quelconque de phthisie. C'est pourquoi je conclurai, d'après ce que nous ont appris toutes les autres ouvertures de cadavres, & d'après l'opinion de tous les médecins, que les symptomes indiqués dans la définition que j'ai donnée dépendent toujours d'un ulcère formé dans les poumons.

que les meûniers, les perruquiers, les tailleurs de pierre, &c. Il est vrai que dans ces cas, la phthisie ne peut s'attribuer à aucune cause particulière dépendante de la constitution primitive des poumons; mais comme les symptomes se ressemblent, il est inutile d'en faire un genre séparé.

(*a*) J'ai été témoin d'une observation qui approchoit beaucoup de celle de M. de Haen; le malade avoit rejeté pendant le cours de sa maladie, une très-grande quantité de matière muqueuse mêlée d'un peu de pus, & quelquefois de sang; à l'ouverture du cadavre, les poumons parurent gorgés & enflammés, sans offrir aucun foyer de suppuration, ni tubercule. Plusieurs observations me donnent lieu de présumer qu'il suffit qu'une cause quelconque occasionne une affluence de sang plus considérable que de coutume dans les vaisseaux du poumon, pour exciter une toux très-vive & une expectoration plus ou moins considérable de mucus,

856. Il arrive quelquefois que le catarrhe est accompagné de l'expectoration d'une matière tellement semblable au pus, que les médecins sont souvent incertains si elle est muqueuse ou purulente, & ne peuvent en conséquence déterminer si la maladie est un catarrhe ou une phthisie. Il est souvent important de décider ces questions; & il me paroît qu'en général on peut le faire avec assez de certitude, d'après les considérations suivantes: chacune en particulier n'est pas toujours décisive, si on ne fait attention qu'à elle seule; mais il est difficile que toutes, prises ensemble, puissent nous induire en erreur; ces considérations se tirent:

1°. De la couleur de la matière; car le mucus est naturellement transparent, & le pus toujours opaque. Le mucus devient quelquefois opaque, & alors il prend une couleur blanche, jaune, ou verdâtre; mais cette dernière couleur n'est presque jamais aussi remarquable dans le mucus que dans le pus;

2°. De la consistance de la matière: le mucus est plus visqueux & plus cohérent, & le pus l'est moins; on pourroit même dire, en quelque sorte, qu'il est plus friable. Si l'on jette du mucus dans l'eau, il ne s'y étend pas facilement; il reste, au contraire, uni en masses uniformes & circulaires; mais si l'on tente la même expérience avec le pus, on observe que, sans s'étendre facilement, il ne reste pas uni d'une manière aussi uniforme; & en l'agitant légèrement, il se sépare en fragmens qui forment des espèces de lambeaux (*a*);

comme je l'ai remarqué particulièrement dans les cas de suppression des règles, & dans la grossesse. Il est aisé de voir qu'alors la saignée est l'unique moyen de calmer la toux.

On a quelquefois trouvé les poumons desséchés à la suite de la phthisie; mais comme nous n'avons encore aucun signe qui puisse alors nous diriger pour le diagnostic, il ne nous est pas possible d'en rien dire de satisfaisant.

(*a*) Il n'y a pas toujours dans la phthisie commençante une grande quantité de pus épanché, l'expectoration est en général particulièrement composée de mucus; mais j'ai remarqué que quand le pus étoit abondant & presque d'une couleur cendrée, la maladie faisoit des progrès beaucoup plus rapides. Le docteur Stark, dans les *Med. communic.*, observe que le pus s'étend facilement dans l'eau, en l'agitant légèrement, mais qu'il tombe au fond en peu d'heures; le mucus au contraire ne peut pas s'étendre dans l'eau sans une forte agitation; mais, quand il y est étendu, il forme avec elle une liqueur visqueuse permanente. La matière qu'expectorent

3°. De l'odeur de la matière; on en apperçoit rarement dans le mucus, mais fréquemment dans le pus. On a proposé, pour reconnoître l'odeur de la matière expectorée, de la jeter sur des charbons ardens; mais dans cette expérience, le mucus & le pus donnent une odeur désagréable, & il n'est pas aisé de les distinguer l'un de l'autre;

4°. De la pesanteur spécifique de la matière comparée avec la pesanteur de l'eau; en effet, le mucus qui sort des poumons surnage communément sur la surface de l'eau, & le pus tombe au fond. Mais l'on peut quelqu-fois y être trompé, parce que le pus mêlé à une grande quantité d'air peut surnager, & le mucus tomber au fond de l'eau, s'il ne contient point d'air;

5°. Du mélange qui est aisé à distinguer dans la matière expectorée: car si l'on apperçoit une matière jaune ou verdâtre, environnée d'une certaine quantité de matière transparente, ou moins opaque & moins colorée, on peut, en général, considérer la matière qui est plus fortement colorée comme du pus; car il n'est pas aisé de comprendre comment une portion du mucus qui sort des poumons peut être extraordinairement changée, pendant que le reste l'est très-peu, ou demeure dans son état ordinaire;

6°. Du mélange de certaines substances avec la matière chassée des poumons. Quant à cet objet, les expériences de feu M. Charles Darwin nous ont appris: *a*, que l'acide vitriolique dissout également le mucus & le pus, mais plus facilement le premier; & que si l'on ajoute de l'eau à cette dissolution de mucus, ce dernier se sépare, & surnage sur la surface de la liqueur, ou bien se divise en petits flocons, & y reste suspendu: au contraire, lorsqu'on ajoute de l'eau à une pareille dissolution de pus, celui-ci tombe au fond, ou, si on l'agite, il s'étend de manière qu'il présente une liqueur uniformément trouble: *b*, qu'une solution d'alkali fixe caustique dissout, au bout de quelque temps, le mucus, & généralement le pus; mais si l'on ajoute de l'eau à ces dissolutions, le pus se précipite, ce que ne fait pas le mucus. On suppose, d'après ces expériences, que

les pulmoniques s'étend, en général, plus facilement dans l'eau que le mucus, & forme d'abord avec l'eau, de même que le mucus, une liqueur visqueuse; mais au bout de peu de jours, elle depose un sédiment de la même manière que le pus; néanmoins la liqueur conserve sa viscosité, & ressemble au mucus & à l'eau.

le pus & le mucus peuvent, avec certitude, se distinguer l'un de l'autre (*a*);

7°. De l'expectoration qui est accompagnée d'une fièvre hétique (*b*). Le catarrhe, ou l'expectoration de mucus, est souvent accompagné de fièvre; mais elle n'est jamais, autant que j'ai pu l'observer, telle que celle que je vais décrire comme fièvre hétique. Cette dernière est, suivant moi, la marque la plus certaine de l'état purulent de quelque partie du corps; & si d'autres ont pensé différemment, je suis persuadé qu'on doit l'attribuer à ce que, présumant que la phthisie confirmée ou purulente étoit une maladie mortelle par sa nature, ils ont regardé comme un simple catarrhe tous les cas où les maladies ont guéri; mais je prouverai par la suite qu'ils peuvent s'être trompés en cela.

857. Après avoir ainsi considéré la première partie du caractère de la phthisie pulmonaire comme une marque de l'ulcère des poumons, & avoir dit dans le paragraphe pré-

(*a*) On peut encore tirer quelque lumière des linges imprégnés des crachats du malade; car, en les lavant dans l'eau tiède, le mucus se sépare & le pus reste.

On doit conclure de tout ce qui a été dit jusqu'ici, que, quoique le mucus & le pus soient aisés à distinguer dans leur état naturel, & que la tenacité, ainsi que la transparence de l'un comparées avec la tenacité & l'opacité de l'autre, forment un contraste facile à saisir; néanmoins, comme l'observe le docteur Carmichael Smyth, dans les *Medic. communic.*, lorsque le mucus est exprimé d'une membrane affectée d'inflammation ou d'une autre maladie, son apparence est entièrement changée, & l'on y remarque toutes les nuances intermédiaires, entre l'état naturel du pus & celui du mucus, de manière qu'il est impossible de déterminer auquel de ces deux fluides ressemble davantage la matière expectorée; on peut, jusqu'à un certain point, dire la même chose du pus; des circonstances très-légères peuvent souvent en altérer considérablement la couleur & la consistance; quoiqu'il soit généralement fluide, il peut acquérir une viscosité égale à celle du mucus.

(*b*) La fièvre hétique est le vrai signe caractéristique de la pulmonie; car il y a des catarrhes bénins, où les malades expectorent une matière épaisse, visqueuse, d'une couleur cendrée, verdâtre ou jaunâtre, & teinte même quelquefois très-légèrement de sang, comme dans la phthisie; mais lorsque cette expectoration se manifeste, la fièvre catarrhale qui a précédé est fort modérée ou entièrement dissipée, le sommeil est tranquille, l'expectoration se fait facilement, particulièrement le matin, & cesse au bout de peu de temps; mais si la toux revient par accès & tourmente beaucoup le malade, particulièrement le soir ou la nuit, & si les signes de la fièvre hétique se manifestent, on doit beaucoup craindre, sur-tout lorsque l'on a lieu de soupçonner une disposition à la phthisie.

cédent, que l'autre partie de ce caractère, c'est-à-dire, la fièvre hétique, indiquoit la même chose, il est convenable de considérer maintenant cette fièvre que j'ai omise plus haut (74) dans cette vue (*a*).

858. La fièvre hétique observe le type d'une fièvre rémittente, qui a tous les jours deux redoublemens. Le premier paroît vers midi, quelquefois un peu plus tôt ou un peu plus tard, & il survient une rémission légère vers cinq heures d'après-midi; à cette dernière succède bientôt un autre redoublement, qui augmente par degrés jusqu'après

(*a*) Le caractère de la fièvre hétique consiste en ce qu'elle revient tous les jours; ses accès se manifestent à midi & le soir; il y a une rémission le matin, mais rarement apyrexie. Il survient communément des sueurs la nuit, & l'urine dépose un sédiment furfuracé briqueté. N. C.

Les espèces de fièvre hétique, connue aussi sous le nom de fièvre lente, sont les suivantes, d'après Sauvages:

1°. La fièvre hétique chlorotique, qui accompagne le chlorosis. Horstius la nomme fièvre blanche: elle est particulière aux jeunes filles, elle est produite communément par la suppression des règles, ou par l'amour;

2°. La syphilique, ou la fièvre lente, qui accompagne les nodus & les suppurations qui sont la suite de la maladie vénérienne. *Voyez* Astruc, *de morb. ven. lib.* 4, *c.* 3;

3°. La scrophuleuse, qui est la même que la phthisie scrophuleuse de Morton;

4°. L'hétique produite par le calcul de la vessie;

5°. L'hétique vermineuse, commune aux enfans nouvellement sevrés qui sont attaqués de vers: elle diffère des autres espèces, en ce qu'elle n'a pas constamment des redoublemens le matin & le soir; souvent elle est accompagnée d'un flux de ventre, les excrémens sont cendrés ou gris, l'urine est trouble & dépose un sédiment bourbeux;

6°. L'hétique produite par la cachexie, ou la gale, sans qu'il y ait de suppuration;

7°. Celle qui accompagne le vomissement, ou les fleurs blanches;

8°. La fièvre lente des enfans. Elle n'a pas de caractère particulier, & M. Cullen croit que l'on doit l'attribuer au rachitis, aux écrouelles, ou aux vers;

9°. L'élévation du pouls que l'on observe chez tous les hommes le soir. Mais on ne doit pas regarder cet état comme morbifique.

Sauvages parle en outre de la fièvre lente lymphatique de Baglivi, qu'il prétend être l'effet de l'abus des rafraîchissans, & de la fièvre lente nerveuse que M. Lorry dit survenir à la mélancolie nerveuse invétérée. Mais M. Cullen avoue ne pas connoître ces deux espèces de fièvre lente.

Cette énumération suffit pour prouver que la fièvre hétique est communément symptomatique, comme l'observe M. Cullen.

minuit : mais paſſé deux heures du matin, il ſurvient une rémiſſion, qui devient plus conſidérable, à meſure que le jour avance. Les redoublemens ſont fréquemment accompagnés de quelque degré de friſſon, ou, au moins, le malade eſt extraordinairement ſenſible à tout refroidiſſement de l'air ; il recherche la chaleur externe, & ſouvent ſe plaint d'un ſentiment de froid, quoique ſa peau paroiſſe, au thermomètre, plus chaude que dans l'état naturel. Le redoublement du ſoir eſt toujours plus conſidérable que celui du matin.

859. On croit communément qu'une partie du caractère de la fièvre hétique conſiſte dans un redoublement qui ſe manifeſte d'ordinaire après avoir mangé ; il eſt vrai que le dîner que l'on prend à midi, ou peu après, ſemble produire quelque redoublement. Mais cela ne ſuffit pas pour nous faire juger que le redoublement du midi eſt uniquement l'effet de la nourriture, car je l'ai ſouvent vu venir avant midi, & fréquemment quelques heures avant le dîner, que l'on ne prend aujourd'hui en Ecoſſe, que quelque temps après la douzième heure du jour. On obſerve réellement, chez preſque tous les hommes, que la nourriture occaſionne un certain degré de fièvre : mais je ſuis perſuadé qu'il ne paroîtroit pas ſi conſidérable dans la fièvre hétique, ſi le redoublement n'étoit dû à une autre cauſe ; car la nourriture que l'on prend le matin occaſionne à peine quelque effet ſenſible.

860. J'ai ainſi décrit le type général de la fièvre hétique ; mais elle eſt en outre accompagnée d'un grand nombre de circonſtances, qui exigent un plus grand détail.

La fièvre dont j'ai donné la deſcription ne ſubſiſte pas communément long-temps, ſans que les redoublemens du ſoir ſoient accompagnés de ſueurs ; ces ſueurs continuent à paroître, & deviennent de plus en plus abondantes pendant tout le cours de la maladie.

Preſque dès la première apparence de la fièvre hétique, l'urine eſt fort colorée & dépoſe un ſédiment copieux ſurfuracé & rouge, qui ne tombe preſque jamais entièrement juſqu'au fond du vaſe.

Dans la fièvre hétique, l'appétit pour les alimens diminue en général moins que dans toute autre eſpèce de fièvre.

La ſoif eſt rarement conſidérable ; la bouche eſt communément humide, & à meſure que la maladie fait des progrès, la langue ſe débarraſſe de toute la matière épaiſſe

qui la recouvroit, & paroît très-nette; mais dans les périodes plus avancés de la fièvre, la langue & le fond de la gorge paroissent légèrement enflammés, & se couvrent plus ou moins d'aphthes.

A mesure que la maladie devient plus grave, les vaisseaux rouges qui rampent sur la cornée transparente disparoissent, & toute la conjonctive devient d'un blanc de perle.

Le visage est communément pâle; mais dans le temps des redoublemens, on apperçoit sur chaque joue une tache de couleur rouge vermeille, & presque circonscrite.

Pendant le cours de la fièvre hétique, le ventre est quelque temps resserré; mais dans les périodes plus avancés de la maladie, la diarrhée survient presque toujours: elle continue à revenir fréquemment jusqu'à la fin de la maladie, & remplace alternativement jusqu'à un certain point les sueurs dont j'ai parlé plus haut.

La maladie est toujours accompagnée d'une foiblesse, qui augmente par degré pendant tout son cours.

En même temps, l'émaciation devient sensible, & parvient à un degré plus considérable que dans presque tout autre cas. La chûte des cheveux, & la forme crochue des ongles, sont aussi les symptomes qui indiquent le défaut de nourriture.

Vers la fin de la maladie, les pieds sont souvent affectés de gonflemens œdémateux.

Les redoublemens de fièvre sont rarement accompagnés de mal de tête, & presque jamais de délire.

Les sensations & le jugement restent communément sains jusqu'au dernier moment, &, en général, le malade est plein de confiance & d'espérance.

Quelques jours avant la mort, le délire survient, & continue communément jusqu'à la fin de la maladie.

861. La fièvre hétique que je viens de décrire (858-860), est celle qui accompagne l'état de purulence des poumons; c'est peut-être le cas où elle se manifeste plus fréquemment; mais toutes les fois que je l'ai observée, il existoit évidemment, ou bien il y avoit lieu de soupçonner une suppuration permanente ou un ulcère dans quelque partie externe ou interne. C'est pour cette raison que, dans 74, j'ai conclu qu'elle n'étoit qu'une fièvre symptomatique. Elle me paroît toujours être réellement l'effet d'une acrimonie absorbée des abcès ou des ulcères; cependant elle n'est pas également produite par toute espèce d'acrimonie; car les affections scorbutiques & cancéreuses subsistent souvent long-

temps dans le corps, sans occasionner de fièvre hétique. Je ne puis déterminer précisément la nature de l'acrimonie qui produit cette fièvre; mais il semble qu'elle est particulièrement de la nature de l'acrimonie qui résulte d'une suppuration vicié.

862. Quoi qu'il en soit, il paroît qu'il suffit, pour expliquer les circonstances particulières à la fièvre lente, d'admettre qu'elle dépend en général d'une acrimonie. L'état fébrile semble être principalement un redoublement de la fréquence du pouls (*a*), qui revient deux fois le jour chez les personnes qui jouissent d'une bonne santé, & cet état peut être produit par l'acrimonie seule. Certainement, ces redoublemens n'arrivent pas sans les circonstances particulières à la pyrexie; mais le spasme de l'extrémité des vaisseaux ne paroît pas être aussi considérable dans la fièvre hétique que dans les autres fièvres: c'est à cette cause que l'on doit attribuer l'état des sueurs & des urines qui se manifeste de si bonne heure & si constamment dans la fièvre hétique. Je pense que l'on peut aussi expliquer la plupart des autres symptomes, en supposant qu'il y a une acrimonie qui corrompt les fluides & affoiblit les puissances motrices.

863. Après avoir considéré les symptomes caractéristiques & la principale partie de la cause prochaine de la phthisie pulmonaire, j'observerai que l'ulcère des poumons, ainsi que les circonstances particulières à la fièvre hétique qui l'accompagnent, peuvent être l'effet de différentes affections antérieures des poumons, qui toutes peuvent cependant se rapporter, à ce que je pense, aux cinq chefs suivans; savoir: 1°. à l'hémoptysie; 2°. à la suppuration des poumons, en conséquence de la pneumonie; 3°. au catarrhe; 4°. à l'asthme; ou, 5°. à un tubercule. Je vais considérer ces affections, comme causes des ulcères, en suivant l'ordre que je viens d'indiquer.

864. On suppose communément que l'hémoptysie est naturellement & presque nécessairement suivie d'un ulcère

(*a*) Le pouls est toujours petit, serré & précipité, la peau paroît sèche & brûlante au toucher, sur-tout dans la paume de la main; mais ces symptomes sont plus marqués dans le temps des redoublemens: dans le commencement de la fièvre lente, le pouls est à peine sensible le matin, mais la tension de l'artère, jointe à la sécheresse de la peau & à la toux fréquente, suffisent alors pour caractériser la maladie.

des poumons (a) : mais j'ose assurer que c'est, en général, une erreur ; car il y a quantité d'exemples d'hémoptysies

(a) On a employé beaucoup de raisonnemens faux pour expliquer pourquoi l'hémoptysie est suivie de l'ulcère des poumons. On l'a attribué à la difficulté que les vaisseaux de ce viscère ont à se réunir quand ils sont rompus. On a donné pour cause le mouvement des poumons & leur agitation constante ; mais cette opinion ne paroît pas bien fondée, car dans la respiration naturelle, les vaisseaux ne sont pas exposés à des mouvemens assez violens. Le mouvement des poumons, dans l'état de santé, est lent & uniforme : il ne cause aucune distention des fibres, il augmente uniquement les angles d'où naissent les vaisseaux, & favorise leur dilatation. De plus, il y a un grand nombre d'exemples qui prouvent que des plaies faites au poumon par des causes externes, se sont consolidées ; il n'y a donc rien de particulier dans ce viscère, qui s'oppose à la guérison des plaies qui y surviennent. Les principales causes qui peuvent s'y opposer sont l'exercice violent, ou toute autre cause capable d'augmenter l'impétuosité du sang, & de favoriser le retour de l'hémorrhagie. On a vu des hémoptysies survenues à la suite de la suppression des règles, disparoître sans aucune phthisie, au retour de cette évacuation. J'ai connu plusieurs personnes qui ont été fréquemment sujettes au crachement de sang, & chez lesquelles les crachats paroissoient purulens, qui cependant ne sont pas péries de phthisie, quelques-unes même sont parvenues à un âge avancé, quoiqu'elles eussent souvent été affectées de catarrhes qui étoient accompagnés d'une fièvre assez vive. Néanmoins j'ai remarqué que dans les temps où régnoient les maladies catarrhales, ces personnes étoient plus facilement attaquées de l'épidémie que d'autres, & périssoient en peu de jours de péripneumonie.

Hoffmann observe qu'en usant de quelque précaution, l'hémoptysie ne produira pas d'ulcère aux poumons sans le concours de quelque autre circonstance. L'expérience journalière ne me laisse aucun doute sur la vérité de son observation ; on voit fréquemment des suppurations & même des vomiques survenir à la suite des inflammations de poitrine & guérir parfaitement. Tout ceci prouve la disposition qu'ont les poumons à se consolider, & que l'ulcère qui survient après l'hémoptysie n'est pas incurable de sa nature.

La difficulté que les blessures de la surface du corps ont quelquefois à guérir, a donné lieu de supposer par analogie que l'air libre s'opposoit à la guérison de celles du poumon. Mais l'analogie n'est pas admissible dans ce cas, parce que l'air qui pénètre les poumons s'est échauffé en passant par la bouche & la trachée-artère, & se mêle avec une grande quantité d'air qu'il rencontre dans les bronches. Par conséquent, il ne conserve pas sa fraîcheur, & est fort différent de celui qui agit sur les blessures externes. De plus, le poumon contient une humidité qui l'empêche de se dessécher par l'action de l'air : ainsi, les chiens guérissent leurs blessures en les humectant avec leur salive ; ce qui prouve qu'un peu d'humidité suffit pour défendre les plaies de

produites par une violence externe, ou même par une cause interne, qui n'ont été suivies d'aucun ulcère aux poumons. On a fait cette observation, non-seulement chez des jeunes gens où l'hémoptysie a reparu plusieurs fois, mais même lorsqu'elle a souvent été réitérée pendant le cours d'une longue vie. Il est, en effet, aisé de concevoir que la rupture des vaisseaux du poumon, de même que celle des vaisseaux du nez, est souvent, par sa nature, guérissable. Il est donc probable que ce n'est que quand l'hémoptysie survient dans des circonstance particulières qu'elle est nécessairement suivie d'ulcère; mais il est difficile de déterminer quelles sont ces circonstances. Il est possible que le seul degré de rupture, ou la rupture fréquemment réitérée, puissent, en empêchant la plaie de se guérir naturellement, occasionner un ulcère, ou le sang rouge épanché, n'étant pas entièrement rejeté par la toux, peut rester en stagnation dans les bronches, devenir âcre, & corroder les parties. Néanmoins on ne doit considérer tout ceci que comme des suppositions qui ne sont appuyées sur rien d'évident. Mais si l'on fait attention que les cas où l'hémoptisie survient à la suite d'une disposition particulière (832-835) sont spécialement ceux qui se terminent par la phthisie, l'on sera tenté de soupçonner qu'il y a quelques autres circonstances qui concourent alors à déterminer la suite fâcheuse de l'hémoptisie, comme je vais tâcher de le démontrer.

865. Néanmoins, quelque supposition que nous puissions adopter, relativement au peu de danger que l'on doit redouter de l'hémoptysie, cela ne doit pas nous empêcher de mettre en usage les moyens que nous avons proposés plus haut pour

l'action de l'air. Ce n'est donc pas la situation de l'ulcère, mais quelque état particulier des poumons, qui s'oppose à la guérison. Cela semble prouvé par l'exemple des scrophuleux & des scorbutiques, qui sont particuliérement sujets à la phthisie pulmonaire. C'est avec raison que l'on regarde dans nos climats la plupart des phthisiques comme scrophuleux. Car on observe que les glandes lymphatiques conglobées sont changées en tubercules, qui seuls peuvent suffire pour produire la phthisie sans aucune hémoptysie; mais communément il y a un crachement de sang plus ou moins considérable.

L'engorgement des vaisseaux du poumon peut quelquefois suffire pour produire un épanchement de fluides dans le tissu cellulaire de ce viscère; ces fluides n'étant pas facilement absorbés forment un kyste qui peut occasionner la phthisie ou l'hémoptysie, & même toutes les deux ensemble. Ce qui vient d'être dit suffit pour prouver que l'hémoptysie n'est pas l'unique cause de la phthisie.

ſa curation, tant parce que nous ne pouvons pas prévoir, avec certitude, quelles ſeront les conſéquences d'un pareil accident, que parce que l'on peut, ſans danger, recourir aux moyens que nous avons indiqués ; car, quelque opinion que l'on adopte, il y a une diatheſe inflammatoire qui peut accélérer toutes les ſuites fâcheuſes que l'on doit redouter.

866. La ſeconde cauſe d'ulcère des poumons que nous avons à examiner, eſt la ſuppuration formée en conſéquence de la pneumonie.

867. D'après les ſymptomes dont j'ai fait l'énumération dans 857-858, on peut conclure qu'il ſe forme un abcès, ou ce qu'on appelle une *vomique*, dans quelque partie de la plèvre, & le plus communément dans la portion de cette membrane qui recouvre les poumons. La matière purulente y reſte fréquemment pendant quelque temps, comme ſi elle étoit renfermée dans un kyſte: mais communément elle n'y ſéjourne pas long-temps, elle eſt promptement abſorbée, & transportée ſur quelque autre partie du corps, ou bien elle ſe fraie un paſſage dans la cavité des poumons, ou dans celle du thorax. Dans le dernier cas, elle produit la maladie appelée *empyème;* mais ce n'eſt que quand la matière s'épanche dans la cavité des bronches qu'elle conſtitue proprement la phthiſie pulmonaire. Les circonſtances principales de la phthiſie exiſtent auſſi dans le cas d'empyème; néanmoins je ne conſidérerai ici que celui où l'abcès des poumons donne lieu à une expectoration purulente.

868. L'abcès formé dans les poumons, en conſéquence de la pneumonie, n'eſt pas toujours ſuivi de phthiſie; car quelquefois on n'obſerve pas le type de la fièvre hétique: la matière épanchée dans les bronches eſt un pus véritable & de bonne qualité, qui, fréquemment, ſort avec beaucoup de facilité lorſque la toux ſurvient, & eſt rejeté avec les crachats: cette expectoration purulente peut durer quelque temps; néanmoins ſi la fièvre hétique ne ſe manifeſte pas, l'ulcère ſe guérit promptement, & tous les ſymptomes morbifiques diſparoiſſent. On a un ſi grand nombre d'exemples de ce genre, que l'on peut en conclure que ni l'accès de l'air, ni le mouvement conſtant des poumons, n'empêcheront l'ulcère de ces parties de ſe guérir, pourvu que la matière ſoit de bonne qualité. L'abcès des poumons ne produit donc pas néceſſairement la phthiſie pulmonaire, & s'il eſt ſuivi d'une ſemblable maladie, ce doit être en conſéquence de circonſtances particulières qui corrompent la

matière purulente engendrée dans l'abcès, la rendent incapable de guérir l'ulcère, & en même temps lui donnent une acrimonie, qui, étant absorbée, occasionne la fièvre hétique & ses conséquences.

869. La corruption de la matière de ces abcès peut être due à plusieurs causes: ainsi, 1°. il est possible que la matière épanchée pendant l'inflammation, ne soit pas un sérum pur, capable d'être converti en un pus louable, mais qu'elle se trouve unie avec d'autres matières qui empêchent cette conversion, & qui communiquent une acrimonie considérable au tout; ou, 2°. la matière épanchée & convertie en pus, peut uniquement, par une longue stagnation dans le kyste, ou par sa communication avec l'empième, se corrompre au point de devenir incapable de former un pus convenable à la guérison de l'ulcère. Ces causes peuvent, à ce qu'il me semble, donner lieu à la corruption de la matière contenue dans les abcès, au point d'occasionner la phthisie chez des personnes saines d'ailleurs; mais il est probable que l'abcès qui succède à la pneumonie produit spécialement la phthisie lorsqu'il survient à des personnes déjà disposées à cette maladie, & qu'en conséquence il ne fait que concourir avec quelques autres causes.

870. On suppose que la troisième cause de la phthisie est le catarrhe; dans beaucoup de cas, il paroît quand le catarrhe a duré quelque temps, que l'expectoration du mucus, qui lui est particulière, se change par degrés en une expectoration de pus; & que si la fièvre hétique s'y réunit, la maladie qui étoit d'abord un simple catarrhe, se convertit en phthisie. Néanmoins on ne peut facilement admettre cette supposition. Le catarrhe est proprement une affection des glandes muqueuses de la trachée-artère & des bronches, qui est analogue au coryza, & aux espèces les plus bénignes d'esquinancie tonsillaire, qui se terminent très-rarement par la suppuration. Il est possible que le catarrhe soit disposé à une pareille terminaison, mais l'ulcère qu'il produit peut facilement se guérir, comme on le voit dans le cas d'esquinancie tonsillaire, & ne doit pas, en conséquence, occasionner la phthisie.

871. De plus, le catarrhe qui est simplement l'effet du froid, est généralement une maladie bénigne, & de courte durée; & parmi les exemples très-fréquens de cette maladie, à peine en voit-on un très-petit nombre que l'on puisse dire s'être terminé par la phthisie. Dans tous les cas

où cela semble être arrivé, il me paroît probable que les malades étoient déjà affectés d'une disposition particulière à la phthisie. D'ailleurs, le commencement de la phthisie ressemble si souvent au catarrhe, que l'on peut avoir confondu la première avec le dernier. En outre, ce qui augmente l'erreur, c'est qu'il arrive souvent que l'action du froid, qui est la cause la plus commune du catarrhe, est aussi fréquemment celle qui détermine la toux qui constitue le commencement de la phthisie.

872. En conséquence, il me paroît probable que le catarrhe produit très-rarement la phthisie; néanmoins je ne voudrois pas assurer d'une manière positive que cela n'arrive jamais, car il est possible que dans les cas de catarrhe fort violent, il se joigne une affection inflammatoire de la poitrine qui se termine par la suppuration (a); ou il peut

(a) Je pense que la phthisie peut exister souvent dans ce cas, même sans une véritable expectoration de pus. Huxham observe avec raison que la phthisie produite par l'ulcère des poumons est plus rare qu'on ne croit communément. L'on voit, dit-il, des malades qui rendent tous les jours, pendant long-temps, une quantité étonnante de mucus salé, doux, & même parfaitement insipide, dont l'expectoration est accompagnée de toux. Ce mucus n'est ni fétide, ni purulent. Huxham attribue cette expectoration au relâchement des conduits excréteurs des glandes de la trachée-artère: je ne doute nullement que cela puisse arriver dans quelques cas particuliers; mais il me semble que le même effet peut avoir lieu toutes les fois que l'humeur de la transpiration, supprimée par le froid, reflue vers les glandes bronchiques; il survient alors une irritation qui occasionne un flux d'humeurs vers les poumons, & principalement vers les glandes bronchiques. Cette cause suffit pour produire la toux & l'expectoration de mucus. La toux elle-même peut, par l'irritation qu'elle occasionne, troubler la circulation du sang dans les poumons, donner lieu à des congestions funestes, augmenter l'excrétion du mucus au point de produire la phthisie sans qu'il existe de tubercules.

J'ai plusieurs fois observé, sur-tout chez des enfans de dix à douze ans, une espèce de phthisie particulière, qui s'annonçoit généralement par un accès de fièvre assez considérable: cette fièvre ressembloit à celle qui accompagne le catarrhe, & se modéroit au bout de peu de jours; mais on n'y observoit pas les mêmes rémissions que dans la fièvre hétique; elle étoit presque continue; le visage paroissoit continuellement rouge & enflammé; les malades se plaignoient d'éprouver un sentiment de chaleur considérable dans la poitrine; quelques-uns, particulièrement de ceux qui étoient plus avancés en âge, disoient sentir quelque chose qui les déchiroit: ils expectoroient chaque jour au moins une livre de matière écumeuse semblable à de la salive, ou à de l'eau que l'on a fait mousser en y dissolvant du savon; la marche de cette maladie est plus rap de

arriver

arriver qu'un catarrhe de longue durée produise, par l'agitation violente que la toux communique aux poumons, quelques-uns des tubercules dont je vais parler comme de la cause la plus fréquente de la phthisie.

873. Il faut particulièrement observer ici, que rien de ce que j'ai dit dans le paragraphe précédent ne doit nous permettre de négliger une apparence quelconque de catarrhe, comme on le fait trop souvent; car elle peut être ou le commencement d'une phthisie que l'on a prise pour un vrai catarrhe, ou même un catarrhe qui, étant de longue durée, peut produire la phthisie, comme dans 872.

874. Beaucoup de médecins ont supposé qu'une cause fréquente de la phthisie & de l'ulcère étoit une acrimonie des fluides qui corrodoit quelques-uns des vaisseaux des poumons. Mais ceci me paroît être une supposition dénuée de fondement; car dans tous les cas où j'ai vu la phthisie survenir, il n'y avoit rien qui indiquât évidemment aucune acrimonie du sang, capable de corroder les vaisseaux. Néanmoins il est vrai que souvent l'acrimonie qui existe dans quelque partie des fluides est la cause de la maladie; mais il est en même temps probable que l'effet de cette

que celle de la phthisie ordinaire. Elle enlève communément ceux qui en sont attaqués en quatre mois, souvent plus tôt, rarement plus tard. Je serois porté à croire que l'on doit regarder cette espèce de phthisie comme l'effet du catarrhe, parce que je l'ai observée dans le temps où régnoient les affections catarrhales; d'ailleurs, elle a affecté des personnes qui ne sembloient pas disposées aux écrouelles, & elle est souvent survenue avant l'âge où se manifeste communément la phthisie, cependant les malades paroissoient être naturellement d'une foible constitution. Il me semble que, dans ces cas, la même cause qui produit le catarrhe peut occasionner dans les bronches une inflammation chronique superficielle, semblable à celle qui survient fréquemment à la conjonctive: cette inflammation suffit pour produire une toux presque continuelle, & exciter une secrétion abondante de mucus qui devient écumeux, & prend cette apparence, en raison de la quantité d'air à laquelle il est mêlé; car la matière expectorée dans ce cas se réduit, de même que le mucus, en la laissant reposer, en une matière visqueuse. Ce qui me confirme dans l'idée que cette maladie est entretenue par un état de phlogose, c'est que la saignée & les autres anti-phlogistiques m'ont paru être les remèdes les plus capables de la modérer. Cette espèce de phthisie a été connue d'Hippocrate, il l'a décrite dans le livre *de morbis internis*, chap. XI, p. 204, édit. de Vanderlin, t. II, mais c'est à tort que le D. Carmichael Smyth pense qu'il est question de cette maladie dans le chap. X du même ouvrage d'Hippocrate. Voyez *medical. Communicat.* p. 402. Lond. 1784.

acrimonie est de produire des tubercules, plutôt que de corroder directement en aucune manière.

875. J'ai dit dans 863, que l'on pouvoit regarder l'asthme comme une des causes de la phthisie, & je n'entends par asthme que l'espèce que l'on nomme communément asthme spasmodique. Cette maladie subsiste fréquemment très-long-temps sans en produire aucune autre, & peut avoir une terminaison fatale qui lui est particulière, comme je l'expliquerai par la suite: mais je l'ai vue fréquemment finir par la phthisie; & dans ces cas, je pense que l'asthme agit de la même manière que je l'ai dit à l'égard du catarrhe, c'est-à-dire, en produisant des tubercules, & leurs conséquences, dont je parlerai tout à l'heure.

876. Je passe maintenant à la considération du cinquième chef des causes de phthisie. que je regarde comme le plus fréquent de tous (*a*). J'ai dit que cette cause étoit, en

(*a*) Cette cause fréquente de la phthisie n'a pas échappé à la sagacité d'Hppocrate; il en parle dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Néanmoins les médecins qui l'ont suivi, excepté Galien & Alexandre de Tralles, n'en ont point parlé. Morton est le premier, parmi les modernes, qui ait considéré les tubercules comme la principale cause de la phthisie; Sylvius de le Boë & Hoffmann ont confirmé son opinion; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que le célèbre Boerhaave n'ait pas fait mention de cette cause. Aucun anatomiste n'a donné de description bien exacte des tubercules avant le docteur Stark; c'est pourquoi je crois devoir joindre ici un extrait de celle qu'on a inserée, d'après un de ses manuscrits, dans les *medical. Communications.*

On nomme tubercules des corps ronds & fermes qui se trouvent dans le tissu cellulaire des poumons: ces corps sont de différentes grosseurs; on en trouve qui ne forment que des grains très-petits, & d'autres qui ont près d'un demi-pouce de diamètre; les derniers sont souvent en grappes. Les petits tubercules sont toujours solides, & ceux même qui ont un volume plus considérable le sont fréquemment; les tubercules ont une couleur blanchâtre, & sont presque aussi durs que le cartilage: si on les coupe transversalement, ils présentent une surface unie, brillante & uniforme; on n'y apperçoit ni vésicules, ni cellules, ni vaisseaux, en les examinant même avec le microscope; après avoir injecté l'artère & la veine pulmonaire, on observe, sur la surface interne de quelques tubercules coupés transversalement, de petits trous, comme s'ils avoient été piqués avec une épingle: on trouve dans d'autres une ou plusieurs cavités qui renferment un fluide épais & blanc, semblable au pus: on voit souvent dans le fond de chacune de ces cavités, lorsqu'on les a vidées, plusieurs petits trous dont il sort une matière; mais ces trous, ainsi que les autres dont on a parlé, ne

général, les tubercules : on entend par ce terme certaines petites tumeurs, qui ont l'apparence de glandes endurcies. L'ouverture des cadavres a fréquemment montré de pareils tubercules formés dans les poumons : ces tumeurs sont d'abord indolentes ; néanmoins elles s'enflamment ensuite, & se changent par-là en petits abcès ou en vomiques, qui, en se rompant, & en versant dans les bronches la matière qu'ils renferment, produisent une expectoration purulente, & deviennent ainsi l'origine de la phthisie (*a*).

paroissent communiquer avec aucuns vaisseaux. La grandeur de ces cavités varie suivant la différence des tubercules ; il y en a qui sont à peine perceptibles, & d'autres qui ont un demi-pouce ou trois quarts de pouce de diamètre ; lorsqu'on a coupé & vidé ces tubercules, ils ressemblent à de petites coupes blanches, & il ne reste de leur substance qu'une enveloppe mince. Les cavités qui ont moins d'un demi-pouce de diamètre, sont toujours parfaitement fermées ; celles qui sont un peu plus larges ont, aussi constamment, une ouverture ronde qui communique avec une branche de la trachée-artère. A cette époque, la matière contenue dans le tubercule passe librement dans la trachée-artère, & la cavité du tubercule communique avec l'air extérieur ; il est par conséquent convenable de changer alors le nom de tubercule en celui de vomique.

(*a*) On voit, d'après la description que le docteur Stark donne des tubercules, dans le passage que j'ai rapporté dans la note précédente, que les vomiques qui produisent communément la phthisie ne sont autre chose que des tubercules dont la cavité s'ouvre dans la trachée-artère : le même auteur décrit l'état où se trouvent ces vomiques de la manière suivante.

Les plus petites vomiques sont communément entières, les plus grandes se trouvent fréquemment rompues : ces dernières sont en général d'une forme ovale, elles ont environ quatre pouces de long, & sont recouvertes entièrement ou en partie d'une membrane lisse, mince & tendre, semblable à la capsule des petites vomiques. La matière qui y est contenue est blanchâtre ou jaunâtre, tant que la capsule est entière ; mais cette matière est rougeâtre lorsque la capsule est rompue ; dans l'un & l'autre cas, la matière s'étend facilement dans l'eau : néanmoins il est bon de remarquer que la matière qui se trouve même dans les plus grandes vomiques, lorsqu'elles ne sont pas complètement rompues, est rarement rouge : elle est communément jaunâtre, cendrée ou verdâtre ; souvent elle est fétide.

Il y a différentes ouvertures aux bronches qui communiquent dans toutes les vomiques, excepté, peut-être, dans les plus petites ; on trouve aussi des ouvertures qui établissent des communications entre les différentes vomiques : les ouvertures bronchiques sont communément rondes & lisses ; les autres sont généralement irrégulières & ridées. Les plus grandes vomiques, qui ont des ouvertures bronchiques nombreuses, ne contiennent guère

877. Quoique la matière expectorée dans ces cas ait l'apparence de pus, elle constitue rarement une espèce de pus louable; & comme les ulcères d'où elle sort ne se guérissent pas facilement, mais sont accompagnés d'une fièvre hétique, qui, le plus communément, se termine par la mort, je presume que cette matière est imprégnée d'une acrimonie nuisible d'une nature particulière, qui forme un obstacle à la guérison (*a*), & produit la phthisie

plus de matière qu'il n'en faut pour humecter leur surface; & ce qui prouve évidemment que la matière des vomiques sort par les ouvertures que l'on observe sur la trachée-artère, c'est que si l'on fait une incision profonde dans une partie malade des poumons, & que l'on comprime légèrement cette partie, l'on verra sortir des bronches la matière contenue dans les extrémités coupées; ou bien si l'on met à découvert une branche considérable de la trachée-artère, & que l'on comprime les poumons de la même manière, on verra la matière sortir des plus petites ramifications de la trachée-artère.

Les plus grandes vomiques sont généralement situées vers la partie postérieure de l'un des lobes supérieurs du poumon, & sont communément cachées; néanmoins on trouve quelquefois, sur la surface de cette partie du poumon qui est mince & qui s'enfonce dans une cavité, différentes petites ouvertures qui communiquent avec la vomique; quelquefois la vomique forme une cavité hemisphérique sur la partie externe des poumons; mais cela se voit rarement. Il y a toujours dans l'endroit où se trouve la vomique une adhérence large & ferme de cette partie des poumons avec la plèvre, de manière qu'il ne peut y avoir aucune communication entre la cavité de la vomique & celle de la poitrine; on trouve même rarement des tubercules sans adhérence.

(*a*) Cette théorie de M. Cullen est fondée sur les idées les plus généralement reçues; néanmoins il paroît que dans la phthisie la suppuration ne dépend nullement de l'inflammation des tubercules, comme le prouve la description suivante que donne le docteur Stark de l'état des vésicules aériennes; du tissu cellulaire, des gros vaisseaux du poumon, & de la trachée-artère dans la phthisie, produite par des tubercules.

Les parties des poumons qui sont contiguës aux tubercules sont rouges, quelquefois molles, mais plus fréquemment fermes & dures; & quoique les autres parties des poumons qui sont saines se distendent facilement en soufflant dans la trachée-artère, les portions contiguës aux tubercules ou aux vomiques restent affaissées, & sont imperméables à l'air, soit qu'on tâche de l'introduire dans les poumons de cette manière, ou qu'on veuille le forcer d'y pénétrer par un tuyau, en faisant des incisions sur la surface de ce viscère. Ainsi, il paroît que sa fonction, relativement à l'admission de l'air, est entièrement détruite dans ces parties.

Les artères & les veines pulmonaires se contractent dès qu'elles approchent des grandes vomiques; de manière qu'un vaisseau

avec toutes ses circonstances, comme je l'ai dit plus haut.

sanguin qui, étant mesuré, donnoit à son commencement près d'un demi-pouce de circonférence, ne peut plus être disséqué à un pouce de distance de son origine, quoiqu'il n'ait fourni aucune branche considérable; lors même que ces vaisseaux offrent un plus gros volume à l'extérieur, on n'y apperçoit qu'un très-petit canal intérieurement, lequel est presque rempli d'une substance fibreuse; & on trouve fréquemment les vaisseaux qui passent près des vomiques, totalement détachés des parties voisines, dans la longueur d'environ un pouce. On peut s'assurer encore que les vaisseaux sanguins sont ainsi obstrués, & qu'ils n'ont que peu ou point de communication avec les vomiques, en soufflant dans ces vaisseaux ou en les injectant: dans le premier cas ils ne se distendent pas sensiblement, & l'air ne passe que très-rarement dans les vomiques; & lorsque cela arrive, ce n'est que par quelques ouvertures imperceptibles; si l'on injecte les poumons par l'artère & la veine pulmonaire, les parties, moins affectées par la maladie, qui, avant l'injection, paroissoient être les plus molles, deviennent alors les plus dures; au contraire, les parties les plus malades qui, avant l'injection, étoient les plus dures, sont alors les plus molles. En coupant les parties saines, on apperçoit un nombre infini de petits rameaux remplis de cire, mais les parties malades n'offrent rien de semblable; & en disséquant les vaisseaux injectés, on peut suivre fort loin les petits rameaux qui se terminent dans les parties les plus saines; mais on perd bientôt de vue ceux qui se portent aux tubercules & aux vomiques, & on ne peut suivre que leurs principales branches. L'injection n'a paru pénétrer que très-rarement les moyennes vomiques, & jamais les plus petites ou les plus grandes.

On ne trouve jamais les branches de la trachée-artère contractées à quelque degré que ce soit; la surface interne de celles qui s'ouvrent dans les grandes vomiques est d'un rouge foncé (ce qui paroît dû à l'élargissement des vaisseaux), & la surface interne de la trachée-artère même est quelquefois rouge en partie.

Les degrés de l'affection morbifique varient beaucoup, suivant les différens sujets, & même suivant les différentes parties des poumons chez le même individu. Dans quelques cas, on n'apperçoit point de vomiques qui aient plus d'un pouce de diamètre; d'autres fois on en trouve plusieurs, de deux, trois ou quatre pouces: dans les premiers cas, les artères & les veines pulmonaires sont à peine sensiblement contractées. Quelquefois il n'y a pas plus d'un tiers ou d'un quart des poumons d'affecté; d'autres fois les poumons sont entièrement malades d'un côté ou des deux côtés. D'après une estimation grossière faite sur les poumons malades, la partie capable de recevoir l'air peut s'évaluer à environ un quart de toute la substance des poumons: lorsqu'ils ne sont qu'en partie affectés, ce sont toujours les parties supérieures qui sont malades, sur-tout dans leur portion postérieure; alors les parties inférieures & antérieures sont saines. Lorsque tout le

878. Il est très-probable que l'acrimonie (*a*) qui se manifeste ainsi dans les ulcères existoit avant, & qu'elle avoit produit les tubercules même; l'on doit rapporter la cause de la phthisie, qui est la suite de ces tubercules, à cette acrimonie qui est vraisemblablement d'une espèce différente, suivant les différens cas; il n'est pas aisé d'en déterminer les variétés: cependant je vais tenter de le faire jusqu'à un certain point.

879. Il y a un cas de phthisie qui est aussi très-fréquent, où il paroît que l'acrimonie nuisible est du même genre que celle qui domine dans les écrouelles. On peut conclure que cette acrimonie est de ce genre, en ce que l'on a observé que

poumon est affecté, les parties les plus élevées & postérieures le sont toujours beaucoup plus que les autres, & le côté droit des poumons est plus communément malade que le côté gauche.

Les glandes lymphatiques de la poitrine sont fréquemment blanchâtres, & contiennent quelquefois une substance semblable à de la craie humectée. On n'observe rien de remarquable dans l'abdomen, on y apperçoit seulement quelquefois de légères érosions de la membrane veloutée des intestins.

(*a*) C'est avec raison que M. Cullen ne propose qu'avec méfiance ses idées sur l'acrimonie qui est généralement adoptée; car il paroît, d'après la description que le docteur Stark nous a donnée des tubercules, que ces derniers peuvent exister sans aucune acrimonie particulière, & dépendre uniquement de la constitution primitive des poumons; lorsqu'ils ont pris un certain accroissement, ils gênent la respiration, non-seulement parce qu'ils remplissent une partie de la cavité du thorax, mais principalement en ce qu'ils détruisent les fonctions d'une partie considérable des poumons: la surface lice & polie de l'intérieur de ces tubercules & leur forme régulière semblent annoncer qu'il n'existe aucune acrimonie; une substance âcre & corrosive détruiroit entièrement le tissu des parties, & ne formeroit d'une portion du poumon qu'une seule vomique, comme on l'a observé dans quelques cas. En admettant même l'acrimonie, on ne voit pas comment elle pourroit engendrer le tubercule, puisque les matières âcres produisent des effets fort différens. Les tubercules où devroit résider l'acrimonie ne s'enflamment jamais, suivant Stark; on ne trouve des marques d'inflammation que dans les parties voisines, & cette inflammation, ainsi que l'hémorrhagie qui survient quelquefois, paroissent être plutôt l'effet de la compression qu'exercent les tubercules sur les parties voisines, que de toute autre cause. Cette compression, réunie à l'oblitération d'un grand nombre de vaisseaux, suffit pour gêner considérablement la circulation dans les poumons, comme il est évident, en observant le passage court qui se trouve entre les extrémités des vaisseaux qui s'ouvrent dans les bronches, & leurs troncs, & en faisant attention à la texture lâche de ces vaisseaux, qui les dispose à se rompre aisément.

la phthisie attaquoit le plus communément, à ses périodes ordinaires, ceux qui étoient nés de parens scrophuleux, c'est-à-dire, de parens qui avoient été affectés d'écrouelles pendant leur enfance; il arrive aussi très-fréquemment, quand la phthisie paroît, qu'il survient en même temps quelques tumeurs lymphatiques sur les parties externes, & j'ai très-souvent vu la *tabes mesenterica*, ou la phthisie mésentérique, qui est une affection scrophuleuse, jointe à la phthisie pulmonaire. Je pourrois ajouter à tout ceci, que quand l'affection scrophuleuse même ne précède point ou n'accompagne pas évidemment la phthisie, cette dernière néanmoins attaque particulièrement les personnes dont la constitution ressemble à la scrophuleuse, c'est-à-dire, les personnes d'un tempéramment sanguin, ou mélancolico-sanguin, qui ont la peau très-fine, un teint vermeil, de larges veines, les chaires molles, & la lèvre supérieure épaisse; de plus, chez ces sortes de personnes, la phthisie survient de la même manière que chez celles qui ont des tubercules, comme je vais l'expliquer sur-le-champ.

880. Il y a une autre espèce d'acrimonie que l'on peut regarder comme produisant des tubercules aux poumons, & en conséquence la phthisie; c'est l'acrimonie exanthématique. Il est très-connu que quelquefois la petite vérole, & plus fréquemment la rougeole, sont suivies de phthisie. Il est également probable que les autres exanthèmes produisent le même effet; & les phénomènes de la maladie, ainsi que l'ouverture des cadavres de ceux qui en sont morts, donnent lieu de croire que tous les exanthêmes peuvent occasionner la phthisie, en fournissant une matière qui produit d'abord les tubercules (*a*).

(*a*) J'ai eu occasion de voir l'ouverture du cadavre d'un enfant de dix ans, mort de la phthisie, à la suite de la petite vérole; je n'y ai observé qu'un foyer de suppuration considérable qui affectoit le lobe gauche du poumon; & rien qui ressemblât aux tubercules; en conséquence, je pense qu'il s'est formé, dans ce cas, un abcès semblable à ceux qui surviennent dans d'autres parties du corps à la suite des exanthêmes: la phthisie a été très-rapide, le malade est mort en moins d'un mois; la fièvre étoit fort vive & presque continue, le pus étoit fort épais dès le commencement de la maladie, presque couleur cendrée, & contenoit très-peu de mucus; on pourroit regarder cette apparence du pus comme un signe de vomique survenue à la suite d'un abcès; car, dans les autres cas, la partie muqueuse est plus considérable & la maladie plus lente.

881. Une autre acrimonie qui semble quelquefois produire la phthisie, est l'acrimonie syphilitique : mais il ne me paroît pas certain que cette acrimonie produise la phthisie chez d'autres personnes que chez celles qui y sont déjà disposées.

882. Je ne puis décider précisément jusqu'à quel point les autres espèces d'acrimonies, telles que celles qui sont produites par le scorbut, par l'absorption du pus renfermé dans d'autres parties du corps, par les éruptions supprimées, ou par d'autres sources, peuvent aussi engender les tubercules & la phthisie; mais je suis obligé de laisser ces objets à déterminer à ceux qui ont observé de pareils cas.

883. Il y a un cas particulier de phthisie, dont je peux parler d'après ma propre expérience. C'est celui où la phthisie est produite par une matière calcaire formée dans les poumons, & rejetée par la toux, fréquemment avec un peu de sang, quelquefois uniquement avec du mucus, & d'autres fois avec du pus. J'avoue que j'ignore comment cette matière est engendrée, ou dans quelle partie des poumons elle est précisément située. Dans trois cas de ce genre que j'ai eu occasion d'observer, il n'y avoit en même temps aucune apparence de concrétion calcaire ou terreuse dans nulle partie du corps. Dans l'un, il survint une phthisie bien caractérisée, qui fut mortelle; mais dans les deux autres, les symptomes de phthisie ne furent jamais complètement formés; & au bout de quelque temps, les malades guérirent parfaitement, en faisant uniquement usage du lait pour nourriture, & en évitant toute irritation.

884. Une autre cause de phthisie analogue, à ce que je crois, aux tubercules, est celle qui s'observe chez certains ouvriers qui, par état, sont obligés de rester presque constamment exposés à la poussière, tels que les tailleurs de pierres, les meûniers, les féranciers, & quelques autres. Je n'ai pas observé en Ecosse beaucoup d'exemples de phthisie que l'on pût rapporter à cette cause; mais on doit conclure, d'après RAMAZZINI, MORGAGNI, & quelques autres écrivains, que ces cas sont plus fréquens dans les parties méridionales de l'Europe.

885. Outres les causes dont je viens de faire l'énumération, il est probable qu'il y en a quelques autres qui produisent des tubercules qui n'ont pas encore été bien déterminées par l'observation; & il est vraisemblable qu'il y a des variétés dans l'état des tubercules, dont on n'a pas

encore rendu raison : mais tous ces objets exigent des observations & des recherches ultérieures.

886. Les médecins ont fréquemment supposé que la phthisie étoit une maladie contagieuse ; & je n'ose pas assurer qu'elle ne le soit jamais : mais sur plusieurs centaines d'exemples de cette maladie que j'ai vus, il y en a eu à peine un où la phthisie ait pu me paroître produite par la contagion (*a*). Il est possible que dans des climats plus chauds les effets de la contagion soient plus aisés à reconnoître.

Après avoir dit que la phthisie étoit plus fréquemment produite par les tubercules que par toute autre cause, & avoir tenté de déterminer les variétés des tubercules, je vais parler des circonstances & des symptomes particuliers qui accompagnent communément le commencement de cette maladie quand elle est l'effet des tubercules.

(*a*) Je ne puis dissimuler que je doute beaucoup que la phthisie soit jamais de nature à être contagieuse. On n'a pas déterminé la manière dont se propage cette prétendue contagion, & les faits que l'on a rapportés pour la prouver paroissent avoir été mal observés : on a attribué à la contagion ce qui étoit dû à une autre cause. Depuis plus de vingt ans que je me suis occupé de recueillir des observations avec soin, & que chargé, pendant une grande partie de ce temps, de suivre les maladies des pauvres dans plusieurs paroisses de Paris, j'ai eu occasion de voir peut-être un millier de phthisiques ; quelques recherches que j'aie pu faire, je n'ai pu m'assurer qu'aucun le soit devenu par la contagion ou qu'il l'ait communiquée, quoique la plupart de ces malades habitassent & couchassent avec des personnes saines, dans des endroits petits, mal-propres, peu aérés, & où toutes les causes capables de donner de l'activité à la contagion se trouvoient réunies. J'ai vu des personnes riches, affectées de phthisie portée au dernier degré, qui ont eu pendant plusieurs mois des nourrices saines, sans leur communiquer la maladie. Aucun des anciens n'a regardé la phthisie comme contagieuse ; le passage que l'on cite pour prouver le contraire, tiré du premier livre de Galien, sur les fièvres, n'est pas applicable ici. Galien paroît uniquement indiquer que les exhalaisons putrides quelconques peuvent exciter la fièvre ; en effet, j'ai vu des gardes malades qui étoient restées jours & nuits près de phthisiques désespérés, gagner une fièvre qui s'est dissipée au bout de peu de jours, sans être suivie d'aucun symptome de phthisie ; cette maladie est si commune, qu'il n'est pas étonnant que plusieurs de ceux qui en sont affectés se soient trouvés avec des phthisiques ; mais on a un si grand nombre d'exemples bien prouvés, où l'on n'a rien vu de semblable, que ces observations ne suffisent pas pour démontrer que la maladie soit contagieuse. Le docteur Stark ouvrit impunément un grand nombre de cadavres de phthisiques ; plusieurs autres anatomistes en ont ouvert également sans gagner la maladie.

887. On a observé l'état tuberculeux & purulent des poumons chez des enfans très-jeunes, & chez quelques autres personnes, à différens périodes, avant l'âge de puberté & avant l'accroissement parfait ; mais les exemples de ce genre sont rares : & l'attaque de phthisie, que nous croyons devoir attribuer aux tubercules, arrive communément au même période que j'ai assigné pour l'hémoptysie.

888. La phthisie produite par les tubercules affecte aussi en général les mêmes tempéramens que l'hémoptysie, c'est-à-dire, les personnes d'une constitution délicate, qui ont le col long, la poitrine étroite, & les épaules saillantes : mais il arrive très-fréquemment que celles qui sont sujettes aux tubercules ont le visage moins vermeil, & que les autres marques qui constituent le tempérament parfaitement sanguin y sont moins sensibles que chez celles qui sont sujettes à l'hémoptysie.

889. Cette maladie, quand elle est produite par des tubercules, commence communément par une toux légère & courte qui devient habituelle (a) ; souvent ceux qui en sont affectés y font peu d'attention, au point même que quelquefois ils en nient eux-mêmes absolument l'existence. En même temps leur respiration devient facilement plus précipitée par un exercice quelconque du corps, ils maigrissent de jour en jour, & tombent dans un état de langueur & d'indolence. Cet état continue quelquefois une année ou même deux, sans que les malades s'en plaignent

(a) Cette toux vient communément par accès, qui sont plus fréquens & plus violens la nuit que le jour : elle revient facilement, non-seulement lorsque le malade s'expose au froid & à l'humidité, mais même lorsqu'il boit froid étant fort échauffé, ou pour d'autres causes légères ; les femmes délicates qui s'exposent imprudemment au froid pendant que leurs règles coulent, y sont sur-tout sujettes. Le docteur Stark observe que la toux est quelquefois plus violente le jour que la nuit; cela est rare; mais j'en ai eu plusieurs exemples; j'ai vu sur-tout un enfant de quinze ans qui, jusqu'aux derniers jours de sa maladie, a toujours dormi comme dans l'état de santé, & qui toussoit toute la journée, & expectoroit une matière purulente, dont rien n'a pu modérer la violence : cette toux, qui est fréquemment le seul symptôme qui annonce la phthisie, est accompagnée de difficulté de respirer, quelquefois d'enrouement, & même de douleur dans la poitrine. Les accès de toux se terminent souvent par l'expectoration d'un mucus écumeux qui procure un soulagement considérable ; quelquefois cependant ce soulagement arrive quelques heures avant l'expectoration.

aucunement : ils sont seulement plus facilement affectés par le froid que de coutume, ce qui fréquemment augmente leur toux, & produit une espèce de catarrhe. Ce dernier, cependant, se modère quelquefois ensuite ; on croit qu'il n'a été occasionné que par le froid ; en conséquence, il ne donne aucune inquiétude au malade ou à ses amis, & ne les détermine pas à prendre aucunes précautions.

890. Lorsqu'on a pris ainsi une fois ou deux le froid, suivant la manière commune de s'exprimer, la toux devient plus considérable ; elle tourmente particulièrement le malade le soir lorsqu'il est couché, & elle continue de cette manière plus long-temps qu'il n'est ordinaire dans le cas de simple catarrhe. Cette toux exige sur-tout qu'on y fasse attention, lorsqu'elle augmente & continue pendant le cours de l'été.

891. La toux qui commence comme on l'a dit dans 889, subsiste très-souvent long-temps sans aucune expectoration ; mais si, quand le malade a pris plusieurs fois le froid, elle devient plus constante, elle est alors accompagnée en même temps d'une expectoration qui est plus considérable le matin que dans tout autre temps. La matière expectorée devient par degrés plus copieuse, plus visqueuse, & plus opaque ; enfin, elle prend une couleur jaune ou verdâtre, & une apparence purulente (*a*) ; néanmoins toute la matière ne se change pas toujours entièrement tout-à-coup de cette manière ; mais une partie conserve sa forme ordinaire de mucus, & l'autre éprouve les changemens que je viens de décrire.

892. Lorsque la toux augmente, & continue à être très-fréquente la nuit, & que la matière expectorée subit les changemens dont j'ai parlé, la respiration devient alors plus difficile (*b*), & la maigreur, ainsi que la foiblesse,

(*a*) Cette expectoration est quelquefois fétide, & le malade se plaint qu'elle a un goût pâteux, désagréable ; quelquefois on y observe de petites masses rondes, qui viennent probablement des petites vomiques, comme le remarque Stark ; lorsque cette maladie augmente, cette matière va à deux ou trois livres par jour ; mais elle diminue lorsque la mort approche, & quelquefois elle est en très-petite quantité ; alors, à l'ouverture des cadavres, l'on trouve les grandes vomiques presque vides.

(*b*) La respiration, avant même que la maladie soit dans sa vigueur, est généralement deux ou trois fois plus fréquente que celle des personnes saines : elle est quelquefois accompagnée d'un

augmentent aussi. Chez les femmes, à mesure que la maladie avance, & quelquefois dès qu'elle commence à se manifester, les règles cessent de couler ; & l'on doit considérer cette circonstance comme l'effet ordinaire de la phthisie, quoique les femmes elles-mêmes soient disposées à croire qu'elle en est la seule cause.

893. Lorsque la toux commence comme il est dit dans 889, le pouls est souvent naturel, & se soutient ainsi quelque temps après (*a*) ; mais il est rare que les symptomes subsistent long-temps sans que le pouls devienne fréquent, quelquefois sa fréquence est considérable, sans que les autres symptomes de fièvre soient fort sensibles. Au bout d'un certain temps, néanmoins, les redoublemens du soir deviennent remarquables ; & la fièvre prend par degrés le vrai type de fièvre hétique, tel que je l'ai décrit dans 858-860.

894. Il est rare que la toux, l'expectoration & la fièvre augmentent, de la manière qu'on vient de le voir, sans que le malade se plaigne de douleur dans quelque partie du thorax. Cette douleur se fixe ordinairement, & le plus fréquemment, d'abord au-dessous du sternum, & elle se fait spécialement, ou presque uniquement sentir lorsque la toux survient : mais il y a très-souvent dans le cours de la maladie, & même dès le commencement, une douleur sur un côté, qui est quelquefois très-constante, & même au point d'empêcher le malade de se coucher facilement sur ce côté ; d'autres fois cependant elle n'est sensible que

bruit semblable à celui que l'on rend en soupirant, & elle se fait avec un grand mouvement de la poitrine. L'inspiration, ni l'expiration ne peuvent se continuer long temps ; mais la première sur-tout est diminuée en raison de la douleur ou de la toux qu'elle excite.

(*a*) Le pouls est souvent très-petit, serré & vif dans le commencement même de la maladie, mais il s'élève le soir ; il y a en même temps une sécheresse extrême de la peau, & un défaut d'appétit, qui suffisent pour alarmer, sur-tout si le malade se plaint de ressentir régulièrement tous les jours, ou de deux jours l'un, de petits frissons ; j'ai vu quelquefois ces frissons être si réguliers & si considérables, qu'on les a pris pendant quelques semaines pour ceux d'une fièvre intermittente : dans certains cas, le malade ne se plaint ni de froid, ni de frissons, mais d'une chaleur continuelle qui augmente le soir & qui dure toute la nuit ; quelquefois dans le dernier période de la maladie il n'y a pas de fièvre, le pouls se ralentit, Stark l'a vu ne battre que soixante fois par minute.

quand l'inspiration est entière, ou pendant la toux (*a*). Lors même que les phthisiques ne ressentent pas de douleur, il arrive généralement qu'ils ne peuvent guère rester couchés sur un côté, sans que leur difficulté de respirer augmente, & sans que leur toux se renouvelle.

895. La phthisie commence, & parvient quelquefois à sa terminaison fatale, de la manière décrite depuis 889 jusqu'à 895, sans aucune apparence d'hémoptysie. Ces cas sont rares, il est vrai; mais il est très-commun de voir la maladie faire des progrès considérables, & même parvenir jusqu'à un état évident de purulence & d'hétisie, sans qu'il y ait aucune apparence de sang dans les crachats: ainsi l'on peut assurer que fréquemment la maladie n'est pas produite par l'hémoptysie. Il faut convenir, néanmoins, que non-seulement la phthisie commence quelquefois par l'hémoptysie, comme je l'ai dit dans 864, mais même qu'il arrive rarement que pendant les progrès de la maladie il ne paroisse pas plus ou moins d'hémoptysie. On observe, en effet, quelquefois un crachement de sang léger dans l'état décrit dans 889-893; mais le plus communément, ce crachement de sang ne survient que dans les périodes plus avancés de la maladie, & particulièrement lorsque la purulence commence à se manifester (*b*). Quoi qu'il en soit,

(*a*) Quelquefois il y a un mal-aise général de la poitrine, qui augmente particulièrement après les accès violens de toux; communément le malade reste couché sur le côté droit; mais lorsque la phthisie est fort avancée, il ne peut se coucher que sur le dos, avec la tête & les épaules élevées, & quelquefois les genoux retirés.

Les douleurs de côté sont quelquefois si aiguës, comme l'observe Stark, & augmentent tellement pendant l'inspiration, que le malade ose à peine respirer, il ne peut supporter la moindre pression, ni coucher sur ce côté lorsque la douleur est violente; le pouls est alors petit & fréquent, le malade est altéré & se plaint quelquefois du mal de tête; lorsque la douleur est diminuée, il y a souvent une toux légère sans expectoration: la respiration manque après le moindre exercice: ces douleurs sont souvent de peu de durée; mais dans quelques cas, elles reviennent par accès & durent plus long-temps, ou elles accompagnent les symptomes d'hystéricisme; il est rare qu'elles soient fixes, elles sont quelquefois produites par le froid ou par une violence externe; mais fréquemment leur cause est inconnue.

(*b*) Lorsque le crachement de sang est léger, il ne survient que dans les accès les plus violens de toux, il est précédé de vives douleurs de la poitrine, & accompagné d'une grande difficulté de respirer, d'une fièvre considérable, & quelquefois de frissons. Les

il est rare que dans la phthisie produite par des tubercules, l'hémoptysie soit considérable, ou exige quelques remèdes différens de ceux qui sont d'ailleurs nécessaires pour les tubercules.

896. Je viens de décrire l'ordre dans lequel se succèdent des symptomes, qui, suivant les différens cas, durent plus ou moins de temps (*a*). Dans notre climat, ils subsistent très-souvent plusieurs années, & paroissent particulièrement l'hiver & le printemps; ils se modèrent communément, & quelquefois disparoissent presque pendant l'été: mais ils reviennent de nouveau l'hiver, & enfin, au bout de deux ou trois années, ils donnent la mort vers la fin du printemps ou le commencement de l'été (*b*).

897. Dans cette maladie, le pronostic est en général fâcheux. Le plus grand nombre de ceux qui en sont affectés périt; mais il y en a aussi plusieurs qui guérissent entièrement, après s'être trouvés dans un état qui laissoit très-peu d'espérance. Néanmoins il ne m'a pas encore été possible de pouvoir déterminer quelles sont les circonstances qui contribuent avec le plus de certitude à un évènement heureux ou malheureux.

898. Les aphorismes suivans sont le résultat de mes observations.

douleurs de la poitrine augmentent dans quelques cas par la pression, quand ces douleurs & le crachement de sang viennent sans aucune cause évidente, ils se dissipent souvent en une semaine ou deux; mais quand ils sont produits par le froid ou l'humidité, ils se terminent en général par une expectoration purulente & une phthisie mortelle.

Lorsque ces symptomes sont produits par quelque cause externe, le crachement de sang ne continue guère plus d'une semaine, & tous les symptomes fâcheux cessent au bout d'un mois, à moins que l'hydropisie ne survienne, comme il arrive quelquefois.

(*a*) En général, plus les malades sont jeunes, plus la phthisie est rapide: celle qui succède à une hémoptysie violente, enleve les malades plus promptement que celle qui est produite par les tubercules, sur-tout si la fièvre est vive dès le commencement de la maladie, & le pus bien caractérisé; quelque temps avant la mort, il y a des syncopes fréquentes.

(*b*) Cela paroît varier dans les pays chauds, où la phthisie est beaucoup plus rapide, & les malades meurent à la fin de l'été. Il est rare en France de voir la maladie durer trois ans. J'ai observé que les phthisies qui survenoient à la suite des métastases de pus ou de la suppression des évacuations habituelles, étoient les plus longues & les moins mortelles.

La phthisie pulmonaire qui succède à l'hémoptysie, se guérit plus fréquemment que celle qui est produite par les tubercules.

L'hémoptysie non-seulement n'est pas toujours suivie de la phthisie, comme nous l'avons dit plus haut (864); mais lors même qu'elle est suivie d'ulcère, la fièvre hétique est quelquefois peu considérable, & se guérit fréquemment en peu de temps. On a vu même l'hémoptysie & l'ulcère revenir plusieurs fois, & les malades guérir entièrement après chacune de ces rechûtes.

La phthisie produite par la suppuration qui succède à l'inflammation de poitrine, est celle qui s'observe le plus rarement dans ce climat; & la phthisie n'est pas toujours la suite de cette suppuration, lorsque l'abcès qui s'est formé s'ouvre promptement & donne un pus louable: mais si l'abcès reste long-temps fermé, & ne s'ouvre que quand la fièvre hétique est parvenue à un degré considérable, alors il survient une phthisie aussi dangereuse que celle qui est due à d'autres causes.

Je pense que la phthisie produite par des tubercules a guéri; mais elle est la plus dangereuse de toutes, & celle qui reconnoît pour cause un vice héréditaire, est presque certainement mortelle.

Quelle que soit la cause qui a produit la phthisie, on ne peut juger du danger avec plus de certitude que par le degré auquel la fièvre hétique & ses suites sont parvenues. Aucun malade ne guérit lorsqu'il y a un certain degré de maigreur & de foiblesse, des sueurs abondantes (*a*), & diarrhée (*b*).

On a vu la manie dissiper tous les symptomes de la phthisie, & même la guérir quelquefois entièrement; mais dans d'autres cas, lorsque la manie s'est dissipée, la phthisie a reparu, & a été mortelle.

(*a*) Les sueurs sont un symptome presque constant dans la phthisie; en général, elles sont fort abondantes, & paroissent particulièrement sur la tête & la poitrine, sur-tout lorsque le malade se réveille; quelquefois elles diminuent ou cessent vers la fin de la maladie.

(*b*) Dans le temps où la diarrhée survient, le malade a souvent un appétit extraordinaire: l'expectoration est moins abondante, la difficulté de respirer augmente, la maigreur est extrême, & les jambes s'enflent; lorsque la diarrhée commence, tous les symptomes fébriles diminuent considérablement; mais ils reviennent avec plus de violence, si on l'arrête d'une manière quelconque: souvent les malades se plaignent, à mesure que la phthisie fait des progrès, de ressentir des douleurs dans tous les membres.

La grossesse a souvent retardé chez les femmes les progrès de la phthisie ; ce n'est communément qu'après l'accouchement, que les symptomes de phthisie reviennent avec violence, & produisent la mort en peu de temps (*a*).

SECTION II.

De la cure de la Phthisie.

899. D'APRÈS ce que je viens de dire, il est aisé de s'appercevoir que la guérison de la phthisie pulmonaire doit être extraordinairement difficile, & que les remèdes employés même avec le plus grand soin & toute l'attention possible, ont rarement réussi : néanmoins on peut douter si ce défaut de succès doit être attribué à l'imperfection de notre art, ou à la nature absolument incurable de la maladie. Je suis extrêmement éloigné d'admettre la dernière opinion, dans quelques cas que ce soit, & je conviendrai toujours facilement que la première est vraie ; mais en même temps, il faut que j'expose ici ce que l'on a tenté pour guérir ou modérer la violence de cette maladie.

900. Il est évident que la méthode curative doit varier suivant les différentes circonstances de cette maladie. Notre premier soin doit consister à épier ses approches & à l'empêcher de parvenir au degré qui la rend incurable.

Chez toutes les personnes disposées par leur constitution à la phthisie, & spécialement chez celles qui sont nées de parens phthisiques, il faut faire attention aux symptomes les plus légers qui indiquent les approches de la phthisie, dans le période de la vie où elle a coutume de se manifester.

901. Quoique l'hémoptysie ne soit pas nécessairement suivie d'ulcère & de phthisie, on doit néanmoins toujours les redouter, & prendre toutes les précautions possibles pour s'y opposer ; on y parviendra particulièrement en employant tous les moyens capables de modérer l'hémorrhagie, & d'en prévenir les retours, comme on l'a indiqué

(*a*) Il y a peu de chose à ajouter à ce qu'a dit ici M. Cullen sur le pronostic ; l'expérience prouve que ses observations sont très-exactes : la plupart des autres signes dont parlent les auteurs sont fort incertains, & méritent peu de confiance.

(dans

(dans 792 & *suiv.*), & continuer à user des mêmes précautions plusieurs années après que l'hémoptysie aura cessé.

902. La phthisie qui succède à la suppuration produite par l'inflammation de la poitrine, ne peut se prévenir avec certitude, qu'en obtenant la résolution de cette inflammation. J'exposerai par la suite, ce que l'on doit tenter pour guérir l'abcès & l'ulcère, lorsqu'ils ont lieu.

903. J'ai dit qu'il étoit douteux que le vrai catarrhe produisît jamais la phthisie; mais je suis convenu que cela étoit possible: c'est pour cette raison, jointe à la difficulté qu'il peut y avoir de déterminer si le catarrhe est la maladie primitive, ou s'il est l'effet du tubercule, que je pense qu'il est important d'entreprendre la cure du catarrhe le plutôt possible, dès qu'il a commencé à se manifester. Il faut ne pas perdre de temps, sur-tout lorsque ses progrès sont lents, lorsqu'il a duré quelque temps, ou qu'il revient fréquemment après quelque intermission. Je ferai mention par la suite des moyens propres à remplir cette indication, en traitant du catarrhe comme maladie primitive; néanmoins je vais parler sur le champ de ceux que l'on doit mettre en usage pour empêcher qu'il ne produise la phthisie, parce que ces moyens sont les mêmes que ceux que j'indiquerai comme nécessaires pour empêcher la phthysie de succéder aux tubercules.

904. Pour empêcher la phthisie de succéder à l'asthme, il faut guérir, s'il est possible, l'asthme même, ou au moins le modérer autant que les ressources de l'art le permettront: & comme il est probable que l'asthme occasionne la phthisie, en produisant des tubercules, les mesures nécessaires pour empêcher la phthisie de succéder à l'asthme, sont les mêmes que celles qu'exigent les tubercules, dont je vais présentement m'occuper.

905. Je considère les tubercules comme la plus fréquente de toutes les causes de phthisie; & même dans beaucoup de cas, quoique cette dernière paroisse dépendre de l'hémoptysie, du catarrhe, ou de l'asthme, elle est réellement produite par les tubercules. C'est en conséquence, en m'occupant de cet objet, que j'aurai occasion de traiter des moyens qui sont le plus communément nécessaires pour la guérison de la phthisie.

906. Lorsque, chez des personnes nées de parens phthisiques, ou qui, par leur constitution, sont disposées à la phthisie, l'on voit, dans le période de la vie particulier à cette maladie, les symptomes mentionnés dans (889) se

manifester à un degré à peine sensible, au printemps ou dans le commencement de l'été, l'on peut présumer qu'il y a un ou plusieurs tubercules formés dans les poumons, ou qui commencent à se former ; il faut, en conséquence, mettre sur le champ en usage, tous les moyens que l'on peut imaginer pour prévenir leur formation, ou en procurer la résolution, quoique le malade ne fasse pas d'attention à ces symptomes, ou les néglige, dans l'idée qu'ils sont dus à un froid accidentel.

907. Telle est certainement l'indication générale ; mais il m'est difficile de dire comment on peut la remplir. Je ne sache pas que les médecins aient jamais proposé aucun remède capable de prévenir la formation des tubercules, ou de les résoudre lorsqu'ils sont formés : l'analogie avec les scrophules n'est d'aucun secours dans cette circonstance. Les remèdes qui paroissent les plus actifs dans les écrouelles sont l'eau de la mer, ou certaines eaux minérales (*a*) ; mais ces moyens ont généralement été nuisibles dans le cas de tubercules aux poumons. Je sais que le mercure a été employé plusieurs fois à grande dose pour certaines maladies, chez des personnes que l'on croyoit avoir en même temps des tubercules formés, ou qui se formoient dans les poumons ; mais quoique ce remède ait guéri les autres maladies, il n'a été d'aucune utilité pour prévenir la phthisie, & il a semblé dans quelques cas en hâter les progrès.

(*a*) On a employé les eaux salines, & même l'eau de mer, quelquefois sans aucune suite fâcheuse, dans les cas de tubercules aux poumons; mais on ne peut communément en continuer l'usage long-temps, parce que ces eaux irritent & augmentent la toux. On a recommandé en France les eaux de Bonnes, du Mont-d'Or & de Cauterets; mais ces eaux ne m'ont paru être d'aucune efficacité dans le cas de tubercules ; on doit peu compter sur les principes qu'elles contiennent; elles ont néanmoins paru être avantageuses à la suite de l'hémoptysie, avant les approches de la phthisie confirmée ; mais il faut, pour en tirer quelque avantage, les prendre sur les lieux même, parce que l'air fixe qu'elles contiennent peut les rendre plus efficaces; d'ailleurs, l'exercice & l'air favorisent dans ce cas leur action, en occasionnant une détermination plus considérable vers la surface. Raymond Fort, *cent. 2. cons. 20, 27, 28, 30*, a recommandé, dans le cas d'ulcère aux poumons, les eaux acidules comme très-efficaces ; mais il y a apparence que celles qu'il a employées ne différoient de l'eau ordinaire qu'en raison de la quantité d'air fixe qu'elles contenoient ; car les eaux salines & ferrugineuses ont généralement été nuisibles.

908. Tel me paroît être l'état actuel de notre art, relativement à la guérison des tubercules : je ne désespère pas cependant que l'on ne trouve par la suite un remède propre à remplir cet objet ; mais il me semble que toutes les ressources de notre art se bornent actuellement à prendre les mesures convenables pour éviter l'inflammation des tubercules. Il est probable qu'ils peuvent subsister long-temps sans produire aucun désordre : je suis même disposé à croire que la nature résout & dissipe quelquefois des tubercules formés ; mais cela n'arrive que quand ils ne sont pas encore enflammés : en conséquence, l'indication qui se présente à remplir dans ce cas, doit consister particulièrement à éviter l'inflammation des tubercules.

909. On évitera l'inflammation du tubercule des poumons, en suivant le plan général indiqué pour prévenir l'inflammation, qui consiste dans la saignée & un régime antiphlogistique, dont la partie principale est dans ce cas, l'usage d'une diète sévère : ce qui suppose l'abstinence totale de la nourriture animale, & l'usage des végétaux presque pour toute nourriture : mais on a remarqué qu'il n'étoit pas nécessaire que le malade se bornât aux végétaux les moins nourrissans ; il suffit d'employer les farineux (*a*), & d'y joindre le lait.

(*a*) Tous les farineux paroissent jouir à peu-près des mêmes vertus ; mais il faut donner la préférence à ceux que l'estomac supporte le mieux : on a cru que le salep, le sagou & le cacao jouissoient de quelques prérogatives dans le cas de phthysie, mais ce que l'on a dit de leurs propriétés n'est nullement prouvé ; c'est aussi sans fondement que quelques personnes vantent la fécule de pomme de terre ; elle est fort inférieure aux autres farineux, & est plus venteuse : le salep est la moins nutritive de toutes ces substances ; le sagou l'est beaucoup plus, comme l'expérience l'a prouvé dans les Indes orientales : c'est sans fondement que quelques auteurs ont blâmé le cacao convenablement préparé ; il est moins venteux qu'aucun autre farineux, & donne une grande quantité de substance nutritive ; mais comme il contient une très-grande quantité d'huile, la facilité avec laquelle il se digère dépend du mélange exact de son huile avec la partie farineuse. M. Cullen, dans la matière médicale donnée d'après ses leçons, regarde le chocolat d'Angleterre comme mieux préparé que celui d'Espagne & des autres pays ; il croit que cela peut dépendre de la machine que l'on y emploie, savoir, du double cylindre qui paroît plus propre à obtenir une trituration exacte, de manière qu'on ne voit point d'huile pendant la dissolution du chocolat dans l'eau : néanmoins il y a lieu de soupçonner que l'huile qui s'en sépare alors

910. On a généralement considéré le lait comme le principal remède dans la phthisie & dans tous les cas où il y a une disposition à cette maladie ; mais on n'a pas déterminé avec certitude, s'il doit cette vertu à ses qualités particulières, ou bien à ce qu'il est moins nourrissant qu'aucun aliment entièrement animal. Pour choisir & administrer convenablement le lait, il faut considérer la nature du lait des différens animaux dont on le tire, examiner l'état particulier du malade, relativement au période & aux circonstances de la maladie, & avoir égard à la constitution de son estomac quant à la manière de supporter le lait (*a*).

peut dépendre, jusqu'à un certain point, du degré d'épaisseur de la liqueur; car il faut plus de soin qu'on ne croit communément pour préparer le chocolat; on doit le réduire d'abord en petits morceaux, & le dissoudre entièrement dans l'eau froide, en l'agitant avec le moussoir : si on emploie la chaleur, il faut ne l'échauffer que lentement; car si on l'expose tout-à-coup à un degré de chaleur considérable, non-seulement il se coagule, mais même l'huile s'en sépare; c'est en conséquence une mauvaise pratique que de le faire beaucoup bouillir lorsqu'il est dissous. Faute de ces précautions, il y a un grand nombre de personnes dont l'estomac est trop foible pour pouvoir supporter le chocolat; cependant il est de toutes les nourritures liquides végétales, celle qui convient le mieux lorsque les forces sont épuisées. Scardone le donnoit avec le lait dans la phthisie, & il dit en avoir souvent vu de très-bons effets; & il pense avec raison que la cannelle & la vanille qui entrent dans sa composition, ne peuvent pas être nuisibles, & qu'elles contribuent, non-seulement à le rendre plus agréable, mais même à faciliter la digestion, qui, sans cette addition, en seroit très-difficile. Il ne faut jamais perdre de vue que, dans cette maladie, la cure dépend presque uniquement de la manière dont se fait la digestion. Si l'on donne des alimens en trop grande quantité, ou de difficile digestion, le nouveau chyle qui en résultera occasionnera, en passant dans les poumons, une irritation considérable qui aggravera la maladie; on ne permettra donc qu'une très-petite quantité d'alimens, & l'on préfèrera ceux que l'estomac supportera le mieux.

(*a*) L'on peut employer uniquement les végétaux dans le commencement de la maladie, mais sur la fin la foiblesse oblige d'avoir recours au lait & aux autres alimens. De tout temps l'on a recommandé l'usage du lait comme le moyen le plus certain de prévenir l'inflammation & la suppuration des tubercules. C'est avec raison qu'Aretée assure que cet aliment peut tenir lieu de tous les autres remèdes.

Le lait approche beaucoup, par sa nature, des alimens tirés des végétaux; mais on doit le préférer, parce qu'il n'est ni susceptible de la fermentation vineuse, ni sujet à échauffer, quoiqu'il soit plus nourrissant que les végétaux, à raison de la quantité de matière coagulable qu'il contient.

911. Le second moyen de prévenir l'inflammation des tubercules du poumon, est d'éviter toute irritation particu-

Quoique la nature semble avoir particulièrement destiné le lait aux enfans, il est de tous les alimens celui qui convient le mieux à tous les âges & à tous les états du corps; dans les cas même où l'estomac est disposé à l'acescence, le lait est plus convenable que les substances qui ont subi la fermentation vineuse, comme l'observe M. Cullen dans sa matière médicale. Il n'excite point, de même que les substances animales, un degré de fièvre pendant le temps de la digestion, &, à raison de son acescence, il résiste à la putréfaction; c'est pourquoi il convient particulièrement dans la fièvre hétique. Il donne en outre un aliment doux, huileux, qui approche beaucoup de la nature animale, & qui s'assimile facilement à nos humeurs.

L'usage du lait seul convient particulièrement aux jeunes gens; chez les adultes, il faut en général le joindre à d'autres alimens plus nourrissans, il faut le donner d'abord en petite quantité & l'augmenter par degrés, si on le juge nécessaire; faute de cette précaution, souvent le malade ne peut le supporter.

On a recommandé différentes espèces de lait; savoir, celui de femme, d'ânesse, de jument, de vache, de brebis & de chèvre. Les trois premières espèces se ressemblent beaucoup par leurs qualités: elles sont très-delayées, contiennent peu de parties solides, & si on les fait évaporer jusqu'à siccité, leurs parties solides paroissent très-solubles; elles contiennent beaucoup de matières saccharines, tournent facilement à l'acide; si on les laisse se coaguler, le coagulum qu'elles forment est tendre & se rompt facilement. D'où il est aisé de voir que ces espèces de lait contiennent moins d'huile, & moins de matière coagulable que les autres.

Les trois dernières espèces de lait ont des qualités opposées aux premières. Néanmoins on y observe un peu plus de gradation. Le lait de vache approche davantage des premières espèces: celui de chèvre est moins fluide, moins doux, moins venteux, & donne, quand il est coagulé, une partie insoluble plus considérable, & une plus grande quantité de partie coagulable. Ses parties huileuse & coagulable ne se séparent pas spontanément, il ne se forme jamais de crême sur sa surface, & il est difficile d'en faire du beurre. Il est aisé, d'après cet exposé, de juger des qualités de ces espèces de lait; elles sont plus nourrissantes que les trois premières, mais elles se dissolvent moins facilement dans les estomacs foibles: elles sont aussi moins acescentes, & relâchent en conséquence, plus rarement le ventre; elles conviennent particulièrement aux convalescens qui n'ont point de fièvre. Les trois premières espèces, au contraire, sont moins nourrissantes, plus solubles, plus laxatives, parce qu'elles sont plus acescentes, & elles conviennent aux convalescens qui ont de la fièvre.

Ces qualités des différentes espèces de lait varient beaucoup, à raison de la constitution des differens animaux, des alimens dont ils font usage, de leur âge & de la saison de l'année. (*Voyez*, sur ces objets, la matière médicale de M. Cullen dont cette note est

lière de la partie affectée ; telle que celle que peut produire

tirée). J'obſerverai ſeulement que le lait des animaux nourris des végétaux frais, eſt préférable à celui de ceux qui ſont nourris de végétaux ſecs ; il eſt plus rafraîchiſſant, & quelquefois laxatif. Il convient en conſéquence toutes les fois qu'il y a fièvre lente.

Il y a une différence entre le lait nouvellement trait & celui qui a été expoſé quelque temps à l'air ; le premier paroît plus aiſé à digérer & eſt plus nourriſſant. Mais il eſt difficile de déterminer d'où dépend cette différence ; elle eſt peut-être due au mélange qui eſt plus exact dans le lait nouvellement trait ; car celui qui a été expoſé à l'air a ſubi une ſéparation ſpontanée, qui eſt nuiſible à la digeſtion, parce que ſes parties ne s'aſſimilent pas auſſi facilement à nos humeurs, que quand elles ſont réunies enſemble.

Le lait qui a été expoſé à l'air, diffère encore ſuivant qu'il a été bouilli ou non bouilli. Les médecins recommandent en général le premier, mais il n'eſt pas aiſé d'en aſſigner la raiſon. Peut-être le lait qui a été quelque temps expoſé à l'air, a-t-il déjà ſubi une ſéparation ſpontanée conſidérable ; la chaleur, en uniſſant plus intimement toutes ſes parties, en rend la ſéparation plus difficile dans l'eſtomac ; c'eſt pourquoi le lait bouilli conſtipe davantage que le lait crud, & donne plus de force ; en outre, lorſque l'on fait bouillir le lait, il s'en dégage une grande quantité d'air, comme il eſt aiſé d'en juger par l'écume qui ſe forme ſur ſa ſurface : or, comme l'air eſt le principal inſtrument de la fermentation des corps qui en ſont ſuſceptibles, le lait bouilli doit être moins ſujet à tourner à l'acide, & il convient pour cette raiſon aux perſonnes fortes & robuſtes.

Comme le lait eſt ſujet à s'aigrir dans l'eſtomac, on y joint quelquefois des aromates avec avantage, pour en faciliter la digeſtion. On peut même y mettre du ſucre : il eſt vrai qu'il paroît augmenter la diſpoſition à l'aceſcence dans les eſtomacs où le lait s'aigrit facilement, mais il produit un autre effet qui eſt de prévenir la ſéparation ſpontanée des parties du lait ; & ce dernier poſsède alors pluſieurs des avantages du lait nouvellement trait, & convient aux perſonnes foibles. Chez ceux qui ſont diſpoſés à la phthiſie, on a ſouvent recommandé la conſerve de roſes avec le lait ; elle n'agit qu'en raiſon du ſucre qui conſtitue les trois quarts de cette préparation. On a auſſi employé le miel avec avantage, quoiqu'il ſoit la plus aceſcente de toutes les ſubſtances douces. J'ai vu pluſieurs perſonnes qui ne pouvoient point digérer le lait, quoique l'on eût pris toutes les précautions précédentes, qui l'ont ſupporté facilement en y mettant un peu de ſel marin ; j'ai obſervé qu'alors il conſtipoit moins, ſans augmenter la toux chez les phthiſiques.

Souvent le lait ne paſſe facilement que quand il eſt coupé avec plus ou moins d'eau. On peut alors le mêler avec un tiers d'eau d'orge, qui le rend plus rafraîchiſſant, & y faire bouillir des raiſins ſecs. Quand la fièvre hétique eſt violente, on doit préférer le petit-lait, & particulièrement celui de lait de chèvre qui eſt le plus nourriſſant : il donne une nourriture douce, qui s'aſſi-

tout exercice violent de la respiration (*a*), tout degré considérable d'exercice du corps, toute position capable de diminuer la capacité du thorax (*b*), & enfin le froid appliqué sur la surface du corps, qui détermine le sang à se porter en plus grande quantité vers les parties internes, & en particulier vers les poumons.

912. Il faut, d'après cette dernière considération, éviter en général le froid, & par conséquent ne pas passer l'hiver dans les climats froids, en ce qu'il diminue la transpiration cutanée; mais on se gardera encore plus particulièrement de toute application du froid capable de supprimer la transpiration insensible, au point d'occasionner un catarrhe, qui consiste dans une détermination inflammatoire vers les poumons, & peut en conséquence produire avec plus de certitude, l'inflammation des tubercules formés dans ce viscère.

Il sera facile de juger du choix de climats & de saisons qui convient aux phthisiques, en considérant qu'une partie du régime antiphlogistique recommandé plus haut, consiste à éviter la chaleur, & en comparant ce qui a été dit à ce sujet avec ce que je viens de dire relativement au soin avec lequel on doit éviter le froid (*c*).

mile facilement à nos humeurs, passe aisément par les conduits secrétoires, & change promptement l'état des fluides. M. Cullen observe avec raison, dans sa matière médicale, que, si la disposition de l'estomac le permettoit, on pourroit souvent employer avec avantage les alimens liquides, parce que, dans beaucoup de cas, l'accroissement de fluidité favorise la nutrition; ainsi les veaux sont mieux nourris en délayant leur lait avec une quantité égale d'eau, que si on leur donne du lait pur. Le petit-lait paroît agir d'une manière analogue, sur-tout s'il est fait avec le lait le plus riche en substance nutritive.

(*a*) Il faut que ceux qui sont disposés à la phthisie parlent très-peu, sur-tout en plein air; car toute agitation considérable des poumons y occasionne une accélération de la circulation. C'est pourquoi ceux qui parlent habituellement en public sont sujets à cette maladie. On renoncera même aux instrumens à vent.

(*b*) On évitera d'avoir le corps courbé, on ne permettra que les exercices qui peuvent faciliter la dilatation du thorax.

(*c*) La chaleur, en stimulant & raréfiant les fluides, peut devenir plus dangereuse que le froid. C'est pourquoi on observe que dans les climats chauds la marche de la phthisie est très-rapide. Les pays les plus convenables pour les phthisiques sont ceux où la chaleur est depuis le dixième degré du thermomètre de Réaumur jusqu'au quatorzième. Le changement de climat ne convient que dans le commencement de la phthisie, lorsque les rémissions de la fièvre sont très-sensibles, & que l'expectoration n'est que

913. Un troisième moyen d'éviter l'inflammation des tubercules du poumon, consiste à diminuer la détermination du sang vers ce viscère, en soutenant & en augmentant celle qui se fait vers la surface du corps; ce que l'on obtiendra particulièrement & sans aucun danger par des vêtemens chauds (*a*), & l'usage fréquent des exercices de la gestation.

914. Toutes les espèces de gestation ont été utiles dans la phthisie; mais comme l'équitation est accompagnée d'un exercice assez considérable du corps, elle est pour cette raison moins sûre pour les personnes sujettes à l'hémoptysie (*b*). L'effet des voyages en voiture peut aussi être

légèrement chargée de pus. Les anciens ont, avec raison, recommandé le changement de climat dans toutes les maladies longues. Ils croyoient que l'air de l'Egypte étoit favorable aux phthisiques, & les médecins de Rome les envoyoient à Alexandrie: Galien les envoyoit à Tabie, qui étoit située au-dessous de Naples & entre le mont Vésuve: néanmoins il est très-difficile de déterminer le sol le plus propre à ces sortes de malades. On en a vu qui se sont trouvés mieux dans les lieux marécageux & voisins de la mer que dans un air sec & tempéré. La confiance où le malade est de guérir, peut souvent contribuer à le soulager pour quelque temps, & l'air a moins de vertu qu'on le pense communément dans ce cas: cependant celui des grandes villes paroît être en général funeste aux phthisiques; il faut les envoyer dans les endroits où le sol est sec, où il n'y a pas d'eaux stagnantes; mais où ils pourront trouver des promenades bien aérées, sans être exposés aux vents du nord ni à l'humidité; en conséquence ils habiteront, au printemps, des endroits peu élevés, afin d'être plus à l'abri des vents du nord qui règnent alors fréquemment. Lorsque la chaleur augmentera, ils préféreront les collines un peu éloignées des grandes villes & des terreins marécageux des vallées. Si l'on juge les climats éloignés convenables, il faut préférer ceux où l'air est le plus pur, le moins vif & le moins variable.

(*a*) Les malades doivent être toujours bien couverts, & porter même une camisole de flanelle; mais on pèche d'ordinaire par l'excès; trop de vêtemens empêche l'exhalation de la transpiration: les chambres chaudes sont très-nuisibles, parce que la transpiration est retenue par le défaut de ventilation, & l'excès de chaleur rend le corps trop sensible au froid.

Les frictions sèches, faites matin & soir sur tout le corps, avec un linge un peu rude ou avec des brosses, sont aussi un moyen convenable d'augmenter la transpiration.

(*b*) L'exercice du cheval semble préférable aux autres exercices, lorsqu'il n'y a pas lieu de redouter le crachement de sang, parce que le corps y jouit de quelque mouvement, & que l'on respire un air froid, nécessaire pour dissiper la transpiration aug-

douteux, à moins qu'on ne les fasse sur des chemins très-unis; il est même possible que toutes les espèces de gestation dont l'on fait usage sur la terre, ne répondent pas aux effets que l'on en attend, parce qu'on ne peut les continuer assez constamment; c'est pourquoi la navigation est, de toutes les espèces de gestation, la plus efficace dans les cas d'affection de la poitrine, en ce qu'elle est en même temps la plus douce & la plus constante (*a*).

On s'est imaginé que l'on retiroit quelque avantage de l'état où se trouve l'atmosphère sur la mer : mais je ne vois pas de quelle espèce de matière l'on peut supposer que l'air y est imprégné, pour être de quelque utilité aux phthisiques. Néanmoins il est probable que l'on peut fréquemment tirer quelque utilité de la température plus modérée & de la pureté plus considérable de l'air de la mer.

915. Il peut être souvent avantageux, pour détruire la détermination inflammatoire du sang vers les vaisseaux du poumon, d'appliquer les véficatoires sur quelque partie du thorax; l'on peut aussi pour cet effet, & pour modérer l'état inflammatoire général du corps, employer avec avantage différentes espèces d'exutoires (*b*).

mentée, & pour prévenir la raréfaction des fluides qui y feroit nuisible. Boerhaave a remarqué que l'air froid favorisoit plus la transpiration que la chaleur chez ceux qui faisoient de l'exercice en plein air, & il a, en conséquence, observé que rien n'augmentoit tant la transpiration que l'exercice du patin. Malgré les avantages que semble procurer l'équitation, en compensant, par la détermination qui se fait vers la surface, l'accélération de la circulation, cet exercice est toujours dangereux lorsque les poumons sont fort pleins.

Il ne faut pas continuer long-temps les exercices même légers; ceux qui sont violens sont toujours nuisibles, à cause de l'affoiblissement qui survient pendant leurs intervalles.

(*a*) La navigation est un exercice modéré continué jour & nuit; elle n'est pas sujette aux inconvéniens des autres exercices. Les voyages de mer peuvent prolonger la vie; mais ils ne font que retarder les progrès des tubercules sans les guérir. Les anciens avoient connu les avantages de la navigation, quoique les modernes ne l'aient mise en pratique que depuis peu. Aristote, dans le livre premier de ses problêmes, exalte la salubrité de l'air de la mer; Cicéron, qui avoit, dans sa jeunesse, la poitrine foible, voyagea dans la Grèce, par le conseil des médecins, pour se guérir, & il en retira les avantages qu'il en attendoit : les bains de mer sont sans efficacité.

(*b*) Les véficatoires & les cautères conviennent particulièrement dans le commencement de la phthisie; ils nuisent lorsque

916. Je viens d'indiquer les différentes mesures que l'on

la maladie est fort avancée, ils augmentent la foiblesse, ou au moins ne produisent aucun changement sensible. Les vésicatoires appliqués de bonne heure diminuent la difficulté de respirer ou l'enrouement, & dissipent quelquefois la toux : les cautères ont été utiles dans les cas de douleurs à la poitrine.

L'on a même recommandé les vomitifs dans la phthisie commençante, dans le dessein de diminuer le spasme, & de déterminer les humeurs vers la surface ; non-seulement on les a donnés à de petites doses qui excitent à peine la nausée, mais même à des quantités capables de produire le vomissement. L'on est naturellement porté à croire que ces remèdes doivent, en augmentant la circulation, rendre la maladie plus fâcheuse : néanmoins le docteur Robinson de Dublin a tâché de prouver les avantages de l'émétique, non-seulement dans la phthisie, mais même dans l'hémoptysie, par un grand nombre d'observations. Quelques-uns en ont été guéris & d'autres soulagés. M. Cullen racontoit dans ses leçons, qu'il avoit vu un homme qui avoit entrepris de guérir toutes les maladies par l'émétique, & qui le donnoit impunément dans la phthisie & dans l'hémoptysie. Cet homme a traité cent malades, dont la plupart avoient des tubercules ; cinquante ont rendu des espèces de sacs membraneux, & ont guéri : ce cas est peut-être le seul où l'on pourroit supposer le tubercule guérissable. La suppuration peut s'établir dans ses environs & en occasionner la séparation, de même que l'on voit une partie gangrénée se séparer de la partie saine. Les auteurs parlent de kystes rendus par l'expectoration ; mais nous n'avons aucun moyen de prévoir une crise aussi favorable, ni même de l'aider. Hippocrate, dans le *Lib. II de Morb. n. 46*, & dans plusieurs autres endroits de ses écrits, recommande aussi les vomitifs aux phthisiques, & semble redouter les purgatifs les plus légers. Prosper Martian adopte cette pratique dans son commentaire, & regarde les purgatifs comme nuisibles dans la phthisie ; premièrement parce qu'ils suppriment les crachats, ce qui est toujours très-pernicieux dans cette maladie ; secondement, parce qu'ils sont sujets à produire une diarrhée funeste. Les vomitifs, au contraire, ont moins d'inconvéniens : la commotion qu'ils occasionnent ne peut être fort pernicieuse aux poumons qui y sont déjà accoutumés, en raison de la toux violente qui tourmente la plupart des phthisiques ; & ils peuvent être fort avantageux aux malades, en raison de l'expectoration qu'ils favorisent. Il y a apparence que l'auteur qui recommande ainsi les vomitifs dans la phthisie, les avoit employés ou vu mettre en usage sans aucun inconvénient. J'ai souvent donné l'ipécacuanha à petite dose ; il a quelquefois excité des vomissemens assez considérables qui ont paru soulager le malade pendant quelque temps ; quelquefois les vomissemens spontanés produisent le même effet : ceci doit rendre un peu plus hardi sur l'usage des vomitifs ; M. Cullen les a donnés, & ils lui ont réussi, même dans le cas d'hémorrhagie ; mais une fois l'hémorrhagie en a été tellement augmentée, qu'il a été obligé d'y renoncer ; & il observe qu'un

doit prendre dans le cas appelé proprement phthisie commençante; mais il est rare qu'on les ait dans ce cas employées pendant un temps convenable, & c'est peut-être pour cette raison qu'ils ont rarement été efficaces. Il est plus communément arrivé qu'au bout de quelque temps l'inflammation est survenue au tubercule, & qu'il s'est formé un abcès, qui, s'ouvrant dans la cavité des bronches, a produit un ulcère & la phthisie confirmée.

917. On peut supposer, quand la maladie est parvenue à ce point, qu'il se présente quelques nouvelles indications différentes de la première; & celles que l'on a proposées jusqu'ici sont de prévenir l'absorption, d'arrêter les effets de la matière absorbée sur la masse du sang, & de guérir l'ulcère; néanmoins je ne vois rien qui rende probable la vertu des moyens que l'on a recommandés pour remplir ces indications, ou qui prouve qu'ils aient été efficaces (*a*).

seul accident pareil, survenant après cent succès, suffit pour en mettre la pratique en discrédit.

(*a*) Il est certain que l'on doit peu compter sur les bouillons de mou de veau, de tortue, de limaçons, d'écrevisses & autres, que l'on a beaucoup vantés dans cette maladie; il n'est nullement probable qu'ils aient jamais pu dissiper un tubercule ou guérir un ulcère; il est vrai qu'ils ont quelquefois paru modérer la toux; mais dans ces cas, ils ont agi de la même manière que les autres délayans: cependant lorsque la fièvre est violente, ils ont beaucoup moins d'efficacité que les décoctions des farineux, telles que celles d'orge ou d'avoine, qui sont toujours plus propres à moderer l'inflammation. Aucun remède n'agit particulièrement sur les poumons; ceux que l'on croit augmenter la secrétion du mucus bronchique, augmentent également celle de toutes les autres glandes muqueuses du corps. Ainsi, les diverses préparations de scille ne paroissent soulager quelquefois les pulmoniques que parce qu'elles diminuent le spasme, de même que les autres vomitifs, & favorisent la détermination vers la peau; mais c'est abuser des termes que de comprendre en général, sous le titre de pectoraux, des remedes qui favorisent la secrétion du mucus bronchique, ou qui le corrigent; car c'est attribuer aux mêmes remèdes des effets opposés.

On a prétendu que l'eau de chaux étoit un remède très-propre à déterger les ulcères invétérés des poumons; néanmoins il paroît que son action ne s'étend pas au delà de l'estomac où elle agit comme astringente & absorbante, & corrige la trop grande viscosité du mucus; mêlée avec le lait, elle peut l'empêcher de s'aigrir dans l'estomac.

Les vulnéraires suisses si vantés, ne sont qu'un mélange de plantes ramassées sans discernement, sur lequel on ne doit nullement compter.

S'ils ont paru être utiles dans quelques occasions, cela a été probablement dû à ce qu'ils ont rempli quelque autre indication.

Comme l'on n'a jusqu'ici trouvé aucun antidote contre le poison qui agit spécialement dans cette maladie, il me paroît qu'un degré trop considérable d'inflammation contribue beaucoup à empêcher la guérison de l'ulcère qui survient; & certainement cette inflammation a la plus grande part à en hâter les suites funestes. En conséquence, l'unique pratique que je puisse hasarder de proposer, lorsque le tubercule est ulcéré, est la même que celle qui convient dans son état de crudité; c'est-à-dire, qu'il faut employer pour modérer l'inflammation, les moyens (*a*) dont j'ai déjà fait mention (909 & *suiv.*).

918. Les baumes, naturels ou artificiels, que l'on a si fréquemment prescrits dans les cas de phthisie, me paroissent avoir été proposés sur des fondemens très-foibles & avoir été communément nuisibles (*b*). La substance rési-

(*a*) C'est particulièrement dans ce cas qu'il faut recourir à la saignée, diminuer la quantité de nourriture, supprimer sur-tout les alimens solides, donner de temps en temps de petits verres de tisanes antiphlogistiques, & des bouillons très-légers. Il est quelquefois nécessaire de tenir le malade quelque temps uniquement à l'usage du petit-lait, dans lequel on pourra ajouter un peu de sucre ou de miel; si l'on parvient à modérer la fièvre, & si la matière expectorée devient de meilleure qualité, on lui substituera le lait coupé, dans lequel on pourra tremper un peu de pain. Il faut éviter avec soin tout ce qui peut irriter, donner quelquefois un peu d'huile d'amandes douces pour modérer la toux, mais choisir la plus récente. Les émulsions sont aussi très convenables, mais il faut recommander de ne pas y mêler des amandes amères ou rances, comme cela arrive souvent. C'est pourquoi Fothergill préféroit de donner des émulsions faites avec les semences du pavot blanc, dont il mettoit une demi-once pour une livre d'eau.

Lorsque la fièvre est violente, on peut donner le nitre & quelques sels rafraîchissans; mais il faut que ce soit à très-petite dose, car autrement ils augmentent la toux.

Il est inutile de recommander combien l'usage des liqueurs spiritueuses est funeste dans cette maladie; c'est en conséquence avec raison que Fothergill blâme l'usage usité par quelques médecins de joindre un peu d'eau-de-vie au lait. Souvent ceux qui environnent le malade, persuadés que c'est un excellent cordial, en mettent une assez grande quantité, ce qui augmente le mal & trouble la digestion du lait. Car les esprits ardens, non-seulement échauffent, mais même coagulent le lait quand on en excède un peu la dose.

(*b*) Il n'y a pas de remèdes qui aient hâté la mort d'un plus grand nombre de phthisiques que ceux qui sont vulgairement connus sous

neuse & âcre de la myrrhe, que l'on a nouvellement recommandée, m'a paru n'être d'aucune utilité, & avoir nui dans quelques cas.

le nom de balsamiques; ils paroissent n'avoir été mis en usage que par les modernes. On a cru, parce que ces remèdes avoient la vertu de favoriser la cicatrice d'anciens ulcères, qu'ils devoient contribuer à guérir ceux du poumon; mais tous les baumes contiennent une substance huileuse ou résineuse fort âcre, & agissent comme de puissans stimulans; donnés à l'intérieur, ils produisent un sentiment d'âcreté & de chaleur considérable dans la gorge, l'estomac & les intestins, & déterminent un état de phlogose dans les vaisseaux sécrétoires; ils accélèrent sensiblement le pouls, rendent la peau plus sèche & plus brûlante. Ce n'est que comme stimulans qu'ils ont été mis en usage à l'extérieur, de même que le vert-de-gris & autres substances semblables, qui réussissent lorsque les vaisseaux étant tombés dans un état d'atonie, il est nécessaire de ranimer l'inflammation pour obtenir une suppuration louable; les cas où conviennent les baumes extérieurement sont même si rares, que plusieurs chirurgiens ont voulu les bannir entièrement du traitement des plaies. En effet, il est certain qu'étant appliqués sur les plaies récentes chez ceux qui sont jeunes & robustes, ils y excitent toujours de la douleur, de la chaleur & de l'inflammation; ils détruisent les petits vaisseaux, augmentent le degré de putridité, produisent une suppuration trop abondante & aggravent tous les accidens. Ils agissent à-peu-près de la même manière à l'intérieur. Combien ne doit-on pas en conséquence redouter leurs effets sur les poumons, dont une partie des vaisseaux sont détruits ou gênés dans la phthisie! Ces remèdes, en y accélérant la circulation, augmentent la sécrétion des fluides & la dissolution des solides en proportion de leur degré d'activité & de la vigueur du malade. Plusieurs praticiens ont observé qu'on ne pouvoit les donner le soir, parce qu'ils occasionnoient l'insomnie. Mais on doit les bannir dans tous les cas de phthisie. Le baume du Pérou, sur-tout, paroît être le plus pernicieux de tous, parce qu'il est plus âcre; la térébenthine, le baume de Tolu, l'eau de goudron & autres résineux agissent de la même manière, comme l'a prouvé Fothergill. On doit donc regarder comme un véritable poison pour les phthisiques toutes les compositions où entrent les balsamiques, telles que le baume de soufre anisé, les pilules balsamiques de Morton, les pilules de cynoglosse & autres remèdes de ce genre que l'on emploie vulgairement; s'ils ont quelquefois réussi, ce n'est que dans des affections catarrhales que l'on a confondues avec la pulmonie; les erreurs de cette nature prouvent combien il est essentiel, & en même temps difficile, de bien connoître le genre de maladie que l'on a eu à traiter quand l'on a obtenu des succès heureux des médicamens.

Nous ne parlerons pas des fumigations vulgairement appelées vulnéraires: elles ne sont pas moins pernicieuses que les baumes dans la vraie phthisie.

L'hyssope, le lierre terrestre, le pouillot ont été encore recommandés comme pectoraux & vulnéraires dans la phthisie; on croit

919. Le mercure, qui est si souvent utile pour guérir les ulcères, a été proposé d'une manière assez spécieuse dans cette maladie; mais je ne puis déterminer s'il a été nuisible, parce qu'il n'est pas adapté à la nature particulière des ulcères du poumon qui surviennent dans la phthisie, ou parce qu'il ne peut produire d'effet qu'en excitant un état inflammatoire de tout le système, qui doit être très-funeste dans l'état d'hétisie : d'après plusieurs essais que j'en ai vu faire, il n'a été d'aucune utilité, & communément il a paru être évidemment pernicieux (*a*).

920. L'écorce du Pérou a été recommandée pour remplir différens objets dans la phthisie, & l'on dit qu'elle a été utile dans quelques cas; mais je l'ai rarement trouvée telle: j'ai même observé fréquemment qu'elle étoit nuisible, parce qu'elle augmente la diathèse inflammatoire du système par sa vertu tonique. Dans quelques cas où les rémissions de la fièvre étoient considérables le matin, & où les redoublemens du soir étoient fort sensibles, j'ai remarqué que l'écorce du Pérou, donnée en grande quantité, arrêtoit ces redoublemens, & modéroit en même temps tous les symptomes de la phthisie: mais alors la fièvre montroit une tendance constante à reparoître; & à la fin, les symptomes même

qu'ils favorisent l'expectoration : mais cette vertu n'est nullement prouvée, ils agissent comme antispasmodiques, de même que les autres aromatiques; le pouillot sur-tout est un bon antispasmodique; c'est pourquoi il a été utile dans la coqueluche & dans d'autres toux purement spasmodiques.

(*a*) Quelques médecins rapportent avoir observé de bons effets du mercure dans la phthisie; mais je puis assurer, avec M. Cullen, que jamais je n'en ai vu que de mauvais, de quelque manière qu'on l'ait prescrit. L'on croit ce remède utile lorsque l'ulcère est entretenu par un vice vénérien, & que la difficulté de la cure dépend de la foiblesse des vaisseaux où il ne peut s'exciter un degré suffisant d'inflammation. Mais il est un stimulant si universel, qu'il ne peut que nuire; en effet, il irrite les ulcères scorbutiques & cancéreux; je l'ai vu dans le cas même de squirrhe interne, tel que celui de l'utérus, exciter l'inflammation & déterminer le cancer; dans la phthisie, il augmente toujours la toux & l'anxiété, quoique donné avec les plus grandes précautions: deux phthisiques traités par les frictions, par des charlatans, ont été suffoqués en peu de temps, lorsque la salivation a commencé à se manifester. Le mercure ne peut donc être utile dans la phthisie produite par un ulcère des poumons, qui est d'une nature particulière; & jusqu'à ce que nous la connoissions mieux, il faut renoncer entièrement à ce remède.

de phthisie revenoient, & produisoient la mort en très-peu de temps (*a*).

(*a*) Le quinquina pourroit prévenir les approches des tubercules, mais nous ne les connoissons que quand ils sont plus ou moins enflammés; alors ce remède est très-pernicieux, parce qu'il augmente l'inflammation & dispose à l'ulcère & à la phthisie. Lorsque cette dernière n'est que symptomatique & que la fièvre est du genre des intermittentes, le quinquina peut être utile; mais le diagnostic en est très-difficile; & les erreurs de ce genre sont très-dangereuses. C'est sans fondement que l'on suppose que les fébrifuges sont nécessaires pour modérer la fièvre, qui donne lieu aux tubercules & les enflamme; la fièvre est un symptome de l'inflammation des parties qui environnent les tubercules, & le quinquina, loin de la détruire comme on le croit, l'irrite en aggravant l'inflammation.

Torti, Morton, & même Van-Swieten, paroissent approuver le quinquina dans la phthisie; mais les exemples qu'ils donnent de l'efficacité de ce remède, ne sont pas suffisamment caractérisés pour pouvoir nous rassurer & détruire les preuves que l'on a de ses effets funestes. M. Cullen vit une malade attaquée d'une toux qui menaçoit de phthisie; il y avoit tous les jours un frisson auquel succédoit l'accès de chaleur; la fièvre paroissoit du genre des tierces; ce qui lui fit croire que la maladie étoit intermittente & la pulmonie symptomatique; il donna le quinquina, parvint à arrêter les paroxysmes & à dissiper la plupart des autres symptomes: peu de temps après la maladie reparut, il augmenta la dose du quinquina & en donna dix gros en six heures, dans la matinée où la malade attendoit le paroxysme. Il crut avoir fait une cure heureuse; mais comme la toux revenoit avec quelque élévation du pouls il recommanda à la malade d'aller dans un climat chaud. Cet avis fut négligé, & à l'entrée de l'hiver, les paroxysmes devinrent plus fréquens, il survint une expectoration copieuse de pus jointe à une fièvre hétique qui, en peu de temps fut mortelle: il y a un grand nombre d'observations de ce genre, qui prouvent que le quinquina, loin de guérir le tubercule, en hâte les mauvais effets. Ce remède peut donc prévenir les hémorrhagies & la fièvre, sans dissiper les congestions; & en insistant sur son usage dans la phthisie, on perd un temps précieux pendant lequel on pourroit recourir à des moyens plus utiles.

Néanmoins quelques médecins ont tâché de déterminer les cas où le quinquina pouvoit être utile, quoique la maladie eût les apparences de la phthisie pulmonaire. Fothergill a donné, dans les Observations des médecins de Londres, vol. v, quelques réflexions relatives à cet objet: il observe qu'il y a deux cas de consomption, dont les symptomes ressemblent à la phthisie, où le quinquina lui a paru être avantageux. L'un est celui qui survient aux femmes d'une constitution foible & délicate, qui allaitent leurs enfans plus que leurs forces ne le permettent. Quand elles sont réduites à cet état de foiblesse, un froid léger suffit pour exciter la toux; cette dernière augmentant par degrés, présente en apparence les symptomes de la phthisie pulmonaire, & quelquefois se change enfin réellement en vraie phthisie: dans ce cas, le

921. Les acides de toutes espèces, tels que les antisep-

quinquina donné de bonne heure, à des doses modérées, & uniquement comme tonique, est souvent très-utile.

Le second cas où le quinquina convient, est celui où il a précédé des évacuations capables de produire une grande foiblesse, telle que celle qui succède aux suppurations considérables à la suite des abcès, ou des grandes opérations de chirurgie, ou même après les fleurs blanches abondantes & continuelles. Il n'y a point de doute que l'on peut en général recourir au quinquina dans ces cas, pourvu que les poumons ne soient pas enflammés; & s'ils ne sont que légérement affectés, ce remède peut arrêter les progrès de la maladie.

Dans ces cas, il faut commencer par donner de petites doses de la décoction de quinquina, & le quitter promptement si l'on s'apperçoit que la respiration est plus gênée, que la toux est sèche, le pouls plus vif & plus dur, & sur-tout que le malade se plaint plus souvent de ressentir des douleurs passagères dans la poitrine; mais si au contraire tous les symptomes diminuent, on continuera l'usage de ce remède.

J'ai vu réussir, dans des cas semblables, les sudorifiques & les toniques connus sous le nom de pectoraux vulnéraires, tels que le lierre terrestre, l'hyssope, la pulmonaire de chêne & autres remèdes. Dans un cas qui sembloit désespéré, où la phthisie étoit compliquée d'une fistule à l'anus très-ancienne, & dont la suppuration étoit très-abondante, j'ai retiré un avantage marqué de la décoction de glands de chêne rôtis, que l'on m'avoit dit être employés dans quelques provinces contre la phthisie; le malade guérit parfaitement & vécut dix ans après. Mais depuis quinze ans que j'ai fait cette observation, j'ai tenté souvent le même remède inutilement.

Quoique cette note soit déjà fort longue, afin de ne laisser rien à desirer au lecteur sur l'usage d'un remède tel que le quinquina, qui peut être ou très-utile ou très-funeste, j'ai cru devoir ajouter ici le résultat des observations de Samuel Chapman, qui se trouvent dans les *medical Communications*. Comme les catarrhes rebelles & souvent réitérés sont les causes les plus fréquentes de la phthisie pulmonaire, il est de la plus grande importance de s'attacher à découvrir un remède capable d'en arrêter les progrès; & il paroît que l'on peut y parvenir en donnant le quinquina comme tonique, lorsqu'il y a foiblesse & relâchement des conduits excréteurs des glandes bronchiques.

Le docteur Chapman a donné le quinquina avec succès à un homme de soixante-un ans dans une toux accompagnée d'une fièvre vive, de difficulté de respirer, de douleurs fréquentes de côté, d'une expectoration purulente qui se supprimoit en quelque sorte le soir, lorsque la fièvre redoubloit: chaque accès étoit suivi de sueurs abondantes, qui duroient jusqu'à huit heures du matin; alors l'expectoration se rétablissoit, & se soutenoit le reste de la journée. Le malade n'avoit pas d'appétit, & la maigreur étoit plus considérable qu'on ne l'observe communément dans le dernier degré de la phthisie: vers midi, on appercevoit une tache rouge circonscrite sur les joues, la paume

tiques

des mains étoit chaude & sèche; la chaleur de la peau étoit telle qu'on l'observe dans la fièvre hétique: la toux étoit forte, la matière expectorée abondante, semblable à celle d'un abcès, & mêlée de filets de sang. La maladie empiroit, malgré tous les remèdes; le quinquina fut le seul qui réussit; mais il n'y avoit aucun signe qui annonçât un tubercule ou un ulcère; on n'observoit pas de redoublement, un peu après-midi, comme dans la vraie phthisie: la surface de l'urine ne paroissoit pas comme graisseuse & n'avoit pas de dépôt furfuracé: l'urine qui étoit généralement claire le jour, commença au bout de quelque temps de l'usage du quinquina, à déposer un sédiment briqueté qui devenoit de jour en jour plus abondant, & la partie supérieure restoit parfaitement claire & transparente; la fièvre revenoit régulièrement tous les soirs, presque à la même heure; le reste de la journée le pouls avoit un peu de vivacité, & étoit légèrement tendu; à ces signes, M. Chapman crut reconnoître une véritable fièvre intermittente qui s'étoit masquée d'abord sous la forme d'un catarrhe, & il regarda l'expectoration purulente comme l'effet du relâchement des glandes bronchiques, produit par l'affection catarrhale qui avoit précédé, & à laquelle le malade étoit sujet. Quelques années après il en fut attaqué de nouveau, & guérit par le même remède.

Le même Médecin donna le quinquina avec autant de succès, à une femme qui éprouvoit des symptomes semblables, mais à un degré moins considérable; elle se plaignoit en outre d'un sentiment de pesanteur qu'elle rapportoit au-dessous du sternum; l'expectoration purulente & la fièvre hétique sembloient indiquer des tubercules ou un ulcère déjà formé dans les poumons; mais la constitution de la malade ne confirmoit nullement ce soupçon, & elle avoit commencé à être affectée dans le temps où régnoient les catarrhes épidémiques, ce qui donnoit lieu de croire que sa maladie étoit de ce genre; d'ailleurs, dans les cas de tubercules, les symptomes sont d'abord très-peu sensibles, & il y a pendant long-temps une toux sèche, au lieu que chez cette malade, les symptomes de la fièvre furent tout à-coup assez violens; & dès le commencement, l'expectoration étoit aussi considérable qu'elle le fut dans le reste du cours de la maladie. La matière purulente qu'elle expectoroit étoit accompagnée d'un écoulement du nez de la même nature, comme on l'observe dans quelques espèces de catarrhe. Les urines déposoient un sédiment, tantôt blanc, tantôt briqueté; & au bout de peu de temps la fièvre prit le type de fièvre tierce.

L'auteur commença le traitement par les saignées; & dans l'incertitude où il étoit sur la nature de la maladie, il prescrivit d'abord le quinquina en décoction: il ne le donna en substance que quand il fut assuré de ses effets avantageux, & ne négligea pas en même temps les autres remèdes, tels que le lait, les tisanes pectorales, &c.

Non-seulement le quinquina a réussi dans les cas où l'expectoration puriforme paroissoit être la suite d'un catarrhe, mais il a été avantageux, lorsque des symptomes semblables à ceux qui ont été décrits plus haut ont succédé à la péripneumonie, & où il y avoit

mais l'acide natif des végétaux (*a*) est préférable aux acides minéraux (*b*), parce qu'on peut le donner en beaucoup plus grande quantité : d'ailleurs, comme il est moins sujet que le vinaigre à exciter la toux, son usage est plus sûr.

922. Quoique notre art ait si peu de pouvoir pour opérer la guérison de cette maladie, nous devons cependant faire tout ce qui dépend de nous pour en pallier les symptomes fâcheux. Les plus urgens sont la toux & la diarrhée. On peut modérer jusqu'à un certain point la toux par les adoucissans (373) ; mais le soulagement que produisent ces remèdes est imparfait & de peu de durée ; il arrive souvent même que les fonctions de l'estomac sont troublées par la quantité d'huileux, de mucilagineux & de substances douces, que l'on fait prendre dans ces cas aux malades.

923. L'unique moyen certain de modérer la toux, est d'employer les narcotiques. Il n'est cependant pas douteux qu'ils augmentent la diathèse inflammatoire du systême ;

lieu de soupçonner un abcès aux poumons : néanmoins M. Chapman avoue qu'il n'a jamais pu s'assurer si l'expectoration étoit purulente ou non, & il ajoute qu'il ne connoît aucun moyen de pouvoir acquérir une certitude complète à cet égard. Il s'est particulièrement déterminé d'après les symptomes qui accompagnoient la maladie. Ainsi il remarque, 1°. que les péripneumonies suivies d'abcès qui se terminent par la phthisie, sont communément précédées de signes qui annoncent une obstruction chronique des poumons ; 2°. que, dans ces cas, la matière contracte un certain degré de fétidité, dont les malades s'apperçoivent communément avant que la vomique s'ouvre. L'absence de ces signes l'a toujours rassuré ; mais il s'est particulièrement décidé d'après le type de la fièvre & la nature des urines, qui déposoient un sédiment briqueté abondant, & dont la partie supérieure restoit parfaitement claire. Il a remarqué que, quoique le quinquina parût d'ailleurs indiqué ; il ne réussissoit pas communément lorsque l'urine contenoit un sédiment briqueté, & que sa partie supérieure restoit trouble.

(*a*) L'on voit que l'on peut donner des fruits légèrement acides, tels que les cerises, les fraises, la limonade légère, ou les confitures, qui jouissent des mêmes avantages.

(*b*). Les acides minéraux ne conviennent que vers la fin de la maladie, lorsqu'il y a une tendance générale à la putréfaction ; alors, non-seulement ils en arrêtent les progrès, mais ils modèrent même les sueurs colliquatives. La meilleure manière de prescrire les acides minéraux, tels que celui de vitriol, est d'en mêler quelques gouttes dans la teinture de rose, ou dans un autre véhicule convenable. Ces acides ne conviennent pas dans le commencement de la maladie où il y a des symptomes d'inflammation, pendant que le pouls est vif & dur, la respiration difficile, la toux fréquente, accompagnée de beaucoup de chaleur, & d'une expectoration très-légère.

mais communément ils nuisent moins en agissant de cette manière, qu'ils ne produisent d'utilité en calmant la toux, & en procurant le sommeil. On pense qu'ils sont nuisibles parce qu'ils arrêtent l'expectoration : mais ils ne l'arrêtent que pendant un temps fort court ; & après un sommeil tranquille, l'expectoration du matin est plus aisée que de coutume. Dans l'état avancé de la maladie, les narcotiques semblent augmenter les sueurs qui surviennent ; mais cela est compensé par le soulagement qu'ils procurent dans une maladie qu'on ne peut guérir.

924. La diarrhée qui survient dans l'état avancé de cette maladie, doit être palliée par les astringens modérés, les mucilages & les narcotiques (*a*).

La rhubarbe, que l'on prescrit si communément dans toute espèce de diarrhée, & les autres purgatifs, sont très-pernicieux dans la diarrhée colliquative des fièvres hétiques.

Les fruits récens légèrement acides, que l'on suppose être toujours laxatifs, sont souvent, dans la diarrhée des fièvres hétiques, très-utiles, par leur qualité antiseptique.

CHAPITRE V.

Des Hémorrhoïdes, ou du gonflement & du flux hémorrhoïdaux.

SECTION PREMIÈRE.

Des Phénomènes & des causes des hémorrhoïdes.

925. LE sang qui coule de petites tumeurs formées sur le bord de l'anus, est le symptome qui constitue généralement les hémorroïdes, ou, suivant l'expression vulgaire, le flux hémorrhoïdal. Mais on regarde comme la même maladie, celle où il sort de l'intérieur de l'anus du sang d'une couleur

(*a*) Si les forces le permettent, on peut donner des lavemens avec la décoction de riz, d'orge ou d'avoine, & y mettre de la térébenthine délayée avec un jaune d'œuf, le diascordium & la thériaque d'Andromaque.

vermeille, qui indique qu'il ne vient pas d'une grande distance ; & les médecins sont convenus d'en admettre deux espèces ou variétés, sous les noms d'hémorrhoïdes externes & internes (*a*).

926. On suppose, dans ces deux cas, que le sang sort de tumeurs formées antérieurement, que l'on désigne sous le nom d'hémorrhoïdes ; ces tumeurs existent fréquemment sans produire aucun écoulement de sang ; alors elles sont

(*a*) Les signes caractéristiques des hémorrhoïdes sont, la pesanteur ou la douleur de tête, le vertige, la douleur des lombes, la douleur de l'anus, des tubercules livides & douloureux autour du fondement, desquels coule communément le sang ; neanmoins ce dernier suinte aussi quelquefois, sans que l'on apperçoive aucune tumeur à l'extérieur. N. C. Genre XXXVIII.

Il y a quatre espèces d'hémorrhoïdes ; savoir :

I. La tumeur hemorrhoïdale externe, qui varie en ce qu'elle est, *A*. sanglante, *B*. muqueuse.

A. L'hémorrhoïde sanglante se divise en plusieurs espèces, savoir ; 1°. le flux hémorrhoïdal moderé, qui, loin d'affoiblir le malade, le rend plus propre à remplir ses différentes fonctions, & le met même à l'abri d'autres maladies plus graves ; 2°. le flux hémorrhoïdal immodéré, qui est entretenu par la pléthore, & accompagné des signes de la diathèse inflammatoire ; 3°. l'hémorrhoïde polypeuse : telle est celle qui est décrite dans le Journal de Médecine de 1761. Un jeune homme étoit fort affoibli par un flux hémorrhoïdal qui duroit depuis quatre ans ; il rendit enfin par l'anus un polype de la grosseur d'une poire, & guérit en peu de temps.

B. L'hémorrhoïde muqueuse, connue sous le nom d'hémorrhoïdes blanches, se distingue de la première, en ce qu'au lieu de sang, il sort une matière blanche gélatineuse, semblable à une dissolution de gomme adragant : cette évacuation précède quelquefois le flux hémorrhoïdal, & d'autres fois survient à sa suite.

II. La tumeur hémorrhoïdale produite par la chûte de l'anus. Dans ce cas l'intestin sort avec les tumeurs hémorrhoïdales lorsque le malade veut aller à la garde-robe ; le sang coule en plus ou moins grande quantité ; il y a en même temps dysurie, & tous les accidens cessent dès que l'intestin est replacé. Cette maladie est grave & difficile à guérir.

III. L'hémorrhoïde interne où il y a écoulement de sang, sans tumeur externe ni chûte de l'anus. Les Stahliens ont nommé hémorrhoïdes internes, celles qui laissent échapper le sang qui vient des rameaux de la veine porte ; & hémorrhoïdes externes, celles par où sort le sang qui vient des rameaux de la veine cave. Mais, comme il n'est pas possible de reconnoître la source du sang, M. Cullen rejette avec raison cette distinction, & en admet une très-aisée à saisir, qui est tirée de l'endroit qu'occupent les tumeurs hémorrhoïdales.

IV. Les hémorrhoïdes aveugles où il y a douleur & tumeur de l'anus sans écoulement de sang.

encore supposées être une partie de la même maladie, & elles se nomment *hæmorrhoïdes cacæ*, ou hémorrhoïdes aveugles.

927. Ces tumeurs, telles qu'elles se manifestent au-dehors de l'anus, sont quelquefois séparées, rondes, & proéminentes sur le bord du fondement ; mais fréquemment il n'y a qu'un anneau gonflé, qui imite, en quelque sorte, par sa forme, la chûte de l'anus.

928. Ces tumeurs, ainsi que l'écoulement de sang auquel elles donnent lieu, surviennent quelquefois comme une affection purement locale, & sans avoir été précédés d'aucun désordre dans les autres parties du corps ; mais on ressent fréquemment, avant même que ces tumeurs soient formées, & sur-tout avant que le sang coule, des désordres variés dans différentes parties du corps, tels que des maux de tête, le vertige, la stupeur, de la difficulté de respirer, un malaise, des coliques, des douleurs du dos & des reins ; & souvent il se joint à ces symptomes, qui sont plus ou moins nombreux, un degré considérable de pyrexie.

La maladie qui se manifeste ainsi, est communément accompagnée d'un sentiment de plénitude, de chaleur, de démangeaison, & de douleur que l'on ressent à l'intérieur & autour de l'anus.

Quelquefois elle est précédée d'un écoulement de matière séreuse qui sort de l'anus ; dans quelques cas cet écoulement séreux, qui est accompagné de gonflement, paroît tenir lieu de l'écoulement sanguin & dissiper les désordres du systême dont nous avons fait l'énumération. C'est pourquoi l'on a nommé cet écoulement séreux, *hæmorrhois alba*, hémorrhoïdes blanches.

929. La quantité de sang évacué par les hémorrhoïdes, varie suivant les circonstances ; quelquefois il ne flue que quand le malade va à la selle, & paroît communément plus ou moins après la sortie des excrémens. D'autres fois il coule sans cela ; alors cet écoulement est, en général, précédé des désordres indiqués ci-dessus, & est communément plus abondant. Cette hémorrhagie est souvent très-considérable ; & lorsqu'elle est réitérée, elle devient fréquemment si abondante, que l'on a peine à croire que le malade puisse la supporter sans danger pour la vie. Cependant il est rare qu'elle soit jamais assez grande pour produire la mort tout-à-coup : ces écoulemens considérables surviennent spécialement à ceux qui ont été fréquemment attaqués de cette maladie. Souvent ils produisent une foiblesse considérable ; &

il n'est pas rare de les voir suivies de leucophlegmatie ou d'ydropisie mortelles.

Les tumeurs & les écoulemens de sang reviennent souvent, dans cette maladie, à des périodes exactement marquées (a).

930. On observe souvent, dans le déclin de la vie, que le flux hémorrhoïdal, qui jusqu'alors avoit été fréquent, cesse de couler; & dans ce cas, les malades sont généralement attaqués d'apoplexie ou de paralysie.

931. Il survient quelquefois aux tumeurs hémorrhoïdales une inflammation considérable, qui se termine par la suppuration, & donne lieu à la formation d'ulcères fistuleux de ces parties (b).

932. On a souvent considéré les tumeurs hémorrhoïdales comme des tumeurs variqueuses, ou des dilatations de veines (c); il est vrai que, dans quelques cas, l'ouverture des cadavres a fait voir des dilatations variqueuses. Néanmoins on ne les observe pas toujours; & je présume que ce cas n'est pas ordinaire, mais que ces tumeurs sont formées par un épanchement de sang dans le tissu cellulaire de l'intestin, près de son extrémité. Ces tumeurs, sur-tout lorsqu'elles sont récentes, contiennent fréquemment un sang

(a) Il ne faut pas croire cependant que ces périodes soient aussi exactement marquées que celle que l'on observe dans les hémorrhagies qui surviennent dans des parties qui correspondent à tout le reste du systême, telles que les règles chez les femmes, qui dépendent de l'équilibre singulier qui existe entre l'utérus & toutes les autres parties de l'économie animale.

(b) J'ai vu un cas où il s'étoit formé une tumeur énorme que l'on fut obligé d'ouvrir; il en sortit au moins une livre de sang couleur de lie de vin, & on découvrit un ulcère fistuleux qui fit périr le malade.

(c) Souvent les hémorrhoïdes ne sont que de petites tumeurs livides, qui disparoissent sans rupture, lorsque l'augmentation de circulation cesse dans les vaisseaux voisins; c'est ce qui a donné lieu de croire que les hémorrhoïdes se formoient dans des vaisseaux naturellement susceptibles de dilatation, & que l'hémorrhagie se faisoit par l'anastomose & la rupture des veines que l'on regardoit comme variqueuses. Haller lui-même a admis cette opinion; mais elle est sujette à beaucoup de difficultés.

1°. Les veines de cette partie sont trop petites & trop fermes pour admettre une pareille distention; 2°. les veines ne sont point lâches & affaissées, mais tendues; 3°. ces tumeurs sont fermes & dures, & ne ressemblent nullement à des veines plus dilatées que dans l'état naturel; 4°. enfin, la dissection prouve que les veines ne sont pas distendues plus que de coutume, mais que ces tumeurs

fluide, mais lorsqu'elles ont subsisté quelque temps, leur substance est communément plus ferme.

933. Les causes de ces tumeurs, dont je parlerai par la suite, donnent lieu de croire qu'elles sont produites par quelque obstacle qui s'oppose au retour libre du sang qui vient des veines de l'extrémité inférieure du rectum : il est possible que le sang accumulé en grande quantité dans ces veines, occasionne la rupture de leurs extrémités, & produise ainsi l'hémorrhagie ou les tumeurs dont j'ai parlé : néanmoins comme l'hémorrhagie qui survient alors, est souvent précédée de douleur, d'inflammation, & d'un état fébrile, ainsi que de beaucoup d'autres symptomes qui indiquent une connexion entre l'affection locale & l'état de tout le systême, il paroît probable que l'interruption du retour du sang veineux, que nous avons supposé avoir lieu, agit de la manière que nous l'avons expliqué dans 769 ; & que l'écoulement du sang vient, en conséquence, communément des artères, dans le cas dont il s'agit (a).

sont dues au sang épanché dans le tissu cellulaire ; & la dureté qu'elles acquièrent, quand elles sont anciennes, est produite par le sang qui est divisé & répandu dans les cellules.

(a) Quoique l'écoulement de sang vienne plus directement des artères, les hémorrhoïdes paroissent être l'effet de la pléthore veineuse : car on n'observe, entre l'extrémité du rectum & le reste du systême, aucune connexion qui puisse favoriser la pléthore artérielle, ou occasionner une congestion particulière dans les artères, comme dans les autres hémorrhagies ; les vaisseaux n'y sont pas situés superficiellement de même que dans le nez : en outre, les hémorrhoïdes surviennent particulièrement quand la pléthore & la congestion veineuses ont lieu, quand l'équilibre a passé des artères aux veines, & que le systême de la veine porte est particulièrement affecté ; alors la circulation étant ralentie, si les vaisseaux exhalans s'affoiblissent, l'ascite survient ; mais s'ils opposent une résistance suffisante, il se fait une accumulation dans toutes les parties du canal alimentaire où se distribue la veine porte ; mais particulièrement dans l'extrémité inférieure du rectum ; la compression n'a lieu que dans cette partie & vers l'extrémité des veines ; il est probable qu'alors la communication est interceptée entre les extrémités des artères & des veines, d'où il doit résulter une congestion artérielle & une rupture des artères.

On ne peut douter que l'épanchement vienne des artères par les signes de pléthore artérielle, & par les effets que produisent, sur les autres parties, les hémorrhoïdes avant leur écoulement ; tels que le vertige, la difficulté de respirer : souvent même elles sont accompagnées de crachement de sang, de saignement de nez, surtout lorsque leur écoulement est supprimé. En outre, les hémor-

934. Quelques médecins ont pensé que la différence que l'on observe dans la nature des hémorrhoïdes, & dans leurs effets sur le systême, pouvoit dépendre de la différence des vaisseaux hémorrhoïdaux d'où le sang coule : mais il me paroît qu'il n'y a guère de cas où nous puissions distinguer ces vaisseaux ; & que les anastomoses fréquentes, tant des artères que des veines qui se distribuent à l'extrémité inférieure du rectum, doivent rendre les effets de l'hémorrhagie à-peu-près les mêmes, quels que soient les vaisseaux qui fournissent le sang.

935. J'ai tâché d'expliquer dans 769 (*a*), comment un certain état du systême sanguin peut occasionner le flux hémorrhoïdal ; je ne doute pas que ce flux ne puisse être

rhoïdes s'annoncent communément avec tous les signes des hémorrhagies actives, telles que la fièvre & la diathèse inflammatoire. Stark parle d'une fièvre hémorrhoïdale. Cette fièvre, non-seulement précède le flux des hémorrhoïdes, mais quelquefois même elle a lieu, sur-tout après quelqu'excès, sans qu'il survienne d'hémorrhagie, & alors elle est uniquement l'effet du *molimen hæmorrhagicum*, ou des efforts que fait la nature pour dissiper les congestions du systême de la veine porte, qui surviennent particulièrement passé l'âge de trente-cinq ans, qui est le temps où les artères ayant acquis plus de rigidité, l'accumulation de sang se fait dans les veines qui opposent moins de résistance. Ces effets sont plus ou moins sensibles, en raison de l'âge & de la manière de vivre ; ainsi le foie & la rate sont sujets à se gorger, & à acquérir un volume considérable chez les personnes sédentaires, d'où résultent souvent des maladies chroniques.

(*a*) Quoique la pléthore du systême de la veine porte ne soit pas portée à un degré suffisant pour que le sang s'épanche des veines, cependant elle oppose une telle résistance à celui qui vient des extrémités des artères, qu'elle y occasionne une congestion & une accumulation qui, agissant sur elles comme un stimulus, produisent le frisson, l'augmentation de circulation & l'hémorrhagie. Comme ces artères ne s'ouvrent point dans des cavités couvertes d'une membrane légère & facile à rompre, le sang n'est pas versé dans les intestins, mais s'épanche dans le tissu cellulaire, & particulièrement dans le tissu lâche qui environne l'anus. Il paroît donc, quoique la compression des artères, ainsi que les congestions & régurgitations veineuses puissent avoir lieu, que les hémorrhoïdes sont en général l'effet de la résistance que trouve le sang artériel : en admettant même que le sang est arrêté dans les veines, il doit alors résister à l'introduction du sang artériel ; la congestion doit en conséquence augmenter dans les extrémités des veines, & les artères, en se contractant, doivent pousser le sang dans les vaisseaux exhalans, qui s'ouvrent dans le tissu cellulaire, & y produire des épanchemens. *Voyez* 769.

produit de cette manière; mais je ne puis nullement admettre que cela arrive fréquemment, ou plutôt je ne crois pas que, quand cette maladie commence, elle soit aussi souvent une affection du systême, que les Stahliens l'ont imaginé, & qu'ils voudroient nous le faire croire. On l'observe chez beaucoup de personnes avant le période de la vie où la pléthore veineuse a lieu; elle arrive aux femmes chez lesquelles on ne peut supposer que la pléthore veineuse soit déterminée vers les vaisseaux hémorrhoïdaux; elle est commune aux deux sexes, & à des personnes de tout âge; les causes qui alors y donnent lieu n'affectent pas le systême & sont évidemment de nature à ne produire qu'une affection locale (*a*).

936. Ces causes d'affection locale sont, en premier lieu, des excrémens presque habituellement durs & volumineux, qui, non-seulement par leur longue stagnation dans le rectum, mais sur-tout par leur sortie, doivent comprimer les veines de l'anus, & y interrompre le cours du sang. C'est pour cette raison que cette maladie attaque si fréquemment les personnes dont le ventre est paresseux & resserré.

937. La maladie, en raison des causes que je viens d'exposer, attaque particulièrement ceux qui sont sujets jusqu'à un certain point, à la chûte de l'anus. La membrane interne du rectum sort plus ou moins chez presque tous les hommes, lorsqu'ils rendent leurs excrémens, suivant que la dureté ou le volume des fœces occasionnent des efforts ou une pression plus ou moins considérables sur l'anus: souvent le sphincter de l'anus se contracte pendant que l'intestin est ainsi poussé au-dehors avant que ce dernier soit rentré; cette contraction produit une forte constriction, qui, en empêchant l'intestin de se replacer & y gênant en même temps le retour du sang, l'oblige de se gonfler considérablement & de former un rebord saillant autour de l'anus.

938. Le sphincter se relâche un peu immédiatement après sa forte contraction, & en conséquence la portion de l'intestin qui étoit sortie rentre communément dans le corps; mais cet accident fréquemment réitéré augmente beaucoup le volume & la plénitude du bourrelet formée par la chûte

(*a*) Différentes compressions du rectum suffisent souvent pour produire les hémorrhoïdes; ainsi les squirrhosités de la vessie & de l'utérus y donnent lieu chez les jeunes gens, où l'on ne peut nullement soupçonner la pléthore veineuse.

de l'inteſtin ; il ſe replace alors plus lentement & avec plus de difficulté ; & c'eſt ce qui conſtitue principalement le malaiſe de ceux qui ſont attaqués d'hémorrhoïdes.

939. Le rebord interne du bourrelet dont j'ai parlé, eſt néceſſairement diviſé par des crevaſſes, d'où il résulte que le tout prend ſouvent l'apparence d'un certain nombre de tumeurs ſéparées ; il n'eſt pas rare non plus de voir quelques portions du bourrelet ſe gonfler plus que d'autres, devenir plus éminentes, & former ces petites tumeurs que l'on nomme plus ſtrictement hémorrhoïdes.

940. La preſſion des excrémens & d'autres cauſes qui s'oppoſent au retour du ſang veineux qui vient de l'extrémité du rectum, peuvent agir beaucoup plus ſur la partie ſupérieure de l'inteſtin que ſur ſes extrémités, d'où il eſt aiſé de comprendre qu'il doit ſe former des tumeurs dans l'intérieur de l'anus ; il eſt également probable que quelques-unes de celles qui étoient au-dehors, peuvent, comme dans 939, ſubſiſter lorſqu'elles ſont rentrées dans l'intérieur du corps, & même augmenter pour les cauſes que je viens d'expoſer. C'eſt ainſi que je crois pouvoir expliquer la manière dont ſe forment les hémorrhoïdes internes, qui, à raiſon de leur ſituation & de leur volume, ne ſortent pas lorſque le malade va à la ſelle, & ſont, en conſéquence, ſouvent plus douloureuſes, ſur-tout (*a*) quand l'effort hémorrhagique, décrit dans 745 & 769, influe ſur elles.

941. Cette manière dont ſe forment les hémorrhoïdes, eſt particulièrement éclaircie par l'exemple des femmes groſſes qui en ſont ſouvent affectées. L'on peut rendre raiſon de cet effet en partie par la preſſion que l'utérus exerce ſur le rectum, & en partie par la conſtipation à laquelle les femmes groſſes ſont habituellement ſujettes. J'ai vu beaucoup de cas où les hémorrhoïdes ſont ſurvenues pour la première fois pendant la groſſeſſe ; & il y a peu de femmes, entre celles qui ont eu des enfans, qui ſoient entièrement exemptes de cette maladie. Les Stahliens aſſurent communément que les hommes en ſont plus fréquemment affectés ; mais j'ai conſtamment obſervé le contraire en Ecoſſe (*b*).

(*a*) Comme la ſurface interne du rectum eſt défendue par ſon ſphincter, les tumeurs hémorrhoïdales ſont communément pouſſées au-dehors ; en conſéquence, les hémorrhoïdes externes exiſtent ſouvent ſans les internes & même les précèdent.

(*b*) J'ai fait la même obſervation. Il paroît que les Stahliens ont aſſuré que les femmes étoient moins ſujettes aux hémorrhoïdes, afin

942. On suppose communément que l'usage fréquent des purgatifs est sujet à produire l'affection hémorrhoïdale, sur-tout lorsque l'on emploie ceux qui sont les plus âcres, & en particulier les aloétiques : en effet, les purgatifs stimulent principalement les gros intestins, d'où il paroît assez probable qu'ils peuvent déterminer cette maladie.

943. Dans l'énumération que je viens de faire des différentes causes capables de produire les tumeurs hémorrhoïdales & le flux qui en est la suite, je n'ai considéré cette maladie que comme une affection purement locale ; mais je dois observer en outre que, quoiqu'elle se manifeste d'abord comme telle, elle peut, en revenant fréquemment, devenir habituelle, & par conséquent contracter une connexion avec tout le systême, de la manière que j'ai expliquée, en parlant de l'hémorrhagie en général, dans 748.

944. Je pense que l'on peut parfaitement appliquer au flux hémorrhoïdal, la doctrine à laquelle je viens de renvoyer ; l'application en est d'autant plus facile, que les personnes qui en ont été une fois affectées, sont très-exposées au retour des causes qui y ont d'abord donné lieu ; & les congestions des vaisseaux hémorrhoïdaux surviennent particulièrement chez ceux qui sont habitués à rester dans une position droite, & à faire des exercices qui poussent le sang dans les vaisseaux voisins du rectum, sur-tout si les effets de ces circonstances sont fort favorisés par la quantité & le relâchement du tissu cellulaire qui environne cet intestin.

945. C'est ainsi que souvent l'on rend artificiellement le flux hémorrhoïdal une affection habituelle & dépendante du systême ; & je suis persuadé que c'est ce qui a donné lieu aux Stahliens de considérer cette maladie comme presque toujours telle.

946. Il faut particulièrement observer ici, que quand les hémorrhoïdes ont été originairement une affection de tout le systême, ou qu'elles le sont devenues, de la manière

de pouvoir mieux soutenir le systême qu'ils avoient adopté. Car on ne peut dire que la pléthore donne lieu aux hémorrhoïdes chez les femmes, puisqu'elles ont une évacuation propre à la dissiper. Quand les règles ont cessé, cette maladie peut plus justement être attribuée à la pléthore ; & les Stahliens ont beaucoup profité de cette circonstance ; mais elle n'est pas applicable au premier âge de la vie.

que je viens d'exposer, elles acquièrent alors une sympathie particulière avec l'estomac, tellement que certaines affections de ce viscère déterminent les hémorrhoïdes, & que certains états de l'affection hémorrhoïdale excitent des désordres de l'estomac.

C'est peut être en raison de cette sympathie, que la goutte affecte quelquefois le rectum. *Voyez* 525.

SECTION II.

De la Cure des affections hémorrhoïdales.

947. C'EST une opinion adoptée presque de tout temps par les médecins, qui de-là s'est répandue dans le peuple, que le flux hémorrhoïdal est une évacuation salutaire, qui prévient un grand nombre de maladies qui surviendroient sans cela, & contribue même à procurer une longue vie. Cette opinion a particulièrement été soutenue, dans les derniers temps, par Stahl & ses sectateurs (*a*); & elle a eu une grande influence sur la pratique de médecine en Allemagne.

948. L'on a révoqué en doute la vérité de cette opinion relativement à l'hémorrhagie en général, car les Stahliens l'ont en effet étendue jusques-là; c'est pourquoi je l'ai considérée comme une question générale (767-780), mais elle a été plus spécialement contestée, relativement à la maladie dont nous nous occupons maintenant. Je suis, à cet égard, très convaincu que les hémorrhoïdes peuvent survenir, en conséquence de l'état général du systême, 769; ou, comme il arrive encore plus fréquemment, qu'elles peuvent, par leurs retours fréquens, s'unir à cet état général, 943, & que l'on ne peut, dans aucun de ces deux cas, les supprimer sans beaucoup de précautions: néanmoins je demande qu'il me soit permis de soutenir que le premier cas est rare, que généralement la maladie se manifeste d'abord comme une affection purement locale (935-942), & qu'en

(*a*) Les Stahliens veulent même que l'on tâche d'exciter l'écoulement hémorrhoïdal lorsqu'il ne paroît pas naturellement; mais cette pratique est sujette à beaucoup d'inconvéniens. Quand de Haen vint à Vienne, il l'y trouva établie; s'étant apperçu qu'elle avoit de mauvais effets, il s'efforça de la détruire.

convenant qu'elle devient habituelle, cela ne lui est jamais propre : elle est une maladie sale, désagréable, qui devient facilement excessive, & par-là très-nuisible, quelquefois même mortelle. Au moins elle est sujette à des accidens qui sont suivis de conséquences fâcheuses. C'est pourquoi je pense que, non-seulement il faut se mettre en garde contre ses premières approches, mais que même lorsqu'elle a duré quelque temps, quelle que soit la cause qui l'ait produite, il faut toujours modérer l'écoulement, & même en détruire, s'il est possible, la nécessité (*a*).

949. Après avoir donné ces règles générales, je vais indiquer plus particulièrement comment on doit traiter la maladie, suivant les différentes circonstances dont elle peut être accompagnée.

Lorsque l'on peut évidemment reconnoître que la première attaque de la maladie est due à des causes qui agissent sur la partie seulement, il faut user de la plus grande attention pour se mettre en garde contre le retour de ces causes.

950. Une des plus fréquentes causes éloignées de l'affection hémorrhoïdale, est le ventre paresseux & resserré (936) : il faut s'occuper constamment de détruire cette cause par un régime convenable, qui doit être dirigé d'après l'expérience qu'en a chaque individu en particulier ; ou, si le régime ne suffit pas, il faut tenir le ventre libre par des médicamens capables de relâcher légèrement, sans irriter le

(*a*) Il est aisé de voir, d'après ceci, 1°. que quand le flux hémorrhoïdal est dû à un état général de pléthore, ou du systême de la veine porte en particulier, l'on doit user de quelque précaution pour l'arrêter ; mais quand ce flux est l'effet de quelque cause locale qui agit immédiatement sur l'extrémité du rectum, on doit en tenter la guérison. Or, comme cette cause locale a fréquemment lieu, il faut en général arrêter le flux hémorrhoïdal.

2°. Quelle que soit la cause qui a produit cette évacuation, il est dangereux de la supprimer quand elle est devenue habituelle : il faut donc, avant que de tenter aucun remède, s'assurer si elle est telle.

3°. Lorsque la maladie dépend de pléthore, il faut tâcher de dissiper la dernière, ou d'en prévenir les effets. Le danger & la difficulté de la guérison augmenteront toujours, en raison de la continuité, de l'habitnde, & de la violence de l'évacuation ; cependant on peut, en prévenant la pléthore & ses effets dissiper la maladie, sur-tout si l'on se met en garde contre ses premières attaques, en usant de moyens qui agissent sur tout le systême, tels que la saignée & l'abstinence.

rectum (a) : dans la plupart des cas il sera avantageux d'en contracter l'habitude, relativement au temps où l'on y aura recours, & de l'observer exactement.

951. Une autre cause des hémorrhoïdes à laquelle il faut spécialement faire attention, est la chûte ou la sortie de l'anus, qui survient fréquemment lorsque l'on va à la selle

(a) Souvent il suffit, pour dissiper les hémorrhoïdes, d'entretenir la liberté du ventre, en donnant des alimens capables de produire des excrémens peu durs. Ainsi, M. Cullen a connu un gentilhomme qui s'en est guéri en s'astreignant à une diète végétale. Néanmoins cela réussit rarement; car les végétaux, quoique laxatifs, occasionnent fréquemment la constipation : l'on est, en conséqence, communément obligé de recourir aux purgatifs. Il est inutile d'observer, d'après ce que l'on a dit plus haut, que tous ceux qui sont irritans, tels que l'aloës & les gommes fétides, sont nuisibles. Fonsesca, t. I, consf. 57, observe que sur cent personnes qui usent habituellement des pilules d'aloës, il y en a quatre-vingt-dix de sujettes aux flux hémorrhoïdal. Rien n'est même si pernicieux, dans ce cas, que d'user de la rhubarbe pour entretenir la liberté du ventre, parce qu'on est obligé de la réitérer souvent, & qu'elle est irritante.

Il faut en conséquence se borner à un petit nombre de laxatifs, le soufre est un des principaux que recommande M. Cullen : il a vu un homme dont le flux hémorrhoïdal fut singulièrement modéré par l'usage du soufre. L'on ignore quelle est sa manière d'agir; mais il est certain que, donné à dose convenable, il relâche le ventre sans produire aucune irritation ; on l'a accusé de donner quelquefois des tranchées ; mais cela paroît dû à ce qu'il est sujet à éprouver une espèce de déliquescence, qui le prive de sa vertu purgative : c'est pourquoi, lorsqu'on le prescrit, il est bon de le choisir lavé.

Lorsque le soufre ne produit aucun effet, il faut recourir aux sels neutres : ils sont sujets aux mêmes objections ; néanmoins leur usage habituel peut être avantageux dans le cas de constipation. Ainsi, M. Cullen a connu un homme qui, pendant plusieurs années, a modéré un flux hémorrhoïdal auquel il étoit sujet, & s'est rendu le ventre libre, en prenant soir & matin une once de sel de Glauber. Ce sel est préférable aux autres sels neutres, comme purgatif, parce qu'il se dissout facilement dans l'eau, & il n'est pas sujet à se décomposer par l'acide contenu dans l'estomac, de même que le tartre soluble.

Les huiles douces agissent très-bien quand on en prend une quantité suffisante ; ainsi M. Cullen a vu une personne sujette à la constipation & aux hémorrhoïdes, qui étoit beaucoup soulagée en prenant quatre onces d'huile. L'on a mis en usage, depuis quelques années, l'huile douce de ricin ou de castor, qui, prise à la dose d'une cuillerée, est très-propre à faire aller une fois à la selle.

Les fruits récens, le petit lait, la casse, les tamarins sont aussi très-utiles pour entretenir la liberté du ventre & modérer le flux hémorrhoïdal.

(937). Si cette chûte parvient à un point conſidérable & qu'elle ne puiſſe ſe réduire aiſément & ſur le champ, elle produit néceſſairement les hémorrhoïdes, ou elle les augmente lorſqu'elles exiſtent d'ailleurs. En conſéquence, les perſonnes ſujettes à cette eſpèce de deſcente feront tout ce qui dépendra d'elles, dès qu'elles auront été à la ſelle, pour que l'inteſtin ſe replace ſur-le-champ; elles reſteront couchées dans une poſition horizontale, & comprimeront doucement l'anus juſqu'à ce qu'elles ſoient parvenues à obtenir une réduction complète.

952. Lorſque la deſcente dont je parle, eſt occaſionnée uniquement par la ſortie des excrémens endurcis & volumineux, il faut recourir aux moyens indiqués dans 950, qui pourront ſuffire pour prévenir cette deſcente : mais, chez quelques perſonnes, elle eſt due au relâchement du rectum; dans ce cas elle devient ſouvent très-conſidérable, après même avoir rendu des ſelles liquides : alors il faut recourir aux aſtringens, & aux moyens convenables pour prévenir la chûte de l'inteſtin.

953. Tels ſont les moyens dont l'on doit faire uſage aux premières approches de l'affection hémorrhoïdale. Ils conviennent même, lorſque, faute de les avoir employés, la maladie revient fréquemment, & eſt devenue juſqu'à un certain point périodique (*a*). Néanmoins il y en a encore, dans le dernier cas, quelques autres de néceſſaires. Il eſt ſur-tout eſſentiel de ſe mettre en garde contre l'état de pléthore du corps, & d'éviter, en conſéquence la vie ſédentaire, une nourriture abondante & en particulier l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, qui, dans tous les cas d'hémorrhagie, comme je l'ai déjà obſervé, a la plus grande influence pour augmenter la diſpoſition de la maladie.

954. Il eſt à peine néceſſaire de répéter ici, que l'exercice de toute eſpèce doit être le principal moyen de prévenir & de détruire l'état de pléthore du corps (*b*); mais aux

(*a*) Quoique le flux hémorrhoïdal ſoit quelquefois ſalutaire, on ne peut douter que c'eſt un moyen fort précaire de conſerver la ſanté, & qu'il expoſe à des accidens que le malade n'auroit pas lieu de craindre s'il n'étoit pas ſujet à cette évacuation; car ſouvent elle eſt ſuivie de maladies dangereuſes & rebelles : les moyens indiqués ſont donc néceſſaires, lors même que les hémorrhoïdes ſont devenues en quelque ſorte habituelles.

(*b*) L'exercice eſt auſſi un des moyens de diminuer les congeſtions de la veine porte; car ceux qui ſont accoutumés à un exer-

approches immédiates du flux hémorrhoïdal, il faut éviter de marcher & de monter à cheval, car ces exercices augmentent la détermination du sang vers les vaisseaux hémorrhoïdaux (*a*). Dans d'autres temps, lorsqu'il n'y a pas encore de pareille détermination de formée, ces divers exercices peuvent être employés très-utilement.

955. Le bain froid est un autre remède propre à dissiper la pléthore, & à prévenir l'hémorrhagie; cependant il faut en user avec précaution. Il est quelquefois dangereux lorsque le flux hémorrhoïdal approche, de le détourner tout-à-coup par le bain froid; mais dans les intervalles de la maladie, on peut employer ce remède avec avantage; il est même souvent très-utile aux personnes sujettes à la chûte de l'anus, de se laver fréquemment le fondement avec l'eau froide.

956. Tels sont les moyens de prévenir le retour du flux hémorrhoïdal: on doit les employer dans tous les cas où ce flux n'est pas sur le point de paroître; mais lorsqu'il existe, il faut tâcher de le modérer autant qu'il est possible, faire coucher les malades dans une position horizontale sur un lit dur, éviter tout exercice dans une position droite, user d'un régime rafraîchissant, fuir la chaleur externe, & s'opposer, par l'usage des laxatifs convenables (950), à l'irritation que pourroient produire les excrémens endurcis. D'après ce qui a été dit plus haut, sur l'attention que l'on doit avoir de ne pas augmenter la détermination du sang vers les vaisseaux hémorrhoïdaux, il est aisé de s'appercevoir combien ces mesures sont convenables; & si on ne les négligeoit pas si généralement, beaucoup de personnes éviteroient l'embarras considérable, & les différentes suites fâcheuses qui résultent si fréquemment de cette maladie.

957. Quant à ce qui concerne le reste de la cure, il n'y a guère que deux cas où les personnes attaquées d'hémorrhoïdes ont recours au médecin. Le premier est celui où cette maladie est accompagnée de beaucoup de douleurs; & ce cas se divise en deux autres, suivant que la douleur accompagne les hémorrhoïdes externes ou internes.

cice habituel sont plus gras & mieux portans que les autres hommes, & ils sont rarement sujets aux embarras des viscères du bas-ventre.

(*a*) Il en est de même de tous les exercices qui exigent une position droite; il faut dans ces cas ne les mettre en usage que par intervalles.

958.

958. La douleur des hémorrhoïdes externes survient spécialement lorsqu'une partie considérable du rectum a été poussée au dehors, & que cet intestin n'étant pas réduit, se trouve étranglé par la constriction du sphincter, sur-tout s'il ne survient aucune hémorrhagie capable de dissiper le gonflement de la portion de l'intestin qui est sortie. Quelquefois l'inflammation survient, & aggrave beaucoup la douleur. Dans ce cas, les fomentations émollientes & les bouillies sont quelquefois utiles pour modérer la dernière; mais on obtient plus de soulagement de l'application des sangsues sur les parties tuméfiées.

959. Le second cas où les personnes affectées d'hémorroïdes demandent du secours, est celui où l'hémorrhagie est excessive. D'après l'opinion si généralement adoptée, que cet écoulement est salutaire, & d'après l'observation de certaines personnes qui se sont trouvées quelquefois soulagées de différens maux par le flux hémorrhoïdal, la plupart de ceux qui y sont sujets le laissent facilement aller trop loin; & en effet, les Stahliens ne le regardent comme une maladie que quand il est porté à l'excès. Néanmoins je suis très-persuadé que l'on doit toujours le guérir le plutôt possible.

960. Lorsque la maladie survient comme une affection purement locale, on ne peut pas révoquer en doute les avantages de la règle que je viens d'établir; il paroît même que l'on peut convenablement & sans danger s'opposer au retour des hémorrhoïdes, lorsqu'elles surviennent comme évacuation critique dans le cas d'une maladie particulière; pourvu que cette dernière soit entièrement guérie & détruite.

961. L'on ne peut élever de doute sur la sûreté de la guérison parfaite de cette maladie, que quand elle est l'effet d'un état de pléthore du corps, & de la stagnation du sang dans la région hypochondriaque, ou quand, quoique originairement locale, ses retours fréquens l'ont rendu habituelle, & qu'elle a acquis par-là une connexion avec tout le système; cependant, je crois qu'il sera toujours convenable, dans ces cas même, de modérer l'hémorrhagie, à moins que sa continuité ou ses retours fréquens n'aient augmenté l'état de pléthore du corps, ainsi que la détermination particulière du sang dans les vaisseaux hémorrhoïdaux, & que ces causes, en favorisant à l'excès les rechûtes, n'aggravent tous les inconvéniens & les dangers de la maladie.

962. Bien plus, dans les cas même où le flux hémorrhoïdal reparoît régulièrement (961), il faut toujours tenter promptement de prévenir & dissiper, autant qu'il est possible, l'état de pléthore du corps & la disposition à cet état ; car si l'on y réussit, on pourra supprimer entièrement cette évacuation.

963. Suivant les Stahliens, le flux hémorrhoïdal n'est jamais excessif que quand il occasionne une grande foiblesse, ou la leucophlegmatie : mais cette opinion n'est nullement juste ; & il me semble que dès que l'on apperçoit le moindre indice qui annonce que la maladie tend à produire l'un de ces deux accidens, on doit la considérer comme portée à un excès dont il faut arrêter les progrès.

964. En conséquence, dans tous les cas où la maladie est excessive, ou sur le point de le devenir, & sur-tout lorsquelle dépend de la chûte de l'anus (951), je pense que l'on peut employer sans danger & convenablement les astringens, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur (*a*), non pas cependant dans le dessein de produire une suppression subite & totale, mais pour modérer l'hémorrhagie, & la supprimer entièrement par degrés, pendant qu'en même temps on prendra les mesures nécessaires pour écarter la nécessité de ses retours.

965. Lorsque l'on apperçoit des circonstances (846) qui indiquent une sympathie entre l'affection hémorrhoïdale & l'état de l'estomac, les mesures nécessaires à prendre sont les mêmes que celles qui conviennent dans le cas de goutte atonique (*b*).

(*a*) On n'apliquera les astringens à l'extérieur qu'après avoir modéré l'inflammation des tumeurs hémorroïdales, par les vapeurs d'eau chaude, ou les cataplasmes émolliens, & que quand le sang aura coulé abondamment ; sans ces précautions, l'inflammation pourroit augmenter & même être suivie de gangrène. On peut modérer la douleur par l'application de l'onguent populeum, recourir à l'extrait de saturne, ou même à l'alun incorporé dans quelque substance grasse pour empêcher le retour de l'écoulement.

(*b*) Cet état est alors analogue à celui des goutteux, de manière que tout ce qui peut affoiblir le ton de l'estomac & du système donne lieu au retour du flux hémorrhoïdal. Ainsi, M. Cullen a vu une personne qui ne pouvoit boire une chopine de vin léger sans rappeler les hémorrhoïdes ; chez un autre malade, les fruits produisoient le même effet.

CHAPITRE VI.

De la Ménorrhagie (a), ou du flux immodéré des règles.

966. LE ſang qui ſort du vagin peut tirer ſon origine de différentes parties internes; mais mon deſſein eſt de ne

(*a*) Le caractère de la ménorrhagie conſiſte dans des douleurs du dos, des lombes, du ventre, ſemblables à celles des femmes qui vont accoucher; l'écoulement des règles eſt en même temps plus abondant que de coutume, ou le ſang coule extraordinairement du vagin. N. C. *Genre* XXXIX.

M. Cullen rapporte à ce genre les fleurs blanches & l'avortement. Il ne déſigne ſous la dénomination de fleurs blanches, que l'écoulement blanc du vagin qui n'eſt dû à aucun vice local. Les fleurs blanches accompagnent communément & preſque toujours la ménorrhagie, ou ſurviennent peu après; & il eſt aſſez vraiſemblable que la ſéroſité qui coule alors vient des mêmes vaiſſeaux que ceux qui produiſent les règles, & elle paroît due aux mêmes cauſes; on peut en conſéquence rapporter cette maladie à la ménorrhagie.

Il y a ſix eſpèces de ménorrhagie:

1°. La ménorrhagie *rouge* ſanglante, qui affecte les femmes qui ne ſont ni groſſes, ni nouvellement accouchées. Cette eſpèce comprend le flux immodéré des règles, & le ſuintement ſanguinolent de la vulve.

2°. La ménorrhagie ſanglante des femmes groſſes ou l'*avortement*, qui ſe nomme vulgairement bleſſure, perte rouge des femmes groſſes, perte de ſang: cette eſpèce renferme pluſieurs variétés. Elle ſe nomme bleſſure ou faux-germe quand elle ſurvient dans le premier mois de la conception & qu'il ſort avec le ſang, ſoit tout-à-coup, ſoit à différentes fois, des membranes qui renferment un corps ovale, qui eſt l'embryon. Cette variété prend différens noms, ſuivant le temps où elle arrive; on l'appelle, *a*, avortement du premier au quatrième mois de la groſſeſſe, ſi elle eſt ſuivie de la ſortie du fœtus; *b*, accouchement prématuré, depuis le quatrième juſqu'au ſeptième mois; *c*, couches précoces, quand l'enfant ſort ſix ſemaines ou un mois avant le terme ordinaire. Une autre variété de cette eſpèce de ménorrhagie eſt l'avortement que Sauvages dit être produit par le relâchement de l'uterus.

3°. La ménorrhagie ſanglante des nouvelles accouchées, connue vulgairement ſous le nom de lochies ou vidanges.

4°. La ménorrhagie ſanglante produite par un vice local: telle eſt celle qui accompagne la deſcente, ou la chûte de matrice, & celle qui eſt produite par l'ulcère ſquirreux ou carcinomateux de cet organe.

5°. La ménorrhagie *blanche* ſéreuſe, qui exiſte ſans vice local chez les femmes qui ne ſont pas groſſes.

parler ici que des écoulemens, où l'on peut présumer que le sang vient des mêmes sources que le flux menstruel dans son état naturel; car ce sont les seuls qui doivent être proprement compris sous ce titre: l'on pourroit cependant en désigner un beaucoup plus grand nombre sous la dénomination de *ménorrhagie*, ou d'*hémorrhagie* de l'*utérus*.

967. On peut admettre deux espèces de ménorrhagie, dont l'une affecte les femmes grosses & celles qui sont en couche, & l'autre celles qui ne sont ni grosses, ni accouchées nouvellement. Je ne considérerai pas ici la première espèce de ménorrhagie, parce qu'elle tient aux circonstances de la grossesse & de l'accouchement (dont je ne dois pas parler dans ce cours); mais je me bornerai uniquement à la seconde espèce.

968. L'écoulement immodéré des règles est celui qui revient plus fréquemment, qui continue plus long-temps, ou qui, durant autant que de coutume, est plus abondant qu'il n'est ordinaire à la même personne dans d'autres temps (*a*).

Les signes qui caractérisent cette espèce sont les mêmes que ceux de la ménorrhagie rouge. On doit y rapporter, 1°. les règles viciées, ou les hémorrhoïdes de l'utérus décrites par Sennert; 2°. la leucorrhée d'Amérique décrite par Guillaume Pison, qui sont des fleurs blanches particulières aux Américaines qui les rendent pâles, tristes, & d'une foiblesse extrême; 3°. les fleurs blanches auxquelles sont sujettes les femmes de l'isle de Bourbon, que l'on attribue au déchirement des parties de la génération pendant l'accouchement, & aux bains dont les femmes font usage dans ce pays dans toutes les saisons de l'année, même pendant que les règles coulent: car celles d'entre elles qui ne sont pas mariées ou qui sont stériles sont exemptes de cette maladie.

6°. La ménorrhagie séreuse des femmes grosses, qui est celle où il coule une grande quantité d'eau, long-temps avant la sortie du fœtus. Lorsqu'il n'y a qu'un écoulement modéré d'une matière muqueuse, légèrement rouge, ou visqueuse & transparente, qui sort communément des glandes de Naboth, situées à l'orifice de l'utérus, on l'appelle la leucorrhée de Naboth; mais lorsque l'écoulement survient tout-à-coup & est considérable, on le nomme *leucorrhæa gravidarum*, ou écoulement des eaux.

(*a*) L'on a vu dans la théorie des hémorrhagies, que l'état de pléthore étoit absolument nécessaire pour entretenir l'équilibre entre les conduits excréteurs & les gros vaisseaux. Par ce moyen, toutes les parties du corps sont également distendues, & les vaisseaux continuent de céder jusqu'à ce que l'accroissement soit accompli: mais alors ils acquièrent un certain degré de tension & de résistance. Par la même raison, l'utérus se développe au bout d'un certain temps,

969. La plupart des femmes sont sujettes à quelques inégalités, relativement à la période, à la durée & à la quantité

& se met en équilibre avec le reste du système; il resteroit toujours dans cet état, si le trajet très-court des vaisseaux utérins ne leur donnoit lieu de s'ouvrir & de se dilater très-facilement. Néanmoins si le flux menstruel ne dépendoit que de la distention des vaisseaux, il seroit graduel de même que leur développement, & il ne s'ensuivroit aucune maladie : mais cela n'est pas ainsi; car l'évolution & la distention des vaisseaux donnent lieu à une congestion & à une plénitude dans la partie; d'où il s'ensuit une réaction, ou une action augmentée des vaisseaux, semblable à celle qui arrive dans les cas de congestion ordinaire; c'est pourquoi l'hémorrhagie est fréquemment accompagnée d'un sentiment de plénitude dans les parties voisines, & de douleurs qui s'étendent aux régions des lombes, du pubis, & des aines. Il y a souvent un sentiment de lassitude & de pesanteur dans les cuisses, un gonflement des seins, accompagné de frisson & d'une fièvre qui affectent tout le système.

Ce qui prouve que le flux menstruel dépend de l'état d'équilibre où se trouve l'utérus avec le reste du système, c'est qu'il survient dans le temps ou la pléthore artérielle commence à se manifester, & qu'il cesse lorsque la pléthore veineuse est portée à son plus haut période. Ainsi, cette hémorrhagie commence communément à l'âge de quatorze ans, & cesse à quarante huit ou cinquante ans. Les exceptions à cette règle dépendent de causes particulières; la chaleur, par exemple, les liqueurs spiritueuses, la nourriture animale accélèrent souvent l'éruption des règles; les mêmes causes & l'abus des plaisirs de Vénus, peuvent les prolonger au-delà du terme ordinaire, ou en rendre le retour plus fréquent. On doit regarder comme symptomatiques les écoulemens des règles que l'on a observés passé soixante ans & plus : ils sont presque toujours entretenus par des tumeurs ou d'autres affections de la matrice qui résistent à tous les remèdes.

Lorsqu'il a coulé une certaine quantité de sang, les vaisseaux étant vidés, la congestion se dissipe; mais la déplétion ne s'étend pas plus loin dans ce cas que les vaisseaux utérins; c'est à tort que quelques physiologistes ont pensé qu'elle affectoit tout le système. Ils sont tombés dans cette erreur parce qu'ils ont considéré les vaisseaux comme des tubes rigides, sans faire une attention suffisante à leur contractilité naturelle; ils ont en conséquence regardé les fluides comme sortant d'un tronc commun, & ils pensoient qu'un rameau pouvoit être affecté sans que le total s'en ressentît. Mais cette doctrine est aujourd'hui abandonnée : on convient que les vaisseaux se contractent en proportion de la quantité de fluide qui en est évacuée : cette circonstance empêche la déplétion de s'étendre plus loin que les vaisseaux voisins. C'est ce qui a fait abandonner la doctrine de la révulsion, & recourir aux saignées locales pour dissiper la congestion d'une partie. Le flux menstruel dissipe la congestion & la trop grande distention des vaisseaux utérins; car ces derniers se contractent d'eux-mêmes dès qu'ils sont vidés, & par-là donnent lieu à la suppression de l'hémorrhagie.

de leurs règles : ainsi, toute inégalité de cette nature ne doit pas être considérée comme une maladie ; on ne doit

Quoique dans ce cas les choses reviennent en quelque sorte dans leur premier état, il faut remarquer que les vaisseaux utérins n'étoient en équilibre avec tout le système qu'en conséquence de leur distention : mais comme ils se relâchent dès qu'ils sont vidés, ils ne peuvent plus opposer long temps une résistance suffisante. C'est pourquoi les autres vaisseaux se déchargeront du sang superflu dans ceux de l'utérus, jusqu'à ce qu'ils soient distendus de nouveau & mis en équilibre avec le reste du système ; le sang accumulé s'ouvre alors un passage à cause du peu de résistance qu'opposent les extrémités des vaisseaux, & l'hémorrhagie se renouvelle.

Il n'est pas possible de dire pourquoi cette évacuation arrive tous les mois ; mais il est évident qu'elle doit avoir une période déterminée, & un mois n'est pas plus surprenant que tout autre temps. Il est en conséquence inutile d'admettre une pléthore morbifique générale. L'état particulier des vaisseaux utérins suffit pour expliquer pourquoi le flux menstruel continue à revenir d'une manière si périodique, malgré les divers changemens & les divers états du système. En supposant que ce dernier ait reçu un accroissement ou souffert une diminution de plusieurs onces de fluide, ce changement doit se faire sentir également, en proportion de la grosseur des vaisseaux, dans toutes les branches de l'aorte. Ainsi, les artères hypogastriques peuvent recevoir dans un cas & perdre dans l'autre ; mais la quantité de sang qu'elles reçoivent ou qu'elles perdent est peu considérable & de peu d'effet : de manière que les évacuations médiocres sont peu capables de produire un changement quelconque dans le flux menstruel. Il n'y a que les pertes considérables qui peuvent influer sur cette évacuation ainsi que sur les autres. Néanmoins on peut appercevoir, d'après ce qui vient d'être dit, pourquoi l'utérus est moins sensible aux évacuations du système que le sont les autres parties. La distention des artères utérines paroît dépendre médiocrement de l'hypogastrique ; car on observe que cette artère est peu affectée, quoique ses extrémités soient fort dilatées dans le temps de la grossesse.

La première éruption des règles semble fort liée avec la pléthore générale qui a donné lieu au développement de l'utérus ; cependant plus elle est fréquente, plus elle devient dépendante de cette pléthore générale, & l'habitude la rend bientôt nécessaire. On peut juger des effets de l'habitude par les autres hémorrhagies, qui deviennent de même périodiques & nécessaires. L'effet de l'habitude a même lieu à l'égard des autres excrétions. Ainsi, quelqu'un qui est accoutumé d'uriner avant de se coucher, éprouve tous les soirs la même sensation en se déshabillant, lors même que la vessie n'est pas pleine.

On peut expliquer pourquoi les congestions de l'utérus peuvent quelquefois se communiquer plus universellement. L'utérus paroît être un système séparé des vaisseaux : au bout de quelque temps, l'équilibre n'existe qu'entre ces mêmes vaisseaux & leurs extrémités ; si ces dernières ne s'ouvrent point de manière à donner lieu

regarder comme tels que les désordres qui, étant portés à un degré excessif, sont permanens, & produisent un état évident de foiblesse.

970. Ces circonstances (968-969) sont celles qui constituent principalement la ménorrhagie : je suis convenu que l'on devoit juger de la fréquence, de la durée, & de la quantité des règles, par ce qui arrive d'ordinaire à la même personne dans d'autres temps; néanmoins il est bon d'observer qu'il y a, relativement à ces objets particuliers, une telle uniformité, qu'il est aisé d'appercevoir chez toutes les femmes en général, que toute irrégularité considérable dans l'ordre ordinaire, qui arrive dans un individu quelconque & qui reparoît constamment, doit être considérée au moins comme approchant de l'état morbifique, & exige en conséquence la plupart des précautions que j'indiquerai par la suite comme nécessaires aux femmes qui sont dans cet état.

971. Quelque opinion que l'on adopte, relativement aux circonstances indiquées dans 968 & 969, on doit cependant convenir qu'il faut spécialement juger de l'écoulement immodéré des règles par les symptomes qui affectent les autres fonctions du corps, lesquelles accompagnent & suivent l'écoulement (*a*).

On peut regarder comme immodéré tout écoulement des règles plus considérable que de coutume, précédé de douleur de tête, de vertige, ou de dyspnée, qui a commencé par un accès de froid, & qui est accompagné d'une grande douleur du dos & des lombes, jointe à un pouls fréquent, à la chaleur & à l'altération.

972. Les signes d'après lesquels on peut certainement

à la congestion de se dissiper, l'accumulation deviendra si considérable, qu'elle affectera tout le systême.

(*a*) Le sang menstruel dans l'état naturel coule communément, dans nos climats, trois ou quatre jours, sans douleurs: il est d'une belle couleur vermeille & se coagule facilement. L'écoulement qui est accompagné de douleurs & de mal-aises, qui est en même temps séreux & peu coloré, indique un état morbifique. Il n'est pas possible de déterminer la quantité de sang qui sort par cette voie : elle varie à raison des climats, des tempéramens, & de la manière de vivre; elle se manifeste de meilleure heure, elle est plus abondante & plus régulière dans les pays chauds que dans les pays froids; on ne doit la regarder comme excessive que quand elle est accompagnée des signes décrits dans les paragraphes suivans.

conclure que l'écoulement des règles est immodéré, & qu'il a déjà produit un état de foiblesse dangereux, se tirent des circonstances indiquées dans 968-971, & de leur retour réitéré; le visage devient pale; le pouls s'affoiblit; l'on ressent une foiblesse extraordinaire à se mouvoir; la respiration est précipitée par un exercice modéré; en outre, le dos devient douloureux après être resté quelque temps dans une position droite; les extrémités sont fréquemment froides, & les pieds paroissent vers le soir affectés d'un gonflement œdémateux.

973. La foiblesse ainsi produite se manifeste encore souvent par des affections de l'estomac, telles que l'anorexie & d'autres symptomes de dyspepsie; par une palpitation de cœur & de fréquentes syncopes; par une foiblesse d'esprit, telle que des causes légères produisent des émotions violentes, sur-tout lorsque ces causes surviennent sans être attendues.

974. Le flux des règles qui est accompagné de stérilité chez les femmes mariées, peut généralement être considéré comme immodéré & morbifique.

975. Il en est de même, en général, de l'écoulement des règles, qui est précédé & suivi de fleurs blanches.

976. Je parle ici de la ménorrhagie comme d'une hémorrhagie active, car je pense que la menstruation, dans son état naturel, est toujours de ce genre (*a*); il peut, il est vrai, y avoir des cas où la ménorrhagie peut être considérée comme purement passive, mais il me semble qu'il n'est pas possible d'en parler aussi convenablement dans un autre endroit.

977. La cause prochaine de la ménorrhagie (968 & *seq.*) consiste, ou dans l'effort hémorrhagique des vaisseaux utérins, qui est extraordinairement augmenté, ou dans le relâchement contre nature des extrémités des artères utérines, l'effort hémorrhagique subsistant dans son état naturel.

(*a*) Chez presque toutes les femmes le pouls s'accélère aux approches des règles; il survient chez un grand nombre de petites tumeurs inflammatoires, autour du nez, des lèvres, ou dans d'autres parties, peu avant l'écoulement; elles ont plus d'activité dans ce temps, & sont plus irascibles; elles sont plus sensibles au froid & ressentent de légers frissons; elles ont enfin différens symptomes que l'on observe aussi aux approches des hémorrhagies actives, & les maladies dont elles sont affectées alors sont en général plus graves.

978. Les causes éloignées (*a*) de la ménorrhagie peuvent être, premièrement, celles qui augmentent l'état de pléthore des vaisseaux utérins, telles que des alimens pris en grande quantité & fort nourrissans, l'excès des liqueurs fortes, & l'ivresse fréquente (*b*) : deuxièmement, les causes qui déterminent le sang à se porter avec plus d'abondance & de force vers les vaisseaux utérins, telles que les efforts considérables de tout le corps, les commotions générales produites par les chûtes, les coups ou les fortes contusions du bas-ventre, tout exercice violent, particulièrement la danse, & les passions vives : troisièmement, tout ce qui irrite particulièrement les vaisseaux de l'utérus (*c*), tels que

(*a*) On peut rapporter les causes de la ménorrhagie à la pléthore générale morbifique ; car quoique l'utérus acquierre par l'habitude une pléthore indépendante des autres parties, cependant lorsque cette évacuation est excessive, ce viscère peut être affecté par la pléthore générale, comme on le voit chez les femmes qui mangent beaucoup, & chez celles qui sont exposées à la chaleur.

(*b*) L'opium augmente également les congestions ; mais il est difficile de déterminer s'il produit cet effet en relâchant les petits vaisseaux, & en augmentant en même temps l'action des gros. En Asie, où l'on fait habituellement usage d'une grande quantité d'opium, on observe qu'il raréfie le sang, & dispose aux hémorrhagies. M. Cullen a vu des cas où l'opium a augmenté les règles. Les liqueurs spiritueuses semblent agir de la même manière. Les règles sont considérables chez les femmes qui boivent beaucoup : souvent cette évacuation continue passé cinquante ans chez celles qui ont abusé des liqueurs fortes, comme on l'observe quelquefois chez celles qui se sont accoutumées à en prendre, soit dans les cas d'affection hystérique, soit pour favoriser l'écoulement des règles. J'en ai vu quelques-unes qui se sont trouvées très-mal d'avoir bu secrètement des spiritueux dans ces circonstances. Car ils ne conviennent jamais aux jeunes personnes fort pléthoriques où souvent les règles ne coulent pas, parce que l'état de constriction est porté à l'excès.

(*c*) Quoique la proportion de l'utérus avec le reste du systême soit toujours la même, tout ce qui irrite la matrice ou y détermine plus de sang, doit augmenter les règles ; mais aucune irritation n'est plus efficace que les plaisirs de Vénus & même les desirs. Ils sont très-utiles pour aider la menstruation quand elle est tardive. Les femmes les plus voluptueuses ont communément des règles très-copieuses. Mais cette disposition au plaisir peut être la conséquence d'une plus grande quantité de sang déterminé vers l'utérus qui l'irrite & excite les desirs, comme il arrive aux animaux dans certaines saisons. Quoique cette disposition soit une conséquence de la détermination particulière, elle peut néanmoins encore l'augmenter.

l'excès des plaisirs de Vénus, l'usage de ces mêmes plaisirs pendant le temps de la menstruation, la constipation, en ce qu'elle donne lieu à des efforts violens en allant à la selle (*a*), & le froid appliqué aux pieds: quatrièmement, les causes capables de distendre extraordinairement & de forcer les extrémités des vaisseaux utérins; savoir, les avortemens fréquens, les couches réitérées chez les femmes qui ne nourrissent point; enfin, les accouchemens longs & difficiles (*b*); ou en dernier lieu, les causes qui produisent un relâchement général, telles que l'habitude de rester dans des chambres chaudes, l'usage immodéré des boissons chaudes qui énervent, comme le thé & le café (*c*).

979. Les effets de la ménorrhagie sont indiqués dans 972-973, où j'ai parlé des différens symptomes qui l'accompagnent; il est aisé de voir par ces derniers quelles sont les conséquences que l'on a à redouter (*d*).

(*a*) La force nécessaire pour chasser les excrémens endurcis agit si fortement sur l'utérus, qu'elle produit quelquefois des hémorrhagies avant la période ordinaire.

(*b*) Ces circonstances donnent lieu à une conformation particulière de l'utérus. Ainsi, les femmes qui ont eu plusieurs enfans sont sujettes à avoir des règles plus abondantes que les vierges, & en considérant la dilatation étonnante que les vaisseaux acquièrent pendant la grossesse, il est difficile de concevoir comment ils peuvent ensuite se contracter. Nous ne devons donc pas être surpris de ce qu'ils deviennent plus dilatables & plus sujets a de grandes congestions: car les accouchemens fréquens & les avortemens détruisent le ton de l'utérus. Ce cas est communément joint aux fleurs blanches qui sont dues au relâchement des vaisseaux qui se contractent suffisamment pour résister aux globules rouges du sang, mais trop peu pour retenir la matière séreuse.

(*c*) Dans ces cas, les vaisseaux de l'utérus sont dans un état de relâchement particulier, & sont en conséquence moins disposés à résister à l'impulsion du sang. Ce relâchement peut dépendre de la diminution du ton de tout le système, comme il arrive à celles qui ont les fibres lâches, ou de la conformation originelle de l'utérus; c'est à cette dernière cause que l'on peut attribuer les règles prématurées. Il y a quelques femmes qui ne sont ni pléthoriques, ni robustes, & chez lesquelles les règles paroissent plutôt que chez d'autres. Ce qui semble dépendre d'une disposition de l'utérus à se développer de bonne heure, ou du relâchement de ses vaisseaux. Ainsi, la quantité des règles n'est pas toujours en proportion de la grosseur du corps & de la pléthore: alors il y a peu de remèdes.

(*d*) Les femmes qui négligent de porter remède à cette maladie dans ses commencemens, deviennent sujettes à un grand

980. Le traitement & la cure de la ménorrhagie doivent varier en raison des différentes causes qui l'ont produite.

Il faut, dans tous les cas, s'occuper d'abord d'écarter, lorsqu'on le peut, les causes éloignées; & ce moyen suffira souvent pour prévenir entièrement la maladie.

Lorsqu'on n'a pu éviter les causes éloignées, ou que l'on a négligé de le faire, & que les règles sont, en conséquence, devenues fort abondantes, il faut, pour les modérer autant qu'il est possible, s'abstenir de tout exercice, soit aux approches ou pendant la durée de la menstruation; tâcher d'éviter même la position droite (*a*), fuir la chaleur externe, & par conséquent les chambres chaudes & les lits mols (*b*); faire usage d'une nourriture légère & rafraîchissante, boire froid, au moins autant que le permettra l'habitude déjà contractée; éviter l'usage des plaisirs

nombre d'autres qui produisent même la stérilité; car la grossesse & la conception ne peuvent avoir lieu quand les vaisseaux manquent d'un ton suffisant pour résister au flux menstruel.

On peut juger du danger de la ménorrhagie, non seulement par les symptomes indiqués dans 972 & 973, mais même par l'âge des malades & la couleur du sang: souvent la ménorrhagie survient vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, & est un symptome qui précède la cessation des règles, sur-tout chez les femmes pléthoriques; ou bien elle arrive chez les jeunes personnes lorsque les règles ont été supprimées pendant plusieurs mois: dans ces cas, la maladie est moins grave, sur tout si le sang est d'un rouge foncé & s'il se coagule facilement; mais s'il est peu coloré, ichoreux ou fétide, il y a beaucoup plus à craindre.

La ménorrhagie produite par des causes externes, telles que les coups, les chûtes, l'avortement ou l'accouchement difficile, se guérit facilement chez les femmes bien constituées.

La ménorrhagie violente qui survient tout-à-coup chez les femmes vives & pléthoriques qui ont passé cinquante ans, est communément difficile à arrêter: elle est souvent entretenue par le squirre de l'utérus.

Le sang fétide, ichoreux, qui sort de temps en temps avec douleurs, annonce communément un ulcère à la matrice.

Il n'y a point de ménorrhagie plus dangereuse que celle qui survient chez les femmes grosses: elle est souvent mortelle, si elle n'est pas suivie de l'expulsion du foetus.

(*a*) Il faut que la malade soit toujours couchée les pieds plus élevés que le reste du corps, comme l'ont recommandé les anciens.

(*b*) Les lits de plumes, & même les matelats de laine, sont pernicieux, à cause qu'ils échauffent; il faut, en conséquence, préférer les sommiers de crin. Quelques auteurs ont recommandé de coucher même sur la paille. Il faut en outre éviter de parler haut, & tout ce qui peut émouvoir les passions.

de Vénus, prévenir la constipation, ou la dissiper par les laxatifs, qui stimulent légérement.

Le sexe néglige communément d'éviter les causes éloignées de cette maladie, ou de la modérer dans son commencement. C'est par cette négligence qu'elle devient si fréquemment violente & difficile à guérir ; car le retour fréquent de la menstruation copieuse peut être considéré comme la cause du relâchement considérable des extrémités des vaisseaux de l'utérus.

981. Lorsque la menstruation a été précédée de quelques désordres dans d'autres parties du corps, & qu'elle est accompagnée de douleurs du dos, semblables à celles qui précèdent l'accouchement, & de symptomes fébriles, la saignée du bras peut alors convenir, lorsque en même temps l'écoulement semble être abondant ; mais elle n'est pas souvent nécessaire (*a*) : il suffira même, dans la plupart des causes, d'employer avec beaucoup d'attention & de promptitude, les moyens propres à modérer l'écoulement, qui ont été indiqués dans le dernier paragraphe (*b*).

(*a*) La saignée ne convient que dans les cas où il y a turgescence, pléthore & diathèse inflammatoire. Alors elle doit précéder l'usage des autres remèdes, qui, sans elle, seroient peu utiles, comme on l'a sur-tout observé relativement aux astringens. La première saignée doit être fort copieuse. L'on doit peu compter sur la pratique de ceux qui recommandent de tirer du sang du bras en petite quantité & souvent, ou de faire même la saignee à plusieurs reprises, en mettant de temps en temps le doigt sur l'ouverture, comme l'a pratiqué Riviere : cette méthode étoit fondée sur les idées que l'on avoit sur la révulsion, & mérite, en conséquence, peu d'attention.

On a remarqué que dans les cas de relâchement, la saignée augmentoit l'écoulement : elle a même quelquefois produit l'avortement.

(*b*) Il est sur-tout essentiel dans ce cas d'entretenir la liberté du ventre par les laxatifs rafraîchissans, tels que la pulpe de casse & les tamarins, la crême de tartre, &c. Les Anglois préfèrent le soufre, parce qu'il relâche sans irriter le rectum.

Il faut donner les emulsions, le nitre & les acides à grandes doses. Dickson regarde sur-tout le nitre comme très-avantageux dans les hémorrhagies de l'utérus, lorsque le pouls n'est ni fébrile, ni dur ; car il a observé dans les autres cas, que l'*élixir de vitriol acide*, donné en petite quantité & réitéré très-fréquemment, étoit beaucoup plus avantageux.

On redoute les vésicatoires, parce qu'ils occasionnent quelquefois la strangurie ; néanmoins ils ont été utiles lorsqu'il y avoit des marques d'action augmentée & de diathèse inflammatoire : ils

982. Lorsque l'état de foiblesse & de relâchement général qui se manifeste par la constitution de la malade, les causes éloignées qui ont précédé (978), l'absence des symptomes qui indiquent l'action augmentée des vaisseaux de l'utérus (981), le retour fréquent de la maladie, & en particulier les fleurs blanches qui paroissent dans les intervalles de la menstruation, donnent lieu de présumer que l'écoulement immodéré des règles est dû au relâchement de l'utérus; il faut alors, non-seulement employer tous les moyens indiqués dans 980, pour modérer l'hémorrhagie, mais encore éviter tout ce qui peut irriter, parce que toute irritation produit un plus grand effet à proportion que les vaisseaux sont plus relâchés & prêtent davantage. Si l'on s'apperçoit qu'un certain degré d'irritation concourt avec cet état de relâchement, on peut recourir aux narcotiques pour modérer l'écoulement; mais leur usage exige beaucoup de précaution (*a*).

Si, malgré ces mesures, l'écoulement est très-abondant, on peut employer les astringens (*b*), tant à l'extérieur qu'à

agissent alors comme un puissant antispasmodique, & déterminent les humeurs vers la surface. Les anciens recommandoient dans la même vue les ventouses. Hippocrate conseilloit de les appliquer au-dessous des mamelles; mais comme peu de femmes voudroient se soumettre à cette opération, & que l'on en a redouté les suites, Plater & Freind ont conseillé de les mettre entre les deux épaules, ou sur les bras, & ils pensent qu'elles sont aussi efficaces.

(*a*) Les narcotiques ne conviennent que quand l'irritation est considérable, que la ménorrhagie a duré long-temps, & que le pouls est fort petit. On a conseillé dans ce cas la semence de jusquiam & les pilules de cynoglosse; mais l'opium pur, ou le laudanum, sont préférables; la torréfaction que quelques auteurs veulent que l'on fasse subir à l'opium pour le rendre astringent est au moins inutile; la vertu de ce remède dépend de la dose à laquelle on le prescrit, & non des prétendus correctifs que l'on y joint. Il vaut mieux en général le réitérer souvent à petite dose, que d'en donner tout-à-coup une grande quantité.

(*b*) On a recommandé un grand nombre d'astringens; mais le plus efficace de tous, & peut-être le seul sur lequel on puisse compter dans les hémorrhagies de l'utérus, est l'alun donné intérieurement & appliqué à l'extérieur. On le mêle communement avec le sang-dragon, parce qu'alors il se dissout plus lentement dans l'estomac, qui le supporte mieux, & l'on peut, en conséquence, le faire prendre à des doses plus considérables. Thompson assure, dans les Essais de Médecine publiés par la Société d'Edimbourg, qu'il ne connoît pas de médicament plus efficace pour prévenir le retour trop fréquent des règles, ou leur trop grande

l'intérieur. Dans des cas semblables, quelques doses d'émétiques ne pourroient-elles pas être utiles (*a*) ?

983. Lorsque la ménorrhagie dépend du relâchement des vaisseaux utérins, il convient, pendant les intervallles de la menstruation, d'employer les toniques, tels que les bains

quantité, & pour arrêter toutes les ménorrhagies considérables. Dans les cas de perte violente, il donnoit un demi-gros d'un mélange de parties égales de sang-dragon & d'alun, & il a rarement vu ce remède ne pas supprimer l'hémorrhagie après en avoir pris trois ou quatre gros. Helvetius donnoit la même quantité de ce mélange tous les quarts d'heure dans les hémorrhagies violentes; mais il n'en faisoit usage qu'après avoir fait précéder les saignées & les antiphlogistiques. Je ne parlerai pas de la décoction de grande consoude, de plantain, de renouée, de bistorte, de l'infusion d'écorce d'orange, ni du suc d'ortie & d'autres remèdes que l'on recommande en même temps que l'alun, parce qu'on ne doit pas compter sur leurs vertus. Quoique l'alun soit plus sûr & moins stimulant que les autres astringens, il ne faut pas le continuer long-temps, parce que son excès peut être dangereux & affecter tout le système.

Comme les astringens occasionnent la constipation, il faut, pendant leur usage, entretenir la liberté du ventre par les laxatifs antiphlogistiques & les lavemens.

Dans le cas où la foiblesse est extrême, l'on peut appliquer extérieurement sur la région des lombes & sur le bas-ventre, les épithêmes avec l'eau froide & le vinaigre; car il faut, comme l'observe Hippocrate, *aph. 24*, *sect. V*, ne pas appliquer l'eau froide sur la partie même d'où coule le sang, mais dans les environs. Dans les cas très-urgens, lorsque les autres remèdes sont sans succès, on peut recourir à l'application de la glace. Ainsi, Michelotti arrêta sur-le-champ une hémorrhagie utérine qui avoit résisté à tous les remèdes, & même à l'eau très-froide, en faisant appliquer, dans le milieu de l'été, de la glace sur les jambes, les genoux, les cuisses & les lombes; mais il ne faut pas oublier que ces remèdes ne conviennent que quand il n'y a plus rien à redouter de la diathèse inflammatoire.

Dans les cas les plus urgens, on a recommandé les pessaires & les tampons chargés de dissolution de vitriol & les injections astringentes avec le vinaigre; mais ces remèdes violens ne conviennent que dans les hémorrhagies passives, telles que celles qui surviennent à la suite des accouchemens laborieux, &c.

(*a*) On a employé avec succès en Angleterre le verre d'antimoine ciré, dans la ménorrhagie; M. Cullen a retiré le même avantage de l'ipécacuanha. Scardone soupçonne qu'on peut l'employer dans les cas où l'hémorrhagie est modérée, & il rapporte un exemple où il l'a vu réussir; mais c'est sans fondement qu'il croit que ce vomitif agit comme astringent: son effet est de dissiper le spasme; il convient donné à petite dose, & souvent réitéré, lorsque le froid de l'air a déterminé la ménorrhagie.

froids & les chalybés (*a*). Les exercices de la gestation peuvent aussi être très-utiles, tant pour fortifier tout le système, que pour empêcher la détermination du sang vers les parties internes.

984. Les remèdes indiqués dans les deux derniers paragraphes, peuvent s'employer dans tous les cas de ménorrhagie, quelle qu'en soit la cause, lorsque cette maladie a déjà donné lieu à un degré considérable de foiblesse de tout le corps.

CHAPITRE VII.

De la Leucorrhée, ou des fleurs blanches.

985. On peut comprendre, comme on l'a fait, sous l'une de ces deux dénominations, tout écoulement séreux ou puriforme du vagin. Ces écoulemens peuvent cependant être variés & venir de différentes sources, qui ne sont pas encore bien déterminées : mais je me borne ici à parler uniquement de celui que l'on peut présumer venir des mêmes vaisseaux qui, dans leur état naturel, fournissent le sang menstruel.

986. Je conclus que l'écoulement du vagin est de ce genre, 1°. quand il attaque les femmes sujettes aux flux immodéré des mois, & chez lesquelles ce dernier est dû à

(*a*) Les eaux minérales ferrugineuses, considérées comme toniques, ne le cèdent à aucun remède ; l'union du fer à l'eau est un moyen de prévenir la pléthore. Les eaux ferrugineuses passent facilement par les différens canaux de la sueur & de l'urine : elles semblent favoriser les évacuations séreuses, poussent les humeurs vers la surface, & n'occasionnent qu'une foible détermination vers l'utérus. D'ailleurs les malades jouissent, en les prenant, du grand air, ce qui contribue beaucoup au succès.

L'air froid, ainsi que le bain froid, ne conviennent que quand le relâchement est général, & qu'il y a perte de ton. Si l'hémorrhagie dépend d'un état de pléthore ou de la circulation augmentée, ces moyens sont très-incertains, & souvent ils aggravent la maladie.

On peut dire la même chose du quinquina ; il ne convient que dans les cas de foiblesse, il n'agit que comme tonique & antispasmodique, & non comme astringent ; il est en conséquence nuisible quand les douleurs vives des reins & de la région lombaire indiquent un état de spasme considérable.

des causes qui affoiblissent les vaisseaux de l'utérus; 2°. quand il paroît principalement, & souvent uniquement, un peu avant l'écoulement des règles, & immédiatement après; 3°. quand cet écoulement diminue, en proportion de ce que les fleurs blanches augmentent (*a*); 4°. quand les fleurs blanches continuent après que les règles ont cessé entièrement, & qu'elles paroissent observer en quelque sorte un retour périodique; 5°. quand elles sont accompagnées des effets de la ménorrhagie (972-973); 6°. quand l'écoulement n'est ni précédé, ni accompagné de symptomes qui indiquent quelques affections locales de l'utérus; 7°. quand la leucorrhée n'a point paru immédiatement après avoir eu commerce avec quelqu'un qui pourroit être soupçonné d'avoir communiqué l'infection, & qu'elle n'a pas été accompagnée, en commençant, d'aucune affection inflammatoire des parties de la génération.

987. La matière qui sort dans la leucorrhée varie beaucoup, quant à sa consistance & à sa couleur; mais il n'est pas toujours possible, d'après ces apparences, de déterminer quelle est sa nature, ou quelle est la source particulière d'où elle tire son origine (*b*).

(*a*) Cela arrive fréquemment quand les fleurs blanches sont considérables, parce que l'évacuation du sérum diminue la disposition à la pléthore active.

(*b*) Cet écoulement peut être produit par les glandes muqueuses de l'utérus, sans que ce viscère soit affecté, & n'être qu'une sérosité qui, en restant en stagnation, a pris l'apparence de pus: quelquefois il vient uniquement des glandes muqueuses du vagin, alors il ressemble à la gonorrhée, il a différens degrés de fétidité & de consistance; d'autres fois, il dépend d'ulcères du vagin & de l'utérus; c'est pourquoi le diagnostic en est très-difficile. On ne trouve rien dans les auteurs qui caractérise certainement ces affections.

On peut soupçonner que les fleurs blanches sont entretenues par un ulcère lorsqu'elles ont été précédées des signes de l'inflammation de l'utérus ou du vagin, lorsqu'elles sont la suite d'accouchemens difficiles, lorsqu'elles surviennent chez des femmes dont les règles ont cessé depuis long-temps, & qui ressentent de temps en temps des douleurs vives & lancinantes dans la région de la matrice; mais il n'y a plus lieu d'en douter lorsque la fièvre lente survient.

On a souvent confondu les fleurs blanches avec la gonorrhée virulente; quelquefois ces maladies sont difficiles à distinguer. Néanmoins on doit soupçonner la dernière lorsqu'il survient, sans aucune cause évidente, un écoulement séreux ou puriforme, accompagné de signes d'inflammation chez des femmes qui ne sont pas sujettes aux fleurs blanches.

988.

988. La leucorrhée, dont je vais parler, caractérisée par les différentes circonstances indiquées (986), paroît être due aux mêmes causes que l'espèce de ménorrhagie que je suppose venir du relâchement de l'extrémité des vaisseaux de l'utérus; en conséquence, elle suit souvent ou accompagne cette ménorrhagie (*a*) : néanmoins, quoique la leucorrhée dépende particulièrement du relâchement indiqué, elle peut être produite par des irritations capables de donner lieu à ce relâchement, & elle paroît toujours être augmentée par toute espèce d'irritation qui agit sur l'utérus.

989. Quelques auteurs ont avancé que différentes circonstances où se trouvoient les autres parties du corps, pouvoient contribuer à produire & à entretenir cette affection de l'utérus dont je m'occupe présentement (*b*); mais

Dans la gonorrhée, l'écoulement vient particulièrement des parties voisines du canal de l'urètre : il est précédé de démangeaisons, d'inflammation, & d'un sentiment de chaleur lorsque les urines coulent; l'orifice du canal de l'uretère est proéminent & douloureux, la malade a des envies fréquentes d'uriner. Ces signes ne se rencontrent dans les fleurs blanches que quand elles ont duré long-temps, & ils sont alors accompagnés communément de douleurs des lombes & d'un état général de foiblesse. Les fleurs blanches viennent plus lentement que la gonorrhée, & souvent elles sont la suite de l'irrégularité des règles, de l'avortement, des efforts, ou de mal-aise qui ont duré long-temps.

La couleur verte ou jaune de l'écoulement n'est pas un signe de gonorrhée, comme on le croit communément; car les fleurs blanches, même modérées ou récentes, prennent souvent ces couleurs aux approches des règles, ou lorsqu'une cause quelconque a irrité l'utérus ou le vagin; alors il faut faire particulièrement attention aux autres symptomes qui caractérisent la leucorrhée.

(*a*) Souvent les fleurs blanches anciennes sont accompagnées des mêmes symptomes que le flux menstruel, tels que les douleurs des lombes & du dos.

(*b*) L'état général de tout le corps peut favoriser les fleurs blanches : ainsi les personnes foibles y sont particulièrement sujettes; la vie sédentaire & les affections de l'ame qui diminuent l'activité de la circulation, telles que la tristesse, les augmentent; l'air y influe aussi beaucoup : j'ai vu des personnes chez lesquelles cet écoulement cessoit lorsqu'elles étoient à la campagne, & reparoissoit dès qu'elles étoient de retour à la ville, les mêmes causes qui donnent lieu aux hémorrhagies produisent aussi les fleurs blanches; mais c'est une erreur grossière de croire que cette maladie dépend de cacochymie, ou de l'état du foie, de la tête, &c.; aucun de ces faits n'est prouvé : j'ai vu fréquemment de jeunes personnes, d'ailleurs très-bien portantes, être

je n'ai pu m'assurer de la réalité de ces causes, & il me paroît que, quand cette leucorrhée ne dépend pas de la foiblesse générale du système, elle est toujours une affection primitive de l'utérus ; & les affections des autres parties du corps qui peuvent accompagner les fleurs blanches, doivent en être considérées comme les effets, plutôt que comme les causes.

990 Les effets de la leucorrhée ressemblent beaucoup à ceux de la ménorrhagie ; ils produisent une foiblesse générale, qui se manifeste particulièrement sur les fonctions de l'estomac : néanmoins si la leucorrhée est modérée, & n'est pas accompagnée d'un degré considérable de ménorrhagie, elle peut souvent continuer long-temps sans produire un grand degré de foiblesse, & ce n'est que quand l'écoulement a été très-copieux & continuel, que ses effets en ce genre sont très-remarquables.

991. Mais on peut supposer, lors même que les effets de la leucorrhée sur tout le corps ne sont pas fort considérables, qu'elle affoiblit le système de la génération ; & il me semble assez probable que cet écoulement contribue souvent à produire la stérilité.

992. La matière évacuée dans la leucorrhée est d'abord généralement douce : mais lorsque la maladie a continué quelque temps, cette matière devient quelquefois âcre, & elle peut irriter, ou même corroder la surface des parties sur lesquelles elle passe, & produire différens désordres accompagnés de douleur.

993. J'ai supposé que la leucorrhée étoit produite par les mêmes causes que l'espèce de ménorrhagie qui est particulièrement due au relâchement des vaisseaux utérins ; on doit, en conséquence, la traiter, & en tenter la guérison par les moyens indiqués dans 982 (*a*), pour la cure de

sujettes aux fleurs blanches long-temps avant l'âge de puberté ; d'où l'on doit conclure que la cachexie & les autres affections sont l'effet & non la cause des fleurs blanches.

(*a*) J'ai vu cependant des cas où la maladie paroissoit dépendre d'un état de phlogose & d'irritation de l'utérus, & où les antiphlogistiques, les laxatifs, le petit-lait, les bains & les acides continués long-temps ont modéré l'écoulement. Cette méthode convient particulièrement lorsque les malades se plaignent de ressentir une chaleur considérable dans la région de la matrice & des douleurs des lombes. Il faut sur-tout entretenir la liberté du ventre.

la ménorrhagie, & être moins réservé sur l'usage des astringens (a).

994. Comme la leucorrhée dépend généralement d'une perte considérable de ton dans les vaisseaux de l'utérus, on est parvenu à la modérer & quelquefois à la guérir par certains médicamens stimulans, qui agissent communément sur les voies urinaires, & qui, à raison de la proximité de ces dernières parties, communiquent souvent leur action à l'utérus. Tels sont, par exemple, les cantharides, la térébenthine, & d'autres baumes de nature semblable (b).

Lorsque les fleurs blanches surviennent vers l'âge de la puberté, où le sang est dans une espèce de mouvement d'effervescence, lorsqu'elles affectent des personnes qui mangent beaucoup, qui mènent une vie sédentaire, & qui paroissent robustes, pléthoriques & être stimulées par les desirs vénériens, telles que les jeunes veuves, plusieurs auteurs, tels que Mercatus, Roderigue à Castro, Hoffmann & autres, recommandent la saignée : ce moyen est des plus efficaces dans ces circonstances. On a vu, en conséquence, les fleurs blanches disparoître après des maladies aiguës qui avoient obligé de recourir aux saignées réitérées & au régime le plus austère.

(a) Il ne faut cependant employer les astringens qu'après les remèdes généraux & lorsque l'écoulement a duré quelque temps. Les martiaux, tels que le tartre calybé, le vitriol martial, les eaux ferrugineuses, sont les remèdes les plus convenables ; on peut donner ceux qui portent légèrement à la peau, tels que les décoctions de bardane & d'esquine.

(b) On a employé dans la même vue la rhubarbe, unie au baume du Pérou, au mercure & à la scammonee.

On a vu réussir les fumigations avec l'encens, le succin, le cinnabre.

M. Cullen regarde l'avortement comme une espèce de ménorrhagie ; je vais en conséquence ajouter quelques réflexions sur cet objet, d'après ses leçons.

De l'Avortement.

La théorie de la conception étant fort obscure, celle de l'avortement doit l'être aussi, puisqu'elle en dépend beaucoup. Néanmoins les propositions suivantes pourront contribuer à diriger dans la pratique.

La grossesse subsiste par le moyen de l'inosculation des vaisseaux de l'utérus avec le placenta, & dépend de cette même inosculation. Le placenta peut être détaché de l'utérus par l'augmentation de circulation dans les vaisseaux utérins, ou bien par la foiblesse de l'extrémité des petits vaisseaux qui s'inosculent avec le placenta. Par conséquent, on doit mettre au rang des causes de l'avortement, 1°. tout ce qui augmente l'impétuosité de la cir-

culation du sang, comme l'exercice violent, les passions vives; 2°. tout ce qui peut diminuer le ton des vaisseaux utérins.

Ainsi, les femmes dont les règles sont abondantes & qui ont des fleurs blanches, sont plus disposées à l'avortement que d'autres, ce qui prouve que les causes de l'avortement sont les mêmes que celles de la ménorrhagie; mais la difficulté est de déterminer s'il est dû à l'impétuosité de la circulation ou au relâchement des vaisseaux.

Lorsqu'il y a des symptomes qui annoncent l'avortement, il faut mettre la malade à la diète : la nature l'indique ; car les femmes desirent alors des alimens peu nourrissans qu'elles n'aimoient pas même avant, tels que la salade, les fruits, & elles ont du dégoût pour la viande.

Le repos & la posture horisontale ont empêché l'avortement : mais quand il n'est anoncé ni par des douleurs considérables, ni par un écoulement, il n'y a rien de plus propre à le prévenir, ni de plus favorable à la santé des femmes grosses que de leur permettre d'aller en voiture : son usage a été très-utile aux femmes sujettes à l'avortement.

Quand il y a des symptomes de turgescence, disposition inflammatoire & accélération de la circulation, la saignée est absolument nécessaire; mais si les fleurs blanches, ou la ménorrhagie, qui ont précédé, donnent lieu de soupçonner le relâchement, & s'il paroît des symptomes contraires aux premiers, la saignée est nuisible, & fait même quelquefois avorter. Ce qui est dû à ce que l'inosculation du placenta avec l'utérus dépend du ton & de la force des vaisseaux de la partie, & tout ce qui peut détruire ce ton occasionne l'avortement. Quand il y a relâchement, les bains froids peuvent être utiles ; dans le cas contraire, ils seroient nuisibles.

Lorsqu'une hémorrhagie violente annonce l'avortement, les astringens peuvent être nécessaires. Mais comme ils ont peu d'efficacité dans le cas de relâchement, on pourroit y substituer les toniques. M. Cullen a employé le quinquina avec succès, mais il observe qu'il est très-nuisible si l'on prend le change sur la cause de la maladie.

Nous n'avons parlé ici que des avortemens qui sont produits par les mêmes causes que la ménorrhagie ; ceux qui sont dus à d'autres maladies, telles que la toux, la constipation, l'appétit désordonné, les convulsions, doivent être traités par les remèdes propres à ces maladies. L'avortement occasionné par le détachement du placenta, la mort de l'enfant, &c. n'est pas de notre objet.

CHAPITRE VIII.

De l'Aménorrhée, ou de l'interruption du flux menstruel.

995. QUELLE que soit la place la plus convenable à l'aménorrhée (*a*) dans un système de nosologie méthodique, il ne peut être impropre d'en parler ici comme d'un objet de pratique, immédiatement après avoir considéré la ménorrhagie.

996. On doit admettre deux espèces différentes d'interruption de flux menstruel : dans l'une, les règles ne commencent pas à couler dans le période de la vie où elles ont coutume de paroître ; & dans l'autre, après avoir paru régulièrement pendant quelque temps, elles cessent de revenir à leurs périodes ordinaires, par d'autres causes que la conception ; le premier de ces cas se nomme *rétention*, & le dernier *suppression* des règles.

997. L'écoulement des règles dépend de la force avec laquelle les artères utérines poussent le sang dans leurs extrémités, & les ouvrent pour laisser échapper le sang rouge ; en conséquence, l'interruption du flux menstruel doit dépendre ou d'un défaut de force convenable dans l'action des artères utérines, ou de quelque résistance ex-

(*a*) L'aménorrhée forme le CXXVI de la Nosologie de l'auteur, & se trouve dans la classe des *épischèses* ou des suppressions des évacuations naturelles.

L'aménorrhée est une maladie dans laquelle les règles coulent moins que de coutume, ou ne coulent pas du tout, quoiqu'il n'y ait pas de grossesse.

Il y a trois espèces d'aménorrhée : dans la première, qui se nomme *emensio mensium*, ou rétention des règles, l'écoulement ne paroît pas à l'âge de la puberté, passé le période auquel il a coutume de se manifester, & il y a en même temps différentes affections morbifiques.

La seconde espèce, qui se nomme suppression, a lieu chez les adultes, où les règles, dont le retour périodique étoit établi, se suppriment.

La troisième espèce, est celle où les règles coulent moins abondamment que de coutume & avec douleur.

traordinaire de leurs extrémités (*a*). Je suppose que le premier cas est la cause la plus ordinaire de rétention, & le second la cause la plus commune de suppression ; je vais parler plus particulièrement de chacune de ces causes.

998. La rétention des règles, que ceux qui ont écrit en latin nomment *emansio mensium*, ne doit pas être considérée comme maladie, uniquement parce que les règles ne coulent pas au période qui est ordinaire à la plupart des autres femmes. Ce période varie tellement, suivant les différens individus, que l'on ne peut précisément lui assigner un temps qui soit propre au sexe en général.

Dans notre climat, les règles paroissent communément vers l'âge de quatorze ans; mais chez un grand nombre de femmes, elles devancent ce temps, & chez d'autres, elles ne paroissent pas avant seize ans; souvent le dernier cas a lieu sans qu'il en résulte aucun désordre (*b*). On ne doit donc pas considérer la rétention des règles comme maladie, en raison de l'âge de la personne: elle n'est morbifique que quand, vers le temps où les règles ont coutume de paroître, on peut attribuer leur rétention à quelques désordres qui surviennent dans d'autres parties du corps & que l'expérience a appris être de nature à pouvoir se dissiper par l'écoulement des règles.

999. Ces désordres sont la lenteur à se mouvoir, & un sentiment fréquent de lassitude & de foiblesse, joint à

(*a*) On ne peut s'empêcher d'admettre la constriction des vaisseaux de l'utérus comme cause de la suppression des règles, quoiqu'on ne conçoive pas comment cette constriction survient; car nous voyons que la peur, le froid & d'autres causes produisent cette maladie.

Le défaut de ton produit souvent la rétention des règles, & la suppression a lieu lorsque la résistance augmente.

(*b*) la diversité que l'on observe dans le temps où paroissent les règles chez les différens individus, paroît dépendre non-seulement du calibre des vaisseaux utérins, ou de leur disposition à recevoir le sang ou à résister à son affluence; on peut même l'attribuer à l'accroissement lent de tout le corps, ou à une conformation particulière de l'utérus qui le dispose à une évolution plus tardive que de coutume, ce qui peut donner naissance à des symptomes morbifiques. Morgagni a remarqué que l'utérus des femmes qui mouroient de la rétention des règles étoit d'une petitesse remarquable & ne sembloit pas entièrement formé. Il est aisé de voir que dans ce cas la cure doit dépendre du temps, & que l'on feroit beaucoup de mal en mettant en usage des remèdes propres à augmenter la pléthore & à stimuler le systême.

différens symptomes de dyspepsie, & quelquefois même à un appétit extraordinaire. En même temps, la couleur vermeille du visage se change en une couleur pâle & quelquefois jaunâtre ; tout le corps devient pâle & flasque ; les pieds & quelquefois même une grande partie du corps sont affectés d'un gonflement œdémateux. La respiration est précipitée par tout mouvement vif ou pénible du corps ; le cœur est sujet à être affecté de palpitation & de syncope. Le mal de tête survient quelquefois ; mais il y a très-communément des douleurs du dos, des lombes & des hanches.

1000. Lorsque ces symptomes parviennent à un degré considérable, ils constituent le *chlorosis* des auteurs, qui ne paroît presque jamais sans la rétention des règles (*a*) ; & je pense qu'en faisant attention à ces symptomes, il est aisé d'appercevoir la cause de cette rétention.

Ils indiquent évidemment un relâchement & une flaccidité considérables de tout le systême, & donnent, en conséquence, lieu de conclure que la rétention des mois qui les accompagne est due à l'action plus foible des vaisseaux de l'utérus, qui, par conséquent, ne poussent pas le sang dans leurs extrémités avec une force suffisante pour les ouvrir, & en faire sortir le sang.

1001. Il peut être difficile d'expliquer comment il survient à un certain période de la vie, une flaccidité du systême chez les jeunes personnes qui originairement n'étoient pas affectées d'une pareille foiblesse ou d'un pareil relâchement, & dont, peu de temps avant, on ne voyoit pas d'indication; néanmoins je vais tenter d'en rendre raison de la manière suivante.

Il y a chez les femmes un certain état des ovaires qui les prépare & les dispose à jouir des plaisirs de Vénus, vers le même période où les mois paroissent pour la première fois, d'où l'on doit présumer qu'il y a, en quelque

(*a*) La chlorose dépend particulièrement d'une perte de ton dans tout le systême, capable d'empêcher qu'il se fasse une détermination de sang vers les vaisseaux utérins, suffisante pour les forcer à se rompre. Mais comme la chlorose accompagne souvent la rétention des règles, on peut demander si elle en est la cause ou l'effet. Il paroît qu'elle en est l'effet, puisqu'elle arrive à la suite de la rétention des règles, sans qu'aucune autre maladie primitive y ait donné lieu.

sorte, une sympathie entre l'état des ovaires & celui des vaisseaux utérins; & comme les symptomes qui indiquent un changement dans l'état des ovaires se manifestent généralement avant ceux qui annoncent un changement dans l'état des vaisseaux utérins, on peut en inférer que l'état des premiers contribue beaucoup à exciter l'action des derniers, & à produire le flux menstruel (*a*): on peut même présumer par analogie avec ce qui arrive chez les hommes, qu'un certain état des parties de la génération est nécessaire, chez les femmes, pour donner le ton & la tension à tout le systême; & qu'en conséquence, lorsque le stimulus produit par les parties de la génération, manque, tout le systême tombe dans un état de langueur & de flaccidité, d'où peuvent survenir la chlorose & la rétention des mois.

1002. C'est pourquoi il me paroît que la rétention des mois doit être rapportée à un certain état ou à une certaine affection des ovaires: mais je ne prétends pas expliquer quelle est précisément la nature de cette affection, ou quelles en sont les causes, ni même pouvoir exposer de quelle manière on peut détruire la cause primitive de la rétention des mois. En conséquence, dans ce cas, de même que dans beaucoup d'autres, où nous ne pouvons déterminer quelle est la cause prochaine de la maladie, nos indications curatives doivent consister à prévenir & à détruire les effets ou les symptomes morbifiques qui se manifestent.

1003. Les effets morbifiques, comme je l'ai dit dans 1000, consistent dans une flaccidité générale du systême, & conséquemment dans l'action plus foible des vaisseaux

(*a*) A une certaine époque de la vie, l'état des parties de la génération a dans l'un & l'autre sexe, une influence considérable sur tout le systême. L'évolution de ces parties chez les mâles, & la réplétion des vésicules séminales, influent beaucoup sur la constitution: elles changent la voix & font croître la barbe. On ne peut douter que l'état des ovaires ne produise des effets semblables chez les femmes, & que dans le temps où la révolution se fait, elles n'éprouvent un changement particulier qui stimule tout le systême & en augmente la tension. Quand ce changement n'a pas lieu à une certaine époque, les règles ne peuvent paroître, ni le corps supporter long-temps la tension du systême qui dépend de ce changement. La flaccidité & le relâchement doivent survenir & la malade être affectée de la chlorose. Ainsi, ces symptomes peuvent dépendre du défaut de l'évolution & de l'accroissement de ces parties.

de l'utérus ; ainsi, cette foiblesse peut être considérée comme la cause la plus immédiate de la rétention des règles. On doit donc, pour guérir, rétablir le ton du systême en général, & exciter l'action des vaisseaux utérins en particulier.

1004. On rétablit le ton du systême en général par l'exercice, & dans le commencement de la maladie, par le bain froid. Il faut en même temps employer les toniques, & entre ces remèdes, on a particulièrement recommandé les ferrugineux.

1005. On peut exciter l'action des vaisseaux de l'utérus ;

Premièrement, en y déterminant une plus grande quantité de sang ; ce que l'on obtient en déterminant le sang à se porter dans l'aorte descendante, par les purgatifs, par l'exercice de la marche, par les frictions & par les bains tièdes des extrémités inférieures (*a*). Il est également probable que le sang peut être déterminé en plus grande quantité dans les artères hypogastriques qui vont à l'utérus par la compression des iliaques ; mais les essais de ce genre ont jusqu'ici rarement réussi.

1006. Secondement, on peut exciter l'action des vaisseaux utérins en y appliquant des stimulans. Ainsi, les purgatifs qui stimulent particulièrement le rectum, peuvent aussi irriter les vaisseaux qui sont unis avec ceux de cet intestin. L'usage des plaisirs de Vénus est certainement un stimulus pour les vaisseaux de l'utérus ; il peut, en conséquence, être utile, lorsque les circonstances permettent d'y avoir recours. Les différens médicamens recommandés comme stimulans des vaisseaux utérins, sous le titre d'emménagogues, ne m'ont jamais paru efficaces, & je n'ai pu reconnoître qu'aucun de ces remèdes possédât une vertu spécifique à cet égard (*b*). Le mercure peut, comme stimulant

(*a*) On recommande le demi-bain pour déterminer le sang vers les artères iliaques & hypogastriques : il est souvent utile en ce que la chaleur est un stimulant propre à augmenter la détermination du sang ; néanmoins il peut nuire quelquefois en augmentant le relâchement général. Il en est de même des fomentations émollientes & des vapeurs de l'eau chaude, que quelques praticiens recommandent.

(*b*) On a mis au rang des emménagogues tous les remèdes qui, en stimulant le rectum, peuvent affecter les vaisseaux de l'utérus. On a dans cette vue recommandé les gommes fétides, mais il ne paroît pas qu'elles agissent plus puissamment sur l'utérus que sur le reste du systême.

universel, agir sur l'utérus ; mais on ne peut l'employer avec beaucoup de sûreté chez les personnes affectées de chlorosis (*a*). La commotion électrique est un des plus puissans moyens d'exciter l'action des vaisseaux dans chaque partie du système, & on l'a souvent employée avec succès pour ranimer l'action des vaisseaux de l'utérus.

1007. Les remèdes (1003-1006) que je viens d'indiquer, sont ceux qui conviennent dans le cas de la *rétention* des règles, & je vais considérer celui de *suppression*. En m'occupant de cet objet, je dois commencer par observer que toute interruption du flux menstruel, dès qu'il a eu une fois lieu, ne doit pas être considérée comme un cas de suppression ; car le flux menstruel, lorsqu'il commence à paroître, n'observe pas toujours tout-à-coup des périodes régulieres : c'est pourquoi, s'il survient une interruption immédiatement après qu'il a paru pour la première fois, ou même pendant le cours de la première, & quelquefois de la seconde année, on peut souvent le considérer comme le cas de rétention, sur-tout lorsque la maladie s'annonce par les symptomes particuliers à cet état.

1008. Les symptomes que l'on peut proprement considérer comme appartenant à la suppression, sont ceux qui surviennent après que le flux menstruel s'est établi d'une manière régulière pendant quelque temps, & où l'interruption ne peut être rapportée aux causes de rétention (1002-1003), mais doit être attribué à la résistance que trouve le sang dans les extrémités des vaisseaux de l'utérus. C'est pourquoi l'on voit souvent la suppression produite par le froid, la peur, & d'autres causes qui peuvent occasionner une constriction des extrémités de ces vaisseaux. Quelques médecins ont cru qu'il y avoit une viscosité (*b*)

(*a*) Dans le cas où la rétention des règles est due à une constriction inflammatoire, il faut éviter les stimulans, parce qu'ils peuvent donner lieu à des déterminations fâcheuses vers les viscères du bas-ventre, la poitrine ou la tête.

(*b*) La viscosité du sang est réellement insuffisante pour expliquer la suppression des régles, qui est souvent produire tout-à-coup par les passions de l'ame, ou par le froid chez des personnes saines d'ailleurs. Il est plus vraisemblable d'admettre une perte de ton ou un état de constriction des vaisseaux de l'utérus : néanmoins comme la pléthore utérine, quand elle existe une fois, n'est pas affectée par les changemens qui surviennent dans le système de la circulation, mais particulièrement par ceux du système nerveux, la suppression des mois dépend, en conséquence, souvent

dans les fluides qui obstruoit les vaisseaux & donnoit lieu à la résistance dont je viens de parler : mais cette opinion est purement hypothétique ; il n'y a rien qui constate proprement l'existence de cette viscosité, &, en outre, elle ne paroît pas probable d'après d'autres considérations.

1009. Il y a, il est vrai, quelques cas de suppression des règles qui semblent dépendre d'un état de foiblesse générale du systême, & conséquemment des vaisseaux de l'utérus ; mais comme alors la suppression paroît toujours être symptomatique, ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

1010. Il est rare que les cas idiopathiques de suppression (1008) continuent long-temps sans être accompagnés de symptomes ou de désordres variés dans différentes parties du corps ; ces désordres viennent communément de ce que le sang qui devoit s'écouler par l'utérus est déterminé à se porter en plus grande quantité vers les autres parties, & très-souvent il s'y porte avec une telle force, qu'il y produit des hémorrhagies ; ainsi, on a vu le sang sortir du nez, des poumons, de l'estomac, & d'autres parties, à la suite de la suppression des règles. A ces symptomes se joignent communément ceux d'hystéricisme & de dyspepsie produits par la même cause, & il y a fréquemment des coliques, accompagnées de constipation (*a*).

de causes qui agissent sur les nerfs & produisent la constriction des petits vaisseaux. Quand l'utérus est affecté davantage, la maladie est due fréquemment au relâchement des vaisseaux.

On croiroit peut-être que la constriction produite par le froid agit sur tout le systême des vaisseaux utérins ; mais il y a lieu de soupçonner qu'elle ne s'étend pas au-delà de leurs orifices, puisque les règles peuvent être supprimées quoiqu'il y ait pléthore générale & même pléthore utérine. Cependant on ne doit pas exclure l'action du systême général du nombre des causes de cette suppression ; car il y a des femmes qui ne sont pas réglées l'hiver & qui le sont l'été, & celles qui habitent les pays froids, le sont beaucoup moins que celles qui vivent dans les pays chauds, comme l'a observé Hippocrate. Il faut cependant remarquer qu'un froid léger fortifie, accélère & augmente les règles, sur-tout chez les femmes bien portantes ; il n'y a que l'application subite d'un froid considérable, ou long-temps continué, qui arrête entièrement cette évacuation.

Toutes les causes capables de produire un relâchement général donnent aussi lieu à la suppression des règles ; tels sont l'abus des bains & des boissons tièdes, une atmosphère humide, le sommeil immodéré.

(*a*) Ces signes peuvent aider à distinguer la suppression mor-

1011. Dans les cas idiopathiques de suppression (1008), l'indication curative consiste à dissiper la constriction qui affecte les derniers vaisseaux de l'utérus ; le principal remède est alors le bain chaud appliqué sur la région de ce viscère (a).

bifique des règles de la grossesse. Néanmoins il faut ajouter que, 1°. dans la dernière, le teint conserve communément son coloris & sa fraicheur ; au lieu que dans la suppression des règles, le visage est plus souvent pâle, abattu & décoloré ; 2°. les urines dans la grossesse conservent leur couleur naturelle ; dans le cas de suppression, leur couleur change fréquemment ; 3°. dans la grossesse, l'orifice de la matrice est fermé, ce qui n'arrive pas dans la suppression ; 4°. dans la grossesse, les accidens qui accompagnent la suppression cessent ou se modèrent considérablement vers le troisième ou le quatrième mois ; 5°. dans la suppression, sur-tout commençante, les femmes se plaignent de pulsations dans la région de l'utérus : il y a une tumeur peu étendue sans être dure ; dans la grossesse, au contraire, la matrice s'élève en pointe vers le nombril au quatrième ou cinquième mois ; on distingue alors l'étendue & le contour de son volume ; en la pressant, on sent la résistance du corps de l'enfant qui est inégale ; enfin, en la maniant quelque temps, & en la secouant doucement, surtout quand on a la main bien chaude, le fœtus s'agite.

(a) C'est dans la même vue que les anciens recommandoient des fomentations faites sur le ventre avec les plantes émollientes, les pédiluves & les lavemens ; les frictions sèches ou faites avec l'huile, produisent aussi les mêmes effets. Ces remèdes suffisent souvent dans les cas où la suppression a été produite subitement par les passions de l'ame ou le froid. Mais quand il y a des signes d'affection hystérique, on peut recourir aux spiritueux & aux antispasmodiques, entre lesquels les narcotiques tiennent le premier rang. Néanmoins j'ai vu des cas où ces remèdes n'étant suivis d'aucun succès, les bains tièdes de tout le corps ont réussi. Une jeune personne de seize ans, étant saisie de peur, ses règles se supprimèrent tout-à-coup, & elle fut affectée de mouvemens convulsifs effrayans. Elle ne pouvoit ni parler, ni même avaler aucun aliment, tant solide que liquide ; la saignée l'avoit un peu calmée, mais une potion antispasmodique la rejetta dans le même état ; les vésicatoires appliqués aux jambes rétablirent la déglutition pendant quelques heures, & alors une simple infusion de capillaire rappela l'état spasmodique de l'ésophage ; enfin, la malade étoit dans cet état depuis vingt-deux jours ; pendant tout ce temps, elle avoit pris à différens intervalles, une pinte tout au plus de liquide : elle étoit dans un état extrême de foiblesse ; je conseillai le bain de tout le corps, elle le supporta, la parole lui revint, elle avala un peu de bouillon & se rétablit en huit jours de temps ; il ne lui resta qu'une douleur dans la région hypogastrique droite, qui étoit tuméfiée ; l'exercice & l'air de la campagne dissipèrent en quelques mois cette tumeur, & les régles reprirent leur cours.

Il n'est cependant pas toujours efficace, mais je n'en connois aucun plus propre pour remplir cette indication. Nous n'avons peut-être pas, après ce remède, d'autre moyen de dissiper la constriction qui est la cause de la maladie, que d'augmenter l'action & la force des vaisseaux de l'utérus, de manière à vaincre la résistance ou la constriction de leurs extrémités; on doit donc tenter d'y parvenir, en employant dans le cas de suppression les mêmes remèdes qui ont été prescrits pour les cas de rétention des règles (1004-1006) (*a*).

La constriction peut dans cette maladie être simple ou spasmodique; la première est purement locale & indépendante de l'état général du systême; la seconde est unie à la diathèse inflammatoire qui domine dans tout le reste du systême, ou aux efforts de la circulation qui agissent sur d'autres parties que l'utérus: dans ce cas la saignée est le principal remède pour relâcher les vaisseaux de l'utérus, & on doit alors éviter les stimulans capables d'augmenter le spasme & la disposition inflammatoire, & les toniques sont nuisibles, quoique utiles dans le premier cas: on peut, d'après ceci, juger quand la saignée convient ou non. On saignoit autrefois du pied d'après la doctrine de la dérivation & de la révulsion; mais la plupart des médecins abandonnent avec raison aujourd'hui cette pratique; en effet, l'expérience prouve que dans les cas indiqués ci-dessus, la saignée du bras est préférable, parce que le sang sort par un vaisseau plus large & qu'il se fait une déplétion plus prompte: ce qui donne lieu au relâchement d'où dépend en partie le succès de la saignée. Prosper Martian avoit déjà remarqué, contre les idées généralement reçues de son temps, que la saignée du bras rappeloit dans ce cas les règles, & non celle du pied. Rivière a fait la même observation chez une femme pléthorique: quelques praticiens ont prétendu que la saignée du bras étoit suivie, dans le cas de suppression, d'accidens fâcheux: mais ce qu'ils ont avancé à ce sujet n'est nullement prouvé.

Lorsque la région de la matrice étoit affectée de diathèse inflammatoire, les sangsues appliquées à la vulve, & les ventouses à l'intérieur des cuisses, ont réussi.

La méthode d'Hamilton qui consiste à appliquer un tourniquet à la cuisse, de manière à comprimer légèrement l'artère crurale, n'est pas plus efficace dans le cas de suppression que dans celui de rétention de règles. M. Cullen l'a vu mettre en usage sans succès; il est probable qu'elle détermine autant le sang vers les branches supérieures de l'aorte que vers les iliaques internes: cette pratique peut même nuire en produisant des déterminations vers les autres viscères; je serois même tenté d'attribuer le succès d'Hamilton, au purgatif qu'il prescrivit la veille, & à l'action de la vapeur de l'eau tiède qu'il dirigea dans la vulve, plutôt qu'à la compression de l'artère crurale.

(*a*) Il faut n'employer qu'avec beaucoup de précaution les pessaires

Néanmoins les toniques & le bain froid (1004) me paroissent moins convenir dans les cas de suppression, & leur effet m'a paru douteux.

1012. Il arrive communément dans les cas de suppression, que, quoique les règles ne coulent pas à leurs périodes ordinaires, il y a souvent aux approches de ces périodes quelques marques qui indiquent une tendance à produire l'écoulement. En conséquence, c'est sur-tout vers ces temps où concourent les efforts du système, que nous devons employer les remèdes propres à guérir la suppression; & il est communément inutile de les mettre en usage dans d'autres temps, à moins qu'ils ne soient de nature à exiger d'être continués pour produire leurs effets (*a*).

1013. Les cas où les règles reviennent après de longues interruptions & en moins grande quantité que de coutume, sont à-peu-près semblables à ceux de suppression;

& les injections stimulantes, qui étoient autrefois fort en usage: elles excitent souvent l'inflammation dans la partie où on les applique, sans augmenter l'action des vaisseaux de l'utérus, où elles ne parviennent pas, parce qu'elles n'agissent que sur le vagin & l'orifice de la matrice.

On a recommandé des fumigations faites avec l'eau imprégnée d'alkali volatil. M. Cullen a tenté ce moyen sans succès; je l'ai vu également mettre en usage inutilement.

Enfin, les remèdes qui m'ont paru les plus efficaces sont les ferrugineux, les purgatifs drastiques, les sels neutres, l'électricité, & l'usage de Vénus, qui est l'emménagogue le plus puissant que nous connoissions chez les jeunes personnes; chez celles qui avancent en âge, la saignée réitérée de temps en temps, & les laxatifs capables d'entretenir la liberté du ventre, sont préférables aux toniques.

(*a*) Ainsi, l'on emploiera les toniques long-temps avant que les règles puissent paroître régulièrement, parce qu'ils demandent un certain temps pour produire leurs effets; mais lorsque l'on prescrit les stimulans qui agissent plus promptement & occasionnent une détermination vers l'utérus, tels que les pédiluves, les purgatifs stimulans, la vapeur de l'eau chaude, on ne doit les employer que dans le temps où l'on attend les règles, c'est-à-dire, lorsque la nature concourt avec l'art pour produire la pléthore utérine & augmenter l'action du sang qui se porte dans les vaisseaux de cette partie.

Quand les règles sont supprimées l'hiver, tous nos efforts sont en général inutiles jusqu'au commencement de l'été; c'est en vain qu'on tourmente la malade par les emménagogues, excepté dans les cas particuliers où il paroît des symptomes de turgescence & de pléthore.

& lorſque les premiers ſont accompagnés de déſordres du ſyſtême (1010), on doit les traiter par les mêmes remèdes que les cas de ſuppreſſion totale.

1014. Il paroît convenable de dire ici un mot de la dyſménorrhée, ou des cas où les règles ſemblent couler avec difficulté, & ſont accompagnées de douleurs conſidérables dans le dos, les lombes & le bas-ventre. J'attribue ces déſordres en partie à une action trop foible des vaiſſeaux de l'utérus, & en partie, peut-être même plus ſpécialement, au ſpaſme de l'extrémité de ſes vaiſſeaux (*a*). J'ai communément obſervé que l'on modéroit la maladie, en employant quelques-uns des remèdes convenables dans les cas de ſuppreſſion, immédiatement avant l'approche de la période où les règles ont coutume de paroître, & en donnant en même temps les narcotiques.

(*a*) Quelquefois les règles s'épanchent dans l'utérus; mais l'orifice en eſt tellement contracté, qu'elles s'amaſſent pendant quelques mois dans la cavité de ce viſcère : le ventre eſt alors légèrement tendu & rénittent; les malades éprouvent un mal-aiſe conſidérable, & le ſang ſort par caillots avec beaucoup d'abondance & des douleurs ſemblables à celles de l'accouchement; dans ces cas, les relâchans & les antiſpaſmodiques conviennent. Les bains tièdes ſont un des meilleurs moyens de prévenir cette interruption des règles à laquelle ſont ſujettes les femmes qui avancent en âge.

CHAPITRE IX.

Des Hémorrhagies symptomatiques (a).

1015. J'AI cru qu'il ne convenoit nullement dans cet ouvrage de parler des affections morbifiques, qui sont presque toujours des symptomes d'autres maladies primitives; plusieurs raisons m'y ont déterminé, particulièrement la grande confusion qu'occasionne dans la pratique de médecine la

(*a*) On doit rapporter aux hémorrhagies symptomatiques, I. la stomacace; II. l'hématémesis; III. l'hématurie; IV. la cystirrhagie.

I. Dans la stomacace, l'haleine est fétide, les gencives sont ulcérées & le sang en sort spontanément; souvent il y a carie des os maxillaires, & un ptyalisme fétide, les dents vacillent & tombent : elle est souvent un symptome du scorbut, ou de quelque vice de l'intérieur de la bouche : elle attaque quelquefois les enfans élevés dans les hôpitaux, qui sont mal nourris & mal propres : elle y est épidémique & règne en même temps que les maladies catarrhales. La stomacace peut aussi être produite par une violence externe : ses espèces, suivant Sauvages, sont, 1°. la stomacace scorbutique, qui est réunie aux signes qui caractérisent le scorbut; 2°. la stomacace universelle ou l'hémorrhagie universelle, dans laquelle le sang sort de tous les pores du corps. Charles IX, Roi de France, mourut de cette maladie, non sans soupçon de poison; néanmoins on trouve plusieurs exemples d'hémorrhagies pareilles, survenues sans qu'il y eut lieu à de semblables soupçons; 3°. la stomacace produite par le serpent hémorrhous ou le curucucu, après la morsure duquel le sang sort des narines, des oreilles, & même de dessous les ongles des mains & des pieds; 4°. la stomacace purulente dont parle Fauchart, t. 1, p. 275, qui se reconnoît à un pus assez blanc & un peu gluant qui sort des gencives, en y appuyant le doigt un peu fortement : mais c'est à tort que l'auteur rapporte cette maladie au scorbut; elle est l'effet d'une matière âcre engendrée dans la substance de la dent (*Voyez* 482) : aussi ne se guerit elle que par l'extraction des dents qui en sont affectées.

II & III. Nous ferons plus bas l'énumération des espèces d'hématémesis & d'hématurie.

IV. La cystirrhagie : Vogel a désigné sous ce nom une maladie dans laquelle le sang sort de la vessie avec douleur : cette hémorrhagie est un symptome de la pierre ou d'une autre affection de la vessie; cependant ce dernier cas est rare. On reconnoît que le sang sort de la vessie en ce qu'il n'est pas également mêlé avec l'urine, & qu'il se grumèle & se dépose au fond du vase; quelquefois même il sort sans urine.

méthode

méthode commune, qui d'ailleurs conduit le médecin à n'employer que des moyens palliatifs. Cependant, je m'écarterai ici un peu de mon plan général, pour faire quelques réflexions sur les hémorrhagies symptomatiques.

1016. Les hémorrhagies de ce genre qui méritent particulièrement notre attention, sont l'hématémesis, ou le vomissement de sang; & l'hématurie, ou l'écoulement de sang par le canal de l'urètre. Je vais faire ici quelques remarques sur ces maladies; car quoiqu'elles soient très-communément symptomatiques, elles peuvent être quelquefois des affections primitives & idiopathiques; en outre, on les a traitées comme maladies primitives dans presque tous les traités complets de médecine-pratique.

SECTION PREMIÈRE.

De l'Hématémesis, ou du vomissement de sang (a).

1017. J'AI dit plus haut (dans 845) de quelle manière on pouvoit reconnoître que le sang rejeté par la bouche venoit

(a) Les espèces d'hématémesis admises par Sauvages, peuvent se réduire aux suivantes.

1°. L'hématémesis plethorique: cette maladie survient à la suite de la suppression des règles ou des hémorrhoïdes; elle attaque les personnes qui mènent une vie sédentaire, & qui mangent beaucoup; ou elle est l'effet de l'exercice violent, de la colère, ou de l'abus des liqueurs spiritueuses: elle est quelquefois précédée de dureté & de tumeurs de la rate; d'autres fois d'une douleur dans l'hypochondre droit, accompagnée de fièvre, & alors cette maladie est très-fâcheuse.

On a vu aussi le vomissement de sang être produit par un ulcère du pancréas, d'où le pus & le sang couloient dans le duodénum & refluoient dans l'estomac; le malade sentoit, lorsque le ventricule étoit comprimé, une douleur vive, qu'il rapportoit au pancréas les vomissemens étoient précédés d'une douleur gravative des lombes, & le sang sortoit quelquefois par l'anus.

2°. La maladie noire, dans laquelle les malades rendent par le vomissement plusieurs livres de sang noir: on doit rapporter à cette espèce, le vomissement de sang dont parle Juncker, qui survient quelquefois aux scorbutiques qui ont été fréquemment attaqués d'affections catarrhales.

3°. Le vomissement de sang produit par la rupture d'un anévrisme dans l'estomac ou l'œsophage.

4°. L'hématémesis occasionnée par les plaies de l'estomac, par les sangsues introduites dans ce viscère, par un accès de colère,

de l'estomac & non des poumons ; mais il peut être convenable d'exposer ici, d'une manière plus particulière, les signes auxquels on peut mieux s'en assurer : ainsi lorsque le sang est évidemment rejeté par le vomissement sans aucune toux, & qu'il a été précédé d'un sentiment de pesanteur, d'anxiété & de douleur, dans la région de l'estomac; lorsqu'il a une apparence noire & grumeleuse, & qu'il est évidemment mêlé avec d'autres matières contenues dans l'estomac ; il est rare que l'on puisse avoir aucun doute sur la source qui le produit, & par conséquent sur la maladie dont nous parlons.

1018. Il faut convenir qu'il est possible que l'état de pléthore du corps, produit par des causes générales, soit accompagné de causes qui donnent lieu à une détermination particulière & à une affluence du sang vers l'estomac, de manière à y produire une hémorrhagie, & de-là un vomissement de sang; dans ce cas on pourroit considérer le vomissement comme maladie primitive. Mais en consultant les écrits des médecins, l'on voit que l'histoire des maladies ne peut guère servir de base à une pareille supposition; au contraire, tous les exemples de vomissement de sang qui sont consignés dans ces écrits, sont évidemment des symptomes d'une affection plus primitive.

Les principaux exemples de vomissemens symptomatiques de sang sont les suivans.

1019. Un des plus fréquens est celui qui survient en conséquence de la suppression d'une évacuation de sang, qui s'étoit manifestée d'une manière régulière, quelque temps avant, dans une autre partie du corps; tel est en particulier le vomissement de sang qui succède à la suppression du flux menstruel chez les femmes.

1020. Il y a des exemples de vomissemens de sang produits par la *rétention* des règles ; mais ils ne sont pas communs, parce que cette rétention est rarement l'effet de l'état pléthorique du corps, ou s'y trouve réunie, & il n'est pas

par les poisons appliqués à l'extérieur pour guérir les maladies de la peau. Ainsi on lit dans le journal de Médecine du mois de juillet 1761, que l'application des feuilles de tabac sur différentes parties du corps pour guérir la gale, fut suivie de convulsions & d'autres symptomes terribles auxquels succéda le vomissement de sang.

5°. L'hématémesis simulée, que l'on a observée chez une malade qui avaloit secrètement du sang de bœuf, ne doit pas être mise au rang des maladies.

moins rare qu'elle produise cet état, ou l'hémorrhagie dont nous parlons.

Il y a des exemples de vomissement de sang arrivé aux femmes grosses; on pourroit, en conséquence, les attribuer aussi à la suppression des règles qui a lieu chez celles qui sont dans cet état. On a observé ce cas plus souvent que le premier; néanmoins il est encore très-rare : car, quoique le sang qui avoit coutume de couler tous les mois avant la grossesse, soit retenu dès l'instant de la conception, il est communément employé en entier à la dilatation des vaisseaux utérins & à l'accroissement du fœtus, au point qu'il est très-rare qu'il produise un état général de pléthore, qui exige une autre évacuation capable de tenir lieu de celle qui est supprimée.

Le vomissement de sang ne remplace donc communément & même en quelque sorte uniquement, le flux menstruel supprimé, que quand ce dernier a subsisté quelque temps d'une manière régulière.

1021. Lorsqu'une pareille suppression a lieu, on peut supposer que son effet est de produire un état de pléthore de tout le corps, & d'occasionner par-là une hémorrhagie dans d'autres parties; car les médecins ont vu des hémorrhagies de différentes parties du corps survenir en conséquence de la suppression dont nous parlons. Néanmoins leur variété est si considérable, qu'elle me porte à croire qu'il faut toujours que l'état pléthorique du corps se trouve réuni à quelques circonstances particulières de la partie d'où coule le sang, lesquelles le déterminent à se porter vers cette partie, qui souvent est fort extraordinaire (a) : ces espèces d'hémorrhagies peuvent donc être, à ce que je pense, produites par ces circonstances, sans qu'une pléthore considérable domine en même temps dans le système.

1022. Il faut observer que si l'on devoit s'attendre à une hémorrhagie, en conséquence de l'état général de pléthore produit par la suppression des mois, ce devroit être particulièrement à l'hémoptysie, ou à l'hémorrhagie du poumon, car l'on pourroit croire que la pléthore devroit spécialement produire ses effets sur ce viscère; c'est pourquoi, lorsque

(a) Ainsi on a vu des hémorrhagies venir du coin de l'œil, des joues, du bout des doigts, des mains ou des pieds, & d'autres parties sur lesquelles on n'appercevoit aucune ouverture, dès que le sang avoit cessé de couler.

les règles sont supprimées, on observe cette hémorrhagie plus fréquemment qu'aucune autre. Néanmoins, lors même que cela arrive, ni les circonstances de l'hémorrhagie, ni ses conséquences, ne nous portent à supposer qu'il domine un degré de pléthore considérable ou dangereux.

1023. Je pense que ces considérations (1021-1022) peuvent s'appliquer à l'objet dont nous nous occupons; d'où je crois pouvoir avancer qu'il est possible que le vomissement de sang dépende quelquefois de circonstances particulières à l'estomac, qui déterminent le sang à se porter abondamment vers cet organe, & qui peuvent exister sans qu'aucune pléthore considérable ou dangereuse domine dans le systême. Je ne puis expliquer avec certitude ou avec clarté, quelles sont les circonstances de l'estomac, qui, dans le cas indiqué, peuvent déterminer le sang à s'y porter avec abondance; mais je présume que cela est dû à la connexion & à la sympathie que nous savons exister entre l'utérus & tout le canal alimentaire, & spécialement entre la principale partie de ce canal, qui est l'estomac.

1024. L'on peut, à ce que je pense, conclure de ces réflexions;

I. Que le vomissement de sang dont nous parlons n'est presque jamais une maladie dangereuse;

II. Qu'il n'exige presque jamais les remèdes convenables pour la guérison de l'hémorrhagie active, ou qu'au moins ces remèdes ne sont nécessaires que dans ces cas extraordinaires où il y a des signes évidens de pléthore générale, & où le vomissement de sang paroît être fort actif, fort abondant & revient plus fréquemment;

III. Que le vomissement de sang occasionné par la suppression des règles, empêche rarement de mettre en usage les remèdes qui conviennent dans l'aménorrhée (a); lesquels pourroient être contraires dans le cas d'hémorrhagie active idiopathique.

1025. Un autre cas d'hématémesis symptomatique, en-

(a) Scardone a donné des pilules aloétiques à une femme de vingt-cinq ans sujette à des accès d'hystéricisme & à un crachement de sang, qui revenoit périodiquement dans le temps où les règles, qui étoient supprimées, auroient dû reparoître; la malade s'en étant très-mal trouvée, il eut recours au succin, à la sabine, & à d'autres remèdes semblables, qui rappelèrent les règles & dissipèrent tous les autres accidens.

tièrement analogue à celui dont je viens de parler, est l'hématémesis qui survient à la suite, ou qui paroît dépendre de la suppression du flux hémorrhoïdal, qui s'étoit réglé & avoit paru fréquemment quelque temps avant.

Ceci peut s'expliquer peut-être par l'état général de pléthore qu'occasionne une semblable suppression; il faut en effet supposer qu'il existe alors un certain degré de pléthore: mais cette supposition ne suffit pas pour rendre parfaitement raison de ce cas; car une pléthore générale doit nous donner lieu d'attendre l'hémoptysie (1022) plutôt que l'hématémesis; il nous manque donc encore quelque chose, comme dans le premier cas, pour expliquer la détermination particulière qui se fait vers l'estomac.

Je ne tenterai pas de déterminer si ce fait peut s'expliquer par la sympathie qui existe entre les différentes parties des vaisseaux sanguins du canal alimentaire, ou par la sympathie générale de ces vaisseaux avec la veine porte. Cependant je m'imagine que l'on trouvera plus facilement l'explication que l'on cherche dans la sympathie de l'estomac avec l'affection hémorrhoïdale dont j'ai parlé dans 946.

1026. De quelque manière que l'on explique l'hématémesis produite par la suppression des hémorrhoïdes, les considérations que renferment les paragraphes 1021, 1022, peuvent s'appliquer ici, comme dans le cas analogue d'hématémesis produite par la suppression des règles; & nous pouvons en conséquence, en conclure de même, que la maladie dont nous parlons est rarement dangereuse, & qu'elle n'exige guère que l'on ait recours aux remèdes qui conviennent dans l'hémorrhagie idiopathique & active.

1027. On est fondé à supposer que les cas d'hématémesis dont je viens de parler, sont des hémorrhagies artérielles, néanmoins il est probable que l'estomac est sujet aussi à des hémorrhagies veineuses (768).

On trouve dans les Observations de médecine, beaucoup d'exemples de vomissemens de sang, accompagnés du gonflement de la rate (*a*), qui comprimoit le *vas breve*, &

(*a*) Dodonée dit avoir connu plusieurs personnes qui vomissoient du sang provenant de la rate; elles étoient pâles & avoient une tumeur fort sensible à l'hypochondre gauche, qui paroissoit immédiatement avant le vomissement & disparoissoit après: la plupart de ces malades ont péri au troisième ou au quatrième vomissement, quelquefois plus tard: d'autres ont été affectés d'une

empêchoit par-là le libre retour du sang veineux qui vient de l'estomac. Nous avons expliqué plus haut, dans 769, jusqu'à quel point cette interruption du sang veineux pouvoit occasionner l'hémorrhagie des extrémités des veines même, ou des extrémités des artères qui leur correspondent ; & les exemples où la tuméfaction de la rate comprimoit les *vasa brevia*, éclaircissent singulièrement & confirment notre doctrine sur ce sujet ; il est même suffisamment probable, d'après ces observations, que les vomissemens de sang sont souvent produits par une pareille cause.

1028. Il est encore possible que l'obstruction du foie s'opposant au mouvement libre du sang dans la veine porte, gêne quelquefois le retour du sang veineux des vaisseaux de l'estomac, & produise un vomissement de sang ; mais les exemples de ce genre (*a*) ne sont ni aussi fréquens, ni aussi clairement expliqués que ceux du premier cas.

1029. Excepté ces cas qui dépendent de l'état du foie ou de la rate, il est très-probable que les autres hémorrhagies de l'estomac sont fréquemment du genre veineux.

La maladie que Sauvages appelle *melæna*, & que les autres écrivains nomment communément *morbus niger*, ou maladie noire (772), qui consiste dans une évacuation d'un sang noir & grumeleux, rejeté par le vomissement ou par les selles, & quelquefois par ces deux voies, ne peut guère être occasionné que par une hémorrhagie veineuse de quelque partie de la surface interne du canal alimentaire.

Il est possible que la bile prenne quelquefois une apparence noire & visqueuse (*b*), & qu'elle mérite réellement le nom d'*atra bilis* : mais il est certain que les exemples de ce genre sont très-rares ; & il est très-probable que ce qui

ascite qui les a conduits au tombeau ; il ajoute qu'il ne se souvient que d'un seul malade qui a échappé par l'usage fréquent de l'absinthe.

(*a*) Il paroît, d'après les observations que l'on trouve consignées dans les auteurs, que dans le cas où le vomissement de sang vient du foie, il est accompagné de syncope, de douleurs violentes dans l'hypochondre droit, de fièvre, & d'autres accidens très-graves, qui font périr le malade en peu de temps, ou qui sont suivis d'hydropisie ascite ; souvent ce vomissement n'est survenu qu'à la suite d'un engorgement de la rate.

(*b*) Quelques observations prouvent que quand le pylore est obstrué, les matières qui séjournent dans l'estomac, & le suc gastrique même peuvent prendre une couleur brune plus ou moins foncée.

a donné lieu à l'idée de l'atrabile chez les anciens, étoit réellement l'apparence que prend le ſang verſé dans le canal alimentaire, de la manière que je l'ai indiqué; apparence que prend toujours, comme l'on ſait, le ſang lorſqu'il eſt reſté quelque temps en ſtagnation. Je penſe qu'il eſt aujourd'hui généralement reconnu que l'idée de Boerhaave, qui penſoit qu'une pareille matière exiſtoit dans la maſſe du ſang, eſt dépourvue de tout fondement, puiſqu'il paroît très-évident par les ouvertures des cadavres, faites récemment, que la maladie noire où le ſang préſente cette apparence, dépend toujours de l'épanchement & de la ſtagnation dont j'ai parlé.

1030. D'après cette théorie de la maladie noire, il paroît que les vomiſſemens de ſang peuvent ſurvenir lorſque ce liquide s'eſt épanché de la manière que j'ai indiquée, ſoit dans la cavité de l'eſtomac même, ſoit dans les portions ſupérieures des inteſtins, d'où les matières qui y ſont contenues paſſent ſouvent dans l'eſtomac.

1031. Dans le cas de la maladie noire, & dans les cas analogues qui dépendent des affections de la rate ou du foie, il paroît que les vomiſſemens de ſang doivent être conſidérés comme des affections ſymptomatiques, & qu'il ne faut nullement les traiter comme l'hémorrhagie active primitive, mais qu'ils exigent les remèdes qui peuvent réſoudre les obſtructions primitives, ſi l'on en connoît quelqu'un qui jouiſſe de cet avantage.

1032. Je crois avoir indiqué preſque toutes les cauſes qui produiſent l'hématémeſis; certainement celles dont j'ai fait l'énumération donnent plus communément lieu à ce ſymptome. Néanmoins il eſt poſſible qu'il ſoit dû à d'autres cauſes; tel eſt le cas particulier, indiqué par Sauvages, d'un anévriſme de l'aorte qui s'ouvrit dans l'eſtomac: quelque maladies des autres parties contiguës, qui ont contracté une adhérence étroite avec l'eſtomac, peuvent auſſi quelquefois, en s'ouvrant dans ſa cavité, y épancher du ſang, qui eſt enſuite rejeté par le vomiſſement. Il eſt encore poſſible que des abcès & des ulcères de l'eſtomac même, verſent du ſang dans la cavité de ce viſcère qui eſt rejeté par le vomiſſement.

Je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire de mettre au rang des vomiſſemens ſymptomatiques de ſang, ceux qui ſont produits par une violence externe, ni ce qui y eſt analogue, celui qui eſt rejeté par les efforts violens que l'on fait pour

vomir : néanmoins ce dernier est beaucoup plus rare que l'on ne croit. On ne peut, dans ces deux cas, avoir de doute sur la nature de la maladie, & il sera aisé de connoître la manière dont on doit la traiter, d'après ce que j'ai dit plus haut sur les moyens de modérer & d'arrêter l'hémorrhagie en général.

SECTION II.

De l'Hématurie (a) ou de l'écoulement de sang qui se fait par le canal de l'urètre.

1033. On dit que l'Hématurie est survenue, sans aucun autre symptome, d'une affection des reins ou des conduits de

(*a*) Les principales espèces d'hématurie, admises par Sauvages, sont les suivantes :

1°. L'hématurie spontanée, qui affecte les pléthoriques, qui n'est précédée d'aucune douleur aiguë des reins, mais d'un état d'engourdissement de tout le corps, & d'un sentiment de mal-aise dans la vessie. On peut rapporter à cette espèce, l'hématurie périodique qui remplace les règles supprimées.

2°. L'hématurie produite par le calcul des reins ou de la vessie, qui se reconnoît aux signes propres à ces maladies. On doit rapporter à cette espèce l'hématurie purulente, dans laquelle le sang que l'on rend avec les urines est mêlé de pus, comme on l'observe dans les cas où le rein est en suppuration.

3°. L'hématurie noire, dans laquelle les urines sont noires, est un symptome qui s'observe dans plusieurs maladies, telles qne les fièvres putrides, où il est toujours fâcheux. Marcellus-Donatus a vu une jaunisse guérie tout-à-coup par un écoulement d'urines très-noires. Valesius a vu un homme attaqué d'une jaunisse, qui tous les ans avoit un gonflement douloureux de la rate, qui se dissipoit par un écoulement d'urine aussi noire que de l'encre.

4°. L'hématurie forcée, telle que celle qui est produite par les vomissemens violens, les chûtes, l'exercice du cheval, les coups, les varices ou les hémorrhoïdes de la vessie, les excès des plaisirs de Vénus chez les jeunes gens, & qui souvent est la suite des anciennes gonorrhées, on doit rapporter à cette espèce l'hématurie produite par un ver renfermé dans la vessie, & celle que l'on a observée chez quelques-uns des animaux où l'on a pratiqué la transfusion.

5°. L'hématurie où le sang coule continuellement goutte à goutte & ne vient pas de la vessie, mais du canal de l'urètre.

6°. L'hématurie qui survient dans les exanthêmes, tels que la petite vérole, la fièvre miliaire, &c.

l'urine ; comme cette hémorrhagie eſt arrivée à des perſonnes pléthoriques, & a reparu à des périodes fixes, on l'a regardée dans ce cas comme un exemple d'hématurie idiopathique, & de la nature des hémorrhagies actives dont j'ai parlé plus haut.

1034. Je ne puis poſitivement nier l'exiſtence de ce cas ; mais je dois obſerver que l'on en trouve très-peu d'exemples dans les écrits des médecins ; que ni mes amis, ni moi, n'en ont vu aucun, & que les obſervations que l'on a rapportées peuvent être erronées, en ce que j'ai fréquemment vu l'hématurie ſurvenir ſans aucun ſymptome qui indiquât en même temps l'exiſtence d'une autre affection des reins ou des voies urinaires : néanmoins, comme l'hémorrhagie avoit été précédée ou ſuivie, peu de temps après, des accès de la néphralgie calculeuſe (*a*), cela a ſuffi pour me rendre probable que l'hématurie étoit due à une plaie produite par la préſence de la pierre dans quelque partie des voies urinaires.

7°. La fauſſe hématurie, dans laquelle les urines ſont d'un rouge foncé & briqueté, ſans contenir de ſang, comme on l'obſerve dans pluſieurs eſpèces de fièvres, dans l'hydropiſie, dans la dyſenterie, &c. On doit rapporter à cette eſpèce l'hématurie produite par certains alimens, tels que le fruit de l'opuntia, de la ronce, &c.

(*a*) J'ai vu un homme qui, depuis ſon enfance, rendoit tous les ans, au commencement de l'été, une très-grande quantité de ſang par le canal de l'urètre. Il n'a commencé à reſſentir de douleurs dans la région du rein gauche, que paſſé l'âge de quarante ans : tous les ans les douleurs ont augmenté à un point conſidérable, & il eſt ſurvenu une tumeur qui ſembloit prouver que le rein étoit primitivement affecté.

Différentes maladies des reins, dont les progrès ſont imperceptibles, peuvent produire l'hématurie. Telle eſt l'obſervation que donne Sébaſtien Scheffer, dans les Ephémérides d'Allemagne, *déc. 1, cen. 9 & 10*. Un homme rendit beaucoup de ſang après avoir joué à la paume avec excès. Cet accident ſe renouvelloit toutes les fois qu'il faiſoit quelque exercice extraordinaire. Il vécut vingt ans dans cet état. Mais treize ans avant ſa mort, il éprouva de très-grandes douleurs dans les reins ; le ventre s'enfla conſidérablement, & il rendit quelquefois pluſieurs pintes de ſang par le canal de l'urètre. A l'ouverture du cadavre, on trouva que le rein gauche avoit acquis un volume monſtrueux. Il formoit une tumeur qui occupoit preſque toute la cavité du ventre, & qui renfermoit des matières de différentes couleurs & de différentes conſiſtances ; on en voyoit de jaunes & pleines de corpuſcules glanduleux, & il y avoit des calculs raboteux de différentes figures & de la groſſeur d'un pouce.

1035. En outre, l'existence de l'hématurie idiopathique n'est pas probable, en ce qu'il paroît plus vraisemblable que la pléthore générale produise l'émoptysie (1022), & il n'y a aucune circonstance bien connue qui puisse déterminer plus particulièrement le sang à se porter vers les reins. L'hématurie idiopathique doit donc être certainement un cas rare, & les exemples d'affections symptomatiques de ce genre sont très-fréquens.

1036. Un des plus communs, est celui où l'hématurie accompagne la néphralgie calculeuse, & paroît évidemment due à une pierre qui blesse la surface interne du bassinet des reins ou de l'uretère. Dans ce cas, le sang qui sort avec l'urine est quelquefois d'un beau rouge vermeil, mais le plus communément il est d'une couleur noire : la totalité en est quelquefois répandue ou dissoute, & par conséquent entièrement suspendue dans l'urine; mais s'il s'en trouve une grande quantité, une portion se dépose au fond du vaisseau qui contient le sang évacué avec l'urine. L'apparence du sang varie suivant les différens cas. Si celui qui vient du rein est resté quelque temps en stagnation dans les uretères ou dans la vessie, il se coagule quelquefois, la partie coagulée se divise ensuite, & sort sous la forme d'une masse grumeleuse de couleur noire ou brune, qui donne en conséquence la même teinte à l'urine évacuée; ou s'il n'y a qu'une petite quantité de sang, elle ne produit qu'une urine brune semblable à du café. Il arrive aussi quelquefois que le sang qui est en stagnation & qui se coagule dans les uretères se moule suivant leur forme, & est en conséquence évacué sous l'apparence d'un ver; si le gluten du sang coagulé se sépare des globules rouges, comme il arrive quelquefois, la surface externe de cette substance vermiforme est blanchâtre, & le tout ressemble à un tube qui contient une liqueur rouge. J'ai aussi quelquefois observé que le sang qui paroissoit avoir été coagulé dans l'uretère, sortoit sous une forme presque sèche, qui ressembloit à une mèche de chandelle à moitié brûlée.

1037. Telles sont les différentes apparences que prend le sang évacué dans l'hématurie calculeuse, lorsqu'il vient particulièrement des reins ou des uretères; on observe une grande partie de ces mêmes apparences lorsqu'il ne tire son origine que de la vessie, & qu'il est produit par la présence de la pierre dans cette partie : mais les symptomes qui se

manifestent alors, indiquent communément que le siége de la maladie est différent.

Le sang qui vient du rein ou de l'uretère se coagule quelquefois dans la vessie, & n'en sort qu'avec difficulté ; alors la douleur & le mal-aise peuvent paroître résider particulièrement dans la vessie, quoiqu'elle ne contienne pas de pierre ; mais les symptomes qui ont précédé suffiront communément pour faire connoître la nature de la maladie.

1038. Il n'est guère nécessaire, dans aucun des cas d'hématurie calculeuse, de mettre en usage les remèdes qui conviennent dans l'hémorrhagie active. Il suffit d'employer uniquement le régime propre à modérer l'hémorrhagie en général, & il faut sur-tout éviter toutes les choses ou toutes les circonstances qui pourroient irriter les reins ou les uretères. Entre toutes ces causes d'irritation, il n'y en a pas de plus fréquente ou de plus considérable que la présence des excrémens endurcis dans le colon ; c'est pourquoi il faut en procurer fréquemment l'évacuation par l'usage des doux laxatifs.

1039. L'hématurie calculeuse peut proprement être considérée comme un cas d'hématurie ; c'est pourquoi je la joins aux autres exemples d'hématurie produite par une violence externe, telle que celle qui est l'effet d'une contusion sur la région des reins, ou d'un exercice violent & long-temps continué des muscles qui recouvrent ces parties. On a surtout un exemple de la dernière cause dans l'équitation.

1040. On peut encore considérer comme un cas d'hématurie violente, celui où la maladie survient après avoir pris certaines substances âcres, qui se portent ensuite particulièrement vers les conduits de l'urine ; & qui, enflammant & gonflant le col de la vessie, produisent la rupture des vaisseaux sanguins qui sont extraordinairement distendus, ce qui donne lieu à un écoulement sanglant d'urine : l'exemple le plus connu de ce genre est l'effet des cantharides introduites en certaine quantité dans le corps, d'une manière quelconque, & il est possible que quelques autres substances âcres produisent un effet semblable (*a*).

1041. Outre ces exemples les plus fréquens d'hématurie, qu'on ne peut considérer comme des hémorrhagies idiopa-

(*a*) On a vu l'hématurie survenir à la suite de l'abus de l'aloës & des asperges.

thiques, il y en a quelques autres indiqués par les auteurs, qui néanmoins sont encore évidemment symptomatiques : tel est l'écoulement de sang par les conduits urinaires, en conséquence de la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal. Ces cas doivent être regardés comme analogues au vomissement de sang produit par des causes semblables ; & les différentes réflexions que j'ai faites plus haut sur cet objet, peuvent, à ce que je pense, s'appliquer ici, & sur-tout les conclusions que j'en ai tirées dans 1024. Néanmoins on trouve très-peu d'exemples de ces deux cas, & particulièrement du premier.

1042. Il y a cependant un exemple d'une semblable hématurie symptomatique, qui mérite d'être observé ; c'est celle où le flux hémorrhoïdal supprimé occasionne, par la communication des vaisseaux ou uniquement par le voisinage des parties, une détermination du sang dans les vaisseaux du col de la vessie, qui, par rupture ou par anastomose, laissent échapper le sang qui sort avec les urines ou sans urines (*a*). Ce cas a été nommé hémorrhoïdes de la vessie ; & ce nom lui convient assez bien, lorsque cette évacuation tient évidemment lieu de celle qui avoit coutume de se faire par le rectum. Quant au traitement des hémorrhoïdes de la vessie, je ne pourrois qu'appliquer ici tous les principes que j'ai établis plus haut, relativement à la cure de l'affection hémorrhoïdale proprement dite.

1043. Il me reste encore à parler d'un autre exemple d'hématurie symptomatique ; c'est celui qui survient dans le cas de petite vérole confluente & putride, de même que dans plusieurs autres maladies putrides. On peut présumer que, dans ces cas, le sang vient des reins ; & je pense qu'il sort alors en conséquence de la fluidité qu'il acquiert toujours lorsqu'il approche de l'état de putridité. C'est pourquoi l'on ne doit pas considérer cette hématurie comme un symptome d'une affection des reins, mais seulement comme une marque de l'état putrescent du sang.

(*a*) Dans ce cas les malades sentent de la douleur au bas du pubis & près de la verge ; l'écoulement de sang revient périodiquement & se supprime quand les hémorrhoïdes reprennent leur cours. On reconnoît que le sang vient du col de la vessie, en ce qu'il n'est pas intimement mêlé avec l'urine, mais devient grumeleux en restant en stagnation, & cause des douleurs très-aiguës.

1044. Dans certaines maladies l'urine est d'une couleur rouge si foncée, que l'on pourroit soupçonner qu'elle est teinte de sang; & ceci a donné occasion à Sauvages d'indiquer parmi les autres espèces d'hématurie, l'*hæmaturia spuria*, ou l'*hæmaturia lateritia*, dans lesquelles il croit cependant qu'il n'y a pas de sang dans l'urine. Il est souvent important, pour décider la nature de la maladie, de déterminer si la couleur rouge de l'urine est produite par le sang qui y est contenu ou par un certain état des sels & des huiles qui forment toujours en plus ou moins grande proportion les parties constituantes de l'urine; & l'on peut communément décider cette question d'après les considérations suivantes.

On a observé plus haut que quand une quantité considérable de sang est évacuée avec l'urine, il s'en dépose toujours une portion au fond du vaisseau qui contient le sang évacué avec l'urine; & dans ce cas, on peut, sans hésiter, attribuer la couleur de l'urine qui est au-dessus, à une partie du sang qui y est répandu. Il ne doit donc y avoir de doute, relativement à la présence du sang dans l'urine, que quand on n'y observe pas le dépôt dont j'ai parlé plus haut, & que quand le sang qu'on y croit contenu est dissous ou répandu dans toute la masse des urines, & y reste en conséquence entièrement suspendu. Dans ce cas, on peut communément reconnoître la présence du sang, premièrement, par la couleur qu'il donne aux urines; car j'ai toujours observé que cette couleur étoit différente de celle des urines qui ne contiennent pas de sang; & je pense qu'un peu d'expérience mettra presque tout le monde en état de faire cette distinction: deuxièmement, lorsque le sang est mêlé aux urines il en diminue toujours la transparence; & il est très-rare que l'urine, quoique très-colorée, perde sa transparence; au moins cela n'arrive presque jamais, lorsqu'on examine l'urine récemment évacuée: troisièmement, lorsque l'urine est mêlée de sang, si l'on y trempe un morceau de linge, elle le teint d'une couleur rouge, ce que ne fait jamais l'urine la plus haute en couleur, qui ne contient pas de sang: quatrièmement, l'urine la plus haute en couleur, où il n'y a pas de sang, dépose presque toujours en se refroidissant & en restant au fond du vase, un sédiment briqueté; & s'il arrive que l'urine sanglante dépose un sédiment qui puisse être une portion du sang qui y étoit répandu, on peut facilement en reconnoître la différence, en ce que le sédiment de l'urine qui ne contient pas de sang, se redissout entièrement lorſ-

qu'on réchauffe l'urine ; ce qui n'arrive jamais lorsque le sédiment est produit par le sang. En dernier lieu, on ne connoît aucun cas où une portion de l'urine qui ne contient pas de sang, soit coagulable à un degré de chaleur égal à celui de l'eau bouillante ; mais le sang répandu dans l'urine est encore coagulable à ce degré de chaleur. En conséquence, on peut, par cet essai, déterminer communément la présence du sang dans les urines.

LIVRE V.

Des Profluvia, ou des Flux accompagnés de pyrexie.

1045. LES premiers Nosologistes ont établi une classe de maladies sous le titre de flux, ou de profluvia ; mais comme ils y ont rassemblé un grand nombre de maladies, qui n'ont rien de commun que la seule circonstance d'un écoulement augmenté de fluides, lesquels diffèrent aussi beaucoup les uns des autres, j'ai évité un ordre aussi peu convenable, & j'ai distribué la plupart des maladies comprises par les Nosologistes dans cette classe, dans des endroits qui leur sont plus naturels & plus convenables. J'ai néanmoins conservé ici le titre général ; mais je me borne aux flux qui sont constamment accompagnés de pyrexie, & qui, en conséquence, appartiennent necessairement à la classe de maladies (*a*) que je traite présentement.

Il n'y a que deux genres de flux que l'on peut très-constamment regarder comme des maladies fébriles ; savoir, le *catarrhe* & la *dysenterie* (*b*), dont je vais en conséquence parler.

(*a*) L'Auteur comprend dans cette classe la pyrexie accompagnée d'une excrétion augmentée, qui, dans l'état naturel, n'est pas sanguine : on doit, en conséquence, regarder ces flux comme actifs & fébriles en opposition à ceux qui sont passifs ou spasmodiques. On les distingue des hémorrhagies, en ce que, 1°. ils sont uniquement séreux & arrivent en conséquence des excrétions ou des évacuations séreuses augmentées; 2°. ils surviennent sans aucun changement d'équilibre du systême ; 3°. les hémorrhagies au contraire sont produites par des congestions ou des ruptures des vaisseaux dans une partie, indépendamment d'aucune matière morbifique.

(*b*) Il est aisé de voir pourquoi l'auteur a mis dans la classe des pyrexies le catarrhe & la dysenterie ; car le catarrhe approche beaucoup des phlegmasies, par la pyrexie & la diathèse inflammatoire qui l'accompagnent; & la dysenterie est non-seulement accompagnée de pyrexie ; mais elle diffère encore de tous les autres flux par plusieurs circonstances.

CHAPITRE PREMIER.

Du Catarrhe.

1046. Le catarrhe est une excrétion augmentée du mucus que fournit la membrane muqueuse du nez, de la gorge & des bronches, qui est accompagnée de pyrexie (*a*).

(*a*) Le catarrhe est le GENRE XL de la Nosologie de l'auteur. Il ajoute au caractère qu'il en donne ici, que la pyrexie qui accompagne le catarrhe est souvent contagieuse, & que si l'excretion des glandes muqueuses n'est pas augmentée, il y a au moins une disposition à l'augmentation de cette excrétion.

On doit rapporter particulièrement à ce genre, ceux que Sauvages désigne sous le nom de catarrhe, de rhume de poitrine & de toux. Mais il faut regarder comme symptomatique *l'anacatharsis* ou l'expectoration qui se manifeste de différentes manières dans plusieurs affections de poitrine.

Il y a deux espèces de catarrhe, dont l'une est produite par le froid, l'autre par la contagion.

I. On doit rapporter au catarrhe produit par le froid;

1°. Le catarrhe bénin produit par un refroidissement subit, qui n'est accompagné que d'un mouvement fébrile léger, qui se manifeste le soir & qui souvent même est à peine sensible; il est réuni communément à la douleur de tête & à la toux; mais tous ces symptomes se dissipent facilement.

2°. Le catarrhe qui affecte les muscles de la poitrine & du col, ou d'autres parties qui ont été exposées au froid: la douleur augmente dans ce cas par le tact; elle est accompagnée de toux, & elle se distingue communément de la douleur de rhumatisme, en ce qu'elle se dissipe facilement en se couvrant bien & en faisant usage des délayans.

3°. Le rhume du cerveau ou l'enchifrénement, qui s'annonce par une douleur gravative du front, par l'éternument, la perte de l'odorat, la voix nasale, la dyspnée & la toux: à ces symptomes succède un écoulement du nez d'une matière d'abord limpide, qui ensuite s'épaissit, devient visqueuse & abondante, & dissipe les premiers accidens. Dans cette maladie, que les auteurs ont décrite sous le nom de *coryza*, la membrane pituitaire est enflammée; elle est plus violente quand les arrière narines sont affectées que quand il n'y a que les parties supérieures;

4°. La phlegmatorrhagie de Juncker, qui se nomme morfondure quand elle affecte les chevaux. Cette espèce diffère de la précédente, en ce qu'elle n'est pas précédée des signes particuliers au catarrhe, le nez est tout-à-coup affecté d'un écoulement considérable & continuel d'une humeur limpide, lymphatique,

Ceux

Ceux qui ont écrit sur la médecine-pratique, ainsi que les nosologistes, ont distingué le catarrhe par différens noms,

tel que celui qui s'observe particulièrement chez les vieillards qui ont été exposés à un froid vif; cet écoulement dure quelquefois plusieurs mois;

5°. Le coryza fébrile, qui est un écoulement du mucus des narines qui survient tous les soirs, & est accompagné du gonflement de la tête, de douleur & de l'embarras des sinus frontaux;

6°. Le rhume catarrhal. Cette espèce se distingue des précédentes par la toux, les douleurs vagues, & le gonflement des parties qui ont été exposées à l'air;

7°. La toux catarrhale, qui diffère des autres espèces parce que ses symptomes sont plus légers;

8°. La fièvre rémittente catarrhale, ou la fièvre de rhume, qui se reconnoît à la pyrexie qui se joint aux autres symptomes de catarrhe, & dont les paroxysmes reviennent tous les soirs.

M. Cullen doute que l'on doive rapporter ici la fièvre catarrhale & vermineuse des enfans, ou la coqueluche. Cette maladie est souvent épidémique parmi les enfans: elle est accompagnée d'une fièvre violente avec des redoublemens tous les jours, la toux est si forte, que l'on diroit que les malades sont sur le point d'être suffoqués, & ils rendent souvent des vers.

La céphalalgie catarrhale ne doit point être regardée comme une espèce différente, puisque l'on observe dans tous les catarrhes une douleur de tête plus ou moins violente: tantôt cette douleur n'affecte que la peau: elle est alors accompagnée de rougeur, & augmente par le tact: d'autres fois elle s'étend jusqu'à la calotte aponévrotique qui enveloppe le crâne, & elle se modère par le frottement; quelquefois elle est très-violente & très-difficile à détruire: elle est accompagnée de tintement d'oreille, de strabisme & d'autres symptomes qui varient en raison des organes que la fluxion affecte. Elle dure communément quarante jours; quelquefois cependant elle passe ce temps, & je l'ai vue alors suivie d'abcès.

II. On doit rapporter au catarrhe produit par la contagion, les espèces que Sauvages désigne sous les noms, 1°. de catarrhe épidémique, appelé vulgairement *grippe*, *follette*; 2°. le rhume épidémique; 3°. la synoque catarrhale. Toutes ces espèces ne sont que des variétés de la même maladie.

On trouve dans Sauvages un grand nombre d'espèces de catarrhe, de coryza & de toux qui sont symptomatiques: ces espèces sont, 1°. le catarrhe, ou le coryza, qui précède la rougeole & quelquefois la fièvre miliaire; 2°. la toux produite par la gale répercutée; 3°. le coryza produit par l'ulcère des sinus frontaux, auquel on doit rapporter l'ozène; 4°. la toux accidentelle excitée par l'introduction de quelques corps étrangers dans la trachée-artère, ou par les ris, les cris, les acides, &c.; 5°. la toux gutturale, où la trachée-artère est irritée par une humeur visqueuse. On l'a vue aussi produite par une pierre qui s'étoit formée dans les amygdales; 6°. souvent la sécheresse de la gorge & quelquefois différens insectes, tels que des vers renfermés dans les poumons,

suivant qu'il affecte plus ou moins quelques-unes de ces parties de la membrane muqueuse plutôt que d'autres (a): mais je pense qu'il est toujours de la même nature, & qu'il est produit par la même cause, quoiqu'il affecte différentes parties; très-communément toutes sont affectées en même temps; c'est en conséquence avec peu de fondement que l'on admet la distinction dont je viens de parler.

On a fréquemment traité cette maladie sous la dénomination de toux; en effet, cette dernière accompagne toujours le type principal du catarrhe; c'est à-dire, l'excrétion augmentée des glandes bronchiques: mais comme la toux est très-souvent un symptome de beaucoup d'autres affections très-différentes entre elles, c'est improprement que l'on a employé ce terme comme générique.

1047. La cause éloignée du catarrhe est très-communément l'action du froid sur le corps. La manière dont elle produit le catarrhe peut s'observer distinctement dans beaucoup de cas; & je crois qu'on l'observeroit toujours de même, si l'on connoissoit toutes les circonstances qui déterminent le froid à agir sur le corps, ou si l'on y faisoit attention. *Voyez* 94-96.

L'on voit aussi, d'après les mêmes paragraphes, ce qui dispose quelques personnes au catarrhe.

1048. La maladie dont je parle présentement commence en général par une difficulté de respirer par le nez, & par

excitent la toux; des calculs ont produit le même effet, alors il n'y a pas d'expectoration; 7°. la saburre contenue dans l'estomac, la dentition, l'affection hystérique, la grossesse, les abcès du foie, l'inflammation, les abcès & les engorgemens sanguins des poumons, les concrétions polypeuses qui se forment dans ce viscère; la goutte répercutée, les vapeurs métalliques, donnent lieu à autant d'espèces de toux symptomatiques qui seront aisées à distinguer en faisant attention à la maladie primitive.

(a) Ainsi, on nomme coryza le catarrhe qui affecte la membrane pituitaire; raucedo, celui qui se porte sur les parties internes de la gorge. On a appelé catarrhe de l'estomac, l'excrétion augmentée des glandes muqueuses de l'estomac, accompagnée d'une toux sonore, qui paroît venir de ce viscère, à laquelle se joignent une douleur gravative que l'on rapporte au scrobicule du cœur, une expectoration de matière muqueuse, défaut d'appétit & vomissement. M. Lieutaud a même admis un catarrhe de la vessie, dans lequel les malades rendent une grande quantité de mucus mêlé aux urines: quelquefois les urines ont cette apparence dans le catarrhe, mais quantité d'autres causes capables d'irriter la vessie peuvent aussi y donner lieu.

un sentiment de plénitude qui en bouche le passage; souvent il s'y joint une douleur sourde & un sentiment de pesanteur dans le front, & quelque roideur dans le mouvement des yeux. Quelquefois, dès que le malade commence à éprouver ces sensations, & toujours immédiatement après qu'elles se sont manifestées, il coule du nez, & même des yeux, un fluide ténu, qui souvent paroît avoir une certaine âcreté, tant par le goût qu'y ressent le malade, que par les démangeaisons qu'il produit dans les parties sur lesquelles il passe.

1049. Ces symptomes constituent le *coryza* & le *gravedo* des auteurs, & sont communément accompagnés d'un sentiment de lassitude dans tout le corps. Quelquefois on éprouve des frissons, ou au moins le corps est plus sensible que de coutume au froid de l'air, & en même temps le pouls devient, sur-tout le soir, plus fréquent qu'il ne l'est ordinairement (*a*).

1050. Il est rare que ces symptomes continuent longtemps sans être accompagnés d'enrouement, d'un sentiment d'âcreté & de mal-aise dans la trachée-artère, & de quelque difficulté de respirer, que l'on attribue à un resserrement de la poitrine, & qui est jointe à une toux qui paroît produite par une irritation que l'on ressent à la glotte. La toux est, en général, d'abord sèche: elle occasionne des douleurs autour du thorax, & plus particulièrement dans la poitrine. Quelquefois ces symptomes sont réunis à des douleurs semblables à celles de rhumatisme, que l'on ressent dans différentes parties du corps, particulièrement autour du col & de la tête. En même temps, l'appétit cesse, la soif survient, & le malade éprouve une lassitude générale dans tout le corps.

1051. Ces symptomes (1048-1050) indiquent la violence & le degré de la maladie; néanmoins elle n'est pas communément de longue durée. A mesure que le catarrhe fait des progrès, il se joint à la toux une excrétion abondante de mucus, qui d'abord est ténu, mais s'épaissit par degré, & est rejeté par une toux moins fréquente & moins laborieuse. La maladie cesse entièrement dès que l'enrouement & la douleur de la trachée-artère se dissipent, que les

(*a*) Quelquefois la pyrexie n'est pas sensible, alors la maladie n'est que locale; dans le commencement, le pouls est généralement plein, & il est très-rare de le trouver dur.

ſymptomes fébriles diminuent, que la toux devient moins fréquente & l'expectoration moins abondante.

1052. Tel eſt généralement le cours de cette maladie; communément elle n'eſt ni longue, ni dangereuſe, mais dans quelques cas on obſerve tout le contraire. Ceux qui ſont attaqués de catarrhe paroiſſent être plus facilement affectés que de coutume par l'air froid; & ſi pendant qu'ils ſont dans cet état ils s'expoſent au froid, la maladie qui ſembloit ſe diſſiper reparoît ſouvent avec plus de violence qu'avant, & devient non-ſeulement plus longue qu'elle ne l'auroit été, mais même plus dangereuſe par les autres maladies qui ſurviennent (*a*).

1053. Souvent le catarrhe eſt accompagné d'un certain degré d'eſquinancie tonſillaire; & quand le premier eſt aggravé par une nouvelle action du froid, l'eſquinancie devient auſſi plus violente & plus dangereuſe, à cauſe de la toux qui exiſte en même temps.

1054. Quand le catarrhe a été occaſionné par une cauſe violente, quand il a été aggravé par un mauvais régime, & ſur-tout lorſqu'il eſt devenu plus violent par l'action nouvelle & ſouvent réitérée du froid, il ſe change fréquemment en inflammation de la poitrine accompagnée du plus grand danger.

1055. Cependant, à moins qu'il ne ſurvienne des accidens, tels que ceux qui ſont indiqués dans 1052-1054, le catarrhe eſt toujours, à ce que je penſe, une maladie légère & peu dangereuſe chez les perſonnes ſaines qui ne ſont pas fort avancées en âge : mais chez ceux qui ſont diſpoſés à la phthiſie, le catarrhe peut produire facilement l'hémoptyſie ou engendrer des tubercules dans les poumons; & lorſqu'il exiſte déjà des tubercules, le catarrhe accidentel peut plus facilement en déterminer l'inflammation & produire, en conſéquence, la phthiſie pulmonaire (*b*).

(*a*) Le catarrhe accidentel ou ſporadique eſt toujours une maladie fâcheuſe quand il revient fréquemment, parce qu'il eſt à craindre qu'il ne ſoit ſuivi de phthiſie ou d'inflammation de la gorge ou de la poitrine. On a obſervé, au contraire, dans les épidémies, que la maladie étoit plus bénigne & plus courte chez ceux qui en étoient attaqués pour la ſeconde ou la troiſième fois; mais ceux qu'elle avoit épargnés d'abord, & qui furent malades lorſqu'elle commençoit à diſparoître, eurent des ſymptomes plus graves que les autres.

(*b*) Ceci eſt particulièrement vrai dans le cas de catarrhe ſporadique, car il eſt très-rare de voir le catarrhe épidémique ſuivi de phthiſie.

1056. Le catarrhe est quelquefois une maladie dangereuse pour les personnes âgées. Chez un grand nombre d'hommes, à mesure qu'ils avancent en âge, & sur-tout quand ils ont commencé à vieillir, la secrétion du mucus, qui existe naturellement dans les poumons, se fait en plus grande quantité, & exige, en conséquence, une expectoration fréquente. C'est pourquoi si le catarrhe survient à de telles personnes, s'il augmente l'affluence des fluides vers les poumons, & est joint à un certain degré d'inflammation, il peut produire la fausse péripneumonie, qui, dans ces cas, est très-souvent mortelle (*a*). *Voyez* 376-382.

1057. Il paroît que la cause prochaine du catarrhe consiste dans la détermination augmentée des fluides vers la membrane muqueuse du nez, de la gorge & des bronches, jointe à un certain degré d'inflammation qui affecte ces parties. La dernière circonstance est confirmée en ce que, dans le cas de catarrhe, le sang que l'on tire d'une veine offre communément la même croûte inflammatoire qui paroît dans le cas d'inflammation.

1058. Le froid produit probablement le catarrhe, en diminuant la transpiration qui se fait habituellement par la peau, & en la déterminant, en conséquence, à se porter vers la membrane muqueuse des parties indiquées plus haut. Une partie du poids que le corps perd journellement par l'évacuation insensible, est due à la transpiration pulmonaire, d'où il est probable qu'il y a une connexion entre cette transpiration & celle de la peau, de manière que l'une peut augmenter en proportion que l'autre diminue: d'après ceci, on peut concevoir comment la diminution de la transpiration cutanée, en conséquence de l'action du froid, peut augmenter la détermination des fluides vers les poumons, & produire le catarrhe (*b*).

(*a*) Quelquefois le catarrhe produit chez les vieillards un épanchement abondant de mucus séreux dans les poumons, capable de suffoquer le malade tout-à-coup: c'est ce qui constitue le catarrhe suffoquant de Morgagni. Dans ce cas, la mort peut être une suite de la foiblesse qui met le malade hors d'état de cracher & d'expectorer.

(*b*) Tout prouve qu'il y a une analogie particulière entre la maladie contenue dans les glandes muqueuses & la transpiration; en admettant que cette dernière est la cause la plus commune du catarrhe sporadique, il est aisé d'expliquer la plupart de ses phénomènes: lorsqu'il est épidémique & contagieux, il paroît que

1059. Le docteur James Keil a fait quelques observations qui pourroient, en apparence, rendre cette matière douteuse; mais il y a quelque erreur dans ses observations. L'effet évident du froid, quant à la manière dont il produit le catarrhe, ne laisse en général aucun doute sur cet objet; & il y a plusieurs autres circonstances qui prouvent qu'il existe une connexion entre les poumons & la surface du corps.

1060. On ne peut déterminer avec certitude si la suppression de la transpiration produit le catarrhe, uniquement en augmentant la détermination des fluides, ou si la matière de la transpiration est en même temps portée vers les glandes muqueuses, & y excite une irritation particulière; mais la dernière supposition est assez probable.

1061. Dans le cas de catarrhe ordinaire, qui souvent est sporadique, on peut douter qu'une matière morbifique agisse sur les glandes muqueuses; il est néanmoins certain que les symptomes du catarrhe dépendent fréquemment de l'action d'une matière semblable sur ces glandes, comme le prouvent évidemment la rougeole, la coqueluche, & sur-tout les exemples fréquens de catarrhe contagieux & épidémique.

1062. J'observerai, à l'occasion de ce dernier, qu'il y a deux espèces de catarrhe, comme je l'ai indiqué dans mon synopsis de Nosologie. L'une, à ce que je crois, est produite par le froid seul, de la manière que j'ai expliquée plus haut; & l'autre paroît évidemment être l'effet d'une contagion particulière.

J'ai indiqué, dans mon synopsis, plusieurs exemples de pareils catarrhes contagieux, observés depuis le quatorzième

le froid augmente son action, & qu'alors la maladie est plus grave; car le catarrhe de 1775, qui a régné à la fin de l'automne, a été plus fréquemment accompagné de maladies inflammatoires de poitrine & plus fâcheux que celui de 1782, qui a régné à la fin du printemps, & qui cependant a été plus généralement répandu; d'où l'on peut conclure que la matière de la transpiration est le véhicule de cette contagion, & qu'elle doit être moins active lorsque la chaleur de l'atmosphère favorise l'excrétion de la sueur. Car il paroît que toutes les contagions sont très-disposées à s'échapper du corps, pourvu que les secrétions & les excrétions soient libres. Ce qui est probablement dû au pouvoir qu'elles ont de s'assimiler promptement à nos fluides, de manière qu'elles sont facilement entraînées hors du corps.

siècle jusqu'à ce jour (*a*), dont tous les phénomènes ont été exactement les mêmes ; & la maladie a toujours été particulièrement remarquable, en ce que, de toutes les épidémies connues, aucune ne s'est répandue plus loin, ni plus généralement : elle a rarement paru dans une contrée de l'Europe, sans se manifester successivement dans chacune des autres parties ; & dans quelques cas, elle a même été transportée en Amérique, & s'est repandue sur ce continent, dans tous les endroits d'où nous avons pu recevoir des observations.

1063. Le catarrhe produit par la contagion, se manifeste presque par les mêmes symptomes que ceux qui sont indiqués 1048-1050. Il paroît souvent survenir à la suite de l'action du froid. Il commence par un frisson plus fort que celui du catarrhe qui est produit par le froid seul, les symptomes fébriles paroissent plutôt, & s'élèvent aussi à un degré plus considérable ; en conséquence, son cours est plus rapide, & se termine communément en peu de jours (*b*) ;

(*a*) Valescus de Tarenta parle d'un catarrhe épidémique qui a régné à Montpellier en 1387. On a observé quinze épidémies de ce genre depuis le commencement de ce siècle. Les plus remarquables ont été celles de 1762, 1775 & 1782.

Cette épidémie n'épargne, en général, aucun âge, ni aucun tempérament ; les riches n'en sont pas plus exempts que les pauvres ; ceux qui vivent renfermés la gagnent de même que ceux qui sont obligés par état de s'exposer souvent à l'air. Néanmoins les enfans & les vieillards y sont moins sujets que les adultes ; aucune maladie ne se répand plus généralement : on a observé que, dans plusieurs endroits, elle avoit attaqué les quatre cinquièmes des habitans ; néanmoins elle est communément très-bénigne, & dure peu de temps ; celle qui a régné en 1782, cessoit communément au bout de six semaines lorsqu'elle s'étoit manifestée dans un endroit ; sa durée sur chaque individu varie en raison de la violence de ses symptomes, qui, quoique les mêmes, diffèrent cependant par leur degré. Souvent elle se dissipe en deux ou trois jours ; & l'on n'a guère vu de malade la conserver plus de quinze.

Cette épidémie s'est manifestée plutôt dans les villes fort peuplées que dans les hameaux & les villages ; il y a plusieurs endroits où elle n'a commencé à paroître que lorsqu'il y étoit arrivé des personnes qui avoient habité des lieux où cette maladie régnoit. La dernière n'a paru observer aucun ordre dans la manière dont elle s'est propagée : elle a passé de la Chine en Russie, & elle a parcouru les pays méridionaux de l'Europe.

(*b*) La foiblesse qui accompagne toujours cette maladie, & la manière rapide avec laquelle elle se manifeste, sont en général les principaux caractères qui la distinguent du catarrhe accidentel ;

quelquefois il se juge par une sueur spontanée, & cette sueur produit, chez quelques personnes, une éruption miliaire. Néanmoins c'est particulièrement l'état fébrile de cette maladie qui se termine en peu de jours; car la toux & les

néanmoins on observe un grand nombre de variétés chez les différens individus. Chez quelques uns, le mal de tête est très-violent, & il survient le soir un délire passager, le pouls est communément très-prompt & irregulier. Souvent le vomissement spontané dissipe la douleur de tête; mais dans les cas où la poitrine est vivement affectée, & où il se joint des symptomes de péripneumonie, les malades se plaignent de ressentir une douleur violente avec battement au sommet de la tête; le visage est bouffi, & il se manifeste des rougeurs érysipélateuses sur différentes parties; l'abdomen est tendu & douloureux. Dans quelques épidémies, telle que celle que Huxham a observée en 1733, il se formoit communément des abcès dans les oreilles: les amygdales sont aussi fréquemment affectées d'inflammation, & suppurent. On y a observé des hémorrhagies du nez salutaires; quelquefois l'urine étoit sanguinolente pendant trois ou quatre jours.

Cette maladie est accompagnée ordinairement de symptomes inflammatoires; néanmoins on y a quelquefois remarqué des signes évidens de putridité, & alors le sang n'étoit pas couvert de la croûte inflammatoire. Communément elle se répand plus généralement & est plus violente chez ceux qui habitent des endroits bas; les changemens de l'atmosphère n'ont paru y produire que peu de variétés.

Le catarrhe se complique avec un grand nombre de maladies inflammatoires, telles que la pleurésie & la péripneumonie, & il aggrave les chroniques, telles que l'asthme, le rhumatisme, la phthisie, la goutte; ce qui fait qu'il est souvent très difficile de distinguer les caractères qui lui sont propres, & qu'on l'a regardé comme beaucoup plus fâcheux qu'il ne l'est réellement. On a observé à Londres que plusieurs femmes grosses qui en avoient été affectées, avoient fait des fausses couches, & que quelques-unes étoient mortes.

Quelques médecins ont pensé que jamais le catarrhe n'étoit produit par une contagion particulière & qu'il étoit toujours l'effet des variétés de l'atmosphère; mais on ne peut point admettre leur opinion, si l'on considère que les symptomes patognomoniques de la maladie ont toujours été les mêmes, malgré la variété des climats & des saisons dans lesquels on l'a observé. D'ailleurs, la promptitude avec laquelle elle s'est répandue dans tous les endroits où il y avoit un grand nombre d'hommes de rassemblés, ne permet pas de douter qu'elle ne soit souvent contagieuse.

Il faut remarquer que quand cette maladie paroît l'hiver, elle est en général moins contagieuse, mais plus grave, & l'épidémie dure plus long-temps que quand elle survient à la fin du printemps ou de l'été. Ainsi, en 1762 & 1775, la maladie a régné l'hiver & s'est terminée plus fréquemment par la pleurésie ou la péripneumonie qu'en 1782, où elle n'a paru qu'au commencement de l'été.

autres symptomes de catarrhe continuent fréquemment plus long-temps (*a*) ; & souvent, lorsqu'ils paroissent se dissiper, ils sont renouvellés par l'action du froid.

1064. En considérant le nombre de personnes qui sont attaquées de l'une ou l'autre espèce de catarrhe, & qui en guérissent promptement sans aucun accident, on peut convenir que la maladie n'est nullement dangereuse : cependant on ne doit pas toujours la regarder comme telle ; car chez quelques personnes, elle est accompagnée d'inflammation de la poitrine. Le catarrhe accélère souvent la phthisie, lorsqu'il attaque ceux qui y sont disposés, & il produit fréquemment la mort chez les vieillards, de la manière expliquée plus haut, 1054 & 1056.

1065. La cure du catarrhe est presque la même, quand il est produit par le froid ou par la contagion : elle ne diffère qu'en ce que dans le dernier cas les remèdes sont communément plus nécessaires que dans le premier.

Lorsque la maladie est modérée, il suffit communément d'éviter le froid & de s'abstenir de la nourriture animale pendant quelques jours, ou peut-être de rester au lit, & de prendre fréquemment quelques boissons douces & délayantes légèrement chaudes, afin de favoriset une sueur très-modérée ; il faut ensuite avoir la précaution de ne s'exposer que par degrés insensibles à l'air libre (*b*).

1066. Lorsque la maladie est plus violente, non-seulement

(*a*) Chez quelques malades, il reste une grande foiblesse & une toux très-incommode quelques semaines après la maladie : elle a été quelquefois suivie d'hydropisie, de paralysie, de diarrhée, & d'atrophie. Dans un petit nombre de cas, on a observé que ceux qui en avoient été affectés se portoient mieux qu'avant.

(*b*) Il faut en consequence que le malade reste quelque temps dans une chambre plus chaude que de coutume. Morgagni parle d'un catarrhe qui a régné à Padoue en 1730 : son traitement consistoit à aider doucement la sueur & à éviter le froid ; car le mal qui survient après la sueur n'est dû qu'à ce qu'on néglige d'entretenir le corps dans une douce chaleur. Toutes les fois que la maladie est légère, cette méthode suffit : il est avantageux de recourir aux sels neutres ; mais les diaphoretiques stimulans sont toujours nuisibles en ce qu'ils déterminent l'inflammation ; c'est pourquoi le peuple détermine souvent le catarrhe à se changer en maladies inflammatoires, en excitant la sueur par des boissons chaudes & du sucre. Il faut observer neanmoins que l'on n'a rien à redouter des sudorifiques légers, sur-tout les deux premiers jours de la maladie, quand ces remèdes n'occasionnent pas de séchereſſe à la peau, & que la diathèse inflammatoire n'est pas considérable.

il faut observer exactement le régime antiphlogistique, mais il est encore nécessaire de faire usage de différens remèdes.

Le remède le plus convenable pour dissiper la diathèse inflammatoire qui accompagne toujours cette maladie, est la saignée, que l'on doit faire plus ou moins copieuse, & réitérer suivant que les symptomes l'exigent (a).

Le vomissement (b) est le moyen le plus efficace pour rétablir la détermination des fluides vers la surface du corps, & favoriser en même temps la secrétion du mucus qui se fait dans les poumons, & qui peut dissiper l'inflammation des membranes de ce viscère.

Pour remplir la dernière indication, on a cru que la scille, la gomme ammoniac, l'alkali-volatil, & quelques autres remèdes, pouvoient êtres utiles : mais ils ne m'ont jamais paru être fort efficaces ; & si la scille a quelquefois

(a) La saignée a été utile dans les cas où la maladie étoit accompagnée de symptomes inflammatoires, tels que ceux de pleurésie & de péripneumonie. On l'a même réitérée souvent avec avantage : elle a aussi été très avantageuse aux femmes grosses, dans les cas même où il n'y avoit pas de signes évidens d'inflammation. Plusieurs praticiens célébres ont eu recours à la saignée dans le commencement de la maladie, malgré le symptome ordinaire d'abattement, chez les personnes fortes & robustes où la chaleur & le mal-aise étoient considérables ; & ils ont souvent observé qu'après avoir tiré quelques onces de sang, l'état de langueur, l'oppression & l'anxiété fébrile diminuoient, que la tête & la poitrine se débarrassoient, & que la maladie se terminoit facilement sans avoir aucune suite fâcheuse que l'on pût raisonnablement attribuer à la saignée. Voyez *Med. transf. v. iij.*

Le seul cas où la saignée n'est pas admissible, est celui où il y a une prostration de force considérable & des signes évidens de putridité.

(b) Les vomitifs donnés en lavage & réitérés souvent dès le premier jour de la maladie, suffisent souvent pour dissiper l'oppression de poitrine, le mal-aise & les douleurs de tête, & accélérer la terminaison de la maladie.

On peut les donner lors même qu'il y a des symptomes de péripneumonie, car ils en préviennent les suites. Il n'y a pas d'expectorant plus efficace pour les vieillards sujets à un flux de matière visqueuse vers les poumons, que les vomitifs réunis aux sels neutres ou à l'esprit de Mindererus : ils favorisent particuliérement la transpiration. Un de leurs avantages est de relâcher le ventre, & s'ils ne produisent pas cet effet, il faut prescrire un doux laxatif ; c'est un moyen de modérer la toux, & la nature semble l'indiquet quelquefois par les douleurs que le malade ressent dans l'estomac & les intestins, & par la diarrhée qui survient chez quelques-uns. Néanmoins tous les purgatifs stimulans sont nuisibles.

été fort utile, je pense que c'est plutôt en raison de sa vertu émétique, que par sa vertu expectorante.

Lorsque l'affection inflammatoire des poumons paroît être considérable, il convient, outre la saignée, d'appliquer les vésicatoires sur quelque partie du thorax (*a*).

La toux est souvent le symptome qui fatigue le plus dans cette maladie ; on peut, en conséquence, recourir aux adoucissans pour la modérer. *Voyez* 373.

Mais si la toux continue encore, lorsque les symptomes inflammatoires sont considérablement diminués, les narcotiques sont le moyen le plus efficace de la modérer ; & dans ces circonstances, on peut les employer sans aucun danger. *Voyez* 375.

Dès que les états fébrile & inflammatoire de cette maladie sont presque entièrement dissipés, les moyens les plus efficaces de détruire les restes de l'affection catarrhale, consistent à faire usage pendant long-temps de quelques-uns des exercices de gestation (*b*).

(*a*) Les vésicatoires conviennent particulièrement lorsque la douleur de tête est considérable & que la toux est violente ; il est rare qu'ils ne débarrassent point la tête & qu'ils ne préviennent pas l'engorgement des poumons. Il faut remarquer cependant qu'ils conviennent particulièrement dans les cas mixtes, c'est-à-dire, où l'affection inflammatoire est compliquée de putridité. Car la saignée est le premier remède lorsque la maladie est purement inflammatoire. Si un premier vésicatoire ne soulage pas, il faut en appliquer un second quelques jours après.

Quelques auteurs ont recommandé le quinquina vers la fin de la maladie, lorsqu'il y a des signes de putridité, & lorsque la fièvre semble vouloir prendre le type de fièvre intermittente ou rémittente. Jamais je ne l'ai employé, & je crois qu'il ne peut être utile dans ce cas. Comme l'on abuse souvent de ce remède, j'observerai avec le docteur Carmichael Smyth, dans les *Med. commun.*, que dans le catarrhe épidémique, la toux, la gêne de la respiration, l'oppression de poitrine que le malade ressent sont des raisons suffisantes pour exclure le quinquina : cet auteur ajoute que dans les cas où ces symptomes n'existoient point, & où la grande foiblesse & la disposition à la putridité sembloient exiger l'usage de ce remède, il n'a jamais remarqué qu'il fût d'aucune utilité pour modérer la fièvre, soutenir les forces, arrêter la disposition à la gangrène, ou prévenir les suites fatales de la maladie.

(*b*) Ceux qui relèvent de cette maladie se plaignent souvent d'un état de langueur, de défaut d'appétit, & de ce que leur sommeil est interrompu & ne les ranime pas. Le changement d'air & l'exercice du cheval sont alors les moyens les plus efficaces pour rétablir le malade. Il est quelquefois nécessaire de recourir au lait, lorsque la toux est rebelle.

CHAPITRE II.

De la Dysenterie.

1067. LES selles fréquentes, accompagnées de beaucoup de coliques, & suivies de tenesme, constituent la dysenterie (*a*). Ces selles, quoique fréquentes, sont générale-

(*a*) La dysenterie est une pyrexie contagieuse, où il y a des déjections fréquentes, muqueuses, ou sanguinolentes, dans lesquelles on n'observe pas communément d'excrémens; les tranchées & le tenesme se réunissent à ces symptomes. N. C.

Il n'y a qu'une seule espèce de dysenterie que Sauvages a décrite sous différens noms. Car la dysenterie épidémique, celle qui règne dans les armées, & celle que l'on a appelée équinoxiale, parce qu'elle règne dans les Indes vers le temps des équinoxes, ne sont qu'une seule & même maladie.

On observe plusieurs variétés dans la dysenterie : 1°. lorsque les malades rendent des vers, on la nomme vermineuse; 2°. quand on remarque comme des morceaux de chair dans les excrémens, on l'appelle *dysenteria carnosa*; 3°. la dysenterie intermittente est compliquée avec la fièvre qui porte ce nom; 4°. la dysenterie blanche est celle où l'on n'observe pas de sang dans les matières que rendent les malades; 5°. on nomme miliaire celle qui est accompagnée d'une éruption miliaire.

On doit regarder comme symptomatique, 1°. la dysenterie spontanée bénigne qui survient chez les pléthoriques sans fièvre & sans obstruction du foie: telle est celle que l'on observe chez les enfans & qui dure plusieurs mois : les personnes qui mènent une vie sédentaire & mangent beaucoup y sont également sujettes; 2°. la dysenterie cataméniale d'Horstius, qui survient dans le temps où doivent paroître les règles chez les femmes, ou qui revient périodiquement à la suite des hémorrhagies du nez supprimées; 3°. la dysenterie des femmes grosses, qui s'observe fréquemment au bout de quelques jours de mariage, ou qui précède l'accouchement; 4°. la dysenterie atrabiliaire, qui est accompagnée de fièvre putride, & dans laquelle les malades rendent des déjections brunes, verdâtres, ou noires, extrêmement fétides. Souvent les urines sont dans cette maladie, couleur de café & très-fétides; 5°. la dysenterie syphilitique, entretenue par un vice vénérien. Cette variété, si elle a existé, est très-rare; 6°. la dysenterie scorbutique, qui est un flux de sang qui survient dans le scorbut; 7°. la dysenterie polonoise, qui accompagne quelquefois le plica-polonica; 8°. la dysenterie produite par l'abcès du mésentère.

On doit rapporter à la diarrhée, 1°. la dysenterie qui attaque les étrangers nouvellement arrivés à Paris, à Londres, à Amsterdam,

ment en petite quantité, & la matière évacuée consiste principalement en une matière muqueuse mêlée quelquefois de sang. Tant que la maladie subsiste, il sort rarement de véritables excrémens; & s'il en sort, ils sont communément d'une forme compacte & dure.

1068. La maladie règne particulièrement l'été & l'automne, en même temps que les fièvres automnales intermittentes & rémittentes; & elle est quelquefois réunie ou compliquée avec ces mêmes fièvres (*a*).

1069. Elle s'annonce quelquefois par des frissons & d'autres symptomes de pyrexie; mais ceux d'affection locale se manifestent communément les premiers. Le ventre est constipé, & les intestins sont extraordinairement remplis de vents; un degré de diarrhée est quelquefois le premier symptome de la dysenterie: néanmoins cela est rare; elle commence le plus souvent par des tranchées, & des envies fréquentes d'aller à la selle. Le malade rend peu de chose à chaque fois qu'il veut évacuer; mais il se plaint de tenesme. Les selles deviennent par degrés plus fréquentes, les tranchées plus violentes, & le tenesme plus considérable:

& sur-tout dans les Indes Orientales; 2°. la dysenterie produite par l'abus des purgatifs, des fruits rouges, tels que les cerises, les pêches, les abricots, &c.

(*a*) La dysenterie attaque plutôt les pauvres que les riches: elle est plus grave chez les enfans que chez les adultes: elle enlève plutôt les personnes foibles que celles qui sont robustes. Elle est toujours contagieuse; il paroît même qu'on ne peut la distinguer de la diarrhée que par la contagion. Les selles sanglantes ne suffisent pas pour la caractériser; car il y a beaucoup de dysenteries où il n'y a pas de sang dans les matières que rendent les malades; & la violence de ces symptomes ne peut nullement servir à la distinguer de la diarrhée.

Pour mieux connoître la dysenterie, il faut particulièrement faire attention aux vapeurs humides qui ont pu lui donner naissance. Pringle & Cleghorn ont prouvé qu'elle avoit beaucoup d'affinité avec la fièvre tierce, parce qu'elle est produite par les mêmes vapeurs. Mais les effets de cette contagion diffèrent entre eux; il est probable qu'ils dépendent de quelque cause qui détermine ces vapeurs à agir sur les intestins, ou sur la bile, & qui les dispose à produire la dysenterie; car cette dernière règne souvent sans les fièvres intermittentes. Lind observe que dans les climats chauds, on peut éviter la fièvre intermittente bilieuse en s'éloignant des lieux marécageux. Mais cette précaution est insuffisante pour prévenir la dysenterie, car le froid qui succède à la chaleur suffit pour la produire dans les terreins secs & élevés. Il n'est pas possible de déterminer en quoi consiste cette différence.

à ces symptomes se joint la perte de l'appétit; fréquemment le mal-aise, la nausée & le vomissement, tourmentent aussi le malade. En même temps, il y a toujours plus ou moins de pyrexie, qui est quelquefois du genre des rémittentes, & observe la période tierce. D'autres fois, la fièvre est évidemment inflammatoire, & très-souvent d'un genre putride. Ces états fébriles accompagnent la maladie pendant tout son cours (*a*), sur-tout lorsqu'elle se termine promptement par la mort. Dans d'autres cas, l'état fébrile disparoît presque entièrement, & néanmoins les symptomes propres à la dysenterie subsistent long-temps après.

1070. Quelle que soit la durée de la dysenterie, la matière évacuée par les selles pendant son cours varie beaucoup. Quelquefois c'est uniquement une matière muqueuse, où il n'y a pas de sang, qui constitue la maladie que Roëderer a nommée *morbus mucosus*, & d'autres *dysenteria alba*. Néanmoins, le plus souvent, le mucus évacué est plus ou moins mêlé de sang. Quelquefois on n'en apperçoit que des filets mélangés avec la matière muqueuse; mais d'autres fois, le sang est plus abondant, & teint toute la matière évacuée; dans quelques cas, on rend une quantité considérable de sang pur & sans mélange. La couleur & la consistance de la matière évacuée varient aussi: communément son odeur est forte & d'une fétidité extraordinaire. Il est probable que l'on rend quelquefois de vrai pus; & fréquemment une sanie putride, qui vient des parties gangrenées. Très-souvent la matière liquide est mêlée avec d'autres matières visqueuses qui ont l'apparence membraneuse, & fréquemment avec de petites masses qui ressemblent à une matière sébacée (*b*).

(*a*) Lorsque la dysenterie a duré quelque temps, la fièvre diminue, parce que la réaction qui étoit d'abord générale est devenue locale; néanmoins tant que la maladie subsiste, la peau est resserrée & sèche: il est difficile de rétablir la transpiration & les sueurs. Quelquefois l'urine est supprimée pendant plusieurs jours. Le ventre est plus ou moins tuméfié chez tous les malades, même lorsque les symptomes les plus fâcheux commencent à se dissiper. Quelquefois ils rendent une grande quantité de sang pur, ce qui est un signe fâcheux, sur-tout lorsque les extrémités deviennent froides.

(*b*) Les corps membraneux & charnus qui, dans cette maladie, sortent souvent avec le sang, n'indiquent pas toujours que les intestins sont ulcérés. Ils sont dus, comme l'a observé Morgagni, à l'irritation des glandes des intestins, qui occasionne une secrétion plus abondante de matière muqueuse. Cette matière en séjournant

1071. Tant que les évacuations de ces différentes matières sont, comme il arrive dans beaucoup de cas, extraordinairement fréquentes, il est rare d'y appercevoir les excrémens naturels; & lorsque cela arrive, ils sont, comme je l'ai dit, sous la forme de scybala, c'est-à-dire, de boules durcies & séparées. Lorsque ces excrémens sortent, soit par les efforts de la nature, ou par le secours de l'art, ils modèrent tous les symptomes, & sur-tout les selles fréquentes, les tranchées & le tenesme.

1072. La maladie subsiste plus ou moins de temps avec toutes ces circonstances. Lorsque la pyrexie qui l'accompagne est d'un genre inflammatoire violent (*a*), & sur-tout de nature très-putride, la dysenterie se termine souvent par la mort en très-peu de jours, & on y observe tous les signes qui indiquent la gangrène. Quand l'état fébrile est plus modéré, ou disparoît entièrement, souvent la maladie se prolonge plusieurs semaines, & même plusieurs mois; mais alors même, après avoir duré plus ou moins, souvent elle se termine d'une manière fatale, & généralement la mort survient en conséquence du retour & de l'augmentation considérable des états putride & inflammatoire. Dans quelques cas, la maladie cesse spontanément; la fréquence des selles, les tranchées & le tenesme diminuent par degré, pendant que les excrémens naturels reviennent. D'autres fois, elle continue long-temps, avec des symptomes modérés, & se termine par une diarrhée: quelquefois elle est accompagnée de symptomes de lienterie (*b*).

1073. On a différemment jugé des causes éloignées de cette maladie. Elle survient généralement l'été ou l'automne, lorsque des chaleurs considérables ont dominé quelque temps,

dans les cellules du colon, y acquiert plus ou moins de consistance, & prend différentes formes.

(*a*) Il y a peu d'espoir dans la dysenterie, si la soif est extrême, la langue sèche & raboteuse, de couleur cendrée ou livide, surtout si le ventre est gonflé, tendu, & offre une certaine résistance au toucher. Les aphthes de l'intérieur de la bouche, le hoquet, la difficulté de la déglutition, & un écoulement d'eau fétide de l'anus indiquent les approches de la mort.

(*b*) La lienterie qui succède à la dysenterie est souvent incurable, sur-tout chez les vieillards. On observe fréquemment dans les cadavres de ceux qui sont péris de dysenterie, les intestins couverts de pustules semblables à celles de la petite vérole. Mais comme elles n'existent pas dans le commencement de la maladie, on doit les regarder comme l'effet de la putridité & de l'inflammation.

& spécialement après des constitutions très-chaudes, & en même temps très-sèches de l'atmosphère; la dysenterie est beaucoup plus fréquente dans les climats chauds que dans ceux qui sont plus froids. En conséquence, elle paroît dans les mêmes circonstances & dans les mêmes saisons qui affectent considérablement l'état de la bile dans le corps humain (*a*). Mais comme le *cholera morbus* se manifeste souvent sans aucuns symptomes de dysenterie, & que l'on a remarqué que des évacuations considérables de bile modéroient ces derniers, il est difficile de déterminer quelle analogie il y a entre cette maladie & l'état de la bile.

1074. On a observé que les exhalaisons qui s'élèvent des substances animales très-putrides, affectoient facilement le canal alimentaire; elles produisent certainement la diarrhée dans quelques occasions: mais je n'ai jamais été à portée de m'assurer avec certitude si ces exhalaisons occasionnoient toujours une véritable dysenterie.

1075. Souvent la dysenterie est évidemment produite par l'application du froid, mais elle est toujours contagieuse; elle devient épidémique dans les camps & dans d'autres endroits, par la propagation d'une semblable contagion, indé-

(*a*) Un certain degré de chaleur dispose la bile à couler plus que de coutume, augmente son acrimonie, lui donne lieu de s'accumuler davantage dans le canal alimentaire: cette simple cause suffit pour produire le *cholera morbus* qui règne dans le même temps où la dysenterie est violente: néanmoins il paroît que la contagion peut, dans tous les temps, produire la dysenterie; la chaleur ne suffit pas pour y donner lieu, le froid & l'humidité sont les causes qui la déterminent le plus souvent, car l'on observe qu'elle règne particuliérement lorsqu'il succède une pluie froide à une grande chaleur. Ces causes suffisent pour produire une constriction de la surface du corps & déterminer l'humeur de la transpiration supprimée vers les intestins.

Baker observe qu'en 1762, où régnoit une dysenterie épidémique à Londres, plusieurs malades étoient affectés de différens maux d'estomac & des intestins sans avoir la dysenterie, & qu'ils guérissoient communément sans aucun remède après avoir rendu quelques déjections bilieuses.

C'est à tort que quelques auteurs ont regardé l'usage des fruits d'été ou d'automne comme une des causes de la dysenterie; l'on a observé dans plusieurs épidémies que ceux qui en avoient mangé immodérément, étoient exempts de la maladie, ou n'en étoient que légérement affectés; bien plus, il paroît, d'après un passage d'Alexandre de Tralles, qu'on a eu recours de tout temps avec succès à ces fruits pour guérir la dysenterie.

pendamment

pendamment du froid, ou des autres causes qui peuvent la déterminer. Il est donc douteux que l'action du froid donne toujours lieu à la maladie, excepté dans les cas où la contagion particulière à déjà été introduite dans le corps ; & il est probable, d'après tout ce que je viens de dire, qu'une telle contagion doit toujours être considérée comme la cause éloignée de la dysenterie.

1076. Je ne puis déterminer si cette contagion, de même que beaucoup d'autres, est d'une nature permanente, & ne manifeste ses effets que dans certaines circonstances qui la rendent active, ou si elle n'est produite que par des causes occasionnelles ; en admettant la dernière supposition, je ne puis dire par quels moyens cette contagion est engendrée. Nous n'en savons pas davantage sur sa nature, considérée en elle-même ; ou au moins nous savons uniquement que communément elle paroît être, de même que beaucoup d'autres contagions, de nature putride & capable de communiquer au corps humain une disposition à la putridité. Néanmoins cela n'explique nullement la puissance particulière que cette contagion a de produire les symptomes qui constituent proprement & essentiellement la dysenterie (1067).

1077. La cause prochaine de ces symptomes est encore obscure. Suivant l'opinion commune, la dysenterie dépend d'une matière âcre introduite ou engendrée dans les intestins même, qui augmente leur mouvement péristaltique, & donne lieu en conséquence, aux selles fréquentes que l'on observe dans cette maladie. Mais on ne peut admettre cette supposition : car dans tous les cas connus où des substances âcres agissent sur les intestins & produisent des selles fréquentes, elles occasionnent en même temps des évacuations copieuses, effet que l'on doit attendre de semblables substances appliquées sur une certaine étendue des intestins (*a*). Néanmoins ce n'est pas ce qui arrive dans la dysenterie, où les déjections, quoique fréquentes, sont généralement en très-petite quantité, & telles que l'on peut sup-

(*a*) Les symptomes qui se manifestent dans le principe de la maladie, semblent favoriser cette opinion ; car les malades rendent d'abord par les selles beaucoup de matières : les déjections deviennent ensuite plus fréquentes, mais moins copieuses, & elles n'en égalent pas une qui seroit excitée par un purgatif ordinaire, qui, comme l'on sait, agit en augmentant l'excrétion des glandes dont les conduits excréteurs s'ouvrent dans les intestins.

poser qu'elles viennent uniquement des parties inférieures du rectum. Quant aux portions supérieures des intestins, & particulièrement celles du colon, il est probable qu'elles sont dans un degré extraordinaire & considérable de constriction : car, comme je l'ai observé plus haut, on rend rarement des excrémens naturels; & lorsque cela arrive, ils ont une forme qui donne lieu de supposer qu'ils ont été retenus long-temps dans les cellules du colon, & qu'en conséquence cet intestin a été affecté d'une constriction extraordinaire. Ceci est confirmé par presque toutes les ouvertures des cadavres de ceux qui sont morts de la dysenterie, chez lesquels, lorsque la gangrène n'avoit pas entièremens détruit la texture & la forme des parties, on a trouvé de très-grandes portions des gros intestins affectées d'une constriction très-considérable.

1078. En conséquence, je pense que la cause prochaine de la dysenterie, au moins la principale partie de la cause prochaine, consiste dans une constriction extraordinaire du colon, qui donne lieu en même temps à ces efforts spasmodiques que l'on apperçoit pendant les tranchées violentes, & qui, en se propageant jusqu'au rectum, y occasionnent les fréquentes selles muqueuses & le tenesme. Mais, que l'on admette cette explication ou non, il est toujours certain que les excrémens endurcis retenus dans le colon sont la cause des tranchées, des selles fréquentes & du tenesme : car l'évacuation de ces excrémens excitée par la nature ou par l'art, modère les symptomes dont je viens de parler; ceci est encore confirmé d'une manière plus complète & plus utile par la cure la plus prompte & la plus heureuse de la dysenterie, que l'on obtient en s'attachant de bonne heure & constamment à prévenir la constriction du colon & la stagnation fréquente des excrémens dans cet intestin.

1079. J'ai tenté de déterminer de cette manière la cause prochaine de la dysenterie, & d'indiquer en conséquence en même temps la partie principale de la cure, qui, faute d'avoir une idée juste de la nature de la maladie, paroît avoir varié à plusieurs égards & ne pas avoir été déterminée par les praticiens.

1080. Un des plus célèbres praticiens de nos jours, & qui avoit le plus d'expérience sur cette maladie, semble croire que le moyen le plus efficace de la guérir est d'employer assidument les purgatifs : on peut varier les moyens curatifs; mais les plus doux laxatifs suffisent communément;

ils sont même les plus sûrs, parce qu'il faut les réitérer fréquemment, sur-tout en raison de l'état inflammatoire qui accompagne si fréquemment la maladie (*a*). Tous les

(*a*) Comme l'irritation & les autres symptomes de la dysenterie semblent dépendre de la constriction du colon, il est aisé de juger que les purgatifs sont utiles & même, en quelque sorte, indispensables, parce qu'en évacuant les matières contenues dans le colon, ils en dissipent la constriction qui est la principale cause de la maladie. Les sels neutres, la manne, les tamarins & l'huile sont ceux que l'on doit préférer. Ces purgatifs peuvent être continués long-temps sans danger, ils soutiennent l'action des intestins, entretiennent leur liberté, préviennent la constriction & précipitent les excrémens. Plusieurs médecins célèbres ont reconnu les avantages de cette pratique. La teinture de rhubarbe, si renommée dans cette maladie, ne consiste que dans de pareils remèdes; car la rhubarbe y est jointe aux crystaux de tartre. Le docteur Zimmermann a adopté une pareille méthode. Il recommande de commencer par donner l'ipécacuanha à forte dose pour faire vomir, ce qui excite une grande évacuation par haut & par bas, qui contribue à dissiper la constriction & le tenesme. Mais comme ce soulagement n'est pas durable, il fait dissoudre une once ou une once & demie de crystal de tartre dans deux livres d'eau d'orge que l'on doit boire durant la nuit. Le lendemain matin il donne une décoction de tamarins; il réitère cette pratique plusieurs jours de suite, & parvient communément à obtenir la guérison en quatre ou cinq jours. Cette méthode lui a réussi dans toutes les dysenteries épidémiques. Il croit que les purgatifs guérissent en chassant des intestins la bile putride & âcre; mais les déjections sont féculentes & non bilieuses. Il a aussi observé qu'une cuillerée de teinture de rhubarbe dissipoit le tenesme dans cette maladie. C'est ce qui lui a fait imaginer que la matière putride résidoit dans les cellules du colon & que le tenesme cessoit dès que cette matière étoit évacuée. Mais il paroît très-certain que c'est toujours la matière féculente qui excite cette irritation. Les laxatifs réitérés, tels que la teinture de rhubarbe, lui ont paru plus efficaces pour dissiper le tenesme que les narcotiques & les lavemens.

Les purgatifs âcres donnés à de longs intervalles, seroient utiles s'ils agissoient uniquement en évacuant les matières endurcies retenues dans le colon; mais cette pratique est dangereuse en raison du degré d'inflammation qui accompagne cette maladie; on ne peut les donner que quand elle a duré quelque temps, & que les excrémens naturels ne sortent pas; alors on choisira toujours les moins irritans, tels que le sel d'Epsom & les purgatifs qui entrent dans la potion que Sydenham prescrivoit dans cette maladie Cette potion étoit composée d'une demi-once de tamarins, de deux gros de séné, d'un gros & demi de rhubarbe, d'une once de manne & d'autant de syrop de roses pâles. Il faut donner ces purgatifs de deux jours l'un, si on les met en usage: car ils laissent communément dans les intestins une constriction plus considérable que celle qui existoit avant, & si on ne les donne pas

laxatifs qui produisent une évacuation des excrémens naturels, & qui sont en conséquence suivis de la rémission des symptomes, suffiront pour opérer la guérison. Mais si les laxatifs doux n'occasionnent pas l'évacuation dont je viens de parler, on doit employer quelques médicamens plus actifs : & je n'en ai trouvé aucun mieux adapté à cette maladie ou plus convenable que le tartre stibié donné à petites doses, & à des intervalles capables de le déterminer à agir particulièrement par les selles. La rhubarbe que l'on emploie si fréquemment, est, à plusieurs égards, un des purgatifs qui conviennent le moins (*a*).

1081. Les vomissemens ont été regardés comme le principal remède dans cette maladie. On peut les employer utilement dans ses commencemens, en ayant égard à l'état de l'estomac & de la fièvre; mais il n'est pas nécessaire de les réitérer souvent; ils sont même peu utiles, si ceux que l'on emploie n'agissent aussi par les selles (*b*). L'ipécacuanha ne paroît jouir d'aucune vertu spécifique ; & il n'est efficace que quand on le donne de manière à agir particulièrement par les selles.

1082. Les lavemens peuvent quelquefois être utiles pour

constamment, comme le pratiquoit Sydenham, la maladie acquiert une nouvelle force.

(*a*) La rhubarbe purge peu ou point ; son action est toujours très-lente ; elle augmente presque toujours les tranchées & le gonflement du bas-ventre ; sa vertu astringente sur laquelle l'on compte beaucoup, loin d'être utile, ne peut être que très-funeste dans la dysenterie.

Ceux qui ajoutent la canelle & autres aromates à la rhubarbe, dans le dessein de dissiper les vents & de fortifier les intestins, aggravent le mal. Car ce n'est pas lorsque les intestins sont affectés d'inflammation que l'on doit songer à les fortifier.

(*b*) Il paroît démontré que les vomitifs n'agissent que par leur qualité purgative, qui contribue à prévenir & dissiper la constriction ; c'est pourquoi le tartre stibié donné à petite dose est préférable à l'ipécacuanha. Néanmoins il ne convient jamais autant que les purgatifs, parce qu'il entretient une nausée constante & un mal-aise, comme l'a observé Monro. Le tartre stibié l'emporte encore sur l'ipécacuanha, en ce qu'aucun vomitif ne jouit davantage de la vertu d'exciter les sueurs. Le verre ciré d'antimoine décrit dans la Pharmacopée d'Edimbourg, n'a été si utile dans la dysenterie, que parce qu'il agissoit en même temps comme vomitif & comme purgatif. Nous ne parlerons pas de la vertu astringente de l'ipécacuanha ; il paroît démontré que cette vertu n'existe pas, & si elle étoit réelle, ce seroit une raison d'exclure ce remède du traitement de la dysenterie, puisqu'il est certain que rien n'y est plus pernicieux que les astringens.

dissiper (*a*) la constriction du colon, & évacuer les excrémens qui y sont retenus; mais il est rare qu'ils soient aussi efficaces que les laxatifs donnés par la bouche; & les lavemens âcres qui ne sont pas assez actifs pour évacuer les matières contenues dans le colon, peuvent être nuisibles en stimulant trop le rectum.

1083. Les tranchées fréquentes & violentes qui accompagnent cette maladie, conduisent presque nécessairement à l'usage des narcotiques; ces remèdes sont très-efficaces pour modérer les tranchées; cependant en interrompant l'action des petits intestins, ils favorisent la constriction du colon, & en conséquence, aggravent quelquefois la maladie (*b*); ils

(*a*) Les lavemens avec la décoction de graine de lin, le lait, la graisse fondue, ou l'huile & autres adoucissans, soulagent quelques malades, mais quelquefois ils augmentent les douleurs; c'est pourquoi il ne faut en faire prendre que rarement & en petite quantité.

(*b*) Les narcotiques sont souvent inutiles quand on donne les purgatifs de bonne heure. Ils sont particulièrement nécessaires quand la douleur est vive; car cette dernière tend toujours à augmenter la constriction & l'inflammation; elle peut même exciter un épanchement considérable de sang & disposer à la putréfaction. Les narcotiques dissipent la constriction & préviennent le tenesme, néanmoins on ne doit pas y compter en général pour la guérison.

Plusieurs médecins, persuadés que l'opium empêchoit l'évacuation des matières putrides, ont entièrement banni ce remède du traitement de la dysenterie. Il est en effet possible qu'il diminue la sensibilité des intestins & empêche l'évacuation des matières qui y sont contenues; mais cet effet n'est que passager, l'action de l'opium ne dure que cinq ou six heures; la constriction & la retention de la matière irritante ne peuvent augmenter beaucoup en aussi peu de temps. En outre la matière morbifique n'est nullement évacuée par les déjections muqueuses, qui n'ont lieu qu'en conséquence de l'irritation du rectum. On objecte encore que les narcotiques, en diminuant la constriction du colon, suspendent aussi l'action des petits intestins; qu'ils leur enlèvent la force nécessaire pour vaincre la résistance qu'oppose le colon au passage des matières qui y sont contenues; qu'ils ne peuvent en conséquence que pallier les symptomes, & qu'après leur action, la constriction peut revenir avec plus de violence. On peut répondre à cette objection, qu'il est rare que les narcotiques produisent ces effets; souvent après leur usage les purgatifs agissent plus facilement & plus sûrement. Néanmoins s'ils empêchent l'action des purgatifs, comme on l'a quelquefois observé, il faut les éviter & recourir à d'autres moyens, tels que les fomentations sur le bas-ventre.

On doit attribuer la diversité des remèdes que l'on a recommandés dans la dysenterie, aux variétés dont cette maladie est sus-

font même communément beaucoup de mal, lorſque leur uſage ſuſpend en quelque ſorte celui des purgatifs ; car je penſe que c'eſt uniquement parce que l'on néglige les derniers que les narcotiques deviennent fort néceſſaires.

1084. Lorſque les tranchées ſont fréquentes & violentes, on peut quelquefois parvenir à les modérer par le demi-bain (*a*) ou les fomentations ſur l'abdomen, continuées quelque temps. On peut dans le même cas, calmer les douleurs, &, à ce que je crois, diſſiper la conſtriction du colon, en appliquant les véſicatoires ſur le bas-ventre (*b*).

1085. Dans le commencement de cette maladie, lorſque la fièvre eſt conſidérable, la ſaignée peut être convenable & même néceſſaire chez les malades qui ont ſuffiſamment de force ; on doit même la réitérer lorſqu'il y a plénitude & dureté du pouls avec d'autres ſymptomes de diſpoſition inflammatoire ; mais comme la fièvre qui accompagne la dyſenterie eſt ſouvent du genre putride, ou en prend la nature dans le cours de la maladie, la ſaignée doit être employée avec beaucoup de précaution (*c*).

1086. D'après ce que je viens de dire ſur la nature de cette maladie, il eſt ſuffiſamment évident que l'uſage des

ceptible, en raiſon de la conſtitution de chaque individu & de la nature des épidémies : ainſi Sydenham en a guéri par l'uſage ſeul du laudanum, ſans employer d'autres remèdes. Mais cette pratique eſt rarement admiſſible. L'opium eſt toujours nuiſible les premiers jours de la maladie, il donne lieu à d'autres affections inflammatoires très-graves ; il ne convient que quand les excrémens naturels ont commencé à ſortir, il eſt même alors abſolument néceſſaire pour hâter la guériſon parfaite.

(*a*) Georges Baker rapporte dans ſon Traité de la dyſenterie qui a régné à Londres en 1762, qu'ayant fait mettre dans le bain un malade qui, depuis huit jours, étoit tourmenté par cette maladie, la douleur ſe diſſipa tout-à-coup, il ſurvint une évacuation conſidérable & la gueriſon fut prompte.

(*b*) Le véſicatoire convient ſur-tout lorſque la douleur eſt fixe.

(*c*) La ſaignée convient particulièrement dans le commencement de la maladie lorſqu'on obſerve des ſignes d'inflammation ; mais on doit la réitérer dans les temps plus avancés, lorſque le malade eſt jeune & fort, que la douleur eſt extrême & la fièvre très-violente. C'eſt à tort que l'on craint d'affoiblir le malade lorſqu'il s'agit de la vie. Georges Baker penſe que les préjugés que l'on a eus contre l'uſage de la ſaignée ont été très nuiſibles dans la dyſenterie.

astringens doit être absolument pernicieux dans ses commencemens (*a*).

1087. On peut douter qu'une matière âcre soit la cause primitive de cette maladie. Mais le dérangement des fonctions de l'estomac & la stagnation des fluides dans ce viscère qui accompagnent la maladie, donnent lieu de présumer qu'il y a quelques matières âcres qui résident constamment dans l'estomac & les intestins, & qu'en conséquence on peut toujours employer utilement les adoucissans. En outre, comme les substances douces huileuses introduites dans les intestins en grande quantité, deviennent toujours laxatives, je pense que les adoucissans oléagineux sont les plus utiles (*b*).

1088. Cette maladie est si souvent de nature inflammatoire ou putride, qu'on ne peut douter qu'elle exige un régime végétal & acescent. L'usage du lait dans son état naturel peut être douteux dans beaucoup de cas (*c*); mais on

(*a*) Si la maladie consistoit uniquement dans l'excrétion augmentée, on ne pourroit pas douter des avantages des astringens; mais comme elle consiste dans un excès de constriction, ils sont nuisibles tant que les caractères propres à la dysenterie subsistent. On a, au contraire, remarqué qu'ils étoient utiles dans les diarrhées qui viennent d'un relâchement qui succède à la dysenterie. Il faut éviter les astringens tant que l'on observe, même en petite quantité, des matières muqueuses dans les selles, & tant que le tenesme subsiste. Ils ne sont admissibles que quand les déjections sont abondantes & qu'il n'existe plus aucun des symptomes propres à la dysenterie.

(*b*) On a remarqué que l'huile douce de ricin étoit une eccoprotique très-utile pour dissiper les coliques rebelles & la constriction spasmodique des intestins.

On peut donner, dans le cours de la dysenterie, les remèdes qui tiennent en quelque sorte lieu du mucus naturel, qui, dans l'action de santé, sert à lubréfier les intestins. On doit particulièrement prescrire les émulsions faites avec l'huile d'amandes douces, le blanc d'oeuf, l'amidon, le mucilage de salep que Degner regarde comme un des meilleurs anti-dysentériques. Vers la fin de la maladie, on peut, à l'exemple de Baker, donner le lait de vache dans lequel on a fait bouillir de la graisse nouvelle, & y ajouter un peu d'amidon. Le beurre fondu donné par cuillerées a été utile dans quelques épidémies. Ludovic, au rapport de Degner, guérit une dysenterie épidémique qui ravageoit une armée, en donnant du lait chaud dans lequel on avoit fait fondre de la cire. Dans la guerre de 1758, les médecins des armées angloises ont ajouté avec avantage un peu de savon à ce remède, pour rendre la cire plus soluble.

(*c*) Il faut bannir tous les bouillons faits avec les substances animales, se borner à la tisanne d'orge ou de riz. Mais le petit-lait

peut souvent accorder un peu de crême, & le petit-lait est toujours convenable.

Dans les premiers temps de la maladie, on permettra les fruits doux & légèrement acides ; leur usage est même nécessaire (*a*). C'est uniquement dans les temps plus avancés qu'une acidité morbifique paroît dominer dans l'estomac, & exiger quelque réserve sur l'usage des acescens. Dans les commencemens, les absorbans semblent superflus, & ils peuvent nuire par leurs vertus astringente & septique.

1089. Lorsque cette maladie est compliquée de fièvre intermittente, & qu'elle est prolongée particulièrement par cette circonstance, on doit la traiter comme les fièvres intermittentes, en donnant l'écorce du Pérou, qui néanmoins n'est guère admissible dans les premiers périodes de la maladie (*b*).

est préférable à tous les autres remèdes, il a seul suffi dans plusieurs dysenteries pour obtenir une prompte guérison.

(*a*) Les fruits récens arrêtent les progrès de la putréfaction & tiennent lieu d'eccoprotiques.

(*b*) On peut joindre le quinquina aux acides quand la putridité paroît considérable. Il est sur-tout utile toutes les fois que la fièvre putride est portée à un degré capable d'occasionner une grande foiblesse, & de disposer à la putréfaction & à la gangrène. Il convient aussi lorsque la maladie est dissipée, pour ranimer l'action de l'estomac & des intestins, qui restent souvent long-temps affectés après cette maladie ; c'est pourquoi il faut être très-circonspect sur le choix des alimens. Baker a remarqué que la décoction du bois de campêche étoit utile aux convalescens ; mais il ajoute qu'aucun médecin n'a retiré d'avantage du simarouba dans l'épidémie dont il donne la description.

Il arrive fréquemment qu'il subsiste un tenesme très-douloureux après que la dysenterie est dissipée, mais ce tenesme se dissipe à mesure que les forces se rétablissent.

SECONDE PARTIE.

Des Neuroses (a) ou des Maladies nerveuses.

1090. PRESQUE toutes les maladies du corps humain, considérées sous un certain point de vue, pourroient s'appeler *nerveuses* ; mais une dénomination aussi générique ne seroit d'aucun usage ; & d'une autre part, il ne paroît pas convenable de limiter ce terme, en l'appliquant, comme on a fait jusqu'ici, d'une manière vague & inexacte, aux affections hystériques & hypochondriaques (*b*), qui elles-mêmes ne peuvent guère être définies avec une précision suffisante.

1091. Je propose ici de comprendre sous le titre de *neuroses* ou *maladies nerveuses*, toutes les affections contre nature du sentiment ou du mouvement, où la pyrexie ne constitue pas une partie de la maladie primitive ; & toutes celles qui ne dépendent pas d'une affection topique des organes, mais d'une affection plus générale du système nerveux, & des puissances du système d'où dépendent plus spécialement le sentiment & le mouvement.

1092. J'ai établi une classe de ces maladies, sous le titre de *neuroses*, ou de *maladies nerveuses*. Je les ai ensuite

(*a*) Les neuroses ou maladies nerveuses consistent dans la lésion du sentiment & du mouvement, sans pyrexie idiopathique, ou sans maladie locale. N. C.

(*b*) Les médecins anglois ont les premiers, à l'exemple de Willis, leur compatriote, désigné ces maladies sous le nom de nerveuses : il est certain que l'on pourroit comprendre sous ce nom toutes les maladies ; car il y en a peu qui n'affectent le système nerveux, puisque le sentiment & le mouvement dépendent de l'influence des nerfs & de l'état de leurs organes particuliers. Whytt a borné mal-à-propos le terme de maladies nerveuses à celles qui affectent le canal alimentaire. Il paroît plus convenable de comprendre dans la classe des maladies nerveuses toutes celles qui sont occasionnées par la foiblesse des nerfs ou par l'irrégularité des fonctions qui en dépendent.

diſtinguées, en ce qu'elles conſiſtent, ou dans l'interruption & la foibleſſe des puiſſances ſenſitives & motrices, ou dans l'irrégularité avec laquelle ces puiſſances exécutent leurs fonctions ; je les ai en conſéquence diviſées en quatre ordres, ſous les noms de *comata*, *adynamia*, *ſpaſmi*, & *veſania*, que je définirai à meſure que j'aurai occaſion d'en parler plus particulièrement.

LIVRE PREMIER.

Des Comata (a) ou de la perte du mouvement volontaire.

1093. Je comprends ſous ce titre les affections que l'on appelle communément maladies ſoporeuſes ; mais on les diſtingue plus convenablement en ce qu'elles conſiſtent dans quelque interruption ou dans quelque ſuppreſſion des puiſſances d'où dépendent le ſentiment & le mouvement volontaire, ou de ce qu'on appelle les fonctions animales. Ces fonctions ſont ordinairement ſuſpendues pendant le temps du ſommeil naturel : mais le ſommeil, ou même l'apparence du ſommeil, n'eſt pas conſtamment un ſymptome de toutes les maladies compriſes ſous ce titre. Je ne puis indiquer & expliquer convenablement que deux genres de maladies que l'on doit rapporter à cet ordre. Je vais en parler ſous les titres d'apoplexie & de paralyſie (*b*).

(*a*) Dans les maladies compriſes ſous ce nom, il y a une diminution du mouvement volontaire, accompagnée d'un état ſoporeux, ou de la ſuſpenſition des ſens. N. C.

Les noſologiſtes ſe ſont ſervis du terme de *ſopor* pour exprimer un état qui reſſemble au ſommeil naturel, & j'ai rendu ce terme par *état ſoporeux*.

(*b*) Le docteur Chandier a donné, en 1785, des recherches ſur ces deux maladies, qui ne ſont qu'un commentaire de notre auteur ; j'ai en conſéquence tâché d'en extraire ce qui m'a paru être le plus utile. Ainſi il obſerve avec raiſon que la méthode admiſe par M. Cullen, indique fortement la relation qui exiſte entre ces deux maladies, & y jette un nouveau jour. Le changement fréquent de l'apoplexie en paralyſie, & de la paralyſie, quand elle eſt mortelle, en apoplexie, prouve ſuffiſamment que ces deux maladies ne doivent pas être ſéparées.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Apoplexie.

1094. L'APOPLEXIE est une maladie dans laquelle tous les sens externes & internes & tous les mouvemens volontaires sont, jusqu'à un certain point, détruits pendant que la respiration & l'action du cœur subsistent. On la distingue de la *paralysie*, en ce qu'elle est une affection de toutes les puissances qui servent au sentiment & au mouvement volontaire; & de la *syncope*, en ce qu'elle existe pendant que la respiration & l'action du cœur continuent. J'ai de plus ajouté à la définition ordinaire de l'apoplexie, que les puissances qui servent au sentiment & au mouvement ne sont détruites que jusqu'à un *certain point*; voulant faire entendre par-là que, sous le titre d'apoplexie, je comprends ici les maladies qui, n'en différant que par le degré, ne peuvent, relativement à la pathologie ou à la pratique, en être convenablement distinguées : telles sont les maladies que l'on traite quelquefois sous les noms de *carus*, de *cataphora*, de *coma*, & de *léthargie* (*a*).

(*a*) Cette maladie est caractérisée par la diminution de tous les mouvemens volontaires & par un état soporeux plus ou moins profond, pendant lequel le mouvement du cœur & des artères subsiste. N. C.

M. Cullen comprend sous le nom d'apoplexie le carus & le cataphora : ces maladies ne diffèrent, dans le fait, de l'apoplexie, qu'en ce qu'elles sont moins violentes; ainsi dans l'apoplexie le malade tombe tout-à-coup, & les mouvemens volontaires sont entièrement suspendus : elle diffère de la paralysie en ce qu'elle affecte tout le systême & qu'elle est toujours accompagnée d'un assoupissement profond qui est très-rare dans la paralysie. C'est le degré d'assoupissement qui distingue les différentes espèces d'apoplexie, & on ne peut établir de limites entre les divers degrés d'assoupissement. Car le sommeil naturel même est sujet à beaucoup de variétés chez les différens hommes; les uns sont facilement éveillés, d'autres difficilement. Il en est de même de l'apoplexie, les unes sont légères; dans d'autres on ne peut tirer les malades de leur assoupissement par les plus forts stimulans. Mais ces différences ne constituent pas plusieurs espèces.

Dans le carus, l'assoupissement est tel qu'on peut à peine en tirer

1095. L'apoplexie & tous ses différens degrés affectent le plus communément les personnes avancées en âge, & spé-

le malade : il n'a que très-peu de sentiment, il n'exécute les mouvemens volontaires qu'avec une difficulté extrême. Néanmoins la respiration & le pouls sont à-peu-près comme dans l'état naturel, la déglutition se fait quoiqu'imparfaitement; si on tiraille ou pique profondément le malade, il ouvre les yeux, mais les ferme aussitôt, & il ne répond pas aux questions qu'on lui fait; enfin cet état ne diffère de l'apoplexie qu'en ce que la respiration n'est pas stertoreuse.

Le cataphora, ou la somnolence, consiste dans un assoupissement continuel, sans fièvre ni délire : le malade à un sentiment obscur; on peut, en le tourmentant, l'éveiller; il parle, ou répond aux questions qu'on lui fait, ouvre les yeux, se remue & retombe tout-à-coup dans son premier état. Cette maladie n'est pas accompagnée de la respiration stertoreuse, comme l'apoplexie, si ce n'est aux approches de la mort; on n'y observe jamais de fièvre comme dans le carus, & on réveille plus facilement le malade.

On peut, à ce que croit M. Cullen, rapporter à l'apoplexie la catalepsie & l'extase.

La catalepsie consiste dans la suppression de tous les sens & des mouvemens volontaires; le pouls & la respiration subsistent, mais sont à peine sensibles; les muscles sont dans l'état de contraction où les a laissés la volonté; & si on remue un membre, il reste dans la position où on l'a mis. Cette maladie attaque tout-à-coup, quelquefois elle revient à des périodes fixes; d'autres fois elle est déterminée par les affections de l'ame.

Elle dure souvent quelques minutes, & rarement plusieurs heures; quand elle cesse, les malades semblent sortir d'un sommeil profond, & ils ne se ressouviennent pas de ce qui s'est passé pendant l'accès. Cette affection est souvent réunie à d'autres maladies telles que l'hystéricisme.

L'extase ne diffère de la catalepsie qu'en ce que les membres du malade ne restent pas dans la position où on les met, & conservent celle où ils se trouvoient dans le temps de l'accès; le sentiment & le mouvement y sont totalement détruits : cette maladie est produite par les contemplations profondes ou les vives affections de l'ame.

Il semble que l'on doit regarder comme des maladies symptomatiques, la typhomanie & la léthargie.

La typhomanie est une maladie dans laquelle il y a un assoupissement simulé ou apparent, quoique le malade veille réellement, ou bien il y a un sommeil léger, accompagné de délire & de fièvre, le malade conserve du sentiment & de la sensibilité, il parle ou répond, mais hors de propos.

La léthargie ne diffère de la typhomanie qu'en ce que le malade ne se souvient nullement de ce qu'on lui a dit, & ne s'occupe d'aucun objet; quelquefois même il oublie tout ce qu'il savoit avant.

cialement celles qui ont passé soixante ans. Elle attaque le plus souvent ceux qui ont la tête large & le col court, ceux

L'apoplexie est idiopathique ou symptomatique.

Les espèces d'apoplexie idiopathique sont :

I. L'apoplexie *sanguine*, dans laquelle il y a des signes de pléthore universelle & particulièrement de la tête. On doit rapporter à cette espèce, 1°. l'apoplexie sanguine des auteurs ou le coup de sang, qui attaque principalement les sexagénaires pléthoriques, & qui est la plus fâcheuse de toutes les espèces d'apoplexie; 2°. le carus spontané, ou l'apoplexie sanguine légère de Rivière. Cette espèce s'annonce souvent par la céphalalgie, le vertige & une pyrexie continue; il y a rougeur du visage, chaleur de tout le corps, le pouls est fréquent & fort; 3°. l'asphyxie spinale produite par l'extravasion du sang dans la moelle épinière. M. Cullen observe à ce sujet que, quoiqu'il rapporte l'asphyxie à la syncope, & qu'il pense que ces deux maladies ne diffèrent que par leur degré, néanmoins il y a plusieurs espèces d'asphyxie qui appartiennent à l'apoplexie. Ainsi c'est à tort que l'on met au nombre des espèces l'asphyxie spinale, puisqu'on ne peut la distinguer par aucun signe externe; & d'après les causes internes qui y donnent lieu, il est évident qu'on doit la regarder comme une espèce d'apoplexie. La connoissance des causes externes & évidentes que l'on ne doit jamais perdre de vue, a déterminé M. Cullen à mettre au rang des apoplexies plusieurs espèces d'asphyxie. L'on objecte que ces dernières différent de l'apoplexie, en ce que le pouls & la respiration cessent entièrement, quoique la vie subsiste. Mais cette objection n'est pas d'un grand poids: dans le commencement de la plupart de ces maladies, où le mouvement & le sentiment sont entièrement détruits, le mouvement du cœur & celui des poumons subsistent néanmoins jusqu'à un certain point; d'ailleurs, en admettant même qu'ils cessent entièrement, on peut répondre que l'on observe aussi quelquefois la même chose dans les apoplectiques, immédiatement avant la mort. Enfin notre auteur pense que le cerveau est primitivement affecté dans l'apoplexie, & que le cœur l'est dans la syncope. Il distingue en conséquence ces deux maladies, suivant que l'on peut conjecturer d'après la connoissance des causes externes que le cœur ou le cerveau sont affectés; 4°. le cataphora coma, qui est la maladie désignée par les auteurs sous le nom de coma somnolentum, dans laquelle l'assoupissement est très-profond, la bouche reste béante, les yeux sont fermés, le visage est pâle, le pouls rare & quelquefois enfoncé, les extrémités sont flasques, le malade diffère peu d'un mort; on ne peut le tirer que très-difficilement de son assoupissement, & il y retombe dans l'instant; on en a vu rester dans cet état pendant plusieurs mois de suite. Néanmoins, communément cette maladie ne dure que peu de jours, & la mort s'annonce par le changement de la respiration qui, de tranquille qu'elle étoit, devient stertoreuse. Les vieillards y sont particulièrement sujets.

II. L'apoplexie *séreuse* est celle qui attaque les personnes affectées de leucophlegmatie; elle s'observe sur-tout chez les vieillards. On

qui sont replets, qui mènent une vie indolente, qui sont habitués à manger beaucoup, & spécialement ceux qui se

doit rapporter à cette espèce, 1°. l'apoplexie pituiteuse de Sennert, appelée séreuse par Preysinger : elle se reconnoît à la foiblesse du pouls, à la pâleur du visage, & à l'état de cacochymie ou de foiblesse qui la précède ; 2°. le carus produit par l'hydrocéphale : dans cette espèce la respiration est plus courte & plus fréquente que dans les autres; & la prostration de forces est extrême; elle est produite par l'épanchement de sérosité dans les sinus du cerveau, & elle succède quelquefois à l'hydrothorax ; 3°. le cataphora hydrocéphalique ; elle se reconnoît aux mêmes signes que la précédente, & elle dépend de l'épanchement de sérosité dans différentes parties du cerveau ; 4°. la somnolence continuelle, qui consiste dans l'habitude de dormir plus que ne le comporte l'âge du malade : car plus on avance en âge, moins l'on doit avoir de propension au sommeil ; 5°. la léthargie des gens de lettres : car l'énergie du sensorium commun diminue chez ceux qui pâlissent sur les livres, le corps & l'ame s'affoiblissent, la mémoire se perd, ils deviennent stupides & sont enfin attaqués d'apoplexie.

III. L'apoplexie *hydrocéphalique*, qui s'annonce par degrés insensibles, & produit chez les enfans & chez ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté, d'abord de la lassitude, de la fièvre & une douleur de tête : à ces symptomes succèdent ensuite la lenteur du pouls, la dilatation de la pupile & la somnolence.

M. Cullen observe, relativement à cette espèce d'apoplexie, qu'il est difficile de classer convenablement dans la Nosologie les maladies dont le type varie pendant leur cours, & que l'on ne peut guère déterminer, en conséquence, le lieu le plus convenable à cette apoplexie; premièrement, parce que dans ces cas l'hydrocéphalie n'est nullement sensible aux sens ; secondement, cette maladie diffère beaucoup par ses symptomes de l'hydrocéphale qui se reconnoît par des signes externes ; troisièmement, elle approche beaucoup de l'apoplexie par sa cause prochaine & par ses symptomes.

On doit rapporter à cette espèce, l'hydrocéphale interne des auteurs, ou l'hydrocéphale des ventricules : la maladie que Sauvages appelle *asthenia ab hydrocephalo*, est un des principaux symptomes de cette espèce d'apoplexie.

IV. L'apoplexie *atrabilaire* qui attaque les mélancoliques dont la maladie est parvenue au plus haut degré.

V. L'apoplexie *traumatique* produite par une cause externe mécanique qui a blessé la tête. On doit y rapporter le carus occasionné par une cause semblable.

VI. L'apoplexie *vénéneuse* produite par des pouvoirs sédatifs appliqués intérieurement ou extérieurement. Telles sont les variétés suivantes; 1°. l'ivresse apoplectique qui est l'espèce d'apoplexie qui attaque ceux qui ont abusé des liqueurs spiritueuses ou des narcotiques, & qui se dissipe souvent d'elle-même ; 2°. le carus produit par des doses trop fortes de narcotiques, tels que l'opium, la jusquiame, le stramonium, les vapeurs du charbon, &c. 3°. la

ſont fréquemment enivrés. Les hommes qui ont été long-temps ſujets à des hémorrhagies fréquentes & copieuſes des

léthargie occaſionnée par les mêmes cauſes; 4°. le carus dans lequel tombent au bout de quelques heures ceux qui préparent la décoction de dentellaire pour la teinture, eſt auſſi une variété de ce genre. Les vapeurs méphitiques, & les liqueurs ſpiritueuſes en fermentation, produiſent auſſi cette eſpèce d'apoplexie que l'on a déſignée ſous les noms d'aſphyxie, ou de catalepſie, ſuivant ſon degré; 5°. on doit rapporter encore à cette eſpèce l'aſphyxie dans laquelle tombent les ouvriers qui deſcendent dans les latrines, dans le temps où une vapeur épaiſſe, vulgairement appelée le *plomb*, ſurnage ſur les matières qui y ſont contenues; 6°. l'aſphyxie de ceux qui ſont frappés de la foudre; 7°. le coup de ſoleil que Sauvages rapporte au carus, parce qu'il y a dans cette maladie aſſoupiſſement profond, interruption du ſentiment & du mouvement; le mouvement du pouls & de la reſpiration eſt très-lent, tous les membres ſont flaſques, cependant la couleur & la chaleur naturelles ſubſiſtent. Cette maladie attaque ceux qui ſont reſtés long-temps expoſés au ſoleil ou qui s'y ſont endormis; elle fait périr communément en peu de temps; 8°, le carus, la léthargie & l'aſphyxie produits par le froid: car ceux qui voyagent pendant les grands froids, éprouvent ſouvent une envie de dormir à laquelle ils ne peuvent réſiſter & périſſent.

VII. L'apoplexie *mentale* produite par les vives affections de l'ame, telle que l'amour porté à l'excès, la joie, la terreur, &c. On a déſigné cette maladie ſous les noms de carus, d'aſphyxie & d'extaſe, ſuivant ſes différens degrés.

VIII. L'apoplexie *cataleptique*, dans laquelle les muſcles mis en mouvement par une force externe ſe contractent. M. Cullen rapporte à cette eſpèce, la catalepſie: il remarque qu'il n'a jamais vu cette maladie que ſimulée, & il penſe que celle que d'autres médecins ont obſervée étoit fréquemment ſimulée; en conſéquence il n'oſe rien décider ſur cette maladie; il eſt néanmoins perſuadé qu'elle eſt du genre de l'apoplexie.

Cette maladie peut être produite par l'affection hyſtérique, les vers, la vapeur du charbon, la ſuppreſſion des règles, la mélancolie, la folie. Sauvages regarde chacune de ces cauſes comme conſtituant autant d'eſpèces de catalepſie.

XI. L'apoplexie *ſuffoquante* produite par une cauſe externe capable de ſuffoquer; telle eſt l'aſphyxie des pendus ou des noyés.

M. Cullen croit que l'on pourroit rapporter à cette eſpèce l'aſphyxie flatulente, ſi l'on pouvoit la reconnoître par quelques ſignes externes. On a appelé aſphyxie flatulente, la mort ſubite produite par l'air qui diſtend les ventricules du cœur, ou les artères du cerveau. Morgagni a obſervé deux ou trois fois le dernier cas.

L'apoplexie eſt ſouvent ſymptomatique; ainſi elle ſe trouve réunie avec, 1°. la fièvre intermittente; 2°. la fièvre continue; 3°. les phlegmaſies, telles que l'inflammation du cerveau ou de la poitrine; 4°. les exanthèmes; 5°. l'affection hyſtérique; 6°. l'épi-

vaiſſeaux

vaisseaux hémorrhoïdaux, sont particulièrement disposés à être attaqués d'apoplexie lorsque ces hémorrhagies se suppriment ou s'arrêtent spontanément.

1096. Cette maladie survient fréquemment très-subitement : mais dans beaucoup de cas, elle est précédée de différens symptomes ; tels sont des accès fréquens de vertige, des maux de tête fréquens, l'hémorrhagie du nez, quelque interruption passagère de la vue & de l'ouie, des visions & des ententes fausses, un degré passager d'engourdissement ou de perte de mouvement dans les extrémités, un embarras de la langue en parlant, la perte de la mémoire, un assoupissement fréquent, & des accès fréquens de cochemar.

1097. Ces symptomes, & les circonstances qui disposent à l'apoplexie (1095), nous mettront souvent à même d'en prévoir les attaques les plus violentes, si nous y faisons attention.

1098. On a fréquemment observé que quand cette maladie attaquoit subitement à un degré considérable, elle avoit été immédiatement occasionnée par un exercice violent, une inspiration entière & long-temps continuée, un accès de colère, une chaleur externe considérable, sur-tout par celle d'un grand nombre de personnes rassemblées dans un même lieu, par le bain chaud, par l'ivresse, par la position de la tête qui étoit restée long-temps baissée, & par une ligature serrée autour du col. On a remarqué qu'elle étoit plus fréquente le printemps, sur-tout lorsque la chaleur de cette saison succédoit subitement au froid de l'hiver.

1099. On connoîtra suffisamment les symptomes qui indiquent la présence de cette maladie, d'après la définition que j'en ai donnée 1094. La perte de la sensation & du mouvement s'étend sur tout le corps : néanmoins il y a quelquefois un côté plus affecté que l'autre (*a*) ; & dans

lepsie ; 7°. la goutte ; 8°. les vers ; 9°. l'ischurie ; 10°. le scorbut. Sauvages fait de ces complications autant d'espèces qu'il désigne sous les noms d'apoplexie, d'asphyxie, de carus, de cataphora, de typhomanie & de léthargie, en raison du degré de la maladie.

(*a*) Il suffit de faire attention à la structure du cerveau & du cervelet, & à la manière dont ils sont divisés, pour concevoir comment un épanchement de sang ou de sérosité peut être borné à un côté seulement, ou y être plus considérable que de l'autre ; quelquefois il n'y a que du sang épanché d'un côté, & de la sérosité ou de la lymphe de l'autre. Les nerfs qui tirent leur origine de la partie

ce cas, celui qui est le moins paralysé est quelquefois attaqué de convulsions. La respiration est souvent stertoreuse dans cette maladie ; & l'on a dit que ce symptome en indiquoit l'état le plus violent : mais il n'existe pas toujours dans le type le plus parfait, ou dans le degré le plus considérable de la maladie.

1100. On peut en général regarder comme cause prochaine de l'apoplexie (a), tout ce qui interrompt le mou-

qui est comprimée deviennent paralytiques; & cette affection a lieu sur le côté opposé du corps, à cause de la manière dont s'entre-croisent les fibres de la moëlle alongée. L'hémisphère qui est le moins comprimé, ou qui est entièrement libre, comme on l'observe quelquefois, est alors dans un état d'excitement plus considérable que de coutume, qui produit les convulsions: on ne peut rendre raison de ce phénomene que par la sympathie inexplicable qui existe entre toutes les parties du systême nerveux. L'épanchement donne lieu à l'apoplexie quand il est très-considérable, & à l'épilepsie quand il est léger. Lancisi donne un exemple d'une complication d'apoplexie, d'épilepsie & de syncope a laquelle succéda la paralysie & qui se termina par la mort.

(a) Afin de mieux comprendre les idées de l'auteur, relativement à la cause prochaine de l'apoplexie, il faut admettre les faits suivans, qui forment la base de sa physiologie.

1°. il existe une puissance nerveuse dont l'action se porte aussi loin que le cerveau & les nerfs peuvent s'étendre, & qui entretient une libre communication entre les parties d'où dépendent tous les phénomènes du sentiment & du mouvement.

2°. La puissance nerveuse est la partie fondamentale du corps humain : elle est, en quelque sorte, préexistante à chaque fonction, & toutes en dépendent.

3°. Cette puissance nerveuse qui domine en quelque sorte, dans l'économie animale, est indépendante des autres fonctions. il faut cependant prendre garde de pousser cette idée trop loin; car, à mesure que le corps se forme, le systême nerveux acquiert une connexion avec les autres fonctions, & parvient, en quelque sorte, à dépendre d'elles.

Les interruptions des fonctions du systême nerveux peuvent, en conséquence, se rapporter à trois espéces de causes. Les premieres sont celles qui agissent directement sur les nerfs, comme les poisons; les secondes sont celles qui affectent les organes des nerfs, tels que la substance médullaire du cerveau, dont l'intégrité constitue la communication du sentiment & du mouvement; les troisièmes sont tout ce qui trouble les fonctions nécessaires pour le soutien du systême nerveux; par exemple, la circulation. Ainsi, il paroit que les causes qui produisent la perte du sentiment & du mouvement, dépendent de l'affection de la puissance nerveuse même, ou de ses organes, ou uniquement de la lésion des autres fonctions nécessaires à l'action du fluide nerveux, sans qu'aucune autre cause occasionnelle y concoure.

vement de la puissance nerveuse & l'empêche de se porter du cerveau aux muscles qui servent au mouvement volontaire, ou, en tant que le sentiment est affecté, tout ce qui interrompt le mouvement de la puissance nerveuse qui, des extrémités sentantes des nerfs, se communique au cerveau.

1101. Cette interruption des mouvemens de la puissance nerveuse peut être occasionnée, ou *par la compression de l'origine des nerfs*, ou *par quelque cause qui détruit la mobilité de la puissance nerveuse*. Nous allons parler plus particulièrement de ces deux causes, & en premier lieu, de la compression, qui est en apparence la cause occasionnelle la plus fréquente de l'apoplexie, & peut-être de toutes les maladies de ce genre produites par des causes internes.

1102. La perte du sentiment & du mouvement dans certaines parties du corps, peut être occasionnée par la compression de l'origine de quelques nerfs seulement, ou par la compression des mêmes nerfs dans quelque partie de leur cours depuis le cerveau jusqu'aux organes du sentiment & du mouvement. Je considérerai plus convenablement par la suite ces cas de compression partielle (a); mais l'affection dont je parle maintenant étant générale, doit dépendre d'une compression très générale de l'origine des nerfs, ou de la substance médullaire du cerveau; c'est pourquoi je ne considérerai ici que la compression la plus générale.

1103. Cette compression de l'origine des nerfs, ou de la substance médullaire du cerveau, peut être due à différentes causes; telles sont:

I. Une violence externe, qui occasionne une fracture & une dépression d'une partie du crâne.

II. Des tumeurs, quelquefois molles, d'autres fois osseuses, formées dans différentes parties du cerveau, ou dans ses membranes, & dont le volume augmente au point de comprimer la substance médullaire du cerveau.

Lorsque les extrémités des nerfs sont affectés, & que leur affection, en se communiquant au cerveau, produit l'immobilité de tout le systême, ou l'apoplexie, quelques auteurs la désignent alors sous le nom d'asphyxie, lorsqu'elle n'est pas occasionnée par quelque poison narcotique reçu dans l'estomac.

(a) L'auteur entend ici la paraplégie ou la paralysie de quelque membre, ou de quelque viscère particulier, produite par l'affection de la moëlle épinière, ou de certains nerfs.

III. Le sang accumulé dans les vaisseaux sanguins du cerveau, & qui les distend à un degré capable d'en comprimer la substance médullaire.

IV. Les fluides épanchés dans différentes partie du cerveau, ou dans la cavité du crâne, & accumulés en si grande quantité qu'ils donnent lieu à la compression dont nous parlons.

Quant à cette dernière cause, il faut remarquer que les fluides épanchés peuvent être de deux espèces, c'est-à-dire, qu'ils peuvent être une portion de la masse commune du sang épanché des vaisseaux rouges; ou une portion du sérum ou du fluide sans couleur que versent particulièrement les vaisseaux exhalans.

1104. Je ne considérerai pas ici la première de ces différentes causes de compression, parce que les moyens de la détruire ne sont pas de notre objet; on peut négliger de considérer la seconde, car le plus souvent on ne peut ni la découvrir, ni la guérir par aucun des moyens connus. Comme la troisième & la quatrième causes de compression sont les plus fréquentes, & sont aussi plus particulièrement les objets de notre art, elles méritent principalement notre attention; c'est pourquoi je vais tâcher de les développer de nouveau, en exposant par ordre les causes qui peuvent les produire.

1105. Les états de distention extraordinaire & d'épanchement, peuvent être l'un & l'autre produits par tout ce qui augmente l'affluence & l'impétuosité du sang dans les artères de la tête (*a*), tels que les exercices vio-

(*a*) Haller & d'autres physiologistes ont décrit les angles & les différentes inflexions que forment les artères vertébrales & carotides, avant que d'entrer dans le crâne, & après y être entrées; ils ont également décrit les dilatations qu'éprouvent leurs branches à mesure qu'elles avancent; on ne voit rien de semblable ailleurs excepté dans les vaisseaux spermatiques, dont le volume diminue continuellement. Monro observe que cette structure est plus remarquable chez les quadrupèdes qui ruminent, & que le rézeau admirable de Galien est uniquement formé par la carotide interne qui se divise en petites branches qui forment différentes circonvolutions. Quoique la force du sang soit ainsi rompue dans le cerveau, la circulation y est plus rapide que dans tout autre viscère du même poids, car le cerveau forme un quarantième de tout le corps, & il reçoit environ un dixième de toute la masse du sang, ce qui forme un volume quatre fois

lens (*a*), un accès violent de colère, (*b*), l'action de la chaleur externe (*c*), ou une forte compression sur l'aorte descendante (*d*).

plus considérable que celui qui passe dans toute autre partie du systême de l'aorte d'un volume égal.

(*a*) Tout exercice forcé accélère le retour du sang veineux vers le cœur; en conséquence, cet organe se contracte plus fréquemment, & pousse une plus grande quantité de fluide dans l'aorte & l'artère pulmonaire; les poumons sont surchargés, & ne peuvent se distendre complettement, d'où résulte une gêne dans la respiration: alors le cœur ne peut se vuider pendant la systole, ses oreillettes & ses ventricules sont trop pleins; une plus grande quantité de sang que de coutume, se porte en conséquence continuellement vers le cerveau, & n'en redescend pas librement.

(*b*) Dans la colère, non seulement tous les vaisseaux sanguins de la surface du corps se contractent, & le sang est déterminé vers le cœur ou la tête, souvent même la respiration est interrompue, & la circulation est interceptée dans les veines de la tête & du col; en conséquence, le visage se gonfle & rougit, les yeux sortent de leurs orbites.

(*c*) La chaleur produit cet effet en raréfiant le sang au point qu'il peut distendre extraordinairement les vaisseaux qui le contiennent. La chaleur occasionnée par le bain ou par un grand nombre de personnes rassemblées dans un même lieu, est la plus pernicieuse de toutes. Le docteur Crawford a prouvé que le corps de l'homme & des autres animaux jouissoit du pouvoir étonnant de conserver un degré de chaleur, inférieur à celui de l'atmosphère qui l'environne; mais dans les cas où un grand nombre de personnes se trouvent réunies, l'air est en outre chargé d'humidité, de miasmes & de phlogistique, qui le rendent moins propre à la respiration; le sang n'est pas suffisamment rafraichi, sa chaleur augmente, & il en résulte une fièvre momentanée.

(*d*) La compression même momentanée des jugulaires, produit un état de stupeur, la scotomie & le vertige qui sont des préludes de l'apoplexie; mais ces mêmes effets s'observent aussi toutes les fois qu'une cause quelconque gêne le passage libre du sang dans une partie de l'aorte, au-dessous de l'endroit d'où partent les artères vertébrales & carotides; ainsi, il se forme souvent des embarras, des polypes ou des dilatations anévrysmales vers la grande courbure de l'aorte; sa partie inférieure est souvent comprimée par la distention extraordinaire de l'estomac, par des engorgemens squirrheux des viscères de l'abdomen, par des tumeurs de l'épine, &c. M. Cullen a vu une personne qui avoit un stéatome dans l'abdomen, qui comprimoit l'aorte; chaque fois que l'on comprimoit cette tumeur, la malade étoit affectée d'une véritable apoplexie momentanée.

Dans les cas où les vaisseaux du cerveau sont distendus au point de comprimer ce viscere, la cause la plus légère suffit pour déterminer l'apoplexie, & la position seule du corps peut y donner

N 3

1106. Mais ces deux états de distention extraordinaire & d'épanchement peuvent aussi & semblent être plus fréquemment produits par des causes qui agissent en s'opposant au retour libre du sang veineux, qui se porte des vaisseaux de la tête au ventricule droit du cœur (*a*).

1107. La conformation & la distribution particulière des vaisseaux veineux du cerveau (*b*) sont telles, qu'elles nous portent à croire que l'intention de la nature a été d'y retarder le mouvement du sang, & de l'accumuler dans ces vaisseaux; c'est pourquoi la plus petite augmentation même de résistance qui gêne le retour du sang qui se porte de ces vaisseaux au ventricule droit du cœur, peut encore y favoriser davantage l'accumulation de ce fluide: cela doit arriver plus facilement dans un âge avancé (*c*), lorsque le systême veineux, en général, est dans un état de pléthore, & que cette pléthore a lieu spécialement dans les vaisseaux veineux du cerveau. Les personnes dont la tête est grosse

lieu. Ainsi, ceux qui jouissent de la meilleure santé, sont sujets à avoir des songes effrayans & le cochemar, lorsqu'ils dorment couchés sur le dos ou sur le côté droit; & cette position peut, à la suite de l'ivresse, ou d'une fatigue extraordinaire, produire quelquefois l'apoplexie chez ceux qui y sont disposés.

(*a*) Il faut observer que l'on ne peut considérer ici que la distention des gros vaisseaux, & que l'ouverture des cadavres ne nous montre rien de plus; néanmoins il est presque inconcevable qu'ils puissent produire une compression totale du cerveau. Les extrémités des vaisseaux sanguins, ou au moins des vaisseaux séreux doivent être par-tout contigus aux fibres médullaires. Ainsi, lorsque les artères & les veines sont gonflées, & qu'il en résulte une distention des vaisseaux lymphatiques, la compression doit avoir lieu de la part même de ces derniers.

(*b*) Les veines qui sont petites traversent obliquement la dure-mère pour se rendre dans de larges sinus, & l'insertion d'un grand nombre se fait dans une direction contraire au mouvement du sang. Celles même qui semblent avoir la même direction que les sinus, font un détour & se réfléchissent entre les membranes des sinus. Toutes ces causes doivent ralentir le mouvement du sang dans le cerveau. De plus, le mouvement du sang veineux de la tête n'est pas aidé par la compression musculaire, si utile dans les autres parties. Le systême veineux n'est exposé à la compression qu'à l'extérieur du crâne. Ainsi, tout ce qui agit sur ces vaisseaux externes doit retarder ou accélérer le mouvement du sang.

(*c*) Vers le déclin de la vie, les tuniques des artères deviennent plus fermes: elles acquièrent quelquefois une dureté cartilagineuse, & même osseuse; la circulation est ralentie, & la pléthore veineuse est portée à l'excès.

en proportion du reste du corps (*a*), & ceux qui ont un col court (*b*), qui n'est pas favorable au retour du sang veineux de la tête, seront pour la même raison plus disposés que d'autres à cette accumulation du sang veineux. Il est aussi très vraisemblable que cette même accumulation aura lieu chez ceux qui sont replets, soit parce qu'on peut les considérer comme dans un état de pléthore, ou parce que la graisse, en comprimant les vaisseaux sanguins des autres parties du corps, favorise la réplétion de ceux du cerveau, qui sont entièrement à l'abri d'une semblable compression.

1108 Telles sont les circonstances particulières à la constitution du corps, qui, en retardant le mouvement & le retour du sang veineux des vaisseaux de la tête, y favorisent l'accumulation du sang, & donnent lieu à leur distention. Je vais maintenant faire mention des différentes causes occasionnelles, qui, chez chaque individu, peuvent directement s'opposer au retour libre du sang des vaisseaux de la tête vers le cœur. Telles sont:

1. L'habitude de rester la tête penchée (*c*), ou d'autres situations du corps, dans lesquelles la tête reste long-temps baissée, & où la gravité du sang augmente la force avec laquelle il se porte dans les artères & s'oppose à son retour dans les veines;

(*a*) Cette conformation est en général l'indice d'une constitution forte & pléthorique. Chez ceux qui ont été affectés du rachitis pendant leur enfance, la tête prend aussi un volume considérable lorsqu'ils avancent en âge; les sutures du crâne ne s'y réunissant que fort tard, les vaisseaux sanguins y reçoivent une plus grande quantité de sang, ce qui les dispose à l'apoplexie.

(*b*) M. Cullen a observé par la dissection, que quelques apoplectiques n'avoient que six vertèbres au col. Lorsque le col est court, les veines jugulaires qui reçoivent le sang qui vient des sinus de la dure-mère, doivent nécessairement être très-courtes; en conséquence, elles ne peuvent pas se dilater & recevoir, dans certains cas, une plus grande quantité de sang que de coutume. Le docteur Fothergill observe qu'il est dangereux pour les personnes ainsi conformées de regarder long-temps en arrière sans tourner tout le corps, parce qu'en tournant la tête, les veines jugulaires se contractent & leurs parois se touchent. Il confirme son opinion par l'exemple d'une apoplexie survenue dans une circonstance semblable.

(*c*) La rougeur du visage que l'on observe alors, est une preuve suffisante de la gêne où se trouve le sang qui revient de la tête. Mais le danger est encore plus grand, si pendant ce temps l'on fait quelque effort qui oblige de faire une grande inspiration qui augmente la détermination du sang vers la tête.

2. Une ligature serrée autour du col, qui comprime les veines plus fortement que les artères;

3. Toute obstruction d'un grand nombre de veines qui rapportent le sang de la tête, & sur-tout toute obstruction considérable de la veine cave ascendante;

4. Tout obstacle considérable, qui s'oppose au passage libre du sang des veines dans le ventricule droit du cœur. L'on a observé que c'étoit communément en raison de cette cause, ainsi que de la circonstance qui la précédoit immédiatement, que les concrétions polypeuses de la veine cave, ou du ventricule droit (*a*), occasionnoient l'apoplexie.

5. Le retour du sang veineux de la tête vers le cœur est particulièrement interrompu par tout ce qui peut l'empêcher de passer aussi librement que de coutume dans les vaisseaux du poumon (*b*) : on sait que, à la fin de chaque

(*a*) On doit regarder les polypes plutôt comme l'effet que comme la cause de l'apoplexie. Le ventricule droit du cœur peut se dilater extraordinairement & s'ossifier; alors le cœur ne peut plus se vuider complètement pendant son mouvement de systole, d'où résultent des contractions irrégulières; & d'autres fois, il n'a pas assez de capacité pour recevoir le sang qui revient de la tête.

(*b*) C'est sans fondement que l'on a prétendu que les branches de la veine cave descendante pouvoient, en recevant une certaine quantité de sang, prévenir cet effet : car on sait que la tête est toujours affectée dans de pareils cas. C'est avec raison que l'auteur observe que la circulation est gênée dans les poumons, à la fin de chaque expiration. Car alors le diaphragme s'élève, & les côtes descendent, ce qui contribue à diminuer la capacité du thorax, & à comprimer tous les vaisseaux qui rapportent le sang vers le cœur : ce qui est prouvé par les expériences des modernes, qui démontrent que les mouvemens alternatifs du cerveau que l'on appeloit la pulsation de ce viscère, ne dépendent pas du mouvement du cœur, mais de celui des poumons avec lequel ils sont isochrones; car le cerveau s'élève dans le temps de l'expiration, & s'abaisse pendant celui de l'inspiration : néanmoins toute inspiration très-grande produit des effets semblables, comme on peut en juger par la rougeur & la turgescence du visage qui surviennent alors. C'est dans le temps intermédiaire entre l'inspiration & l'expiration que le sang coule plus facilement de la tête au cœur. Comme tout effort violent des muscles exige une inspiration complète & long-temps continuée, il est aisé de voir pourquoi un effort semblable est souvent la cause immédiate de l'apoplexie. Milon de Crotone rompoit une corde qui entouroit sa tête, uniquement en retenant son expiration, ce qui non-seulement prouve la force de cet athlète, mais même les effets d'une inspiration considérable long-temps continuée.

expiration, le passage libre du sang à travers les poumons éprouve quelque interruption, & qu'il en résulte en même temps une interruption dans le mouvement du sang qui passe des veines dans le ventricule droit du cœur. Ceci est évident d'après ce reflux du sang dans les veines qui occasionne l'élévation & l'abaissement alternatifs que l'on apperçoit dans le cerveau des animaux vivans dont on a enlevé le crâne, & que l'on a observé être isochrones avec les mouvemens alternatifs de la respiration. D'après ceci, il est aisé d'appercevoir que tout ce qui gêne le passage du sang dans les poumons, doit aussi interrompre le retour libre du sang veineux des vaisseaux de la tête; & doit en conséquence favoriser & peut-être produire une accumulation du sang dans ces vaisseaux, & donner lieu à leur distention extraordinaire.

On doit de plus observer que, comme une inspiration très considérable continuée quelque temps, interrompt tellement le passage libre du sang à travers les poumons, qu'elle donne lieu à la rougeur du visage, & à un gonflement évident des vaisseaux de la tête & du col; ainsi, toute inspiration entière & long-temps continuée peut, quand elle est portée à un très-grand degré, produire une accumulation du sang dans les vaisseaux de la tête: en conséquence, comme tout effort violent des muscles du corps exige & produit une respiration très-considérable & long-temps continuée, on voit pourquoi ces efforts ont si souvent été les causes immédiates ou occasionnelles de l'apoplexie.

On peut aussi remarquer que la corpulence & l'obésité semblent contribuer beaucoup à cet effet, en rendant le passage du sang à travers les vaisseaux des poumons plus difficile. Il paroît que chez les personnes grasses, les vaisseaux du poumon sont toujours très-pleins, à cause de la compression qu'éprouvent les vaisseaux sanguins dans plusieurs parties du corps; de manière que, au moindre accroissement du mouvement du corps, qui accélère le retour du sang vers les poumons, la respiration devient sur-le-champ, chez ces sortes de personnes, nécessairement plus fréquente & plus laborieuse: ce qui prouve que le sang ne passe pas librement à travers les poumons. Cette circonstance doit, de même que dans d'autres cas, opposer une résistance constante au retour du sang des vaisseaux de la tête, & y favoriser en conséquence, ou y occasionner l'accumulation du sang.

L'étude, les inquiétudes, & les chagrins rendent-ils le mouvement du sang plus lent dans les vaisseaux de la tête (*a*) ?

1109. Il faut observer en outre que ces différentes causes (1005-1008), qui donnent lieu à une pléthore extraordinaire des vaisseaux sanguins du cerveau, y peuvent produire l'apoplexie de différentes manières, suivant que la pléthore a lieu dans les artères ou dans les veines (*b*).

1110. Premièrement l'affluence du sang augmentée dans les artères du cerveau, & l'augmentation d'action dans ces mêmes artères (*c*), peuvent occasionner une rupture dans leurs extrémités, & en conséquence donner lieu à un épanchement de sang rouge capable de produire la compression; ou bien la même affluence du sang & l'action augmentée peuvent produire une exhalation plus considérable du fluide séreux qui s'échappe des extrémités des artères; & si ce fluide n'est pas réabsorbé à l'instant, il peut en peu de temps s'accumuler au point de produire la compression.

1111. Secondement, l'état de pléthore (*d*) des vaisseaux

(*a*) M. Cullen n'ose pas résoudre ce problême. Je me contenterai d'observer que les médecins les plus célèbres pensent que la contention d'esprit long-temps continuée, affecte vivement la tête, & est une des causes d'apoplexie. Mais comme nous ignorons entièrement les loix qui unissent l'ame avec le corps, il nous est impossible de rendre raison de ce fait.

(*b*) Le docteur Chandler observe avec raison que cette distinction ne doit pas être négligée, comme on l'a fait jusqu'ici; car elle nous apprend, d'après les raisons exposées plus haut, que la première espèce d'apoplexie doit vraisemblablement survenir dans la jeunesse, & la seconde chez ceux qui sont avancés en âge: ce qui peut contribuer à nous diriger tant dans le diagnostic que dans la pratique.

(*c*) La cause la plus fréquente de compression est l'épanchement des fluides dans le cerveau. Cet épanchement peut être ou sanguin ou séreux. Tout ce qui accélère le mouvement du sang, telles que les passions vives, les exercices violens, peut donner lieu à ces épanchemens tant séreux que sanguins. Dans ces cas, les vaisseaux exhalans fournissent une plus grande quantité de liquides que les vaisseaux absorbans n'en peuvent recevoir, & il se forme dans le cerveau, de même que dans les autres cavités du corps, des epanchemens séreux, ou bien il arrive une rupture des vaisseaux rouges qui donne lieu à un épanchement de sang. Ces causes d'apoplexie produite par l'acceleration du mouvement du sang dans les artères du cerveau, arrivent particulièrement dans la jeunesse ou chez les adultes.

(*d*) L'auteur, après avoir parlé dans le paragraphe précédent des effets de la pléthore artérielle, s'occupe de ceux de la plé-

veineux du cerveau peut agir de trois manières différentes.

1. La pléthore des veines peut opposer une telle résistance au sang qu'elles reçoivent des artères, qu'elle détermine la force avec laquelle il est poussé à agir à un point si considérable sur les extrémités des artères, qu'elle en occasionne la rupture, & donne en conséquence lieu à un épanchement de sang rouge, ou à l'*hæmorrhagia cerebri*, que Hoffmann considère comme une cause fréquente d'apoplexie, dont nous avous donné l'explication plus haut, dans 772 (*a*).

2. Pendant que cette résistance que le sang éprouve à passer des artères dans les veines, augmente la force avec laquelle il est poussé dans les premières, cette force peut, sans occasionner de rupture, augmenter l'exhalation des extrémités des artères, & produire un épanchement d'un fluide séreux; de même que cette résistance que le sang trouve dans les veines, produit des épanchemens d'eau dans d'autres parties du corps.

3. L'on n'a pas encore découvert de vaisseaux lymphatiques dans le cerveau; si l'on pouvoit en conséquence supposer que les vaisseaux absorbans ordinaires n'y existent pas, & que les fluides exhalés sont absorbés ou repris par

thore veineuse qui se manifeste particulièrement passé l'âge de quarante ans. Cette pléthore peut agir, 1°. en opposant nne telle résistance au sang qui vient des artères, que ces dernières se rompent & donnent lieu à un épanchement de sang. Car quoique le système artériel ait acquis alors un degré de force supérieur à celui du systême veineux, cependant il est vraisemblable que la pléthore du dernier doit occasionner une rupture dans le premier, en ce que quand le sang a passé des plus petites artères dans les premières ramifications des veines, sa vélocité & sa force diminuent sur le champ. Le sang contenu dans le systême artériel coule toujours dans des tuyaux dont le diamètre diminue continuellement; mais on observe le contraire dans le systême veineux: d'ailleurs, comme l'observe Monro, la dure-mère qui enveloppe les troncs des veines du cerveau & du cervelet, les fortifie & rend leur rupture difficile. 2°. La pléthore du systême veineux peut, en opposant une résistance considérable au sang qui vient des artères, augmenter l'action des vaisseaux exhalans & donner lieu à un épanchement de sérosité, comme cela arrive dans d'autres parties du corps, toutes les fois que les veines sont comprimées par des ligatures ou des tumeurs.

(*a*) La même cause donne lieu aux hémorrhagies du nez qui surviennent quelquefois passé l'âge de quarante ans, & qui sont souvent le prélude de l'apoplexie ou de la paralysie.

les extrémités des veines (*a*), on prouveroit encore plus clairement que la résistance qu'éprouve le mouvement du sang dans les veines du cerveau, peut facilement produire une accumulation de fluide séreux dans ses cavités, & donner lieu en conséquence à une compression capable de produire l'apoplexie.

1112. Outre ces cas d'apoplexie produite par l'abondance du sang qui se porte dans les artères, ou par la résistance qu'il éprouve dans les veines, l'épanchement de sérum peut être occasionné par deux autres causes. L'une est le relâchement des vaisseaux exhalans, comme dans les autres cas où une disposition à l'hydropisie domine dans le corps (*b*); & il n'est pas extraordinaire de voir une hydropysie générale se terminer par l'apoplexie. La seconde est une trop grande quantité des parties aqueuses contenues dans la masse du sang, lesquelles sont en conséquence disposées à s'échapper par les vaisseaux exhalans, comme on le voit dans le cas d'ischurie rénale qui, lorsqu'elle est incurable, se termine très-communément par l'apoplexie (*c*).

1113. Je viens d'indiquer les différentes causes d'apoplexie qui dépendent de la compression; & d'après tout ce que j'ai dit, il paroît que la plus fréquente de toutes ces

(*a*) On a si fréquemment observé des hydropysies du cerveau, sans découvrir aucun vaisseau de rompu, que l'on peut croire que l'absorption se fait au moins par de petites veines semblables aux veines lymphatiques qui s'ouvrent dans les veines de la tête.

(*b*) L'anasarque qui survient aux fièvres intermittentes, & particulièrement le gonflement des jambes, sont souvent produits uniquement par le relâchement des vaisseaux exhalans, sans que l'on puisse soupçonner d'obstruction. Rien n'empêche de croire que la même chose peut arriver dans la tête. En conséquence, il suffit pour produire l'apoplexie que les vaisseaux exhalans soient dans un état de relâchement, & que les absorbans aient perdu leur force.

On voit d'après ceci, que la distinction d'apoplexie en sanguine & en séreuse, ne peut qu'être nuisible dans la pratique, puisque ces deux espèces sont produites par la même cause; savoir, l'action augmentée des artères, & la résistance que le sang trouve à passer dans les veines.

(*c*) Toutes les ischuries que M. Cullen a vues n'ont été mortelles que par l'apoplexie qui est survenue. Ce qui arrive parce que la sérosité qui devoit passer par les reins se porte au cerveau où elle produit épanchement. Dans le chlorosis & dans les hydropysies qui l'accompagnent, la sérosité péche aussi uniquement par sa quantité.

causes est un état pléthorique, ou une accumulation & une congestion de sang dans les vaisseaux veineux de la tête, d'où il résulte, en raison du degré de pléthore, une distention extraordinaige ou un épanchement. L'action fréquente de cette cause est spécialement évidente par la considération des circonstances qui disposent à l'apoplexie (1095), & par les symptomes qui ont précédé (1096).

1114. D'après l'exposition que je viens de faire des causes de l'apoplexie produite par la compression : il est aisé de voir que la distinction commune de cette maladie en deux espèces; sçavoir, en sereuse & en sanguine, est fondée: mais on ne peut faire une application fort utile de cette distinction dans la pratique, parce que ces deux espèces peuvent souvent dépendre de la même cause, c'est-à-dire, de la pléthore veineuse, & exigent en conséquence la même méthode curative. La seule distinction convenable que l'on puisse faire des apoplexies produites par la compression. est peut-être celle d'apoplexie séreuse en deux espèces, dont l'une dépend de la pléthore indiquée (1113), & l'autre de la disposition à l'hydropysie, ou d'une proportion trop considérable d'eau dans la masse du sang (1112): les premières causes donnent lieu à l'apoplexie vraiment idiopathique; les secondes ne produisent qu'une maladie symptomatique.

1115. Outre les causes dont je viens de parler, qui occasionnent l'apoplexie par compression, je pense qu'il y en a d'autres qui produisent la même maladie en détruisant directement la mobilité de la puissance nerveuse (*a*):

(*a*) Cette cause de l'apoplexie mérite la plus grande attention des médecins. Souvent à l'ouverture des cadavres de ceux qui sont péris d'apoplexie ou de paralysie, on ne trouve aucune compression considérable, & on ne peut attribuer la mort qu'à une légère tumeur. Il est difficile de concevoir comment une pareille cause suffit pour affecter l'origine des nerfs. L'apoplexie peut même arriver, quoique la tumeur ne comprime pas le corps calleux, ni aucune des parties que l'on soupçonne contribuer à la formation du *sensorium commune*. Il y a peu de compressions suffisantes pour agir sur tous les nerfs, & on ne peut croire que le sensorium soit borné à un endroit particulier du cerveau, ou que les nerfs du cœur prennent naissance d'une partie différente des autres. On peut donc soupçonner que la mort n'est pas dans ce cas l'effet de la compression, & il y a lieu de croire que la tumeur ou quelque autre cause ont produit une espèce de reflux dans le cerveau, & donné lieu à un collapsus général.

ces causes paroissent être l'air méphitique qui s'élève des liqueurs en fermentation, & de beaucoup d'autres sources;

Ce collapsus est difficile à expliquer; néanmoins la théorie que l'auteur a donnée du sommeil, dans sa Physiologie, peut contribuer à y jeter quelque lumière. Le sommeil survient sans aucune compression évidente. Il paroît démontré que le sommeil exige les deux états d'excitement & de collapsus. Ainsi, tout ce qui dissipe le stimulus externe, ou plutôt tout ce qui contribue à l'excitement, suffit pour aider le sommeil ou le collapsus. Il n'y a point de doute que ces deux états ne puissent devenir morbifiques quand ils sont portés à un certain degré par le froid violent, les passions vives, l'électricité. Les effets de ces causes sont évidens, & prouvent que le collapsus peut avoir lieu indépendamment de la compression; mais comme leur action est externe & évidente, ceci ne peut s'appliquer au collapsus qui dépend de causes internes, comme on l'observe dans l'apoplexie qui succède aux accès hystériques, à l'épilepsie & à la goutte atonique; car il paroît que dans ces cas, le collapsus est plus ou moins permanent, en proportion de la fréquence des accès. Il est par conséquent probable qu'il y a des causes d'atonie qui agissent sur le système nerveux, de la même manière que les causes du sommeil ordinaire augmentent quelquefois à un degré morbifique. Plusieurs observations semblent favoriser cette opinion. Un homme qui aura été exposé à la vapeur des liqueurs en fermentation, pourra, comme l'a vu M. Cullen, tomber dans une apoplexie qui reviendra pendant plusieurs années, & guérir ensuite complettement. Cela ne peut être dû à la compression, parce qu'au bout d'un temps aussi considérable, elle produiroit d'autres effets & deviendroit incurable. Ces causes doivent agir en détruisant la mobilité & l'état d'excitement du système nerveux. C'est ce que l'auteur appelle collapsus.

M. Chandler observe qu'il y a une si grande différence entre les espèces précédentes d'apoplexie & celle dont il s'agit dans ce paragraphe, que l'on devroit les distinguer par différens noms, parce que leur traitement doit être absolument différent. La confusion qu'a produit la division des apoplexies en sanguines & en séreuses lui donne lieu de croire qu'en désignant cette espèce d'apoplexie sous le nom d'asphyxie, ce seroit mettre une barrière aux erreurs de ce genre. Néanmoins comme la distinction que fait ici l'auteur est très claire, & qu'il a désigné par asphyxie un genre de maladie très-différent de l'apoplexie, je crois qu'il est inutile de changer ici les termes. D'ailleurs cela mettroit dans la necessité d'en agir de même pour beaucoup d'autres maladies qui se ressemblent parfaitement, quoique leurs causes soient très différentes; & en multipliant ainsi les termes, on augmenteroit certainement la confusion. Dans des cas semblables, le medecin judicieux & attentif tombera rarement dans l'erreur; car le défaut de jugement & la trop grande précipitation donnent lieu de confondre quelquefois des maladies même désignées sous des noms differens.

Dans cette espèce d'apoplexie, les extrémités sentantes des nerfs perdent leur mobilité; cette affection se communique ensuite au

les vapeurs du charbon enflammé, celles du mercure, du plomb, & de quelques autres substances métalliques; l'opium, l'esprit-de-vin, & beaucoup d'autres poisons narcotiques: on pourroit ajouter à ces causes l'action du froid (*a*), des commotions (*b*), de l'électricité (*c*), & de certaines passions de l'ame.

cerveau, d'où il est très-probable, suivant M. Chandler, que le mouvement du cœur est d'abord suspendu; ce qui lui donne lieu de comparer cet état a l'asphyxie; mais dans cette dernière, l'affection est en quelque sorte bornée au cœur, ce qui forme une différence suffisante pour ne point designer ces deux genres par la même dénomination: lorsque l'apoplexie est produite réellement par l'affection de quelque partie éloignée, tel que l'embarras des poumons, on doit la regarder comme symptomatique; alors il est inutile de changer les termes. Mais cette discussion de mots est trop peu importante pour nous y arrêter plus long-temps. L'objection tirée de l'opinion de M. l'abbé Fontana merite plus d'attention. Suivant ce célèbre physicien, les poisons n'agissent point sur les nerfs, mais sur le sang qu'ils coagulent & dissolvent. Il conclut, d'après un grand nombre d'observations faites sur le poison de la vipère, que les symptomes & les effets que produit ce dernier, sont les mêmes que ceux des vapeurs méphitiques & des plantes narcotiques. Le suc de ces dernières « affoiblit, dit-il, l'animal, l'assoupit & bientôt » le tue, en détruisant l'irritabilité des fibres musculaires».

Quoique M. l'abbé Fontana ne paroisse pas d'abord beaucoup différer de l'opinion de M. Cullen, il en tire des conclusions très-différentes. Il dit qu'ayant injecté le venin de la vipère dans la veine jugulaire de quelques lapins, les humeurs se sont coagulées sur le champ dans les gros vaisseaux, dans les poumons & dans le cœur; & que tout, en un mot, a concouru à arrêter subitement la circulation & à faire périr l'animal. Mais sans chercher a rendre raison de cette apparence des humeurs, il est certain, d'après M. Fontana même, que les symptomes que produisent les poisons dont il parle indiquent une distribution irrégulière du fluide nerveux, ou une inégalité dans la circulation du sang, que l'on ne peut attribuer qu'à l'affection du fluide nerveux. Tel est l'état d'engourdissement ou de léthargie dans lequel tombent tout-à coup certains animaux chez lesquels le pouls est si foible & si languissant, qu'on peut à peine l'appercevoir, pendant que d'autres sont tourmentés de convulsions violentes, de vomissement, d'anxiété ou d'accès de fureur.

(*a*) Il est prouvé que le froid donne la mort en agissant à tous égards de la même manière que les poisons narcotiques. *Voyez* la note du paragraphe 90, n°. 1.

(*b*) Les commotions produites par les coups ou les chûtes, sont quelquefois si violentes, qu'elles donnent sur le champ la mort, quoiqu'à l'ouverture du cadavre on ne puisse découvrir aucun fluide extravasé, ni aucun vaisseau de rompu. Dans ce cas, il y a apparence que l'origine des nerfs seule est affectée.

(*c*) Il paroît qu'il y a une très-grande différence entre les

1116. Aucun de ces poisons ou de ces puissances pernicieuses ne paroît donner la mort en agissant d'abord sur les organes de la respiration ou sur le système sanguin; je pense que leur action immédiate & directe se porte sur la puissance nerveuse, dont ils anéantissent la mobilité, car la puissance de ces mêmes poisons se manifeste, en détruisant l'irritabilité des muscles & des nerfs qui leur sont unis, lorsque les uns & les autres sont entièrement séparés du reste du corps (*a*).

1117. Il me paroît probable que l'état apoplectique qui accompagne jusqu'à un certain point l'accès épileptique, & qui presque toujours lui succède, ne dépend pas de compression, mais d'un certain état d'immobilité de la puissance nerveuse (*b*), produit par certaines circonstances du système nerveux même, lesquelles semblent quelquefois se communiquer d'une partie du corps à l'autre, & enfin au cerveau.

1118. On peut faire la même observation relativement à beaucoup d'exemples d'accès hystériques; & les cas, où

étincelles que l'on tire par la simple électrisation sans commotion, & le choc électrique. Les premières favorisent la végétation des plantes, & le développement des germes dans les œufs fécondés: elles excitent puissamment la contraction des fibres motrices, & rendent quelquefois aux membres atrophiés la force & la vie. La commotion électrique semble produire des effets entièrement opposés: elle a été quelquefois suivie de paralysie. *Voyez* sur cet objet le tome II de l'analyse du système nerveux, par M. de la Roche, page 225 & suivantes.

(*a*) Il paroît que les vapeurs méphitiques n'agissent pas immédiatement sur les organes de la respiration, en suffoquant ceux qui y sont exposés; leur effet est trop prompt pour que l'on puisse adopter cette idée. Les animaux que l'on suffoque en les privant d'air dans le récipient de la machine pneumatique, se débattent quelque temps, les vapeurs méphitiques, au contraire, tuent tout-à-coup & agissent en plein air comme dans les endroits fermés, si l'on est exposé au courant qui les entraîne. Ceux qui y ont été exposés n'ont point ressenti une gêne dans la respiration, mais une propension insurmontable au sommeil.

(*b*) Ceci arrive communément; mais je pense, avec le docteur Chandler, qu'il y a certaines épilepsies produites par un état de pléthore où il peut y avoir d'abord épanchement & ensuite extravasation. Tels sont les accès épileptiques que l'on observe quelquefois chez les femmes dans le temps où les règles commencent à se manifester, & que j'ai vu guérir par les saignées réitérées & les purgatifs. Il en est de même des paroxismes hystériques qui se manifestent avec tous les signes de pléthore & qui se terminent quelquefois par l'apoplexie.

les

les paroxysmes épileptiques & hystériques se terminent par le coma, ou par un degré d'apoplexie, me portent à croire que l'apoplexie produite par la goutte rentrée ou atonique est aussi du même genre, ou qu'elle dépend de l'immobilité de la puissance nerveuse plutôt que de la compression.

1119. Néanmoins, comme les dispositions à l'apoplexie & à la goutte se trouvent souvent réunies chez la même personne, il se peut que l'apoplexie qui survient aux goutteux dépende quelquefois de compression; & l'ouverture des cadavres peut en conséquence indiquer que l'apoplexie a été précédée d'une pareille cause. Mais dans beaucoup de cas où cette maladie succède à la goutte rentrée ou atonique, on n'apperçoit aucunes marques distinctes ou évidentes, qui annoncent que l'apoplexie ait été précédée ou accompagnée des circonstances qui se rencontrent communément dans les cas de compression; au contraire, on découvre des signes qui indiquent uniquement une affection de la puissance nerveuse.

1120. Néanmoins, quant aux circonstances que l'on peut appercevoir par l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts d'apoplexie, il peut y avoir de l'erreur dans le jugement que l'on porte sur la cause de la maladie (*a*), d'après ces circonstances. Tout ce qui détruit ou diminue la mobilité de la puissance nerveuse, peut considérablement retarder le mouvement du sang dans les vaisseaux du cerveau, au point même d'augmenter l'exhalation, ou peut-être d'occasionner une rupture & un épanchement : de manière que dans des cas semblables, il est possible que l'ouverture des cadavres offre des marques de compression, quoique la maladie ait été réellement produite par des causes qui ont détruit la mobilité de la puissance nerveuse. Ceci paroît éclairci & confirmé par ce qui s'observe souvent dans l'épilepsie. Dans beaucoup de cas, lorsque les accès ont été réitérés, & qu'ils se sont dissipés comme de coutume, il survient un état de stupidité, qui dépend communément d'un épanchement séreux dans le cerveau : d'autres fois, lorsque les accès d'épilepsie ont souvent été réitérés sans aucune conséquence permanente, il arrive enfin un paroxysme qui donne la mort; & il paroît, par l'ouverture des cadavres,

(*a*) M. Cullen expose ici d'une manière très-claire, comment il arrive quelquefois que les apparences que présente l'ouverture des cadavres, ne s'accordent pas avec la théorie qu'il a admise.

qu'il s'est fait un épanchement de sang. Cet épanchement doit, à ce que je crois, être considéré comme la cause de la mort, & non comme la cause de la maladie : car je suppose qu'alors les accès réitérés, en diminuant l'action des vaisseaux du cerveau, ont donné lieu à la stagnation, qui a produit les effets dont je viens de parler. Je pense que l'on peut appliquer le même raisonnement aux cas de goutte rentrée, qui, en détruisant l'énergie du cerveau, peut occasionner une stagnation capable de produire une rupture des extrémités des vaisseaux, l'épanchement & la mort : or, les apparences que présente dans ce cas l'ouverture des cadavres, pourroient nous faire croire que l'apoplexie dépendoit entièrement de compression.

1121. Les différentes causes indiquées dans 1115, sont souvent si puissantes qu'elles font périr sur-le-champ ; c'est pourquoi on ne les donne pas communément comme des exemples d'apoplexie ; mais comme l'action de toutes ces causes est semblable & analogue, & que dans la plupart des cas où elles agissent il survient évidemment un état apoplectique, on ne peut guère hésiter à regarder la plupart de leurs effets comme des exemples d'apoplexie, qui sont en conséquence tels, qu'il est convenable de les considérer ici.

1122. On guérit quelquefois entièrement de l'apoplexie : mais le plus fréquemment elle se termine par la mort, ou par l'hémiplégie. Lors même que l'on réchappe d'une attaque de cette maladie, on observe qu'en général elle est disposée à revenir ; & ses attaques réitérées produisent presque toujours tôt ou tard les effets que je viens de dire (*a*).

1123 Les différentes terminaisons de l'apoplexie, par la santé, la mort, ou une autre maladie, peuvent être prévues & prédites, en faisant attention aux causes prédisposantes (1095) ; aux symptômes qui ont précédé (1096) ; aux causes occasionnelles (1098) ; à la violence & au degré des symptomes (1094) ; à la durée de la maladie, & aux effets des remèdes que l'on a mis en usage (*b*).

(*a*) Ceci est particulièrement vrai à l'égard de l'apoplexie produite par la dilatation extraordinaire des vaisseaux ou par épanchement ; jamais les vaisseaux qui ont été extraordinairement distendus, ne reprennent leur première force ; ils restent dans un état d'atonie qui les rend incapables de résister à une nouvelle accélération du mouvement du sang.

(*b*) La vieillesse est une des premières causes qui dispose à l'apo-

1124. Il est aisé de voir par le danger éminent qui accompagne cette maladie quand elle survient (1122), que nous devons particulièrement diriger nos vues vers les moyens de la prévenir. On y parviendra souvent, à ce que je crois, en évitant les causes éloignées & occasionnelles ; l'énumération que j'ai faite de ces causes (1098), fera facilement connoître comment on peut remplir cette indication ; mais on verra aussi, d'après ce que j'ai dit plus haut, que pour prévenir cette maladie il faut particulièrement s'occuper d'éviter la cause prédisposante, qui, le plus souvent, paroit être l'état de pléthore des vaisseaux sanguins du cerveau. Je pense que l'on peut prévenir cet état par différens moyens ; & en premier lieu, par l'exercice & le régime convenablement dirigés (*a*).

1125. L'exercice doit être tel, qu'il puisse entretenir la transpiration, sans échauffer le corps ou précipiter la respiration (*b*) ; il doit, en conséquence, consister communément dans quelques-uns des genres de gestation. Chez les personnes qui ne sont pas sujettes à des accès fréquens de vertige, & qui sont accoutumées à monter à cheval, cet exercice est le plus avantageux de tous (*c*). La marche, & quelques-uns des autres exercices du corps, peuvent être mis en usage avec les restrictions dont je viens de parler ; mais chez les vieillards & chez les hommes replets, l'exercice du corps doit toujours être très-modéré.

1126. Lorsque la disposition à l'apoplexie s'est montrée de très-bonne heure, il est probable qu'un régime sévère, joint à un exercice assez considérable pourroit entièrement

plexie, parce que la pléthore veineuse est alors portée à son plu haut degré.

(*a*) L'exercice fortifie les fibres & les entretient dans un certain degré de tension nécessaire pour soutenir la transpiration insensible ; & cette évacuation salutaire est presque entièrement supprimée chez ceux où une vie molle & indolente a produit un état de relâchement des puissances motrices, & il se fait alors un épanchement graduel des vaisseaux exhalans du cerveau, qu'il est très-difficile de détruire.

(*b*) Tout exercice capable de raréfier le sang, d'augmenter l'action des artères, & d'accélérer la respiration, est pernicieux, surtout chez les pléthoriques ; c'est donc à tort que quelques médecins ont pensé qu'il falloit exciter un mouvement fébrile pour guérir l'apoplexie ; la fièvre spontanée a quelquefois été salutaire, mais nous ignorons les circonstances où nous pourrions imiter la nature avec succès.

(*c*) L'équitation convient particulièrement lorsque les malades

prévenir la maladie (*a*) ; mais il seroit peut-être dangereux de mettre à un régime sévère ceux qui sont parvenus à un âge avancé, sans songer à prendre aucunes précautions, & qui sont en même temps replets ; car cet état suppose généralement qu'ils ont été accoutumés à manger beaucoup, & il peut suffire de leur prescrire un régime plus modéré que de coutume, sur-tout relativement à la nourriture animale, & de les obliger de s'en abstenir entièrement le soir.

Quant à la boisson, il faut s'abstenir de toutes les liqueurs échauffantes, autant que l'habitude déjà contractée le permettra, & éviter avec soin les approches les plus légères de l'ivresse, ou préférer pour boisson ordinaire de la petite bière à l'eau pure (*b*) ; parce que la dernière produit plus facilement la constipation, que l'on doit soigneusement éviter chez ceux qui sont disposés à l'apoplexie. L'usage immodéré du tabac, sous une forme quelconque, peut être nuisible (*c*), & il faut l'éviter, excepté dans les cas où il a coutume de produire une excrétion abondante de la tête, dont l'interruption pourroit être dangereuse ; dans le cas même dont je viens de parler, où le tabac pourroit être jusqu'à un certain point nécessaire, il faut au moins en modérer l'usage autant qu'il est possibe.

1127. Les évacuations alvines peuvent certainement contribuer à diminuer l'état de pléthore des vaisseaux de la tête ; & dès que l'on y observe une turgescence extraordinaire, les purgatifs sont toujours très-convenables ; mais, quand

ont été affoiblis par la saignée, les purgatifs réitérés & le régime. Il est préférable, à ceux sur-tout qui sont avancés en âge, d'aller en voiture ou de naviguer sur une rivière calme.

(*a*) Il sera utile de faire usage des acides végétaux, du syrop de vinaigre ou de limon, du petit lait, de l'orgeat, de l'eau de veau, des bouillons aux herbes & autres rafraîchissans.

(*b*) La cause prédisposante de l'apoplexie est la pléthore artérielle, qui, en avançant en âge, se dissipe, & est remplacée par la pléthore veineuse. C'est pour cette raison que plusieurs personnes qui étoient sujettes aux vertiges, aux maux de tête & au cochemare en ont été délivrées en avançant en âge. Néanmoins on ne doit se flatter de cet avantage qu'autant que l'action de la nature sera aidée par un régime austère, & par un exercice convenable continué toute la vie, qui sera d'abord très modéré, & que l'on augmentera par degrés, si le malade a toujours vécu dans l'indolence. Il faut éviter en même temps de trop dormir. Lorsque la foiblesse est extrême, il faut recourir aux frictions sèches sur tout le corps.

(*c*) On a plusieurs exemples de personnes qui sont péries d'apo-

rien n'indique une pareille turgescence, les forts purgatifs fréquemment réitérés, pourroient trop affoiblir le corps; & pour prévenir l'apoplexie, il peut être suffisant le plus souvent d'entretenir la régularité du ventre, ou plutôt de le tenir libre par les doux laxatifs (*a*). Il peut être utile, pendant l'été, de boire, tous les matins, une eau minérale légérement laxative (*b*); mais il ne faut jamais en prendre une grande quantité.

1128. On pourroit regarder la saignée comme le moyen le plus efficace de diminuer la pléthore générale quand elle domine, & d'en prévenir les suites : quand on est vivement menacé d'une attaque d'apoplexie, la saignée est certainement le remède sur lequel on doit compter; il faut même tirer alors une grande quantité de sang, s'il est possible, de la veine jugulaire, ou de l'artère temporale. Mais lorsqu'il n'y a rien qui menace de turgescence, on ne peut judicieusement tenter de prévenir la pléthore par la saignée, comme nous avons essayé de le démontrer plus haut 787. Dans les circonstances douteuses, les sangsues appliquées aux tempes, ou les scarifications de la nuque du col (*c*), peuvent être plus sûres que les saignées générales.

1129. Lorsqu'il y a des symptomes évidens de l'état de pléthore des vaisseaux de la tête, il peut être très-utile, pour prévenir la turgescence du sang, d'ouvrir un séton, ou un cautère près de la tête (*d*).

plexie, pour avoir abusé du tabac : il n'est pas moins pernicieux de le mâcher, ou d'en fumer, que d'introduire la poudre dans le nez; mais la fumée du tabac, sur-tout, enivre & produit des vertiges, ce que l'on doit particuliérement attribuer à la vertu narcotique de cette plante.

(*a*) Tous les purgatifs irritans sont pernicieux, en ce qu'ils échauffent, accélèrent la circulation & affoiblissent trop.

(*b*) On préfèrera, en conséquence, les eaux salines, telles que celles qui contiennent les sels d'epsom, de glauber & marin : les sels donnés de temps en temps en suffisante quantité pour purger, sont utiles.

(*c*) Ces saignées locales dégagent plus sûrement la partie affectée & disposent moins à la pléthore.

(*d*) On trouve dans les auteurs un grand nombre d'exemples qui prouvent les avantages que l'on retire de ces suppurations habituelles dans les cas de congestions locales. Il y en a un exemple remarquable dans les essais de médecine d'Edimbourg. Un enfant qu'une chûte avoit rendu apoplectique, quoique guéri depuis trois semaines, n'avoit point recouvré la mémoire; on lui

1130. Tels sont les moyens que l'on doit employer pour prévenir l'apoplexie qui pourroit être occasionnée par l'état de pléthore des vaisseaux du cerveau ; ces moyens réussiront en général, si, en même temps, l'on a grand soin d'éviter les causes occasionnelles (1098).

Dans les cas où l'apoplexie est produite par d'autres causes (1095), leur action est si subitement suivie de la maladie, qu'elles ne permettent guère de pouvoir employer les moyens préservatifs.

1131. La cure des apoplexies produites par des causes internes, que je suppose être particulièrement dues à la compression, exige que l'on emploie sur le champ & à grandes doses les remèdes convenables, en raison de la violence avec laquelle ces maladies se manifestent communément, & donnent la mort.

Il faut tenir le malade, autant qu'il est possible, dans une position légèrement droite (*a*), & l'exposer à l'air frais; c'est pourquoi on évitera de le mettre dans une chambre chaude, on ne lui laissera pas de couvertures, & on empêchera qu'il soit environné de beaucoup de monde.

1132. Dans tous les cas de corpulence, & lorsque la maladie a été précédée de signes qui indiquent un état de pléthore, il faut employer la saignée sur le champ, & la faire très-copieuse (*b*) ; je pense qu'elle est plus efficace lorsque

appliqua un séton au col, la mémoire & le jugement lui revinrent.

(*a*) Cette position modère l'impétuosité avec laquelle le sang se porte vers le cerveau, & favorise son retour par les veines jugulaires. L'air froid diminue la turgescence du sang, ainsi que sa vélocité.

(*b*) De tout temps on a recommandé la saignée dans l'apoplexie, quelques auteurs ont fixé la quantité de sang que l'on doit tirer à huit onces; mais il faut en tirer plusieurs livres si la pléthore l'exige & si les forces le permettent. C'est de l'usage ou de l'omission de ce remède que dépend la vie ou la mort du malade. Il faut tâcher de produire sur le champ un vuide considérable. C'est pourquoi quelques auteurs ont recommandé de tirer du sang des deux bras en même temps. Tulpius, *observ. lib. 1, ch. 7*, assure avoir guéri très-promptement, par ce moyen, un apoplectique. Les apoplexies que l'on a nommées improprement séreuses, n'excluent point la saignée ; on doit absolument la pratiquer, si le pouls n'est pas fort foible, si les yeux ne sont pas enfoncés; & si l'état du visage n'annonce pas une foiblesse extrême, on doit même prescrire un lavement pendant que le sang coule. Morgagni rapporte plusieurs exemples de l'efficacité de la saignée dans des cas semblables, & il

l'on tire le sang de la jugulaire (*a*) ; mais si on ne peut le faire convenablement, on en tirera du bras. L'ouverture de l'artère temporale, lorsque l'on peut en ouvrir une grosse branche, de manière à verser tout-à-coup une quantité considérable de sang, peut aussi être un remède efficace ; mais son exécution est plus incertaine, & peut avoir des inconvéniens (*b*) On peut y suppléer, en quelque

est aisé d'en rendre raison d'après la théorie de M. Cullen, qui prouve que la cause prochaine de l'apoplexie séreuse consiste dans l'état de plethore des vaisseaux du cerveau. La saignée convient donc dans toutes les espèces d'apoplexie, excepté dans celles qui dépendent d'une hydropisie déja formée, ou d'une rétention d'urine incurable.

(*a*) L'on a rejeté la saignée de la jugulaire en raison de la ligature que l'on applique autour du col, que l'on croit pouvoir gêner le retour du sang veineux ; mais on peut éviter cet inconvénient en passant la ligature dans une direction oblique sur la poitrine, vers l'omoplate du coté opposé, & en la faisant tenir par un aide ; ou en l'attachant au-dessus de l'aisselle : par ce moyen on ne comprime que le vaisseau que l'on veut ouvrir On peut même ouvrir la veine en faisant pancher la tête du côté opposé à celui que l'on a opté pour saigner, & ensuite lui donner une position contraire pour faciliter l'écoulement du sang. Mais dans le cas où ces moyens ne réussiroient pas, l'observation journalière prouve que l'on peut, sans rien craindre, appliquer la ligature autour du col. Comme les veines jugulaires viennent immédiatement des sinus de la dure-mère, leur ouverture est le moyen le plus prompt de désemplir les vaisseaux du cerveau.

(*b*) L'artère temporale n'est qu'une branche superficielle de la carotide externe ; elle ne porte le sang dans l'intérieur du crâne que par quelques petits rameaux qui s'anastomosent avec elle ; le reste se distribue aux parties qui servent d'enveloppe à la tête. En conséquence, M. Chandler pense, avec raison, que quand on réussiroit, autant qu'on peut le desirer, à ouvrir cette artère, on ne pourroit pas diminuer beaucoup la quantité ou l'impétuosité du sang qui se porte au cerveau. D'ailleurs, la pratique de cette opération est incertaine. Souvent ce vaisseau s'enfonce profondément au-dessous des tegumens : si on le divise entièrement, ses deux extrémités se séparent l'une de l'autre, en raison de l'élasticité de leur tunique musculaire ; les ouvertures se bouchent, & le sang, après avoir coulé assez vivement s'arrête. Si on ne fait que piquer le vaisseau, il n'est pas aisé d'en fermer l'ouverture, sans une compression considérable, & sans une ligature serrée, que l'on doit éviter cependant autant qu'il est possible, parce qu'elle gêne la circulation dans tous les vaisseaux qui rampent sur la partie externe de la tête. Enfin M. Chandler croit que dans les cas où l'ouverture de l'artère temporale a été utile, on devoit plutôt l'attribuer à la grande quantité de sang qui a coulé quelquefois involontairement, qu'au choix du vaisseau qui avoit été ouvert.

forte, en appliquant des ventouses scarifiées sur les tempes ou derrière la tête. Il est rare que l'on puisse omettre ce remède; & ces scarifications sont toujours préférables à l'application des sangsues (*a*).

Quant aux différentes manières de pratiquer la saignée, il faut observer que, quand dans un cas quelconque d'apoplexie, il y a un côté du corps plus affecté de la perte du mouvement que l'autre, il faut, s'il est possible, faire la saignée du côté opposé à celui qui est le plus affecté (*b*).

1133. Il faut sur-le-champ tenter d'évacuer (*c*) par des

(*a*) Les anciens appliquoient souvent les ventouses scarifiées à l'occiput, & tiroient par ce moyen autant de sang que nous en tirons dans une saignée ordinaire; ce secours est très-utile pour dégager la tête, sur-tout lorsque les forces sont déjà affoiblies par les saignées générales. Si le malade a été sujet aux hémorrhoïdes, on peut appliquer les sangsues à l'anus; cependant on ne doit pas compter beaucoup sur ce moyen.

(*b*) Baglivi & quelques autres conseillent de saigner du bras paralysé; la principale raison qu'ils en donnent est que quand le bras droit est affecté, la lésion est dans l'hémisphère gauche du cerveau. Mais en admettant que cette observation soit toujours exactement vraie, il ne paroît pas que la compression de la substance médullaire du cerveau influe alors sur les vaisseaux sanguins. D'ailleurs il est plus avantageux d'ouvrir les vaisseaux de la partie où l'influence du fluide nerveux est plus forte, parce que la circulation y est plus active, & qu'il est vraisemblable que le sang doit couler plus librement.

(*c*) Les purgatifs diminuent la pression que les matières contenues dans les intestins exercent sur les veines; ils favorisent la circulation du sang dans tout le système de l'aorte, & en enlevant les fluides les plus subtils, ils modèrent la tension des vaisseaux sanguins, & excitent une révulsion avantageuse. On ne doit pas redouter les plus âcres, parce que le système étant alors insensible, leur stimulus ne peut se porter fort loin & l'évacuation qu'ils procurent en compense l'effet. Ainsi Avicenne donnoit dès le commencement d'une attaque d'apoplexie, l'euphorbe & d'autres purgatifs âcres. Au commencement de ce siècle on prescrivoit dans une potion purgative de six onces, jusqu'à quatre onces de vin émétique. Il paroît que l'estomac demande à être vivement irrité. C'est un moyen de prévenir la paralysie.

Comme l'irritation que produisent les lavemens est fort bornée, on peut agir plus hardiment à leur égard, y dissoudre l'électuaire diaphénique, la confection hamech, dont on peut mettre une once de chaque, & y joindre huit ou dix grains de tartre stibié, avec autant des trochisques alhandal: quelques médecins ont mis jusqu'à un demi-gros de tartre émétique dans un lavement; j'ai vu des cas où ces remèdes ne produisant aucun effet, une demi-

lavemens âcres, & par les purgatifs drastiques donnés par la bouche, si le malade peut encore avaler ; cependant ces derniers doivent être divisés en plusieurs doses & donnés à des intervalles convenables, de peur qu'ils n'excitent le vomissement.

1134. Quelques praticiens ont recommandé dans leurs écrits le vomitif : mais je ne l'ai jamais employé, dans la crainte qu'il ne poussât le sang avec trop de violence vers les vaisseaux de la tête (*a*).

1135. Un autre remède qu'il faut employer sur-le-champ, est le vésicatoire ; & je pense qu'il est plus efficace de l'appliquer sur la tête, ou dans sa proximité, que sur les extrémités inférieures. Je ne le regarde pas comme stimulant, ou comme capable de produire une révulsion considérable : mais je suppose qu'il est utile de l'appliquer sur la tête pour

once de sel marin a excité une évacuation considérable ; & je pense qu'il est très-avantageux de le mêler avec les purgatifs drastiques.

Quelquefois tous ces moyens sont sans action ; cependant les malades guérissent Peut-être est-ce d'après de semblables observations que quelques médecins anciens vouloient que dans les premiers jours d'une attaque d'apoplexie, on abandonnât le malade à la nature. Ainsi Oribase dit, dans le *commentaire 12 des aph. d'Hipp. sec. 1*, qu'il faut prescrire la diète la plus sévère dans l'apoplexie, qui est une maladie qui se termine le quatrième jour, & ne permettre que de l'eau chaude ; mais il faut bien se garder, suivant cet auteur, d'en donner le premier & le second jour, parce que la maladie est encore trop forte; ce n'est que le troisième qu'il faut y avoir recours.

(*a*) Je crois que M. Cullen pousse la circonspection trop loin sur l'usage des émétiques ; ils ne déterminent pas, aussi facilement qu'on le croit, le sang à se porter vers le cerveau ; l'expérience m'a prouvé que c'étoit le moyen qui produisoit le soulagement le plus prompt après la saignée : l'effet des purgatifs donnés par la bouche ou en lavement, est trop lent pour que l'on puisse y compter dans une maladie dont les progrès sont si rapides. Dans toutes les apoplexies que j'ai eu occasion de traiter, j'ai uni les vomitifs à grande dose aux purgatifs, & les malades ont communément guéri toutes les fois qu'il s'en est suivi uue évacuation abondante, par haut & par bas. Chez ceux qui ont péri, l'émétique n'avoit produit aucun effet. Je n'ai vu qu'un malade à qui j'ai donné l'ellébore blanc, après lui avoir fait tirer plusieurs livres de sang, parce que les autres vomitifs avoient été inutiles ; le vomissement fut suivi de convulsions terribles, mais il guérit de l'apoplexie, & il mourut dix-huit mois après d'une hydropisie de poitrine qui succéda à un érysipèle. On peut donc donner le vomitif dans le temps même de l'attaque ; cependant lorsqu'elle est dissipée, son usage est moins sûr ; il faut alors se borner aux laxatifs rafraîchissans.

détruire la dispofition hémorrhagique qui y domine fi fouvent (*a*).

1136. Les praticiens ont coutume de joindre aux remèdes que je viens d'indiquer, les ftimulans de différens genres : mais je fuis difpofé à les regarder comme généralement nuifibles, & ils doivent l'être toutes les fois qu'il s'agit de diminuer la plénitude des vaiffeaux, & l'impétuofité avec laquelle le fang y circule. En conféquence de ce principe, on convient que les ftimulans ne font nullement propres dans l'apoplexie que l'on regarde comme fanguine ; mais on croit communément qu'ils font convenables dans l'apoplexie féreufe (*b*). Néanmoins, fi nous avons eu raifon d'avancer que d'ordinaire cette apoplexie dépend également de l'état de pléthore des vaiffeaux fanguins du cerveau, les ftimulans font auffi peu convenables dans un cas que dans l'autre.

1137. On peut objecter, d'après l'ufage prefque univer-

(*a*) L'irritation des véficatoires eft légère & de peu de durée ; d'ailleurs elle eft compenfée par l'évacuation qui fuit leur application. Les craintes que témoignent quelques auteurs de les appliquer fur la tête ne font pas fondées ; les véficatoires, loin d'augmenter la fluxion, la diffipent ; car en déterminant une plus grande quantité d'humeur à fe porter vers les vaiffeaux capillaires de la furface de la peau, ils diminuent le fpafme des artères qui font fituées plus profondément, modèrent l'impétuofité de la circulation, détruifent les congeftions, la difpofition à l'hémorrhagie & la diathèfe inflammatoire. On a même obfervé qu'il étoit préférable d'appliquer les véficatoires fur la tête, parce qu'ils occafionnent moins de douleur & de mal-aife, & que leur irritation s'étend moins loin que quand on les applique fur d'autres parties, & en particulier fur les extrémités, car la douleur & l'inflammation qu'ils produifent dans ces derniers cas fuffifent pour accélérer confidérablement la circulation chez les perfonnes irritables.

(*b*) On ne peut nier que les auteurs les plus célèbres ont trop infifté fur l'ufage des ftimulans dans l'apoplexie féreufe. Néanmoins lorfque le malade eft fort abattu, que le pouls eft très-foible, que la mort femble peinte fur fon vifage & qu'il y a des fignes certains de collapfus ; lorfqu'on lui a inutilement fait refpirer ou avaler une grande quantité de vinaigre, & que tous les autres remèdes ont été fans effet, il vaut mieux tenter de rappeler le pouls, & de ranimer le mouvement de fang par l'ufage des ftimulans, que d'abandonner le malade à fon malheureux fort. C'eft le feul cas où l'on puiffe fe permettre de prefcrire les fels volatils & même les fternutatoires ; je n'ai jamais remarqué qu'ils aient nui dans de femblables circonftances ; quelquefois même les malades fe font parfaitement rétablis.

sel des stimulans, qui quelquefois ont produit un avantage apparent, qu'ils peuvent ne pas être aussi nuisibles que mes idées sur les causes de l'apoplexie me portent à le supposer. Mais cet argument est faux á plusieurs égards; & particulièrement en ce que dans une maladie, qui, malgré toutes les espèces de traitement, se termine si promptement par la mort, il n'est pas aisé de déterminer, d'une manière positive, les effets des remèdes.

1138. Après avoir indiqué les différens remèdes que je crois convenables dans l'apoplexie produite par la compression, je vais maintenant parler de la cure de l'apoplexie occasionnée par les causes qui détruisent directement la mobilité de la puissance nerveuse. Mais un grand nombre de ces causes sont souvent si actives, & leurs effets sont en conséquence si subitement suivis de la mort, qu'à peine donnent-ils le temps de faire usage des remèdes: ces cas ont, pour cette raison, été si rarement l'objet de la pratique, que les remèdes convenables ne sont pas assez bien déterminés pour me permettre de m'étendre beaucoup ici sur ce qui les concerne.

1139. Néanmoins, lorsque l'action des causes indiquées (1115) n'est pas assez puissante pour donner la mort sur-le-champ, & qu'elle ne produit qu'un état apoplectique, il faut faire quelques efforts pour en prévenir les suites, & rétablir le malade: dans quelques cas même où ces causes ont arrêté le mouvement du pouls & de la respiration, occasionné le refroidissement de tout le corps, & produit une mort apparente, il peut y avoir des moyens de rendre la vie & la santé, s'il n'y a pas long-temps que ces apparences subsistent (*a*). Il ne m'est pas possible de traiter ce sujet complètement; mais je vais offrir les règles générales suivantes, pour indiquer la manière dont on doit se conduire dans la cure de l'apoplexie produite par les différentes causes indiquées 1115.

1. Quand un poison capable d'occasionner l'apoplexie a été récemment introduit dans l'estomac, si le vomissement survient spontanément, il faut l'aider; ou s'il ne paroît pas,

(*a*) Il paroît que dans les cas où l'apoplexie étoit produite par les poisons, Boerhaave ne tentoit aucun remède, parce qu'il désespéroit entièrement de la guérison des malades: néanmoins plusieurs observations prouvent qu'ils ne sont pas toujours incurables.

il faut l'exciter ſur-le-champ, par le ſecours de l'art, afin de faire rejeter le poiſon le plus promptement poſſible (*a*). Néanmoins, s'il a été pris long-temps avant que ſes effets ſe ſoient manifeſtés, je penſe que quand ils ſe ſont manifeſtés, il eſt inutile, & peut-être même nuiſible, d'exciter le vomiſſement (*b*).

2. Lorſque le poiſon introduit dans l'eſtomac, ou appliqué d'une autre manière quelconque ſur le corps, a déjà produit un état apoplectique, ces cauſes donnent communément lieu, en même temps, à une ſtagnation ou à un mouvement plus lent du ſang dans les vaiſſeaux du cerveau & des poumons; c'eſt pourquoi il eſt, en général, convenable de diminuer cette congeſtion, en tirant du ſang de la jugulaire ou du bras (*c*).

3. En admettant qu'il y a congeſtion dans le cerveau ou les poumons, il convient en général de la modérer par le moyen des lavemens âcres qui excitent quelque évacuation des inteſtins (*d*).

(*a*) Il s'agit ici des effets de l'opium, & de quelques autres narcotiques du règne végétal, & des poiſons minéraux, tels que le plomb en particulier & ſes différentes préparations. Souvent ces poiſons détruiſent l'équilibre qui exiſte entre la ſenſibilité des différens ordres de nerfs, ou produiſent une ceſſation inégale du mouvement du ſang; ils deviennent en conſéquence des ſtimulans indirects, ce qui donne lieu au vomiſſement ſpontané. Lorſque cela n'arrive pas, c'eſt une marque que l'irritabilité eſt diminuée, & il faut recourir aux émétiques les plus actifs, tels que le tartre ſtibié ou le vitriol blanc.

(*b*) Il ne faut pas oublier que l'effet des narcotiques eſt de produire congeſtion & accumulation dans les vaiſſeaux du cerveau. Ainſi Mead ouvrit un chien qu'il avoit tué en lui donnant une grande doſe d'opium, il trouva un gros caillot de ſang dans le ſinus longitudinal. J'ai vu pluſieurs peintres périr apoplectiques par la vapeur du plomb; j'ai toujours trouvé dans leurs cadavres tous les vaiſſeaux du cerveau & ceux des poumons extraordinairement gorgés de ſang. On voit que, dans ces cas, les vomitifs ne peuvent qu'aggraver la maladie en augmentant la congeſtion.

(*c*) Il faut alors tirer du ſang avec autant de hardieſſe que dans une apoplexie produite par épanchement ſanguin, quand même la maladie ſeroit produite par quelques-unes des différentes préparations de plomb.

(*d*) L'effet des lavemens âcres ne ſe borne pas uniquement dans ce cas à procurer l'évacuation des matières contenues dans le canal inteſtinal; il ne faut pas oublier que ce canal conſerve plus long-temps ſa ſenſibilité que les muſcles ou que tout autre viſcère. C'eſt pourquoi les lavemens ſtimulans chauds, ſervent de fomen-

4. Après avoir procuré ces évacuations par le moyen des saignées & des purgatifs, on peut recourir avec plus d'espérance & moins de danger aux différens stimulans que l'on propose communément dans les autres cas d'apoplexie (*a*). L'un des moyens les plus efficaces de tirer de leur état de stupeur les apoplectiques de ce genre, semble être de jeter de l'eau froide sur différentes parties du corps, ou d'en laver tout le corps (*b*).

tation à toutes les parties internes dont ils raniment l'action, & il est même démontré qu'ils sont, en quelque sorte, le moyen le plus prompt de rétablir le mouvement du cœur, sur-tout lorsque la déglutition est difficile ou impossible. J'ai vu dans ce cas la confection hamech produire des effets avantageux.

M. Chandler observe très-judicieusement, qu'il faut particulièrement faire attention à l'état des intestins, lorsque le malade a pris du plomb ou quelques-unes de ses préparations, parce que la vertu particulière de ce minéral est de produire la constipation. Heberden recommandoit dans ses leçons, de donner, dans ce cas, les purgatifs antimoniaux, ou le jalap & le mercure à plus grande dose que de coutume, & de les réitérer pendant quelque temps. Il recommande, s'il survient une superpurgation, de donner des lavemens émolliens & huileux, & de faire prendre par la bouche une grande quantité de bouillon chaud. S'il est nécessaire d'entretenir les évacuations, & que les intestins, en raison de leur sensibilité extrême, ne puissent pas supporter les purgatifs résineux les plus actifs, l'usage de l'huile douce de ricin sera très-avantageux. L'on peut aussi, pendant tout le temps du traitement, donner librement les acides végétaux, comme le recommande George Baker.

(*a*) Mead recommande de donner, après avoir évacué le malade, la mixture saline de Rivière, comme diurétique. Heberden veut que l'on réitère les émétiques les plus actifs, & que l'on emploie tous les moyens capables de ranimer le malade. On peut, dans ce cas, employer avantageusement l'alkali-volatil fluor; tâcher même d'en introduire dans l'estomac en le délayant avec de l'eau; recourir à l'urtication, aux sternutatoires, aux frictions; appliquer enfin les vésicatoires ou les sinapismes sur les parties les plus sensibles.

(*b*) Des malades qui étoient depuis long-temps dans un état léthargique, ont été guéris en leur faisant des douches d'eau froide sur la tête, ou en les plongeant dans l'eau. Ce moyen a aussi réussi dans les cas de suffocation produite par la vapeur du charbon. On rappelle à la vie les chiens qui ont été suffoqués par la vapeur de la grotte du chien près de Naples, en les plongeant sur-le-champ dans un lac voisin. Dans la Russie & la Sibérie, où l'on voit fréquemment des personnes suffoquées par l'air échauffé & chargé de vapeurs méphitiques qu'elles respirent dans les étuves qui leur servent de dortoires, on a coutume d'exposer sur-le-champ le malade à l'air, de lui arroser tout le corps avec de l'eau froide & de le frotter avec la neige, jusqu'à ce qu'elle soit fondue. On a em-

5. Quoique le poison qui produit l'apoplexie, soit tellement puissant qu'il occasionne très-promptement les apparences de la mort dont nous venons de parler ; cependant, s'il n'y a pas long-temps que cet état dure, souvent le malade peut guérir, & il faut tenter de le rétablir en employant les moyens que l'on a recommandés pour rappeler à la vie les noyés, & qui sont aujourd'hui généralement connus (*a*).

ployé ces moyens avec succès chez ceux qui étoient engourdis par le froid. La saignée est alors rarement nécessaire, à moins que la circulation ne soit évidemment rétablie & qu'il ne reste une gêne considérable de la respiration.

(*a*) Il paroît prouvé que la vie peut paroître entièrement éteinte & ne pas l'être réellement ; on ne sait pas le temps que peut durer un état semblable ; car le commencement même de la putréfaction n'est pas toujours un signe bien constant de la mort. La circulation est nécessaire pour soutenir la vie ; mais ce n'est pas d'elle uniquement que dépend l'état de vie chez les animaux ; il consiste particulièrement dans une certaine disposition des nerfs & des fibres musculaires qui les rend sensibles & irritables, & dont dépend l'action même du cœur. C'est cette disposition que l'on peut promptement appeler le principe vital des animaux. Il est à présumer, tant qu'elle subsiste, & que l'organisation des parties est entière, que l'on peut rétablir l'action du cœur & des poumons, quoiqu'elle ait cessé depuis long-temps.

Les expériences faites par les modernes sur les noyés, ne laissent aucun doute sur cet objet : il est prouvé par l'ouverture de leurs cadavres, que communément il n'entre pas une quantité d'eau assez considérable dans la cavité des poumons, ou dans l'estomac, pour troubler les fonctions de l'économie animale, & qu'en général l'organisation des parties vitales n'est point lésée. Il est, en conséquence, probable que la mort apparente qui survient alors, n'est due qu'à la suppression de la respiration, d'où résulte la cessation de la circulation du sang, en conséquence de laquelle le corps perd sa chaleur, & le principe vital son activité.

On doit donc toujours faire des tentatives pour rappeler à la vie ces sortes de personnes, & ne jamais perdre de vue aucun des moyens qui ont été mis en usage par les modernes. Quoique ces moyens soient très-généralement connus, j'ai cru devoir les rapporter ici en peu de mots, en donnant l'abrégé de la lettre de M. Cullen au lord Cathcart.

Il faut employer toutes les précautions possibles pour ne point blesser les corps tirés de l'eau, éviter de les suspendre par les pieds, ou de les rouler sur un tonneau, comme on le pratiquoit autrefois ; lorsqu'ils ne sont pas restés long-temps dans l'eau, que la chaleur animale n'est pas entièrement éteinte, ni l'irritabilité des fibres motrices considérablement affoiblie, il est possible qu'une agitation considérable suffise pour rétablir l'action des organes vitaux ; mais dans les cas où la chaleur & l'irritabilité sont presque anéanties, il est très-douteux, comme l'observe M. Cullen, que

ce moyen puisse être mis en usage sans danger, à moins que la chaleur & l'irritabilité ne soient rétablies jusqu'à un certain point. Toute commotion violente est dangereuse & n'est jamais nécessaire. Il faut éviter toutes les positions qui peuvent exposer à une compression nuisible, telle que de faire porter la personne noyée sur les épaules d'un autre homme. Il faut la laisser étendue, avec la tête & les parties supérieures un peu élevées, & prendre garde que le col ne soit fort penché en avant : le corps étant placé de cette manière, le moyen le plus convenable de le transporter, est de le mettre sur de la paille dans une charrette, en le couchant sur le côté ; l'agitation qui résulte du mouvement assez vif de la voiture ne produira, en général, aucun mal.

La première chose que l'on doit faire pour dissiper les apparences de la mort, est de rétablir la chaleur du corps, qui est absolument nécessaire pour rendre aux fibres motrices leur activité. Pour cet effet, on séchera le corps le plutôt possible, & on l'enveloppera dans des couvertures sèches & même chaudes ; si on ne le peut, on le couvrira même d'une chemise prise de dessus une personne vivante. Si le soleil est fort chaud, on peut l'y exposer tout nud, & faire en même temps usage des autres moyens nécessaires pour rappeler la vie.

Si on ne peut exposer le corps du noyé à la chaleur du soleil, on le transportera dans une chambre suffisamment grande, où l'on pourra avoir du feu sur-le-champ, & l'on aura dans la même maison, s'il est possible, une autre chambre à feu ; & l'on n'admettra autour du corps que les personnes absolument nécessaires pour le service.

On tentera de rappeler la chaleur par différens moyens, suivant que les circonstances l'indiqueront ; rien ne sera plus convenable que le bain chaud, si l'on peut avoir une suffisante quantité d'eau chaude ; mais comme il n'est pas nécessaire que sa chaleur soit d'abord égale à celle du corps humain, on pourra l'appliquer à un degré un peu inférieur & en augmenter insensiblement la chaleur jusqu'à ce qu'elle surpasse la température ordinaire du corps. Si le noyé n'est pas fort gros, on le pourra réchauffer en le mettant dans un lit avec des personnes saines qui l'approcheront de leur corps nud, le changeront fréquemment de position, & tâcheront de réchauffer les parties qui ne seront pas immédiatement appliquées à leur corps, en les frottant avec des linges chauds.

Si l'on ne peut faire usage d'aucun des moyens précédens, on couchera le corps du noyé près d'un feu modéré, auquel on en exposera les différentes parties, & on le frottera avec des linges chauds pour ranimer la chaleur ; on appliquera en même temps des linges chauds au-dessous des jarrets & des aisselles, que l'on renouvellera fréquemment & l'on mettra aux pieds des briques chaudes ou des bouteilles remplies d'eau chaude.

On a proposé d'humecter les linges dont on se sert pour les frictions, avec de l'eau-de-vie camphrée, ou d'autres substances stimulantes ; mais M. Cullen pense qu'elles gênent l'usage des frictions, & blâme toute espèce d'application, excepté celle de l'esprit-

de-vin, dans lequel on a dissous du sel ammoniac, que l'on peut appliquer uniquement aux poignets & aux malléoles.

On peut couvrir le corps de grains, de cendres, de sable, ou de sels chauds, si l'on en a une suffisante quantité, pourvu que l'on puisse en même temps faire usage des autres moyens nécessaires. Mais comme cela est difficile, on se contentera d'appliquer aux pieds & aux mains des sachets de sel chaud & desséché.

Pendant que l'on tente ces moyens de ranimer la chaleur, il faut en même temps s'occuper de rétablir l'action des fibres motrices, en portant des stimulans sur les intestins qui conservent leur irritabilité beaucoup plus long-temps que toute autre partie; & on pourra, en rétablissant leur action, contribuer beaucoup à ranimer l'activité de tout le systême.

Le moyen le plus convenable de rétablir l'action des intestins, est de recourir à leur stimulus ordinaire, qui est la dilatation; on obtiendra très-efficacement cette dilatation, en introduisant une certaine quantité d'air par le fondement. L'air froid a même été utile dans ce cas, mais il vaut mieux employer l'air échauffé & même imprégné de quelque substance capable de stimuler, par son acrimonie, les intestins: la fumée de tabac est la meilleure de toutes. On se servira, pour cet effet, d'un appareil convenable, qui doit être entre les mains de tous les chirurgiens. Mais il est bon d'observer, quant à l'usage de cette fumée, que quand il n'y a pas encore une grande quantité de tabac d'enflammé, il sort par le tube beaucoup d'air froid; & comme ce dernier est moins convenable, il faut avoir soin que le tabac soit bien enflammé, & faire sortir la fumée très-doucement, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que celle qui est fort échauffée qui passe. Si l'on n'a point l'appareil nécessaire, on pourra se servir d'une pipe ordinaire, de la manière suivante.

On prendra la canule d'une seringue ordinaire, surmontée de son canon, on l'introduira dans le fondement, on approchera l'ouverture du canon de la seringue de la petite extrémité de la pipe; on allumera du tabac dans le fourneau de la pipe autour duquel on appliquera une carte à jouer, roulée en forme du tuyau, ou le fourneau d'une autre pipe vide, & en soufflant à travers on forcera la fumée à pénétrer dans les intestins, & l'on en introduira en peu de temps une quantité considérable.

Si l'on ne peut faire usage d'aucun des moyens précédens, il sera utile de donner en lavement trois ou quatre livres d'eau chaude, dans laquelle on dissoudra une demi-once de sel marin par livre d'eau; on pourra y ajouter même un peu de vin ou d'eau-de-vie.

Après avoir tenté pendant quelque temps de rétablir l'activité des fibres motrices, on s'occupera de rétablir l'action du cœur & des poumons. Monro a fait quelques expériences sur cet objet, d'après lesquelles il conclut que le meilleur moyen de dilater les poumons des noyés, est de leur souffler dans les narines plutôt que dans la bouche. Il faut pour cet effet avoir un tube de bois dont une extrémité pourra remplir une narine, & l'autre sera conformée de manière que l'on pourra y appliquer la bouche pour souffler.

souffler, ou un soufflet qui remplira le même objet. Le docteur Monro observe que le souffle d'un homme d'une force ordinaire suffit dans ce cas pour dilater les poumons à un degré considérable; mais comme il est nécessaire de souffler long-temps, lorsque la personne qui en est chargée sera fatiguée, on pourra employer un soufflet assez grand pour contenir à la-fois la quantité d'air nécessaire pour dilater les poumons à un degré convenable. Soit que l'on emploie le souffle d'une personne, comme plus convenable d'abord, ou que l'on se serve d'un soufflet, le docteur Monro observe que l'air passe facilement par l'œsophage & l'estomac; mais on peut éviter cet inconvénient, en pressant la partie inférieure du larynx en arrière sur l'œsophage, en faisant attention de ne comprimer que le cartilage cricoïde; par ce moyen, on retrécira l'œsophage, & le conduit du larynx restera libre.

En soufflant dans une narine, on tiendra l'autre exactement fermée, ainsi que la bouche; si la poitrine ou le ventre s'élèvent, on sera assuré que l'air a pénétré dans les poumons; & on cessera de souffler; on pressera alors la poitrine & le ventre pour chasser l'air des poumons, & on y en introduira de nouveau; on continuera ainsi pendant quelque temps, de manière à imiter le plus exactement possible les mouvemens alternatifs de la respiration.

Si l'on ne peut parvenir à faire passer l'air dans les poumons, le docteur Monro pense qu'il est très-aisé d'introduire directement dans la glotte & dans la trachée-artère un tube courbé, semblable au catheter dont on se sert pour les adultes. Pour cet effet, il faut que le chirurgien se place à la droite du malade, & en introduisant l'index de la main gauche, par le côté droit de la bouche, il pourra le pousser derrière l'épiglotte & s'en servir comme de directeur, pour faire entrer le catheter, qu'il tiendra de sa main droite au côté gauche de la bouche du malade, jusqu'à ce qu'il en ait fait passer l'extrémité au-delà du bout de son index; alors il laissera tomber le tube dans la glotte sans l'y pousser. Ce tube étant ainsi introduit, on y adaptera une seringue pour faire pénétrer l'air dans les poumons.

M. Cullen observe que M. le Cat a proposé quelque chose de semblable, mais il ne croit pas qu'on l'ait jamais pratiqué; il craint même que cette opération ne soit sujette à beaucoup de difficultés; on doit l'abandonner aux chirurgiens.

On peut recourir à la bronchotomie; mais M. Cullen pense qu'il est très-rare qu'elle puisse être utile, lorsque l'on n'a nullement pu introduire l'air par la narine.

On peut, en soufflant dans les poumons, en faire sortir l'eau qui auroit pu s'y introduire, & c'est l'unique moyen efficace de les débarrasser de cette matière écumeuse qui les remplit chez les noyés, & qui paroît être la cause la plus commune de la suffocation mortelle. On doit donc tenter cette pratique sur-le-champ & la continuer très-assidument une heure ou deux.

Il est très-utile de faire une saignée de la jugulaire pour diminuer la congestion des vaisseaux de la tête, qui est probablement une cause fréquente de la mort des noyés; cette saignée

eſt particulièrement indiquée par la couleur pourprée & livide du viſage ; on pourra même la réitérer ſuivant qu'elle diminuera cette couleur. Mais lorſque les ſignes de vie ſe manifeſtent, & que le mouvement du ſang commence à ſe rétablir, il faut être très-circonſpect ſur la ſaignée.

Un autre moyen de ranimer l'activité du principe vital, eſt d'appliquer certains ſtimulans aux parties les plus ſenſibles du corps : ainſi on fera reſpirer l'eſprit de ſel ammoniac, ou l'on en introduira un peu dans les narines avec un linge. On a coutume d'introduire quelques liquides dans la bouche ; mais il eſt dangereux d'en faire paſſer une certaine quantité avant que la déglutition ſoit rétablie. S'il y a un chirurgien pourvu d'un appareil convenable, il pourra introduire un tube courbe dans l'œſophage & faire paſſer probablement avec avantage quelques onces de vin chaud dans l'eſtomac. Mais, faute de cet appareil, on ſe contentera, s'il eſt douteux que la déglutition ſoit rétablie, de tenter d'introduire une petite quantité d'eau chaude dans la bouche ; & ſi l'on s'apperçoit alors que la déglutition ſoit rétablie, on pourra, pour aider le malade à revenir, y verſer un peu de vin ou d'eau-de-vie. Enfin, tant qu'il n'y a aucun ſigne qui annonce le rétabliſſement de la déglutition ou de la reſpiration, il eſt dangereux d'introduire des ſtimulans dans la bouche : il ſuffit d'appliquer ſur la langue quelques gouttes d'une ſubſtance âcre, & dont le volume ne ſoit pas aſſez conſidérable pour couler au-deſſus de la glotte. M. Cullen penſe qu'une quantité modérée de fumée de tabac, eſt le meilleur ſtimulant que l'on puiſſe appliquer, ſans danger, à la bouche & aux narines.

Dès que la déglutition eſt rétablie, on peut même, pour ranimer l'action des puiſſances motrices, tenter un vomitif ; donner, par exemple, quelques cuillerées de vin d'ipécacuanha, & irriter doucement le goſier avec une plume huilée, pourvu que cela n'empêche pas l'uſage des autres moyens néceſſaires dans ce cas.

Quant aux ſtimulans, M. Cullen obſerve qu'ils ſuffiſent ſouvent lorſque le corps n'eſt reſté que peu de temps dans l'eau, & que la chaleur & l'irritabilité ſont, en conſéquence, peu diminuées : mais lorſqu'au contraire le corps a ſéjourné longtemps ſous l'eau, & que ſa chaleur eſt entièrement éteinte, tout autre ſtimulant que la fumée de tabac introduite dans les inteſtins ſera très-peu utile, & il ne faut pas que l'uſage des autres ſtimulans ſuſpende les moyens convenables de rétablir la chaleur & la reſpiration.

On doit employer tous ces moyens pendant pluſieurs heures, à moins qu'il ne ſe manifeſte aucun ſymptome qui annonce le retour de la vie, & que ceux qui indiquent la mort n'augmentent conſtamment. Ces mêmes moyens, variés ſuivant les circonſtances, ſont applicables à d'autres cas de ſuffocation, tels que ceux qui ſont produits par l'étranglement, les mophètes, les vapeurs du charbon, &c.

CHAPITRE II.

De la Paralysie.

1140. LA paralysie (*a*) est une maladie qui consiste dans la perte du pouvoir d'exercer le mouvement volontaire,

(*a*) Il n'y a dans la paralysie qu'une diminution de quelques-uns des mouvemens volontaires, qui est souvent accompagnée d'assoupissement. N. C. GENRE XLIII.

Il est difficile de déterminer les limites qui séparent la paralysie de l'apoplexie. Souvent la dernière précède la première, & lorsque l'assoupissement accompagne la paralysie, on seroit tenté de la désigner sous le nom d'apoplexie.

L'on distingue communément la paralysie en hémiplégie & en paraplégie. Dans l'hémiplégie, il y a perte du mouvement musculaire dans la moitié latérale du corps, sans douleur ni assoupissement. Dans la paraplégie, il y a perte de mouvement dans la moitié transversale du corps; communément les extrémités inférieures sont affectées, les urines coulent continuellement, &c. On appelle paralysie parfaite celle où il y a perte du sentiment & du mouvement, & imparfaite celle où il n'y a qu'une de ces deux fonctions de diminuée ou détruite. M. Cullen comprend sous le même nom ces différentes espèces.

Les différentes espèces de paralysie sont idiopathiques ou symptomatiques.

I. Les espèces de paralysie idiopathique sont;

1°. La paralysie *partielle*, où il n'y a que quelques muscles d'affectés. On doit rapporter à cette espèce, 1°. la paralysie pléthorique produite par la compression que les vaisseaux sanguins gorgés de sang exercent sur les nerfs. Cette espèce est accompagnée de signes de pléthore: elle survient à la suite de la suppression des évacuations habituelles & des excès de boissons spiritueuses: elle a souvent lieu dans les parties comprimées par un anévrisme; 2°. la paralysie séreuse produite par l'excès de sérosité. M. Sauvages comprend sous cette espèce la paralysie qui affecte ceux qui ont demeuré dans des endroits humides, dans des maisons nouvellement bâties, ceux qui sont continuellement dans l'eau, ou qui ont pris une grande quantité d'eau minérale à contre-temps; 3°. la paralysie nerveuse, qui succède au tremblement convulsif chez les vieillards; 4°. la paralysie de la langue; 5°. l'aphonie paralytique ou la perte totale de la voix, qui succède à l'hémiplégie, & qui souvent annonce une nouvelle attaque d'apoplexie.

2°. La paralysie *hémiplégique*, où il n'y a qu'un côté du corps d'affecté.

Cette espèce varie en raison de la constitution du corps,

mais qui n'affecte que certaines parties du corps ; & c'est ce qui la distingue de l'apoplexie (1094). Un des types

a. L'hémiplégie survient chez les personnes d'une constitution pléthorique, comme on l'observe, 1°. dans l'hémiplégie qui succède à l'apoplexie ; &, 2°. dans l'hémiplégie spasmodique, qui remplace quelquefois les maux de tête considérables chez les hypochondriaques, & se guérit par les délayans.

b. L'hémiplégie s'observe chez ceux qui sont affectés de leucophlegmatie : telle est l'hémiplégie séreuse, qui attaque les cachectiques, les vieillards & ceux qui ont abusé des liqueurs aqueuses, ou qui ont eu des écoulemens de sérosité qui se sont supprimés.

C'est à tort que l'on rapporte à ce genre l'hémiplégie qui est produite par un abcès du cerveau, parce qu'aucun signe externe ne peut la faire connoître, ainsi que l'hémiplégie qui succède à l'épilepsie, qui mérite à peine d'être nommée ici.

3°. La paralysie *paraplégique*, qui occupe la moitié du corps pris transversalement. On doit rapporter à cette espèce la paraplexie de Sauvages, ou la paralysie universelle des auteurs, dont les variétés sont, 1°. la paraplexie sanguine de Juncker, qui attaque les pléthoriques, & ceux qui ont fait usage intérieurement des stimulans ; on la reconnoît à la chaleur & à la rougeur du visage, à la plénitude & à la vélocité du pouls ; 2°. la paraplexie produite par le spina bifida, ou par la tuméfaction de la gaîne qui enveloppe la moëlle épinière ; 3°. la paraplexie rheumatique, qui est accompagnée d'un sentiment de formication & de l'atrophie des parties paralysées, & que l'on a observée à la suite de la fièvre tierce.

4°. La paralysie *vénéneuse*, produite par des puissances sédatives appliquées extérieurement ou intérieurement : telle est, 1°. la paralysie des peintres & des ouvriers qui sont exposés aux vapeurs de différens métaux. Cette espèce affecte particulièrement les mains & les bras : elle commence par l'engourdissement & un sentiment de formication dans la partie, auxquels succèdent des douleurs violentes dans l'abdomen & la constipation ; cette paralysie remplace souvent alternativement les douleurs de coliques & celles des articulations ; souvent le sentiment revient périodiquement dans les changemens de saisons, avec des douleurs très-vives, qui cessent lorsque la paralysie est confirmée ; 2°. l'hémiplégie saturnine, qui affecte ceux qui travaillent dans les mines, & particulièrement ceux qui manient le plomb.

II. On doit regarder comme symptomatiques les espèces suivantes de paralysie :

1°. L'hémiplégie intermittente, que l'on a vu revenir tous les jours & se dissiper au bout de quelques heures, avec un accès de fièvre quotidienne. Les variétés de cette espèce sont, 1°. la paraplexie intermittente qui se manifeste de même que la précédente, & n'en diffère qu'en ce que la paralysie affecte les parties inférieures ; 2°. la paralysie fébrile, qui s'observe fréquemment dans les maladies aiguës, telles que les exanthêmes & les in-

les plus fréquens de paralysie, est celui où elle affecte tous les muscles d'un côté du corps, & alors la maladie se nomme *hémiplégie*.

1141. La perte du pouvoir d'exercer le mouvement volontaire, peut être due à une affection morbifique des muscles ou des organes du mouvement, qui les rend incapables d'exécuter cette fonction; ou à l'interruption de l'influence de la puissance nerveuse, qui est toujours nécessaire aux mouvemens des organes qui sont soumis à notre volonté. Je rapporte entièrement à la classe des maladies locales, la paralysie produite par la première de ces causes, parce qu'elle consiste en une affection organique & locale. Je ne considérerai ici que celle qui dépend de l'interruption de l'influence de la puissance nerveuse; & c'est à cette maladie seule que je voudrois donner le nom de *paralysie*. Une maladie qui dépend de l'interruption de l'influence de la puissance nerveuse, peut, il est vrai, se manifester souvent comme une affection purement locale; mais comme elle dépend d'une affection des puissances les plus générales du systême, on ne peut convenablement la séparer des affections générales.

1142. Dans la paralysie, la perte du mouvement est souvent accompagnée de la perte du sentiment: mais comme ce symptome n'est pas constant, & qu'en conséquence la perte du sentiment n'est pas un symptome essentiel à la paralysie, je ne l'ai pas compris dans ma définition (1140); je ne pense pas même qu'il soit nécessaire d'en parler

flammations, mais sur-tout dans les maladies de la poitrine: elle accompagne souvent l'empyème; 3°. l'hémiplégie exanthématique, qui succède aux maladies de la peau, telle que la gale.

2°. La paralysie rheumatique, qui est la suite des douleurs de goutte & de rhumatisme. Ses variétés sont, 1°. l'hémiplégie arthritique; 2°. & 3°. la paralysie & la paraplégie rachialgiques, qui succèdent aux douleurs de coliques violentes; 4°. la paralysie bilieuse, que l'on a vu survenir à la suite de la colique hépatique & qui affecte les extrémités supérieures.

3°. L'hémiplégie transversale, qui est une paralysie d'un bras ou d'un pied, que l'on observe assez fréquemment dans les dysenteries épidémiques. Les vices scorbutiques, écrouelleux & vénérien, la plique polonoise, ont souvent été suivis de paralysie, que l'on doit rapporter aux variétés précédentes.

4°. La paralysie d'un des deux bras, produite par une vomique ou par une autre tumeur des poumons.

5°. La paralysie, l'hémiplégie, & la paraplégie, produites par les plaies ou les chûtes.

davantage dans ce traité, en ce que, quand la perte du sentiment constitue une partie de l'affection paralytique, elle doit dépendre des mêmes causes, & être traitée par les mêmes remèdes que la perte du mouvement (*a*).

1143. On peut donc distinguer la paralysie, ou la perte du mouvement dont je vais parler, en deux espèces : l'une

(*a*) Dans la plupart des paralysies, la partie affectée jouit de quelque sentiment. Lorsque la perte du sentiment est jointe à celle du mouvement, cela ne donne qu'un léger degré de plus à la maladie, & paroît être l'effet d'une affection différente. M. Cullen a vu une personne attaquée de paralysie, chez qui le sentiment étoit plus parfait & même plus exquis dans le bras paralytique qu'avant. Au bout de quelque temps, il perdit le sentiment dans le bras sain, & il le conserva dans celui qui étoit paralytique ; la circulation même, quoique aussi forte qu'avant dans ce dernier, étoit considérablement diminuée dans le bras insensible. On a vu, au contraire, des malades exercer les mouvemens les plus forts, & n'avoir nul sentiment dans les organes du mouvement, ne point sentir les piqûres les plus profondes, ni même l'impression du feu. Ainsi, Galien rapporte que le sophiste Pausanias remuoit facilement ses doigts, quoique privés de sensibilité.

Le sentiment de chaque partie dépend beaucoup de la circulation : c'est pourquoi la nature a placé un réseau d'artères au-dessous de la peau, aux environs des papilles nerveuses, pour leur donner un degré considérable de tension, sans lequel la sensibilité de la partie diminue beaucoup ou même périt entièrement. Toutes les fois que la circulation devient languissante dans une partie, il s'ensuit perte du sentiment. De-là, il paroît que la perte du mouvement dans une partie peut bien ne pas s'étendre jusqu'à celui du sentiment ; & chaque fois qu'il y a perte de sentiment, la circulation est particulièrement affectée. C'est pourquoi quand la paralysie augmente, les affections des nerfs qui se distribuent aux muscles, peuvent s'étendre jusqu'à ceux qui donnent le sentiment aux artères. Dans ce cas, le membre perd souvent le sentiment dont il jouissoit, & sa grosseur. Mais si les nerfs qui servent au sentiment sont les mêmes que ceux qui servent au mouvement, pourquoi la compression qui produit la paralysie n'est-elle pas toujours suivie de la perte du sentiment & du mouvement ? il est difficile de rendre raison de ce phénomène. Peut-être la sensation subsiste-t-elle, parce que l'influence nerveuse qui sert au sentiment est moindre que celle qui sert au mouvement. Peut-être que dans l'hémiplégie, comme un des côtés du cerveau paroît être sain, la puissance nerveuse agit encore assez fortement sur la partie paralytique pour y entretenir le sentiment, mais trop foiblement pour produire le mouvement.

Il y a beaucoup d'états intermédiaires entre la débilité & la perte absolue du mouvement, que M. Cullen comprend sous le nom d'atonie.

dépend de l'affection de l'origine des nerfs dans le cerveau, & l'autre de l'affection des nerfs dans quelque partie de leur cours entre le cerveau & les organes du mouvement (a). Je ne parlerai pas ici en particulier de la dernière espèce, parce qu'elle se manifeste comme une affection très-partielle; je ne traiterai que des affections paralytiques les plus générales, & spécialement de l'hémiplégie (1140). Je pense, en même temps, que ce que je dirai sur cet objet, pourra facilement s'appliquer à la pathologie & à la pratique, dans les cas où ces affections seront plus limitées.

1144. L'hémiplégie (1140) commence communément par une attaque d'apoplexie, ou la suit; & lorsque l'hémiplégie, après avoir duré quelque temps, devient mortelle, c'est communément en passant de nouveau à l'état d'apoplexie: en conséquence, la relation ou l'affinité qu'il y a entre ces deux maladies, est suffisamment évidente, & est de plus fortement confirmée, en ce que l'hémiplégie attaque les personnes qui sont de la même constitution que celles qui sont affectées d'apoplexie (1095), & est précédée des mêmes symptomes (1098) dont j'ai parlé en traitant de l'apoplexie (b).

1145. Lorsqu'une attaque d'apoplexie est dissipée, & qu'il reste un état de paralysie qui ne se manifeste que comme une affection partielle, l'on pourroit peut-être sup-

(a) Telles sont les paralysies produites par la tuméfaction de la gaîne qui enveloppe les nerfs, par les luxations, l'empyème; les tumeurs contre nature contenues dans la cavité de la poitrine, l'accroissement considérable des vertèbres, de manière que leurs cavités deviennent plus étroites, ou que leurs apophyses transverses s'approchent beaucoup les unes des autres; enfin, les paralysies produites par quelques corps étrangers qui ont pénetré dans une partie quelconque & compriment les nerfs qui s'y distribuent.

(b) La perte du mouvement volontaire est seulement plus universelle dans l'apoplexie que dans la paralysie; mais ces deux maladies sont généralement occasionnées par la pléthore des veines de la tête. Elles peuvent néanmoins être quelquefois l'effet de la pléthore artérielle, comme il arrive aux jeunes gens sujets à la pléthore de la tête & aux hémorrhagies du nez. L'on a vu que l'apoplexie survenoit quand cette pléthore occasionnoit un épanchement au lieu d'hémorrhagie. A trente-cinq ans, quand la pléthore artérielle a cessé, la pléthore veineuse devient considérable, sur-tout si la grosseur de la tête, le peu de longueur du col donnent lieu de soupçonner la pléthore artérielle, & s'il n'y a pas eu d'hémorrhagie habituelle de supprimée; car, dans ce dernier cas, l'hémorrhagie, au lieu d'être externe, se fait à l'intérieur.

poser que l'origine des nerfs est beaucoup moins comprimée ; mais comme il reste encore communément perte de mémoire, & un certain degré de stupidité, je pense que ces symptomes indiquent que les organes de l'entendement, ou l'origine commune des nerfs, sont encore considérablement affectés (*a*).

1146. Ainsi, l'hémiplégie peut, en raison de sa connexion évidente & de ses rapports intimes avec l'apoplexie, être convenablement considérée comme dépendante de causes semblables ; c'est-à dire, d'une compression qui empêche la puissance nerveuse de se porter du cerveau aux organes du mouvement, ou de l'application des narcotiques ou d'autres poisons (1115) qui rendent la puissance nerveuse peu propre à couler de la manière ordinaire & convenable (*b*).

1147. Nous considérerons d'abord les cas qui dépendent de la compression.

La compression d'où résulte l'hémiplégie, peut être du même genre & même de tous les différens genres qui produisent l'apoplexie ; elle peut en conséquence être l'effet d'une tumeur, d'une distention extraordinaire, ou de l'épanchement. L'existence des tumeurs (*c*) qui produisent la

(*a*) On ne peut expliquer comment une cause de compression peut durer plusieurs années sans augmenter. L'on peut en conséquence croire, quand la paralysie a été primitivement produite par compression ou par épanchement, que la cause primitive doit se dissiper & être suivie de collapsus. Ainsi, il arrive fréquemment qu'une partie qui a été quelque temps dans un état de distention extraordinaire, devient paralytique.

(*b*) La paralysie est fréquemment produite par les vapeurs du plâtre, par les liqueurs en fermentation, ou par l'air méphitique. Alors la maladie ne peut être attribuée à la compression, mais à un état de collapsus qui est plus marqué que dans l'apoplexie, quoique les causes soient les mêmes ; quand ces causes sont internes, elles sont difficiles à connoître : on peut cependant les soupçonner quand il n'y a aucun signe de pléthore, & qu'il n'y a ni hydropisie, ni ischurie, ni d'autres symptomes capables de favoriser les épanchemens séreux. Néanmoins le collapsus survient même à la suite de ces causes, lorsque la maladie est longue, parce que l'épanchement ne peut subsister long-temps sans détruire l'action du principe vital.

(*c*) On ne peut nier qu'il n'y ait des cas où la paralysie est produite par des tumeurs ; mais le diagnostic de ces dernières est incertain : leurs caractères sont quelquefois des symptomes de manie, des maux de tête, l'épilepsie, la perte de quelques sens. Alors l'on peut soupçonner une affection locale, sur-tout si la

compression, est souvent plus aisée à reconnoître dans le cas de paralysie que dans celui d'apoplexie, en ce que souvent ses effets se manifestent d'abord par une affection très-partielle.

1148. Les autres espèces de compression, c'est-à-dire, la distention extraordinaire & l'épanchement, peuvent avoir lieu, comme il arrive communément, dans l'hémiplégie; mais alors elles agissent d'une manière différente que dans l'apoplexie, en ce que leurs effets sont partiels, & n'affectent qu'un côté du corps.

Il paroît difficile de concevoir que la distention extraordinaire puisse avoir uniquement lieu dans les vaisseaux d'un côté du cerveau; cependant on peut en rendre raison: & cet état des vaisseaux du cerveau est peut-être le seul que l'on puisse supposer dans le cas de paralysie partielle & passagère. Il est vrai que quand l'hémiplégie subsiste un certain temps, il y a probablement toujours un épanchement sanguin ou séreux: mais il est vraisemblable que le dernier même doit être entretenu par un reste de congestion dans les vaisseaux sanguins (*a*).

1149. Il peut aussi paroître douteux qu'un épanchement sanguin puisse se faire, sans devenir très-promptement général, & sans occasionner, en conséquence, l'apoplexie & la mort: mais l'ouverture des cadavres prouve qu'il a réellement lieu & qu'il peut ne produire que la paralysie; il est vrai cependant que le plus communément cette dernière dépend d'un épanchement de fluide séreux, qui en est même l'unique cause.

1150. La paralysie produite par la compression, peut-elle subsister, quoique la compression n'existe plus (*b*)?

paralysie & l'apoplexie surviennent sans symptomes de turgescence, en conséquence de la chaleur ou du bain chaud.

(*a*) Notre système hydraulique est sujet à varier par une infinité de causes qui dépendent de la pléthore, de l'activité de la circulation & de la détermination des fluides. Wepfer donne trente observations de paralysie, dont le siége varioit singulièrement presque tous les jours. Il n'est pas possible d'admettre que la congestion ou l'épanchement puissent entretenir long-temps la maladie, & donner lieu à ces variations. Lorsque l'épanchement a commencé, il n'y a pas apparence que l'exhalation & l'inhalation restent toujours en équilibre, de manière à laisser subsister le même état de congestion: d'ailleurs, comment ce fluide pourroit-il demeurer ainsi en stagnation sans devenir âcre?

(*b*) Il est prouvé que la paralysie produite par la ligature d'un

1151. D'après ce qui a été dit dans 1144, il est évident que l'on peut prévenir l'hémiplégie par tous les différens moyens proposés dans 1125 *& suiv.* pour prévenir l'apoplexie.

nerf, subsiste lorsque l'on a ôté la ligature; & il est très-probable, comme l'observe M. Chandler, qu'il arrive quelque chose d'analogue dans les cas où la paralysie succède à l'apoplexie. M. Cullen avoit coutume de dire dans ses leçons, que l'on pouvoit croire que la compression étoit dissipée, lorsque les facultés intellectuelles étoient affoiblies, & le sentiment rétabli, quoique la paralysie subsistât. Diemerbroëk rapporte l'exemple d'une fille qu'une peur rendit paralytique pendant trente ans, & qui fut guérie par la frayeur que lui occasionna un éclair: on ne peut pas dire que cet éclair ait diminué la compression, & il n'est guère possible d'admettre, dans ce cas, d'autres causes que le collapsus.

Il est essentiel de bien distinguer, dans le traitement, la paralysie qui vient de collapsus, de celle qui est entretenue par la congestion, en ce qu'elles exigent des remèdes différens; dans le premier cas, les stimulans conviennent, & ils nuisent dans le second.

Le pronostic de la paralysie varie aussi, en raison des causes qui y donnent lieu.

La paralysie produite par congestion est généralement incurable, comme on l'observe quand cette maladie succède à l'apoplexie.

La paralysie est plus ou moins difficile à guérir, suivant que le sentiment & le mouvement sont plus ou moins diminués; mais l'hémiplégie est un peu moins fâcheuse que la paraplégie.

Les paralysies partielles produites par les nerfs coupés, froissés, ou rongés, sont incurables, ainsi que celles qui sont produites par le gonflement des vertèbres: celles qui sont l'effet des luxations se guérissent par la réduction de la luxation, pourvu qu'on la fasse promptement: autrement elles sont très-difficiles à guérir.

La paralysie qui dépend de quelque cause externe qui comprime les nerfs, se guérit dès que cette cause est dissipée, pourvu qu'ils n'aient pas été froissés, ou qu'ils n'aient pas été long-temps comprimés.

Plus la paralysie est ancienne, plus elle se guérit difficilement.

La paralysie partielle de l'extrémité inférieure se guérit moins rarement que celle de l'extrémité supérieure.

Le froid de la partie paralytique est d'un mauvais augure; mais si elle conserve encore de la chaleur, c'est un signe favorable.

La paralysie est communément incurable lorsque la partie qui en est affectée est d'une maigreur extrême, ou fort œdématiée: mais le tremblement qui y survient est communément un signe favorable: il indique que la compression commence à diminuer.

La paralysie qui survient aux vieillards est communément incurable.

La paralysie est plus difficile à guérir l'hiver que l'été; souvent la chaleur produit un soulagement sensible, mais de peu de durée, aux paralytiques. Il est en conséquence aisé de voir pourquoi les pays chauds leur sont souvent plus convenables que les pays froids.

1152. La *cure* de la paralysie doit, pour les mêmes raisons, ressembler beaucoup à celle de l'apoplexie (1130 *& suiv.*), & lorsque la paralysie a commencé comme une apoplexie, il est à présumer que l'on a employé tous les différens remèdes indiqués (1130 *& suiv.*) avant que de la considérer comme une paralysie. Lorsqu'il arrive qu'à la première attaque de la maladie l'état apoplectique n'est pas entièrement complet, & qu'elle se manifeste d'abord comme une hémiplégie, l'affinité entre les deux maladies (1144) est telle, qu'elle conduit à l'usage des mêmes remèdes dans les deux cas (*a*). Ils conviennent certainement toutes les fois qu'on peut, avec beaucoup de probabilité, attribuer la maladie à la compression; & il est rare que l'hémiplégie produite par des causes internes ne se manifeste par une affection considérable des sens internes & même externes, avec d'autres marques qui indiquent la compression de l'origine des nerfs.

1153. Néanmoins on doit (d'après 1131 - 1139) traiter de la même manière que l'apoplexie, la paralysie qui commence par les apparences indiquées dans le dernier paragraphe, non - seulement quand on peut l'attribuer à la compression, mais même quand elle est l'effet des poisons narcotiques.

1154. Le traitement d'une première attaque d'hémiplégie, est en conséquence le même, ou presque le même que celui de l'apoplexie; il paroît qu'elle doit uniquement en différer, 1. quand la maladie a subsisté quelque temps; 2. quand les symptomes apoplectiques, ou ceux qui indiquent une compression considérable, de l'origine des nerfs, sont dissipés; & particulièrement, 3. lorsqu'il n'y a pas de marques évidentes de compression, & que l'on sait en même temps que l'application des poisons narcotiques a précédé la maladie.

1155. On demande dans tous ces cas, si l'on peut faire usage des stimulans, ou jusqu'à quel point on peut entière-

Une fièvre vive survenant dans le commencement de la paralysie, la guérit fréquemment, lorsqu'il n'y a pas de pléthore, sur-tout si cette fièvre prend le caractère d'intermittente ou de rémittente, & est suivie de sueurs.

La diarrhée & les hémorrhagies ont été quelquefois utiles dans les paralysies récentes, chez les jeunes gens qui n'étoient pas affoiblis par les maladies qui avoient précédé.

(*a*) Les remèdes les plus convenables dans la paralysie sont, en conséquence, les saignées, les vomitifs, les purgatifs & les antiphlogistiques, sur-tout lorsque cette maladie succède à l'apoplexie.

ment se fier pour la guérison à ces sortes de remèdes ? J'ai exposé mon opinion dans 1136, sur cette question, relativement à l'apoplexie ; & quant à l'hémiplégie, je pense que les stimulans y sont presque toujours aussi dangereux que dans les cas d'apoplexie complète, & particulièrement, 1. dans tous les cas d'hémiplégie qui succèdent à un paroxysme d'apoplexie complète ; 2. dans tous ceux où la paralysie attaque des personnes du tempérament indiqué dans 1095, & paroît après les mêmes symptomes que ceux qui précèdent l'apoplexie (1096) ; &, 3. toutes les fois que la paralysie se manifeste avec les symptomes de l'apoplexie produite par compression.

1156. En conséquence, c'est uniquement dans les cas indiqués 1154, que les stimulans sont véritablement admissibles, & même dans les deux premiers, où l'état de pléthore des vaisseaux sanguins du cerveau peut avoir produit la maladie, où la disposition à cet état peut encore continuer, & où il peut même encore subsister un certain degré de congestion : l'usage des stimulans doit être un remède douteux ; de manière qu'il n'y a peut-être que dans le troisième de ces cas, que les stimulans sont évidemment indiqués & admissibles (*a*).

1157. Ces doutes, relativement à l'usage des stimulans, seront peut-être négligés ou méprisés par ceux qui prétendent qu'on les a employés avec avantage dans les cas même (1155) où j'ai dit qu'on devoit les éviter.

1158. Afin de concilier ces opinions différentes, je dois observer que, même dans le cas d'hémiplégie qui dépend de compression, quoique l'origine des nerfs soit comprimée au point d'empêcher la puissance nerveuse de couler aussi librement qu'il est nécessaire pour l'exécution du mouvement musculaire ; néanmoins il paroît par le sentiment qui subsiste, que les nerfs sont encore perméables jusqu'à un certain point ; il est par conséquent possible que l'application des stimulans puisse exciter l'énergie du cerveau, tellement qu'elle force en quelque sorte les nerfs comprimés de se dilater, & de faire reparoître quelque mouvement dans

(*a*) Ainsi, les stimulans conviennent dans la paralysie qui succède à la colique des peintres, parce que cette paralysie, qui est généralement une affection partielle, est l'effet du plomb qui est un poison qui agit comme sédatif. Les mêmes remèdes conviennent dans la paralysie qui est l'effet des accès d'épilepsie réitérés ; c'est dans ce cas sur-tout que l'électrisation est utile.

les muſcles paralyſés. Bien plus, on peut accorder qu'il eſt poſſible de mettre ces ſtimulans en uſage ſans aucune ſuite fort fâcheuſe, s'ils ſont de nature à agir davantage ſur le ſyſtême nerveux que ſur le ſyſtême ſanguin.

1150. Mais quoique certains ſtimulans agiſſent particulièrement ſur le ſyſtême nerveux, il eſt cependant évident que leur action s'étend toujours en même temps, juſqu'à un certain point, ſur le ſyſtême ſanguin, de manière que quand ce dernier effet eſt porté à un degré conſidérable, ils peuvent certainement nuire beaucoup; & dans une maladie que ces remèdes ne guériſſent pas entièrement, il eſt poſſible qu'on ne puiſſe pas diſtinguer le mal qu'ils produiſent (*a*).

(*a*) Ces remarques ſur l'uſage des ſtimulans ſont très-juſtes, & l'on ne peut douter que ces remèdes, auxquels on a communément recours, n'aient été plus ſouvent nuiſibles qu'utiles. Ainſi, les eaux thermales, priſes intérieurement & appliquées extérieurement, ont ſouvent augmenté les congeſtions du cerveau, & produit des apoplexies mortelles; dans le cas même où la paralyſie avoit ſuccédé à la goutte, ces eaux ont paru d'abord modérer la maladie; mais elle a reparu enſuite avec plus de force. Les linimens irritans ont ſouvent aggravé les ſymptomes dans les cas de pléthore. Il faut donc examiner avec ſoin s'il n'y a aucun ſigne de congeſtion, avant que d'avoir recours à ces remèdes: ils ne conviennent que dans les cas où la tenſion & la plénitude des vaiſſeaux ſanguins ſont diminuées, au point que l'énergie du ſyſtême nerveux en eſt fort affoiblie & la circulation ralentie. Quoique ces cas ſoient fort rares, M. Chandler propoſe de diviſer la paralyſie en deux genres: il nomme l'une, qui attaque les perſonnes diſpoſées à l'apoplexie, paralyſie apoplectique, & penſe qu'elle doit appartenir à la claſſe des affections ſoporeuſes; il déſigne l'autre ſous le nom de paralyſie atonique, & croit qu'on doit la ranger dans la claſſe des adyanamies ou des *debilitates*. Mais je penſe que les préceptes que M. Cullen a donnés dans 1154, ſuffiſent pour indiquer aux praticiens les cas où la paralyſie exige les ſtimulans; l'expérience pourra un jour diſſiper les doutes qui reſtent ſur cet objet; les objections de M. Chandler, loin d'affoiblir la doctrine de notre auteur, ne me paroiſſent que confirmer ou éclaircir ce qu'il a avancé dans le n°. 1154.

On a vu des paralyſies qui ſont devenues mortelles, à la ſuite deſquelles on n'a trouvé ni tumeurs, ni extravaſations, ni congeſtions, ni aucun ſigne qui indiquât la moindre altération du cerveau: il eſt évident qu'on ne pouvoit attribuer alors la maladie qu'à la diminution de l'énergie du cerveau ou au collapſus: quand les ſignes du dernier ſont évidens, les ſtimulans ſont utiles & les évacuans nuiſibles. Hoffmann rapporte deux exemples d'apoplexie devenues mortelles, l'une à la ſuite d'un purgatif, & l'autre d'une ſaignée; il y a apparence que l'atonie univer-

1160. Quoique l'usage des stimulans soit aussi souvent douteux dans la pratique, il est peut-être possible de dé-

selle, produite par la déplétion subite des vaisseaux sanguins, a été alors la cause de la mort. On a vu fréquemment, chez les maniaques, la paralysie survenir à la suite de l'action des violens purgatifs. M. Chandler a vu plusieurs fois l'hémiplégie produite par un purgatif qui ne paroissoit pas avoir agi beaucoup plus que le malade ne pouvoit le supporter. Il cite l'exemple d'une malade qui, à la suite d'un rhumatisme accompagné de fièvre, étoit restée dans un état de foiblesse accompagné de perte d'appétit, de dyspepsie, &c. On prescrivit un purgatif, en raison d'un gonflement œdémateux qui s'étoit manifesté autour des malléoles. La malade en fut fort fatiguée, & le lendemain matin, en se réveillant, elle fut attaquée d'une hemiplégie du côté droit, & ne pouvoit point parler: mais les sens internes ne furent point attaqués: elle guérit complettement, quoique lentement, par l'usage des stimulans & des fortifians. Dans ce cas, la disposition de la malade, ni la manière dont elle fut guérie, ne donnoient pas lieu de soupçonner la compression du sensorium commun. J'ai été témoin de quelques exemples semblables. Une femme de cinquante-cinq ans, purgée dans la convalescence d'une pleurésie, se félicita, pendant deux jours, de jouir d'une santé parfaite, & le troisième elle devint, dans la matinée, tout à-coup hémiplégique, dans le temps où elle vaquoit à ses affaires ordinaires; dans l'instant où elle perdit le mouvement, elle se plaignit d'une sensation vive de froid, qui commença par la tête & s'étendit dans tout le côté droit: les stimulans la soulagèrent; mais elle ne guérit pas parfaitement. Une autre, à-peu-près du même âge, étoit vivement affectée d'un rhumatisme qui l'avoit privée, depuis plus d'un an, de la faculté de marcher; je la fis saigner & purger, les douleurs se dissipèrent, elle marcha pendant quinze jours; au bout de ce temps, elle fut attaquée d'une apoplexie qui la fit périr en moins d'une demi-heure, après avoir soupé modérément.

Wepfer rapporte un exemple qui semble prouver qu'il est nécessaire que le cerveau soit comprimé jusqu'à un certain point, pour que ses fonctions puissent s'exécuter convenablement. Une femme paralytique perdit par degré la faculté de parler, & devint enfin entièrement muette pendant dix heures & plus; mais elle fut guérie par une toux accompagnée d'expectoration. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que la parole lui revenoit toutes les fois qu'elle comprimoit avec la main les environs de la suture lambdoïde, & elle redevenoit muette dès qu'elle cessoit de comprimer cette partie.

La paralysie paroît dépendre souvent d'un état de foiblesse générale ou de circonstances particulières dont il n'est pas possible de rendre raison; car on a vu fréquemment par l'ouverture des cadavres, différentes maladies du cerveau, telles que des épanchemens séreux ou sanguins, des exostoses, des ossifications, &c. qui n'ont produit ni apoplexie, ni paralysie, ni épilepsie, ni manie; & d'autres fois, ces maladies ont existé sans qu'on pût les attribuer à d'autre cause qu'au défaut d'énergie du sensorium commun, ou à un état de foiblesse générale, comme le docteur Heberden a tâché

terminer jusqu'à un certain point, les cas où ils conviennent, en considérant la nature des différens remèdes de ce geure que l'on peut employer, & quelques-unes des circonstances où on les administre. Je vais donc indiquer dans cette vue, les différens stimulans que l'on a communément employés, & offrir quelques remarques sur leur nature & leur usage.

1161. On doit d'abord distinguer les stimulans en externes & en internes. Ceux du premier genre se distinguent de nouveau, suivant qu'ils sont appliqués sur certaines parties du corps seulement, ou bien d'une manière plus générale sur tout le système. Les stimulans du premier genre sont :

1. Les acides vitrioliques ou nitreux concentrés, enveloppés néanmoins dans des substances huileuses ou onctueuses\, capables d'arrêter leur action corrosive sans détruire leur vertu stimulante;

2. Les esprits volatils alkalins, sur-tout dans leur état de causticité, mais enveloppés aussi dans des huiles, pour la raison que je viens de donner;

3. On emploie fréquemment les mêmes esprits volatils, en les tenant sous le nez: ils agissent alors comme un stimulant puissant sur le système nerveux; mais il est en même temps probable qu'ils peuvent aussi devenir un fort stimulant pour les vaisseaux sanguins du cerveau;

4. La saumure, ou une forte dissolution de sel marin;

5. Les huiles essentielles des plantes aromatiques, ou de quelques-unes de leurs parties;

6. Les huiles essentielles de térébenthine, ou des autres substances résineuses de ce genre;

7. Les huiles distillées du succin, ou des autres fossiles bitumineux;

de le prouver. Il observe que la paralysie & l'apoplexie attaquent le plus communément ceux qui ont passé l'âge moyen de la vie, ou au moins ceux qui approchent de la vieillesse. Il croit que dans ce cas on doit user avec précaution de la saignée, & que les remèdes que l'expérience a prouvé être les plus efficaces sont les cordiaux & les stimulans, excepté ceux qui ont une vertu purgative. Forthergill, dans le volume VI des Observations de médecine de Londres, adopte la même opinion, & croit que la saignée peut quelquefois nuire dans l'apoplexie, ou produire une hémiplégie incurable. Mais cela n'est vrai que quand il n'y a aucun signe de pléthore; car toutes les fois qu'on a lieu de la soupçonner, tant par la constitution du malade, que par sa manière de vivre, il faut tirer hardiment du sang, & même donner un vomitif.

8. Les huiles empyreumatiques rectifiées des substances animales ou végétales ;

9. Différens végétaux âcres, particulièrement la moutarde (*a*) ;

10. La matière âcre qui se trouve dans plusieurs insectes, & en particulier dans les cantharides.

Quelques-uns de ces stimulans peuvent s'employer en substance, ou dissous dans les esprits ardens, afin d'augmenter leur vertu stimulante, ou de les appliquer plus convenablement.

1162. La plus grande partie des substances dont je viens de faire l'énumération donnent des marques de leur puissance stimulante, en enflammant la peau de la partie sur laquelle on les applique ; mais quand leur application est assez long-temps continuée pour produire cet effet, on doit interrompre leur usage, car l'inflammation de la partie ne paroît pas produire autant de bien que l'application souvent réitérée d'un stimulant plus modéré.

1163. L'urtication, ou la piqûre des orties, que l'on a fréquemment recommandée, est analogue à ces stimulans.

On met, avec raison, au rang des stimulans externes, le stimulant mécanique des frictions avec la main nue, avec les brosses pour la peau, ou la flanelle. Peut-on retirer quelque utilité de la flanelle imprégnée de la fumée du mastic enflammé, de l'oliban, &c. (*b*)?

(*a*) La moutarde est le meilleur des remèdes âcres que l'on emploie à l'extérieur; car son stimulus se répand plus facilement dans tout le système que celui des autres acides. L'ancienne moutarde est préférable à celle qui est récente, parce qu'elle a subi une espèce de fermentation qui la rend plus irritante. Elle est plus puissante que les cantharides, en ce que l'effet stimulant de ces dernières est de peu de durée. Il ne faut pas joindre la farine à la moutarde, ni la laisser long-temps, parce qu'elle formeroit des vessies qui empêcheroient de réitérer son application. On a proposé, dans la même vue, d'exciter de la rougeur sur la partie avec un mélange de farine & d'alun de plume.

L'écorce de raifort sauvage, recommandée par quelques médecins, agit de la même manière que la moutarde : on l'a employée pour les sétons & les cautères. Les anciens avoient recours à la brûlure, & ne regardoient la paralysie comme incurable, que quand elle avoit résisté à ce remède.

(*b*) Boerhaave a guéri quelques paralytiques en les exposant aux vapeurs de la flamme de l'esprit-de-vin. On peut tenter ce remède, mais il seroit dangereux de le continuer, s'il ne produisoit aucun effet avantageux après quelques tentatives.

1164.

1164. Il faut observer, relativement à tous ces stimulans externes, qu'ils affectent beaucoup plus la partie sur laquelle on les applique que tout le systême; c'est pourquoi il y a moins à craindre de leur usage dans les cas douteux; mais ils sont, pour la même raison, moins efficaces pour guérir une affection générale (*a*).

1165. Les applications externes auxquelles on peut recourir pour affecter tout le systême, sont la chaleur & le froid, & l'électricité.

On a souvent employé dans la paralysie la chaleur, surtout sous la forme de bain chaud, comme un des stimulans les plus puissans de l'économie animale (*b*). Mais comme ce remède, en stimulant les solides, & en raréfiant les fluides, devient un stimulus puissant pour le systême sanguin, il a été évidemment nuisible dans les paralysies qui dépendoient de la congestion du sang dans les vaisseaux du cerveau. L'usage le plus certain, & en conséquence le plus convenable du bain chaud, paroît être dans les cas où la paralysie a été occasionnée par les narcotiques. Les bains

(*a*) Ces stimulans ne réussissent en général que quand la maladie est locale; ainsi on fait usage, avec succès, de la brûlure dans la paralysie qui succède à la sciatique. Galien a guéri une paralysie produite par l'application d'un manteau froid & humide, en portant des irritans sur le col même & sur l'origine des nerfs qu'il croyoit affectés: il a dissipé par une méthode semblable une paraplégie. On lit dans le second volume des observations de Médecine de Londres, qu'une incontinence d'urine, produite par la paralysie du sphincter de la vessie fut guérie par l'application d'un vésicatoire sur l'os sacrum. Rondelet a fait mettre des ventouses avec succès sur le même endroit, dans la chûte du rectum.

(*b*) Dans le cas de collapsus, lorsque la chaleur naturelle est foible, il est très-utile d'habiter un climat chaud, & quand on ne le peut, d'y substituer les bains chauds. La chaleur locale augmente trop la circulation; le bain entier est préférable; sur-tout lorsque l'on peut le ménager, de manière que sa vertu relâchante ne produise aucun mal. Il est certain que les médecins ont employé trop indiscrètement la chaleur chez ceux qui étoient pléthoriques. Souvent le bain chaud a empêché de recouvrer les facultés intellectuelles, d'autres fois il a changé, en peu de minutes, la paralysie en apoplexie, comme M. Cullen l'a vu chez une jeune fille. Il y a cependant une espèce de paralysie fort commune dans les climats chauds, comme les Indes Orientales, qui est produite par la suppression de la transpiration & par l'inhalation de la rosée. M. Raymond, de Marseille, qui a décrit cette maladie, dit que les bains chauds en sont le principal remède.

naturels sont-ils plus utiles en raison des matières dont les eaux minérales peuvent être naturellement imprégnées (*a*) ?

1166. Le froid appliqué sur le corps pendant quelque temps, nuit toujours aux paralytiques; néanmoins lorsqu'il n'est pas fort considérable, que son action n'est pas long-temps continuée & que le corps est capable de produire une réaction vive, il devient un stimulant puissant de tout le système, & il a souvent été utile, mis en usage de cette manière, pour guérir la paralysie (*b*). Mais, si la puissance de la réaction dans le corps est foible, toute application du froid peut être très-sensible.

1167. L'électricité, appliquée d'une certaine manière, est sûrement un des stimulans les plus puissans que l'on puisse employer pour agir sur le systême nerveux des animaux; c'est pourquoi l'on a compté beaucoup sur ce remède pour la cure de la paralysie. Mais comme il stimule le systême sanguin de même que le systême nerveux, il a souvent été nuisible dans les paralysies qui dépendoient de la compression du cerveau, spécialement lorsqu'on l'a appliqué de manière à agir sur les vaisseaux de la tête. L'électricité est moins dangereuse lorsque l'on borne son opération aux parties qui sont un peu éloignées de la tête; mais comme son action peut encore, quand elle est très-forte, détruire la mobilité de la puissance nerveuse, je pense que l'on doit toujours en faire usage avec précaution, & qu'elle n'est sans danger que quand on l'applique avec une force modérée, & qu'on la borne à certaines parties du corps éloignées de la tête. L'on doit aussi, à ce que je crois, en espérer plutôt de bons effets, en la réitérant fréquemment, qu'en l'administrant

(*a*) Les bains des eaux thermales, leurs douches & leurs boues sont très-nuisibles, toutes les fois qu'il y a des indices de congestion à la tête : on les a vu, dans les paralysies récentes, déterminer l'humeur vers le cerveau, & produire des métastases mortelles.

(*b*) On a quelquefois employé avec succès la neige, dont on faisoit frotter la partie paralytique, & l'on faisoit ensuite coucher le malade dans un lit bien chaud. Hoffmann & Boerhaave ont proposé de plonger le malade, à plusieurs reprises, dans l'eau froide, afin d'exciter des frissons qui fussent suivis de chaleur & de symptomes fébriles, dont ils espéroient une solution favorable; mais ce moyen produit une réaction puissante qui peut être très-funeste, toutes les fois que l'on n'a pas dissipé la congestion par les purgatifs & l'abstinence : il est rarement admissible dans la paralysie, qui tire son origine d'une foiblesse chronique, ou qui est l'effet de l'âge.

avec force, & elle convient particulièrement dans la cure des paralysies produites par l'action des poisons narcotiques (*a*).

(*a*) L'électricité est un des stimulans dont l'on peut espérer le plus de succès dans les cas de collapsus & d'atonie. On peut, par son moyen, faire contracter ou alonger une partie paralysée, suivant que l'on tire des étincelles des muscles fléchisseurs ou extenseurs. Ces contractions sont plus ou moins sensibles, suivant le degré d'irritabilité qui reste dans la partie ; il y a même, dans certains cas, des espaces très-peu marqués qui paroissent plus sensibles les uns que les autres, dont il est avantageux de tirer des étincelles. De tous les stimulus que l'on peut appliquer pour rappeller à la vie les animaux que la commotion électrique a fait tomber en asphyxie, les étincelles légères, appliquées à propos, sont le remède le plus efficace, d'après les expériences de M. l'abbé Fontana.

Il paroît prouvé que l'action de l'électricité est non-seulement locale, mais qu'elle s'étend jusqu'au système nerveux, & même jusqu'au sensorium commun, & que son action sur les vaisseaux sanguins n'est que secondaire. L'on ne peut en conséquence décider si l'électricité est utile lorsque l'on n'a pas des signes suffisans pour pouvoir s'assurer s'il y a pléthore ou collapsus. On ne doit alors l'appliquer que par degré, & ne la tenter que quand tous les autres remèdes ont été inutiles.

Quoique l'électricité agisse principalement sur le système nerveux, & que son action sur les vaisseaux sanguins ne soit que secondaire, elle peut avoir néanmoins des effets puissans sur la circulation & l'augmenter. Ainsi elle rougit la peau de la partie dont on tire des étincelles, elle accélère le pouls, elle augmente toutes les secrétions, & particulièrement celles de la transpiration insensible, de la salive & de l'urine ; quand elle est forte, elle cause quelquefois des nausées, des angoisses, des fatigues, des douleurs violentes, & rend le ventre libre, sur-tout si on la réitère fréquemment & long-temps ; si même on en augmente la force, elle occasionne souvent la diarrhée. Un de ses effets le plus constant est de rappeler les règles supprimées. Mais il faut ne jamais perdre de vue qu'elle peut aussi déterminer une plus grande quantité de sang vers le cerveau, & nuire beaucoup quand la maladie vient de pléthore ; c'est pourquoi elle change quelquefois l'hémiplégie en un état de stupeur ou en une apoplexie mortelle ; ce qui arrive quand on ne se précautionne pas suffisamment contre ses effets, & que l'on n'en use pas par degrés ; car, malgré les avantages que l'on prétend avoir retirés de la commotion dans un petit nombre de cas, je pense que l'on ne peut plus douter que la méthode introduite par Sauvages est la plus certaine dans les cas où l'électricité convient. Ce médecin célèbre commençoit d'abord par tirer des étincelles uniquement pendant un quart-d'heure, souvent il en tiroit successivement depuis les extrémités jusqu'au tronc : il continuoit ainsi pendant un mois entier, & donnoit ensuite l'électricité qu'il appelle partagée ; ce qu'il faisoit en la partageant entre plusieurs personnes.

1168. Parmi les remèdes propres à la paralysie, il ne faut pas omettre l'usage de l'exercice. On ne peut, dans l'hémi-

Dans les cas où l'on juge les commotions convenables, il ne faut pas diriger le choc électrique vers la tête, parce qu'il est mortel à beaucoup d'animaux; & en disséquant ceux qui en avoient été tués, on a trouvé en général le système sanguin peu affecté: ainsi quand le choc électrique violent n'augmente pas la congestion, il peut être suivi d'un collapsus proportionné à la grande irritation qu'il a excitée, ou détruire la mobilité de la puissance nerveuse, & donner la mort même dans la paralysie produite par atonie. On rapporte des exemples de surdité, d'amaurosis & de maladies convulsives guéries par la commotion; mais l'on n'a pas encore suffisamment déterminé les circonstances où ce remède a réussi, ni même le degré de force que l'on doit employer pour pouvoir recommander un remède aussi dangereux, que les médecins les plus célèbres ont été obligés d'abandonner.

Dans la paralysie partielle, on doit borner d'abord l'électricité à la partie affectée. Mais M. Chandler croit que, dans les paralysies générales, il faut la diriger le plus près possible du cœur, parce qu'elle est un des plus puissans moyens d'en ranimer l'action, comme il paroît d'après quelques expériences faites récemment en Angleterre. Par exemple, le choc électrique dirigé à travers la tête d'une poule, la mit dans un état de mort, dont on n'a pu la tirer que par un second choc dirigé à travers le cœur.

Plusieurs médecins célèbres se sont empressés de perfectionner la méthode de M. Sauvages, & ont proposé différens moyens de graduer l'électricité, suivant les circonstances particulières où l'on peut espérer en tirer quelque avantage. Il ne nous est pas possible d'entrer dans aucun détail sur cet objet; on peut voir le résultat de leurs tentatives, dans le mémoire de M. Mauduyt, *sur les différentes manières d'administrer l'électricité*; il est un de ceux qui ont suivi & examiné avec plus de soin les effets de ce remède sur un grand nombre de malades; il a confirmé une partie des observations de ceux qui l'ont précédé, & en a donné un grand nombre de nouvelles, qui pourront mettre en état de mieux déterminer les circonstances où l'électricité peut être utile.

1°. M. Mauduyt observe que quand le malade, placé sur un isoloire, est en communication avec le conducteur de la machine électrique & environné par conséquent d'une atmosphère de fluide électrique, les vapeurs suspendues dans l'atmosphère & la transpiration même du malade suffisent pour devenir d'excellens conducteurs, & établir une circulation du fluide électrique entre le malade & la machine: ce moyen, que l'on a nommé bain électrique, quoique très-borné en apparence, suffit pour accélérer la vîtesse du pouls, & produire, si on le continue long-temps, tous les autres effets de l'électricité. On peut, dans les cas douteux, tenter ce moyen, sans aucun inconvénient, avant que d'en venir à des méthodes plus actives.

2°. Les étincelles ont un effet plus prompt & accélèrent le traitement; mais M. Mauduyt a cru ne devoir en faire usage qu'au bout de trois ou quatre jours de traitement, pendant lesquels il se

plégie, employer l'exercice du corps; & dans une affection plus limitée, il pourroit être un remède douteux, si la

bornoit au seul bain; ils les administroit ensuite graduellement, c'est-à-dire, que les premiers jours il n'en tiroit que pendant cinq à six minutes; &, en augmentant peu-à-peu leur durée chaque jour, il l'a portée jusqu'à un quart-d'heure à chaque séance pour les hémiplégiques. Les effets de cette méthode, quoique moins prompts & moins marqués que ceux de la commotion, sont plus durables. Ainsi, dit M. Mauduyt, « il m'est souvent arrivé d'obtenir subi» tement, par des commotions, l'extension des parties qui étoient » fléchies ou courbées; mais peu de temps après, la contraction » des parties étoit aussi forte, & quelquefois plus qu'avant l'opé» ration; au lieu que l'extension lente & graduelle, que l'on ob» tient par les étincelles, est communément permanente, s'accroît » par degrés, se conserve & ne rétrograde que très-rarement ».

Les étincelles ont produit quelque soulagement dans la goutte sereine; mais elles ont eu un effet plus marqué dans le cas de surdité survenue à la suite des fluxions, des catarrhes habituels, ou des métastases dans certaines maladies.

Chez les sourds qui ont guéri, l'électricité a augmenté considérablement la secrétion du mucus des narines.

3°. M. Mauduyt a employé les commotions dans l'hémiplégie & dans les gouttes sereines; mais il ne s'en est guère servi, dit-il, dans la première de ces deux maladies, que lorsque l'affaissement, le défaut de ressort & l'atonie étoient très-considérables, & il n'en a obtenu aucun succès. Il n'a pas été plus heureux dans deux gouttes sereines qu'il a traitées de cette manière. Il observe que cette opération rougit le blanc de l'œil, excite une abondante secrétion de larmes, & occasionne souvent d'assez violens maux de tête: d'où l'on doit conclure que cette opération accélère la circulation, qu'elle est en conséquence capable d'augmenter la congestion, & que ses effets peuvent être très-funestes.

L'électricité paroît avoir particulièrement réussi dans les paralysies produites par l'action des poisons narcotiques & des vapeurs, tant végétales que minérales, qui agissent à-peu-près de la même manière. Ainsi, on a vu les doreurs & autres ouvriers paralytiques guérir par ce moyen. L'électricité a réussi aussi dans les cas où l'action des vaisseaux, tant sanguins que lymphatiques, étant ralentie, il s'étoit formé des tumeurs, des glandes ou des congestions dans le tissu cellulaire, capables de comprimer les nerfs, & de donner lieu à l'atrophie & à la paralysie. On n'a pas encore déterminé d'une manière précise les autres circonstances où ce remède peut convenir.

L'électricité est particulièrement salutaire, de même que les autres remèdes de ce genre, dans les paralysies récentes & chez les jeunes gens.

M. Mauduyt a observé que l'on obtenoit souvent une cure complète, ou une amélioration qui en approchoit, lorsque la paralysie n'avoit point porté ou laissé de trouble dans les fonctions animales, & qu'on ne devoit pas compter sur l'électricité dans les

maladie dépendoit de la compression de quelque partie du cerveau : mais les exercices de la gestation, quand on peut les employer, sont convenables, même dans les cas de compression, en ce que le stimulus de ces exercices est modéré, & en conséquence sans danger : ce remède convient même dans tous les cas de congestions internes, parce qu'il occasionne toujours une détermination vers la surface du corps.

1169. Les stimulans internes que l'on emploie dans la paralysie sont de différentes espèces; mais les suivans sont particulièrement en usage.

1. Les sels alkalins volatils, ou les esprits volatils, comme on les appelle communément, sont des stimulans très-puissans qui s'étendent beaucoup, & agissent spécialement sur le systême nerveux; leur action se porte aussi sur le systême sanguin; mais si on les donne fréquemment à petites doses souvent réitérées, plutôt qu'à grande dose, on peut en faire usage sans beaucoup d'inconvéniens, parce que leur action n'est que passagère (*a*).

2. Les végétaux tirés de la classe appelée tétradynamie (*b*), sont la plupart de puissans stimulans qui se répandent facilement dans tout le systême : on peut aussi les employer souvent sans danger, en ce qu'ils s'échappent promptement du corps, & qu'en conséquence leur action est passagère. En outre ils sont communément diurétiques, & comme tels, ils peuvent encore être utiles dans quelque cas de paralysie séreuse.

3. Les différens aromates, employés en substance, en teintures, ou sous forme d'huiles essentielles, sont souvent des stimulans puissans; mais comme ils sont plus adhérens

cas contraires; ce qui semble indiquer que ce moyen est au moins inutile dans la paralysie qui succède à une attaque d'apoplexie.

Lorsque l'atonie & la foiblesse sont générales & excessives, & l'effet d'un épuisement antérieur, que la salivation & l'enflure sont portées à l'excès, on trouve, d'après les observations de M. Mauduyt, très-peu de ressource dans l'électricité.

(*a*) L'alkali volatil est un bon stimulant; mais il n'est pas toujours efficace, & son usage peut être dangereux quand la paralysie n'est pas due au collapsus : donné à grande dose, & continué long-temps, il peut produire une inflammation locale de l'estomac, ou en détruire l'acide & disposer à la putridité.

(*b*) Le cochlearia, le raifort sauvage & la moutarde sont les plantes de ce genre que l'on emploie le plus communément.

& plus inflammatoires que les remèdes dont je viens de parler, leur usage est, en conséquence, sujet à plus d'inconvéniens dans tous les cas douteux.

4. On a recommandé quelques autres végétaux âcres; mais nous ne connoissons pas encore bien leur vertu particulière, ou leur véritable usage.

5. On a employé avec quelque fondement plusieurs substances résineuses, telles que le gayac & les substances térébenthinées, ou leurs huiles essentielles; mais ces remèdes sont capables de produire l'inflammation. On a recommandé les décoctions de gayac & quelques autres sudorifiques pour exciter les sueurs, en exposant dans une étuve le corps à la vapeur de l'esprit-de-vin enflammé; & on a remarqué que ces remèdes, donnés de cette manière, avoient été utiles.

6. On a fréquemment employé dans la paralysie un grand nombre de médicamens antispasmodiques fétides; mais je ne vois pas de quelle manière ils peuvent être adaptés à la guérison de cette maladie; & je n'ai observé leurs effets salutaires dans aucun cas de paralysie.

7. On a aussi mis en usage les amers & l'écorce du Pérou; mais je ne leur ai reconnu aucune propriété ou aucun avantage dans ce cas (*a*).

1170. Il faut observer à l'égard de tous ces stimulans internes, qu'ils sont rarement fort actifs, & lorsqu'il y a quelque doute sur la nature ou l'état de la maladie, ils peuvent facilement nuire; c'est pourquoi leur usage est souvent douteux (*b*).

(*a*) M. Chandler croit que l'on peut employer les ferrugineux, les amers & le quinquina dans le cas de paralysie atonique; ces remèdes ont été en effet recommandés par un grand nombre de médecins; mais il est bien difficile de distinguer cette espèce de paralysie. Les évacuations réitérées & l'abstinence portée à l'excès peuvent quelquefois y donner lieu; mais cela n'arrive guère que dans les paralysies anciennes, où les diurétiques paroissent avoir été plus efficaces que tout autre remède. On doit donc convenir, avec M. Cullen, qu'il est très-difficile de déterminer, d'une manière précise, les cas où conviennent les stimulans dans la paralysie.

(*b*) La paralysie dont M. Cullen vient de parler dans le chapitre précédent est souvent précédée, accompagnée ou suivie de tremblement. Ce seroit en conséquence ici le lieu d'en parler; mais comme cette maladie est communément symptomatique, il n'a pas cru devoir la mettre au rang des genres. Il a en conséquence rassemblé, dans son synopsis de nosologie, les différentes espèces

de tremblement, qu'il a rangées en trois classes, suivant qu'elles sont des symptomes de foiblesse, de paralysie ou de convulsion : je vais en conséquence suivre la nomenclature qu'il a adoptée.

Du tremblement.

Le tremblement est un mouvement alternatif & involontaire d'une partie qui change rapidement de situation, tantôt s'élève ou s'abaisse, ou se porte sur les côtes successivement.

I. Les espèces de tremblement que l'on doit regarder comme des symptomes de foiblesse, sont :

1°. Le tremblement produit par l'excès des plaisirs de Vénus, par l'abstinence, par les maladies où il y a des évacuations considérables, ou par des travaux forcés : cette espèce est familière aux convalescens; elle se distingue des autres en ce que le tremblement cesse dès que le membre qui en est affecté est soutenu; elle se guérit par le repos, le sommeil, de bons alimens & un exercice modéré;

2°. Le tremblement qui survient aux vieillards, dans lequel, outre la foiblesse, il y a une dureté extraordinaire des muscles & des tendons : cette espèce est incurable;

3°. Le tremblement produit par l'usage immodéré du café, qui affecte particulièrement ceux qui sont d'un tempérament sec, mélancolique & qui se livrent à l'étude. Ce tremblement affecte particulièrement les mains; il se guérit en s'abstenant du café & des alimens salés ou épicés, & en se mettant pendant long-temps à l'usage de lait;

4°. Le tremblement produit par les vives affections de l'ame. Ainsi la terreur, la joie, un accès violent de colère donnent lieu à des tremblemens qui quelquefois reviennent périodiquement;

5°. Le tremblement qui s'observe au commencement de la fièvre lente nerveuse, & qui affecte les extrémités supérieures; ce tremblement sert à distinguer cette fièvre des fièvres inflammatoires, sur-tout si le délire & une foiblesse extrême se manifestent après la saignée.

II. Les espèces de tremblement que l'on doit rapporter à la paralysie, sont :

1°. Le tremblement paralytique occasionné par une congestion du cerveau ou de la moëlle épinière; on le regarde comme d'un bon augure lorsqu'il succède à la paralysie;

2°. Le tremblement accompagné de vertige. Cette maladie dont parle Bonet dans le *Sepulcretum* anatomique, a régné épidémiquement dans la Marche d'Ancône, en 1571; les malades qui en étoient affectés éprouvoient une douleur semblable à celle qu'ils auroient ressentie si on leur avoit percé la tête; cette douleur, le tremblement convulsif & le vertige revenoient par paroxysmes, & étoient mortels au bout de peu de jours : tous les remèdes furent inutiles. A l'ouverture des cadavres on trouva, dans les sinus du cerveau, un insecte vermiforme, rouge, plus long que le doigt, couvert de poil & vivant;

3°. Le tremblement produit par la pléthore. Il se reconnoît à la rougeur du visage, à la plénitude des artères, à la suppression

des hémorrhagies habituelles, & au genre de vie du malade ;

4°. Le tremblement produit par la saburre contenue dans l'estomac, dans lequel la langue est chargée, & qui se guérit par les vomitifs & les purgatifs ;

5°. Le tremblement occasionné par un épanchement de sérosité dans le cerveau ;

6°. Le tremblement scorbutique de Sennert, qui affecte les ouvriers qui travaillent aux métaux ;

7°. Le tremblement rhumatismal qui affecte les extrémités supérieures ou inférieures, en même temps que les douleurs de rhumatismes. L'électricité a réussi dans cette maladie, comme le prouvent les observations de Haen ;

8°. Le tremblement des ivrognes. Les narcotiques, tels que l'opium, le tabac, la jusquiame, produisent aussi un tremblement semblable. L'orgeat & le vinaigre modèrent cette espèce de tremblement ;

9°. Le tremblement de ceux qui travaillent dans les mines de plomb, de mercure ou autres, & de ceux qui sont exposés aux vapeurs des métaux. L'électricité, les sudorifiques & l'usage du lait ont été employés avec succès dans cette espèce de tremblement ;

10°. Le tremblement produit par une contusion de la tête. Il se guérit en faisant une incision cruciale dans l'endroit où a porté le coup.

III. Les espèces de tremblement que l'on doit rapporter aux convulsions, sont, 1°. le *tremor coactus* de Sauvages, dans lequel les parties sont affectées d'une espèce de vibration continuelle, quoiqu'elles soient soutenues ; ce tremblement précède ou suit quelquefois les convulsions : il affecte les mélancoliques & les hypochondriaques ; 2°. le soubresaut des tendons, qui est un symptome des fièvres lentes nerveuses, de la frénésie & d'autres maladies aiguës ; 3°. le *tremor palpitans* de Preysinger, ou la palpitation. Dans les tremblemens ordinaires, c'est la partie affectée de tremblement & non le muscle, qui s'élève & s'abaisse dans des temps égaux ; dans la palpitation, au contraire, le muscle d'une partie tressaille tout-à-coup & n'a point de mouvement régulier ni continuel ; le tressaillement se réitère, tantôt plusieurs fois, tantôt une seule dans le même temps donné.

Il est aisé de voir que la curation des différentes espèces de tremblement doit varier en raison de la nature de la maladie primitive, dont chaque espèce est le symptome.

LIVRE II.

Des Adynamies (a), ou des maladies qui consistent dans la foiblesse ou dans la perte des fonctions vitales ou naturelles.

CHAPITRE PREMIER.

De la Syncope ou défaillance.

1171. LA syncope est une maladie dans laquelle l'action du cœur & de la respiration devient beaucoup plus foible que de coutume, ou dans laquelle ces fonctions cessent entièrement pour un certain temps.

1172. Les médecins ayant observé que cette affection avoit différens degrés, ont tâché de les distinguer par différens noms; mais comme il n'est pas possible de déterminer ces différens degrés avec quelque précision, on ne peut pas définir strictement la signification de ces différens noms: c'est pourquoi je comprendrai ici toutes les affections de ce genre sous le titre de syncope (b).

(a) Les adynamies forment le second ordre de la classe des neuroses ou des maladies nerveuses. Cet ordre comprend les maladies dans lesquelles il y a diminution des mouvemens volontaires, tant vitaux que naturels; & contient les *leiposychiæ* de Sauvages.

(b) M. Cullen comprend, sous le terme de syncope, la lipothymie & l'asphyxie de Sauvages. La diminution ou la suspension du mouvement du cœur caractérisent ce genre.

La syncope est idiopathique ou symptomatique.

Des syncopes idiopathiques.

Il y a deux espèces de syncopes idiopathiques; savoir:

I. La syncope *cardiaque* qui revient souvent sans aucune cause évidente, & dans les intervalles de laquelle il y a des palpitations de cœur violentes: elle est produite par quelque affection du cœur ou des vaisseaux voisins.

On doit rapporter à cette espèce:

1173. Cette maladie se manifeste quelquefois tout-à-coup à un degré considérable, mais d'autres fois elle ne survient

1°. La syncope pléthorique, qui est produite par la surabondance de sang dont le cœur est surchargé. Elle se connoît par les changemens fréquens du pouls, qui tantôt est à peine sensible & enfoncé, tantôt plein & élevé, d'autres fois plein & intermittent, quelquefois rare & irrégulier, le visage est en même temps livide peu de temps avant la syncope. Cette maladie attaque les grands mangeurs, & ceux chez lesquels quelque évacuation habituelle a été supprimé;

2°. La syncope produite par la dilatation anévrysmale du cœur, soit que cette dilatation ait lieu dans les ventricules, les oreillettes, ou le commencement de l'aorte. Elle se reconnoît à l'oppression de la poitrine, à un sentiment de pesanteur que l'on ressent dans la région du cœur, aux palpitations violentes; quelquefois le pouls est inégal & petit, d'autres fois plein, fort & palpitant;

3°. La syncope produite par des concrétions polipeuses du cœur. On peut la soupçonner lorsque les malades se plaignent d'éprouver un sentiment de pesanteur dans la région du cœur; lorsqu'ils ont une palpitation habituelle qui se termine par un tremblement du cœur & par des secousses fréquentes : mais le signe le plus certain est le pouls inégal & variable;

4°. La syncope occasionnée par l'hydropisie du péricarde. Les signes qu'en donne Schreiber, sont, 1°. un poids dans la région du cœur; 2°. une oppression de la poitrine qui augmente lorsque le malade est couché sur le dos, & qui diminue quand il se penche en avant; 3°. les lipothymies, les syncopes, les palpitations fréquentes; 4°. le malade se réveille tout-à-coup en sursaut, & paroît être sur le point d'être suffoqué; 5°. les signes généraux de l'hydrothorax sont réunis aux précédens; 6°. le pouls est foible, mol, inégal. Il faut ajouter à tous ces signes le visage d'un rouge livide & comme plombé;

5°. La syncope observée par Lanzoni, produite par des pierres renfermées dans le cœur;

6°. L'asphyxie dont parle Valsalva, qui dépend de l'adhérence de la surface externe du cœur aux parties voisines : dans ce cas les malades tombent en syncope toutes les fois qu'ils veulent se retourner sur les côtés; leur pouls n'est nullement sensible.

II. La syncope *occasionnelle* produite par une cause évidente; cette espèce est due à l'affection de tout le systême. On doit y rapporter,

1°. La lipothymie produite par les affections de l'ame, telle que la frayeur. On éprouve dans ce cas un sentiment de mal-aise vers le cœur, accompagné tout-à-coup d'une foiblesse considérable des extrémités tant supérieures qu'inférieures. On sent une chaleur, & comme une vapeur qui gagne les parties supérieures, il y a tintement d'oreilles & pâleur de visage : le pouls conserve sa force;

2°. La syncope pathétique, produite par la terreur, la joie & les autres affections de l'ame. Dans ce cas les malades sont comme morts & sont souvent affectés de convulsions violentes quand ils

que graduellement; dans le dernier cas, elle s'annonce d'ordinaire par un sentiment de langueur & d'anxiété autour

sortent de cet état. Cette syncope est fréquente chez les femmes hystériques;

3°. La syncope produite par l'antipathie : telle est celle que produit la vue, ou même le voisinage d'un chat, du fromage, & d'autres objets que l'on a en horreur, sans en pouvoir rendre raison;

4°. La syncope occasionnée par les poisons, telles que les vapeurs putrides qu'exhalent les malades, les plaies, les cadavres, & celles qui s'élèvent des souterreins qui ont été long-temps fermés. L'arsenic, appliqué sur les ulcères, produit le même effet;

5°. La syncope produite par l'ouverture des abcès tant internes qu'externes. Ainsi les abcès du foie, du pancréas, des poumons, se reconnoissent aux syncopes fréquentes. Dans l'ascite, la paracentèse est souvent suivie de syncope;

6°. La syncope qui survient quand une partie, & particulièrement une partie interne, est affectée de sphacèle, ou quand une matière putride réside dans quelque endroit;

7°. La syncope produite par l'inanition : telle est celle qui survient tout-à-coup dans les maladies où il y a eu des évacuations considérables, après de longues anorexies;

8°. La syncope qui succède à la saignée & qui est produite par la crainte, ou par le relâchement que produit cette évacuation;

9°. La syncope occasionnée par les douleurs violentes, & particulièrement par les coliques;

10°. L'asphyxie traumatique, produite par les chûtes, les plaies, les violentes commotions du corps ou de la tête & les coups, tels que sont ceux qui ont porté sur le bas-ventre ou sur la tête;

11°. L'asphyxie ou la foiblesse des enfans nouveaux-nés, qui s'observe dans les cas d'accouchemens difficiles ou prématurés.

III. Les syncopes sont symptomatiques ou des symptomes de maladies qui affectent tout le systême ou d'autres parties que le cœur. Telles sont les espèces suivantes :

1°. La syncope fébrile qui s'observe dans le commencement, ou dans l'augment des maladies aiguës ou inflammatoires; telle est celle qui survient au commencement de la pleurésie, ou dans l'inflammation du foie, & qui est toujours un symptome très-fâcheux;

2°. La syncope qui s'observe dans la fièvre tierce, appelée *fièvre syncopale*, en raison de ce symptome, qui est toujours pernicieux quand il est réuni à d'autres signes de foiblesse, tels que le froid des extrémités, les vomissemens violens, un pouls petit & irrégulier, &c.;

3°. La syncope exanthématique qui succède à la gale, à l'érythème, à la petite vérole & autres maladies de la peau répercutées;

4°. La syncope métastatique produite par la suppression d'écoulemens habituels, tels que ceux des ulcères, des fistules; des fleurs blanches, &c.

5°. La lipothymie stomachique, telle que celle que produit fréquemment le mal-aise de l'estomac & la cardialgie;

du cœur (*a*), qui est en même temps accompagné, ou suivi immédiatement après de quelque vertige, d'un obscurcissement de la vue, & d'un tintement d'oreilles (*b*). A ces symptomes se joint une foiblesse de la respiration & du pouls, qui est souvent telle, que l'on apperçoit à peine le pouls ou le mouvement de la respiration; il arrive même quelquefois que ces mouvemens cessent entièrement un certain temps. Pendant que ces symptomes se manifestent, le visage & toute la surface du corps deviennent pâles, & plus ou moins froids, suivant le degré & la durée du paroxysme. Il paroît très-communément au commencement du paroxysme, & pendant sa durée, une sueur froide, qui s'étend quelquefois sur le front & sur quelques autres parties du corps. Pendant le paroxisme, les fonctions animales, tant du sentiment que du mouvement, sont toujours affoiblies jusqu'à un certain point, & sont très-fréquemment entiérement suspendues. Souvent le paroxysme de syncope se dissipe spontanément au bout de quelque temps, & cette

6°. La syncope stomachique, qui est souvent la suite de la cardialgie, & qui survient aussi sans douleur de l'estomac, comme on l'observe dans les cas d'inanition ou de plénitude, ou lorsque ce viscère est rempli d'une saburre âcre, putride, ou d'alimens difficiles à digérer.

7°. La syncope hystérique, produite par des affections légères de l'ame, ou par des odeurs que l'on regarde communément comme agréables, telles que celles du musc, de l'ambre, de la rose;

8°. La syncope arthritique, que l'on observe chez ceux qui sont depuis long-temps affectés de la goutte, lorsque la douleur des pieds cesse, ou après quelque excès dans le boire ou le manger;

9°. La syncope scorbutique, qui survient chez les scorbutiques affoiblis par la violence de leur maladie.

(*a*) On sent, comme l'observe M. Senac, un trouble & un mouvement qu'il est impossible de définir; c'est quelquefois une fadeur insupportable. Les signes avant-coureurs de la syncope suffisent pour la distinguer des autres maladies avec lesquelles on l'a confondue. Néanmoins on peut remarquer que dans quelques-unes de ces maladies, telles que les affections spasmodiques, le visage est rouge pendant l'accès, le pouls ne perd pas sa force, la chaleur naturelle se soutient. Dans les affections hystériques, il y a de même, en divers cas, une suspension de tout mouvement: mais les accidens qui les précèdent ou les accompagnent, les étranglemens, les convulsions, la couleur du visage qui ne change pas, & la chaleur qui subsiste, établissent une différence sensible entre ces maladies & la syncope.

(*b*) Les lèvres sont souvent tremblotantes, ou tirées de côté & d'autre, par des mouvemens irréguliers; il y a quelquefois des borborygmes dans le ventre.

convalescence est généralement accompagnée d'un sentiment d'anxiété considérable vers la région du cœur (*a*).

Il arrive fréquemment que le vomissement & quelquefois des convulsions, ou une attaque d'épilepsie, terminent ou accompagnent les accès de syncope.

1174. Tels sont les phénomènes que présente cette maladie; & en examinant attentivement la plupart, on ne peut douter que la cause prochaine de la syncope ne consiste dans une foiblesse considérable ou dans une cessation totale de l'action du cœur. Mais il est très-difficile d'expliquer de quelle manière les différentes causes éloignées engendrent la cause prochaine. Néanmoins je vais tenter de le faire, avec la méfiance qui me convient, en entreprenant de m'occuper d'un objet que l'on n'a pas encore traité avec beaucoup de succès. Les causes éloignées de la syncope peuvent, en premier lieu, se rapporter à deux chefs généraux. Le premier comprend les causes qui résident & agissent dans le cerveau, ou dans des parties du corps éloignées du cœur, mais qui agissent sur cet organe par l'intervention du cerveau. Le second chef général des causes éloignées de syncope, comprend celles qui existent dans le cœur même, ou dans des parties qui lui sont très-immédiatement unies, & qui de-là agissent plus directement sur ce viscère, lorsqu'elles produisent cette maladie.

1175. En commençant à examiner le premier ordre de ces causes (1174), je dois admettre une proposition que je suppose avoir été suffisamment démontrée dans la physiologie; savoir, que les fibres musculaires du cœur, quoique douées d'un certain degré de puissance qui leur est inhérente, dépendent cependant encore très-constamment, pour exercer l'action nécessaire au mouvement du sang, d'une puissance nerveuse qu'elles reçoivent du cerveau. Enfin, il est évident qu'il y a certaines puissances qui agissent primitivement, & peut-être uniquement sur le cerveau, lesquelles influent diversement sur l'action du cœur & la modifient de différentes manières. Je suppose donc qu'il y a une force qui, tant que la vie subsiste, réside très-constamment dans le cerveau, s'étend sur les fibres motrices du

(*a*) Les malades sentent la même fatigue que s'ils s'étoient livrés aux exercices les plus violens; ils sont fréquemment agités de spasmes passagers que l'on remarque dans les lèvres & dans les muscles même de la tête.

cœur & de chaque partie du corps. J'appelle cette force l'*énergie du cerveau*; & je pense qu'elle peut, ſuivant les différentes circonſtances, agir avec plus ou moins d'activité ſur le cœur.

1176. En admettant ces propoſitions, il eſt évident que ſi je puis expliquer de quelle manière le premier ordre de cauſes éloignées (1174) diminue l'énergie du cerveau, j'expliquerai en même temps comment ces cauſes produiſent la ſyncope (*a*).

1177. J'obſerverai pour y parvenir, que l'une des cauſes éloignées la plus évidente de la ſyncope eſt l'hémorrhagie, ou une évacuation ſanguine, ſpontanée ou artificielle. Or il eſt très-manifeſte que l'énergie du cerveau dépend d'une certaine plénitude & d'une certaine tenſion de ſes vaiſſeaux ſanguins, que la nature paroît avoir favoriſés avec art, en donnant une conformation aux vaiſſeaux ſanguins, capable de retarder le mouvement du ſang dans les veines & dans les artères du cerveau; d'où il eſt facile d'appercevoir que les hémorrhagies peuvent produire la ſyncope en détruiſant la plénitude & la tenſion des vaiſſeaux ſanguins du cerveau,

(*a*) On peut regarder comme cauſes de la ſyncope tout ce qui, oppoſant une réſiſtance au mouvement du ſang, produit une paralyſie momentanée : mais celles qui agiſſent ſur le cerveau ſuſpendent l'énergie qui lui eſt néceſſaire, pour entretenir le mouvement du cœur. Un grand nombre de cauſes tendent à ſuſpendre l'activité de ce viſcère : dans certains cas elles n'affectent que les mouvemens vitaux, & dans d'autres les mouvemens animaux. Ainſi dans la ſyncope les premiers ſont ſuſpendus; mais quand ces cauſes agiſſent ſur tout le ſyſtême, cette maladie ne doit plus porter le même nom. Il n'eſt pas poſſible de déterminer ſi ces cauſes diffèrent par leurs qualités particulières ou par le degré de force avec lequel elles agiſſent ſur le mouvement animal.

Tout ce qui eſt capable d'empêcher le retour du ſang vers le cœur, affoiblit l'énergie du cerveau, produit la ſyncope & quelquefois la mort. Ainſi l'action du cœur contribue à ſoutenir l'énergie du cerveau qui, à ſon tour, réagit & met le cœur en action.

On oppoſera à cette explication que les hémorrhagies cauſent ſouvent l'épilepſie & des convulſions. Comment les mêmes cauſes produiſent-elles en même temps une diminution d'énergie & une violente réaction? Ceci dépend peut-être de l'équilibre du ſyſtême nerveux : mais cette difficulté paroît encore inſoluble. Peut-être ces ſymptomes dépendent-ils du degré d'hémorrhagie; car celles qui ſont mortelles occaſionnent des convulſions & l'épilepſie, & les hémorrhagies médiocres donnent quelquefois lieu à la ſyncope. Ainſi la même cauſe peut quelquefois diminuer l'énergie du cerveau, & d'autres fois produire une violente réaction.

& en diminuant, en conséquence, la force avec laquelle il agit sur le cœur. Chez beaucoup de personnes, une petite évacuation du sang produit cet effet; mais ce qui prouve évidemment dans ces cas la manière dont cette cause agit, c'est que l'on peut prévenir la syncope en mettant le corps dans une position horizontale, qui, en favorisant l'écoulement du sang dans les artères, & en retardant son retour dans les veines, conserve la plénitude nécessaire des vaisseaux du cerveau.

Il faut de plus remarquer ici, que non-seulement l'évacuation du sang occasionne la syncope, mais qu'elle peut même être produite par le changement qui arrive dans la distribution du sang, de manière qu'une portion plus considérable coule dans une partie des vaisseaux sanguins du systême, & que les autres en reçoivent, en conséquence, moins. J'explique ainsi la syncope qui survient facilement chez les hydropiques, après l'évacuation de l'eau qui remplissoit les cavités de l'abdomen ou du thorax; & celle qui arrive quelquefois pendant la saignée, mais qui ne paroît que quand la ligature est relâchée, & permet à une plus grande quantité de sang de se porter dans les vaisseaux sanguins du bras. Ces deux espèces de syncope prouvent qu'une évacuation de sang n'occasionne pas toujours la maladie, en produisant un effet général sur tout le systême; mais souvent il suffit qu'elle détruise la plénitude requise des vaisseaux sanguins du cerveau (*a*).

1178. La manière d'agir de quelques autres causes éloignées de la syncope, peut s'expliquer d'après les principes suivans. L'énergie du cerveau étant évidemment, dans différentes occasions, plus forte ou plus foible, il semble que son action ne peut pas augmenter sans être nécessairement suivie d'un état de foiblesse. C'est, à ce qu'il paroît, en raison de cette loi de la constitution de la puissance nerveuse, que la contraction ordinaire d'un muscle est toujours suivie d'un relâchement alternatif du même muscle, & que l'état de contraction ne peut durer long-temps, à moins que la contraction ne soit portée au degré du spasme; & il paroît que c'est par la même cause que les mouvemens volontaires, qui exigent toujours une augmentation extraordinaire de force,

(*a*) M. Cullen a vu la rupture d'une petite pustule causer une syncope, qui n'étoit pas, à ce qu'il pense, l'effet de la peur, mais du léger relâchement qui survint.

force, occasionnent la fatigue, la foiblesse, & enfin un sommeil irrésistible.

Nous pouvons, en conséquence, comprendre, d'après cette loi de la puissance nerveuse, comment l'action subite & violente de l'énergie du cerveau est quelquefois suivie d'une telle diminution de force de cette énergie, qu'elle produit la syncope; je crois que c'est de cette manière qu'un accès violent de joie occasionne la syncope, & même la mort. C'est aussi d'après le même principe, que je suppose qu'une douleur aiguë peut quelquefois augmenter l'énergie du cerveau à un degré plus considérable qu'il n'est capable de le supporter, d'où il s'ensuit une diminution de force qui doit occasionner la défaillance. Mais la conséquence de ce principe paroît plus évidemment, par la défaillance qui survient facilement lorsqu'une douleur considérable cesse tout-à-coup; ainsi, j'ai vu la syncope succéder à la réduction d'une luxation douloureuse.

1179. Il paroît que c'est d'une manière entièrement analogue que la syncope succède sur-le-champ à un effort violent & long-temps continué, soit que cet effort dépende de la volonté, ou d'une disposition particulière; c'est aussi de cette manière que la syncope survient quelquefois aux femmes pendant l'accouchement. Ceci peut encore être fort éclairci d'après ce que l'on observe chez les personnes déjà fort affoiblies, où un effort même très-modéré occasionne quelquefois la syncope.

1180. Pour expliquer la manière d'agir de quelques autres causes de syncope, on peut observer que, comme les efforts de l'énergie du cerveau dépendent spécialement de l'influence de la volonté, les modifications de la volonté que l'on nomme passions & émotions, ont, comme tout le monde sait, une puissante influence sur l'énergie du cerveau relativement à son action sur le cœur, soit en diminuant ou en augmentant la force de cette énergie. Ainsi, la colère produit le premier de ces effets, & la crainte le second; de-là, on peut comprendre comment la terreur occasionne souvent une syncope quelquefois des plus violentes, que l'on nomme asphyxie, & même la mort.

1181. Comme il paroît, d'après ce que je viens de dire, que les émotions de desir augmentent, & celles d'aversion diminuent l'énergie du cerveau, on peut en conséquence concevoir comment une aversion considérable, l'horreur, ou la sensation que produit la vue d'un objet très-désagréable,

peuvent occasionner la syncope. Je pourrois donner, pour preuve de ce que j'avance, les exemples fréquens de personnes que j'ai vu tomber en syncope à l'aspect d'un ulcère que portoit une autre personne.

1182. Je rapporte à l'horreur & au dégoût l'action des odeurs, qui, chez certaines personnes, occasionne la syncope. On peut supposer que ces odeurs sont douées d'une puissance directement sédative, capable de produire, en conséquence, la syncope; mais il y en a un grand nombre qui ont une qualité évidemment opposée, relativement à d'autres personnes : & il me paroît que ces odeurs n'occasionnent la syncope que chez ceux à qui elles sont extrêmement desagréables.

1183. Néanmoins il est très-probable qu'entre les causes de syncope il y en a quelques-unes qui, de même que toutes celles dont nous venons de faire mention, agissent par une puissance directement sédative : ces causes peuvent être répandues dans la masse du sang, & de-là se communiquer au cerveau, ou être uniquement introduites dans l'estomac, dont les affections se communiquent si facilement & si fréquemment au cerveau (*a*).

1184. Après avoir ainsi fait l'énumération, & développé, à ce que je crois, la plupart des causes éloignées de syncope, qui agissent immédiatement sur le cerveau, ou dont l'action sur d'autres parties du corps se communique au cerveau, il est bon d'observer que la plupart de ces causes agissent sur certaines personnes plus facilement & plus puissamment que sur d'autres; & cette circonstance, qui peut être considérée comme la cause prédisposante de la syncope, mérite d'être examinée particulièrement.

(*a*) L'état particulier de l'estomac suffit souvent pour produire la syncope. Mais cette affection, quelle qu'en soit la cause, est presque toujours accompagnée de vomissemens : ce qui prouve que le cerveau est disposé à correspondre à l'état de l'estomac, & l'on peut croire qu'une affection primitive de ce viscère peut produire à son tour des effets sur le cerveau. On voit de-là, pourquoi les alimens désagréables ou difficiles à digérer produisent la syncope. Quelquefois l'action de l'ipécacuanha y donne lieu. C'est parce que l'estomac est si fréquemment la source de la syncope, que les anciens ont regardé ce viscère comme le foyer de l'esprit vital. Le vuide seul de l'estomac suffit souvent pour produire des défaillances. Les vers y donnent aussi fréquemment lieu. Certains alimens qui n'ont aucune acrimonie produisent des effets semblables chez quelques personnes. Ainsi, on en a vu chez qui le lait caillé, l'anguille, les champignons produisoient toujours des défaillances.

En premier lieu, il est évident que l'action de quelques-unes de ces causes dépend entièrement de l'idiosyncrasie, ou du tempérament particulier des personnes sur lesquelles elles agissent; idiosyncrasie que je ne prétends cependant pas pouvoir expliquer. Mais, en second lieu, quant à la majeure partie des autres causes, leurs effets semblent dépendre d'un tempérament commun, à un degré plus ou moins considérable, à un grand nombre de personnes. Ce tempérament paroît consister dans un degré extrême de sensibilité & de mobilité, dû à un état de foiblesse qui quelquefois dépend d'une conformation originelle, & d'autres fois de causes accidentelles survenues dans le cours de la vie (*a*).

1185. Le second ordre de causes éloignées de syncope (1174), ou les causes qui agissent directement sur le cœur même, sont certaines affections organiques du cœur, ou des parties qui ont une connexion immédiate avec ce viscère, & particulièrement les affections des gros vaisseaux qui versent immédiatement le sang dans les cavités du cœur, ou qui le reçoivent. Ainsi, la dilatation ou l'anévrisme du cœur, un polype contenu dans ses cavités, les abcès ou les ulcères de la substance de ce viscère, l'adhérence étroite du péricarde à la surface du cœur, les anévrismes des gros vaisseaux voisins du cœur, les polypes contenus dans ces mêmes vaisseaux, leurs ossifications ou celles des valvules du cœur, sont autant de causes de la syncope, dont l'une ou l'autre a été reconnue par l'ouverture des cadavres, chez ceux qui avoient été sujets à de fréquentes syncopes (*b*).

(*a*) La plupart de ces causes de syncope agissent principalement sur des personnes déjà disposées à de pareilles maladies. On doit en général rapporter les effets de ces causes à la foiblesse ou à la mobilité; car la foiblesse constitue une partie de la mobilité. Ainsi, la moindre irritation produit la syncope chez les personnes très-irritables. Quelquefois même le plus léger froissement des doigts suffit, comme l'a vu Alex. Benedictus. Dans ces espèces de syncope, le cœur est passif: l'affection seule des nerfs peut les produire; car toutes les fois qu'ils ont été irrités de manière à augmenter l'énergie du cerveau, il s'ensuit un état de foiblesse qui diminue ou même anéantit entièrement l'action des fibres du cœur.

(*b*) Tout ce qui peut interrompre le retour du sang veineux peut donner lieu à la syncope. Mais on ne doit regarder comme vraie que la syncope produite par la foiblesse des fibres musculaires; car toutes les affections organiques des parties qui environnent le cœur, semblent plutôt agir comme causes de suffocation que

1186. Il eſt évident que toutes ces cauſes ſont telles qu'elles peuvent, quand elles exiſtent, troubler l'entrée libre & régulière du ſang dans les cavités du cœur, ou s'oppoſer à ſa ſortie, ou même troubler d'une autre manière ſon action régulière, tantôt en l'interrompant, & tantôt en y excitant une action plus violente & convulſive. Le dernier cas s'appelle palpitation de cœur, & s'obſerve communément chez les mêmes perſonnes qui ſont ſujettes à la ſyncope.

1187. Il eſt aiſé, d'après ceci, autant que je puis en juger, d'appercevoir de quelle manière ces affections organiques du cœur & des gros vaiſſeaux peuvent occaſionner la ſyncope; car on peut ſuppoſer que les efforts violens que l'on fait dans les palpitations peuvent ou donner lieu à un grand relâchement alternatif (1178), ou à une contraction ſpaſmodique; ſuſpendre d'une manière ou d'une

comme cauſes de ſyncope. Ainſi, on doit rapporter à la ſuffocation la ſyncope produite par la plénitude des artères & des veines, de même que celle qui eſt cauſée par la raréfaction du ſang, qui affecte particulièrement les poumons, & produit une gêne conſidérable de la reſpiration, comme on l'éprouve pendant les ardeurs de l'été, ou en reſtant quelque temps dans des lieux trop chauds, tels que les étuves ou les bains; c'eſt pour la même raiſon que les enfans ſur-tout s'évanouiſſent fréquemment dans les égliſes lorſqu'il y a beaucoup de monde de raſſemblé, & que la chaleur y eſt étouffante.

On doit donc comprendre ſous le terme de ſyncope la ceſſation de l'action muſculaire du cœur. Les efforts réitérés qu'oppoſe le cœur à une réſiſtance inſurmontable qui détruit la force de ſes fibres, interrompent fréquemment le mouvement de cet organe & donnent lieu à la ſyncope. On a ſouvent obſervé que la paralyſie étoit la conſéquence de l'épilepſie ou du ſpaſme qui affecte quelques muſcles particuliers; il paroît que les palpitations ou les mouvemens convulſifs du cœur peuvent de la même manière donner lieu à la ſyncope, en affoibliſſant le mouvement du cœur, ou occaſionner une eſpèce de paralyſie. C'eſt en raiſon de cette affection paralytique que l'on trouve les deux ventricules pleins de ſang chez ceux qui ſont morts de ſyncope; car, en général, il n'y a que le ventricule droit de plein dans les cadavres. La paralyſie ſemble donc être la cauſe de la ceſſation du mouvement du cœur. Les dilatations, les engorgemens conſidérables, les concrétions & autres cauſes ſemblables affoibliſſent néceſſairement les parois de cet organe & produiſent très-ſouvent de violentes ſyncopes.

Les ſyncopes ſont toujours à craindre, quelles qu'en ſoient les cauſes, quand elles ſont longues & fréquentes, parce qu'elles indiquent une foibleſſe extrême des forces vitales.

autre, l'action du cœur, & occasionner la syncope. Il me paroît probable que c'est une contraction spasmodique du cœur qui occasionne l'intermission du pouls, qui accompagne si fréquemment la palpitation & la syncope.

1188. Quoiqu'il arrive fréquemment que la palpitation & la syncope soient produites, comme nous l'avons dit, par les affections organiques dont nous avons parlé, il est bon d'observer que ces maladies, lors même qu'elles sont à un violent degré, ne dépendent pas toujours de causes qui agissent directement sur le cœur, mais qu'elles sont souvent dues à quelques-unes de celles que nous avons indiquées plus haut, comme agissant primitivement sur le cerveau.

1189. J'ai ainsi tenté de donner la pathologie de la syncope, & je parlerai très-briévement de la cure.

Je regarde comme généralement incurables, les cas de syncope qui dépendent du second ordre de causes (1174), & que j'ai exposés au long dans 1185. Car notre art, d'après les connoissances que j'en ai, ne nous a pas encore appris à guérir aucune de ces différentes causes de syncope (1185).

Les cas de syncope qui dépendent du premier ordre de causes (1174), & dont j'ai tâché d'expliquer la manière d'agir dans 1177 *& suiv.*, peuvent, à ce que je crois, généralement se guérir, en évitant les différentes causes occasionnelles que j'ai indiquées ou en corrigeant les causes prédisposantes (1184). Je pense que l'on peut en général remplir la dernière indication en corrigeant la foiblesse ou la mobilité du systême, par les moyens que j'ai déjà eu occasion d'indiquer dans un autre endroit (*a*).

(*a*) Comme la syncope est rarement idiopathique, son traitement est toujours incertain; néanmoins je vais parler ici des remèdes généraux que l'on peut employer dans le temps de l'accès.

La saignée n'est utile que dans la syncope qui vient d'une pléthore capable de produire la suffocation : mais dans les cas où la maladie est due à une cause indirecte, la saignée est toujours nuisible ou incertaine.

Les remèdes les plus convenables dans la syncope actuelle, sont ceux qui raniment l'énergie du cerveau. Telle est l'aspersion de l'eau froide sur le visage, qui, dans divers cas, a produit des espèces de résurrection. Un verre d'eau froide est un puissant analeptique dans les foiblesses produites par la chaleur. Néanmoins ces moyens seroient dangereux dans les cas où la syncope seroit occasionnée par l'air froid, ou par la suppression de la transpiration. On doit

employer l'eau froide & même la glace dans les syncopes qui surviennent pendant les grandes chaleurs de l'été, & ne pas oublier que ce n'est que par ses premières impressions que le froid est si efficace, & que son usage ne doit pas être continué long-temps lorsque les syncopes sont fort longues. Le grand air suffit souvent pour dissiper la syncope, & offre une ressource moins suspecte.

On a proposé différens remèdes irritans pour dissiper la syncope. Dans les attaques légères, le vinaigre suffit; ce n'est que dans celles qui sont très-violentes, que l'on peut recourir à l'alkali volatil & aux stimulans : mais il ne faut pas insister long-temps sur leur usage, car quoiqu'ils paroissent soulager pour le moment, ils sont souvent pernicieux à raison de la chaleur interne qu'ils excitent. Il en est de même des sternutatoires trop violens. La vapeur seule des sels volatils a quelquefois causé une véritable suffocation.

Tous ces remèdes sont particulièrement pernicieux dans les syncopes produites par la pléthore. Ils en ont quelquefois rendu les accès beaucoup plus vifs & plus fréquens; l'irritation qu'ils ont produites dans les syncopes qui surviennent pendant les douleurs de l'accouchement, n'a pas eu des suites moins fâcheuses : ces moyens sont sujets aux mêmes inconvéniens chez les personnes cachectiques, délicates ou épuisées; on ne doit donc y recourir qu'avec beaucoup de réserve. C'est pouquoi un grand nombre d'auteurs ont recommandé des remèdes moins actifs & plus simples. Ainsi, Horstius mettoit sur les lèvres & dans la bouche du sel marin : d'autres se sont contentés de prescrire la fumée âcre du karabé ou son huile; on a aussi employé les odeurs fétides, telles que celle de la plume brûlée : ce qui est connu même du vulgaire.

Dans les syncopes hystériques accompagnées de convulsions, les frictions aux extrémités & les bains d'eau tiède continués long-temps, ont été quelquefois fort efficaces.

L'irritation des intestins est un moyen plus sûr de dissiper la syncope. On a donné, en conséquence, des lavemens âcres : j'ai vu même employer avec succès la décoction de tabac.

On a recommandé d'appliquer sur la région du cœur des épithèmes stimulans où entroient la thériaque, l'eau-de-vie & autres spiritueux; mais je pense que ces remèdes sont de foibles secours. Dans les syncopes fort violentes & de longue durée où les moyens précédens ont été employés sans succès, il faut recourir aux vésicatoires & aux ventouses.

Tous les moyens que nous venons d'indiquer ne conviennent que dans la syncope actuelle; mais on ne pourra parvenir à la prévenir qu'en s'occupant de détruire, s'il est possible, la maladie primitive dont la syncope est le symptome.

CHAPITRE II.

De la Dyspepsie, ou de l'Indigestion (a).

1190. Le défaut d'appétit, le dégoût, le vomissement qui survient quelquefois, les distensions subites & passagères de l'estomac, les rapports de différens genres, une chaleur brûlante vers le cœur, des douleurs dans la région de l'estomac, & la constipation, sont des symptomes qui se rencontrent fréquemment chez la même personne, & que l'on peut, en conséquence, présumer dépendre d'une seule & même cause prochaine. C'est pourquoi on peut les considérer sous ces deux points de vue, comme une seule & même maladie, à laquelle nous avons donné le nom de *dyspepsie* (b), que nous avons mis à la tête de ce chapitre.

(a) L'auteur entend par ce terme, le séjour trop long des alimens dans l'estomac.

(b) Les symptomes qui caractérisent la dyspepsie, sont l'anorexie, la nausée, le vomissement, les rots, la rumination, la cardialgie, la gastrodynie, dont quelques-uns ou la plus grande partie se trouvent réunis, & sont communément joints à la constipation, sans qu'il existe aucune autre maladie du ventricule même ou des autres parties. N. C. GENRE XLV.

Le terme de dyspepsie est de Vogel : M. Cullen en a cependant étendu davantage la signification, & il est aisé de voir, d'après le caractère qu'il donne de ce genre dans sa nosologie, qu'il y rapporte l'anorexie, la cardialgie, la gastrodynie, la nausée, le vomissement & la flatulence, dont Sauvages a fait autant de genres, quoiqu'ils ne soient que des symptomes variés de la même maladie, comme on pourra en juger par la définition de chacun de ces termes.

L'anorexie est la diminution ou la perte d'appétit pour les solides : elle diffère en cela de l'adipsie, qui est le défaut d'appétit pour les liquides.

La cardialgie ou le mal de cœur est une sensation incommode de chaleur ou d'acrimonie qui se porte du cardia ou de l'orifice supérieur de l'estomac vers l'ésophage, & qui menace de syncope.

La gastrodynie est une douleur aiguë & fixe dans la région de l'estomac, qui n'est pas accompagée d'une syncope continuelle comme la cardialgie, ni de pyrexie comme la gastritis.

La nausée est une affection de l'estomac dans laquelle le malade fait des efforts inutiles pour vomir : on peut la regarder comme un degré plus considérable d'anorexie; quand elle est augmentée, l'on rejette les matières contenues dans l'estomac : ce qui constitue le vomissement.

1191. Mais comme cette maladie est d'ailleurs fréquemment une affection secondaire & symptomatique, les symp-

La flatulence ou le gonflement est un symptome d'anorexie qui consiste dans la distension de l'estomac ou des intestins par une grande quantité d'air que les malades rejettent par haut ou par bas.

La dyspepsie est idiopathique ou symptomatique.

Des espèces de Dyspepsie idiopathique.

I. La dyspepsie idiopatique est rare : l'on en a admis un grand nombre d'espèces que je crois pouvoir rapporter à quatre principales ; savoir, 1°. la dyspepsie pituiteuse ; 2°. la dyspepsie flatulente ; 3°. la dyspepsie occasionnée par la foiblesse habituelle de l'estomac ; 4°. la dyspepsie produite par l'excès des alimens.

1°. On doit regarder comme des variétés de la dyspepsie pituiteuse, toutes celles où il y a dans l'estomac une matière gluante, insipide ou âcre, qui produit l'anorexie, la nausée, le vomissement, la cardialgie, &c.

Telles sont, 1°. l'anorexie pituiteuse qui est indiquée par un sentiment de pesanteur dans le ventricule, par des rapports insipides, par le vomissement d'une matière insipide, gluante ; 2°. le vomissement pituiteux, où les malades rendent le matin, à jeun, une matière glaireuse, comme il arrive particulièrement aux vieillards qui mangent avec excès ; 3°. la nausée que Sennert appelle *nausea ex cacochylia*, où l'estomac est rempli d'une matière âcre, visqueuse & amère : elle se reconnoît par un poids que les malades sentent dans l'épigastre ; ils se plaignent en même temps de ressentir comme un morceau d'aliment qui veut pénétrer l'orifice du cardia : il y a une lourdeur de tête accompagnée de vertige, amertume de la bouche, borborygmes, dégoût pour les alimens, sans fièvre.

2°. Les variétés de la dyspepsie flatulente, sont celles où il y a une grande quantité d'air contenu dans l'estomac & les intestins. On doit y rapporter, 1°. la cardialgie flatulente qui se reconnoît à une tumeur de la grosseur d'un œuf de poule, que l'on apperçoit à la partie droite de l'épigastre où est situé le pylore ; la respiration est en même temps difficile, en raison du gonflement du ventricule ; 2°. la colique venteuse de l'estomac, ou la gastrodynie flatulente de Sauvages, qui est accompagnée d'une douleur considérale au-dessous du scrobicule du cœur, laquelle se fait particulièrement sentir lorsque l'on veut fléchir le tronc en avant : cette douleur diminue lorsque les vents sortent ou que l'on comprime l'épigastre ; ce qui distingue cette maladie de l'inflammation de l'estomac & de la gastrodynie hystérique. Lorsque la douleur est violente, le pouls est petit & enfoncé, les extrémités sont froides, & il y a une anxiété considérable ; 3°. la flatulence des enfans à la mamelle, qui est accompagnée de tranchées, de vents, du gonflement du ventricule & des intestins ; 4°. la cardialgie des enfans : elle diffère de la précédente par la difficulté de respirer qui est considérable, par l'anxiété & la douleur que les malades éprouvent vers la région du cardia, par l'anorexie, la nausée & le vomissement qui se trouvent réunis aux symptomes précédens :

tomes dont nous venons de faire l'énumération se trouvent souvent joints à beaucoup d'autres ; c'est ce qui a donné

quelquefois il y a une fièvre assez vive & même des convulsions; lorsqu'il y a, outre ces symptomes, une secrétion abondante de salive, on doit soupçonner que la maladie est entretenue par des vers.

3°. Les variétés de la dyspepsie produite par la foiblesse habituelle de l'estomac, sont, 1°. la cardialgie que Sauvages appelle *bradypepta*; dans cette affection, l'appétit manque, les malades se plaignent d'avoir l'estomac comprimé & distendu ; ils ressentent des douleurs rongeantes qui augmentent par la moindre erreur dans le régime, par des alimens un peu difficiles à digérer, par le froid de l'épigastre ou un exercice un peu considérable ; 2°. la *gastrodynia periodynia* de Sauvages : elle diffère de la précédente en ce que les douleurs sont plus violentes pendant tout le temps de la digestion, & qu'il y a souvent des mouvemens convulsifs de l'estomac & des intestins ; la langue est sèche, sans soif, le ventre est resserré, les forces sont abattues, le pouls est rare; 3°. la *gastrodynia astringens*; dans cette espèce, la digestion est accompagnée de mal-aise, il y a constipation, une chaleur générale, qui est particulièrement sensible aux extrémités ; le visage est rouge, le pouls fréquent, & quelquefois il y a un mouvement fébrile; 4°. la *gastrodynia atterens*: elle diffère de la précédente par le froid des extrémités, & par la difficulté de respirer ; 5°. la gastrodynie produite par le froid. J'observerai ici que chez tous ceux qui ont l'estomac foible, le froid trouble la digestion ; 6°. l'anorexie, qui affecte ceux qui sont épuisés par les plaisirs de Vénus : elle est accompagnée de vents, de différens symptomes de l'affection hypochondriaque, d'un état de langueur & de foiblesse considérable ; 7°. le vomissement, qui est occasionné par une espèce de rumination semblable à celle qui caractérise quelques animaux : chez ceux qui sont affectés de cette maladie, les alimens remontent dans l'ésophage, sans produire de mal-aise considérable, une heure ou deux après le repas, & sont rejettés à demi-digérés ; cela arrive particulièrement à ceux qui ont mangé avec excès : cette maladie paroît dépendre d'un embarras du pylore qui peut subsister long-temps sans prendre d'accroissement. J'ai vu un homme qui, dans sa jeunesse, faisoit revenir à son gré dans l'ésophage les alimens contenus dans son estomac : il eut à soixante-six ans des nausées fréquentes, auxquelles ont succédé des vomissemens considérables, qui se sont terminés par un vomissement énorme de sang ; il a survécu quelque temps dans un état de langueur extrême, digérant avec peine les alimens les plus légers, sans cependant ressentir d'envie de vomir ; 8°. le vomissement *à saburra*, produit par les restes des matières animales en putréfaction dont on a fait usage. Les malades ont dans ce cas, outre les autres symptomes de dyspepsie, une répugnance pour les boissons ou la viande : ils desirent des boissons acides & rafraîchissantes, l'haleine est fétide, ainsi que le vomissement ; on ressent un poids dans l'épigastre, qui n'est cependant pas accompagné d'une douleur aiguë. Il y a quelquefois un peu de fièvre ; 9°. la flatulence nidoreuse, où il y a des rots pourris, des rapports d'œufs couvés, qui

lieu à une description très-confuse & très-indéterminée de cette maladie, sous le titre général de maladies nerveuses.

sont produits par les nourritures animales dures & difficiles à digérer; 10°. la flatulence acide, que l'on désigne vulgairement sous le nom de rots aigres, qui est occasionnée par le séjour des plantes acescentes ou des sucreries dans le ventricule.

On pourroit regarder ces deux dernières espèces, ainsi que les suivantes, comme symptomatiques.

4°. La dyspepsie produite par l'excès des alimens comprend, 1°. l'anorexie occasionnée par la saburre, ou les restes d'alimens pris en trop grande quantité, ou difficiles à digérer; 2°. le vomissement *à crapulâ*, qui est la suite de l'excès de la boisson ou de la nourriture; 4°. le vomissement laiteux, auquel sont sujets les enfans à la mamelle qui ont pris une trop grande quantité de lait, ou qui ont approché du sein de leurs nourrices peu de temps après qu'elles ont été troublées par quelque affection vive de l'esprit; 4°. la cardialgie *saburrale*, qui affecte ceux qui ont surchargé leur estomac de nourriture. Il y a dans ce cas un sentiment de pesanteur à l'épigastre, anxiété, nausée, rots, mauvais goût dans la bouche, la langue est chargée, & le malade est tourmenté de borborygmes; 5°. la gastrodynie *saburrale*, appellée *colique* d'indigestion. Cette maladie est produite par des alimens pris en trop grande quantité, ou difficiles à digérer. Souvent l'estomac se débarrasse par le vomissement ou la diarrhée : mais quelquefois ses deux orifices sont tellement contractés, que les matières qui y sont contenues ne peuvent sortir. Alors il y a une douleur considérable accompagnée d'un sentiment de pesanteur qui gêne la respiration; le pouls est dur, fébrile, d'autres fois petit & lent.

Des espèces de Dyspepsie symptomatiques.

II. La dyspepsie symptomatique dépend, 1°. d'une affection organique du ventricule même; 2°. de l'affection de quelque partie éloignée ou de tout le corps, & alors on peut la nommer dyspepsie sympathique.

Des espèces de Dyspepsie qui dépendent de l'affection du ventricule.

Ces espèces de dyspepsie sont produites, 1°. par les squirrhes; 2°. les ulcères; 3°. des corps étrangers; 4°. la compression; 5°. les hernies de l'estomac; 6°. l'inflammation.

1°. Les espèces de dyspepsie produites par les squirrhes, sont, 1°. la cardialgie squirreuse, entretenue par le squirrhe ou une excroissance quelconque du ventricule même, ou du foie, de la rate, du pancréas; 2°. le vomissement produit par un squirrhe ou un stéatome du pylore : dans le commencement de la maladie, il y a cardialgie & des vomissemens fréquens; lorsque le terme fatal approche, l'estomac étant considérablement distendu, les alimens y restent quelquefois plusieurs jours, & sont revomis en entier tout-à-coup : le ventre est habituellement resserré, on sent quelquefois une dureté à la région du pylore, d'autres fois à la fin du duodenum & dans d'autres endroits. Pour juger de ces sortes de tumeurs, il faut examiner le malade à jeun, le faire coucher

Néanmoins il est bon d'en faire une distinction, & je pense que les symptomes, dont nous avons fait l'énumération plus

sur le dos, les genoux légèrement fléchis, de manière que les muscles de l'abdomen soient dans un état de relâchement; 3°. le vomissement produit par le squirrhe de l'œsophage.

2°. On doit rapporter à la dyspepsie, produite par des ulcères, 1°. la nausée chronique entretenue par un abcès au cardia; 2°. & 3°. la gastrodynie & le vomissement produits par l'ulcère du ventricule ou du pylore. Ces affections succèdent fréquemment à l'inflammation de ce viscère, ou sont occasionnées par des corps pointus qui ont irrité le ventricule. La douleur diminue communément lorsque l'abcès est ouvert: mais le vomissement continue souvent long-temps, la fièvre étique survient, le malade tombe dans un état de dépérissement considérable; on attribue quelquefois ces effets au poison: il n'y a que l'ouverture du cadavre qui puisse déterminer la nature de la maladie, car le pus est en si petite quantité, qu'on ne peut pas le reconnoître dans les matières rejettées par le vomissement.

3°. Les espèces de dyspepsie produites par les corps étrangers introduits dans l'estomac, sont, 1°. la cardialgie, la gastrodynie & le vomissement produits par les poisons, tels que l'arsénic, différentes préparations d'antimoine, & même les purgatifs résineux: lorsque ces affections sont très-violentes, il y a céphalalgie, vertige, insomnie, délire, convulsion, une opression de poitrine extrême, palpitation de cœur & syncope; le pouls est petit, foible, quelquefois dur & inégal ou intermittent: il y a des tranchées & constipation, les urines sont supprimées; à ces signes se réunissent le frisson, le refroidissement des extrémités, une sueur froide, la lividité du visage. Lorsque le poison que le malade a pris est corrosif, comme l'arsénic, la langue & la gorge sont affectées avant le ventricule. On trouve communément, à l'ouverture des cadavres, les intestins extraordinairement distendus, le ventricule corrodé & parsemé de taches noires; les poumons sont noirâtres & remplis d'écume. Si on donne à un chien un morceau de pain trempé dans la liqueur contenue dans l'estomac, il est affecté de coliques & des autres symptomes qui prouvent l'existence du poison; 2°. la flatulence accidentelle, qui est produite par des causes légères, telles que les liqueurs en fermentation, comme le vin doux, la bierre qui n'a pas fermenté, les légumes, le froid, la constipation. Cette espèce diffère de la gastrodynie flatulente, en ce qu'il n'y a pas de douleur fixe & violente; 3°. la gastrodynie, produite par les corps étrangers, tels que les pièces de monnoie, des clous, des épingles, &c.; 4°. l'anorexie bilieuse, où la bile reflue dans l'estomac: elle se reconnoît à l'amertume de la bouche, à la nausée & au vomissement de bile accompagné de soif & de chaleur; cette maladie affecte souvent les jeunes gens pendant les grandes chaleurs de la canicule; 5°. la nausée bilieuse, qui est produite par la même cause que la précédente & qui succède à la jaunisse. Cette affection se dissipe après avoir mangé, & revient quand le malade est à jeun; 6°. la gastrodynie bilieuse, ou la colique bilieuse de l'estomac: elle diffère de

haut, sont ceux qui sont essentiels à l'affection idiophatique dont je parle présentement.

la précédente par la douleur qui est très-vive, & quelquefois accompagnée de convulsions; au point qu'on l'a fréquemment regardée comme l'effet du poison. Souvent même on a trouvé, après la mort, le ventricule rouge & presque excorié, comme l'observent Bartholin & Bonet, dans le *Sepulcretum observ. 1. de ventriculi dolore*. Cette maladie affecte ceux qui sont d'un tempérament bilieux, qui ont abusé des liqueurs spiritueuses, & qui sont accoutumés à un genre de vie échauffant; 7°. la gastrodynie & le vomissement produits par des pierres, tels que des bézoards ou des œgagropiles qui ont pris naissance dans l'estomac ou dans les parties voisines; 8°. la cardialgie, la nausée & le vomissement vermineux. Le tenia produit des nausées, des rapports, du dégoût pour les alimens, des douleurs de ventre: il rend la digestion difficile, & excite souvent la cardialgie le matin lorsque le malade est à jeun; il y a en même temps un appétit dévorant, accompagné de salivation: ces symptomes se dissipent immédiatement après avoir mangé. Quelquefois on rend des vers cucurbitins qui sont des fragmens du tenia. Les vers des enfans se manifestent par quelques symptomes différens: ils ont une démangeaison continuelle des narines; ils sont tourmentés d'une toux gutturale; leur visage rougit & pâlit alternativement; ils sont dans un état d'assoupissement, accompagné d'une fièvre légère; les déjections sont liquides, grisâtres; la sueur a une odeur vermineuse particulière; ils vomissent un mucus limpide, & sont affectés, quelquefois pendant le sommeil même, de convulsions des bras, de la tête & de la bouche; enfin, lorsque la mort approche, ils dorment les yeux à demi-fermés, de manière qu'on n'en apperçoit que le blanc. Les enfans ne sont affectés de vers que quand ils sont sevrés.

4°. Les dyspepsies, produites par la compression de l'estomac, sont, 1°. la gastrodynie & le vomissement produits par la dépression du cartilage xiphoïde, vulgairement appelé la *palette démise*. Il y a une douleur constante du ventricule, accompagnée de vomissement, d'anorexie & d'autres symptômes qui sont l'effet de la contraction & de la dilatation alternative du ventricule. Les chûtes, les corps baleinés, donnent quelquefois lieu à cette maladie; 2°. la gastrodynie américaine est la même maladie produite sans aucune cause externe.

5°. Les dyspepsies, occasionnées par les hernies de l'estomac, ont été nommées gastrodynie, nausée ou vomissement, en raison des symptomes que produit la maladie primitive. Non-seulement on a vu l'estomac sortir à l'extérieur, mais quelquefois il a pénétré dans la poitrine après avoir déchiré le diaphragme.

6°. Les espèces de dyspepsies, produites par l'inflammation, sont la cardialgie, la nausée & le vomissement qui accompagnent la gastritis; dans ce cas, l'épigastre est gonflé & tellement douloureux, qu'il ne peut supporter le poids des couvertures les plus légères; le pouls est foible, il y a des cardialgies fréquentes & prostration de forces. On peut rapporter à cette espèce la cardialgie sputatoire de Linnæus, qui est tellement endémique dans la Suède, que la

1192. Il faut particulièrement observer que ces symptomes sont souvent réellement accompagnés d'un certain état

moitié des habitans en sont affectés. Les malades se plaignent d'un sentiment douloureux de compression au-dessous du scrobicule du cœur, qui s'étend jusqu'au dos & la poitrime; la douleur reparoît à différentes reprises, & est accompagnée d'une anxiété considérable qui dure jusqu'à ce que le malade rende une grande quantité de salive; cet écoulement est accompagné de nausée & quelquefois de vomissement; il sort une livre & demie de salive très-chaude & limpide comme de l'eau, & la maladie se dissipe au bout d'un jour ou deux.

Des Dyspepsies sympathiques.

On peut admettre dix espèces de dyspepsies sympathiques, savoir : 1°. la dyspepsie fébrile; 2°. la paralytique; 3°. l'hypochondriaque; 4°. l'histérique; 5°. la chlorétique; 6°. la catameniale; 7°. l'hémorrhoïdale; 8°. la cachectique; 9°. l'arthritique; 10°. la néphrétique.

1°. La dyspepsie fébrile se distingue de l'idiopathique en ce qu'elle survient dans les fièvres & dans les maladies inflammatoires. Mais il faut observer que souvent cette maladie subsiste opiniâtrement après les intermittentes, & qu'elle donne lieu à la rechûte. Alors le quinquina est le souverain remède : le retour même de l'intermittente guérit cette dyspepsie. On doit regarder comme des variétés de cette espèce, 1°. l'anorexie fébrile qui est un symptome de toutes les maladies inflammatoires & fébriles; 2°. le vomissement fébrile qui survient à la fin de l'accès de froid des fièvres intermittentes; 3°. le vomissement que Sauvages désigne par l'épithète de *rabiosus*, vulgairement appelé *la chappetonade*. Ceux qui vont chercher fortune à Carthagène en Amérique, qui sont obligés de vivre d'alimens de mauvaise qualité & s'exposer la nuit au froid de l'air qui est très-pernicieux dans les pays chauds, sont sujets, au bout de quelque temps de séjour, à cette maladie, qui consiste dans un vomissement mortel, souvent accompagné d'un délire si furieux que le malade se déchire avec les dents & les ongles, si on ne le retient par des liens, & périt au milieu de ces tourmens; 4°. le vomissement hémorrhagique qui survient quelquefois dans le cours de la fièvre inflammatoire, lorsque l'hémorrhagie du nez n'a pas produit une crise complète, & qui précède le retour de l'hémorrhagie. Ce vomissement est annoncé par le pouls dicrote & n'est pas accompagné d'un mauvais goût dans la bouche, ni d'autre signe qui indique le séjour de la saburre dans l'estomac; 5°. le vomissement iliaque qui accompagne les hernies; 6°. le vomissement produit par la dentition. On l'observe chez les enfans qui approchent du septième mois de leur naissance; lorsque les dents incisives veulent percer, la membrane qui s'étend de la bouche jusqu'au ventricule est alors irritée & s'enflamme, l'intérieur de la bouche est brûlant, les gencives sont affectées de démangeaison, la fievre survient & est accompagnée de vomissemens fréquens; souvent la diarrhée calme ces accidens, néanmoins les dents ne paroissent que le mois suivant : 7°. & 8°. la cardialgie & la gastrodynie fébriles. Elles sont des symptomes qui paroissent

de l'esprit que l'on peut regarder comme une partie de l'affection idiopathique : mais je ne parlerai pas davantage de

fréquemment & augmentent en même temps que le paroxysme des fièvres intermittentes ou rémittentes, & qui se dissipent avec l'accès de fièvre. Ainsi il survient fréquemment dans la fièvre tierce, vers la fin du frisson, une cardialgie considérable, accompagnée d'envies de vomir, de syncope, &c.

2°. La dyspepsie paralytique est symptomatique, parce que la paralysie s'étend sur tout le système. M. Cullen a observé que ce symptome précédoit souvent de loin la paralysie. Il a vu cette dernière succéder si immédiatement à l'indigestion, qu'on auroit pu l'en regarder comme l'effet. Il y a communément dyspepsie dans la paralysie ; souvent les narcotiques y donnent lieu. Ainsi on doit rapporter à cette espèce, 1°. l'anorexie paralytique occasionnée par un état de foiblesse de l'estomac, tel qu'on l'observe chez ceux qui ont abusé des narcotiques ou des liqueurs spiritueuses ; 2°. la cardialgie paralytique ou la paralysie de l'estomac, qui ne diffère de la précédente que par le degré. Elle se reconnoît à un sentiment de pesanteur & de plénitude, accompagné de nausées qui ne sont pas suivies de vomissement.

3°. La dyspepsie hypochondriaque. Cette espèce est une des plus embarrassantes ; on l'observe chez ceux qui sont d'un tempérament mélancolique, & elle en est fréquemment le symptome. Quoique le corps & l'esprit soient toujours affectés chez les hypochondriaques, les principaux symptomes se manifestent dans les organes de la digestion. Cependant ces derniers font quelquefois convenablement leurs fonctions, quoique les autres symptomes d'affections hypochondriaques existent. On ne peut distinguer l'hypochondriacisme de la dyspepsie que par l'affection de l'esprit. On peut rapporter à cette espèce, 1°. l'anorexie mélancolique. Cette variété s'observe particulièrement chez ceux qui ont l'ame agitée par des passions vives, telles que l'amour, l'intérêt, &c. Les gens de lettres y sont aussi fort sujets ; 2°. l'anorexie admirable, où l'abstinence de plusieurs mois, que l'on a observée plusieurs fois chez les maniaques, chez les femmes affectées de la nymphomanie & autres. Mais souvent cette maladie a été simulée ; 3°. le vomissement hypochondriaque ; 4°. le vomissement céphalalgique qui accompagne les migraines ; 5°. la flatulence qui s'observe chez les hypochondriaques ; on a vu quelquefois ce symptome être accompagné de convulsions de l'abdomen & du thorax, de la difficulté de respirer, de l'aliénation de l'esprit & de l'excrétion involontaire de semence. On a donné à cette affection le nom de flatulence convulsive ; mais elle paroît se rapprocher beaucoup de l'épilepsie, comme l'observe Sauvages ; 6°. la gastrodynie hypochondriaque, qui est une colique qui attaque fréquemment les hypochondriaques & les femmes hystériques.

4°. La dyspepsie hystérique. L'hystéricisme doit être proprement considéré comme une affection spasmodique du canal alimentaire. Les mouvemens convulsifs de l'estomac souvent réitérés, affoiblissent tellement cet organe, qu'ils disposent aux indigestions.

ce symptome dans ce chapitre, parce que je le considérerai dans un plus grand détail & plus convenablement dans le

Néanmoins les causes de dyspepsie & l'hystéricisme peuvent être singulièrement combinées. La foiblesse de l'estomac, peut, en disposant aux affections spasmodiques, produire l'hystéricisme. Les causes de cette dernière maladie, semblent, il est vrai, agir particulièrement sur les intestins: mais ces mêmes causes peuvent, quand elles sont à un degré plus modéré, produire dyspepsie au lieu d'hystéricisme. On doit regarder, comme des variétés de cette espèce, 1°. la gastrodynie hystérique. Les femmes affectées de ce symptome ressentent une douleur très-vive vers le scrobicule du cœur: ce qui le distingue de la colique bilieuse où la douleur réside dans les intestins. La gastrodynie hystérique est communément accompagnée d'un vomissement d'humeurs verdâtres, d'une prostration de forces considérable; la douleur se calme souvent pendant quelques jours & revient ensuite avec autant de violence qu'avant. Lorsque la maladie est dissipée, il reste une telle sensibilité de l'épigastre, que l'on peut à peine le toucher; il survient fréquemment une jaunisse qui dure quelques jours; 2°. la gastrodynie pulsatile, dans laquelle il y a un sentiment incommode dans l'épigastre, accompagné d'une pulsation. Cette maladie s'observe fréquemment chez les hypochondriaques & chez les femmes hystériques; on l'attribue communément à la pulsation de l'artère cœliaque, qui, quelquefois, se dilate extraordinairement; néanmoins il est certain que les artères gastriques & l'aorte, produisent quelquefois cette pulsation désagréable chez les personnes très-sensibles, quoiqu'il n'y ait pas d'anévrysme. Le spasme des fibres musculaires donne quelquefois lieu à une pulsation semblable.

5°. La dyspepsie chlorotique. La chlorose est communément accompagnée d'une atonie universelle: mais ses effets se portent particulièrement sur l'estomac & la matrice. La dyspepsie chlorotique dépend de l'atonie de l'utérus qui se communique à l'estomac. Quelquefois cependant l'appétit est très-vif dans cette maladie: ce dont on peut rendre raison en considérant que l'appétit peut être produit par un sens intime particulier qui dépend du manque de ton de l'estomac; plus les fibres de ce viscère sont fortes, plus elles sont exposées à ce défaut de ton; souvent les malades desirent uniquement des alimens salés & épicés. Ce qui vient de ce que dans la chlorose le suc gastrique, qui est un stimulant nécessaire pour la digestion manque ou est dépravé. C'est ce qui arrive à la suite de l'usage habituel des stimulans. C'est pourquoi les grands buveurs ressentent une foiblesse générale quand ils sont privés de boissons.

On voit facilement comment l'appétit peut être excité quand le stimulus convenable manque. L'habitude peut y avoir beaucoup de part, car il y a un desir naturel pour certains alimens qui dépend de l'éducation. Ainsi l'Anglois, le François, l'Allemand, l'Écossois, desirent differens mets. Il n'est pas plus aisé d'expliquer comment sont produits certains appétits, à moins qu'ils ne viennent d'un état de débilité, que de rendre raison du desir vénérien excité par la plénitude des vésicules séminales.

chapitre suivant, sous le titre d'affection hypochondriaque.

1193. Il est très-probable qu'il y a une maladie dis-

Mais on demandera comment le manque d'appétit peut être produit par l'action augmentée de l'estomac? De même que les congestions & l'augmentation d'action peuvent dépendre du spasme; ainsi les mouvemens irréguliers de l'estomac, qui produisent le défaut d'appétit: le *morsus ventriculi* & les rapports sont dûs à des constrictions spasmodiques qui se terminent par la gastrodynie. Le *morsus ventriculi*, est, en général, accompagné d'appétit pour certains alimens; on peut même le dissiper en mangeant du pain; alors il ressemble à l'appétit naturel; mais il dépend d'une cause opposée: car l'appétit naturel est dû à l'action & au ton propre des petits vaisseaux; l'autre dépend du spasme & de l'action augmentée par atonie.

La dyspepsie chlorotique est désignée par Sauvages, sous le nom de gastrodynie chlorotique. Cette maladie succède à la suppression des règles ou des hémorrhoïdes; elle consiste dans une douleur supportable, mais presque continuelle; cette douleur commence à l'épigastre & s'étend au dos jusqu'au-dessous des omoplates; il y a un gonflement sensible de l'épigastre, auquel se réunit quelquefois la dyspnée: dès que la malade fait le moindre mouvement, elle se plaint de lassitude & d'un sentiment de pesanteur dans les cuisses, le visage est pâle & les jambes œdématiées. La nausée, produite par l'excès de continence, pourroit se rapporter à cette espèce.

On pourroit également rappeler ici la dyspepsie, c'est-à-dire, la nausée & le vomissement des femmes grosses, pour prouver la sympathie qui existe entre l'utérus & l'estomac.

6°. La dyspepsie cataméniale. Les symptomes produits par la suppression des règles ne s'étendent pas aussi loin que ceux qui sont la conséquence de l'*emansio mensium* ou de la rétention des règles qui produit la chlorose. Cependant l'interruption de cette évacuation est toujours suivie d'une foiblesse particulière & de dyspepsie.

La suppression des lochies produit des symptomes analogues. Ainsi on doit rapporter ici la flatulence lochiale de Sauvages, caractérisée par les borborygmes & les rots, qui surviennent aux nouvelles accouchées.

La dyspepsie qui accompagne les fleurs blanches, sera aisée à reconnoître d'après ce qui a été dit dans 989 & *suiv*.

7°. La dyspepsie hémorrhoïdale. Le flux hémorrhoïdal supprimé produit sur l'estomac les mêmes effets que la suppression des règles. On doit en conséquence rapporter à cette espèce l'anorexie pléthorique, qui est l'effet de la pléthore. Elle s'observe non-seulement chez ceux, où une évacuation habituelle s'est supprimée, mais même chez un grand nombre de personnes qui mangent beaucoup & font peu d'exercice.

8°. La dyspepsie cachectique. Quelques auteurs ont trop limité le terme de cachexie, d'autres l'ont trop étendu. On pourroit le borner à signifier le commencement de cette espèce d'anasarque qui dépend de la perte de ton des vaisseaux exhalans, & en par-

tincte

tincte qui est toujours accompagnée en grande partie des symptomes indiqués ci-dessus, en ce que tous ces différens

ticulier d'un état de foiblesse des vaisseaux absorbans. Ces effets sont communément compliqués avec les squirrhosités des viscères de l'abdomen, qui produisent la stagnation du sang veineux, & de-là l'anasarque. Ainsi l'ascite peut venir de ce que le foie est tellement gonflé, qu'il comprime la veine-cave, d'où résulte un épanchement des vaisseaux exhalans qui se portent aux extrémités inférieures. De très-petits squirrhes peuvent même donner lieu à la cachexie, & il y a apparence qu'ils agissent en comprimant les parties voisines. On peut, en conséquence, rendre raison de la dyspepsie, en disant qu'elle vient de l'atonie qui se communique de ces squirrhes à l'estomac.

Les éruptions répercutées, les ulcères desséchés peuvent encore produire la dyspepsie, & les autres symptomes qui l'accompagnent fréquemment, tels que la cachexie & l'hydropisie. On croit communément que cela est dû à la matière âcre des ulcères qui se portent vers l'estomac. Mais ceci ne suffit pas pour expliquer comment tout le systême peut alors être affoibli. M. Cullen croit que cette acrimonie est purement imaginaire, & que ces phénomènes peuvent s'expliquer en disant que l'atonie qui suit la suppression des anciens ulcères est dûe à ce que leur écoulement étoit devenu, par sa continuité, nécessaire pour conserver l'équilibre de tout le systême. Lorsqu'une fois l'atonie est chassée d'une partie, il est nécessaire qu'elle se porte vers une autre, & qu'elle se communique à tout le systême. M. Cullen en donnoit un exemple dans ses leçons : il a observé sur la région de l'estomac d'une femme un ancien ulcère de mauvais genre, qu'on auroit pu regarder comme l'effet d'une acrimonie particulière, mais il étoit joint à la suppression des règles; dès que ces dernières revenoient, l'ulcère disparoissoit.

D'après ce qui vient d'être dit, on doit rapporter à la dyspepsie cachectique les variétés suivantes: 1°. l'anorexie des cachectiques, qui accompagne les squirrhes & les obstructions des viscères du bas-ventre, tels que ceux du foie, de la rate, du ventricule. Dans toutes les maladies & en particulier dans la cachexie, le défaut d'appétit est toujours un symptome fâcheux; s'il subsiste après la guérison, il annonce la récidive; 2°. l'anorexie observée par Stwart, qui étoit produite par une plaie de la vésicule du fiel; ce qui donnoit lieu à la bile de refluer dans la cavité de l'abdomen, d'où résultoient le défaut d'appétit, la constipation, une tuméfaction douloureuse de l'abdomen, des borborygmes, l'insomnie, sans fièvre; 3°. l'anorexie des nouveaux-nés, qui est produite par la foiblesse de l'estomac & de tout le canal intestinal; 4°. & 5°. la nausée & le vomissement occasionnés par le squirrhe ou l'ulcère du pancréas; 6°. le vomissement qui est dû à l'obstruction du foie, ou à des abcès de ce viscère : ce symptome est souvent précédé de coliques violentes & de jaunisse, sur-tout lorsque la vésicule du fiel est remplie de calculs; 7°. le vomissement atrabilaire, ou la maladie noire d'Hippocrate, dans laquelle on a fréquemment observé que le duo-

ſymptomes peuvent être produits par une ſeule & même cauſe, c'eſt-à-dire, par la foibleſſe, la perte de ton, & une action plus foible des fibres muſculaires de l'eſtomac; d'où je conclus que cette foibleſſe peut être conſidérée comme la cauſe prochaine de la maladie que je vais traiter ſous le nom de dyſpepſie (*a*).

dénum étoit bouché, ou que quelques-uns des viſcères de l'abdomen étoient obſtrués; 8°. la cardialgie que Sauvages appelle *à cardiogmo*, parce qu'elle étoit occaſionnée par une tuméfaction extraordinaire du cœur: cette cardialgie étoit accompagnée de difficulté de reſpirer, de la ceſſation du pouls & d'autres ſymptomes graves; 9°. la gaſtrodynie métaſtatique, qui ſuccède à la goutte, aux ulcères, aux hémorrhoïdes & à différentes éruptions répercutées.

9°. La dyſpepſie arthritique, qui eſt l'effet de la goutte. L'anorexie & la cardialgie arthritique ſont des variétés de cette eſpèce de dyſpepſie. Ce qui a été dit en parlant de la goutte, prouve que l'atonie peut paſſer d'un lieu à un autre.

10°. La dyſpepſie néphrétique occaſionnée par les affections des reins. On peut lui appliquer ce qui vient d'être dit de la dyſpepſie arthritique. Ses variétés ſont, 1°. & 2°. la nauſée & le vomiſſement néphrétique produits par le calcul des reins; 3°. le vomiſſement urineux qui ſurvient dans le cas où la ſécrétion de l'urine eſt interrompue.

Telles ſont les différentes eſpèces de dyſpepſie ſymptomatique: il eſt quelquefois très-difficile de les diſtinguer de la dyſpepſie idiopathique, ſur-tout dans les cas où l'eſtomac même eſt affecté. Néanmoins on doit toujours conclure que la dyſpepſie eſt ſymptomatique lorſque la maladie réſiſte à tous les remèdes & eſt de longue durée; car les cauſes accidentelles qui agiſſent ſur l'eſtomac & qui occaſionnent débilité, ne ſont que paſſagères.

(*a*) Il n'y a pas de doute que l'on peut conſidérer la foibleſſe de l'eſtomac, comme la cauſe prochaine de la dyſpepſie; néanmoins cette cauſe ne paroît jamais exiſter ſeule; & pour pouvoir rendre raiſon de la dyſpepſie idiopatique, il faudroit connoître la cauſe qui produit la faim, qui eſt des plus difficiles à déterminer. On l'attribue communément aux matières âcres qui reſtent des alimens digérés. Cette cauſe peut contribuer à exciter la faim; mais elle n'eſt certainement pas la plus ordinaire: car on ne peut ſuppoſer qu'elle produiſe toujours une aſſez grande quantité d'acide, pour exciter régulièrement l'appétit. Il eſt probable que la faim vient d'un vide de l'eſtomac; car tout ce qui peut diminuer ce vide la diſſipe. On peut regarder cette ſenſation comme une eſpèce de ſentiment intime, qui eſt excité par l'état de contraction des fibres de l'eſtomac, & ſuppoſer que dans ce cas, non-ſeulement l'eſtomac, mais même tout le ſyſtême, eſt dans un état de déplétion.

Il eſt certain que les ſenſations & les différens mouvemens de l'économie animale ſont dirigés vers des vues particulières, & il eſt probable que la ſenſation de la faim dépend de quelque connexion entre l'eſtomac & le reſte du ſyſtême; car lorſque l'un & l'autre ſont dans un état de déplétion, il ſurvient un mal-aiſe qui

1194. La foibleſſe de l'eſtomac, & les ſymptomes qui en ſont la ſuite (1190), peuvent néanmoins dépendre fréquemment de quelque affection organique de l'eſtomac même, telle qu'une tumeur, un ulcère, ou un ſquirrhe ; ou de quelque affection des autres parties du corps qui s'eſt communiquée à l'eſtomac, comme il arrive dans la goutte, l'aménorrhée, & quelques autres maladies. Cependant, dans tous ces cas, les ſymptomes de dyſpepſie doivent être conſidérés comme des affections ſecondaires ou ſympathiques, qu'on ne peut guérir qu'en détruiſant la maladie primitive. Je ne puis parler ici de ces cas ſecondaires & ſympathiques ; mais comme je préſume que la foibleſſe de l'eſtomac peut ſouvent avoir lieu ſans aucune affection organique de ce viſcère, ou ſans qu'il exiſte aucune affection primitive dans quelque autre partie du corps, je ſuppoſe & j'eſpère que l'on verra, d'après la conſidération des cauſes éloignées, que la dyſpepſie peut être ſouvent une affection idiopathique, & que c'eſt en conſéquence avec fondement qu'elle eſt placée dans le ſyſtême de noſologie méthodique, & que nous en parlons ici.

1195. On ne peut guère douter que, dans la plupart des cas, la foibleſſe de l'action des fibres muſculaires de l'eſtomac ſoit la cauſe la plus fréquente & principale des ſymptomes indiqués dans 1190 ; mais je n'oſe aſſurer que ce ſoit l'unique cauſe de la dyſpepſie idiopathique. Il eſt très-certain qu'il y a un fluide particulier dans l'eſtomac des animaux, ou au moins, que les fluides, que nous ſavons y être

demande à être diſſipé par de nouveaux alimens : & tout ce qui peut diminuer la déplétion, comme la tranſpiration ſupprimée, la crainte, le chagrin, empêche & même ſupprime l'appétit : au contraire, tout ce qui peut augmenter la déplétion, comme l'air frais, augmente auſſi l'appétit. Ce qui prouve que la faim dépend de l'état des vaiſſeaux de la ſurface du corps qui ont une connexion avec l'eſtomac : ainſi l'atonie de l'eſtomac diminue la force des vaiſſeaux exhalans, & l'atonie de ces derniers influe également ſur l'eſtomac & ſur tout le canal inteſtinal.

La faim dépend donc, en général, de la vigueur des fibres de l'eſtomac ; par conſéquent la dyſpepſie eſt une marque de la foibleſſe des fibres de ce viſcère, & eſt occaſionnée par toutes les cauſes capables de diminuer leur ton. La dyſpepſie peut auſſi être l'effet de l'atonie des extrémités des petits vaiſſeaux de la ſurface ou de l'affection du ſenſorium ; car il y a beaucoup d'exemples de la paralyſie de l'eſtomac produite par la compreſſion des nerfs ſympathiques.

contenus, ont une qualité particulière, dont dépend principalement la solution des alimens qui sont reçus dans l'estomac; il est en même-temps probable que la qualité particulière des fluides qui servent à la dissolution des alimens ou à la digestion, peut être altérée de différentes manières, ou que leur quantité peut être dans certains cas diminuée. En conséquence, il est suffisamment probable qu'un changement dans la qualité ou dans la quantité de ces fluides peut produire une différence considérable dans les phénomènes de la digestion, & en particulier donner lieu à la plupart des apparences morbifiques dont j'ai parlé dans 1190.

1196. Ceci paroît très-bien fondé, & indique une autre cause prochaine de dyspepsie, outre celle que nous venons d'assigner; néanmoins la nature particulière du fluide digestif, ou les causes qui peuvent y produire des changemens, sont des matières si peu connues, que je ne puis établir aucun précepte de médecine-pratique fondé sur une supposition quelconque qui leur soit relative; d'ailleurs, la foiblesse de l'estomac, soit qu'elle produise un changement dans le fluide digestif, ou qu'elle soit occasionnée par ce changement même, paroît toujours exister en même temps, & contribuer beaucoup à produire les symptomes de l'indigestion; c'est pourquoi je considérerai toujours cette foiblesse comme la cause prochaine & presque comme l'unique cause de la dyspepsie. J'adopte d'autant plus facilement cette manière de procéder, que, suivant mon opinion, cette doctrine sert à expliquer parfaitement & d'une manière très-claire, l'ensemble de la pratique que l'expérience a démontré être la plus heureuse dans cette maladie.

1197. En admettant que cette foiblesse de l'estomac est la cause prochaine de la dyspepsie, je vais parler des diverses causes éloignées de cette maladie, qui, dans différentes occasions, semblent produire une perte de ton dans les fibres musculaires de l'estomac. On peut, à ce que je crois, les considérer sous deux chefs. Le premier comprend les causes qui agissent directement & immédiatement sur l'estomac même. Le second, celles qui agissent sur tout le corps, ou sur quelques-unes de ses parties, mais en conséquence desquelles l'estomac est particulièrement ou presque uniquement affecté.

1198. Les causes du premier genre sont,

1. Certaines substances sédatives ou narcotiques introduites

dans l'estomac, telles que le thé (*a*), le café (*b*), le tabac (*c*), les liqueurs spiritueuses (*d*), l'opium (*e*), les

(*a*) Le thé est une des substances qui affoiblit le plus l'estomac. On a attribué cet effet à l'action de l'eau chaude, que l'on considère comme un relâchant. Mais le thé est un émétique, & tous les émétiques sont plus ou moins narcotiques; par conséquent le thé peut affoiblir indépendamment de l'eau chaude. Cette opinion est même confirmée par l'analogie botanique, car le thé appartient à un ordre de plantes narcotiques. Ces effets sont si remarquables, que les habitans de l'Asie ne font usage du thé qu'au bout d'un an. Celui qu'on nous apporte a toujours cet âge, & son acrimonie est en quelque sorte dissipée; néanmoins elle ne l'est pas entiérement, comme le prouve la vertu émétique qu'il conserve. L'on prétend que le thé aide la digestion, qu'il diminue le mal-aise produit par le poids des alimens & les crudités dont l'estomac est surchargé, & qu'il dissipe les maux de tête qui en sont la suite; l'on croit qu'il favorise la secrétion de l'urine & même la transpiration; mais on peut attribuer également tous ces effets à l'eau chaude. Car il est certain que l'usage fréquent du thé affoiblit le ton de l'estomac, & en conséquence de tout le systême; il produit des tremblemens & des affections spasmodiques : l'eau chaude peut, il est vrai, occasionner une partie de ces effets, mais on doit les attribuer particuliérement au thé. L'on objectera que certaines personnes prennent impunément beaucoup de thé; mais cela prouve que ses effets peuvent devenir insensibles par l'habitude, ou que quelques estomacs résistent à son action sédative. M. Cullen dit, dans sa matière médicale, que le thé lui faisant mal à l'estomac, qu'il a très-sensible, il attribuoit d'abord cet effet à l'eau chaude; mais qu'ayant fait usage de quelques plantes indigènes, infusées également dans l'eau chaude, il n'en éprouva pas le même effet. Quand il prend une infusion de thé plus forte que de coutume, il sent un tremblement & un accablement d'esprit. Quand l'infusion est légère, il ne peut en prendre plus d'une tasse ou deux. Il a répété plus de cinquante fois cette expérience, & il a vu plusieurs personnes chez lesquelles le thé agissoit de la même manière. Cependant à mesure qu'il a avancé en âge, ces effets sont devenus moins sensibles, peut-être par l'habitude.

(*b*) Le café produit à-peu-près les mêmes effets que le thé; M. Cullen a éprouvé que son usage lui produisoit une affection arthritique de l'estomac sans tremblement.

(*c*) Le tabac maché diminue l'irritabilité, & occasionne une secrétion excessive de salive.

(*d*) Lorsque l'on réitère souvent l'usage des spiritueux & des stimulans, leurs forces diminuent. Ce qui doit nous faire soupçonner qu'ils détruisent l'irritabilité des fibres nerveuses & musculaires; d'ailleurs toute irritation est suivie d'un état de collapsus. Les aromatiques agissent de la même manière.

(*e*) Tous les narcotiques affoiblissent le ton de l'estomac. On dit que les Turcs supportent long-temps la faim par l'usage de l'opium : cette substance affoiblit le ton & l'irritabilité des fibres de l'estomac,

amers (*a*), les aromatiques, les substances putrides (*b*) & acescentes.

2. L'usage fréquent de l'eau chaude bue en grande quantité, ou des liquides chauds aqueux (*c*).

3. Les excès fréquens dans le boire & le manger, ou la réplétion immodérée de l'estomac (*d*).

4. Les vomissemens fréquens, soit spontanés, soit excités par l'art (*e*).

5. Le crachement très-fréquent, ou l'habitude de rejetter la salive (*f*).

& quand on en prend souvent, elle diminue l'appétit, ainsi que les liqueurs spiritueuses.

(*a*) Les amers paroissent avoir une vertu narcotique. Ils agissent d'abord comme toniques, mais quand ils sont long-temps continués, ils affoiblissent le ton de tout le systême.

(*b*) Les matières putrides détruisent souvent le ton de l'estomac. C'est peut-être à cela qu'est due la nausée que la nature excite pour se délivrer de ce qui lui est nuisible.

(*c*) Il est difficile d'expliquer l'action des relâchans pris en grande quantité. On ne peut soupçonner que l'eau tiède relâche en conséquence de son humidité, car elle agit sur les membranes internes de l'estomac de la même manière que sur la surface de notre corps; ces membranes sont en outre défendues par beaucoup de mucus; leur qualité émolliente ne peut donc contribuer à relâcher des parties naturellement humectées. On ne peut non plus attribuer leur action à la chaleur, parce que nous ne pouvons boire de l'eau dont la chaleur surpasse la température de notre corps. Il est de fait que l'eau chaude affoiblit le ton de l'estomac, quoiqu'on ne puisse en rendre facilement raison. Peut-être que comme les petits vaisseaux de la surface exigent le stimulus du froid pour aider leur action, les fibres de l'estomac ont besoin d'un stimulus semblable. Les solides paroissent être le stimulus le plus propre à exciter l'action des fibres de l'estomac. C'est peut-être en raison du défaut de nourriture solide, que l'ingurgitation constante d'eau chaude aide communément la nausée & le vomissement.

(*d*) La trop grande quantité d'alimens, ou l'air qui s'en développe occasionne une distension considérable des fibres de l'estomac; & l'atonie qui succède aux indigestions est proportionnée au degré de distension qui a lieu. Lorsque la distension est très-grande, il y a une constriction du pylore qui s'oppose à la sortie des alimens.

(*e*) L'usage fréquent des vomitifs affoiblit considérablement l'estomac; c'est pourquoi il ne faut pas suivre l'indication des vomitifs quand l'estomac rejette tout. M. Cullen a vu dans ce cas la camomille même prise à grande dose, produire débilité de l'estomac.

(*f*) La salive est un stimulus nécessaire pour entretenir le ton de l'estomac. Toutes les fois que ce viscère manque de son stimulus ordinaire, il tombe dans l'atonie; alors les boissons froides & les assaisonnemens sont nécessaires. C'est pour la même raison que

1199. Les causes qui agissent sur tout le corps, ou sur quelques-unes de ses parties & de ses fonctions sont,

1. Une vie indolente & sédentaire.

2. Les peines d'esprit, & les passions désordonnées de toute espèce.

3. L'étude portée à l'excès, ou une grande application trop long-temps continuée aux affaires (*a*).

4. L'excès des femmes (*b*).

5. L'ivresse fréquente, qui appartient en partie à ce chef, & en partie au précédent.

6. L'air froid & humide quand on y reste long-temps exposé sans faire d'exercice.

1200. La dyspepsie qui est produite par le dernier ordre de causes, peut n'être considérée que comme une affection symptomatique; néanmoins comme l'affection de l'estomac est généralement le premier, toujours le principal, & souvent l'unique effet que ces causes produisent ou manifestent, je pense que cette affection doit être considérée comme la maladie à laquelle il faut faire attention dans la pratique; avec d'autant plus de raison, que dans beaucoup de cas la foiblesse générale ne peut se guérir qu'en rétablissant le ton de l'estomac, & en portant d'abord les remèdes sur cet organe (*c*).

quand la bile manque dans l'estomac, l'anorexie survient, comme on le voit fréquemment dans la jaunisse.

(*a*) L'estomac peut être affecté, en conséquence du cerveau; ainsi la paralysie, l'apoplexie, les passions vives, le chagrin, détruisent la faim & ôtent à l'estomac la faculté de digérer. C'est pourquoi les mélancoliques & les hypochondriaques qui ont le cerveau foible digèrent mal.

L'atonie des vaisseaux cutanés diminue aussi la force de l'estomac; il est aisé d'expliquer par-là les symptomes de foiblesse qui se manifestent dans les fièvres.

(*b*) Le ton des parties génitales chez les hommes & de l'utérus chez les femmes, influe beaucoup sur l'estomac, comme le prouvent les effets de l'onanisme chez les hommes, ceux de la suppression des règles & de la chlorose chez les femmes.

Les obstructions des viscères contenus dans l'abdomen donnent également lieu à la perte de ton de l'estomac.

(*c*) Il est d'autant plus essentiel de porter les remèdes sur l'estomac, que l'atonie de cette organe suffit, en se communiquant aux autres viscères, pour produire la cachexie; car cette dernière commence fréquemment par des symptomes de dyspepsie; l'estomac paroît même avoir une sympathie avec les vaisseaux des articulations, car la goutte passe de ces dernières à l'estomac. Les maladies

des reins se communiquent aussi à l'estomac, & les paroxysmes de néphrétique, sont souvent précédés d'anorexie.

Tout ce qui vient d'être dit doit particulièrement se rapporter à l'anorexie, qui est le premier symptome de dyspepsie; mais je crois essentiel de joindre ici les idées de M. Cullen, relativement aux autres symptomes principaux de cette maladie, qui sont, 1°. la nausée; 2°. le vomissement; 3°. le dégoût; 4°. la flatulence; 5°. la cardialgie; 6°. la gastrodynie; 7°. la constipation.

1°. La nausée peut être considérée comme un degré plus considérable d'anorexie: quand elle est augmentée, elle produit le vomissement. Elle peut venir d'une sensation occasionnée par la foiblesse qui donne lieu à une réaction déterminée vers l'estomac. La nausée & le vomissement sont aisés à expliquer, quand on connoît bien les causes de l'anorexie.

2°. Le vomissement dépend, suivant l'opinion commune, d'un stimulus direct appliqué à l'estomac. Cela peut être vrai dans beaucoup de cas: mais il ne faut pas oublier les autres causes, telles que les sensations particulières produites par le défaut de stimulus. Il faut aussi faire attention à la réaction du sensorium commun dirigée vers l'estomac pour dissiper la foiblesse & produire un malaise. Boerhaave, en tentant d'expliquer la nausée & le vomissement, n'a considéré que le stimulus direct appliqué à l'estomac. Il n'a pu, d'après cela, connoître le véritable état de la fièvre qui y donnoit lieu. Le vomissement, par exemple, qui accompagne la syncope, ne peut être attribué à l'action d'un stimulus direct sur l'estomac & tout le systême; en outre, le vomissement est souvent l'effet d'une saignée qui ne peut agir qu'en affoiblissant l'estomac & le systême. En général, tout ce qui affoiblit ce dernier donne lieu au vomissement. Ce qui prouve que la foiblesse peut l'exciter. Les substances désagréables, celles qui n'ont aucun stimulus, telles que l'eau, la graisse, les huiles, occasionnent le vomissement. Les narcotiques, dont l'action est diamétralement opposée aux stimulans, produisent le même effet, ainsi que certaines odeurs. Il est presque impossible d'empoisonner avec l'opium pris en substance, parce qu'il est rejetté par le vomissement: de petites doses d'opium & même son odeur seule produisent souvent le vomissement. Quand l'estomac est disposé d'une certaine manière, presque tout fait vomir. Ainsi, quoiqu'on ne puisse douter que quelques émétiques agissent par leur stimulus, il est très-probable que l'effet du plus grand nombre est dû à la sensation désagréable qu'ils occasionnent: car le souvenir seul de ce qui a fait vomir suffit souvent pour exciter le vomissement chez quelques personnes; ce qui ne peut se concilier avec la supposition du stimulus.

3°. Le dégoût peut être mis dans la même classe que le vomissement. On peut dire, en général, que l'anorexie, la nausée, le vomissement sont produits par la même cause. Quelquefois ils dépendent de la foiblesse de l'estomac & concourent à en affoiblir les fibres.

4°. La flatulence ou le gonflement est un symptome de dyspepsie qui consiste dans la distension de l'estomac, qui survient peu de temps après avoir mangé, & qui est produite par le développement

de l'air que contiennent les alimens. Ce phénomène est dû à la qualité de certains alimens qui donnent plus d'air que d'autres, ou qui sont disposés à la fermentation; mais le plus souvent il est l'effet d'un vice même de l'estomac : car dans l'état de santé, ce viscère contient quelque chose qui enveloppe cet air, & la distension est insensible.

Le chyle contient beaucoup d'air, mais il y est tellement enveloppé, qu'il ne devient visible que sous la machine pneumatique. Cette inviscation de l'air dans l'estomac dépend beaucoup de la vigueur & du ton de ses fibres musculaires : il est nécessaires que l'air soit sous cette forme, pour que les diverses parties des alimens puissent être triturées & mêlées ensemble. Ainsi l'atonie de l'estomac fait que cet air se développe plus que de coutume.

Cette puissance d'absorber l'air paroît due au suc gastrique, qui ne peut être exprimé des glandes qui le contiennent quand l'action des fibres musculaires est trop foible. Quand l'air se développe en grande quantité, une partie se porte vers l'orifice supérieur de l'estomac; les fibres musculaires du sphincter & la pression du diaphragme lui oppposant une résistance, il agit comme stimulant, d'où résulte une sensation désagréable, qui augmente l'action de l'estomac & le mouvement péristaltique; enfin, le cardia s'ouvre, & il survient un ructus qui ne diffère du vomissement qu'en ce que le changement du mouvement péristaltique est moins considérable. Ce phénomène survient indépendamment de l'action des muscles de l'abdomen & du diaphragme. Quelquefois ces ructus font rendre les parties solides des alimens contenus dans l'estomac, parce qu'étant plus légères que les fluides, elles sont poussées vers l'orifice supérieur de ce viscère : ce qui prouve qu'elles se dissolvent lentement, comme il arrive quand l'estomac est foible & qu'il contient des végétaux difficiles à dissoudre.

5°. La cardialgie ou le sentiment incommode de chaleur que l'on ressent vers l'orifice supérieur de l'estomac, peut être dû à une matière âcre qui agit particulièrement sur le cardia, parce qu'il est plus sensible.

Les végétaux produisent toujours, en se digérant, un acide; & souvent l'on rend beaucoup d'acide sans cardialgie. Il y a donc dans l'état de santé quelque chose qui absorbe cet acide, & la cardialgie indique un degré de foiblesse. Boerhaave pense que cet acide est enveloppé par les matières animales. Mais il y a apparence que cette inviscation dépend des sucs gastrique & salivaire : ceux qui crachent beaucoup & qui mâchent du tabac sont sujets à cette acidité : elle a lieu aussi toutes les fois que la foiblesse de l'estomac empêche que le suc gastrique ne soit exprimé en suffisante quantité.

Comme l'acide est le produit de la fermentation, il doit être accompagné du développement de l'air. C'est pourquoi une plus grande quantité d'air & d'acide est un signe qui indique la foiblesse de l'estomac & le défaut des sucs capables d'envelopper l'air. La réabsorption de l'acide est aidée par la bile qui excite davantage l'action de l'estomac & l'aide à se débarrasser des matières qui y sont contenues. Tout ce qui retarde le séjour des alimens dans

1201. Nous établirons pour la curation (*a*) de cette

l'estomac favorise l'acidité; on l'a vu même quelquefois devenir telle, que les matières, rendues par le vomissement, corrodoient le linge. Le squirrhe du pylore a produit cet effet. Il y a des végétaux si indigestes, qu'ils produisent un acide lorsqu'ils sont retenus long-temps dans l'estomac. Les melons, les concombres donnent lieu pour cette raison à la cardialgie, d'où l'on doit conclure que l'acidité de l'estomac indique l'atonie de cet organe.

La cardialgie peut aussi dépendre d'un état particulier de l'estomac, ou des substances qui l'irritent. Mais le plus souvent elle est produite par l'acidité, ou y est jointe.

6°. La gastrodynie est une douleur aiguë de l'estomac, qui peut être produite, 1°. par tout ce qui peut faire quelque impression sur l'estomac; 2°. par la distension, comme dans le cas d'inflammation; 3°. par le spasme; 4°. par les oscillations propagées d'une partie de l'estomac à l'autre, & qui agissent principalement sur le cardia, parce qu'elles y trouvent plus de résistance.

La gastrodynie peut dépendre de matières âcres appliquées sur le cardia: mais le spasme paroît en être la cause la plus générale. Ce spasme dépend de l'état d'atonie de l'estomac: la grande foiblesse le favorise, sur-tout quand il y a d'autres symptomes de débilité.

7°. La constipation est le dernier symptome de dyspepsie. Le mouvement péristaltique se fait avec différens degrés de vélocité: quelquefois le chyle sort de l'anus avant que d'être absorbé par les vaisseaux lymphatiques: c'est ce qui constitue la lienterie.

Dans l'état de santé l'on va communément une fois à la selle tous les jours: mais la constipation a lieu toutes les fois que les matières contenues dans le colon sont desséchées par une cause quelconque; ainsi l'augmentation de la transpiration, en diminuant la sécrétion du suc intestinal, produit cet effet. La constipation peut venir aussi de la foiblesse du mouvement péristaltique des petits intestins: car dans la dyssenterie, le moyen le plus efficace d'évacuer le colon est d'augmenter l'action des petits intestins & de favoriser la sécrétion des glandes qui y sont contenues. Comme ce mouvement dépend du ton de l'estomac, il est aisé de voir pourquoi la constipation est si commune chez les femmes & les atrabilaires qui sont affectés d'une espèce de torpor universel qui paroît y donner lieu.

Il faut distinguer, dans la pratique, la constipation produite par une foiblesse ou perte de ton permanente, de celle qui est l'effet de toute espèce de débilité passagère.

Il y a aussi quelques affections organiques qui interceptent l'évacuation de l'estomac & donnent lieu à la dyspepsie, telles que le squirrhe du pylore, de l'estomac, & autres dont on peut voir le détail dans l'énumération des différentes espèces de dyspepsie; alors il est difficile de la distinguer de celle qui est produite par une cause générale.

(*a*) La dyspepsie idiopatique est l'objet principal que l'on doit avoir en vue dans la curation; & il faut, pour fortifier les autres parties, diriger particulièrement les remèdes vers l'estomac.

maladie, trois indications différentes; l'une préservative, l'autre palliative, & la troisième curative.

La première consiste à éviter ou détruire les causes éloignées dont je viens de parler.

La seconde, à dissiper les symptomes qui contribuent spécialement à aggraver & à entretenir la maladie, &,

La troisième, à rétablir le ton de l'estomac, c'est-à-dire, à corriger ou à détruire la cause prochaine de la maladie.

1202. La propriété & la nécessité de la première indication sont suffisamment évidentes, en ce que l'application continuée, ou la répétition fréquente de ces causes, doit non-seulement entretenir la maladie, mais peut même détruire l'effet des remèdes, ou donner lieu à des rechûtes malgré leur usage. C'est communément parce que l'on néglige cette indication, que la dyspepsie est si fréquemment rebelle. Il sera aisé de voir comment on doit remplir cette indication (*a*), en considérant les différentes causes d'atonie. Mais il est bon que le praticien fasse attention que l'exécution en est souvent extraordinairement difficile, parce qu'il n'est pas aisé d'engager les malades à rompre les habitudes

Quelquefois cependant on parvient à rétablir le ton de ce viscère, sans guérir l'atonie des parties éloignées.

(*a*) Il faut éviter de trop manger, se régler plutôt sur la qualité des alimens que sur leur quantité, s'abstenir du thé, & même du café.

Il faut fuir aussi les alimens qui s'aigrissent facilement.

Le tabac, outre sa qualité narcotique, nuit aussi, en ce qu'il donne lieu à une excrétion considérable de salive. On doit mettre au même rang les liqueurs spiritueuses & l'opium.

Rien n'affoiblit plus l'estomac que les plaisirs de Vénus; & l'atonie de ce viscère, produite par les excès de ce genre, résiste souvent à tous les remèdes.

Le froid, & sur-tout celui des pieds, a des effets considérables sur l'estomac & le canal alimentaire; car quoique le froid paroisse agir d'abord comme stimulant, quand il est continué long-temps, il cause difficulté de digérer, dyspepsie & constipation. C'est pourquoi il suffit souvent d'appliquer quelque chose de chaud sur le bas-ventre pour aider la digestion. M. Cullen a guéri des malades de ce genre, en leur faisant porter des chemises de flanelle & des souliers chauds. L'humidité nuit aussi en supprimant la transpiration: c'est pourquoi il y a des personnes qui sont particulièrement sujettes à la dyspepsie l'hiver.

On doit s'occuper en même temps de raffermir tout le système par un exercice constant du corps & de l'esprit. On a vu des personnes qui n'avoient aucune occupation, qui, étant sujettes à la dyspepsie, ont guéri par des procès qui leur sont survenus.

qu'ils ont contractées, ou de renoncer à leurs plaisirs; il est sur-tout difficile de leur persuader que ce qu'ils ont souvent pratiqué impunément en apparence, leur est véritablement pernicieux (*a*).

1203. Les symptomes de cette maladie qui contribuent particulièrement à l'aggraver & à la prolonger, & qui en conséquence demandent à être corrigés ou dissipés plus immédiatement, sont, en premier lieu, les crudités contenues dans l'estomac, qui ont été déjà produites par la maladie, & qui se manifestent par la perte de l'appétit, par un sentiment de pesanteur & de mal-aise dans l'estomac, & particulièrement par des rapports de matières mal digérées.

Un autre symptome que l'on doit corriger sur-le-champ, est une quantité extraordinaire, ou un degré plus considérable que de coutume, d'acidité contenue dans l'estomac, qui se manifeste par différens désordres de la digestion, & par d'autres effets dont je parlerai par la suite.

Le troisième symptome qui aggrave la maladie, & qui d'ailleurs est urgent par lui-même, est la constipation, qui, en conséquence, exige constamment d'être modérée.

1204. On modère le premier de ces symptomes, en excitant le vomissement (*b*) : c'est, en conséquence, avec raison que l'on a coutume de commencer par ce remède la cure de cette maladie. On peut exciter le vomissement par différens moyens, dont les uns sont doux & les autres violens. Les premiers peuvent convenir dans le cas où l'indication est d'évacuer les matières contenues dans l'estomac (*c*); mais

(*a*) Il faut encore observer que l'atonie de l'estomac est toujours difficile à guérir quand elle est ancienne.

(*b*) Les crudités se manifestent toutes les fois que les alimens sont retenus trop long-temps dans l'estomac, parce qu'alors ils dégénèrent & produisent les différens symptomes indiqués plus haut, qui sont l'effet de la foiblesse de l'estomac, ou de la difficulté que les alimens ont à se dissoudre.

Les alimens trop long-temps retenus dans l'estomac y subissent une fermentation considérable, & il en reste une partie qui fait fermenter les nouveaux alimens que l'on prend : ce qui augmente l'atonie. Ces restes d'alimens mal digérés peuvent aussi, en couvrant l'estomac, empêcher l'action des remèdes. C'est pourquoi il faut toujours commencer par donner un vomitif pour nétoyer ce viscère.

(*c*) On peut se servir dans cette vue de l'eau chaude, ou des plantes amères nauséabondes, telles que le chardon bénit, le thé verd, la camomille, ou donner de l'eau imprégnée de stimulans, tels que le raifort, la moutarde, l'alkali-volatil.

les émétiques & le vomissement peuvent encore exciter l'action ordinaire de ce viscère, & contribuer à détruire les causes de la maladie, en agitant diversement le systême, & en particulier en produisant une détermination vers la surface du corps. Mais ces derniers effets ne peuvent s'obtenir que par l'usage des émétiques les plus puissans : tels sont surtout les émétiques antimoniaux (*a*).

1205. Le second symptome que l'on doit pallier, est l'excès d'acidité des matières contenues dans l'estomac : cette acidité peut pécher ou par sa quantité, ou par sa qualité. L'homme prend presque constamment une certaine quantité d'alimens acescens ; & comme ces alimens subissent toujours, à ce que je crois, dans l'estomac, une fermentation acéteuse, l'on trouve constamment pour cette raison un acide dans l'estomac de l'homme, & dans celui de tous les animaux qui se nourrissent de végétaux : néanmoins cet acide est

(*a*) Si l'on donne le tartre stibié, on rendra dans ce cas son action plus douce, en faisant prendre beaucoup d'eau tiède ; on peut également prescrire l'ipécacuanha & même le vitriol blanc, qui, chez certaines personnes, excitent plus sûrement le vomissement que les préparations antimoniales.

On se servira de vomitifs légers quand on ne voudra que nettoyer l'estomac ; mais quand il s'agit d'augmenter son action & de soutenir le ton des vaisseaux cutanés, on préférera les vomitifs les plus forts. M. Cullen a observé que la camomille romaine dissipoit pour un jour ou deux la dyspepsie, mais qu'on étoit obligé d'y revenir ; & qu'au contraire, une dose de tartre stibié soulageoit pour quinze jours.

Il est très-ordinaire, dans la dyspepsie, de rendre beaucoup de mucus par le vomissement. C'est à tort que l'on a regardé ce mucus visqueux comme une des causes de dyspepsie ; car on n'a pas prouvé qu'il existât avant l'action du vomitif. Ce mucus est contenu dans les glandes muqueuses dont l'émétique augmente la secrétion en les irritant.

Le vomitif entraîne aussi beaucoup d'acide, quoiqu'il n'ait précédé aucun symptome qui en indique la présence. Mais comme l'estomac n'est jamais privé d'acide, il peut souvent en contenir une grande quantité sans produire aucun symptome morbifique : on ne doit donc pas toujours le regarder comme une cause de maladie, quoique l'on en rejette une grande quantité. On peut en dire autant de la bile que l'on rend par le vomissement, & qui, par les mouvemens de l'estomac & des muscles de l'abdomen, est exprimée des conduits biliaires. Ainsi, comme la surabondance de mucus glaireux & de bile, ne cause pas autant de maladies qu'on le croit communément, l'apparence de ces matières dans le vomissement, n'est pas une raison suffisante de réitérer l'émétique : car il ne produit qu'un soulagement momentané, & son usage long-temps continué affoiblit l'estomac.

généralement innocent, & ne produit aucun désordre, à moins qu'il ne soit en très-grande quantité, ou que l'acidité ne soit portée à un degré plus considérable que de coutume. Mais dans ces deux cas, l'acide occasionne différens désordres, tels que la flatulence, les rapports, un sentiment de chaleur vers le cœur, des douleurs rongeantes de l'estomac, un appétit irrégulier & insatiable, le dévoiement, les coliques, l'émaciation & la foiblesse (*a*). Pour prévenir & dissiper ces effets qui aggravent & entretiennent la maladie, il n'est pas seulement nécessaire de corriger l'acide qui existe dans l'estomac; mais comme cet acide devient particulièrement un ferment qui détermine & augmente l'acescence des nouveaux alimens que l'on prend, il est encore convenable de corriger le plutôt possible, la disposition à l'acidité excessive.

1206. On peut corriger l'acidité qui existe dans l'estomac par l'usage des sels alkalins, ou des terres absorbantes (*b*), ou par les substances qui en contiennent, & qui peuvent être décomposées par l'acide de l'estomac. Parmi les alkalis, le caustique est plus efficace que l'alkali doux; & ceci sert à expliquer les effets de l'eau de chaux. En faisant usage des absorbans, l'on évite l'excès d'alkali qui peut quelquefois

(*a*) On peut ajouter à ces symptomes les lèvres pâles, crispées, & les rapports acides.

(*b*) Les absorbans & le savon ont l'avantage de ne causer aucune acrimonie, à moins que ce ne soit en raison de l'acide qu'ils trouvent dans l'estomac; c'est pourquoi on ne peut les donner aux enfans, pour qui l'alkali paroît être un stimulant trop fort. Le savon contient un peu de sel marin; & comme il passe dans l'estomac sans se décomposer, cette qualité saline le rend laxatif. Ce remède & la magnésie, qui est plus agréable, sont préférables aux absorbans. Le savon diminue évidemment la texture de la lymphe coagulable; & pris en grande quantité, son unique effet est de conserver la fluidité des humeurs. M. Cullen dit, dans sa matière médicale, avoir connu un homme qui en prit trois onces dans un jour, lesquelles passèrent par les urines.

Les alkalis peuvent se donner comme absorbans. L'alkali caustique paroît être le plus efficace, & absorber en outre l'air fixe contenu dans l'estomac; c'est pourquoi l'eau de chaux est utile, & paroît particulièrement avantageuse dans la néphrétique & la goutte, en neutralisant l'acide de l'estomac. L'alkali caustique s'unit particulièrement aux acides contenus dans l'humeur aqueuse; mais lorsque l'acide est foible, il n'agit que foiblement sur l'alkali non caustique, parce qu'il faut d'abord qu'il décompose l'air fixe qui y est contenu.

avoir lieu. Les absorbans diffèrent en ce qu'ils forment un sel neutre plus ou moins laxatif: de-là procède la différence qui existe entre la magnésie blanche & les autres absorbans. Il faut songer à éviter l'excès des absorbans & des alkalis; car si l'on en donne une grande quantité, ils peuvent priver nos fluides de l'acide qui entre nécessairement dans leur composition.

1207. On peut prévenir la disposition à l'acidité, en évitant les alimens acescens, & en usant des nourritures animales (*a*) peu susceptibles d'acescence. Néanmoins on ne peut continuer long-temps ce régime sans corrompre l'état du sang; & comme il n'est pas possible de se priver entiè-

(*a*) L'auteur recommande les nourritures animales dans les cas où il y a surabondance d'acide, parce que les végétaux sont sujets à s'aigrir. Ainsi il a connu une femme qui fut guérie pendant un an, en quittant le thé & toutes les liqueurs spiritueuses; mais au bout de ce temps, elle prit un morceau d'orange qui rappela la dyspepsie avec tous ses symptomes. On a donc été trop loin, en rejettant entièrement toutes les nourritures animales dans la dyspepsie; elles sont même avantageuses dans le scorbut de mer, dont elles modèrent généralement les symptomes. M. Cullen a vu une femme attaquée de ce scorbut, qui guérit de la dyspepsie en faisant usage de nourritures animales; notre machine est disposée de manière à avoir besoin de ces nourritures; néanmoins quand on les prend seules, elles stimulent trop le cœur & les artères, & comme l'équilibre de notre systême varie particulièrement en proportion de sa tension & de sa plénitude, les nourritures animales, en occasionnant la pléthore, le rendent plus susceptible d'être affecté par un changement quelconque, sur-tout lorsqu'il est affoibli par la dyspepsie. Par conséquent il faut donner autant de nourriture végétale qu'on le peut; le pain bien fermenté est l'aliment le plus convenable, parce qu'il est moins disposé à l'acescence. Tous les farineux sont moins sujets à produire acidité que les légumes & les fruits récens.

Il faut observer que l'estomac des personnes attaquées de dyspepsie varie en différens temps. Ainsi il y en a qui ne ressentent d'acidité que quand quelques causes de foiblesse, telles que l'excès des femmes, y ont donné lieu. M. Cullen a connu une personne qui, quand elle avoit usé des plaisirs vénériens, ne pouvoit manger de végétaux sans ressentir des symptomes de dyspepsie.

Quand l'estomac est fort, il faut user de végétaux pour prévenir l'alkalescence ou la disposition à la putridité, parce que cela est plus aisé que d'empêcher le développement de l'air.

Les liqueurs dont la fermentation n'est pas parfaite sont dangereuses, parce qu'elles contiennent une substance saccarine qu'il faut éviter. Le vin rouge est le meilleur; la bière commune convient quelquefois en raison de son amertume; souvent on est obligé de ne boire que de l'eau; mais il ne faut recourir que rarement aux stimulans, afin de ne pas s'y habituer.

rement de la nourriture végétale, on peut éviter jusqu'à un certain point leur acescence, en choisissant les végétaux qui sont les moins disposés à la fermentation vineuse, tels que le pain bien levé & les liqueurs bien fermentées, & faire usage du vinaigre (*a*), au lieu des acides récens natifs.

1208. L'acide qui se développe des matières acescentes dans l'estomac d'un homme sain, n'est jamais porté à un degré considérable, ou bien il est bientôt enveloppé de nouveau, de manière qu'il disparoît: mais cela n'arrive pas toujours; & il peut naître une acidité peut-être plus abondante ou portée à un degré plus considérable quand il survient un changement dans les fluides digestifs, qui les rend moins propres à modérer la fermentation & à envelopper l'acidité, ou quand ils ne se trouvent pas dans une quantité convenable. Nous ne concevons pas bien comment le premier effet peut avoir lieu; mais il est facile de voir que le second, & peut-être même le premier, sont dus à la foiblesse de l'action des fibres musculaires de l'estomac. Dans certains cas, les passions sédatives développent tout-à-coup l'acidité de l'estomac, qui n'existoit pas avant leur action, & souvent l'usage des stimulans corrige ou arrête l'acidité qui auroit pu d'ailleurs se manifester. Je conclus de ces considérations, que l'on peut particulièrement empêcher l'acidité de naître & de subsister dans l'estomac, en rétablissant & en ranimant l'action particulière de ce viscère, par les différens moyens que j'indiquerai par la suite.

1209. Il faut aussi observer que quoiqu'il y ait certaines puissances dans l'estomac capables d'empêcher que l'acidité ne devienne trop abondante, ou qu'elle ne soit portée à un degré trop considérable, ces puissances ne sont pas toujours

(*a*) L'on a donné avec succès le vinaigre dans la dyspepsie, & il est prouvé que l'usage des acides n'est pas toujours dangereux, quoique ceux qui se développent dans l'estomac causent tant de maux: cependant on doit préférer les acides minéraux, parce que les autres excitent beaucoup plus facilement la fermentation que ceux qui sont purs: ainsi les goutteux sont plus affectés par les substances acescentes que par les acides même dont la fermentation est terminée. Le vinaigre ordinaire nuit souvent à l'estomac, parce qu'il est un acescent; mais celui qui est distillé ne produit pas le même effet; le premier donne par la distilation un esprit qui prouve que la fermentation n'étoit pas parfaite. J'observerai cependant qu'il est douteux que l'affoiblissement de l'estomac soit dû à l'acide; peut-être doit-on l'attribuer à l'air fixe qui se dégage pendant la fermentation.

suffisantes pour prévenir l'acescence, ou envelopper l'acidité qui y prend naissance; c'est pourquoi, tant qu'il reste des substances végétales dans l'estomac, leur acescence peut se développer & augmenter. D'après cela, nous voyons que la cause principale de l'excès d'acidité peut être le séjour trop long des matières acescentes dans l'estomac: ce qui a lieu quand ces matières sont difficiles à se dissoudre, ou que l'estomac, en raison de sa foiblesse, pousse trop lentement les substances qu'il contient dans le duodenum, ou quand quelque embarras du pylore s'oppose à leur libre passage; l'on sait parfaitement que la dernière de ces causes produit communément le degré le plus considérable d'acidité dans le cas où le pylore est squirrheux. J'ai eu occasion d'observer plusieurs fois cette squirrhosité & je l'ai toujours trouvée incurable: mais on doit prévenir la première de ces causes, en évitant les alimens qui sont difficiles à se dissoudre, & corriger la seconde par les différens remèdes dont je parlerai par la suite, qui sont capables d'exciter l'action de l'estomac.

1210. Le troisième symptome qui accompagne communément la dyspepsie, & qui exige d'être promptement dissipé, est la constipation. Il y a une telle connexion entre les différentes portions du canal alimentaire relativement au mouvement péristaltique, que quand ce mouvement est accéléré ou retardé dans une partie de ce canal, les autres sont communément affectées de la même manière. Ainsi de même que l'action plus vive de l'estomac doit accélérer celle des intestins, l'action plus lente de ces derniers doit, jusqu'à un certain point, retarder celle de l'estomac. Il est donc essentiel, pour que l'action de ce viscère s'exécute convenablement, que le mouvement péristaltique des intestins, qui détermine les matières qui y sont contenues à se porter en bas, continue à se faire régulièrement; c'est pourquoi il faut absolument éviter la constipation, ou tout ce qui interrompt cette détermination. On peut y parvenir par les différens moyens capables d'exciter l'action des intestins (*a*).

(*a*) Comme il est certain que les vices du canal alimentaire se communiquent à l'estomac, & que la rétention des excrémens dans les intestins favorise l'indigestion & l'acidité, il est aisé de voir qu'il est essentiel, pour guérir la dyspepsie, d'entretenir la liberté du ventre: néanmoins on ne doit donner les purgatifs que dans les cas d'indigestion & de plénitude, & ne pas les réitérer

Mais il faut observer que toute évacuation considérable affoiblit cette action, & est en conséquence sujette à produire

souvent, parce qu'ils augmenteroient l'atonie des intestins, & aggraveroient tous les symptomes de la dyspepsie, comme on l'observe fréquemment : dans ces cas, le régime joint à l'exercice a souvent suffi pour obtenir la guérison ; néanmoins il est communément très-difficile de déterminer quel est le régime le plus convenable ; car le même agit différemment suivant la diversité des constitutions. Ainsi, les légumes resserrent les uns & relâchent les autres. D'ailleurs on trouve peu de malades qui veuillent s'astreindre à suivre exactement pendant un temps considérable le régime qui leur est prescrit ; l'on est en conséquence souvent obligé de recourir aux doux purgatifs.

La manne & les autres laxatifs saccharins sont très-doux, mais disposés à fermenter & à produire des vents : c'est pourquoi ils ne conviennent pas dans la dyspepsie.

Les sels neutres sont sujets aux mêmes inconvéniens que les purgatifs âcres ; si on les donne à petite dose, ils ne purgent point ; à une dose plus considérable, ils procurent une selle ou deux très-copieuses. En outre, les sels neutres, fréquemment réitérés, paroissent affoiblir les intestins, donner lieu à l'atonie & disposer à la flatulence. Quand ils purgent, ils rendent les malades sujets à la constipation, de même que les purgatifs âcres.

Les purgatifs âcres sont encore plus dangereux, en ce qu'il est difficile de borner leur action, & que donnés à petite dose, ils occasionnent une constriction considérable des intestins, sans procurer d'évacuation, comme il arrive quand on prescrit le jalap & la scammonée.

D'après ce qui vient d'être dit, il paroît qu'il faudroit tâcher de trouver un purgatif qui agisse uniquement sur les gros intestins. Il n'y a que les lavemens dont l'action est purement locale : ils sont en conséquence utiles dans la dyspepsie ; mais leur effet est de peu de durée. C'est à tort qu'on les a vantés comme capables de résoudre les concrétions polypeuses & les squirrhes.

L'aloës peut être regardé comme un remède qui agit légèrement sur les petits intestins, & stimule particulièrement les gros. M. Cullen a observé qu'il purgeoit aussi bien à petite dose qu'à grande dose ; cinq grains suffisent pour procurer une évacuation ; quinze ne purgent pas davantage, mais donnent des coliques. L'aloës a été recommandé de tout temps dans les cas de dyspepsie ; Galien, Dioscoride, Mesuë, Nicolas, l'ont regardé comme un remède très-convenable pour fortifier l'estomac, & l'expérience a confirmé les éloges qu'ils lui ont donnés : néanmoins on ne voit pas comment il agit : quand on le continue longtemps, il occasionne une irritation considérable des intestins, & excite le flux hémorrhoïdal : c'est pourquoi les anciens qui ont remarqué ces effets ont tenté de corriger l'aloës, & l'ont prescrit à grandes doses en l'unissant au mastic, au bdellium, à la gomme adragant & autres remèdes sans action, qui, en divisant l'aloës, modèrent l'irritation qu'il pourroit d'ailleurs produire. Mais M. Cullen pense que la meilleure manière de le donner, est de le

la constipation quand l'évacuation a cessé; de manière que les purgatifs qui procurent une grande évacuation, ne conviennent pas pour corriger la constipation habituelle: il faut donc tenter de détruire cette dernière par les médicamens qui ne font qu'exciter les intestins à se débarrasser plus facilement des matières qui y sont contenues, sans précipiter leur action, ou augmenter les excrétions qui se font dans leurs cavités; les purgatifs peuvent produire ces deux effets. Cependant je pense qu'il y a certains médicamens qui conviennent particulièrement dans ce cas, en ce qu'ils paroissent stimuler spécialement les gros intestins, & agir peu sur les parties supérieures du canal intestinal.

1211. Après avoir ainsi exposé les différens moyens de remplir notre seconde indication, je vais passer à la troisième, qui est, comme je l'ai dit, proprement l'indication curative, & qui consiste à rétablir le ton de l'estomac, dont je considère la perte comme la cause prochaine de la maladie, ou au moins comme sa partie principale. Je

joindre avec le savon & le sel commun, qui aident beaucoup son action. Les pilules d'Anderson, qui ont été long-temps renommées en Angleterre contre la dyspepsie, étoient composées d'aloës, de gentiane & de sel polychreste. Les pilules gourmandes ont été employées dans la même vue, depuis Mesuë jusqu'à nos jours, sous différentes dénominations: ainsi on les a nommées pilules de longue vie, &c. L'aloës entre aussi dans quantité d'autres recettes, tant solides que liquides, que l'on a décorées du nom de stomachiques; ce qui prouve qu'il peut être avantageux dans beaucoup de cas: cependant il faut l'éviter lorsque l'irritation est considérable, & préférer le soufre ou l'huile douce de ricin.

Le soufre est un laxatif utile lorsque l'estomac peut le supporter: mais il est difficile de le donner en assez grande dose pour qu'il agisse comme laxatif. Il convient dans les cas d'hémorrhoïdes & d'hemorragies utérines, parce qu'il ne stimule point; pour le rendre laxatif, il faut quelquefois en donner une once.

L'huile douce de ricin, donnée à petite dose, prévient la constipation, relâche sans exciter d'évacuation fort abondante, & ne laisse après son action aucune astriction ni aucune atonie.

Peut-être pourroit-on trouver parmi les végétaux indigènes des remèdes qui rempliroient la même indication. J'ai connu un homme attaqué depuis long-temps des symptomes les plus graves de dyspepsie, & qui étoit réduit à un état de maigreur extrême: le petit-lait, l'eau de veau & les autres rafraîchissans augmentoient la constipation; aucun purgatif ne pouvoit l'évacuer. On lui conseilla de prendre une forte décoction de la racine récente de parelle ou patience des marais: ce qui suffit pour lui relâcher le ventre & le guérir. Les cerises, les raisins & les fraises ont souvent produit le même effet.

rapporterai les moyens de remplir cette indication à deux chefs, dont l'un renfermera les moyens dont l'action s'exerce directement & particulièrement sur l'estomac même ; & le second, ceux qui, en agissant sur tout le système, communiquent de-là leurs effets toniques à l'estomac.

1212. Les médicamens qui agissent directement sur l'estomac, sont ou stimulans ou toniques.

Les stimulans sont salins ou aromatiques.

Les salins sont les acides ou les sels neutres.

Les acides de toutes espèces semblent avoir la puissance de stimuler l'estomac, & en conséqence d'augmenter souvent l'appétit ; mais les acides natifs peuvent d'ailleurs nuire, & devenir douteux dans la pratique, en ce qu'ils sont sujets à la fermentation. C'est pourquoi les acides que l'on a employés particulièrement avec succès, sont l'acide vitriolique (*a*), l'acide marin, & l'acide distillé des végétaux, tel que celui que donne l'eau de goudron : tous ces acides sont antizimiques, ou capables d'arrêter la fermentation.

Les sels neutres propres à remplir cette indication, sont spécialement ceux dans la composition desquels entre l'acide marin (*b*) ; cependant il y a lieu de présumer que toutes

(*a*) On a recommandé l'acide vitriolique combiné avec les aromates, tel qu'il se trouve dans l'élixir de vitriol ; mais il s'en faut de beaucoup que cette combinaison rende ce remède plus agréable ou plus efficace. L'acide marin étoit autrefois plus en usage.

L'acide végétal distillé a été aussi fort recommandé au commencement de ce siècle avec de l'eau de goudron ; mais il est aujourd'hui très-négligé. Sa vertu paroît bornée à la dyspepsie. L'eau de goudron agit sur l'estomac comme stimulant, en raison de l'acide végétal qu'elle contient ; car la manière dont on prépare le goudron est une espèce de distillation. Celui de Norwége est le meilleur, celui d'Angleterre ne contient point d'acide, parce que le gouvernement a observé qu'il étoit nuisible dans l'usage général du goudron. Mais on peut obtenir cet acide par la distillation ; & en l'affoiblissant avec de l'eau, on fait une eau de goudron extemporanée. Cependant, malgré les soins que l'on prend, il passe toujours un peu d'huile empyreumatique qui rend ce remède désagréable : c'est pourquoi M. Cullen a obtenu cet acide, en distillant des morceaux de sapin ; il l'a concentré par la rectification & entièrement privé du goût d'empyreume. Il a trouvé dans cet acide tout ce que l'on peut attendre de l'eau de goudron ; &, délayé dans l'eau, il le regarde comme un puissant stimulant dans la dyspepsie.

(*b*) Le sel marin stimule toutes les fibres, & le desir qu'ont tous les hommes, & même la plupart des animaux pour ce sel, semble annoncer que la nature l'a désigné pour être le stimulant de tout le

les espèces de sels neutres jouissent plus ou moins de la même vertu.

1213. Les aromatiques (*a*), & peut-être quelques autres

système. Dans bien des cas, ce sel est un moyen efficace de forcer l'estomac à retenir les alimens; souvent il a arrêté de violens vomissemens. La teinture apéritive de Mœbius, qui a été fort recommandée dans les foiblesses d'estomac, confirme ceci. Cette teinture est faite avec le sel de tartre plus que saturé d'acide marin; Mœbius y ajoutoit de l'alkali volatil, afin d'en augmenter la vertu apéritive; Hoffmann saturoit l'esprit de sel d'alkali volatil, & en obtenoit par l'évaporation, un sel qu'il regardoit comme un des meilleurs stomachiques. Les sels neutres, dans lesquels entre l'acide muriatique, conviennent dans les cas de dyspepsie; mais leur usage long-temps continué peut nuire. Tous les sels neutres agissent comme stimulans sur l'estomac & les intestins: ils ne produisent aucun effet sensible sur la lymphe coagulable: peut-être contribuent-ils à conserver la fluidité du sang; mais je soupçonne que c'est sans fondement qu'on les croit capables de résoudre les obstructions anciennes & confirmées des viscères: tous les remèdes de ce genre & même le savon ne peuvent passer en assez grande quantité dans la masse du sang pour produire un tel effet; les obstructions que l'on a cru avoir guéries par ces moyens, n'étoient souvent que des symptomes de dyspepsie dus à l'atonie de l'estomac & des intestins, au vice du suc gastrique, ou à des engorgemens passagers des glandes. On objectera inutilement que les obstructions étoient sensibles au tact, parce que ce signe trompe trop fréquemment pour que l'on puisse y compter. Des duretés qui appartenoient aux muscles du bas-ventre, ou des dilatations de quelques portions d'intestins en ont très-souvent imposé à cet égard, comme l'a prouvé fréquemment l'ouverture des cadavres dans des cas où l'on croyoit avoir des signes certains d'obstructions avant la mort.

(*a*) Les aromatiques raniment l'action de l'estomac, préviennent la flatulence & l'acidité, quelques-uns ont été nommés carminatifs à raison de la vertu dont ils jouissent de chasser les vents; mais cette vertu paroît difficile à expliquer. En supposant qu'il existe constamment un degré de flatulence dans l'estomac, entretenu par une espèce de constriction spasmodique du cardia, l'on pourroit croire que les aromatiques agissent comme antispasmodiques, & qu'ils donnent lieu à l'expulsion des vents, en dissipant le spasme. Mais cette explication n'est pas satisfaisante, car un peu d'eau de menthe poivrée excitera des rapports dans l'estomac de l'homme le plus sain. Ainsi, on ne peut supposer que les vents soient retenus par le spasme, puisqu'il n'existe pas dans l'état de santé. On pourra donner peut-être une raison plus simple de la manière d'agir des aromatiques, en admettant que l'air contenu dans l'estomac excite une sensation désagréable qui renverse le mouvement péristaltique, mais qui est trop foible pour donner lieu à l'ouverture du cardia: les parties les plus volatiles des aromatiques agissent peut-être sur l'estomac, en augmentant ce mouvement, & le rendent assez fort pour ouvrir le cardia & produire les rapports.

ſubſtances âcres, ſtimulent certainement l'eſtomac, puiſqu'ils préviennent l'aceſcence & la flatulence que les alimens tirés des végétaux ſont capables de produire ; mais leur ſtimulus n'eſt que paſſager : d'ailleurs, quand on les réitère fréquemment, & que l'on en prend une grande quantité, ils peuvent affoiblir le ton de l'eſtomac.

1214. Les toniques que l'on emploie pour fortifier le ton de l'eſtomac ſont les amers, ſeuls ou combinés avec les aſtringens, & les ferrugineux.

Les amers ſont certainement des médicamens toniques (a), relativement à l'eſtomac & à tout le ſyſtême ; mais on a remarqué que leur uſage long-temps continué détruiſoit le ton de l'eſtomac & de tout le ſyſtême ; je ne puis déterminer ſi cela dépend uniquement de leur action tonique réitérée, ou de quelque puiſſance narcotique qui eſt reunie à la vertu tonique dont ils jouiſſent.

1215. Il eſt probable que les amers & les aſtringens combinés enſemble, ont plus d'efficacité comme toniques que chacun d'eux pris ſéparément ; & je penſe que cette combinaiſon ſe trouve dans l'écorce du Pérou, qui eſt par conſéquent un tonique puiſſant, tant pour l'eſtomac que pour tout le ſyſtême. Mais j'ai quelque raiſon de ſoupçonner que ſon uſage long-temps continué, peut détruire, de même que les amers, le ton de l'eſtomac & de tout le ſyſtême.

1216. On peut employer les ferrugineux comme toniques,

(a) Les amers ſont ſimples ou combinés, ſoit avec un aromatique, ſoit avec une matière ſaline. Ainſi, la gentiane eſt un amer ſimple : l'écorce d'orange eſt un amer combiné avec un aromatique. Les fleurs de camomille contiennent un amer joint à une matière ſaline. Mais il n'eſt pas poſſible de déterminer en quoi ils diffèrent relativement à leurs effets. Les amers ſimples ſemblent ſtimuler l'eſtomac : car quand on les donne dans l'eau chaude, ils ſont émétiques & même purgatifs. Mais on peut dire que leurs effets ſont alors dus au ſentiment déſagréable qu'ils excitent, en ce que leur vertu ſtimulante n'eſt nullement démontrée. Au contraire, il n'y a pas de doute qu'ils agiſſent comme toniques & fortifians. C'eſt de-là que dépend la vertu du quinquina, qui eſt augmentée par ſon union avec les aſtringens.

L'on a recommandé auſſi contre la foibleſſe d'eſtomac, la racine de colombo & la fève de S. Ignace ; mais on ne peut continuer ces remèdes long-temps : ils ſont toujours nuiſibles quand on les donne à grande doſe ; & le dernier même, qui eſt l'amer le plus actif que nous connoiſſions, eſt ſi pernicieux, qu'on doit le bannir de la pratique de médecine, ce qui prouve combien les amers approchent des poiſons.

ſous différentes formes (*a*), & en donner une grande quantité ſans danger. On les a ſouvent preſcrits ſous la forme d'eaux minérales, avec un ſuccès apparent. Je n'oſe cependant déterminer d'une manière poſitive, ſi cela eſt dû au fer qui entre dans la compoſition de ces eaux, ou à quelques autres circonſtances qui accompagnent leur uſage; mais la dernière opinion me paroît la plus probable.

1217. Les remèdes qui fortifient l'eſtomac, en agiſſant ſur tout le corps, ſont l'exercice & le froid.

Comme l'exercice fortifie tout le corps, il doit également fortifier l'eſtomac (*b*): mais il le fait d'une manière particulière, en favoriſant la tranſpiration, & en excitant l'action des vaiſſeaux de la ſurface du corps, qui ont une ſympathie particulière avec les fibres muſculaires de l'eſtomac: ceci explique principalement pourquoi les exercices de geſtation, qui ne ſont pas des plus puiſſans pour fortifier le ſyſtême, contribuent cependant beaucoup à fortifier l'eſtomac, & nous en avons une preuve remarquable dans les effets de la navigation. Lorſque l'on veut fortifier le ſyſtême général, il faut éviter la fatigue: l'uſage de l'exercice du corps eſt, en conſéquence, douteux; c'eſt peut-être pour cette raiſon que l'on a fréquemment obſervé que l'exercice du cheval étoit un des moyens les plus puiſſans de fortifier l'eſtomac, & de guérir la dyſpepſie.

1218. Le ſecond remède général de la dyſpepſie, eſt le froid, que l'on peut employer de deux manières différentes:

(*a*) Le fer, de même que les autres ſubſtances métalliques, eſt tonique: on peut l'employer ſans danger; mais ſa vertu tonique eſt foible, & il n'a nullement la puiſſance d'augmenter les ſecrétions & les excrétions, comme Stahl l'avoit imaginé; il fortifie l'eſtomac. Ses diverſes préparations diffèrent peu en efficacité; on doit cependant, quand on le peut, préférer les eaux minérales où le fer eſt contenu ſous ſa forme ſaline, parce que diſſout dans l'eau, il agit mieux ſur l'eſtomac. Il faut aller prendre ces eaux à leurs ſources, parce que le grand air & l'exercice contribuent beaucoup à en augmenter l'efficacité.

(*b*) L'action des muſcles fortifie toutes les fibres muſculaires & agit même ſur l'eſtomac. C'eſt pourquoi l'on voit rarement ceux qui travaillent être attaqués de dyſpepſie. La promenade à l'air frais eſt un bon exercice quand les malades ne ſont pas trop affoiblis; celui du cheval eſt un ſouverain remede, parce qu'il occupe l'eſprit & diſſipe les idées triſtes qui tourmentent communément ceux qui vont en voiture. Il faut cependant éviter de ſe livrer à cet exercice immédiatement après avoir mangé, parce qu'il troubleroit la digeſtion.

ſavoir, en expoſant le malade à l'air froid, ou en appliquant de l'eau froide ſur tout ſon corps. Il eſt probable qu'il eſt néceſſaire, pour que l'homme conſerve la ſanté, que l'atmoſphère qui l'environne ſoit conſtamment à un certain degré de froid beaucoup au-deſſous de celui de la température de ſon corps même. Ce degré de froid paroît fortifier les vaiſſeaux de la ſurface du corps, & par conſéquent les fibres muſculaires de l'eſtomac. Mais de plus, l'on ſait parfaitement que quand l'exercice du corps eſt ſuffiſant pour entretenir une détermination vers la ſurface, capable d'empêcher le froid de produire une conſtriction totale des pores, un certain degré de froid de l'atmoſphère, réuni à un tel exercice, augmente la tranſpiration. On ne peut douter, d'après l'appétit vif qui ſurvient communément dans ces circonſtances, que le ton de l'eſtomac ne ſoit conſidérablement fortifié par l'action d'un pareil froid. C'eſt pourquoi l'air froid, réuni à l'exercice, eſt un des plus puiſſans toniques pour l'eſtomac (*a*): ceci explique pourquoi l'exercice que l'on fait dans l'intérieur des maiſons, ou dans des voitures fermées, n'eſt pas auſſi utile pour remplir cette indication que celui que l'on fait en plein air.

1219. On peut concevoir d'après le même raiſonnement, que l'application de l'eau froide, ou le bain froid (*b*), doit être un puiſſant moyen de fortifier le ton de l'eſtomac, parce qu'il agit comme tonique ſur tout le ſyſtême en

(*a*) L'air froid fortifie tout le ſyſtême, excite l'appétit, & augmente la tranſpiration. Les chambres chaudes, au contraire, ſuffiſent pour produire la dyſpepſie. On doit auſſi recommander les boiſſons froides, & ne permettre de boire chaud que quand l'eſtomac eſt ſujet à la gaſtrodynie & aux affections ſpaſmodiques.

(*b*) Le bain froid met tout le corps en action, & ſur-tout les petits vaiſſeaux. C'eſt pourquoi ceux qui uſent du bain froid ſont moins ſujets aux maladies qui ſont produites par la tranſpiration ſupprimée. On a fréquemment vu des perſonnes ſujettes au rhume recouvrer par le bain froid la force des petits vaiſſeaux, de manière à ſoutenir impunément les viciſſitudes du froid & du chaud. Le bain froid, de même que les autres remèdes, doit être continué long-temps; on peut en faire uſage toute l'année, excepté l'hiver. Les perſonnes graſſes peuvent ſe baigner tous les jours, mais celles qui ſont maigres, ne ſe baigneront que deux ou trois fois par ſemaine. Il faut auſſi remarquer que quand les viſcères du bas-ventre ſont fort engorgés, le bain froid, loin de convenir, augmente les ſymptomes de dyſpepſie, en déterminant une trop grande quantité de ſang vers ces parties.

général & ſpécialement parce qu'il excite en même temps l'action des petits vaiſſeaux de la ſurface du corps.

1220. Tels ſont les remèdes que l'on doit employer pour obtenir la cure radicale de la dyſpepſie idiopathique. On pourroit peut-être croire que je devrois auſſi parler dans ce chapitre des différens cas où cette maladie eſt ſympathique. Mais on s'appercevra facilement que cela ne peut ſe faire convenablement ſans traiter de toutes les maladies dont la dyſpepſie eſt le ſymptome : ce qui ſeroit déplacé ici. J'ai déjà rempli cet objet en partie, & je le traiterai plus complètement dans le cours de cet ouvrage. Il peut être en même temps convenable d'obſerver qu'il eſt moins eſſentiel de faire des diſtinctions entre la dyſpepſie idiopathique & ſymptomatique, qu'entre beaucoup d'autres cas de maladies idiopathiques & ſympathiques : car les différentes eſpèces de dyſpepſie ſympathique étant dues à une perte de ton dans quelque autre partie du ſyſtême, qui de-là ſe communique à l'eſtomac; quand le ton de ce viſcère eſt rétabli, il peut ſe communiquer de la même manière à la partie primitivement affectée : c'eſt pourquoi les remèdes qui conviennent dans la dyſpepſie idiopathique, peuvent ſouvent être mis en uſage utilement dans la dyſpepſie ſympathique, & ſont même fréquemment ceux que l'on emploie principalement dans ce cas (*a*).

1221. Il me reſte encore à expoſer ici, pour compléter cet objet, comment on doit pallier quelques autres ſymptomes urgens, différens de ceux dont j'ai parlé plus haut. Mais je penſe qu'il ſuffit de dire à ce ſujet, que les ſymptomes qui exigent particulièrement d'être diſſipés ſur-le-champ, ſont la flatulence, la chaleur vers la région du cœur, d'autres eſpèces de douleurs dans la région de l'eſtomac, & le vomiſſement.

Les dyſpeptiques, ou ceux dont la digeſtion ſe fait difficilement, ſuppoſent communément que toute leur maladie conſiſte dans la flatulence. Il eſt évident qu'ils ſe trompent en cela : néanmoins, quoique la flatulence ne puiſſe entièrement ſe guérir qu'en corrigeant la foibleſſe de l'eſtomac par les moyens indiqués ci-deſſus, la diſtenſion de l'eſtomac produite par les vents, peut cependant être modérée par les remèdes que l'on nomme carminatifs, ou par les médicamens

(*a*) Ainſi, dans la dyſpepſie produite par la goutte rentrée, l'on recommande les remèdes capables de fortifier l'eſtomac.

qui font sortir des vents de l'estomac : tels sont les différens antispasmodiques, dont le plus efficace est l'æther vitriolique (*a*).

On peut modérer la chaleur que ressent le malade vers la région du cœur par les absorbans, les antispasmodiques, ou les adoucissans (*b*).

Les autres douleurs de l'estomac peuvent quelquefois être modérées par les carminatifs ; mais l'on obtiendra cet effet avec encore plus de certitude des narcotiques (*c*).

Le moyen le plus efficace de guérir le vomissement est de donner les narcotiques en lavemens (*d*).

(*a*) On peut, dans ce cas, donner une cuillerée à café d'æther sur deux cuillerées d'eau : mais souvent les différentes préparations d'opium calment également la flatulence, quand elle est l'effet du spasme. Ainsi, on peut mêler le laudanum avec l'eau de menthe & l'esprit de nitre dulcifié, ou donner l'opium en substance. Quelques auteurs ont recommandé la teinture de castoreum & l'assa-fœtida ; mais il paroît que l'on doit peu compter sur leur efficacité.

(*b*) Ces remèdes conviennent particulièrement lorsque ce symptome dépend de l'acidité. M. Cullen a remarqué que l'extrait de réglisse produisoit dans ce cas de très-bons effets. Cet extrait est une substance mucilagineuse qui adoucit la toux ; parvenu à l'ésophage & au cardia, il défend ces parties de l'acidité & la modère. On peut l'unir à la gomme arabique, qui est aussi très-avantageuse dans la cardialgie.

Le lait est aussi très-convenable : quoiqu'il tende à l'acide, il enveloppe celui qui est déjà formé, parce que les parties coagulables du lait attirent les acides. Je l'ai souvent prescrit avec succès en même temps que le quinquina, dans des cas de cardialgie accompagnée de rapports acides & de vomissemens fréquens, contre lesquels on avoit employé inutilement tous les autres remèdes.

(*c*) Ces douleurs d'estomac constituent la gastrodynie, que l'on peut regarder comme une affection spasmodique ; c'est pourquoi l'æther, l'alkali volatil & le musc, sont les remèdes qui y conviennent le mieux. On a encore recommandé un remède où les vertus narcotiques & stimulantes sont combinées ensemble : ce remède est l'eau-de-vie, qui est un puissant antispasmodique ; mais son usage long-temps continué, affoiblit considérablement le ton de l'estomac.

(*d*) On peut, dans ce cas, donner cinquante gouttes de laudanum en lavement. Si on le faisoit prendre par la bouche, le malade le revomiroit, & il pourroit même augmenter les douleurs.

CHAPITRE III.

De l'Hypochondrie, ou de l'affection hypochondriaque, communément appelée vapeurs.

1222. Il y a chez certaines personnes un état de l'ame qui se reconnoît par le concours des circonstances suivantes: une langueur, une indifférence, ou un défaut de résolution ou d'activité pour toute espèce d'entreprises; une disposition au sérieux, à la tristesse & à la timidité; la crainte que tous les événemens à venir ne se terminent malheureusement ou de la manière la plus fâcheuse: c'est pourquoi les soupçons les plus légers donnent souvent lieu dans ce cas de redouter un mal considérable. Ces sortes de personnes sont particulièrement attentives à l'état de leur santé: le moindre changement de sensation qu'elles éprouvent dans leur corps suffit pour les occuper sérieusement; & toute sensation extraordinaire, quelquefois la plus légère, leur fait redouter un grand danger, & la mort même. Leur croyance & leur persuasion sont communément des plus opiniâtres relativement à ces sensations & à ces craintes (*a*).

(*a*) Cette maladie est toujours réunie à la dyspepsie: les symptomes qui constituent son caractère particulier & qui la distinguent de la dyspepsie, sont la langueur, la tristesse & la crainte, dont sont affectées des personnes d'un tempérament mélancolique, sans aucune cause raisonnable. N. C.

Il y a dans cette maladie un certain état du corps, qui répond à un état particulier de l'esprit, en raison de leur influence mutuelle. L'état du corps produit une atonie du sensorium qui fait naître la langueur, la tristesse & autres effets semblables. L'on ne peut expliquer comment cet état de l'esprit peut être produit par un tempérament accompagné de fibres sèches rigides & de la pléthore veineuse qui s'observe chez les mélancoliques. Néanmoins l'auteur pense que l'on peut faire usage de cet état du système pour distinguer la dyspepsie de l'hypochondrie. La première est accompagnée de fibres lâches & d'un tempérament sanguin: la seconde commence toujours par le sensorium commun; la dyspepsie n'en est que la conséquence: c'est pourquoi l'hypochondrie se termine souvent par la mélancolie, la manie, la paralysie, qui annoncent que le sensorium commun est affecté.

M. Cullen ne reconnoît qu'une espèce d'hypochondrie idiopa-

1223. Cet état de l'esprit constitue l'hypochondriasis des auteurs. Voyez *Linnæi genera morborum*, *gen. 76*; *Sagari*

thique, qui est celle que Sauvages désigne par l'épithète de mélancolique, dont le caractère est à-peu-près le même que celui que nous avons donné plus haut.

Sauvages admet une hypochondrie qu'il appelle *algida*. Ceux qui en sont attaqués se plaignent non-seulement de vents, de constipation, d'hémorroïdes, de soubresauts convulsifs aux approches du sommeil, de pulsations, de borborygmes dans les hypochondres, de vertiges, de céphalalgie, de constriction de la poitrine, &c. ils sont, en outre, affectés tant l'été que l'hiver, de catarrhe, & d'un froid continuel, particulièrement sensible à la tête, de manière qu'ils sont obligés de se couvrir l'été comme l'hiver, & ils ne cessent d'éprouver ce sentiment de froid que quand il survient une sueur légère : ils sont sujets à des sueurs nocturnes qui les font maigrir; les douches des eaux thermales augmentent la maladie qui est très-rebelle. Sauvages dit l'avoir vu produite par l'excès de mercure donné à contre-temps ; cette maladie paroît être une complication de symptomes qui sont l'effet de l'épuisement; mais M. Cullen avoue qu'il ne sait à quel genre la rapporter.

Fracassini admet les espèces suivantes d'hypochondrie, que M. Cullen croit avoir été imaginées d'après une théorie peu certaine.

1°. L'hypochondrie bilieuse. Cette espèce est la plus rare de toutes, & est réunie au tempérament bilieux : le malade se plaint fréquemment de douleur & pesanteur de tête, de vertiges, de tintement d'oreilles, de difficulté de respirer, de palpitation, de douleurs des membres & des reins, de cardialgie, de colique bilieuse, de gastrodynie, d'amertume de la bouche & de constipation : souvent la tristesse & la morosité augmentent au point de rendre le malade audacieux; il devient d'une telle pétulence, qu'il ne peut rien supporter. La maigreur, la vélocité du pouls, la chaleur & la sécheresse de la peau se réunissent bientôt aux symptomes précédens.

2°. L'hypochondrie sanguine, qui est réunie aux signes de pléthore, & qui est l'effet des évacuations habituelles supprimées ou de l'excès de nourriture. Cette espèce est également rare.

3°. L'hypochondrie pituiteuse. Cette espèce attaque ceux qui sont d'un tempérament froid & humide, dont les solides sont mols, peu élastiques, le sang appauvri, la bile peu active, chez lesquels la circulation du sang est lente & les passions sont peu vives ; le pouls est mol chez ces sortes de malades, la chaleur est peu considérable & le sommeil plus long : ils ont moins d'audace, & sont plus foibles de corps & d'esprit : ils sont facilement abattus par le chagrin : ce qui donne lieu aux différens symptomes de dyspepsie qu'ils éprouvent.

On doit regarder comme symptomatiques les différentes variétés qu'offre l'hypochondrie quand elle est compliquée avec l'hystéricisme, la phthisie, l'asthme, la pierre, la tympanite.

Syſtema ſymptomaticum, claſſe xiij, gen. v. Le même état ſe nomme communément *vapeurs*. Quoique ce terme ſoit fondé ſur une fauſſe théorie, & par conſéquent impropre, je demande la permiſſion de m'en ſervir ici un moment, pour un motif qu'il ſera aiſé de connoître.

1224. Les vapeurs ou l'état de l'eſprit dont j'ai donné la deſcription plus haut, ont, de même que les autres états de l'ame, une connexion avec un certain état du corps que nous devons tâcher de connoître, afin de pouvoir le traiter comme une maladie, par le ſecours de la médecine.

1225. Cependant cet état du corps n'eſt pas fort aiſé à déterminer : car l'on peut s'appercevoir qu'il varie beaucoup dans ces différentes occaſions ; les vapeurs étant quelquefois combinées avec la dyſpeſie, d'autres fois avec l'effection hyſtérique & avec la mélancolie, qui ſont des maladies qui paroiſſent dépendre d'états du corps très-différens.

1226. Les vapeurs ſont fréquemment combinées avec la dyſpepſie, même dans des circonſtances très-différentes en apparence. Je deſirerois pouvoir ſpécialement déterminer ces différentes circonſtances; j'obſerverai qu'il y en a évidemment deux genres différens : car, premièrement, la maladie attaque les jeunes perſonnes des deux ſexes, qui ſont d'un tempérament ſanguin, & dont l'habitude du corps eſt lâche & flaſque; ſecondement, elle ſe manifeſte chez les perſonnes des deux ſexes avancées en âge, qui ſont d'un tempérament mélancolique, & dont l'habitude du corps eſt ferme & rigide.

1227. Je conſidère ces deux différentes combinaiſons de vapeurs & de dyſpepſie comme deux maladies diſtinctes, que l'on doit particulièrement diſtinguer par le tempérament qui domine chez ceux qui en ſont affectés.

La dyſpepſie exiſte ſouvent ſans les vapeurs chez les perſonnes d'un tempérament ſanguin; & quand les vapeurs ſe trouvent réunies à la dyſpepſie chez de tels tempéramens, on peut les conſidérer, peut-être toujours, comme un ſymptome de l'affection de l'eſtomac; c'eſt pourquoi je voudrois conſerver encore, à cette combinaiſon de dyſpepſie & de vapeurs, le nom de *dyſpepſie*, & la conſidérer comme conſtituant ſtrictement la maladie que j'ai traitée dans le chapitre précédent.

La combinaiſon de la dyſpepſie & des vapeurs dans les tempéramens mélancoliques, de même que les vapeurs ou

la tournure d'esprit particulière à ce tempérament, qui ressemble à celle que j'ai décrite plus haut dans 1222, sont des circonstances essentielles à cette maladie : mais cette tournure d'esprit se trouve souvent jointe à un petit nombre de symptomes de dyspepsie, ou seulement à des symptomes légers; & même, quand ces derniers existent, ils paroissent être plutôt les effets du tempérament général, que d'une affection primitive ou locale de l'estomac; je considère en conséquence cette combinaison comme une maladie fort différente de la première, & je voudrois lui appliquer strictement la dénomination d'hypochondrie.

1228. Après avoir ainsi indiqué une distinction entre la dyspepsie & l'hypochondrie, je vais présentement, en faisant usage de ces termes dans le sens stricte dont j'ai parlé plus haut, donner quelques observations qui pourront, à ce que je crois, éclaircir ce sujet, & établir plus clairement & plus parfaitement la distinction que j'ai proposée.

1229. La dyspepsie se manifeste souvent dans les premières années de la vie, & fréquemment elle diminue beaucoup à mesure que l'âge avance; mais l'affection hypochondriaque paroît rarement dans la jeunesse : le plus communément elle ne se manifeste que dans un âge plus avancé; & ce qui est encore plus certain, c'est que, quand elle existe une fois, elle augmente toujours à mesure que l'on approche de la vieillesse.

Ceci paroît être particulièrement éclairci, par l'observation des changemens qui ont coutume de survenir pendant le cours de la vie dans l'état de l'esprit. Dans la jeunesse, l'esprit est gai, actif, inconsidéré & changeant; mais à mesure que l'on avance en âge, l'esprit devient par degrés plus sérieux, plus lent, plus circonspect & plus ferme, jusqu'à ce qu'enfin, dans la vieillesse, l'état sombre, timide, méfiant & opiniâtre des tempéramens mélancoliques, soit plus parfaitement caractérisé. Les causes morales, il est vrai, contribuent beaucoup à ces changemens : mais il est en même temps évident que le tempérament du corps détermine ces causes morales à produire leurs effets plutôt ou plus tard, & à un degré plus ou moins considérable. Le tempérament sanguin retient plus long-temps le caractère de la jeunesse : le tempérament mélancolique, au contraire, amène de meilleure heure les manières de la vieillesse.

1230. Il paroît, d'après tout ce que je viens de dire, que l'état de l'esprit qui accompagne & distingue spécialement

l'hypocondrie, est l'effet de cette même rigidité des solides, de l'engourdissement de la puissance nerveuse, & de l'équilibre particulier entre le systême veineux & le systême artériel, qui se manifestent dans un âge avancé, & qui, dans tous les temps de la vie, existent plus ou moins chez les tempéramens mélancoliques. En conséquence, s'il y a encore quelque chose qui ressemble à cet état de l'esprit dans la dyspepsie qui survient dans la jeunesse chez les tempéramens sanguins, & chez ceux dont l'habitude du corps est lâche, cela doit dépendre d'un état différent du corps, & probablement de l'état foible & mobile de la puissance nerveuse.

1231. On voit, d'après tout ce que je viens de dire, que l'affection spasmodique domine particulièrement dans la dyspepsie, & que souvent l'affection de l'esprit n'y existe pas, ou que quand elle existe, elle est presque toujours très-légère : dans l'hypochondrie, au contraire, l'affection de l'esprit est plus constante, & les symptomes de dyspepsie, ou les affections de l'estomac, n'existent souvent pas, ou sont très-légères.

Je pense que l'affection de l'esprit est communément différente dans les deux maladies. Dans la dyspepsie, il n'y a souvent qu'une espèce de langueur & de timidité qui se dissipe facilement; dans l'hypochondrie, au contraire, il y a généralement une crainte relativement aux événemens à venir, qui ne roule que sur des objets très-fâcheux & que rien ne peut détruire.

Ces deux maladies se distinguent encore par quelques autres circonstances. La dyspepsie, comme je l'ai dit, est souvent une affection symptomatique : mais l'hypochondrie est peut-être toujours une maladie primitive & idiopathique.

Comme la foiblesse peut être produite par un grand nombre de causes différentes, la dyspepsie est une maladie fréquente; l'hypochondriasis, au contraire, qui dépend d'un tempérament particulier, est plus rare.

1232. Après avoir ainsi tenté de distinguer les deux maladies, je pense qu'il sera aisé de connoître la nature particulière & la cause prochaine de l'*hypochrondrie;* je vais, en conséquence, parler du traitement qui lui convient.

Les affections du corps, & en particulier de l'estomac, étant ici les mêmes que dans le cas de dyspepsie, on pourroit supposer que la méthode curative devroit aussi être la même; c'est pourquoi l'on a admis peu de distinction dans

la pratique (*a*) : mais je suis persuadé qu'il est souvent nécessaire de la varier.

1233. On peut être fondé à suivre ici la même indication préservative (*b*), qui a été établie la première dans la cure de la dyspepsie (1202) ; mais je ne puis traiter ce sujet aussi clairement ou aussi complètement que je le desirerois, parce que je n'ai pas encore eu assez d'occasions de faire les observations que je crois nécessaires pour déterminer quelles sont les causes éloignées de l'hypochondrie ; & je ne puis guère faire usage des observations des autres médecins, qui n'ont que rarement ou jamais admis de distinction entre les deux maladies. Il est vrai que ce que l'on a dit relativement aux causes éloignées de la mélancolie, pourra souvent s'appliquer à l'hypochondrie dont je parle ici ; mais l'objet de la première a été tellement enveloppé d'une théorie douteuse, que je trouve qu'il est difficile de choisir les faits qui pourroient proprement & strictement s'appliquer à la dernière. C'est pourquoi je remets à traiter ce sujet dans une autre occasion ;

(*a*) Un grand nombre d'auteurs ont traité, sous le nom d'affection hypochondriaque, les symptomes qui produisent les embarras du système de la veine porte, ou les obstructions des viscères du bas ventre. Ils ont, en conséquence, insisté principalement sur les laxatifs & les apéritifs, & n'ont pas fait attention à l'état particulier de l'ame.

Le flux hémorrhoïdal, les déjections atrabilaires, les sueurs, le retour des accès de goutte, les varices ont quelquefois guéri l'hypochondrie symptomatique ; mais ces évacuations sont très-rarement utiles dans celle qui est idiopathique ; l'on doit se conduire en conséquence dans le traitement de cette maladie, & compter peu sur les évacuans.

(*b*) Cette indication consiste particulièrement à éviter les causes éloignées. L'on tâchera sur-tout de dissiper l'esprit, & l'on recommandera un exercice très-modéré ; car, s'il est porté trop loin, il peut irriter & devenir en conséquence très-pernicieux. On a remarqué que personne ne souffroit plus de l'hypochondrie que les pauvres, quand ils en étoient affectés, parce que leurs travaux les irritent ; & l'indolence rend communément les mélancoliques moins sujets à cette maladie, sur-tout quand ils s'abstiennent des causes éloignées, telles que les narcotiques, le thé, l'eau-de-vie, l'excès de Vénus, & les nourritures abondantes ; car toutes ces causes augmentent l'état d'engourdissement qui existe dans cette maladie.

Le froid & l'humidité aggravent l'hypochondrie : quoiqu'il ne paroisse pas y avoir dans cette maladie de perte de ton des petits vaisseaux, les habitans du nord se trouvent soulagés en passant dans les régions méridionales. Cependant la rigidité des fibres y rend l'hypochondriacisme plus commun que dans les pays du nord.

Néanmoins je suis persuadé que ce que j'ai dit sur la nature de la maladie, & que les remarques que j'aurai occasion de faire en examinant la méthode curative, pourront suppléer, jusqu'à un certain point, à ce que j'ai omis relativement aux causes éloignées.

1234. La seconde indication que j'ai (*a*) admise pour la cure de la dyspepsie (1201) peut être encore placée convenablement ici; mais elle exige aussi quelque distinction dans son exécution.

1235. L'anorexie & l'amas de crudités dans l'estomac, ne se rencontrent pas aussi communément dans l'hypochondrie que dans la dyspepsie; c'est pourquoi le vomissement (1204) n'est pas aussi souvent nécessaire dans la première maladie que dans la dernière (*b*).

1236. Le symptome d'excès d'acidité qui est produit par l'évacuation lente des matières contenues dans l'estomac chez les tempéramens mélancoliques, est souvent porté à un degré très-considérable dans l'hypochondrie; on doit donc le prévenir & le corriger avec le plus grand soin, pour la raison indiquée dans 1205. C'est pourquoi les différens alkalis, & les autres moyens de prévenir l'acidité, doivent être mis en usage dans l'hypochondrie avec les mêmes attentions & les mêmes considérations que dans 1206 & suivans: il faut néanmoins ajouter que la manière d'exciter l'action de l'estomac, dont il est question dans le paragraphe cité, doit être entendue un peu différemment, comme je l'expliquerai par la suite.

1237. La constipation qui accompagne très-constamment l'hypochondrie, communément même à un degré considérable, y est aussi nuisible que dans la dyspepsie. On peut y remédier par les mêmes moyens (*c*), tant dans le premier

(*a*) Cette indication consiste à éloigner les symptomes particuliers, & à aider la digestion.

(*b*) On peut ajouter que l'hypochondrie dépendant principalement de l'affection du sensorium commun, les vomitifs ne doivent pas y être aussi utiles que dans la dyspepsie. C'est faute d'avoir établi une distinction convenable entre ces deux maladies, ou d'après une fausse théorie, que quelques auteurs, persuadés que le foyer de l'affection hypochondriaque résidoit dans l'estomac, ont prétendu que le vomitif étoit le principal remède que l'on devoit employer.

(*c*) Quand il n'y a pas encore de marques d'acidité dans l'estomac, on peut tenir le ventre libre par l'usage des fruits acescens bien mûrs, qui nuisent dans la dyspepsie à cause de la perte de ton

cas que dans le second, & on doit les employer avec les mêmes restrictions que dans 1210.

1238. C'est spécialement à l'égard de la troisième indication que (*a*) j'ai établie pour la cure de la dyspepsie (1201), qu'il faut admettre une différence dans la pratique pour la guérison de l'hypochondrie, & souvent suivre une méthode directement opposée à celle qui convient dans le cas de dyspepsie.

1239. Les principaux remèdes de la dyspepsie sont les toniques, qui ne me paroissent ni nécessaires ni sûrs (*b*) dans l'hypochondrie; car il n'y a pas dans cette dernière de perte de ton, mais un défaut d'activité auquel il faut remédier.

Les eaux minérales ferrugineuses ont été communément employées dans l'hypochondrie, & ont eu un succès apparent; mais ce succès doit probablement être attribué à l'agrément & à l'exercice qui accompagnent ordinairement l'usage de ces eaux, plutôt qu'à la vertu tonique de la petite quantité de fer qu'elles contiennent. Il est possible cependant que l'eau minérale, en favorisant les excrétions, contribue à modérer la maladie.

1240. Le bain froid est souvent souverainement utile aux dyspeptiques, & il semble que, comme stimulant général, il peut être aussi quelquefois utile aux hypochondriaques; mais cela n'arrive pas communément (*c*): au contraire, le bain chaud, qui est nuisible aux dyspeptiques, est souvent très-avantageux aux hypochondriaques.

& de l'excès d'acidité qui entretiennent la maladie. Les sels neutres conviennent comme laxatifs. Le tartre soluble est très-utile dans l'hypochondrie & la manie. Les relâchans, l'eau tiède, le petit-lait, les décoctions d'orge & tous les remèdes capables de modérer la sensibilité & de détruire le spasme, sont très-utiles dans l'affection hypochondriaque; mais leur usage demande à être long-temps continué.

(*a*) Cette indication est de fortifier le ton de l'estomac.

(*b*) Les stimulans qui n'agissent que sur l'estomac sont très-peu utiles dans l'hypochondrie, & n'ont même d'effet qu'autant qu'ils stimulent le sensorium. Les amers & les ferrugineux ne conviennent que pour prévenir quelques symptomes de relâchement; mais ils sont en général nuisibles, parce qu'ils peuvent augmenter la rigidité des fibres.

(*c*) Les bains froids nuisent toujours dans l'hypochondrie, quand on en fait constamment usage, parce qu'ils augmentent la rigidité des fibres.

1241. Une autre preuve de la néceſſité d'admettre une pratique oppoſée dans les deux maladies, & qui éclaircit leur nature reſpective, c'eſt que l'uſage du thé & du café, toujours nuiſible aux dyſpeptiques, eſt communément fort utile aux hypochondriaques.

1242. L'exercice, en fortifiant le ſyſtême, produit le même effet ſur l'eſtomac; c'eſt ſpécialement parce qu'il augmente la tranſpiration qu'il ranime l'action de l'eſtomac, & il eſt pour cette raiſon un des remèdes les plus utiles dans la dyſpepſie; mais de plus, il eſt également utile dans l'hypochondrie, parce que, en augmentant la tranſpiration (*a*), il excite l'activité de l'eſtomac; néanmoins, dans le dernier cas, il eſt encore plus utile, comme je vais l'expliquer; par l'effet qu'il produit ſur l'ame, que par ſon action ſur le corps.

1243. Il eſt à propos de conſidérer maintenant l'article le plus important de la pratique dans cette maladie; ſavoir, le traitement qui convient à l'eſprit, dont l'affection accompagne quelquefois la dyſpepſie, mais conſtitue toujours particulièrement la circonſtance principale de l'hypochondrie. Ce que je vais propoſer ici, peut s'appliquer aux deux maladies; mais j'aurai plus conſtamment l'hypochondrie en vue.

1244. L'art de diriger l'eſprit, chez les hypochondriaques, eſt ſouvent délicat & difficile. L'intime perſuaſion qui domine généralement chez ces ſortes de malades, ne permet pas de traiter leurs ſenſations comme imaginaires, ni de conſidérer leurs craintes comme dépourvues de fondement, quoique le médecin en ſoit perſuadé à l'égard des unes & des autres. C'eſt pourquoi il ne faut pas avoir recours à la raillerie ou au raiſonnement vis-à-vis de ces ſortes de malades.

C'eſt, dit-on, l'uſage des hypochondriaques de changer fréquemment de médecin; & en effet, ils le font ſouvent conſéquemment: car on ne peut pas ſuppoſer qu'un médecin qui ne reconnoît pas la réalité de la maladie, prenne beaucoup de peines pour la guérir, ou pour écarter le danger qu'il ne craint nullement.

(*a*) Sanctorius a obſervé que la tranſpiration ſupprimée contribuoit beaucoup à l'abattement de l'eſprit; c'eſt pourquoi l'exercice modéré eſt utile aux hypochondriaques, en augmentant la tranſpiration.

S'il est jamais permis de donner quelque remède innocent pour plaire au malade, il semble que c'est dans le traitement des hypochondriaques, qui, ne s'occupant que des moyens de trouver du soulagement, sont fous de médicamens, & qui, quoique souvent trompés dans leurs espérances, prennent cependant encore tout remède nouveau qu'on leur propose.

1245. Il est de la nature de l'homme de se laisser aller à toutes les émotions actuelles (*a*); en conséquence, l'hypochondriaque chérit ses craintes, &, attentif à la moindre sensation, il trouve dans des bagatelles aussi légères que l'air, de quoi confirmer fortement ses craintes. La cure consiste donc particulièrement à interrompre l'attention du malade, ou à la porter sur d'autres objets que ceux qui l'occupent.

1246. Quelque aversion que les hypochondriaques paroissent avoir pour toute espèce d'application, il n'y a rien de plus pernicieux pour eux que l'oisiveté absolue, ou le défaut d'une occupation vive quelconque. Si nous voyons aujourd'hui un si grand nombre d'exemples d'hypochondriacisme, on doit l'attribuer à l'opulence, qui permet de mener une vie indolente, & qui ne conduit qu'à la recherche d'amusemens passagers & incapables de satisfaire, ou de plaisirs qui ne font qu'épuiser.

On doit toujours permettre aux hypochondriaques de s'occuper, & même de persévérer dans des occupations convenables aux circonstances & à la situation où ils se trouvent dans la vie, pourvu que ces occupations n'entraînent avec elles ni émotion, ni inquiétude, ni fatigue. Mais il faut nécessairement éloigner ces sortes de malades des affaires dont peut dépendre la fortune, en ce qu'elles sont toujours des objets d'inquiétude pour les mélancoliques, sur-tout lorsqu'elles sont de nature à pouvoir être interrompues accidentellement, à être sujettes à des contre-temps & à manquer.

1247. L'hypochondriaque qui, par les circonstances ou l'habitude, ne se trouve pas nécessairement engagé dans

(*a*) L'on peut dire en général que nous sommes trop portés à écouter nos passions, & leur appliquer ce qu'on a dit de l'hydropisie, *crescit indulgens, sibi durus hydrops.*

les affaires, doit être détourné de l'attention qu'il apporte à son état, par quelque amusement.

Les différens genres de divertissemens de la campagne, & la chasse, qui exigent d'être suivis avec quelque ardeur, & qui sont accompagnés d'exercice, doivent être mis au rang des amusemens les plus utiles, pourvu qu'ils ne soient pas trop violens.

Tous les amusemens qui se prennent en plein air, qui sont joints à un exercice modéré, & qui exigent quelque dextérité, sont généralement utiles.

Dans l'intérieur de la maison, on retirera toujours beaucoup d'avantage d'une compagnie qui attirera l'attention, à laquelle le malade se prêtera avec plaisir, & qui en même temps sera gaie.

On peut souvent permettre les jeux qui exigent quelque adresse, & où l'enjeu n'est pas un objet fort inquiétant, pourvu qu'ils ne soient pas prolongés trop long-temps.

Néanmoins chez les dyspeptiques qui sont sujets à éprouver des émotions subites & considérables, le jeu est dangereux; & continué long-temps, avec les veilles, il affoiblit considérablement. Mais chez les mélancoliques, qui communément excellent en adresse, & qui sont moins susceptibles d'émotions violentes, on peut permettre plus facilement le jeu; & c'est souvent l'unique amusement qui puisse leur plaire.

La musique est un amusement dangereux pour une oreille délicate, parce que la longue attention qu'on y apporte est très-fatigante.

1248. Il arrive fréquemment que les hypochondriaques rejettent les amusemens de toute espèce; & dans ce cas, les moyens mécaniques d'interrompre leurs pensées, sont les remèdes auxquels il faut recourir.

On trouve un remède de ce genre dans un exercice vif, qui demande à être dirigé avec quelque attention.

La promenade est rarement de ce genre; elle a cependant été quelquefois utile, en satisfaisant l'esprit inquiet des hypochondriaques.

L'interruption des pensées, nécessaire dans cette maladie, ne peut mieux s'obtenir qu'en montant à cheval, ou en conduisant une voiture, de quelque espèce qu'elle soit.

La navigation, à moins que ce ne soit dans un bateau découvert, qui excite un peu d'attention, est très-peu utile.

L'exercice dans une voiture douce, que le voyageur ne s'occupe pas de diriger, est peu avantageux, à moins que ce ne soit dans des chemins raboteux, ou que la voiture ne soit tirée avec beaucoup de vîtesse, & que cet exercice ne soit long-temps continué.

1249. A quelque genre d'exercice que l'on ait recours, il n'y en aura jamais de plus efficace que les voyages ; car c'est, premièrement, un moyen de soustraire le malade à beaucoup d'objets disgracieux & chagrinans qui pourroient se présenter à sa vue chez lui ; secondement, cela l'engage dans un exercice plus constant & plus considérable que celui qu'il fait communément en prenant l'air dans les environs de l'endroit qu'il habite ; & en dernier lieu, un pareil exercice offre constamment de nouveaux objets qui attirent l'attention du malade.

1250. J'ai placé la chlorose immédiatement après l'hypochondriasis, dans mon système de nosologie, parce que je pensois alors que l'on pouvoit considérer cette maladie comme un genre qui comprenoit, outre la chlorose produite par l'amenorrhæa, quelques espèces de cachexie : mais comme je ne vois pas que cela soit bien fondé, & que je ne puis distinctement indiquer aucune maladie qui puisse s'y rapporter, je ne traiterai pas ici de la chlorose comme d'un genre particulier (*a*), elle est fréquemment le symptome

(*a*) La chlorose ne constitue pas réellement un genre particulier de maladie; mais elle est un symptome commun de l'aménorrhée & de quelques autres maladies : je crois cependant nécessaire d'en dire ici un mot.

De la chlorose,

La chlorose est caractérisée par la dyspepsie, ou le desir de choses dont on ne fait pas usage pour aliment ; la peau est pâle ou décolorée : les veines sont moins pleines que de coutume ; tout le corps est bouffi & mollasse : à ces symptomes se joignent la foiblesse, la palpitation, la rétention des règles. N. C. GENRE XLVII.

M. Cullen avoit considéré, dans les premières éditions de sa Nosologie, la chlorose comme un genre de maladie qui accompagnoit fréquemment la rétention des règles, & qui pouvoit exister quelquefois, quoique les règles parussent régulièrement : il l'avoit en conséquence regardée comme une espèce de cachexie particulière au sexe féminin. Mais depuis il a témoigné qu'il doutoit beaucoup que l'on pût mettre sous le titre de chlorose, une espèce quelconque de cachexie ; & il est porté à croire qu'il n'existe de vraie chlorose que celle qui accompagne la rétention des règles & qui en est le symptome.

de l'aménorrhée; mais considérée sous ce point de vue, j'ai

Il faut observer qu'il paroît y avoir dans cette maladie un défaut des globules rouges du sang, & même d'une quantité convenable de lymphe coagulable; c'est pourquoi les parties les plus fluides du sang se séparent facilement & donnent lieu à l'anasarque.

On ne peut attribuer la chlorose à l'estomac ou au canal alimentaire, parce qu'elle n'est pas précédée du défaut d'appétit. Elle paroît exister dans les viscères qui servent à la préparation du chyle; mais l'affection de ces derniers dépend de l'état de l'utérus.

M. Cullen n'admet qu'une seule espèce véritable de chlorose qui affecte les vierges, & que l'on nomme vulgairement *pâles couleurs des filles*, en raison de la couleur de la peau : lorsque la maladie est considérable & invétérée, la peau devient jaune, mais les yeux sont très-blancs, ce qui la distingue de la jaunisse. On peut joindre aux signes énoncés plus haut, la petitesse & la fréquence du pouls, ce qui a fait donner à la maladie le nom de fièvre blanche. Celles qui en sont affectées respirent difficilement, sur-tout lorsqu'elles veulent monter; elles sont tristes, aiment la solitude & la vie sédentaire.

On doit regarder comme une variété de cette espèce, la chlorose qui affecte les jeunes personnes d'un tempérament mélancolique éprises d'amour : une mélancolie considérable, l'amour de la solitude, une tristesse continuelle caractérisent cette affection; les malades sont d'ailleurs occupées sans cesse de l'objet de leurs desirs. La suppression des règles succède dans ce cas plus communément à la chlorose, qu'elle ne la précède.

Les autres espèces de chloroses fausses, ou les changemens de la peau dont parle Sauvages, sont symptomatiques; telles sont,

1°. Les pâles couleurs qui affectent les femmes qui ont passé quarante ans, dont les règles coulent trop abondamment, ou viennent difficilement. Cette maladie est très-difficile à guérir, & ne cesse que quand le temps où les règles doivent disparoître naturellement est arrivé.

2°. La chlorose des femmes grosses qui s'observe pendant les trois premiers mois de la grossesse, dans laquelle les malades desirent des choses absurdes, & ont de la répugnance pour les alimens ordinaires. Dans cette maladie l'esprit est foible, & la tristesse va quelquefois jusqu'à la folie.

3°. La chlorose vermineuse, qui est entretenue par la présence d'une grande quantité de vers dans les premières voies.

4°. La chlorose des enfans. Il n'est pas absolument rare de voir des jeunes gens d'un tempérament féminin, sujets à cette maladie, & qui mangent des choses désagréables, telles que du plâtre, du charbon, du mortier, de la terre, &c. Souvent elle affecte les enfans dès le premier temps de leur naissance.

5°. La chlorose où la peau devient comme verte ou plombée & brunâtre, est un symptome qui accompagne plusieurs maladies chroniques, telles que l'hydropysie, la mélancolie, l'obstruction des viscères du bas-ventre, &c.

tâché d'en donner plus haut l'histoire, en parlant de cette maladie.

Je ne parlerai pas de la chlorose que Sauvages appelle rachialgique, qui est particulière aux doreurs & aux ouvriers qui travaillent dans les mines, ni de celle qui affecte les habitans de Carthagène en Amérique & ceux du Bengale, qui est l'effet de la grande chaleur long-temps continuée, ou de l'humidité de l'air.

LIVRE III (a).

Des affections spasmodiques, sans fièvre.

1251. JE comprendrai sous ce titre toutes les maladies qui consistent *in motu abnormi*, c'est-à-dire, dans un état contre nature de contraction & de mouvement des fibres musculaires ou motrices, d'une partie quelconque du corps.

1252. Il est aisé, d'après cela, de voir pourquoi j'ai compris sous ce titre un beaucoup plus grand nombre de maladies que Sauvages & Sagar n'en ont compris sous le titre de *spasmi*, ou que Linnæus ne l'a fait sous celui de *motorii*. Mais l'on appercevra, je pense, facilement, qu'il ne seroit pas convenable, dans ce cas, de nous borner à considérer uniquement les affections du mouvement volontaire: d'ailleurs, comme ces nosologistes ont rangé dans la classe des spasmes la palpitation & l'affection histérique, on peut y réunir avec autant de convenance, l'asthme, la colique, & beaucoup d'autres maladies.

1253. Nos nosologistes ont divisé jusqu'ici les spasmes en deux ordres; savoir, les *tonici* & les *clonici*; les *spastici* & les *agitatorii*; ou, suivant les termes dont un grand nombre de médecins se servent aujourd'hui, en spasmes proprement dits, & en convulsions. Néanmoins, j'ai remarqué qu'un grand nombre, & même la plupart des maladies que je vais considérer sous le titre d'affections spasmodiques, sont d'un genre mixte, relativement aux contractions toniques ou cloniques: c'est pourquoi je ne puis suivre la division générale communément admise; mais j'ai tenté d'en donner une autre, en classant les différentes maladies spasmodiques, suivant qu'elles affectent les diverses fonctions animales, vitales, ou naturelles.

(a) Ce troisième Livre renferme le troisième ordre des maladies de la nosologie de l'auteur, c'est-à-dire les *spasmes*; & il comprend sous cette dénomination, tous les mouvemens contre nature des muscles ou des fibres musculaires, soit que ces mouvemens péchent par leur violence, leur fréquence, ou la durée de la contraction.

SECTION PREMIÈRE.

Des affections spasmodiques des fonctions animales.

1254. TOUTES les maladies dont je parlerai dans cette section, pourroient se nommer *spasmes* (*a*), suivant le langage des anciens; plusieurs modernes continuent à donner à ce terme la même signification, mais je pense qu'il convient de distinguer les noms de *spasme* & de *convulsion*, en appliquant strictement le premier à ce que l'on a nommé convulsions *toniques*, & le dernier à ce que l'on a appelé spasme *clonique*. On est certainement fondé à se servir de ces différens termes, parce qu'il y a une différence remarquable dans l'état de contraction des fibres motrices, suivant les différentes occasions. J'ai déjà indiqué cette différence dans mon traité de physiologie; néanmoins je suis obligé de répéter ici ce que j'ai dit.

1255. Dans l'exercice des différentes fonctions de l'économie animale, les contractions des fibres motrices sont excitées par la volonté, ou par certaines autres causes que j'appelle *naturelles*, spécialement établies par la nature pour exciter ces contractions. Dans l'état de santé, les fibres motrices se contractent uniquement par la puissance de la volonté, & par les *causes naturelles*. La force & la vélocité des contractions sont en même temps réglées par la volonté, ou par les circonstances qui accompagnent les causes naturelles; à ces contractions, produites par la volonté ou par les causes naturelles, il succède toujours promptement un état de relâchement, & ces mêmes contractions ne sont réitérées que quand les mêmes causes agissent de nouveau.

1256. Telles sont les conditions requises pour l'action des fibres motrices dans l'état de santé; mais dans l'état de maladie, les contractions des muscles & des fibres motrices, qui ordinairement dépendent de la volonté, se font sans son concours, ou d'une manière opposée à la volonté; &

(*a*) Les anciens désignoient sous le nom de *spasme*, tout mouvement convulsif.

les autres fonctions sont déterminées à s'exécuter par l'action de causes qui ne sont ni ordinaires, ni naturelles. Dans ces deux cas, il peut y avoir deux états différens de contractions. Dans l'un, les contractions sont portées à un degré plus considérable qu'il n'est ordinaire dans l'état de santé, & ne sont pas remplacées par un relâchement spontané; elles ne cèdent pas même facilement à l'extension, ni lorsque les muscles antagonistes sont en action, ni lorsqu'on applique d'autres puissances capables de produire l'extension. Cet état de contraction est ce que l'on a appelé *spasme tonique*, & je le nommerai simplement & strictement *spasme*. L'autre état morbifique de contractions est celui où il succède un relâchement, mais où ces contractions sont réitérées sur le champ sans le concours de la volonté, ou sans une nouvelle action des causes naturelles, & pendant lequel ces contractions sont en même temps communément plus violentes & plus fortes que dans l'état de santé. Cet état de contraction morbifique est celui que l'on a nommé *spasme clonique*, & que j'appellerai strictement & simplement *convulsion*.

Je suivrai presque dans cette section, la division ordinaire des maladies spasmodiques, en celles qui consistent dans le spasme, ou dans la convulsion; mais il ne sera peut-être pas en mon pouvoir de m'attacher exactement à cette division.

CHAPITRE PREMIER.

Du Tetanos (*a*).

1257. LES nosologistes & les praticiens ont distingué les maladies tetaniques en différentes espèces, telles que le tetanos, l'opisthotonos, & l'emprosthotonos; j'ai même placé dans ma nosologie le trismus, ou le serrement convulsif de la mâchoire, comme un genre distinct du tetanos; mais je regarde aujourd'hui toutes ces distinctions comme impropres, & je pense que tous ces différens termes indiquent des degrés variés d'une seule & même maladie, & qu'ils ne peuvent s'appliquer qu'à celle dont je vais

(*a*) Le tetanos est une maladie caractérisée par la rigidité spasmodique de plusieurs muscles.

tâcher de donner l'histoire & la cure dans ce chapitre.

1258. Les maladies tetaniques peuvent être produites,

Cette maladie varie en raison de son degré.

I. Dans le tetanos proprement dit, la moitié du corps ou tout le corps est affecté de spasmes.

Ce genre renferme le tetanos & le catochus dont Sauvages a cru devoir faire un genre particulier, 1°. parce que le catochus est une maladie chronique; 2°. parce qu'on n'y observe aucune agitation considérable de la poitrine, ni aucune difficulté de respirer, comme dans le tetanos. Néanmoins comme Sauvages a compris sous la dénomination de catochus, des espèces qui different entièrement par leur nature, M. Cullen n'a rapporté au tetanos que celles qui dépendent de la rigidité convulsive des muscles; il ne reconnoît qu'une seule espèce de tetanos idiopathique, qui est celui qui est endémique en Amérique, & il regarde comme la même maladie, la convulsion des Indes, familière aux habitans de l'isle de Bourbon, dans laquelle, à la suite d'une blessure quelconque & même d'une piquure, il survient, si le malade s'expose à l'air froid, lorsque la plaie est guérie, des spasmes dans la partie affectée, qui se communiquent au dos, à la tête, à la mâchoire, & enfin à tout le corps, & enlèvent le malade en peu de temps.

Le tetanos varie en raison de sa cause éloignée qui est interne ou externe, telle que le froid ou les plaies. Quand il est produit par la dernière cause, comme il arrive fréquemment, Sauvages l'appelle tetanos traumatique.

Le tetanos, quelle que soit la cause qui l'a produit, varie encore en raison de la partie affectée. Ainsi,

1°. Le tetanos tonique est celui dans lequel tout le corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, est droit, & dans un tel état de rigidité, que si on élève les pieds du malade lorsqu'il est couché, il se soutient uniquement sur l'occiput, de même qu'une statue; dans cette maladie le visage est fort rouge, la respiration est forte & fréquente, la chaleur considérable, le pouls fébrile & plein. Elle se termine communément par la sueur, en sept jours.

2°. Le tetanos holotonique des Péruviens, qui le nomment *pasme*, est la même espèce que la précédente.

3°. Le catochus holotonique diffère des autres espèces de tetanos par l'immobilité de la poitrine.

4°. Le catochus *cervinus*, que les maréchaux appellent mal de *cerfs*, parce que cette affection est familière aux cerfs & aux chevaux, se reconnoît à une dureté extraordinaire de la peau, accompagnée de palpitation du cœur & du tournoiement des yeux. Sauvages a vu cette maladie survenir chez un jeune homme, à la suite de douleurs lancinantes de tous les membres; tout le corps étoit rigide & inflexible, les bras appliqués contre le tronc, les jambes étendues, très-rigides, l'abdomen dur comme une pierre, sans être douloureux au toucher, le col immobile, les mâchoires serrées, la langue conservoit sa volubilité, les yeux étoient vifs, la respiration & l'esprit libres, le pouls tel qu'il est dans l'état de santé.

5°. Le tetanos opisthotonique, ou l'opisthotonos des Grecs,

par certaines causes, dans tous les climats que nous connoissons; mais elles règnent plus fréquemment dans les

différe des autres espèces, en ce que la tête reste fléchie vers l'occiput, & le corps est courbé en arc & tendu postérieurement.

6°. Dans le tetanos emprosthotonique, que les auteurs appellent emprosthotonos, le corps est fléchi antérieurement, de manière que le menton pose sur la poitrine, & les genoux sont tournés en devant.

On doit regarder comme symptomatiques, les espèces suivantes de tetanos.

1°. Le tetanos fébrile qui s'observe quelquefois dans les fièvres; 2°. le tetanos hémiplégique, dans lequel une moitié du corps prise latéralement, est affectée de tetanos & douloureuse, & l'autre est paralysée & privée de sentiment. Une fièvre aiguë, le délire, la dyspnée, &c. accompagnent cette maladie; 3°. le tetanos latéral est symptomatique quand il se trouve réuni à la paralysie; mais quand il existe seul, on peut le rapporter aux variétés du tetanos idiopathique; 4°. le pleurosthotonos de Stark ne diffère pas de la variété précédente; 5°. le tetanos occasionné par le vice vénérien; 6°. par les vers qui percent quelquefois les intestins; 7°. & 8°. par l'affection histérique & la catalepsie; 9°. le tetanos observé chez une femme de cinquante ans, que Sauvages appelle *catochus diurnus*, parce qu'il ne duroit que le jour & étoit accompagné d'un profond sommeil, dont on ne pouvoit tirer la malade par aucun stimulant, mais qui se dissipoit naturellement dès que le soleil étoit couché.

II. Le trismus est un état de rigidité spasmodique, qui affecte particulièrement la mâchoire inférieure.

Les véritables espèces de trismus sont,

1°. Le trismus qui attaque les enfans les deux premières semaines de leur naissance. Cette maladie s'appelle en Amérique *mal de mâchoire*;

2°. Le trismus traumatique, dont aucun âge n'est exempt, qui est produit par les plaies ou le froid.

M. Cullen regarde comme des variétés de cette espèce, 1°. l'angine spasmodique observée par Rud. Zwinger, *Act. Helvet.* tom. III, chez un jeune homme, neuf jours après une plaie du métacarpe accompagnée de la fracture du doigt. La fièvre étoit dissipée, & le malade qui étoit convalescent en apparence, sentit tout-à-coup une difficulté de respirer, accompagnée d'un sentiment de suffocation qui se renouvelloit chaque fois qu'il faisoit des efforts pour avaler; la mâchoire inférieure étoit fortement serrée contre la supérieure. Il fut ensuite affecté d'un tetanos universel, & périt dix-sept jours après sa blessure; 2°. la convulsion qui succède à la piqure d'un nerf, d'un tendon ou d'une aponévrose; 3°. le trismus catarrhal occasionné par l'air froid & humide. Il faut observer que les habitans de Cayenne appellent catarrhe chez les adultes, la même maladie qu'ils désignent sous le nom de mal de mâchoire chez les enfans nouveaux-nés, parce que cette partie est effectivement la première affectée. Ainsi le trismus catarrhal ne diffère du mal de mâchoire qu'en ce qu'il attaque les adultes.

climats les plus chauds, & le plus communément pendant les saisons les plus chaudes de ces climats (*a*) : aucun âge,

On doit regarder comme fausses les autres espèces de trismus admises par Sauvages, en ce que, 1°. elles ne dépendent point du spasme, mais de quelque autre vice des muscles ; 2°. elles sont plutôt convulsives que spasmodiques ; 3°. elles sont plutôt des affections des muscles du visage que de ceux de la mâchoire inférieure, telles que,

1°. Le trismus inflammatoire, qui s'observe quand les muscles de la mâchoire ou les amygdales sont enflammés de manière à empêcher d'ouvrir la bouche.

2°. Le trismus scorbutique, qui dépend de la rigidité des tendons & des ligamens qui retiennent la mâchoire inférieure dans son articulation ; 3°. le trismus *capistratus*, appelé brédissure, qui consiste dans l'impossibilité d'ouvrir la bouche ; parce que la partie interne des joues est aglutinée avec les gencives : cette maladie est souvent l'effet de la salivation mercurielle, & l'on dit des malades qui en sont affectés, qu'ils sont bridés ; 4°. le trismus vermineux, ou le grincement de dents qui s'observe, tant pendant le sommeil que pendant la veille, chez ceux qui ont des vers ; 5°. le trismus des hypochondriaques, auquel l'on peut rapporter le mouvement involontaire des yeux & de la mâchoire, vulgairement appelé *tic* ; 6°. & 7°. le claquement de dents qui s'observe dans les maladies aiguës & dans les fièvres intermittentes.

Les autres variétés, telles que le trismus occipital, le maxillaire, le dolorifique & autres, seront aisées à reconnoître, & ne méritent guère que j'en fasse mention ici.

(*a*) Cette maladie est rare dans les climats tempérés. Elle règne toute l'année dans le sud de la Caroline ; néanmoins elle y est moins commune l'hiver que le printemps & l'automne, & elle ne règne jamais avec tant de violence que l'été ; parce que les habitans de cette contrée sont alors alternativement exposés à la chaleur brûlante du soleil, & aux orages qui surviennent fréquemment tout-à-coup, & rafraîchissent considérablement la température de l'air.

M. Bajon, dans le Journal de Médecine du mois de juillet 1759, observe que cette maladie est beaucoup plus commune à Cayenne que dans tout autre endroit de l'Amérique, & qu'elle attaque indistinctement les blancs & les noirs, les créoles & les européens. Il dit même, contre ce qu'ont avancé plusieurs médecins, que les blancs y sont aussi sujets que les noirs, & ajoute que dans certains quartiers de l'isle de Cayenne, le tetanos est si commun aux enfans nouveaux-nés, qu'à peine en échappe-t-il un tiers.

Cette maladie affecte plus facilement ceux qui habitent dans le voisinage de la mer, & sur-tout sur les hauteurs exposées aux vents de la mer, que ceux qui occupent des endroits plus bas & un peu avant dans les terres. On a vu des endroits où cette maladie ne s'est manifestée que quand on eut abattu des bois de haute-futaie, qui mettoient les habitans à l'abri des vents de mer.

Ce qui prouve que l'air est la principale cause du tetanos, c'est

aucun sexe, aucun tempéramment, ni aucune complexion n'est à l'abri de ces maladies. Les causes qui les produisent communément, sont le froid & l'humidité appliqués sur le corps lorsqu'il est très-échauffé, & particulièrement les vicissitudes subites du chaud & du froid. La maladie peut être aussi produite par les piquures, les déchirures, ou d'autres lésions des nerfs, dans une partie quelconque du corps. Il y a probablement quelques autres causes capables de produire cette maladie; mais elles ne sont ni distinctement connues, ni bien déterminées. Quoique les causes que je viens d'exposer, puissent, dans les circonstances convenables, affecter toutes sortes de personnes, néanmoins elles paroissent agir sur les personnes d'un moyen âge, plus fréquemment que sur les vieillards ou les jeunes gens; elles agissent plus communément sur les hommes que sur les femmes, & sur ceux qui sont forts & robustes plutôt que sur ceux qui sont foibles.

1259. Lorsque la maladie est produite par le froid, elle se manifeste communément peu de jours après l'action de ce froid: mais si elle est l'effet de la piquure ou d'une autre lésion d'un nerf, elle ne paroît ordinairement que plusieurs jours après cette lésion, très-souvent lorsqu'il ne reste plus ni douleur, ni mal-aise dans l'endroit où est la plaie ou la contusion, & très-fréquemment lorsque la plaie est entièrement guérie.

1260. Quelquefois la maladie est portée tout-à-coup à un très-grand degré, mais le plus généralement elle ne parvient que lentement à son état violent. Dans ce cas, elle s'annonce par un sentiment de roideur vers la nuque du col, qui, augmentant par degré (*a*), rend le mouvement de la

qu'il n'attaque guère que les adultes convalescens de quelque maladie aiguë, qui se sont imprudemment exposés, sur-tout le matin à l'air qui vient du côté de la mer: & on prévient communément le tetanos chez les nouveaux-nés, en les tenant dans une chambre bien close, où l'air extérieur ne puisse pénétrer, jusqu'au neuvième jour de leur naissance: quelques Indiens leur frottent, matin & soir, tout le corps de quelque substance grasse & huileuse pendant les neuf premiers jours, & ils appliquent sur l'ombilic, dès qu'ils en ont fait la section, une emplâtre de quelque substance aglutinative. M. Bajon dit que par ce moyen ils ne perdent jamais aucun enfant de cette maladie.

(*a*) La description que donne ici M. Cullen du tetanos, convient particulièrement à celui qui affecte les adultes; car il paroît, d'après la description qu'en a donnée M. Bajon, que la marche de

tête difficile & douloureux. A mesure que la rigidité du col se manifeste & prend de l'accroissement, on éprouve communément un sentiment de mal-aise vers la base de la langue, qui, par degrés, se change en difficulté d'avaler; & enfin en une interruption totale de la déglutition. Pendant que la rigidité du col augmente, il survient une douleur, souvent violente, à la partie inférieure du sternum, qui de-là s'étend dans le dos. Lorsque cette douleur se fait sentir, tous les muscles du col, & particulièrement ceux de sa partie postérieure, sont sur le champ affectés d'un spasme qui repousse fortement la tête en arrière. En même temps, les muscles releveurs de la mâchoire inférieure, qui, dès les premières approches de la maladie, étoient affectés d'une rigidité spasmodique, sont alors généralement attaqués d'un spasme plus violent, qui rapproche tellement les dents

cette maladie est beaucoup plus rapide & plus mortelle chez les enfans, que souvent ils périssent en douze heures de temps, & qu'il est très-rare que la maladie subsiste jusqu'au cinquième jour. Dès l'instant que la maladie se déclare, il n'est plus possible de leur rien faire avaler; la respiration devient peu-à-peu difficile, & sur la fin très-laborieuse: le ventre est constipé, mais les urines coulent comme de coutume.

Chez les enfans, cette maladie s'annonce par des cris continuels: ils prennent & quittent tout de suite le tetton de leurs nourrices, & font des efforts inutiles pour tetter: peu de temps après, la mâchoire inférieure commence à se roidir & à s'approcher de la supérieure; le mouvement de la langue devient de plus en plus difficile, les cris & les pleurs diminuent à proportion que la maladie augmente, les muscles du col & de toute l'épine se roidissent d'une force extrême; la tête reste cependant assez droite par rapport à la ligne verticale du corps; mais le tronc seul décrit une espèce de demi-cercle, dont la concavité se trouve du côté des vertèbres du dos; le bas ventre forme une saillie très-forte en dehors, & il survient une grosseur à l'ombilic qui est quelquefois très-considérable. M. Bajon a observé que plusieurs enfans attaqués de cette maladie, avoient sur la fin, les extrémités, tant supérieures qu'inférieures, roides & attaquées de quelques petits mouvemens irréguliers, tandis que dans d'autres les membres restoient flexibles & sans la moindre contraction convulsive; la couleur de la peau qui recouvre les muscles de toute l'épine, est d'abord fort rouge, & devient peu-à-peu violette; & toutes ces parties paroissent considérablement gonflées.

M. Bajon a disséqué plusieurs enfans morts de cette maladie: il a trouvé les muscles d'une couleur livide très-foncée: le cours des liquides paroissoit y avoir été intercepté depuis long-temps; les fibres motrices étoient crispées & même repliées sur elles-mêmes, & cassoient, en voulant les alonger, comme si elles eussent été exposées au feu.

l'une de l'autre, qu'elles ne permettent pas la moindre ouverture.

Cet état se nomme *mal de mâchoire*, & souvent constitue la partie principale de la maladie. Lorsque cette dernière est portée à ce point, la douleur du bas du sternum revient très-fréquemment, & les spasmes de la partie postérieure du col & de la mâchoire inférieure se renouvellent en même temps avec violence & beaucoup de douleur. A mesure que la maladie s'accroît ainsi, un plus grand nombre de muscles sont affectés de spasmes; dès que ceux du col ont été attaqués, tous ceux de l'épine le sont bientôt, & courbent fortement le tronc en arrière; ce qui constitue ce qu'on appelle *opisthotonos* (*a*).

Les muscles fléchisseurs & extenseurs des extrémités inférieures, sont communément attaqués dans le même temps, & tiennent les membres étendus & roides. Quoique les muscles extenseurs de la tête & du dos soient ordinairement très-fortement affectés, cependant les fléchisseurs, ou les muscles du col qui poussent la tête en devant, & ceux qui servent à baisser la mâchoire inférieure, sont souvent en même temps dans un état de spasme violent. Pendant tout le cours de la maladie les muscles abdominaux sont vivement affectés de spasme, de manière que le bas-ventre est fortement retiré (*b*), & paroît dur comme une planche.

Enfin, les fléchisseurs de la tête & du tronc s'affectent si fortement, qu'ils contre-balancent la force des extenseurs, tiennent la tête & le tronc droits, tendus & roides, au point que ces parties ne peuvent se mouvoir en aucun sens; & c'est à cet état qu'on a strictement appliqué le terme de tetanos. Les bras, qui étoient peu affectés avant, s'étendent alors & deviennent roides; car tous les muscles qui leur appartiennent sont attaqués de spasmes, excepté ceux qui meuvent les doigts, qui souvent conservent jusqu'au dernier moment quelque mobilité. La langue retient

(*a*) M. Bajon a vu une malade attaquée du tetanos à la suite d'une perte très-considérable, chez laquelle les muscles de l'épine étoient si violemment contractés, que l'os sacrum tendoit à se rapprocher du col & de la tête; d'où resultoit une concavité très-considérable du côté des lombes. Le pouls étoit en même temps petit & très-lent, les sueurs étoient froides, & la malade expira au bout de dix heures.

(*b*). Il paroît d'après la note (*a*) de la page 319, que M. Bajon a observé le contraire chez les enfans.

aussi pendant long-temps sa mobilité ; mais enfin elle est également affectée de spasmes, qui, n'en attaquant que certains muscles, la poussent souvent avec force entre les dents.

Lorsque la maladie est à son plus haut période, chaque organe du mouvement volontaire paroît affecté, & entre autres, les muscles de la face ; le front est ridé, les yeux quelquefois sont contournés, mais communément ils sont dans un état de rigidité, & restent immobiles dans leurs orbites ; le nez est retiré, & les joues sont portées en arrière vers les oreilles, de manière que toute la figure exprime les contorsions les plus violentes. Lorsque ces spasmes sont aussi universels, il survient communément une convulsion vive, qui met fin à la vie du malade.

1261. Ces spasmes, dans quelque partie qu'ils se manifestent, sont accompagnés des douleurs les plus violentes. Néanmoins, lorsque le spasme est extrême, il n'est pas durable ; au bout d'une minute ou deux, l'état de contraction des muscles diminue jusqu'à un certain point, il ne survient cependant pas un relâchement assez considérable pour permettre l'action des muscles antagonistes. Cette diminution de contraction modère aussi un peu la douleur ; mais aucun de ces deux états n'est de longue durée. De temps en temps, les contractions violentes & les douleurs se renouvellent, quelquefois au bout de dix ou quinze minutes, & souvent sans qu'aucune cause évidente paroisse les produire. Néansmoins il y a souvent des causes qui les déterminent ; car presque tous les efforts que le malade fait pour se mouvoir, tels que ceux qu'il fait pour changer de position, pour avaler, & même pour parler, donnent souvent lieu aux spasmes de se renouveller par tout le corps.

1262. Les attaques de cette maladie sont rarement accompagnées de fièvre. Lorsque les spasmes sont généraux & violens, le pouls est contracté, précipité & irrégulier ; & la respiration est affectée de la même manière : mais dans le temps de la rémission, le pouls & la respiration se rétablissent communément dans leur état naturel. La chaleur du corps n'augmente pas ordinairement ; fréquemment le visage est pâle, & couvert d'une sueur froide ; très-souvent les extrémités sont également froides, & une sueur du même genre se répand par tout le corps. Néanmoins, lorsque les spasmes sont fréquens & violens, le pouls est quelquefois plus plein & plus fréquent que dans l'état naturel ; le visage est rouge, & tout le corps est couvert d'une sueur chaude.

1263. La fièvre n'accompagne pas constamment cette maladie, sur-tout lorsqu'elle est produite par la lésion des nerfs; néanmoins dans les cas où le tetanos est l'effet du froid, la fièvre survient quelquefois, & l'on dit qu'elle a été accompagnée de symptomes inflammatoires. On a souvent eu recours à la saignée dans cette maladie, mais jamais le sang n'a présenté aucune croûte inflammatoire; & toutes les observations semblent confirmer que le sang y est d'une texture plus lâche que de coutume, & qu'il ne se coagule pas comme à l'ordinaire.

1264. Dans cette maladie la tête est rarement affectée de délire, ou même d'une confusion d'idées, si ce n'est dans son dernier période; lorsque, par les secousses réitérées d'une maladie violente, chaque fonction du systême est considérablement troublée.

1265. Il n'est pas moins extraordinaire, que, dans une maladie aussi violente, les fonctions naturelles ne soient ni immédiatement, ni considérablement affectées. Les vomissemens paroissent quelquefois dès le commencement; mais communément ne continuent pas; & il est assez ordinaire de voir l'appétit subsister pendant tout le cours de la maladie; & la nourriture que l'on prend, paroît généralement se digérer assez bien. Les excrétions sont quelquefois affectées, mais cela n'arrive pas le plus communément. L'urine est quelquefois supprimée, ou ne sort qu'avec difficulté & douleur. Le ventre est resserré: mais comme nous n'avons guère d'autres observations que celles où les narcotiques ont été employés à grandes doses, il est incertain que la constipation soit l'effet des narcotiques ou de la maladie (*a*). On a plusieurs fois vu dans le tetanos, une éruption miliaire se manifester sur la peau; mais on n'a pas encore décidé si elle étoit un symptome de la maladie, ou l'effet d'un traitement particulier. On n'a pas non plus observé qu'elle fût un signe favorable ou funeste, ou qu'elle produisît aucun changement dans le cours de la maladie.

1266. Cette maladie s'est généralement terminée par la mort; & l'on peut supposer avec raison que c'est une conséquence de sa nature: mais l'on sait que ce n'est que depuis très-peu de temps, que les médecins connoissent la méthode

(*a*) M. Bajon qui n'a jamais donné les narcotiques à grande dose, & qui a eu au contraire recours aux purgatifs, a observé que la constipation étoit un symptome constant de cette maladie.

curative convenable (*a*); & que depuis que l'on y a eu recours, plusieurs malades ont guéri, d'où l'on doit conclure que la tendance fatale de cette maladie n'est pas aussi difficile à éviter qu'on se l'est imaginé.

Si l'on juge de la tendance de cette maladie, d'après les cas particuliers, l'on peut remarquer que quand elle est produite par la lésion des nerfs, elle est communément plus violente & plus difficile à guérir que quand elle est l'effet du froid; l'on peut observer en outre, que celle qui survient subitement, & qui est portée promptement à un degré très-violent, est toujours plus dangereuse que celle dont les progrès sont plus lents: c'est pourquoi elle est souvent mortelle avant le quatrième jour; & passé ce période, on peut regarder le malade comme beaucoup moins en danger; en général plus le tetanos a duré de temps, moins il y a à craindre. Néanmoins, il faut particulièrement remarquer que cette maladie continue à être dangereuse, plusieurs jours même après le quatre; & quoique sa force soit considérablement diminuée, elle est sujette à se renouveller avec autant de violence & de danger qu'avant. Jamais elle n'a de solution subite, ou que l'on puisse appeler critique, mais elle se dissipe toujours par degrés, & elle dure souvent très-long-temps avant que tous ses symptomes aient disparu.

1267. D'après l'histoire de la maladie que je viens de décrire, il est évident que l'on ne peut regarder le *tetanos*, l'*opisthotonos* & le *trismus* ou *le mal de mâchoire*, comme des espèces différentes, puisqu'elles sont toutes produites par les mêmes causes, & qu'elles se trouvent presque constamment réunies chez la même personne. Je ne doute pas que l'emprosthotonos (*b*) n'appartienne aussi au même genre; les

(*a*) Hilary & Chalmers sont les premiers qui ont bien décrit cette maladie, & qui en ont indiqué le véritable traitement, l'un dans son traité des maladies des Barbades, pag. 219; l'autre dans les observations des médecins de Londres, vol. 1. art. 12.

(*b*) M. Bajon parle d'une espèce de tetanos qui se guérit presque toujours, & qu'il croit ne pas différer beaucoup de la convulsion que l'on appelle emprosthotonos. Cette espèce se distingue du tetanos ordinaire, en ce que tous les symptomes se déclarent très-lentement. Au bout d'un certain terme de la maladie, il survient par intervalle des mouvemens convulsifs, qui arrivent quelquefois toutes les heures, les demi-heures & les quarts-d'heure; d'autres fois toutes les deux ou trois minutes: les mâchoires ne se ferment jamais exactement, & la déglutition se fait toujours assez bien: le

anciens en ont fréquemment parlé, l'on ne peut pas en conséquence douter qu'on ne l'ait observé: mais, en même temps, il est certain qu'il se rencontre aujourd'hui rarement. Je ne l'ai jamais vu, & je ne connois aucunes observations où l'on rapporte que cet état particulier de spasmes ait dominé; c'est pourquoi il ne m'est pas possible d'indiquer les autres circonstances qui l'accompagnent principalement, & qui peuvent le distinguer des autres variétés du tetanos.

1268. Cette maladie prend encore un type différent de ceux dont j'ai parlé plus haut. Les spasmes se bornent quelquefois uniquement à un seul côté du corps, & y occasionnent une tension considérable. C'est ce que Sauvages a nommé le *tetanus lateralis*, & d'autres écrivains modernes *pleurosthotonos*. Il est certain que l'on a rarement observé ce type de la maladie; & je ne puis trouver dans tous les exemples que l'on en a donnés, aucunes circonstances capables de me déterminer à la considérer autrement que comme une variété des espèces dont j'ai déjà parlé, ou à en parler plus au long ici.

1269. Je ne puis nullement tenter de donner la pathologie de cette maladie; car la structure des fibres motrices, leur état suivant les différens degrés de contraction, & sur-tout l'état du sensorium, qui détermine diversement le mouvement de la puissance nerveuse, sont tous objets que je ne connois que très-imparfaitement, ou même nullement (*a*). En conséquence, il me paroît que dans une pareille circonstance, c'est une chose vaine & inutile de tâcher de donner

tronc, au lieu de se courber postérieurement, semble se courber en devant; le malade ne peut rester couché & est obligé de se tenir debout; la seule situation qu'il peut prendre pour reposer est de se coucher sur le bord de son lit & sur le ventre, ayant les pieds à terre. Dans cette espèce de convulsion, la fièvre se déclare avec assez de violence sur la fin, & excite toujours une sueur très-abondante, qui semble être critique. Suivant M. Bajon on pourroit ranger cette maladie dans la classe des chroniques, car il en a vu qui ont duré jusqu'à quatre ou cinq mois; mais communément le terme est de deux ou trois mois avant qu'on en soit totalement guéri.

(*a*) Comme nous ignorons entièrement la nature du mouvement musculaire; nous ne pouvons dire quelle est la condition d'un muscle dans l'état de contraction, ni par conséquent ce qui lui donne de la rigidité. Peut-être, pourroit-on supposer que le cerveau est alors dans un état d'excitement porté à un excès considérable, que l'opium seul peut détruire.

des règles de pratique d'après un plan scientifique ; nous devons être satisfaits d'avoir appris pour diriger le traitement de cette maladie, quelque chose d'utile d'après l'analogie, confirmée par l'expérience.

1270. Lorsque l'on sait que la maladie est produite par la lésion d'un nerf dans une partie quelconque du corps ; le premier, &, à ce que je pense, le plus important pas à faire pour obtenir la guérison, est d'employer tous les moyens possibles pour interrompre toute communication de cette partie avec le sensorium, soit en coupant entièrement les nerfs dans leur cours, ou peut-être en détruisant, dans une certaine étendue, la partie ou l'extrémité des nerfs qui est affectée (*a*).

1271. L'expérience nous a appris que dans les cas où l'on étoit obligé de tenter la cure de la maladie par les médicamens internes, l'opium étoit souvent un remède efficace ; mais que, pour le rendre tel, il falloit le prescrire à des doses beaucoup plus considérables qu'on ne le fait dans tout autre cas ; on peut même le donner dans cette maladie, avec beaucoup plus de sûreté, à de telles doses, que le corps ne pourroit le supporter, dans toute autre condition connue (*b*). La pratique usitée est de faire prendre l'opium sous forme solide ou liquide, non pas à une dose fort considérable tout d'un coup, mais à des doses modérées, fréquemment réitérées, au bout d'une, deux, ou trois heures d'intervalle, & plus, suivant que la violence des symptomes semble l'exiger. Il paroît même, que quand on en prescrit de très-grandes quantités de cette manière, il n'agit pas de même que dans la plupart des autres maladies ;

(*a*). Le tetanos survient fréquemment à la suite de petites piquures ou de déchirures des nerfs. Hilary recommande dans ce cas, de faire des incisions à travers le nerf, afin de rétablir la sensation entre la partie affectée & le sensorium.

(*b*) Hilary faisoit prendre en vingt-quatre heures, vingt grains d'opium sous forme solide. Chalmers a donné dans le même temps plus d'une once de la teinture d'opium, & ces doses énormes ne produisoient aucun sommeil. Ce qui prouve que l'on ne peut déterminer dans cette maladie la quantité d'opium que l'on doit prescrire, que d'après les effets qu'il produit. Chalmers le réitéroit jusqu'à ce que le spasme qui se manifestoit au-dessous du sternum diminuât, que les contractions se dissipassent, que le pouls devînt mol, plein & égal, & qu'il se répandît sur tout le corps une moiteur.

car, quoiqu'il procure quelque remiſſion des ſpaſmes & des douleurs, à peine produit-il quelque ſommeil, ou occaſionne-t-il la ſtupeur, l'ivreſſe où le délire, comme il arrive ſouvent dans d'autres circonſtances, où l'on ſe borne à en donner des quantités beaucoup plus petites. L'on a, en conſéquence, très-convenablement obſervé, que l'opium ne produiſant dans les affections tétaniques, aucun de ces effets qui pourroient mettre la vie en danger, il n'y a guère ou même pas de raiſon de l'épargner; on peut donc le preſcrire, & probablement on le preſcrira à une doſe auſſi conſidérable & auſſi promptement que les ſymptomes de la maladie ſembleront l'exiger.

Il faut ſur-tout obſerver que, quoique les premières doſes d'opium aient produit quelque rémiſſion des ſymptomes, cependant leurs effets ſur le ſyſtême ne continuent pas long-temps; & comme cette maladie eſt ſujette à revenir pendant quelque temps, il eſt communément très-néceſſaire de réitérer l'opium à la même quantité qu'avant, dans le temps où l'on croit que ſes effets doivent ceſſer, ſur-tout s'il y a la moindre apparence du retour des ſpaſmes. L'on doit agir ainſi tant que la maladie montre quelque diſpoſition à revenir; & ce n'eſt uniquement que quand elle a déjà ſubſiſté quelque temps, & que des rémiſſions conſidérables & longues ont eu lieu, que l'on doit diminuer les doſes de l'opium, & les preſcrire à des intervalles plus longs.

1272. Cette manière d'adminiſtrer l'opium a réuſſi dans beaucoup de cas; & il eſt probable qu'elle auroit également réuſſi dans quantité d'autres, ſi les praticiens n'avoient pas été trop réſervés ſur l'uſage de ce médicament par timidité, ou ſi l'interception de la déglutition, qui accompagne ſi ſouvent cette maladie, n'avoit pas empêché de le preſcrire. Cette dernière circonſtance doit nous déterminer à employer l'opium ſur le champ & à grande doſe dès les premières approches du tetanos, avant que la déglutition ſoit devenue difficile; ou, ſi l'on perd cette occaſion, il faut le donner en lavement, à une doſe convenable, & ſuffiſamment réitérée; ce qui, néanmoins, ne paroît pas avoir été ſouvent pratiqué juſqu'ici.

1273. Il eſt très-probable que, dans cette maladie, les inteſtins ſont affectés du ſpaſme qui domine tellement dans les autres parties du ſyſtême; & que, en conſéquence, la conſtipation qui exiſte dans ce cas eſt un ſymptome de la maladie. Il eſt également probable que cette conſtipation eſt augmentée par l'opium que l'on donne en auſſi grande

dose ; mais, quelle qu'en soit la cause, il est certain qu'elle doit contribuer à aggraver la maladie, & que le relâchement du canal intestinal doit concourir à diminuer les spasmes qui existent dans d'autres parties. L'on doit, d'après cette considération, prescrire fréquemment les laxatifs, tant que la déglutition peut se faire, ou quand elle est interceptée, donner souvent des lavemens ; & l'on a fréquemment observé que les uns & les autres produisoient de bons effets.

1274. L'on a supposé avec quelque probabilité, que l'on pouvoit beaucoup aider l'action de l'opium, dans cette maladie, en le joignant avec quelques-uns des autres antispasmodiques les plus puissans (*a*). Ceux qui promettent le plus sont le musc & le camphre ; quelques particiens ont pensé que le premier avoit été très-utile dans les différentes espèces de tetanos. Mais soit que celui que l'on a employé ait été falsifié, ou que l'on n'en ait pas donné une quantité suffisante, les grands avantages & les propriétés qu'on lui a attribués ne sont pas encore bien déterminés. Il me paroît probable, d'après l'analogie avec l'effet de l'opium, que le musc & le camphre peuvent se donner dans cette maladie, à des quantités beaucoup plus considérables qu'on ne l'a fait dans tout autre cas.

1275. On a communément employé le bain chaud comme remède dans cette maladie, & il a été souvent avantageux ; mais autant que j'ai pu m'en assurer, il n'a jamais produit seul la guérison (*b*) ; bien plus, l'on convient qu'il a été nuisible dans quelques cas, & qu'il a même occasionné la

(*a*) M. Bajon a remarqué que les antispasmodiques, loin de produire quelques bons effets, augmentoient la maladie. Il s'en est tenu en conséquence aux calmans.

(*b*) J'ai vu un cas de tetanos produit par une peur qui supprima les règles chez une jeune personne, où la déglutition étant impossible, la saignée, les vésicatoires, les antispasmodiques donnés en lavement, n'ayant produit aucun effet, la malade étant dans un état désespéré, le bain tiède rétablit la déglutition & dissipa le spasme. On lit dans le journal de Médecine de 1768, l'observation d'un enfant de huit jours, qui fut attaqué d'un tetanos universel, & qui guérit par le même moyen. M. Bajon qui a eu occasion d'observer fréquemment le tetanos dans l'isle de Cayenne, paroît avoir compté particulièrement pour la guérison sur les bains continuels d'eau tiède. Chalmers commençoit le traitement par la saignée, lorsque le malade étoit pléthorique ; il faisoit ensuite prendre un bain tiède, & il a observé que c'étoit communément l'unique moyen capable de rétablir la déglutition.

mort ; je ne puis déterminer si cela a été dû au mouvement du corps, alors nécessaire, qui a renouvelé les spasmes, ou à la frayeur que le bain a excité chez quelques personnes. L'on a fort recommandé, & à ce que je crois, avec beaucoup de fondement, les fomentations partielles ; je ne doute pas que ces fomentations appliquées sur les pieds & les jambes, comme on le pratique communément dans les fièvres, ne puissent s'employer très-assidument avec avantage, sans beaucoup agiter le malade.

1276. Les applications onctueuses ont été très-fréquemment employées dans cette maladie par les anciens ; & quelques praticiens modernes les ont regardées comme très-utiles : néanmoins leurs effets n'ont pas paru être considérables, & les praticiens Anglois les ont beaucoup négligées, comme n'étant qu'un remède auxiliaire sujet à quelques inconvéniens.

1277. On a autrefois employé la saignée dans cette maladie, mais depuis peu on l'a trouvée préjudiciable, excepté dans un petit nombre de cas où la fièvre est survenue chez les pléthoriques. En général, la constitution du corps de l'homme dans les climats chauds n'est pas favorable à la saignée : & si nous pouvons fonder nos indications sur l'état du sang que l'on tire des veines, cet état doit interdire la saignée dans les maladies tetaniques.

1278. L'on a aussi employé autrefois les vésicatoires dans cette maladie ; mais différens praticiens assurent que ce remède est constamment nuisible, & il est aujourd'hui généralement abandonné.

1279. Tels sont les moyens dont l'on a généralement fait usage jusqu'à ce jour ; mais plusieurs praticiens des Indes occidentales nous ont appris depuis peu qu'ils avoient plusieurs fois employé le mercure avec beaucoup d'avantage. L'on dit qu'il faut y recourir de bonne heure dans cette maladie ; que les frictions sont la manière la plus convenable d'administrer ce remède, & qu'il faut en donner par ce moyen de grandes quantités, de manière que le corps puisse en être promptement rempli, & qu'il survienne une salivation que l'on doit entretenir jusqu'à ce que les symptomes se modèrent. Je ne sais pas encore certainement si cette méthode seule suffit, en général, pour la guérison, ou si on peut l'aider par l'usage de l'opium, & si elle exige qu'on y réunisse jusqu'à un certain point ce remède.

1280. J'ai de plus appris que l'on avoit guéri le tetanos

dans tous ses différens degrés, en donnant intérieurement le *pisselœum barbadense*, ou, comme on l'appelle vulgairement, le goudron des Barbades. J'ai cru devoir l'indiquer ici, quoique je ne sois pas exactement informé de la quantité que l'on doit en donner, ni des circonstances de la maladie où on peut l'employer le plus convenablement.

1280. Dans la première édition de cet ouvrage, je n'ai pas mis le bain froid au nombre des remèdes du tetanos dont j'ai fait mention. J'en avois néanmoins entendu parler (*a*); mais je ne savois pas encore qu'il eût été employé assez fréquemment pour confirmer mon opinion sur son efficacité générale; & je n'étois pas suffisamment informé de la manière ordinaire & convenable de l'administrer. Mais actuellement, instruit par un grand nombre de praticiens judicieux qui l'ont fréquemment mis en usage, je puis dire que l'on a tiré un grand avantage de ce remède, dans les essais nombreux que l'on en a faits dans cette maladie; & que l'on a totalement abandonné dans toutes les Indes Occidentales, l'usage du bain chaud dont les effets sont douteux, pour le bain froid que l'on y emploie communément. On l'administre quelquefois en plongeant le malade dans la mer, ou plus fréquemment en versant d'un bassin, ou d'un baquet,

(*a*) Barrere, ancien médecin de Cayenne, dit s'être servi avec succès des douches & des bains d'eau froide dans le tetanos des enfans. Il les faisoit arroser plusieurs fois dès qu'ils commençoient à quitter le mamelon avec de l'eau froide, jusqu'à ce que les parties eussent recouvré leur souplesse naturelle : il assure que les négresses se servent avec beaucoup de succès de cette méthode, qu'elles plongent leurs enfans dans l'eau froide dès qu'elles s'apperçoivent qu'ils commencent à être pris de ce mal, & que communément ils guérissent. Mais M. Bajon avoue que ce moyen n'a jamais réussi. L'on doit attribuer cette diversité d'opinion aux différentes circonstances dans lesquelles ces deux médecins ont employé les bains froids. Ils paroissent particulièrement convenir dans l'espèce de tetanos dont les progrès sont lents. Hippocrate les avoit déja recommandés dans ce cas, avec des modifications qui prouvent que ce remède est sujet à beaucoup d'inconvéniens : il veut, 1°. que la maladie ne soit pas produite par une plaie; 2°. que le malade soit jeune; il paroît en conséquence indiquer que ce remède ne convient ni aux enfans, ni aux vieillards; 3°. que le malade soit d'une forte constitution; 4°. que la saison soit chaude. Cette dernière restriction paroît sur-tout importante, car il est constant que les bains & les douches d'eau froide sont sujets à moins d'inconvéniens dans les saisons chaudes, où la diathèse inflammatoire domine très-rarement, que dans les saisons froides, où l'inflammation est toujours à craindre.

de l'eau froide ſur quelque parties & même ſur tout ſon corps : lorſque cela eſt fait, on l'eſſuie avec ſoin ; on l'enveloppe dans des couvertures, on le remet dans le lit, & en même temps on lui donne une forte doſe d'opium. On obtient par ces moyens, une rémiſſion conſidérable des ſymptomes ; mais ce calme ne dure pas communément longtemps, la première fois qu'on l'a obtenu, les accidens reparoiſſent de nouveau, au bout de peu d'heures, l'on eſt obligé de réitérer ce bain & le narcotique. Néanmoins on parvient enfin, en réitérant ainſi ces moyens, à obtenir des intervalles plus longs de repos, & la maladie ſe guérit entièrement, quelquefois même très-promptement. J'ajouterai ſeulement qu'il ne me paroît pas, d'après tout ce que l'on m'a appris juſqu'ici, que le bain froid ait été ſi fréquemment employé, ou qu'on l'ait auſſi ſouvent trouvé utile dans les cas de tetanos, ſurvenus à la ſuite des plaies, que dans ceux qui étoient produits par le froid.

1281. Je ne peux finir ce chapitre ſans dire un mot de cette eſpèce particulière de tetanos, ou des triſmus, qui attaque certains enfans immédiatement après leur naiſſance, & que l'on a aſſez convenablement nommé le *triſmus naſcentium*. Cette eſpèce paroît être une maladie particulière, en raiſon des ſujets qui en ſont affectés, car ces enfans n'ont pas plus de deux ſemaines, communément même ils n'ont pas encore neuf jours ; de manière que, dans les pays où cette maladie eſt fréquente, on regarde comme à l'abri de ſes attaques les enfans qui paſſent le terme que je viens d'indiquer. Le ſymptome que l'on a particulièrement obſervé dans cette maladie eſt le triſmus, ou le ſerrement de la mâchoire, que le vulgaire nomme improprement la chûte de la mâchoire (*a*) ; mais ce ſymptome n'eſt pas le ſeul, cette maladie paroît le plus ſouvent avec tous les mêmes ſymptomes que l'on obſerve dans l'opiſthotonos & le tetanos proprement dits, & dans les autres variétés des maladies de ce genre, dont j'ai donné la deſcription plus haut. Cette maladie, de même que les autres variétés de tetanos, eſt plus fréquente dans les climats chauds ; mais elle n'eſt pas entièrement bornée, de même que celles qui ſont produites par l'action du froid, à ces climats ; car on en a vu des exemples dans

(*a*) On le nomme, dans les colonies françoiſes, mal de mâchoire, & je me ſuis ſervi plus haut de ces termes, pour déſigner le ſymptome particulier du tetanos.

la plupart des contrées du nord de l'Europe. Dans ces dernières elle paroît plus fréquente dans certains cantons que dans d'autres; mais je ne puis déterminer quelles sont ses limites. Elle semble être plus commune en Suisse qu'en France. L'on m'a dit qu'elle étoit fréquente dans les montagnes de l'Écosse ; mais je n'en ai vu aucun exemple dans le plat-pays. Ses causes particulières ne sont pas bien connues ; on a proposé différentes conjectures, mais aucune n'est satisfaisante. C'est une maladie qui a été presque constamment mortelle, communément même dans l'espace de peu de jours. Les femmes sont tellement persuadées que la mort est inévitable, qu'elles n'ont que rarement ou jamais recours à notre art. C'est ce qui fait que nous connoissons peu l'histoire de la maladie, ou les effets des remèdes que l'on pourroit prescrire. Néanmoins, l'on pourroit, par analogie, employer les mêmes remèdes qui ont été utiles dans les autres cas de tetanos; & le petit nombre d'expériences que l'on connoît jusqu'ici, semble approuver cette pratique (*a*).

(*a*) M. Bajon dit que toutes ses tentatives ont été infructueuses dans le mal de mâchoire, c'est-à-dire, dans le tetanos des enfans, mais il n'a pas eu recours à l'opium donné à grandes doses. Chalmers croit que ce remède ne convient pas dans ce cas, & qu'on ne pourroit en attendre aucun effet avantageux, en le prescrivant même à très-petite dose. Il ajoute qu'il a guéri un enfant de cette maladie, en le purgeant avec une infusion de rhubarbe, à laquelle il ajouta quelques grains de musc, & un peu d'huile de tartre par défaillance, il recommanda en même-temps le bain chaud : il fit donner de fréquens lavemens, avec une infusion de camomille romaine, dans laquelle il fit dissoudre un peu de savon. M. Bajon a donné intérieurement l'huile d'amandes douces, le syrop diacode; il a fait mettre les malades dans le bain tiède de trois heures en trois heures; il a prescrit des embrocations avec l'huile, l'onguent d'althea & de populeum, mêlés avec du baume tranquille; il en a même fait baigner dans l'huile, & il avoue que tous ces remèdes n'ont eu aucun succès.

CHAPITRE II.

De l'Épilepsie.

1282. J'AI expliqué plus haut dans 1256, en quel sens je me sers du terme de *convulsion* (*a*).

(*a*) M. Cullen a fait dans sa nosologie un caractère particulier de la convulsion ; j'ai cru en conséquence devoir en parler ici.

De la convulsion.

La convulsion est une contraction clonique des muscles, qui est contre nature, dans laquelle il n'y a pas d'assoupissement. N. C. GENRE I.

L'on entend par contraction clonique, un mouvement convulsif d'une ou de plusieurs parties.

La convulsion est idiopathique ou symptomatique.

Des espèces de convulsion idiopathique.

Ces espèces sont, 1°. la convulsion universelle, que l'on a nommée aussi maladie sacrée, parce que le vulgaire la croyoit l'effet de quelque sortilège ou d'une punition divine. Dans cette maladie, chaque partie du corps est nuit & jour dans une agitation violente sans que les fonctions de l'ame en soient troublées ; les malades répondent aux questions qu'on leur fait, & boivent & mangent avec avidité, lorsque les muscles qui servent à la déglutition ne sont pas affectés.

2°. La convulsion habituelle que Marcellus Donatus appelle convulsion admirable : cette espèce differe de la précédente en ce qu'elle est habituelle, de manière qu'elle dure des mois & même des années, & revient tous les jours au bout d'un intervalle quelconque ; il n'y a communément qu'une partie d'affectée dans cette convulsion, telle que la tête ou le pied. Ainsi Marcellus Donatus vit une femme dont le gros orteil étoit affecté nuit & jour d'un mouvement convulsif, qui dura plusieurs années, jusqu'au temps où la malade mourut.

3°. La convulsion intermittente : cette espèce n'est qu'une variété de la précédente, & n'en differe que par la régularité de ses retours.

4°. La convulsion hemitotonos. On a donné ce nom à celle qui n'affecte qu'un côté du corps.

5°. La convulsion de l'abdomen qui consiste dans les mouvemens convulsifs & les soubresauts des muscles du bas-ventre. Cette espèce est très-rare.

6°. La convulsion produite par l'inanition, qui s'observe à la suite des grandes évacuations, ou dans les maladies graves, lorsque les malades sont épuisés & sur le point de périr.

Les convulsions qui affectent le corps humain, varient à plusieurs égards; néanmoins je ne considérerai ici que le type particulier & le plus fréquent sous lequel elles se manifestent, dans la maladie connue sous le nom d'épilepsie, qu'on peut définir, en disant qu'elle consiste dans les convulsions de la plus grande partie des muscles du mouvement volontaire, accompagnées de la perte du sentiment, lesquelles se terminent par un état d'insensibilité, & un sommeil apparent (a).

7°. La convulsion occasionnée par l'onanisme. La tête est particulièrement affectée, la gorge se gonfle, les sens sont troublés. Cette variété se rapproche beaucoup des accès épileptiques, elle est accompagnée de douleurs du dos & des lombes, d'un état de stupidité, d'une maigreur & d'une foiblesse extrêmes;

8°. La convulsion désignée sous les noms de *scelotyrbe festinans*, dans laquelle les malades sont obligés de courir, & font des efforts inutiles pour marcher d'un pas réglé.

Des convulsions symptomatiques.

On doit regarder comme telles, les convulsions qui sont produites par les coups qui ont porté sur la tête, par le calcul des reins, la grossesse, les vers, la fièvre.

M. Cullen n'a pas cru devoir traiter séparément de la convulsion, parce qu'elle dépend des mêmes causes que l'épilepsie, & qu'en conséquence les indications sont les mêmes. Néanmoins les causes de foiblesse sont plus sensibles dans la convulsion, & elle dépend plus souvent d'une mobilité locale que de l'état même du cerveau. Ainsi les membres paralytiques & ceux qui sont affoiblis par les ulcères sont fréquemment affectés de convulsions: & l'hémorrhagie spontanée ou artificielle rend la partie d'où le sang a coulé plus sujette aux convulsions. D'où l'on peut observer en passant, que cette circonstance prouve que la saignée a plus d'effet sur les parties voisines que sur celles qui sont éloignées. L'on a remarqué aussi que les setons & les cautères amaigrissoient & affoiblissoient les parties sur lesquelles ils avoient été long-temps appliqués, & les rendoient sujettes à être affectées de mouvemens convulsifs, par les plus légers.

Les mouvemens convulsifs, ainsi que ceux qui sont purement spasmodiques, arrivent souvent par un défaut de la tension ordinaire. Van-Swieten rapporte qu'une jeune dame que les plus légères impressions faisoient tomber en convulsion, fut guérie en soutenant son corps avec des ligatures.

Ces détails sont curieux, leur théorie seroit utile si nous pouvions nous y arrêter: mais on peut au moins en conclure qu'il faut, pour guérir la convulsion, dissiper la pléthore par les évacuans, ou corriger la débilité par les fortifians.

(a) La convulsion des muscles, accompagnée d'un état soporeux, constitue le caractère distinctif de l'épilepsie. N. C. GENRE LIII.

M. Cullen rapporte à ce genre l'épilepsie ou la convulsion des

1283. Le type général ou les circonstances principales de cette maladie se ressemblent beaucoup chez les différentes personnes qu'elle attaque. Elle vient par accès, sou-

enfans que Sauvages nomme *eclampsia*, & qui, suivant lui, diffère de l'épilepsie ordinaire, parce qu'elle est aiguë, quelquefois remittente ou même continue. Comme il est très-difficile d'établir partout des limites exactes entre les maladies aiguës & les chroniques, & que communément l'éclampsia ressemble parfaitement à l'épilepsie, tant par les causes qui y donnent lieu, que par ses phénomènes, M. Cullen ne croit pas que l'on doive en faire un genre différent de la première.

Les espèces sont idiopathiques ou symptomatiques.

Les espèces d'épilepsie idiopathique, sont, 1°. l'épilepsie *cérébrale*, 2°. l'épilepsie *sympatique*, 3°. l'épilepsie *occasionnelle*.

1°. L'épilepsie *cérébrale* survient tout-à-coup sans aucune cause évidente; elle n'est précédée d'aucune sensation désagréable, à moins que ce ne soit quelquefois un vertige léger ou la scotomie.

On doit rapporter à cette espèce, 1°. l'épilepsie pléthorique produite par la suppression des règles, ou du flux hémorrhoïdal; par l'excès de nourriture ou des liqueurs spiritueuses; 2°. l'éclampsie pléthorique qui est l'effet des mêmes causes; 3°. l'épilepsie cachectique. M. Cullen doute cependant que l'on puisse ici rapporter cette espèce. Suivant Sauvages, elle peut être produite, premièrement, par les obstructions & la sur-abondance de sérosité: ce qui donne lieu de la confondre avec l'épilepsie séreuse d'Hoffmann & de Pison; secondement, par les humeurs âcres répercutées, & l'on peut, par conséquent, la regarder comme la même que l'épilepsie exanthémique; 4°. l'épilepsie produite par la terreur, dont parle Macbride.

2°. L'épilepsie *sympathique* survient aussi sans cause évidente, mais elle est précédée de la sensation, d'une espèce de vapeur qui paroît s'élever d'une partie du corps, telle que le pied ou la main; & se porter à la tête.

3°. L'épilepsie *occasionnelle* est évidemment produite par une irritation, & cesse dès que l'irritation n'existe plus.

Cette espèce varie en raison de la nature de l'irritation. Elle peut être produite par, 1°. les coups portés à la tête; alors on la nomme épilepsie ou éclampsie traumatique; 2°. la douleur, telles que les coliques violentes, l'otalgie, la dentition & les accouchemens difficiles; 3°. les vers; 4°. les poisons, tels que les racines de ciguë, les baies de la belladone, du sumac; 5°. la gale ou autre humeur âcre répercutée; 6°. les crudités contenues dans l'estomac; 7°. les affections de l'ame; 8°. les hémorrhagies excessives; 9°. la foiblesse, telle l'éclampsie des nouveaux-nés.

Les espèces d'épilepsie symptomatique, sont celles qui sont produites par les fievres, comme on l'a observé dans 1°. la fièvre quarte; 2°. les exanthêmes, tels que la petite vérole, la rougeole; 3°. les affections de l'utérus; 4°. les exostoses du crâne qui surviennent dans la maladie vénérienne; 5°. l'hydrocéphale; 6°. l'ischurie.

vent chez ceux qui jouissent en apparence d'une santé parfaite, ces accès se dissipent après avoir duré quelque temps, & laissent les malades dans l'état de santé dont ils jouissoient avant : ils sont quelquefois précédés de certains symptomes, qui, chez les personnes qui ont autrefois éprouvé de pareils accès, peuvent en indiquer les approches, comme nous l'expliquerons par la suite ; mais ces préludes mêmes ne paroissent pas communément long-temps avant l'attaque principale, qui, le plus souvent, survient tout-à-coup sans être nullement annoncée de cette manière.

Ceux qui sont attaqués d'épilepsie, perdent soudainement tout sentiment & tout mouvement ; de manière que, s'ils sont debout, ils tombent sur-le-champ, ou même sont jettés par terre avec des convulsions. Dans cette situation ils sont agités de convulsions vives, qui excitent différens mouvemens des extrémités & du tronc. Communément les membres d'un côté sont dans une agitation plus violente ou plus considérable que ceux de l'autre (*a*). Dans tous les cas, les muscles de la face & des yeux sont très-affectés

(*a*) Il y a communément, pendant que les membres sont ainsi agités, une grande difficulté de respirer accompagnée d'un sifflement & d'une palpitation de cœur très-considérable ; souvent les malades se donnent de grands coups avec la main sur la poitrine ; le visage est boursouflé & livide, la bouche ouverte, le pouls petit & irrégulier, la langue se gonfle, les urines, les excrémens, & même la semence sortent involontairement.

Le paroxysme est quelquefois précédé de douleur de tête, d'un sentiment de pesanteur & de lassitude par tout le corps ; communément le ventre se gonfle, il sort des vents par la bouche, & l'on entend des borborygmes.

Lorsque l'accès est dissipé, le malade reste quelque temps rêveur, engourdi, & comme stupide. Il se plaint d'être fort affoibli & abattu, il sent une lassitude par tout le corps, une douleur & une pesanteur d'estomac, accompagnées de gonflement du bas-ventre, & il a quelquefois comme un mouvement de fièvre.

Lorsque les paroxysmes d'épilepsie ont été fréquemment réitérés, les malades perdent la mémoire & deviennent entièrement stupides.

L'épilepsie se guérit quelquefois chez les jeunes gens qui n'ont pas encore atteint l'âge de vingt-cinq ans ; mais celle qui est héréditaire ou qui affecte ceux qui sont d'un tempérament mélancolique est incurable.

L'éruption des règles chez les femmes a fréquemment dissipé l'épilepsie.

Les paroxysmes d'épilepsie sont fort dangereux lorsque la difficulté de respirer est très-considérable.

&

& produisent dans la physionomie différentes contorsions violentes. La langue est souvent dans un état convulsif, & poussée hors de la bouche; les muscles de la mâchoire inférieure sont en même temps affectés & ferment la bouche avec force, pendant que la langue est poussée entre les dents, d'où il arrive que souvent cette dernière est blessée grièvement.

Il sort communément de la bouche, pendant que ces convulsions subsistent, une humidité mêlée d'écume. Ces convulsions cessent pour quelques momens, mais se renouvellent tout-à-coup de nouveau avec une violence extrême. En général elles disparoissent entièrement au bout d'un temps peu considérable; & le malade reste quelques minutes sans mouvement, mais dans un état d'insensibilité absolue qui ressemble à un sommeil profond. Lorsque ce sommeil apparent a duré quelque temps, le malade recouvre quelquefois subitement ses sens, & la faculté de se mouvoir; néanmoins le plus souvent cela n'arrive que par degrés, & il ne se rappelle rien de ce qui s'est passé depuis le moment où il a été pris de l'accès. Pendant les convulsions, le pouls & la respiration sont précipités & irréguliers; mais lorsque les convulsions cessent, ces fonctions se rétablissent & s'exécutent avec la régularité qui leur est ordinaire dans l'état de santé.

Tel est le type général de cette maladie; les variétés que l'on y observe chez les différens individus, ou chez le même, dans différentes circonstances, ne consistent qu'en ce que les phénomènes que je viens d'indiquer sont plus ou moins violens, ou plus ou moins longs.

1284. Je pourrois dire que la cause prochaine de cette maladie consiste dans une affection de l'énergie du cerveau, qui ordinairement dépend de la direction de la volonté, mais qui est, dans ce cas, mise en action par des causes surnaturelles, sans le concours de la volonté (*a*). Je suis obligé

(*a*) Il faut observer que la force des mouvemens des différens muscles n'est pas toujours proportionnée aux impressions que reçoivent les extrémités des nerfs, mais qu'elle dépend de l'irritation que ces mouvemens occasionnent dans le cerveau. Il paroît qu'en général les différens mouvemens du cerveau sont excités séparément; mais dans l'épilepsie, où l'énergie de ce viscère est plus considérable que dans l'état naturel, il en résulte plusieurs mouvemens combinés, dont la véritable cause nous est inconnue, parce que nous ignorons quel est l'état du cerveau chez les épileptiques.

de m'arrêter ici ; car, comme je n'ai aucune connoissance distincte de l'état mécanique du cerveau nécessaire à l'exécution ordinaire de la volonté, je dois par conséquent ignorer aussi quel est l'état contre nature de la même énergie du cerveau, lorsqu'il y survient des mouvemens irréguliers. Je ne dois donc pas tenter de former les indications curatives, d'après la connoissance de la cause prochaine de cette maladie ; mais je pense que nous pouvons souvent obtenir quelques instructions utiles pour nous diriger dans la curation, en apportant une attention scrupuleuse aux causes éloignées qui disposent d'abord à l'épilepsie & la déterminent. C'est pourquoi je vais présentement indiquer ces causes & en faire l'énumération autant qu'il me sera possible.

1285. On peut considérer les causes éloignées de l'épilepsie comme occasionnelles ou prédisposantes (*a*) ; il y a, sans doute, certaines causes éloignées qui agissent indépendamment d'aucune disposition particulière ; mais comme il ne nous est pas toujours possible de les distinguer des autres, je les considérerai toutes sous les termes usités d'*occasionnelles* ou *prédisposantes*.

1286. Les causes occasionnelles peuvent, à ce que je crois, convenablement se rapporter à deux chefs principaux : le premier renferme les causes qui paroissent agir en stimulant & excitant directement l'énergie du cerveau ; & le second, celles qui paroissent agir en affoiblissant cette énergie. Je désignerai ces deux espèces de causes sous les termes d'*excitement* & de *collapsus* (*b*), afin de pouvoir exprimer brièvement un fait, sans prétendre expliquer la manière dont il est produit. Je conviens relativement à quelques-unes des causes dont je vais parler, qu'il peut être un peu incertain si elles agissent en occasionnant l'excitement ou

(*a*) Il faut distinguer les causes prédisposantes des occasionnelles, parce qu'il y en a qui donnent lieu à l'épilepsie chez certaines constitutions, & qui ne la produisent pas chez d'autres.

(*b*) Voyez dans la Physiologie de l'auteur, ses idées sur les fonctions du cerveau. Je me contenterai d'observer ici, que le sensorium commun est dans différens états relativement à son aptitude à agir ; c'est ce qui établit la différence qu'il y a entre la vie & la mort. Pendant la vie nous appercevons plusieurs conditions du cerveau qui le disposent plus ou moins à l'action d'où dépend l'état du sommeil & celui de la veille. L'auteur appelle le premier collapsus, & le second excitement.

le collapsus; mais ceci ne doit pas nous empêcher d'observer la manière d'agir des autres causes, lorsque nous pouvons le faire avec clarté, car cela peut souvent être un moyen utile pour nous diriger dans la pratique.

1287. Premièrement, les causes occasionnelles qui agissent par excitement, sont telles que leur action s'exerce immédiatement & directement sur le cerveau même; ou bien leur nature est telle que, étant d'abord appliquées sur d'autres parties du corps, elles se communiquent de-là au cerveau.

1288. Les causes d'excitement qui agissent immédiatement & directement sur le cerveau, peuvent se rapporter à quatre chefs, qui sont, 1. les stimulans mécaniques; 2. les stimulans chymiques; 3. les irritations mentales; 4. le stimulus particulier de distension extraordinaire (*a*).

1289. Les stimulans mécaniques peuvent être les instrumens capables de blesser, qui ont percé le crâne & pénétré dans la substance du cerveau; les esquilles du crâne fracturé, qui agissent de la même manière; les exostoses aiguës, qui tirent leur origine de la surface interne du crâne, ou qui se sont formées dans les membranes du cerveau (*b*).

1290. Les stimulans chymiques (1288) peuvent être les fluides, qui, par différentes causes, se sont épanchés dans certaines parties du cerveau, & y ont acquis de l'âcreté par la stagnation ou autrement (*c*).

1291. Les irritations mentales qui agissent par excitement, sont toutes les émotions violentes actives, telles que la joie & la colère. La première de ces irritations est évidemment une puissance capable de déterminer la maladie, qui agit vivement & immédiatement sur l'énergie du cerveau. Il est évident que la seconde est aussi une puissance qui agit de même. Mais il faut remarquer que la colère ne produit

(*a*) C'est-à-dire, les irritations occasionnées par une distension extraordinaire des vaisseaux sanguins du cerveau.

(*b*) On pourroit demander ici si ces causes doivent, pour produire l'épilepsie, agir sur les membranes, ou sur la substance corticale, ou sur la substance médullaire? Mais ces questions sont insolubles.

(*c*) On a souvent trouvé des abcès ou des épanchemens considérables dans le cerveau des épileptiques. Mais il est probable que les inflammations qui ont précédé & que la pression qu'exercent les fluides épanchés agissent plus puissamment que le degré d'acrimonie que les liquides ont contracté. Ces cas sont mortels.

pas seulement ses effets de cette manière : elle agit encore fortement sur le systême sanguin, & peut même produire le stimulus de distension extraordinaire ; car dans un accès de colère, le sang est poussé avec violence & en plus grande quantité dans les vaisseaux de la tête (*a*).

1292. On doit mettre au rang des irritations mentales, la vue de personnes attaquées d'un accès d'épilepsie, qui souvent en produit un du même genre dans le spectateur. On peut demander si cet effet peut s'attribuer à l'horreur qu'excite la vue d'une agitation des membres, douloureuse en apparence, & des contorsions que l'on observe dans la figure de la personne épileptique ; ou s'il est uniquement produit par la force de l'imagination ? Il est possible que l'horreur occasionne quelquefois cet effet : mais on doit certainement beaucoup attribuer à ce penchant pour l'imitation, qui, dans tous les temps, est si puissant & domine tellement dans la nature humaine, & qui agit si souvent dans d'autres cas de maladies convulsives, qui n'offrent aucun spectacle d'horreur (*b*).

1293. Je crois convenable de donner sous ce même chef

(*a*) Ceci prouve que la colère agit d'abord sur le systême nerveux, mais que ses derniers effets se portent sur le systême sanguin ; d'où il résulte une distension extraordinaire des vaisseaux du cerveau capable de produire l'épilepsie. Il est souvent difficile de déterminer si les passions violentes agissent en produisant l'excitement ou le collapsus, & si leur effet est une conséquence de leur action sur le systême nerveux, ou sur le systême sanguin : néanmoins la plupart, telle que la joie, agissent sur le systême nerveux.

(*b*) Il paroît en effet que l'horreur n'agit pas seule dans le cas dont il s'agit, car il y a des mouvemens de gesticulation qui ne sont pas des objets d'horreur, qui cependant se communiquent à ceux qui en sont les spectateurs. Ainsi il n'y a rien de si commun que de voir le bâillement être produit par sympathie. Souvent le souvenir seul suffit pour exciter des mouvemens que l'on a déjà éprouvés. Plusieurs personnes vomissent en voyant la fiole qui contenoit le vomitif qu'ils ont pris. M. Cullen a connu une femme grosse qui, étant obligée de se tenir de bout pour essayer une robe, fut prise d'un vomissement, auquel elle étoit sujette. On remit la partie au lendemain, & le vomissement revint. La même chose arriva cinq à six jours de suite ; de sorte que pendant tout le temps de sa grossesse, elle ne put pas même voir sa robe sans vomir. Enfin l'histoire du magnétisme animal prouve que la vue seule de personnes attaquées de convulsions, suffit pour en renouveler les accès, sur-tout quand différentes circonstances capables de frapper l'imagination des spectateurs se trouvent réunies, telles que la musique, &c.

comme un exemple d'irritation mentale, l'*epilepsia simulata*, ou l'épilepsie simulée, dont on a si souvent parlé. Quoiqu'elle puisse avoir été d'abord entièrement feinte, je ne doute pas qu'étant souvent réitérée, elle ne soit devenue enfin réelle (*a*). L'histoire du quiétisme & des exorcismes me conduit à admettre cette opinion, qui est confirmée par ce que nous connoissons du pouvoir de l'imagination, pour renouveler les accès épileptiques & hystériques.

1294. Je passe au quatrième chef des irritations qui agissent immédiatement sur le cerveau, & que je pense être dues à la distension extraordinaire des vaisseaux sanguins de cet organe. Il est probable que cette cause a produit l'épilepsie, d'après l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts de cette maladie, où l'on découvre communément des marques qui indiquent qu'il a précédé une congestion dans les vaisseaux sanguins du cerveau (*b*). On pourroit peut-être supposer qu'elle est l'effet de l'accès qui a produit la mort : mais il y a lieu de présumer que la congestion existoit avant, car l'épilepsie est très-fréquemment jointe au mal de tête, à la manie, à la paralysie & à l'apoplexie : maladies qui dépendent toutes d'une congestion dans les vaisseaux du cerveau. L'opinion générale est encore confirmée, en ce que l'on a souvent trouvé, chez ceux qui

(*a*) On a vu des hommes imiter l'épilepsie au point qu'ils supportoient les plus grandes douleurs & même le cautère actuel, sans témoigner aucune sensibilité. Il est difficile de dire si ces mouvemens d'épilepsie dépendent du pouvoir de la volonté. Il paroît qu'ils peuvent être produits par la force seule de l'imagination, en se rappelant des idées qui autrefois avoient donné lieu à cette maladie, & qu'il n'y a de volontaire dans l'épilepsie simulée, que le seul souvenir. Il y a peu de personnes qui n'aient ressenti les effets de pareilles situations. M. Cullen dit s'être trouvé dans des circonstances où il étoit près de périr, & que le souvenir seul de ces circonstances, la vue des lieux où il avoit été en danger, suffisoient pour lui donner des mouvemens convulsifs.

(*b*) On a trouvé dans les cadavres de quelques épileptiques, des obstructions des jugulaires, des varices des veines de la tête, & une grande quantité de sérosité répandue entre la pie-mère & la substance corticale du cerveau ; dans plusieurs même, dès que le crâne a été ouvert, le cerveau s'est boursouflé de manière qu'on ne pouvoit pas le remettre, & l'on a trouvé sa substance d'un rouge foncé. Le saignement de nez supprimé a produit aussi des congestions dans les vaisseaux du cerveau qui ont donné lieu à l'épilepsie. D'autres fois on n'a rien trouvé dans les cadavres qui pût indiquer la cause de la maladie ; alors on pouvoit la regarder comme l'effet du collapsus.

étoient morts d'épilepsie, des tumeurs & des épanchemens, qui, quoiqu'ils ne parussent pas suffisans pour produire les maladies qui dépendent de la compression d'une portion considérable du cerveau, pouvoient cependant suffire pour comprimer un si grand nombre de vaisseaux, que les autres en devenoient plus sujets à être extraordinairement distendus, toutes les fois qu'il survenoit une turgescence plus considérable que de coutume, ou que le sang étoit poussé avec plus de force dans les vaisseaux du cerveau.

1295. Ces considérations seules pourroient suffire pour donner une conjecture probable relativement aux effets de la distension extraordinaire des vaisseaux. Mais cette opinion n'est pas fondée sur une conjecture seule. Il paroît qu'elle est encore confirmée par le fait, car l'état de pléthore est favorable à l'épilepsie; & toute turgescence accidentelle, ou toute impulsion extraordinaire du sang dans les vaisseaux du cerveau, telle qu'un accès de colère, la chaleur du soleil, ou d'une chambre échauffée, l'exercice violent, les indigestions, ou l'ivresse, sont fréquemment les causes qui produisent immédiatement les accès épileptiques (*a*).

1296. Je hasarderai de plus, de remarquer que cette doctrine pourroit être confirmée par la théorie. J'ai prétendu plus haut, qu'un certain degré de plénitude & de tension des vaisseaux du cerveau, étoit nécessaire pour entretenir l'énergie ordinaire & constante de ce viscère, requise pour la distribution de la puissance nerveuse; il doit en conséquence être suffisamment probable que la distension extraordinaire de ces vaisseaux sanguins, peut devenir la cause d'un excitement violent.

1297. Je viens de faire l'énumération des différentes causes éloignées ou occasionnelles de l'épilepsie, qui agissent par excitement, & affectent immédiatement le cerveau même. Celles qui agissent par excitement sur d'autres parties du corps, mais qui se communiquent de-là au cerveau, sont toutes les impressions qui produisent un degré exquis ou considérable de plaisir ou de douleur (*b*).

(*a*) La frénésie où le sang se porte avec force dans les vaisseaux du cerveau, est quelquefois accompagnée d'épilepsie. Souvent le paroxysme épileptique répond aux phases de la lune; il est difficile d'en rendre raison; celle qu'en donne Mead n'est pas satisfaisante: peut-être que les corps célestes agissent en occasionnant quelque turgescence dans le cerveau.

(*b*) Les sensations qui ne dépendent pas de la force des impres-

Les impressions qui n'excitent ni plaisir, ni douleur, sont rarement suivies d'effets semblables, à moins qu'elles ne soient portées à un degré violent; & alors on peut considérer leur manière d'agir comme un genre de douleur : il faut néanmoins remarquer que toutes les impressions fortes qui sont subites & qui surprennent, ou, pour me servir d'autres termes, toutes les impressions imprévues & inattendues, produisent fréquemment des accès d'épilepsie.

1298. Il y a certaines impressions qui agissent sur différentes parties du corps, que l'on ne sait dans quelle classe ranger, parce que souvent leur action ne produit aucune sensation : mais il est probable que la plus grande partie agissent par excitement, & doivent être par conséquent rapportées ici. Les principaux exemples de ces impressions sont, la dentition chez les enfans; les vers; l'acidité ou une autre acrimonie du canal alimentaire; les calculs des reins (*a*); les matières âcres des abcès ou des ulcères; ou l'acrimonie répandue dans la masse du sang, comme on le voit dans le cas de certaines contagions (*b*).

sions, telles que celles qui sont produites par les couleurs, les figures, la grandeur, n'agissent pas de cette manière, à moins que quelques circonstances, telles, par exemple, que la grossesse, ne portent la mobilité au plus haut degré. Mais des sensations plus vives, comme le bruit, la lumière, les odeurs, un sentiment vif peuvent produire l'épilepsie; ce que l'on doit rapporter à l'effet des passions violentes quand elles sont subites & inattendues, parce qu'elles peuvent porter l'énergie du cerveau au-delà de ses forces naturelles; toutes les fois même que l'esprit voudra produire des mouvemens trop forts, ils deviendront plus ou moins irréguliers à raison des circonstances; car l'action du cerveau est souvent plus active dans un temps que dans un autre. Quelquefois même le chatouillement seul, en excitant l'action des fibres motrices, suffit pour produire des convulsions & même l'épilepsie.

(*a*) Lieutaud rapporte avoir trouvé une pierre dans les reins d'un malade mort d'épilepsie. Ces deux maladies peuvent exister ensemble, comme le remarque van-Swieten. Néanmoins M. Cullen a vu la sortie d'un calcul guérir l'épilepsie. Tout ce qui produit une irritation considérable dans les premières voies, peut exciter des paroxysmes d'épilepsie.

(*b*) Ainsi le virus variolique produit fréquemment dans le temps de l'éruption, des accès épileptiques chez les enfans.

Les écoulemens habituels sont aussi suivis d'épilepsie lorsqu'ils se suppriment. Néanmoins le stimulus occasionné par une acrimonie quelconque, ni sa puissance sédative, ne suffisent pas pour rendre raison de la manière dont survient l'épilepsie. Mais on peut conjecturer que des maladies qui ont duré long-temps deviennent

1299. Les médecins n'ont pas trouvé de difficulté à comprendre comment les stimulans directs, d'une certaine force, peuvent exciter l'action du cerveau, & produire l'épilepsie ; mais ils ont jusqu'ici fait peu d'attention à certaines causes qui affoiblissent évidemment l'énergie du cerveau, & agissent, suivant ma manière de m'exprimer, par collapsus. Ces causes excitent cependant l'action du cerveau de manière à produire l'épilepsie. Je pourrois, à ce sujet, parler de la force médicatrice de la nature ; & on peut avec fondement se servir de ces expressions : mais comme je n'admets pas la doctrine de Sthal, sur l'administration de l'ame, je ne fais usage de ces termes que pour exprimer un fait, & je ne voudrois pas les employer dans la vue de tenter d'expliquer la manière mécanique dont les causes de collapsus produisent leurs effets. Néanmoins, je soutiens en même temps qu'il y a certaines causes de collapsus qui deviennent réellement des stimulans, & produisent l'épilepsie.

1300. Plusieurs causes d'épilepsie sont de nature à produire fréquemment la syncope, que je suppose dépendre toujours de causes qui affoiblissent l'énergie du cerveau (1176); d'où je conclus qu'il existe certaines puissances que l'on peut appeler stimulans indirects. On peut trouver quelque difficulté à expliquer comment les mêmes causes occasionnent tantôt la syncope, & d'autres fois la réaction qui se manifeste dans l'épilepsie ; je ne tenterai pas de rendre raison de ce fait : mais cela ne suffit pas, à ce que je pense, pour m'empêcher de supposer que ces causes agissent par collapsus. Les exemples particuliers que je vais donner, prouveront, je crois, très-clairement que des causes semblables produisent l'épilepsie.

1301. Le premier exemple que je suppose être de ce genre, est l'hémorrhagie spontanée ou artificielle. L'on sait que la même hémorrhagie produit souvent en même temps la syncope & l'épilepsie ; il paroît, d'après un grand nombre d'expériences & d'observations, que les hémorrhagies qui sont assez considérables pour donner la mort, le font rarement sans produire d'abord l'épilepsie.

1302. Une autre cause qui agit, comme je le suppose,

nécessaires pour conserver l'équilibre du systême ; & que quand elles cessent, l'atonie d'une partie peut se porter vers une autre & même vers le cerveau.

par collapsus, & qui en conséquence produit tantôt la syncope & d'autres fois l'épilepsie, est la terreur; c'est-à-dire, la crainte de quelque accident terrible dont on se voit menacé tout-à-coup (*a*). Cette cause est plus fréquemment suivie de l'épilepsie que de la syncope, parce qu'elle excite en même temps une émotion subite & considérable (1180).

1303. Une troisième cause qui agit par collapsus, & produit l'épilepsie, est l'horreur; c'est-à-dire, une aversion forte subitement excitée par une sensation très-désagréable, & fréquemment due à une sympathie avec la douleur ou le danger qu'éprouve une autre personne. Comme l'horreur est souvent une cause de syncope, on ne peut guère avoir de doute sur sa manière d'agir quand elle produit l'épilepsie; & il est peut-être possible de l'expliquer d'après ce principe général : de même que le desir excite l'action & donne de l'activité, ainsi l'aversion empêche d'agir, c'est-à-dire, affoiblit l'énergie du cerveau. Les plus hauts degrés d'aversion peuvent en conséquence produire la syncope ou l'épilepsie.

(*a*) Toutes les causes de syncope, les passions, la terreur, les objets désagréables, la surprise peuvent produire l'épilepsie. Lorsque ces causes sont modérées, elles agissent comme toniques & arrêtent les mouvemens convulsifs; c'est pourquoi l'on s'est quelquefois servi utilement de la peur pour guérir le hoquet, la coqueluche, & même les fièvres intermittentes; mais quand ces mêmes causes agissent puissamment, elles produisent la syncope & même la paralysie; ou il en résulte, quand la réaction peut avoir lieu, l'épilepsie, la convulsion & la fièvre.

La terreur paroît agir, comme toutes les passions, sur le systême nerveux; mais ses derniers effets se portent sur le systême sanguin, & le changement de la circulation produit des palpitations, ou une congestion dans le cerveau, & même l'apoplexie ou l'épilepsie. Un marin qui étoit en mer, voyant le vaisseau qui le portoit sur le point d'être brisé contre un rocher, fut tellement saisi de frayeur, que dès l'instant il eut une attaque d'épilepsie. Les retours de chaque accès étoient précédés d'une douleur, d'un gonflement de l'œil & du front, & d'une inflammation de la conjonctive. Ce qui prouve qu'il y avoit congestion dans les vaisseaux du cerveau. Cet homme avoit dix-neuf ans. M. Cullen lui prescrivit la diète végétale, appliqua des sangsues autour de l'œil, mit les laxatifs en usage, ce qui fit cesser les accès pour quelques mois. Mais ensuite le malade se mit entre les mains d'un frère qui étoit médecin, & qui le guérit en le saignant jusqu'à produire la défaillance. Ce qui prouve que l'épilepsie peut se guérir par des remèdes capables de diminuer la pléthore & la congestion du cerveau; & que la peur peut, en dérangeant le systême sanguin, donner lieu à une congestion dans les vaisseaux de la tête.

1304. Un quatrième ordre de causes d'épilepsie, que je suppose agir aussi par collapsus, sont certaines odeurs qui occasionnent la syncope ou l'épilepsie: quant à la syncope, j'ai exposé les raisons (1182) qui me portent à supposer que les odeurs agissent dans ce cas, plutôt comme des substances désagréables, que comme sédatives. Je pense que ces mêmes raisons peuvent s'appliquer ici; peut-être même pourroit-on regarder tout ce qui est relatif aux odeurs comme des exemples de l'effet de l'horreur, qui par conséquent appartiennent au dernier ordre de causes (a).

1305. Le cinquième chef des causes qui produisent l'épilepsie par collapsus, est l'action de beaucoup de substances que l'on regarde comme poisons, & dont la plupart sont avec raison considérées comme tels. Un grand nombre de ces substances ne donnent la mort qu'après avoir occasionné l'épilepsie. Il est vrai que l'on pourroit dans quelques cas attribuer cet effet à l'inflammation que ces substances excitent quelquefois dans l'estomac & dans d'autres parties du canal alimentaire; mais la plus grande partie des poisons végétaux manifestent particulièrement une puissance narcotique, ou fortement sédative; d'où il est probable que c'est par cette puissance qu'ils produisent l'épilepsie, & qu'ils appartiennent en conséquence à ce chef de causes qui agissent par collapsus.

1306. L'on doit rapporter à cette classe des causes éloignées de l'épilepsie, une cause particulière dont l'action est accompagnée de ce qu'on appelle *aura epileptica*, vapeur épileptique, qui consiste dans la sensation de quelque chose qui se met en mouvement dans quelqne partie des extrémités ou du tronc, & de-là monte par degrés vers la tête; & lorsque cette vapeur y est parvenue, la personne est sur-le-champ privée de sentiment & tombe dans un accès d'épilepsie. Les malades décrivent ce mouvement par le sentiment qu'ils éprouvent; quelquefois c'est celui d'une vapeur froide, d'autres fois celui d'un fluide qui coule, & dans d'autres cas, d'un petit insecte qui rampe le long de leurs corps; & très-souvent ils ne peuvent donner aucune idée distincte de leur sensation, qu'en disant en général

(a) Ceci est vrai, sur-tout relativement à l'odeur qu'exhalent les matières animales en putréfaction; mais il y a beaucoup d'odeurs qui n'excitent aucun sentiment d'horreur, qui produisent l'épilepsie chez quelques personnes, ou des accès d'asthme.

qu'ils ressentent quelque chose qui se meut le long du corps. On pourroit supposer que cette sensation est produite par quelque affection de l'extrémité ou d'une autre partie d'un nerf, sur lequel agit quelque matière irritante; & qu'en conséquence, la sensation suit le cours de ce nerf: mais je n'ai pas encore observé qu'elle suivît directement le cours d'aucun nerf, & elle paroît généralement passer le long des tégumens. On a observé que cette sensation étoit, dans quelques circonstances, produite par la pression ou l'irritation d'un nerf, ou qu'elle étoit même la conséquence d'une contusion ou d'une plaie; mais ces exemples sont plus rares, & l'effet le plus ordinaire des contusions & des plaies est le tetanos. Les plaies produisent ce dernier effet, sans exciter aucune sensation de vapeur, ou d'une autre espèce de mouvement, qui des parties blessées se porte à la tête; au contraire, la vapeur qui produit l'épilepsie commence souvent dans une partie qui n'a pas été blessée avant, ou contuse, & dans laquelle on ne peut que rarement découvrir la nature de l'irritation (*a*).

Il est naturel d'imaginer que cette vapeur épileptique est la preuve d'une irritation ou d'un stimulus direct, qui agissant sur la partie, se communique de-là au cerveau, & que l'on auroit dû, en conséquence, mettre au nombre des causes qui agissent par excitement; mais la différence remarquable que l'on observe dans des causes semblables en apparence, qui produisent le tetanos, laisse quelque doute sur cet objet.

1307. Après avoir fait l'énumération des causes occasionnelles de l'épilepsie, je vais considérer les prédisposantes. Entre celles dont j'ai parlé plus haut, il y en a un si grand nombre qui n'agissent que sur certaines personnes, qu'on doit supposer qu'il existe chez elles une disposition particulière; mais il n'est pas aisé de déterminer en quoi elle consiste.

1308. Un grand nombre de causes occasionnelles consistent dans des impressions foibles, qui souvent ne produisent que peu ou point d'effet sur la plupart des hommes;

(*a*) Le globule histérique paroît agir d'une manière analogue à la vapeur épileptique: il commence par un sentiment de distension globuleuse dans la partie gauche du colon, & se communique par degrés jusqu'au cerveau. Ces deux causes semblent agir par une puissance sédative: mais il faut observer que des sensations qui se forment dans le cerveau, peuvent se manifester ailleurs que dans ce viscère même, & paroître exister dans des parties éloignées.

d'où je conclus que ceux qui ſont affectés par ces cauſes, ſont plus faciles à émouvoir que les autres, & qu'en conſéquence, il y a dans ce cas une certaine mobilité qui produit la diſpoſition à la maladie. Je rendrai peut-être ce ſujet plus clair, en prouvant d'abord qu'il y a une plus grande mobilité de conſtitution chez certaines perſonnes que chez d'autres.

1309. Cette mobilité ſe reconnoît particulièrement par l'état de l'eſprit. Les perſonnes chez qui elle domine ſont auſſi facilement animées par l'eſpérance, qu'accablées par la crainte; elles paſſent aiſément & promptement d'un état à l'autre; il faut peu de choſe pour leur plaire, & elles ſont portées à la gaieté, mais elles ſe mettent en colère, & prennent de l'humeur avec autant de facilité; les moindres impreſſions les émeuvent vivement, & cependant aucune ne les affecte long-temps: cet état conſtitue le tempérament de l'enfance, *qui colligit ac ponit iram temerè; & mutatur in horas*; c'eſt le tempérament variable & changeant des femmes, *varium & mutabile fœmina*; & il n'y a perſonne qui n'apperçoive & ne reconnoiſſe chez les enfans & chez les femmes une certaine mobilité d'eſprit (*a*). Mais cela tient néceſſairement à un état analogue du cerveau; c'eſt-à-dire, à une mobilité pour toute eſpèce d'impreſſion, qui, en conſéquence, rend cet organe ſujet à éprouver facilement une viciſſitude d'excitement & de collapſus, qui ſont tous deux portés à un degré conſidérable.

1310. Il y a en conſéquence chez certaines perſonnes, une mobilité de conſtitution, qui tire généralement ſon

(*a*) Cette mobilité s'obſerve auſſi chez les convaleſcens, & chez tous ceux qui ſont affoiblis par des évacuations violentes. Rien n'eſt plus commun que de voir des perſonnes d'un caractère naturellement doux, devenir colères & intraitables lorſqu'elles ſont malades. Ce qui prouve que l'ame & le corps, quoique conſtituant deux ſubſtances diſtinctes, ont une connexion ſi intime que l'état de l'un doit facilement affecter l'autre: les cauſes qui donnent lieu aux maladies convulſives, prouvent que l'état du corps affecte diverſement l'ame en rendant le cerveau plus ſuſceptible d'excitement ou de collapſus.

Quelle que ſoit l'origine de cette mobilité du cerveau, il eſt certain qu'elle augmente lorſque les cauſes qui y donnent lieu ſont ſouvent réitérées. C'eſt pourquoi les accès d'épilepſie ſont plus rebelles lorſqu'ils ſont durables & fréquens. Cette obſervation eſt très-importante pour la pratique, & indique qu'il faut toujours prévenir les accès d'épilepſie, quoiqu'on n'en puiſſe pas détruire la cauſe.

origine de l'état des fibriles primitives, & cette mobilité est plus parfaite à un certain période de la vie, que dans d'autres; mais quelquefois elle est produite, & particulièrement modifiée, par certaines circonstances qui se rencontrent dans le cours de la vie.

1311. Cette mobilité consiste dans un degré plus considérable de sensibilité ou d'irritabilité. Les médecins regardent ces conditions comme tellement unies, qu'on peut considérer les constitutions où elles se trouvent comme n'en formant qu'une seule qui est de la même nature: néanmoins je crois qu'elles diffèrent entre elles, & que la mobilité peut dépendre tantôt de l'augmentation d'irritabilité, & d'autres fois de l'augmentation de sensibilité: si, par exemple, une action qui a eu déjà lieu, devient, quand elle est réitérée, plus aisée à exciter, & agit avec plus de force, je ne considère ce cas que comme un accroissement d'irritabilité. Je n'irai pas plus loin sur cet objet, parce qu'il suffisoit d'indiquer le cas dont je viens de parler pour expliquer comment l'épilepsie & les convulsions de tout genre sont excitées plus aisément, deviennent facilement habituelles, & sont en conséquence plus difficiles à guérir quand elles sont souvent réitérées.

1312. De quelque manière que l'on distingue la sensibilité & l'irritabilité, il paroît que la mobilité qui est la cause prédisposante de l'épilepsie, dépend plus particulièrement de la foiblesse, ou d'un état de pléthore du corps.

1313. Il est aisé de voir jusqu'à quel point la foiblesse peut contribuer à cet effet, peut-être en augmentant la sensibilité, en observant que les enfans, les femmes & les autres personnes chez lesquelles il y a une foiblesse évidente, sont plus fréquemment sujettes à cette maladie que d'autres.

1314. On ne peut douter que l'état de pléthore dispose à cette maladie; ses effets sont évidens, elle affecte fréquemment les personnes pléthoriques: elle est communément déterminée, comme je l'ai dit plus haut, par des causes capables de produire une turgescence extraordinaire du sang; & on l'a fréquemment guérie en diminuant l'état de pléthore.

Différentes considérations peuvent nous faire concevoir comment l'état de pléthore doit disposer à cette maladie (*a*).

(*a*) La pléthore dépend particulièrement, tout étant égal d'ailleurs, d'un état de relâchement des vaisseaux; elle indique que

Premièrement, cet état suppose le plus communément un relâchement des solides, & en conséquence une certaine foiblesse des fibres motrices; deuxièmement, quand l'état de pléthore existe, le ton des fibres motrices dépend davantage de leur tension que de leur puissance inhérente (*a*). Or, comme cette tension dépend de la quantité des fluides contenus dans les vaisseaux sanguins, & de l'impétuosité de la circulation, qui sont l'une & l'autre très-susceptibles de changemens, & fréquemment altérées par un grand nombre de causes, ces changemens fréquens doivent donner lieu à la mobilité; troisièmement, l'état de pléthore, en favorisant la congestion du sang dans les vaisseaux du cerveau, doit les rendre plus susceptibles d'être affectés par toute turgescence générale du sang dans le système (*b*), & produire en conséquence une plus grande disposition à cette maladie.

les gros vaisseaux sont foibles en proportion de la résistance qu'opposent les conduits excrétoires: c'est cette résistance qui donne lieu à l'accumulation des fluides dans les gros vaisseaux.

(*a*) La force inhérente est la disposition naturelle à se contracter dont jouissent les artères & les fibres musculaires. Lorsque la pléthore est extrême, elle donne lieu à un degré de tension qui produit en quelque sorte des oscillations plus considérables que dans l'état naturel; c'est de ces oscillations que dépend la mobilité, qui, à son tour, peut augmenter le degré de tension. Ainsi le ton & l'élasticité des corps élastiques sont augmentés par la tension.

(*b*) La pléthore, en favorisant la congestion du cerveau, le rend sujet à des changemens prompts & fréquens, & donnent lieu à cette mobilité dont dépendent très-fréquemment les maladies convulsives, & en particulier l'épilepsie.

L'on voit que les mêmes causes qui produisent l'épilepsie peuvent, quand elles se trouvent réunies à certaines circonstances particulières, occasionner la paralysie & l'apoplexie. Quand l'épilepsie a succédé à la paralysie ou l'a précédée, on trouve souvent des congestions dans le cerveau, & il y a lieu de croire que la paralysie & l'apoplexie qui succèdent à une ancienne épilepsie, sont produites par la compression; & l'on ne peut alors douter que l'épilepsie ne soit l'effet de la turgescence des fluides & de l'impétuosité de la circulation, qui, étant portées à un degré plus considérable, produisent la paralysie & l'apoplexie. L'épilepsie est d'ailleurs souvent précédée d'un degré de stupeur, & succède quelquefois à la paralysie qui dépend d'hydropisie, ce qui prouve qu'elle est fréquemment l'effet de la compression: elle paroît dépendre rarement du collapsus, à moins qu'il ne soit subit; car quand le collapsus vient lentement, il occasionne la paralysie; mais la turgescence soudaine peut produire l'épilepsie.

1315. Il y a une autre circonstance du corps qui dispose à l'épilepsie, dont il ne m'est pas aussi aisé de rendre raison, savoir l'état de sommeil : mais quoi qu'il en soit, il paroît que dans le fait, cet état produit la disposition dont je parle ; car, chez plusieurs personnes sujettes à cette maladie, les accès n'arrivent que dans le temps du sommeil, ou dans l'instant même de leur réveil. Haen rapporte une observation, dans laquelle il est évident que la disposition à l'épilepsie dépendoit entièrement de l'état du corps pendant le sommeil.

1316. Après avoir ainsi considéré, en général, les causes éloignées de l'épilepsie, je vais parler sur-le-champ de sa curation ; car ce n'est, comme je l'ai dit, que d'après la connoissance de ces causes, que nous pouvons établir des règles capables de nous diriger dans le traitement de cette maladie.

J'observerai d'abord que la maladie peut être considérée comme sympathique ou comme idiopathique (*a*) ; je vais en conséquence parler séparément de ces deux cas, & je crois convenable de commencer par le premier.

1317. Lorsque l'épilepsie est vraiment sympathique, & qu'elle dépend d'une affection primitive de quelque autre partie du corps, telle que l'acidité ou les vers contenus dans le canal alimentaire, la dentition ou d'autres causes semblables, il est évident qu'il faut, pour obtenir la cure, détruire ces affections primitives ; mais ce seroit nous écarter de notre objet que de dire ici comment on doit traiter ces maladies primitives.

1318. Il y a néanmoins un cas particulier d'épilepsie sympathique, c'est-à-dire, celui où elle est accompagnée

(*a*) L'épilepsie idiopathique dépend de causes qui affectent immédiatement le cerveau, & la sympathique dépend de l'affection des parties éloignées. Cette dernière espèce est en général très-difficile à distinguer, parce que les sensations que nous croyons éloignées du cerveau peuvent en dépendre, sur-tout quand l'épilepsie est plutôt due à des causes prédisposantes qu'à des affections locales. Ainsi c'est à tort que Sauvages regarde comme sympathique l'*aura epileptica*, parce qu'elle peut dépendre d'une affection originelle du cerveau. L'accès peut cependant être regardé comme sympathique, puisqu'il se guérit en détruisant l'affection locale, Néanmoins on a vu l'épilepsie se reproduire après la destruction de la partie d'où venoit l'*aura*. Ce qui prouve que cette vapeur n'indique pas toujours le siège du mal.

de l'*aura epileptica*, qui s'annonçe de la manière que j'ai décrite dans 1206, & qui indique évidemment qu'il existe une affection particulière dans l'endroit d'où elle s'élève ; mais comme dans beaucoup de cas semblables il ne nous est pas possible de découvrir de quelle nature est cette affection, je ne puis qu'offrir les règles générales suivantes.

Premièrement, lorsque la partie peut être détruite entièrement sans danger, nous devons tâcher de le faire en la coupant, ou bien en la détruisant par le moyen du cautère actuel ou potentiel (*a*).

Deuxièmement, lorsque l'on ne peut convenablement détruire la partie, il faut tenter de corriger l'affection morbifique qui y réside en appliquant un vésicatoire, ou en établissant un cautère perpétuel sur cette partie.

Troisièmement, lorsque ces moyens sont impraticables, ou ne réussissent pas, & que la maladie semble naître de l'extrémité d'un nerf particulier qu'il est facile de pouvoir saisir dans son cours, il faut couper ce nerf en travers (*b*), comme je l'ai proposé plus haut au sujet du tetanos.

Quatriémement, lorsque l'on ne peut connoître si l'*aura* part d'un lieu ou d'un point déterminé, de manière à pouvoir se diriger dans les opérations dont je viens de parler, mais qu'il est cependant possible de s'appercevoir de ses progrès le long du membre, l'on peut fréquemment prévenir l'épilepsie en appliquant une ligature sur le membre, au-dessus de la partie d'où commence l'*aura* : il est bon d'employer toujours ce moyen (*c*), parce qu'en prévenant

(*a*) On trouve dans les essais d'Edimbourg, l'exemple d'un épileptique qui fut guéri en détruisant la tumeur d'où l'*aura epileptica* sembloit prendre son origine. On doit recourir au cautère actuel ou potentiel lorsqu'il n'y a pas de tumeur apparente. On a vu aussi la carie du gros orteil produire des attaques d'épilepsie que l'on ne put prévenir qu'en guérissant la carie. Les Indiens brûlent dans cette maladie, avec succès, le talon jusqu'au tendon d'Achille, & tiennent long-temps le cautère ouvert.

(*b*) Ainsi Albinus rapporte que la convulsion de la mâchoire supérieure fut guérie en coupant le nerf sous-orbitaire. M. Cullen a vu un gentilhomme qui, à la suite d'une blessure du pouce, fut attaqué d'une épilepsie dont l'*aura* commençoit par ce pouce, & qui fut guéri en coupant le nerf de la partie.

(*c*) M. Cullen se servit de ce moyen pour un jeune homme dont l'*aura* commençoit par la main : il fit appliquer constamment un tourniquet au-dessous du coude ; par ce moyen il prévint

l'accès, on interrompt l'habitude de la maladie, & que d'ailleurs les compressions fréquentes rendent les nerfs moins propres à propager l'*aura*.

1319. La cure de l'épilepsie idiopathique doit, comme je l'ai dit plus haut, être dirigée par la connoissance des causes éloignées. Il y a, en conséquence, deux indications générales à remplir: la première consiste à éviter les causes occasionnelles; & la seconde, à détruire ou corriger les causes prédisposantes.

Cette méthode néanmoins n'est pas toujours uniquement palliative; car dans beaucoup de cas, on peut considérer la cause prédisposante comme l'unique cause prochaine, & en conséquence notre seconde indication peut être souvent regardée comme vraiment curative.

1320. Il est évident, d'après l'énumération que j'ai faite plus haut, que la plupart des causes occasionnelles qui sont en notre puissance (*a*), demandent uniquement à être connues, afin de pouvoir les éviter; & les moyens de le faire sont assez aisés à connoître. C'est pourquoi je me contenterai de proposer ici un petit nombre de remarques.

1321. Une des causes occasionnelles les plus fréquentes est la distension extraordinaire des vaisseaux (1314): je dirai par la suite comment on doit l'éviter lorsqu'elle dépend de l'état de pléthore du système. Mais comme non-seulement chez les pléthoriques, mais même chez ceux qui sont d'une constitution facile à émouvoir, la turgescence occasionnelle est un moyen fréquent de produire l'épilepsie, on doit sur-tout s'occuper très-constamment d'éviter cette turgescence chez les personnes sujettes à cette maladie.

1322. Les autres causes occasionnelles les plus fréquentes sont toutes les impressions violentes qui agissent subitement sur les sens: ces impressions, dans les constitutions faciles à émouvoir, interrompent la force ordinaire, la vélocité, & l'ordre des mouvemens du système nerveux, & produisent,

souvent l'accès, en augmentant la compression dès que l'*aura* commençoit à paroître.

Quelques auteurs ont recommandé, dans la même vue, d'appliquer les cautères & les vésicatoires entre la tête & la partie d'où part la vapeur; mais lorsque l'épilepsie est ancienne, & que la tête est affectée idiopathiquement, il paroît plus avantageux d'appliquer les cautères & les vésicatoires près de la tête.

(*a*) L'auteur s'exprime ainsi, parce que plusieurs de ces causes sont incurables, telles que les exostoses, &c.

en conséquence, facilement l'épilepsie. Il faut donc que les personnes sujettes à cette maladie prennent les plus grandes précautions pour se mettre en garde contre ces impressions, & spécialement contre celles qui sont de nature à exciter quelque émotion ou quelque passion de l'ame.

1323. Il y a un grand nombre de cas où il n'est pas possible de corriger ni de détruire la cause prédisposante de l'épilepsie; l'on ne peut alors qu'en prévenir le retour en évitant, avec la plus grande attention, les causes occasionnelles; & comme la fréquence des accès & l'habitude rendent souvent la maladie plus rebelle, il est de la plus grande importance, pour obtenir la guérison, d'en éviter les retours fréquens.

Tel est le petit nombre de remarques que je puis offrir relativement aux causes occasionnelles; & il me reste à observer que, le plus souvent, on n'obtient la cure complète, ou, suivant l'expression commune, la cure radicale, qu'en détruisant ou en corrigeant la cause prédisposante.

1324. J'ai dit plus haut que la cause prédisposante de l'épilepsie étoit une certaine mobilité du sensorium, qui dépendoit de la pléthore, ou d'un certain état de foiblesse du systême.

1325. J'ai exposé fort au long ci-devant, dans 1283 *& suiv.*, comment on doit corriger l'état de pléthore du systême, & il est inutile de répéter ici ce que j'ai dit. J'ajouterai seulement que l'on y parviendra, sur-tout en dirigeant convenablement l'exercice & le régime; & quant au dernier, il faut particuliérement observer ici qu'un genre de vie abstême a fréquemment été le moyen le plus certain de guérir l'épilepsie (*a*).

(*a*) Les choses dites non naturelles, telles que l'exercice, le régime, les *excreta* & les *retenta* influent souvent sur la durée & sur les retours plus ou moins fréquens de l'épilepsie; & en écartant les causes occasionnelles de ce genre, on peut affoiblir la disposition primitive. Ainsi, les purgatifs ont souvent arrêté les accès. Boerhaave rapporte que plusieurs épileptiques ont été guéris en vivant uniquement de biscuit & en faisant beaucoup d'exercice. La diète lactée a réussi dans des cas où tous les autres remèdes avoient été inutiles, comme le rapportent Cheyne & Lobb. Il est sur-tout essentiel d'éviter tout ce qui peut porter le sang à la tête; par exemple, la chaleur du soleil, les bains chauds, l'exercice violent, les passions vives & les liqueurs spiritueuses.

1326. On peut, en considérant la nature de la matière que rendent les cautères, supposer qu'ils sont un moyen continuel de prévenir l'état de pléthore du systême; c'est peut-être pour cette raison qu'ils ont été si souvent utiles dans l'épilepsie. Il est même possible que les avantages que l'on en retire dans ce cas, soient dus à ce que les cautères déterminent des turgescences accidentelles dans l'endroit où ils sont ouverts, & qu'en conséquence ils détournent jusqu'à un certain point l'action de ces dernières sur le cerveau (*a*).

1327. On pourroit croire que la saignée seroit le moyen le plus efficace de corriger l'état de pléthore du systême: elle l'est en effet lorsque cet état est porté à un degré considérable, & menace vivement de produire des effets morbifiques. La saignée est donc convenable & nécessaire dans des circonstances semblables; mais nous avons observé plus haut qu'elle n'étoit pas le moyen propre de prévenir le retour de l'état de pléthore, & qu'au contraire elle le favorisoit souvent; en conséquence, l'on ne peut pas conseiller ce remède dans toutes les circonstances d'épilepsie. Il y a néanmoins un cas où le retour périodique ou accidentel de plénitude & de turgescence du systême sanguin, donne lieu à la maladie de reparoître. Alors, si l'on a négligé les moyens de prévenir la pléthore (*b*), ou que ces moyens

(*a*) L'on a fait usage avec succès des cautères pour prévenir la pléthore: ils procurent une évacuation constante de la partie glutineuse de la lymphe qui sert à la formation du pus. Cet écoulement détruit la détermination qui se faisoit vers une partie & l'attire vers l'endroit où est le cautère. Si l'on veut empêcher la détermination de se porter au cerveau, il faut appliquer le cautère près de la tête, & le faire grand & large; cette précaution est sur-tout essentielle lorsque l'on préfère le vésicatoire perpétuel. L'effet des cautères ou des vésicatoires paroît, dans ce cas, être en quelque sorte analogue aux solutions spontanées que la nature affecte quelquefois dans cette maladie, par des pustules, des croûtes muqueuses, ou des ulcères qui se forment sur la tête dans le premier âge de la vie; & l'on sait que souvent ces maladies répercutées ont produit l'épilepsie chez les enfans. On a vu des ulcères survenus accidentellement opérer la guérison. Ainsi Willis parle d'une fille qui, étant tombée dans le feu, n'eut point d'attaque tant que les plaies restèrent ouvertes; mais elle y fut sujette de nouveau quand la cicatrice fut fermée. Septal a appliqué avec succès de larges vésicatoires sur toute la tête, lorsque l'épilepsie étoit causée par la lésion de cet organe. D'autres ont guéri par l'application d'un cautère sur la suture sagittale ou derrière la tête.

(*b*) L'exercice modéré & l'abstinence sont peut-être les seuls

aient été sans efficacité, il est absolument nécessaire d'observer le retour de ces turgescences, & de prévenir leurs effets par l'unique moyen certain que nous connoissions, c'est-à-dire, par des saignées copieuses (*a*).

1328. La seconde cause de mobilité que nous avons admise, est l'état de foiblesse. Cet état peut être incurable lorsqu'il est dû, comme il arrive fréquemment, à la conformation originelle; mais quand il est survenu dans le cours de la vie, on peut parvenir à le corriger; & dans tous les cas, il ne faut rien négliger pour arrêter & prévenir ses effets.

1329. Les moyens de corriger la foiblesse, autant qu'il est possible, consistent à exposer souvent le malade à l'air frais, à user fréquemment du bain froid, à faire un exercice proportionné à la force & à la constitution du malade, & peut-être à recourir aux astringens & aux toniques.

Ces remèdes conviennent pour fortifier la puissance inhérente des solides ou des fibres motrices: mais comme leur force dépend aussi de leur degré de tension, on peut, lorsque la foiblesse est produite par l'inanition (*b*), y remédier,

moyens de prévenir la pléthore & de dissiper l'affection locale du cerveau, qui n'occasionne l'épilepsie que quand la turgescence ou la réunion même d'autres causes y donnent lieu. Mais que la pléthore agisse comme cause directe ou non, il est certain que la plupart des malades qui ont été guéris, ont dû cet avantage à l'abstinence plutôt qu'à tout autre remède.

(*a*) Quand l'épilepsie dépend de congestion ou de pléthore universelle, les grandes saignées sont absolument nécessaires. Mais quand elle dépend uniquement de l'augmentation de ton, comme il est arrivé quelquefois, il suffit de tirer quelques onces de sang. Lorsque la maladie est ancienne, les ventouses & les scarifications sur les tempes sont convenables. Lorsque l'on saigne, ce doit toujours être des jugulaires ou du bras; l'expérience a démontré que cette pratique étoit la plus avantageuse.

(*b*) L'inanition diminue la tension des fibres, favorise la mobilité, & paroît agir dans ce cas en produisant la foiblesse; il faut alors recommander de bons alimens, mais prendre garde d'en donner une trop grande quantité, parce que le moindre degré de pléthore peut, chez les personnes foibles, produire le retour de l'épilepsie. Il est donc difficile, dans le cas où l'on soupçonne l'inanition, de procurer un certain degré de plénitude sans danger, parce que les solides acquièrent une certaine contractilité qui constitue une partie de l'équilibre du système. Alors on ne peut occasionner une distension des vaisseaux sans donner lieu en même temps à l'irritation. Néanmoins il y a des cas où on peut le faire sans danger & même avec avantage. Par exemple, M. Cullen eut

en rétablissant la plénitude & la tension des vaisseaux par un régime nourrissant; & j'ai vu des exemples qui prouvent que cette pratique est convenable & heureuse.

1330. Les moyens d'arrêter les effets de la foiblesse & de la mobilité qui en dépend, consistent dans l'usage des toniques & des antispasmodiques.

Les toniques sont, la crainte, ou un certain degré de terreur; les astringens, certains végétaux & certains minéraux toniques, & le bain froid.

1331. La crainte, ou un certain degré de terreur, peut être utile pour prévenir l'épilepsie: nous en avons une preuve remarquable dans la manière dont Boerhaave guérit l'épilepsie qui régna à Haerlem, dans l'hôpital des pauvres orphelins. *Voyez* le traité de Kauu Boerhaave, intitulé *Impetum faciens*, § 406 (*a*). J'ai vu aussi plusieurs autres exemples du même genre.

à traiter un jeune homme fort & vigoureux, sujet à l'épilepsie; il lui prescrivit une diète végétale, & l'abstinence du vin pour prévenir la pléthore; mais ce fut sans succès: à la fin, il guérit en changeant de régime & en prenant beaucoup de nourriture; ce qui prouve que l'inanition peut être une des causes éloignées de l'épilepsie. M. Cullen a vu aussi un cas où la saignée & les purgatifs avoient nui, & où la guérison fut opérée par les toniques. Galien rapporte l'observation d'un grammairien qui étoit attaqué d'épilepsie, toutes les fois qu'il faisoit des efforts pour parler, s'il avoit jeûné trop long-temps. Galien soupçonna que l'épilepsie étoit causée sympathiquement par l'affection de l'estomac: il ordonna au malade de boire du vin blanc, & lui fit manger un morceau de pain toutes les quatre heures.

(*a*) Une jeune fille qui demeuroit dans cet hôpital étant saisie de frayeur, fut attaquée de convulsions, qui revinrent par paroxysmes. Plusieurs enfans spectateurs de son état, furent affectés de la même maladie, & le nombre en augmentoit de jour en jour; tous les remèdes étant inutiles pour arrêter les progrès de cette espèce de contagion, Boerhaave fit apporter des rechauds pleins de feu dans la chambre où étoient les malades, & annonça avec fermeté que l'on appliqueroit un fer rouge sur le bras de celui qui seroit le premier attaqué de convulsions. Tous effrayés d'un remède aussi cruel, firent de tels efforts sur leur imagination lorsqu'ils sentirent les approches du paroxysme, qu'ils en empêchèrent entièrement le retour. Ceci prouve combien il est important que les personnes foibles évitent d'en voir d'autres attaquées de maladies convulsives: toutes les fois que l'on a réuni ces sortes de malades, l'on a aggravé le mal, & on l'a souvent rendu entièrement incurable.

De plus, toutes les impressions soudaines, telles que le moindre bruit, suffisent souvent pour rappeler la maladie quand elle est

Comme la manière d'agir de l'horreur est, à beaucoup d'égards, analogue à celle de la terreur, on a employé contre l'épilepsie plusieurs remèdes qui paroissent superstitieux ; & s'ils ont jamais réussi, je pense qu'on doit l'attribuer à l'horreur qu'ils ont inspirée.

1332. Le plus célèbre de tous les astringens dont l'on a fait usage pour la cure de l'épilepsie, est le gui de chêne : il est possible que, donné à grande dose, il soit utile ; mais je pense que son utilité a été plus réelle dans les anciens temps, où il étoit un objet de superstition. Dans le petit nombre de cas où je l'ai vu employer, il n'a produit aucun effet.

1333. On doit mettre les amers au rang des toniques végétaux ; & c'est, je crois, à raison de cette qualité que les feuilles d'oranger ont été utiles : mais elles ne le sont pas toujours.

1334. Le tonique végétal, qui, d'après son usage dans des cas analogues, promet le plus, est l'écorce du Pérou : ce remède a été quelquefois utile, mais il a aussi été souvent sans succès. Il convient particulièrement dans les épilepsies qui reviennent à certaines périodes, sans retour d'état de pléthore ou de turgescence du sang ; le quinquina employé quelque temps avant le retour de l'accès, peut être utile dans ces cas d'épilepsie périodique : mais il faut le donner en grande quantité & le plus près possible du temps où l'on attend le retour de l'épilepsie (*a*).

due à la mobilité. M. Cullen a vu un jeune homme qui étoit attaqué de convulsions & d'épilepsie, chaque fois qu'il entendoit du bruit. Le bruit d'un cheval qui passoit l'affectoit avant que personne eût pu l'entendre ; le son des cloches lui étoit très-nuisible ; il partit pour la campagne, où il guérit en prenant des remèdes capables de fortifier son estomac, & en évitant les passions vives.

(*a*) Il faut donner le quinquina peu de temps avant l'accès, parce que ses effets ne sont pas permanens. Il guérit alors en prévenant la foiblesse, car on ne peut pas dire qu'il agisse comme antiseptique. Mais comme l'épilepsie dépend souvent d'un état de pléthore, d'hémorrhagie & même d'inflammation, l'usage du quinquina peut, dans bien des circonstances, être précaire ; il ne faut le donner qu'après avoir eu la précaution de dissiper la pléthore, & on doit y faire une attention particulière dans l'épilepsie périodique, parce qu'elle est souvent due à l'augmentation de la vélocité du sang. Enfin, le quinquina est très-convenable quand la pléthore est dissipée : mais on ne peut en user tant que l'épilepsie périodique dépend de congestions du cerveau qui subsistent en même temps que l'état de pléthore. On a proposé de combiner ce remède avec les purgatifs : mais l'expérience n'a pas confirmé les avantages de cette méthode.

1335. Les toniques métalliques, dont un grand nombre a été mis en usage, semblent être plus puissans que ceux qui sont tirés des végétaux.

On a employé l'arsenic même pour guérir l'épilepsie, & son usage dans les fièvres intermittentes fournit une analogie en sa faveur (*a*).

On a autrefois recommandé les préparations d'étain pour la guérison de l'épilepsie, & de l'affection hystérique qui est une maladie analogue: différentes considérations rendent probables les vertus de l'étain dans ces maladies; mais je ne l'ai pas vu employer dans ces cas.

On trouve un tonique métallique beaucoup moins dangereux dans les préparations du fer; j'ai vu faire usage de quelques-unes dans l'épilepsie, mais je ne les ai jamais trouvées efficaces; je pense néanmoins que cela doit s'attribuer à ce qu'on ne les a pas toujours employées dans les circonstances convenables de la maladie, & qu'on n'en a pas donné la quantité nécessaire (*b*).

1336. Le tonique métallique le plus célèbre, & celui qui a été le plus fréquemment employé, est le cuivre & ses différentes préparations: je n'ose décider quelle est la préparation de ce métal la plus efficace; mais on a observé depuis peu que le *cuprum ammoniacum* réussissoit souvent (*c*).

(*a*) Nous avons observé, *tome I, page 158*, que l'arsenic devoit être entièrement banni de la médecine. M. Cullen avoit même coutume de dire dans ses leçons qu'il ne conseilloit pas ce remède, & qu'il n'en parloit que pour expliquer l'action de l'étain que l'on a recommandé dans l'épilepsie, & dont il pense que les effets, s'ils sont réels, doivent être attribués à l'arsenic qu'il contient.

(*b*) On prescrit communément le fer sous la forme d'eaux minérales; mais il paroît qu'on l'a combiné utilement avec la rhubarbe, le jalap, l'extrait d'ellébore noir, le castoreum, les cloportes, l'aquila alba, & le sel ammoniac, dans l'opiate appellé *opiate d'acier*.

(*c*) Arétée a recommandé le cuivre: il le donnoit même en assez grande dose pour qu'il pût agir comme vomitif & purgatif. Van-Helmont & Paracelse l'avoient conseillé dans les affections convulsives, & ils lui trouvoient une vertu légèrement narcotique. Boerhaave & Hoffmann assurent que les préparations de cuivre sont beaucoup plus calmantes que l'opium. Van-Swieten parle d'une préparation de cuivre qui a guéri l'épilepsie sans produire aucune évacuation, en excitant uniquement un sentiment de formication dans tout le corps. Le cuivre a moins de stimulus que le vitriol bleu & que le *cuprum ammoniacale*; peut-être la qualité du métal est-elle affoiblie, dans cette dernière préparation,

1337. Les fleurs de zinc ont été recommandées nouvellement par des personnes d'un grand mérite, comme utiles dans toutes les maladies convulsives; mais je n'ai pas encore remarqué que ce médicament ait été avantageux dans le cas d'épilepsie.

1338. On a eu depuis peu quelques exemples de guérison d'épilepsie par l'usage accidentel du mercure (*a*); & si les dernières observations de la cure du tetanos par ce remède se confirment, l'on sera fondé à le tenter pour guérir quelques cas d'épilepsie.

1339. Il faut observer, relativement à l'usage de tous les remèdes toniques dont j'ai parlé jusqu'ici, qu'il est vraisemblable qu'ils seront sans efficacité, & même très-nuisibles dans tous les cas où l'épilepsie dépendra d'un état de pléthore constant ou accidentel du système, si l'on ne procure pas en même temps des évacuations suffisantes (*b*).

par l'union du sel ammonial. M. Cullen a guéri une épilepsie avec le vitriol bleu donné à petite dose : il en a également guéri avec le *cuprum ammoniacale*.

(*a*) Stahl a vanté le cinnabre; Vogel l'a donné seul à une dose assez considérable, & il en a vu de bons effets; Crato l'a regardé comme le plus puissant de tous les anti-épileptiques. Le cinnabre forme la base de plusieurs poudres que l'on a décorées du nom de spécifiques contre l'épilepsie; on l'a souvent uni au camphre & à l'opium. L'expérience m'a appris que l'on pouvoit donner ce remède à grande dose sans inconvénient; mais ses effets ne m'ont pas paru répondre aux éloges qu'on lui a donnés.

Le bain froid est aussi un tonique très-utile; Van-Helmont assure avoir guéri des épileptiques en les plongeant dans l'eau, & les y tenant long-temps pour qu'ils puissent craindre d'être suffoqués: dans ce cas, il y a apparence que la guérison a été l'effet de la frayeur. Néanmoins on peut regarder d'ailleurs les bains froids comme un moyen très-convenable pour prévenir la mobilité, pourvu que l'on ait la précaution de diminuer la pléthore avant de les employer. Il faut aussi que le malade plonge sa tête dans l'eau, ou qu'il s'y jette de manière que toutes les parties de son corps en ressentent l'action en même temps.

(*b*) Il faut purger le malade deux ou trois fois le mois, & ne pas craindre les purgatifs les plus forts, sur-tout dans les commencemens de la maladie. L'on regarde comme important de placer les purgatifs vers la pleine ou nouvelle lune, en raison du rapport que l'on croit avoir observé entre les phases de cette planète & les accès.

Le vomitif donné vers la fin du paroxysme, dans les premières attaques d'épilepsie, le fait fréquemment cesser plutôt & en éloigne le retour. Les anciens y avoient toujours recours, & je pense que les craintes des modernes, relativement à l'usage de ce remède, ne sont pas fondées; je l'ai donné sans aucun inconvénient aux

1340. La seconde classe de médicamens que nous avons indiqués comme capables d'arrêter les effets de la mobilité trop considérable du système, renferme ceux que l'on a nommés *antispasmodiques*. L'on trouve dans les matières médicales, une très-longue liste de ces remèdes que l'on a recommandés pour la guérison de l'épilepsie. Néanmoins, le plus grand nombre de ceux qui sont tirés du règne végétal, sont évidemment sans action & inutiles. La racine même de valériane sauvage soutient à peine la réputation dont elle jouit (*a*).

1341. Certaines substances tirées du règne animal paroissent être beaucoup plus actives; la principale & celle qui semble avoir le plus d'action est le musc, qui a souvent été un remède efficace (*b*) quand on a pu en avoir de naturel & qu'on l'a donné à une dose convenable.

Il est encore probable que l'*huile animale*, suivant sa dénomination ordinaire (*c*), peut être un remède efficace,

approches des paroxysmes, & souvent il les a arrêtés ou au moins modérés, lors même que la maladie étoit due à la pléthore; mais j'avois eu la précaution de faire précéder de copieuses saignées.

(*a*) M. Cullen a observé que la racine de valériane sauvage manquoit plus de cent fois sur une où elle réussissoit. Il a pris toutes les précautions possibles pour l'avoir bonne. Il en a donné jusqu'à une demi-once en vingt-quatre heures; elle n'a produit aucun effet, si ce n'est quand elle purgeoit; & il a alors apperçu que son action dépendoit de sa vertu purgative.

L'on a beaucoup vanté aussi la pivoine mâle & femelle; mais rien ne paroît confirmer les avantages qu'on lui attribue.

(*b*) Le musc a été employé avec beaucoup de succès par le docteur Wall; mais comme il est rare de l'avoir naturel, il n'est souvent utile que donné à grande dose. Skenkius rapporte que ce remède avoit déjà été recommandé par George Kufnerus, comme un moyen très-efficace dans l'épilepsie des enfans; il en faisoit prendre deux ou trois fois par jour dans du vin blanc. J'observerai même, que si jamais la poudre de Guttette a produit quelque soulagement, on doit l'attribuer à la quantité de musc qu'elle contenoit, comme on le voit dans la recette qu'en donne Rivière. Depuis que l'on a retranché cette substance, on doit regarder cette composition comme un farrago entièrement dépourvu de vertu.

(*c*) Cette huile porte le nom de Dippel, chimiste allemand, qui en est l'inventeur: c'est une huile empyreumatique très-rectifiée; les Allemands en ont fait grand usage; mais il faut toujours la choisir récente; car l'air la prive en peu de temps de ses vertus.

lorsqu'on le donne dans son état le plus pur, & dans le temps convenable.

1342. L'opium est certainement, dans beaucoup de maladies, l'antispasmodique le plus puissant (*a*); mais les médecins ne sont pas d'accord sur ses propriétés dans l'épilepsie. Il est vraisemblable que l'usage de ce remède doit être très-nuisible quand la maladie dépend d'un état de pléthore où la saignée peut être nécessaire; mais lorsqu'il n'y a pas d'état de pléthore ou inflammatoire actuel, & que la maladie paroît dépendre d'irritation ou d'irritabilité augmentée, il y a apparence que l'opium doit être le remède le plus certain. Quels que soient les effets que l'on a attribués, dans cette maladie & dans d'autres du même genre, à la jusquiame, il est probable qu'ils sont dus à une puissance narcotique, semblable à celle de l'opium dont jouit cette plante (*b*).

1343. Il faut observer, relativement à l'usage des antispasmodiques, qu'ils sont toujours très-utiles, & peut-être uniquement utiles, lorsqu'on les donne dans le temps où les accès d'épilepsie reviennent fréquemment, ou aux approches des accès qui reparoissent après des intervalles considérables.

1344. Je me contenterai d'ajouter, au sujet de la cure de l'épilepsie, qu'elle continue très-souvent, uniquement par la puissance de l'habitude, qui contribue toujours beaucoup à augmenter la mobilité, & à entretenir par conséquent la maladie; d'où il est vraisemblable qu'un puissant remède pour la guérir est de rompre cette habitude, & de changer

(*a*) Quelque utile que soit l'opium dans les spasmes particuliers, son usage exige des précautions dans l'épilepsie. Il faut appliquer ici la maxime d'Young, qui est de rarement employer l'opium & la saignée en même temps. On ne doit aussi le donner que dans le temps de l'accès, parce que l'habitude en seroit pernicieuse; il affoiblit & augmente l'irritabilité du systême, il occasionne une espèce d'ivresse, il est même à craindre qu'il ne détruise le ton du cerveau, & que ses vaisseaux n'en soient plus exposés à l'accumulation & à la congestion. Haen a guéri par l'opium une épilepsie qui avoit résisté à tous les remèdes, & dont les paroxysmes ne venoient que pendant le sommeil. Morgagni a guéri par le même moyen une épilepsie, dont les accès étoient toujours précédés de la lenteur du pouls. Peut-être que l'opium fut utile dans ces cas par sa vertu tonique, en prévenant la foiblesse.

(*b*) Il faut être extrêmement circonspect sur l'usage de cette plante, à cause de ses qualités vénéneuses.

toute la constitution du systême. C'est pourquoi un changement considérable de climat, de régime, & d'autres circonstances dans la manière de vivre (*a*), ont souvent guéri l'épilepsie.

1345. Après avoir traité de l'épilepsie, je pourrois parler ici des convulsions particulières qui en différent, parce qu'elles sont plus partielles, c'est-à-dire, qu'elles affectent uniquement certaines parties du corps sans être accompagnées de la perte du sentiment, & elles ne se terminent pas par un état comateux, tel que celui qui survient toujours dans l'épilepsie.

1346. Les médecins ont observé & décrit un grand nombre d'exemples différens de pareilles affections convulsives. Mais la plupart sont évidemment des affections sympathiques, que l'on ne peut guérir qu'en attaquant la maladie primitive d'où elles dépendent, & qui ne doivent pas, en conséquence, trouver ici leur place : ou bien un grand nombre de celles qui sont de nature à ne pouvoir être rapportées à une autre maladie, n'ont aucun caractère distinctif qui se rencontre chez les différens individus. Je suis donc obligé de renvoyer pour le traitement aux principes généraux que j'ai établis pour l'épilepsie, ou que j'établirai, en m'occupant par la suite des maladies convulsives dont je pense qu'il est nécessaire de parler plus particulièrement, parce qu'elles ont très constamment un caractère propre qui s'observe chez les différentes personnes qui en sont affectées.

CHAPITRE III.

De la Danse de saint Weit (*b*).

1347. CETTE maladie est commune aux deux sexes, & affecte presque uniquement les jeunes personnes. Elle survient

(*a*) C'est une maxime d'Hippocrate, qui a toujours été très-salutaire.

(*b*) Les François ont nommé cette maladie, danse de saint Guy; les Allemands lui ont donné celui de saint Weit, du nom d'une chapelle, près de Ulm en Souabe, dédiée à ce saint, que l'on alloit invoquer tous les ans au mois de mai pour être guéri de ce mal, parce que l'on prétend qu'il en avoit été attaqué lui-même.

en général depuis l'âge de dix ans jusqu'à quatorze. Elle paroît toujours avant l'âge de puberté, & continue rarement au-delà de ce période.

M. Cullen avoit donné, dans la prémière édition de sa Nosologie, la danse de Saint Weit comme une espèce de convulsion; mais il en a fait depuis un genre particulier, parce qu'elle diffère beaucoup de toute autre espèce, en raison de l'âge de ceux qu'elle attaque, & des mouvemens qu'elle produit; il en donne en conséquence le caractère suivant.

Cette maladie consiste dans des mouvemens convulsifs, qui sont en partie volontaires, & qui attaquent les enfans des deux sexes qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté, particulièrement ceux qui sont entre dix & quatorze ans: ces mouvemens affectent communément le bras & la main d'un seul côté, & ressemblent aux gesticulations des histrions; communément les malades traînent en marchant, l'un des pieds plutôt qu'ils ne l'élèvent. N. C. GENRE LI.

Cette maladie est celle que Sydenham a décrite dans la partie de ses ouvrages qui porte le titre de *Schedula-monitoria*; Sauvages l'appelle *Scelotyrbe S. Viti.*

On doit regarder comme une variété de ce genre, la scelotyrbe que Sauvages appelle *instabilis*, qui a succédé à une affection rhumatisante chez un enfant de douze ans accoutumé au café & aux liqueurs spiritueuses, & qui consistoit dans un mouvement involontaire de tout le corps, de manière que pendant deux mois le malade remuoit continuellement sans le savoir & malgré lui, le bras, le pied, la tête, ou une autre partie du corps lorsqu'il étoit éveillé; il sembloit jouer en exécutant ces mouvemens: ils n'étoient pas plus considérables d'un côté que de l'autre, & ne cessoient que quand l'esprit & la voix commençoient à s'affoiblir, & le malade se plaignoit alors d'une douleur légère au pied.

L'on peut rapporter encore à ce genre la scelotyrbe intermittente, dont les accès reviennent de deux jours l'un.

M. Cullen a admis dans sa Nosologie, à la suite de la danse de saint Weit, un genre qu'il nomme *raphania*, d'après Linnæus, qui a cru que cette maladie, qui a été épidémique en Suède, étoit produite par le *raphanistrum*, qui croît en grande quantité parmi l'orge dans ce pays. Linnæus s'est même convaincu que le *raphanistrum* étoit la cause de cette maladie, en nourrissant des poules avec la graine de cette plante. M. Cullen en donne le caractère suivant.

De la Raphania.

La raphania est une contraction spastique des articulations, accompagnée d'une agitation convulsive, & d'une douleur très-violente, périodique. N. C. GENRE LII.

Il est douteux que la convulsion occasionnée par le seigle ergoté soit du même genre.

On a observé en Suède que le raphania régnoit l'automne, que les paysans & les pauvres étoient affectés de cette maladie, mais que les riches & les enfans à la mamelle ne l'avoient jamais.

1348. Elle est particulièrement caractérisée par des mouvemens convulsifs, un peu variés chez les différens individus, mais à-peu-près du même genre chez tous; ces mouvemens affectent la jambe & le bras du même côté, & généralement un seul côté uniquement.

1349. Ces mouvemens convulsifs attaquent d'abord communément la jambe & le pied. Quoique l'extrémité soit en repos, le pied est souvent agité de mouvemens convulsifs, qui le font mouvoir alternativement en devant & en arrière. Lorsque le malade veut marcher, la jambe affectée est rarement élevée comme il est d'usage dans la marche : mais elle est traînée de même que si l'extrémité étoit paralytique; & s'il tente de l'élever, il ne peut exécuter ce mouvement avec assurance, à cause des mouvemens convulsifs irréguliers qui alors agitent le membre.

1350. Le bras du même côté est généralement affecté en même temps, & il est fréquemment agité de différens mouvemens convulsifs, lors même qu'on ne tente aucun mouvement volontaire. Mais c'est sur-tout lorsqu'on veut exécuter les mouvemens volontaires, qu'on ne peut le faire

Les symptomes qui annoncent cette maladie sont un prurit & une sensation de brûlure semblable à celle qu'exciteroient des étincelles de feu, accompagnée d'un sentiment de formication & de douleurs du dos. Il y a défaut d'appétit, vomissement & nausée, les pieds & les mains deviennent roides & tendus. Ce n'est qu'avec la plus grande peine que les malades portent leurs mains à la bouche; les doigts sont fléchis en arrière & les yeux contournés. Les malades jettent de grands cris & courrent çà & là comme des furieux. La bouche est affectée d'un spasme cynique, la langue est déchirée & les yeux sont en convulsion jusqu'à ce que le poison ait cessé d'agir. Quelquefois il y a un engorgement considérable du foie avec crachement de sang : ce qui est un pronostic funeste. L'épilepsie, la paralysie, quelquefois même l'apoplexie, l'hémorrhagie, la phthisie succèdent à cette maladie : lorsque les symptomes les plus graves ont cessé, les malades sont affectés pendant quelques semaines de vertige, de tintement d'oreilles, de surdité, de tetanos. Lorsque la maladie dure long-temps, elle se change en épilepsie. Il est rare que ceux qu'elle a rendus sourds recouvrent leurs sens. La convulsion de la poitrine y est presque toujours mortelle.

L'on a employé contre cette maladie la saignée chez les hommes forts & pléthoriques, sur-tout dans les cas où le pouls étoit plein & que la tête & la poitrine étoient affectées. Les vomitifs ont réussi dans le commencement de la maladie; l'on a ensuite donné les légers purgatifs & les demi-bains. L'exercice a été avantageux aux convalescens.

convenablement, parce qu'ils ſont diverſement précipités ou interrompus par des mouvemens convulſifs qui s'exécutent dans une direction contraire à celle qu'on ſe propoſe. L'exemple le plus commun de ceci ſe voit chez les malades qui tentent de porter un verre de liquide à leur bouche : ils ne peuvent y parvenir qu'après des efforts réitérés, qui ſont interrompus par des mouvemens convulſifs fréquens, qui éloignent & détournent la main de la bouche.

1351. Il me paroît que la volonté cède ſouvent à ces mouvemens convulſifs, comme à une eſpèce de penchant, & qu'en conſéquence ils augmentent fréquemment, parce que les malades ſemblent ſe plaire à augmenter la ſurpriſe & l'amuſement que leur contorſions produiſent chez les ſpectateurs.

1352. L'eſprit eſt ſouvent affecté, dans cette maladie, de quelque degré de fatuité, & offre fréquemment les mêmes émotions paſſagères, variées & déraiſonnables que l'on obſerve dans l'affection hyſtérique.

1353. Telles ſont les circonſtances les plus communes de cette maladie; néanmoins elle varie quelquefois chez différentes perſonnes : on obſerve quelque différence dans les mouvemens convulſifs, particulièrement dans ceux qui affectent la tête & le tronc. Il ſemble y avoir dans cette maladie différens penchans au mouvement; c'eſt pourquoi les accès varient chez ceux qui en ſont affectés, par leur manière de ſauter & de courir ; on a vu cette maladie, caractériſée par de ſemblables mouvemens convulſifs, paroître comme épidémique dans certains cantons d'une province (*a*); alors des perſonnes de différens âges en ſont attaquées : ce qui paroît faire une exception à la règle générale que nous avons établie plus haut; mais dans ces cas même, les perſonnes affectées ſont, le plus ſouvent, des jeunes gens des deux

(*a*) Ceci eſt particulièrement arrivé dans les endroits où un grand nombre de perſonnes ſe trouvoient réunies & étoient témoins des mouvemens convulſifs de ceux qui alloient invoquer l'interceſſion de quelque ſaint, pour la guériſon de cette maladie, comme on l'a vu à Ulm dans le temps de la fête de ſaint Weit, & dans les montagnes des Cevennes, à la fête de la ſainte Vierge; ce qui prouve, comme nous l'avons obſervé plus haut, combien il eſt pernicieux de réunir en un même lieu ceux qui ſont affectés de maladies convulſives, ou doués d'une conſtitution très-aiſée à émouvoir.

sexes (*a*), & sur-tout ceux qui sont évidemment d'une constitution plus aisée à émouvoir.

1354. On a proposé différentes méthodes pour guérir cette maladie. Sydenham recommande de saigner & de purger alternativement. J'ai vu quelques pléthoriques à qui les saignées ont été utiles ; mais j'ai souvent remarqué que les évacuations réitérées, & spécialement la saignée, avoient été très-nuisibles (*b*).

Dans un grand nombre de cas, j'ai vu la maladie continuer plusieurs mois, malgré les remèdes de toutes espèces ; mais j'ai observé aussi qu'elle cédoit facilement aux toniques, tels que l'écorce du Pérou & les ferrugineux.

M. de Haen a vu plusieurs personnes attaquées de cette maladie guérir par l'électricité.

(*a*) Comme cette maladie attaque particulièrement les jeunes gens, on peut conjecturer qu'elle dépend du changement que produit dans toute l'économie animale, vers le temps de la puberté, l'évolution des parties génitales ; l'état de ces parties contribue à entretenir une irritation générale ou particulière, d'où dépend principalement l'action de tout le système. Lorsque les parties de la génération ont pris leur accroissement, il ne reste plus aucune partie à se développer : les solides offrent une plus grande résistance aux fluides ; en conséquence, il survient un état de pléthore & de tension qui augmentant par degrés, agit différemment suivant les circonstances : l'équilibre qui avoit subsisté jusqu'alors devient indécis : ce qui donne lieu à la mobilité. De plus, l'état de pléthore peut se porter vers le cerveau, affecter un des côtés de ce viscère & produire une convulsion partielle ; parce que les vaisseaux du cerveau ne peuvent se distendre sans causer irritation.

(*b*) Cette maladie peut être l'effet de la pléthore ou de la foiblesse : dans le premier cas, la saignée & les purgatifs conviennent : mais ils sont nuisibles dans le second. Souvent les malades sont foibles, fluets : quelques-uns desirent des alimens absurdes, d'autres sont affectés d'imbécillité ; mas ces symptomes sont l'effet de la maladie & se dissipent avec elle. Dans ces cas, les évacuans sont très-nuisibles : cependant dans les cas douteux, l'on peut réitérer les purgatifs avec plus de confiance que la saignée, parce qu'ils affoiblissent moins.

Sydenham donnoit l'opium après la purgation. Ce remède peut dans ces cas agir comme un puissant antispasmodique.

J'ai prescrit dans cette maladie la panacée mercurielle avec succès, à un enfant que l'on soupçonnoit attaqué de vers, mais qui guérit sans en rendre : ce qui donne lieu de croire que cette préparation a agi comme tonique.

SECTION II.

Des affections spasmodiques des fonctions vitales.

CHAPITRE IV (*a*).

De la Palpitation du cœur.

1355. ON donne le nom de palpitation (*b*) à une contraction ou à une systole du cœur, qui s'exécute avec plus

(*a*) Quoique j'ai cru convenable de diviser ce livre en sections, je pense qu'il est nécessaire, pour la facilité des citations, de nombrer les chapitres depuis le commencement du livre. *Cette note est de M. Cullen.*

(*b*) Tout mouvement violent du cœur contre nature, se nomme palpitation.

M. Cullen observe dans sa Nosologie, que si les différentes causes de palpitation pouvoient se distinguer par des signes externes, on pourroit admettre avec Sauvages plusieurs espèces de palpitations, en raison de la diversité des causes capables de les produire. Mais comme il ne nous est pas possible de reconnoître ces dernières; il croit que l'on ne doit admettre qu'une seule espèce de palpitation idiopathique, qu'il désigne par le caractère suivant.

La palpitation idiopathique dépend de l'affection du cœur même: elle est presque continuelle, ou au moins elle revient souvent, sans aucune autre maladie évidente. N. C. GENRE LIV.

On doit regarder comme synonymes les espèces suivantes admises par Sauvages.

1°. La palpitation produite par l'anévrysme du cœur. Les ventricules & les oreillettes du cœur, sur-tout du côté droit, sont sujets à des dilatations que Sauvages appelle anévrysmes : ces dilatations produisent souvent l'hémoptysie, l'orthopnée, la phthisie & l'asthme. Les signes pathognomoniques de cette affection sont des palpitations très-fortes & fréquentes, ou qui sont renouvelées par des causes légères & accompagnées de lipothymie ; le malade se plaint de sentir une masse volumineuse qui frappe contre les côtes ou le cartilage xiphoïde; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le pouls est quelquefois vif & plein : ce qui arrive lorsque l'oreillette droite s'oppose au passage du sang, & que les ventricules sont libres; alors la palpitation est légère & on peut à peine l'appercevoir en portant la main sur le côté droit de la région du cœur, qui est le siége de la maladie.

de

de rapidité, & même, en général, avec plus de force que de coutume, quelquefois le cœur frappe avec une violence extraordinaire contre l'intérieur des côtes, de manière à produire souvent un son considérable.

1356. Ce mouvement, ou cette palpitation, est l'effet de causes fort variées; M. Senac & d'autres se sont donné beaucoup de peine pour en faire l'énumération; néanmoins, comme il ne m'est pas possible de suivre tous les détails dans lesquels ils sont entrés, de manière à pouvoir suffisamment reconnoître les causes qu'ils ont admises, je tenterai uniquement de rapporter tous les différens cas de cette maladie à un petit nombre de chefs généraux.

1357. Le premier comprend les palpitations produites par l'action du stimulus ordinaire sur la contraction du cœur; c'est-à-dire, celles où le sang veineux se porte avec plus de vélocité, &, en conséquence, en plus grande quantité que de coutume dans les cavités du cœur. Il paroît que c'est de cette manière que l'exercice violent produit la palpitation.

1358. Le second chef de palpitations renferme celles où un obstacle quelconque empêche les ventricules du cœur de se vuider complétement & librement. Ainsi la ligature de l'aorte produit des palpitations des plus violentes. Il est aisé d'imaginer des résistances semblables dans l'aorte ou dans l'artère pulmonaire, & l'on en a souvent trouvé de telles dans les cadavres de ceux qui, pendant leur vie, avoient été fort sujets aux palpitations.

On doit rapporter à ce chef tous les cas de palpitation dont les causes sont l'effet de l'accumulation du sang dans les gros vaisseaux voisins du cœur.

1359. Le troisième chef de palpitations comprend celles

2°. Le tremblement du cœur, qui est une palpitation légère accompagnée de dyspnée, d'un pouls inégal & intermittent qui correspond au mouvement du cœur, & d'une cardialgie qui revient au moindre mouvement du corps.

Le diagnostic des autres espèces est encore plus obscur: tels sont les palpitations produites par l'abcès du péricarde, l'ossification de différentes parties du cœur, les calculs contenus dans les ventricules, les polypes, l'anevrysme ou le rétrécissement de l'aorte.

On doit regarder comme symptomatiques les palpitations produites par l'engorgement du pancréas, par la goutte, la chlorose, l'affection hystérique, la mélancolie, la fièvre.

qui sont produites par une affluence plus forte & plus rapide de la puissance nerveuse dans les fibres musculaires du cœur. C'est de cette manière que je suppose que différentes causes qui agissent sur le cerveau, & particulièrement certaines émotions de l'esprit, produisent la palpitation.

1360. Le quatrième chef de palpitations renferme celles qui sont dues à des causes qui occasionnent une foiblesse dans l'action du cœur, en diminuant l'énergie du cerveau sur cet organe. Je présume que ces causes produisent la palpitation, parce que toutes celles que j'ai indiquées plus haut (1177 & *suiv.*) & qui excitent de cette manière la syncope, donnent souvent lieu à la palpitation (*a*) : c'est pour cette raison que ces deux maladies se rencontrent fréquemment chez la même personne ; car les mêmes causes peuvent occasionner l'une ou l'autre affection, suivant la force de chacune de ces causes & la mobilité des personnes sur lesquelles elles agissent; c'est, il semble, une loi de l'économie animale, qu'un degré de foiblesse survenant dans une fonction quelconque, en augmente souvent la vigueur, ou au moins produise un effort pour l'augmenter, qui se fait communément d'une manière convulsive.

Je pense que l'action convulsive, qui se termine fréquemment par un degré de spasme, donne lieu au pouls intermittent qui accompagne si souvent la palpitation.

1361. Le cinquième chef de palpitations peut comprendre celles qui sont produites par une irritabilité ou une mobilité particulière du cœur. En effet, cette mobilité peut être considérée uniquement comme une cause prédisposante, qui détermine l'action de la plus grande partie des causes dont j'ai fait l'énumération plus haut. Néanmoins il est bon d'observer que cette disposition constitue souvent la partie principale de la cause éloignée ; de manière qu'un grand nombre de causes qui donnent lieu à la palpitation, ne peuvent produire cet effet que chez ceux qui y sont particulièrement disposés. En conséquence, ce chef de palpitations exige souvent d'être distingué de tous les autres.

1362. Après avoir ainsi désigné les différens cas & les

(*a*) La palpitation est singulièrement liée avec la syncope : on pourroit même regarder cette dernière comme une paralysie momentanée du cœur : car tout muscle peut devenir paralytique après une convulsion violente.

différentes causes de palpitations, je pense qu'il est nécessaire, pour diriger la curation de cette maladie, d'observer que ses causes peuvent se réduire à deux chefs. Le premier renferme celles qui dépendent de certaines affections organiques du cœur même, ou des gros vaisseaux qui y sont unis immédiatement; le second renferme les causes qui dépendent de certaines affections qui existent & agissent dans d'autres parties du corps, & dont l'effet est dû à la force de la cause qui agit, ou est une conséquence de la mobilité du cœur (*a*).

1363. Quant aux cas qui dépendent du premier ordre de causes, je dois répéter ici ce que j'ai dit des cas semblables de syncope, que je ne connois aucun moyen de les guérir. On peut cependant les pallier jusqu'à un certain point; premièrement, en évitant toutes les circonstances qui peuvent accélérer la circulation du sang; &, secondement, en employant tous les moyens d'éviter l'état de pléthore du systême, ou toute turgescence accidentelle du sang. Dans un grand nombre de cas semblables, la saignée peut produire un soulagement momentané : mais il y a apparence que ce remède doit nuire dans ceux où il y a foiblesse & mobilité.

1364. Les cas qui dépendent du second ordre de causes peuvent être variés, & exigent des remèdes fort différens: mais je puis dire ici, en général, que l'on peut considérer ces cas comme formant deux genres, dont l'un dépend d'affections primitives des autres parties du corps qui agissent par la force des causes particulières; & l'autre dépend d'un état de mobilité du cœur même. Il est évident que l'on peut obtenir la cure du premier genre de palpitation en guérissant l'affection primitive, dont il n'est pas de notre objet de parler ici. Le second genre exige d'une part, pour obtenir la guérison, que l'on évite avec soin les causes occasionnelles; & de l'autre, qui est le principal objet que l'on doit avoir en vue, que l'on corrige la mobilité du systême & en particulier

(*a*) Ainsi on peut distinguer la syncope en idiopathique & en symptomatique : la première dépend de causes qui agissent sur le cœur même; la seconde est celle où le cœur est affecté par des causes qui résident dans d'autres parties; comme il arrive sur-tout lorsque des causes de convulsions agissent sur le cerveau; car ces causes se portent plus directement sur le cœur en raison de l'état de mobilité ou d'atonie de ce muscle, qui le dispose à la convulsion.

celle du cœur. Nous avons parlé ailleurs des moyens propres à remplir ces indications.

CHAPITRE V.

De la Dyspnée (a), ou de la difficulté de respirer.

1365. L'EXERCICE de la respiration, & des organes dont elle dépend, a une connexion si constante & si grande avec la plupart des autres fonctions & des autres parties du corps humain, que la respiration doit être affectée dans presque toutes les maladies. C'est pourquoi la gêne & le trouble de cette fonction sont, dans le fait, des symptomes qui accompagnent très-généralement les maladies.

1366. Les symptomes que produit la difficulté de respirer, méritent, par la raison que je viens d'exposer, d'occuper une place particulière & d'être considérés en détail dans un système général de pathologie : mais je trouve qu'il est difficile de déterminer jusqu'à quel point on doit y faire attention dans un traité de médecine-pratique.

1367. Il est nécessaire, en traitant cet objet, de distinguer d'abord les affections idiopathiques des symptomatiques ; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas confondre les difficultés de respirer qui dépendent d'une affection primitive des poumons mêmes, avec celles qui ne sont que les symptomes d'une affection plus générale, ou d'une maladie qui existe primitivement dans d'autres parties que dans les organes de la respiration. J'ai tâché, dans ma nosologie méthodique (b), de faire l'énumération des différens cas de dyspnée sympto-

(a) La dyspnée est une difficulté de respirer continuelle, dans laquelle le malade n'éprouve pas un resserrement, mais plutôt un sentiment de replétion & d'embarras dans la poitrine. La toux est fréquente dans tous le cours de la maladie. N. C. GENRE LVI.

Les nosologistes ont regardé l'orthopnée comme un genre distinct ; elle ne diffère de la dyspnée que par le degré de force, en ce que la respiration y est beaucoup plus gênée ; mais les différens degrés d'une maladie ne suffisent pas pour établir des espèces & encore moins des genres.

(b) M. Cullen distingue dans sa nosologie les différentes espèces de dyspnée en idiopathiques & en symptomatiques. Il admet huit espèces de dyspnée idiopathique : savoir,

matique, & il sera aisé de voir qu'ils sont de nature à ne pouvoir trouver place ici.

1°. La dyspnée *catarrhale*, dans laquelle il y a une toux fréquente suivie d'une expectoration abondante d'un mucus visqueux.

On doit rapporter à cette espèce, 1°. l'asthme catarrhal, qui se reconnoît par le coryza, le raucedo, l'angine, l'éternument, & les douleurs catarrhales qui l'accompagnent, sur-tout dès qu'il commence; 2°. l'asthme pituiteux d'Hoffmann, dans lequel il y a une toux humide & une expectoration d'un mucus visqueux, qui tourmente jour & nuit les malades, quelque position qu'ils prennent; 3°. l'asthme que Sauvages appelle *pneumodes*, où les malades font des efforts continuels pour tousser & ne rendent qu'une petite quantité de matière blanche, épaisse, ronde & d'une certaine consistance.

2°. La dyspnée *sèche*, accompagnée communément d'une toux sèche. Ses causes sont variées & difficiles à connoître. On peut regarder comme des variétés de cette espèce, les difficultés de respirer, produites, 1°. par les tubercules squirrheux qui affectent les glandes des bronches; 2°. par les stéatomes qui diffèrent des tubercules en ce qu'ils se forment dans différentes parties du poumon & qu'ils sont mols; 3°. par les hydatides; 4°. par les concrétions polypeuses des bronches; 5°. par le lipoma contenu dans la cavité de la poitrine.

3°. La dyspnée *aérienne*, qui augmente par le moindre changement de la température de l'air. Cette espèce est produite par l'air dispersé dans le tissu cellulaire des poumons: Storck l'a nommée phthisie aérienne, & Sauvages *dyspnœa à pneumatia*.

4°. La dyspnée *terreuse*, dans laquelle il sort avec la toux une matière terreuse ou calculeuse.

5°. La dyspnée *aqueuse*: dans cette espèce les urines sont en petite quantité; il y a œdème des jambes, sans fluctuation dans la poitrine, ni aucun des autres signes qui caractérisent l'hydrothorax.

On doit rapporter à cette espèce, la dyspnée & l'orthopnée produites par l'œdème du poumon.

6°. La dyspnée *graisseuse* qui attaque les personnes extrêmement grasses.

7°. La dyspnée *thorachique* produite par la lésion ou la mauvaise conformation des parties qui environnent le thorax.

Les variétés de cette espèce, sont, 1°. la dyspnée traumatique; 2°. l'orthopnée traumatique; 3°. la dyspnée produite par la foiblesse que l'on observe chez les convalescens & que Sauvages nomme dyspnée galénique, parce que Galien a remarqué que l'on pouvoit produire cette dyspnée en liant ou coupant les nerfs qui se portent au diaphragme; 4°. la dyspnée des rachitiques, qui est l'effet de l'ossification de l'extrémité des côtes, ou de la mauvaise conformation du sternum; 5°. l'asthme auquel les bossus sont sujets.

8°. La dyspnée *externe*, produite par des causes externes évidentes.

Ses variétés sont, 1°. l'asthme qu'occasionne la poussière qui s'élève dans l'air, comme on l'observe chez les paveurs, les

1368. J'ai aussi indiqué dans ma nosologie, les cas, ou au moins la plus grande partie des cas de dyspnée proprement

tailleurs de pierres, les mesureurs de grains, les perruquiers, &c. 2°. l'asthme métallique qui est dû aux vapeurs du plomb, de l'arsénic & des autres minéraux; 3°. l'orthopnée produite par les vapeurs, telles que celles du souffre allumé, ou de la chaux vive: 4°. l'orthopnée produite par les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage ou même dans la glotte; 5°. l'orthopnée que l'on a observée chez ceux qui avoient mangé des champignons vénéneux; 6°. l'orthopnée produite par l'antipathie que quelques personnes, & surtout les femmes hystériques, ont pour certains objets, tels que le fromage, un chat, ou tout autre animal; 7°. l'orthopnée produite par le bronchocèle.

Les espèces de dyspnée symptomatique, sont les symptomes, I. de maladies du cœur ou des gros vaisseaux; II. de tumeurs contenues dans l'abdomen; III. de maladies de differens genres.

I. Les variétés des espèces de dyspnée qui sont des symptomes des maladies du cœur ou des gros vaisseaux, sont, 1°. la dyspnée due à l'augmentation du volume du cœur, aux polypes dont il est rempli, à l'anévrisme de l'oreillette; 2°. l'asthme produit par le polype du cœur: ces deux affections sont accompagnées de palpitations considérables & de l'intermittence du pouls; 3°. l'orthopnée polypeuse, qui ne differe de la variété précédente que par le degré: 4°. l'orthopnée cardiaque. On confond communément cette espèce avec l'apoplexie, parce que la respiration devient stertoreuse & le malade est tout-à-coup suffoqué; néanmoins la maladie est produite par l'engorgement des ventricules ou des oreillettes du cœur, qui donnant lieu au sang de s'accumuler dans les poumons, est suivie d'une difficulté de respirer, de l'intermittence du pouls & d'une mort subite qui est précédée de mouvemens convulsifs. Quelques auteurs ont désigné cette maladie sous le nom de catarrhe suffoquant. Gaspard Hoffmann l'appelle syncope cardiaque; 5°. la dyspnée anévrysmale produite par l'anévrysme de l'aorte; 6°. l'orthopnée anévrysmale; elle est due à la même cause que l'espèce précédente, & n'en differe que par le degré; 7°. la dyspnée produite par le retrécissement de l'aorte, observée par Morgagni, *épist. XIX, 51.*

II. Les variétés des espèces de dyspnée qui sont des symptomes de tumeurs contenues dans l'abdomen, sont, 1°. la dyspnée que Sauvages nomme *à phisconia*, qui est produite par le volume du foie ou de la rate, qui refluent vers le diaphragme; par la grosseur des reins, par une tumeur considérable du mésentère ou quelque autre cause du même genre; 2°. la dyspnée des femmes grosses; 3°. la dyspnée occasionnée par les vents contenus dans les intestins; 4°. la dyspnée stomacale produite par des corps étrangers contenus dans les ventricules, ou par un abcès de ce viscère; 5°. & 6°. la dyspnée & l'orthopnée qui sont l'effet de la hernie du ventricule.

III. Les variétés des espèces de dyspnée qui sont des symptomes de maladies de differens genres, sont l'asthme & l'orthopnée que l'on observe dans les maladies fébriles, dans les inflammations du poumon, la petite vérole, le scorbut, l'hydrotorax, l'empyème, la

ſdiopathique; mais je penſe que l'on verra facilement, par l'énumération que j'en ai faite, qu'un petit nombre, & à peine même quelques-uns, ſont de nature à exiger que nous nous en occupions beaucoup ici.

1369. La dyſpnée *sèche*, *eſpèce ſeconde*; la dyſpnée *aërienne*, *eſpèce troiſième*; la dyſpnée *terreuſe*, *eſpèce quatrième*; & la dyſpnée *thorachique*, *eſpèce ſeptième*, ſont des affections dont quelques-unes ne peuvent être connues qu'avec difficulté, & que je regarde toutes comme incurables : en conſéquence, je ſuis obligé de me borner à dire ici, qu'il eſt poſſible de les pallier juſqu'à un certain point; & je penſe qu'on y parviendra particulièrement, en évitant l'état de pléthore des poumons, & tout ce qui eſt capable de précipiter la reſpiration.

1370. Quant à la dyſpnée *externe*, *eſpèce huitième*; je ne puis que recommander d'éviter ſoigneuſement toutes les cauſes externes indiquées dans la noſologie, & peut-être quelques autres qui pourroient produire des effets ſemblables; ou lorſque ces cauſes ont produit leurs effets, il faut pallier la maladie par les moyens indiqués dans le dernier paragraphe.

1371. Les autres eſpèces que l'on a miſes au rang des dyſpnées idiopathiques, ne peuvent guère être conſidérées comme telles, ou comme de nature à être traitées ici.

La dyſpnée *catarrhale*, *eſpèce première*, peut être regardée comme une eſpèce de catarrhe, & doit être certainement traitée par les mêmes remèdes que l'eſpèce de catarrhe qui dépend plutôt d'une trop grande quantité de mucus déterminée vers les bronches, que de leur état inflammatoire.

La dyſpnée *aqueuſe*, *eſpèce cinquième*, doit certainement être conſidérée comme une eſpèce d'hydropiſie, & exige les mêmes remèdes que les autres eſpèces de maladies de ce genre.

La dyſpnée *graiſſeuſe*, *eſpèce ſixième*, doit être de même conſidérée comme un ſymptome ou comme un effet local de la polyſarcie, ou de la ſurabondance de graiſſe, & ne peut ſe guérir qu'en corrigeant le vice général du ſyſtême.

1372. D'après cet expoſé des cas idiopathiques de dyſpnée, qui ſont peut-être tous ceux que je puis convenablement

vomique, l'hydrocéphale, & enfin dans le cas où il y a des vers dans l'œſophage, ou même dans le ventricule.

ranger sous ce titre, il est aisé de voir qu'il ne m'est guère possible d'en parler ici : mais il y a encore un cas de difficulté de respirer, que l'on a, avec raison, distingué de tout autre, sous le titre d'*asthme*, & que je vais considérer ici séparément, parce qu'il exige que l'on y fasse une attention particulière.

CHAPITRE VI.

De l'Asthme (*a*).

1373. Le vulgaire, & même un grand nombre de ceux qui ont écrit sur la médecine-pratique, se servent commu-

(*a*) L'asthme est une difficulté de respirer qui revient par intervalle, qui est accompagnée d'un resserrement de la poitrine, & d'une respiration stertoreuse avec sifflement. Il n'y a point de toux au commencement du paroxysme, ou elle est difficile ; vers la fin la toux est aisée, & il y a une expectoration de mucus souvent abondante. N. C.

Il faut observer que le resserrement de la poitrine ne suffit pas pour caractériser la maladie, & qu'il y a des asthmes où la difficulté de respirer est continuelle. Les asthmatiques même ne respirent jamais aussi librement que les autres personnes. Ainsi M. Cullen, en disant que dans l'asthme, la difficulté de respirer revient par intervalle, veut seulement dire que les malades ont du relâche lorsque le temps du paroxysme est passé ; & il avouoit dans ses leçons, qu'il n'étoit pas satisfait du caractère qu'il a donné de cette maladie.

L'asthme est idiopathique ou symptomatique.

M. Cullen admet trois espèces d'asthme idiopathique : savoir, I. l'asthme *spontané* ; II. l'asthme *exanthématique* ; III. l'asthme *pléthorique*.

I. L'asthme *spontané*, est celui qui survient sans aucune cause évidente, ou sans d'autre maladie.

On doit regarder comme des variétés de cette espèce, 1°. l'asthme humide, qui se termine par une abondante expectoration de mucus. Floyer l'appelle asthme flatulent, parce que pendant l'accès l'estomac est distendu de vents. Le terme d'asthme humide ne doit se prendre que pour distinguer l'asthme qui se termine par une expectoration abondante, de celui où il n'y a que peu ou point d'expectoration. C'est mal-à-propos que quelques auteurs se sont servis de ces termes pour exprimer une toux pituiteuse & une difficulté de respirer qui n'est qu'une maladie catarrhale ; 2°. l'asthme convulsif ; cette variété diffère de la précédente, en ce que l'accès survient tout-à-coup, & commence par une douleur de poitrine ; ses symptomes sont en outre plus violens, & il est toujours précédé ou accompagné de la

nément du terme d'*asthme* pour exprimer toute sorte de difficulté de respirer, c'est-à-dire, toute espèce de dyspnée. Les nosologistes méthodistes ont aussi particulièrement & presque uniquement distingué l'asthme de la dyspnée, en ce que le premier est une affection plus considérable. Aucune de ces significations ne me paroît exacte ou convenable. Je pense que le terme d'asthme pourroit mieux s'appliquer, & devroit même être borné au cas de difficulté de respirer qui se distingue par des symptomes particuliers, & qui dépend d'une cause prochaine particulière, que j'espère pouvoir assigner avec assez de certitude: c'est de cette maladie que je vais parler; elle est, à peu de chose près, celle que ceux qui ont écrit sur la médecine-pratique ont généralement distinguée des autres difficultés de respirer, par le titre d'asthme spasmodique, ou d'*asthma convulsivum*. Néanmoins, faute de distinguer avec une exactitude suffisante

convulsion de quelque autre partie: 3°. l'asthme hystérique, auquel sont sujettes les femmes hystériques qui désespèrent de leur guérison. Cet asthme est accompagné d'un sentiment de froid & de quelque douleur au sommet de la tête: 4°. l'asthme stomachique; cette espèce ne diffère de l'asthme humide qu'en ce que l'estomac est plus vivement affecté: 5°. l'orthopnée spasmodique: on a donné ce nom à une suffocation qui dépend de l'état convulsif des poumons, ou plutôt du larynx, ou bien du spasme du diaphragme: 6°. l'orthopnée hystérique, qui est cet état de suffocation accompagnée d'une respiration laborieuse, précipitée & fréquente, que l'on observe souvent chez les femmes hystériques.

II. L'asthme *exanthématique* produit par la répercussion de la gale, ou d'un autre épanchement âcre.

Les variétés de cette espèce, sont, 1°. l'asthme exanthématique d'Hoffmann, qui succède à l'érysipèle, à la rougeole, aux pustules scorbutiques, à la gale, à la teigne que l'on a fait rentrer par l'usage des répercussifs; 2°. l'asthme cachectique: cet asthme est produit chez les cachectiques par la surabondance de sérosité qui se porte sur les poumons, sans qu'il y ait néanmoins hydropisie de poitrine; il succède fréquemment à l'œdème des jambes, qui disparoît sur-tout pendant l'accès de froid des fièvres intermittentes.

III. L'asthme *pléthorique*, qui est l'effet de la suppression d'une évacuation habituelle de sang, ou de la pléthore spontanée.

Cette espèce se reconnoît aux signes de pléthore, à la rougeur du visage, & à la fièvre éphémère qui en accompagne les premiers accès. Dover a observé que quand le vent d'est souffloit, cet asthme se modéroit & que les malades commençoient à cracher.

On doit regarder comme symptomatiques les espèces d'asthmes produites par l'affection hypochondriaque, la goutte, le vice vénérien.

cette affection des autres cas de dyspnée, ils ont mis beaucoup de confusion dans leurs traités sur cet objet (*a*).

1374. La maladie dont je vais parler, ou l'asthme proprement dit, est souvent héréditaire. Il paroît rarement dans les premières années de la vie, & ne se manifeste guère que vers le temps de la puberté, ou passé ce temps. Les deux sexes y sont sujets; mais plus fréquemment les hommes. Je n'ai pas observé que l'asthme attaquât plus souvent certains tempéramens que d'autres; & il ne paroît pas dépendre d'un tempérament général du corps, mais uniquement d'une constitution particulière des poumons. Il affecte fréquemment ceux qui sont replets; mais il est très-rare que ses accès soient réitérés pendant un temps un peu considérable, sans produire l'émaciation de tout le corps.

1375. Les accès de cette maladie surviennent en général la nuit, ou aux approches de la nuit; mais on les a aussi observés quelquefois dans le cours de la journée. Dans quelque temps qu'ils paroissent, ils commencent le plus souvent tout-à-coup (*b*), par un sentiment de compression & de

(*a*) Hoffmann, par exemple, confond l'asthme convulsif avec la dyspnée: de sorte qu'il est difficile de suivre cet auteur tant dans les faits qu'il rapporte, que dans son traitement. On ne sait si les remèdes qu'il prescrit conviennent à la dyspnée symptomatique ou à l'asthme réel. Les Stahliens ont mieux distingué cette maladie sous le titre de *dispnæa spastica* & *deceptiva*. Mais leur pratique contient si peu de remèdes efficaces, que l'on est très-embarrassé, après les avoir lus, sur le traitement que l'on doit adopter. Floyer est excellent & très-juste quand il décrit sa maladie; mais comme en conversant avec d'autres asthmatiques il a fait attention aux combinaisons des autres maladies, il interrompt perpétuellement le fil de son discours pour donner une théorie folle & ridicule, & laisse en quelque sorte des doutes sur son exactitude relativement aux différens cas qu'il a exposés; par ce moyen il rend ses faits difficiles à distinguer de sa théorie, & dans la curation, il confond le véritable asthme dont il étoit attaqué, avec la dyspnée symptomatique. Par exemple (*pag. 247 de l'édition françoise*), il ne distingue pas sa maladie de celles dont le docteur Pierre de Bath lui a communiqué des observations, ni de la dyspnée occasionnée par l'hydropisie de poitrine. Enfin cet auteur contient des faits utiles; mais il faut se garder de ses erreurs.

(*b*) Dans cette espèce d'asthme les malades ont une agitation considérable quelques nuits avant l'acccès. La veille, ils sont agités, ils ressentent une anxiété, une lassitude, un mal-aise, sur-tout vers la poitrine & l'abdomen; une heure ou deux après le dîner il y a un gonflement d'estomac, des rapports acides, mal de tête, assoupissement; le vin, le feu, le tabac, produisent un sentiment de

resserrement à travers la poitrine, & par une gêne des poumons qui empêche l'inspiration. Si le malade est alors dans une situation horisontale, il est sur-le-champ obligé de prendre une position légèrement droite, & recherche l'air libre & froid. La difficulté de respirer augmente pendant quelque temps; l'inspiration & l'expiration se font lentement, & avec une espèce de sifflement. Dans les accès violens, la parole est difficile & embarrassée. Il y a souvent une disposition à la toux, mais le malade ne peut tousser que difficilement.

1376. Ces symptomes continuent souvent plusieurs heures de suite, & sur-tout depuis minuit jusques fort avant dans la matinée (*a*); alors communément la rémission se manifeste par degré, la respiration devient moins laborieuse & plus pleine, le malade parle & tousse avec plus de facilité; & si la toux produit une expectoration de mucus (*b*), la rémission devient sur-le-champ plus considérable, & le malade tombe dans le sommeil qu'il desiroit vivement.

1377. Le pouls conserve souvent, pendant ces accès, son état naturel; mais ils sont quelquefois accompagnés de fréquence du pouls, de chaleur & de soif, qui indiquent un degré de fièvre (*c*). Si l'on rend des urines au commencement de

chaleur que les boissons froides modèrent; le mal de tête augmente vers le soir, mais n'empêche pas le malade de se coucher; entre minuit & deux heures, il est réveillé par un sentiment d'étranglement & de constriction dans la poitrine, il éprouve un mal-aise au bas du sternum, & ressent comme si quelque chose empêchoit le diaphragme de descendre & sembloit le lier. Il est obligé de s'asseoir sur son séant, de sortir du lit, de respirer l'air frais: il lui faut un grand air, une grande chambre, les fenêtres ouvertes. La difficulté de respirer est plus grande durant l'inspiration. La respiration est plutôt lente que fréquente, mais sur-tout l'expiration qui est accompagnée d'un bruit de la glotte. Les poumons sont alors rigides & sans mouvement.

(*a*) La durée des paroxysmes est communément de trois ou quatre heures; souvent elle est plus courte; Floyer en a même vu se terminer en une demi-heure.

(*b*) Ce mucus est une matière claire qui s'épaissit insensiblement & ressemble à une dissolution de gomme adragant; souvent même elle est blanche ou jaune comme le pus. Dans le premier accès le malade ne peut tousser ni cracher que le spasme soit dissipé; & si la maladie continue plusieurs jours, l'expectoration n'a lieu que quand le spasme est dissipé & que les canaux excrétoires des bronches sont relâchés.

(*c*) Dans quelques cas le pouls est si fréquent & la chaleur si

l'accès, elles ſont communément fort abondantes, & elles ont peu de couleur ou d'odeur (*a*); mais dès que l'accès eſt diſſipé, elles coulent dans leur quantité ordinaire, elles ſont d'une couleur plus foncée, & quelquefois dépoſent un ſédiment. Il y a des malades qui ont pendant l'accès, le viſage légèrement rouge & gonflé; mais le plus communément il eſt un peu pâle & retiré.

1378. Le malade, après avoir un peu dormi dans la matinée, continue le reſte du jour à avoir la reſpiration plus libre & plus aiſée, mais il eſt rare qu'elle le ſoit entièrement. Il ſent encore quelque reſſerrement à travers la poitrine, il ne peut reſpirer facilement dans une poſition horiſontale, & ſupporte à peine un mouvement quelconque du corps, ſans que ſa reſpiration devienne plus difficile & plus laborieuſe. Après le dîner il reſſent une flatulence extraordinaire de l'eſtomac, & un aſſoupiſſement auquel il n'eſt pas accoutumé; très-ſouvent ces ſymptomes précèdent les premières attaques de la maladie. Mais que ces ſymptomes ſe manifeſtent ou non, la difficulté de reſpirer reparoît vers le ſoir, & augmente alors quelquefois par degrés, juſqu'à ce qu'elle devienne auſſi conſidérable que la nuit précédente: ou ſi la difficulté de reſpirer a été modérée le jour, & que le malade ait dormi un peu pendant la première partie de la nuit, il eſt néanmoins réveillé vers minuit, ou entre minuit & deux heures du matin, & eſt alors ſubitement attaqué d'un accès d'aſthme qui dure autant que la nuit précédente.

1379. Les accès reviennent pluſieurs nuits de ſuite de cette manière; mais généralement au bout de quelques nuits ſemblables, les rémiſſions ſont plus conſidérables, comme on l'obſerve, ſur-tout quand il ſe fait dans la matinée une expectoration plus abondante, qui continue à reparoître de temps en temps pendant le jour: les aſthmatiques chez leſquels cette expectoration a lieu, ont, long-temps après,

conſidérable, que le malade ne peut ſupporter une chaleur externe quelconque. Floyer a comparé cet accès à une fièvre éphémère; il ſe termine ſouvent par la ſueur.

Les paroxyſmes ceſſent quelquefois ſans expectoration; alors la rémiſſion ſe fait ſoudainement.

(*a*) Ces urines reſſemblent à celles que l'on rend dans le diabète hyſtérique, qui eſt l'effet du ſpaſme; pendant la rémiſſion les urines deviennent troubles & dépoſent un ſédiment abondant, ce qui prouve que le ſpaſme eſt diſſipé.

non-seulement des jours moins laborieux, mais jouissent même la nuit d'un sommeil qui n'est pas interrompu, & n'ont point de rechûte.

1380. Néanmoins, lorsque cette maladie s'est une fois manifestée de la manière que j'ai décrite plus haut, elle est sujette à revenir de temps en temps pendant tout le reste de la vie. Ces retours ont lieu cependant avec des circonstances variées chez différens individus (*a*).

1381. Les accès sont facilement renouvelés chez quelques personnes par la chaleur externe, telle que celle de l'air ou d'une chambre chaude, & particulièrement d'un bain chaud. Dans ces cas, les accès sont plus fréquens l'été, & particulièrement les jours caniculaires (*b*), que dans les autres saisons plus froides. Les mêmes personnes sont aussi facilement affectées par les changemens de l'atmosphère, surtout par ceux qui se font subitement du froid au chaud, ou, ce qui est communément la même chose, lorsque l'atmosphère devient plus légère (*c*). Tout ce qui diminue la capacité du thorax, comme une ligature, ou même une emplâtre appliquée sur la poitrine; le volume de l'estomac augmenté par une quantité considérable de nourriture, ou par l'air qui y est renfermé, produisent le même effet; l'exercice, ou tout ce qui peut accélérer la circulation du sang, nuit aussi beaucoup à ces sortes de malades.

1382. Ainsi, les accès d'asthme semblent dépendre d'un degré de plénitude des vaisseaux des poumons; d'où il est probable que la suppression de la transpiration, & la détermination moins considérable du sang vers la surface du

(*a*) L'asthme suit quelquefois régulièrement les changemens de la lune, d'autres fois ses périodes sont irrégulières: les unes sont de trois semaines, les autres de trois ou quatre mois; quelquefois les accès reviennent tous les jours pendant plusieurs mois. M. Cullen a connu un gentilhomme qui avoit des paroxysmes tous les après-midi, quoiqu'il fût le matin assez bien pour aller voir ses amis.

(*b*) Chez ces sortes de malades, les accès sont plus fréquens les mois de juillet & août. On peut expliquer les effets de la chaleur en disant qu'elle favorise la turgescence & la raréfaction des fluides; & qu'elle distend les vaisseaux des poumons; c'est pourquoi l'état de pléthore est favorable à l'asthme & contribue beaucoup à le produire. L'on sait que la pléthore excite fréquemment l'affection hystérique, & que cette dernière se change en asthme. Floyer en donne un exemple: or, l'hystéricisme dépend de pléthore.

(*c*) C'est pourquoi les endroits élevés ne conviennent pas aux asthmatiques.

corps, peuvent favoriser une accumulation dans les poumons, & exciter, en conséquence, l'asthme. Telle est, à ce qu'il paroît, le cas de ceux qui ont des accès plus fréquens l'hiver, & qui communément souffrent davantage de l'affection catarrhale, qui, chez eux, accompagne l'asthme; c'est pourquoi ils en sont attaqués plus fréquemment l'hiver, & ils le sont plus évidemment par l'action du froid.

1383. Outre ces cas où l'asthme est produit par la chaleur ou le froid, il y en a d'autres où les accès sont particulièrement dus à des puissances qui agissent sur le système nerveux, telles que les passions de l'ame (*a*), les odeurs particulières, ou à des substances irritantes, telles que la fumée & la poussière (*b*).

Cette maladie est une affection du système nerveux, & dépend de la mobilité des fibres motrices du poumon, comme on le voit évidemment, en ce qu'elle est fréquemment unie à d'autres affections spasmodiques qui dépendent de mobilité; telles que l'affection hystérique, l'hypochondrie, la dyspepsie, & la goutte atonique (*c*).

1384. D'après l'ensemble de l'histoire que je viens de donner, je pense que l'on verra facilement que la cause prochaine de l'asthme consiste dans une constriction contre nature, &, jusqu'à un certain point, spasmodique, des fibres musculaires des bronches, laquelle s'oppose non-seulement à la dilatation des bronches nécessaire pour que l'inspiration soit libre & entière, mais produit aussi une rigidité qui empêche que l'expiration ne se fasse librement & complètement. Cette constriction contre nature, de même que

(*a*) J'ai connu des personnes extrêmement sensibles, chez lesquelles une mauvaise nouvelle produisoit un véritable accès d'asthme, quoiqu'elles ne fussent pas d'ailleurs sujettes à cette maladie.

(*b*) J'ai vu un homme fort & réplet qui avoit un accès d'asthme lorsque l'on battoit du riz dans le voisinage de la maison qu'il habitoit. M. Cullen a connu la femme d'un apothicaire qui étoit attaquée d'asthme chaque fois que l'on pulvérisoit chez elle de l'ipécacuanha, quoiqu'elle se retirât dans l'endroit le plus éloigné de sa maison. Floyer parle d'une dame d'une foible constitution, à qui la moindre odeur occasionnoit un accès d'asthme. Il y a quelques personnes qui ne peuvent parler long-temps sans rappeler l'accès.

(*c*) On a vu même quelquefois l'épilepsie succéder à l'asthme; & Van-Helmont a trouvé une telle connexion entre ces deux maladies, qu'il a cru que tout ce qui étoit capable de guérir l'une guérissoit aussi l'autre.

beaucoup d'autres affections convulsives & spasmodiques, est facilement excitée par la turgescence du sang, ou par d'autres causes capables de donner lieu à une plénitude & à une distension extraordinaire des vaisseaux des poumons.

1385. Comme cette maladie vient par accès, on peut généralement la distinguer de la plupart des autres espèces de dyspnée, dont les causes agissant plus constamment, produisent en conséquence une difficulté plus constante de respirer. Néanmoins il peut y avoir quelque erreur à ce sujet, car quelques-unes de ces causes peuvent être de nature à augmenter & à diminuer, & la dyspnée qu'elles produisent paroît revenir par accès; mais je crois qu'il est rare que ces derniers ressemblent entièrement aux véritables accès d'asthme dont j'ai donné la description plus haut. Néanmoins il y a peut-être un autre cas capable d'embarrasser davantage: c'est celui où un véritable accès d'asthme seroit produit par quelques-unes des causes que nous avons assignées comme causes des différentes espèces de difficulté de respirer que l'on doit rapporter à la dyspnée comme à leur genre; je ne sais si cela peut arriver à d'autres qu'à ceux qui n'ont pas une disposition particulière à l'asthme, & je ne puis en conséquence déterminer si, dans des cas semblables, l'asthme doit être considéré comme symptomatique, ou si on doit encore, dans tous les cas de cette nature, le regarder & le traiter comme une maladie idiopathique.

1386. L'asthme menace souvent d'une mort prochaine, mais il est rare qu'il la produise; & un grand nombre de personnes ont vécu long-temps avec cette maladie. Néanmoins, dans beaucoup de cas, il est mortel, quelquefois très-promptement, & peut-être l'est-il toujours à la longue. On l'a vu se terminer en peu de temps, chez quelques jeunes gens par la phthisie pulmonaire. Lorsque l'asthme a duré long-temps, il finit souvent par l'hydropisie de poitrine; & communément il devient mortel, en occasionnant quelque anevrysme du cœur ou des gros vaisseaux.

1387. Il est rare que l'on ait parfaitement guéri l'asthme; je ne puis donc proposer aucune méthode curative qui ait été adoptée d'après l'expérience comme généralement heureuse. Mais la maladie peut être moderée à differens égards par l'usage des remèdes; & je vais me borner particulièrement à donner quelques remarques sur le choix & l'usage de ceux que l'on a communément employés.

1388. Le danger de l'accès d'asthme, qui menace de

ſuffocation, eſt particulièrement dû à la difficulté que le ſang trouve à paſſer dans les vaiſſeaux du poumon : le moyen qui en conſéquence paroît le plus propre à prévenir ce danger, eſt la ſaignée ; c'eſt pourquoi les praticiens y ont eu recours dans tous les accès violens (*a*). Dans les premières attaques, ſpécialement chez les jeunes gens & les plethoriques, la ſaignée paroît être très-néceſſaire, & on peut communément l'admettre. Mais il eſt également évident que quand les accès reviennent fréquemment, la ſaignée ne peut être ſouvent réitérée ſans trop épuiſer & affoiblir le malade. Il faut de plus obſerver que la ſaignée n'eſt pas auſſi néceſſaire qu'on pourroit l'imaginer ; car le paſſage du ſang à travers les poumons n'eſt pas autant interrompu qu'on le ſuppoſe communément. Je crois pouvoir tirer cette concluſion particulièrement de ce que, dans les accès d'aſthme, le viſage eſt ſouvent retiré & pâle au lieu d'être rouge, comme il arrive communément lorſque cette interruption du ſang a lieu. D'ailleurs, la ſaignée ne procure pas communément autant de ſoulagement dans les accès d'aſthme qu'on pourroit en attendre, en admettant la ſuppoſition contraire.

1389. J'ai avancé plus haut, que la turgeſcence du ſang étoit fréquemment la cauſe qui déterminoit les accès d'aſthme ; l'on pourroit en conſéquence ſuppoſer que l'état de pléthore du ſyſtême contribue beaucoup à produire la turgeſcence du ſang dans les poumons, & en conclure ſpécialement que la ſaignée pourroit être un remède convenable dans l'aſthme. Je conviens que cela eſt ainſi dans les premières attaques de la maladie ; mais en continuant, elle détruit en général l'état pléthorique du ſyſtême, & je prétends, en conſéquence, que quand elle a ſubſiſté quelque temps, la ſaignée y devient de jour en jour moins néceſſaire.

1390. On pourroit, en ſuppoſant qu'il y a un état de

(*a*) La ſaignée eſt abſolument néceſſaire dans les paroxyſmes violens d'aſthme, où le malade eſt menacé de ſuffocation : la foibleſſe du pouls ne doit pas arrêter dans ce cas, parce qu'elle eſt due à l'état violent de ſpaſme qui intercepte la circulation : ſouvent le pouls ſe développe dès que l'on a tiré une certaine quantité de ſang ; il y a néanmoins peu de cas où la ſaignée ſuffiſe pour diſſiper l'accès : & lorſque la maladie eſt confirmée, les ſaignées réitérées nuiſent en diſpoſant à la pléthore qui favoriſe les retours d'aſthme : elles augmentent en outre la mobilité & la foibleſſe, qui aggravent la maladie. La ſaignée n'eſt donc eſſentielle que dans les premiers accès, ſur-tout lorſqu'il y a des ſignes évidens de pléthore.

pléthore chez les asthmatiques, croire que les purgatifs leur sont convenables ; mais cette supposition n'est pas communément bien fondée, & il est rare que les purgatifs diminuent l'embarras des vaisseaux de la poitrine ; c'est pourquoi ces remèdes n'ont pas paru convenir aux asthmatiques, & l'on a toujours remarqué que les évacuations considérables leur faisoient beaucoup de mal (*a*). Néanmoins comme ces malades souffrent toujours de la stagnation & de l'accumulation des matières contenues dans le canal alimentaire, il faut éviter la constipation, & la liberté du ventre est utile. On a éprouvé que, pendant le temps des accès, les lavemens émolliens & légérement laxatifs, produisoient un grand soulagement.

1391. La flatulence de l'estomac, & les autres symptomes de mauvaise digestion qui accompagnent très-souvent l'asthme & gênent beaucoup les malades, rendent l'usage fréquent des doux vomitifs (*b*) convenable dans cette maladie, tant

(*a*) Les grandes évacuations sont toujours pernicieuses, parce qu'en affoiblissant & en produisant un relâchement de tout le système, elles disposent à des accès très-graves. Mais les doux laxatifs sont utiles : ils préviennent la pléthore, rétablissent le mouvement péristaltique, dont la cessation favoriseroit la flatulence, & l'atonie de l'estomac qui pourroit se communiquer aux poumons ; c'est pourquoi les lavemens sont avantageux pendant l'accès, en diminuant le gonflement du canal alimentaire que produisent les vents.

Il faut n'employer les purgatifs que quand la dyspnée subsiste dans l'intervalle des accès, & en user toujours avec précaution dans les cas de mouvemens spasmodiques.

(*b*) Les vomitifs sont particulièrement utiles pour modérer la dyspnée ; dans le cas sur-tout où il survient un catarrhe qui occasionne l'expectoration & augmente la toux, comme on l'observe dans l'asthme ancien, qui est en général humide ; car dans le commencement de la maladie, il y a peu ou point d'expectoration & l'accès est très-court. Les vomitifs donnés avant l'accès le préviennent fréquemment, ou au moins le modèrent. Mais il seroit dangereux d'exciter le vomissement dans le temps de l'accès, parce qu'il se fait une accumulation dans les poumons que les vomitifs peuvent augmenter : de plus, les efforts qu'occasionnent les vomitifs peuvent affecter les tempéramens mobiles de manière à augmenter la suffocation au lieu de la modérer.

Dans les accès violens, il faut se contenter de faire prendre des adoucissans, tels que l'huile d'amandes douces, les mucilages auxquels on joindra l'oxymel scillitique, & une très-petite quantité de kermès minéral. L'hydromel pour boisson est très-avantageux pour aider l'expectoration. On peut faire fondre du miel dans une

pour écarter ces ſymptomes, que pour détruire toute détermination qui pourroit ſe faire vers les poumons. Dans certains cas où l'on avoit lieu d'attendre qu'il ſurviendroit un accès dans le cours de la nuit, un vomitif donné le ſoir a paru fréquemment le prévenir.

1392. On a ſouvent appliqué le véſicatoire entre les épaules ou ſur la poitrine, pour ſoulager les aſthmatiques, mais j'ai rarement obſervé que ce moyen fût utile (*a*) dans l'aſthme purement ſpaſmodique dont nous parlons ici, pour prévenir ou modérer les accès.

1393. Les cautères ſont certainement utiles pour prévenir la pléthore ; mais cette indication n'a pas communément lieu dans l'aſthme : c'eſt pourquoi on les a rarement vu réuſſir dans cette maladie (*b*).

1394. Les accès d'aſthme ſont fréquemment occaſionnés par la turgeſcence du ſang ; les praticiens ſe ſont en conſéquence occupés de tout temps d'arrêter & de modérer cette turgeſcence par l'uſage des acides & des ſels neutres (*c*). Voyez le *Traité de l'Aſthme*, par Floyer.

1395. L'état de pléthore du ſyſtême ſemble diſpoſer à l'aſthme, & la turgeſcence accidentelle du ſang paroît fréquemment être la cauſe qui détermine les accès ; néanmoins il eſt évident que la maladie doit être ſur-tout produite par une conſtitution particulière des fibres motrices des bronches, qui les diſpoſe à éprouver dans différentes occaſions une conſtriction ſpaſmodique (*d*) ; & qu'en conſéquence l'on

infuſion de thé, comme le pratiquoit Scardone. L'infuſion d'eryſimum, de marrube, de la camphrée peuvent remplir les mêmes vues.

(*a*) Les véſicatoires réuſſiſſent cependant quelquefois, plutôt comme antiſpaſmodiques, que comme évacuans, ſur-tout lorſque la maladie eſt récente.

(*b*) Les cautères ne ſont pas utiles dans les cas d'aſthme purement ſpaſmodique ; mais on peut les employer avec avantage dans ceux qui dépendent de pléthore. Si l'on a recours aux cautères, il faut les appliquer à la nuque ou entre les deux épaules.

(*c*) Les acides minéraux & le vinaigre méritent la préférence. Il paroît, d'après les avantages qu'ils procurent dans les hémorrhagies, qu'ils doivent être utiles dans l'aſthme où il y a une turgeſcence ſemblable. On donne communément le nitre ; Floyer a cependant préféré le ſel ammoniac, ſans en dire la raiſon.

(*d*) Il eſt difficile de diſtinguer l'aſthme ſpaſmodique de celui qui dépend de pléthore. Dans l'aſthme nerveux, toute turgeſcence accidentelle peut rappeler l'accès, de même que quand il eſt dû à la

ne peut eſpérer de guériſon parfaite de cette maladie qu'en corrigeant cette diſpoſition, ou en détruiſant la mobilité ou l'irritabilité contre nature des poumons à cet égard.

1396. La cure doit être difficile & peut-être impoſſible dans les cas où cette diſpoſition dépend d'une conformation originelle; mais on peut eſpérer de la modérer par l'uſage des antiſpaſmodiques (*a*). L'on emploie communément, dans cette vue, différens remèdes de ce genre, & particuliérement les gommes fétides; mais je ne les ai pas trouvés fort efficaces, & j'ai obſervé qu'ils étoient quelquefois nuiſibles, parce qu'ils échauffoient trop. Il y a quelques autres antiſpaſmodiques, tels que le muſc, que l'on pourroit regarder comme actifs; mais l'on n'en a pas encore fait des eſſais convenables. On a remarqué que l'éther vitriolique procuroit du ſoulagement; mais ſes effets ne ſont pas durables.

1397. L'opium eſt dans cette maladie, de même que dans les autres affections de ce genre, le plus certain & le plus puiſſant des antiſpaſmodiques. Je l'ai ſouvent trouvé efficace, & généralement ſans danger (*b*); je ſuis même perſuadé que

pléthore: ceci a donné lieu à beaucoup de difficultés dans la pratique, relativement à l'uſage des antiſpaſmodiques & ſur-tout de l'opium. Il faut néanmoins remarquer que le régime antiphlogiſtique eſt abſolument néceſſaire dans l'aſthme nerveux, quoiqu'il n'y ait pas de pléthore actuelle, parce que toute turgeſcence accidentelle peut, comme on l'a vu, rappeler l'accès.

(*a*) On a compté particulièrement ſur les odeurs fétides & les alkalis volatils, mais ils ne procurent qu'un ſoulagement de peu de durée; d'ailleurs ils nuiſent quelquefois par leur qualité ſtimulante. M. Cullen a vu l'eſprit de corne de cerf, cauſer preſque ſuffocation. Floyer penſe que toutes les ſubſtances fétides ſont nuiſibles: il dit que le ſel d'abſinthe, & les ſels alkalis volatils, augmentent la ſtrangulation. On a juſqu'ici donné le muſc à trop petite doſe pour être efficace.

(*b*) Rivière & Etmuller ont recommandé l'opium dans l'aſthme; Floyer conſeille auſſi ſon uſage; Ridley penſe que la curation doit conſiſter dans les narcotiques & les ſaignées. Néanmoins l'opium eſt dangereux dans les cas de pléthore, parce qu'il favoriſe la turgeſcence des fluides. Dans les cas même purement ſpaſmodiques, où il n'y a pas de pléthore, ſon uſage conſtant, s'il ne guérit pas, eſt nuiſible, parce qu'il affoiblit le ton du ſyſtême & augmente la mobilité. Mais l'opium eſt très-ſalutaire lorſque l'on diſtingue convenablement les cauſes de la maladie & les cas où il eſt applicable. Tralles a condamné ce remède dans l'aſthme; mais il paroît,

les doutes que l'on a élevés sur la sécurité avec laquelle on peut le donner, sont dus à ce que l'on a confondu certains cas de dyspnée, improprement appellés *asthme*, qui étoient l'effet d'un état de pléthore & inflammatoire, avec l'asthme vraiment spasmodique dont il est question ici.

1398. Dans beaucoup de cas, cette maladie dépend d'une disposition particulière, que l'art ne peut corriger; alors on ne peut s'y soustraire qu'en évitant les causes occasionnelles ou déterminantes que nous avons tâché d'indiquer plus haut. Néanmoins, il est difficile d'établir ici aucunes règles générales, parce que les causes externes agissent différemment en raison de l'idiosyncrasie particulière de ceux qui sont attaqués d'asthme. Ainsi, les uns se trouvent soulagés d'habiter au milieu d'une grande ville (*a*), & d'autres ne peuvent respirer que dans l'air libre de la campagne. Dans ce dernier cas néanmoins, la plupart des asthmatiques supportent mieux l'air d'un terrein bas, pourvu qu'il soit suffisamment libre & sec, que celui des montagnes.

1399. Il faut aussi établir pour le régime quelque différence, relativement aux différens asthmatiques. Aucun d'eux ne supporte beaucoup de nourriture, ou des alimens

d'après la description des cas où il l'a trouvé nuisible, qu'il a confondu l'hydropisie de poitrine avec l'asthme.

L'on a encore recommandé dans l'asthme, les toniques & les amers.

Les toniques sont utiles en ranimant le ton du systême & en détruisant la mobilité. Aussi Floyer a remarqué que le quinquina donnoit beaucoup de soulagement. Ce remède prévient quelquefois le retour de l'accès dans l'asthme périodique: mais dans les cas de pléthore son usage est douteux; il faut observer en outre que ses effets sont passagers & cessent quelques heures après qu'on l'a pris: ainsi dans les fièvres intermittentes, il ne réussit pas quand on le donne trop long-temps avant l'accès; c'est pourquoi il faut toujours le donner peu avant le retour du paroxysme. Par exemple, si on l'attend avant la nouvelle lune, il faut donner le quinquina la veille: alors il produit toujours une longue intermission ou modère les symptomes de l'accès. Les amers sont moins puissans que le quinquina & ne soulagent qu'en remédiant à la dyspnée.

Les ferrugineux nuisent toujours, excepté quand ils sont laxatifs.

(*a*) Ceci est peut-être dû à ce que ces malades sont plus exposés aux vicissitudes de l'air à la campagne. Car l'on a observé que les baromètres varioient davantage à la campagne que dans les villes où une infinité de circonstances empêchent de connoître le véritable état de l'atmosphère.

qui se dissolvent lentement & difficilement dans l'estomac; mais un grand nombre se trouvent bien d'une nourriture animale légère, prise avec modération. L'usage des végétaux qui produisent facilement des vents, est toujours très-nuisible (*a*). Un régime modéré, léger & rafraîchissant, est convenable, & communément nécessaire dans l'asthme récent, sur-tout chez les jeunes gens & les pléthoriques: cependant lorsque la maladie a duré des années, les asthmatiques supportent communément, & même exigent un régime suffisamment nourrissant; mais une nourriture fort abondante est dans tous les cas très-nuisible.

1400. L'eau, ou les liqueurs aqueuses rafraîchissantes, sont l'unique boisson dont les asthmatiques puissent faire usage sans danger & qui leur convienne: toutes les liqueurs capables de fermenter & de produire des vents, leur sont nuisibles. Peu d'asthmatiques peuvent supporter aucune espèce de liqueur forte, & tout excès de ce genre leur est toujours très-pernicieux. Le thé, le café ne conviennent pas dans cette maladie, parce que les boissons chaudes ou tièdes nuisent communément aux asthmatiques, & que tous les liquides affoiblissent les nerfs de l'estomac (*b*).

(*a*) Comme l'asthme est communément uni avec la dyspepsie, le gonflement de l'estomac rappelle souvent l'accès; en conséquence, quoique les végétaux conviennent, il faut éviter ceux qui sont sujets à fermenter. La nourriture animale est nuisible dans les cas où la dyspepsie n'empêche pas entièrement d'user de la diète végétale. C'est pourquoi les végétaux conviennent particulièrement aux jeunes gens. Il faut s'abstenir des nourritures de difficile digestion, telles que les parties visqueuses & gélatineuses des animaux, parce qu'elles diminuent la transpiration, augmentent la quantité du sang, & en séjournant longtemps dans l'estomac, y causent la flatulence. On doit également défendre les végétaux qui se dissolvent difficilement, tels que les melons & les concombres.

Il faut toujours très-peu d'alimens dans l'asthme, tant aux jeunes gens qu'aux vieillards. C'est à tort que Floyer regarde comme abstinence de ne manger que d'un ou deux plats, soit de bœuf ou de mouton: on ne peut certainement regarder un pareil régime comme une diète.

On a recommandé le lait; mais son usage est ici fort douteux, parce que souvent il se caille plus ou moins dans l'estomac & devient difficile à dissoudre; quand il est riche en huile, il reste quelquefois vingt-quatre heures dans l'estomac: ainsi on ne doit le prescrire que quand il se digère bien.

(*b*) Les boissons chaudes augmentent la turgescence & la raré-

1401. Communément les asthmatiques ne supportent facilement que les mouvemens du corps les plus doux. Néanmoins il leur est souvent très-utile de monter à cheval, d'aller en voiture, & sur-tout de naviguer (*a*).

CHAPITRE VII.

De la Coqueluche (*b*).

1402. CETTE maladie est communément épidémique, & évidemment contagieuse. Elle paroît dépendre d'une contagion d'une nature particulière & d'une qualité singulière. Elle n'engendre pas nécessairement la fièvre, de même que la plupart des autres contagions, & n'occasionne aucune éruption, ou ne produit d'ailleurs aucun changement évident dans l'état des fluides. Elle a de commun avec la contagion catarrhale & avec celle de la rougeole (*c*), une

faction; celles qui sont froides conviennent comme rafraîchissantes. Il faut bannir toutes les liqueurs fermentées & même la petite bière admise par Floyer, & se borner à l'eau acidulée.

Les asthmatiques doivent boire peu: Floyer mesuroit sa boisson. Les eaux minérales ne leur conviennent pas, parce qu'elles exigent d'être prises en grande quantité, & qu'elles augmentent alors l'oppression de la poitrine, en distendant trop l'estomac.

(*a*) Ces différens exercices doivent se faire à l'air frais, car la chaleur est nuisible aux asthmatiques. Néanmoins ils éviteront l'air froid, parce qu'il arrête la transpiration & détermine les humeurs vers les poumons.

(*b*) La coqueluche est une maladie contagieuse, caractérisée par une toux convulsive, accompagnée de strangulation, d'une inspiration sonore, réitérée; il y a souvent vomissement. N. C. GEN. LVII.

Sauvages a décrit cette maladie sous les noms de *tussis ferina*, & de *tussis convulsiva*. On doit regarder comme une variété de la même maladie l'*amphimerina tussiculosa*, ou la fièvre catarrhale & vermineuse des enfans, qui est épidémique, & dans laquelle il y a un redoublement tous les jours avec crachement de sang.

(*c*) La nature de la contagion qui produit la coqueluche, est inconnue. On a observé que les rougeoles épidémiques précédoient souvent cette maladie. D'où l'on pourroit croire qu'elle a, de même que la matière de la rougeole, une attraction particulière avec les glandes muqueuses, & que ces deux maladies ont quelque affinité. Elles sont cependant indépendantes l'une de

certaine détermination vers les poumons, mais dont il résulte des effets particuliers, fort différens de ceux que l'on observe dans les deux autres maladies, comme on en jugera par l'histoire que je vais donner de la coqueluche.

1403. Cette contagion, de même que toutes les autres, n'affecte qu'une seule fois la même personne pendant le cours de la vie; en conséquence les enfans y sont nécessairement plus communément sujets: cependant il y a plusieurs exemples qu'elle a attaqué des personnes fort avancées en âge, quoiqu'il soit probable que plus on est âgé, moins on est exposé à en être affecté.

1404. La maladie se manifeste communément par les symptomes ordinaires d'un catarrhe occasionné par le froid: souvent elle conserve entièrement cette apparence plusieurs jours; j'ai même vu des exemples où la maladie, quoique évidemment produite par la contagion de la coqueluche, n'a jamais pris d'autre forme que celle d'un catarrhe ordinaire (*a*).

Cependant cela arrive rarement; car, en général, la seconde semaine, ou au plus tard la troisième après l'attaque, la maladie prend son symptome particulier & caractéristique de toux convulsive, qui consiste en ce que les mouvemens d'expiration, particuliers aux efforts que l'on fait pour tousser, sont plus fréquens, plus rapides, & plus violens que de coutume. Néanmoins ces circonstances se manifestent à des degrés très-différens, dans les diverses espèces de toux; on ne peut en conséquence établir des limites exactes pour déterminer quand la toux peut être strictement appelée convulsive; il faut donc faire particulièrement attention à une autre circonstance, pour distinguer la coqueluche de

l'autre, & la contagion est différente; car on a vu beaucoup de personnes qui avoient été attaquées de la rougeole, éviter la coqueluche, & d'autres gagner cette dernière, quoiqu'elles eussent eu autrefois la rougeole; ce qui prouve que la génération de la matière morbifique varie dans ces deux maladies.

(*a*) Dans ce cas l'opiniâtreté de la toux, & l'épidémie régnante peuvent donner quelque certitude sur le caractère de la maladie. Il faut observer d'ailleurs que, dans la toux ordinaire, il y a un certain degré de volonté, que dans la coqueluche au contraire les accès se réitèrent très-promptement, & le malade est dans une agitation générale & involontaire; les enfans sont obligés de s'appuyer contre quelque chose, pendant ces mouvemens violens, pour ne pas tomber.

toute autre forme de toux. Cette circonstance consiste en ce que, quand il s'est fait plusieurs mouvemens d'expiration convulsifs, & que l'air a été chassé par-là en grande quantité des poumons, il succède nécessairement & tout-à-coup une inspiration entière, qui produit un son particulier (*a*), parce que l'air passe avec une vélocité extraordinaire à travers la glotte. Lorsque cette inspiration sonore, qui varie suivant les différens cas, a lieu, la toux convulsive se renouvelle, & continue de la même manière qu'avant, jusqu'à ce qu'il sorte une certaine quantité de mucus des poumons, ou que les matières contenues dans l'estomac soient rejettées par le vomissement. L'une ou l'autre de ces évacuations termine communément la toux, & le malade en est débarrassé pour quelque temps. Quelquefois ce n'est qu'après plusieurs accès alternatifs d'efforts pour tousser, & du bruit particulier qui leur succède, que l'expectoration ou le vomissement ont lieu; mais ils surviennent communément après le second effort pour tousser, & mettent fin à l'accès.

1405. Lorsque la maladie a pris de cette manière son type particulier, elle continue généralement long-temps après, communément depuis un jusqu'à trois mois; mais quelquefois elle dure beaucoup plus long-temps, & est accompagnée de circonstances fort variées (*b*).

1406. Les accès de toux reparoissent à différens intervalles, & observent rarement des périodes exactes. Ils viennent fréquemment le jour, & encore plus souvent la nuit. Le malade ressent communément quelque annonce de leur approche; &, pour éviter la commotion violente & douloureuse que la toux produit dans tout le corps, il s'attache fortement à tout ce qui est près de lui, ou demande à être retenu par quelque personne qu'il trouve.

Lorsque l'accès est passé, la respiration est quelquefois précipitée, & le malade paroît fatigué quelque temps après: mais chez un grand nombre ceci est très-peu sensible; & communément les enfans sont tellement rétablis, qu'ils retournent sur-le-champ à leur jeu, ou à ce qui les occupoit avant.

1407. Si l'accès de coqueluche se termine par le vomissement

(*a*) Ce son est tel que l'on diroit que les organes de la respiration sont relâchés & détruits.

(*b*) Cette toux dure quelquefois plusieurs années. M. Cullen a connu un malade qui, sept ans après avoir eu une toux semblable, ne gagnoit jamais un catarrhe sans éprouver le retour de la toux.

des matières contenues dans l'estomac, le malade est communément affamé immédiatement après, il demande de la nourriture, & mange avec beaucoup d'avidité.

1408. Il n'y a quelquefois dans le commencement de cette maladie aucune expectoration, ou uniquement une expectoration d'un mucus limpide : tant que cela est ainsi, les accès sont plus violens & durent plus long-temps; mais communément l'expectoration devient bientôt considérable, & l'on rejette souvent une grande quantité de mucus très-épais; & plus ce mucus est expectoré facilement, plus les accès de toux sont courts.

1409. Les accès violens de toux interrompent fréquemment le passage libre du sang à travers les poumons, & gênent en conséquence le retour de celui qui vient de la tête, ce qui donne lieu à la turgescence & à la rougeur du visage qui accompagnent communément les accès: la même cause semble occasionner aussi les hémorrhagies du nez & même des yeux & des oreilles, qui arrivent quelquefois dans cette maladie.

1410. Cette maladie a souvent lieu de la manière que nous venons de décrire, sans être accompagnée d'aucune pyrexie: Sydenham dit avoir rarement observé la pyrexie: néanmoins je l'ai très-fréquemment vu réunie à la coqueluche, quelquefois même dès son commencement; mais le plus souvent cela n'arrive que quand cette maladie a duré quelque temps. Je n'ai pas remarqué que cette pyrexie se manifestât sous aucune forme intermittente régulière; elle est continue jusqu'à un certain point; mais elle a des redoublemens évidens vers le soir, qui ne cessent que le lendemain matin (*a*).

1411. La difficulté de respirer est un autre symptome qui accompagne très-fréquemment la coqueluche : ce symptome ne survient pas seulement immédiatement avant & après les accès de toux, il est continuel; mais ses degrés varient

(*a*) Il y a en général le matin une intermission considérable; la fièvre reparoît ou redouble à midi, continue jusqu'au soir, & augmente la nuit, sur-tout dans les coqueluches les plus fâcheuses. Dans ces cas la fièvre prend quelquefois le type d'une fièvre étique, il y a des redoublemens le soir qui se terminent le matin par des sueurs copieuses qui paroissent autour de la tête & du col, sans descendre jusqu'aux extrémités. La respiration fréquente, l'excrétion de mucus puriforme qui accompagnent souvent cette toux, & le crachement de sang, sont des signes très-fâcheux.

suivant les différens malades. J'ai à peine vu un exemple de coqueluche mortelle, où il n'y eût constamment, pendant quelque temps, un degré considérable de pyrexie & de dyspnée.

1412. Lorsque la contagion a une fois produit la maladie, les accès de toux sont souvent réitérés, sans être déterminés par aucune cause évidente; néanmoins on peut dans beaucoup de cas, considérer la contagion comme produisant uniquement une disposition à la maladie; & la fréquence des accès dépend, jusqu'à un certain point, de différentes causes qui peuvent les déterminer, telles que l'exercice violent, une nourriture trop abondante, des alimens de difficile digestion, les irritations des poumons produites par la poussière, la fumée, ou des odeurs fortes désagréables; mais particulièrement toute émotion considérable de l'esprit.

1413. Telles sont les principales circonstances qui caractérisent cette maladie: l'événement en est varié; néanmoins on peut communément le prévoir, en faisant attention aux observations suivantes.

Plus les enfans sont jeunes, plus ils courent de danger dans cette maladie; & parmi ceux à qui elle est fatale, on en voit un plus grand nombre au dessous de deux ans qu'au-dessus.

Plus les enfans sont avancés en âge, plus ils sont à l'abri d'un événement fâcheux; je regarde même cette règle comme très-générale, en avouant cependant qu'elle souffre plusieurs exceptions.

Les enfans nés de parens phthisiques & asthmatiques, courent le plus grand danger dans cette maladie.

Lorsque la maladie, après avoir commencé sous la forme d'un catarrhe, est accompagnée de fièvre & de difficulté de respirer, & d'une expectoration médiocre, elle est souvent mortelle, sans prendre le caractère de la coqueluche; mais dans la plupart de ces cas, la toux convulsive & l'inspiration sonore dissipent en général le danger lorsqu'elles surviennent, & procurent en même temps une expectoration plus libre.

Il n'y a point de danger dans la coqueluche, lorsque cette maladie ayant parfaitement pris le type qui lui est propre, les accès ne sont ni fréquens, ni violens, que l'expectoration est modérée, & que pendant l'intervalle des accès, le malade ne sent pas de mal-aise, conserve son appétit, dort, & n'a ni fièvre, ni difficulté de respirer; si même ces symptomes deviennent de jour en jour plus favorables, la maladie se termine très-promptement sans aucun secours.

Une expectoration très-médiocre ou très-copieuse, est dangereuse, sur-tout si la dernière circonstance est accompagnée d'une grande difficulté de respirer.

Il n'y a pas en général de danger lorsque les accès se terminent par le vomissement & sont immédiatement suivis d'une faim extraordinaire.

Une hémorrhagie modérée du nez est souvent salutaire, mais les hémorrhagies très-considérables sont généralement fort nuisibles.

Lorsque cette maladie attaque des personnes fort affoiblies, l'événement en est très-généralement fâcheux.

Le danger de la coqueluche est souvent dû à la violence des accès, qui produit l'apoplexie, l'épilepsie, ou une suffocation subite; mais ces accidens sont très-rares, & le danger de la maladie semble en général proportionné à la fièvre & à la dyspnée qui l'accompagnent.

1414. La cure de cette maladie a toujours été regardée comme difficile, soit que l'on se propose de prévenir sa tendance fatale lorsqu'elle est violente, ou uniquement d'en abréger le cours lorsqu'elle est bénigne. Lorsque la contagion est récente & continue à agir, nous ne connoissons aucun moyen de la corriger, ni de l'expulser : en conséquence la maladie dure nécessairement quelque temps; mais il est probable que dans ce cas la contagion cesse enfin d'agir, comme cela arrive dans les autres contagions, & qu'alors la maladie continue de même que les autres affections convulsives, par la puissance seule de l'habitude.

1415. D'après cette manière de considérer cet objet, je prétends que l'on doit varier le traitement, & suivre deux indications différentes, suivant le période de la maladie. Dans le commencement, & quelque temps après, l'on doit employer des remèdes capables d'en arrêter les effets violens, & la tendance fatale; mais lorsqu'elle a duré quelque temps sans être accompagnée d'aucun symptome violent, les seuls remèdes qui conviennent sont ceux qui peuvent interrompre son cours, & la faire cesser entièrement plutôt qu'elle ne l'auroit fait spontanément.

1416. La saignée est nécessaire pour remplir la première indication chez les sujets pléthoriques, ou chez d'autres, lorsqu'il paroît, d'après les circonstances qui accompagnent la toux & ses accès, que le sang passe difficilement à travers les poumons; il peut même être nécessaire de la réitérer, sur-tout dans le commencement de la mala-

die (*a*); mais comme les affections spasmodiques ne permettent pas communément de saigner beaucoup, il convient rarement dans la coqueluche de réitérer souvent ce remède.

1417. Il est nécessaire de prévenir ou détruire par de doux laxatifs la constipation qui accompagne fréquemment cette maladie : il est en général utile d'entretenir la liberté du ventre; mais les évacuations considérables de ce genre sont communément nuisibles (*b*).

1418. Le vésicatoire est souvent utile pour prévenir ou détruire la détermination inflammatoire, qui, dans cette maladie, se porte quelquefois aux poumons; on l'a même réitéré avec avantage; mais les cautères ne produisent pas autant d'effet, & ne doivent nullement empêcher de réitérer les vésicatoires lorsqu'ils sont indiqués (*c*). Il est plus efficace, lorsque ces derniers conviennent, de les appliquer sur le thorax que sur toute autre partie éloignée.

1419. Les émétiques sont les plus utiles de tous les remèdes dans cette maladie (*d*); ils agissent d'une manière

(*a*) On ne doit point redouter la saignée lorsque la maladie commence avec violence, quel que soit l'âge des malades; la saignée ne peut être nuisible que quand la coqueluche a duré plusieurs semaines & qu'une foiblesse extrême se trouve réunie à la dyspnée. La pyrexie, l'hémorrhagie, la contraction des extrémités, les douleurs de poitrine, la dureté du pouls, le gonflement du visage, sont des symptomes qui indiquent des congestions considérables dans les vaisseaux sanguins & qui exigent toujours la saignée.

L'ouverture des cadavres de ceux qui sont péris de la coqueluche, a appris que la plupart des viscères étoient enflammés ou dans un état de suppuration, particulièrement la plèvre, les ramifications de la trachée-artère, les poumons & le foie. Le seul moyen de prévenir ces suites fâcheuses est de recourir à la saignée avant que les symptomes d'étisie se soient manifestés : ce remède calme communément les accidens les plus violens, lors même que la maladie a duré quelque temps, pourvu que les enfans ne soient pas trop affoiblis.

(*b*) Les diarrhées qui surviennent quelquefois spontanément dans cette maladie, sont très-rarement critiques; c'est pourquoi l'on ne retire jamais de grands avantages des purgatifs. La rhubarbe & les autres doux laxatifs conviennent lorsque la maladie a duré long-temps.

(*c*) On doit appliquer les vésicatoires toutes les fois que la dyspnée & la fièvre sont considérables; mais lorsque l'on y a eu recours, il faut en entretenir long-temps la suppuration; car on a vu la maladie revenir pour les avoir supprimés trop tôt.

(*d*) Les vomissemens spontanés sont utiles & forment en général la

générale en interrompant le retour des affections spasmodiques, & d'une manière particulière en excitant une détermination très-puissante vers la surface du corps, & détruisant par ce moyen les déterminations qui se font vers les poumons. Je pense qu'il faut, pour obtenir ces avantages, employer fréquemment le vomissement complet, & qu'il est utile, dans les intervalles que l'on doit nécessairement laisser entre le vomissement, de donner les émétiques antimoniaux à des doses capables d'exciter la nausée. Je n'ai jamais remarqué que le *soufre doré d'antimoine*, si vanté par Clossius, fût un remède convenable, à cause de l'incertitude de sa dose; le tartre émétique, employé de la manière qui a été indiquée par le docteur Fothergill (*a*), m'a paru être plus utile.

crise de chaque paroxysme. En imitant la nature on abrège les accès, & l'on en rend les retours moins fréquens. D'ailleurs, le vomitif est l'expectorant le plus efficace, parce qu'il a l'avantage d'exprimer le mucus contenu dans les glandes bronchiques; on doit le réitérer en raison des forces du malade & de la quantité de matière muqueuse qu'il rend à la fin de chaque accès. Quelques auteurs veulent qu'on ne donne les émétiques qu'à une petite dose, suffisante pour exciter la nausée. Frédéric Clossius, *de variol. mech. med.* s'imaginoit avoir trouvé un remède souverain pour la toux convulsive dans le soufre doré d'antimoine, donné de manière qu'il ne produisît aucun effet sensible sur l'estomac. L'on a prescrit souvent en France l'ipécacuanha & le kermès minéral à très-petite dose, dans la même vue; mais tous ces remèdes n'ont d'effet sensible qu'autant qu'ils excitent le vomissement.

(*a*) Le docteur Fothergill, dans le troisième volume des *Observations des médecins de Londres*, recommande de mêler exactement deux grains de tartre stibié avec un demi-gros de poudre d'écrevisse. Son but, dans cette composition, est de pouvoir diviser facilement & avec précision, le tartre stibié en très-petites doses; il faisoit prendre à un enfant d'un an un grain de cette poudre qui contient un seizième de grain de tartre émétique, dans une petite cuillerée de lait ou d'eau; lorsque cette quantité ne suffisoit pas, il l'augmentoit le lendemain, jusqu'à ce qu'il pût exciter le vomissement, & il réitéroit tous les jours ce vomitif à la même heure, c'est-à-dire avant midi, entre le déjeûner & le dîner. Il avoit adopté ce temps, parce qu'il craignoit que le vomitif donné à jeun n'irritât trop, & que le soir il ne privât l'enfant d'une trop grande quantité de nourriture.

Lorsque la fièvre étoit violente, Fothergill faisoit prendre un demi-grain de cette composition qu'il joignoit avec quelques grains de nitre, & la poudre de contrayerva; ce remède procuroit en général une diaphorèse agréable & dissipoit une partie de l'humidité qui auroit pu augmenter l'irritation & l'embarras des poumons.

1420. Tels sont les remèdes convenables dans le premier période de la maladie, pour prévenir sa tendance fatale & la

Ce médecin prescrivoit cette composition dans tous les temps de la maladie, & il dit avoir eu rarement besoin de la saignée ou de quelque autre évacuation, si ce n'étoit de procurer une selle ou deux par jour, lorsque le remède indiqué ne produisoit pas cet effet. Alors il donnoit le soir, à l'heure où le malade alloit se coucher, une dose convenable de magnésie mêlée avec la préparation antimoniale, ce qui suffisoit en général pour remplir le but qu'on se proposoit.

Quelquefois ce procédé ne procure pas un avantage fort sensible pendant plusieurs jours; mais il faut continuer tant qu'il n'en résulte aucun inconvénient considérable.

Le premier avantage que l'on en retire communément, consiste en ce que les accès de toux deviennent moins fréquens, la fièvre se modère, & la respiration n'est pas aussi gênée; la violence des accès ne paroît pas d'abord fort diminuée pendant quelques jours: mais enfin la toux est moins forte, & chacun des autres symptomes se calme. Alors Fothergill prescrit de prendre deux jours de suite la poudre & de s'en abstenir le troisième; peu de temps après il n'en donne que de deux jours l'un, & ensuite une fois ou deux la semaine, jusqu'à ce que la toux disparoisse entièrement.

Pendant l'usage de ce remède, il faisoit prendre aux malades le lait d'ânesse, il leur prescrivoit des nourritures légères, telles que le bouillon & le lait, & recommandoit d'être sur-tout très-sévère sur la quantité des alimens; car plus l'estomac est souvent chargé au point de produire l'oppression la plus légère, plus la maladie continue de temps & est violente.

Cette composition a l'avantage de ne pas avoir de goût, d'être moins échauffante & moins irritante qu'aucun des remèdes que l'on a prescrits dans cette maladie, & d'agir néanmoins avec autant de certitude, & peut-être plus d'énergie: elle est sur-tout un puissant diaphorétique.

On a objecté que les testacés privoient le tartre stibié de son acide & le dépouilloient de ses vertus; mais comme cela n'arrive que quand l'on garde la poudre long-temps, Fothergill recommande de la renouveler souvent.

Ce remède convient particulièrement lorsque la fièvre est continue; il remplit les mêmes vues que l'ipécacuanha & l'oximel scillitique, mais il est plus efficace.

L'auteur ne pense pas cependant que ce remède doive être employé dans tous les temps & dans toutes les circonstances, à l'exclusion des autres. Il convient qu'il y a certaines constitutions épidémiques où le quinquina, le musc, le castoreum & les cantharides même peuvent être utiles.

On a recommandé dans la coqueluche les pectoraux, tels que la scille & la gomme ammoniaque; mais ils y ont été peu utiles. La scille n'agit qu'en excitant le vomissement, & il est inutile de recourir à un médicament aussi désagréable, puisque le tartre stibié remplit les mêmes vues.

rendre bénigne. Mais dans le second période où je suppose que la contagion a cessé d'agir, & que la maladie ne continue que par la puissance de l'habitude, l'indication cesse d'être la même, & il faut employer des remèdes différens.

1421. Je pense que cette maladie, qui est souvent longue, ne subsiste pas autant de temps, parce que la contagion reste dans le corps & continue à agir. Il me paroît probable que la coqueluche est entretenue long-temps après que la contagion a cessé d'agir, par la puissance de l'habitude seule; car la terreur, & tout changement considérable dans l'état du systême, tel que l'éruption de la petite-vérole, ont souvent guéri cette maladie; enfin, les toniques & les antispasmodiques l'ont également dissipée. Or, l'on ne peut supposer qu'aucun de ces moyens corrige ou chasse la matière morbifique, quoiqu'ils conviennent évidemment pour changer l'état & les habitudes du systême nerveux.

1422. Cette manière de voir nous conduit à l'indication que l'on peut former, & en grande partie aux remèdes que l'on doit employer dans ce que je suppose être le second période de la coqueluche. On pourroit peut-être objecter que cette indication d'en abréger le cours, n'est pas fort importante ou fort nécessaire, parce qu'elle suppose que la violence du mal & le danger sont dissipés, & en conséquence que la maladie cessera promptement d'elle-même. Mais cette dernière supposition n'est pas bien fondée; la coqueluche, de même que beaucoup d'autres affections couvulsives & spasmodiques, peut continuer long-temps par la puissance de l'habitude seule, & être suivie d'effets fâcheux par le retour réitéré des paroxysmes ; ce qui doit arriver plus facilement lorsque la violence des paroxysmes, & par conséquent leurs effets pernicieux, sont considérablement aggravés par différentes causes externes qui peuvent survenir accidentellement. Notre indication est donc convenable, & nous allons examiner les différens remèdes que l'on peut employer pour la remplir.

1423. La terreur peut être un remède puissant; mais il est difficile d'en mesurer le degré nécessaire ; & je ne puis proposer d'y recourir, parce qu'un degré léger de terreur peut

Les mucilages doux font plus de mal que de bien, lorsqu'on les emploie constamment : ils affoiblissent l'estomac & ôtent l'appétit.

n'être d'aucune efficacité, & un degré considérable être dangereux.

1424. Les autres remèdes que je regarde comme propres à remplir la seconde indication que j'ai admise, & que l'on a en effet fréquemment employés dans cette maladie, sont les antispasmodiques ou les toniques.

Entre les antispasmodiques, le castoreum a été particulièrement recommandé par le docteur Morris (*a*); mais j'en ai fait plusieurs essais sans le trouver efficace.

L'on a employé le musc avec plus de probabilité; néanmoins il ne m'a pas réussi communément, & je ne puis déterminer si cela est dû à ce que je n'ai pu en obtenir de véritable, ou à ce que je ne l'ai pas donné à une dose assez considérable. Le plus puissant de tous les antispasmodiques est certainement l'opium : il est souvent utile, lorsqu'il n'y a ni fièvre ni difficulté de respirer considérable, pour modérer la violence de la coqueluche; mais je n'ai pas vu de cas où l'on ait entièrement guéri cette maladie par son usage.

Si la ciguë (*b*) a été un remède efficace dans cette maladie, comme nous devons le croire d'après les observations du docteur Butter, je conviens avec cet auteur, que l'on doit la regarder comme antispasmodique. D'après cette supposition, on peut un peu compter sur ce remède; & il paroît, par ce qu'en ont dit le docteur Butter & quelques autres, qu'il a souvent été utile : mais, dans les essais que j'en ai faits, il n'a souvent eu aucun succès; peut-être cela étoit-il dû à ce qu'il n'avoit pas toujours été convenablement préparé.

1425. Je regarde comme toniques, le *muscus pyxidatus* (*c*),

(*a*) Le docteur Morris paroît avoir peu compté sur le castoreum seul, car il l'a toujours employé conjointement avec le quinquina & les vésicatoires. Voyez les *Observations des médecins de Londres*, *V. III*, *art. 28*.

Le docteur Butter a conseillé le camphre avec le quinquina & l'antimoine; il a aussi donné le laudanum à petites doses.

Le docteur Millar a particulièrement recommandé en 1769 l'assafœtida; d'autres ont tenté l'éther vitriolique; mais ils ont été obligés de l'abandonner, parce qu'il échauffoit trop.

(*b*) La ciguë a été pendant quelque temps fort en vogue en Angleterre contre la coqueluche, mais elle a été presque entièrement abandonnée depuis.

(*c*) Dioscorides, Galien & tous les médecins anciens, ont souvent

autrefois

autrefois fort célèbre, ainsi que l'écorce de gui de chêne: mais je n'ai aucune expérience sur ces deux remèdes, parce que je me suis toujours fié à l'écorce du Pérou, que je considère comme le moyen le plus certain de guérir la coqueluche lorsqu'elle est parvenue à son second degré; & quand il y a peu de fièvre, il est rare que le quinquina (*a*),

recommandé différentes espèces de mousses comme des remèdes utiles dans tous les cas où il étoit avantageux de resserrer & de fortifier. Ils ont en général mis en usage les mousses blanches & odorantes qui croissent sur le chêne & le peuplier: néanmoins ils n'ont pas négligé celles qui rampent à terre, & sur-tout l'espèce que J. Bauhin désigne sous les termes de *muscus pyxidatus*, que les modernes ont mise dans la classe des lichens; Tournefort l'a nommée *lichen pyxidatus major*; & Linnæus, *lichen scyphifer simplex crenulatus tuberculis fuscis*. Willis, dans son traité *de operationibus medicamentorum*, avoue que souvent les bonnes-femmes réussissent mieux à guérir la coqueluche que les médecins: il ajoute que le *muscus pyxidatus* est le premier des remèdes empiriques, & qu'il s'en est servi avec succès. On pourroit en effet le préférer aux autres astringens, & même au quinquina, parce qu'il est avantageux de donner aux enfans un remède qui n'ait pas d'amertume, & qu'ils puissent prendre facilement. Tournefort dit aussi que l'infusion de cette plante dans quelque boisson convenable, guérit la toux convulsive des enfans. Il paroît que ce remède ne réussit que donné à grande dose, car les anciens en faisoient prendre une forte infusion. M. Van-Woensel, médecin des cadets de Pétersbourg l'a aussi employé avec succès dans la coqueluche lorsque tous les autres antispasmodiques avoient été inutiles: il en faisoit bouillir trois gros dans une suffisante quantité d'eau pour être réduite à dix onces.

(*a*) Le quinquina convient sur-tout quand la fièvre qui accompagne la coqueluche est intermittente & rémittente; mais en 1738, le docteur Burton a cru augmenter beaucoup l'action de ce remède en le joignant aux cantharides: il proposa en conséquence de mêler un scrupule de cantharides & autant de camphre avec trois gros d'extrait de quinquina. Il faisoit prendre aux enfans huit ou dix grains de ce mélange toutes les trois ou quatre heures, suivant les circonstances, dans une cuillerée de quelque eau simple ou de julep, dans laquelle il faisoit dissoudre un peu de baume de copahu. Sutcliff, dans un temps où régnoit la coqueluche, trouvant le remède de Burton extrêmement difficile à faire prendre aux enfans, en changea la forme sans altérer les qualités des drogues, de la manière suivante. Il prenoit une once & demie de teinture de quinquina, une demi-once d'élixir parégorique, & un gros de teinture de cantharides qu'il faisoit mêler ensemble. Il donnoit cette teinture à petite dose trois ou quatre fois par jour, & l'augmentoit jusqu'à ce qu'il survînt une légère strangurie: alors il en diminuoit la dose ou la faisoit prendre à des intervalles plus longs. La strangurie survenoit communément

donné en quantité suffisante, ne termine promptement la maladie.

1426. L'on a observé que dans les cas où les affections convulsives sembloient ne continuer que par la force de l'habitude, ces maladies avoient guéri par un changement considérable dans toutes les circonstances de la vie & dans la manière de vivre : on s'est conduit de même, par analogie, dans la coqueluche ; l'on a en conséquence conseillé le changement d'air, & l'on a cru qu'il avoit été utile. Je l'ai également remarqué dans plusieurs cas : mais ses effets ne m'ont jamais paru durables, ou suffire pour guérir entièrement la maladie.

vers le troisième jour, & la cure ne duroit guère que six jours après l'administration du remède. Quelquefois il produisoit ses effets salutaires sans exciter de strangurie ; mais lorsque la dernière survenoit, la cure étoit plus prompte, soit que l'on unît ou non le quinquina aux cantharides. Ce praticien fit usage avec beaucoup de succès de ce remède pendant vingt ans : mais il ne le prescrivoit qu'après avoir fait précéder les évacuations convenables. Letson dit aussi l'avoir employé avec beaucoup d'avantage, & ajoute que Millard, qui en craignoit d'abord les effets, le tenta & en éprouva toujours du succès. Néanmoins ce remède paroît fort dangereux : il exige beaucoup de circonspection & de jugement ; & M. Cullen a observé que le quinquina seul procuroit tous les avantages que l'on pouvoit attendre de ce prétendu spécifique.

LIVRE III.

SECTION III.

Des Affections ſpaſmodiques des fonctions naturelles.

CHAPITRE VIII.

De la Pyroſis, ou de la maladie vulgairement appellée le fer chaud.

1427. Il y a différentes eſpèces de ſenſations douloureuſes que l'on rapporte à l'eſtomac, & qui vraiſemblablement ſont produites par des affections réelles de cet organe. Il eſt probable que ces ſenſations ſont dues à des affections de différente nature; l'on devroit en conſéquence les diſtinguer par des noms différens; mais je ſuis obligé d'avouer qu'il eſt difficile de mettre la plus grande préciſion dans cette matière. J'ai cependant tenté de le faire dans mon eſſai de *Noſologie méthodique*: car j'ai donné le nom de gaſtrodynie aux douleurs aiguës & pungitives, & à celles qui ſont accompagnées d'un ſentiment de diſtenſion ou de conſtriction, mais il n'y a en même temps aucun ſentiment d'acrimonie ou de chaleur. Pour exprimer les ſenſations douloureuſes ou incommodes qui paroiſſent produites par un ſentiment d'acrimonie qui irrite la partie, ou par un ſentiment de chaleur ſemblable à celui que cauſe ſouvent l'application externe ou interne des acides, je me ſers du terme de cardialgie, ſous lequel je comprends particulièrement les ſenſations que l'on déſigne vulgairement ſous le nom de fer chaud. Je penſe que le terme de *ſoda* a été communément employé par les praticiens pour exprimer une affection accompagnée de ſenſations du dernier genre.

1428. Outre les douleurs déſignées par les termes de gaſtrodynie, de périodynie, de cardialgie & de ſoda, il

y a, je pense, une autre sensation douloureuse différente de toutes les précédentes, que M. Sauvages appelle *pyrosis suecica*; qu'il a décrite d'après Linnæus, qui la nomme *cardialgia sputatoria*. M. Sauvages a formé sous le titre de pyrosis, un genre dont toutes les espèces, excepté la huitième, qu'il désigne sous le titre de *pyrosis suecica*, doivent se rapporter à la gastrodynie ou à la cardialgie; &, si l'on doit former un genre de la pyrosis, je crois que l'on ne peut y comprendre que les espèces dont j'ai parlé : je conviens que, dans ce cas, l'expression n'est pas fort exacte; mais j'ai tant d'aversion d'introduire de nouveaux termes, que je continuerai à me servir de celui de M. Sauvages.

1429. Je pense que la gastrodynie & la cardialgie sont presque toujours des affections symptomatiques; c'est pourquoi je n'en dirai rien dans cet ouvrage : mais je vais parler de la pryosis (*a*) comme maladie idiopathique, & dont

(*a*) Le caractère de la pyrosis ou du fer chaud, consiste dans une douleur brûlante de l'épigastre, accompagnée d'éructation d'une quantité d'humeur aqueuse, communément insipide, quelquefois âcre. N. C. GENRE LVIII.

M. Cullen ne reconnoît qu'une seule espèce de pyrosis, qui est celle que Linnæus a décrite sous le nom de *cardialgie sputatoire*, & que Sauvages appelle *pyrosis des Suédois*; néanmoins cette maladie n'est pas bornée à la Laponie & à la Suède, comme on l'a cru : elle règne aussi dans d'autres contrées, mais déguisée sous les noms de *soda* & de *cardialgie*. Elle ressemble en effet & est quelquefois combinée avec la cardialgie, mais elle existe souvent sans elle, & en differe en ce qu'elle affecte fréquemment les personnes fortes & laborieuses qui ne sont point sujettes à la dyspepsie; la cardialgie au contraire est souvent un symptome de dyspepsie. Le sentiment de contraction de l'estomac que les malades éprouvent dans la pyrosis, ressemble au morsus ventriculi, mais est porté à un degré plus considérable.

M. Cullen regarde comme symptomatiques les espèces suivantes de pyrosis admises par Sauvages.

1°. La pyrosis vulgaire, connue sous les noms d'*aigreurs d'estomac*, de *fer chaud*. Cette espèce dure peu de temps, à moins qu'elle ne survienne chez les hypochondriaques : elle est produite par les alimens acescens difficiles à digérer, & se dissipe dès que la digestion est faite. Les alimens qui contiennent beaucoup d'huile, tels que les châtaignes, les fritures faites avec de l'huile ou de la graisse rances, & les liqueurs fermentées, la bière sur-tout, donnent lieu à cette maladie. Elle se reconnoît à un sentiment d'aigreur & de chaleur qui se fait particulièrement sentir dans la gorge & se répand dans tout l'œsophage, & est accompagnée d'une excrétion fréquente de salive qui paroît acide; il y a un mal-aise semblable vers l'épigastre qui excite souvent le

on n'a pas encore fait mention dans aucun corps complet de médecine.

1430. La pyrosis est une maladie fréquente parmi le bas peuple, qui néanmoins attaque aussi, mais plus rarement, ceux d'une condition plus relevée. Elle est commune en Écosse, mais il s'en faut bien qu'elle le soit autant qu'en Laponie, selon le rapport de Linnæus. Elle affecte assez généralement ceux qui sont au-dessous du moyen âge, & rarement ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté. Quand on en a une fois été attaqué, la moindre cause la fait facilement revenir long-temps après; cependant on l'observe rarement chez les personnes fort avancées en âge. Elle affecte les deux sexes, mais plus fréquemment les femmes que les hommes. Elle attaque quelquefois les femmes grosses: quelques-unes même ne ressentent cette indisposition que pendant leur grossesse. Les filles en sont plus souvent affligées que les femmes mariées; & parmi ces dernières, les femmes stériles en sont plus fréquemment attaquées. J'ai eu occasion d'observer plusieurs fois cette maladie chez des femmes qui avoient des fleurs blanches.

1431. C'est ordinairement le matin & avant midi, lorsque l'estomac est vide, que les accès de cette maladie paroissent; le premier symptome est une douleur au creux de l'estomac, jointe à un sentiment de constriction de ce

vomissement; l'esprit est aussi affecté d'un certain mal-aise, qui donne lieu à la colère & à l'humeur, & produit des distorsions du visage.

2°. La pyrosis produite par la conception. Elle survient quelquefois immédiatement après la conception, & en est un signe chez quelques femmes; on l'a vu durer dans quelques cas jusqu'au temps de l'accouchement.

3°. La pyrosis bilieuse. Elle accompagne souvent la fièvre & la cardialgie. Elle se reconnoît par le défaut d'appétit, l'amertume de la bouche, le vomissement bilieux. Elle est commune aux personnes d'un tempérament bilieux, sur-tout si elles font usage d'alimens âcres, tels que les oignons, l'ail, le vieux fromage.

4°. La pyrosis produite par l'inflammation des viscères du bas-ventre, comme on l'observe dans la gastritis, l'hépatitis, la cystitis, l'hystéritis.

5°. La pyrosis ulcéreuse. Elle est entretenue par l'ulcère du pylore, qui excite une douleur brûlante des plus vives dans l'épigastre vers le pylore; les alimens salés ou âcres, le vin, le bouillon, augmentent la douleur. Cette douleur ressemble à celle qu'exciteroit un charbon ou un fer rouge: le malade est obligé de comprimer l'épigastre avec la main, & ne peut s'empêcher de pousser des gémissemens.

viscère, comme s'il étoit tiré vers le dos; la douleur augmente, lorsque l'on veut se tenir droit; c'est pourquoi le corps est, pendant les accès, penché en avant. Cette douleur est souvent très-vive, & suivie, après avoir duré quelque temps, d'une éructation (*a*) d'une quantité considérable d'une eau claire, qui quelquefois a un goût acide, mais qui est presque toujours absolument insipide. Cette éructation se réitère fréquemment pendant quelque temps, & ne modère pas sur-le-champ la douleur qui l'a précédée; mais elle produit cet effet au bout d'un certain temps, & met fin à l'accès.

1432. Les accès de pyrosis surviennent communément sans être déterminés par aucune cause évidente; & je n'ai pas observé que cette maladie dépendît absolument d'une manière de vivre particulière. Elle attaque les personnes qui vivent de nourriture animale, mais plus fréquemment, à ce que je crois, celles qui se nourrissent de lait & de farineux (*b*). Elle semble souvent être déterminée par l'action du froid sur les extrémités inférieures, ou par une vive émotion de l'ame. Elle survient fréquemment sans aucun symptome de dyspepsie.

1433. La nature de cette affection n'est pas fort aisée à connoître; je pense cependant qu'on peut l'expliquer de la manière suivante: elle semble commencer par le spasme des fibres musculaires de l'estomac (*c*). Ce spasme se communique

(*a*) Il faut entendre par le terme *d'éructation*, tout vomissement qui se fait facilement & sans aucun effort.

(*b*) Les acides, les acescens, toutes les matières âcres & empyreumatiques, les alimens gras & rôtis donnent quelquefois lieu à cette affection.

(*c*) Le spasme des fibres musculaires de l'estomac étant porté à un degré considérable, en renverse le mouvement péristaltique: ce qui doit exciter une plus grande secrétion de l'humeur contenue dans les glandes. Cette humeur est claire & limpide, parce que toutes les fois qu'il survient une constriction des canaux excrétoires, les parties les plus limpides seules peuvent passer, & les plus grossières sont retenues. Ainsi, on peut supposer que les secrétions étant augmentées dans la pyrosis par les convulsions & le spasme, les fluides doivent passer en plus grande quantité, & être plus liquides & plus insipides qu'avant le spasme, comme il arrive dans le diabète histérique où il coule une grande quantité d'urine limpide & sans odeur. Il semble que l'on observe aussi dans le scorbut un spasme semblable des vaisseaux de la peau, qui retient les parties salines & ne laisse passer que les plus aqueuses.

ensuite d'une certaine manière, aux vaisseaux sanguins & aux vaisseaux exhalans, de façon à augmenter l'impétuosité avec laquelle les fluides se portent dans ces vaisseaux, tandis que leurs extrémités sont dans un état de constriction; en conséquence, pendant que la force de la circulation qui est augmentée détermine une plus grande quantité de fluides à se porter dans ces vaisseaux, l'état de constriction de leurs extrémités ne permet le passage qu'aux parties aqueuses les plus déliées, d'une manière analogue, à tous égards, si je ne me trompe, à ce qui arrive dans le diabète hystérique.

1434. La cure de cette maladie est aussi difficile que sa théorie (*a*). On ne peut modérer le paroxysme avec certitude que par l'usage de l'opium. Les autres antispasmodiques, tels que l'éther vitriolique & l'alkali volatil, sont quelquefois utiles; mais ils ne le sont jamais aussi constamment. L'opium & les autres antispasmodiques calment les accès: néanmoins ils n'ont pas la vertu d'en empêcher les retours. On a employé sans succès tous les remèdes indiqués contre la dyspepsie. Je n'ai pas eu occasion d'essayer la noix vomique (*b*), dont M. Linnæus dit avoir fait usage.

(*a*) Lorsque la maladie est symptomatique, comme il arrive, par exemple, quand elle dépend des fleurs blanches, il faut guérir la maladie primitive. Lorsqu'elle est due à des causes évidentes, telles que les affections spasmodiques, il faut tenter de les prévenir & d'en arrêter les effets; lorsqu'elle est combinée avec la cardialgie & l'acidité, les absorbans, les alkalis, l'eau de chaux conviennent. Quand il n'y a aucune de ces indications, il faut recourir à l'opium, mais le donner à petite dose & sous forme liquide, pour qu'il ne soit pas rejetté par l'éructation. S'il y a dyspepsie, l'on peut employer les toniques, les aromatiques, les amers, mais excepté ces cas, ils ont peu d'effet. Le quinquina n'est utile que quand la maladie a des retours périodiques.

(*b*) Linnæus dit que quelques malades prenoient jusqu'à un scrupule de noix vomique en poudre: ce qui est une dose énorme.

CHAPITRE IX.

De la Colique (*a*).

1435. Le principal ſymptome de cette maladie eſt une douleur qui ſe fait ſentir dans le bas-ventre : cette douleur

(*a*) Le caractère de la colique conſiſte dans une douleur de l'abdomen qui ſe fait particulièrement ſentir autour du nombril, & eſt accompagnée d'un ſentiment de tortillement ; il y a en même temps vomiſſement, conſtipation. N. C. Genre lix.

L'on comprend communément ſous le nom de colique, toutes les douleurs du bas-ventre ; mais M. Cullen borne ce terme aux douleurs des inteſtins, qui ſe reconnoiſſent particuliérement en ce qu'elles ſe font ſentir vers l'ombilic, & qu'il n'y a d'ailleurs aucune douleur dans la région des autres viſcères, tels que l'eſtomac, le foie & la rate ; il exclut par conſéquent du genre des coliques celles que l'on a nommées hépatiques, néphrétiques, & il comprend ſous le même nom, non-ſeulement la colique proprement dite, mais même la paſſion iliaque & la rachialgie ou colique des peintres.

L'omentum, le pancréas, le péritoine peuvent être affectés de douleur ſemblables à la colique & rendre le diagnoſtic douteux ; mais ces affections ſont en général inflammatoires, ce qui les diſtingue des coliques, dont le caractère eſt de ſe manifeſter ſans pyrexie ni affection locale.

Lorſque les ſignes particuliers à la colique paroiſſent douteux, il faut faire attention au vomiſſement & à la conſtipation. Néanmoins ces ſymptomes ne ſont pas toujours ſûrs. Le premier peut être produit par la néphrétique, le ſecond par la conſtriction des pores biliaires. Mais dans ce dernier cas, la cauſe devient bientôt évidente par la jauniſſe qui ſurvient.

La colique attaque ſouvent une des deux courbures du colon, de manière qu'il eſt difficile de la diſtinguer de la néphrétique : néanmoins on peut y parvenir juſqu'à un certain point, en examinant l'urine qui dans la néphrétique eſt limpide, & dans la colique, trouble & colorée. En outre, la douleur ne ſe porte point juſqu'au teſticule, & l'urine n'eſt pas ſi fréquemment ſupprimée que dans la néphrétique.

La colique eſt idiopathique ou ſymptomatique.

M. Cullen admet ſept eſpèces de colique idiopathique ; ſavoir, I. la colique *ſpaſmodique* ; II. la colique de *Poitou* ou *des peintres* ; III. la colique *ſtercorale* ; IV. la colique *accidentelle* ; V. la colique *méconiale* ; VI. la colique *calleuſe* ; VII. la colique *calculeuſe*.

I. La colique *ſpaſmodique* ſe reconnoît à la rétraction de l'ombilic & aux ſpaſmes des muſcles de l'abdomen.

On doit regarder comme des variétés de cette eſpèce, 1°. la colique ſpaſmodique proprement dite ou la colique convulſive,

est raremennt fixe dans une partie & pungitive; mais il y a une distension douloureuse qui s'étend jusqu'à un certain

qui est quelquefois accompagnée de convulsions, & que Hoffmann regarde comme produite par une sérosité âcre qui irrite les intestins.

2°. La colique flatulente ou venteuse. Cette espèce se reconnoît en ce que les douleurs diminuent quand le malade rend des vents par bas, quand il prend des lavemens ou qu'il va à la selle : ce qui n'arrive pas dans la gastrodynie flatulente : d'ailleurs, la douleur n'augmente pas dans cette colique en comprimant l'abdomen : quand le paroxysme est violent, l'urine se supprime, la verge se contracte & se roidit ; mais il n'y a ni douleur des reins, ni envies continuelles d'uriner ; les urines ne sont point ardentes & ne changent pas de couleur comme dans la néphralgie. Il y a constipation, & les excrémens sont durs.

3°. L'ileus physodes de Rolfincius. Cette variété se distingue par les borborygmes & une grande quantité de vents que le malade rend par la bouche : la douleur est au-dessus du nombril, & il ne sort point d'excrémens par bas, mais des vents.

4°. La colique bilieuse. Elle affecte les jeunes gens vifs, colères, d'un tempérament bouillant, qui abusent des liqueurs spiritueuses, & les hommes bilieux, qui sont échauffés par la chaleur de l'été ; la pyrexie est passagère ou ne se manifeste pas. Les symptomes de cette colique sont une voix rauque, la cardialgie, le défaut d'appétit, des vomissemens bilieux porracés, le hoquet, l'amertume de la bouche, accompagnée de soif & de chaleur ; l'urine est en petite quantité & brune ; le ventre n'est pas toujours resserré : il y a même chez quelques malades des déjections bilieuses, fréquentes ; la douleur affecte souvent un des petits intestins, tel que le duodenum ; l'abdomen n'est pas tendu ni brûlant comme dans l'entéritis ; les urines coulent, la tête est affectée de vertiges ; le pouls n'est ni dur, ni tendu, quoique fréquent : cette maladie est aiguë, souvent la jaunisse survient.

M. Cullen regarde comme véritablement *spasmodique*, cette espèce de colique que les médecins ont nommée bilieuse, uniquement d'après le vomissement de bile ; car il pense que tout vomissement violent & souvent répété, fait communément sortir la bile.

5°. La colique pituiteuse ou glaireuse, que l'on croit produite par les glaires inhérentes dans les gros intestins. Dans cette espèce, la douleur est fixe & ressemble à celle qu'occasionneroit un pieu que l'on enfonceroit dans la partie ; le ventre est distendu de vents, l'hypochondre gauche est particulièrement affectée : cette colique est très-difficile à dissiper.

M. Cullen pense que les glaires qui s'amassent quelquefois dans une partie des intestins, sont toujours l'effet du spasme qui les bouche, & il regarde en conséquence, comme une variété de la colique spasmodique, celle qui est connue sous le nom de glaireuse ou pituiteuse.

6°. L'ileus occasionné par les glaires qui remplissent le colon. Dans cette affection, le malade a toujours froid ; il n'y a point de fièvre, les douleurs sont très-vives ; il survient d'abord des vomissemens de bile & de glaires, & ensuite de matière féculente.

point sur tout l'abdomen, & est particulièrement caractérisée

7°. L'ileus des Indes, que les François nomment *fer chaud*. Cette variété est commune à Goa & en Chine : elle se reconnoît aux signes de saburre, aux vomissemens violens, aux tranchées cruelles, & à l'affoiblissement des sens. Quelques auteurs l'ont désignée sous le nom de *cholera-morbus*. Les François l'appellent fer chaud, parce qu'on la guérit à la Chine en appliquant un fer rouge aux pieds.

La colique spasmodique varie en raison des symptomes qui l'accompagnent.

a. Les malades vomissent leurs excrémens, ou les matières que l'on a injectées dans l'anus ; ainsi, dans l'ileus spasmodique, on a vu les malades rendre non-seulement les lavemens, mais même les suppositoires. Cette colique accompagne quelquefois les accès d'épylepsie, d'apoplexie & d'hystéricisme : on peut regarder comme une variété de cette espèce, l'ileus volvulus, produit par l'intussusception des intestins ; mais il n'y a aucun signe qui ne puisse indiquer cette affection ; je l'ai vu s'annoncer chez un enfant par des douleurs très-vives, qui cessèrent en peu de temps ; le malade restoit continuellement couché sur le ventre, ne vouloit répondre à aucune question ni rien prendre, & demandoit qu'on le laissât tranquille ; le pouls étoit petit & précipité, le visage très-coloré : il périt en trente-six heures. L'ouverture du cadavre indiqua la cause de la mort : non-seulement il y avoit intussusception & gangrène des petits intestins, mais ils paroissoient comme noués.

b. L'inflammation est réunie à la colique, 1°. dans l'ileus inflammatoire, 2°. dans la colique inflammatoire. Ces deux affections sont caractérisées par la fièvre & autres signes qui indiquent l'inflammation ; quelquefois il y a dans l'endroit où réside la douleur une tumeur rénittente oblongue, qui imite une corde tendue ; la prostration de forces est considérable, la respiration est précipitée, le ventre est tendu, le malade ne peut retenir même la boisson ; il y a des hoquets accompagnés de sueurs, & quelquefois des convulsions ; l'urine est supprimée.

La douleur de l'abdomen, ou la colique accompagnée du vomissement de matières stercorales peut exister sans inflammation ; en conséquence, M. Cullen croit que l'ileus ne diffère de la colique que par le degré. L'inflammation peut, il est vrai, succéder à la colique ; mais ce symptome accidentel ne change point le genre de la maladie : si au contraire l'inflammation accompagne dès le commencement la douleur de l'abdomen & le vomissement, on doit regarder la maladie comme une inflammation des intestins.

L'ileus qui est sans fièvre & sans inflammation se guérit facilement par les lavemens ; dans le cas contraire, les malades périssent en peu de temps par la gangrène : cela arrive quelquefois à la suite des coliques souvent réitérées ; mais alors la maladie a changé de nature. Pringle semble cependant insinuer qu'il y a toujours plus ou moins d'inflammation dans la colique, & dit que cette inflammation peut exister dans les intestins, quoique d'une manière obscure & difficile à distinguer ; il en juge par les marques qu'il a trouvées dans les cadavres de ceux qui en ont péri. Sauvages dit aussi avoir vu des taches rouges semblables à des pustules dans le

par un ſentiment de tortillement qu'elle produit autour du ventricule & les inteſtins de M. de Charancy, évêque de Montpellier, qui mourut d'une colique venteuſe; mais il y a apparence que dans ce cas l'inflammation a ſuccédé à la maladie primitive.

II. *La colique de Poitou* ou *des peintres* eſt précédée d'un ſentiment de peſanteur ou de mal-aiſe dans l'abdomen, particulièrement autour du nombril; enſuite il ſurvient une douleur de colique d'abord légère, qui n'eſt pas continuelle & qui augmente principalement après le repas; cette douleur devient enfin plus vive & preſque continuelle : elle eſt accompagnée d'une douleur des bras & du dos qui ſe termine enfin par la paralyſie.

M. Cullen penſe que cette colique, que Sauvages & Aſtruc ont déſignée ſous le nom de *rachialgie*, eſt du même genre que les autres coliques, parce qu'elle eſt toujours accompagnée des ſymptomes qui conſtituent eſſentiellement la colique; & ceux qui y ſurviennent quelquefois accidentellement, ne peuvent qu'en changer l'eſpèce & non le genre.

La colique de Poitou varie en raiſon des cauſes éloignées : ainſi, elle eſt produite :

a. Par un poiſon métallique; elle ſe nomme alors rachialgie métallique, colique des peintres, de plomb, des potiers. L'on prétend qu'elle diffère de la colique végétale, ou de Poitou, en ce que les douleurs ne ſurviennent pas par degrés, mais tout-à-coup; l'ombilic eſt retiré dès le commencement de la maladie; la preſſion de l'abdomen n'augmente pas les douleurs dans le temps où elles ſont des plus vives; la pyrexie, la ſoif, le délire ſurviennent lorſque la maladie eſt portée à ſon plus haut degré. C'eſt à tort que l'on ajoute que dans cette maladie les extrémités ſupérieures ſeules ſont affectées de paralyſie, & jamais les inférieures; il paroît conſtant qu'un des effets particuliers du plomb eſt de produire la paralyſie des extrémités, tant ſupérieures qu'inférieures. C'eſt ſur-tout dans cette eſpèce que le nombril ſe retire, que les excrémens ſont durcis & en crotins, que les malades deviennent pâles, tremblans & foibles.

b. La colique de Poitou, proprement dite, peut être, à ce que l'on croit, uniquement produite par les alimens acides. Dans cette maladie, il y a une angoiſſe conſidérable, le pouls eſt foible, inégal, la langue chargée, l'haleine fétide; il y a des ſueurs froides & une douleur ſemblable à la néphralgie, qui s'étend à l'ombilic, aux lombes, au dos, jointe à un ſentiment de peſanteur dans le périnée : lorſque l'urine coule, elle eſt épaiſſe; l'abdomen eſt dans un état de contraction ſpaſmodique; les cuiſſes & les jambes ſont douloureuſes, les extrémités & les inteſtins ſont alternativement affectés de douleurs très-vives; la maladie ſe termine fréquemment par des puſtules rouges qui ſurviennent ſur la peau.

La rachialgie végétale, qui eſt particulièrement produite par le vieux cidre, qui tourne à la fermentation acide, diffère des autres eſpèces de coliques, en ce que l'abdomen eſt très-douloureux lorſqu'on le comprime : ce qu'on n'obſerve pas dans la

nombril. Lorsque cette douleur existe, le nombril & les

colique métallique; en outre, la maladie augmente par degrés; les malades sont d'abord pâles, languissans; le visage prend une couleur jaune plombée; il y a une pesanteur de l'estomac, à laquelle succèdent la nausée, les rots, les douleurs des intestins; les genoux & les jambes s'affoiblissent; le pouls devient foible, inégal; il survient des vomissemens d'une matière verte, acide, amère; la langue est sèche, blanche; le hoquet succède à ces symptomes: alors la douleur du ventre augmente, devient insupportable & s'étend jusqu'au nombril, qui est nullement retiré; l'abdomen ne peut supporter la moindre compression; il y a une constipation rebelle; les jambes, les genoux & les bras sont affectés de douleurs accompagnées d'un état de stupeur; il survient une douleur insupportable des lombes, lorsque celle du bas-ventre diminue; la pyrexie, la soif, le délire ne surviennent que dans le second période de la maladie.

c. La colique de Poitou peut être produite par le froid. Telle est la colique de Surinam, ainsi appelée parce qu'elle est commune dans ce pays, où les habitans qui sont accablés le jour par une chaleur extrême, s'exposent imprudemment & avec avidité au froid de la nuit qui est rafraîchie par les vents du nord. Cette maladie est dûe à la suppression de la transpiration insensible: elle dégénère souvent en accès épileptique ou en paralysie.

d. Cette colique peut être aussi produite par les coups portés sur l'épine du dos. Elle se nomme alors rachialgie traumatique. Elle est l'effet de la compression de la moëlle épinière qui donne lieu à la douleur du ventre, à la constipation & aux autres symptomes de la colique. On peut manier & comprimer le ventre avec les mains sans que les malades ressentent aucune douleur, parce que les intestins sont dans un état d'atonie, & le défaut du mouvement péristaltique, qui en est la conséquence, donne lieu à la constipation.

III. La colique *stercorale* survient après une longue constipation chez les personnes dont le ventre est paresseux. Les excrémens endurcis, produisent, dans ce cas, des douleurs violentes qui ne sont pas accompagnées de fièvre; il y a quelquefois des déjections sanglantes: cette maladie se connoît assez facilement au toucher.

On doit regarder comme une variété de cette espèce, l'affection iliaque produite par la même cause: on sent aussi au tact que les intestins sont gorgés d'excrémens; elle succède à la constipation, la douleur n'est pas fort vive; le malade se plaint d'un sentiment de pesanteur dans l'abdomen, bientôt la tension devient considérable, les vents sortent par la bouche; il n'y a en général point de fièvre; mais il survient des vomissemens bilieux & glaireux, qui, quand la maladie est portée à son plus haut degré, sont mêlés de matières stercorales.

IV. La colique *accidentelle* est produite par les matières âcres que l'on a avalées. Les variétés de cette espèce, sont:

1°. La colique accidentelle, proprement dite, qui comprend, *a.* celle que l'on nomme colique d'indigestion, qui est produite par des alimens venteux ou pris en trop grande quantité: lorsqu'elle est accompagnée de tranchées, elle se termine par la diarrhée;

tégumens du bas-ventre se retirent fréquemment en dedans;

mais s'il y a nausée, céphalalgie, vertige, souvent il survient une cardialgie, à laquelle succède un vomissement qui met fin à la maladie; *b.* la colique qui attaque ceux qui marchent pieds nuds sur le carreau froid, & qui se dissipe par l'application des briques chaudes aux pieds.

2°. La colique des Japonois, dont parle Kœmpfer, qui est si commune dans ce pays, que sur dix adultes à peine en trouve-t-on un qui n'en ait pas été attaqué. Elle se distingue des autres espèces de coliques en ce que non-seulement elle affecte les intestins, mais même elle excite des mouvemens convulsifs dans les aines. Les muscles de l'abdomen sont douloureux; souvent toute la région abdominale est affectée de convulsions depuis les aines jusqu'au cartilage xyphoïde, & les malades sont menacés de suffocation comme dans l'affection hystérique. Certe maladie se termine, après avoir duré long-temps, par des tumeurs qui naissent dans différens endroits: elle est quelquefois remplacée chez les hommes par un sarcocèle qui devient fistuleux, & chez les femmes par un amas hideux de tubercules & de poireaux qui naissent sur les bords de l'anus & de la vulve; mais ces poireaux sont communs & endémiques dans le Japon: & s'observent même chez ceux qui n'ont point eu cette colique.

3°. La colique des enfans qui tettent. Cette colique survient passé les six premières semaines de la naissance, & ne dépend pas du méconium qui est alors entièrement évacué. Elle se reconnoît aux cris que jette tout-à-coup l'enfant, à la tension de l'abdomen & à sa sensibilité qui augmente par le tact; les excrémens sont verdâtres, & il y a des vomissemens sans signes de dentition.

4°. L'ileus produit par les poisons, tels que l'arsénic & autres. Les malades se plaignent d'un sentiment de chaleur considérable dans l'intérieur de la bouche & le ventricule; il y a refroidissement des extrémités & des sueurs froides; le visage est livide, plombé; il survient des hoquets fréquens, une soif que rien ne peut appaiser, une anxiété extrême. Le pouls est petit, rare, lent, intermittent; il y a des vomissemens continuels & autres symptomes qui ne laissent aucun doute sur la nature de la maladie: on doit regarder comme une variété de cette espèce,

5°. Le cholera-morbus sec, accompagné de jaunisse, produit par des champignons vénéneux. Dans cette maladie, le ventre est gonflé, le malade se plaint de douleurs des lombes, il y a des nausées, des vomissemens, des déjections bilieuses & prostration de forces.

V. La colique *méconiale* affecte les nouveaux-nés chez lesquels le méconium est retenu. On la désigne vulgairement sous la dénomination de tranchées des enfans: elle se reconnoît par les cris que jette l'enfant les six premières semaines de sa naissance, & par les excrémens verdâtres.

VI. La colique *calleuse* est accompagnée d'un sentiment de retrécissement dans quelques parties des intestins: ce sentiment est souvent précédé de vents qui s'amassent avec douleur, & se dissipent en passant insensiblement par l'endroit retréci; le ventre est

souvent les muscles sont dans un état de contraction spas-

constipé, & il n'en sort qu'une petite quantité d'excrémens liquides avec peine.

On doit rapporter à cette espèce l'ileus produit par le retrécissement du colon, devenu calleux, dont on peut voir des exemples dans Bonnet & Morgagni.

VII. La colique *calculeuse* se reconnoît à une dureté fixe dans une partie de l'abdomen, chez ceux qui ont rendu des calculs par l'anus.

L'ileus produit par la même cause n'est qu'une variété de cette espèce.

Des Coliques symptomatiques.

On doit regarder comme symptomatiques :

1°. Les coliques qui accompagnent les fièvres intermittentes ou rémittentes, ou qui succèdent à ces fièvres lorsqu'elles paroissent guéries; on les a vu quelquefois épidémiques & accompagnées de la jaunisse. Ces coliques sont sujettes aux récidives & se terminent fréquemment par la paralysie des extrémités, de même que la colique de Poitou, à laquelle elles ressemblent par leurs symptomes;

2°. La colique hystérique, dans laquelle la douleur est telle que le tact le plus léger l'augmente. Elle a coutume de revenir au bout de certains intervalles, sans aucune cause évidente; mais la sensibilité du bas-ventre subsiste, même en grande partie, pendant ces intervalles; cette colique est souvent alternativement remplacée par l'obscurcissement de la vue, la syncope, l'abattement de l'esprit; les déjections sont verdâtres : mais ce qu'il y a de particulier dans cette espèce, c'est que les douleurs ne tendent point à exciter ces déjections, mais se portent tout-à-coup tantôt dans un endroit de l'abdomen, tantôt dans un autre;

3°. La colique des femmes grosses. Cette espèce varie : chez celles qui sont constipées, la douleur s'étend transversalement au-dessus du nombril & revient au bout de certains intervalles; alors cette colique est produite par la flatulence; mais chez les femmes d'un tempérament bilieux, les peines, les chagrins, la colère, les mauvais alimens, & particulièrement ceux qui sont échauffans, produisent une douleur pungitive qui affecte l'estomac & les intestins, & est accompagnée de vomissemens de matière bilieuse, verdâtre, & d'une douleur du foie, avec fièvre;

4°. La rachialgie arthritique, qui remplace alternativement les douleurs de la goutte;

5°. La rachialgie scorbutique, qui se manifeste lorsque les symptomes du scorbut sont portés à un degré considérable;

6°. L'ileus herniaire ou occasionné par les hernies. Cette maladie est souvent produite par le bubonocèle, qui est la plus fréquente des hernies. Quelquefois il arrive, sur-tout chez les femmes grosses, que l'intestin ileum est pincé dans l'anneau des muscles tranverses ou dans le trou de l'ombilic, sans qu'il y ait aucune tumeur externe ni aucun signe dans la partie affectée qui puisse indiquer la cause du mal; il y a des douleurs des plus violentes qui se font sentir dans la région des reins & du foie, des vomissemens bilieux & une fièvre légère; souvent la gangrène survient & est annoncée par la cessation des douleurs, par le hoquet & un pouls petit, précipité;

modique, & se divisent en portions distinctes, de manière à donner au ventre la figure d'un sac rempli de pelotons (a).

7°. La colique occasionnée par l'intérocèle se connoît à des accidens semblables, mais dont les progrès sont moins rapides, quoique aussi pernicieux.

8°. L'ileus peut aussi être l'effet de la compression des intestins, comme il arrive quand leur substance même ou les parties voisines sont affectées de tumeurs squirrheuses ou autres : ainsi Lavater a vu l'intestin comprimé au-dessous des fausses côtes; il y a des observations qui prouvent que quelquefois les intestins se sont rompus dans des cas semblables. Cette espèce d'ileus est chronique, & fréquemment on ne peut découvrir les tumeurs que quand les malades sont fort exténués. Dans les premiers temps il n'y a pas de pyrexie & la douleur est légère; l'on ne vomit qu'une fois la semaine les alimens que l'on a pris pendant ce temps sous la forme d'un fluide brun; ce n'est qu'au bout de plusieurs mois que les matières que l'on rejette par le vomissement ont l'odeur des excrémens;

9°. La colique squirrheuse est produite par le squirrhe des intestins : on sent dans ces cas une tumeur indolente beaucoup plus profonde que les tégumens de l'abdomen;

10°. La colique pancréatique est due à différentes affections du pancréas. Dans ce cas, le malade sent, dans la région de cette glande, un mal-aise qui augmente après le repas, & qui excite fréquemment le vomissement ou la nausée : chez les personnes maigres, on peut quelquefois reconnoître au tact la cause du mal, en les examinant le matin couchées & les genoux fléchis.

11°. La colique mésentérique est produite par les tumeurs ou les abcès des glandes du mésentère. On peut en voir un grand nombre d'exemples dans le *Sepulchretum* de Bonet;

12°. La rachialgie qui accompagne le ramollissement des os, ne mérite guère de trouver sa place ici, puisque la maladie dont elle est un des symptomes est extrêmement rare;

13°. La colique pléthorique survient lorsque les règles ou les hémorrhoïdes sont supprimées : elle est souvent accompagnée d'un ténesme hémorrhoïdal & des signes de pléthore;

14°. La colique pulsatile est une sensation désagréable, rarement fort douloureuse, qui ressemble à une pulsation que les malades ressentent dans le centre de l'abdomen, & qui répond aux battemens du pouls; cette pulsation dépend fréquemment de l'anévrysme de l'aorte : mais il y d'autres espèces de pulsations, ou de palpitations passagères, qui ne répondent pas aux mouvemens du pouls & qui sont produites par les mouvemens spasmodiques de l'utérus ou des intestins;

15°. L'imperforation du rectum ou l'adhérence des parois de cet intestin chez les nouveaux-nés, produit aussi une espèce de colique ou d'affection iliaque que l'on doit regarder comme symptomatique.

(a) Tout mouvement excité dans le canal intestinal pour diminuer la douleur & l'obstruction, doit mettre en action les muscles de l'abdomen, en raison de la sympathie qui existe entre ces

1436. Il survient quelquefois dans les cas de diarrhée & de cholera-morbus, des douleurs qui approchent beaucoup de celles que produit la colique; mais elles sont moins violentes & de plus courte durée: on les appelle tranchées: ce n'est que quand elles sont plus aiguës & plus permanentes, & accompagnées de constipation, qu'elles constituent la colique. Cette dernière est aussi communément jointe au vomissement, qui, dans beaucoup de cas, est fréquemment réitéré, sur-tout lorsque le malade a avalé quelque chose. Alors il rejette non-seulement les matières contenues dans l'estomac, mais même celles qui sont dans le duodenum; c'est pourquoi il rend souvent beaucoup de bile.

1437. Dans quelques coliques, le mouvement péristaltique est renversé dans toute l'étendue du canal alimentaire, de façon que l'on rend par le vomissement ce qui est contenu dans les gros intestins, & en conséquence les matières stercorales: ce renversement est encore plus évident en ce que l'on rejette par la bouche ce qui est introduit dans le rectum par les lavemens. Dans ces circonstances où le mouvement péristaltique est renversé, l'on donne à la maladie le nom d'*ileus*, ou de *passion iliaque*, & l'on suppose qu'elle forme une maladie particulière, différente de la colique; mais il me paraît que ces deux maladies sont produites par la même cause prochaine, & accompagnées des mêmes symptomes, qui ne different que par le degré de violence.

1438. La colique existe souvent sans aucune pyrexie. Quelquefois cependant il survient une inflammation sur une partie de l'intestin qui est spécialement affecté. Cette inflammation aggrave tous les symptomes, & occasionne probablement le renversement le plus considérable du mouve-

parties: ainsi, une douleur des intestins produit souvent un degré de constriction dans ces muscles, qu'il est aisé d'appercevoir: leurs mouvemens se portent vers leur expansion tendineuse à la ligne blanche, & se combinent particulièrement vers le nombril qui est le centre de tous: c'est à cela qu'est due la contraction que l'on y remarque pendant que les coliques se font sentir. Les muscles sont quelquefois retirés intérieurement, même pendant l'inspiration, & leurs contractions successives produisent différentes inégalités. Quelquefois ils imitent un baudrier, d'autres fois les muscles droits seuls sont affectés, & le corps est courbé en devant. Les affections des intestins sont seules capables de produire ces contractions musculaires, nul viscère ne donne lieu à des effets semblables.

ment péristaltique ; le vomissement des matières stercorales étant le symptome qui distingue spécialement l'ileus, on a considéré ce vomissement comme dépendant toujours de l'inflammation des intestins. Néanmoins je puis assurer que, de même qu'il y a des inflammations des intestins sans vomissement de matières stercorales, il y a aussi, comme j'en ai vu des exemples, des vomissemens de matières stercorales sans inflammation ; c'est pourquoi je ne vois aucune raison de distinger l'ileus de la colique, à moins qu'on ne le regarde comme un degré plus considérable de la même affection.

1439. Les symptomes de la colique, & l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts de cette maladie, démontrent très-clairement qu'elle dépend d'une constriction spasmodique d'une partie des intestins ; & que cette constriction (*a*) doit en conséquence être considérée comme la cause prochaine de la maladie. On a observé dans quelques cadavres qu'il s'étoit fait une intususception des intestins ; mais on n'a pas encore déterminé avec certitude si cela arrive constamment dans toutes les espèces d'ileus.

1440. On distingue communément différentes espèces de colique ; mais je ne puis suivre les distinctions admises par ceux qui ont écrit sur ce sujet. Néanmoins comme la différence des causes éloignées constitue une variété dans les espèces, on peut, sous ce point de vue, peut-être admettre des distinctions ; c'est pourquoi j'ai indiqué dans ma nosologie sept espèces différentes de coliques ; mais je suis très-convaincu que, dans toutes, la cause prochaine est la même, c'est-à-dire, qu'elle consiste dans une constriction spasmodique d'une partie des intestins ; par conséquent l'indication curative ne doit pas différer, & consiste à détruire la constriction dont j'ai parlé. Dans les différentes espèces même des coliques appelées *stercorale*, *calleuse*, & *calculeuse*, où la maladie dépend d'une obstruction de l'intestin, je suis persuadé que les symptomes de la colique n'ont lieu que quand ces obstructions occasionnent des constrictions spasmodiques des intestins, & qu'en conséquence, quand ces cas sont susceptibles de guérison, il faut, pour l'obtenir, se servir des mêmes

(*a*) Cette constriction sert à expliquer le vomissement & la constipation, qui sont les conséquences du renversement du mouvement péristaltique & de la distension des intestins.

moyens que ſuggère l'indication générale dont j'ai parlé ci-deſſus.

1441. On obtiendra donc en général la guériſon de la colique, en détruiſant les conſtrictions ſpaſmodiques des inteſtins; & les remèdes propres à remplir cette indication peuvent ſe rapporter à trois chefs généraux : il faut,

1°. Détruire le ſpaſme par les différens antiſpaſmodiques :

2°. Exciter l'action des inteſtins par les purgatifs :

3°. Recourir à une dilatation mécanique.

1442. Avant d'entrer dans un plus grand détail ſur ces remèdes, il eſt bon d'obſerver que dans tous les cas de coliques violentes, il eſt prudent de pratiquer la ſaignée (*a*); elle peut être utile, non-ſeulement pour arrêter l'inflammation qui eſt communément à redouter, mais elle peut même être un moyen de diminuer le ſpaſme des inteſtins. Ce remède ne conviendroit peut-être pas chez les perſonnes d'une conſtitution foible & lâche; mais on peut l'employer ſans danger chez tous ceux qui ſont ſuffiſamment robuſtes; & il eſt abſolument néceſſaire dans tous les cas où il y a le moindre ſoupçon d'inflammation commençante. Bien plus, il ſera peut-être convenable de réitérer même pluſieurs fois la ſaignée, ſi l'apparence du ſang que l'on a tiré, & le ſoulagement qu'a procuré la première, joints à la dureté & à la plénitude du pouls, y autoriſent.

1443. Les antiſpaſmodiques que l'on peut employer ſont l'application de la chaleur ſous forme sèche ou humide, les véſicatoires, l'opium & les huiles douces.

On a employé la chaleur, ſous forme sèche, en appliquant ſur le ventre du malade un animal vivant, ou des veſſies pleines d'eau chaude, ou des ſachets de ſubſtances qui retiennent long-temps leur chaleur; tous ces moyens ont quelquefois réuſſi; mais aucun ne me paroît auſſi puiſſant que l'application de la chaleur ſous forme humide.

On peut faire uſage de ce dernier moyen en plongeant une grande partie du corps dans l'eau chaude, ou en

(*a*) Le ſpaſme violent n'exiſte jamais dans une partie ſans ſe communiquer plus ou moins à d'autres; & comme dans les cas de coliques, ce ſpaſme ſe communique au ſyſtême artériel, la ſaignée devient néceſſaire pour diſſiper la conſtriction des artères & produire un relâchement général : elle peut auſſi prévenir l'inflammation qui ſuccède quelquefois au ſpaſme en raiſon de la diminution de la circulation dans les vaiſſeaux relâchés.

fomentant le ventre avec des linges trempés dans l'eau chaude & exprimés. L'immersion a l'avantage de pouvoir être appliquée à une plus grande partie du corps, & particulièrement aux extrémités inférieures (*a*) : mais quelquefois ce moyen est sujet à des inconvéniens dans la pratique ; la fomentation peut d'ailleurs avoir l'avantage d'être continuée plus long-temps, & elle sera suivie de presque tous les bons effets de l'immersion, si on l'applique en même temps sur le ventre & les extrémites inférieures.

1444. En faisant attention que les tégumens du bas-ventre ont une telle connexion avec les intestins, qu'ils éprouvent dans le même temps des contractions spasmodiques, on conçoit que les vésicatoires appliqués sur le bas-ventre, peuvent dissiper le spasme des muscles abdominaux & des intestins ; c'est pourquoi l'on a souvent employé les vésicatoires avec succès dans la colique (*b*) : l'on a fréquemment remarqué par une raison analogue, que les rubéfians appliqués sur le bas-ventre avoient été utiles.

1445. L'usage de l'opium dans la colique peut paroître un remède douteux. Il est très-certain qu'il peut modérer pendant quelque temps la douleur, qui souvent est si vive & si urgente, qu'il est difficile de ne pas recourir à un remède de cette nature : d'un autre côté, l'opium retarde & suspend le mouvement péristaltique, au point de permettre aux intestins de tomber dans un état de constriction ; il est en conséquence possible, que, en modérant la douleur, il rende la cause de la maladie plus rebelle ; en outre, l'opium s'oppose aux effets des purgatifs qui sont si souvent nécessaires dans cette maladie : plusieurs praticiens ont pour cette raison beaucoup de répugnance à l'employer, & quelques-uns le rejettent entièrement comme dangereux : néanmoins d'autres pensent que l'on peut donner avec beaucoup d'avantage l'opium dans cette maladie.

(*a*) Les bains des pieds sont souvent utiles, à cause de la sympathie qui existe entre les extrémités & les intestins. Ces moyens peuvent encore, outre leurs effets antispasmodiques, augmenter l'action des intestins.

(*b*) Les vésicatoires sont un des plus sûrs moyens de dissiper le spasme, lors même qu'il n'est pas accompagné d'inflammation ; on ne doit pas en conséquence les négliger dans les coliques ; leur usage n'empêche pas celui du bain chaud, car ce dernier ne peut nuire à la partie sur laquelle on a appliqué le vésicatoire.

Dans tous les cas où la colique n'est pas précédée de constipation, & lorsqu'elle est produite par le froid, les passions de l'ame, ou d'autres causes qui agissent spécialement sur le systême nerveux, l'opium est un remède sans danger & dont les bons effets sont certains; mais ces effets sont douteux lorsque la colique a été précédée d'une longue constipation, ou que sans être précédée de ce symptome elle a néanmoins duré quelques jours sans que le malade ait été à la garde-robe, de manière que l'on puisse soupçonner la stagnation des excrémens dans le colon : dans ces cas on ne peut employer l'opium sans courir risque d'aggraver le mal, à moins qu'on n'ait d'abord procuré une selle par un purgatif. Néanmoins, dans ces cas même de constipation, lorsque l'on a lieu de soupçonner que le spasme est violent sans inflammation; lorsque le vomissement empêche de recourir aux purgatifs, & qu'il se joint à tous ces symptomes une douleur très urgente, il faut donner l'opium (*a*), non-seulement comme anodyn, mais même comme un antispasmodique nécessaire pour favoriser l'action des purgatifs : on peut donc y recourir, lorsqu'il est possible de dönner en même temps, ou peu de temps après, un purgatif.

La jusquiame, qui est aussi souvent purgative que narcotique, ne conviendroit-elle pas mieux dans cette maladie que l'opium?

1446. Il semble que plusieurs praticiens sont bien fondés à recommander de grandes doses d'huiles douces dans cette maladie, tant comme antispasmodiques que comme laxatives, je les ai trouvées très-utiles toutes les fois que l'estomac & le palais ont pu les supporter (*b*); mais comme il y a peu d'estomacs écossois qui puissent soutenir de grandes quantités d'huiles, j'ai eu peu d'occasions de les employer.

1447. Le second ordre de remèdes convenables pour la

(*a*) L'opium diminue la douleur aiguë & arrête les vomissemens; mais dans ce dernier cas il faut le donner sous forme solide, ou humecter de laudanum liquide une emplâtre de thériaque que l'on applique sur le bas-ventre. Souvent ce moyen a réussi pour arrêter le vomissement lorsque tous les autres remèdes avoient été inutiles. On peut aussi donner le laudanum en lavement avec avantage; mais alors il faut l'unir aux purgatifs.

(*b*) L'huile douce de ricin est sur-tout convenable dans les ca de spasme rebelle; l'avantage que procurent les huiles dans ce circonstances, paroît dû à ce qu'elles se mêlent lentement dan l'estomac, & qu'elles passent dans les intestins sans changer de forme

guérison de la colique, comprend les purgatifs capables de dissiper la constriction, en excitant l'action des intestins, soit au-dessus, soit au-dessous de l'endroit obstrué ; on peut par conséquent faire prendre par la bouche, ou en lavement, les purgatifs de ce genre. Comme la maladie a souvent son siége dans les gros intestins, il est ordinaire & certainement convenable d'en commencer le traitement par les lavemens, parce que leur effet étant plus prompt, ils peuvent procurer un soulagement plus immédiat ; & que les purgatifs donnés par la bouche sont souvent rejettés par le vomissement. On peut d'abord se contenter de lavemens très-doux, composés d'un volume d'eau considérable, & d'une certaine quantité d'huile douce ; quelquefois ces lavemens sont suffisamment efficaces ; néanmoins comme cela n'arrive pas toujours, il est communément nécessaire de les rendre plus stimulans par l'addition des sels neutres, dont le plus puissant est le sel marin ou commun. Si l'on rend encore trop promptement ces lavemens salins, comme il arrive quelquefois, & s'ils ne produisent pour cette raison, ou autrement, aucun effet, il est convenable de substituer à ces sels, une infusion de sené, ou de quelque autre purgatif dont l'eau peut extraire les principes. Le vin émétique peut aussi quelquefois s'employer avec avantage en lavement. Il y a peu de lavemens plus efficaces que ceux de térébentine préparée convenablement (*a*). Lorsque toutes les autres espèces des lavemens sont sans succès, il faut introduire la fumée de tabac dans l'anus ; enfin si ce dernier remède ne réussit pas, on aura recours à la dilatation mécanique dont je parlerai par la suite.

1448. Les lavemens ne produisent souvent aucun soulagement dans la colique, & lors même qu'ils procurent quelque calme, ils ne suffisent pas communément pour opérer une guérison parfaite; c'est pourquoi il convient en général, & il est souvent nécessaire de tenter une guérison plus

(*a*) On dissout une once de térébenthine dans un jaune d'œuf. Ce remède est très-actif & nullement inflammatoire. Quelques auteurs ont recommandé, quand ce remède ne réussissoit pas, la coloquinte. On a donné les antimoniaux à très-grande dose, par exemple, le tartre émétique jusqu'à deux scrupules. La fumée de tabac se porte plus loin que les lavemens ordinaires, & l'expérience a confirmé son utilité ; mais il faut l'injecter par le moyen d'une double seringue.

complète & plus certaine, en donnant des purgatifs par la bouche. Les plus puissans, ou, comme on les appelle communément, les drastiques, deviennent quelquefois nécessaires; mais il faut éviter d'en faire usage, parce qu'ils sont sujets à être rejetés par le vomissement, & que quand ils ne réussissent pas à détruire l'obstruction, ils peuvent facilement exciter l'inflammation. C'est pour cette raison qu'il est ordinaire, & certainement convenable, d'employer au moins dans le commencement de la maladie, les purgatifs les plus doux & les moins inflammatoires. Aucun ne m'a mieux réussi que les crystaux de tartre (*a*), parce qu'en les partageant en petites doses souvent réitérées, on peut facilement en faire prendre une quantité considérable: donné de cette manière, c'est de tous les purgatifs le moins sujet à être rejeté par le vomissement, on le revomit même beaucoup moins que les autres sels neutres (*b*). Si l'on a besoin d'un purgatif plus actif, le jalap, convenablement préparé, est moins disgracieux au palais, & l'estomac le supporte plus facilement que la plupart des autres purgatifs actifs. Dans beaucoup de coliques, rien ne purge plus efficacement qu'une forte dose de calomelas (*c*). Quelques praticiens ont tenté de détruire l'obstruction des intestins par les émétiques antimoniaux donnés à petites doses, & réitérés

(*a*) On appelle proprement crystaux la partie du tartre dissoute dans de l'eau qui se crystallise par le refroissement; mais le nom de crême de tartre a prévalu en France, & désigne en général du tartre purifié, quoiqu'on ait autrefois donné ce nom à la croûte saline qui se forme sur la surface de la liqueur pendant la crystallisation.

(*b*) Le sel de Glauber est un des sels neutres que l'on peut prescrire avec plus d'avantage dans la colique; mais comme il peut irriter l'estomac, il est bon d'y ajouter un quart ou un huitième de sel marin; alors il agit mieux & l'estomac le supporte plus facilement; c'est pourquoi les médecins lui préfèrent le sel d'Epsom, qui contient du sel marin. Ces sels sont plus agréables quand on les unit avec un acide & à quelque doux purgatif saccarin, tel que la décoction de tamarin, la crême de tartre, le jus de limon avec le sucre ou la manne.

On a encore recommandé dans cette maladie la gomme ammoniac dissoute dans un jaune d'œuf ou dans un mucilage. Elle est en effet un puissant remède quand on la donne avec quelque purgatif salin.

(*c*) On peut substituer l'aquila alba ou la panacée mercurielle au calomélas: ces préparations mercurielles qui purgent communément à la dose de huit à dix grains, peuvent, en conséquence de leur dissolution lente, passer dans les intestins sans changer de forme, & détruire la constriction; mais elles peuvent aussi être très-nuisibles quand il y a soupçon d'inflammation.

à des intervalles convenables; ces doses purgent souvent efficacement lorsqu'elles ne sont pas entièrement rejetées par le vomissement.

Dans des cas où l'on avoit inutilement employé tous les purgatifs, l'on a ranimé quelquefois avec succès l'action des intestins en jetant de l'eau froide sur les extrémités inférieures.

1449. Le troisième moyen de détruire le spasme des intestins dans cette maladie, est d'employer une dilatation mécanique; on a cru que le mercure donné en grande quantité pouvoit agir de cette manière, & on l'a fréquemment proposé. Cependant je ne l'ai pas vu réussir; & la théorie sur laquelle on se fonde me paroît très-douteuse (*a*): quelques auteurs ont parlé de l'usage des pilules, ou balles d'or ou d'argent que l'on a fait avaler aux malades; mais l'expérience ne m'a rien appris sur de semblables pratiques, & je ne puis croire que l'on puisse en attendre quelque soulagement.

1450. Un autre moyen de procurer une dilatation mécanique, & dont il est plus probable que l'on peut mesurer le degré, est d'injecter avec une seringue propre à cet effet, une grande quantité d'eau tiède, que l'on peut introduire dans le rectum avec une force déterminée, & d'un jet continu. D'après les expériences rapportées par M. de Haen, & celles que j'ai eu occasions de faire, je regarde ce remède comme un des plus puissans & des plus efficaces.

1451. J'ai parlé des différens moyens que l'on peut employer pour le traitement de la colique considérée comme genre. On s'attend peut-être qu'avant de quitter cette matière, je ferai mention de quelques espèces de coliques, qui semblent exiger une description particulière. L'on pourroit croire en conséquence que j'aurois dû spécialement parler de l'espèce nommée colique de Poitou, & qui est particulièrement connue en Angleterre sous le nom de colique de Dévonshire.

1452. Cette espèce de colique diffère certainement des autres, par sa cause & par ses effets; mais quant à sa cause (*b*), elle a été depuis peu examinée avec tant de soin,

(*a*) On a supposé que le mercure coulant, donné en grande quantité, pouvoit agir par son poids; mais il est certain qu'il ne peut opérer de cette manière, parce qu'il se divise & s'unit avec les excrémens sous forme de globules, comme M. Cullen l'a observé à l'ouverture du cadavre d'une personne qui en avoit pris deux livres.

(*b*) George Baker a prouvé dans les *Transactions de médecine de Londres, vol. 1, art. 12, 13, 14, 15 & 20*, que la colique de Poitou

& si bien déterminée par deux savans médecins, George Baker & le docteur Hardy, qu'il me paroît inutile d'en parler ici.

Quant à son traitement, mon défaut d'expérience relativement à la forme sous laquelle elle se manifeste, ne me permet pas de parler avec confiance sur cet objet; mais, d'après ce que j'ai appris des autres médecins, il me paroît qu'on doit la traiter par tous les différens moyens que j'ai proposés plus haut pour le traitement de la colique en général.

Je ne suis pas non plus suffisamment instruit pour déterminer jusqu'à quel point on peut prévoir & arrêter avec certitude les effets particuliers de cette maladie (*a*) : je laisse cette matière à décider à ceux qui en ont une expérience suffisante.

étoit toujours l'effet du plomb, & que cette espèce seule se terminoit par la paralysie des extrémités supérieures ou inférieures.

(*a*) Il faut, dans cette espèce de colique, donner des remèdes plus actifs en proportion de la violence de ses symptomes; le tartre stibié y est sur-tout convenable pour dissiper le spasme; mais c'est à tort que quelques médecins ont entièrement rejeté la saignée du traitement de cette maladie; je l'ai vu réussir lorsque tous les autres remèdes n'avoient procuré aucun soulagement, & elle paroît être le moyen le plus certain de prévenir la paralysie. Le traitement que l'on suit à l'hôpital de la Charité de Paris, & que l'expérience a prouvé être souvent suivi d'un heureux succès, consiste à donner d'abord au malade un lavement avec deux gros de décoction de sené, autant de pulpe de coloquinte, six gros de diaphénic, une demi-once de bénédicte laxative, deux onces de miel mercuriel & souvent deux onces de vin émétique, sept heures après on donne un autre lavement avec six onces d'huile de noix & autant de vin rouge; le lendemain on fait prendre une très-grande dose de tartre stibié; immédiatement après l'action de ce remède on donne un demi-gros de thériaque récente avec un grain de laudanum; le troisième jour on réitère les lavemens; ensuite on purge le malade avec une demi-once de diaphénic, deux gros de diaprun solutif & une once de sirop de nerprun, que l'on dissout dans un apozème préparé avec une once de sené, autant de cuscute & de polypode de chêne, deux gros de semences d'anis & autant de crême de tartre, que l'on fait bouillir dans deux livres d'eau que l'on réduit à vingt onces; le soir de ce purgatif, on réitère le narcotique. On aide l'action de ces médicamens par une tisanne sudorifique & une boisson cordiale avec le lilium de Paracelse, sur-tout s'il reste des douleurs, ou si le malade en ressent les approches, ou si la paralysie survient. On donne ces drastiques dans le temps même où les douleurs du bas-ventre sont les plus terribles. Ils guérissent communément en huit jours. Si au bout de ce temps la maladie n'est pas entièrement dissipée, on réitère le même traitement, à peu de changement près.

CHAPITRE X.

Du Cholera Morbus (a) ou Trousse-galant.

1453. LES principaux symptomes de cette maladie sont le vomissement & le dévoiement qui s'y trouvent réunis ou se succèdent alternativement. La matière évacuée par haut & par bas paroît évidemment être particulièrement de la bile.

1454. Je conclus de cette dernière circonstance, que la maladie dépend de la secrétion augmentée de la bile, & de son épanchement abondant dans le canal alimentaire, où elle excite & détermine les mouvemens dont j'ai parlé ci-dessus; ce qui me donne lieu de croire que cette liqueur ainsi épanchée en plus grande quantité que de coutume, acquiert en même temps une âcreté plus considérable. Cela paroît vraisemblable par les tranchées violentes & douloureuses qui accompagnent la maladie, & que l'on ne peut attribuer qu'aux contractions spasmodiques violentes des intestins qui ont lieu dans ce cas. Ces spasmes se communiquent commu-

(*a*) Le cholera morbus est caractérisé par des vomissemens de matière bilieuse & par des déjections fréquentes de la même nature, accompagnés d'anxiétés, de tranchées & de crampes dans les extrémités inférieures. N. C. GEN. LX.

Le cholera morbus, vulgairement appelé *trousse-galant*, est idiopathique ou symtomatique.

Les espèces de cholera morbus sont, 1°. le cholera *spontané*; 2°. le cholera *accidentel*.

1. Le cholera *spontané* est celui qui survient dans un temps chaud sans aucune cause évidente.

Le cholera des Indes n'est qu'une variété de cette espèce, & n'en diffère que par la pyrexie, la soif ardente, le délire, le pouls fort & inégal qui se réunissent aux symptomes qui caractérisent particulièrement cette maladie.

2. Le cholera *accidentel* est produit par les matières âcres que l'on a avalées. Tel est celui qui est la suite des excès dans le boire & le manger, ou l'effet des poisons.

On doit regarder comme symptomatique le cholera qui accompagne quelquefois les fièvres intermittentes, les maladies inflammatoires du bas-ventre, & les vers, ou celui qui succède à la goutte répercutée.

Le cholera est une maladie convulsive qui prouve la mobilité du canal alimentaire; on peut le considérer comme une diarrhée excitée par des causes plus violentes, & accompagnée en conséquence de vomissemens.

nément aux muscles abdominaux, & très-fréquemment à ceux des extrémités.

1455. La maladie parcourt fréquemment ses périodes, de la manière que je viens de décrire, avec la plus grande violence, jusqu'à ce que les forces du malade soient considérablement & souvent subitement abattues; lorsque le refroidissement des extrémités, les sueurs froides, & les défaillances se réunissent à ces symptomes, la vie du malade se termine quelquefois dans l'espace d'un jour. Dans d'autres cas la maladie est moins violente, continue un jour ou deux, & se dissipe alors par degrés; mais il est rare que le cholera disparoisse ainsi sans le secours des remèdes.

1456. Les attaques de cette maladie sont rarement accompagnées de symptomes de pyrexie; le pouls & la respiration sont, il est vrai, précipités & irréguliers pendant son cours; mais ces symptomes sont en général tellement dissipés par les remèdes qui calment les affections spasmodiques particulières au cholera, que l'on ne voit aucune raison de soupçonner qu'il ait été accompagné d'un vraie pyrexie.

1457. Cette maladie règne dans les plus grandes chaleurs; elle peut, dans les climats très-chauds, paroître quelquefois dans tous les temps de l'année; mais dans ces climats même elle est plus fréquente pendant les saisons les plus chaudes (*a*). Sydenham a cru que les symptomes du cholera ne paroissoient en Angleterre que dans le mois d'août; néanmoins il observe lui-même qu'on voit quelquefois cette maladie vers la fin de l'été, lorsque la saison est extraordinairement chaude, & que sa violence est en proportion de la chaleur. D'autres ont remarqué qu'elle se manifestoit avant que l'été fût aussi avancé, & qu'elle régnoit toujours plutôt ou plus tard, suivant que les grandes chaleurs de cette saison survenoient plus ou moins promptement.

1458. Il est, à ce que je crois, très-évident par toutes ces circonstances, que cette maladie est l'effet de la chaleur de l'atmosphère, qui produit quelque changement dans l'état de la bile; ce changement consiste, peut-être, en ce que la matière de la bile acquiert plus d'âcreté, & devient par-là

(*a*) Cleghorn dit que dans les pays méridionaux le cholera se borne aux mois chauds, dans lesquels il se manifeste plutôt ou plus tard. Les effets de la surabondance de bile se manifestent d'abord chez les enfans; les personnes de tout âge sont ensuite affectées de diarrhée bilieuse ou de cholera.

plus propre à déterminer une ſecrétion plus abondante; ou cette matière eſt préparée de manière qu'elle coule en plus grande quantité que de coutume.

1459. On a remarqué, dans les régions & dans les ſaiſons chaudes, que quand après un temps extrêmement chaud & ſec, l'atmoſphère étoit rafraîchie par la chûte d'une pluie, cette cauſe ſembloit particulièrement produire le cholera; il eſt très-probable que la tranſpiration ſupprimée peut auſſi y contribuer; mais il eſt certain que cette maladie ſe manifeſte même ſans que l'on ait obſervé aucun changement dans la température de l'air, ou ſans que le malade ait été expoſé au froid.

1460. Il eſt poſſible que, dans quelque cas, la chaleur de la ſaiſon ne produiſe qu'une diſpoſition particulière, & que la maladie ſoit déterminée par certains alimens (*a*) ou par d'autres cauſes; mais il eſt également vrai que le cholera ſurvient quelquefois ſans avoir été précédé d'aucun changement ou d'aucune faute ſenſible dans le régime ou dans la manière de vivre.

1461. Les noſologiſtes ont admis un genre particulier ſous le titre de cholera, & ils ont rangé ſous ce titre, comme autant d'eſpèces, toutes les affections où ſe rencontroient en même temps le dévoiement & le vomiſſement, de quelque nature qu'ils fuſſent. Néanmoins, dans pluſieurs de ces eſpèces, la matière évacuée n'eſt pas bilieuſe, & l'évacuation ne paroît pas produite par aucune cauſe dépendante de l'état de l'atmoſphère. De plus, dans un grand nombre de ces eſpèces, le vomiſſement qui ſurvient n'eſt pas eſſentiel, mais un ſymptome purement accidentel produit par la violence particulière de la maladie. En conſéquence, je penſe que le nom de cholera doit être reſtreint à la maladie que j'ai décrite ci-deſſus, qui, par ſa cauſe particulière, & peut-être même par ſes ſymptomes, eſt très-différente de toutes les autres eſpèces qu'on lui a aſſociées. Celles que Sauvages & Sagar ont rangées ſous le titre de cholera, me paroiſſent aſſez bien convenir au genre de la diarrhée, dont je parlerai dans le chapitre ſuivant.

La diſtinction que j'ai tâché d'établir entre le cholera

(*a*) Une grande quantité de liqueurs froides, priſe tout-à-coup, peut arrêter la tranſpiration, déterminer une plus grande quantité de bile vers le foie, augmenter la ſecrétion de cette liqueur, lui donner une certaine acrimonie, & produire le cholera morbus.

morbus proprement dit, & les autres maladies auxquelles l'on a donné souvent le même nom, suffit, suivant moi, pour décider la question que l'on a agitée, si dans les climats tempérés, le cholera morbus règne dans d'autre saison que celle que j'ai indiquée plus haut.

1462. L'expérience a déterminé depuis long-temps, le traitement qui convient au véritable cholera morbus.

Dans le commencement de la maladie, il faut favoriser l'évacuation de la bile surabondante par l'usage des délayans doux (*a*) donnés en grande quantité par la bouche & en lavemens; & tous les évacuans, employés de l'une ou de l'autre manière, sont non-seulement superflus, mais communément nuisibles.

1463. Quand l'on croira avoir suffisamment lavé & fait couler la bile surabondante, on tâchera sur-le-champ d'arrêter l'irritation par les narcotiques (*b*) donnés par la bouche ou en lavemens à des doses suffisantes, mais sous un petit volume; on commencera même par ces remèdes, si les affections spasmodiques du canal alimentaire deviennent très-violentes, & se communiquent à un degré considérable aux autres parties du corps, ou bien s'il y a des signes qui indiquent une foiblesse dangereuse.

1464. On soulage de cette manière le malade; mais il arrive fréquemment que quand l'opium cesse d'agir, la maladie semble vouloir revenir; l'irritabilité des intestins, & leur disposition à tomber dans des contractions spasmodiques douloureuses, paroît continuer, au moins quelques jours après la première attaque du cholera. Dans ces circonstances il peut être nécessaire de réitérer les narcotiques, même

(*a*) Le bouillon léger, par exemple, est le remède le plus convenable dans ce cas. Les anciens donnoient l'eau froide; mais son usage ne paroît pas sûr dans nos climats.

(*b*) L'évacuation qui caractérise le cholera morbus est accompagnée de mouvemens convulsifs de tout le canal alimentaire. Ces mouvemens peuvent, quand ils sont portés à l'excès, communiquer à tout le système des spasmes, des convulsions & occasionner des syncopes, des crampes, sujettes à durer quelque temps, à cause de l'irritabilité produite dans les intestins. Les narcotiques donnés immédiatement après les délayans sont, dans ces cas, le moyen le plus certain de rétablir les intestins; il ne faut pas même attendre que la matière acrimonieuse soit évacuée pour y avoir recours, lorsque les spasmes sont accompagnés de douleurs très-violentes qui se communiquent à tout le reste du système.

plusieurs jours; & comme la foiblesse que produit communément la maladie favorise la tendance aux affections spasmodiques, il est souvent utile & nécessaire de joindre aux narcotiques le quinquina, qui est un puissant tonique.

CHAPITRE XI.

De la Diarrhée, ou du Dévoiement.

1465. CETTE maladie consiste dans des évacuations alvines plus fréquentes & plus liquides que de coutume. Ce symptome principal & caractéristique, varie tellement par son degré, par ses causes & par la différence de la matière évacuée, qu'il est presque impossible de donner une histoire générale de la maladie (*a*).

(*a*) La diarrhée est caractérisée par des déjections fréquentes, cette maladie n'est pas contagieuse & n'est accompagnée d'aucune pyrexie primitive. N. C. GEN. LXI.

M. Cullen comprend sous ce genre l'hépatirrhæa ou le flux hépatique, la cœliaque & la lienterie. Il admet six espèces de diarrhée idiopathique; savoir, 1°. la diarrhé *crapuleuse*; 2°. la *bilieuse*; 3°. la *muqueuse*; 4°. la *cœliaque*; 5°. la *lientérique*; 6°. la diarrhée *hepatirrhæa* ou le flux hépatique.

1°. La diarrhée *crapuleuse* est celle où les excrémens sont plus liquides & en plus grande quantité que dans l'état naturel. Les variétés de cette espèce sont, 1°. la diarrhée stercoreuse, vulgairement appelée bénéfice de nature; elle est produite communément par les alimens pris en trop grande quantité & mal digérés; elle dure un jour ou deux & soulage ceux qui en sont affectés, loin de les affoiblir; l'appétit revient dès qu'elle est dissipée; 2°. la diarrhée vulgaire; cette variété diffère de la précédente, en ce qu'elle est plus longue, plus grave, & les matières que l'on rend sont mêlées d'une grande quantité de matière séreuse, qui paroît venir de toute la masse du sang.

2°. La diarrhée *bilieuse* est celle où les excrémens sont en grande quantité & d'une couleur jaune. Elle est souvent accompagnée de tranchées, de soif & d'amertume de la bouche.

3°. La diarrhée *muqueuse* consiste dans une déjection abondante de mucus, produite par les matières âcres que l'on a avalées, ou par le froid, sur-tout par le froid des pieds. On doit regarder comme des variétés de cette espèce, 1°. la diarrhée des enfans à la mamelle, qui est caractérisée par des déjections plus liquides & plus fréquentes que de coutume, de manière que les enfans ont sept ou huit évacuations par jour. Ce dévoiement se distingue de celui qui accompagne la dentition, en ce qu'il n'est pas accompagné de la

1466. La diarrhée se distingue de la dysenterie, en ce qu'elle n'est pas contagieuse; elle est en général sans fièvre, & il y a une évacuation des excrémens naturels, qui, dans la dysenterie, sont retenus au moins pour quelque

chaleur, de la douleur, ni du prurit des gencives, & rarement les excrémens ont une couleur verte; 2°. la dysenterie parisienne vulgairement appellée mal de Paris. Cette maladie affecte les étrangers qui ne sont pas accoutumés à l'eau dont l'on fait usage pour boisson; elle commence par des tranchées; mais ensuite il survient un tenesme & des déjections sanguinolentes; les forces sont peu abattues & l'appétit n'est pas fort diminué; on observe cette maladie non-seulement à Paris, mais même à Londres, à Amsterdam & sur-tout dans les Indes orientales où elle affecte vivement les étrangers; 3°. la diarrhée produite par les poisons ou les purgatifs violens, ou même par les purgatifs légers donnés à contre-temps, lorsque les viscères sont dans un état de tension & d'irritation considérables; 4°. la dysenterie occasionnée par les purgatifs. Cette variété differe de la précédente par le tenesme & les stries sanguinolentes que l'on remarque dans les déjections; 5°. la diarrhée pituiteuse. La suppression de la transpiration y donne fréquemment lieu dans les Indes; le malade ressent des douleurs violentes qui le jettent insensiblement dans un état de langueur; elle est plus commune l'hiver, c'est-à-dire, dans les temps de pluie, que l'été; aucun âge n'en est exempt; elle dure des mois, & quelquefois des années; 6°. la passion cœliaque muqueuse, dans laquelle les déjections sont puriformes, accompagnées de tranchées & quelquefois de fièvre; 7°. la diarrhée séreuse, qui se connoît par la quantité considérable de sérosité que rendent les malades. Elle survient souvent dans les cas d'hischurie, & alors on la nomme diarrhée urineuse.

4°. La diarrhée *cœliaque*, est celle où l'humeur que l'on rend est laiteuse & semblable au chyle. Ses variétés, sont, 1°. la cœliaque chyleuse, qui est une maladie chronique, dans laquelle on rend les alimens sous forme liquide & à demi-digérés, communément ils exhalent une odeur fétide & sont d'une couleur brune, les intestins sont remplis de vents & douloureux; les malades sentent une douleur pungitive à l'estomac; 2°. la cœliaque laiteuse, dans laquelle les malades rendent une matière semblable à du lait & qui succède à la suppression des lochies.

5°. La diarrhée *lientérique* est celle où les alimens changent peu de nature & sont évacués très-promptement. Il y a souvent dans cette maladie, de la soif, de la chaleur & une grande sensibilité du ventricule. On ne doit rapporter à cette espèce que la lienterie spontanée.

6°. La diarrhée *hepatirrhæa*, ou le flux hépatique, consiste dans des déjections d'une matière séreuse sanguinolente, que l'on rend sans douleur. M. Cullen ne rapporte à cette espèce que l'*hepatirrhæa intestinalis* de Sauvages.

Les diarrhées symptomatiques sont, 1°. la diarrhée qui survient

temps. On distingue communément ces deux maladies par les tranchées qui sont beaucoup plus violentes dans la dysenterie, & ordinairement moins vives & moins fréquentes dans la diarrhée; mais comme ces tranchées surviennent aussi fort souvent dans cette dernière, & qu'elles sont quelquefois portées à un degré considérable, elles ne peuvent suffire pour établir une distinction convenable.

1467. On doit principalement distinguer la diarrhée du cholera par la différence de leurs causes : la cause du cholera est d'un genre particulier; mais celle de la diarrhée est

vers la fin des fièvres putrides; 2°. celle qui accompagne quelquefois les fièvres intermittentes; 3°. le flux hépatique intermittent qui accompagne l'accès des fièvres intermittentes malignes, & qui se dissipe dès que l'accès est passé : si ce flux continue, même pendant le temps de l'intermission, il y a beaucoup à craindre pour le malade; 4°. la diarrhée qui survient dans la petite vérole confluente des enfans; 5°. la diarrhée des pleurétiques, qui est communément un symptome funeste; 6°. la diarrhée qui succède aux accès de goutte, ou qui les précède; 7°. la diarrhée colliquative, qui est un symptome des fièvres lentes nerveuses, ou des fièvres étiques, produites par la suppuration; 8°. la diarrhée particulière aux nouvelles accouchées & que Junker appelle *cholerIodes* : un accès de colère ou la suppression des lochies y donnent souvent lieu; elle est accompagnée de douleurs vives & d'une fièvre inflammatoire; 9°. le vrai flux cœliaque, ou la dysenterie hépatique qui est accompagnée de signes qui annoncent une affection du foie, telle qu'un ulcère ou une dissolution putride; 10°. le flux hépatique produit par les plaies du foie, & dans lequel il y a des vomissemens & des déjections sanguinolentes; 11°. le flux hépatique mésentérique, entretenu par les abcès du mésentère, dans lequel les malades rendent une matière tantôt sanieuse, tantôt bilieuse & glaireuse, sans pus, & sans que les urines changent de couleur; 12°. la dysenterie occasionnée par une vomique du mésentère. Cette variété ne diffère de la précédente qu'en ce que les évacuations sont accompagnées de douleurs; 13°. la diarrhée purulente caractérisée par une évacuation de matière purulente & sanieuse qui revient réciproquement & qui est la suite de la suppuration du mésentère; 14°. le flux cœliaque scorbutique, dans lequel il n'y a ni fièvre, ni tranchées; 15°. & 16°. la dysenterie & la lienterie scorbutiques; 17°. & 18°. la lienterie produite par l'ulcère du ventricule ou par les aphthes; 19°. la lienterie secondaire qui succède à la dysenterie ou à la diarrhée; 20°. la diarrhée vermineuse; 21°. la diarrhée qui accompagne la dentition; 22°. la diarrhée épidémique du Chili, qui dépend de l'inflammation du rectum & est accompagnée d'une fièvre aiguë; 23°. l'incontinence de ventre qui s'observe chez les enfans, & qui survient pendant le sommeil ou même pendant la veille.

singulièrement diversifiée, comme nous allons le voir. On distingue communément le cholera par une évacuation de matière bilieuse qui sort par bas, & qui est toujours accompagnée d'un vomissement de la même nature; mais cette distinction ne peut être généralement admise, car la diarrhée est quelquefois accompagnée d'un vomissement, qui consiste de même dans une matière bilieuse.

1468. La diarrhée, telle que nous venons de la caractériser, est infiniment diversifiée; mais dans tous les cas, il faut attribuer la fréquence de selles à une augmentation extraordinaire du mouvement péristaltique dans toute l'étendue, ou au moins dans une portion considérable du canal intestinal. Cette augmentation d'action a différens degrés; elle est souvent convulsive & spasmodique, & est réellement un *motus ab normis*: c'est pour cette raison que je l'ai classée dans ma nosologie méthodique parmi les spasmes, & que j'en parle ici.

1469. Je considère par la même raison la maladie nommée *lienterie*, comme une véritable espèce de diarrhée, car elle me paroît consister dans une augmentation du mouvement péristaltique de tout le canal intestinal, produite par une irritabilité particulière. L'on regarde le relâchement du canal intestinal comme cause de la lienterie, ou des autres espèces de diarrhées; mais il me paroît que c'est sans fondement, excepté dans le seul cas où les selles fréquentes & liquides sont produites par la paralysie du sphincter de l'anus.

1470. Je regarde l'augmentation du mouvement péristaltique, comme constituant toujours la principale partie de la cause prochaine de la diarrhée; mais la maladie est de plus, & même principalement diversifiée par les différentes causes de cette augmentation d'action, qui vont être l'objet de nos recherches.

1471. Je pense, en premier lieu, que les différentes causes de l'augmentation d'action des intestins peuvent se rapporter à deux chefs généraux.

Le *premier* renferme les maladies de certaines parties du corps, qui soit à raison de la sympathie des intestins avec ces parties, ou de la relation des intestins avec tout le systême, produisent une augmentation d'action, sans qu'aucune matière stimulante y soit transportée de la partie primitivement affectée.

Le *second* chef des causes de l'augmentation d'action des

intestins

intestins renferme les stimulans de différens genres qui agissent directement sur les intestins même.

1472. Les affections des autres parties du système peuvent agir sur les intestins, sans qu'aucune matière stimulante y soit transportée ou appliquée, comme le prouvent les passions de l'ame, qui excitent la diarrhée chez quelques personnes.

1473. Les maladies qui existent dans d'autres parties peuvent affecter de même les intestins: ainsi la dentition produit fréquemment la diarrhée chez les enfans. Je pense que la goutte donne souvent un autre exemple du même genre; & il est probable qu'il y en a encore d'autres, quoiqu'ils ne soient pas bien connus.

1474. Les stimulans (1471) qui peuvent agir sur les intestins sont très-variés: ce sont,

1°. Les matières introduites par la bouche;

2°. Celles que versent les différens conduits excrétoires qui s'ouvrent dans les intestins;

3°. Les matières épanchées par des ouvertures extraordinaires que certaines maladies y ont produites.

1475. Les alimens dont l'on fait communément usage tiennent le premier rang entre les stimulans (1471) introduits par la bouche. Une trop grande quantité d'alimens empêche souvent qu'ils ne se digèrent convenablement dans l'estomac, & en passant ainsi dans les intestins dans leur état de crudité & probablement d'âcreté, ils produisent fréquemment la diarrhée.

Les mêmes alimens, quoique pris dans une quantité convenable, irriteront cependant les intestins, & produiront la diarrhée, si, comme il arrive fréquemment, ils contiennent une trop grande portion de matière saline ou saccarine.

Mais nos alimens deviennent spécialement des causes de diarrhée, à proportion de ce que, à raison de leur nature ou de la foiblesse de l'estomac, ils sont disposés à subir dans ce viscère un degré trop considérable de fermentation, & deviennent en conséquence une cause d'irritation pour les intestins. Ainsi les alimens acescens produisent facilement la diarrhée; mais on n'a pas encore bien déterminé si cela vient de ce qu'ils ont une vertu directement purgative, ou uniquement de ce qu'ils se trouvent mêlés à une trop grande quantité de bile.

1476. Non-seulement les alimens acescens, mais ceux qui sont disposés à la putridité, semblent également occasionner

la diarrhée ; & il eſt évident que les émanations même des ſubſtances animales en putréfaction, introduites dans le corps d'une manière quelconque en grande quantité, produiſent un effet ſemblable.

Les huiles & les graiſſes, priſes comme une partie de nos alimens, peuvent-elles être une cauſe de la diarrhée ? & ſi elles le ſont, comment agiſſent-elles ?

1477. Les autres matières qui, introduites par la bouche, peuvent être des cauſes de diarrhée, ſont celles qui, priſes comme médicamens ou comme poiſons, ont la faculté d'irriter le canal alimentaire. Ainſi on trouve dans la Matière médicale, un long catalogue de ceux que l'on nomme purgatifs ; & dans la liſte des poiſons, il y en a un grand nombre qui poſſèdent la même qualité. Les premiers, preſcrits à une certaine doſe, occaſionnent une diarrhée paſſagère ; mais donnés à trop forte doſe, ils peuvent en produire une exceſſive, &, en la prolongeant plus que de coutume, donner lieu à l'eſpèce de diarrhée que l'on nomme ſuperpurgation.

1478. Les matières (1474-2) verſées dans la cavité des inteſtins par les conduits excrétoires qui s'y ouvrent, & qui peuvent produire la diarrhée, ſont celles que fourniſſent le conduit pancréatique ou le conduit biliaire, ou celles qui viennent des conduits excrétoires qui ſont dans les membranes des inteſtins même.

1479. Je ne connois pas exactement les changemens que peut éprouver le ſuc pancréatique ; mais je penſe qu'il peut ſortir un fluide âcre du pancréas, ſans qu'il y ait même aucune altération dans ſa ſtructure ; néanmoins c'eſt ſpécialement quand il eſt dans un état de ſuppuration, de ſquirrhe, ou de cancer, qu'une matière fort âcre peut ſortir du conduit pancréatique, s'épancher dans les inteſtins, & donner lieu à la diarrhée.

1480. Nous ſavons parfaitement que le conduit cholédoque peut fournir une quantité de bile plus conſidérable que de coutume, & il n'eſt guère poſſible de douter qu'elle ne ſoit auſſi quelquefois d'une qualité plus âcre que dans l'état naturel. Il eſt très-probable que dans ces deux cas la bile eſt fréquemment la cauſe de la diarrhée.

J'ai dit plus haut que l'on pouvoit communément diſtinguer la diarrhée du cholera ; je dois néanmoins convenir ici, que comme les cauſes qui produiſent l'état de la bile qui donne lieu au cholera, peuvent ſe trouver jouir de tous

les différens degrés possibles d'activité, de manière à produire dans un cas le cholera le plus violent & le mieux caractérisé, & dans d'autres uniquement une diarrhée légère, qui cependant sera la même maladie, & ne variera que par son degré; de même il est, à ce que je crois, probable que dans les climats chauds & dans les saisons chaudes, il survient fréquemment une *diarrhée bilieuse* de ce genre, que l'on ne peut pas toujours distinguer avec certitude du cholera.

De quelque manière que cela arrive, il est assez probable que, dans quelques cas, la bile peut couler en plus grande quantité que de coutume, ou acquérir de l'âcreté, & devenir en conséquence une cause particulière de la diarrhée, sans avoir été altérée par la chaleur du climat ou de la saison.

1481. Non-seulement la bile peut s'épancher du conduit biliaire en raison des différentes causes & des différens changemens dont nous avons parlé; mais dans le cas d'abcès au foie, ce même conduit peut livrer passage au pus ou à d'autres matières qui deviennent quelquefois la cause de la diarrhée.

Les praticiens parlent d'une diarrhée où le malade rend un liquide ténu & sanguinolent; ils pensent que cette matière vient du foie, & ils ont en conséquence donné à la maladie le nom d'*hepatirrhœa*: mais je n'ai encore observé aucun exemple de ce genre, & je n'en puis rien dire de positif.

1482. Le second ordre de conduits excrétoires qui versent une matière dans la cavité des intestins, sont ceux des membranes des intestins même. Ces conduits sont, ou exhalans & partent directement des extrémités des artères, ou excrétoires & procèdent des follicules muqueux; ces deux sources de liquides sont répandues avec une profusion étonnante sur toute la surface interne du canal intestinal, & il est probable que ce sont elles qui fournissent particulièrement, dans beaucoup de cas, la matière des selles liquides que l'on observe dans la diarrhée.

1483. Pour que la matière que fournissent ces deux sources s'épanche en plus grande quantité que de coutume, il suffit que l'action des intestins soit augmentée par les passions de l'ame (1422), par des maladies des autres parties du corps (1471, 1°.), ou par les différens stimulans dont j'ai fait mention dans 1475 & suivans. La quantité de matière épanchée peut aussi être plus considérable que dans l'état naturel, moins par l'action augmentée des intestins,

que par la détermination des fluides qui s'y portent en plus grande quantité des autres parties du systême.

Ainsi le froid, en agissant sur la surface du corps, & en supprimant la transpiration, peut déterminer une plus grande quantité de fluides vers les intestins (*a*).

Dans *l'ischurie rénale*, l'urine absorbée par les vaisseaux sanguins est quelquefois déterminée à passer de nouveau par les intestins.

Le pus & le serum qui sont en stagnation dans quelques cavités, peuvent être absorbés de la même manière, & être ensuite versés de nouveau dans les intestins, comme on l'observe fréquemment, sur-tout chez les hydropiques où l'eau est facilement absorbée.

1484. Il faut observer ici que la diarrhée peut être produite, non-seulement par l'affluence considérable des fluides, qui des autres parties se portent vers les intestins, mais même par la seule détermination de différentes matières âcres contenues dans la masse du sang. C'est de cette manière que l'on suppose que la matière morbifique des fièvres est quelquefois portée dans la cavité des intestins & produit une diarrhée critique: sans dire ici si j'admets ou non la doctrine des évacuations critiques, je pense qu'il est probable que la matière morbifique des exanthêmes se porte fréquemment sur les intestins, & produit la diarrhée.

1485. Il me paroît encore probable que la matière putride répandue dans la masse du sang dans les maladies putrides, est fréquemment épanchée dans les intestins par les vaisseaux exhalans, & y devient la cause, au moins en partie, de la diarrhée qui accompagne si communément ces maladies.

1486. En m'occupant des matières épanchées dans les intestins, j'ai jusqu'ici particulièrement considéré leur quantité extraordinaire; mais il est probable que le plus souvent elles changent aussi de qualité, & qu'elles deviennent d'une nature plus âcre & plus stimulante; c'est spécialement par cette raison qu'elles produisent, ou au moins qu'elles augmentent la diarrhée.

1487. Nous ne savons pas avec certitude jusqu'à quel point, ni de quelle manière la nature & la qualité du fluide

(*a*) Tout le monde sait que le froid des pieds suffit souvent pour donner lieu à la diarrhée. Dans ce cas ce n'est pas une matière, mais un mouvement qui est déterminé vers les intestins.

exhalant peuvent être altérées; mais il n'est pas douteux que le fluide qui sort des conduits excrétoires des glandes muqueuses, devient communément plus liquide & plus âcre, lorsqu'il s'en épanche une quantité plus grande que de coutume, & il peut en conséquence produire une irritation considérable.

1488. Il est probable que l'épanchement abondant d'une matière plus liquide & plus âcre que de coutume, fournie par les conduits excrétoires des glandes muqueuses, est dû à ce que cette matière est épanchée sur-le-champ, telle qu'elle est versée du sang dans les follicules muqueux, sans séjourner suffisamment dans ces derniers, pour y acquérir cette qualité douce & cette consistance épaisse que nous trouvons communément dans le mucus lorsqu'il est dans son état naturel; on peut encore présumer que les excrétions d'un fluide ténu & âcre, doivent toujours être l'effet d'une détermination quelconque vers les follicules muqueux & de toute cause d'irritation qui agit sur ces derniers: néanmoins il est certain que le contraire arrive quelquefois, & que fréquemment il y a une excrétion augmentée du mucus qui sort des follicules sous la forme requise d'une matière douce, visqueuse & épaisse. Cela arrive communément dans la dysenterie, & on l'a observé dans cette espèce de diarrhée que l'on a désignée avec raison sous le nom de *diarrhée muqueuse*.

1489. Il y a une troisième source de matière qui s'épanche dans la cavité des intestins, & occasionne la diarrhée (1474-3); ce sont les ouvertures produites par des maladies des intestins ou des parties voisines. Ainsi les vaisseaux sanguins qui rampent sur la surface interne des intestins peuvent s'ouvrir par érosion, rupture ou anastomose, & produire un épanchement de sang, qui, par sa quantité ou par son acrimonie naturelle, ou acquise par la stagnation, produit quelquefois une diarrhée de matière sanguinolente. Je pense que c'est ce qui arrive dans la maladie que l'on a nommée *melæna* ou *maladie noire*.

1490. Une autre source contre nature de matière versée dans la cavité des intestins, est l'ouverture des abcès situés dans les membranes même des intestins, ou dans quelques-uns des viscères voisins, qui, pendant l'inflammation, ont contracté une adhérence avec quelque partie des intestins. Cette matière ainsi épanchée dans leurs cavités peut varier, être purulente ou ichoreuse, ou réunir ces deux qualités & être en même temps mêlée avec plus ou moins de

ſang ; & elle peut, dans chacun de ces états, produire la diarrhée.

1491. Entre les ſtimulans qui peuvent agir directement ſur les inteſtins, &, en augmentant leur mouvement périſtaltique, occaſionner la diarrhée, je ne dois pas omettre les vers, qui produiſent fréquemment cet effet.

1492. Je ne dois pas oublier de faire mention ici d'un état des inteſtins, où leur mouvement périſtaltique eſt extraordinairement augmenté, & où la diarrhée a lieu ; c'eſt celui où ils ſont affectés d'une inflammation érythématique. Quant à la réalité de cet état, & à la manière dont il produit la diarrhée, voyez ce que j'ai dit plus haut dans 398 & ſuivans. Je ne puis déterminer ſi ce cas de diarrhée doit être conſidéré comme particulier & diſtinct des autres, ou s'il eſt toujours le même que quelques-uns de ceux qui ſont l'effet de l'une ou l'autre des cauſes dont j'ai parlé ci-deſſus.

1493. Enfin, l'accumulation des ſubſtances alimentaires ou d'autres matières, que les différentes ſources dont nous avons parlé plus haut verſent dans les inteſtins, peut particulièrement occaſionner la diarrhée lorſque l'abſortion qui doit ſe faire par les vaiſſeaux lactés ou les autres vaiſſeaux abſorbans, n'a pas lieu en raiſon de l'obſtruction de leurs orifices, ou de celle des glandes méſentériques, qui peuvent ſeuls donner paſſage aux fluides qui ſont abſorbés.

Il y a un cas de cette eſpèce où le chyle préparé dans l'eſtomac & le duodenum n'eſt pas obſervé en traverſant les inteſtins, mais paſſe en grande quantité par l'anus ; on a nommé cette maladie *morbus cœliacus*, ou ſimplement & plus convenablement la *cœliaque*, que je regarde en conſéquence comme une eſpèce de diarrhée.

1494. J'ai tenté d'indiquer les différentes eſpèces de maladie que l'on peut comprendre ſous le titre général de diarrhée, & l'on doit voir, d'après l'énumération que je viens de faire, que pluſieurs & même la plus grande partie de ces eſpèces, ne ſont que des affections ſympathiques, & qu'on ne peut les guérir qu'en attaquant la maladie primitive dont elles dépendent, mais dont je ne puis convenablement parler ici. L'on doit également s'appercevoir, d'après cette énumération, que pluſieurs eſpèces de diarrhées que l'on peut conſidérer comme idiopathiques, n'exigent pas que j'en parle ici fort au long. Dans beaucoup de cas on peut déterminer quelle eſt la maladie & en aſſigner la cauſe par la nature de la matière évacuée, de manière qu'un praticien

qui a quelque connoissance, doit voir facilement le vice qu'il faut corriger ou détruire : en un mot, je ne crois pas qu'il me soit possible de donner un plan général pour le traitement de la diarrhée ; & je suis obligé de me borner à faire quelques remarques générales sur la pratique que l'on suit communément dans le traitement de cette maladie.

1495. On s'est particulièrement dirigé, dans la pratique relative à cette maladie, d'après la supposition qu'il existoit une acrimonie dans les fluides, ou un relâchement des fibres simples & motrices des intestins ; en conséquence les remèdes que l'on a employés sont ceux qui sont propres à corriger l'acrimonie particulière, les adoucissans en général, les évacuans, tels que les vomitifs ou les purgatifs, les astringens, ou les narcotiques. Je vais offrir quelques remarques sur chacune de ces espèces de remèdes.

1496. L'acrimonie acide (*a*) est, dans plusieurs cas, la cause de la diarrhée, particulièrement chez les enfans ; alors les terres absorbantes sont très-convenables ; mais c'est avec très-peu de jugement qu'on les emploie indifféremment dans tous les cas ; & lorsqu'il y a un degré quelconque de putridité, elles peuvent être très-nuisibles.

1497. On a, je pense, trop négligé de faire attention aux

(*a*) On a recommandé contre l'acrimonie la corne de cerf brûlée & la craie ; ces remèdes conviennent souvent chez les enfans où l'on peut généralement soupçonner qu'il domine une acrimonie acide. Cette pratique est même convenable chez les adultes, lorsque l'acrimonie est évidente. Mais l'usage peu réfléchi de ces remèdes doit être condamné comme pernicieux & absurde dans les fièvres où survient la diarrhée. La corne de cerf calcinée & unie à la gomme arabique par le moyen de l'eau & du sucre, ou le decoctum album, est le remède que l'on prescrit communément ; mais sur vingt cas où on le donne, il y en a dix-neuf où l'on devroit s'en abstenir, car la putridité est très-fréquemment la cause de la diarrhée, comme on l'observe dans les petites-véroles & dans les fièvres des nouvelles accouchées ; alors les absorbans sont très-nuisibles, parce qu'ils dissipent l'acide qui se seroit opposé à la putréfaction : il faut donc chercher dans les fièvres d'autres moyens de corriger l'acrimonie ; or, il n'y en a guère de préférables aux acides. Boerhaave, *aph. 88, n°. 5*, recommande le bol d'Arménie, & Van-Swieten tâche de prouver qu'il contient un acide. Néanmoins ses raisonnemens examinés de près, ne paroissent être qu'un raffinement subtil. Il ajoute que ce remède n'est utile que donné à grande dose ; & il veut que l'on en suspende une once dans une livre d'eau ; mais alors on surcharge inutilement l'estomac : il est plus simple & plus avantageux de donner une boisson acidulée.

cas où une acrimonie putride ou putrescente domine ; & l'on a en conséquence admis trop rarement l'usage des acides. L'acrimonie que l'on peut soupçonner dans les cas où il y a un caractère bilieux, est probablement du genre putride.

1498. Les correctifs généraux de l'acrimonie, sont les délayans doux & les adoucissans. On n'a pas employé les premiers dans la diarrhée autant qu'on l'auroit dû ; car, réunis aux adoucissans, ils en augmentent beaucoup les effets. Les adoucissans mucilagineux & huileux (*a*) peuvent être utiles, donnés seuls ; cependant s'ils ne sont aidés des délayans, on ne peut guère les introduire en suffisante quantité pour remplir l'objet que l'on a en vue.

1499. Les mauvaises digestions, & les crudités qui séjournent dans l'estomac, sont si souvent la cause de la diarrhée, que le vomitif doit y être fréquemment fort utile.

Lorsque la maladie est produite, comme il arrive souvent, par la transpiration supprimée ou par les fluides qui se portent en plus grande quantité que de coutume vers les intestins, le vomitif est peut-être aussi l'unique moyen efficace de rétablir la détermination des fluides vers la surface du corps.

Le vomitif peut encore être avantageux, en produisant une espèce de renversement du mouvement péristaltique, qui dans la diarrhée est trop déterminé par en bas. Ainsi on peut regarder en général le vomitif, comme le remède le plus utile dans cette maladie.

1500. On a cru que l'usage des purgatifs étoit plus souvent nécessaire, & on y a eu plus généralement recours ; mais cette pratique me paroît fondée sur des notions très-fausses de la diarrhée ; elle me semble être presque toujours inutile, & très-pernicieuse dans plusieurs cas. On a supposé qu'il existoit une acrimonie dans les intestins, que l'on devoit entraîner par les purgatifs (*b*) ; mais, soit que cette

(*a*) Les mucilagineux sont sans danger & les huileux sont toujours bons ; mais on a tort de compter beaucoup sur leurs vertus. La racine de salap vantée par Degner, & les lavemens de suif que recommande Pringle, sont également des remèdes qui méritent peu de confiance.

(*b*) On donne quelquefois la rhubarbe avec avantage ; néanmoins elle est souvent nuisible. L'usage des purgatifs exige toujours beaucoup de circonspection dans la diarrhée. L'on convient qu'il faut s'en abstenir dans le cholera morbus, parce que l'acrimonie s'évacue d'elle-même : on doit se conduire ainsi dans

prétendue acrimonie ait été introduite par la bouche, ou qu'elle ait été portée des autres parties du corps vers les intestins, les purgatifs, loin de la corriger ou de l'épuiser, ne peuvent qu'augmenter son affluence & aggraver ses effets. De quelque source que vienne l'acrimonie qui cause la diarrhée, on doit supposer qu'elle sera assez active pour s'évacuer elle-même, autant que cela est possible, par cette voie: l'on convient qu'il vaut mieux dans le cholera aider l'évacuation par les délayans & les adoucissans, que d'augmenter l'irritation par les purgatifs; il faut se conduire de même dans la diarrhée qui est du même genre.

1501. Si les purgatifs sont inutiles dans la diarrhée, même lorsqu'il existe une acrimonie, il doit par conséquent y avoir beaucoup d'autres cas où ils peuvent être fort dangereux. Dans les cas où l'irritabilité des intestins est déjà très-augmentée par quelques affections des autres parties du systême, ou par d'autres causes, les purgatifs doivent nécessairement aggraver la maladie. Dans la lienterie (*a*), aucun médecin ne songe à donner les purgatifs, & ils doivent être aussi peu convenables dans plusieurs espèces de diarrhée qui approchent de la lienterie. J'ai déjà observé que les purgatifs sont nuisibles, quand la diarrhée est produite par l'affluence des fluides qui se portent en trop grande quantité vers les intestins, ou qui péchent par leur acrimonie (*b*); en conséquence, quiconque réfléchira sur la multitude & la variété des sources qui peuvent verser une matière âcre dans la cavité des intestins, reconnoîtra facilement que les purgatifs peuvent être extrêmement pernicieux dans plusieurs espèces de diarrhées.

Il y en a sur-tout un exemple qui mérite d'être cité ici. Lorsqu'il y a une dissolution générale du sang jointe à

tous les cas où il existe une acrimonie qui excite des déjections fréquentes; il ne faut que délayer jusqu'à ce que cette acrimonie soit évacuée, excepté quand la matière est un ferment qui a plus d'adhérence, car alors il n'y a que les purgatifs qui puissent l'expulser.

(*a*) L'auteur donne ici la lienterie pour exemple, parce qu'elle est une des plus fortes preuves de l'augmentation d'irritabilité des intestins, quoique les causes en soient fort obscures.

(*b*) Lorsqu'il y a une détermination vers les intestins occasionnée par la suppression de la transpiration ou des urines, les purgatifs ne sont nullement convenables pour rétablir ces secrétions dans leur état naturel. Quand la détermination vers les intestins est du genre inflammatoire, comme dans la rougeole, la saignée est nécessaire, suivant Sydenham, & les purgatifs sont nuisibles.

l'acrimonie, les fluides séreux, en se portant avec trop d'abondance dans la cavité des intestins, produisent cette espèce de diarrhée qui accompagne le dernier période de la fièvre étique, & que l'on nomme avec raison diarrhée colliquative : j'ai souvent vu, dans ces circonstances, les purgatifs produire les effets les plus funestes.

Les purgatifs sont encore nuisibles dans la diarrhée, lorsque la maladie dépend d'une inflammation érythématique des intestins, comme nous avons observé que cela peut arriver quelquefois.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que si la diarrhée dépend du relâchement des solides, les purgatifs ne peuvent être d'aucune utilité, & peuvent faire beaucoup de mal. Je conclus de toutes ces observations, que l'usage des purgatifs dans la diarrhée doit être très-borné, & qu'il est très-imprudent, souvent même dangereux, d'y recourir dans tous les cas, comme on le fait communément : je pense que cette mauvaise pratique a été particulièrement adoptée, d'après les observations que l'on a faites dans la dysenterie, où les purgatifs sont réellement utiles. Mais le cas est bien différent. Dans cette dernière maladie, les intestins sont dans un état de constriction considérable ; & dans la diarrhée (*a*), on observe le contraire.

1502. Les astringens forment une autre classe de remèdes, dont l'on fait usage dans la diarrhée. Plusieurs praticiens hésitent à les employer lorsque la maladie est récente, de crainte de retenir dans les intestins la matière âcre qui doit en être chassée. Mais je ne puis ni comprendre, ni indiquer les circonstances où cette précaution est nécessaire, & je pense qu'il est rare que la puissance des astringens soit assez considérable pour en rendre l'usage fort dangereux. La seule

(*a*) On donne les purgatifs dans la dysenterie, non pour évacuer l'acrimonie, mais pour vaincre la constriction qui entretient la maladie ; on ne doit de même les prescrire dans la diarrhée que quand elle est l'effet d'un état de constriction & de spasme, & qu'il y a des tranchées qui approchent de celles que l'on ressent dans la dysenterie. C'est alors que la rhubarbe est utile, sur-tout si on l'unit aux rafraîchissans salins, tels que le nitre & la crême de tartre. Dans les diarrhées bilieuses, telles que celles qui règnent fréquemment à la fin de l'été, ou qui surviennent à la suite de la suppression de quelque hémorrhagie habituelle, telles que les règles ou les hémorrhoïdes, le petit-lait, les acides légers & les rafraîchissans sont les remèdes les plus convenables ; & les purgatifs sont pernicieux.

difficulté que j'y trouve, est de déterminer les cas dans lesquels ils sont particulièrement convenables. Il me semble que c'est uniquement dans ceux où l'irritabilité des intestins dépend d'un défaut de ton: ce qui peut arriver par la foiblesse de tout le système (*a*), ou par des causes qui agissent sur les intestins seuls. Toutes les affections spasmodiques & convulsives du canal intestinal y occasionnent nécessairement une foiblesse, lorsqu'elles sont violentes & durables; & les causes de ce genre sont souvent dues à une irritation considérable, comme on le voit dans la colique, la dysenterie, le cholera morbus & la diarrhée (*b*).

1503. Les derniers remèdes de la diarrhée dont il nous reste à parler, sont les narcotiques. On a fait les mêmes objections relativement à leur usage dans les diarrhées récentes, que pour les astringens; mais ces objections sont mal fondées: car l'effet des narcotiques, comme astringens, n'est jamais fort durable; & quand une évacuation qui dépend d'irritation, est suspendue quelque temps par les narcotiques, elle reprend toujours bientôt son cours. Les narcotiques ne sont utiles dans la diarrhée qu'en détruisant l'irritabilité; c'est en conséquence le remède le plus utile & le moins dangereux que l'on puisse employer, soit que la maladie dépende uniquement d'un accroissement d'irritabilité, ou que l'irritation, qui a été la cause du mal, soit appaisée ou entièrement détruite. Les narcotiques ne conviennent pas, à

(*a*) La diarrhée colliquative qui survient dans les fièvres étiques, est, par exemple, produite par la foiblesse de tout le systême, & exige les astringens.

(*b*) On pourroit ici citer la lienterie comme un cas particulier où l'irritabilité se trouve réunie à la perte de ton. Cette perte de ton, si elle existe, doit particulièrement résider dans l'estomac & se communiquer de-là au pylore; en conséquence les alimens ne peuvent être retenus dans l'estomac, & on les rend sous la même forme qu'on les a pris. Il est évident que les purgatifs doivent, dans de pareils cas, être nuisibles, de même que les narcotiques, si l'on en donne plus que ne l'exigent l'évacuation qui a lieu, ou les effets de l'augmentation d'irritabilité; car les purgatifs souvent réitérés, tendent à augmenter l'irritabilité, ou à diminuer le ton des parties: les astringens sont dans ce cas les seuls remèdes convenables.

Il ne faut pas confondre avec la lienterie l'affection cœliaque, qui consiste dans l'évacuation d'une matière chyleuse; car cette dernière maladie est fort différente, en ce qu'elle est communément produite par l'obstruction du mésentère.

la vérité, pour corriger ou détruire la cause de l'irritation quand elle existe, mais ils sont souvent très-avantageux pour suspendre les effets de cette irritation lorsqu'ils sont violens: il est donc évident, d'après tout ce que je viens de dire, que l'on peut employer, très-fréquemment & très-convenablement, les narcotiques (*a*) dans la diarrhée.

CHAPITRE XII.

Du Diabète.

1504. LE diabète consiste dans une évacuation d'urine beaucoup plus considérable (*b*) que de coutume.

(*a*) Les narcotiques sont nécessaires dans la diarrhée, lorsqu'il y a des symptomes urgens & que les douleurs ou les évacuations sont considérables. On ne doit s'en abstenir que quand on soupçonne que la diarrhée est critique, comme il arrive dans les fièvres, ou lorsque la diarrhée dépend d'une acrimonie qu'il est nécessaire d'évacuer: mais lorsque la maladie vient d'indigestion, il faut commencer par favoriser l'évacuation par les délayans, s'il y a acrimonie; & s'il survient des spasmes violens des intestins qui produisent convulsion, syncope, on en tempérera la violence par les narcotiques, sans avoir égard à la matière morbifique. Il y a quelques cas où les narcotiques ne conviennent pas, mais où ils deviennent cependant nécessaires en raison des accidens qui surviennent: ainsi dans les diarrhées anciennes, lorsque la foiblesse est extrême, il est quelquefois utile de combiner les narcotiques avec les toniques.

Le regime est absolument nécessaire dans cette maladie; on a vu la lienterie guérir par un jeûne rigoureux continué pendant plusieurs semaines.

(*b*) Le diabète est un écoulement chronique d'une quantité extraordinaire d'urine, qui, communément, ne conserve pas sa qualité naturelle. N. C. GENRE LXII.

Il y a deux espèces de diabète idiopathique: I. le diabète *mielleux*; II. le diabète *insipide*.

I. Le diabète *mielleux* est celui dans lequel l'urine a la couleur & la saveur du miel; tel est le diabète anglois dont parle Mead: cette maladie est accompagnée d'une soif extrême, d'une fièvre étique, d'une grande foiblesse & d'émaciation.

M. Cullen croit que l'on peut rapporter à cette espèce le diabète fébrile que Sydenham a quelquefois observé dans la fièvre tierce & dans la fièvre quotidienne, parce qu'il a vu un vieillard à qui cette

Je n'ai pas balancé à mettre cette maladie dans l'ordre des spasmes, parce qu'il est rare qu'une secrétion soit augmentée sans que l'action des vaisseaux qui y contribuent ne le soit aussi, & que dans quelques cas cette maladie est accompagnée d'affections qui sont vraiment spasmodiques.

1505. Il y a toujours une soif considérable dans le diabète, & en conséquence le malade prend une grande quantité de boisson ; ce qui explique en quelque sorte pourquoi il rend une si grande abondance d'urine ; mais indépendamment de cela, il y a certainement une maladie particulière, puisque la quantité d'urine que l'on rend, surpasse presque toujours celle des liquides, & même quelquefois celle de tous les alimens, tant solides que liquides, que l'on a pris.

1506. L'urine est toujours fort claire dans cette maladie, & paroît au premier aspect entièrement dépourvue de couleur ; mais en la considérant à un certain jour, on y apperçoit généralement une légère teinte d'un vert jaunâtre (*a*) ; ce qui fait qu'on l'a comparée, avec beaucoup de justesse, à une dissolution de miel dans une grande quantité d'eau.

Elle est en général plus ou moins douce au goût, & l'on a reconnu par plusieurs expériences faites récemment sur différentes personnes affectées de diabète, que cette urine contenoit une quantité considérable de matière saccarine, qui paroît être exactement de la nature du sucre commun.

maladie survint à la suite d'une longue fièvre, où les urines étoient parfaitement douces, & que dans le diabète arthritique & hystérique, les urines sont entièrement insipides :

II. Le diabète *insipide* se reconnoît par les urines qui sont limpides & nullement douces. Cette espèce est fort rare ; c'est celle dont les anciens ont parlé ; elle a été décrite par Aretée : le diabète produit par l'abus du vin, est une variété de la même espèce.

On doit regarder comme symptomatiques, le diabète histérique, le diabète arthritique, & l'espèce que l'on produit artificiellement en liant les vaisseaux de la rate, comme l'a observé Malpighi chez un chien qu'il soumit à cette expérience.

(*a*) J'ai vu un homme attaqué d'un diabète avec une fièvre violente, dont il périt en peu de jours, où les urines étoient d'une couleur foncée presque brune, & paroissoient couvertes de graisse. Hippocrate paroît avoir indiqué cette espèce de diabète fébrile dans ses pronostics, *Sect. II, 33 de mon Edition*, & il la regarde comme un symptome fâcheux.

1507. Je crois que le docteur Willis est le premier qui ait observé cette qualité douce de l'urine dans le diabète, & presque tous les médecins d'Angleterre en ont parlé depuis (*a*). Il est fort douteux qu'il y ait aucun cas de diabète idiopathique dans lequel l'urine ait un caractère différent. Quoique les anciens, & même les modernes, qui ont habité les autres contrées de l'Europe, n'aient fait mention de cette qualité de l'urine que depuis peu de temps, d'après les Anglois, je ne puis me persuader que jamais l'urine ait été d'une nature différente dans le diabète. Je crois néanmoins en avoir vu un exemple où l'urine étoit parfaitement insipide; & le docteur Martin Lister paroît avoir fait la même observation. Mais je suis persuadé que ces cas sont fort rares, & que le premier est beaucoup plus commun, & peut-être celui qui se voit presque universellement; c'est pourquoi je pense que l'on peut regarder la présence de cette matière saccarine dans l'urine, comme la circonstance principale du diabète idiopathique; au moins c'est le seul cas de cette maladie dont je puisse parler convenablement ici, parce que c'est le seul auquel l'on puisse certainement rapporter, à ce que je crois, ce que j'ai à dire dans la suite de ce chapitre.

1508. On ne connoît pas encore bien les causes antécédentes, ni par conséquent les causes éloignées de cette maladie. Il peut être vrai qu'elle affecte fréquemment ceux qui, long-temps avant, ont bu avec excès (*b*): les personnes

(*a*) Sydenham ne parle pas de la douceur de l'urine dans le diabète: mais comme ce médecin montre par-tout la plus grande exactitude, & que les écrits de Willis lui étoient très-connus, on ne peut douter, suivant M. Cullen, que s'il eût observé que les urines fussent différentes, il n'en eût averti. On a prétendu d'après ce goût doux des urines, que le chyle passoit dans ce cas par les voies urinaires: mais cela n'est nullement prouvé.

On a avancé beaucoup d'autres faits faux relativement à cette maladie; ainsi on a supposé que les liquides se portoient tout de suite à la vessie, tels qu'on les avoit pris, sans changer de nature; mais il suffit de faire attention aux parties qu'ils traversent pour réfuter cette erreur. Musitan rapporte qu'un homme rendoit vingt livres d'urine par jour: ce qui est presque incroyable.

(*b*) Les vins aigrelets, la bière, toutes les liqueurs légères produisent cet effet, lorsqu'on en boit une grande quantité tout-à-coup. M. Cullen a vu une femme prise de diabète pour avoir bu quatre pintes de thé. Bergerus parle d'une personne qui buvoit vingt pintes d'eau tous les jours, & qui eut un diabète. Il y a

dont la constitution est usée, ou, comme nous nous exprimons communément, qui sont dans un état de cachexie, y sont sujettes. Elle succède quelquefois aux fièvres intermittentes; & on l'a souvent vu survenir pour avoir bu avec excès des eaux minérales. Mais aucune de ces causes ne paroît être la cause la plus générale du diabète, elles ne le produisent même que rarement; & il y a beaucoup d'exemples de cette maladie que l'on ne peut rapporter à aucune de ces causes. Je ne pourrois même en assigner aucune particulière à la plupart des cas que j'ai eu occasion d'observer.

apparence que dans des cas semblables, la maladie est produite par la dilatation extraordinaire des canaux excrétoires des reins; mais ces canaux peuvent être relâchés & affoiblis indépendamment d'une pareille dilatation. Tout ce qui agit sur les organes de l'urine peut produire cette maladie, comme le prouve le diabète arthritique. Il y a encore d'autres cas où les reins sont affectés par sympathie avec le reste du systême, & particulièrement avec les viscères; c'est pourquoi le diabète affecte fréquemment les cachectiques.

Le diabète peut survenir dans les cas où les secrétions des reins sont augmentées, parce que l'action des vaisseaux est plus forte, & qu'il y a en même temps un spasme qui affecte les conduits excrétoires; c'est ce qui arrive dans le diabète hystérique, où il sort une quantité extraordinaire d'urines claires & limpides, tandis que les parties salines sont retenues. Dans ce cas la secrétion augmentée de l'urine paroît dépendre d'irritation & d'un stimulus appliqué aux reins: on observe fréquemment la même chose dans l'hypochondriasis & la dyspepsie, où les mouvemens spasmodiques se communiquent plus ou moins aux reins: ainsi on a vu des personnes en même temps sujettes à la mélancolie, à la dyspepsie & au diabète: Charles Whytt étoit dans ce cas.

L'augmentation extraordinaire des urines peut aussi dépendre de ce que l'absorption qui se fait par les vaisseaux inhalans de la peau, est beaucoup plus considérable que de coutume. Keil rapporte que le poids du corps fut fort augmenté chez un homme qui n'avoit rien pris. Comme dans le diabète la quantité d'urine excède celle des boissons, & surpasse même quelquefois le poids du corps, il faut nécessairement, pour expliquer ce phénomène, admettre une matière qui pénètre la peau; car les dernières expériences ont prouvé que les poumons n'y avoient aucune part, & l'on ne doute pas que la transpiration supprimée se porte vers les urines. Il y a lieu de croire que dans bien des cas les exhalaisons de la peau ne sont pas supprimées, mais réabsorbées aussi-tôt qu'exhalées: néanmoins il y a des diabètes que l'on ne peut expliquer qu'en admettant la suppression de la transpiration; alors la peau est froide & sèche. Ces espèces de diabète sont plus fréquens dans les climats froids, & se guérissent souvent en allant dans les pays chauds; le flux d'urine est dans ces cas plus grand la nuit que le jour, ce qui prouve que l'état de la peau y influe beaucoup.

1509. Le diabète vient communément lentement, & d'une manière presque imperceptible, sans avoir été précédé d'aucun dérangement. Il parvient souvent à un degré considérable, & se soutient long-temps sans être accompagné d'aucun désordre évident de quelque partie du systême. La soif extrême qui l'accompagne toujours, & l'appétit dévorant qui survient fréquemment, sont souvent les seuls symptomes remarquables (a); lorsque la maladie continue, le corps tombe souvent dans un état de maigreur extrême, & il domine en même temps une grande foiblesse. Le pouls est communément fréquent, & le plus souvent il y a une fièvre sourde. Lorsque la maladie est mortelle, elle se termine généralement par une fièvre qui ressemble, par plusieurs de ses symptomes, sur-tout par l'émaciation & la foiblesse, à la fièvre étique.

1510. La cause prochaine du diabète n'est pas encore bien connue. Il paroît qu'il a quelquefois été joint aux calculs des reins (b); & il est possible qu'une cause irritante, en agissant sur ces parties, augmente la secrétion de l'urine. Peut-être même cela arrive-t-il souvent; mais il n'est pas aisé d'expliquer comment cette irritation produit le changement singulier que l'on observe dans l'urine. Il est certain que fréquemment des calculs séjournent long-temps dans les voies urinaires, sans produire d'aucune manière le diabète.

Quelques médecins ont supposé que cette maladie venoit d'un relâchement des vaisseaux secrétoires des reins (c); en effet, par l'ouverture des cadavres de ceux qui sont

(a) Les malades se plaignent aussi de ressentir une chaleur brûlante dans les viscères; ce qui peut venir de ce que les parties les plus fluides se portent vers la vessie, tandis que les plus âcres restent dans la masse du sang & se jettent sur différens viscères; peut-être même y a-t-il une acrimonie générale.

(b) C'est ce qui est arrivé à Bartholin même. Quelques médecins croient que les diurétiques peuvent produire le diabète; mais nous n'en avons guère d'assez efficaces pour exciter un pareil écoulement. Communément ils opèrent lentement, & l'irritation qu'ils occasionnent est facilement dissipée; ils ne pourroient en conséquence produire cet effet que donnés à très-grande dose ou long-temps continués, à moins qu'ils ne fussent de nature à agir comme Storcke le rapporte du colchique, qui fit rendre douze livres d'urine en un jour; mais peu de personnes ajouteront foi à ce fait.

(c) Quand les humeurs ont été long-temps déterminées vers les

morts de diabète, on a trouvé les reins dans un état de flaccidité considérable. Mais il est probable que cela doit être regardé plutôt comme l'effet que comme la cause de la maladie.

Les alimens solides même augmentent la quantité de l'urine, en même temps que celle de la matière saccarine dont j'ai parlé plus haut; d'où je conclus qu'aucune affection locale des reins ne contribue à produire cette maladie, & qu'il faut plutôt l'attribuer à quelque vice dans l'assimilation des fluides.

1511. L'on a cru aussi que le diabète étoit dû à un certain état de la bile (*a*); il est vrai qu'on l'a quelquefois observé chez des personnes affectées de maladies du foie: mais ces exemples sont rares; & le diabète se manifeste fréquemment sans aucune affection de ce viscère. Sur vingt malades de ce genre que j'ai vus, il n'y en avoit pas un qui eût aucune apparence d'affection au foie.

L'explication que l'on a donnée sur la nature & la manière d'agir de la bile, relativement à la production du diabète, est très-hypothétique & ne satisfait nullement.

1512. Il est probable, comme je l'ai déjà dit, que le plus souvent la cause prochaine de cette maladie est un vice des puissances assimilatrices, ou de celles qui convertissent

reins, les passages éprouvent une dilatation considérable capable d'augmenter l'action des vaisseaux absorbans de toute la surface du corps, au point de rendre la maladie incurable.

(*a*) Mead est l'auteur de cette idée; mais rien ne peut enlever l'eau à la bile, que certaines matières salines, qui ont un goût acide & non douceâtre; d'ailleurs, la couleur de l'urine est entièrement différente de celle de la bile: Mead a imaginé cette cause du diabète, parce que cette maladie est souvent accompagnée du squirrhe du foie & de cachexie: en admettant que la dernière est un commencement d'anasarque occasionné par le relâchement des vaisseaux exhalans, il est aisé de concevoir que le même relâchement peut arriver aux vaisseaux exhalans des reins. L'on sait que les fièvres intermittentes peuvent causer la cachexie; on dit qu'elles produisent aussi le diabète: dans l'un & l'autre cas, leur action est la même & leurs effets sont analogues.

Quoique dans le diabète les parties aqueuses du sang soient augmentées, on ne peut néanmoins attribuer cet effet à la dissolution de ce fluide: car si cela étoit, la vie ne pourroit subsister long-temps, & le diabète est une maladie de plusieurs années; on l'observe, il est vrai, quelquefois dans les fièvres colliquatives & dans le scorbut, mais jamais il n'y parvient à un degré considérable, ou bien la mort survient promptement.

les matières alimentaires en vrais fluides animaux. J'ai donné autrefois cette idée au docteur Dobson, qui l'a suivie & publiée (*a*); mais je suis obligé d'avouer que cette théorie est embarrassée de quelques difficultés qu'il ne m'est pas possible pour le présent de résoudre parfaitement.

1513. La cause prochaine du diabète étant si peu connue ou si peu certaine, il ne m'est pas possible de proposer aucune méthode rationnelle pour la guérir: je pense, d'après le témoignage de plusieurs auteurs, qu'on y est rarement parvenu; & il me paroît fort douteux que les guérisons que l'on a observées puissent s'attribuer aux différens remèdes que l'on a adoptés pour cet effet. Aucun des malades que j'ai vus, ni de ceux dont j'ai eu connoissance en Ecosse, n'a été guéri. Cependant j'en ai vu un assez grand nombre, & chez la plupart on a employé avec le plus grand soin les remèdes recommandés par les auteurs (*b*); c'est pourquoi je ne puis entrer dans aucun détail utile sur ces remèdes;

(*a*) Voyez les *Observations des médecins de Londres*, *vol. V*, *art. 27*.

(*b*) Les indications curatives que l'on a proposées jusqu'ici, sont relatives aux différentes théories que l'on a admises. Ainsi, les uns ont prétendu que le diabète étoit dû à un état de dissolution du sang, d'autres à une dilatation extraordinaire des conduits excrétoires des reins, & quelques-uns à l'obstruction du foie: comme aucune de ces hypothèses n'est prouvée, on ne peut guère compter sur les remèdes que l'on a tentés d'après la théorie.

On a regardé les astringens comme spécifiques: on a cru qu'ils pouvoient se porter plus facilement aux reins qu'à toute autre partie sans perdre de leurs vertus; on a particulièrement recommandé les sels, tels que l'alun & le vitriol. On dit avoir éprouvé de bons effets du petit-lait aluminé, des eaux vitrioliques, des eaux calcaires, & particulièrement de l'eau de chaux; mais avant que de mettre en usage les astringens, il est bon de prescrire les diaphorétiques, pour déterminer les humeurs vers la surface, surtout s'il y a augmentation d'absorption, & si la maladie est l'effet du froid. Dans ce dernier cas, le changement de climat, les bains chauds, l'exercice, sur-tout celui de la voiture, sont les remèdes les plus convenables.

Comme la maladie est souvent l'effet de la foiblesse de la puissance assimilatrice, les alimens nourrissans & faciles à digérer doivent être avantageux dans tous les cas; c'est pour cette raison que le quinquina & les martiaux paroissent quelquefois avoir réussi dans le diabète.

Il est inutile d'ajouter que quand le diabète dépend de la goutte, de l'affection hystérique, ou de cachexie, il faut s'occuper de guérir la maladie primitive.

& comme il est vraisemblable que cette maladie, ainsi que les différens symptomes que l'on pourra y reconnoître par la suite, seront le sujet d'une recherche suivie, je m'abstiens d'en dire davantage présentement, & je pense qu'il est prudent de suspendre mon jugement, jusqu'à ce que j'aie un nombre suffisant d'observations & d'expériences pour pouvoir le donner d'une manière plus précise.

CHAPITRE XIII.

De l'Hystérie, ou de l'affection hystérique.

1514. On a attribué un si grand nombre de symptomes variés à la maladie qui porte ce nom, qu'il est extrêmement difficile de la définir ou de lui assigner un caractère général. Néanmoins, comme il est bon, dans tous les cas, de tenter une idée générique, j'ai choisi le type le plus commun, & le concours des symptomes qui distinguent particulièrement cette maladie, pour en former le caractère (*a*) que j'ai admis dans ma nosologie méthodique,

(*a*) L'hystérie se connoît au murmure du ventre; les malades sentent comme une boule qui roule dans l'abdomen, & monte dans l'estomac & le gosier où elle produit un étranglement; il y a des convulsions; les urines sont limpides & en grande quantité; l'esprit varie & change involontairement. N. C. GENRE LXIII.

Tout le monde sait, dit M. Cullen, combien il est difficile de distinguer toujours avec exactitude la dyspepsie, l'hypochondrie & l'hystérie. Il ajoute qu'il a cru avoir indiqué suffisamment la différence qui existe réellement entre ces genres; & il laisse aux autres médecins à déterminer s'il a réussi on non: persuadé que les maladies qui ont de l'affinité entre elles peuvent facilement se trouver réunies, il convient qu'il est quelquefois très-difficile de distinguer, à l'aide des caractères nosologiques, quelle est la maladie primitive; mais il espère que nos descendans pourront peut-être parvenir à jetter plus de jour sur cette matière.

Il n'est pas possible de déterminer en quoi consistent les différentes espèces d'hystéries idiopathiques, & M. Cullen pense que l'on ne doit regarder que comme des variétés les espèces dont Sauvages donne l'énumération, en ce qu'elles ne different qu'en raison de leurs causes éloignées: ces variétés sont,

1°. L'hystérie chlorotique, qui dépend de la retention des règles, & est réunie aux signes de pléthore.

2°. L'hystérie produite par la ménorrhagie sanglante, ou les

& que je vais tâcher d'éclaircir ici, en donnant une histoire plus complète des phénomènes que présente l'affection hystérique.

1515. Cette maladie vient par paroxisme ou par accès. Ces accès commencent communément par une douleur & un sentiment de plénitude qui se fait sentir au côté gauche du ventre (*a*). Une boule semble se mouvoir dans cet endroit avec une espèce de bourdonnement, se porter delà dans les autres parties du bas-ventre, y faire en quelque sorte différentes circonvolutions, & se porter dans l'estomac, d'où elle s'élève très-sensiblement jusqu'à la gorge, où elle reste quelque temps, & produit, en comprimant le larynx, un sentiment de suffocation. Lorsque le mal est parvenu à ce point, la malade tombe dans un état de stupeur & d'insensibilité, & son corps est en même temps agité de différentes convulsions. Le tronc est tortillé de côté & d'autre, & les extrémités sont diversement agitées; communément il y a un mouvement convulsif d'un bras & d'une main, dans lequel la malade se frappe très-violemment la poitrine, le poing fermé & à coups redoublés. Pendant cet état, qui dure quelque temps, les mouvemens convulsifs tantôt se modèrent & tantôt se renouvellent:

accouchemens difficiles; par les maladies aiguës, les saignées & les purgatifs réitérés.

3°. L'hystérie qui succède aux fleurs blanches, ou à la ménorrhagie séreuse.

4°. L'hystérie produite par l'obstruction des viscères.

5°. L'hystérie stomachique entretenue par un vice de l'estomac.

6°. L'hystérie libidineuse, qui s'observe chez les femmes qui ont beaucoup de tempérament & qui sont obligées de vivre dans la continence.

M. Cullen remarque que Sauvages paroît, dans l'énumération qu'il a faite des espèces d'hystérie, avoir suivi M. Raulin, qui s'est étayé d'une théorie subtile & fausse plutôt que de l'expérience. M. Sauvages paroît aussi, continue notre auteur, ne pas avoir mis au nombre des espèces d'affection hystérique, une espece qui est très-bien caractérisée & qui est fort fréquente; savoir, celle qui affecte les femmes adultes, qui font bonne chère, qui sont sanguines, pléthoriques, robustes, & exemptes de toute autre maladie, chez lesquelles l'hystéricisme est souvent produit par l'affection seule de l'ame.

L'hystérie vermineuse, & l'hystérie fébrile sont évidemment symptomatiques.

(*a*) Il y a une espèce de gonflement dans cet endroit qui paroît résider dans la grande courbure du colon.

mais lorsqu'ils cessent, la malade reste dans un état de stupeur & de sommeil apparent. Elle reprend ensuite l'usage de ses sens & se meut plus ou moins promptement, mais fréquemment avec des sanglots & des soupirs réitérés, joints à une espèce de murmure dans le ventre, & elle ne conserve généralement aucun souvenir de tout ce qui lui est arrivé pendant l'accès.

1516. Tel est le type le plus commun de ce que l'on appelle *accès hystérique*; mais ces paroxismes varient considérablement chez les différentes malades, & même chez la même personne en différens temps. Ils diffèrent par le nombre plus ou moins grand des symptomes dont j'ai parlé plus haut, par leur degré de violence, & par la durée de l'accès.

Il y a quelquefois avant l'accès un flux subit & fort abondant d'une urine limpide. Lorsque l'accès survient, l'estomac est quelquefois affecté de vomissement, les poumons sont affectés d'une difficulté considérable de respirer, & le cœur de palpitations. Pendant l'accès tout le bas-ventre, & particulièrement le nombril, se retirent fortement en dedans (*a*); il y a quelquefois une constriction si forte du sphincter de l'anus, que l'on ne peut y introduire la plus petite canule, & en même temps les urines sont totalement supprimées. Ces accès reparoissent facilement de temps en temps; & pendant les intervalles, les malades sont sujettes à des mouvemens involontaires: elles rient & crient par accès, & elles passent subitement de l'un à l'autre état; leur imagination est quelquefois déréglée, & il survient aussi un certain degré de délire.

(*a*) Quelquefois l'on ne peut appercevoir les mouvemens du bas-ventre que quand la boule s'élève vers le gosier, & il succède, plus ou moins promptement, aux symptomes qu'elle produit, une convulsion qui s'étend très-loin, & occasionne le tetanos, l'opisthotonos, des convulsions partielles, & imite l'épilepsie; il y a aussi en particulier un mouvement convulsif qui vient de quelque degré de sentiment vif, c'est-à-dire, que les malades s'imaginent qu'on leur comprime la poitrine avec les mains. Ces symptomes sont communément accompagnés de mouvemens spasmodiques des autres viscères, tels que du diabète, de la constriction ou du relâchement du sphincter de la vessie; de-là il arrive que les urines sont tantôt supprimées & que d'autres fois elles coulent involontairement. Il y a des cas où les accès paroissent tout-à-coup & les malades sont soulagées sur-le-champ, tandis que dans d'autres cas les paroxysmes sont souvent réitérés.

1517. On a cru que ces affections étoient particulières aux femmes : en effet, c'est chez elles qu'on les observe le plus communément ; néanmoins elles attaquent aussi les hommes, mais rarement, & je ne les ai jamais vues aussi bien marquées chez eux.

Chez les femmes, la passion hystérique se manifeste particulièrement depuis l'âge de puberté jusqu'à trente-cinq ans ; il est rare qu'elle vienne avant ou après l'une de ces deux époques (*a*).

Dans tous les âges, le temps de l'écoulement périodique des règles est celui où cette maladie paroît le plus facilement (*b*).

Elle affecte spécialement les femmes extraordinairement sanguines & pléthoriques, & souvent celles qui sont d'une constitution mâle & fort robuste.

Les femmes stériles y sont plus sujettes que celles qui sont fécondes ; c'est pourquoi elle attaque fréquemment les jeunes veuves.

On l'observe sur-tout chez celles qui sont sujettes à la nymphomanie (*c*) ; & les nosologistes ont assez bien désigné l'une des variétés de cette maladie sous le titre d'*hysteria libidinosa*.

Les accès d'hystéricisme sont facilement excités chez les personnes qui y sont sujettes par les passions de l'ame, & par toute émotion vive, sur-tout par celles qui sont l'effet de la surprise.

Les mêmes personnes acquièrent souvent un tel degré de sensibilité, que toute impression inattendue les affecte vivement.

1518. Cette histoire prouve qu'il y a un concours de

(*a*) On a vu quelquefois les symptomes de l'affection hystérique réunis à la danse de saint Guy, chez des filles qui n'avoient pas encore atteint l'âge de puberté.

(*b*) La cause la plus légère donne fréquemment lieu aux accès d'hystéricisme vers ce temps.

(*c*) Cette maladie est fréquemment liée avec l'appétit vénérien : souvent même elle n'est qu'un excès de salacité ; car il n'est pas rare que l'accès se dissipe par l'évacuation d'une certaine humidité hors du vagin, & l'on a quelquefois terminé l'accès en excitant cette secrétion : ce qui prouve que les femmes sont alors dans un orgasme vénérien. Sauvages parle d'une femme chez qui *clitoridis titillationa barbitonsore impudico instituta paroxysmum solvebat*. Astruc dit que le paroxysme se termine souvent par la sortie d'une matière grisâtre & blanche.

symptomes & de circonstances qui indiquent réellement une maladie très-particulière, que l'on peut, je pense, distinguer de toutes les autres. Il me semble que les médecins ont eu grand tort de la confondre avec quelques autres maladies, & particulièrement avec l'affection hypochondriaque (*a*) : ces deux maladies peuvent avoir quelques symptomes communs, mais le plus souvent elles sont fort différentes.

Ces deux maladies sont accompagnées d'affections spasmodiques ; mais ces dernières ne sont ni aussi fréquentes, ni aussi violentes dans l'hypochondrie que dans l'hystérie.

Les personnes sujettes à l'hystéricisme, sont quelquefois en même temps affectées de dyspepsie ; mais souvent elles en sont entièrement exemptes : ce qui, je crois, n'arrive jamais à celles qui sont attaquées d'hypochondrie.

Ces diverses circonstances établissent une difference entre ces deux maladies : mais on les distingue encore plus certainement par la nature du tempérament qu'elles attaquent, & par le temps de la vie dans lequel elles se manifestent accompagnées des signes qui les caractérisent plus particulièrement.

On suppose généralement que ces deux maladies différent uniquement en raison de la différence des sexes chez lesquels elles se manifestent ; mais l'on se trompe : l'hystéricisme, il est vrai, attaque le plus communément les femmes ; mais les hommes n'en sont pas absolument exempts, comme je l'ai observé plus haut ; l'on voit de même très-commu-

(*a*) L'on voit avec peine qu'un observateur aussi exact que Sydenham, a confondu ces deux maladies. Elles ont de commun entre elles une imagination déréglée, ou un faux ton de l'esprit, un certain degré d'accablement ou de timidité ; & elles sont plus ou moins combinées avec la dyspepsie ; mais cela ne suffit pas pour n'en faire qu'une maladie : elles différent essentiellement par le sexe, & encore plus par le tempérament. La véritable hystérie n'a communément lieu que chez les femmes sanguines & robustes ; l'hypochondrie au contraire s'observe chez les tempéramens mélancoliques. Ces maladies différent encore par l'âge où elles surviennent. L'hypochondrie n'est considérable que dans un âge avancé, & l'hystérie est plus commune depuis quinze ans jusqu'à vingt-cinq que passé ce temps ; il est même rare qu'elle dure jusqu'à trente-cinq ans. L'hystérie est quelquefois une conséquence de la pléthore & produit la dyspepsie, qui n'en est pas un symptome essentiel ; mais la dyspepsie est presque inséparable de l'hypochondrie. Il faut donc bien se garder de confondre ces deux maladies, parce qu'elles exigent un traitement différent.

nément des exemples d'affection hypochondriaque chez les femmes, quoique cette maladie soit plus fréquente chez les hommes.

1519. Je pense qu'il est évident, d'après toutes ces observations, que l'hystéricisme peut se distinguer très-facilement & très-convenablement de l'hypochondrie.

Il me semble aussi que c'est fort mal-à-propos que l'on a rapporté à l'une ou l'autre de ces deux maladies, presque tous les différens degrés de mouvemens irréguliers du systême nerveux; chacune est caractérisée par un tempérament particulier, & par certains symptomes qui l'accompagnent communément: néanmoins quelques-uns de ces symptomes, & plusieurs de ceux que l'on désigne communément sous le nom de nerveux, peuvent, par diverses causes, se manifester dans des tempéramens différens de celui qui est particulier à l'affection hystérique ou hypochondriaque, & ne pas se trouver réunis aux symptomes qui caractérisent l'une ou l'autre maladie; de manière que les dénominations d'*hystériques* & d'*hypochondriaques* que l'on applique à ces symptomes, sont très-peu exactes. Je ne peux pas encore décider sous quel autre point de vue ces symptomes doivent être considérés; mais j'observerai que le nom de maladies nerveuses est trop vague & trop indéfini, pour pouvoir en faire une application utile.

1520. Je viens de tenter de distinguer la passion hystérique de toute autre maladie; je vais tâcher maintenant d'en exposer la pathologie particulière. Il me paroît évident, en premier lieu, que ses paroxysmes commencent par une affection spasmodique & convulsive du canal alimentaire, qui de là se communique au cerveau, & à une grande partie du systême nerveux. La maladie paroît commencer par le canal alimentaire; cependant les paroxysmes ont si souvent une telle connexion avec le flux menstruel, & avec les maladies qui dépendent de l'état des parties de la génération, que c'est avec raison que les médecins ont de tout temps considéré l'hystéricisme comme une affection de l'utérus & des autres parties du systême de la génération.

1521. Néanmoins je suis obligé de m'arrêter ici. Je ne prétends pas expliquer de quelle manière la matrice, & particulièrement les ovaires, sont affectés dans cette maladie, ni comment l'affection de ces parties se communique avec des circonstances particulières au canal alimentaire; ou comment elle se porte de-là aux parties supérieures, &

affecte le cerveau au point de produire les convulsions particulières qui surviennent dans l'accès d'hystéricisme.

Mais quoique je ne puisse remonter jusqu'aux premières causes de cette maladie, ou en expliquer tous les phénomènes, j'espère être en état de tirer quelques conclusions générales sur la nature de la maladie, qui pourront servir à nous diriger dans le traitement.

1522. Ainsi, on doit voir, d'après la considération des causes prédisposantes & occasionnelles, que la cause prochaine consiste en grande partie dans une mobilité du système, qui dépend généralement de l'état de pléthore.

1523. Je ne puis déterminer d'une manière positive si cette maladie peut être quelquefois produite par la mobilité du système indépendamment d'aucun état de pléthore générale; mais dans plusieurs cas, lorsque la maladie a duré quelque temps, il est évident qu'il survient une sensibilité, & par conséquent une mobilité (*a*), qui souvent se manifestent lorsqu'on ne peut supposer qu'il subsiste une pléthore générale, ou qu'il soit survenu une turgescence accidentelle: cependant nous avons prouvé plus haut, que la distension des vaisseaux du cerveau paroît produire l'épilepsie, & la turgescence du sang dans les vaisseaux du poumon occasionner l'asthme: en conséquence on peut, par analogie, supposer que la turgescence du sang dans l'uterus ou dans d'autres parties du système de la génération, produit les mouvemens spasmodiques & convulsifs que l'on remarque dans l'hystéricisme. Il est en même temps évident que cette affection des parties de la génération doit particulièrement survenir chez les personnes d'une constitution pléthorique; & toutes les circonstances rapportées dans l'histoire de cette maladie servent à confirmer cette opinion sur sa cause prochaine.

1524. D'après la manière dont je viens de considérer cet

(*a*) Lorsque l'hystérie dépend d'une mobilité occasionnée par un état particulier de foiblesse ou de délicatesse, les accès ne sont jamais si bien formés que dans les tempéramens sanguins & robustes, quoiqu'ils soient excités plus facilement. Dans cet état de foiblesse, la dyspepsie & l'abattement de l'esprit sont plus remarquables, & alors l'on est indécis si la maladie doit se rapporter à l'affection hystérique ou à l'hypochondrie; mais les causes occasionnelles, l'état des menstrues, le sexe & le tempérament peuvent aider à déterminer quelle est la maladie primitive.

objet, il est aisé de voir l'analogie qu'il y a entre l'hystéricisme & l'épilepsie, & en conséquence de comprendre pourquoi je crois que les indications curatives sont les mêmes dans les deux maladies.

Les indications (a), ainsi que les différens moyens de les

(a) Ces indications consistent à, 1°. éviter les causes occasionnelles, 2°. dissiper la pléthore, 3°. détruire la mobilité du systême par d'autres moyens, lorsqu'il n'y a pas de pléthore.

1°. Les causes occasionnelles sont les passions de l'ame, les sensations & les odeurs désagréables, certains alimens, & enfin tout ce qui peut être suivi d'une fatigue soudaine, comme l'exercice violent, la danse. Ces causes agissent plus promptement quand elles se trouvent réunies à la chaleur du soleil, aux chambres chaudes ou aux bains chauds; il est essentiel de les éviter pendant l'intervalle des accès, afin d'en empêcher le retour. Mais il y en a plusieurs dont nous ne sommes pas les maîtres: par exemple, nous ne pouvons empêcher les idées lascives, ni persuader de fuir l'indolence, ou de vivre d'une manière régulière: nous n'avons pas toujours des remèdes contre la stérilité ou contre la virginité.

2°. Les moyens de dissiper la pléthore sont suffisamment connus. Cependant il y a une erreur à rectifier dans la pratique ordinaire. Comme l'affection hystérique est souvent combinée avec la dyspepsie, on recommande communément la diète animale & l'abstinence des végétaux: néanmoins il paroît prouvé qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour dissiper la pléthore & la mobilité du systême que la diète végétale & la saignée, & la nourriture animale produit toujours un effet contraire; dans les cas même de mobilité qui viennent de délicatesse & de foiblesse, la frugalité est nécessaire, parce que la maladie est incommodée du moindre degré de pléthore & de toute cause capable de la produire. La diète végétale modérée est, par conséquent, essentielle toutes les fois qu'il n'y a pas de dyspepsie.

La saignée soulage pendant l'accès; elle diminue la suffocation & les symptomes terribles d'asthme. Elle est très-utile dans les premières attaques, sur-tout si la malade est pléthorique; mais si elle est foible, ou si la maladie est ancienne, la saignée peut nuire ou au moins ne produire aucun effet.

Dans l'hystéricisme, de même que dans l'asthme, il est utile de tenir le ventre libre & de donner des lavemens quand on le peut; car quelquefois cela n'est pas possible, à cause de la constriction du sphincter de l'anus.

Il faut tenter de guérir la stupeur par les stimulans, & le spasme par les odeurs fétides; mais cette pratique est très-douteuse, quelquefois même nuisible dans le cas de pléthore, à cause de la qualité stimulante de ces médicamens. La même odeur qui a déterminé l'accès peut souvent l'arrêter. Si elle a agi en produisant l'atonie, elle peut la dissiper en agissant comme sédative.

3°. Lorsque la mobilité dépend d'autres causes que de la pléthore, telles que de la foiblesse, il faut prescrire les bains froids &

remplir, se ressemblent tellement dans l'hystéricisme & dans l'épilepsie, que l'on peut, à l'égard du choix & de l'usage des remèdes, appliquer à l'hystéricisme avec la plus grande justesse, les observations & les règles de conduite que j'ai données plus haut en parlant de l'épilepsie, & qu'il est en conséquence inutile de répéter ici.

CHAPITRE XIV.

De la Rage, ou de l'Hydrophobie (*a*).

1525. CETTE maladie se trouve si exactement & si complètement décrite dans des livres qui sont entre les mains de tout le monde, qu'il m'est entièrement inutile d'en donner ici l'histoire; je ne puis rien dire sur sa pathologie, qui me paroisse satisfaisant, ou que je puisse espérer prouver être tel aux autres. J'observerai, relativement à la curation, que rien ne démontre plus évidemment combien l'expérience est sujette à induire en erreur. Depuis

l'exercice à l'air frais, qui est le plus puissant de tous les remèdes.

On peut donner les antispasmodiques & les toniques; mais les premiers ne peuvent pas être mis souvent en usage aux approches de l'accès, parce qu'étant souvent réitérés ils perdent leurs vertus, & ils réussissent rarement dans les cas de pléthore.

Les toniques sont dangereux quand il y a pléthore. Ils semblent convenir particulièrement quand la maladie est périodique; mais ils peuvent nuire quand on en continue long-temps l'usage.

Les toniques minéraux sont beaucoup plus puissans & plus permanens dans leurs effets que les toniques végétaux.

(*a*) Le caractère de l'hydrophobie consiste dans une convulsion douloureuse du pharynx qui survient communément à la suite de la morsure d'un animal enragé, & produit le dégoût & l'horreur de la boisson. N. C. GENRE LXIV.

On admet communément deux espèces d'hydrophobie, l'une *furieuse*, l'autre *simple*.

I. L'hydrophobie *furieuse* est produite par la morsure d'un animal enragé & accompagnée d'envie de mordre.

Cette espèce est l'hydrophobie vulgaire.

II. La seconde espèce est l'hydrophobie simple, qui n'est pas accompagnée de fureur ou de desir de mordre.

On regarde comme une variété de cette espèce la rage spontanée.

les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, on a recommandé un grand nombre de remèdes pour prévenir & guérir cette maladie, sous la sanction d'une prétendue expérience; plusieurs même ont conservé quelque temps leur crédit; mais il a été en général détruit entièrement, dans des temps postérieurs, par des raisons également fondées sur l'expérience; & la plupart des remèdes que l'on a recommandés autrefois, sont aujourd'hui entièrement négligés (*a*).

(*a*) Il est certain que malgré les tentatives réitérées de quantité de médecins célèbres, nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'on l'étoit du temps de Gallien & de Thémison.

Le peu de progrès de l'art relativement à la curation de cette maladie, est dû à ce qu'on ne s'est pas assez attaché à connoître ses symptomes pathognomoniques.

La terreur qu'elle a de tout temps inspirée, a donné naissance à une infinité de préjugés relativement à la manière dont elle se propage & se manifeste; ainsi l'on a cru trop légèrement que la rage pouvoit se communiquer, 1°. par la salive seule de l'animal, sans morsure; 2°. par le contact des animaux enragés ou par leur chair donnée en aliment; 3°. par tous les animaux qui étoient furieux; 4°. l'on a pensé que l'aversion pour les liquides suffisoit pour constituer le caractère propre de la rage; 5°. l'on s'est persuadé que tous ceux qui avoient été mordus par un animal enragé devoient le devenir; 6°. l'on a souvent confondu les accidens de la rage avec ceux qui étoient l'effet de la terreur ou du déchirement des parties.

Cependant on ne peut plus douter aujourd'hui, 1°. que la salive des hydrophobes n'est pas contagieuse; plusieurs en ont reçu impunément sur le visage & même dans la bouche; Vaughan a vu un enfant hydrophobe qui étoit soigné par une femme qui recevoit continuellement son haleine & sa salive, & qui fut exempte de la maladie. On inocula même avec la salive de cet enfant un chien qui ne fut pas affecté de la rage. On a vu des chirurgiens se blesser en ouvrant des cadavres d'enragés, & n'éprouver aucun accident.

2°. L'on a non-seulement fréquemment ouvert sans aucun accident les cadavres de ceux qui étoient morts d'hydrophobie, on a même vécu impunément avec le lait & les chairs d'animaux morts enragés. Boerhaave, il est vrai, assure positivement le contraire; mais il n'en donne aucune preuve. Van-Swieten, son commentateur, s'appuie d'un exemple cité par Fernel, qui rapporte, sur un bruit populaire, que des chasseurs ayant tué un loup furieux, le préparèrent de différentes manières, & que parmi ceux qui en mangèrent, les uns périrent hydrophobes, & que les autres évitèrent la mort par les précautions qu'ils prirent. Cette histoire mériteroit d'être plus détaillée pour mériter quelque confiance. Surius raconte qu'un aubergiste ayant servi à ses hôtes la chair d'un porc enragé, dont ils mangèrent, ces derniers devinrent à l'instant

On en a proposé depuis peu quelques-uns de nouveaux, &

même hydrophobes & se déchirèrent mutuellement; mais cet auteur étoit un chartreux ignorant qui donnoit tête baissée dans les fables les plus absurdes; la manière même dont il rapporte ce fait, suffit pour le faire rejeter; car il est certain que la rage ne vient jamais subitement, & que ses premiers symptomes ne sont pas des accès de fureur. Bauhin cite un fait semblable d'après Lycostènes, qui étoit un littérateur de peu de jugement, qui se plaisoit à rassembler sans examen les histoires les plus singulières, comme le prouve l'édition qu'il a donnée du *Traité des prodiges de Julius Obsequens*. Des faits pareils rapportés par quelques médecins célèbres prouvent qu'ils ont trop facilement ajouté foi à des contes populaires dépourvus de fondement; on peut leur opposer des faits mieux constatés: ainsi il est prouvé d'après Gallien, que l'on a donné impunément à manger le foie des chiens morts de la rage, pour préserver de cette maladie ceux qui avoient été mordus. On a vu la chair de quelques animaux enragés être vendue publiquement, sans communiquer la maladie à qui que ce fût.

3°. Le chien affecté de la rage n'est pas furieux, mais triste, & refuse de boire & de manger; il n'obéit que difficilement à son maître, n'écoute personne, aime la solitude, a les yeux éteints, & la queue trainante, ses pas sont chancelans, il a l'air égaré; il n'approche personne & ne mord que ceux qui l'attaquent. Ces symptômes annoncent communément la rage; mais comme ils accompagnent aussi fréquemment d'autres maladies, on ne doit les regarder comme démonstratifs, que quand l'animal cesse entièrement d'obéir à la voix de son maître, que ses yeux sont menaçans & dans un mouvement continuel, qu'il ne reconnoit plus personne, qu'il paroît inquiet & comme s'il mâchoit quelque chose; bientôt sa gueule est remplie d'écume, il méconnoît sa demeure & fuit au loin; ses yeux sont fixes, les chiens fuient loin de lui, & il mord à tort & à travers tout ce qu'il rencontre; c'est alors que ses morsures sont les plus funestes: mais heureusement cet état ne dure pas long-temps, & l'animal périt au bout de peu de jours dans les convulsions.

Il est évident que tous les animaux furieux ne sont pas enragés; & communément l'on se presse trop de les tuer avant que de constater leur état: rien de plus commun, comme l'observe M. Baudot, que de voir des chiens qui ont perdu leur maître, se jeter avec fureur sur quelques personnes, lorsqu'ils ont été battus ou maltraités, sans néanmoins être enragés; on en voit de même, après s'être fatigués avec une chienne en chaleur, écumer, chanceler sur leurs jambes, & se coucher par terre; ils deviennent alors faciles à irriter & à mordre, sur-tout s'ils sont poursuivis; on voit aussi de jeunes chiens, dans le temps de la pousse des dents, être tourmentés d'envie de mordre, & blesser légèrement ceux qui les approchent. On tue fréquemment les animaux que l'on voit ainsi affectés, parce qu'on les croit enragés. Ce sont des erreurs de ce genre qui ont accrédité pendant quelque temps des remèdes sans action ou dangereux.

l'on a prétendu que leur efficacité étoit confirmée par

On ne doit pas regarder la fureur comme un symptome pathognomonique de la rage, même chez les hommes; car la plupart de ceux qui ont été mordus par des animaux enragés, & qui deviennent hydrophobes, périssent sans avoir les accès de fureur dont parlent quelques auteurs. Quoique ce fait soit constaté par plusieurs observations modernes, j'ai cru devoir ici en ajouter une dont j'ai été témoin il y a 20 à 21 ans; elle peut contribuer à jeter quelque jour sur l'histoire de cette maladie. Un homme d'un tempérament sanguin, assez fort & robuste, qui depuis long-temps jouissoit d'une bonne santé, fut mordu à la jambe, dans une maison bourgeoise, par un chien qui n'étoit pas en colère & qui n'avoit, suivant le rapport du malade, aucun symptome de la rage. Il fut conduit à l'hôpital de la Charité le surlendemain de sa blessure; les cinq premiers jours il n'éprouva qu'une douleur supportable aux environs de la plaie, & insensiblement il se plaignit de ressentir un grand feu par tout le corps. Le sixième jour les glandes salivaires parurent engorgées, le mouvement de la langue se faisoit avec douleur, & les muscles du col étoient roides & tendus, la mâchoire paroissoit comme démise. Alors l'on commença à craindre l'hydrophobie, à laquelle on n'avoit pas songé jusqu'à ce moment. Le lendemain la tension des muscles de la mâchoire devint plus considérable, & le malade ne pouvoit ouvrir la bouche sans être affecté de convulsions qui augmentoient sur-tout lorsqu'il vouloit boire, & aucun liquide ne pouvoit parvenir à la gorge sans causer les plus vives douleurs. Les muscles du bas-ventre paroissoient tendus comme des cordes; le pouls étoit égal, mais fort vif & un peu dur. La douleur, quoique répandue par tout le corps, étoit néanmoins plus considérable à la gorge que dans les autres parties. Ces symptomes subsistèrent à-peu-près au même degré pendant dix jours. Le malade paroissoit inquiet, extrêmement abattu, dormoit peu, n'avoit point d'appétit, étoit fort altéré, se plaignoit d'avoir l'intérieur de la gorge & la poitrine tout en feu; chaque fois qu'on tentoit de le faire boire il étoit attaqué tout-à-coup de convulsions terribles, quoiqu'on lui présentât le liquide dans un biberon, afin qu'il ne pût pas l'appercevoir; le dix-septième jour de la maladie, les mâchoires étoient tellement serrées qu'il ne fut pas possible d'y introduire une goutte de liquide: néanmoins le lendemain les muscles du col & de la mâchoire se relâchèrent au point qu'il put boire une assez grande quantité de liquide, quoique peu à chaque fois & toujours avec des convulsions. La tension des muscles du bas-ventre étoit considérablement diminuée, on le crut mieux. La plaie étoit cicatrisée, mais un peu blafarde; la respiration étoit fort gênée, la mâchoire ne s'ouvroit que peu & difficilement, le sommeil ne revenoit pas, une sueur copieuse subsistoit depuis plusieurs jours; on la regardoit comme un signe favorable, & on espéroit la guérison, lorsque le malade périt le vingtième jour après la morsure.

On fit le lendemain l'ouverture du cadavre; il n'exhaloit pas une odeur extraordinairement putride, comme on dit que cela arrive à la suite de l'hydrophobie; les muscles du bas-ventre, les viscères

l'expérience; mais il reste beaucoup de doutes à cet égard.

contenus dans l'abdomen & la poitrine, les muscles qui servent à la déglutition, l'œsophage & la trachée-artère, parurent être dans leur état naturel.

Le malade a été saigné en arrivant à l'hôpital; mais comme on ne soupçonnoit pas la rage, sa plaie fut traitée comme une plaie ordinaire; dès que l'on s'apperçut de la difficulté de la déglutition, on le fit baigner pendant trois jours dans l'eau salée, trois ou quatre fois par jour; il y restoit une heure à chaque fois, & on lui faisoit prendre dans le bain de l'eau de Luce; mais il ne put supporter les bains, & l'eau de Luce augmentoit les convulsions & donnoit des mouvemens de fièvre. On fut en conséquence obligé de s'en tenir au petit lait & à la tisanne commune. Quand on s'apperçut du relâchement des muscles de la mâchoire & du bas-ventre, on réitéra la saignée, & on fit prendre quelques lavemens.

Le malade conserva son bon sens jusqu'au dernier moment; il répondoit très-bien à toutes les questions qu'on lui faisoit, & tentoit de boire tout ce qu'on lui offroit; l'air ne parut pas le suffoquer, comme cela arrive quelquefois dans cette maladie, & il ne témoigna aucun desir de mordre.

Cette observation prouve que l'hydrophobie dépend d'un venin subtil, qui, de même que le tetanos, affecte particulièrement le genre nerveux, produit une tension spasmodique des muscles qui servent à la déglutition & de ceux du bas-ventre; quand elle est portée à son plus haut degré, toutes les puissances qui entretiennent la vie & le mouvement sont affectées, les convulsions deviennent extrêmes, & il succède un état d'atonie qui précède la mort.

L'on voit encore, d'après cette observation, que le poison de la rage peut produire en peu de temps ses effets, quoique la maladie ne soit pas portée au plus haut degré chez l'animal qui a mordu.

4°. L'aversion pour les liquides ne suffit pas pour caractériser la rage, sur-tout si elle se trouve réunie à la fièvre; car il paroît constant, comme l'observe Vaughan, que la fièvre est un symptome étranger à la rage, & que quand il survient, on doit soupçonner une maladie inflammatoire. Ainsi l'inflammation du pharynx, de l'extrémité supérieure de l'œsophage, du larynx, de la trachée-artère, des poumons, de l'estomac, des intestins, & de tous les viscères du bas-ventre, a fréquemment produit l'horreur de l'eau; je l'ai vue durer pendant quatre jours, & être réunie à l'affection comateuse à la fin d'une petite vérole discrète chez un enfant de onze ans; il ne fut pas possible de lui faire avaler une goutte de liquide pendant tout ce temps, toutes les tentatives que l'on fit furent suivies de convulsions & d'une espèce d'hurlement; l'enfant a guéri par l'application des vésicatoires, & a dit qu'il ne se souvenoit de rien de ce qui lui étoit arrivé: la même chose est fréquemment arrivée dans les cas où la tête étoit vivement affectée, & dans les paroxysmes d'hystéricisme. C'est à tort que l'on a rapporté à la rage spontanée plusieurs exemples de cette nature; l'aversion pour la lumière & l'agitation de l'air, ne suffisent pas non plus pour caractériser

Quoique je ne puisse rien déterminer sur cet objet d'après

la rage, puisque ces symptomes s'observent fréquemment dans les maladies inflammatoires du cerveau : je ne connois pas en conséquence d'observation qui puisse constater réellement l'existence de la rage que l'on appelle spontanée, & je crois que les exemples que l'on en a donnés sont des symptomes d'autres maladies. Ainsi il arrive fréquemment dans la phrénésie, que le malade a non-seulement horreur de l'eau, mais que l'air même le suffoque, & il témoigne quelquefois l'envie de mordre. L'eau froide bue dans le temps où l'on étoit fort échauffé a produit quelquefois des symptomes de rage spontanée, qui étoit l'effet d'une inflammation locale. Enfin on ne doit pas regarder comme des symptomes propres à la rage, les signes d'inflammation que l'on a trouvés dans les cadavres de ceux qui étoient morts avec l'aversion de l'eau. Mead, Vaughan, & un grand nombre d'auteurs dignes de foi, n'ont rien observé de semblable chez ceux qui étoient morts hydrophobes à la suite des morsures d'animaux enragés ; les organes de la déglutition & tous les viscères du bas-ventre étoient dans l'état naturel.

Les exercices violens long-temps continués pendant les grandes chaleurs, les accès de colère, toutes les passions vives portées au plus haut degré, les paroxysmes épileptiques, la fièvre même, ont quelquefois tellement altéré la salive, que les morsures de ceux qui se trouvoient dans ces circonstances ont produit l'hydrophobie, quoique les malades n'eussent témoigné aucune horreur de l'eau.

L'œstre vénérien peut aussi dénaturer les liqueurs salivaires au point de leur donner le même degré de virulence que l'on observe dans la bave des animaux enragés : on en a vus qui, étant irrités dans le temps qu'ils étoient en rut, ont fait des morsures qui ont produit un priapisme hydrophobique, qui a été bientôt suivi de la mort de la personne mordue, & l'animal ne pas devenir enragé. Chez l'homme même les transports de l'amour ont produit certains symptomes d'hydrophobie, ou les ont développés chez ceux qui avoient été autrefois mordus par un animal enragé. On a vu aussi le satyriasis être suivi de l'hydrophobie, & le malade périr au bout de peu de jours. Mais ces symptomes ne sont pas rares dans les maladies de la tête, telles que l'épilepsie & la manie, & souvent ils sont accompagnés d'une sensibilité extrême de toutes les facultés. Le tremblement qu'on observe alors chez les malades auxquels on présente un liquide, est souvent l'effet des douleurs extraordinaires qu'ils éprouvent en avalant. Cette aversion des liquides semble même être une indication de la nature qu'il faut suivre : car on en a fréquemment vus que l'on a forcés de boire, périr sur-le-champ dans les convulsions.

5°. Il est constant par un grand nombre d'observations, qu'il n'y a en général qu'un très-petit nombre de ceux qui sont mordus par des animaux enragés qui deviennent hydrophobes. Ainsi sur vingt à trente personnes mordues par un chien enragé dont parle Vaughan, il n'y en eut qu'une à qui cette morsure fut funeste ; les autres se sont bien portées, quoique la plupart n'eussent employé aucun remède ; il y a quantité d'exemples de cette nature : on peut consulter sur cet

ma

ma propre expérience, je crois devoir exposer le jugement

objet les savantes recherches de M. Andry sur la rage. J'observerai que cette maladie paroît être en quelque sorte étrangère à l'homme: car je crois avec Plutarque, qu'elle ne s'est communiquée à l'espèce humaine que deux siècles après Aristote: il n'en est parlé ni dans Homère, ni dans Hippocrate; ceux qui ont prétendu le contraire, me semblent avoir mal interprété ces auteurs, comme j'ai tâché de le prouver dans ma note sur l'*aphor. 15 d'Hipp. Sect. VIII.* Il paroît même que la rage se gagne particulièrement lorsqu'on est épuisé par des excès quelconques.

6°. L'on a fréquemment vu des personnes qui avoient approché des hydrophobes, ou qui avoient été mordues par des animaux que l'on soupçonnoit l'être, se frapper tellement l'imagination, qu'elles ont eu des symptomes qui approchoient de ceux de la rage. C'est ce qui est arrivé au célèbre Themison, qui, ayant soigné assidument un de ses amis qui mourut de cette maladie, crut lui-même en être attaqué & s'être guéri; l'on ajoute même qu'ayant tenté plusieurs fois d'écrire sur ce sujet, il crut chaque fois être hydrophobe. On trouve dans les recherches de M. Andry, l'histoire d'un homme qui éprouva long-temps des symptomes affreux de ce genre, dont il ne fut délivré qu'au bout de quelques mois, en apprenant que le chien qui l'avoit mordu n'étoit pas attaqué de la rage. L'on doit en conséquence, dans tous les cas, toujours tenter de tranquilliser l'esprit du malade, car la frayeur seule peut produire l'horreur de l'eau. Je pense avec M. Roux, que l'observation célèbre d'une femme hystérique, que Nugent a cru avoir guérie de la rage, doit être mise au nombre de celles où l'on a confondu les effets d'une imagination vivement affectée, avec ceux de l'hydrophobie véritable; je me persuade qu'il en est de même de toutes les observations de ce genre, sur-tout lorsque je vois l'un de ceux qui ont écrit sur cette matière, & qui ont prétendu avoir guéri par l'usage du mercure, assurer qu'une femme avoit gagné la rage, pour avoir pompé avec sa bouche les restes de la bave qu'un chien avoit pu laisser sur sa jupe qu'il avoit déchirée. Il est démontré que cette bave ne communique pas la maladie, & on ne donne aucune preuve qui constate que le chien fût enragé. On dit que la malade resta dans la plus grande sécurité jusqu'au moment où elle fut attaquée; mais le délire dont elle fut affectée, prouve le contraire, puisqu'elle répétoit continuellement qu'elle voyoit bien qu'elle étoit enragée. Ce fait démontre uniquement que les effets des passions violentes ne se manifestent pas toujours tout-a-coup, & il seroit aisé de citer une infinité d'exemples de ce genre.

Je crois, pour l'intérêt de l'humanité, devoir encore ajouter que l'histoire du traitement fait à Senlis en 1780, que l'on cite comme une des plus intéressantes pour les détails exacts des symptomes & de la marche de l'hydrophobie, ne peut être d'aucun secours pour nous diriger dans le traitement ou même dans le diagnostic de cette maladie cruelle. Je soupçonne que l'on a trop légérement décidé qu'un chien qui suivoit son maître & obéissoit à ses ordres, étoit attaqué de la rage, parce qu'il avoit mordu ceux dont il avoit

été maltraité. Les malades dont on nous donne l'histoire me semblent n'avoir eu aucun des symptomes qui caractérisent la rage, & je crois que l'on a pris pour tels les effets de la terreur ou des remèdes que l'on a mis en usage: l'on convient que deux malades sont morts sans aucun symptome d'hydrophodie; trois autres ont eu avant de mourir, de l'aversion pour les liquides. Mais le premier étoit une femme de cinquante-cinq ans, d'un caractère sombre & triste, naturellement mélancolique, & asthmatique depuis long-temps, chez laquelle on a trouvé après la mort l'estomac enflammé, & les vaisseaux du cerveau engorgés; ce qui démontre qu'elle étoit attaquée d'une fièvre inflammatoire, qui a été aggravée, ainsi que l'asthme, par les frictions mercurielles que l'on a administrées pendant un mois, d'où a dû résulter une difficulté considérable d'avaler les liquides. Le second malade étoit un enfant également attaqué d'une fièvre inflammatoire, qui survint long-temps après la morsure, fut aggravée par les vers contenus dans l'estomac, & suivie d'une éruption miliaire, de convulsions & de délire. L'aversion pour la boisson, & le vomissement des matières noires & brunes qui précédèrent la mort, sont des symptomes communs aux maladies aiguës & qu'Hippocrate a regardés comme généralement funestes. Le troisième malade mort avec l'aversion de l'eau, étoit un homme naturellement triste, inquiet & mélancolique; qui fut tellement frappé de frayeur dès qu'il fut mordu, qu'il se regarda comme mort, ce qui a pu déterminer l'engorgement des vaisseaux du cerveau & l'inflammation de l'intestin ileum, dont l'on a trouvé des marques dans le cadavre après la mort. Ces affections suffisoient pour produire la difficulté d'avaler & l'aversion des liquides qui en est fréquemment la suite. D'ailleurs les frictions mercurielles seules pouvoient donner lieu à ces symptomes, puisqu'il n'est pas rare de les observer chez les personnes pléthoriques ou extrêmement affoiblies, que l'on soumet à ce traitement dans les maladies vénériennes. J'ai même eu occasion de voir un jeune homme attaqué de pulmonie, à qui un chirurgien voulut, sur un léger soupçon de vice vénérien, administrer les frictions; au bout de neuf jours la respiration fut très-gênée, le malade témoigna une aversion étonnante pour les liquides, & il survint un délire furieux dont il périt après avoir déchiré tout ce qu'il put saisir.

Un grand nombre d'observations prouvent que l'irritation locale peut suffire quelquefois pour produire des symptomes semblables à ceux de la rage: par exemple, des blessures faites avec un clou rouillé, introduit dans le doigt ou la main, ont quelquefois été suivies de convulsions, de l'aversion des liquides, & de la mort. On a même vu une morsure légère faite par un canard, occasionner des effets semblables.

Il est aisé de conclure de tout ce qui vient d'être dit, que le diagnostic de cette maladie est des plus difficiles, & que le crédit dont ont joui un grand nombre de remèdes, est fondé sur des erreurs du genre de celles dont je viens de faire l'énumération. Il n'est donc pas étonnant qu'entre ceux qui ont écrit sur cette maladie, il s'en trouve qui assurent avoir guéri ou préservé trois cents personnes de la rage; & d'autres même jusqu'à cinq cents, par l'usage du mercure,

que je puis être en état de porter sur le choix des remèdes que l'on recommande aujourd'hui (*a*).

1526. Premièrement, je suis très-persuadé que le moyen le plus certain de prévenir les suites de la morsure, est de couper ou de détruire d'une manière quelconque, la partie qui a été mordue (*b*). Tout le monde convient de ceci : mais les opinions sont partagées, en ce que quelques médecins pensent que ce moyen ne peut être efficace, que quand on y a recours très-peu de temps après la morsure, & le négligent lorsqu'ils ont manqué cette occasion : néanmoins on n'a fait aucune expérience capable de décider cette question : plusieurs raisons me portent à croire que ce poison ne se communique pas sur-le-champ à tout le système ; & que l'on peut en conséquence couper avec avantage la partie qui a été mordue, même plusieurs jours après la morsure.

1527. Notre expérience relativement aux différens remèdes qui sont aujourd'hui en usage, est trop incertaine pour pouvoir assurer qu'il n'y en a absolument aucun qui soit efficace ; mais je puis dire que, de tous les moyens de

pris intérieurement ou appliqué extérieurement : si cela étoit, on pourroit à juste titre regarder ce remède comme spécifique ; mais un grand nombre d'expériences prouvent qu'il s'en faut beaucoup qu'il jouisse de cette vertu.

(*a*) L'on a recommandé depuis peu le scarabé méloë, & la racine & les feuilles de belladone, qui avoient déjà été employés il y a plus d'un siècle. Mais le premier de ces remèdes n'arrête pas les progrès de la maladie, & produit intérieurement des effets aussi terribles que les cantharides. Le belladone affecte vivement la tête & n'est pas plus efficace. On ne doit pas compter davantage sur l'opium, le musc, le camphre, l'alkali volatil donnés à grande dose ; le vinaigre est peut-être préférable à tous ces remèdes.

(*b*) Dans le tetanos qui succède aux plaies, le moyen le plus sûr d'arrêter les progrès de la maladie, est de brûler profondément la cicatrice avec un fer chaud ; l'on a de toute antiquité employé avec succès le même remède contre la rage ; mais il paroît qu'il est absolument nécessaire d'agrandir en même temps la plaie & de faire des scarifications profondes. Dans le cas où l'on brûle la partie, le cautère actuel est préférable à tous les caustiques les plus vantés, parce qu'il produit une escharre, qui est suivie d'une suppuration très-longue ; & il est à craindre que plusieurs des caustiques que l'on a proposés, tels que le beurre d'antimoine ; le sublimé corrosif, les cantharides & autres, ne nuisent beaucoup en pénétrant dans les gros vaisseaux, & s'introduisant dans la masse du sang, sur-tout quand l'escharre est considérable : il paroît donc dangereux de saupoudrer les plaies avec la poudre de cantharides. On ne doit pas compter sur l'action de l'alkali volatil dans ce cas.

prévenir cette maladie, & de la guérir lorsqu'elle s'est manifestée, le mercure, administré à grande dose, & continué long-temps, est, à ce que je crois, de tous les remèdes que l'on a proposés jusqu'à ce jour, ou que l'on emploie communément, celui dont l'efficacité est le mieux soutenue par l'expérience (*a*).

(*a*) Des observations faites récemment avec beaucoup de soin, prouvent cependant que l'on doit peu compter sur le mercure; son usage ne paroît fondé que sur une théorie fausse. Il est toujours très-dangereux dans l'hydrophobie symptomatique, accompagnée de fièvre. L'on a même observé que les frictions mercurielles données trop tôt, trop fortes, ou trop multipliées, avoient produit des fièvres inflammatoires chez ceux qui avoient été mordus. M. Moreau, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, a observé qu'aucun des malades conduits à cet hôpital, & qui ont eu l'horreur de l'eau, n'a guéri par les frictions mercurielles; qu'elles ont au contraire aggravé le mal, & qu'ils sont tous péri en douze heures. Cette observation prouve fortement combien le mercure est un remède insuffisant pour la guérison de l'hydrophobie. Je pense que l'on ne doit pas plus y compter comme préservatif. C'est avec raison que M. Roux, chirurgien-major de l'hôpital-général de Dijon, s'est élevé vivement contre un préjugé presque généralement adopté par les médecins les plus célèbres, & qui peut être aussi funeste aux progrès de l'art: je crois avec lui que l'on doit regarder au moins comme suspectes toutes les guérisons que l'on prétend avoir été opérées par le mercure, & que l'on a souvent confondu les effets de ce remède avec les symptomes de la rage.

LIVRE IV.

Des Vesaniæ (a), *ou des dérangemens des fonctions intellectuelles.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Vesaniæ en général.

1528. SAUVAGES & Sagar, parmi les nosologistes, ont compris dans la classe des maladies qu'ils ont désignées sous le titre de VESANIÆ, deux ordres ; savoir, celui des *hallucinationes*, ou des fausses perceptions, & celui des *morositates*, ou des appétits & des passions désordonnés: Linnæus a de même renfermé dans sa classe des MENTALES, qui correspond à celle des *vesaniæ* de Sauvages, les deux ordres d'*imaginarii* & de *pathetici*, qui sont presque les mêmes que ceux des *hallucinationes* & des *morositates* de ce dernier. Néanmoins différentes considérations m'ont déterminé à rejeter ces divisions comme mauvaises ; c'est pourquoi j'ai établi une classe de *vesaniæ*, qui est presque la même que celle des *paranoiæ* de Vogel, en ce que j'en ai exclus les *hallucinationes* & les *morositates*, que j'ai rapportées aux *morbi locales*. M. Vogel a agi de même, en séparant des *paranoiæ* les fausses perceptions & les appétits désordonnés, qu'il a mis dans une autre classe, à laquelle il a donné le titre d'*hyperæstheses* (*b*).

(*a*) Les vesaniæ ou les folies sont des maladies où il n'y a ni pyrexie, ni affection comateuse, & qui consistent dans la lésion des fonctions intellectuelles de l'esprit ; ainsi M. Cullen exclut de cet ordre les lésions des sensations : & n'y comprend que les jugemens faux.

(*b*) Ce terme signifie toute espèce d'appétit désordonné, ou l'excès d'une sensation quelconque.

529. Plusieurs espèces de fausses perceptions & d'appetits désordonnés se trouvent, il est vrai, fréquemment combinées avec les maladies que je propose de considérer comme formant strictement la vesania ou le jugement faux; & quelquefois les fausses perceptions semblent être la base du faux jugement & le constituer presque entièrement; mais la plupart des maladies dont les nosologistes ont fait l'énumération sous le titre d'*hallucinationes*, étant des affections purement locales (*a*), & n'entraînant d'autre erreur de jugement que celle qui est relative à l'objet seul du sens ou de l'organe particulier qui est affecté, l'on doit nécessairement les séparer des maladies qui consistent dans une affection plus générale du jugement. Lors même que les fausses perceptions accompagnent constamment ou semblent produire la vesania, on doit encore ne les considérer que comme des symptomes de cette dernière, parce qu'elles sont produites par des causes internes, & que l'on peut présumer qu'elles tirent leur origine de la même cause que l'affection qui est plus générale.

Je juge de même des *morositates* ou des passions désordonnées, qui accompagnent la *vesania*; ces passions étant des conséquences du jugement faux, doivent être regardées comme l'effet des mêmes causes, & uniquement comme les symptomes d'une affection plus générale.

Il y a néanmoins un cas où les passions désordonnées semblent produire la vesania, ou une affection plus générale du jugement; ce qui peut nous déterminer à considérer alors la vesania comme un symptome d'appétit erroné; mais cela ne suffit pas pour nous autoriser à comprendre les passions désordonnées sous le titre générique de vesania ou de folies, considérées comme maladies primitives.

En conséquence il me paroît que, de quelque manière que l'on considère cet objet, on doit borner la classe des vesaniæ aux lésions de la faculté de juger.

Les maladies particulières que l'on doit ranger dans cette classe, peuvent se distinguer suivant qu'elles affectent ceux qui y sont sujets pendant le temps du sommeil ou pendant

(*a*) Par exemple, l'on a rangé le syrigmus ou le tintement d'oreilles, la boulimie & autres maladies semblables, parmi les *hallucinationes* & les *morositates*; cependant il est évident qu'elles sont des maladies locales qui ne consistent pas dans l'erreur du jugement, & qu'on ne peut rapporter aux vesaniæ.

celui de la veille. Les dernières, c'est-à-dire, celles qui se manifestent pendant la veille, peuvent encore se considérer sous deux points de vue différens, en ce qu'elles consistent, ou dans un jugement erroné que je désignerai sous le nom de *délire;* ou dans la foiblesse ou l'imperfection du jugement, que je nommerai *fatuité.* Je vais commencer par parler du délire.

1530. La perfection & la force du jugement varient extrêmement chez les différens individus; il est en conséquence convenable de déterminer ici d'une manière plus précise, quelle est l'erreur ou l'imperfection de la faculté de juger que l'on doit considérer comme morbifique & qui mérite les dénominations de délire & de fatuité. Pour remplir cet objet, je considérerai d'abord les erreurs morbifiques du jugement sous le terme générique de *délire*, dont on se sert communément pour désigner les différentes modifications des erreurs de cette nature.

1531. Comme notre jugement s'exerce particulièrement à distinguer & à juger les différens rapports des objets, je pense que l'on peut définir le délire, un jugement faux ou erroné de la part d'une personne qui veille, sur les rapports d'objets qui se rencontrent le plus fréquemment dans le cours de la vie, & sur lesquels tous les hommes portent le même jugement: le délire est évident, sur-tout quand ce jugement est fort différent de celui que la même personne avoit coutume de porter habituellement.

1532. De fausses perceptions des objets externes se réunissent fréquemment à cette erreur du jugement, sans qu'il existe aucun vice sensible dans les organes des sens, & ces fausses perceptions paroissent en conséquence dépendre d'une cause interne; c'est-à-dire, qu'un certain état du cerveau présente à l'imagination des objets qui n'existent pas réellement. Ces fausses perceptions doivent nécessairement produire le délire, ou un jugement faux, que l'on doit regarder comme maladie.

1533. Une autre circonstance qui accompagne communément le délire, est une association très-extraordinaire d'idées. Chez la plupart des hommes, les idées que conserve la mémoire relativement à la plupart des affaires de la vie commune, se réunissent de la même manière; ainsi, toute association extraordinaire de ces mêmes idées chez un individu, doit l'empêcher de porter, comme de coutume, son jugement sur les rapports qui forment la base la plus commune de

l'aſſociation des idées dans la mémoire ; en conſéquence cette aſſociation extraordinaire & communément précipitée d'idées, forme habituellement une partie du délire, & peut être conſidérée comme telle. On peut particulièrement la regarder comme une affection morbifique générale des organes intellectuels, en ce qu'elle conſiſte dans l'interruption ou l'altération des opérations ordinaires de la mémoire, qui eſt la baſe commune & néceſſaire pour l'exercice du jugement.

1534. Une troiſième circonſtance qui accompagne le délire, eſt une émotion ou une paſſion de l'ame, qui tantôt tient à un mouvement de colère, & d'autres fois de crainte; mais la perception ou le jugement, quelle qu'en ſoit la cauſe, n'ont aucun rapport avec cette cauſe, ſoit relativement à la manière dont le malade avoit coutume de juger autrefois, ſoit relativement à la manière ordinaire aux autres hommes en général.

1535. Le délire peut donc ſe définir en moins de mots, un faux jugement produit chez une perſonne éveillée par les perceptions de l'imagination, ou par un ſouvenir faux, & qui occaſionne communément des émotions qui n'ont pas de rapport avec l'objet qui y a donné lieu.

Ce délire eſt de deux eſpèces; il ſe trouve combiné avec la pyrexie & les affections comateuſes, ou il eſt entièrement exempt de cette combinaiſon. La dernière eſpèce, que j'appelle *folie*, eſt la ſeule dont je vais parler ici.

1536. On ſeroit peut-être fondé à regarder la folie comme un genre qui comprend beaucoup d'eſpèces différentes, dont chacune mérite notre attention ; mais avant de conſidérer les eſpèces en particulier, je penſe qu'il eſt convenable de tenter de rechercher quelle eſt la cauſe de la folie en général.

1537. J'admettrai d'abord comme une choſe démontrée ailleurs, que la connexion qui exiſte entre le corps pendant la vie, eſt telle que ces affections de l'eſprit doivent être conſidérées comme dépendantes d'un certain état du corps, quoique la maladie paroiſſe être particulièrement, & quelquefois uniquement, une affection de l'ame. Voyez *Halleri Prim. Lin. Phyſiolog.* §. 570 ; & *Boerhaave*, *Inſt. med.* §. 581, 696.

1538. En admettant cette propoſition, je dois encore ſuppoſer comme une choſe également démontrée ailleurs, que l'origine commune des nerfs eſt la partie de notre corps qui a une connexion plus immédiate avec l'eſprit, & qui par

conséquent est plus spécialement intéressée dans toutes les affections des fonctions intellectuelles: je désignerai dans ce qui va suivre cette origine commune des nerfs, sous la dénomination de cerveau.

1539. Néanmoins en adoptant cette dernière proposition, il se présente une très-grande difficulté à résoudre. Nous ne pouvons douter que les opérations de l'entendement dépendent toujours de certains mouvemens qui ont lieu dans le cerveau (voyez *Gaub.; Path. med.* §. 523), cependant ces mouvemens n'ont jamais été l'objet de nos sens, & nous n'avons pas encore pu remarquer qu'une partie quelconque du cerveau fût plus intéressée que toute autre dans les opérations de notre entendement; nous ne connoissons pas même la part que les différentes parties du cerveau ont dans cette opération; en conséquence, nos connoissances étant aussi bornées, il doit être très-difficile de découvrir les conditions du cerveau qui peuvent donner lieu aux différens états de nos fonctions intellectuelles.

1540. On peut observer que les changemens qu'éprouve le mouvement du sang dans les vaisseaux du cerveau, affectent jusqu'à un certain point les opérations de l'entendement; & les medecins qui ont recherché les causes des différens états de nos fonctions intellectuelles, n'ont guère considéré que l'état du mouvement du sang, ou la condition de ce fluide même: mais il est évident que les opérations des fonctions intellectuelles s'exercent communément, & même varient souvent beaucoup, sans que l'on puisse appercevoir aucune différence dans le mouvement ou dans la condition du sang.

1541. D'une autre part, il est très-probable que l'état des fonctions intellectuelles dépend principalement de l'état & de la condition de ce que l'on appelle la puissance nerveuse, ou, comme nous le supposons, d'un fluide subtil très-mobile, renfermé ou adhérent, d'une manière qui ne nous est pas bien connue, dans chaque partie de la substance médullaire du cerveau & des nerfs, & qui peut, chez l'homme qui jouit d'une bonne santé, se porter d'une partie quelconque du système nerveux à une autre.

1542. Nous avons une preuve très-évidente, que cette puissance se porte fréquemment des extrémités sentantes des nerfs vers le cerveau, & qu'elle produit une sensation; il est également prouvé que la puissance nerveuse se porte du cerveau dans les muscles ou dans les organes du mouvement,

en conséquence de la volition. Or, comme la sensation détermine les opérations de l'entendement, & que la volition est l'effet de ces opérations, & qu'en outre la connexion qui existe entre la sensation & la volition se fait toujours par l'intervention du cerveau & des opérations de l'entendement, l'on ne peut guère douter que ces dernières dépendent de certains mouvemens qui ont lieu dans le cerveau, & des différentes modifications de ces mêmes mouvemens.

1543. Il est très-difficile de déterminer les états différens de ces mouvemens; & les médecins regardent communément cet objet comme tellement obscur, qu'ils désespèrent généralement de parvenir à en avoir quelque connoissance: mais ce désespoir absolu, & la négligence qu'il inspire, sont, je crois, très-blâmables; & je vais tenter d'aller un peu en avant, dans l'espérance que quelques pas faits dans les recherches de ce genre, avec une certaine assurance, nous mettront à même d'aller plus loin.

1544. Je crois qu'il est évident que la puissance nerveuse qui existe dans tout le systême nerveux, ainsi que dans ses différentes parties, & particulièrement dans le cerveau, jouit, dans différens temps, de différens degrés de mobilité & de force. Je demande qu'il me soit permis d'appliquer à ces différens états, les termes d'*excitement* & de *collapsus*. Je nomme *excitement* cet état où la mobilité & la force de la puissance nerveuse suffisent pour l'exercice des différentes fonctions, ou bien celui où elles sont d'une manière quelconque extraordinairement augmentées. Et je donne le nom de *collapsus* à cet état où la mobilité & la force de la puissance nerveuse ne sont pas suffisantes pour l'exercice ordinaire des fonctions, ou ne sont plus au même degré où elles étoient avant. Je prie néanmoins d'observer que je n'entends exprimer par ces termes que des objets de fait, sans prétendre expliquer la circonstance ou la condition mécanique ou physique de la puissance ou du fluide nerveux dans ces différens états.

1545. Il est, je pense, évident, par un nombre infini de phénomènes que présente l'économie animale, que ces états variés de collapsus & d'excitement ont lieu dans différentes occasions: mais il faut particulièrement observer, relativement à l'objet dont nous nous occupons, que les différens états d'excitement & de collapsus ne sont jamais plus remarquables que dans les différens états de la veille & du sommeil. Dans le dernier, lorsqu'il est parfait, le

mouvement & la mobilité de la puissance nerveuse, relativement à tout ce que l'on appelle fonctions animales, cessent totalement, ou sont, suivant l'expression dont je voudrois me servir, dans un état de collapsus; leur état est très-différent pendant la veille, & pourroit, chez les personnes qui jouissent d'une parfaite santé, s'appeller un état d'excitement général & parfait.

1546. Ces différens états de la puissance nerveuse pendant le sommeil & la veille étant admis, je dois ensuite observer que quand ils se succèdent mutuellement, comme il arrive communément chaque jour, il est très-rare que le changement se fasse tout-à-coup; mais il survient presque toujours par degrés, & dans un certain espace de temps; & cette observation est vraie, tant pour le sentiment que pour le mouvement. Ainsi, lorsqu'une personne s'endort, la sensibilité diminue par degrés: de manière que quand le sommeil commence, de légères impressions pourront produire quelque sensation, & rappeler l'excitement; mais les mêmes impressions, ou même de plus fortes, ne peuvent pas produire un effet semblable lorsque le sommeil est plus avancé, & est, pour ainsi dire, plus complet. La puissance du mouvement volontaire diminue de même par degrés. Elle cesse plutôt dans quelques membres que dans d'autres; & il faut quelque temps pour que cette cessation devienne générale & considérable dans tout le corps.

On peut observer ce même changement successif dans une personne qui se réveille. Dans ce cas les oreilles sont souvent éveillées avant que les yeux soient ouverts ou avant que l'on puisse parfaitement distinguer les objets, & les sens souvent réveillés avant que la puissance du mouvement volontaire soit rétablie; & il est curieux d'observer que, dans quelques cas, les sensations peuvent être excitées sans produire l'association ordinaire des idées. Voyez *Mém. de Berlin*, *1752*.

1547. Il doit, d'après tout ceci, paroître évident que les états différens d'excitement & de collapsus peuvent avoir, non-seulement différens degrés, mais même être plus ou moins considérables dans différentes parties du cerveau, au moins relativement aux différentes fonctions.

Comme je présume qu'il n'y a presque personne qui n'ait ressenti cette approche graduelle du sommeil & de la veille, je suppose aussi que tout le monde a observé que, dans cet état intermédiaire d'excitement inégal, il y a plus ou moins

de délire, ou de rêve, si l'on aime mieux le nommer ainsi. Cet état est accompagné de fausses perceptions, de fausses associations d'idées, de faux jugemens, & d'émotions qui n'ont aucun rapport avec les objets qui les ont produites; enfin on y observe toutes les circonstances qui se trouvent dans la définition que j'ai donnée plus haut du délire.

Ceci montre évidemment que le délire peut dépendre & même dépend communément, comme je tâcherai de le prouver par la suite, de quelque inégalité dans l'excitement du cerveau: ces deux assertions sont fondées sur ce qu'il faut que l'excitement soit complet & égal dans chaque partie du cerveau, pour que l'exercice convenable de nos fonctions intellectuelles ait lieu. Ainsi, quoique l'on ne puisse dire que les vestiges des idées soient mis en réserve dans différentes parties du cerveau, ou y soient en quelque sorte généralement répandus, en admettant l'une ou l'autre supposition, il s'ensuivroit que le raisonnement ou les opérations de l'entendement ne peuvent jamais avoir lieu qu'en se rappellant avec ordre & exactitude les idées qui doivent être associées, de manière que si une partie du cerveau n'est pas mise en action, ou ne peut l'être, le souvenir ne peut se faire convenablement; & si en même temps d'autres parties de cet organe sont mises davantage en action ou plus faciles à émouvoir, elles produiront de fausses perceptions, de fausses associations d'idées, & de faux jugemens.

1548. On peut, pour éclaircir ce que je viens de dire, observer que pendant le sommeil, le collapsus est plus ou moins complet, ou que le sommeil est, comme l'on s'exprime communément, plus ou moins profond. C'est pourquoi dans plusieurs cas le sommeil a lieu à un degré considérable, & néanmoins certaines impressions agissent encore, & excitent des mouvemens, ou, si l'on veut, des sensations dans le cerveau; mais ces sensations, en raison de l'état de collapsus d'une grande partie du cerveau, sont généralement une espèce de délire, ou des rêves qui consistent en fausses perceptions, en fausses associations d'idées, & en faux jugemens, qui auroient été corrigés si le cerveau avoit été mis entièrement en action.

Il n'y a, je pense, personne qui n'ait observé que le sommeil le plus imparfait est celui qui est particulièrement accompagné de rêves; en conséquence les rêves viennent le plus communément vers le matin, lorsque l'état complet de sommeil se dissipe; & ils sont en outre le plus souvent

excités par des impressions vives & fâcheuses qui ont agi sur le corps.

Je crois que ceci est encore éclairci, en ce que nous avons même pendant la veille un exemple où l'état inégal d'excitement du cerveau produit le délire. Tel est celui que l'on observe dans le cas de fièvre. Il est évident qu'alors l'énergie du cerveau, ou son excitement, est considérablement diminué relativement aux fonctions animales : c'est en conséquence d'après ce fait que j'ai expliqué plus haut, dans 45, le délire qui accompagne si communément la fièvre. J'ajouterai à ce que j'ai dit dans ce paragraphe, que ce qui peut confirmer la doctrine que j'ai admise, c'est que dans la fièvre, le délire ne vient qu'à un certain période de la maladie, & que l'on peut communément distinguer ses approches, en ce qu'il est d'ordinaire plus sensible dans le temps où le malade s'endort ou se réveille. Il paroît donc que le délire qui survient dans le commencement de la fièvre dépend d'une inégalité d'excitement, & l'on ne peut guère douter que celui qui domine dans l'état d'affoiblissement total des fièvres, dépend de la même cause qui est portée à un degré plus considérable.

1549. Je pense qu'il est suffisamment évident, d'après ce que je viens de dire, que le délire peut être & est fréquemment occasionné par l'inégalité d'excitement du cerveau.

Je ne puis prétendre expliquer comment les différentes portions du cerveau peuvent en même temps être dans différens degrés de collapsus ou d'excitement, ou comment l'énergie du cerveau peut avoir différens degrés de force, relativement aux différentes fonctions animales, vitales & naturelles ; mais il est dans le fait suffisamment évident que le cerveau peut être dans un seul & même temps dans différentes conditions relativement à ces fonctions. Ainsi dans les maladies inflammatoires, lorsque l'action d'un stimulus sur le cerveau augmente extraordinairement la force des fonctions vitales, celle des fonctions animales est peu changée ou est considérablement diminuée. Au contraire, dans plusieurs cas de manie, la force des fonctions animales, qui dépend toujours du cerveau, est prodigieusement augmentée, pendant que l'état de la fonction vitale du cœur est peu ou nullement changé. C'est pourquoi je répéterai que, quelque difficile qu'il puisse être d'expliquer la condition mécanique ou physique du cerveau dans ces cas, les faits suffisent

pour prouver qu'il existe une inégalité d'excitement ou de collapsus qui peut troubler les opérations de notre entendement.

1550. J'ai ainsi tenté d'exposer la cause générale du délire : il est ou accompagné de pyrexie, ou sans pyrexie ; ce qui en forme deux espèces. Je ne parlerai pas davantage ici de la première, parce que je l'ai développée plus haut, dans 457, le mieux qu'il m'a été possible.

Je vais maintenant considérer le délire qui appartient particulièrement à la classe des vesaniæ, & j'en parlerai sous le titre général de *folie*.

1551. En nous occupant de cet objet, il faut d'abord remarquer que l'on trouve fréquemment par l'ouverture des cadavres des fous après leur mort, qu'il s'est fait des changemens particuliers dans l'état général du cerveau. On a souvent observé qu'il étoit d'une consistance plus sèche, plus dure, & plus ferme qu'il ne l'est habituellement chez les personnes qui n'ont pas été affectées de cette maladie. D'autres fois on l'a trouvé plus humide, plus mol & plus flasque ; & feu M. Meckel (*a*) l'a trouvé fort changé en densité ou en pesanteur spécifique. Je n'ai pu m'assurer si l'on a observé que ces différens états fussent uniformément les mêmes dans toute l'étendue du cerveau ; & je soupçonne que ceux qui ont ouvert les cadavres n'ont pas toujours fait des recherches exactes sur cet objet : mais il paroît par plusieurs observations, que ces états étoient variés suivant les différentes parties du cerveau ; & les exemples de cette inégalité servent à confirmer notre doctrine générale.

L'exact Morgagni a observé que chez les maniaques, la substance médullaire du cerveau étoit communément sèche, dure & ferme ; il a même si fréquemment fait cette observation, qu'il étoit disposé à regarder cette circonstance comme la plus générale. Mais dans la plupart des exemples particuliers qu'il a rapportés, il paroît que le plus souvent le cerveau étoit d'une consistance extraordinairement dure & ferme, mais que le cervelet avoit conservé sa mollesse ordinaire, & que dans beaucoup de cas, il étoit même

(*a*) Mémoires de Berlin, pour l'année 1764. Il a paru par l'ouverture des cadavres de plusieurs fous, que la substance du cerveau étoit plus sèche, & spécifiquement plus légère chez eux, que chez ceux qui avoient toujours eu le jugement sain. *Cette note est de M. Cullen.*

extraordinairement mol & flasque. Morgagni observe que dans quelques autres cas, une partie du cerveau étoit plus dure & plus ferme que de coutume, tandis que le reste de cet organe étoit extraordinairement mol.

1552. Ces observations tendent à confirmer notre doctrine générale. Mais en voici d'autres qui, à ce que je crois, peuvent remplir le même but.

L'ouverture des cadavres de ceux qui ont été affectés de folie, a fait découvrir différentes affections organiques dans certaines parties du cerveau: il est assez probable que ces affections ont pu produire un différent degré d'excitement dans les parties libres & dans celles qui étoient affectées, & qu'elles ont dû interrompre, jusqu'à un certain point, la libre communication entre les différentes parties du cerveau, & produire par conséquent, de l'une ou l'autre manière, la folie.

Il y a tant d'observations de ce genre, que je pense que les médecins sont en général disposés à soupçonner qu'il existe, dans presque tous les cas de folie, des lésions organiques du cerveau.

1553. Néanmoins il est probable que cette opinion est erronée, car nous connoissons plusieurs exemples de folie où les malades ont parfaitement guéri; & il est difficile de supposer qu'il y ait eu, dans ces cas, aucunes lésions organiques du cerveau. Ces observations de folie passagère rendent certainement probable que la cause en étoit due à un état d'excitement qui pouvoit changer par différentes causes.

1554. Il est de plus certain que, chez plusieurs fous, l'examen du cerveau après la mort, n'a point prouvé qu'il y eût avant aucunes lésions organiques de ce viscère, ou cet examen n'a fait découvrir aucun état morbifique. Ceci peut servir sans doute à prouver que la cause de cette maladie ne consistoit dans aucunes lésions organiques; mais elle ne nous assure pas qu'il n'y avoit aucun changement morbifique dans le cerveau: car il est probable que ceux qui ont fait les ouvertures des cadavres, n'ont pas toujours été attentifs à observer que l'état général de dureté & de densité varioit suivant les différentes parties du cerveau, ce qu'ils auroient dû remarquer pour découvrir la cause de la maladie qui avoit précédé; c'est pourquoi la plupart n'ont pas examiné l'état du cerveau dans cette vue, comme Morgagni semble l'avoir fait soigneusement.

1555. Après avoir tenté de rechercher la cause de la folie en général, il seroit à desirer que je puisse faire l'application

de cette doctrine pour distinguer les diverses espèces de folie, suivant qu'elles dépendent de l'état différent & des circonstances particulières où se trouve le cerveau, afin d'établir une méthode curative, exacte & fondée sur des connoissances certaines. Mais comme il me paroît très-difficile de remplir ces objets, & que je ne puis espérer d'y parvenir ici, je me bornerai à faire quelques tentatives, & à offrir quelques réflexions, que de nouvelles observations, & plus de sagacité pourront par la suite rendre plus utiles.

1556. Le docteur Arnold, homme plein d'esprit, s'est occupé d'une manière recommandable de distinguer les différentes espèces de folie, telles qu'elles se manifestent relativement à l'ame; ses travaux pourront devenir utiles par la suite, lorsque nous connoîtrons mieux les différens états du cerveau qui correspondent à ceux de l'ame; mais présentement je ne puis que rarement faire l'application de ses nombreuses distinctions. Il me paroît que celles qu'il a particulièrement indiquées, & dont il a fait le dénombrement, ne sont que des variétés qui ne peuvent conduire qu'à peu ou point de changemens dans la pratique: ce qui me détermine particulièrement à adopter cette dernière conclusion, c'est que ces variétés me paroissent souvent être combinées ensemble, se succéder de l'une à l'autre chez la même personne: nous devons par conséquent admettre une cause générale de la folie, qui, autant que nous pouvons la connoître, doit servir de base à la pathologie; & diriger particulièrement la pratique.

1557. Mes vues sur les différens états de la folie étant aussi limitées, je suis obligé de considérer ces états sous deux chefs; savoir, celui de manie & celui de mélancolie; je sais que ces deux genres ne comprennent pas toutes les espèces de folie; mais je ne puis déterminer d'une manière certaine celles qui ne peuvent être comprises sous ces titres. Néanmoins je tâcherai, lorsque l'occasion se présentera, de les indiquer autant qu'il me sera possible (*a*).

(*a*) Pour comprendre les idées de l'auteur sur la cause générale de la folie, il faut méditer sa physiologie, que j'ai traduite en François, & que l'on trouvera chez Barrois le jeune.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

De la Folie ou de la Manie.

1558. LES circonstances que nous avons indiquées plus haut, dans 1035, comme constituant le délire en général, appartiennent particulièrement à l'espèce dont je vais parler sous le titre de MANIE (*a*).

(*a*) Le caractère de la manie consiste dans une folie universelle. N. C. GENRE LXVII.

La manie peut encore généralement se distinguer par la fureur, l'audace & l'impétuosité, & par le tempérament colère, accompagné d'une folie complète.

M. Cullen admet trois espèces de manie idiopathique : I. la manie *mentale* ; II. la manie *corporelle* ; III. la manie *obscure*.

I. La manie *mentale* est entièrement produite par les affections de l'ame, telles que la mélancolie, la terreur, l'amour, un accès de colère.

II. La manie *corporelle* est l'effet d'un vice manifeste du corps.

Cette espèce varie en raison du vice du corps qui y donne lieu ; ainsi, il y a, 1°. la manie métastatique produite par les ulcères desséchés, par les cheveux coupés dans la plique polonoise, par les dartres ou la gale répercutées, par la rétention des règles ou de la semence, par la grossesse, par la suppression du lait & des lochies ; la turgescence des parties génitales suffit même quelquefois pour occasionner la manie ; mais nous ignorons les circonstances qui déterminent ces causes à agir ; 2°. la manie hystéralgique, occasionnée par les douleurs de l'utérus & des parties voisines ; 3°. la manie qui survient dans la migraine. On l'a vue accompagnée d'une douleur constante dans les sinus frontaux, qui étoit produite par une insecte qui s'y étoit logé ; 4°. la manie produite par les poisons, tels que les baies de la belladone & les semences de stramonium ; 5°. la phrénésie que l'on observe à la suite des maladies aiguës, chez ceux qui sont épuisés.

III. La manie *obscure* n'est précédée d'aucune affection de l'ame ou d'aucun vice sensible du corps, comme on l'observe dans 1°. la manie vulgaire ; 2°. la phrénésie où il n'y a pas de fièvre ; 3°. la manie périodique, qui revient à toutes les pleines lunes ; on l'a vue quelquefois durer le jour & se dissiper dès que le soleil étoit couché : on l'a alors nommée *manie solaire*.

On doit mettre au nombre des espèces de manie symptomatique, la paraphrosyne de Sauvages, ou le délire passager produit par les poisons, tels que, 1°. les liqueurs spiritueuses bues avec excès, ou même respirées, & dont les effets sont connus ; 2°. les fruits du

Quelquefois elle consiste dans une fausse perception ou une fausse imagination, qui fait que les malades regardent comme présens des objets qui ne le sont pas; mais cela n'est pas un symptome constant ni même fréquent de la folie. Le faux jugement roule sur des objets qui existoient long-temps avant dans la mémoire : très-souvent il est borné à un seul objet; mais le plus communément, l'esprit passe de l'un à l'autre, & porte également un faux jugement sur la plupart de ceux dont il s'occupe : il y a ordinairement en même temps une fausse association d'idées, qui augmente leur confusion, & par conséquent les faux jugemens. Cette maladie se distingue spécialement par une précipitation de l'esprit dans la poursuite d'une chose quelconque qui paroît être la conséquence d'une suite de pensées, & que les

stramonium, les racines de jusquiame, les baies & les feuilles du redoul ou du sumac; 3°. l'opium; 4°. la ciguë. On doit regarder comme une variété de cette espèce, le délire magique que Kempfer a observé dans les Indes, & qui est produit par un électuaire composé des semences de jusquiame, d'opium & de poudre de chanvre, auxquels on ajoute quelques aromates pour modérer l'action de ces poisons.

Tous les poisons végétaux qui sont la plupart du genre des narcotiques, peuvent produire un délire passager; mais si on les donne à grande dose, il peut en résulter une manie permanente. Il en est de même des liqueurs spiritueuses.

II. La seconde espèce de délire symptomatique, est celle qui est produite par les affections de l'ame, & le délire hystérique en est une variété.

III. La troisième espèce de délire symptomatique, est le délire passager qui s'observe dans les fièvres : quelquefois il survient lorsque la fièvre est dissipée & est l'effet de la foiblesse; d'autres fois il indique les crises, & se connoît aux signes de coction qui ont précédé. M. Cullen rapporte encore à cette espèce, 1°. la *paraphrosyne calentura* de Sauvages, qui est un délire passager, & qui affecte fréquemment ceux qui passent le tropique; ce délire n'est pas accompagné de fièvre, dépend de la saburre contenue dans l'estomac, & se guérit par le vomissement; 2°. le délire passager des femmes nouvellement accouchées. Ce délire est ou hystérique ou le prélude de l'apoplexie. Dans le premier cas, il commence par la céphalalgie : mais il est accompagné des autres signes qui indiquent l'hystérie ou une disposition à cette affection, tels qu'une sensibilité & une mobilité extrêmes. Dans le second cas, le délire est obscur : il revient par intervalles, quoique les vuidanges coulent; alors s'il survient subitement une douleur de tête que la malade compare à celle que produiroit un coup de marteau, s'il y a tintement d'oreilles & convulsion des muscles de la face, il est à craindre que la maladie ne se termine par une apoplexie mortelle.

malades abandonnent pour d'autres. Les maniaques sont en général très-irascibles : mais leurs mouvemens de colère sont particulièrement produits par le faux jugement qui les conduit à une action quelconque qu'ils veulent toujours exécuter avec impétuosité & violence ; s'ils rencontrent des obstacles, ou si on veut les contenir, leur colère & leur fureur éclatent, elles se portent avec une violence extrême sur toutes les personnes qui les approchent, & sur tout ce qui s'oppose à leur volonté impétueuse. Leur faux jugement roule souvent sur la fausse opinion de quelque injure qu'ils prétendent avoir autrefois reçue, ou qu'ils supposent qu'on veut leur faire : il est à remarquer que cette opinion regarde souvent ceux qui étoient autrefois leurs amis & leurs parens les plus chéris ; & ce sont en conséquence eux qui deviennent particulièrement les objets de leur colère & de leur ressentiment, ou si cela n'arrive pas communément, ils oublient promptement le respect & les égards qu'ils avoient autrefois pour leurs amis & leurs parens. D'après toutes ces circonstances, il est aisé de concevoir que la folie doit être accompagnée de cette incohérence & de cette absurdité dans les discours que nous appelons rêverie. De plus, il se réunit communément aux circonstances que nous venons d'indiquer, une force extraordinaire de tous les mouvemens volontaires, & une insensibilité qui fait que ces malades résistent aux impressions les plus fortes, sur-tout au sommeil, au froid & même à la faim ; néanmoins on a observé, dans plusieurs cas, un appétit vorace.

1559. Il me semble que la réunion de toutes ces circonstances & de ces symptomes indique un excès considérable & extraordinaire de l'excitement ou de l'énergie du cerveau (*a*), sur-tout relativement aux fonctions animales ;

(*a*) L'auteur a prouvé plus haut, en considérant ce qui arrive dans les différens états du sommeil & de la veille, que les différentes parties du cerveau ou les facultés intellectuelles peuvent être en même temps dans différens états, relativement à l'excitement & au collapsus. Le délire qui survient lorsque l'on commence à s'endormir, ou lorsque l'on se réveille, prouve que l'exercice de nos facultés intellectuelles exigent quelque égalité d'excitement dans les différentes parties du cerveau : car de même qu'un certain degré de collapsus peut interrompre la régularité des pensées, l'excès d'excitement suffit pour produire un effet semblable. L'exercice commun de notre jugement paroît dépendre, non-seulement de l'ordre & de la succession de nos idées, mais

il semble aussi que cet excitement est évidemment inégal jusqu'à un certain point, car très-souvent il n'a lieu qu'à l'égard de ces fonctions seules; & communément les fonctions vitales & naturelles different très-peu de ce qu'elles sont ordinairement dans l'état de santé.

1560. Il est peut-être difficile d'expliquer comment cet excès d'excitement est produit. Dans les différens exemples que Sauvages a nommés *mania metastatica*, & dans tous ceux que j'ai rapportés dans ma nosologie sous le titre de *mania corporea*, on peut supposer qu'il existe une affection organique de quelque partie du cerveau; j'ai tâché d'expliquer plus haut, dans 1552, comment une affection de ce genre peut produire un accroissement ou une inégalité d'excitement dans certaines parties de ce viscère (*a*): mais je suis obligé d'avouer en même temps que ces causes éloignées de manie sont très-rares, & qu'il faut en conséquence en chercher d'autres.

même de la force & de la vélocité avec lesquelles elles se succèdent; c'est pourquoi tout degré de violence & de précipitation dans nos idées y excite une confusion & donne lieu à une manie momentanée. Les émotions soudaines de l'esprit agissent de la même manière & produisent quelquefois une manie permanente.

Le délire qui survient dans les fièvres, & qui est l'effet de la circulation augmentée, donne lieu de croire que tout excitement violent peut être une des principales causes de la manie. C'est à cette cause qu'on doit attribuer la force & la vigueur des maniaques; on en a vus qui étoient délicats en apparence, rompre leurs liens, & il faut en général pour les contenir dix fois plus de force que dans l'état naturel; ils résistent très-constamment aux impressions les plus fortes: ce qui est une conséquence de l'excès d'excitement qui rend les nerfs inébranlables aux impressions ordinaires: ces malades résistent communément à l'action de l'opium; enfin tout exprime chez eux un état violent du cerveau, semblable à celui qui accompagne tous les degrés de colère. Néanmoins il paroît que la manie furieuse dépend d'excitement, & la manie tranquille de collapsus.

(*a*) Les obstructions, les squirrhes, les tumeurs, les inflammations peuvent donner lieu à la manie: mais il n'est pas possible de distinguer ces affections locales par les signes externes, & elles surpassent la puissance de l'art. Cela ne doit pas cependant nous faire entièrement désespérer de la guérison; car il y a des manies passagères: quelques-unes sont susceptibles de changemens prompts, d'autres se guérissent & reparoissent ensuite; on peut croire alors qu'elles sont indépendantes d'affections locales & organiques, mais qu'elles sont dues à une affection morbifique, ou à une disposition particulière du cerveau qui nous est jusqu'à présent inconnue.

Les effets des émotions ou des passions violentes de l'ame ont été plus fréquemment les causes éloignées de la manie (*a*) ; il est assez probable que ces émotions violentes, qui souvent produisent sur-le-champ un accroissement momentané d'excitement, peuvent, lorsqu'une cause quelconque les rend permanentes ou occasionne leur fréquent retour, donner lieu à un excitement plus grand & plus durable, c'est-à-dire, à la manie.

Quant aux causes de la manie qui survient à la suite d'une mélancolie qui a subsisté long-temps avant, soit que l'on considère la mélancolie comme une folie partielle, ou comme un attachement opiniâtre à un seul objet ; on s'appercevra aisément que, dans l'un & l'autre cas, cet accroissement d'excitement peut être assez considérable, & avoir lieu dans une portion assez étendue du cerveau pour produire une manie complète.

1561. Ces réflexions sur les causes éloignées me semblent suffire pour confirmer ma doctrine générale de l'accroissement & de l'inégalité d'excitement dans la manie dont j'ai donné la description plus haut ; mais je suis obligé d'avouer que je n'ai pas épuisé ce sujet, & qu'il y a des cas de manie dont je ne puis assigner les causes éloignées : néanmoins, quoique je ne puisse expliquer dans tous les cas la manière dont la manie est produite, je présume, d'après l'explication que j'ai donnée, & sur-tout d'après les symptomes dont j'ai fait l'énumération plus haut, que la maladie dépend d'une augmentation d'excitement du cerveau : je tiens d'autant plus à cette opinion, que je pense qu'elle nous indiquera la méthode curative convenable ; au moins je crois qu'elle explique plus clairement l'action des remèdes qui ont le plus souvent réussi dans cette maladie, autant que j'ai pu l'apprendre par ma propre expérience & celle des autres. Je vais, pour éclaircir ceci, examiner présentement ces remèdes, &

(*a*) On ne peut dire pourquoi ces mêmes causes excitent tantôt la manie & tantôt l'épilepsie. Il suffit que les faits soient constatés. Les passions durables, telles que les chagrins, donnent aussi lieu à la manie. L'amour porté à l'excès, de même que toute application vive, doivent aussi être mis au rang des causes de manie, sur-tout quand elles privent du sommeil. Ainsi M. Cullen a connu un riche commerçant, qui, après avoir travaillé six heures de suite au calcul, restoit soixante-douze heures sans dormir : ce qui étoit un commencement de manie.

faire quelques remarques ſur la manière convenable de les employer.

1562. Il eſt toujours néceſſaire d'arrêter la colère & la violence des fous, afin d'éviter qu'ils ne ſe bleſſent ou ne bleſſent les autres ; & cette contrainte doit même être regardée comme un remède. Les paſſions triſtes deviennent toujours plus violentes lorſque l'on permet les mouvemens impétueux qu'elles produiſent ; la contrainte même que les fous éprouvent ſuffit quelquefois pour arrêter la violence à laquelle ils pourroient ſe porter dans leurs accès. Elle eſt donc utile, & doit être complète ; mais il faut en faire uſage de la manière la moins gênante pour le malade, & une chemiſe étroite remplit mieux l'objet que l'on ſe propoſe que tous les moyens que l'on a imaginés juſqu'à préſent. On ne doit pas charger d'autres hommes de contenir les fous, parce qu'il en réſulte une réſiſtance conſtante & une agitation violente, qui eſt ſouvent nuiſible. Quoiqu'il ne ſoit pas communément prudent de permettre aux maniaques de reſter de bout ou d'aller & venir, il n'eſt jamais utile de les obliger de reſter continuellement dans une poſition horizontale. Lorſqu'il n'y a même aucun ſymptome de plénitude extraordinaire, ou de circulation accélérée dans les vaiſſeaux du cerveau, la ſituation horizontale accroît toujours la plénitude & la tenſion de ces vaiſſeaux, & peut, pour cette raiſon, augmenter l'excitement du cerveau.

1563. La contrainte dont je viens de parler exige que l'on tienne le malade renfermé dans un endroit où le moins d'objets poſſibles puiſſe frapper ſa vue & ſes oreilles. Il faut même l'éloigner particulièrement des objets auxquels il étoit habitué avant, en ce qu'ils pourroient plus facilement rappeler ſes anciennes idées & leurs différentes aſſociations. C'eſt pourquoi on ne doit preſque jamais renfermer les fous dans les maiſons qu'ils habitoient ; ou, ſi on le fait, il faut ôter tous les meubles qui étoient avant dans leur appartement. Il convient auſſi, le plus ſouvent, que les maniaques ſoient éloignés de la compagnie de tous ceux qu'ils connoiſſoient autrefois, dont l'aſpect excite communément des émotions qui augmentent la maladie. La vue des étrangers peut d'abord nuire, mais au bout de peu de temps ils deviennent des objets d'indifférence ou de crainte, & l'on ne doit pas les changer ſouvent.

1564. La crainte eſt une paſſion qui diminue l'excitement ;

on doit en conséquence l'opposer à l'excès d'excitement, sur-tout chez les maniaques emportés & colères (*a*). Ces malades étant plus susceptibles de crainte qu'on ne le croit, il m'a paru qu'il étoit communément utile de leur en inspirer; mais j'ai observé, dans la plupart des cas, qu'il étoit nécessaire que son impression fût très-constante, & qu'il falloit pour cet effet leur inspirer du respect & de la terreur pour quelques personnes, sur-tout pour celles qui sont constamment près d'eux. On pourra y parvenir de deux manières : premièrement, ce seront ces mêmes personnes qui leur imposeront toutes les espèces de contraintes que l'on jugera convenables; en second lieu, il sera même nécessaire quelquefois, pour inspirer ce respect & cette terreur, de recourir au fouet & aux coups. Le premier moyen a l'apparence d'une plus grande sévérité, mais est beaucoup moins dangereux que le fouet ou les coups autour de la tête. On ne doit cependant employer l'un ou l'autre moyen, qu'autant qu'il paroît absolument indispensable, & il ne faut en permettre l'usage qu'à ceux sur la discrétion desquels on peut compter. Il y a un cas où il est inutile d'y avoir recours : c'est celui où la fureur est telle que le malade n'est pas susceptible de crainte, ou est incapable de se ressouvenir des objets qui l'ont inspirée : dans des cas semblables, les fouets & les coups ne seroient qu'un jeu barbare. Lorsque la maladie est modérée, il est souvent avantageux que ceux qui sont chargés de la contrainte & des châtimens, se montrent indulgens & récompensent les malades toutes les fois que cela paroît convenable : ils ne négligeront cependant jamais les moyens d'inspirer le respect lorsque l'on aura abusé de leur indulgence.

1565. Quoiqu'on n'apperçoive dans la manie aucune irritation particulière, ni aucune pléthore du systême, il est évident qu'il convient d'éviter toute irritation & tout ce qui pourroit produire la pléthore; c'est pourquoi l'on emploiera communément un régime qui ne sera ni stimulant, ni nourrissant (*b*). Il est même vraisemblable qu'un régime

(*a*) La frayeur a aussi quelquefois guéri les fous; mais le plus souvent, ces cures sont l'effet du hasard, & on ne peut les imiter.

(*b*) La diète sévère est un des plus puissans moyens de diminuer le ton du systême & d'arrêter la détermination qui se fait vers le cerveau. Les maniaques soutiennent singulièrement l'abstinence.

ſobre & ſévère eſt utile dans la plupart des cas, pour diminuer la pléthore du ſyſtême.

1566. Quoiqu'il n'y ait aucune pléthore extraordinaire, il peut être avantageux, d'après le même principe, de diminuer même la plénitude ordinaire par différentes évacuations.

On peut en particulier regarder la ſaignée comme utile, & je penſe qu'on l'a pratiquée communément avec avantage dans tous les cas récens de manie; mais j'ai rarement obſervé que ce moyen fût utile, lorſque la maladie avoit duré quelque temps. La ſaignée eſt un remède convenable & même néceſſaire lorſqu'il y a fréquence ou plénitude du pouls (*a*), ou quelques ſignes qui indiquent que le ſang ſe porte

Les Sthaliens ont, avec raiſon, regardé cette circonſtance comme une indication de la nature. Il eſt avantageux, dans les commencemens de la maladie, de leur donner une grande quantité de liqueurs délayantes & de leur retrancher tout aliment; on en a vus qui ont été long-temps nourris d'eau ſeule, ſans qu'ils en paruſſent affoiblis.

Il faut leur faire boire habituellement des boiſſons acidulées, & leur interdire entièrement le vin.

Locher a recommandé le vinaigre diſtillé dans la manie : il en donnoit tous les jours quelques cuillerées après le dîner, de quart-d'heure en quart-heure, & faiſoit prendre chaque jour une livre d'une forte infuſion de millepertuis; il continuoit ce traitement pendant deux ou trois mois, & il aſſure avoir guéri par ce moyen un grand nombre de malades. Il a obſervé que le vinaigre diſtillé faiſoit diſparoître l'état étrange des yeux & le regard égaré, qui eſt un des premiers ſymptomes de cette maladie. C'étoit à ce changement qu'il reconnoiſſoit les bons effets du vinaigre, & il étoit bientôt ſuivi de la diſparition des autres ſymptomes; les ſueurs & les autres excrétions ſe rétabliſſoient; les règles & les hémorrhoïdes, qui étoient ſupprimées, reprenoient leur cours; toutes ces circonſtances étoient autant de ſignes d'un parfait rétabliſſement. Néanmoins ce remède a été ſouvent inutile : on peut le donner dans les cas de pléthore, ſur-tout lorſque la maladie eſt récente; car lorſqu'elle a duré quelque temps, on ne peut guère ſe flatter de la guérir.

(*a*) Dans la manie accompagnée de fureur, il n'y a d'autre fièvre que celle qui eſt produite par la violente agitation du corps; & dans les intervalles, le pouls eſt fréquemment plus lent que de coutume. Néanmoins on lui trouve aſſez ſouvent de la plénitude & de la force; c'eſt alors qu'une ſaignée conſidérable eſt néceſſaire : on peut même la faire dans le tempérament mélancolique, quand l'émotion eſt trop violente; elle eſt un moyen de ſuſpendre l'action de l'eſprit, ſur-tout quand la défaillance ſurvient.

avec plus de force dans les vaisseaux de la tête. Dans ces cas, quelques praticiens ont préféré les saignées particulières, telles que l'artériotomie, les scarifications derrière la tête, ou l'ouverture de la jugulaire ; il est vraisemblable que l'ouverture des vaisseaux les plus voisins de la tête, doit être de la plus grande utilité lorsque l'on soupçonne qn'il y a plénitude ou disposition inflammatoire des vaisseaux du cerveau. Néanmoins, l'ouverture de l'artère temporale ou de la jugulaire chez les maniaques est très-souvent sujette à des inconvéniens ; & il suffit en général d'ouvrir une des veines du bras, en observant de tenir en même temps le corps presque droit, & de tirer une quantité de sang suffisante pour produire un commencement de défaillance (*a*), qui est toujours le signe le plus certain de la diminution de la pléthore & de la tension des vaisseaux du cerveau.

1567. On peut aussi faire usage des purgatifs pour détruire la pléthore & la tension de ces vaisseaux ; & je ne puis concevoir autrement la célébrité dont a joui l'ellébore chez les anciens. Je ne puis cependant croire qu'il possède aucune vertu spécifique, & il ne m'a pas été possible de remarquer que l'ellébore, au moins le noir, fût aussi efficace chez nous, qu'il l'a été, à ce que l'on dit, à Anticyre : néanmoins, comme la constipation est un symptome fâcheux qui communément accompagne très-constamment la manie, les purgatifs y deviennent quelquefois très-nécessaires ; & j'ai vu des exemples où l'usage fréquent des drastiques assez forts, a été de quelque utilité (*b*) ; mais leur effet a souvent trompé

(*a*) On doit saigner très-hadiment dans la manie; néanmoins il est souvent difficile de donner pour terme le commencement de la défaillance, parce qu'il y a des maniaques qui supportent des pertes de sang considérables sans tomber en syncope ; il faut s'arrêter alors quand on a tiré deux livres de sang ; il y a cependant bien des cas où il faut s'arrêter plus tôt. Mais on doit observer que les saignées médiocres sont en général inutiles ; quelques praticiens ont même recommandé de saigner les maniaques, au point de ne leur laisser qu'autant de sang qu'il en faut pour entretenir la vie.

(*b*) Quelques modernes ont donné la gomme gutte. Les anciens ont constamment employé l'ellébore blanc avec succès. Lister assure avoir guéri un maniaque en lui faisant prendre tantôt une préparation de cuivre, tantôt quarante ou cinquante grains d'ellébore ; mais cette dose paroît beaucoup trop forte, quoiqu'il soit avantageux de donner les purgatifs à très-grande dose aux maniaques.

mes espérances, & j'ai retiré plus d'avantages des purgatifs rafraîchissans souvent réitérés, & sur-tout du tartre soluble, que de ceux qui étoient plus actifs.

1568. L'on a aussi employé fréquemment les vomitifs dans la manie : il est possible qu'en occasionnant une détermination puissante vers la surface du corps, ils diminuent la pléthore & la tension des vaisseaux, & en conséquence l'excitement du cerveau; mais je n'ai jamais continué assez long-temps l'usage de ces remèdes pour pouvoir juger convenablement de leurs effets. Mon défaut d'expérience ne me permet pas de déterminer s'ils peuvent nuire en poussant le sang avec trop de force dans les vaisseaux du cerveau (*a*), ou si, en produisant une agitation générale dans tout le système, ils peuvent dissiper l'inégalité d'excitement qui domine dans la manie.

1569. On a remarqué qu'il étoit avantageux dans la manie de raser fréquemment la tête, & il est probable que ce moyen, en favorisant la transpiration, détruit l'excitement des parties internes; mais il est vraisemblable que le vésicatoire sera plus efficace pour remplir cette indication, parce qu'il détruit avec plus de certitude l'excitement des parties qui sont situées au-dessous de l'endroit où on l'applique. On a observé que ce moyen avoit été utile dans la manie récente (*b*), en procurant le sommeil; & lorsqu'il produit cet effet, il est convenable d'en réitérer l'application : mais dans

L'ellébore blanc est un des vomitifs les plus actifs; je l'ai vu soulager dans la manie; mais ses effets ont rarement été durables; je l'ai prescrit à la dose d'un scrupule, divisé en quatre prises égales que je faisois prendre de demi-heure en demi-heure; communément l'effet des deux premières prises a été si violent qu'il n'a pas été nécessaire de donner les deux autres : j'ai remarqué qu'il excitoit toujours des vomissemens violens & qu'il procuroit rarement quelques selles. L'on ne doit jamais avoir recours à ce remède, de même qu'aux autres drastiques, qu'après avoir donné pendant quelques temps les laxatifs rafraîchissans, tels que les sels neutres, dont l'usage est beaucoup plus sûr.

(*a*) L'usage que les anciens ont fait de l'ellébore blanc dans la folie, & l'expérience d'un grand nombre de praticiens, semblent prouver que l'on ne doit pas redouter que les vomitifs augmentent la congestion, & qu'on peut les donner avec hardiesse. Il paroît qu'ils ont fréquemment produit un soulagement sensible, & qu'ils ont quelquefois suffi pour la guérison.

(*b*) On a remarqué que le vésicatoire avoit été utile dans les cas où la manie étoit survenue à la suite de dartres, ou d'autres maladies de la peau répercutées.

les cas où la manie a duré quelque temps, les vésicatoires ne m'ont paru d'aucune utilité, je n'ai pas même remarqué que les vésicatoires perpétuels ou toute autre espèce d'exutoire fussent alors avantageux.

1570. La chaleur étant le principal agent qui met d'abord en action le système nerveux, qui entretient la puissance nerveuse & le principe vital dans les animaux, on pourroit regarder l'application du froid comme un remède convenable dans les cas d'excitement extraordinaire; mais il y a plusieurs exemples de maniaques qui ont été long-temps exposés à un degré considérable de froid, sans que leurs symptomes aient aucunement diminué. Ce qui peut rendre en général l'application du froid un remède douteux; mais il est en même temps certain que souvent les maniaques ont été soulagés, & quelquefois même entièrement guéris, par l'usage du bain froid, lorsqu'on l'a sur-tout administré d'une manière particulière. Cette manière semble consister à plonger le malade dans l'eau froide par surprise, à l'y retenir pendant quelque temps, & à verser fréquemment de l'eau sur sa tête, pendant que tout le reste du corps est plongé dans le bain; & il faut dans tout ce procédé se conduire de manière à pouvoir produire, en même temps que l'on excite une certaine frayeur, un effet rafraîchissant. Je puis assurer que ce moyen a souvent été utile; l'on sait d'ailleurs que l'application externe du froid peut convenir (*a*), d'après les avantages que plusieurs maniaques ont éprouvés de l'application de la glace & de la neige sur la tête nue, & sur-tout de l'application d'un bonnet de neige.

Quelques praticiens ont aussi recommandé le bain chaud; il est possible qu'il soit utile chez les personnes d'un tempérament mélancolique, dont les fibres sont dans un état de rigidité; ou quand on l'emploie de la manière qui est prescrite par plusieurs médecins, en plongeant les parties inférieures dans l'eau chaude, pendant que l'on en verse de froide sur la tête & les parties supérieures. Je n'ai aucune expérience sur cette pratique; mais j'ai observé que les

(*a*) On a vu des maniaques guérir en les laissant exposés au froid le plus vif en pleine campagne. Un bonnet de neige appliqué sur la tête rasée a produit le même effet. Les anciens versoient de l'eau froide sur la tête; quelques-uns ont guéri en se jetant dans l'eau. Boerhaave recommande de plonger subitement le malade dans l'eau de mer, de manière qu'il soit surpris.

bains chauds, de la manière dont on en fait communément usage, étoient plus nuisibles qu'utiles aux maniaques (*a*).

1571. J'ai supposé que la manie dépendoit de l'augmentation d'excitement du cerveau, sur-tout relativement aux fonctions animales; en conséquence l'opium, qui communément est si puissant pour produire le sommeil, ou pour ralentir ces mêmes fonctions, doit être un très-grand remède dans la manie (*b*); je pense qu'il est réellement tel, d'après le témoignage de Bernard Huet, dont la pratique est rapportée à la fin de l'ouvrage de Wepfer, qui a pour titre *Historia apoplecticorum*. Je renvoie mes lecteurs à ce livre, où ils trouveront toute la pratique de cette maladie fort détaillée, & exposée, suivant ce qui m'a paru, avec beaucoup de jugement. Je n'ai jamais continué mes essais, autant qu'il sembloit nécessaire pour obtenir une guérison parfaite; mais j'ai fréquemment donné de grandes doses d'opium dans quelques cas de manie, & il a été évidemment avantageux, lorsqu'il a pu procurer le sommeil: j'ai été arrêté dans son usage, parce que j'ai craint quelquefois que la maladie ne dépendît de quelques lésions organiques du cerveau, où l'opium

(*a*) J'ai remarqué que les bains chauds étoient toujours pernicieux dans toutes les maladies où il y avoit congestion à la tête, ou pléthore, en raison de la raréfaction du sang à laquelle ils donnent lieu. Ces bains ne conviennent que dans l'état le plus calme de la manie mélancolique, & rarement dans le paroxysme.

(*b*) L'usage de l'opium est douteux toutes les fois qu'il y a une forte détermination vers la tête, que la raréfaction du sang est grande, & que le malade est pléthorique; mais lorsque la maladie est produite par des passions vives sans congestion ni pléthore, l'opium est un remède très-efficace: Tralles, qui se déclare en général contre son usage, le recommande beaucoup dans ce cas. Wepfer a guéri des maniaques par l'opium & les purgatifs, en y joignant quelquefois les émétiques. Il augmentoit insensiblement la dose de ce remède, jusqu'à ce qu'il procurât le sommeil: car ce n'est qu'alors qu'on peut espérer la guérison. Il dit en avoir fait prendre jusqu'à quinze grains à différens intervalles, en attendant l'effet de la dose qu'il avoit donnée en dernier lieu, avant de passer à une autre. Si le malade est pléthorique, il faut d'abord évacuer & tenter l'application du froid, & faire ensuite un usage constant des narcotiques. Dans les cas de veilles opiniâtres, l'opium gradué à propos, procure un sommeil avantageux; mais quelquefois il augmente l'agitation & aggrave tous les symptômes: il faut alors s'en abstenir, de crainte qu'il ne rende la maladie incurable, & s'en tenir aux rafraîchissans.

auroit été inutile, & d'autres fois qu'elle ne fût unie à quelque affection inflammatoire, où ce remède auroit été pernicieux.

1572. On a recommandé le camphre dans la manie, & l'on a rapporté des observations pour prouver qu'il avoit opéré des cures complètes (*a*). Il paroît, d'après les expériences de Beccaria, que cette substance jouit d'une vertu sédative & narcotique; en conséquence ces guérisons ne sont pas entièrement dénuées de probabilités; mais dans plusieurs essais où j'ai donné le camphre, même à grandes doses, je n'en ai retiré aucune utilité; & je ne connois guère d'autres observations en sa faveur, que celles qui sont rapportées dans les *Transactions philosophiques*, nº. 400.

1573. J'ai appris que l'on avoit guéri quelques maniaques en les astreignant à un travail constant & même rude (*b*). En effet, l'attention forcée qu'exige la direction de quelque exercice que ce soit du corps, est un moyen très-sûr de détourner l'esprit d'une suite quelconque d'idées; c'est pourquoi il est très-probable qu'un pareil exercice pour être utile dans plusieurs espèces de manie.

Je terminerai ce sujet en observant que, même dans plusieurs cas de manie complète, j'ai vu obtenir la guérison par des voyages continués quelque temps.

1574. Tels sont les remèdes que l'on a particulièrement employés dans la manie dont j'ai donné plus haut la description, & je pense qu'on les a prescrits indifféremment, sans songer que la manie devoit se distinguer en différentes espèces (*c*). J'avoue que je ne puis dire jusqu'à quel point cette

(*a*) On a donné jusqu'à un demi-gros de camphre par jour aux maniaques. Locher dit avoir soulagé plusieurs maniaques par le moyen du musc & en avoir guéri un radicalement. On peut tenter ce remède, ainsi que les autres antispasmodiques, lorsqu'il n'y a pas de signe de congestion à la tête.

(*b*) Un gentilhomme qui faisoit valoir, entreprit la cure des maniaques, en les assujétissant à différens travaux à la campagne, & il en guérit plusieurs en les fatigant jusqu'à ce qu'ils pussent dormir.

(*c*) Il y a une espèce de manie qui n'est pas accompagnée de fureur, & qui paroît dépendre de collapsus ou d'un état de foiblesse; telle est celle que Sydenham a observée à la suite des fièvres intermittentes, & sur-tout des fièvres quartes, traitées par les saignées & les purgatifs réitérés; cette espèce de folie se distingue particulièrement en ce qu'elle se change en démence, & se guérit par

distinction peut avoir lieu ; mais je vais ajouter une observation qui me paroît mériter quelque attention.

Il y a, à ce que je crois, deux cas différens de manie qui varient particulièrement à raison du tempérament primitif des personnes qui en sont affectées. La manie attaque peut-être plus fréquemment ceux qui sont d'un tempérament mélancolique ou atrabilaire ; mais il est certain que souvent elle se rencontre aussi chez ceux qui sont d'un tempérament fort opposé, que les médecins ont nommé sanguin. Je soupçonne que l'on doit regarder la maladie comme de nature différente, suivant qu'elle affecte des personnes de l'un ou l'autre tempérament; & je suis persuadé que si l'on faisoit des observations exactes sur un nombre suffisant de maniaques, on pourroit trouver dans ces deux cas, quelque différence fort constante dans les symptomes, ou au moins dans la nature des symptomes de la maladie. Je crois que les imaginations fausses, les aversions & les ressentimens particuliers sont plus fixes & plus durables dans le tempérament mélancolique que dans le sanguin, & qu'il y a une certaine disposition inflammatoire communément réunie à la manie dans le tempérament sanguin, plutôt que dans le mélancolique. Si cette différence a réellement lieu, il est évident qu'il faut en admettre également une dans la pratique. Je suis persuadé que la saignée & les autres antiphlogistiques sont plus convenables, & ont été plus utiles dans la manie qui attaque les personnes d'un tempérament sanguin, que dans celle qui s'observe chez ceux qui sont d'un tempérament mélancolique. Je soupçonne aussi que le bain froid est plus utile au tempérament sanguin qu'au mélancolique ; mais je n'ai pas assez d'expérience pour décider ces questions avec une assurance suffisante.

Je n'ai plus qu'une observation à ajouter, qui est, que les maniaques d'un tempérament sanguin guérissent plus fréquemment & plus parfaitement que ceux qui sont d'un tempérament mélancolique.

l'usage des stimulans & des toniques; Sydenham donnoit dans ce cas la thériaque. Il paroît que c'est particulièrement dans cette espèce de manie que la myrrhe, le castoreum, l'assa-fœtida & les martiaux ont réussi.

CHAPITRE III.

De la Mélancolie, & des autres Types de folie.

1575. On considère communément la mélancolie comme une folie partielle ; & je l'ai définie comme telle dans ma nosologie (*a*); mais aujourd'hui je doute que cette définition

(*a*) La mélancolie est le genre LXVI de la nosologie de l'auteur; il l'a définie une folie partielle, qui n'est pas accompagnée de dyspepsie.

La folie existe toutes les fois que les jugemens que l'on porte sur différens objets que les sens perçoivent, sont entièrement faux, de manière qu'il en résulte des affections de l'ame ou des actions contraires à la raison.

La mélancolie peut être considérée comme une manie portée à un degré moins considérable ; on la distingue en ce que, 1°. toute folie partielle, peut facilement devenir universelle; 2°. toute manie vient soudainement, & attaque particulièrement les tempéramens sanguins; 3°. dans la mélancolie la folie universelle est précédée d'une folie partielle; l'attachement que le malade a pour certains objets ne forme qu'un degré de la même maladie.

L'hypochondrie & la mélancolie sont souvent difficiles à distinguer : néanmoins on pourra y parvenir jusqu'à un certain point, en faisant attention que la dyspepsie est un symptome qui accompagne communément l'hypochondrie & rarement la mélancolie. Cette dernière est donc une folie partielle qui se rencontre dans un tempérament mélancolique. Elle se reconnoît particulièrement à un état de timidité, d'abattement, de tristesse & d'imagination fausse ; les malades portent un faux jugement sur un objet particulier dont ils sont continuellement occupés, & raisonnent assez bien sur tous les autres; ils aiment la solitude ; leur visage est pâle & abattu; tout le corps est d'une maigreur extrême ; communément la respiration est lente, le pouls rare & petit.

M. Cullen comprend sous le titre de mélancolie, 1°. la maladie vulgairement connue sous le nom de panophobie ou de frayeur nocturne; 2°. la démonomanie de Sauvages ; 3°. le délire mélancolique d'Hoffmann ; 4°. l'érothomanie de Linnæus ; 5°. la nostalgie des anciens ; 6°. la mélancolie nerveuse de Lorry.

La mélancolie varie en raison des objets sur lesquels le malade délire. Ainsi :

I. Elle consiste dans un faux jugement que le malade porte sur l'état de son corps, qu'il croit être en danger pour des causes légères ; ou il craint que ses affaires n'aient une issue fâcheuse.

soit bien exacte. Par folie partielle, j'entends un jugement faux & erroné sur un objet particulier, & sur ce qui y a

On doit rapporter à cette espèce, 1°. la mélancolie vulgaire, qui varie à l'infini en raison des objets dont le malade est affecté : ainsi Sauvages a connu un médecin dont la folie consistoit à croire qu'il avoit été empoisonné par un apothicaire ; on en a vus ne pas vouloir se lever, ni même manger, afin d'épargner sur leur habillement & leur nourriture, parce qu'ils se croyoient réduits à une pauvreté extrême ; quelques-uns ont cru qu'ils soutenoient l'univers avec leur doigt; d'autres se sont imaginés être changés en différens animaux. Souvent cette folie partielle est occasionnée par de vives affections de l'âme, telles que la terreur : ainsi on a vu de jeunes personnes qui ont cru voir continuellement près d'elles des hommes qui avoient voulu les violer. La jalousie a aussi donné fréquemment lieu à cette espèce de mélancolie; 2°. la mélancolie des malades imaginaires. Ces sortes de malades, quoique portant tous les signes d'une santé parfaite, s'affligent sur des affections légères, & se croient sur le point de mourir; ils tourmentent continuellement les médecins par leurs consultations, ou désespérant de leur guérison, ils se livrent à la solitude, s'obstinent à cacher le sujet de leur affliction, ne répondent pas aux questions qu'on leur fait, & ne cessent de gémir sur leur sort; quelquefois leur désespoir se change en une véritable manie. Cette espèce de mélancolie est aisée à distinguer de l'hypochondrie, en ce que les malades n'ont aucune affection corporelle; le son de leur voix annonce que les poumons sont bien constitués; leur sommeil & leur manière de raisonner n'indiquent aucune affection du cerveau, les fonctions des viscères du bas-ventre s'exécutent convenablement; dans l'hypochondrie au contraire les intestins sont remplis de vents, il y a des rapports acides, des affections convulsives de l'estomac & autres symptomes de dyspepsie; 3°. la *panophobia phrontis* de Sauvages, ou la terreur panique. Les malades, qui sont affectés de cette espèce de mélancolie, sont extrêmement inquiets, ils recherchent la solitude & l'obscurité, tout leur inspire de la terreur, on s'apperçoit extérieurement d'un gonflement du diaphragme, le moindre attouchement du corps est douloureux & leur inspire de la crainte; ils sont tourmentés de songes effrayans, ils se plaignent de ressentir comme une épine enfoncée dans la poitrine, & quelquefois ils s'imaginent voir des objets terribles.

II. La mélancolie consiste dans une erreur agréable sur l'état des choses qui concerne le malade. C'est ce qui arrive dans, 1°. la *melancholia moria* de Sauvages, c'est-à-dire dans cette espèce de folie où les malades s'imaginent être plus heureux que les autres hommes, & croient être des rois puissans ou même des dieux; 2°. la mélancolie enthousiastique, dans laquelle les malades se croient inspirés par la Divinité, tombent dans des affections convulsives simulées qui ressemblent à l'épilepsie, & prétendent prédire l'avenir, comme le firent Mahomet & les convulsionnaires même, pour en imposer au peuple; 3°. la mélancolie

rapport;

rapport, quoique le malade juge de tout autre objet comme le commun des hommes. Il y a certainement eu de ces

dans laquelle les malades sautent. Cette maladie a quelquefois été épidémique. On l'a observée en Hollande en 1373, où elle se nommoit la *danse de saint Jean*. Ceux qui en étoient affectés, se dépouilloient de leurs vêtemens, se couronnoient de fleurs, formoient des contre-danses, sautoient nus dans les rues & les temples, ils chantoient & couroient au point que plusieurs tomboient à terre hors d'haleine: & leur ventre se gonfloit alors tellement, qu'on étoit obligé de le contenir avec des bandages, de crainte qu'il ne crévât; cette maladie parut se communiquer aux spectateurs les plus attentifs, & on la regarda comme une opération du démon.

III. La mélancolie consiste dans un amour excessif, qui n'est pas accompagné de satyriasis ou de nymphomanie. Telle est l'érotomanie ou la mélancolie amoureuse. Cette espèce de mélancolie differe du satyriasis & de la nymphomanie, en ce que ceux qui en sont affectés ne desirent point jouir impudemment des faveurs de l'objet de leur amour; mais au contraire, ils le révèrent comme une divinité, exécutent ponctuellement toutes leurs volontés; ils sont dans une admiration continuelle de ses perfections; ils s'affligent de son absence, & se réjouissent en le voyant; ils ne dorment pas, refusent de prendre des alimens, & abandonnent toutes leurs occupations. L'on dit qu'Aristote fut affecté de cette espèce de folie, au point d'offrir de l'encens à sa femme. Lucrèce en devint entièrement fou, & se donna la mort. Le Tasse fut pendant quinze ans affecté d'une mélancolie semblable. L'érotomanie se peut reconnoître chez ceux qui veulent la dissimuler par le changement subit de couleur & l'accélération du mouvement du pouls à la vue de la personne aimée, ou même lorsque l'on entend son nom: ces signes ont suffi à Galien & à Erasistrate pour découvrir cette affection.

IV. La mélancolie consiste dans une crainte superstitieuse des événemens futurs. Telle est la mélancolie religieuse, où les malades sont d'une tristesse extrême par la crainte excessive des jugemens de Dieu, & rien n'est capable de ranimer chez eux l'espérance: l'on en a même vus quelquefois se donner la mort de désespoir.

V. Dans une aversion insurmontable pour le mouvement & tous les devoirs de la vie, comme il arrive dans la *melancholia attonita*; dans cette espèce, le malade ne change pas de place, ni même de situation; s'il est assis, il ne se lève jamais; s'il est debout ou couché, il y reste continuellement; enfin il ne se remue pas, à moins que quelqu'un ne l'y force & ne le pousse; il ne fuit pas la compagnie des autres hommes, mais il ne répond pas aux questions qu'on lui fait, quoiqu'il paroisse comprendre ce qu'on lui dit; il ne fait pas plus d'attention aux conseils qu'on lui donne, que s'il étoit sourd. Il a, pendant qu'on lui parle, l'air rêveur & occupé d'autres idées; il ne paroît veiller que par intervalles; il ne prend des alimens & de la boisson que quand on

exemples de folie; mais je pense que l'on en a peu observé où la folie partielle fût strictement limitée. Dans plusieurs

les approche de sa bouche; & quand la maladie est portée à son plus haut degré, il rejette même les alimens que l'on a introduits dans sa bouche. Dans cet état, communément les forces ne sont pas affoiblies, & le pouls conserve son état naturel.

VI. Dans une inquiétude & l'impatience d'une position quelconque. Telle est la mélancolie erratique. Le malade ne peut rester en place une heure, il court continuellement ça & là sans savoir où il va; il est plus timide que les autres mélancoliques; il fuit la compagnie, il rode la nuit dans les endroits déserts; il ne sait jamais ni ce qu'il fait, ni ce qu'il cherche, ni ce qu'il veut.

VII. Dans l'ennui de la vie, comme on le voit dans la mélancolie angloise. Quelquefois cette maladie a été, en quelque sorte, épidémique. Ainsi les filles de Milet prirent un tel ennui pour la vie, qu'un grand nombre se pendirent. On ne put arrêter cette folie qu'en menaçant d'exposer nu, dans la place publique, le cadavre de la première qui seroit coupable de suicide. Il est assez commun de voir les mélancoliques se donner la mort, lorsque leur maladie est portée au plus haut degré; mais la mélancolie angloise diffère des autres, en ce que ceux qui en sont affectés prennent la résolution de mettre fin à leur vie, sans donner aucune marque de fureur, ou sans avoir aucun chagrin grave; & souvent l'ennui de la vie ne paroît pas dépendre chez les Anglois d'une maladie.

VIII. Enfin, la mélancolie consiste dans une erreur du malade sur la nature de son espèce. Ainsi, quelques-uns se sont crus changés en loup, d'autres en lièvre, & plusieurs en chevaux. On peut rapporter à cette variété, la mélancolie des Scythes dont parle Hippocrate. Ceux de cette nation qui étoient les plus riches, devenoient ineptes à la génération, par l'habitude qu'ils avoient d'être continuellement à cheval, sans être soutenus par des étriers; cet état les affligeoit tellement, qu'ils se croyoient changés en femme par une punition divine. Ils prenoient en conséquence les habits de femmes, & manioient la quenouille & le fuseau; le peuple superstitieux les vénéroit, de crainte d'encourir la même punition des dieux.

Quant à la démonomanie ou à la possession du diable, M. Cullen croit, avec raison, qu'il n'y en a aucune espèce de réelle, parce que le démon n'a aucun empire sur nous; d'où il conclut que l'on doit rapporter les espèces de démonomanie dont Sauvages fait l'énumération, 1°. à la mélancolie ou à la manie; telle est la démonomanie fanatique, ou le fanatisme qui a porté ceux qui en étoient affectés à des excès inconcevables de cruauté. La démonomanie des Indes, dont parle Kempfer, ne diffère du fanatisme qu'en ce qu'elle est l'effet de l'abus de l'opium.

2°. On peut rapporter les différentes espèces de démonomanie à d'autres maladies que les spectateurs ont faussement regardées comme l'effet de la puissance du diable. Ainsi, des convulsions

cas de folie générale, il y a un sujet de chagrin ou de crainte, sur lequel roule plus particulièrement le faux jugement, ou qui est au moins plus fréquemment que tout autre l'objet dominant du délire : les absurdités que produit cet objet dominant, donnent lieu à la folie de s'étendre sur presque tous les autres ; néanmoins cela varie beaucoup, non-seulement chez les différens individus, mais aussi chez le même dans différens temps. Ainsi, ceux que l'on regarde généralement comme fous, jugent cependant de temps en temps, & dans quelques cas, assez convenablement & très-constamment des circonstances présentes, & de certains événemens auxquels ils ne s'attendoient pas ; mais lorsqu'on cesse de leur présenter ces objets qui attiroient leur attention, le désordre de l'imagination peut ramener facilement la confusion générale ou rappeler l'objet particulier de délire. Ces observations me portent à conclure qu'il n'est pas toujours possible d'assigner aussi exactement les limites qui distinguent la folie générale & partielle, que de déterminer quand l'affection partielle doit être considérée comme constituant une espèce particulière de maladie différente d'une folie plus générale.

1576. Lorsque la folie qui, sans être strictement partielle, ni entièrement & constamment générale, affecte des personnes d'un tempérament sanguin, & est accompagnée d'émotions plutôt agréables que furieuses ou tristes, je crois qu'on doit la regarder comme une maladie différente de la manie que j'ai décrite plus haut ; & que cette folie, quoique partielle, ne doit pas même être confondue avec la mélancolie proprement dite, dont je parlerai par la suite.

1577. Comme cette espèce diffère de celles que j'ai décrites 1554, je pense qu'elle exige des remèdes différens,

violentes & extraordinaires occasionnées par des vers, par la suppression de la plique polonoise, par l'anévrisme de l'aorte descendante, ont fait croire au peuple que ceux qui étoient ainsi affectés étoient possédés du démon.

3°. On peut les rapporter à des maladies entièrement simulées : tout ce que l'on a raconté sur les sorciers, les vampires & les possédés, doit être regardé comme tel.

4°. Enfin, on doit rapporter à la démonomanie des maladies qui étoient en parties vraies, comme dans le n°. 2°. & en partie simulées, comme celles du n°. 3°. Telle est la démonomanie hystérique de Sauvages.

& qu'il eſt convenable d'en parler ici particulièrement (*a*).

Dans cette eſpèce de folie, il peut être néceſſaire d'empêcher ceux qui en ſont affectés de ſuivre, comme nous l'avons dit plus haut, 1576, les objets qui donnent lieu à leur fauſſe imagination ou à leur faux jugement; mais il eſt rare que l'on ſoit obligé d'employer une contrainte auſſi conſidérable que dans la manie impétueuſe & colère. Il ſuffit en général d'acquérir quelque empire ſur les malades, afin d'en faire uſage, comme il eſt même quelquefois néceſſaire, pour arrêter les écarts de leur imagination, & les inconſéquences de leur jugement.

1578. La contrainte dont je viens de parler & que je regarde comme eſſentielle, exige en général que les malades ſoient renfermés dans un ſeul endroit, afin d'exclure de leur vue les objets, & ſur-tout les perſonnes qui pourroient rappeler des idées unies avec les objets principaux de leur délire. Néanmoins ſi l'on peut en même temps s'appercevoir qu'il y a certains objets ou certaines perſonnes qui puiſſent détourner leur attention des cauſes du déſordre de leur imagination, & la fixer quelque temps ſur d'autres objets, il faut leur préſenter fréquemment ces derniers: c'eſt pour cette raiſon qu'il eſt ſouvent utile de les faire voyager, tant pour interrompre la ſuite de leurs idées, que pour leur préſenter des objets capables d'attirer leur attention. Dans ces cas, ſi la folie, quoique particulièrement fixée ſur un ſeul objet dont le malade juge mal, ne s'y borne pas uniquement, mais ſe porte en outre facilement ſur d'autres avec la même incohérence d'idées, je penſe qu'on pourroit utilement tenter d'attacher ou même de forcer ces ſortes de malades à quelque travail conſtant & uniforme.

1579. Lorſque les cas indiqués dans 1576 s'obſervent dans les tempéramens ſanguins, & approchent en conſéquence davantage du délire frénétique, la ſaignée & les purgatifs ſont convenables & néceſſaires à proportion que les ſymptomes qui indiquent cette diſpoſition au délire frénétique, ſont plus évidens & plus violens.

1580. Je crois que quand cette eſpèce de folie attaque des perſonnes d'un tempérament ſanguin, le bain froid

(*a*) Cette eſpèce de folie gaie paroît encore différer des autres, en ce qu'elle cède en général plus facilement aux remèdes.

convient particulièrement, qu'elle ſoit partielle ou non; mais que ce remède n'eſt guère admiſſible dans la folie partielle des melancoliques, comme je le prouverai par la ſuite.

1581. Après avoir parlé de cette eſpèce de folie, qui, ſuivant ma manière de voir, diffère de la manie & de la mélancolie, je vais examiner les ſymptomes qui paroiſſent convenir particulièrement à cette dernière.

1582. La maladie que je nomme mélancolie n'eſt très-ſouvent qu'une folie partielle. Quoique l'imagination fauſſe ou le jugement faux ſemblent ſouvent ſe borner à un ſeul objet, il eſt rare qu'il n'en réſulte pas beaucoup d'inconſéquences dans les autres opérations de l'entendement; & comme l'on obſerve d'ailleurs tous les degrés intermédiaires poſſibles entre la folie très-générale & celle qui eſt très-partielle, il eſt ſouvent très-difficile, peut-être même peu convenable, de diſtinguer la mélancolie par le caractère unique de folie partielle. On doit principalement la diſtinguer, ſi je ne me trompe, en ce qu'elle attaque des perſonnes d'un tempérament mélancolique, & en ce qu'elle eſt toujours accompagnée de quelque crainte, qui n'eſt pas en apparence fondée, mais qui donne les plus vives inquiétudes.

1583. Je dois obſerver, pour expliquer la cauſe de cette maladie, que la plupart de ceux chez qui domine le tempérament mélancolique, ſont d'un naturel ſérieux & penſif, & diſpoſés à la crainte & à la circonſpection, plutôt qu'à l'eſpérance & à la témérité. Les perſonnes de ce caractère ſont émues moins facilement que d'autres par des impreſſions quelconques, & ſont en conſéquence capables d'une attention plus ſérieuſe ou plus long-temps continuée ſur un objet particulier, ou ſur une ſuite de penſées (*a*). Elles s'engagent même aiſément à une application conſtante ſur un ſujet quelconque, & tiennent très-fortement à toute émotion qui a pu les affecter.

1584. Ces circonſtances, qui conſtituent le caractère mélancolique, ſemblent prouver évidemment que ceux chez qui ce caractère domine fortement, peuvent être facilement

(*a*) Il eſt conſtant que les hommes les plus ſavans & les plus ſpirituels ont été en général mélancoliques: de-là, le proverbe *nullum magnum ingenium ſine mixturâ inſaniæ.*

saisis de craintes capables de leur donner de vives inquiétudes ; & que ces craintes, quand l'on s'y livre trop, comme il arrive naturellement à ces sortes de personnes, peuvent facilement dégénérer en folie partielle.

1585. La crainte & l'abattement de l'esprit, ou une disposition à la timidité & au découragement, peuvent, dans quelques occasions, ou dans certains états du corps, être uniquement l'effet de la foiblesse : c'est pourquoi je suppose que ces symptomes accompagnent quelquefois la dyspepsie. Mais je pense qu'alors la disposition au découragement n'est presque jamais portée à un degré considérable, ou qu'elle n'est pas aussi fortement fixée que quand elle se manifeste chez des personnes d'un tempérament mélancolique. Quoique chez ces dernières la crainte soit également l'effet des sensations auxquelles la dispepsie donne lieu, il est évident que l'émotion peut être portée à un degré plus considérable, & être accompagnée d'une plus grande inquiétude, être plus permanente, occuper davantage le malade, & produire en conséquence tous les symptomes variés qui surviennent dans la maladie appellée HYPOCHONDRIE, comme je l'ai dit dans 1222.

1586. Quoique les symptomes qui affectent le corps se ressemblent parfaitement dans la dyspepsie & l'hypochondrie, & que ceux même qui affectent l'ame se ressemblent aussi en quelque sorte, je n'ai trouvé, en m'occupant autrefois d'établir une distinction entre ces deux maladies, aucune difficulté de distinguer la dernière, uniquement en ce qu'elle se rencontre chez des personnes d'un tempérament mélancolique. Mais je me trouve obligé d'avouer aujourd'hui que je suis fort en peine de déterminer comment l'hypochondriasis & la mélancolie peuvent dans tous les cas se distinguer l'une de l'autre, le même tempérament leur étant commun.

1587. Je pense néanmoins qu'on peut en général établir cette distinction de la manière suivante.

Je voudrois que l'on considérât l'hypochondriasis comme une maladie toujours accompagnée de symptomes de dyspepsie ; il peut, il est vrai, exister en même temps une crainte mélancolique accompagnée de vives inquiétudes, produite par la sensation qu'excitent ces symptomes ; mais tant que cette crainte ne consiste que dans un jugement faux relativement à l'état de la santé du malade même, & au danger dont il craint que cet état ne soit suivi, je

voudrois que l'on considérât encore la maladie comme une affection hypochondriaque, & comme différente de la vraie mélancolie. Lorsqu'au contraire la crainte & le découragement sont les suites d'un jugement faux relativement à d'autres objets que ceux de la santé, & particulièrement lorsque le malade ne ressent aucun symptome de dyspepsie, personne ne peut douter que l'affection ne soit alors très-différente de la dyspepsie & de l'hypochondriasis; & cet état constitue ce que je voudrois strictement appeler mélancolie.

1588. Il paroît qu'il reste encore une légère difficulté, malgré ce que je viens de dire, pour distinguer l'hypochondrie du tempérament parfaitement mélancolique dans le cas où ce dernier paroît arrêter ou ralentir l'action de l'estomac, de manière à produire quelques symptomes de dyspepsie. Néanmoins je voudrois encore, malgré ces symptomes, considérer la maladie comme une véritable mélancolie, plutôt que comme une affection hypochondriaque, dans les cas où les caractères du tempérament mélancolique sont fortement marqués, & sur-tout lorsque l'erreur de l'imagination roule sur d'autres objets que sur ceux qui sont relatifs à la santé; ou bien lorsque l'erreur, quoique relative à l'état corporel du malade même, est sans fondement ou absurde.

1589. La mélancolie dépend donc évidemment du tempérament général du corps. Chez un grand nombre de personnes, ce tempérament existe sans aucune affection morbifique de l'esprit ou du corps; cependant lorsqu'il est parfaitement caractérisé & porté à un degré considérable, il peut se changer en une maladie qui affecte l'un & l'autre; mais particulièrement l'esprit: il est en conséquence convenable d'examiner en quoi consiste spécialement ce tempérament mélancolique; on peut observer à cet égard qu'il est caractérisé par un degré de gêne dans le mouvement de la puissance nerveuse, relativement à la sensation & à la volition; il y a une rigidité générale des solides simples, & l'équilibre du systême sanguin penche du côté des veines (*a*). Or, toutes ces circonstances sont directement

(*a*) Les distinctions que l'auteur tente d'établir ici entre la mélancolie & l'hypochondrie, paroissent préférables à celles que l'on a admises jusqu'ici. C'est à tort que l'on a cru que la mélancolie dépendoit toujours d'une affection sympathique des organes qui servent à la digestion, & des autres viscères du bas-ventre; car

opposées à celles qui constituent le tempérament sanguin, & doivent par conséquent produire aussi un état de l'esprit entièrement opposé.

1590. C'est de cet état de l'esprit & de celui du cerveau qui lui correspond, dont nous allons présentement nous occuper particulièrement : mais l'on pourrra objecter qu'il est difficile d'expliquer en quoi consiste cet état du cerveau ; peut-être même regardera-t-on comme une témérité de ma part de le tenter.

Je hasarderai cependant de dire qu'il est probable que le tempérament mélancolique de l'esprit dépend du tissu plus sec & plus ferme de la substance médullaire du cerveau ; ce qui peut-être est dû à un défaut de fluide dans cette substance, comme il paroît en ce que sa gravité spécifique est alors moins considérable que de coutume. Je conclus que cet état du cerveau existe réellement dans la mélancolie ; *premièrement*, par la rigidité générale de toute l'habitude du corps ; *secondement*, d'après les ouvertures des cadavres, qui ont prouvé que cet état du cerveau avoit lieu dans la manie, qui n'est souvent qu'un degré plus considérable de mélancolie. Je ne vois rien qui empêche de supposer que ce même état du cerveau peut, à un degré modéré, produire la mélancolie, &, à un degré plus considérable, occasionner cette espèce de manie, dans laquelle se change si souvent la mélancolie : on admettra

l'on observe que communément les fonctions de ces viscères ne sont pas dérangées chez les mélancoliques. Boerhaave, dans son aphorisme 1094, regarde la mélancolie comme l'effet de l'atrabile. Néanmoins, en rapportant les circonstances qui caractérisent cette maladie, il n'a fait que décrire un tempérament particulier ou une disposition particulière. Les signes qui accompagnent ce tempérament sont ordinairement héréditaires & se manifestent de très-bonne heure. Les cheveux & les yeux sont noirs, la peau pâle ou brune, les veines larges, l'habitude du corps sèche, les fibres rigides, sèches & fortes, le corps très-robuste ; les artères sont petites & les veines fort larges : ce qui prouve que l'équilibre de la circulation se porte particulièrement du côté de ces dernières. L'esprit est difficilement ému par les passions : mais il tient très-vivement à tout ce qui a pu l'émouvoir, & est indifférent pour tout autre objet. Tel est le caractère du tempérament héréditaire qui subsiste en dépit des causes externes. La question se réduit à savoir s'il dépend de l'état du sang ou d'une conformation générale. Mais il est certain que les causes occasionnelles de Boerhaave n'agissent que quand le tempérament originel existe.

ſur-tout cette ſuppoſition avec facilité, ſi l'on convient qu'un plus grand degré de dureté dans la ſubſtance du cerveau peut le rendre ſuſceptible d'un plus grand excitement, ou qu'une portion du cerveau peut acquérir plus de dureté que les autres, & en conſéquence donner lieu à cette inégalité d'excitement dont dépend réellement la manie.

1591. J'ai ainſi tenté d'expoſer ce qui me paroît le plus probable ſur la cauſe prochaine de la mélancolie; la matière peut encore être douteuſe à pluſieurs égards; mais je ſuis perſuadé que l'on pourra ſouvent faire uſage de ces obſervations pour ſe diriger dans le traitement de cette maladie, comme je vais tâcher de le prouver.

1592. Il faut, chez la plupart des mélancoliques, gouverner l'eſprit en grande partie de la même manière que je l'ai conſeillé plus haut à l'égard de l'affection hypochondriaque; mais comme dans le cas de la vraie mélancolie, il y a communément une imagination fauſſe ou un faux jugement qui ſe manifeſtent comme une folie partielle, il eſt de plus néceſſaire d'employer alors quelques artifices capables de corriger cette imagination ou ce jugement.

1593. Les différens remèdes propres à modérer les ſymptomes de dyſpepſie qui accompagnent conſtamment l'hypochondriaſis, ſont rarement néceſſaires ou convenables dans la mélancolie.

Il n'y a qu'un des ſymptomes de dyſpepſie, qui exiſte très-conſtamment dans la mélancolie, ſans être cependant accompagné d'aucun autre ſymptome qui indique l'affection de l'eſtomac, ſavoir la conſtipation. Il eſt toujours convenable & même néceſſaire de la diſſiper; c'eſt, je penſe, pour cette raiſon que l'uſage des purgatifs a été ſi ſouvent utile dans la mélancolie (*a*). Je n'oſe pas poſitivement déterminer s'il y a quelque purgatif qui convienne particulièrement dans cette maladie, mais je n'ai pas d'autre opinion relativement au choix des purgatifs dans la mélancolie, que celle que j'ai expoſée plus haut ſur ce même objet, en parlant de la manie.

1594. Quant aux autres remèdes, je penſe que la ſaignée convient plus rarement dans la mélancolie que dans la manie;

(*a*) Les purgatifs ſont encore convenables dans les cas où la mélancolie eſt aggravée par des congeſtions dans le ſyſtême de la veine porte.

mais on doit se déterminer relativement aux avantages que l'on en peut retirer dans les cas particuliers, d'après les mêmes considérations que dans la manie.

1595. Le bain froid que j'ai aussi regardé comme très-utile dans différens cas de folie, n'est, je pense, presque jamais admissible dans la mélancolie ; au moins tant qu'elle n'est qu'une affection partielle, & qu'il n'y a aucunes marques d'un excitement violent. Il est probable au contraire, à cause de la rigidité générale qui domine dans la mélancolie, que le bain chaud peut y être fréquemment utile.

1596. Quant aux narcotiques que j'ai cru pouvoir être souvent avantageux dans la manie, je pense qu'ils ne conviennent que très-rarement dans les folies partielles des mélancoliques, excepté dans certains cas d'excitement violent, où la mélancolie approche beaucoup de la manie.

1597. Dans ces cas où la mélancolie approche de la manie, il est quelquefois nécessaire de recommander une diète sévère ; mais comme il n'est guère possible d'éviter alors l'usage des végétaux, qui, dans les cas d'inertie de l'estomac, produit quelques symptomes de dyspepsie, il ne faut faire usage de la nourriture végétale dans les cas de mélancolie légère, qu'avec quelque précaution.

L'exercice, comme tonique, ne convient ni dans l'hypochondriasis, ni dans la mélancolie ; néanmoins il peut être extrêmement utile dans ces deux maladies, relativement aux effets qu'il produit sur l'esprit, & on doit l'employer dans la mélancolie de la même manière que je l'ai conseillé plus haut dans le cas d'hypochondrie (a).

(a) D'après tout ce que l'auteur a dit sur la mélancolie, il est évident qu'elle dépend d'un tempérament particulier, d'où résulte l'affection de l'esprit. Il faut en conséquence, pour parvenir à guérir cette maladie, 1°. éviter les causes occasionnelles, 2°. empêcher l'esprit de s'occuper d'un seul objet, 3°. corriger la rigidité & la sécheresse générale, 4°. entretenir la transpiration par le bain chaud & l'exercice modéré.

Toutes ces indications seront aisées à saisir, d'après ce qui a été dit sur le traitement qui convient dans l'hypochondrie.

On tentera tous les moyens possibles de guérir l'imagination, car c'est en vain que l'on aura recours aux remèdes, tant qu'elle sera affectée ; il faut, pour y parvenir, s'attacher à plaire au malade & prendre, s'il est possible, sa façon de penser ; enfin, employer tous les secours moraux capables de le distraire ; mais il est de la plus grande importance de le déterminer dès le commencement à changer de climat, & de l'envoyer dans des pays éloignés : la variété des

1598. Après avoir exposé ma doctrine, relativement aux types principaux de folie, je devrois considérer les autres genres, tels que l'amentia & l'oneirodynia (*a*),

objets qui frappent continuellement la vue de ces sortes de malades dans les pays étrangers qu'on leur fait parcourir, suffit souvent pour les tirer de leur état de tristesse & de mélancolie, sans aucun autre secours. C'est peut-être pour cette raison que l'ellébore pris à Antycire a souvent réussi.

La saignée réitérée a souvent été un moyen avantageux de diminuer la sécheresse & la rigidité des fibres; il est bon d'y avoir recours avant l'usage du bain chaud; c'est un moyen de prévenir les congestions qui surviennent fréquemment lorsque la maladie a duré quelque temps. La saignée est sur-tout avantageuse lorsqu'il a précédé une suppression d'hémorrhagie habituelle.

Pour diminuer la rigidité des fibres, on prescrira pendant long-temps le petit-lait, l'eau de veau, les sucs des plantes rafraîchissantes & antiscorbutiques. On aura fréquemment recours aux antiphlogistiques, tels que les sels neutres & le vinaigre.

Les amers, qui ont été recommandés par quelques auteurs, ne conviennent que quand la mélancolie est combinée avec la dyspepsie.

Tout ce qui peut favoriser la transpiration, est utile aux mélancoliques; car Sanctorius observe que la diminution de la transpiration cause la mélancolie, & qu'au contraire l'esprit est gai quand la transpiration se fait librement. C'est pour cette raison que les alimens faciles à diriger, ont souvent suffi pour guérir la mélancolie, comme Galien l'observe; il paroît aussi que l'on n'a souvent éprouvé de bons effets des sels neutres, du vinaigre & des délayans, que parce qu'ils portent puissamment à la peau.

Je pense même qu'on ne peut expliquer les effets de l'ellébore blanc, dont les anciens ont fréquemment fait usage avec succès, que parce que ce remède, comme vomitif, est capable de détruire le spasme & d'occasionner une détermination puissante vers la surface du corps. Cependant les drastiques de ce genre ne doivent être mis en usage qu'avec la plus grande circonspection; & il faut, à l'exemple des anciens, faire précéder les délayans pendant plusieurs mois & même des années entières.

Dans les cas où la maladie a succédé à des éruptions répercutées, il est avantageux de les rappeler: ainsi on a guéri des mélancoliques en leur donnant la gale.

(*a*) Le plan que j'ai adopté m'oblige de parler ici de ces deux genres.

De l'Amentia ou de la Démence.

La démence consiste dans une foiblesse de l'esprit, relativement à la faculté de juger, de manière que les malades ne peuvent pas percevoir les rapports des objets, ou ne s'en souviennent pas. N. C. GENRE LXV.

M. Cullen comprend sous ce genre l'amentia de Sauvages, ou

que j'ai rangés dans ma nosologie, dans l'ordre des vesaniæ: mais comme je ne puis prétendre jeter un grand jour sur

l'oubli, parce que ces maladies se trouvent souvent réunies: elles sont d'ailleurs communément produites par les mêmes causes; & lorsque l'oubli augmente, il conduit toujours à la démence.

Il y a trois espèces de démence: I. la démence *innée*; II. la démence *des vieillards*; III. la démence *accidentelle*.

I. La démence *innée*, est celle qui existe depuis le moment de la naissance: telle est, 1°. l'état de stupidité que Sauvages appelle *amentia morosis*, dans lequel les malades sont plus ou moins privés de la faculté de juger; 2°. la démence des microcéphales, c'est-à-dire, de ceux qui ont la tête extraordinairement petite.

II. La démence *des vieillards*, ou l'état d'enfance, consiste dans la diminution de l'entendement & de la mémoire, qui est l'effet de l'âge.

III. La démence *accidentelle* est celle qui est produite par des causes externes chez des hommes dont le jugement est sain: on doit regarder comme des variétés de cette espèce, 1°. & 2°. l'oubli & la démence qui succèdent aux fièvres, comme Sydenham l'a observé quelquefois dans les fièvres intermittentes où les malades avoient été fort affoiblis par les saignées & les purgatifs réitérés; 3°. l'oubli céphalalgique qui succède souvent aux douleurs de tête violentes & gravatives, tant chroniques que fébriles: 4°. l'oubli pléthorique qui est produit par des évacuations habituelles supprimées; 5°. la démence rachialgique que l'on a observée à la suite des coliques violentes, particulièrement chez les mélancoliques; 6°. l'oubli qui s'observe chez ceux qui ont usé avec excès des plaisirs de Vénus; 7°. l'oubli ou la perte de mémoire produit par les vives affections de l'ame, telles que la crainte, la terreur, la tristesse; 8°. la démence produite par les poisons narcotiques, tels que le strammonium, la jusquiame; 9°. l'oubli occasionné par l'excès des liqueurs spiritueuses & des narcotiques; 10°. & 11°. la démence & l'oubli qui sont la suite des chûtes ou des coups portés à la tête.

Sauvages admet encore plusieurs espèces de démence qui ne doivent pas trouver leur place dans la nosologie, parce que les causes internes qui en constituent le caractère ne peuvent se reconnoître par aucun signe externe; telles sont les espèces de démence produites par l'épanchement de sérosité, par les tumeurs, les hydatides, la sécheresse du cerveau & les calculs qui se forment quelquefois dans ce viscère.

La démence consiste, comme on l'a vu, dans l'affoiblissement de la faculté de juger & de la mémoire; elle est en conséquence aisée à distinguer de la manie, qui est une folie qui s'étend sur tous les objets.

Ceux qui sont affligés de cette maladie, paroissent indifférens à tout ce qu'on leur dit; ils rient ou chantent sans sujet, & même dans des circonstances qui affligent les autres hommes; ils sont très-paresseux à agir, ne quittent pas la place où ils se trouvent;

ces matières, & qu'il est rare qu'elles soient l'objet de la pratique, je pense que l'on me permettra de ne pas m'en

tout indique chez eux un défaut plus ou moins considérable de jugement : ils ne sont cependant pas furieux comme les maniaques, ni tristes & rêveurs comme les mélancoliques.

L'on peut soupçonner que la cause prochaine de la démence consiste fréquemment dans un épanchement de sérosité ou dans la compression du cerveau, car on l'a vu survenir à la suite d'épilepsie & de paralysie qui dépendoient de causes semblables. Néanmoins le cerveau paroît être le plus souvent dans un état particulier dans les cadavres de ceux qui sont morts de démence ; on l'a trouvé mol & flasque ; l'on a fréquemment observé une quantité extraordinaire de fluide répandu dans toute la substance médullaire ; & la démence est quelquefois l'effet de l'hydrocéphale. Il est probable que l'épanchement peut rendre les fibres médullaires & les nerfs incapables de remplir leurs fonctions, comme le confirme l'état des enfans idiots. Haller dit que le cerveau ne prend qu'à l'âge de cinq ans des impressions permanentes. La sécheresse & la rigidité des fibres de cet organe peuvent aussi produire la fatuité ou la démence, d'où l'on doit présumer qu'il y a un certain état dans le mécanisme du cerveau, nécessaire pour exécuter les facultés intellectuelles, & que l'humidité & la sécheresse peuvent donner lieu à la démence. Mais on ne peut déterminer laquelle de ces deux causes agit : l'état de fluidité paroît être le plus fréquent.

Il y a encore un état qui ressemble à la fatuité, où le malade paroît avoir perdu la mémoire, & qui est l'effet de la fièvre ; pour lors on parvient quelquefois à guérir le malade en recommençant son éducation comme s'il étoit enfant. Dans cet état on pourroit soupçonner la rigidité ou la sécheresse ; mais il peut être l'effet de la flaccidité, à cause de sa ressemblance avec l'enfance.

On regarde en général cette maladie comme incurable. Les vomitifs & les purgatifs l'ont quelquefois guérie lorsqu'elle étoit accidentelle. J'ai vu un malade qui étoit resté six mois en démence à la suite d'une fièvre inflammatoire, où la tête avoit été vivement affectée, & qui fut guéri par les purgatifs : ce moyen a aussi réussi dans d'autres cas moins graves de démence qui avoient succédé aux fièvres, ce qui prouve qu'alors la maladie n'est pas toujours l'effet de la foiblesse, comme on l'a cru.

La démence qui est la suite d'une longue contention d'esprit ou des passions vives, peut se guérir quand elle est récente, en faisant changer de climat & de manière de vivre.

Les narcotiques ont quelquefois guéri la démence qui est survenue à la suite des fièvres intermittentes : ainsi Sauvages parle d'un sexagénaire tombé dans cette espèce de démence, qui recouvrit pendant trois mois l'usage de sa raison en prenant tous les jours un demi-gros d'extrait de jusquiame blanche.

De l'Onéirodynie.

Cette maladie consiste dans une imagination vive ou désagréable pendant le sommeil. N. C. GENRE LXVIII.

occuper présentement; les circonstances particulières même

M. Cullen comprend sous ce nom le somnambulisme ou la maladie des somnambules, & l'incube ou le cochemar.

Il y a deux espèces d'onéirodynie; I. l'une *active*; II. l'autre *gravative*.

I. L'onéirodynie *active*, est celle où les malades marchent & exercent différens mouvemens. Telle est la maladie des somnambules ordinaires, dans laquelle les malades exécutent toutes les fonctions auxquelles ils sont accoutumés pendant la veille, quoiqu'ils ne voient & n'entendent rien, & soient uniquement dirigés par leur imagination. Lorsque la maladie est légère, ceux qui en sont affectés ne sortent pas de leur lit, néanmoins ils se remuent, parlent, quelquefois même ils veulent se battre, comme s'ils étoient attaqués par des ennemis ou des voleurs. D'autres qui sont plus gravement affectés, sortent de leur lit, s'habillent, prennent de la lumière, ouvrent les portes; on en a vus passer des fleuves à la nage, s'asseoir sur une fenêtre comme sur un cheval, courir sur les toits, & s'exposer à différens dangers; & il seroit dans ces cas très-dangereux de les éveiller imprudemment. On peut regarder comme une variété de cette espèce le somnambulisme cataleptique dont parle Sauvages, qui commençoit par un accès de catalepsie & qui se terminoit lorsqu'il survenoit un second accès.

II. L'onéirodynie *gravative*, dans laquelle le malade se plaint de ressentir un poids qui comprime particulièrement la poitrine. On doit rapporter ici les différentes espèces de cochemar ou d'incube, savoir, 1°. le cochemar pléthorique, qui est celui que produit la chaleur du lit & le poids des couvertures, en raréfiant le sang chez les pléthoriques: il attaque particulièrement, lorsque le vent du midi souffle, ceux qui dorment couchés sur le dos; 2°. le cochemar stomachique, que l'on appelle aussi épilepsie nocturne. Il est l'effet de la compression que l'estomac plein d'alimens mal dirigés exerce sur le diaphragme. Il s'observe chez ceux qui, immédiatement après avoir mangé, ont la langue chargée, & sont tourmentés de rapports, de nausées & de pesanteur de la tête; les enfans y sont plus sujets que les adultes, sur-tout ceux qui sont gourmands; l'objet qui se présente à l'imagination pendant le sommeil dans le cochemar, varie en raison des mœurs du malade, & des choses qui l'ont occupé le jour: 3°. le cochemar *hypochondriaque*, qui est commun aux mélancoliques & aux hypochondriaques: 4°. le cochemar intermittent, dont parle Forestus, qui revenoit de deux jours l'un, chez une fille de neuf ans, & qui approchoit d'une attaque d'épilepsie: 5°. le cochemar vermineux auquel donnent lieu chez les enfans les vers contenus dans l'estomac: 6°. quoique le cochemar produit par l'hydrocéphale puisse rarement se reconnoître par des signes externes, M. Cullen croit pouvoir le rapporter ici, parce que l'espèce de cochemar que l'on observe chez ceux qui sont affectés de l'œdème des extrémités inférieures, & d'hydrothorax, ou d'ascite, peut être l'effet de l'hydrocéphale.

Plusieurs philosophes ont prétendu que les songes n'étoient pas

qui m'ont déterminé à entreprendre cet ouvrage (*a*) exigent en quelque ſorte que j'agiſſe ainſi.

une affection corporelle, & qu'on ne devoit pas les regarder comme une maladie. On peut les conſidérer comme une preuve de la connexion intime de l'ame avec le corps, car ils ont lieu toutes les fois que l'un ou l'autre ſont affectés ; on les obſerve chez ceux qui ont eu l'eſprit vivement frappé d'un objet quelconque pendant le jour ; mais ils paroiſſent dépendre toujours d'une irrégularité dans le ſyſtême. Le plus léger ſonge annonce que le ſommeil n'eſt pas parfait & qu'une partie du cerveau eſt irritée pendant que l'autre eſt dans un état de collapſus. Il eſt difficile de déterminer les différens degrés qui exiſtent entre les ſonges violens & ceux qui ſont modérés.

Tout ce qui peut augmenter la force avec laquelle le ſang ſe porte vers le cerveau, donne lieu aux rêves ; c'eſt pourquoi ces derniers précèdent ſouvent le délire dans les fièvres ; & tant que les rêves ſubſiſtent, on doit craindre le retour du délire.

Les moyens les plus convenables de prévenir l'onéirodynie, conſiſtent à, 1°. diminuer l'état de pléthore ; 2°. évacuer l'eſtomac & les inteſtins ; 3°. preſcrire les antiphlogiſtiques ; 4°. diminuer la quantité d'alimens, ſur-tout le ſoir ; 5°. éviter tout ce qui peut émouvoir vivement l'imagination ; 6°. avoir la précaution de ne pas ſe coucher ſur le dos.

(*a*) On peut voir, page *xxxvj* de la préface de l'auteur, qu'il a entrepris particulièrement cet ouvrage pour mettre le public en état de juger de ſes principes, qui étoient critiqués par des perſonnes qui n'en avoient que des notions imparfaites ; c'eſt pourquoi il a en général négligé les objets qu'il n'a pas cru pouvoir mieux traiter que ceux qui l'ont précédé.

Pour ſuppléer à ce défaut, & rendre ce livre d'une utilité plus générale à ceux qui commencent à s'occuper de la médecine, j'ai ajouté dans mes notes beaucoup de choſes qui ſe trouvent ailleurs ; mais je penſe que l'on m'excuſera en ce que j'ai eu uniquement en vue l'utilité des étudians, qui communément ne peuvent pas conſulter un grand nombre de livres, & deſirent trouver dans un ſeul les premières notions de tous les objets qui embraſſent la médecine-pratique.

PARTIE III.

Des Cachexies.

1599. Je me propose d'établir sous ce titre une classe de maladies (*a*), qui consistent dans l'état dépravé de toute l'habitude, ou d'une partie considérable du corps, sans que aucune pyrexie primitive, ou aucune affection nerveuse, soit combinée avec cet état.

1600. Linnæus & Sagar ont employé, à l'exemple de plusieurs auteurs qui les ont précédés, le terme de cachexie, pour signifier une maladie particulière; mais celle qu'ils ont désignée sous ce nom, l'est plus convenablement sous une autre dénomination: Sauvages & Sagar ont plus justement adopté le terme de *cachexie*, pour désigner une classe. Je les ai suivis en cela, quoique je trouve difficile de donner un caractère qui puisse convenir à toutes les espèces que j'ai comprises dans cette classe. Cette difficulté augmenteroit encore, si je voulois renfermer dans la classe que j'ai formée sous le titre de *cachexies*, toutes les maladies que les autres nosologistes y ont admises (*b*); mais j'aime mieux être imparfait que de manquer beaucoup d'exactitude.

(*a*) Les cachexies forment la troisième classe de la nosologie méthodique de l'auteur.

(*b*) M. Cullen a divisé les maladies suivant qu'elles affectent les fonctions vitales, animales & naturelles. Il a mis la cachexie au rang des dernières; mais il n'a pas compris sous ce terme toutes les maladies des fonctions naturelles, il l'a borné pour signifier celles qui sont produites par les changemens des substances dont le corps est composé, parce qu'il est impossible de faire une distribution qui corresponde exactement aux trois divisions qu'il a admises.

Toute affection contre nature, qui affecte l'habitude du corps, peut être comprise sous la dénomination de cachexie; mais il est difficile de distinguer dans cette classe les affections idiopathiques des symptomatiques, & de reconnoître les genres qui appartiennent particulièrement à la cachexie ou aux affections locales.

Ces

Ces difficultés qui subsistent encore dans la nosologie méthodique, ne doivent pas cependant nous embarrasser absolument dans un *Traité de Médecine-pratique*. Si je puis parvenir à distinguer & décrire convenablement les différentes espèces qui existent réellement & qui s'observent le plus communément, je m'inquiéterai moins d'être exact dans le caractère général de la classe que j'ai établie ; je pense cependant que l'on doit toujours tenter d'y parvenir, & je vais suivre cet objet du mieux qu'il me sera possible.

LIVRE PREMIER.

Des Amaigrissemens.

1601. L'AMAIGRISSEMENT, ou la diminution du volume ou de l'embonpoint de tout le corps, n'est communément qu'un symptome de maladie, & ne doit que très-rarement être considéré comme une affection primitive & idiopathique; c'est pourquoi j'aurois peut-être pu, d'après le plan général que j'ai adopté, omettre un pareil symptome dans ma nosologie méthodique; mais l'incertitude où l'on est que cette affection soit toujours symptomatique, & le desir de compléter mon systême, m'ont déterminé à introduire dans ma nosologie, comme d'autres l'ont fait, un ordre sous le titre de *marcores* (a); ce qui m'oblige de donner présentement quelques observations sur les maladies de ce genre.

1602. Je pense qu'il est en conséquence utile, pour remplir cet objet, de rechercher quelles sont chacune des causes d'amaigrissement dans les différentes maladies où il se manifeste. Cette tentative est le plus sûr moyen de déterminer jusqu'à quel point cette affection est primitive, ou uniquement symptomatique; & on peut, en considérant même l'amaigrissement sous ce dernier point de vue, retirer quelque avantage de cette recherche.

1603. Les causes d'amaigrissement peuvent, à ce que je crois, se rapporter à deux chefs principaux; c'est-à-dire, à un défaut général des fluides dans les vaisseaux du corps, ou à un défaut particulier d'huile dans le tissu cellulaire. Ces causes sont fréquemment combinées ensemble; mais il est convenable de les considérer d'abord séparément.

1604. Une grande partie du corps étant composée de vaisseaux remplis de fluides, la masse totale doit dépendre beaucoup du volume de ces vaisseaux, & de la quantité

(a) Il faut entendre par ce terme un amaigrissement de tout le corps, ou le marasme, par quelque cause qu'il soit produit.

de fluides qu'ils contiennent : il est en conséquence aisé de voir que le défaut de fluides dans ces vaisseaux doit, suivant son degré, produire une diminution proportionnelle de la masse de tout le corps. Ceci paroîtra encore plus évidemment, si l'on considère que dans le corps vivant & sain les vaisseaux paroissent être extraordinairement distendus par-tout par la quantité de fluides qui y est contenue ; mais comme ils sont en même temps élastiques, & qu'ils tendent constamment à se contracter, ils doivent, lorsque la force qui les distend cesse d'agir, ou, pour me servir d'autres termes, lorsqu'il y a une diminution dans la quantité des fluides, se contracter en proportion & diminuer de volume. On peut en outre observer que, comme toutes les parties du systême vasculaire communiquent entre elles, toute diminution de la quantité de fluides, dans une partie quelconque, doit diminuer en proportion le volume du systême vasculaire, & par conséquent celui de tout le corps.

1605. La diminution & le défaut de fluides peuvent être l'effet de différentes causes : comme il arrive, premièrement, lorsqu'on ne prend pas une quantité suffisante d'alimens, ou que ceux dont l'on fait usage ne sont pas assez nourrissans. L'*atrophia lactantium* de Sauvages, espèce 3, est un exemple où le corps ne reçoit pas une quantité suffisante d'alimens ; & il y a plusieurs autres exemples d'amaigrissement qui sont dûs au manque de nourriture, occasionné par la pauvreté, ou par d'autres causes accidentelles.

Quant à la qualité des alimens, je pense que c'est en raison du peu de matière nutritive contenue dans ceux dont l'on fait usage, que les personnes qui vivent uniquement de végétaux sont rarement grasses & replettes.

1606. La seconde cause du défaut de fluides, est celle où les alimens ne passent pas dans les vaisseaux sanguins, ce qui peut arriver dans le cas où l'on est sujet à des vomissemens fréquens ; la nourriture étant alors rejetée peu de temps après l'avoir prise, ces vomissemens doivent empêcher les fluides de se renouveler en suffisante quantité pour réparer les pertes des vaisseaux sanguins.

Une autre cause qui interrompt fréquemment le passage de la substance alimentaire dans les vaisseaux sanguins, est l'obstruction des glandes conglobées ou lymphatiques du mésentère, à travers lesquelles le chyle doit nécessairement

passer pour se rendre dans le canal thorachique. Les médecins ont observé, chez des personnes de tout âge, mais sur-tout chez les jeunes gens, un grand nombre d'amaigrissemens qui paroissoient dépendre de cette cause. L'on a remarqué aussi que cela arrivoit plus fréquemment chez les scrophuleux, dont les glandes mésentériques sont communément affectées de tumeurs ou d'obstructions, & chez lesquels il paroît, en général, dans le même temps, des tumeurs scrophuleuses à l'extérieur. De-là la *tabes scrophulosa synop. Nosol. vol. 2, p. 226.* J'y ai joint comme synonymes la *tabes glandularis, sp. 10*; la *tabes mesenterica, sp. 4*; l'*atrophia infantilis, sp. 13*; l'*atrophia rachitica, sp. 8*; la *tabes rachialgica, sp. 16.* J'ai aussi fréquemment remarqué l'amaigrissement, chez des personnes où il n'y avoit aucune apparence externe d'écrouelles, mais chez lesquelles on découvrit après leur mort des obstructions du mésentère. Je pense que cela est également arrivé dans la maladie dont les auteurs parlent souvent sous le titre d'*atrophia infantûm.* On l'a ainsi nommée de l'âge où elle se manifeste en général; mais j'en ai vu des exemples à l'âge de quatorze ans qui ont été constatés par l'ouverture des cadavres. Dans plusieurs cas semblables, je n'ai observé chez les malades aucune apparence d'écrouelles, ni avant, ni dans le temps de l'atrophie.

Je parlerai par la suite d'une autre cause d'amaigrissement qui a lieu chez les phthisiques; mais il est probable que l'obstruction des glandes du mésentère, si fréquente chez ces sortes de personnes, concourt très-puissamment à produire l'amaigrissement qui survient.

Le vice scrophuleux peut être la cause la plus commune des obstructions du mésentère; néanmoins il est assez probable que ces dernières peuvent, ainsi que l'amaigrissement qui en est la suite, être produites par d'autres espèces d'acrimonie.

On pourroit peut-être supposer que l'interception du passage du chyle dans les vaisseaux sanguins, est quelquefois due au vice des vaisseaux absorbans qui se trouvent sur la surface interne des intestins. Il n'est pas aisé de s'assurer de ce fait; mais l'interception du passage du chyle dans les vaisseaux sanguins, peut être certainement due à la rupture du canal thorachique, qui, quand elle n'est promptement mortelle, doit nécessairement être suivie en peu de temps d'un amaigrissement général, en donnant lieu à l'hydropisie de poitrine.

1607. La troisième cause du défaut de fluides peut être due à un vice des organes de la digestion, qui ne convertissent pas convenablement les alimens en un chyle propre à se transformer dans les vaisseaux sanguins en une substance douée des qualités requises pour la nutrition. Il n'est cependant pas aisé de déterminer les cas d'amaigrissement que l'on peut attribuer à cette cause; mais je pense que l'on doit expliquer principalement de cette manière l'amaigrissement qui survient dans les dyspepsies & dans les affections hypochondriaques qui ont duré long-temps. C'est cette espèce, que j'ai désignée dans ma nosologie sous le titre d'*atrophia debilium;* & l'*atrophia nervosa*, *Sauvag. sp. 1*, est aussi un véritable exemple de cette espèce d'atrophie; c'est pourquoi je l'ai placée comme synonyme. Mais les autres espèces, telles que l'*atrophia lateralis*, *Sauvag. sp. 15*, & l'*atrophia senilis*, *Sauvag. sp. 15*, n'y sont pas placées aussi convenablement, en ce que l'on peut rendre raison d'une manière différente.

1608. La quatrième cause du défaut de fluide dans le corps, consiste dans les évacuations excessives produites par différentes voies; & c'est avec raison que Sauvages a fait l'énumération des espèces suivantes, que j'ai placées comme synonymes sous le titre d'*atrophia inanitorum*, telles que la *tabes nutricum*, *sp. 4;* l'*atrophia nutricum*, *sp. 5;* l'*atrophia à leucorrhæa*, *sp. 4;* l'*atrophia ab alvi fluxu*, *sp. 6;* l'*atrophia à ptyalismo*, *sp. 7;* & enfin la *tabes à sangui-fluxu*: l'on doit observer que cette dernière survient non-seulement après les hémorrhagies spontanées, ou après les plaies accidentelles, mais même à la suite des saignées trop considérables & trop souvent réitérées.

Il paroît convenable d'observer à ce sujet, que la maigreur de l'habitude du corps dépend fréquemment d'une transpiration abondante constamment entretenue, quoique en même temps l'on prenne régulièrement une quantité considérable d'alimens nourrissans.

1609. Outre ce défaut de fluides produit par les évacuations qui les entraînent entièrement hors du corps, il peut y avoir défaut de fluide & amaigrissement dans une partie considérable du corps, parce que les fluides sont entraînés vers une seule partie, ou se rassemblent dans une cavité particulière; & nous avons un exemple de ce genre dans la *tabes ab hydrope*, *Sauvag. sp. 5*.

1610. J'ai mis dans ma *Nosologie méthodique*, la *tabes*

dorsalis ou la phthisie dorsale, au nombre des synonymes de l'*atrophia inanitorum*; mais je doute beaucoup aujourd'hui que ce soit avec convenance. L'évacuation que l'on regarde comme la cause de cette phthisie, n'étant jamais assez considérable pour pouvoir rendre raison du défaut général des fluides, il faut tâcher de l'expliquer d'une autre manière. Il ne m'est pas possible de déterminer positivement si les effets de l'évacuation sont dûs à la qualité du fluide évacué, ou au plaisir dont est accompagnée cette évacuation, qui énerve singulièrement, ni s'ils sont dûs à ce que l'évacuation détruit cette tension des parties qui jouit du pouvoir singulier d'entretenir la tension & la vigueur de tout le corps (*a*) : mais je pense que l'on peut rendre raison de l'amaigrissement qui accompagne la *tabes dorsalis* en admettant l'une de ces deux hypothèses; c'est pourquoi on doit la considérer comme un exemple de l'*atrophia debilium*, plutôt que de l'*atrophia inanitorum*.

1611. La cinquième cause du défaut de fluide & de l'amaigrissement de tout le corps ou d'une de ses parties, est la coalition des parois des petits vaisseaux, qui ne permettent plus l'introduction des fluides, ou qui en reçoivent moins qu'avant; c'est ce qui paroît arriver dans l'*atrophia senilis*, *Sauv. sp.* 2. Il peut aussi survenir une paralysie des gros troncs des artères, qui les rend incapables de pousser le sang dans les petits vaisseaux; c'est ce qui arrive fréquemment dans le cas de paralysie des extrémités, où les artères sont affectées de même que les muscles. L'*atrophia lateralis*, *Sauv. sp.* 15, semble être de cette nature.

1612. J'ai dit, dans 1602, que le second chef général des causes d'amaigrissement étoit le défaut d'huile. On connoît aujourd'hui très-bien l'étendue & la quantité du tissu cellulaire qui se trouve dans chaque partie du corps, & l'on sait

(*a*) Cette maladie peut aussi être l'effet de l'influence des parties génitales sur tout le systême. Ses progrès sont souvent proportionnés au degré d'enthousiasme & à la sensibilité qui accompagnent l'action; car plus la jouissance est vive, plus l'atonie qui lui succède est considérable, & plus les suites en sont à craindre. Quand la phthisie dorsale est grave, elle donne lieu à une congestion dans les poumons, & se termine par la phthisie pulmonaire; mais il y a un état intermédiaire où l'on apperçoit d'abord les effets de la foiblesse, & il survient ensuite un état fébrile, plus ou moins apparent, auquel il faut faire une attention particulière dans la pratique.

en conséquence comment ce tissu forme une partie considérable de la masse totale ; mais cette substance est, dans différentes circonstances, plus ou moins remplie de matière huileuse ; son volume doit en conséquence augmenter plus ou moins, & celui de tout le corps en grande partie, suivant qu'elle contient une plus ou moins grande quantité de cette matière.

Le défaut de fluides est, par la raison que je vais donner, généralement accompagné d'un défaut d'huile : mais les médecins font communément plus d'attention à la dernière cause d'amaigrissement qu'à la première, parce qu'elle est ordinairement plus évidente ; c'est pourquoi je vais maintenant tâcher d'assigner chacune des causes de défaut d'huile, tel qu'on l'observe dans différens cas.

1613. Le mécanisme des secrétions dans le corps humain, est en général peu connu, & il n'y en a pas qui le soit moins que celui par lequel l'huile se sépare du sang sans paroître y avoir été contenue avant. C'est pourquoi il est possible que notre théorie sur le défaut d'huile soit imparfaite à plusieurs égards ; il y a néanmoins certains faits qui peuvent s'appliquer à l'objet dont nous nous occupons présentement.

1614. Premièrement, il est probable que le défaut d'huile est dû à un état du sang, moins propre à en favoriser la secrétion & à en réparer la perte qui s'en fait constamment. Cet état du sang doit spécialement dépendre de la nature des alimens dont l'on fait usage, lesquels contiennent moins d'huile ou de matière huileuse. D'après un grand nombre d'observations faites sur les hommes & sur les animaux domestiques, il paroît assez évident que les alimens dont ils vivent, sont en général plus nourrissans, & sur-tout plus propres à remplir le tissu cellulaire du corps d'huile, suivant qu'ils en contiennent eux-mêmes une plus grande quantité. Je pourrois, pour éclaircir ceci, considérer en détail & d'une manière particulière les différentes substances qui servent d'alimens ; mais il suffira d'en donner deux exemples. Premièrement, la partie herbacée des végétaux ne nourrit pas les animaux autant que les semences, qui contiennent évidemment sous un volume donné, une plus grande quantité d'huile ; secondement, les végétaux n'engraissent pas en général autant les hommes que les nourritures animales, qui contiennent communément une plus grande quantité d'huile.

Il est évident, d'après les mêmes principes, que le défaut

d'alimens, ou que des alimens moins nourrissans, peuvent non-seulement occasionner un défaut général de fluides (1604), mais même produire moins d'huile propre à être versée dans le tissu cellulaire. L'on doit donc, dans ces cas, attribuer l'amaïgrissement qui a lieu à ces deux causes générales.

1615. Le second cas de défaut d'huile peut s'expliquer de la manière suivante. Il est assez évident que l'huile contenue dans le sang s'en sépare & se dépose dans le tissu cellulaire en plus ou moins grande quantité, suivant que la circulation est plus ou moins accélérée, & qu'en conséquence l'exercice qui accélère la circulation du sang est une cause fréquente d'amaigrissement. L'exercice produit cet effet de deux manières. Premièrement, en augmentant la transpiration, & en entraînant par conséquent une plus grande quantité de matière nutritive, il en laisse moins propre à se déposer dans le tissu cellulaire ; & par-là il s'oppose non-seulement à l'accumulation des fluides, mais il doit même, comme je l'ai dit plus haut, en donnant lieu à leur défaut général, être cause que l'huile manque dans le tissu cellulaire. Secondement, l'on sait que l'huile qui se dépose dans beaucoup de cas, & pour différens usages de l'économie animale dans le tissu cellulaire, est absorbée de nouveau, & mêlée ou répandue dans la masse du sang, d'où elle est peut-être totalement entraînée hors du corps par le moyen des différentes excrétions. Or, un des principaux usages de l'accumulation & de l'absorption de l'huile, paroît être de favoriser l'action des fibres motrices dans chaque partie du corps ; c'est pourquoi la nature a pris des précautions pour que l'absorption de l'huile pût aussi se faire en aussi grande quantité que l'exigeroit l'action des fibres motrices : d'où il est évident que l'exercice des fibres musculaires & motrices doit produire l'absorption de l'huile, & en conséquence en prévenir non-seulement la secrétion, comme je l'ai déjà dit, mais même donner lieu à son défaut, en occasionnant l'absorption de celle qui a été déposée ; c'est peut-être particulièrement de cette manière que l'exercice produit l'amaigrissement.

1616. Le troisième cas de défaut d'huile peut être produit par la cause suivante. Il est probable que l'huile est encore accumulée dans le tissu cellulaire pour en être absorbée, & être entraînée dans la masse du sang, afin d'envelopper & de corriger l'acrimonie extraordinaire qui peut exister ou survenir,

dans les fluides. Ainsi dans la plupart des cas où l'on peut distinguer l'acrimonie dominante, comme dans le scorbut, le cancer, la maladie vénérienne, dans le cas de poisons, & dans plusieurs autres maladies, l'on observe que le défaut d'huile & l'amaigrissement ont lieu ; ce que l'on doit, je pense, attribuer à l'absorption de l'huile que produit la présence de l'acrimonie dans le corps.

Il n'est pas hors de vraisemblance que certains poisons introduits dans le corps, peuvent y rester; & en produisant l'absorption de l'huile, devenir l'origine de l'espèce d'amaigrissement nommée par Sauvages *tabes à veneno*, *sp. 17.*

1617. Le quatrième cas d'amaigrissement que je voudrois attribuer à l'absorption considérable & subite de l'huile contenue dans le tissu cellulaire, est celui qui s'observe dans la fièvre, qui est une cause si commune d'amaigrissement. On pourroit peut-être l'attribuer en partie à l'augmentation de la transpiration, & en conséquence au défaut général de fluide qui peut alors avoir lieu : mais quelque part que puisse avoir cette cause pour produire cet effet, nous pouvons, d'après l'affaissement évident & la diminution du tissu cellulaire que l'on observe alors, conclure avec certitude qu'il y a une absorption considérable de l'huile qui étoit déposée dans ce tissu. Cette explication est d'autant plus probable, que je pense que l'absorption dont j'ai parlé, a nécessairement lieu pour envelopper ou corriger l'acrimonie qui existe évidemment dans plusieurs fièvres, & que l'on peut même supposer exister dans toutes. L'exemple le plus remarquable d'amaigrissement que l'on observe dans les fièvres, est celui qui survient dans les fièvres étiques. On peut alors attribuer l'amaigrissement aux sueurs abondantes qui accompagnent communément ces fièvres : mais il y a de fortes raisons pour croire qu'il existe aussi une acrimonie dans le sang, qui, dès le commencement même de la maladie, s'oppose à la secrétion & à l'accumulation de l'huile, & doit, dans les périodes plus avancés, en occasionner une absorption plus considérable, qui semble être portée à un plus haut degré que dans toute autre circonstance, comme le prouve la diminution du tissu cellulaire.

On peut observer, à l'égard des amaigrissemens produits par le défaut de fluides, que toute évacuation augmentée produit une absorption dans les autres parties & sur tout dans le tissu cellulaire; c'est pourquoi il est probable que le défaut de fluide qui est dû aux évacuations augmentées,

produit l'amaigrissement, non-seulement par la dissipation des fluides contenus dans le systême vasculaire, mais même en occasionnant une absorption (*a*) considérable dans le tissu cellulaire.

1618. J'ai ainsi tâché d'expliquer les différens cas & les causes variées d'amaigrissement; mais je ne pourrois pas en suivre ici l'examen dans le même ordre que j'ai établi dans ma *Nosologie méthodique* (*b*). Mon but principal dans cet

(*a*) Cette absorption doit plutôt être regardée comme la cause de l'amaigrissement, que l'action des solides les uns sur les autres, ou des fluides sur les solides; car il paroît douteux que les premiers puissent enlever une portion des derniers, comme on le croit communément. Il y a, entre les plus petites parties des solides, une quantité de fluide suffisante pour empêcher les effets de l'attrition ou de l'action des fluides contre les solides. Mais il y a un cas de perte de substance qui mérite d'être observé: c'est celui où la matière des os est dissoute, &, pour ainsi dire, entraînée avec les urines, comme on l'a observé quelquefois. On n'a donné encore aucune conjecture supportable sur la cause de cette dissolution. On peut soupçonner une matière âcre, capable de détruire la partie osseuse; mais quelle est cette matière, & pourquoi se porte-t-elle sur les os?

(*b*) M. Cullen a compris sous l'ordre des *marcores* ou des *amaigrissemens*, deux genres; savoir, 1°. la *tabes* ou l'étisie; 2°. l'atrophie. Je vais suivre ici l'ordre qu'il a adopté dans la quatrième & dernière édition de sa Nosologie: il sera aisé, d'après les observations qui terminent ce chapitre, de suppléer aux défauts qu'il n'a pu éviter.

De la Tabes ou de l'Étisie.

Cette maladie est caractérisée par la maigreur, la foiblesse, la pyrexie étique. N. C. GENRE LXIX.

Il faut ajouter à ces signes l'absence de la toux, afin de distinguer l'étisie de la phthisie pulmonaire.

Il y a trois espèces d'étisie; 1°. la *purulente*; 2°. la *scrophuleuse*; 3°. la *vénéneuse*.

I. On nomme étisie purulente, celle qui est produite par un ulcère tant interne qu'externe, ou par une vomique. Telles sont les espèces suivantes: 1°. l'étisie produite par la vomique des poumons: elle se reconnoît à la fièvre qui paroît, en quelque sorte, revenir après la péripneumonie, & qui est accompagnée de dyspnée, d'une oppression de poitrine, & d'une toux spasmodique, le malade ne peut en outre rester couché sur l'un des deux côtés, il ressent une douleur dans l'intérieur de la poitrine, qui augmente lorsqu'il est couché sur le côté opposé à la vomique; la fièvre étique est bien caractérisée, l'amaigrissement augmente de jour en jour; enfin le malade rejette quelquefois, après un accès violent de toux, un kyste ou une membrane remplie de

ouvrage étoit de classer les espèces de Sauvages; mais je pense aujourd'hui que l'ordre que j'ai établi est fautif, en

pus; 2°. l'étisie ulcéreuse produite par les ulcères ou les fistules difficiles à guérir, & entretenue par la carie ou un vice particulier; 3°. la *tabes apostematodes*, de Sauvages, ou l'étisie entretenue par l'ulcère des parties musculaires, n'est qu'une variété de la précédente.

L'étisie peut encore varier en raison de son siége. Ainsi, on la nomme rénale, hépatique, stomachique, péricardienne, suivant qu'elle dépend de l'ulcère des reins, du foie, de l'estomac, ou du péricarde.

L'étisie rénale se reconnoît à une douleur vive & continuelle des reins, accompagnée d'une pyrexie étique violente, dont les redoublemens sont très-sensibles la nuit; le malade a tout le corps couvert de sueurs à son réveil, & les urines sont purulentes.

L'étisie hépatique commence par une douleur vive du foie; l'on apperçoit une tumeur douloureuse dans la région de ce viscère, le visage devient plombé, le pouls est petit & fréquent, les paroxysmes de la nuit se terminent par une sueur abondante & par l'anorexie; l'épigastre est douloureux après avoir mangé; la soif est continuelle; il y a une diarrhée rebelle, & les déjections sont purulentes, lorsque la substance du foie, qui est détruite par la suppuration, pénètre le conduit cholédoque & passe dans l'intestin.

Galien avoit observé l'étisie du péricarde dans le singe & le coq. Zacutus a vu trois fois cette maladie; elle est accompagnée de défaillances fréquentes, de palpitations de cœur, d'un pouls dur, petit & d'une fièvre étique.

On peut encore rapporter ici la phthisie catarrhale qui succède aux anciens catarrhes, & qui est accompagnée de pyrexie étique.

II. L'étisie scrophuleuse se manifeste chez ceux qui sont attaqués d'écrouelles. On la nomme glandulaire, quand elle occupe les glandes du col, des oreilles & des bronches; & elle prend le nom de mésentérique, quand elle dépend uniquement de l'engorgement des glandes du mésentère.

L'étisie mésentérique est beaucoup plus commune qu'on ne pense chez les enfans; on dit vulgairement de ceux qui en sont affectés, qu'ils *sont en chartre*. Les symptomes de cette maladie ont été décrits avec soin par Junker, *tab.* 42. Il observe qu'elle commence par un état de langueur, ou une espèce d'engourdissement qui affecte tout le corps, & qui est suivie d'un prompt amaigrissement. Cette maladie se reconnoît, 1°. quand il y a des signes d'écrouelles; 2°. quand la tumeur des glandes mésentériques est si considérable qu'on peut l'appercevoir à l'extérieur. Elle attaque communément ceux qui approchent de l'âge de sept ans; les enfans deviennent pâles & tristes, ils sont dégoûtés de tout; le ventre est gonflé & tendu, les selles sont extraordinairement fétides; l'appétit est inégal, quelquefois il manque, d'autres fois il est très-vif, & dans certains cas il approche du pica.

Cette étisie vient en général lentement: elle s'annonce par le

ce que j'ai combiné & séparé des espèces qui ne devoient pas l'être : il me paroît plus convenable d'indiquer les ma-

desir des boissons froides, par des rougeurs accompagnées d'une chaleur que l'on ressent dans la paume des mains avant qu'elle se manifeste sur le visage ; il n'y a ni soif ni fréquence du pouls, les facultés intellectuelles s'exercent avec autant de facilité qu'avant.

L'étisie survient quelquefois sans aucun signe d'écrouelles ; il est difficile alors de dire quelles peuvent en être les causes. On a soupçonné qu'elle pouvoit être l'effet d'un accroissement très-prompt, parce qu'on l'a observée chez des jeunes gens qui avoient grandi tout-à-coup en peu de temps. On ne peut décider si cet accroissement prompt est une cause de l'obstruction du mésentère : mais il est de fait que ceux chez qui il a lieu, ont communément les vaisseaux lymphatiques gonflés ; c'est pourquoi il ne faut pas se presser de dissiper les tumeurs des glandes lymphatiques, lorsqu'on ne soupçonne pas d'écrouelles.

L'espèce que Sauvages nomme *scrophula mesenterica*, ne diffère nullement de l'étisie mésentérique. On doit encore regarder comme des variétés, 1°. l'atrophie des enfans, à laquelle Sydenham donne le nom d'étisie ; 2°. l'atrophie rachitique ; 3°. la phthisie rachialgique de Tulpius. La première de ces variétés est communément produite par l'engorgement des glandes mésentériques ; la seconde est un symptome du rachitis porté au dernier degré ; la troisième est l'effet d'une humeur âcre qui affecte la moëlle épinière : elle est accompagnée de douleurs très-violentes de toute l'épine du dos, & d'une fièvre lente ; le visage est pâle, tiré ; les yeux paroissent languissans, les extrémités sont dans le marasme, & presque immobiles, tout le corps est extraordinairement desséché.

III. L'étisie vénéneuse est produite par les poisons. Ainsi, l'arsénic, pris même en très-petite quantité, y donne lieu.

L'atrophie qui succède aux fièvres appartient à l'étisie purulente, ou au genre suivant.

Il est évident, d'après cette énumération des différentes espèces d'étisie, que cette maladie doit toujours être regardée comme symptomatique, puisqu'elle est toujours produite par des engorgemens des glandes, ou par des ulcères. Néanmoins il est possible que les évacuations considérables, ou long-temps continuées, occasionnent un degré de foiblesse capable d'augmenter les exacerbations naturelles de la fréquence du pouls, qui s'observent chez tous les hommes le soir. Dans quelques cas même ces exacerbations peuvent devenir si fortes, qu'elles prennent le type de la fièvre étique ; & alors il est difficile d'en assigner la cause. Cette fréquence du pouls annonce, en général, qu'il se forme un ulcère interne ; mais il est possible qu'elle soit uniquement l'effet de la foiblesse : ainsi, l'amaigrissement qui a lieu chez une femme saine qui nourrit un enfant vigoureux, est accompagné d'une espèce de fièvre étique, parce que l'évacuation considérable du lait tend à produire le marasme. Il faut alors, pour juger de l'état du malade, faire attention aux autres symptomes qui caractérisent l'étisie.

ladies & de les réunir suivant leur affinité naturelle, plutôt qu'en raison de leurs apparences extérieures. Je doute

De l'Atrophie.

Le caractère de l'atrophie consiste dans l'amaigrissement & la foiblesse, sans pyrexie étique. N. C. GEN. LXX.

On doit regarder comme symptomatiques la plupart des espèces d'amaigrissement où il n'y a point de fièvre.

L'atrophie peut dépendre d'un certain état du système qui y dispose plus ou moins. Quelques auteurs ont cru qu'elle étoit l'effet des inflammations lentes qui attaquent certains viscères dans différentes circonstances, ou qui succèdent aux inflammations aiguës ; & que dans ces cas, l'inflammation se perpétuoit, quoique la fièvre eût cessé. On a supposé aussi qu'il pouvoit exister, surtout chez les jeunes gens, certaines inflammations lentes, indépendantes d'aucune inflammation générale, lesquelles étoient caractérisées par une prostration de forces considérable, défaut d'appétit, & un caractère particulier de chaleur, sans augmentation de fréquence dans le pouls. Néanmoins je crois, avec M. Cullen, qu'il est probable que ces sortes d'inflammations n'existent jamais sans pyrexie, ou au moins sans que le pouls soit plus fréquent que de coutume ; alors l'absence de la fièvre étique suffit communément pour distinguer l'atrophie de l'étisie. J'ai vu plusieurs cas de ce genre, où le pouls qui étoit le matin à peine sensible, paroissoit plus développé le soir, & étoit en même temps plus précipité & dur ; mais cette distinction est souvent difficile à saisir.

M. Cullen distingue quatre espèces d'atrophie, en raison des causes qui peuvent y donner lieu. Elle peut être produite, I. par l'inanition ; II. par la faim ; III. par la cacochymie ; IV. par la foiblesse.

I. L'atrophie est produite par l'inanition, lorsqu'elle a été précédée d'une évacuation considérable. Les variétés de cette espèce, sont, 1°. l'atrophie produite par le ptyalisme, quelle que soit la cause qui y donne lieu, car le ptyalisme peut être l'effet du scorbut, ou d'une mauvaise habitude, ou de l'usage du mercure ; 2°. l'atrophie occasionnée par le vomissement continuel, comme il arrive dans le cas d'obstruction au pylore ; 3°. l'atrophie qui succède aux différentes espèces de diarrhée ; 4°. l'étisie & l'atrophie des nourrices ; 5°. l'atrophie des femmes attaquées de fleurs blanches considérables ; 6°. la phthisie dorsale, qui est une maladie qui affecte ceux qui ont usé avec excès des plaisirs de Vénus : elle s'annonce par une douleur de tête violente, accompagnée d'un sentiment de formication, qui s'étend depuis le col jusqu'aux lombes, & d'une douleur de rhumatisme qui empêche de fléchir les genoux ; le ventre est constipé, les urines coulent avec douleur ; les malades rendent la semence ou une humeur visqueuse qui sort des prostaces en urinant, ou en dormant ; la tête est lourde ; il y a tintement d'oreille ; la maigreur augmente de jour en jour, ainsi que la foiblesse ; cependant la fièvre ne survient que vers la fin de la maladie, & alors les fonctions de l'estomac sont entièrement dérangées,

même que la distinction que j'ai tenté d'établir entre la *tabes* & l'*atrophia*, dans ma nosologie, soit bien exacte ; car je pense qu'il y a certaines maladies de la même nature, qui, tantôt sont accompagnées de fièvre, & d'autres fois ne le sont pas.

1619. Après avoir examiné les différentes espèces d'amaigrissemens, je devrois peut-être parler de leur cure : mais il est aisé d'appercevoir que la plus grande partie des espèces que j'ai indiquées plus haut, sont purement symptomatiques, & qu'en conséquence leur traitement doit être le même que celui des maladies primitives dont ces espèces dépendent (*a*). Quant à celles que l'on pourroit considérer

les yeux sont affectés, & il y a tremblement des mains. *Voyez* la note du n°. 1610; 7°. la phthisie qui succède aux sueurs immodérées; 8°. l'atrophie produite par les pertes de sang abondantes ou anciennes.

II. L'atrophie produite par la faim, est celle qui est la suite du défaut d'alimens ; telle est l'atrophie des enfans à la mamelle, dont les nourrices n'ont point de lait. On connoît que ces enfans ne sont pas suffisamment nourris, en ce qu'ils urinent peu, évacuent peu par les selles ; ils maigrissent & pleurent sans cesse, & ces accidens se dissipent en leur donnant du lait en abondance.

III. L'atrophie occasionnée par la cacochymie, a lieu lorsque les alimens sont corrompus. Les variétés de cette espèce, sont, 1°. l'atrophie scorbutique, qui comprend celle qui est l'effet du scorbut & des différentes maladies chroniques, ou qui succède aux maladies aiguës dont la convalescence est difficile : cette affection est caractérisée par des ulcères de la bouche & des taches de différentes couleurs, qui se manifestent sur les extrémités ; 2°. la phthisie syphillitique, qui est l'effet de la maladie vénérienne ; 3°. la phthisie ou le marasme qui succède aux différentes espèces d'hydropisie.

IV. L'atrophie est l'effet de la foiblesse lorsque la nutrition est dépravée, sans avoir été précédée d'évacuations excessives, ou d'aucune cacochymie. On doit rapporter à cette espèce, 1°. l'atrophie nerveuse de Morton, ou la consomption qui s'annonce par la bouffissure de tout le corps, la pâleur du visage, le dégoût pour tous les alimens solides. Les malades sont dans un tel état de foiblesse, qu'ils restent continuellement au lit ; l'urine est communément en petite quantité, & rouge ; il n'y a ni fièvre, ni difficulté de respirer. Les affections de l'ame, & l'abus des liqueurs spiritueuses donnent communément lieu à cette maladie; 2°. l'atrophie latérale ou de la moitié du corps ; 3°. l'atrophie des vieillards.

(*a*) Lorsque l'amaigrissement est l'effet de la diathèse inflammatoire, il faut recourir à la saignée & aux antiphlogistiques, sur-tout si l'on observe de la dureté dans le pouls : s'il y a une douleur fixe dans quelque partie : le vésicatoire perpétuel ou le cautère sont

comme idiopathiques (*a*), il paroît que l'on peut les guérir, en détruisant entièrement les causes éloignées; & les moyens de le faire sont assez évidens.

utiles. Dans les cas où il y a des obstructions des glandes du mésentère, il faut combiner les apéritifs avec les toniques.

(*a*) Les espèces d'amaigrissemens que l'on pourroit considérer comme idiopathiques, sont la phthisie dorsale & la mésentérique. Dans la phthisie dorsale, il faut, 1°. éviter les causes occasionnelles; 2°. faire usage de l'exercice en plein air, & du bain froid; 3°. donner des alimens gélatineux nourrissans, mais avec discrétion, suivant les forces de l'estomac.

Ces indications peuvent s'appliquer à toutes les espèces d'émaciations où l'on ne soupçonne pas d'affection locale. Il faut cependant observer que dans le cas où la maladie est l'effet d'un accroissement très-prompt, le régime ne suffit pas. Le seul moyen sur lequel on puisse compter alors, paroît être de fortifier le corps par le travail & l'exercice, avant que la foiblesse soit parvenue à un degré considérable.



LIVRE II.

Des Intumescences, ou des Tumeurs générales.

1620. Les tumeurs dont je vais parler dans ce livre, s'étendent sur tout le corps ou sur une partie considérable du corps; ou au moins, quoique peu étendues, elles sont de la même nature que celles qui s'étendent plus généralement.

Les tumeurs comprises dans cet ordre artificiel, ne peuvent guère se distinguer l'une de l'autre que par la matière qu'elles contiennent ou qui les forme; & c'est sous ce point de vue que j'ai divisé cet ordre en quatre sections; car ces tumeurs peuvent contenir, *premièrement*, de l'huile; *secondement*, de l'air; *troisièmement*, un fluide aqueux; ou, *quatrièmement*, l'augmentation de volume dépend de l'accroissement de toute la substance de certaines parties, & particulièrement d'un ou de plusieurs viscères de l'abdomen.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs adipeuses.

1621. J'ai nommé, avec les autres nosologistes, *polysarcia* (*a*), l'unique maladie dont je m'occuperai dans ce chapitre; & ce terme peut se rendre par celui de corpulence, ou plus exactement par celui d'obésité; car j'ai

(*a*) La *polysarcia*, est un gonflement graisseux du corps qui est incommode. GENRE LXXI.

Ce genre ne comprend qu'une espèce, qui est la polysarcie adipeuse de Sauvages, ou la corpulence; elle diffère de la corpulence charnue ou athlétique, en ce qu'elle est accompagnée de la difficulté de se mouvoir & de dyspnée.

placé

placé ici cette maladie d'après la supposition commune qu'elle dépend particulièrement de l'huile accumulée en plus grande quantité que de coutume dans le tissu cellulaire. Les degrés de cette corpulence ou de cette obésité varient beaucoup suivant les différens individus ; & elle devient souvent considérable sans être considérée comme une maladie. Néanmoins il y en a un certain degré que l'on convient généralement être morbifique ; tel est celui où elle produit chez ceux qui en sont affectés, en raison de la difficulté de respirer, un mal-aise, & où elle les rend, à cause de leur peu d'aptitude à l'exercice, incapables de s'acquitter envers les autres des devoirs de la société ; c'est pour cette raison que j'ai donné ici une place à cette maladie. Plusieurs médecins l'ont considérée comme un objet de la pratique, & ont pensé que, lors même qu'elle n'étoit pas portée à un degré fort considérable, elle disposoit à un grand nombre de maladies ; je crois en effet qu'elle auroit dû être plus fréquemment l'objet de la pratique qu'elle ne l'a été, & qu'elle mérite en conséquence que je m'en occupe ici.

1622. On objectera peut-être que je n'ai pas été fort exact, en plaçant l'obésité au rang de l'*intumescentia pinguedinosa*, & en faisant entendre par conséquent qu'elle consiste dans une augmentation du volume du corps, produite uniquement par l'accumulation extraordinaire de l'huile dans le tissu cellulaire. J'ai prévu cette objection: il est vrai, comme j'ai déjà dit, que si l'amaigrissement (1602) dépendoit d'un défaut général de fluide dans le système vasculaire, ou d'un défaut d'huile dans le tissu cellulaire, j'aurois peut-être encore pu observer que la corpulence, ou l'état général de plénitude du corps, pouvoit dépendre de la pléthore du système vasculaire, autant que de celle du tissu cellulaire ; & j'aurois peut-être dû, pour la même raison, classer, à l'exemple de Linnæus & de Sagar, la pléthore comme une maladie particulière, & la donner comme un exemple d'une intumescence morbifique. Néanmoins j'ai, d'après Sauvages & Vogel, évité de le faire, parce que je pense que la pléthore doit être considérée uniquement comme un état du tempérament qui peut disposer à la maladie, mais qui par lui-même n'en est pas une, à moins qu'elle ne soit, suivant le langage des Stahliens, une *plethora commota*, comme il arrive quand elle produit une maladie accompagnée de symptomes particuliers qui donnent lieu de la distinguer par une dénomination différente. Il me paroît aussi

que les symptomes que Linnæus, & particulièrement Sagar, donnent pour caractériser la pléthore, ne se rencontrent jamais que quand l'*intumescentia pinguedinosa* contribue beaucoup à les produire. Néanmoins, il est essentiel d'observer ici que la pléthore & l'obésité sont généralement combinées ensemble; & que dans quelque cas de corpulence il peut être difficile de déterminer laquelle de ces causes contribue le plus à la produire. Il est cependant très-possible que la pléthore se rencontre sans une très-grande obésité; mais je pense que l'obésité ne parvient jamais à un degré considérable sans produire la pléthore *ad spatium* dans une grande partie du système de l'aorte, & en conséquence sans donner lieu à la pléthore *ad molem* dans les poumons & dans les vaisseaux du cerveau.

1623. Je pense qu'en tentant le traitement de la polysarcia, il faut constamment faire attention à la réunion de la pléthore & de l'obésité, de la manière que je viens d'exposer; & que quand les effets morbifiques de la constitution pléthorique menacent la tête ou les poumons, on doit recourir à la saignée; mais on observera en même temps que les personnes fort grasses ne supportent pas bien la saignée; & lorsque les circonstances que je viens d'indiquer n'exigent pas d'y recourir sur-le-champ, on ne doit presque jamais en faire usage, uniquement à cause de l'obésité. On doit faire la même remarque, relativement à toutes les autres évacuations que l'on peut proposer pour guérir la corpulence; car elles ne peuvent soulager que très-imparfaitement, si l'on n'a recours aux autres moyens dont je vais parler; & ces évacuations, en vidant ou en affoiblissant le système, peuvent favoriser le retour de la pléthore & l'accroissement de l'obésité.

1624. Soit que la *polysarcia* ou corpulence dépende de la pléthore ou de l'obésité, soit qu'on la considère comme maladie, ou qu'elle menace d'en produire une, on doit la guérir ou en prévenir les effets par le régime & l'exercice. On fera usage d'une manière de vivre austère, ou plutôt, ce qui est encore plus facile à pratiquer, il faut qu'elle soit de nature à donner peu de matière nutritive; en conséquence, elle consistera particulièrement, ou presque uniquement en végétaux, & l'on ne vivra, autant qu'il sera possible, que de lait. Ce régime est celui qu'il faut adopter, & il doit généralement précéder l'exercice: car l'obésité ne permet guère l'exercice du corps, qui est néanmoins le seul

moyen qui puisse être fort efficace. Il paroît, dans beaucoup de cas, difficile d'admettre un exercice de ce genre ; mais je pense que les personnes même les plus grasses pourront parvenir à le supporter en le tentant d'abord avec beaucoup de modération, & en l'augmentant par degrés & fort lentement ; mais il faut en même temps qu'ils persistent avec beaucoup de constance dans cette tentative.

1625. Souvent il est difficile d'admettre ou d'exécuter ce moyen, quoiqu'il soit le seul efficace ; l'on a en conséquence songé à en employer d'autres pour diminuer la corpulence. Tous consistent, si je ne me trompe, en certaines méthodes qui tendent à produire un état salin dans la masse du sang ; car telles sont, à ce que je crois, les effets du vinaigre & du savon (*a*) que l'on a proposés. Je suis persuadé que le dernier passe difficilement dans les vaisseaux sanguins sans se dissoudre & sans former un sel neutre avec l'acide qu'il rencontre dans l'estomac. On peut juger, d'après ce que j'ai dit plus haut 1615, combien les substances âcres & salines conviennent pour diminuer l'obésité. Je n'ai pas encore eu d'occasions convenables d'observer quels sont les effets du vinaigre, du savon, & des autres substances que l'on a employées pour diminuer la corpulence ; mais je suis très-persuadé que ces substances, en produisant un état âcre & salin du sang, peuvent avoir des conséquences plus fâcheuses (*b*) que la corpulence que l'on se proposoit de corriger ; & l'on ne doit pas les hasarder, tant que l'on peut recourir à l'abstinence & à l'exercice, qui sont des moyens moins dangereux & plus certains.

(*a*) Le docteur Fleming a donné le savon avec succès : ce remède peut agir comme absorbant.

(*b*) Le suc nourricier paroît ne rien contenir de salin ; c'est pourquoi on ne peut donner au sang une qualité saline, sans interrompre la nutrition. On ne sait si les acides, qui ont été proposés contre la corpulence, agissent en changeant la qualité du sang, ou en affectant les organes qui servent à son assimilation. Il y a des symptomes qui semblent favoriser ces deux opinions. Les alkalis sont plus convenables ; il est prouvé que ceux qui en font long-temps usage, maigrissent. Les alkalis paroissent agir en absorbant l'acide contenu dans l'estomac, & ils donnent naissance à un sel neutre qui augmente l'acrimonie du sang : tout ce qui absorbe l'acide qui pourroit entrer dans la masse du sang, semble produire les mêmes effets que les alkalis.

CHAPITRE II.

Des Tumeurs flatulentes.

1626. Le tissu cellulaire reçoit l'air avec beaucoup de facilité, & lui permet de passer d'une partie dans toutes les autres. C'est pourquoi on voit souvent des emphysèmes produits par l'air renfermé dans le tissu cellulaire qui est au-dessous de la peau ; & dans toutes les différentes parties du corps les tumeurs flatulentes qui se forment au-dessous de la peau, paroissent le plus communément, en conséquence de l'introduction immédiate de l'air extérieur ; mais dans quelques cas, sur-tout lorsque ces tumeurs affectent des parties internes qui ne communiquent pas avec le canal alimentaire, on ne peut supposer ou appercevoir cette introduction ; il faut donc alors chercher quelque autre cause qui donne lieu à la production & à l'amas de l'air, quoiqu'il soit souvent difficile de bien connoître cette cause (*a*).

Tous les solides & les fluides qui constituent le corps humain renferment une quantité considérable d'air fixe, qui peut reprendre son état d'élasticité, & se séparer de ces substances par l'action de la chaleur, de la putréfaction, & peut-être par d'autres causes ; mais je ne prétends pas déterminer laquelle de ces causes a pu donner lieu aux différens exemples de pneumatosis & de tumeurs flatulentes dont les auteurs ont parlé. Ces difficultés m'empêchent de pouvoir traiter avec clarté de la pneumatosis (*b*) en général ;

(*a*) L'on pourroit croire qu'il se fait dans ces cas une secrétion de l'air interposé entre les lames du tissu cellulaire : les vapeurs qui s'élèvent de toutes les parties du corps sous forme élastique, pourroient aussi contribuer à rendre raison des différentes espèces d'emphysèmes : la plus petite cause suffit souvent pour répandre cette maladie dans tout le tissu cellulaire ; la plus commune est une plaie ou une contusion de la poitrine ou même du larynx.

(*b*) La pneumatosis est une tumeur élastique, accompagnée d'un sentiment de tension, qui rend un son lorsqu'on la comprime avec la main. N. C. GENRE LXXII.

M. Cullen comprend sous ce nom la pneumatosis & la tympanite

c'est pourquoi je pense, à l'égard des tumeurs flatulentes, qu'il est nécessaire de me borner uniquement à considérer celles de la région abdominale, dont je vais parler sous le nom générique de tympanite.

1627. La tympanite (*a*) est un gonflement de l'abdomen,

de Sauvages. Il admet quatre espèces de pneumatosis, 1°. la *spontanée*, 2°. la *traumatique*, 3°. la *vénéneuse*, 4°. l'*hystérique*.

I. La pneumatosis *spontanée* est celle qui survient sans aucune cause évidente. Ses variétés sont, 1°. l'emphysème spontané de Sauvages, qui a son siège au-dessous de la peau; 2°. la pneumatosis fébrile qui survient quelquefois tout-à-coup dans les fièvres, ou qui en est la suite.

3°. La pneumatosis *traumatique* est celle qui est la suite des plaies. Elle est souvent l'effet des plaies ou des contusions de la poitrine.

4°. La pneumatosis *vénéneuse* est celle qui est produite par des poisons introduits extérieurement, ou pris par la bouche. Ainsi, la morsure de certains animaux produit une bouffissure universelle.

5°. La pneumatosis *hystérique* est celle qui accompagne l'affection hystérique: elle se manifeste quelquefois sur l'abdomen, mais plus fréquemment aux jambes. La tumeur qu'elle forme diffère de celles qui sont produites par l'eau, en ce qu'elle est plus considérable le matin, & ne cède pas à la pression du doigt. Cette affection succède alternativement au diabète & au ptyalisme hystérique.

On a tenté les scarifications dans cette maladie. Sauvages donne quelques exemples de pneumatosis fébrile survenus à la suite de contusions à la poitrine, que l'on a dissipés par la saignée. Les évacuans que l'on a mis en usage semblent ne produire aucun effet sur l'air contenu dans le tissu cellulaire.

(*a*) La tympanite est une tumeur de l'abdomen, élastique, sonore, accompagnée de tension; le ventre est resserré, & les autres parties maigrissent. N. C. GENRE LXXIII.

M. Cullen comprend aussi, sous ce nom, le météorisme de Sauvages. Il admet deux espèces de tympanite; savoir, I. la tympanite *intestinale*, II. la tympanite *abdominale*.

I. La tympanite *intestinale* se reconnoît à une tumeur de l'abdomen souvent inégale, & le malade rend fréquemment par en haut des vents qui diminuent la tension de la douleur.

Les variétés de cette espèce sont, 1°. la tympanite intestinale proprement dite. Cette maladie commence souvent par des borborygmes & des douleurs de l'abdomen vives & durables; ces douleurs sont d'abord bornées autour du nombril, & s'étendent ensuite dans tout le bas-ventre; 2°. la tympanite qui dépend de l'emphysème des intestins & des autres viscères de l'abdomen, & que Sauvages appelle *enterophysodes*. Cette espèce se reconnoît, en ce que la douleur de l'abdomen est inégale, & particulièrement en ce qu'elle est accompagnée de pneumatocèle & du pneumatomphale; 3°. la tympanite vermineuse, qui accompagne souvent les fièvres vermineuses, ou qui est produite par les vers; 4°. la tympanite spasmodique qui affecte quelquefois les mélancoliques & les

dans lequel les tégumens ſont très-diſtendus par une puiſſance interne, & où la diſtenſion eſt égale dans les différentes

hypochondriaques; 5°. le météoriſme du ventricule qui conſiſte dans le gonflement de l'épigaſtre, de manière qu'il ne reſte aucune cavité depuis le ſternum juſqu'au nombril; tantôt il y a de la douleur, & d'autres fois il n'y en a point: cette affection n'eſt pas rare chez les jeunes perſonnes affectées de chloroſe, ou dont les règles ſont ſupprimées; les hommes pituiteux & flegmatiques y ſont auſſi ſujets: elle eſt produite par l'air renfermé dans le ventricule; néanmoins le gonflement qui la caractériſe n'eſt pas fort conſidérable; 6°. le météoriſme de l'abdomen, qui eſt un ſymptome de l'affection iliaque, de l'inflammation des inteſtins, & des maladies aiguës où il y a des ſignes de putridité & diſpoſition à la gangrène. Dans les cas d'inflammation ou de putridité, il y a une tenſion conſidérable & une douleur fort vive, qui ceſſent dès que la gangrène ſurvient; 7°. le météoriſme hyſtérique qui s'obſerve chez les femmes ſujettes à l'affection hyſtérique; 8°. le météoriſme produit par certains poiſons, tels que le fruit du mancenillier. Toutes les ſubſtances fermenteſcibles, tels que le vin nouveau & la bière, produiſent auſſi une tympanite momentanée.

II. Dans la tympanite abdominale le ſon eſt plus ſenſible, la tumeur eſt plus égale, les vents ſortent plus rarement & ſoulagent moins.

Ses variétés ſont; 1°. la tympanite abdominale proprement dite, dans laquelle l'air eſt renfermé dans la cavité de l'abdomen: dans cette variété les douleurs ſe portent davantage à l'extérieur, & la conſtipation eſt moins conſidérable; on la diſtingue en sèche & en humide; elle eſt sèche quand il n'y a que l'air contenu dans la cavité de l'abdomen, ce qui arrive quelquefois dans le commencement de la maladie; elle eſt humide quand elle ſe trouve réunie à l'aſcite, comme on l'obſerve quand elle a ſubſiſté quelque temps; alors les urines ſont briquetées, la fièvre & l'inflammation ſurviennent; dans ce cas cette affection ne diffère que par ſon ſiège de l'aſcite flatulente: 2°. la tympanite réunie à l'aſcite, dans laquelle l'abdomen eſt rempli d'eau & d'air, & rend un ſon quand on le frappe avec les doigts; les urines ſont rares & les jambes enflées: 3°. l'aſcite flatulente, dans laquelle les viſcères de l'abdomen ſont raſſemblés en pelotons ſous le diaphragme & recouverts du péritoine & non de l'épiploon: 4°. la tympanite obſervée par Stwart dans un cas où la véſicule du fiel étant percée par une plaie, la bile ſ'étoit répandue dans la cavité de l'abdomen & avoit donné lieu à une diſtenſion extraordinaire des inteſtins, qui fut en peu de temps ſuivie de la mort.

On trouve encore le genre ſuivant dans la noſologie de M. Cullen.

De la Phyſomètre ou de la Tympanite de l'Uterus.

Cette affection conſiſte dans une tumeur légère, élaſtique, ſituée dans la région de l'uterus, dont elle a la forme. N.C. GENRE LXXIV.

positions du corps. La tumeur ne cède pas facilement à aucune compression; & si elle cède un peu, elle reprend très-promptement son premier état dès que la compression cesse. Lorsque l'on frappe sur cette tumeur, elle rend un son semblable à celui d'un tambour, ou de toute autre membrane animale distendue. On ne s'apperçoit d'aucune fluctuation interne, & le tout est moins pesant que ne paroît le comporter le volume de la tumeur. Le mal-aise que produit la distension diminue communément lorsque l'air sort par haut ou par bas du canal alimentaire.

1628. Tels sont les caractères auxquels la tympanite peut se distinguer de l'ascite ou de la physconia; & un grand nombre d'expériences prouvent que la tympanite dépend toujours d'une quantité extraordinaire d'air ramassé dans quelques-unes des parties qui sont au-dessous des tégumens de l'abdomen: mais le siège de l'air varie un peu, suivant les différens cas, & c'est ce qui produit les différentes espèces de tympanite.

La première est celle où l'air est entièrement renfermé dans la cavité du canal alimentaire, & particulièrement dans celle des intestins. C'est pourquoi cette espèce, qui est la plus commune de toutes, & à laquelle conviennent particulièrement les caractères que j'ai donnés plus haut, a été nommée *Tympanites intestinalis. Sauvag. sp. 1.*

La seconde espèce est celle où l'air n'est pas entièrement renfermé dans la cavité des intestins, mais où il pénètre encore entre leurs membranes: telle est l'espèce nommée par Sauvages *Tympanites enterophysodes; Sauvag. sp. 3.* On

Cette espèce diffère de la tympanite passagère de l'uterus par sa durée, & en ce que la malade ne rend pas d'air par le vagin. Il est également aisé de la distinguer du globule hystérique, de l'éréthisme de l'uterus qui succède à l'avortement, & des douleurs qui précèdent quelquefois le retour périodique des règles, parce que dans tous ces cas l'uterus paroît fréquemment se gonfler & se durcir par intervalles, & se porter tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; mais la maladie se dissipe en peu de temps.

On distingue la physomètre en sèche & en humide. Dans la première la matrice est uniquement remplie d'air & son volume n'est guère plus considérable que dans l'état naturel; dans la seconde il y a un épanchement de sérosité réuni à l'air, & la matrice acquiert quelquefois un volume énorme; ce qui, joint à la pesanteur que ressent la malade, suffit pour distinguer cette variété de la première. Dans l'un & l'autre cas la chaleur du feu ou du lit augmente la tumeur.

n'a observé que très-rarement cette espèce ; & il est probable qu'elle n'est survenue qu'à la suite de la tympanite intestinale, dans des cas où l'air, en s'échappant de la cavité des intestins, s'étoit insinué entre leurs membranes. Néanmoins il est possible que l'érosion de la tunique interne des intestins, puisse donner lieu à l'air qui se trouve si constamment dans leur cavité, de s'introduire dans les interstices de leurs membranes, quoiqu'il n'y en ait pas eu d'accumulé avant dans toute l'étendue de leur cavité.

La troisième espèce est celle ou l'air est renfermé dans le sac du péritoine, ou dans ce que l'on appelle communément la cavité de l'abdomen, c'est-à-dire, dans l'espace qui se trouve entre le péritoine & les viscères ; & alors la maladie se nomme *Tympanites abdominalis*, *Sauvag. sp.* 2. On a douté que cette espèce pût exister sans la tympanite intestinale ; il est certain que le cas est rare ; mais il est hors de doute, d'après l'ouverture de quelques cadavres, que cette maladie s'est réellement rencontrée quelquefois.

La quatrième espèce est celle où la tympanite intestinale & abdominale sont réunies ou ont lieu dans le même temps. Il est probable que dans ce cas la tympanite intestinale est la maladie primitive, & que l'autre n'est qu'une conséquence de l'air qui s'échappe, par érosion ou rupture, des tuniques des intestins, & qui passe de leur cavité dans celle de l'abdomen. Il est possible que l'érosion ou la rupture donne lieu à l'air qui se trouve si constamment dans le canal intestinal, de s'introduire dans la cavité de l'abdomen en assez grande quantité pour produire la tympanite abdominale, quoiqu'il n'y ait eu avant aucun amas considérable d'air dans la cavité intestinale même ; mais je ne connois pas de faits capables de décider cette question d'une manière positive (*a*).

On a encore admis une cinquième espèce où la tympanite abdominale se trouve réunie à l'hydropisie ascite ; & Sauvages nomme en conséquence cette maladie *Tympanites asciticus ; Sauv. sp.* 4 Il est vrai que dans la plupart des tympanites, on a trouvé, par l'ouverture des cadavres, une

(*a*) On a vu des cas où l'air a passé du rectum dans la vessie & même dans le canal de l'urètre par des érosions qui avoient produit des ouvertures très-petites, où l'air seul pouvoit pénétrer : l'examen des cadavres a fait quelquefois découvrir de semblables érosions dans le canal intestinal.

certaine quantité de sérosité épanchée dans le sac du péritoine ; mais cela ne suffit pas pour constituer l'espèce dont je viens de parler ; & lorsque l'amas de sérosité est plus considérable, ce n'est communément que dans les cas où, d'après les causes qui ont précédé & les symptomes qui accompagnent la tympanite, on peut regarder l'ascite comme la maladie primitive : cette combinaison n'offre donc pas une véritable espèce de tympanite.

1629. Comme cette dernière espèce n'est pas une véritable tympanite, & que quelques-unes des autres sont non-seulement extrêmement rares, mais même ne peuvent, quand elles se rencontrent, être regardées comme maladies primitives, ni se distinguer facilement, & sont par elles-mêmes absolument incurables, je n'en parlerai pas davantage ici ; je me bornerai à considérer, dans ce que je vais dire, le cas le plus fréquent, & presque l'unique objet de la pratique, qui est la *tympanite intestinale.*

1630. Je n'ai pas remarqué que cette espèce fût l'effet d'un tempérament particulier, ou qu'elle dépendît d'aucune disposition primitive que l'on pût reconnoître. Elle s'observe dans les deux sexes, & dans tous les âges, mais fréquemment chez les jeunes gens.

1631. On a assigné différentes causes éloignées à la tympanite ; mais il y en a un grand nombre qui communément ne la produisent pas. Quelques-unes l'ont réellement précédées ; néanmoins, comme je n'ai pu que dans peu de cas découvrir la manière dont elles produisent la maladie, il ne m'est pas possible d'assurer qu'elles en soient les vraies causes.

1632. Les phénomènes qui se manifestent dans les différens périodes de cette maladie sont les suivans :

La tumeur du ventre parvient quelquefois très-promptement à un degré considérable, & il est rare qu'elle se forme aussi lentement que le fait communément l'ascite. Dans quelques cas cependant, la tympanite vient par degrés ; elle s'annonce par une flatulence extraordinaire de l'estomac & des intestins, accompagnée de borborygmes fréquens, & de vents qui sortent plus fréquemment que de coutume par haut & par bas. Cet état est encore accompagné souvent de douleurs de coliques, qui se font sur-tout sentir autour du nombril, & sur les côtés vers le dos ; mais en général à mesure que la maladie avance, ces douleurs deviennent moins vives ; & le malade desire assez constamment

de rendre des vents ; mais il n'y parvient qu'avec difficulté, & quand cela arrive le ſentiment de diſtenſion diminue un peu ; néanmoins ce ſoulagement n'eſt communément que paſſager & de peu de durée. Lorſque la maladie commence, on apperçoit quelque inégalité dans la tumeur & dans la tenſion des différentes parties du bas-ventre ; mais bientôt cette tenſion devient égale par-tout, & préſente les ſymptomes dont j'ai parlé dans le caractère de la maladie. Dans le principe de la tympanite & pendant ſes progrès, le ventre eſt reſſerré, & les excrémens que l'on rend ſont communément durs & ſecs. Dans le commencement l'état naturel de l'urine eſt ordinairement très-peu changé en quantité ou en qualité ; mais à meſure que la maladie avance, il change communément à ces deux égards ; & enfin la ſtrangurie, ou même l'iſchurie, ſurviennent quelquefois. Il eſt rare que la maladie ſoit fort avancée, ſans que l'appétit diminue conſidérablement, & que la digeſtion ſe faſſe mal ; & tout le corps, excepté le ventre, devient en même temps d'une maigreur extrême. A tous ces ſymptomes, ſe joignent enfin la ſoif & un ſentiment déſagréable de chaleur ; le pouls eſt très-fréquent & continue ainſi pendant tout le cours de la maladie. Lorſque la tumeur du ventre a acquis un volume conſidérable, la reſpiration devient très-difficile & eſt accompagnée d'une toux fréquente & sèche ; alors les forces du malade diminuent ; & les ſymptomes fébriles augmentent de jour en jour, la mort ſurvient ; il eſt probable qu'elle eſt quelquefois une ſuite de la gangrène (*a*) qui affecte les inteſtins.

(*a*) L'ouverture des cadavres prouve qu'en effet cette maladie ſe termine fréquemment par la gangrène des inteſtins ; c'eſt pourquoi quelques jours avant la mort le ventre eſt communément moins tendu & moins volumineux, les douleurs diminuent & la diarrhée ſuccède fréquemment à la conſtipation. Je vais en rapporter ici un exemple.

Un enfant de dix ans avoit eu en quatre ans deux maladies inflammatoires de poitrine, à la ſuite deſquelles il ſe plaignit de coliques ; le ventre ſe tuméfia par degrés & acquit un volume conſidérable ; le ſon qu'il rendoit en le frappant, indiquoit une tympanite ; les digeſtions ſe faiſoient mal, l'appétit manquoit, & il y avoit conſtipation. Cet état dura environ ſix mois ; mais les trois derniers mois les coliques augmentèrent, le dévoiement ſurvint, & il y avoit un mouvement de fièvre, particulièrement ſenſible le ſoir, le pouls étoit dur & précipité & la peau brûlante : quelques jours avant la mort l'enflure parut ſenſiblement

1633. La tympanite dure communément quelque temps, & doit être mise au rang des maladies chroniques. Il est

diminuée, l'enfant étoit gai; le jour même où il mourut, il joua jusqu'au soir qu'il se plaignit de coliques très-violentes, & demanda à se coucher: à peine le fut-il, qu'il se mit sur le côté comme pour dormir: au bout d'une heure on en approcha & on le trouva mort. Le lendemain on fit l'ouverture du cadavre, qui offrit les phénomènes suivans.

On trouva tous les intestins extraordinairement boursouflés, les circonvolutions du côté gauche enflammées, & celles du côté droit couvertes de taches gangréneuses, leur superficie étoit adhérente à la surface interne de l'abdomen; ces circonvolutions étoient collées les unes aux autres & au mésentère par une substance fibreuse, les glandes du mésentère parurent toutes gorgées & former comme des petits grains de chapelet; la portion du péritoine qui tapisse la surface interne des parois antérieures de l'abdomen, étoit recouverte d'une substance tuberculeuse, gangréneuse, qui avoit trois lignes d'épaisseur; toute la portion libre du cœcum adhéroit aux circonvolutions des intestins grêles correspondantes. L'arc du colon étoit adhérent, dans toute son étendue, aux parois de l'abdomen; l'épiploon l'étoit au-dessus du colon aux parois de l'abdomen, où il paroissoit ratatiné & reployé sur lui-même. L'arc du colon adhéroit également au foie, à la vésicule du fiel, à l'estomac, & à la rate depuis le cœcum jusqu'à l'épigastre; la portion du colon qui répond à celle qui est située du côté interne présentoit une espèce de bandelette noire, gangréneuse, qui s'étendoit jusques sur la portion voisine du péritoine; tout le reste du colon étoit parsemé de taches gangréneuses, de même que le mésocolon transverse qui adhéroit aussi avec les parties ambiantes. Le pancréas étoit petit, squirrheux; le foie, l'estomac, la rate & la vessie étoient adhérens dans toute leur étendue aux parties voisines; le foie étoit très-mollasse & d'un brun jaune; l'estomac petit, retreci; la rate également petite, dure, & présentoit quelques points de suppuration. Le tissu cellulaire de la région lombaire gauche étoit rouge, enflammé & infiltré; la portion iliaque du colon & le rectum étoient recouverts de taches gangréneuses, blanches, noires & rouges; la paroi postérieure de la vessie adhérente au rectum, étoit recouverte des mêmes taches, son tissu cellulaire étoit rouge & infiltré de sang dans plusieurs parties, & noir dans d'autres.

Les deux côtés de la poitrine étoient remplis d'une quantité d'eau sanguinolente semblable à de la lavure de chair, les poumons étoient petits & mollasses; le lobe droit adhéroit par sa surface externe à la partie correspondante de la plèvre, les veines qui rampent sur la surface du cœur, formoient un réseau admirable rempli de sang, comme si elles eussent été injectées exprès. Le volume du cœur égaloit tout au plus celui d'un enfant de trois ans; ses

rare qu'elle donne promptement la mort, excepté dans les cas où il survient tout à-coup dans les fièvres une maladie de ce genre. Sauvages a désigné cette espèce avec raison, par une dénomination différente, & l'a appellée *météorisme*: je crois qu'on doit toujours la considérer comme une affection symptomatique, entièrement différente de la tympanite dont nous nous occupons présentement.

1634. La tympanite est en général une maladie mortelle; il est rare que l'on puisse la guérir: je vais cependant tâcher d'indiquer ce que l'on peut tenter pour y parvenir. Mais avant je ferai mes efforts pour expliquer sa cause prochaine, qui seule doit servir de base à toutes les tentatives que l'on peut raisonnablement faire pour obtenir la guérison.

1635. Il est un peu difficile de déterminer quelle est la cause prochaine de la tympanite. On a supposé que dans beaucoup de cas, cette cause étoit simplement une quantité extraordinaire d'air contenue dans le canal alimentaire, produite par l'air même, qui se dégageoit & se détachoit beaucoup plus abondamment que de coutume, des alimens dont l'on faisoit usage. Je pense que les alimens tirés des végétaux subissent toujours un certain degré de fermentation, & qu'en conséquence il s'en développe & s'en détache une certaine quantité d'air pendant qu'ils sont contenus dans l'estomac & les intestins; mais il paroît que les fluides animaux qui se trouvent dans le canal alimentaire, & qui se mêlent avec les alimens, empêchent que cette même quantité d'air ne s'en détache pendant leur fermentation, comme cela seroit arrivé sans ce mêlange, qui probablement contribue aussi à la réabsorption de l'air qui s'en étoit détaché avant jusqu'à un certain point. La quantité extraordinaire d'air qui, dans certaines circonstances, se dégage des alimens, peut donc être quelquefois assez considérable pour produire la tympanite; ainsi cette maladie peut dépendre d'un vice des fluides qui servent à la digestion: ce qui les rend incapables de s'opposer à un développement

différentes cavités ne contenoient aucunes gouttes de sang & paroissoient aussi nettes que si elles eussent été lavées.

J'oberverai que dans les malades que j'ai vus, la tympanite a communément commencé par des affections de la poitrine, & que la plupart ont craché ou mouché du sang.

trop abondant de l'air, & de produire l'absorption qui se fait communément chez les personnes qui jouissent d'une bonne santé. Il est certain qu'il se trouve quelquefois dans le canal alimentaire une quantité extraordinaire d'air qui est dû à la nature des alimens ou au défaut du fluide digestif. Cet air peut contribuer & contribue certainement, jusqu'à un certain point, à produire certaines maladies venteuses du canal alimentaire; mais on ne peut supposer qu'il soit la cause de la tympanite, en ce qu'elle survient souvent lorsqu'il n'a précédé aucun désordre du systême. De même que dans les cas où les commencemens de la tympanite sont accompagnés d'affections flatulentes dans tout le canal alimentaire, le ton des intestins modère, comme l'on sait, le développement de l'air & contribue à son absorption ou en facilite l'expulsion: les symptomes de flatulence qui surviennent quand la tympanite est caractérisée, doivent aussi, à ce que je crois, se rapporter à une perte de ton des fibres musculaires des intestins, plutôt qu'à un vice quelconque des fluides digestifs.

1636. Ces considérations, jointes à d'autres, me portent à conclure que la cause prochaine de la tympanite consiste particulièrement dans la perte de ton des fibres musculaires des intestins. Mais de plus, comme l'air d'une nature quelconque accumulé dans la cavité des intestins, doit, par sa propre élasticité, se frayer un passage par haut ou par bas, & être même entièrement chassé hors du corps par le secours de l'inspiration, il est probable que dans le cas où l'absorption & l'expulsion n'ont pas lieu, & où l'air s'accumule de manière à produire la tympanite, son passage est interrompu dans quelques endroits du canal intestinal. Cette interception de l'air ne peut guère s'attribuer à d'autre cause qu'aux constrictions spasmodiques de certaines parties de ce canal; d'où je conclus que ces constrictions concourent en partie à constituer la cause prochaine de la tympanite. Je ne puis déterminer avec certitude, & je ne crois pas même qu'il soit nécessaire de déterminer si ces constrictions spasmodiques doivent être attribuées à la cause éloignée de la maladie, ou si on doit les considérer comme la conséquence d'un degré d'atonie qui a précédé.

1637. Après avoir ainsi tenté de déterminer la cause prochaine de la tympanite, je vais parler de la curation: on n'a, il est vrai, que rarement obtenu la guérison, & cela n'est guère arrivé que dans les cas où la maladie étoit

récente: je dois néanmoins exposer ce que l'on peut raisonnablement tenter pour y parvenir, rapporter les tentatives que l'on fait communément, & quelles sont celles qui ont quelquefois été suivies du succès.

1638. La première indication que l'on doit songer à remplir, est de chasser l'air accumulé dans les intestins: il est nécessaire pour cet effet, de dissiper les constrictions qui lui ont particulièrement donné lieu de s'accumuler, & qui continuent à interrompre son passage dans le cours des intestins. Comme on ne peut guère dissiper ces constrictions qu'en excitant le mouvement péristaltique des portions voisines des intestins, on emploie communément les purgatifs; mais l'on convient en même temps que l'on ne doit faire usage que des laxatifs les plus doux, parce que les drastiques violens donnés lorsque les intestins sont extraordinairement distendus, sont en danger de produire l'inflammation.

C'est aussi pour cette raison que l'on a fréquemment eu recours aux lavemens; & ils sont d'autant plus nécessaires, que les excrémens qui se ramassent dans les intestins, sont en général durs & desséchés. Cet état des excrémens doit non-seulement déterminer à réitérer très-fréquemment les lavemens, mais il faut sur-tout y insister lorsqu'ils font sortir une quantité considérable d'air, & qu'il est par conséquent démontré qu'ils diminuent, jusqu'à un certain point, les spasmes des intestins.

1639. L'on a proposé différens antispasmodiques, & on emploie communément les remèdes de ce genre, dans la vue de détruire la constriction des intestins, & dans l'opinion même qu'ils peuvent agir en quelque sorte comme carminatifs; mais il est rare que leurs effets soient considérables, & l'on prétend qu'ils ont quelquefois été nuisibles en raison de leurs qualités échauffantes & inflammatoires. Néanmoins il est toujours convenable de joindre aux purgatifs & aux lavemens quelques-uns des antispasmodiques les plus doux; & c'est avec beaucoup de raison que l'on a conseillé de donner toujours après l'action des purgatifs, le plus puissant des antispasmodiques, c'est-à-dire, un narcotique.

1640. Le gonflement extraordinaire, la tension, l'état de desséchement, & particulièrement les constrictions spasmodiques qui dominent, ont déterminé à proposer comme un remède, les fomentations & le bain chaud. On dit les avoir employés avec succès: mais l'on a remarqué que les

bains fort chauds n'étoient pas aussi utiles que les bains tièdes long-temps continués.

1641. D'après la supposition que cette maladie dépend particulièrement de l'atonie du canal alimentaire, les toniques paroissent y être indiqués. L'on a en conséquence employé les ferrugineux & différens amers; & si les toniques conviennent, il est probable que le quinquina (*a*) peut être utile.

1642. Aucun tonique n'étant plus puissant que le froid appliqué sur la surface du corps, ou que les boissons froides, on y a eu aussi recours dans la tympanite. On a constamment prescrit les boissons froides, & l'on a employé le bain froid avec avantage; plusieurs observations prouvent même que la maladie a été guérie tout-à-coup & entièrement par l'application réitérée de la neige sur le bas-ventre.

1643. Il est à peine nécessaire d'observer qu'il faut éviter, dans le régime de ceux qui sont attaqués de tympanite, tous les alimens qui peuvent facilemeut produire des vents dans l'estomac; & il est probable que les acides minéraux & les sels neutres peuvent être utiles comme antizymiques.

1644. On a proposé dans les cas de tympanite rébelle & désespérée, l'opération de la paracentèse; mais ce remède est fort incertain, & il y a à peine une observation qui prouve qu'il ait réussi. Il est aisé de voir que cette opération convient particulièrement, & presque uniquement, dans le cas de tympanite abdominale; mais il est très-douteux que cette dernière puisse exister indépendamment de la tympanite intestinale, ou au moins cela n'est pas aisé à décider. Quand même il seroit possible de s'assurer de son existence, il n'y a pas beaucoup d'apparence que l'on puisse la guérir par ce remède, & il n'y a encore aucune observation capable de déterminer jusqu'à quel point cette opération pourroit se pratiquer sans danger dans la tympanite intestinale.

(*a*) J'ai eu recours au quinquina, & il a uniquement modéré les symptomes de la maladie pendant quelque temps.

CHAPITRE III.

Des Tumeurs aqueuses, ou des Hydropisies.

1645. Il se forme souvent, dans différentes parties du corps humain, un amas contre nature de sérosités ou de fluide aqueux. La maladie qui en résulte, quoique variée, suivant les parties qu'elle affecte, est néanmoins désignée sous le nom générique d'hydropisie; & les épanchemens d'eau particuliers, quoique distingués en raison des parties qu'ils occupent, & des autres circonstances qui les accompagnent, paroissent tous dépendre de quelques causes générales qui leur sont communes. Il convient en conséquence, avant de considérer les différentes espèces, de tenter d'assigner les causes générales de l'hydropisie.

1646. Il paroît que chez les personnes qui jouissent de la meilleure santé, il s'épanche ou s'exhale constamment, sous forme de vapeur, dans toutes les cavités & dans tous les interstices capables de la recevoir, une sérosité ou un fluide aqueux, qui, étant constamment & promptement absorbé par les vaisseaux propres à remplir cette fonction, ne peut séjourner long-temps ou s'accumuler dans ces cavités (*a*); il est évident, d'après cette idée de l'économie animale, que quand la quantité de fluide séreux épanchée dans une cavité, est trop considérable pour pouvoir être reprise tout-à-coup par les vaisseaux absorbans, ce fluide doit s'accumuler dans ces parties; ou si la quantité épanchée n'est pas plus abondante que de coutume, il suffit que l'absorption soit interrompue ou diminuée d'une manière quelconque, pour donner lieu à un amas extraordinaire de fluide.

Ainsi, on peut en général attribuer l'hydropisie à un

(*a*) Quand, par exemple, la secrétion ou l'excrétion de l'urine est interceptée, ce fluide est communément absorbé de nouveau & reversé par les conduits excrétoires dans différentes parties du corps, sans qu'il survienne néanmoins aucun changement dans les conduits par où se fait l'épanchement; mais l'urine est alors reprise par les vaisseaux absorbans qui se trouvent dans la partie.

épanchement

épanchement augmenté, ou à la diminution de l'absorption, je vais en conséquence rechercher les différentes causes de ces effets.

1647. L'épanchement peut être augmenté par l'accroissement extraordinaire de l'exhalation qui se fait naturellement ou par la rupture des vaisseaux qui charient les fluides séreux ou aqueux, ou des sacs (*a*) qui les renferment.

1648. L'exhalation naturelle peut être augmentée par différentes causes, & particulièrement par les obstacles qui gênent le retour du sang veineux qui se porte des derniers vaisseaux du corps au ventricule droit du cœur : ces obstacles semblent agir en s'opposant au passage libre du sang des artères dans les veines (*b*) ; ils augmentent en conséquence la force avec laquelle les fluides contenus dans les artères sont poussés dans les vaisseaux exhalans : ce qui doit nécessairement augmenter aussi la quantité de fluide que laissent échapper ces derniers.

1649. Les obstacles qui s'opposent au retour du sang veineux qui vient des derniers vaisseaux, peuvent être dûs à certaines circonstances qui gênent son cours; très-souvent des affections particulières du ventricule droit du cœur même l'empêchent de recevoir de la veine cave, la quantité de sang qu'il en reçoit dans l'état de santé; ou des embarras des vaisseaux du poumon s'opposent à ce que le ventricule droit se vide entièrement, & l'empêchent par conséquent de recevoir de la veine cave la quantité ordinaire de sang. Ainsi, on a vu un polype contenu dans le ventricule droit du cœur, l'ossification de ses valvules, & des embarras considérables & permanens des poumons, donner lieu à l'hydropisie.

1650. On peut éclaircir la manière dont ces causes générales agissent, en observant que le retour du sang veineux

(*a*) Lorsque les deux causes précédentes, savoir, l'exhalation augmentée & la rupture des vaisseaux lymphatiques, ont duré quelque temps, il se forme des espèces de sacs ou de vésicules, dont l'accroissement est toujours lent, à cause de la résistance qu'opposent leurs parois : mais quand une fois ils sont rompus, ils se remplissent aisément, parce qu'ils ne sont plus comprimés.

(*b*) Toute artère qui se termine par une veine a une branche à laquelle aboutit un vaisseau exhalant ; ainsi, quand il se trouve une résistance dans la veine, il doit se porter une plus grande quantité de fluide dans le vaisseau exhalant qui en sort.

est, en quelque sorte, retardé lorsque le corps reste dans une telle position que la pesantenr du sang devient un obstacle à son mouvement dans les veines : ce qui a lieu dans les cas où la circulation est foible; c'est pourquoi la position droite du corps produit ou augmente les tumeurs œdémateuses des extrémités inférieures.

1651. Non-seulement ces causes peuvent, en interrompant d'une manière générale le mouvement du sang veineux, augmenter l'exhalation & produire l'hydropisie; mais les obstacles que le sang rencontre dans les veines particulières, peuvent aussi être suivis des mêmes effets : l'exemple de ce genre le plus remarquable, est celui où des obstructions considérables du foie empêchent le sang qui vient de la veine porte & de ses rameaux nombreux, d'y circuler librement; d'où il arrive que ces obstructions sont une cause fréquente de l'hydropisie.

1652. On a mis aussi au nombre des causes de l'hydropisie, les squirrhosités de la rate & des autres viscères, de même que la squirrhosité du foie; mais je ne puis concevoir de quelle manière elles produisent cette maladie, si ce n'est lorsque ces squirrhosités sont voisines de quelque veine considérable, dont la compression peut produire un certain degré d'ascite; ou bien, quand en comprimant la veine cave, elles peuvent donner lieu à l'anasarque des extrémités inférieures. Il est cependant vrai que l'on a souvent découvert des squirrhosités de la rate & des autres viscères dans les cadavres de ceux qui sont morts d'hydropisie; mais je pense qu'on les a rarement observées, sans qu'il existât en même temps des squirrhosités au foie, & je suis porté à croire que les premiers étoient l'effet des dernières, plutôt que la cause de l'hydropisie : ou si l'on a rencontré des squirrhosités des autres viscères dans les cadavres des hydropiques dans des cas où le foie en étoit exempt, ces squirrhosités étoient les effets de quelques-unes des causes d'hydropisie dont je parlerai par la suite, & étoient par conséquent des symptomes accidentels, plutôt que des causes de ces espèces d'hydropisie.

1653. L'interruption du mouvement du sang dans les veines particulières produit un effet semblable, même dans les plus petites portions du système veineux : ainsi un polype formé dans la cavité d'une veine, ou des tumeurs engendrées dans ses membranes, s'opposent au libre passage du sang, & produisent l'hydropisie dans les parties situées

vers les extrémités des veines où se rencontrent de semblables obstacles.

1654. Mais la cause qui interrompt le plus fréquemment le mouvement du sang dans les veines, est la compression qu'elles éprouvent par des tumeurs situées dans leur voisinage; tels sont les anévrismes des artères, les abcès, les squirrhes ou les tumeurs stéatomateuses des parties voisines.

On peut rapporter ici la compression de la veine cave descendante par le volume de l'utérus chez les femmes grosses, ou par celui de l'eau dans l'ascite; car ces deux genres de compression produisent fréquemment des tumeurs séreuses des extrémités inférieures.

1655. On peut supposer qu'une pléthore générale extraordinaire du système veineux, est capable d'augmenter l'exhalation, & que cette pléthore peut être la suite de la suppression des flux ou évacuations de sang qui ont subsisté pendant quelque temps, tels que les flux menstruel & hémorrhoïdal. Néanmoins il est rare que l'hydropisie soit produite par une cause semblable; & lorsqu'elle a lieu, l'on peut, je crois, supposer que l'hydropisie est due aux mêmes causes (a) que la suppression même, plutôt qu'à la pléthore que ces suppressions ont produite.

1656. Je crois qu'une des causes les plus fréquentes de l'augmentation d'exhalation est le relâchement des vaisseaux exhalans. Il est probable qu'une semblable cause peut avoir lieu; car les membres paralytiques où l'on doit soupçonner un pareil relâchement, sont fréquemment affectés de tumeurs séreuses & œdémateuses, comme on a coutume de les appeler.

Mais un exemple plus remarquable & beaucoup plus fréquent, qui prouve l'action de cette cause, est la foiblesse générale du système, qui accompagne si souvent l'hydropisie. Il est assez évident que la foiblesse générale produit l'hydropisie, en ce qu'elle est très-communément la suite de causes qui affoiblissent puissamment; telles sont les fièvres continues ou intermittentes long temps prolongées; les évacuations de toutes espèces qui ont subsisté long-temps, & qui étoient en quelque sorte excessives; enfin presque

(a) Ces causes sont en général celles qui ont donné lieu à l'atonie de tout le système.

toutes les maladies qui ont été longues, & qui ont en même temps donné lieu aux autres symptomes de foiblesse générale (*a*).

Entre les autres causes qui produisent une foiblesse générale du système, & qui donnent en conséquence lieu à l'hydropisie, il y en a une qu'il ne faut pas oublier, parce qu'elle est fréquente : c'est l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses ; c'est pourquoi les ivrognes de toute espèce, & sur-tout les buveurs d'eau-de-vie, sont si souvent attaqués de cette maladie.

1657. On conviendra facilement que la foiblesse générale peut produire le relâchement des vaisseaux exhalans ; & je pense que c'est particulièrement elle qui donne lieu à l'hydropisie, parce que la plupart des causes dont j'ai parlé jusqu'ici n'occasionnent que des hydropisies particulières ; mais l'état de foiblesse générale augmente l'exhalation dans toutes les cavités & dans tous les interstices du corps, & est en conséquence suivi d'une maladie générale. Ainsi l'on voit des épanchemens séreux survenir en même temps dans la cavité du crâne, dans celles du thorax & de l'abdomen, & dans presque toute l'étendue du tissu cellulaire. Dans ces cas, l'action d'une cause générale est évidente par elle-même ; car ces différentes hydropisies augmentent dans une partie, lorsqu'elles diminuent dans une autre, & cela arrive alternativement dans les différentes parties. Je pense que cette combinaison de différentes espèces d'hydropisie, ou plutôt, comme on pourroit la nommer, cette hydropisie universelle, doit être en conséquence rapportée à une cause générale, & dans beaucoup de cas, il est difficile d'en admettre une autre que le relâchement général des vaisseaux exhalans (*b*) ; c'est ce que j'appelle *diathèse hydropique* : cette cause agit fréquem-

(*a*) Ainsi, la dyspepsie cachectique est accompagnée de perte de ton & d'exhalation augmentée, d'où résulte fréquemment l'hydropisie : on observe la même chose dans tous les cas où les vaisseaux exhalans sont tellement affoiblis qu'ils ne peuvent résister à l'impétuosité des fluides qui y sont déterminés : d'après la promptitude avec laquelle se manifeste alors l'œdème, on ne peut douter qu'il n'y ait une perte du ton qui s'étend plus ou moins sur le système artériel & sur les extrémités des artères.

(*b*) L'on doit attribuer au relâchement des vaisseaux exhalans, les hydropisies qui succèdent aux fièvres intermittentes & aux maladies inflammatoires, telles que la pleurésie & la rhumatisme ; il y a même apparence que les évacuations supprimées agissent

ment seule ; mais souvent, en concourant en quelque sorte avec les autres causes, elle donne spécialement lieu à leur effet entier.

Cet état du système paroît d'abord être celui que l'on a considéré comme une maladie particulière sous le titre de *cachexie* ; mais je l'ai toujours regardé, toutes les fois que je l'ai observé, comme le commencement d'une hydropisie générale, & j'ai toujours trouvé qu'il l'étoit réellement.

1658. Les différentes causes d'hydropisie dont je viens de parler, peuvent donner lieu à cette maladie, quoiqu'il n'y ait aucune surabondance de sérosité dans les vaisseaux sanguins : il faut cependant remarquer qu'un excès de ce genre peut souvent produire l'hydropisie, sur-tout lorsque cette surabondance concourt avec les causes dont j'ai fait l'énumération plus haut.

Une des causes de cet excès de sérosité peut être une quantité extraordinaire d'eau introduite dans le corps. Ainsi, l'hydropisie est survenue quelquefois pour avoir bu une trop grande quantité d'eau (*a*). Il est vrai que dans beaucoup de cas l'on boit des quantités considérables d'eau, sans qu'il en résulte aucune maladie, parce qu'elles passent avec beaucoup de facilité par les selles, les urines ou la transpiration insensible. Mais il n'en est pas moins certain que quelquefois une quantité extraordinaire de boissons aqueuses s'est échappée par les différens vaisseaux exhalans internes, & a produit l'hydropisie. Il paroît que cela est arrivé, parce que les conduits excrétoires n'étoient pas disposés à laisser échapper le fluide aussi promptement qu'il étoit introduit dans le corps, ou parce que ces conduits avoient été obstrués par quelques causes qui y avoient concouru accidentellement. L'on a en conséquence avancé qu'une grande quantité d'eau très-froide prise tout-à coup, avoit produit l'hydropisie ; il est probable qu'alors le froid avoit occasionné une constriction des conduits excrétoires.

La proportion du fluide aqueux contenue dans le sang

plutôt ainsi qu'en accumulant le sang veineux, parce qu'elles produisent d'autres effets d'atonie.

(*a*) Hales a démontré jusqu'à quel point une quantité de fluides pouvoit s'épancher par les vaisseaux exhalans : il a injecté de l'eau dans la jugulaire d'un chien, & en peu de temps l'animal devint hydropique.

peut augmenter, non-seulement en buvant une très-grande quantité d'eau, comme on vient de le dire, mais même par l'eau contenue dans l'atmosphère, lorsque la peau est dans un état capable de l'absorber ou de s'en imprégner. L'on sait que cet état de la peau peut avoir lieu, au moins dans certaines circonstances; & il est probable que souvent, dans l'hydropisie commençante, lorsque la circulation du sang est très-foible sur la surface du corps, l'état de transpiration de la peau peut se changer en celui d'absorption, & ainsi augmenter au moins considérablement la maladie.

1659. La seconde cause de la surabondance des fluides aqueux dans les vaisseaux sanguins, est l'interruption des excrétions séreuses habituelles (*a*); c'est pourquoi l'on prétend que les personnes fort exposées à un air froid & humide sont sujettes à l'hydropisie. L'on dit aussi que l'interruption ou la diminution considérable de la secrétion de l'urine, a donné lieu à cette maladie : & il est certain que dans le cas d'ischurie rénale, la sérosité retenue dans les vaisseaux sanguins s'est épanchée dans quelques-unes des cavités internes, & a produit l'hydropisie.

1660. La troisième cause qui peut produire dans le sang un excès de sérosité capable de s'échapper par les vaisseaux exhalans, sont les hémorrhagies très-considérables, spontanées ou artificielles. Ces évacuations, en enlevant une grande quantité de globules rouges & de gluten, qui sont les principaux agens qui retiennent le serum dans les vaisseaux rouges, permettent au serum de s'échapper plus facilement par les conduits exhalans; c'est pourquoi les hydropisies surviennent souvent à la suite de ces évacuations.

Il est possible aussi que les cautères larges qui ont duré long-temps, produisent le même effet en diminuant considérablement la proportion de gluten (*b*).

(*a*) La suppression de l'urine & de la transpiration produisent fréquemment l'hydropisie; il est probable que dans ces cas les canaux excrétoires opposant une résistance considérable, il s'accumule une grande quantité de fluides dans le sang, laquelle s'épanche dans différentes cavités par le moyen des vaisseaux exhalans qui leur correspondent. C'est ainsi que l'on peut expliquer l'anasarque qui arrive subitement lorsque la transpiration est supprimée pour avoir été exposé à l'air froid, ou pour avoir bu une grande quantité d'eau froide pendant que le corps étoit échauffé, & par conséquent dans un état plus irritable.

(*b*) Toute diminution de la lymphe peut produire le même

Je soupçonne que la surabondance des parties séreuses dans le sang, est non-seulement due à la *spoliation* du gluten dont je viens de parler, mais même au vice des puissances digestives & assimilatrices de l'estomac & des autres organes, qui, en conséquence ne peuvent préparer & convertir les alimens dont l'on fait usage, de manière qu'il en résulte une proportion convenable de globules rouges & de gluten ; mais ces puissances continuant à fournir les parties aqueuses, donnent lieu à la surabondance de ces dernières & les disposent en conséquence à s'échapper en trop grande quantité par les vaisseaux exhalans. C'est de cette manière que l'on peut expliquer l'hydropisie qui accompagne si fréquemment la chlorose, qui toujours se manifeste par une pâleur de tout le corps, d'où il est évident qu'il y a un défaut de globules rouges : or, c'est à ce défaut seul que l'on peut, dans cette maladie, attribuer la manière imparfaite dont se font la digestion & l'assimilation des substances nutritives.

Je n'ose pas déterminer s'il y a une imperfection semblable dans ce que l'on appelle *cachexie*. Il est très-évident que cette maladie est communément due aux causes générales de foiblesse dont j'ai parlé plus haut : & comme il est probable que la foiblesse générale peut affecter les organes qui servent à la digestion & à l'assimilation des alimens, l'état imparfait de ces fonctions, en produisant le défaut de globules rouges & de gluten, peut souvent concourir avec le relâchement des vaisseaux exhalans à produire l'hydropisie.

1661. Telles sont les différentes causes de l'exhalation augmentée, que j'ai regardée comme la cause principale de l'épanchement qui produit l'hydropisie ; mais j'ai également observé dans 1667, que l'épanchement peut aussi arriver par la rupture des vaisseaux qui charient des fluides aqueux, & produire le même effet.

effet. Ainsi, les ulcères d'où il sort une grande quantité de pus qui est formé de lymphe coagulable, causent l'hydropisie. Il en est de même des évacuations séreuses, telles que la dysenterie, la diarrhée, le diabète, les fleurs blanches ; car quand ces évacuations ont duré long-temps, elles occasionnent non-seulement une telle dilatation des vaisseaux exhalans, qu'ils laissent échapper les parties grossières de la lymphe, mais elles donnent en outre lieu à l'état d'atonie, à la foiblesse & au relâchement de ces mêmes vaisseaux.

C'est de cette manière que la rupture du canal thorachique a donné lieu à un épanchement de chyle & de lymphe dans la cavité du thorax, & que la rupture des vaisseaux lactés a produit un épanchement semblable dans la cavité de l'abdomen ; & dans l'un & l'autre cas, l'hydropisie est survenue.

Il est assez probable que la rupture des vaisseaux lymphatiques, produite par des efforts ou par la compression violente des muscles voisins, peut occasionner un épanchement, qui, en se répandant dans le tissu cellulaire, est capable de donner lieu à une hydropisie considérable.

On doit rapporter à ce genre de causes, les exemples fréquens de rupture ou d'érosion des reins, des uretères & de la vessie, qui, en occasionnant un épanchement d'urine dans la cavité de l'abdomen, ont été suivis de l'ascite.

1662. Relativement à la rupture des vaisseaux qui charient les fluides aqueux, ou des vésicules qui contiennent ces fluides, il faut observer que l'ouverture des cadavres a souvent fait découvrir des vésicules formées sur la surface de plusieurs parties internes; l'on a supposé que la rupture de ces vésicules, communément appelées *hydatides*, avoit été une cause fréquente de l'hydropisie, en laissant échapper continuellement un fluide aqueux. Je ne puis nier la possibilité de cette cause, mais je soupçonne que l'on doit en rendre raison d'une manière différente.

On a fréquemment trouvé, dans presque toutes les parties différentes du corps des animaux, des amas de vésicules sphériques remplies d'un fluide aqueux; & dans beaucoup de cas de prétendues hydropisies, particulièrement dans celles que l'on nomme *enkistées*, la tumeur étoit entièrement due à un amas de pareilles hydatides (*a*). On a formé un grand nombre de conjectures relativement à la nature de ces vésicules & à la manière dont elles sont produites : mais il paroît que l'on a enfin décidé la question. Il semble certain qu'il y a un animal vivant du genre des vers, qui est renfermé dans l'intérieur de chacune de ces vésicules (*b*), ou qui y est adhérent; ce ver a le pouvoir de former une vésicule pour

(*a*) On doit entendre par *hydatides*, des vésicules sphériques remplies d'eau; on trouve souvent de ces vésicules sur la surface des viscères, tels que la plèvre & le péritoine; on en a aussi fréquemment observé dans la matrice.

(*b*) Ces vésicules ont été observées, il y a plus d'un siècle, par

lui-même, & de la remplir d'un fluide aqueux qu'il tire des parties voisines ; c'est pourquoi les naturalistes modernes ont, avec raison, appelé cet animal *tænia hydatigena*. Je ne puis m'étendre ici sur l'origine & la structure de cet animal, ni parcourir les différentes parties du corps qu'il occupe ; mais il convenoit qu'en exposant les causes de l'hydropisie, je dise un mot des hydatides. Je finirai ce paragraphe, en observant que la plupart des hydropisies enkistées extraordinaires, que l'on a observées dans différentes parties du corps humain, étoient de véritables amas de pareilles hydatides ; mais je ne puis déterminer présentement comment les tumeurs qu'elles occasionnent, peuvent se distinguer des autres espèces d'hydropisies, ni quel est le traitement qu'elles exigent.

1663. Après avoir parlé des hydatides, je reviens aux autres causes générales d'hydropisie, qui, comme je l'ai dit dans 1646, peuvent être l'interruption ou la diminution de l'absorption qui doit enlever les fluides qui s'exhalent dans les différentes cavités & dans les différens interstices du corps : néanmoins il n'est pas aisé de déterminer les causes de cette interruption.

1664. Il est probable que l'absorption peut diminuer, ou même cesser entièrement, par la perte du ton des vaisseaux absorbans, qui sont les extrémités des vaisseaux lymphatiques. Je ne puis douter qu'il est nécessaire que ces extrémités aient un certain degré de ton ou de puissance active ; & il paroît vraisemblable que la même foiblesse générale qui produit le relâchement des vaisseaux exhalans dans lequel j'ai supposé que consistoit la diathèse hydropique, doit donner lieu en même temps à la perte de ton des absorbans ; c'est pourquoi le relâchement des exhalans est généralement accompagné de la perte de ton des absorbans (*a*), & doit contribuer

Tyson, dans la gazelle. Ce fut lui qui crut qu'elles étoient formées par des animaux d'un genre particulier ; ce qui a été confirmé depuis, tant chez l'homme que chez les brutes : le docteur Pallace a appelé ces animaux *tæniæ hydatigenæ*, parce qu'il les croyoit du genre du *tænia* ; mais cette opinion paroît fort douteuse. Ces hydatides sont souvent produites par une espèce de ver : néanmoins je soupçonne qu'elles peuvent être quelquefois dues à d'autres causes ; car j'en ai observé des amas considérables dans le cadavre d'une personne qui mourut de cette espèce d'hydropisie, & je n'y ai rien trouvé qui ressemblât au ver dont on a donné la description.

(*a*) Il y a plusieurs observations d'hydropisies produites par

à produire l'hydropisie : il est cependant probable que la diminution d'absorption y a aussi beaucoup de part, parce que les hydropisies se guérissent souvent par les médicamens qui paroissent agir en excitant l'action des absorbans.

1665. On a supposé que l'absorption qui se fait par les extrémités des vaisseaux lymphatiques pouvoit être interrompue par l'obstruction de ces vaisseaux, ou au moins par celles des glandes conglobées à travers lesquelles ces vaisseaux passent. Ceci est cependant fort douteux. Comme les vaisseaux lymphatiques ont des rameaux entre lesquels il y a de fréquentes communications, il n'est pas probable que l'obstruction de l'un, ou même de plusieurs de ces rameaux, puisse beaucoup contribuer à interrompre l'absorption de leurs extrémités.

Il n'est guère probable, pour la même raison, que l'obstruction des glandes conglobées puisse produire un effet semblable : au moins il n'y a que l'obstruction des glandes du mésentère, à travers lesquelles il passe une portion très-considérable de la lymphe, qui pourroit interrompre l'absorption : on peut même admettre facilement cette supposition, en ce qu'il y a lieu de croire que ces glandes, lors même qu'elles sont considérablement tuméfiées, ne sont pas totalement obstruées ; j'ai en effet vu plusieurs cas où la plus grande partie des glandes mésentériques étoient fort gorgées, sans que le passage des fluides dans les vaisseaux sanguins en fût interrompu, ou sans qu'il survînt d'hydropisie.

La tumeur de la glande axillaire semble, il est vrai, produire souvent l'œdème du bras : mais il me paroît douteux que la tumeur du bras puisse être attribuée à la compression de la veine axillaire, plutôt qu'à l'obstruction des vaisseaux lymphatiques.

1666. On peut supposer que l'absorption est interrompue d'une manière particulière dans le cerveau. Comme l'on ne s'est pas encore assuré avec certitude qu'il existât des vaisseaux lymphatiques dans cet organe, on peut supposer que l'absorption, qui y a certainement lieu, se fait par les extrémités des veines, ou par le moyen des vaisseaux

l'atonie des vaisseaux absorbans, combinée avec celle des exhalans. *Voyez* Lieutaud, *Hist. Anat. Méd.*

qui portent directement le fluide dans les veines ; de manière que tout ce qui s'oppose au mouvement libre du sang dans les veines du cerveau, peut y interrompre l'absorption, & donner lieu à l'accumulation du fluide séreux qui survient si fréquemment par la congestion du sang dans ces veines. Mais je ne propose tout ceci que comme une conjecture.

1667. Après avoir ainsi exposé les causes générales de l'hydropisie, je vais parler des différentes parties du corps dans lesquelles s'amasse la sérosité, & indiquer les différentes espèces d'hydropisies (*a*) : mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire que j'entre dans un détail minutieux sur cet objet. Dans beaucoup de cas, on ne peut s'assurer de ces amas de sérosités par aucuns symptomes externes, & ils ne peuvent être par conséquent des objets de la pratique : il y en a un grand nombre que l'on peut reconnoître jusqu'à un certain point, qui ne paroissent pas pouvoir se guérir par le secours de l'art. Mais ce qui me détermine particulièrement à ne pas entrer dans un grand détail sur les différentes espèces d'hydropisie, c'est que le docteur Monro, & d'autres auteurs qui sont entre les mains de tout le monde, se sont suffisamment occupés de cet objet; je me bornerai donc ici à considérer les espèces qui s'observent le plus fréquemment, & qui sont les objets les plus ordinaires de la pratique : ces espèces sont l'anasarque, l'hydrothorax, & l'ascite ; je vais parler de chacune dans autant de sections séparées.

SECTION PREMIÈRE.

De l'Anasarque.

1668. L'ANASARQUE (*b*) est une tumeur de la surface du corps, qui communément ne se manifeste d'abord que sur certaines parties, mais qui fréquemment s'étend enfin

(*a*) Il est inutile d'ajouter ici que les causes générales produisent l'anasarque, & les causes locales les hydropisies particulières.

(*b*) L'anasarque est une tumeur molle, sans élasticité, qui affecte tout le corps ou une de ses parties. N. C. GENRE LXXV.

sur tout le corps. L'anasarque forme une tumeur uniforme sur tout le membre qu'elle occupe ; lorsque cette tumeur

M. Cullen comprend sous le nom d'anasarque, la *phlegmatia* de Sauvages, connue vulgairement sous la dénomination d'œdématie, ou d'infiltration des jambes. Il admet cinq espèces d'anasarque ; savoir, 1°. la *séreuse* ; 2°. *l'oppilée* ; 3°. *l'exanthématique* ; 4°. *l'anémienne* ; 5°. l'anasarque produite par la *foiblesse*.

I. L'anasarque *séreuse* est produite, ou par la rétention de sérosité dans le cas où des évacuations habituelles sont supprimées, ou par l'augmentation de la sérosité, pour avoir bu une trop grande quantité d'eau.

Les variétés de cette espèce sont, 1°. l'anasarque métastatique, ainsi appelée par Sauvages, parce qu'elle succède à la suppression des évacuations habituelles sanguines ou séreuses, telles que les hémorrhoïdes, les diarrhées, les ulcères. Cette espèce est quelquefois périodique, & précède l'écoulement des règles chez les femmes. Elle peut aussi être produite par la transpiration supprimée, comme on l'a observé chez des personnes qui, étant fort échauffées, s'étoient reposées & endormies dans des endroits froids & humides ; 2°. la phlegmatie laiteuse, ou l'infiltration laiteuse, qui affecte les nouvelles accouchées, & même les femmes qui nourrissent. Elle est communément précédée de la suppression des lochies ou du lait : elle commence par des douleurs dans la matrice, & par un engorgement douloureux des aines ; les cuisses, ensuite les jambes, enfin les pieds sont successivement affectés de tension & de douleur, & jamais l'enflure ne commence dans un ordre opposé, comme on l'observe dans la phlegmatie ordinaire. La douleur se dissipe à mesure que l'enflure survient ; la tumeur est opaque & non transparente. Cette espèce d'anasarque est l'effet de l'atonie qui a succédé à l'inflammation des viscères de l'abdomen ; c'est à tort qu'on la regarde comme une métastase laiteuse, puisque les femmes qui nourrissent n'en sont pas à l'abri ; 3°. la phlegmatie produite par la suppression des règles, qui est communément accompagnée de signe de chlorose ; 4°. l'anasarque ou la leucophlegmatie urineuse, que l'on a observée dans le cas où les urines étoient supprimées par un calcul qui bouchoit le conduit de l'urètre ; 5°. l'anasarque des buveurs d'eau, qui survient quelquefois pour avoir usé d'une grande quantité d'alimens aqueux, tels que les fruits d'été, ou pour avoir bu des eaux croupies ou même acidules.

II. L'anasarque *oppilée* est celle qui est produite par la compression des veines, comme il arrive dans, 1°. l'anasarque des femmes grosses. Dans cette variété, les lombes se gonflent de chaque côté, & forment la tumeur vulgairement nommée *le bourlet* ; les mains & le visage sont en même temps enflés : lorsque le terme de l'accouchement est éloigné, la tumeur augmente au point de rendre la respiration difficile, & de faire craindre l'ascite ou l'hydropisie de poitrine ; souvent les lèvres de la vulve sont énormement gonflées ; 2°. l'œdématie ou l'enflure des extrémités, qui s'observe vers la fin de la grossesse. Dans ce cas, l'œdème se manifeste

commence, elle est toujours molle, & reçoit facilement l'impression du doigt : ce qui forme un creux, qui reste

particulièrement le soir, & ne paroît que peu ou point le matin ; quelquefois l'enflure n'excède pas les lombes ; l'abdomen paroît être, le sixième ou le septième mois, plus gros qu'il ne l'est communément le neuvième : alors la malade porte plusieurs enfans, ou est affectée d'hydropisie de la matrice, & accouche vers la fin du neuvième mois ; 3°. la phlegmatie crurale, ou l'enflure des cuisses, qui s'observe vers la fin du huitième mois de la grossesse, & qui est accompagnée de l'œdème des grandes lèvres. M. Cullen regarde encore comme une variété de cette espèce, 4°. l'angine de Lower, ou l'angine œdémateuse de Boerhaave. Lower ayant lié avec un fil les veines jugulaires d'un chien, observa quelques heures après un gonflement considérable de toutes les parties qui étoient au-dessus de la ligature, & le chien périt en deux jours suffoqué ; pendant ce temps, les larmes & la salive coulèrent abondamment : & en disséquant les parties tuméfiées, Lower vit, avec étonnement, qu'elles n'étoient point rouges, mais que les muscles & les glandes étoient remplis d'une sérosité limpide. On peut, d'après cette expérience, rendre raison de l'angine qui survient, quand les glandes du col sont comprimées par un squirrhe, un stéatome, ou d'autres tumeurs : dans ce cas, le sang, dont le mouvement progressif est ralenti, passe avec violence dans les veines, en distend les parois, & les parties les plus fluides entrent dans les orifices des vaisseaux lymphatiques, qui souffrent une distension considérable. Cette angine a été nommée œdémateuse, parce que les parties externes sont affectées d'œdème, & que le tissu cellulaire est rempli d'une grande quantité de sérosité au lieu de graisse.

III. L'anasarque *exanthématique* est celle qui succède aux exanthèmes, & particulièrement à l'érysipèle : ses variétés sont, 1°. l'anasarque exanthématique proprement dite, produite par la répercussion de la gale, de la rougeole, de la petite vérole, & d'autres maladies de la peau ; 2°. la phlegmatie exanthématique, qui s'observe à la fin de la petite vérole confluente, lorsque les pustules sont fort grosses. Dans la fièvre lente nerveuse, souvent il survient une éruption miliaire accompagnée de toux & de difficulté de respirer, qui se termine fréquemment par la phlegmatie, & même par le gonflement de l'abdomen ; 3°. la phlegmatie ulcéreuse, ou l'œdème des jambes & des pieds accompagné d'ulcères érysipélateux, qui s'observe fréquemment chez les vieillards, les cachectiques & les valétudinaires. Dans ce cas, on apperçoit d'abord une tumeur & une rougeur quelquefois livides, accompagnées d'une chaleur incommode ; ensuite les jambes s'ulcèrent & rendent une grande quantité de pus séreux ; 4°. la phlegmatie de Malabar, qui, suivant Kœmpfer, est une excroissance de chair endémique dans ce pays, qui s'étend depuis le gras de la jambe jusqu'aux genoux, & affecte rarement les doigts : cette excroissance n'attaque qu'une jambe ; la partie est tous les mois, vers le temps de la pleine lune, affectée d'une inflammation qui se

quelque temps après que la compression est dissipée, mais qui disparoît ensuite par degrés. Cette tumeur commence généralement à paroître sur les extrémités inférieures; alors

dissipe au bout de peu de jours; cependant la tumeur ne diminue point, mais se change en une chair de mauvaise qualité; de manière qu'en avançant en âge, la jambe acquiert un volume deux ou trois fois plus considérable que dans l'état naturel. Cette tumeur est inégale, œdémateuse, dure, squirrheuse & couverte d'ulcères qui rendent de la sanie; 5°. le phlegmatie éléphantique: cette espèce ne diffère de la précédente, qu'en ce que non-seulement les jambes, mais même les pieds sont affectés de tumeurs dures & difformes, semblables à celles que l'on observe dans l'éléphantiasis; 6°. l'anasarque américaine ne paroît pas différer de l'anasarque ordinaire.

IV. L'anasarque *anémienne* est l'effet de l'appauvrissement du sang occasionné par les hémorrhagies, telles que les hémorrhoïdes, les règles excessives, ou les saignées réitérées: elle survient aussi quelquefois à la suite des diarrhées, de la lienterie, du diabète.

V. L'anasarque *produite par la foiblesse* s'observe chez ceux qui ont été exténués par des maladies longues, ou par d'autres causes: ses variétés sont, 1°. la phlegmatie vulgaire, ou l'enflure œdémateuse, qui précède & accompagne l'ascite, l'anasarque & l'hydropisie de poitrine: elle survient souvent dans l'empyème. Cette maladie est presque toujours symptomatique: elle commence par l'œdème des malléoles, qui augmente le soir & diminue ou disparoît le matin: cette tumeur est légérement transparente, conserve l'impression du doigt; elle gagne insensiblement les jambes, ensuite les cuisses & les lombes; 2°. l'anasarque, qui succède aux fièvres, telles que les fièvres intermittentes; 3°. l'anasarque hystérique, qui affecte les femmes hystériques & ceux qui sont d'un tempérament sec & mélancolique: cette espèce diffère des autres en ce que la tumeur retient à peine l'impression du doigt; on la distingue de la phlegmatie, en ce que les bras, les mains & le visage même se gonflent le soir; 4°. la phlegmatie hystérique ne diffère de l'enflure œdémateuse ordinaire, qu'en ce que la tumeur ne conserve pas l'impression du doigt, & que le visage n'est pas pâle; 5°. l'anasarque rachialgique est celle qui succède aux coliques violentes; le visage les pieds, les mains & le ventre sont gonflés; la respiration est difficile; le pouls est dur, inégal; l'urine est rouge & en petite quantité; 6°. la phlegmatie de Delos est une maladie qui a été endémique dans l'isle de Delos; les parties supérieures, particuliérement le col & la poitrine, étoient affectées d'œdème; les parties inférieures en étoient exemptes, non-seulement le visage, mais même les cheveux blanchissoient. Cette maladie ne se trouve décrite que dans une lettre d'Eschine à Philocrate, qui paroît supposée.

C'est à tort que Sauvages regarde comme une espèce d'anasarque le gonflement de la peau, produit par le pus épanché dans le tissu cellulaire.

elle se manifeste uniquement le soir, & disparoît le matin. Communément elle est plus considérable lorsque le malade est resté long-temps debout pendant le jour; mais il y a plusieurs observations qui prouvent que l'exercice l'a empêché entièrement de revenir comme elle avoit coutume. Cette tumeur ne paroît d'abord qu'aux pieds & vers les malléoles; néanmoins lorsque les causés qui la produisent continuent à agir, elle s'étend par degré sur les parties supérieures, elle gagne les jambes, les cuisses & le tronc, quelquefois même la tête. Communément la tumeur des extrémités inférieures diminue pendant la nuit; le matin le gonflement du visage est très-considérable & disparoît en général presque entièrement dans le cours de la journée.

1669. On regarde communément les termes d'*anasarque* & de *leucophlegmatie* comme synonymes; cependant quelques auteurs ont proposé de désigner sous ces deux dénominations, des maladies différentes, & se sont servis du terme d'*anasarque* pour indiquer la maladie quand elle commence par les extrémités inférieures, & que de-là elle gagne par degré les parties supérieures de la manière que je viens de décrire; ils nomment au contraire *leucophlegmatie*, le même genre de gonflement lorsqu'il se manifeste d'abord sur presque toute la surface du corps. Ils paroissent croire aussi que ces deux maladies sont produites par des causes différentes: suivant eux, l'anasarque peut survenir par les différentes causes indiquées dans 1648-1659; mais la leucophlegmatie est due spécialement à un défaut de globules rouges, comme nous l'avons dit dans 1660 & *suiv.* néanmoins je ne vois pas sur quoi peut être raisonnablement fondée cette distinction; car quoique dans les hydropisies produites par les causes indiquées dans 1660 & *suiv.* la maladie paroisse affecter quelquefois d'une manière plus immédiate tout le corps, cependant cela ne constitue pas une différence de l'anasarque ordinaire, où la maladie finit par être entièrement la même par toutes les circonstances qui l'accompagnent; & lorsqu'elle est produite par un défaut de globules rouges, elle survient exactement de la même manière que l'anasarque, comme je l'ai fréquemment observé.

1670. Il est évident que l'anasarque consiste dans un amas extraordinaire d'un fluide séreux qui s'épanche dans le tissu cellulaire, immédiatement au-dessous de la peau.

Quelquefois ce fluide pénètre la peau même, & suinte à travers les pores de la cuticule; d'autres fois il est trop grossier pour pouvoir y passer, & élève l'épiderme sous forme de vessies. Il arrive aussi que la peau, ne livrant pas passage à l'eau, est comprimée & durcie, & en même temps tellement distendue, qu'elle donne une dureté extraordinaire à la tumeur que forme l'anasarque. C'est aussi dans ces dernières circonstances que l'inflammation érythématique affecte facilement ces sortes de tumeurs.

1671. L'anasarque peut être immédiatement produite par l'une des différentes causes d'hydropisies qui agissent d'une manière plus générale sur le système: lors même que les autres espèces d'hydropisies se manifestent d'abord par des circonstances particulières, & qu'elles sont produites par quelques-unes des causes qui affectent généralement le système, l'anasarque s'y réunit toujours plus ou moins promptement.

1672. La manière dont cette maladie commence communément, est facile à expliquer, d'après ce que j'ai dit dans 1650, relativement aux effets que produit la position du corps. On comprendra pourquoi ses progrès se font par degrés, & pourquoi elle affecte, au bout de quelque temps, non-seulement le tissu cellulaire qui est au-dessous de la peau, mais même, comme il est probable, une grande partie de ce tissu dans les parties internes, si l'on fait attention que les différentes portions du tissu cellulaire communiquent facilement entre elles, mais sur-tout que les mêmes causes générales de la maladie agissent sur chaque partie du corps. Il me paroît que dans l'anasarque l'eau s'épanche plus facilement dans la cavité du thorax & dans les poumons, que dans la cavité de l'abdomen, ou que dans les autres viscères qui y sont contenus.

1673. Les urines coulent presque toujours peu dans l'anasarque, & sont, en raison de leur petite quantité, d'une couleur foncée, & par la même cause, elles déposent facilement, après être refroidies, un sédiment abondant & rougeâtre. Cette petite quantité d'urine est due quelquefois à l'embarras des reins; mais il est probable qu'elle est généralement occasionnée par les parties aqueuses du sang qui s'échappent dans le tissu cellulaire, & ne peuvent en conséquence se porter en aussi grande quantité vers les reins.

La maladie est encore généralement accompagnée d'un degré

degré extraordinaire de soif; symptome que l'on pourroit attribuer à ce que la langue & le gosier reçoivent aussi une moindre quantité de fluide; car ces parties sont extrêmement sensibles à toute diminution de la quantité ordinaire de fluide.

1674. Pour tenter la cure de l'anasarque, il se présente trois indications générales à remplir: il faut,

1. Détruire les causes éloignées de la maladie;

2. Evacuer la sérosité qui est déjà amassée dans le tissu cellulaire;

3. Rétablir le ton du système, dont l'état d'atonie doit être considéré, dans beaucoup de cas, comme la cause prochaine de la maladie.

1675. Les causes éloignées sont très-souvent telles, que non-seulement elles agissent, mais même sont détruites long-temps avant que la maladie survienne. C'est pourquoi, quoique leurs effets subsistent, elles ne peuvent être l'objet de la pratique; mais si ces causes, telles que l'intempérance, l'indolence, & quelques autres, continuent à agir, il faut les écarter. Le plus souvent les causes éloignées de l'hydropisie, sont certaines maladies qui ont précédé, que l'on doit traiter par les remèdes qui leur conviennent particulièrement, & dont je ne puis parler ici. La cure en est, à la vérité, souvent difficile; mais il convenoit de ne pas oublier cette indication, pour montrer que, quand ces causes éloignées ne peuvent être détruites, la cure de l'hydropisie doit être difficile, ou même impossible (*a*); c'est pourquoi, dans beaucoup de cas, les

(*a*) On peut, relativement au pronostic, diviser les hydropisies en trois espèces: 1°. les unes sont absolument incurables, 2°. dans d'autres la guérison est douteuse, 3°. quelques-unes sont communément guérissables.

1°. On doit regarder comme incurables les hydropisies qui dépendent de polypes, de l'épaississement des parois des vaisseaux, de tumeurs qui compriment le cœur & les poumons, des ossifications ou des obstructions de ces viscères, des squirrhosités anciennes du foie & de la rate, des stéatomes qui compriment la veine cave; enfin toutes les hydropisies, qui sont l'effet de la rupture des vaisseaux lymphatiques & d'hydatides qui se sont formées sur la surface des viscères, ou de tumeurs écrouelleuses du mésentere.

2°. La guérison de l'hydropisie est douteuse, quand cette maladie dépend du relâchement ou de l'atonie du système, de squirrhosités des

indications suivantes seront peu utiles; l'exécution de la seconde particulièrement, tourmentera non-seulement beaucoup le malade sans succès, mais même hâtera en général sa fin.

1676. La seconde indication, qui consiste à évacuer les eaux qui sont accumulées, peut quelquefois être exécutée avec avantage, & souvent procurer au moins un soulagement passager. On peut la remplir de deux manières. La première consiste à évacuer directement l'eau contenue dans la partie affectée d'hydropisie, en y faisant des ouvertures convenables: la seconde, à déterminer certaines excrétions abséreuses, en conséquence desquelles on peut ranimer l'absorption dans les parties malades; le serum étant ainsi absorbé & porté dans les vaisseaux sanguins, peut ensuite être déterminé à s'évacuer par l'une ou l'autre des excrétions générales, ou même sortir spontanément par l'une de ces deux voies.

1677. Dans l'anasarque, il faut pratiquer communément des ouvertures dans la partie affectée sur quelque endroit des extrémités inférieures; la manière la plus convenable est de faire un grand nombre de petites mouchetures qui pénètrent jusque dans le tissu cellulaire. L'on faisoit autrefois des incisions considérables: mais comme toute plaie faite dans une partie affectée d'hydropisie doit, pour guérir, nécessairement s'enflammer & suppurer, la gangrène y survient facilement; c'est pourquoi il est beaucoup plus sûr de ne faire que des mouchetures légères, qui peuvent se guérir par résolution. Il convient aussi d'observer qu'il faut faire ces mouchetures, à quelque distance l'une de l'autre, & éviter de les pratiquer dans les parties les plus déclives.

1678. On peut quelquefois évacuer l'eau épanchée dans les

principaux viscères qui agissent non par compression, mais par le relâchement des vaisseaux exhalans; le degré de la maladie doit alors déterminer le pronostic que l'on doit porter. Les hydropisies qui succèdent aux hémorrhagies excessives, aux évacuations qui ont duré long-temps, se guérissent aussi quelquefois, lorsque la foiblesse & la lésion des puissances digestives ne sont pas portées à un degré considérable. L'hydropisie produite par les hydatides a été quelquefois guérie par l'incision, en enlevant les animaux & les hydatides, au rapport de Tyson.

3°. Les hydropisies guérissables sont celles qui sont l'effet de la suppression de l'urine, ou de la transpiration, ou d'éruptions répercutées.

parties affectées d'anasarque, en ouvrant avec le caustique, un cautère un peu au-dessous du genou: car comme le gonflement considérable des parties inférieures est particulièrement produit par la sérosité, qui, s'exhalant dans les parties supérieures, tombe constamment dans celles qui sont au-dessous, les cautères pratiqués, comme je viens de le dire, peuvent, en évacuant l'eau contenue dans les parties supérieures, modérer beaucoup la maladie. Néanmoins, il faut recourir aux cautères avant que l'hydropisie soit fort avancée, & avant que les parties aient beaucoup perdu de leur ton, car autrement les endroits sur lesquels on les applique, sont sujets à être affectés de gangrène (*a*).

Quelques praticiens ont conseillé les sétons dans les mêmes vues qui m'ont déterminé à proposer les cautères; mais je crains que les sétons ne soient plus sujets que les cautères à l'accident dont je viens de parler.

1679. On a appliqué quelquefois les vésicatoires, pour évacuer la sérosité des membres affectés d'anasarque: cette méthode a eu quelquefois de grands succès; mais comme la gangrène survient facilement (*b*) sur les parties couvertes de vésicatoires, on ne doit les employer qu'avec beaucoup de précautions, & peut-être dans les circonstances seules où j'ai dit plus haut que convenoient les cautères.

1680. Les feuilles de choux appliquées sur la peau, produisent facilement une exudation aqueuse de sa surface; ces feuilles appliquées sur les pieds & les jambes affectées d'anasarque, ont quelquefois produit une évacuation d'eau très-abondante dont on a tiré beaucoup d'avantage.

Je regarde comme un remède analogue à ce dernier, les bas de soie huilés (*c*); on a remarqué que ces bas appliqués

(*a*) Les cautères & les mouchetures produisent plus rarement la gangrène, quand on les fait sur les cuisses que quand on les pratique au-dessus de la malléole; c'est pourquoi il est toujours avantageux de commencer par les cuisses & de finir par les extrémités inférieures.

(*b*) On a observé que les vésicatoires étoient plus sujets à produire la gangrène que les mouchetures & les cautères. Il est avantageux, lorsque l'on craint la gangrène, de faire, pour la prévenir, des fomentations chaudes avec le vin camphré & le quinquina; & l'on doit panser les vésicatoires avec la thériaque.

(*c*) On a fait aussi des frictions sur le bas-ventre, & sur tout le corps, avec de l'huile, devant un feu léger; l'on a ensuite couché le malade dans un lit bien chaud, après l'avoir enveloppé d'une

ſur les pieds & les jambes, de façon à intercepter toute communication avec l'air externe, avoient procuré quelquefois l'évacuation d'une certaine quantité d'eau par les pores de la peau, & l'on dit qu'ils ont diminué de cette manière les tumeurs œdémateuſes: mais j'en ai fait pluſieurs eſſais, ſans en jamais retirer beaucoup d'avantage, non plus que de l'application des feuilles de choux.

1681. Le ſecond moyen que j'ai propoſé, dans 1676, pour évacuer l'eau chez les hydropiques, conſiſte dans l'uſage des émétiques, des purgatifs, des diurétiques, ou des ſudorifiques.

1682. Le vomiſſement ſpontané a quelquefois déterminé une abſorption dans les parties affectées d'hydropiſie, & évacué les eaux qui y étoient contenues; d'où l'on peut, avec raiſon, ſuppoſer que le vomiſſement excité par art, doit produire le même effet; c'eſt pourquoi on l'a ſouvent employé avec ſuccès (a); mais il faut, lorſqu'on a recours à ce moyen, choiſir les émétiques antimoniaux violens, & les réitérer fréquemment à des intervalles courts.

1683. Les malades ſe ſoumettent plus volontiers à l'uſage des purgatifs, qu'à celui des émétiques; & communément ils ſupportent les premiers avec plus de facilité que les derniers. Il n'y a pas non plus de moyen plus certain que l'action des purgatifs, pour procurer une évacuation abondante de ſéroſités; c'eſt pour cette raiſon qu'ils ont été employés plus fréquemment, & peut-être avec plus de ſuccès, que toute autre eſpèce d'évacuation, dans l'hydropiſie. On a

couverture de laine: l'on dit que ce moyen a été avantageux en augmentant la tranſpiration, & en excitant une légère diarrhée; que d'autres fois il a procuré un prurit utile & produit un peu d'élévation dans le pouls.

(a) Il eſt probable que dans ces cas l'eau s'évacue par les canaux excrétoires de l'eſtomac. L'on peut d'ailleurs regarder les vomitifs comme des puiſſans moyens d'exciter l'action des abſorbans; & quoiqu'ils n'évacuent pas immédiatement l'eau, ils peuvent l'entraîner dans le torrent de la circulation, & la déterminer à paſſer par les urines ou la tranſpiration. Sydenham a donné le vin d'antimoine à grande doſe avec ſuccès: ce remède agiſſoit par le vomiſſement, les ſelles & les urines; il le réitéroit trois ou quatre fois quand il excitoit la diarrhée, & s'il ne produiſoit pas cet effet, il y ajoutoit un purgatif. Mais cette pratique ne convient que dans les hydropiſies commençantes, & ſouvent elle fait extrêmement ſouffrir le malade; c'eſt pourquoi elle exige beaucoup de circonſpection.

généralement observé qu'il étoit nécessaire de choisir les purgatifs les plus actifs; ces purgatifs sont très-connus, & il est en conséquence inutile d'en faire ici l'énumération; je pense en effet que les plus violens sont les plus efficaces pour produire l'absorption, en ce que leur stimulus se communique plus promptement aux autres parties du système (*a*): mais l'opinion, que quelques-uns des plus doux pouvoient s'employer avec avantage, a prévalu depuis peu, sur-tout à l'égard des crystaux, vulgairement appellés crême de tartre; ce remède donné à grande dose, & fréquemment réitéré, a quelquefois rempli l'indication que l'on se proposoit, c'est-à-dire, qu'il a excité des évacuations considérables par les selles & par les urines, & guéri par ce moyen l'hydropisie (*b*). Cependant l'action & les effets

(*a*) L'on a cru que les purgatifs les plus âcres jouissoient d'une vertu spécifique; mais il est démontré aujourd'hui qu'il n'en existe point de tels; l'effet des purgatifs dépend de leur degré de force; & quand ils augmentent l'action des canaux excrétoires des intestins, ils entraînent une grande quantité de fluides. Ceux sur lesquels il paroît que l'on a le plus compté dans l'hydropisie, sont les pilules lunaires recommandées par Boyle & Boerhaave, la gomme gutte & l'élatérium. On a donné la gomme gutte contre les vers, & on l'a souvent réitérée à petite dose sans danger; on peut en conséquence la prescrire avec plus de hardiesse qu'on ne le fait communément dans l'hydropisie. M. Cullen a employé le jalap combiné avec le mercure & l'antimoine, pour en augmenter l'action. Le tartre stibié, joint au jalap, est peut-être un des meilleurs remèdes; c'est pourquoi on a uni l'émétique avec les purgatifs, tels que le sirop de nerprun. Il est toujours avantageux d'allier les purgatifs drastiques avec quelques préparations salines; on rend par ce moyen leur effet plus certain. On a combiné avec avantage la scammonée avec le safran de mars & l'antimoine. L'aloës paroît très-propre à corriger l'action des purgatifs drastiques, tels que la coloquinte.

On ne peut proposer que des vues générales sur la curation de l'hydropisie, car le succès de tous les remèdes proposés jusqu'à ce jour, est fort douteux; l'on doit cependant observer que quand l'on a recours aux purgatifs violens, il faut les réitérer à des intervalles plus courts qu'on ne le fait communément; car, comme le remarque Sydenham, l'on rend peu de service si l'on n'agit violemment; il faut entraîner subitement l'eau dans le cours de la circulation & ensuite l'évacuer.

(*b*) J'ai souvent employé la crême de tartre avec avantage; mais la terre foliée m'a paru beaucoup plus active; j'ai guéri plusieurs malades uniquement par son usage, dans des cas où tous les autres remèdes avoient été inutiles; j'en ai donné jusqu'à une once par jour, dans une infusion de quelques plantes toniques; dans les cas

de ce médicament ont souvent manqué, dans des cas où les purgatifs drastiques ont été suivis du plus grand succès.

Les praticiens ont observé depuis long-temps, que les purgatifs exigeoient d'être réitérés dans des intervalles aussi courts que les malades pouvoient les supporter; il est probable que cet effet est dû à ce que, quand on ne les donne pas de manière à exciter promptement l'absorption, l'évacuation qu'ils procurent affoiblit le système & augmente l'affluence des fluides vers les parties affectées d'hydropisie.

1684. Les reins sont une voie naturelle par laquelle s'évacue une grande partie des fluides aqueux contenus dans les vaisseaux sanguins; & il est vraisemblable qu'en augmentant à un degré considérable l'excrétion qui se fait par les reins, l'on pourra, par ce moyen, aussi bien que par tout autre, exciter l'absorption dans les parties affectées d'hydropisie. C'est pourquoi l'on a toujours convenablement employé les diurétiques pour guérir cette maladie. On trouve dans tous les traités de *Matière médicale* & de *Médecine pratique*, l'énumération des différens diurétiques dont l'on peut faire usage; il est en conséquence inutile de la répéter ici (*a*): mais malheureusement l'action d'aucun de

où ce remède n'a pas opéré la guérison, il a toujours beaucoup soulagé les malades.

J'observerai, avant de quitter cet article, que l'usage des doux purgatifs a été adopté par les médecins les plus célèbres de l'antiquité. Galien, dans le livre de *simplic. medicament. facultatibus, lib. 1*, recommande toutes les eaux salines, comme très-avantageuses dans l'hydropisie: *aquâ inter cutem laborantibus aquæ salsæ omnes perutiles.* Il ajoute dans le *Liv. 9 decompos. medic. secundum locos, tom. XIII, p. 6, éd. Chart.* qu'il est prouvé par l'expérience que l'on peut donner hardiment toute espèce de boisson hydragogue aux hydropiques. ἔτι τε τὰ ἐκ δὲ διὰ πείρας ἀκίνδυνα ὑδραγωγὰ πόματα ἢ καταπότια *id. ib. p. 605*: dans le livre *de remediis facile purabilibus, T. 10, p. 627*, il recommande l'eau de chiendent aux hydropiques.

(*a*) Les diurétiques que l'on emploie le plus communément, sont l'oignon de scille, le colchique, l'ail, les sels alkalis fixes.

L'oignon de scille est bon, donné à petite dose, de manière qu'il ne fasse pas vomir; on peut le faire infuser dans du vin, & le combiner avec quelques sels neutres, ou avec les alkalis fixes; mais communément il ne produit aucun effet, parce qu'on le prescrit en trop petite quantité. On l'a donné en substance avec avantage, uni avec les gommes résolutives, telles que le galbanum, la gomme ammoniac, & même avec le savon.

ces remèdes n'est fort certaine ; l'on ne sait pas bien non plus pourquoi ils réussissent quelquefois, ni pourquoi ils manquent leur effet aussi souvent. L'on ignore aussi pourquoi l'un peut être utile pendant que l'autre ne l'est pas. C'est un défaut général de tous ceux qui ont écrit sur la médecine pratique, de nous rapporter les cas où certains médicamens ont été très-efficaces, & de négliger de nous dire dans combien d'autres cas ces mêmes médicamens n'ont eu aucun succès.

1685. Il faut particuliérement observer ici, qu'il n'y a guère de diurétique plus puissant que l'eau commune bue en grande quantité. J'ai, il est vrai, observé plus haut, dans 1658, qu'une grande quantité d'eau, ou de liqueurs aqueuses, prise en boisson, avoit quelquefois été une des causes d'hydropisie ; & les praticiens craignoient tellement autrefois que les liqueurs ne se portassent dans les endroits affectés d'hydropisie, & n'augmentassent la maladie, qu'ils prescrivoient en général de s'abstenir, autant qu'il étoit possible, des boissons de ce genre. L'on a même assuré que l'on avoit entièrement guéri des hydropisies, en évitant ce moyen d'augmenter l'exhalation, & par l'abstinence de toute espèce de boisson. Néanmoins la conclusion que l'on pourroit tirer de ces faits est très-douteuse. L'on a très-rarement vu l'hydropisie survenir pour avoir bu une grande quantité de liquides ; il y a au contraire des exemples sans

Le colchique est souvent plus actif, quoiqu'on puisse douter qu'il soit aussi efficace que le prétend Storck.

L'ail & toutes les plantes de ce genre sont diurétiques ; mais il n'est efficace que lorsqu'on en avale des oignons entiers. On divise la racine en petits morceaux, que l'on plonge dans l'huile, & l'estomac en supporte par ce moyen une très-grande quantité.

Les alkalis fixes sont peu efficaces, soit qu'ils se neutralisent avec les acides contenus dans les premières voies, soit qu'ils se répandent dans la masse du sang, ou qu'ils soient déterminés vers les vaisseaux exhalans, & qu'il ne s'en porte qu'une petite quantité vers les urines ; ils nuisent dans les cas où la soif est considérable : d'ailleurs ils peuvent augmenter la fièvre, causer des inflammations internes, & même supprimer les urines, comme on l'a observé à l'égard des cendres de genêt.

L'on a aussi donné le sénéka ou le polygala de Virginie avec succès, ainsi que les cloportes. Le vin d'Eupatoire a réussi à Storck. D'autres ont recommandé différentes préparations de genièvre.

nombre, qui prouvent que l'on a bu de grandes quantités d'eau, qui ont passé par les selles & les urines, sans produire aucun degré d'hydropisie. Quant à l'abstinence totale de boisson, c'est une pratique dont l'exécution est très-difficile ; & en conséquence elle a été si rarement exécutée, qu'il n'est pas possible de savoir jusqu'à quel point elle peut être efficace. Il est vrai que l'on a souvent adopté la méthode de donner une très-petite quantité de boissons ; mais je l'ai vu cent fois continuer long-temps sans aucun avantage évident ; au contraire, l'expérience prouve que l'usage de faire boire fort abondamment, est non-seulement sans danger, mais même très-souvent efficace pour guérir l'hydropisie. Le docteur Milman, homme rempli de sagacité & très-instruit, mérite, suivant moi, des éloges pour la manière dont il s'est occupé de rétablir la pratique de donner de grandes quantités de liquides dans le traitement de l'hydropisie. Non-seulement les observations qu'il rapporte d'après sa propre pratique, & d'après celle de plusieurs célèbres médecins des autres parties de l'Europe ; mais de plus, le grand nombre d'exemples que l'on trouve dans les livres de médecine, sur les bons effets des eaux minérales bues en grande quantité pour guérir l'hydropisie, ne me permettent pas de douter que la méthode recommandée par le docteur Milman ne soit fort souvent très-convenable (*a*) ; je pense qu'elle

(*a*) Le docteur Milman n'a introduit cette pratique en Angleterre, comme il en convient lui-même, que d'après le succès qu'elle eut en France, où M. Bacher l'a fait connoître, ou au moins l'a rendue plus générale ; car il y avoit déjà eu plusieurs médecins qui n'astreignoient pas les hydropiques à l'abstinence de la boisson ; & on trouve dans les auteurs anciens, plusieurs exemples heureux de cette pratique, sans parler des observations nombreuses, qui prouvent que les eaux minérales bues en grande quantité, ont guéri l'hydropisie. Benivenius, Langius, Panarolle, Scenkius, donnent des exemples d'hydropiques qui ont été guéris en se gorgeant d'une grande quantité d'eau ; on en trouve de semblables dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, *pour l'année 1715*. George Baker, dans le second volume des *Transactions des médecins de Londres*, a rassemblé plusieurs observations de ce genre ; M. Collin a suivi aussi la même méthode avec succès à Vienne. Plusieurs médecins avoient recommandé le petit-lait pour toute boisson, comme on peut le voir par la consultation 263 de Montanus, & par des exemples que l'on trouve dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *dec. 2, an 5, obs. 99, app. p. 62 ; & ann. 3, obs. 65, p. 155. Struvius, act. phys. med. germ.*

convient spécialement dans les cas où l'on doit particulièrement tenter la curation par les diurétiques. Il est très-probable que ces médicamens ne peuvent être portés en certaine quantité vers les reins, sans un grand volume d'eau ; & l'usage fréquent que l'on a fait depuis peu des cristaux de tartre, a prouvé souvent que leurs effets diurétiques n'étoient guère remarquables que dans les cas où l'on y joignoit beaucoup d'eau ; & que sans cela l'on s'appercevoit rarement des effets diurétiques de ce remède. J'observerai, en terminant ce que j'ai à dire sur cet objet,

vol. 1, obs. 199, a donné avec succès pour boisson, la décoction de l'écorce d'orme.

Cette pratique est fondée sur l'indication de la nature ; je l'ai toujours mise en usage avec avantage ; mais elle m'a paru convenir particulièrement dans les cas où les malades sont vivement tourmentés par la soif. On peut lire les *Recherches* de M. Bacher sur les hydropisies, pour se convaincre de l'utilité de cette méthode : il n'est pas même douteux qu'elle ait été adoptée dans la plus haute antiquité, comme le prouvent les écrits d'Hippocrate & de Galien. Les doutes que l'on a voulu élever sur cet sujet, ne me paroissent nullement fondés. Il suffit de lire le premier avec attention, pour se convaincre que cette méthode y est clairement exposée. Ainsi dans le livre *de internis affectibus, p. 232, édit. Lind.* il recommande dans l'hydropisie produite pour avoir bu de l'eau de citerne, *de se gorger de l'eau même qui a occasionné la maladie, de manière à exciter une diarrhée considérable* ; & il ajoute que c'est un des moyens les plus certains de rétablir la santé. Il veut que l'on donne en même temps fréquemment des lavemens. Voici la manière dont il s'exprime : μάλιστα δὲ τοῦ ὕδατος τοῦ αὐτοῦ πίνειν διδόναι ὑπό τευ καὶ τὸ νόσημα ἔλαβεν, ὡς πλεῖστον, ὅκως ταράξῃ αὐτέου τὴν κοιλίην καὶ ὑποχωρήσῃ σφόδρα· οὕτως γὰρ μάλιστα ὑγιέα ποιήσεις· ἢν δέ σοι δοκέῃ, καὶ κλύζειν θαμινά. Dans le même chapitre, il conseille d'humecter le corps avec des fomentations avant que de donner les purgatifs, & le lendemain il prescrit le lait d'ânesse avec le miel, ou le sel commun. Dans l'hydropisie produite par l'affection du foie, loin de recommander l'abstinence de toute boisson, il interdit tout aliment solide pendant les dix premiers jours, & ne nourrit le malade que de la tisane d'orge avec du miel, & du vin blanc aqueux : σιτίων δὲ ἀπεχέσθω, dit-il, τὰς πρώτας ἡμέρας δέκα· αὗται γὰρ κρίνουσι τὸ νόσημα, εἰ θανάσιμον, ἢ οὔ, ῥοφανέτω δὲ πτισάνης χυλὸν καθεφθὸν, μέλι παραχέων· οἶνον δὲ πινέτω λευκὸν μενδήσιον, ἢ ἄλλον τὸν ἥδιστον ὑδαρέα. *De intern. affect. chap. 26, p. 228, ed. Lind.* On trouvera plusieurs autres exemples de ce genre dans les œuvres d'Hippocrate, qui confirment qu'il n'a jamais recommandé l'abstinence de la boisson dans l'hydropisie. Galien a adopté la même méthode, comme on peut en juger par les passages que j'ai cités dans la note (*b*) du n°. 1683.

que, comme il y a un très-grand nombre d'hydropisies absolument incurables, la pratique dont je viens de parler peut souvent ne pas réussir; cependant on ne risque communément rien de la tenter: il est même probable que l'on peut la continuer avec beaucoup d'avantage, lorsque l'on s'apperçoit que l'eau passe facilement par les conduits secrétoires de l'urine, & sur-tout que cette dernière surpasse la boisson en quantité: mais, si au contraire l'urine n'est pas augmentée, ou si elle n'est pas même proportionnée à la boisson, on peut conclure que l'eau que l'on prend s'échappe par les vaisseaux exhalans, & qu'elle augmentera la maladie.

1686. Les sudorifiques sont une autre classe de remèdes que l'on peut employer pour exciter une excrétion séreuse, & pour guérir par conséquent l'hydropisie (*a*). L'on

(*a*) L'hydropisie est quelquefois produite par l'humeur de la transpiration supprimée, qui se porte dans le tissu cellulaire; c'est pourquoi on l'a vu survenir quelquefois subitement, chez ceux qui, étant fort échauffés, s'étoient retirés dans des endroits humides, tels que des caves. Haen pense que l'absorption a lieu dans l'hydropisie de même que dans le diabète; dans ces cas, les sudorifiques sont avantageux, ainsi que tout ce qui peut augmenter la transpiration. Les anciens ont employé pour cet effet le bain chaud, & il y a eu des exemples en Angleterre où il a guéri; mais il relâche tellement, qu'on ne doit pas communément en faire usage. On pourroit appliquer avec plus de succès la chaleur sèche, & peut-être que les fumigations avec la vapeur de l'esprit de vin vaudroient encore mieux.

Monro donne des exemples d'hydropisies guéries par les sudorifiques. On a proposé la poudre de Dover comme un excellent remède; on a vu des malades affectés d'anasarque, considérablement soulagés par son moyen; mais on a remarqué que son usage étoit sujet à beaucoup d'inconvéniens.

On a encore proposé le mercure comme sudorifique & diurétique; mais il est rare de pouvoir déterminer son action vers les reins; il a cependant quelquefois guéri l'hydropisie: l'on a objecté sans fondement qu'il occasionnoit une dissolution du sang, car ce fluide paroît, après son usage, plus visqueux, il a plus de consistance, & est couvert de la croûte inflammatoire. Le mercure semble agir en stimulant les canaux excrétoires, & comme il évacue par les selles, les urines & les sueurs, il pourroit guérir l'hydropisie; mais alors il ne faut le donner que jusqu'à ce qu'il excite une légère salivation. Dans la cure même des maladies vénériennes où il faut produire une irritation dans la constitution pour arrêter & détruire l'action du virus vénérien, un degré modéré de salivation suffit. C'est pourquoi dans quelques cas,

a en effet eu quelquefois recours aux médicamens de ce genre: on les regarde comme utiles, mais il y a peu d'observations qui prouvent qu'ils aient opéré la guérison; & quoique j'aie eu quelques exemples de leurs succès, ils n'ont été d'aucune efficacité dans la plupart des cas où j'ai tenté d'en faire usage.

Il est bon, en nous occupant de cet objet, d'indiquer les différens moyens que l'on a proposés & employés pour dissiper l'humidité du corps; & il ne faut pas oublier surtout l'application externe de la chaleur sur sa surface (*a*). Je n'ai aucune expérience sur ces sortes d'applications; leur propriété & leur utilité ne peuvent être fondées que sur le crédit des auteurs qui en ont parlé. Je me contenterai d'offrir la conjecture suivante sur cet objet: si ces moyens ont réellement été utiles, il est rare qu'ils aient agi en enlevant toute l'humidité sensible, d'où il est probable qu'ils ont rétabli la transpiration, qui est si souvent considérablement diminuée dans cette maladie; ou peut-être qu'ils ont changé l'état de la peau, qui, comme nous l'avons dit, absorboit l'humidité, en un état contraire, c'est-à-dire, qu'ils l'ont rendue perspirable.

1687. Le temps le plus convenable pour remplir la troisième indication que nous avons admise, est celui où l'on a réussi à évacuer l'eau des hydropiques par les différens moyens que nous venons d'indiquer; cette indication consiste à rétablir le ton du systême, dont la perte est si souvent la cause de la maladie. On peut néanmoins en faire convenablement usage dès la première apparence d'hydropisie, & employer alors avec succès certaines mesures adaptées à cette circonstance. Je suis persuadé que dans plusieurs cas où la maladie est légère, ces mesures peuvent en arrêter l'accroissement.

1688. Ainsi, dès que le premier symptome qui indique communément l'anasarque se manifeste, c'est-à-dire, dès

le mercure administré de manière qu'il n'affecte que légérement la bouche, peut être utile pour guérir les hydropisies & résoudre les obstructions.

(*a*) On a mis les malades dans le bain de sable chaud, on les a exposés à l'ardeur du soleil, on a appliqué une ceinture remplie de sel calciné; on a lavé tout le corps avec des éponges imbibées d'eau de chaux; enfin on a fait des fomentations & des frictions aromatiques: mais tous ces moyens ont rarement réussi.

que l'on commence à s'appercevoir de ces tumeurs des pieds & des jambes que l'on appelle œdémateuses, l'on emploie souvent avec avantage les trois remèdes suivans: savoir, le bandage, les frictions & l'exercice.

1689. Il est suffisamment évident qu'il faut un certain degré de compression externe pour soutenir le ton des vaisseaux, & particulièrement pour arrêter les effets du sang, qui, par sa pesanteur, dilate les vaisseaux des extrémités inférieures; & il a souvent été utile de procurer cette compression, par l'application convenable d'un bandage. Il faut, lorsqu'on y a recours, prendre garde que la compression ne soit plus forte sur la partie supérieure du membre que l'on comprime que sur l'inférieure; & je pense que l'on ne peut guère éviter plus sûrement cet inconvénient, qu'en faisant usage d'un bas lacé, convenablement construit.

1690. Les frictions sont un autre moyen de favoriser l'action des vaisseaux sanguins, & d'empêcher la stagnation des fluides dans leurs extrémités. En conséquence l'usage des brosses pour la peau a souvent contribué à dissiper les tumeurs œdémateuses. Il me paroît que dans les cas que je viens d'indiquer, les frictions conviennent mieux le matin, où le gonflement est beaucoup diminué, que le soir, où il est fort augmenté. Je pense aussi que les frictions sont plus utiles quand on ne les fait que de bas en haut, que quand on les fait alternativement en haut & en bas. On emploie communément, au lieu de brosses pour les frictions, des flanelles chaudes & sèches: cela peut être plus convenable dans certains cas; mais je ne puis concevoir que l'on retire aucun avantage d'imprégner ces flanelles de certaines fumées sèches.

1691. J'observerai, quant à l'exercice, que quand les malades restent long-temps debout pendant la journée, le gonflement qui survient le soir paroît augmenter; cependant comme l'action des muscles contribue beaucoup à favoriser le mouvement du sang veineux, je suis certain que l'exercice de la promenade, continué autant que le malade peut le supporter, prévient souvent les tumeurs œdémateuses qui seroient survenues s'il étoit resté long-temps debout ou même assis.

1692. Ces mesures peuvent être très-utiles dans le commencement de l'hydropisie, dont les causes ne sont pas fort actives; mais elles seront souvent insuffisantes lorsque la maladie sera plus violente: il faut en conséquence recourir

alors à des remèdes plus puissans ; savoir, à l'exercice & aux toniques, que l'on peut employer pendant le cours de la maladie, & sur-tout lorsque les eaux sont évacuées.

1693. L'exercice convient pour favoriser toutes les fonctions de l'économie animale, particulièrement pour aider la transpiration & prévenir ainsi l'accumulation des fluides aqueux dans le corps. Je pense aussi qu'il est un des moyens les plus efficaces d'empêcher que la peau ne soit dans une condition propre à absorber l'humidité de l'air ; & je suis persuadé, comme je l'ai indiqué plus haut, au sujet de l'amaigrissement (1607), qu'une transpiration complète & abondante sera toujours un moyen d'exciter l'absorption dans chaque partie du système. On peut en conséquence attendre de grands avantages de l'exercice dans l'hydropisie ; & il faut le varier suivant la manière qui sera la plus convenable au malade. Cependant il ne faut pas qu'il en fasse jamais plus qu'il n'en peut supporter aisément : & comme ce moyen contribue, en mettant les muscles en action, à favoriser le mouvement du sang veineux, je suis porté à croire que l'exercice du corps sera toujours très-utile dans l'anasarque, à quelque degré que le malade puisse le supporter. L'expérience que j'ai acquise, me persuade aussi que plusieurs hydropisies peuvent être guéries par l'exercice seul employé dès les commencemens de la maladie.

1694. Outre l'exercice, l'on emploie convenablement différens toniques pour rétablir le ton du systême. Les principaux remèdes de ce genre sont, les ferrugineux, l'écorce du Pérou & les différens amers. Ils conviennent non-seulement pour rétablir le ton du systême en général, mais ils sont encore particulièrement utiles pour fortifier les organes de la digestion, qui, dans l'hydropisie, sont fréquemment fort affoiblis : on peut aussi, pour remplir la même indication, joindre souvent les aromatiques aux toniques (*a*).

1695. Le bain froid est, dans beaucoup de cas, le plus puissant tonique qu'on puisse employer ; mais dans le commencement de l'hydropisie, lorsque la foiblesse du systême

(*a*) L'opium uni aux cordiaux a souvent procuré un écoulement abondant d'urine ; j'ai vu le syrop antiscorbutique produire un effet semblable chez un paralytique, dont les jambes étoient œdématiées.

est considérable, on ne peut guère le tenter sans danger. Néanmoins lorsque, l'on a entièrement évacué les eaux, & qu'il s'agit de fortifier le système pour empêcher la rechûte, on peut recourir quelquefois au bain froid; mais il faut en même temps l'employer avec précaution; & il n'est guère admissible que quand le système a d'ailleurs recouvré une bonne partie de sa vigueur. Certainement le bain froid peut, quand cela arrive, être très-utile pour confirmer & perfectionner les forces.

1696. Pendant que l'on emploiera les différens moyens dont je viens de parler pour fortifier le système chez ceux qui relèvent d'hydropisie; il sera bon de s'occuper constamment de soutenir les évacuations séreuses; l'on entretiendra en conséquence la transpiration par beaucoup d'exercice, & on favorisera l'écoulement abondant des urines par l'usage fréquent des diurétiques.

SECTION II.

De l'Hydrothorax, ou *de l'hydropisie de poitrine.*

1697. L'AMAS contre nature d'un fluide séreux dans le thorax, auquel l'on donne le nom d'*hydrotorax* (*a*), est

(*a*) Les signes qui caractérisent l'hydrotorax sont la dyspnée, la pâleur du visage, l'œdème des extrémités; le malade éprouve beaucoup de difficulté à rester couché; il se réveille tout-à-coup en sursaut & se plaint de palpitation; la fluctuation est sensible dans la poitrine N. C. GENRE LXXVIII.

Les espèces d'hydrotorax sont, 1°. l'hydrotorax vulgaire qui succède aux maladies aiguës de la poitrine, ou aux obstructions de quelque viscère; il est souvent une suite de l'asthme ou de la dyspnée: 2°. l'hydrothorax qui succède aux fièvres. On a souvent observé cette espèce d'hydrothorax & une ahdérence considérable des poumons à la plèvre, dans les cadavres de malades affectés de pleurésie, qui étoient morts entre le sixième & le onzième jour. On a pensé que cette maladie étoit l'effet des saignées réitérées; mais je crois qu'on doit l'attribuer à une autre cause; car j'ai vu deux enfans morts d'hydropisie de poitrine à la suite d'une pleurésie, quoiqu'ils n'eussent point été saignés; 3°. l'hydrothorax produit par la gale, la rougeole, & autres maladies de la peau répercutées.

plus commun qu'on ne le croit communément; néanmoins l'on ne peut pas toujours s'assurer avec beaucoup de certitude de sa présence, & souvent il parvient à un degré considérable avant qu'on ait pu le reconnoître.

1698. Ces amas de fluide aqueux occupent différentes parties du thorax. Très-souvent l'eau est renfermée en même temps dans les deux sacs de la plèvre; mais il arrive fréquemment que l'on n'en trouve que dans l'un des deux. Quelquefois il n'y en a que dans le péricarde; mais le plus souvent cette dernière espèce d'hydropisie ne survient que quand il y a aussi de l'eau dans l'une des cavités du thorax, ou dans toutes les deux. Dans quelques cas l'on ne trouve la sérosité amassée que dans le tissu cellulaire des poumons qui environne les bronches, sans qu'il y ait aucun épanchement dans la cavité du thorax.

Il arrive assez fréquemment que l'amas d'eau consiste particulièrement dans un grand nombre d'hydatides dont le siége varie; quelquefois elles paroissent flotter dans la cavité du thorax; mais fréquemment elles sont unies & attachées à différentes parties de la surface interne de la plèvre.

1699. L'amas d'eau variant tellement quant au siége

M. Cullen pense qu'il n'est pas fort convenable de rapporter ici les espèces d'hydrothorax dont la nature, l'origine, & le siége ne peuvent se reconnoître par aucun signe externe. Telles sont, 1°. l'hydrothorax chyleux, produit par la rupture d'un des vaisseaux qui charient le chyle dans le conduit thorachique. On voit un exemple de cette espèce dans Willis, *Pharm. rat. P. I. sect. I. chap. 13*; 2°. l'hydrothorax occasionné par des hydatides; 3°. l'hydrothorax du médiastin; 4°. l'hydrothorax de la plèvre, qui dépend d'un épanchement d'eau entre les lames de la plèvre ou le diaphragme, mais qui ne peut se reconnoître que par l'ouverture du cadavre; 5°. l'hydrothorax du péricarde ou l'hydropisie du péricarde. Outre les signes propres à l'hydrothorax vulgaire, on remarque dans ce cas que le pouls est légèrement dur, petit, inégal & intermittent; le malade a des palpitations de cœur fréquentes, & tombe en syncope; lorsqu'il veut se coucher horisontalement on apperçoit un mouvement d'ondulation entre la troisième & la cinquième côte qui répond au battement du cœur, le visage est livide & comme plombé.

C'est à tort que Sauvages rapporte à l'hydrothorax la difficulté de respirer produite par le gonflement de l'omentum, qui quelquefois acquiert un volume si considérable, qu'il comprime le diaphragme & produit tous les symptomes de l'hydropisie de poitrine.

qu'il occupe & aux circonstances qui le produisent, il en résulte des symptomes différens suivant les différens cas; c'est pourquoi il est souvent difficile de déterminer la présence & la nature de la maladie. Néanmoins je vais tâcher d'en indiquer ici les symptomes les plus communs, & particulièrement ceux qui en caractérisent le type principal & le plus fréquent, lorsque la sérosité est renfermée dans les deux sacs de la plèvre, ou, comme l'on s'exprime communément, dans les deux cavités du thorax.

1700. La maladie commence fréquemment par un sentiment d'anxiété vers la partie inférieure du sternum. Peu de temps après il se joint à ce symptome une difficulté de respirer, qui n'est d'abord sensible que quand le malade se meut un peu plus vivement que de coutume, soit en se promenant sur un endroit escarpé, soit en montant un escalier; mais au bout de quelque temps, cette difficulté de respirer devient plus constante & plus considérable, sur-tout pendant la nuit, lorsque le corps est dans une situation horisontale. Communément il est alors plus aisé au malade de se coucher sur un côté que sur un autre, quelquefois même il reste plus facilement couché sur le dos que sur l'un ou l'autre côté. Ces symptomes sont ordinairement accompagnés d'une toux fréquente, qui est d'abord sèche, mais à laquelle se joint, au bout de quelque temps, une expectoration d'un mucus limpide.

Tous ces symptomes ne suffisent pas pour connoître avec certitude l'hydrothorax, parce qu'ils accompagnent souvent d'autres maladies de la poitrine. Néanmoins l'on ne peut douter long-temps de son existence, si aux symptomes précédens se réunissent le gonflement œdémateux des pieds & des jambes, la pâleur & la bouffissure du visage, & des urines rares. Quelques auteurs ont écrit qu'il survenoit quelquefois dans cette maladie, avant l'œdème des jambes, une tumeur aqueuse du scrotum; mais je n'en ai jamais vu d'exemple (a).

1701. Il survient quelquefois un symptome que l'on a regardé comme un caractère certain; lorsque l'existence de

(a) J'ai vu deux fois la tumeur aqueuse du scrotum précéder l'œdème des jambes, dans des cas où l'hydrothorax a succédé à des maladies aiguës, & où les malades ont succombé au bout de peu de temps.

là

la maladie n'eſt pas encore parfaitement conſtatée ; ce ſymptome conſiſte en ce que le malade, immédiatement après s'être endormi, eſt réveillé ſubitement avec un ſentiment d'anxiété, une difficulté de reſpirer, & une violente palpitation de cœur. Ces ſenſations l'obligent de ſe mettre ſur-le-champ ſur ſon ſéant; & très-ſouvent la difficulté de reſpirer continue à rendre néceſſaire & à empêcher le ſommeil pendant une grande partie de la nuit. J'ai fréquemment remarqué ce ſymptome dans l'hydrothorax ; mais j'ai vu auſſi pluſieurs cas où il ne s'eſt pas rencontré. J'ajouterai que je n'ai pas obſervé ce même ſymptome dans le cas d'empyème ou de toute autre maladie du thorax ; c'eſt pourquoi, lorſqu'il accompagne la difficulté de reſpirer, & qu'il ſe trouve réuni aux plus légers ſignes d'hydropiſie, je ne balance pas à conclure qu'il y a de l'eau dans la poitrine, & mon jugement s'eſt toujours trouvé confirmé par les ſymptomes qui ſont ſurvenus enſuite.

1702. L'hydrothorax ne ſe manifeſte ſouvent que par un très-petit nombre, ou preſque aucun des ſymptomes que j'ai indiqués plus haut ; & on ne le reconnoît par conſéquent avec certitude, que quand il ſurvient quelques autres ſignes. Le plus décifif eſt la fluctuation d'eau dans la poitrine, que le malade même ou le médecin reconnoiſſent dans certains mouvemens du corps. Je n'ai pas eu occaſion d'obſerver juſqu'à quel point on peut faire uſage de la méthode propoſée par Avenbrugger, pour s'aſſurer de la préſence & de la quantité d'eau contenue dans la poitrine.

L'on a avancé qu'il ſurvenoit dans cette maladie une tumeur ſur les côtés ou ſur le dos ; mais je n'en ai jamais rencontré aucun exemple. J'ai vu une fois un des côtés du thorax conſidérablement élargi, les côtes avançant plus en dehors de ce côté que de l'autre.

On a fréquemment obſervé que l'hydrothorax étoit accompagné d'un degré d'engourdiſſement ou de paralyſie dans un bras ou dans les deux.

Dès que cette maladie a fait quelques progrès, le pouls devient communément irrégulier, & fréquemment intermittent : mais cela arrive dans un ſi grand nombre d'autres maladies de la poitrine, qu'on ne peut regarder ce changement du pouls comme un ſigne d'hydrothorax, à moins qu'il ne ſoit accompagné de quelques-uns des ſymptomes dont j'ai parlé ci-deſſus.

1703. Cette maladie, de même que les autres hydropiſies,

est communément accompagnée de soif & d'urines rares, dont l'on doit rendre raison de la même manière que dans le cas d'anasarque (1673). Néanmoins l'hydrothorax existe quelquefois sans soif ou sans aucun autre symptome fébrile ; mais cela ne s'observe que dans les affections partielles, ou bien lorsqu'une affection plus générale n'est encore qu'à un léger degré. Il y a cependant en général dans ces deux cas, sur-tout lorsque la maladie est fort avancée, un degré léger de fièvre ; & je pense que c'est alors que ces sortes de malades sont plus sensibles que de coutume au froid, & qu'ils se plaignent du refroidissement de l'air, lorsque d'autres personnes ne s'en apperçoivent pas.

1704. L'hydrothorax paroît quelquefois seul, sans qu'il existe en même temps aucune autre espèce d'hydropisie : dans ce cas la maladie est le plus souvent une affection partielle ; elle n'existe que dans l'un des côtés du thorax, ou elle est formée par des hydatides rassemblées dans un côté de la poitrine. Cependant l'hydrothorax constitue très-souvent une partie d'une hydropisie plus générale, & survient lorsqu'il y a de l'eau dans les trois cavités principales du corps & dans une grande partie du tissu cellulaire. J'ai observé plusieurs fois que de semblables hydropisies universelles commençoient d'abord par un épanchement dans la poitrine. Cependant l'hydrothorax est le plus fréquemment une suite de l'anasarque qui s'accroît graduellement ; &, comme je l'ai dit plus haut, la diathèse générale semble souvent affecter plus promptement le thorax que la tête ou l'abdomen.

1705. Il est rare que les remèdes guérissent ou même modèrent cette maladie. Elle augmente communément de plus en plus la difficulté de respirer, jusqu'à ce que l'action des poumons soit entièrement interrompue par la quantité d'eau épanchée ; & fréquemment la mort arrive plus promptement qu'on ne s'y attendoit : dans plusieurs cas où l'hydrothorax a été mortel, j'ai vu un crachement de sang survenir plusieurs jours avant la mort.

1706. Souvent la cause de l'hydrothorax est évidemment l'une des causes générales d'hydropisie que j'ai indiquées plus haut : mais je trouve qu'il n'est pas aisé de décider ce qui détermine ces causes générales à agir spécialement sur le thorax, & qu'il est sur-tout difficile de connoître celle qui produit les amas particuliers d'eau qui s'y forment.

1707. Il est évident, d'après ce que j'ai dit plus haut, que

la cure de l'hydrothorax doit être entièrement la même que celle de l'anasarque ; & quand le premier se trouve réuni à la dernière comme un effet de la diathèse générale, il n'y a point de doute que la méthode curative ne doit pas différer dans les deux cas. Lors même que l'hydrothorax est seul, que la maladie est partielle, & qu'elle n'est produite que par des causes particulières qui n'agissent que sur le thorax, on ne peut guère employer que les moyens généraux que j'ai proposés plus haut ; il n'y en a même qu'un particulièrement adapté à l'hydrothorax, & qui consiste à évacuer les eaux qui sont amassées par la paracentèse du thorax.

1708. Il est difficile de déterminer les cas où cette opération convient plus particulièrement. Il n'y a pas de doute qu'elle puisse s'exécuter sans danger ; & il paroît que l'on a de fortes preuves qu'elle l'a quelquefois été avec succès. Lorsque la maladie dépend d'une diatèse hydropique générale, cette opération seule ne suffit pas pour guérir ; mais elle peut procurer un soulagement de quelque durée ; & dans le cas où les autres remèdes paroissent avoir été employés avec avantage, l'évacuation des eaux peut favoriser beaucoup la guérison complète. Néanmoins je n'ai jamais été assez heureux pour voir cette opération pratiquée avec succès ; j'ai même été trompé dans mes espérances, lorsqu'elles paroissoient le mieux fondées, c'est-à-dire, dans les cas d'affection partielle.

SECTION III.

De l'Ascite ou de l'Hydropisie du bas-ventre.

1709. On donne le nom d'*ascite* (*a*) à tout amas d'eau qui cause une tumeur générale & une distension du bas-

(*a*) Cette maladie est caractérisée par un gonflement & une tension de l'abdomen : ce gonflement n'est presque pas élastique, mais accompagné de fluctuation. N. C. Genre LXXIX.

ventre, & ces amas d'eau sont plus fréquens que ceux qui ont lieu dans le thorax.

Il y a deux espèces d'ascite : I. l'ascite *abdominale* ; II. l'ascite *enkistée*.

I. L'ascite *abdominale* se reconnoît à une tumeur égale de tout l'abdomen, & à une fluctuation assez manifeste. Cette espèce est l'ascite ordinaire. Elle varie en raison de la cause qui l'a produite, car elle peut être la suite, *A*. de l'obstruction, *B*. de la foiblesse, *C*. de l'appauvrissement du sang.

A. Les variétés de l'ascite *abdominale*, produite par l'obstruction des viscères, sont, 1°. l'espèce commune qui s'annonce par l'oedème des pieds, par des urines rouges & en petite quantité, & par la soif qui augmente de jour en jour : lorsque la maladie est avancée, la fièvre lente, le défaut d'appétit, la maigreur, la difficulté de respirer & une toux sèche se réunissent aux symptomes précédens ; il y a souvent avant la mort une hémoptysie légère ; le malade ne peut rester coucher horisontalement sans craindre d'être suffoqué ; il survient quelquefois sur l'abdomen, une érysipèle qui rend une matière ichoreuse ; 2°. l'ascite produite par l'obstruction ou le squirrhe du foie ; 3°. l'ascite qui succède aux engorgemens de la rate ; 4°. l'ascite qui accompagne les écrouelles ; 5°. l'ascite artificielle que Lower a produite en liant une grosse veine dans un chien.

B. Les variétés de l'ascite sont celles où cette maladie succède aux maladies de la peau, à la goutte, à la fièvre, au scorbut.

C. L'ascite est l'effet de l'appauvrissement du sang, lorsqu'elle succède aux saignées réitérées, ou aux hémorrhagies considérables.

L'ascite varie aussi en raison des matières épanchées, qui ressemblent quelquefois à du pus, à de l'urine, au chyle ou à de l'huile. Il faut appliquer à ces variétés, ce qui a été dit plus haut, relativement aux variétés semblables d'hydrothorax.

II. L'ascite *enkystée* se reconnoît en ce que la tumeur de l'abdomen est, au moins dans les commencemens, partielle, & accompagnée d'une fluctuation moins sensible. Les variétés de cette espèce sont, 1°. l'ascite produite par l'obstruction des ovaires. Elle commence par une douleur & une tumeur de l'aîne, elle est familière aux femmes dont les règles ont cessé de couler, aux veuves, & à celles qui sont stériles, ou qui ont eu des maladies des trompes, des ovaires, ou de la matrice ; 2°. l'hydropisie enkystée, qui diffère de l'ascite ordinaire, en ce qu'elle commence par une tumeur qui se manifeste d'abord dans un des côtés de l'hypogastre ; cette tumeur prend insensiblement de l'accroissement & occupe toute la cavité de l'abdomen. Dans ces cas, l'hydropisie est produite fréquemment par le squirrhe de l'ovaire, ou le sac membraneux qui contient les eaux, prend son origine de l'un des ovaires, & s'étend sur tous les viscères ; 3°. l'hydromètre de l'ovaire, dans laquelle les trompes sont remplies d'un amas de sérosité qui dilate leur cavité outre mesure. Munnicks rapporte une hydropisie de ce genre où la trompe pesoit cent douze livres ; & Bianchi cite un exemple où elle pesoit cent cinquante livres ; 4°. l'ascite sanglante produite

1710. Les amas d'eau qui se font dans le bas-ventre, ont, de même que ceux qui constituent l'hydrothorax, différens

par le sang épanché & accumulé entre le péritoine & les muscles de l'abdomen; 5°. l'ascite de l'estomac, où l'eau est épanchée dans ce viscère; 6°. l'ascite omentale, dans laquelle l'eau distend la cavité de l'épiploon; 7°. l'ascite où l'eau est accumulée au-dessous de la peau, ou dans la duplicature du péritoine. Cette espèce se distingue des autres, en ce qu'il n'y a ni soif, ni dyspnée, ni œdème des extrémités, & en ce que les urines ne sont pas briquetées. Il y a une tumeur partielle & circonscrite des tégumens de l'abdomen, dans laquelle on apperçoit une fluctuation sans aucun signe de suppuration ou d'épanchement dans la cavité du bas-ventre. Ces variétés diffèrent encore en raison des matières épanchées : ainsi on a quelquefois trouvé du sang accumulé entre les muscles de l'abdomen & le péritoine, ou dans la cavité de la matrice.

Des autres genres d'Hydropisie.

Les autres genres d'hydropisie dont il est parlé dans la nosologie de M. Cullen, sont, I. l'hydrocéphale, II. l'hydrorachitis; III. l'hydromètre; IV. l'hydrocèle. Je vais donner ici les caractères de ces quatre genres.

De l'Hydrocéphale.

I. L'hydrocéphale se reconnoît à une tumeur molle de la tête, qui est sans élasticité & accompagnée de la séparation des sutures du crâne.

On ne doit admettre qu'une espèce d'hydrocéphale; savoir, l'externe, car l'interne a été désignée plus haut sous le nom d'apoplexie hydrocéphalique. N. C. GENRE LXXVI.

De l'Hydrorachitis.

II. L'hydrorachitis est une petite tumeur molle, qui se manifeste sur les vertèbres des lombes, qui sont désunies. N. C. GENRE LXXVII.

De l'Hydromètre.

III. L'hydromètre ou l'hydropisie de la matrice, est une tumeur de l'hypogastre particulière aux femmes : cette tumeur croît par degrés, elle imite la figure de l'utérus, elle cède à la pression, ou bien l'on y apperçoit une fluctuation; elle n'est accompagnée ni d'ischurie, ni de grossesse. N. C. GENRE LXXX.

On ne peut guère admettre d'espèces d'hydromètre que l'on puisse distinguer par des signes externes. Néanmoins on trouve les variétés suivantes dans Sauvages.

1°. L'hydromètre ascitique, dans laquelle la cavité de l'utérus est

siéges ; ils se forment le plus communément dans le sac du péritoine, ou dans la cavité générale de l'abdomen : mais souvent les eaux commencent par se rassembler dans des sacs qui sont formés sur un ou plusieurs viscères, & qui leur sont unis ; il n'y a peut-être pas d'exemples plus fréquens de ce genre que l'hydropisie des ovaires chez les femmes. L'on trouve quelquefois dans l'ascite l'eau entièrement hors du péritoine & renfermée entre cette membrane & les muscles abdominaux.

1711. Ces amas d'eau contenus dans des sacs unis avec des viscères particuliers, & ceux qui sont formés hors du péritoine, constituent la maladie que les auteurs ont désignée sous le nom d'*hydropisie enkystée* ou d'*hydrops saccatus*.

Il est souvent très-difficile de s'assurer du véritable siége,

uniquement remplie de sérosité ; il y a en même temps œdème des extrémités, & en frappant un côté de l'utérus, on apperçoit la fluctuation : 2°. l'hydromètre des femmes grosses, qui se distingue de la précédente par le mouvement de l'enfant, & le volume énorme du bas-ventre : 3°. l'hydromètre hydatique, dans laquelle la matrice est remplie d'hydatides : 4°. l'ascite utérine, dans laquelle l'utérus est tellement distendu par les eaux, qu'il s'éléve jusqu'au cartilage xiphoïde : 5°. & 6°. l'hydromètre sanguine & la puriforme, formées par le sang ou le pus accumulés dans l'utérus.

De l'Hydrocèle.

IV. L'hydrocèle, connu aussi sous le nom de hernie fausse, est une tumeur du scrotum qui n'est pas accompagnée de douleur : cette tumeur croît par degré ; elle est molle, transparente, & on y apperçoit une fluctuation. N. C. GENRE LXXXI.

Les espèces d'hydrocèle, sont, 1°. l'oschéocèle aqueuse, produite uniquement par un amas de sérosité. Cette espèce varie en raison du lieu où l'eau s'accumule ; tantôt elle est renfermée dans la cavité de la tunique vaginale du testicule, & se nomme hydrocèle enkystée ; d'autres fois elle se forme une cavité dans le tissu cellulaire du scrotum, entre les tégumens & le dartos, ou entre le dartos & le crémaster. Quelquefois l'eau se rassemble dans le tissu cellulaire des membranes vaginales, du cordon des vaisseaux spermatiques, ou des testicules séparément ou conjointement ; enfin la sérosité s'accumule dans le sac herniaire, lorsque les parties sont déplacées soit que l'on en ait fait la réduction ou non : 2°. l'oschéocèle formée par des hydatides : 3°. l'oschéocèle du Malabar, qui s'annonce par une érysipèle qui revient tous les mois à la pleine lune & cesse au bout d'un jour ; alors les vaisseaux lymphatiques étant corrodés, il s'épanche une liqueur séreuse dans la cavité du scrotum, qui croît avec la lune à un tel point qu'on est obligé de lui ouvrir une issue.

& même de l'existence de ces espèces d'hydropisie. Elles sont produites en général par des amas d'hydatides.

1712. Dans le cas le plus ordinaire, c'est-à-dire, dans l'hydropisie abdominale, la tumeur s'étend d'abord jusqu'à un certain point sur tout le ventre, mais elle est en général plus considérable dans l'épigastre. Néanmoins, à mesure que la maladie fait des progrès, la tumeur devient plus uniforme sur toute l'étendue de l'abdomen. La distension & le sentiment de pesanteur, quoique considérables, varient un peu, suivant que le corps change de position; le malade ressent principalement de la pesanteur dans le côté sur lequel il est couché; & alors la distension devient un peu moins considérable du côté opposé. Dans presque tous les cas d'ascite, le médecin peut s'assurer par le tact, & quelquefois par l'ouie, de la fluctuation que produit l'eau renfermée dans le bas-ventre. La perception de la fluctuation ne suffit cependant pas pour s'assurer avec certitude des différens degrés d'hydropisie; elle sert uniquement à distinguer parfaitement l'hydropisie de la tympanite, des différentes espèces de physconia, & de la grossesse chez les femmes.

1713. L'ascite survient fréquemment sans qu'il existe en même temps aucune autre espèce d'hydropisie; mais elle n'est quelquefois qu'une partie de l'hydropisie universelle. Dans ce cas, elle est communément une suite de l'espèce d'anasarque qui s'accroît par degrés; néanmoins l'ascite, quoique réunie à l'anasarque, n'indique pas toujours une diathèse générale, car le plus souvent elle occasionne tôt ou tard des tumeurs oedémateuses des extrémités inférieures. Lorsque l'amas d'eau dans l'abdomen devient considérable par une cause quelconque, il est toujours accompagné de difficulté de respirer; mais ce symptome paroît souvent lorsqu'il n'y a pas d'eau dans la poitrine. Quelquefois l'ascite n'est pas accompagnée de fièvre; néanmoins on en observe fréquemment plus ou moins. La maladie ne parvient jamais à un degré considérable, sans être accompagnée de soif & d'urines rares.

1714. La plus grande difficulté qui se rencontre dans le diagnostic de l'ascite, consiste à distinguer les cas où l'eau est renfermée dans la cavité de l'abdomen, de ceux où les différens degrés d'hydropisie enkystée, dont j'ai parlé plus haut, ont lieu. Il n'y a peut-être aucun moyen certain de déterminer, d'une manière positive, le diagnostic dans tous les cas; mais l'on peut, dans un grand nombre, tenter de former un jugement à cet égard.

L'on peut en général présumer que l'eau est renfermée dans la cavité de l'abdomen, lorsque les symptomes qui ont précédé donnent lieu de soupçonner une diathèse hydropique générale, & qu'en même temps il se manifeste quelque degré d'hydropisie dans d'autres parties du corps, sur-tout si le gonflement du bas-ventre a été égal dès le commencement même de la maladie; mais quand elle n'a pas été précédée d'un état cachectique remarquable du systême, & que dans le principe la tumeur & la tension ont été plus considérables dans une partie du ventre que dans une autre, il y a lieu de soupçonner une hydropisie enkystée. Dans les cas même où la tension & la tumeur sont générales & uniformes dans toute l'étendue du bas-ventre, l'on aura de très-fortes raisons de soupçonner que l'ascite est du genre des hydropisies enkistées, selon que les circonstances suivantes se rencontreront en plus ou moins grand nombre. Tout le reste du corps est en général peu affecté; les forces du malade sont peu diminuées, l'appétit est bon, & le sommeil naturel et peu interrompu; les règles continuent à couler comme de coutume chez les femmes; l'anasarque n'est pas encore formé, ou est borné aux extrémités inférieures; & l'on n'observe pas une pâleur leucophlegmatique ou une couleur plombée du visage; il n'y a ni fièvre, ni soif considérable, ou bien les urines ne sont pas rares, comme il arrive lorsque l'affection est plus générale.

Je pense qu'il n'y a guère d'exception à cette règle générale, que dans le cas où l'on peut présumer avec beaucoup de probabilité, que l'ascite est l'effet d'un squirrhe du foie; car il est possible, à ce que je crois, que ce squirrhe occasionne un amas d'eau dans la cavité de l'abdomen, quoique d'ailleurs tout le reste du corps ne soit pas fort affecté.

1715. L'ascite qui est du genre des enkystées ne me paroît pas susceptible de guérison. Je la crois même difficile à guérir lorsque l'eau est épanchée dans la cavité de l'abdomen seule, & qu'il n'existe en même temps aucune autre espèce d'hydropisie; car l'on peut présumer qu'elle dépend alors d'un squirrhe du foie, ou de quelqu'autre affection considérable des viscères de l'abdomen, que je regarde comme très-difficiles à détruire; & l'ascite qui en dépend doit par conséquent l'être aussi. Néanmoins on peut souvent procurer dans ces cas un soulagement passager par le moyen de la paracentèse.

1716. Lorsque l'ascite forme une partie de l'hydropisie universelle, elle est susceptible de guérison, autant que le

ſont les autres eſpèces de ce genre ; & il eſt évident qu'il faut, pour y parvenir, faire uſage des moyens que j'ai propoſés plus haut pour la cure de l'anaſarque générale.

Il arrive fréquemment que l'aſcite eſt accompagnée de diarrhée, & alors on ne peut recourir auſſi librement aux purgatifs qu'on a coutume de le faire dans les cas d'anaſarque. Il faut, en conſéquence, ſouvent la traiter preſque uniquement par les diurétiques.

Les diurétiques que l'on peut employer, ſont particulièrement ceux dont j'ai parlé ci-deſſus; mais dans l'aſcite on a recommandé comme tel un remède d'une nature particulière, qui conſiſte à faire une douce friction long-temps continuée ſur tout l'abdomen, avec les doigts trempés dans l'huile. Ce moyen a ſouvent été utile pour déterminer les urines à couler avec plus d'abondance; néanmoins il n'a pas produit cet effet dans la plupart des eſſais dont j'ai eu connoiſſance.

1717. On peut dans l'aſcite recourir à un moyen particulier pour évacuer ſur-le-champ les eaux épanchées; ce moyen conſiſte dans l'opération de la paracentèſe de l'abdomen qui eſt fort connue. Il eſt difficile de décider dans quelles circonſtances cette opération eſt le plus convenable ; mais autant que je puis en juger, on peut s'y déterminer par les mêmes conſidérations dont j'ai parlé plus haut à l'occaſion de la paracentèſe du thorax.

La manière de pratiquer la paracentèſe de l'abdomen, & les précautions qu'elle exige, ſont aujourd'hui tellement connues & ſe trouvent dans un ſi grand nombre de livres, qu'il eſt entièrement inutile de donner ici aucun précepte ſur ce ſujet, ſur-tout d'après la manière étendue & judicieuſe dont il a été traité par M. Bell, dans le ſecond volume de ſon *Corps de Chirurgie*.

CHAPITRE IV.

Des Tumeurs générales produites par l'augmentation de volume de toute la substance du corps ou de certaines parties.

1718. Il se présente plusieurs difficultés nosologiques, relativement aux objets dont j'ai à parler dans ce chapitre, & il est sur-tout difficile de décider si la *physconia* (*a*) doit

(*a*) On nomme ainsi une maladie dans laquelle le ventre est dur & volumineux; on pourroit en conséquence rendre en françois le terme de *physconia* par celui de *ventrosité*.

Cette maladie est communément symptomatique : néanmoins comme elle est digne de l'attention du médecin, en ce qu'elle seule peut diriger dans le diagnostic des maladies du bas-ventre, je vais donner ici son caractère, & dire un mot de ses espèces.

De la Physconie ou Ventrosité.

C'est une tumeur particulièrement bornée à une partie de l'abdomen, qui croît par degré, qui n'est point sonore, ni accompagnée de fluctuation. N. C. GENRE LXXXII.

M. Cullen a suivi Sauvages & Cusson dans l'énumération des espèces, parce que le temps ne lui a pas permis de les classer avec plus d'exactitude. Ces espèces sont au nombre de quinze.

1°. La physconie hépatique, dans laquelle le foie est squirrheux, ou rempli de calculs, quelquefois même de petites vessies, & acquiert un tel volume qu'il remplit une grande partie de la capacité du bas-ventre : on l'a vu peser jusqu'à quarante livres.

2°. La physconie splénique, qui dépend de squirrhe ou d'obstruction de la rate.

3°. La physconie rénale, où l'un des reins acquiert un volume considérable; ce qui peut être l'effet d'un calcul, d'un sarcome, ou de la graisse accumulée dans le rein, comme je l'ai observé chez un homme qui depuis long-temps portoit un ventre extraordinairement volumineux; le visage étoit coloré, les fonctions de l'estomac n'étoient nullement troublées; il se plaignit après un exercice violent & des excès de boisson, d'une foiblesse extrême, la fièvre survint, le volume du ventre augmenta; on y apperçut, dès le second jour de la maladie, une fluctuation, qui devint, ainsi que la tumeur, beaucoup plus sensible jusqu'au huitième jour que le malade périt. On ouvrit le cadavre, le ventre contenoit une

être admise dans l'ordre des tumeurs générales. Néanmoins il n'est pas nécessaire de discuter présentement ce point;

quantité d'eau très-considérable, & le rein gauche remplissoit la plus grande partie de la cavité abdominale.

4°. La physconie utérine, produite par le volume de la matrice dont les parois acquièrent une épaisseur considérable, & dans la cavité de laquelle il se forme des excroissances dont le volume augmente par degré, au point d'imiter la grossesse. Fréquemment ces excroissances s'enflamment & deviennent carcinomateuses; & alors elles excitent, avant que de prendre beaucoup d'accroissement, des douleurs très-vives, que j'ai vu confondre avec l'affection hystérique; ces douleurs cessent & reviennent au bout de certains intervalles, sans observer aucune régularité: pendant qu'elles subsistent, le volume de la matrice devient très-considérable, le spasme qu'elles produisent se communique aussi aux intestins, & y occasionne un gonflement très-sensible; lorsque les douleurs cessent, le ventre s'affaisse communément: mais comme la matrice est plus volumineuse que dans l'état naturel, on l'apperçoit facilement par le tact au-dessus des os pubis. Souvent les règles coulent régulièrement & l'appétit subsiste; il est même quelquefois plus considérable que de coutume, pendant une partie du cours de la maladie. Ce n'est communément qu'aux approches de la mort, lorsque les douleurs deviennent plus vives, & sont presque continuelles, qu'il survient une espèce de fièvre lente & que les fonctions de l'estomac sont troublées.

5°. La physconie produite par la tuméfaction de l'ovaire.

6°. La physconie mésentérique. Elle est due, *a.* aux hydatides; *b.* aux tumeurs écrouelleuses; *c.* aux squirrhes; *d.* aux sarcomes; *e.* aux stéatomes; *f.* aux tumeurs fongeuses qui affectent les glandes du mésentère.

7°. La physconie intestinale. Morgagni a observé un exemple de cette espèce, où les intestins étoient rassemblés en pelotons & agglutinés ensemble. Fanton a trouvé l'intestin colon couvert d'un sarcome considérable. Cette espèce est acccompagnée de coliques violentes & de vomissemens fréquens.

8°. La physconie *omentale*, dans laquelle l'épiploon devient dur, squirrheux, ou cartilagineux. On l'a vu peser jusqu'à cinquante-six livres.

9°. La physconie *polisplanchna*, dans laquelle plusieurs viscères sont affectés de squirrhes, de sarcomes, de tumeurs graisseuses, ou d'hydatides.

10°. La physconie *viscérale*. Il y a dans cette espèce, un ou plusieurs viscères de l'abdomen fort gros; mais la substance de ces viscères n'est pas changée de nature, & ses fonctions s'exécutent comme de coutume, il n'y en a que le volume de changé, & on peut le reconnoître au tact. Néanmoins les fonctions des autres viscères peuvent être troublées par la compression qu'exerce sur les parties voisines, celui dont le volume est augmenté; ainsi les malades affectés de cette espèce de physconie se plaignent

car je ne m'occuperai nullement ici de la physconie, parce qu'il est rare qu'on puisse la traiter avec quelques succès, &

souvent de dyspnée, d'un sentiment de pesanteur & de mal-aise, lorsqu'ils veulent exécuter certains mouvemens.

11°. La physconie externe, produite par des loupes formées dans la substance même du péritoine.

12°. La physconie externe squirrheuse. Dans cette espèce tout l'abdomen paroît, au tact, être en quelque sorte dur comme une pierre; la graisse, les membranes & les muscles même de l'abdomen paroissent détruits ou changés de substance. Souvent la tumeur commence par un tubercule qui se forme dans une partie de l'abdomen. J'en ai vu un exemple qui a paru être déterminé par l'action du vice vénérien & du mercure. Un jeune homme avoit eu un bubon que l'on fit suppurer pendant plusieurs mois, on lui avoit administré une grande quantité de mercure, on le croyoit guéri : dès que le bubon fut fermé, il survint une inflammation des testicules, qui, étant dissipée, laissa une tumeur légère à l'épidydyme; on conseilla au malade d'abandonner cette tumeur à la nature, ce qu'il fit : au bout de deux ans, comme elle augmentoit un peu, on lui fit prendre des bains & des frictions mercurielles; mais pendant le traitement, que l'on ne put suivre que trois semaines, chaque testicule acquit un volume énorme & devint gros comme la tête; l'engorgement se communiqua en peu de temps au cordon des vaisseaux spermatiques de chaque côté; il survint sur le bas-ventre une tumeur très-dure & épaisse d'environ trois ou quatre pouces, qui s'étendoit jusqu'au cartilage xiphoïde, & formoit comme une cuirasse qui couvroit tout l'abdomen. Le malade conservoit de l'appétit, mais ne pouvoit que difficilement retenir dans l'estomac ce qu'il prenoit; il se dégoûtoit facilement de tous les alimens qu'il avoit demandés avec le plus vif empressement; il n'avoit point de fièvre & ne se plaignoit que d'un mal-aise & d'une foiblesse extrême; la respiration étoit peu gênée, le sommeil assez bon : au bout de trois mois de cet état, il se plaignit de coliques & de douleurs hémorrhoïdales; on appliqua les sangsues à l'anus, les douleurs parurent se calmer; le lendemain il survint un dévoiement considérable, qui rassura le malade, parce qu'on lui avoit annoncé qu'il ne pourroit guérir que par une crise de ce genre; mais au bout de quelques jours il périt dans le moment où il se félicitoit, à ceux qui l'environnoient, de sentir sa tumeur diminuer à mesure qu'il évacuoit. Je ne pus obtenir l'ouverture du cadavre; mais il paroît que le malade a été suffoqué par la compression que la tumeur exerçoit sur les viscères du bas-ventre & la poitrine.

13°. La physconie externe produite par des hydatides : cette espèce s'est quelquefois trouvée combinée avec un abcès, & le malade a guéri.

14°. La physconie produite par un amas de graisse dans le tissu cellulaire. Cette tumeur est très-douloureuse & accompagnée d'une fièvre lente, jointe à un amaigrissement extrême de tout le reste

qu'il ne m'est pas possible de donner rien d'utile relativement à la pathologie ou à la méthode curative de cette maladie.

1719. Le second & l'unique genre de maladie comprise sous le titre que j'ai donné à ce chapitre, est le rachitis : il est véritablement un exemple que l'on doit rapporter à la classe des cachexies & à l'ordre des tumeurs générales ; je vais en conséquence offrir quelques observations à son sujet.

Du Rachitis (a).

1720. L'on a supposé que l'origine de cette maladie étoit moderne, & l'on a prétendu qu'elle ne remontoit pas à plus de

du corps. Lieutaud en rapporte un exemple où les tégumens de l'abdomen étoient extrêmement distendus & étoient néanmoins reployés de manière à tomber sur les cuisses. Les viscères de l'abdomen étoient obstrués, squirrheux & en suppuration.

15°. La physconie produite par une excroissance survenue sur quelques-unes des parties contenues dans l'abdomen. Vesale, Bénivenius & Fernel, donnent un exemple d'une excroissance de ce genre au pylore.

(a) Ceux qui sont attaqués de cette maladie ont une grosse tête, qui avance particulièrement en devant, les genoux sont tuméfiés, les côtes déprimées ; l'abdomen est gonflé & les autres parties maigrissent. N. C. GENRE LXXXIII.

Le rachitis est simple ou compliqué avec d'autres maladies.

On a admis deux espèces de rachitis ; savoir, la noueure & le rachitis des Anglois : on a prétendu que la dernière espèce différoit de la première, en ce qu'elle n'attaquoit que les enfans qui avoient fait leurs dents & qui avoient passé deux ans ; mais cette distinction ne paroît pas fondée, & ces deux variétés ne different qu'en ce que, dans le premier cas, la maladie est commençante, & confirmée dans le second.

Le rachitis se trouve quelquefois compliqué avec d'autres maladies, telles que les écrouelles, la plique polonoise, l'éléphantiasis.

Les Calmouques, voisins de la mer Caspienne, & quelques autres peuples, naissent avec une tête très-large & applatie en devant ; leurs yeux sont petits & éloignés de quatre à cinq travers de doigt l'un de l'autre ; leur nez est tellement applati qu'on n'apperçoit que deux trous qui en remplissent la place ; leurs genoux sont en dedans & leurs pieds sont en dehors. Sauvages désigne cette conformation particulière sous le nom de rachitis des Calmouques ; mais c'est à tort qu'il la regarde comme une maladie.

On doit juger de même de la mauvaise conformation, qui est quelquefois la suite de la castration chez les enfans. Lorsqu'ils grandissent, leurs genoux se gonflent, ils ont les jambes écartées, leur dos s'élargit, & ils deviennent comme bossus.

deux cents ans. Quoique cette opinion ait été soutenue par des personnes dont l'autorité est très-respectable, plusieurs considérations me déterminent à ne pas la regarder comme probable (*a*); mais ce point est de trop peu de conséquence pour en occuper long-temps ici mes lecteurs. L'unique application que l'on en a faite qui mérite d'être observée, c'est que l'on a cru, d'après cette idée, que le rachitis étoit une suite de la maladie vénérienne, qui a certainement paru pour la première fois en Europe peu de temps avant l'époque que l'on assigne communément à la naissance du rachitis : mais je prouverai que le rapport que l'on prétend trouver entre le rachitis & la maladie vénérienne n'est pas fondé.

1721. En donnant l'histoire du rachitis, je dois d'abord remarquer, relativement aux symptomes antécédens, que tout ce que l'on trouve dans les auteurs sur ce sujet, me paroît appuyé sur des fondemens très-incertains. Quant à l'état des parens en particulier, dont les descendans deviennent rachitiques, j'ai plusieurs fois observé cette maladie chez des enfans dont les pères jouissoient, en apparence, d'une bonne santé; j'ai connu aussi beaucoup d'enfans qui n'en ont jamais été affectés, quoique nés de parens qui, suivant l'opinion commune, auroient dû donner naissance à des descendans rachitiques : de manière que, en convenant même de l'incertitude qui se trouve à l'égard des pères, je ne vois pas que l'opinion des auteurs sur cet objet puisse être admise (*b*).

1722. Néanmoins, on est fondé à considérer la maladie

(*a*) Il suffit de lire les différens Traités d'Hippocrate sur les maladies des os, pour se convaincre que le rachitis n'est pas une maladie nouvelle. La lecture des auteurs Latins prouve aussi que les Romains avoient leurs *frontones*, leurs *gibbi*, &c. qui sont des conformations dépendantes du rachitis. Il n'y a d'ailleurs aucune raison de croire qu'il existe de nouvelles maladies, si ce n'est celles qui sont contagieuses : or, le rachitis ne l'est point.

(*b*) Il est très-douteux que le rachitis soit toujours dû à un vice particulier des parens; on ne voit souvent qu'un seul enfant affecté de cette maladie dans une famille très-nombreuse, dont tous les descendans sont bien portans.

Le genre de vie paroît aussi contribuer peu à produire le rachitis. On peut néanmoins observer que les enfans du bas peuple y sont aussi sujets, & peut-être plus que ceux des gens riches; il n'y a point de village qui n'en donne des exemples.

comme originaire des parens ; car elle se manifeste souvent chez un grand nombre d'enfans de la même famille : & les observations que j'ai faites me portent à croire qu'elle tire plus fréquemment son origine des mères que des pères. Il m'a paru, en rapportant autant qu'il m'est possible la maladie dont les enfans sont affectés à l'état des parens, qu'elle étoit le plus communément due à une certaine foiblesse, & assez fréquemment à une disposition scrophuleuse de la mère. Je remarquerai, pour terminer ce sujet, qu'il ne m'a pas été possible, dans beaucoup de cas, de reconnoître l'état particulier des parens auquel j'aurois pu rapporter cette maladie.

Lorsque les enfans sont allaités par des nourrices étrangères, on suppose communément que ces dernières donnent fréquemment lieu au rachitis. Dans les cas où les nourrices ont engendré & nourri des enfans qui sont devenus rachitiques, on peut soupçonner qu'elles ont déterminé la maladie à se manifester chez des enfans étrangers ; mais j'ai eu peu d'occasions de m'assurer de ce fait. Il m'a en quelque sorte paru plus vraisemblable que le rachitis étoit produit par les nourrices, lorsqu'elles donnoient aux enfans une grande quantité de lait très-séreux, & qu'elles continuoient à les allaiter plus long-temps que de coutume (*a*) ; néanmoins je pense en général, que les nourrices mercenaires occasionnent rarement cette maladie, à moins qu'elle n'ait été précédée d'une disposition particulière de la part des parens.

1723. Quant aux autres circonstances antécédentes, que les auteurs mettent communément au nombre des causes éloignées du rachitis ; je crois que les explications que l'on en a données sont extrêmement fautives, & je suis très-persuadé que les circonstances qui accompagnent l'éducation des enfans, contribuent moins à produire le rachitis qu'on se l'est imaginé. Il n'est pas hors de vraisemblance que quelques-unes des circonstances que l'on regarde comme causes éloignées (*b*), puissent favoriser la naissance

(*a*) Cette opinion me paroît fort incertaine; car j'ai vu des enfans qui sont devenus rachitiques, quoiqu'ils eussent été allaités pendant peu de temps, & que le lait de leurs nourrices parût fort épais.

(*b*) Rien n'est plus facile que de se tromper sur les causes éloi-

de cette maladie, tandis que d'autres circonstances s'y opposent ; mais je doute qu'aucune des premières puisse produire le rachitis, lorsqu'il n'y a pas une disposition particulière dans la constitution originelle de l'enfant. Je me crois fondé à adopter cette opinion sur les causes éloignées, parce que j'ai observé que la maladie survenoit lors même qu'aucune de ces causes n'avoit eu lieu; & j'ai vu encore plus fréquemment des enfans exposés à un grand nombre de ces mêmes causes, sans qu'elles aient produit la maladie. Ainsi le docte ZEVIANI regarde l'acide du lait dont l'enfant est nourri pendant les neufs premiers mois de sa vie, comme la cause du rachitis: mais presque tous les enfans sont nourris avec le même aliment, & il s'y engendre toujours un acide ; cependant sur mille qui sont ainsi nourris, on n'en voit pas un devenir rachitique : en conséquence, si, chez les enfans sujets à cette maladie, il s'engendre un acide nuisible d'une nature particulière (*a*), nous devons l'attribuer à quelque cause particulière, qui dépend de la qualité du lait, ou de la constitution de l'enfant ; mais M. Zeviani n'a développé

gnées d'une maladie qui dépend d'une conformation originelle ; jamais l'on ne peut être certain que ces causes agissent seules ; il est difficile de prouver leur action par des expériences directes, & on en trouve fréquemment de négatives. Le froid & l'humidité peuvent augmenter la maladie ; mais rien ne prouve qu'ils lui donnent naissance. Quant aux alimens, il est difficile de déterminer ceux qui peuvent la favoriser. Dans les villes où l'on mange beaucoup de poissons & dans les endroits où les enfans sont nourris de farine non fermentée, on ne voit pas plus de rachitiques que dans les autres parties du globe. On ne peut pas non plus regarder les fruits comme causes éloignées de cette maladie, par ce qu'on en donne très-peu aux enfans. On l'a attribuée avec aussi peu de fondement au sucre, au vin & à l'abus des boissons aqueuses, telles que le thé.

(*a*) L'on peut soupçonner que l'acide qui s'engendre dans les premières voies chez les rachitiques, est plutôt l'effet que la cause de la maladie. D'ailleus nous ne savons point quels effets produit l'acidité au-delà des premières voies. Il est hors de doute que l'acide ne conserve pas sa forme propre.

L'on a vu des enfans nourris de substances animales ne pas être exempts du rachitis ; ce qui prouve que l'acide qui se développe chez eux n'est pas l'effet du lait. D'ailleurs la maladie a un période particulier, ce qui ne seroit pas si elle étoit l'effet de l'acide, parce que ce période varieroit beaucoup suivant la force des puissances digestives & la quantité des alimens. Néanmoins cet acide peut produire quelque effet sur la constitution.

aucune

aucune de ces deux causes. Je ne puis croire que l'acide ordinaire du lait contribue aucunement à produire cette maladie ; car j'ai souvent observé que cet acide donnoit naissance à différens désordres, lorsqu'il se développoit, sans néanmoins jamais produire le rachitis.

On met encore communément au nombre des causes éloignées du rachitis, les substances farineuses non fermentées dont les enfans sont nourris. Mais dans l'univers entier on les élève avec des farineux de ce genre, & cependant le rachitis est une maladie rare : j'ai vu plusieurs cas où on leur a donné une plus grande quantité que de coutume de farineux fermentés, & même une plus grande quantité de substances animales, sans pouvoir prévenir la maladie. Je pense que l'on peut faire des observations semblables relativement à la plupart des circonstances que l'on a regardées comme causes éloignées du rachitis.

1724. Après avoir ainsi exposé mon opinion sur les prétendues causes antécédentes de cette maladie, je vais parler des phénomènes que l'on observe dès qu'elle s'est formée.

Le rachitis ne paroît guère avant que l'enfant soit parvenu à l'âge de neuf mois, & il est rare qu'il commence quand l'enfant a atteint deux ans. Il se manifeste dans l'intervalle de ces deux époques, tantôt plus tôt, tantôt plus tard, & communément ses commencemens sont lents. Les premiers symptomes qui l'annoncent sont la flaccidité de la peau, jointe à l'amaigrissement du corps, quoique l'enfant prenne une assez grande quantité de nourriture. La tête paroît grosse relativement au reste du corps ; la fontanelle & quelquefois même les sutures sont plus écartées qu'on ne l'observe communément chez les enfans du même âge. La tête continue à grossir, le front en particulier avance extraordinairement ; le col devient en même temps plus mince, ou paroît l'être en proportion de la tête (a). La dentition est lente, ou se fait beaucoup plus tard que de coutume ; les dents qui sont sorties, noircissent facilement, & elles tombent fréquemment peu de temps après. Les côtes perdent leur convexité, & s'applatissent sur les côtés, pendant que le sternum est poussé au dehors ; & forme une espèce de saillie. Dans le même temps, ou même plus tôt, les épiphyses des différentes

(a) Les veines jugulaires sont aussi fort larges, quoique le col soit petit.

jointures se gonflent, & les membres qui sont entre les jointures paroissent plus minces, ou le deviennent quelquefois réellement. Les os paroissent être flexibles par-tout, & se contournent de diverses manières; l'épine du dos en particulier se recourbe dans différentes parties de sa longueur. Si dans le temps que la maladie commence à se manifester l'enfant a acquis la faculté de marcher, ses mouvemens deviennent de jour en jour plus foibles : il se détermine avec plus de peine à se mouvoir, & perd enfin entièrement la force de marcher. Pendant que ces symptomes augmentent, l'abdomen est toujours plein & extraordinairement gonflé. Souvent l'appétit est bon; mais généralement les selles sont fréquentes & un peu liquides. Quelquefois les facultés de l'ame sont affoiblies, & l'enfant devient stupide ou imbécile; mais il y a communément une sensibilité extraordinaire (*a*), & ces malades acquièrent plus promptement que de coutume la faculté de parler. Cette maladie n'est pas ordinairement accompagnée de fièvre dans ses commencemens : mais il est rare qu'elle dure long-temps sans qu'il y ait constamment de la fréquence dans le pouls & d'autres symptomes fébriles. Le rachitis se manifeste par ces symptomes & dure quelquefois plusieurs années : mais très-souvent il cesse, pendant cet espace de temps, de faire des progrès, & la santé se rétablit entièrement; les membres seuls qui se sont contournés pendant la maladie, restent ainsi le reste de la vie. Néanmoins, dans d'autres cas, le rachitis continue d'augmenter jusqu'à ce qu'il ait affecté toutes les fonctions de l'économie animale, & se termine enfin par la mort. Il ne paroît pas nécessaire de faire l'énumération des différens symptomes qui se manifestent dans ces cas, en ce qu'ils ne sont pas essentiels à la constitution de la maladie, & ne sont que des suites de ses progrès les plus violens. On a découvert différentes affections morbifiques des parties internes dans les cadavres de ceux qui en sont morts. Le volume de la plupart des viscères de l'abdomen étoit extraordinairement augmenté (*b*). On a

(*a*) Comme cette maladie paroît dépendre de quelque délicatesse, & qu'elle est jointe à la foiblesse, ceux qui ont été affectés du rachitis pendant leur enfance, conservent le reste de leur vie un excès de sensibilité qui les rend plus sujets que d'autres aux affections nerveuses : ils ont aussi très-souvent la tête & la poitrine foibles.

(*b*) Tous les viscères, tels que le foie, la rate, &c. croissent considérablement chez les rachitiques pendant que les extrémités diminuent de grosseur; & je crois avoir observé que ceux qui

aussi trouvé les poumons dans un état morbifique qui paroissoit être l'effet de quelque inflammation survenue vers la fin de la maladie. On a communément trouvé le cerveau dans un état de flaccidité, avec un épanchement de fluide séreux dans ses cavités. On a très-généralement remarqué que les os étoient fort mols, au point même qu'on pouvoit facilement les couper avec le scalpel. Les fluides étoient toujours dans un état de dissolution, les parties musculaires très-molles & très-tendres; & tout le cadavre n'avoit nullement ce degré de rigidité qui est si commun dans presque tous les autres.

1725. Le rachitis paroît, d'après ces circonstances, consister dans le défaut de la matière qui doit former les parties solides du corps. Il se manifeste particulièrement par l'état imparfait de l'ossification, qui dépend vraisemblablement du défaut de la matière qui doit être déposée dans les membranes destinées à devenir osseuses, pour leur donner la consistance requise & la dureté convenable. Il paroît qu'au lieu de cette matière qui ne se trouve pas en quantité suffisante, il y en a une autre propre à augmenter le volume des os, & particulièrement des épiphyses, qui est trop abondante. Il est difficile de déterminer d'où dépend ce défaut de matière propre à l'ossification. Il peut être dû à un vice des organes qui servent à la digestion & à l'assimilation des alimens, lequel s'oppose à ce que les fluides reçoivent en général la préparation dont ils ont besoin; ou à un vice des organes de la nutrition, qui empêche la secrétion de la matière propre à former les os. Quant au dernier vice, j'ignore entièrement en quoi il peut consister, & je ne puis même distinguer quand cet état existe: mais il est plus facile de reconnoître la nature & l'existence de la première cause; & il est probable qu'elle influe beaucoup sur cette maladie, car le sang paroît être très-communément chez les rachitiques, dans un état de fluidité plus considérable que de coutume, tant pendant la vie qu'après la mort. C'est à cet état des fluides, ou au défaut

avoient paru disposés à cette maladie dans leur enfance, étoient particulièrement sujets aux embarras & aux obstructions des viscères du bas-ventre; d'où il est aisé d'expliquer combien il doit être difficile de trouver un remède convenable à ces dernières maladies, lorsqu'elles sont parvenues à un certain période, puisqu'elles dépendent d'une conformation originelle que l'on peut quelquefois corriger en s'y prenant de bonne heure, mais qu'il est généralement impossible de détruire entièrement.

de la matière osseuse dont ils doivent être chargés, que j'attribue la cause prochaine du rachitis (*a*); & cette cause peut aussi dépendre en quelque sorte d'un relâchement (*b*) & d'une foiblesse générale des fibres motrices des organes d'où dépendent les fonctions de la digestion & l'assimilation des alimens (*c*).

1726. Néanmoins cela ne suffit pas encore pour expliquer comment ces circonstances ne se découvrent que dans un temps particulier de la vie, & presque jamais avant ou après un certain période; je vais proposer les conjectures suivantes relativement à cet objet. La nature a voulu que les progrès de la vie humaine se fissent d'une certaine manière, & que plusieurs fonctions ne pussent s'exercer qu'à un certain période de la vie : elle a en conséquence généralement pris des précautions pour que le corps ne fût en état de remplir les fonctions auxquelles il est destiné, que vers ce période, &

(*a*) Plusieurs observations me donnent lieu de soupçonner que la cause prochaine du rachitis dépend d'un état particulier du fluide nerveux : car ceux qui sont affectés de cette maladie sont d'une sensibilité extrême ou même quelquefois stupides; je l'ai vu être précédée de la foiblesse & même de la paralysie des extrémités inférieures.

(*b*) Le relâchement est évident chez les rachitiques, & il est vraisemblable que l'état de dissolution du sang que l'on observe chez eux, est l'effet du relâchement d'où résultent la foiblesse & l'état morbifique des viscères de l'abdomen, qui diminuent la génération des globules rouges, & produisent une plus grande quantité de sérosité : car quel que soit l'état des fluides, il est toujours une conséquence de la texture lâche des parties solides. L'économie animale produit ses propres fluides; l'état de vigueur ou d'inertie détermine leur nature. Il faut, pour en rendre raison, remonter à la conformation générale, à l'état des solides simples, mais spécialement aux premières fibrilles, qui constituent les fibres motrices : car c'est de ces fibrilles que dépend la qualité des fluides.

Le rachitis paroît donc dépendre d'une conformation générale innée, & il n'est pas plus aisé d'en rendre raison que d'expliquer pourquoi parmi les enfans qui naissent, les uns deviennent grands pendant que d'autres restent petits. Les causes accidentelles peuvent avoir quelque part à la maladie; mais elle existe indépendamment d'une manière particulière de vivre : la dépravation des fluides en est l'effet & non la cause.

(*c*) L'auteur a exposé d'une manière très-claire & très-satisfaisante, dans sa Physiologie, la manière dont s'exécutent les fonctions de la digestion & dont se fait l'assimilation des alimens. Voyez les pages 130, 131 & suivantes de la traduction que j'ai donnée, & qui se trouve chez *Théophile Barrois*.

jamais plus tôt. Pour faire l'application de ceci à l'objet dont nous nous occupons, j'obſerverai que l'intention de la nature ſemble être que les enfans ne puiſſent marcher qu'à l'âge de douze mois; c'eſt pourquoi elle a pris des meſures pour qu'aux approches de cet âge, & non plus tôt, il ſe préparât une matière capable de donner aux os la ſolidité néceſſaire pour empêcher qu'ils ne ploient trop facilement ſous le poids du corps. Cependant la nature n'eſt pas toujours conſtante & exacte à exécuter ce qu'elle ſe propoſe; en conſéquence, ſi la matière oſſeuſe n'eſt pas convenablement préparée vers le temps où elle doit particulièrement être utile, le rachitis, c'eſt-à-dire, la maladie où les os deviennent mols & flexibles, doit ſurvenir, & elle ſe manifeſtera particulièrement vers le période dont j'ai parlé. Il eſt encore également probable que ſi à ce période les os ont acquis leur ſolidité requiſe, & ſi la nature continue à préparer & à fournir la matière oſſeuſe convenable, il s'en trouvera, autant que l'on peut le préſumer, vers le temps où l'enfant aura acquis l'âge de deux ans, une quantité ſuffiſante pour empêcher les os de devenir de nouveau mols & flexibles pendant le reſte de la vie, à moins qu'il ne ſurvienne, comme il arrive quelquefois, certaines cauſes qui enlèvent la matière oſſeuſe des membranes où elle a été dépoſée. Ce que je viens de dire ſur le période où ſurvient le rachitis, ſemble confirmer que ſa cauſe prochaine conſiſte dans un défaut de la matière oſſeuſe qui doit être contenue dans les fluides du corps humain.

1727. On ſuppoſe fréquemment que le vice vénérien contribue à produire le rachitis: mais cette ſuppoſition eſt entièrement dépourvue de probabilité. Si l'opinion, que le rachitis a exiſté en Europe avant l'introduction de la maladie vénérienne eſt bien fondée, comme je le crois, il eſt alors certain qu'il peut être produit ſans qu'aucune acrimonie ſyphilitique y contribue (*a*); mais de plus, lorſque cette

(*a*) J'ai vu des enfans exempts de rachitis, quoique nés de parens affectés de la maladie vénérienne. L'on ſait d'ailleurs que cette dernière eſt plus commune dans les pays chauds, tels que l'Italie & l'Eſpagne, que dans les climats tempérés; néanmoins le rachitis n'y eſt pas plus fréquent. On a vu des enfans gagner la maladie vénérienne de leurs nourrices, où elle s'eſt manifeſtée ſous ſa forme ordinaire; mais il n'eſt pas prouvé qu'elle ait jamais produit le rachitis.

dernière acrimonie est transmise des parens aux enfans, ses symptomes ne se manifestent pas uniquement dans un certain temps de la vie, ils précèdent communément de beaucoup le période où survient le rachitis; ils sont aussi très-différens de ceux qui caractérisent cette dernière maladie, & l'on n'y observe même rien de semblable; enfin, les symptomes de la maladie vénérienne se guérissent par des moyens qui, dans le cas du rachitis, ne produisent aucun effet, ou n'en produisent que de pernicieux. Il est cependant possible que le rachitis & la maladie vénérienne se rencontrent chez le même individu : mais cela doit être regardé comme une complication accidentelle; & le petit nombre d'exemples de ce genre ne suffit nullement pour établir une connexion nécessaire entre ces deux maladies.

1728. On pourroit offrir encore quelques conjectures relativement aux causes éloignées du défaut de matière osseuse, que je considère comme la cause prochaine du rachitis : mais aucune de ces conjectures ne me paroît fort satisfaisante; néanmoins il me semble, de quelque nature qu'elles puissent être, qu'on pourroit en rendre raison, en supposant qu'il existe un relâchement & une foiblesse générale du systême.

1729 C'est presque uniquement d'après cette supposition, que l'on s'est conduit en tout pour le traitement du rachitis. Les remèdes que l'on a employés sont spécialement ceux qui conviennent pour augmenter le ton du systême en général, ou de l'estomac en particulier; & l'on sait que ces derniers conviennent non-seulement pour augmenter le ton de l'estomac même, mais aussi pour fortifier tout le systême.

1730. Le bain froid semble être un des toniques sur lequel on doit le plus compter; & j'ai remarqué qu'aucun n'étoit plus puissant pour arrêter les progrès de la maladie. C'est un usage adopté en Écosse depuis fort long-temps, par les personnes de tout état, de laver les enfans avec l'eau froide dès le moment de leur naissance; c'est même une pratique commune chez les personnes de la première qualité, de plonger entièrement, tous les matins, les enfans qui ont acquis un mois, dans l'eau froide : je n'ai vu aucun exemple de rachitis par-tout où cette pratique a été adoptée. Le bas peuple lave les enfans avec l'eau froide uniquement : mais il n'emploie pas aussi communément l'immersion; & lorsque j'observe le rachitis chez les enfans de cette classe,

je prescris les bains froids (*a*); ils ont en effet souvent arrêté les progrès de la maladie, & m'ont même paru quelquefois la guérir entièrement.

1731. L'*Ens Veneris*, recommandé par M. Boyle, & qui depuis a été très-universellement employé, doit être uniquement considéré comme tonique. J'ai presque constamment fait usage de cette préparation de fer ou de quelque autre, quoiqu'elle ne m'ait cependant pas toujours réussi. Je suis persuadé que l'Ens Veneris de M. Boyle, malgré le nom qu'il lui a donné, est réellement une préparation de fer, & qu'il n'est autre chose que ce que nous nommons les *flores martiales* : mais il me paroît que Benevoli & Buchner ont employé une préparation de cuivre, & je suis porté à croire que c'est un tonique plus puissant que les préparations de fer.

1732. D'après la supposition que les toniques conviennent dans cette maladie, j'ai tenté l'écorce du Pérou; mais la difficulté d'en faire prendre aux enfans une quantité suffisante pour en retirer de l'utilité, m'a empêché de pouvoir reconnoître son efficacité; néanmoins je suis très-disposé à m'en rapporter au témoignage de M. de Haen sur cet objet.

1733. L'exercice est un des plus puissans toniques : on l'a en conséquence recommandé avec raison pour guérir le rachitis; & comme celui de la gestation est l'unique dont l'on puisse faire usage, il faut avoir soin, lorsque l'on y a recours, que l'enfant soit toujours dans une situation horizontale, parce que l'on peut très-facilement occasionner quelque distorsion, lorsque l'on porte les enfans, ou qu'on les remue en les tenant dans une situation droite quelconque. Il est fort probable que les frictions avec les flanelles sèches peuvent être un remède utile dans cette maladie.

1734. Il est encore assez probable qu'il faut non-seulement conseiller d'éviter l'humidité, mais que cela est même utile pour la guérison du rachitis.

Il n'y a pas de doute qu'un certain régime (*b*) puisse aussi

(*a*) On peut toujours employer le bain froid, excepté quand la maladie est avancée, que le ventre est gonflé, qu'il y a fièvre étique : ce qui est rare dans les commencemens.

(*b*) Il faut faire une attention particulière à l'état des premières voies, ne donner que peu à manger aux enfans; les nourrir de pain fermenté, éviter l'acidité, quoiqu'elle ne soit qu'un symptome de la maladie, & ne permettre que des nourritures animales : on aura soin de couvrir l'enfant de flanelle, de le mener en voiture,

contribuer à remplir le même objet ; je n'ose néanmoins déterminer quel est celui que l'on doit adopter de préférence. Je suis persuadé que le pain qui a fermenté, convient mieux que les farineux qui n'ont pas subi de fermentation ; mais je ne vois aucune raison pour croire que la forte bière puisse jamais être un remède convenable.

Les médecins sont partagés sur l'usage du lait dans cette maladie. Zeviani le condamne peut-être d'après la théorie : mais Benevoli l'a employé sans que cet aliment s'opposât à la cure de la maladie. J'ai souvent fait la même remarque dans le cours de ma pratique. J'ai communément permis le lait, comme une partie du régime des enfans rachitiques, parce qu'il est difficile de les nourrir sans leur en jamais donner ; & je puis assurer que dans beaucoup de cas il n'a pas empêché la guérison. Néanmoins lorsque j'ai observé les premières apparences du rachitis, & sur-tout lorsque la dentition se faisoit lentement, j'ai fait quitter les mamelles aux enfans, parce que le lait de femme donne une nourriture plus aqueuse que celui de vache : j'ai particulièrement empêché l'enfant de tetter, lorsque j'ai cru que la nourrice donnoit une trop grande quantité de cette nourriture aqueuse ; car, comme je l'ai remarqué plus haut, j'ai eu souvent occasion de soupçonner que le lait de ces nourrices tendoit à favoriser la naissance du rachitis.

1735. Outre les remèdes & le régime dont je viens de parler, les praticiens emploient communément dans cette maladie, les émétiques & les purgatifs. Lorsque l'appétit & la digestion sont considérablement affoiblis, le vomissement paroît utile, pourvu qu'il ne soit pas violent ni souvent répété ; il peut même être avantageux d'agiter modérément les viscères de l'abdomen pour prévenir jusqu'à un certain point la stagnation & le gonflement qui y surviennent communément.

Comme la tuméfaction de l'abdomen, que l'on observe si constamment dans cette maladie, paroît dépendre beaucoup d'une affection tympanite des intestins, il peut être utile d'employer fréquemment de doux purgatifs, tant pour prévenir cette affection, que pour la détourner des viscères de l'abdomen. C'est peut-être avec raison que Zeviani recom-

& de faire constamment des frictions sèches sur tout le corps ; on terminera la cure par les purgatifs & les fortifians : entre ces derniers, le sel de mars est un des plus convenables.

mande en particulier la rhubarbe, qui, outre sa qualité purgative, est encore amère & astringente.

1736. Je viens d'indiquer la plupart des remèdes que les praticiens emploient communément depuis long-temps; mais je ne dois pas omettre de parler de ceux que l'on a nouvellement proposés. Feu M. de Haen recommande les testacés, & il assure qu'on les a donnés avec succès; mais je ne me suis pas apperçu de leurs bons effets dans le petit nombre d'essais que j'ai eu occasion de faire.

Feu M. le baron de Van-Swieten nous donne un exemple de rachitis guéri par l'usage de la ciguë; mais je ne connois pas de cas où l'on ait tenté de nouveau ce moyen.

LIVRE III.

Des Impétigines, ou de l'Habitude dépravée du corps, jointe aux affections de la peau.

1737. Je trouve qu'il est difficile de donner un caractère suffisamment correct & convenable de cet ordre (*a*) : les maladies qui y sont comprises, dependent la plupart de l'état dépravé de tous les fluides; ce qui donne lieu aux tumeurs, aux éruptions, ou aux autres affections contre nature de la peau. Il est extrêmement difficile de trouver un caractère général de cet ordre que l'on puisse appliquer à chaque genre & à chaque espèce; cependant je parlerai ici des principaux genres que l'on y comprend communément, & dont j'ai fait l'énumération dans ma nosologie.

CHAPITRE PREMIER.

Des Écrouelles.

1738. J'ai tenté de donner le caractère de cette maladie dans ma nosologie (*b*); mais je pense qu'on le saisira mieux d'après l'ensemble de son histoire que je vais décrire.

(*a*) Les impétigines sont caractérisées dans la nosologie de l'auteur par une affection cachectique, qui cause particulièrement une difformité de la peau & de l'extérieur du corps.

(*b*) Les écrouelles se manifestent par des tumeurs des glandes conglobées, & particulièrement des glandes du col ; la lèvre supérieure & la colonne du nez sont tuméfiées ; le visage est vermeil, l'abdomen gonflé. N. C. Genre LXXXIV.

Il y a quatre espèces d'écrouelles : 1°. les écrouelles *vulgaires* ; 2°. les *mésentériques* ; 3°. les *passagères* ; 4°. les écrouelles d'*Amérique*.

1739. Les écrouelles ſont communément & très-généralement une maladie héréditaire : elle peut ſe manifeſter

1°. Les écrouelles *vulgaires*, ou les écrouelles proprement dites, que l'on appelle vulgairement *humeurs froides*, ſont ſimples, affectent les parties externes, & ſubſiſtent long-temps. Elles ſe reconnoiſſent à des tumeurs dures, indolentes, de la groſſeur d'un pois ou d'une fève, & quelquefois d'une châtaigne; elles ſe réuniſſent & ſont tantôt mobiles, d'autres fois adhérentes : la peau qui les recouvre conſerve ſa couleur tant qu'elles ne ſont pas enflammées ; ces tumeurs ſe manifeſtent non-ſeulement autour du col & des mâchoires, mais même ſouvent ſur les aiſſelles, les aines & le méſentère.

2°. Les écrouelles *méſentériques*, vulgairement appelées *la chartre*, ſont des tumeurs ſimples qui affectent les parties internes, & qui ſont accompagnées de la pâleur du viſage, du défaut d'appétit, de la tuméfaction de l'abdomen, & d'une fétidité extraordinaire des excrémens.

3°. Les écrouelles *paſſagères*, que l'on nomme auſſi ſimplement *glandes*, ſont des tumeurs très-ſimples qui ne ſe manifeſtent qu'autour du col, & qui ſont communément produites par la réſorption des ulcères de la tête. Ces glandes diſparoiſſent de temps en temps & reviennent enſuite : elles ne ſont pas accompagnées du gonflement & de la pâleur des lèvres ou des joues ; on n'y voit pas d'ophthalmie ſcrophuleuſe, ni la carie des os.

4°. Les écrouelles d'*Amérique* diffèrent de celles de l'Europe, en ce qu'elles ſont compliquées avec le pian. On obſerve dans cette maladie, outre les tumeurs ſquirrheuſes du col, des excroiſſances fongeuſes & noires, qui ſont adhérentes au péricrâne.

M. Cullen penſe que l'on ne doit pas mettre au rang des écrouelles, les affections que Sauvages appelle *écrouelles périodiques*, & *écrouelles des Moluques*.

Les écrouelles périodiques ſont une eſpèce de farcin particulière aux hommes, qui ſe manifeſte par des tumeurs charnues, douloureuſes, quelquefois rouges, dont pluſieurs affectent différentes parties, telles que le viſage, les parties de la génération ; ces tumeurs ſont d'abord de la groſſeur d'un pois, & deviennent au bout de peu jours auſſi groſſes qu'une noix : elles ſe diſſipent enſuite inſenſiblement ſans ſuppuration ; la peau jaunit, & il ſe fait une réſolution complète. Ces tumeurs durent pluſieurs années, ſont ſujettes à revenir au bout d'un certain temps ſans produire d'autre incommodité : on les a guéries par le moyen du mercure, quoiqu'il n'y eût aucun ſoupçon de vice vénérien & qu'elles euſſent réſiſté à tous les remèdes que l'on avoit tenté avant. Voyez *Journal de Médecine, an. 1758, page 38 & 317*.

Les écrouelles des Moluques, connues ſous le nom de farcin des Moluques, ſont des eſpèces de tophus ou de tumeurs dures & ſquirrheuſes, qui ſurviennent ſur le viſage, les bras & les cuiſſes, ſans vice vénérien; ces tumeurs ſont auſſi nombreuſes

quelquefois chez d'autres enfans que ceux dont les parens ont été affectés d'écrouelles dans quelque période de leur vie, mais cela est rare. Je ne puis assurer si elle peut ne pas se déclarer chez les enfans de ceux qui sont écrouelleux, & paroître ensuite chez les descendans de la seconde génération; je pense cependant que cela est fréquemment arrivé. Il me paroît qu'elle tire plus communément son origine du père que de la mère; mais je ne suis par certain que cela soit dû à ce qu'il y a plus d'hommes mariés scrophuleux que de femmes.

Quant à l'influence des parens sur cette maladie, il est bon de remarquer que dans une famille où il y a beaucoup d'enfans, quand l'un des parens a été affecté d'écrouelles, & que l'autre en a été exempt, comme d'ordinaire quelques-uns des enfans ressemblent exactement par leur constitution à leur père & d'autres à leur mère, il arrive communément que ceux qui ressemblent le plus à celui qui est scrophuleux sont affectés d'écrouelles, pendant que les autres n'en sont nullement attaqués (*a*).

1740. Les écrouelles paroissent généralement dans un période particulier de la vie. Il est rare de les observer dans la première, ou même dans la seconde année (*b*) : elles surviennent communément depuis l'âge de deux ans, ou, comme quelques-uns le prétendent, peut-être avec plus de raison, depuis trois ans jusqu'à sept : cependant il arrive fréquemment que les écrouelles se manifestent plus tard;

sur tout le corps, que les clous & les verrues le sont sur les mains & les pieds dans quelques pays, tels que la Hollande; lorsque ces tumeurs s'ulcèrent, il en sort une matière visqueuse, semblable à de la gomme, qui est si âcre, qu'elle forme des ulcères profonds, dont les bords sont calleux & reversés : cette maladie ne diffère de la maladie vénérienne, qu'en ce que les douleurs sont moins vives & que la carie affecte plus rarement les os.

(*a*) M. Cullen a connu une famille dont le père étoit écrouelleux : tous les enfans qui lui ressembloient étoient affectés de cette maladie, & ceux qui ressembloient à la mère en étoient exempts : ce qui prouve que la ressemblance des enfans aux parens est particulièrement sensible chez les scrophuleux. J'ai néanmoins vu des enfans qui ont eu cette maladie, quoique leurs pères & mères n'en eussent jamais été attaqués; souvent il n'y a qu'un seul enfant d'affecté dans une famille nombreuse.

(*b*) M. Cullen a vu un enfant de trois mois affecté d'écrouelles, mais cela est très-rare.

il y a même des exemples qu'elles ont paru, pour la première fois, dans tous les périodes qui précèdent l'âge de puberté; mais il est très-rare de les voir survenir passé ce temps (*a*).

1741. Lorsque cette maladie ne se manifeste pas de très-bonne heure, on peut généralement distinguer l'habitude du corps qui y dispose particulièrement. Elle affecte communément les enfans dont l'habitude du corps est molle & flasque, qui ont de beaux cheveux & des yeux bleus; au moins elle les affecte beaucoup plus fréquemment que ceux qui sont d'une complexion opposée (*b*). Elle attaque particulièrement ceux qui ont la peau douce & les joues vermeilles; & ces enfans ont fréquemment la lèvre supérieure tuméfiée, avec une fente au milieu; souvent cette tuméfaction est considérable, & s'étend jusqu'à la colonne du nez & la partie inférieure des narines (*c*). Cette maladie est quelquefois réunie au rachitis, ou lui succède : elle attaque néanmoins fréquemment ceux qui n'ont nullement été affectés du rachitis; mais alors le front saillant, les jointures tuméfiées, & le gonflement de l'abdomen, indiquent qu'il y a une disposition au rachitis. L'habitude du corps & la constitution que je viens de décrire, s'apperçoivent communément en grande partie chez les parens qui, sans être eux-mêmes écrouelleux, engendrent des enfans qui le sont.

Quelques auteurs ont supposé que la petite-vérole avoit une tendance à produire les écrouelles; & M. de Haen

(*a*) Il est très-douteux que l'on doive rapporter aux vraies écrouelles, le gonflement des glandes qui survient passé l'âge de puberté. Il y en a une espèce qui ne se manifeste qu'à cet âge & qui affecte particulièrement les glandes des aisselles : mais elle est alors le prélude de la phthisie pulmonaire, & demande un traitement différent de celui des écrouelles. J'ai aussi observé fréquemment que ces tumeurs précédoient les maladies chroniques de la peau, telles que la gale, ou bien les remplaçoient : ce qui indique une espèce d'analogie entre les exanthèmes & les affections glanduleuses.

(*b*) La peau des écrouelleux est, en général, d'un poli & d'une douceur remarquables; l'épiderme a une fermeté particulière; les enfans gais en sont plutôt affectés que d'autres; ceux qui ont de beaux cheveux y sont aussi plus sujets que ceux qui ont les cheveux noirs.

(*c*) Il survient encore fréquemment quelques ulcères dans cet endroit. Les extrémités des paupières sont rouges & quelquefois couvertes de petits ulcères.

assure qu'elles surviennent plus fréquemment à la suite de l'inoculation que de la petite-vérole naturelle. Cependant je puis assurer avec confiance que cette dernière assertion est fausse ; je conviens néanmoins que dans le fait les écrouelles commencent souvent immédiatement après la petite-vérole. Mais il est très-difficile de trouver aucune connexion entre ces deux maladies. Suivant ce que j'ai observé, cet accident n'est arrivé qu'aux enfans qui avoient une disposition très-évidente aux écrouelles ; & j'ai vu plusieurs fois la petite-vérole naturelle attaquer des enfans écrouelleux, chez qui non-seulement la maladie primitive n'a été nullement aggravée, mais a même considérablement diminué quelque temps après.

1742. Les écrouelles commencent généralement à se manifester dans une saison particulière de l'année ; savoir, entre le solstice d'hiver & celui d'été ; mais communément long-temps avant la dernière époque. On doit encore observer que le cours de cette maladie a d'ordinaire une connexion avec celui des saisons. Les tumeurs & les ulcères particuliers aux écrouelles, paroissent d'abord au printemps (*a*), & se guérissent fréquemment dans le cours de l'été suivant : ils ne paroissent de nouveau qu'au retour du printemps, & suivent encore avec la saison le même cours qu'avant (*b*).

1743. Fréquemment la maladie se manifeste d'abord par le gonflement & la fente de la lèvre supérieure dont j'ai parlé plus haut. Dans d'autres cas, elle commence par de petites tumeurs sphériques ou ovales & mobiles qui sont situées au-dessous de la peau. Ces tumeurs sont molles, mais

(*a*) On voit, d'après cette observation, pourquoi ceux qui entreprennent au printemps le traitement de cette maladie, croient retirer beaucoup d'avantage des remèdes qu'ils mettent en usage ; & il est évident qu'ils confondent les effets de la nature avec ceux de l'art. J'ajouterai que, quand cette maladie suit sa marche la plus ordinaire, elle dure ordinairement quatre & même cinq ans ; qu'au bout de ce temps les ulcères se guérissent naturellement, & qu'il est rare qu'elle ait des suites, sur-tout si celui qui en est affecté approche de l'âge de puberté : c'est pour cette raison que l'on demande communément trois ou quatre ans au moins pour la guérir ; & que, faute de connoître son cours, l'on a vanté quantité de remèdes nuisibles ou au moins inutiles.

(*b*) La maladie varie suivant que la chaleur vient plus tôt ou plus tard.

jouissent de quelque élasticité. Elles sont sans douleur, & ne produisent aucun changement dans la couleur de la peau. Souvent elles restent long-temps dans cet état, même une année ou deux, & quelquefois plus. Elles paroissent le plus communément d'abord de chaque côté du col au-dessous des oreilles, quelquefois même au-dessous du menton. Dans l'un & l'autre cas, l'on suppose qu'elles n'affectent que les glandes conglobées ou lymphatiques situées dans ces endroits, & nullement les glandes salivaires, à moins que la maladie ne soit fort avancée. Les écrouelles attaquent encore fréquemment d'autres parties du corps, & commencent même par ces parties (*a*). Elles affectent particulièrement l'articulation de l'avant-bras & la cheville du pied. Alors elles ne se manifestent pas communément, comme dans les autres parties, par de petites tumeurs mobiles; mais elles forment une tumeur qui environne presque d'une manière uniforme l'articulation, & qui en interrompt les mouvemens.

1744. Ces tumeurs subsistent, comme je l'ai dit, quelque temps sans changer beaucoup; &, à compter du temps où elles paroissent pour la première fois au printemps, elles restent souvent dans le même état jusqu'au retour du printemps de l'année suivante, ou même de la seconde année. Vers ce temps néanmoins, ou peut-être dans le cours de la saison où les écrouelles paroissent pour la première fois, la tumeur devient plus large & plus adhérente; la peau qui la recouvre devient pourpre, & rarement d'un rouge vermeil : mais elle acquiert par degrés plus de rougeur; la tumeur s'amollit, & on y apperçoit une fluctuation du liquide qui y est contenu (*b*). Néanmoins pendant que tous ces changemens se font, le malade ressent très-peu de douleur. Enfin, une partie de la peau devient plus pâle,

(*a*) Elles attaquent les parties musculaires & les jointures plus particulièrement que les espaces intermédiaires, sur-tout quand elles se manifestent passé l'âge de sept ans, ou aux approches de cet âge.

(*b*) Ces tumeurs avancent lentement vers l'état d'inflammation, & ne dégénèrent en ulcère que long-temps après que l'on a senti la fluctuation. Elles sont bien différentes des tumeurs phlegmoneuses; quelquefois il s'y forme une pointe : mais elles ne s'ouvrent pas dans cet endroit, de même que les tumeurs inflammatoires, il se forme au contraire différentes petites ouvertures sur la peau enflammée, & l'ulcère une fois formé se guérit lentement.

& il se fait une ou plusieurs petites ouvertures, d'où il sort un liquide.

1745. La matière qui sort ressemble d'abord au pus, mais elle est communément plus aqueuse que celle que rendent les abcès phlegmoneux; à mesure que la matière continue à s'évacuer, elle devient de jour en jour moins purulente, & se change de plus en plus en un sérum visqueux, mêlé avec de petits flocons d'une substance blanche, qui ressemble à du lait caillé. La tumeur s'affaisse presque entièrement par degrés, en même temps que l'ulcère s'ouvre davantage & s'étend; néanmoins il prend différentes directions, & n'est en conséquence nullement circonscrit d'une manière régulière. Les rebords, tant internes qu'externes de l'ulcère, sont communément applatis & unis, & prennent rarement une apparence calleuse. Ces ulcères ne s'étendent pas en général beaucoup, ou ne deviennent pas fort profonds, mais leurs bords ne se rapprochent point, ou ne paroissent nullement disposés à se cicatriser.

1746. Les ulcères restent souvent long-temps dans cet état; il se forme alors de nouvelles tumeurs dans différentes parties du corps auxquelles succèdent de nouveaux ulcères qui ont tous les caractères dont je viens de parler. Néanmoins quelques-uns des premiers se cicatrisent, pendant qu'il paroît d'autres tumeurs & d'autres ulcères dans leur voisinage, ou dans d'autres parties du corps; telle est la marche de cette maladie: quelques-uns des ulcères se cicatrisent, au moins jusqu'à un certain degré, pendant le cours de l'été, & s'ouvrent de nouveau le printemps suivant, ou bien les ulcères subsistent toujours; mais ils sont remplacés au printemps par de nouvelles tumeurs & de nouveaux ulcères, qui paroissent ainsi successivement pendant plusieurs années.

1747. La maladie dure ainsi plusieurs années; mais très-communément elle se guérit spontanément en quatre ou cinq ans; alors les premiers ulcères se cicatrisent, & il ne paroît plus de nouvelles tumeurs; la maladie cesse ainsi entièrement, il n'en reste que quelques cicatrices indélébiles, qui sont pâles & unies, mais ridées dans quelques endroits; ou bien quand elle a affecté les articulations, leurs mouvemens ne s'exécutent qu'avec peine, ou sont entièrement détruits.

1748. Telle est la marche la plus favorable de cette maladie;

ladie; & on la voit plus fréquemment de cette maniére en Écosse, que d'une autre: mais souvent elle est plus violente, & quelquefois mortelle. Dans ces cas, elle affecte un plus grand nombre de parties en même temps; les ulcères paroissent aussi être imbus d'une vive acrimonie d'une nature particulière; c'est pourquoi ils deviennent plus profonds, ils sont plus corrodés, & s'étendent davantage, & il est plus rare de les voir se cicatriser. Alors il arrive souvent que les yeux sont particulièrement affectés. On observe des tumeurs & des ulcères superficiels sur les rebords des paupières, d'où il résulte communément une inflammation rebelle de la conjonctive, qui fréquemment produit l'opacité de la cornée.

Lorsque les écrouelles affectent spécialement les jointures, elles y donnent quelquefois naissance à des tumeurs considérables, auxquelles succèdent des abcès qui corrodent les ligamens & les cartilages, & produisent dans les os voisins une carie d'une espèce particulière (*a*). Dans ces cas où les écrouelles sont très-violentes, & où il naît chaque année un certain nombre de nouvelles tumeurs & de nouveaux ulcères, leur acrimonie paroît aussi affecter enfin tous les fluides, occasionner différens désordres, & en particulier une fièvre étique bien caractérisée, qui donne au bout d'un certain temps la mort, & quelquefois se réunit aux symptomes de la phthisie pulmonaire.

1749. On trouve dans les cadavres de ceux qui sont morts de cette maladie plusieurs viscères fort maléficiés; la plupart des glandes du mésentère en particulier sont très-tuméfiées, & fréquemment ulcérées. L'on rencontre aussi communément dans les poumons un grand nombre de tubercules ou kystes, qui contiennent une matière dont la nature varie.

(*a*) Quoique la carie produite par d'autres causes soit très-difficile à guérir, il paroît que celle qui est l'effet des écrouelles se guérit aussi promptement que les ulcères des parties molles. Les chirurgiens ont en conséquence tort de se presser d'amputer les doigts ou les autres parties attaquées de carie chez les écrouelleux; d'ailleurs ces amputations ne détruisent pas la cause du mal & même l'aggravent souvent. J'ai vu des écrouelleux qui, étant abandonnés à la nature, ont conservé des parties dont l'on croyoit l'amputation indispensable.

1750. Telle eſt l'hiſtoire des écrouelles, & l'on peut juger par cet expoſé, qu'il n'eſt pas aiſé d'en déterminer la nature. Elles paroiſſent dépendre d'une affection particulière du ſyſtême lymphatique ; & l'on peut en quelque ſorte, en admettant cette affection, rendre raiſon de leur connexion avec un certain période de la vie. Néanmoins il eſt probable que la cauſe prochaine de la maladie conſiſte dans une acrimonie particulière des fluides, quoique l'on n'ait pas encore découvert de quelle nature eſt cette acrimonie. Il eſt poſſible qu'elle ſoit généralement répandue dans le ſyſtême, qu'elle s'exhale dans les différentes cavités, & dans le tiſſu cellulaire du corps, & qu'étant en conſéquence reçue par les vaiſſeaux abſorbans, elle ſe manifeſte ſpécialement dans le ſyſtême lymphatique. Il ſera cependant difficile d'expliquer par-là pourquoi cette acrimonie ſe borne plutôt à ce ſyſtême, que beaucoup d'autres, que l'on doit regarder comme auſſi généralement répandues : en un mot, pluſieurs de ces circonſtances me portent à conclure en général, que cette maladie dépend *d'une conſtitution particulière du ſyſtême lymphatique* : car elle n'attaque que certaines conſtitutions ; elle ſe manifeſte à un période particulier de la vie, & elle eſt même héréditaire, ce qui dépend très-fréquemment de la tranſmiſſion d'une conſtitution particulière (*a*).

1751. Il eſt bon d'obſerver ici que les écrouelles ne paroiſſent pas être une maladie contagieuſe ; au moins j'ai ſouvent vu des enfans ſains, ſe trouver fréquemment & même vivre intimement avec des ſcorphuleux ſans en être infectés : ce qui démontre évidemment que l'acrimonie particulière qui exiſte dans cette maladie, ne s'exhale pas de la ſurface du corps, mais dépend ſpécialement de la conſtitution particulière du ſyſtême.

1752. Pluſieurs auteurs ont ſuppoſé que les écrouelles tiroient leur origine de la maladie vénérienne ; mais je ne vois pas ſur quoi cette opinion (*b*) peut être raiſonnablement

(*a*) Il eſt poſſible que le père puiſſe tranſmettre une matière morbifique aux enfans ; mais cela eſt rare ; & dans les maladies héréditaires, ce n'eſt pas la matière qui eſt tranſmiſe, mais une forme particulière du corps & un tempérament particulier.

(*b*) On ne peut regarder les écrouelles comme une maladie nouvelle ; Hippocrate les a décrites ; on a donc eu tort de prétendre qu'elles étoient un des effets de la maladie vénérienne.

fondée. Dans un très-grand nombre de cas, à peine peut-on soupçonner que les parens dont les enfans sont écrouelleux, aient eu la maladie vénérienne, ou un vice vénérien quelconque : j'ai vu plusieurs fois des parens qui ont transmis la maladie vénérienne à leurs enfans, chez lesquels il ne s'est néanmoins jamais manifesté par la suite aucuns symptomes d'écrouelles ; en outre les signes particuliers à ces deux maladies sont très-différens, & la différence de leur nature est sur-tout manifeste, en ce que le mercure qui guérit communément avec facilité la maladie vénérienne, loin d'être de quelque utilité dans les écrouelles, les aggrave très-souvent.

1753. Nous ne connoissons encore aucune méthode certaine de guérir les écrouelles, ou au moins qui réussisse généralement.

Les eaux minérales sont le remède qui paroît réussir le mieux, celui sur lequel les praticiens comptent le plus, & qu'ils emploient particulièrement : il paroît en effet que l'on doit espérer du succès de ces eaux, parce qu'elles sont un moyen de laver les vaisseaux lymphatiques ; mais dans un très grand nombre de cas où j'en ai vu faire usage, je n'ai pas été bien convaincu qu'elles aient abrégé la durée de la maladie, & qu'elle se soit terminée plus promptement qu'on ne l'observe souvent dans bien des cas où l'on n'a pas recours à ce remède.

1754. Quant aux choix des eaux minérales les plus convenables dans les écrouelles, je ne puis adopter aucune opinion avec confiance. On a employé presque toutes les espèces d'eaux minérales, soit ferrugineuses, soit sulphureuses, ou salines ; toutes ont joui de la même réputation, & ont paru également réussir : circonstance qui me détermine à penser que si elles ont jamais guéri les écrouelles, c'est parce que l'eau élémentaire (*a*) constitue la principale partie du remède.

On a depuis peu particulièrement recommandé & employé l'eau de la mer (*b*) ; mais d'après un grand

(*a*) L'eau bue en grande quantité, est un remède puissant pour modérer l'acrimonie & exciter les diverses secrétions. L'on peut présumer néanmoins que celle qui est imprégnée de matières salines est plus propre que l'eau commune à augmenter les secrétions.

(*b*) L'on peut, pour suppléer à l'eau de mer, mêler un quart

nombre d'essais, je n'ai pu y découvrir une vertu supérieure.

1755. Les autres remèdes proposés par les praticiens sont en très-grand nombre ; mais je pense par cela même, que l'on doit peu s'y fier ; & comme je ne vois aucune bonne raison d'en attendre du succès, je les ai très-rarement employés.

On a beaucoup recommandé depuis peu l'écorce du Pérou, & comme il y a généralement chez les scrophuleux des marques de relâchement & de flaccidité, il est possible que ce tonique soit utile ; cependant dans le grand nombre de tentatives que j'en ai faites, je ne l'ai jamais vu guérir bien promptement la maladie (*a*).

Dans plusieurs cas les feuilles de tussilage m'ont paru être utiles. J'en ai fréquemment fait prendre une forte décoction, avec avantage (*b*) ; mais le jus exprimé de cette plante m'a mieux réussi, lorsqu'on a pu l'obtenir dans son état de succulence, dès qu'elle commençoit à sortir de la terre au printemps.

1756. J'ai encore employé fréquemment la ciguë, & j'ai remarqué qu'elle étoit quelquefois utile pour dissiper les

de sel commun avec trois parties de sel de Glauber dans suffisante quantité d'eau commune ; ce remède est toujours utile pour nettoyer les premières voies & tenir le ventre libre ; communément il ramine l'action de l'estomac & des intestins.

(*a*) Ceux qui ont vanté le quinquina & d'autres remèdes pour la guérison des écrouelles, ont fréquemment confondu différentes tumeurs des glandes avec les vraies écrouelles. Il ne faut pas perdre de vue que dans toutes les maladies qui dépendent de la constitution, & qui disparoissent naturellement dans certaines saisons, l'efficacité des médicamens est souvent douteuse. On doit néanmoins administrer le quinquina toutes les fois que l'on en trouve l'occasion, parce que le relâchement est évident chez les écrouelleux, & qu'aucun remède n'est plus capable de prévenir la foiblesse.

(*b*) M. Cullen a trouvé le tussilage efficace dans des ulcères scrophuleux ouverts, où le quinquina n'avoit produit aucun bien ; je l'ai également employé avec succès dans des circonstances semblables ; il paroît certain qu'il favorise la guérison des ulcères, mais il ne fait presque rien dans l'endurcissement des glandes.

On a regardé la rhue prise intérieurement comme très-efficace ; mais ce que l'on a avancé à son sujet ne paroît pas confirmé par un nombre suffisant d'expériences.

C'est à tort que l'on a mis au nombre des spécifiques l'éponge brûlée, & l'eau de chaux préparée avec les écailles d'huitres & les coquilles d'œufs.

tumeurs rebelles : mais elle m'a aussi manqué fréquemment, même dans ces cas, & je ne me suis jamais apperçu qu'elle disposât les ulcères scrophuleux à se cicatriser.

Je ne puis terminer ce qui concerne les médicamens internes, sans ajouter que je n'ai jamais observé que le mercure ou l'antimoine, donnés sous une forme quelconque (*a*), eussent été utiles dans cette maladie ; & lorsqu'il est survenu un degré leger de fièvre, l'usage du mercure a été évidemment nuisible.

1757. Il est nécessaire, pendant le progrès des écrouelles, d'employer plusieurs remèdes externes. On a fait usage de différentes applications pour dissiper les tumeurs dès leur naissance ; mais les moyens que j'ai tentés jusqu'ici pour cet objet, ont été suivis de très-peu de succès. La dissolution du sucre de Saturne m'a paru utile ; elle a néanmoins le plus souvent manqué son effet : je n'ai pas mieux réussi avec l'esprit de Mindererus. On a fréquemment remarqué que les fomentations de toute espèce étoient nuisibles ; & les bouillies paroissent uniquement hâter la suppuration (*b*) : je doute que ces dernières aient jamais été avantageuses ; car les tumeurs scrophuleuses disparoissent quelquefois spontanément, mais cela n'arrive jamais quand il y est survenu un degré quelconque d'inflammation ; c'est pourquoi les bouillies, qui communément produisent l'inflammation, empêchent les tumeurs de se résoudre, comme il auroit pu arriver, si on n'avoit pas eu recours aux fomentations.

(*a*) On a recommandé le mercure doux, combiné avec la rhubarbe ; mais ce remède est plus souvent nuisible qu'utile.

On a fait un secret dans les tumeurs écrouelleuses, accompagnées même de carie, d'une combinaison de purgatifs avec les toniques & le mercure, en recommandant en même temps le régime végétal ; mais on s'est encore en général trompé sur l'effet de ce remède, par les raisons que j'ai exposées plus haut. Les pillules mercurielles de la pharmacopée de Paris, font une combinaison de ce genre ; elles m'ont paru utiles données à petite dose, unies avec le savon, & continuées long-temps, dans les engorgemens des glandes : mais elles ne m'ont point réussi dans les véritables écrouelles.

(*b*) Les bouillies, les cataplasmes émolliens, les vapeurs de l'eau chaude, & les vésicatoires, n'ont réussi que dans des tumeurs qui n'étoient pas réellement scrophuleuses. Je crois que l'on peut dire la même chose de l'onguent de tabac, de celui de racine de brione, de l'emplâtre de savon & des feuilles de ciguë, que quelques praticiens ont recommandés comme spécifiques.

Dans les cas même où les tumeurs ſcrophuleuſes approchent de la ſuppuration, j'ai de la répugnance à en hâter l'ouverture ſpontanée, ou à la faire avec le biſtouri; je crains que la matière ſcrophuleuſe ne ſoit diſpoſée à devenir plus âcre par ſa communication avec l'air, & qu'elle n'acquière une qualité plus corroſive & ne s'étende davantage que quand elle eſt renfermée.

1758. Il m'a paru, d'aprés les connoiſſances que j'ai pu acquérir, que le traitement des ulcères ſcrophuleux avoit auſſi peu réuſſi que celui des tumeurs. Les eſcharotiques préparés avec le mercure ou le cuivre, ont été quelquefois utiles pour produire une ſuppuration convenable, & diſpoſer l'ulcère à ſe cicatriſer; mais ils ont rarement réuſſi, & le plus communément ils ont donné lieu à l'ulcère de s'étendre davantage. L'eſcharotique dont j'ai retiré le plus d'utilité, eſt l'alun brûlé; une certaine quantité de cet eſcharotique, mêlée avec un onguent doux, m'a été auſſi utile que toute autre application dont j'ai fait l'eſſai: cependant le topique qui m'a paru le plus avantageux, & dont l'uſage peut être très-univerſel, conſiſte à imbiber d'eau froide des linges que l'on change fréquemment, lorqu'ils commencent à ſe deſſécher, car il y a de l'inconvénient à les laiſſer s'attacher à l'ulcère; il faut en conſéquence les changer ſouvent le jour, & appliquer la nuit un linge ſur lequel on étendra un onguent doux ou une emplâtre (*a*). J'ai quelquefois employé dans ce cas l'eau de mer; mais je l'ai trouvée en général trop irritante; elle ne m'a pas paru, ainſi que toutes les eaux minérales, plus avantageuſe que l'eau commune.

1759. Je terminerai ce que j'ai propoſé ſur la cure des écrouelles, par obſerver que le bain froid (*b*) paroît avoir été plus avantageux qu'aucun des autres remèdes dont j'ai vu faire uſage.

(*a*) L'on peut appliquer dans ce cas l'emplâtre de Nuremberg, le diapalme, ou même des plumaceaux imbibés de ſuc de joubarbe.

(*b*) Le bain froid eſt particulièrement utile dans cette maladie, parce qu'il faut remédier au relâchement général & fortifier toute la conſtitution: on ne négligera pas non plus de faire des frictions sèches ſur tout le corps, parce qu'elles ſont très-convenables pour remplir la même indication.

CHAPITRE II.

De la Maladie vénérienne.

1760. LES praticiens ont tant d'expérience sur le traitement de cette maladie, & l'on a publié un si grand nombre de livres sur ce sujet, qu'il ne me paroît pas nécessaire, ni même convenable, de tenter d'en donner un traité complet; c'est pourquoi je me bornerai à quelques remarques générales, qui pourront servir à éclaircir plusieurs parties de la pathologie ou de la pratique.

1761. Il est assez probable que l'on a fréquemment observé autrefois dans certaines parties de l'Asie où régnoit la lèpre, & en Europe quand cette maladie y fut transportée, une maladie des parties de la génération qui ressembloit à celle qui est aujourd'hui communément produite par le vice vénérien (*a*): mais il est également probable qu'une maladie nouvelle, que l'on nomme aujourd'hui *la vérole*, fut transportée pour la première fois en Europe vers la fin du quinzième siècle, & que cette

(*a*) Il y a beaucoup d'apparences, d'après la manière dont s'est manifestée la maladie vénérienne en 1493 & 1494, qu'elle étoit réellement épidémique & pestilentielle, comme l'ont cru Sébastien Aquilanus & Pierre Pintor, & comme M. Sanchez a tâché de le prouver. Cette maladie, au commencement de son apparition, s'annonçoit, suivant ce que rapportent les auteurs que je viens de citer, par une fièvre violente & des symptomes terribles, semblables à ceux qui caractérisent la véritable peste, plusieurs même mouroient subitement; & elle se terminoit, dans les cas où ses progrès étoient plus lents, par une espèce de lèpre qui laissoit des croûtes hideuses sur tout le corps; ce qui a donné lieu à quelques-uns de ceux qui ont écrit dans ce temps, de la confondre avec l'éléphantiasis. Les précautions que l'on prit dans les principales villes de l'Europe, pour séparer des autres hommes ceux qui étoient affectés de la vérole, semblent confirmer qu'elle se manifesta d'abord avec tous les caractères des maladies épidémiques contagieuses: ce ne fut guère que quarante ans après, qu'elle changea en quelque sorte de nature, & prit la marche des maladies chroniques, comme on peut le voir dans Fracastor.

maladie, si commune de nos jours, n'est qu'une suite de celle qui fut apportée de l'Amérique dans le temps dont je viens de parler.

1762. Cette maladie ne se manifeste jamais chez qui que ce soit, au moins accompagnée des circonstances qui la caractérisent principalement, sans qu'il ait eu quelque communication avec une personne qui en étoit déjà affectée. Elle paroît le plus communément à la suite d'un commerce intime avec une personne infectée, mais on ne peut pas expliquer clairement de quelle manière se communique l'infection. Je suis persuadé qu'elle se gagne pendant l'acte vénérien, sans qu'il y ait aucun ulcère ouvert, ni chez la personne qui communique l'infection, ni chez celle qui la reçoit; mais dans tous les autres cas, je pense qu'elle ne se communique jamais autrement que par le contact d'un ulcère, soit de la part de la personne qui communique l'infection ou de celle qui la reçoit.

1763. Ainsi, comme cette maladie se gagne par le contact de certaines parties, elle se manifeste toujours d'abord dans le voisinage de celles où la matière infectée a été immédiatement appliquée (*a*); & par conséquent, comme elle

(*a*) Les exceptions que l'on a voulu apporter à cette règle générale sont très-douteuses; ainsi on ne peut être bien certain de l'existence de la maladie vénérienne, que quand ses symptomes se sont manifestés dans le voisinage d'une partie où le virus a été introduit. Si on l'a gagné par l'acte vénérien, ce sont les parties de la génération ou les aînes qui sont affectées d'abord; si la nourrice a communiqué la maladie, ce sont les gencives, la bouche, la langue, le palais & la gorge de son nourrisson, sur lesquels se manifestent les premiers symptomes; & quand elle tient au contraire la maladie de ce dernier, le bout des mamelles ou les glandes des aisselles sont premièrement affectés; mais dans ce cas le médecin doit toujours porter son jugement avec beaucoup de circonspection; car l'existence de la maladie vénérienne héréditaire paroît très-douteuse; elle n'est caractérisée par aucun signe pathognomonique, & c'est à tort que l'on y rapporte communément la plupart des affections des enfans, qui s'étendent plus ou moins sur toute l'habitude du corps; les nourrices sont très-sujettes à des engorgemens des mamelles qui sont suivis de suppuration, & que l'on ne doit pas attribuer au vice vénérien, quoique la bouche de l'enfant soit affectée d'aphthes, comme il arrive souvent. Toutes les fois que j'ai été consulté dans des circonstances pareilles, j'ai employé les antiphlogistiques, & les malades ont guéri sans avoir recours à aucun remède antisyphilitique. Enfin l'on accuse en général trop légérement les enfans de communiquer

ſe gagne plus communément par l'acte vénérien, ſes premiers ſymptomes ſe manifeſtent généralement ſur les parties de la génération.

le vice vénérien; cela ne peut arriver que quand leur bouche eſt infectée; on en a vus qui étoient couverts de puſtules que l'on regardoit comme vénériennes, ne pas communiquer la maladie; & il eſt probable, comme l'a avancé Jean Hunter, que quand ils en ſont réellement affectés, c'eſt qu'ils la gagnent dans le moment de leur naiſſance, lorſque les parties de la génération de la mère ſont affectées de virus.

J'ajouterai même que je ſuis porté à conſidérer tout ce que l'on a dit des effets du virus vénérien héréditaire, comme le fruit d'une imagination exaltée, ou même de l'ignorance. Il paroît démontré que ce virus ne laiſſe pas des traces qui reſtent cachées pluſieurs années & qui ne ſe développent que vers l'âge de puberté, ou vers le déclin de la vie: ceux qui ont admis cette hypothèſe, ont pris des maladies qui ſont l'effet d'une conſtitution particulière, pour des ſymptomes du virus vérolique; les affections des enfans que l'on attribue à ce virus, ont exiſté de toute antiquité & ſe ſont toujours manifeſtées de la même manière: quelques-unes ont été, il eſt vrai, guéries par des préparations mercurielles, ou par les ſudorifiques; mais la méthode curative qui a réuſſi, ne ſuffit pas pour caractériſer la nature de la maladie: les Arabes avoient employé avec ſuccès, contre les maladies de la peau, les préparations mercurielles à l'extérieur, de même que les ſudorifiques, long-temps avant que l'on connût la vérole; enfin l'on ne peut douter que tous les animaux ſoient exempts de cette maladie, & néanmoins l'on en a guéri fréquemment qui avoient des tumeurs ou des ulcères conſidérables, par le moyen du mercure appliqué à l'extérieur, dans des cas où tous les autres remèdes avoient échoué. Il eſt très-douteux que les écrouelles, le rachitis, la foibleſſe générale de la conſtitution, le rhumatiſme, la goutte, la phthiſie, les ulcères, les obſtructions, &c. ſoient plus communs de nos jours que jamais; mais quand cela ſeroit, on devroit plutôt l'attribuer à notre éducation & à notre manière de vivre, qu'au vice vénérien: l'indolence dans laquelle on élève les enfans, ſuffit pour donner lieu à une atonie générale du ſyſtême, qui eſt le germe d'un grand nombre de maladies chroniques, comme Platon l'a obſervé il y a deux mille ans.

Non-ſeulement l'on ſoupçonne la vérole dans beaucoup de cas où elle n'exiſte pas, & l'on ſoumet les malades à un traitement ſouvent dangereux; mais on croit encore qu'elle peut ſe combiner avec d'autres maladies, telles que la gale, le ſcorbut, &c. M. Hunter obſerve très-judicieuſement que cette opinion eſt contraire aux principes ſur leſquels eſt fondée l'action morbifique dans l'économie animale. Il paroît certain, ſuivant ce célèbre médecin, que deux actions ne peuvent avoir lieu dans la même conſtitution, ni dans la même partie en même temps, & la puiſſance de réſiſter à pluſieurs miaſmes peut, dans certaines circonſtances,

1764. Lorsqu'elle a commencé à se manifester sur certaines parties, sur-tout sur les parties génitales de l'un ou l'autre sexe, ses effets paroissent s'y borner pendant quelque

dépendre de quelque maladie, qui rend le corps incapable d'une nouvelle action. Deux maladies peuvent, il est vrai, quelquefois exister ensemble; mais alors elles affectent des parties différentes.

Quoique le virus vénérien ne produise pas, comme on l'a avancé, différentes maladies chroniques, il est possible qu'en occasionnant une irritation particulière, ou en affoiblissant l'action du systême, il en détermine quelques-unes à se manifester; mais c'est à tort qu'on a confondu ces maladies avec la vérole même, puisque le mercure, loin de les guérir, les aggrave fréquemment; ainsi j'ai observé différentes tumeurs de la matrice qui sont devenues extraordinairement douloureuses & incurables, parce qu'on les a regardées comme une suite du virus vénérien, & que l'on a voulu tenter de les détruire par l'usage des mercuriaux. L'engorgement des aînes n'est pas même un signe suffisant pour constater que l'affection de la matrice dépend de ce virus; car de même que l'irritation de l'urètre suffit pour donner lieu à un engorgement des glandes situées dans cette partie, toute irritation considérable de l'utérus peut produire un effet semblable. Les observations suivantes pourront contribuer à faire connoître la nature du virus vénérien, & la manière dont il peut se communiquer.

Quelques auteurs ont cru que la contagion de la vérole étoit un miasme qui pouvoit se communiquer sous forme de vapeur; mais cette opinion est contraire à l'observation journalière; il paroît démontré que la matière imprégnée du virus vénérien ne peut agir que quand elle est appliquée dans un état de fluidité, ou qu'elle est rendue fluide par les liqueurs de la partie qui la reçoit.

Le virus vénérien prend communément la forme de pus, ou il s'unit au pus ou à quelque secrétion du même genre, & il engendre une matière semblable chez les individus qui le reçoivent; ce qui prouve qu'il est en général une conséquence de l'inflammation, quoiqu'il ne le soit pas nécessairement. Outre l'inflammation qui survient dans les parties ainsi infectées, il s'y produit une action particulière, différente de toutes celles qui accompagnent communément les autres inflammations. C'est à cette modification particulière d'action, que l'on doit attribuer la qualité de la matière qui est alors engendrée. Néanmoins il n'est pas nécessaire que l'inflammation subsiste pour entretenir cette modification d'action, car le vice vénérien continue à se former long-temps après que les signes d'inflammation ont cessé. Ainsi on a vu des hommes chez lesquels il ne restoit qu'un simple écoulement de matière muqueuse, ou un chancre presque cicatrisé, donner la maladie à des femmes saines; & l'on voit beaucoup de gonorrhées vénériennes survenir sans aucun signe d'inflammation.

temps ; dans beaucoup de cas même, elle ne s'étend pas plus loin (*a*) ; dans d'autres cependant le virus passe des parties qui ont été affectées les premières, c'est-à-dire, des parties de la génération dans les vaisseaux sanguins (*b*) ; d'où elle se répand, & produit différens désordres dans plusieurs autres parties du corps.

D'après l'observation de ces circonstances, les médecins ont avec beaucoup de raison, distingué les différens degrés de la maladie suivant qu'ils sont bornés à une partie ou plus universellement répandus: ils ont donné au premier degré des noms propres à la manière dont la maladie se manifeste ; & ils ont presque entièrement borné le nom de *maladie vénérienne* ou *de vérole*, pour désigner l'autre affection générale (*c*). Dans les remarques que je vais offrir, je commencerai par considérer l'affection locale.

Chez les femmes l'inflammation est fréquemment très-légère, souvent même il n'y en a pas le moindre signe; & il est très-constant qu'elles peuvent infecter les hommes, quoiqu'elles n'aient elles-mêmes aucun symptome d'inflammation, ni même de la maladie vénérienne sous une forme quelconque. Ainsi, lorsque l'inflammation & la suppuration surviennent, leur degré dépend plutôt de la constitution particulière du malade, que de la nature du virus vénérien, qui est toujours le même, & agit toujours avec autant d'activité, soit que ses effets se manifestent sous forme de gonorrhée ou sous celle de chancre.

Le virus vénérien ne réside que dans la matière qui est produite par l'inflammation, ou sans l'inflammation, & il ne peut même exister sans que cette matière se forme. Toute irritation vénérienne qui n'est pas accompagnée d'écoulement, est insuffisante pour communiquer la maladie. C'est pourquoi l'on a vu des hommes qui en étoient infectés, approcher de leurs femmes sans la leur communiquer, avant que l'écoulement se fût manifesté.

(*a*) Il y a des parties plus susceptibles que d'autres de maladies particulières. Ainsi la peau, l'intérieur de la gorge & le nez sont plus facilement affectés de la maladie vénérienne que les os & le périoste, & ces dernières parties le sont aussi plus promptement que plusieurs autres, & en particulier que les parties vitales, qui peut-être ne sont nullement susceptibles de cette maladie.

(*b*) M. Hunter croit que le virus qui produit la maladie est absorbé par les vaisseaux lymphatiques, & que c'est pour cette raison qu'il affecte d'abord les glandes, comme on le verra dans les notes suivantes.

(*c*) L'affection générale est caractérisée par les ulcères des amygdales ; la peau est couverte de pustules rassemblées en placards, qui se terminent par des croûtes, par des ulcères croûteux qui affectent particulièrement le cuir chevelu ; les douleurs ostéocopes &

1765. Cette affection locale se manifeste particulièrement sous la forme de gonorrhée ou de chancre.

Il n'est pas nécessaire que je décrive les phénomènes de la gonorrhée (*a*), soit commençante, soit avancée, ou les

les exostoses se réunissent enfin à ces symptomes, qui ne paroissent qu'après avoir eu commerce avec une personne infectée, & qu'à la suite de l'affection des parties de la génération. N. C. Genre LXXXV.

Il n'y a qu'une seule espèce de vérole, car on ne doit pas y rapporter certains phénomènes que produit le virus caché de la plique polonoise, tels que les douleurs lancinantes de la tête & des articulations; les ulcères des narines & du gosier; les nodus & les tubercules qui se manifestent aux mains & aux pieds, que l'usage du mercure aggrave, & que l'on guérit par les remèdes propres à la plique polonoise.

L'on ne connoît pas suffisamment la maladie des Indes décrite par Pison, que Sauvages désigne sous le nom de *syphilis indica*, pour en faire une espèce séparée.

(*a*) On appelle gonorrhée tout écoulement contre nature du canal de l'urètre chez les hommes, accompagné d'une sensation de plaisir ou non. N. C. Genre CXXII.

M. Cullen admet quatre espèces de gonorrhée: I. la gonorrhée *pure* ou la gonorrhée *bénigne* des auteurs; II. la gonorrhée *impure*; III. la gonorrhée produite par le *relâchement*; IV. la gonorrhée qui survient pendant le *sommeil*.

I. La gonorrhée *pure* se connoît à une humeur puriforme qui sort de temps en temps de l'urètre, sans être accompagnée de dysurie ou de sensation de plaisir, chez ceux qui n'ont pas eu de commerce avec une personne infectée.

Cette espèce est ordinairement de peu de durée, l'abus de la bière y donne quelquefois lieu, & elle se guérit alors en buvant un peu d'eau-de-vie; les lavemens chauds & l'équitation produisent aussi cette gonorrhée chez ceux dont les vésicules séminales sont pleines; elle n'est dangereuse que quand elle devient habituelle, comme il arrive lorsque les conduits excrétoires des vésicules séminales sont relâchés ou corrodés par l'excès des plaisirs de Vénus, ou par des gonorrhées virulentes réitérées. Certaines affections du système peuvent aussi donner lieu à la gonorrhée; ainsi on l'a vue survenir à la suite d'une dent arrachée. L'urètre est aussi quelquefois le siège de la goutte & du rhumatisme, d'où il peut résulter une gonorrhée.

II. La gonorrhée *impure* ou virulente, est celle où après avoir eu commerce avec une personne infectée, il sort de l'urètre une humeur puriforme, accompagnée de dysurie.

La dysurie ou l'ardeur d'urine est particulièrement remarquable chez les hommes qui sont attaqués pour la première fois de la gonorrhée virulente, & alors le pus est communément verdâtre. Mais dans les cas de rechûte, que l'on ait eu commerce ou non avec une personne infectée, la dysurie est moins considérable

ſymptomes qui accompagnent l'ardeur d'urine, tels que le ſentiment d'une corde & autres. J'obſerverai uniquement

que la première fois, ou n'exiſte pas ; les femmes même ſont rarement affectées de dyſurie, quoiqu'il ſorte un pus verdâtre, parce que le ſiège des ulcères qui fourniſſent alors ce pus, eſt éloigné de l'urètre ; mais on doit ſoupçonner le vice vénérien lorſqu'elles éprouvent de la douleur aux approches de l'homme, quoique l'écoulement des urines ſoit libre.

Lorſque la gonorrhée vieillit, la dyſurie ſe diſſipe entièrement ou eſt très-légère, les douleurs & la fréquence des érections ſe modèrent ; il ſort, ſur-tout lorſque l'on comprime le gland, une goutte ou deux d'une liqueur muqueuſe, qui jaunit en ſe deſſéchant ſur le linge. Cette gonorrhée ſe nomme *gonorrhée muqueuſe*.

La gonorrhée affecte différentes parties chez les hommes ; mais particulièrement le canal de l'urètre, quelquefois les proſtates & les véſicules ſéminales, dont les conduits excrétoires s'ouvrent près du verumontanum ; ce qui donne lieu à la tumeur, à la douleur du périnée, à la dyſurie & à la ſtrangurie : dans ce cas l'humeur qui ſort eſt plus épaiſſe & en plus grande quantité. Souvent les glandes de Cowper ou de Littre ſont affectées, mais il eſt rare qu'elles le ſoient ſeules.

Chez les femmes, les lacunes de Graaf, ſituées près de l'orifice externe de l'urètre, ſont très-fréquemment affectées, ou il n'y a que les glandes ſébacées répandues dans le vagin & la vulve qui le ſont ; ce qui produit chaleur & douleur, & rarement dyſurie, à moins que l'urine ne paſſe ſur les parties qui ſont irritées. Il y a quelquefois une douleur au périnée, qui indique que la maladie s'étend juſqu'aux glandes de Cowper. Néanmoins il eſt communément très-difficile de diſtinguer la gonorrhée des fleurs blanches : le virus vénérien peut exiſter chez les femmes ſans augmenter l'écoulement habituel ; les douleurs & les ſenſations particulières qu'elles éprouvent dans ces parties, ne ſont pas des ſymptomes ſuffiſans pour caractériſer la gonorrhée ; l'inſpection des parties ne donne pas en général plus de lumières ; elles peuvent garder pluſieurs années la maladie, & on ne peut être certain dans pluſieurs cas qu'elles en ſont infectées que quand elles la communiquent.

III. La gonorrhée produite par *relâchement*, ou la gonorrhée libidineuſe de Sauvages, eſt une eſpèce très-ſingulière de ſatyriaſis, dans laquelle il ſort de temps en temps de l'urètre, pendant la veille, une humeur communément limpide, qui n'eſt pas accompagnée d'érection, mais d'un ſentiment de plaiſir.

IV. La gonorrhée qui ſurvient pendant le *ſommeil*, ou la pollution nocturne, eſt une émiſſion de ſemence accompagnée d'érection & d'une ſenſation agréable, qui a lieu à la ſuite des rêves voluptueux.

On a donné le nom de *fauſſe gonorrhée* aux écoulemens qui ne viennent pas du canal de l'urètre. Il y en a deux eſpèces : 1°. la matière puriforme ou muqueuſe, ſort de la couronne du gland &

que la principale circonstance qui mérite attention, est l'état d'inflammation de l'urètre, que je regarde comme inséparable de la maladie (*a*).

1766. Dans ces circonstances qui sont très-connues, la gonorrhée continue plus ou moins, suivant la constitution du malade; elle subsiste ordinairement plus long-temps chez ceux qui sont plus vigoureux ou plus robustes; ce qui peut aussi dépendre du régime que suit celui qui en est affecté, ou du soin que l'on prend pour modérer ou guérir la maladie. Dans beaucoup de cas, si par un régime convenable on évite soigneusement l'irritation que produit l'état d'inflammation (*b*), la gonorrhée cesse spontanément, les symptomes d'inflammation diminuent par degrés, la matière évacuée devient d'une consistance plus épaisse & plus visqueuse, elle acquiert aussi une couleur plus blanche, jusqu'à ce que

du prépuce, après avoir eu commerce avec une personne infectée. Cette espèce est assez commune & aisée à reconnoître; elle est quelquefois accompagnée de chancres, & alors elle donne souvent lieu au phimosis: 2°. la seconde espèce diffère de la précédente en ce qu'elle n'est pas produite par le virus vénérien; on la nomme *gonorrhée pure du prépuce*; le gland & le prépuce sont affectés de rougeur & d'une phlogose légère; il sort une petite quantité d'une matière jaunâtre fétide, & lorsque les urines cessent de couler, le malade éprouve une dysurie légère qui est produite par quelques gouttes d'urine qui passent dessus le prépuce; cette maladie affecte particulièrement les jeunes gens chez qui le prépuce est fort long & recouvre le gland.

(*a*) Plus l'inflammation est vive, moins l'écoulement est considérable; ainsi on ne doit regarder que comme un degré plus violent de la maladie, l'espèce que quelques auteurs ont désignée sous le nom de gonorrhée sèche, dans laquelle il y a dysurie, strangurie & douleur, réunies aux signes d'une inflammation violente, quoiqu'il n'y ait pas d'écoulement, ou qu'il soit très-léger. Ces symptomes sont accompagnés d'un sentiment de constriction dans l'urètre, & précèdent fréquemment l'inflammation des testicules ou du périnée; & la suppuration est à craindre si l'on ne fait des saignées copieuses coup sur coup, & si l'on n'astreint pas le malade au régime le plus sévère. Les astringens, les remèdes échauffans, & les excès auquels se livrent ceux qui sont affectés de gonorrhée, donnent fréquemment lieu à ces accidens.

(*b*) Il est très-pernicieux de ne rien changer à la manière de vivre des malades, & de permettre qu'ils s'exposent habituellement à l'air. Ce n'est qu'en mettant de bonne heure en usage tous les moyens capables de modérer l'inflammation ou de la prévenir, que l'on peut se mettre à l'abri des suites fâcheuses de la gonorrhée.

l'écoulement cesse enfin entiérement, & soit que la maladie se guérisse ainsi spontanément, ou par le secours de l'art, elle subsiste souvent sans communiquer aucune infection aux autres parties du corps.

1767. Dans d'autres cas néanmoins, la maladie ayant été négligée ou aggravée par un mauvais régime, continue long-temps avec tous ses symptomes, & produit d'autres désordres variés des parties de la génération, qu'il est inutile de décrire ici, parce que la plupart des auteurs en ont fait mention. J'observerai seulement que l'inflammation de l'urètre semble, quand elle commence, être particuliérement, ou même uniquement située dans la partie intérieure de ce canal (*a*); mais dans ces cas où la maladie a été négligée & s'est aggravée, l'inflammation s'étend supérieurement le long de l'urètre, & gagne même le col de la vessie. Dans ces circonstances, il survient une inflammation plus considérable dans certaines parties de l'urètre, d'où résultent une suppuration & un ulcère, qui quelquefois communiquent le vice vénérien à tout le systême, & produisent la vérole confirmée.

1768. C'étoit une opinion assez généralement admise, il y a quelque temps, que la gonorrhée dépendoit toujours d'ulcères du canal de l'urètre, qui donnoient lieu à un écoulement de matière purulente; il survient en effet quelquefois des ulcères de la manière que je viens de le dire. Mais nous sommes aujourd'hui assurés, d'après un grand nombre d'ouvertures de cadavres de personnes qui sont mortes étant attaquées de la gonorrhée, que cette maladie peut exister

(*a*) Les premiers symptomes de la maladie paroissent quelquefois vingt-quatre heures après l'infection, d'autres fois au bout de quinze jours & même six semaines: ils s'annoncent par une sensation incommode, semblable à un chatouillement qui se fait sentir à l'extrémité de la verge; l'orifice du canal paroît légérement enflammé; l'urine forme un petit filet en sortant, & quelquefois se bifurque; peu de temps après il sort un mucus blanchâtre dont la quantité & la couleur varient à mesure que la maladie fait des progrès. Dans les cas où la gonorrhée ne se manifeste qu'au bout de six semaines, le malade se plaint communément de ressentir quelque mal-aise dans les parties & éprouve tous les symptomes de la gonorrhée, si l'on en excepte l'écoulement: d'où il paroît que l'état inflammatoire peut exister quelque temps avant que la suppuration survienne, alors la guérison est plus difficile; car la disposition particulière qui détermine l'écoulement, est un signe salutaire.

ſans qu'il exiſte d'ulcère dans l'urètre ; & il eſt probable, d'après plusieurs obſervations, que cela arrive communément ; de manière que l'écoulement qui a lieu, n'eſt qu'un mucus vicié, qui ſort des follicules muqueux de l'urètre (*a*).

1769. Quoique la plupart des ſymptomes de la gonorrhée ſoient diſſipés, il arrive ſouvent qu'une matière muqueuſe continue à ſortir de l'urètre long-temps après, quelquefois même pendant une grande partie de la vie. Cet écoulement eſt déſigné ſous le nom de *gonorrhée muqueuſe*.

Il eſt bon d'obſerver à cet égard, que dans quelques cas, lorſqu'il eſt certain que la matière qui ſort ne contient aucun virus vénérien, elle prend ſouvent l'apparence puriforme ; la couleur en eſt jaune & verdâtre, comme on l'obſerve dans le commencement & pendant le cours de la gonorrhée virulente. Ces changemens qu'éprouve la matière de la gonorrhée muqueuſe, après avoir été moins colorée, ont ſouvent donné lieu de ſuppoſer que le malade avoit été infecté de nouveau ; mais je ſuis certain que ces changemens peuvent être produits quelquefois par d'autres cauſes de différente nature, & particulièrement par l'intempérance dans les plaiſirs de Vénus, réunie aux excès de

(*a*) Une irritation quelconque peut augmenter l'excrétion du mucus, qui ſe trouve naturellement dans ces follicules ; d'où il eſt aiſé d'expliquer pourquoi il ſurvient fréquemment une gonorrhée bénigne, pour avoir bu avec excès, ou avoir trop uſé des plaiſirs de Vénus, & pourquoi l'écoulement eſt alors jaune & reſſemble à la gonorrhée virulente, quoiqu'il n'exiſte pas d'ulcère dans la partie, & qu'il n'y ait qu'une inflammation des glandes muqueuſes.

L'on peut ajouter, pour prouver qu'il n'y a pas d'ulcere dans la gonorrhée virulente, que ſouvent cette maladie, quoique négligée long-temps, n'eſt pas ſuivie de la vérole : ce qu'on ne peut expliquer qu'en admettant qu'alors la matière n'eſt pas abſorbée ; car les vaiſſeaux abſorbans ne reçoivent d'ordinaire qu'une matiere particulière ; mais lorſqu'ils ſont ouverts dans un ulcère, ils abſorbent toute ſorte de matières ; par conſéquent ils abſorberoient auſſi le virus, s'il y avoit ulcère dans la gonorrhée. Néanmoins, les circonſtances qui accompagnent l'inflammation, peuvent quelquefois produire un ulcère, quoiqu'il n'en exiſte pas dans le commencement de la maladie. Ainſi les gonorrhées négligées ou mal traitées, donnent fréquemment lieu à des ulcères qui corrodent le canal de l'urètre, & livrent paſſage à l'urine.

de boisson. Je pense néanmoins que cela arrive rarement à d'autres qu'à ceux qui ont été fréquemment attaqués de gonorrhée virulente, & chez lesquels il reste un écoulement muqueux plus ou moins considérable : mais je dois aussi observer que j'ai vu des écoulemens du canal de l'urètre qui ressembloient à ceux que produit la gonorrhée virulente chez des personnes qui n'avoient jamais eu, dans aucun temps de leur vie, cette dernière maladie, ni aucun autre symptome d'affection syphilitique.

Le but de ces observations est de rappeler aux praticiens ce à quoi j'ai remarqué qu'ils ne faisoient pas toujours beaucoup d'attention, que chez les personnes attaquées d'un ancien écoulement, les apparences de la gonorrhée virulente peuvent revenir sans une nouvelle infection, & n'exigent pas en conséquence le traitement qui pourroit être nécessaire dans ce dernier cas. Lorsqu'il étoit d'usage dans le traitement de la gonorrhée d'employer très-fréquemment les purgatifs & quelquefois même les drastiques, j'ai vu la gonorrhée muqueuse ou la fausse gonorrhée être considérablement aggravée par cette pratique, se prolonger long-temps, & la constitution du malade en être très-affectée. Bien plus, afin de prévenir avec plus de certitude les erreurs de ce genre, il faut observer que la fausse gonorrhée est quelquefois accompagnée d'ardeur d'urine, & d'un degré d'inflammation ; mais ces symptomes sont rarement considérables, & disparoissent communément en peu de jours, en faisant uniquement usage du régime antiphlogistique.

1770. Quant à la cure de la gonorrhée virulente, j'observerai uniquement que s'il est vrai, comme je l'ai dit plus haut, que souvent la maladie se guérisse spontanément par un régime convenable, & que toute la matière virulente s'évacue ainsi entièrement sans le secours de l'art, il paroît que le praticien n'a rien à faire que de modérer & dissiper l'inflammation qui entretient la maladie, & occasionne tous les symptomes fâcheux qui surviennent. En conséquence, l'unique objet de notre art dans le traitement de la gonorrhée (*a*), est de détruire l'inflammation qui l'accompagne ;

(*a*) Le régime antiphlogistique suffit communément pour guérir la gonorrhée, sans que l'on ait à en redouter aucune suite fâcheuse : en conséquence l'on ne doit jamais, tant que l'inflammation existe,

& je pense que l'on peut communément y parvenir en évitant l'exercice, en suivant un régime austère & rafraîchissant, en s'abstenant entièrement des liqueurs fermentées & spiritueuses, & en buvant une grande quantité de doux délayans.

1771. L'ardeur d'urine, si incommode dans cette maladie, exige d'être détruite le plutôt possible, en ce qu'elle est l'effet de l'augmentation de sensibilité que l'état inflammatoire produit dans l'urètre; & que d'une autre part, l'irritation de l'urine augmente l'inflammation. On ne peut mieux remplir cette indication, qu'en faisant prendre une grande quantité de liquides doux. On peut employer les adoucissans; mais ils ont peu d'effet, à moins qu'ils ne soient délayés dans une grande quantité d'eau (*a*). On donne communément le nitre, parce qu'on le suppose rafraîchissant; mais des observations réitérées m'ont convaincu que ce remède est inutile à petite dose, & qu'il est toujours nuisible à grande dose, parce que toute matière saline entraînée avec l'urine, occasionne généralement une irritation de l'urètre. Pour arrêter l'irritation que produit l'augmentation de sensibilité de l'urètre, on fait usage d'injections avec des mucilages ou quelque huile douce; mais j'ai rarement observé que cette pratique fût fort utile.

1772. La constipation peut-être nuisible, parce qu'elle occasionne une irritation du système en général, & du canal de l'urètre en particulier, comme il arrive toujours lorsque le malade rend des excrémens durs; c'est pourquoi il faut avoir toujours soin d'éviter ou de dissiper la constipation pendant la gonorrhée; j'ai retiré dans ce cas de grands avantages de

recourir au mercure, tant extérieurement qu'intérieurement, parce qu'il aggraveroit tous les symptomes de la maladie, & la rendroit plus difficile à détruire; néanmoins lorsque l'inflammation a été calmée par les remèdes convenables, il est prudent de donner quelques préparations mercurielles à petite dose, telles que la panacée mercurielle, ou le mercure éteint dans le miel ordinaire & mis en pilules, comme le recommande M. Foart Simmons : cette pratique est même indispensable lorsque la matière de l'écoulement a été légérement mêlée de sang, & que le siége du mal paroît résider autour des prostates.

(*a*) L'eau d'orge ou de graine de lin, le petit-lait, les émulsions, sont les boissons les plus convenables; on peut, lorsque la dysurie est violente, y délayer un peu de gomme arabique.

l'usage fréquent des lavemens d'eau & d'huile. Néanmoins si l'on ne peut par ce moyen remédier entièrement à la constipation, il sera nécessaire de faire prendre des laxatifs par la bouche, pourvu cependant que l'on choisisse les plus doux, & ceux qui peuvent procurer uniquement la liberté du ventre & un léger dévoiement, sans beaucoup purger.

La pratique de purger fréquemment, autrefois fort en vogue, & qui n'est pas encore entièrement abandonnée, m'a toujours paru être en général superflue, & souvent très-nuisible. Les purgatifs même que l'on a regardés comme rafraîchissans, tels que le sel de glauber, le tartre soluble, & les cristaux de tartre, dont une partie passe par les urines, peuvent être nuisibles de la manière que je l'ai exposé en parlant du nitre, & en produisant des selles très-liquides, dont la matière est généralement âcre; ils irritent le rectum, & par conséquent le canal de l'urètre. Mais les purgatifs âcres, & qui sont jusqu'à un certain point drastiques, produisent encore plus sûrement ce dernier effet.

1773. Dans les cas où la gonorrhée est accompagnée d'une inflammation vive, la saignée peut être utile; elle est même très-convenable aux personnes d'une constitution forte & vigoureuse, chez lesquelles la maladie est communément très-violente. Néanmoins, comme les saignées générales contribuent peu, quand il n'y a pas de diathèse inflammatoire du système, à détruire l'inflammation locale, celles que l'on fait dans le voisinage de la partie affectée, en appliquant des sangsues sur l'urètre, sont en général plus efficaces pour modérer l'inflammation dans la gonorrhée, lorsqu'elle est considérable.

1774. Quand la gonorrhée est accompagnée de phimosis (*a*), les fomentations émollientes appliquées sur tout le pénis, sont souvent utiles. Il est nécessaire dans ces

(*a*) Le phimosis est une inflammation du prépuce qui empêche qu'on ne puisse le ramener au-dessous du gland. Lorsqu'au contraire le prépuce est au-dessous du gland & forme un étranglement, la maladie se nomme paraphimosis. L'application des sangsues est essentielle dans ces deux inflammations; il faut aussi, dans le premier cas, faire fréquemment des injections adoucissantes entre le gland & le prépuce. Si ces moyens ne réussissent pas, on aura promptement recours à ceux qui se trouvent décrits dans tous les *Traités d'Opérations de Chirurgie.*

cas, & avantageux dans tous les autres, de tenir la verge couchée sur le ventre, soit que le malade marche ou qu'il reste assis.

1775. On a remarqué que quand il y avoit des priapismes fréquens & que le malade ressentoit comme une corde le long du canal, il étoit utile d'appliquer sur toute la verge une bouillie faite avec la mie de pain, humectée d'une forte dissolution de sucre de Saturne. Il est cependant souvent arrivé que cette pratique ne m'a pas réussi, peut-être parce que les cataplasmes entretenoient trop de chaleur autour de la verge, & par-là donnoient lieu au retour des symptomes que je desirois éviter. Je n'ai pas fait assez souvent usage des lotions avec la dissolution du sucre de Saturne, sur la partie externe de l'urètre, pour pouvoir décider si elles peuvent être utiles dans ce cas.

1776. Quant à l'usage des injections, que l'on emploie si fréquemment dans la gonorrhée, je suis persuadé que les injections astringentes sont pernicieuses dans le commencement de la maladie; non pas parce qu'elles produisent la vérole, comme on se l'imagine communément, mais parce qu'elles augmentent l'inflammation, en déterminent toutes les conséquences, & particulièrement le gonflement des testicules, qui est un symptome très-fâcheux. Cependant lorsque la maladie a duré quelque temps, & que les symptomes inflammatoires sont considérablement modérés, je pense que les injections légèrement astringentes, ou au moins dont l'on augmente la force par degrés, peuvent terminer plus promptement la maladie qu'elle ne l'auroit été sans leur secours; & que l'on peut, par ce moyen, prévenir en général les écoulemens, qui souvent subsistent fort long-temps.

1777. Il est assez ordinaire, outre les injections astringentes, d'employer celles où entrent les préparations mercurielles: à l'égard de cette pratique, quoique je sois convaincu que le virus qui produit la gonorrhée, & celui qui engendre les chancres & la vérole, sont d'une seule & même nature, je pense néanmoins que le mercure ne peut être utile dans la gonorrhée pour corriger la virulence de l'infection, & qu'il n'est pas en conséquence un remède généralement nécessaire dans cette maladie. Cependant, je ne doute point qu'étant appliqué sur la surface interne de l'urètre, il ne puisse être utile pour procurer un écoulement plus abondant & plus facile de la matière virulente contenue

dans les glandes muqueuses. D'après cette supposition, j'ai fréquemment employé les injections mercurielles, & autant que j'en puis juger, elles ont été avantageuses; elles donnent souvent à la matière qui forme l'écoulement la consistance & la couleur qui précèdent communément sa cessation spontanée. J'évite ces injections lorsque la maladie est récente, ou que l'inflammation est encore considérable; mais lorsque l'inflammation étant un peu modérée, l'écoulement a toujours néanmoins une apparence virulente, j'emploie librement les injections mercurielles. Je ne me sers que de celles qui contiennent le mercure entièrement sous forme liquide, & j'évite celles qui peuvent déposer une poudre âcre dans l'urètre. La préparation que j'ai trouvée la plus utile, est la dissolution du sublimé corrosif dans l'eau, suffisamment délayée pour qu'elle ne produise aucune irritation violente; mais il est essentiel que cette dissolution ne soit pas délayée au point de ne produire aucune cuisson (*a*). Il est à peine nécessaire

(*a*) Il faut commencer par une dissolution très-foible de sublimé, & en augmenter la force jusqu'à ce qu'elle produise une irritation légère.

Plusieurs auteurs célèbres pensent que pour empêcher l'ulcère de se former, & prévenir en conséquence l'absorption du virus, il est avantageux de faire des injections dès le commencement de la maladie, lorsque l'inflammation ne s'y oppose pas. M. Hunter sur-tout, assure que l'on ne doit pas craindre, dans ce cas, de répercuter le virus & de donner la vérole; il ajoute même qu'il paroît prouvé que le contraire arrive, parce que le virus n'est contenu que dans la matière qui suinte, & qu'il ne peut se former sans cette matière; en conséquence, toutes les fois que l'on préviendra la formation de la matière, l'on empêchera aussi celle du virus; l'absorption ne pourra pas non plus avoir lieu, car la génération de la matière étant anéantie, il ne reste aucune puissance capable d'infecter la constitution des malades, ni même de la communiquer à d'autres. J'ai vu des cas où la pratique recommandée par M. Hunter, a été mise en usage sans aucune suite fâcheuse, mais je n'ai jamais cru devoir l'adopter, parce que j'ai toujours craint que l'inflammation ne survînt.

Dans les gonorrhées rebelles, qui sont l'effet du relâchement, il est souvent avantageux de produire une irritation légère & d'augmenter l'écoulement; c'est pourquoi l'exercice du cheval a, dans ces cas, quelquefois opéré la guérison. Les baumes pris intérieurement, ou injectés dans le canal, ont aussi une tendance à exciter l'inflammation & ne guérissent que de cette manière. On a encore recommandé le vert-de-gris & autres dissolutions de cuivre; mais on n'a pas pu décider si elles agissoient

d'ajouter que quand on a lieu de soupçonner qu'il y a déja des ulcères de formés dans l'urètre, les injections mercurielles, non-seulement conviennent, mais même sont l'unique remède efficace que l'on puisse employer.

1778. Quant à la cure de la gonorrhée, je n'ai plus qu'une remarque à proposer. La plupart des symptomes qui surviennent dans cette maladie étant produits par l'irritation qu'occasionne l'action d'un stimulus, on peut souvent modérer les effets de cette irritation, en diminuant l'irritabilité du systême; & l'on sait qu'il n'y a pas de moyen plus certain pour remplir cette indication que d'employer l'opium. C'est pourquoi je regarde l'usage d'en appliquer directement sur l'urètre, & d'en donner par la bouche, comme extrêmement utile dant la plupart des gonorrhées.

1779. Après avoir ainsi donné quelques remarques sur la gonorrhée en général, je pourrois considérer en particulier les différens symptomes qui l'accompagnent si fréquemment; mais il ne me paroît pas nécessaire de m'occuper de cet objet; d'après ce qui a été publié depuis peu par le docteur Foart Simmons (*a*), & par le docteur Schwediauer, qui ont traité ce sujet fort au long, avec beaucoup de jugement & d'art.

1780. L'autre forme d'affection locale sous laquelle se manifeste la maladie vénérienne, est le chancre (*b*). On a

comme astringentes ou comme inflammatoires. Les astringens tels que le vitriol blanc & le sucre de Saturne parfaitement dissous & filtrés, sont les principaux remèdes que l'on peut employer en injections dans les gonorrhées anciennes où il n'y a pas d'inflammation; mais leur usage exige toujours beaucoup de prudence, car donnés à contre-temps, ils peuvent exciter une inflammation considérable, qui, en se propageant le long de l'urètre, affecte les vésicules séminales, cause une régurgitation dans les conduits déférens, & gagne les testicules. L'on peut, dans les cas de relâchement, prescrire le quinquina, les eaux ferrugineuses & autres toniques.

Samuel Foart Simmons a vu guérir par l'application d'un vésicatoire au périnée, un écoulement de l'urètre, qui avoit résisté à un grand nombre de remèdes; mais on a tenté depuis le même moyen sans succès.

(*a*) Son livre est traduit en François sous le titre d'*Observations sur le traitement de la Gonorrhée*, & se trouve chez Théophile Barrois.

(*b*) On donne le nom ne chancres à de petits ulcères qui attaquent chez les hommes la surface interne du prépuce, la partie postérieure,

si souvent décrit la manière ordinaire dont il survient, que je ne m'en occuperai pas ici : j'ai peu de remarques

ou les parties latérales du gland, très-souvent la couronne ou le frein, quelquefois même l'extrémité du canal de l'urètre; mais chez les femmes on les observe fréquemment sur la surface interne des grandes lèvres, très-communément sur le clitoris, les nymphes, les caroncules myrtiformes, l'intérieur du vagin, & quelquefois sur l'extrémité de l'urètre, près des lacunes de Graaf. Ces chancres sont en général plus nombreux chez les femmes que chez les hommes, & s'étendent davantage sur les parties voisines; les bords de l'anus sur-tout, dont la peau est plus mince, en sont fréquemment excoriés.

Le chancre commence par une petite pustule un peu plus grosse que les pustules miliaires; cette pustule est rouge, élevée en pointe, accompagnée d'un sentiment de chaleur & d'une espèce de démangeaison : son sommet blanchit insensiblement & s'applatit, bientôt il se fait une légère ouverture, d'où il sort une petite quantité de matière ichoreuse. Si l'érosion continue, l'ulcère s'accroît, s'étend & acquiert de la profondeur, ses bords sont recouverts de tumeurs calleuses plus ou moins dures & plus ou moins serrées; il en sort un pus épais, visqueux & gluant, qui produit communément de semblables ulcères dans les parties voisines; quelquefois il n'y a qu'un petit nombre de chancres séparés les uns des autres, d'autres fois ils sont serrés & ils environnent circulairement la couronne du gland.

On distingue les chancres en benins & en malins : les chancres benins sont ronds, superficiels, peu calleux; leur fond est blanchâtre, le pus qui en sort est louable, les rebords n'en sont ni rouges, ni élevés. Les chancres malins ont une figure irrégulière qui forme differens angles; le fond en est noir, livide, d'un rouge pourpre; les lèvres en sont très-dures, calleuses, élevées, rouges, & enflammées; ils donnent une matière ichoreuse plutôt qu'un véritable pus; & ils gagnent de jour en jour, tant en largeur qu'en profondeur.

Les chancres surviennent souvent peu de temps après avoir eu commerce avec une personne infectée, sur-tout quand ils affectent le frein ou la duplicature interne du prépuce; d'autres fois ils ne paroissent que plusieurs mois après. Dans le premier cas ils attaquent communément le frein chez les hommes, & chez les femmes les caroncules myrtiformes, les nymphes ou le clitoris; ils sont alors nombreux & serrés, & parcourent promptement leurs périodes; dans les cas où les chancres sont produits par un vice ancien, ils affectent rarement les parties susdites, ils sont en petit nombre, séparés les uns des autres, & le plus souvent benins; d'ailleurs leurs progrès sont en général plus lents.

Il arrive fréquemment de légères excoriations du gland; lorsque l'on a commerce avec des femmes qui ont des fleurs blanches âcres, ou dont les règles sont de la même qualité, sur-tout lorsque l'on en approche pendant que leurs règles coulent, ou peu

à faire sur cet objet; mais j'observerai premièrement que jamais les chancres ne se manifestent, à ce que je crois, sans immédiatement communiquer au sang plus ou moins du virus vénérien; car j'ai constamment observé que si l'on ne donne pas sur-le-champ le mercure intérieurement quand il a paru des chancres, il succède toujours quelques symptomes de maladie vénérienne générale (*a*), & quoique l'usage interne du mercure (*b*) puisse empêcher ces

de temps avant leur retour périodique. Il survient aussi de semblables excoriations du gland à ceux qui n'ont pas connu de femmes, mais chez qui l'humeur des glandes sébacées est très-âcre, & s'amasse au-dessous du prépuce, faute de faire des lotions fréquentes. Ces excoriations sont aisées à distinguer des chancres vénériens, parce qu'elles sont très-superficielles, & qu'elles s'étendent sur une grande partie du gland d'une manière irrégulière, d'ailleurs la base n'en est pas calculeuse; ces excoriations se dissipent communément sans aucun remède: il suffit de les laver avec du vin chaud ou avec une infusion vulnéraire, dans laquelle on ajoutera quelques gouttes d'extrait de Saturne & un peu d'eau-de-vie; l'onguent citrin, mêlé avec partie égale de saindoux, est très-utile dans ce cas; quelquefois cependant ces moyens ne réussissent pas, & il est nécessaire de laisser le gland découvert, afin que l'épiderme puisse reprendre la consistance qui lui est naturelle.

Il survient aussi quelquefois sur les mêmes parties des ulcères qui suppurent & s'étendent; mais ils sont plus larges, plus irréguliers & plus profonds que les chancres vénériens, & leurs bords ne sont point calleux.

Les chancres peuvent se manifester sur toutes les parties capables de recevoir le virus vénérien; ainsi ceux qui ont embrassé voluptueusement des femmes infectées, ou les enfans qui ont gagné la maladie de leurs nourrices, ont des chancres sur les lèvres, la bouche, les gencives, ou la langue.

Les chancres ne paroissent que très-rarement sur la surface externe du prépuce ou sur le reste de la peau, dont la verge est recouverte, de même que sur le scrotum: les parties externes de la génération chez les femmes en sont aussi rarement affectées; mais elles n'en sont pas entièrement à l'abri, comme on l'a avancé: on a même observé chez ces dernières des chancres sur le périnée.

(*a*) La maladie vénérienne peut même se manifester sans chancres: l'excoriation la plus légère suffit pour donner lieu à l'absorption du virus; mais cette absorption se fait beaucoup plus promptement par une plaie récente, que par un ulcère, parce que le pus que produit l'ulcère, met, jusqu'à un certain point, à l'abri de l'infection: & l'on observe la même chose dans la petite-vérole; l'inoculation faite par une plaie récente est plus sûre que celle qui est faite par un ulcère.

(*b*) Il ne survient guère de chancres sans que la matière en soit

ſymptomes de ſe manifeſter, il y a encore lieu de préſumer que le virus s'étoit communiqué à la maſſe du ſang, parce que le mercure ne peut agir ſur ce poiſon que quand il eſt répandu dans les fluides.

1781. Les praticiens ont mis en queſtion au ſujet des chancres, ſi on devoit les cicatriſer ſur-le-champ par des applications externes, ou les laiſſer quelque temps ouverts ſans y rien appliquer qui fût capable de les détruire? On a ſuppoſé qu'en les guériſſant ſubitement l'on faiſoit rentrer dans la maſſe du ſang le virus, qui auroit pu s'évacuer par le chancre. Néanmoins cette ſuppoſition eſt très-douteuſe; & je ſuis certain, d'une autre part, que plus le chancre reſte de temps ouvert, plus il s'engendre en général de virus, & plus

abſorbée; en conſéquence le chancre le plus léger exige l'uſage interne du mercure; mais comme les chancres diffèrent entre eux en raiſon de la conſtitution du malade, leur traitement exige beaucoup d'art, & doit être fort varié: de toutes les affections locales produites par le virus vénérien, aucune n'eſt plus longue & plus difficile à guérir: dans certain cas le mercure ſuffit, dans d'autres il faut y réunir quelques remèdes particuliers; mais il n'y en a aucun qui puiſſe réuſſir ſeul dans tous les cas. Souvent on donne le mercure des mois entiers & même plus, avant que l'on remarque ſur le chancre aucun ſigne qui en annonce la guériſon; on détruit même quelquefois la vérole avant d'appercevoir aucun changement ſur le chancre.

Comme l'abſorption qui a lieu dans les chancres eſt proportionnée à leur étendue, à leur nombre & au temps qu'ils ont duré, on doit donner le mercure plus long-temps & en plus grande quantité, ſuivant que les chancres ſont plus étendus, plus nombreux & plus anciens; quand ils ſont légers & qu'ils diſparoiſſent promptement, on doit continuer le mercure encore quelque temps après qu'ils ont diſparu. Mais lorſqu'ils ſont très-conſidérables & qu'ils ont duré long-temps, le vice peut être détruit avant que l'ulcère ſoit cicatriſé: dans ce cas on pourra ceſſer le mercure avant que la cicatrice ſoit parfaite.

On doit regarder le chancre comme guéri, lorſque ſa ſurface devient vermeille, que ſa baſe ſe ramollit & que la peau commence à renaître.

Soit que l'on faſſe prendre le mercure intérieurement, ou qu'on l'applique à l'extérieur, il faut toujours le continuer juſqu'à ce qu'il affecte légèrement la bouche.

Il faut donner aux femmes affectées de chancres une plus grande quantité de mercure qu'aux hommes, parce que les chancres ſont généralement plus étendus & en plus grand nombre chez elles, & qu'en conſéquence l'abſorption ſe fait par une plus grande ſurface.

il en passe dans la masse du sang (*a*). Et quand même la supposition dont j'ai parlé plus haut seroit vraie (*b*), il ne pourroit en résulter de grandes conséquences, si l'on avoit recours sur-le-champ à l'usage interne du mercure, que je juge nécessaire dans toute espèce de chancre. J'ai souvent vu des conséquences très-fâcheuses, survenir pour avoir négligé de favoriser la guérison des chancres; & les symptomes de la maladie vénérienne générale m'ont toujours paru plus considérables & plus violens, à proportion du temps que l'on a mis à cicatriser les chancres. On doit donc toujours tâcher de les guérir le plus tôt possible, & employer pour cet effet l'unique moyen qui est très-efficace; savoir, les mercuriaux appliqués sur le chancre même. Les chancres récens, & qui n'ont pas encore formé d'ulcère considérable, peuvent souvent être détruits par l'onguent mercuriel ordinaire; mais il m'a paru que le moyen le plus puissant étoit l'application du précipité rouge en poudre sèche (*c*).

(*a*) On peut comparer le virus vénérien au poison de la rage; ce n'est qu'en détruisant le plus promptement possible la partie sur laquelle il est déposé, que l'on peut espérer de prévenir l'absorption ou d'en modérer les effets. Ainsi M. Hunter, ayant à traiter un chancre qui étoit fort étendu, sur lequel il ne pouvoit appliquer les escarotiques, l'enleva en entier par le moyen de l'incision, & l'ulcère s'est facilement guéri. Je crois qu'il n'y a pas, dans de pareils cas, de moyen plus prompt ni plus sûr d'empêcher l'affection générale de se manifester.

(*b*) C'est-à-dire, quand même on feroit rentrer le virus par les applications externes.

(*c*) Lorsque l'on a recours au précipité rouge en poudre, il faut avoir la précaution de l'appliquer sur le chancre même, par le moyen d'une canule, pour ne pas irriter les parties voisines.

Quand le chancre est petit, légèrement enflammé & récent, le moyen le plus sûr d'en arrêter les progrès & d'empêcher l'absorption de continuer, est de le toucher légèrement avec la pierre infernale, jusqu'à ce que sa surface paroisse d'un rouge vermeil, & qu'il s'en détache une humeur épaisse & visqueuse; l'on peut aussi employer avec avantage la pierre à cautère dans ce cas. Mais lorsque le chancre est ancien, on ne retire pas beaucoup d'utilité de ces mêmes moyens. Quand le chancre est étendu & de mauvaise qualité, il arrive quelquefois que toutes les préparations mercurielles l'irritent considérablement; alors il faudra se contenter de le laver fréquemment avec des décoctions émollientes & y appliquer de la charpie sèche, & l'on donnera en même temps les narcotiques intérieurement.

Il est néanmoins toujours avantageux de panser les chancres ordinaires avec quelques préparations mercurielles. M. Hunter a remarqué qu'il valoit mieux dans ce cas unir le mercure avec des substances aqueuses, qu'avec des corps gras. Il a en conséquence fréquemment employé le mercure éteint dans la conserve de roses, au lieu d'onguent.

Il faut dans les chancres renouveler souvent l'appareil, afin d'enlever la matière qui suinte des parties malades, ou d'en rendre les effets nuls. Ce n'est pas trop de changer trois fois le jour l'appareil, sur-tout quand on emploie des médicamens onctueux.

Lorsque les femmes sont affectées de chancres, il est nécessaire de faire des injections fréquentes dans le vagin; celles où entre le sublimé paroissent être, dans bien des cas, les plus convenables; on appliquera aussi le mercure sur les parties externes.

Si les ulcères s'étendent dans le vagin & donnent lieu de craindre le retrécissement de ce canal, on y introduira de la charpie.

Il arrive quelquefois que quand un chancre paroît presque guéri, il en survient de nouveaux près du premier, pendant le traitement; M. Hunter croit que ces chancres ne sont pas vénériens, malgré leur ressemblance avec ceux qui le sont réellement.

L'on observe encore fréquemment, pendant le traitement des chancres, des engorgemens des aînes, même chez ceux dont la masse des humeurs est suffisamment chargée de mercure pour guérir les ulcères. M. Hunter pense que cela arrive lorsque le mercure a été introduit par les extrémités inférieures, & il soupçonne que ces engorgemens ne sont pas vénériens, mais qu'il sont l'effet du mercure, parce que le bubon véritable produit par l'absorption du virus vénérien, & qui ne suppure pas, se dissipe par les frictions mercurielles faites sur les jambes & les cuisses. Dans ces cas il a cessé d'appliquer le mercure sur les extrémités inférieures, lorsqu'il a pu le donner par la bouche. J'ai vu des engorgemens semblables survenir pendant le traitement des chancres, quoique l'on n'eût pas appliqué le mercure sur les extrémités inférieures; je les ai regardés comme vénériens, & j'ai dirigé le traitement en conséquence; je soupçonne qu'ils sont une preuve que l'absorption a continué à se faire malgré l'action du mercure, & que ce dernier n'a pas été donné assez long-temps ou en assez grande dose à la fois pour arrêter l'action du virus.

Il succède fréquemment aux chancres des tumeurs du prépuce qui s'ulcèrent, & que l'on a en conséquence regardées comme cancéreuses; mais il est très-rare qu'elles le soient. Il reste aussi quelquefois des ulcères qui s'étendent entre la peau & le corps de la verge, & qui y forment différentes ouvertures. Dans ces cas il faut recourir à une forte décoction de salsepareille. Les bains de mer ont été aussi fort utiles; l'on a même retiré quelque avantage de l'extrait de ciguë. Lorsque les tumeurs résistent à ces remèdes, il faut les enlever avec le bistouri.

On a observé encore que les chancres ayant disparu, & le virus étant entièrement détruit, les cicatrices se sont ouvertes de nou-

veau & ont formé des ulcères qui ressembloient au chancre. On voit même aussi dans ce cas des ulcères affecter différens endroits du prépuce. Mais je suis persuadé avec M. Hunter, que ces chancres ne sont pas vénériens, quoiqu'ils se manifestent rarement sans que le vice vénérien ait précédé; on les distingue des chancres vraiment vénériens, parce qu'ils ne s'étendent pas aussi promptement, ni aussi loin; ils ne sont pas aussi douloureux ni aussi enflammés, leur base n'est pas dure, & ils ne produisent pas de bubons; la guérison de ces chancres est quelquefois très-difficile à obtenir. Il paroît que dans ces cas le virus vénérien laisse une disposition à l'ulcération, qui est cependant d'une nature différente du virus même, & qui résiste communément à l'action du mercure; ces ulcères reparoissent quelquefois périodiquement, tantôt tous les deux mois, tantôt tous les mois, comme j'ai eu occasion de l'observer; on les a même remarqués chez des personnes qui n'avoient jamais été infectées du virus vénérien.

On fait disparoître pendant quelque temps ces ulcères en les touchant fréquemment avec la pierre infernale; mais on ne parvient à en empêcher entièrement le retour, qu'au bout de plusieurs mois. Aucun remède interne ne m'a réussi dans ce cas. M. Hunter dit avoir donné avec succès intérieurement l'huile de tartre par défaillance, dont il faisoit prendre tous les matins quarante gouttes dans un bouillon; il a vu aussi les bains de mer, continués un mois ou deux, opérer une guérison parfaite.

Les poireaux, l'inflammation des testicules & le bubon, sont encore des maladies locales, qui accompagnent fréquemment la gonorrhée, & dont je vais parler en peu de mots.

Des Poireaux.

On donne le nom de poireau à une excroissance de la peau, qui tantôt est épaisse & dure, d'autres fois mince & molle, suivant la nature de l'épiderme dont elle est recouverte; les excroissances de ce genre présentent des rayons de leur base à leur circonférence, dont la surface présentent des papilles semblables à celles qui s'observent dans l'état de santé, mais plus dures & plus élevées. Les poireaux naissent sur toute la verge chez les hommes, mais particulièrement sur le prépuce & le gland; on en observe chez les femmes dans toute la vulve; néanmoins les grandes lèvres, le clitoris & les nymphes sont les parties le plus communément couvertes de poireaux.

Ces excroissances se forment sur les parties qui ont été longtemps en contact avec le virus vénérien; on en observe sur le bout des mamelles des nourrices qui gagnent la maladie de leurs nourrissons. Les bords de l'anus n'en sont point exempts.

Leur figure & leur position varient: quand ces excroissances sont longues, rondes & grêles, elles portent le nom de poireaux; & celui de verrues, quand elles sont longues, mais courtes & un peu applaties; quand ces mêmes excroissances sont applaties &

s'étendent en longueur, on les nomme condylomes; enfin, quand elles acquièrent un volume considérable & qu'elles croissent en formant des espèces de franges, elles s'appellent crêtes.

On peut juger que ces excroissances sont l'effet du virus vénérien, par leur nombre, & par la facilité avec laquelle elles reviennent quand on les coupe.

Leur structure les rend susceptibles d'être facilement irritées par le frottement, ce qui fait qu'elles s'enflamment souvent & deviennent très-douloureuses, quelquefois même elles rendent beaucoup de sang.

Ces excroissances ne sont point un signe de vérole confirmée: elles résistent à l'action du mercure, & néanmoins des causes légères peuvent les faire tomber; il suffit pour cet effet d'exciter une inflammation autour de leur base, ou d'appliquer quelques médicamens irritans sur leur surface, entre lesquels on doit préférer le vert-de-gris & les feuilles de sabine mêlées ensemble, ou le précipité rouge. On peut les lier avec un fil, lorsque leur base est plus mince que leur extrémité; mais dans les autres cas, il faut recourir au bistouri, ou aux escarotiques, tels que la pierre infernale, la pierre à cautère, le vitriol bleu, sur-tout lorsque ces excroissances repullulent après avoir été enlevées, & qu'il paroît que leur racine est fort profonde; car souvent ce n'est qu'en détruisant complettement cette dernière, qu'on peut les empêcher de renaître.

Les médicamens internes sont inutiles, sur-tout lorsque les poireaux sont en petit nombre, & qu'ils se manifestent peu de temps après avoir eu commerce avec une personne infectée.

De l'inflammation des testicules.

L'inflammation des testicules est un symptome qui accompagne très-souvent la gonorrhée. On ne doit pas le regarder comme vénérien, mais comme l'effet de la sympathie qui existe entre l'urètre & les testicules; car cette inflammation peut survenir à la suite d'une irritation quelconque de l'urètre; ainsi les injections & l'introduction des bougies y donnent souvent lieu; d'ailleurs la suppuration, qui paroît être un des effets particuliers du vice vénérien, quand il agit sur une partie, succède rarement à l'inflammation des testicules: & quand la suppuration a lieu, la matière qui en résulte n'est pas vénérienne.

Le gonflement & l'inflammation des testicules surviennent fréquemment, & disparoissent tout-à-coup, ou passent d'un testicule à l'autre, suivant l'état où se trouve le canal de l'urètre.

Cette affection s'annonce communément par un empâtement mol du testicule, qui devient sensible au toucher: cet empâtement augmente en plus ou moins de temps & se change en une tumeur dure, accompagnée d'une douleur vive. La portion, surtout de l'épidydyme qui est à l'extrémité inférieure du testicule, acquiert une dureté plus considérable que le reste, & peut se sentir distinctement. Néanmoins la dureté & le gonflement s'étendent souvent dans toute la longueur de l'épidydyme, &

forment un nœud à sa partie supérieure. Le cordon des vaisseaux spermatiques est aussi affecté fréquemment, mais spécialement le canal déférent qui s'épaissit & devient douloureux au toucher; les veines des testicules deviennent quelquefois variqueuses. Il y a dans toutes les inflammations des testicules, une douleur au bas du dos, accompagnée d'un sentiment de foiblesse dans les lombes; les intestins & l'estomac sont aussi affectés par sympathie; ce qui produit des envies de vomir & trouble la digestion.

L'inflammation des testicules se manifeste souvent lorsque l'irritation du canal de l'urètre paroît se dissiper, ou lors même qu'elle a entièrement cessé, ainsi que l'écoulement: & ce dernier revient souvent lorsque l'inflammation est détruite.

L'inflammation du testicule produite par d'autres causes que le vice vénérien, telles que le cancer, les écrouelles, &c. fait en général des progrès plus lents, & est plus longue à se résoudre.

Cette inflammation ne demande pas un traitement différent de celui des inflammations en général. La position horisontale est absolument nécessaire, & il faut que le testicule soit convenablement soutenu. Les sangsues appliquées sur le scrotum, procurent un soulagement plus prompt que les saignées générales; les fomentations émollientes sont utiles; le vomitif a souvent détruit la douleur tout-à-coup; il ne faut pas non plus négliger les narcotiques lorsque l'inflammation paroît se modérer.

Lorsque la suppuration survient, il faut la traiter de même que les suppurations ordinaires, & l'usage du mercure est inutile.

Tous les moyens que l'on a proposés pour rappeler l'écoulement, sont fondés sur de faux principes.

Le gonflement des testicules se dissipe lentement; mais les purgatifs sont inutiles, dès que l'inflammation a cessé.

L'épidydyme reste fréquemment plus dur & plus gros qu'il ne l'étoit avant; on peut y faire quelques frictions mercurielles; mais les fomentations avec les plantes aromatiques, sont inutiles. M. Hunter dit que l'électricité a été très-avantageuse dans quelques cas.

Des Bubons vénériens, vulgairement appellés Poulains.

On appelle bubons toute tumeur des glandes conglobées ou lymphatiques, produite par l'absorption du virus vénérien; M. Hunter comprend même sous ce nom tous les abcès des vaisseaux lymphatiques. Ces tumeurs sont douloureuses, dures, rénitentes, & suppurent lentement; elles affectent en général les glandes qui sont dans le voisinage de la partie qui a reçu le virus; c'est pourquoi les aînes en sont plus communément le siége. Le bubon commence dans ce cas par une douleur légère, qui gêne le malade en marchant, & il s'apperçoit, en y portant la main, d'une petite tumeur dure, rénitente, qui augmente promptement, & suppure si l'on n'emploie aucun moyen pour en arrêter les progrès. La grosseur du bubon varie beaucoup, il est souvent rond, quel-

quefois oblong & pointu; quelques-uns ſont de la groſſeur d'un œuf de pigeon, & d'autres ſont gros comme le poing.

Dans le bubon vénérien, l'inflammation ſe borne à une glande qui paroît mobile; mais à meſure qu'elle tend à la ſuppuration le volume de la tumeur augmente, & le tiſſu cellulaire qui l'environne s'enflamme. Lorſque le bubon eſt éryſipélateux, il acquiert ſouvent une étendue conſidérable, il devient œdémateux, & ſuppure difficilement, comme on l'obſerve fréquemment dans les inflammations éryſipélateuſes.

Le bubon ſurvient au moins ſix jours après l'infection, quelquefois cependant il ne ſe manifeſte qu'au bout de ſix ou ſept ſemaines; d'ordinaire il n'y a qu'une glande d'affectée dans le bubon vénérien.

Le bubon vénérien n'affecte jamais les glandes ou les vaiſſeaux lymphatiques du ſecond ordre, tels que ceux qui ſont le long des vaiſſeaux iliaques ou ſur le dos. M. Hunter a obſervé que chez ceux qui avoient gagné la maladie par une coupure ou une plaie au doigt, le bubon paroiſſoit au-deſſus du pli du bras, & n'affectoit jamais les glandes des aiſſelles.

Comme la ſituation des glandes des aînes, & le cours des vaiſſeaux abſorbans varient, le ſiége des bubons n'eſt pas toujours le même; ainſi M. Hunter en a vu un produit par un chancre qui étoit ſur la verge, s'étendre fort avant ſur la cuiſſe; il a auſſi obſervé des bubons vénériens près du ligament de Poupart, & même près du pubis.

Le ſiége de l'abſorption étant plus étendu chez les femmes que chez les hommes, & le cours des vaiſſeaux abſorbans n'étant pas le même, on obſerve chez elles deux ſituations différentes des bubons. Ainſi, lorſque les chancres ſont ſitués en devant près du méat urinaire, ſur les nymphes, le clitoris, les grandes lèvres, ou le mont de Vénus, le virus ſe porte ſur l'un des ligamens ronds ou ſur tous les deux; les bubons ſe forment ſur ces ligamens immédiatement avant leur entrée dans l'abdomen, & ſe bornent à cet endroit. M. Hunter ſoupçonne que ces bubons ne ſont point glanduleux, mais qu'ils ſont produits par l'inflammation des vaiſſeaux abſorbans. Dans les cas où les chancres ſont ſitués fort en arrière près le périnée ou ſur le périnée même, le virus eſt porté en devant, le long de l'angle que forme la grande lèvre avec la cuiſſe, & ſouvent il ſurvient de petits bubons ſur les vaiſſeaux abſorbans. Lorſque l'effet du virus ne ſe borne pas à cet endroit, les aînes ſont affectées de bubons, de même que chez l'homme.

Il eſt très-commun de voir des gonorrhées, des poireaux & même des chancres qui ne ſont pas ſuivis de bubons, ni d'autres ſymptomes de maladie vénérienne confirmée; d'où l'on peut conjecturer que le virus vénérien n'affecte en général que la peau, & que ſes effets ne s'étendent plus loin que quand d'autres cauſes ſe trouvent réunies. Ces cauſes ſont quelquefois difficiles à reconnoître; mais il paroît prouvé que les bubons ne ſont pas dus,

comme on le croit communément, à la ſuppreſſion de la gonorrhée, & à l'humeur répercutée qui ſe porte vers les glandes des aînes. M. Hunter obſerve que nous ne connoiſſons aucune puiſſance capable de produire cette répercuſſion, & que d'ailleurs ſi elle pouvoit avoir lieu, ce ne ſeroit pas dans le cas où l'on empêcheroit la matière de ſe former, mais dans celui où l'on augmenteroit l'abſorption.

Les bubons ſurviennent très-communément à la ſuite des chancres ; il eſt très-rare de les voir ſuccéder à la gonorrhée ; une plaie récente très-légère ſuffit pour engendrer un bubon ; cela eſt moins commun dans le cas où il y a un ulcère. Dans toutes ces circonſtances le virus vénérien eſt entraîné par les vaiſſeaux abſorbans, & il y produit ſouvent une inflammation particulière dont le bubon eſt la conſéquence ; la rapidité avec laquelle les ſymptomes de cette inflammation ſe manifeſtent, eſt une preuve que le virus vénérien ne peut ſubſiſter long-temps dans la conſtitution, quand une fois il eſt abſorbé, ſans produire des effets qui ne laiſſent aucun doute ſur ſon exiſtence.

Il eſt très-rare que le virus vénérien ſoit abſorbé immédiatement après ſon application, & qu'il engendre le bubon ſans produire aucun effet local ſur la partie par où il a été introduit. Néanmoins l'on en a quelques exemples : j'en ai vu un de ce genre où le bubon s'étant manifeſté peu d'heures après avoir eu commerce avec une femme infectée, ne ſubſiſta que vingt-quatre heures & diſparut totalement au bout de ce temps ; un médecin célèbre, que le malade conſulta, ne voyant aucune affection locale, prétendit que le fait étoit impoſſible, & que le bubon n'avoit exiſté que dans l'imagination. Il ſurvint peu de temps après une fièvre, dont le type reſſembloit à celui de la double tierce : ce ne fut qu'au bout de cinq mois que l'on n'eut plus aucun doute de la vérole confirmée, dont les ſuites furent très-funeſtes. Voyez le détail que j'en ai donné, *vol. 1 pag. 48.*

La matière abſorbée par les vaiſſeaux lymphatiques & portée dans les glandes, ne ſubit aucun changement dans ſon trajet : l'on doit en conſéquence regarder le bubon vénérien, comme un abcès qui reſſemble exactement au chancre, par ſa nature & par ſes effets.

Quelquefois l'inflammation s'étend des vaiſſeaux lymphatiques juſqu'aux glandes qui ſont formées par la réunion des différentes ramifications des vaiſſeaux abſorbans. Les inflammations de ce genre accompagnent les chancres chez les hommes, elles ſe manifeſtent en général ſur le gland ou le prépuce, & forment comme une corde qui part des chancres, & qui ſe prolonge ſur le dos de la verge. Dans les gonorrhées ces inflammations commencent quelquefois à l'endroit où le prépuce eſt épaiſſi, & dans un état d'excoriation. Ces cordes ſe terminent inſenſiblement à l'extrémité de la verge près de ſa racine ; elles s'étendent d'autres fois plus loin, traverſent les glandes lymphatiques, & ſe terminent dans l'aîne. Souvent ces cordes s'enflamment & ſuppurent dans pluſieurs endroits ; d'où il réſulte deux ou trois petits abcès, même un

plus

plus grand nombre, qui forment comme un chapelet sur toute la longueur de la verge.

Les glandes des aines sont sujettes à différens engorgemens qui peuvent être produits par d'autres causes que le virus vénérien; ces causes sont souvent difficiles à reconnoître: néanmoins les observations suivantes pourront diriger le praticien dans ces circonstances.

On peut en général présumer que les tumeurs des aines qui n'ont été précédées d'aucun symptome de maladie vénérienne, ni d'aucune excoriation, sont dues à d'autres causes que le virus vénérien, & l'on ne doit jamais rapporter à cette dernière cause les engorgemens que l'on observe passé l'âge de puberté, chez quelques jeunes gens qui n'ont pas même encore eu de commerce avec aucune femme. Ces engorgemens ne sont jamais l'effet d'un virus vénérien héréditaire, comme on l'a prétendu.

Le bubon vénérien qui succède à un chancre est le plus communément borné à une glande, & ne commence à s'étendre, que quand la suppuration approche; il suppure & s'ulcère rapidement, à moins que ses progrès ne soient retardés par l'usage du mercure ou par une disposition scrophuleuse, la suppuration est considérable en raison du volume de la glande & de l'abcès qui est unique; la douleur qui survient est très-aiguë, & la peau est d'un rouge vermeil dans l'endroit où réside principalement l'inflammation.

Les bubons produits par d'autres causes que le virus vénérien, sont souvent précédés ou accompagnés d'un sentiment de lassitude, d'un frisson léger, de la perte de l'appétit, du défaut de sommeil, d'un pouls petit & vif, & de quelques-uns des symptomes qui caractérisent les fièvres hétiques. Ces bubons sont en général indolens & leurs progrès sont lents, ou bien dans les cas où ils croissent plus rapidement que de coutume, ils s'étendent davantage que le bubon vénérien & ne se bornent pas à une seule glande; lorsque leur accroissement est très-lent, ils ne produisent qu'un sentiment léger de douleur; & dans le cas contraire, la sensation qu'ils excitent est plus aiguë, mais moins vive que celle que produit le bubon vénérien: communément ces bubons restent dans le même état & ne suppurent pas; lorsque la suppuration a lieu, ses progrès sont lents, & elle se fait dans plusieurs glandes; l'inflammation est plus étendue & néanmoins légère en proportion du gonflement; la matière se porte lentement à la peau: elle n'est pas accompagnée de beaucoup de douleur, & la couleur de la peau est différente de celle que l'on observe dans les bubons vénériens: elle tire davantage sur le pourpre. Quelquefois la suppuration est très-considérable sans être douloureuse.

Ces sortes de bubons qui dépendent d'une constitution particulière, sont très-difficiles à guérir, & résistent à l'action du mercure, quoiqu'employé de très-bonne heure.

Il faut remarquer que quand il existe dans les glandes une disposition scrophuleuse, le vice vénérien peut la déterminer à se

développer; alors la douleur est légère, la tumeur croît lentement, & le mercure semble en accélérer les progrès; il y a plusieurs tumeurs dont quelques-unes suppurent, tandis que l'on tente de les résoudre, & d'autres, qui étoient probablement vénériennes d'abord, deviennent tellement indolentes, que le mercure ne produit aucun effet sur elles; & elles se dissipent enfin d'elles-mêmes ou par d'autres moyens.

Toutes les fois que le virus vénérien produit un bubon, l'on doit craindre que la constitution ne soit affectée; il faut en conséquence recourir sur-le-champ à l'usage interne ou externe du mercure.

Il est toujours avantageux de tenter la résolution du bubon lorsqu'il commence à se manifester; car lorsqu'il est parvenu à un certain état, il suppure malgré tous les remèdes. Les ventouses sèches sont, suivant M. Cullen, le moyen le plus efficace de procurer la résolution; néanmoins je me suis toujours contenté d'appliquer sur le bubon, l'emplâtre de vigo *cum mercurio* uni au diachylon gommé, en donnant en même temps quelque préparation mercurielle à l'intérieur, & j'ai communément obtenu par ce moyen la résolution. M. Hunter préfère de faire des frictions avec un onguent mercuriel, non-seulement sur le bubon, mais même sur les vaisseaux lymphatiques enflammés, & sur les parties voisines; il continue ces frictions tant qu'il y a lieu d'espérer la résolution, jusqu'à ce que la bouche soit légèrement affectée; & il regarde ce moyen comme un des plus utiles, sur-tout dans le cas où le siége du bubon permet de faire les frictions sur une surface assez considérable, pour qu'il passe une certaine quantité de mercure à travers les vaisseaux lymphatiques qui sont affectés. Cette pratique est assez généralement adoptée; mais je n'ai pas remarqué qu'elle produisît des effets plus prompts que l'application des emplâtres.

Il faut, pour favoriser la résolution du bubon, recommander absolument le repos, un régime sévère & l'usage des délayans; si l'inflammation est vive, les saignées, les purgatifs & les fomentations émollientes sont absolument nécessaires. Dans le cas où l'inflammation est érysipélateuse, le quinquina est utile.

M. Hunter remarque que les vomitifs ont quelquefois procuré la résolution dans des cas où l'on commençoit à appercevoir sensiblement la fluctuation.

On se réglera pour la quantité du mercure d'après les symptomes de la maladie; on le continuera quelque temps même après la résolution du bubon, ou après la suppuration, si on ne peut l'éviter: mais il n'est pas possible de donner aucune règle générale sur cet objet; l'expérience seule doit servir de guide Neanmoins il faut cesser plus tard l'usage du mercure chez les femmes que chez les hommes, & en appliquer constamment sur les grandes lèvres.

Lorsque l'on n'a pu éviter la suppuration, le bubon n'exige pas d'autre traitement que les autres abcès; mais il faut attendre pour l'ouvrir, que la peau soit extrêmement amincie, parce qu'alors

1782. Quand, en conséquence des chancres, ou des autres circonstances dont j'ai parlé plus haut, le virus vénérien s'est communiqué à la masse du sang, il produit un grand nombre de symptomes variés dans différentes parties du corps, dont l'énumération & la description sont inutiles ici, parce qu'un grand nombre d'auteurs ont déjà rempli cet objet avec beaucoup d'exactitude (a).

la cicatrice se forme plus lentement, & le fond de l'abcès se guérit en même temps que sa superficie; on n'est pas en conséquence obligé de faire une large ouverture, & les différens moyens que l'on emploie pour empêcher la cicatrice de se former avant que le fond soit cicatrisé, deviennent inutiles.

Lorsque le bubon est petit, il suffit de l'ouvrir avec une lancette; mais lorsqu'il est fort volumineux, le caustique est préférable, parce qu'il détruit une plus grande partie de la peau, que l'inflammation qui suit est moins vive, & souvent même la cure en est plus prompte.

Le mercure est fréquemment nuisible dans le cas où le bubon acquiert une disposition particulière indépendante du virus vénérien; il faut alors s'attacher à reconnoître quel est le vice dominant; mais les accidens de ce genre rendent la guérison très-incertaine, parce que quand l'ulcère reste au même point, & que le mercure commence à ne plus convenir, l'on est naturellement porté à croire que le virus est dissipé: cependant cela n'arrive pas toujours, comme le remarque M. Hunter; & il pense qu'il est possible que dans ces circonstances le virus vénérien soit seulement moins puissant que la maladie qui s'est formée nouvellement, & qu'il cesse en quelque sorte d'agir; mais qu'il reprenne sa vigueur lorsque la seconde maladie s'affoiblit. Plusieurs observations viennent à l'appui de cette opinion; il est certain qu'il y a des cas où l'on n'obtient la guérison complète qu'après avoir interrompu pendant quelque temps l'usage du mercure; l'on a même vu des malades guérir parfaitement en cessant toute espèce de remède.

Dans les cas où les bubons sont suivis d'ulcères rebelles, M. Hunter a remarqué que la ciguë unie au quinquina lui avoit mieux réussi que tout autre moyen. Les effets de la ciguë ont été plus prompts lorsqu'il en a appliqué en même temps à l'extérieur. Il y a aussi vu de bons effets des bains de mer, & des cataplasmes avec l'eau de la mer. La salsepareille est souvent utile dans ces circonstances. L'on dit que le mézéreon a été très-avantageux dans quelques cas de ce genre. Le docteur Fordyce recommande de boire une très-grande quantité de jus d'orange.

(a) Depuis que M. Cullen a écrit ceci, M. Hunter a publié un *Traité sur les Maladies vénériennes*, qui renferme quantité d'observations très-importantes, capables de jeter beaucoup de lumière sur la nature du virus vénérien, sur la manière dont il se propage, & sur les moyens de le détruire. J'ai cru devoir donner

1783. Lorsqu'il se manifeste quelques-uns de ces symp-

ici une partie de ses idées sur chacun de ces objets, afin de mettre les commençans à l'abri de plusieurs erreurs généralement adoptées au sujet de cette maladie.

Le virus venerien introduit dans le corps, ne change point la nature des fluides; il semble y être uniquement dispersé, & forcer en quelque sorte certaines parties à recevoir son action: cette action est purement locale, & elle a successivement lieu d'une manière regulière dans différentes parties, à raison de leur plus ou moins d'aptitude à recevoir le virus; il n'y en a en conséquence que quelques-unes sur lesquelles il agit en même temps; & la constitution peut être affectée de cette manière, quoique presque toutes les fonctions s'exécutent comme dans l'état de santé.

Lorsque la constitution est infectée du virus vénérien, les effets locaux qui en résultent ne sont pas les mêmes que ceux qui se sont manifestés les premiers; ainsi, lorsqu'à la suite d'un chancre, la surface du corps, le nez, ou la bouche sont affectés, les ulcères qui en résultent diffèrent beaucoup du véritable chancre; leurs progrès sont plus lents, ils ne sont presque pas douloureux, excepté les cas où ils se portent sur certaines parties. Néanmoins la lenteur des effets du virus est relative à la nature des parties malades: car quand il affecte les amygdales, la luette ou le nez, ses progrès sont plus rapides, & les ulcères qu'il produit ressemblent davantage au véritable chancre, que quand il affecte la peau; mais l'inflammation est communément moins vive & plus lente.

Le virus vénérien n'affecte pas non plus toutes les secrétions, de manière qu'il puisse s'engendrer dans leurs organes un poison de la même nature. L'on croit communément que la maladie peut se communiquer aux testicules, aux vésicules séminales, à la semence même, & que cette dernière peut infecter d'autres personnes; l'on a même prétendu que l'enfant pouvoit recevoir la contagion après la conception: mais toutes ces opinions ne sont point fondées. Si cela étoit, quand une personne est affectée de la vérole, chacune des surfaces où il se fait une secrétion seroit nécessairement dans un état semblable à celui où se trouve le canal de l'urètre dans la gonorrhée, & tout ulcère ne pourroit être que vénérien. Mais l'on observe le contraire, car toutes les secrétions s'exécutent de la même manière qu'avant; & s'il survient un ulcère dans une partie saine, produit par d'autres causes que le virus vénérien, cet ulcère n'est pas vénerien, & la matière qui en sort n'est pas infectée, quoique produite par le même sang que l'on suppose infecté.

La sueur, la salive, le lait contenu dans les mamelles, ne sont pas non plus des véhicules du virus vénerien: car, 1°. ce virus n'affecte aucune secrétion, à moins que les organes de cette secrétion n'aient été d'abord affectés de l'inflammation ou de l'irritation vénérienne; 2°. lorsque les organes qui reçoivent secondairement le virus sont infectés de manière qu'il en résulte une

tomes à un degré quelconque, ou dès que l'on s'est assuré

matière semblable à celle que produit l'ulcère de la gorge, cette matière n'est pas véneneuse & ne communique pas la maladie; 3°. le virus venérien introduit même dans l'estomac, n'affecte point cet organe, ni la constitution, comme le prouve l'exemple rapporté par M. Hunter, de deux personnes qui n'éprouvèrent aucun symptome de maladie vénérienne, quoiqu'elles eussent bu par méprise un reste de lait qui avoit servi à étuver des chancres, & dans lequel avoit trempé une nuit entière un linge imprégné d'une grande quantité de la matière purulente qui suintoit de ces chancres.

Le sang des personnes affectées de la vérole ne communique pas la maladie à d'autres par l'inoculation.

La matière qui résulte de l'inflammation vénérienne, lorsque le virus est répandu dans la masse du sang, n'est point de la même nature que la matière de la gonorrhée & du chancre: ses effets sont differens, & elle ne communique pas la maladie vénérienne: par exemple, un ulcère vénérien de la gorge n'engendre pas de bubon dans les glandes du col; les ulcères qui viennent sur le bras, ou même des nodus en suppuration sur l'os du rayon, ne produisent point d'engorgemens dans les glandes des aisselles, quoiqu'il en survienne dans ces mêmes glandes, lorsque l'on applique du virus vénérien récent sur un ulcère ordinaire du bras, de la main ou des doigts; enfin, les pustules ou les nodus vénériens qui affectent les jambes & les cuisses, n'engendrent point de bubons dans les aines.

Une personne qui a la vérole confirmée peut être affectée localement par la matière de la gonorrhée ou d'un chancre: mais elle ne peut l'être par la matière qui sort des ulcères vénériens, dont elle est couverte. M. Hunter s'est assuré de ce fait par plusieurs expériences; il a inoculé des vérolés dans différens endroits avec la matière qui sortoit de leurs ulcères; il a fait avec une lancette des plaies assez profondes pour en tirer du sang, & elles se sont toujours cicatrisées facilement; cependant les plaies dans lesquelles il introduisit de la matière prise sur un chancre, se changèrent en véritables chancres. Il inocula de même une partie saine avec la matière qui sortoit d'un ulcère qui rongeoit une amygdale: la plaie se cicatrisa sans produire aucun effet; mais la matière de la gonorrhée inoculée de la même manière produisit un chancre.

Un enfant, né d'une mère affectée de la maladie vénérienne confirmée & couvert de pustules, fut inoculé avec la matière qui sortoit de ses pustules & avec du pus ordinaire; les deux piqûres s'enflammèrent légèrement & aucune ne suppura: d'où il conclut que ces pustules n'étoient point véroliques. Il ajoute que la plupart des enfans que l'on avoit regardés comme affectés de la verole, parurent évidemment, d'après une recherche exacte, ne pas l'être; il a fait la même observation sur les nourrices; il en a vu une que l'on prétendoit avoir été infectée par un nourrisson, dont le corps s'étoit couvert de cloches plusieurs

que les circonstances qui déterminent la communication du

jours après sa naissance; la gorge de la nourrice s'enflamma : il s'y forma des ulcères dont la base étoit circonscrite; les glandes des aisselles s'engorgèrent ; l'on employa le mercure, la salsepareille, la cigue. Les ulcères devinrent de plus mauvaise qualité ; & pendant l'usage de ces remèdes, il parut des éruptions sur le corps; la peau des mains & des doigts se pela ; les ongles tombèrent, & il se forma vers leurs racines des ulcères que l'on regarda comme vénériens. Néanmoins M. Hunter soupçonnant que la manière de vivre de la malade contribuoit à son état, ordonna de la transporter dans l'hôpital, de lui donner de bons alimens, & elle guérit. Il rapporte l'exemple d'un homme affecté d'une maladie semblable qui guérit de la même manière, après avoir pris inutilement du mercure pendant six mois. Au bout de trois semaines de régime, il ne restoit plus que quelques taches sur la peau. Il lui prescrivit des bains de mer pendant un mois, ce que le malade exécuta, & il revint parfaitement guéri.

Dans des cas semblables, la nature de l'éruption peut déterminer le diagnostic: par exemple, l'on ne doit pas regarder comme vénériennes les pustules qui paroissent sur le corps pendant l'usage du mercure, lorsqu'il y en a d'autres qui se dissipent.

Les différentes affections locales qui surviennent à ceux qui ont déjà quelques symptomes de vérole, ne rendent point la maladie plus grave, ni la guérison plus difficile; ainsi, un chancre qui paroît peu de temps après la gonorrhée, n'augmente ni ne diminue cette dernière, & ne la rend pas plus difficile à guérir; de même si une personne affectée de la vérole gagne une gonorrhée ou un chancre, cela n'aggrave pas la maladie primitive, & ne retarde pas la guérison. Néanmoins la gonorrhée & le chancre ont une telle influence l'une sur l'autre, que la première peut, jusqu'à un certain point, préserver du dernier; mais cette circonstance ne favorise pas la guérison de l'une ou de l'autre.

Jamais la maladie vénérienne ne cesse d'elle-même, pour se changer en une autre maladie d'une nature différente, tant que l'on n'a pas employé le spécifique capable de détruire le virus vénérien. Les affections vénériennes peuvent, il est vrai, en produire d'autres : ainsi le chancre peut, en raison de l'irritation qu'il occasionne, devenir la cause immédiate d'une inflammation érysipélateuse; le bubon peut se changer en un ulcère scrophuleux; mais dans ces cas, l'affection secondaire ne détruit pas la maladie primitive : il faut nécessairement recourir à l'usage du mercure. La maladie vénérienne paroît uniquement tenir plus ou moins de la nature des affections auxquelles la constitution étoit disposée avant, & elle peut donner de l'activité aux causes capables de produire ces affections. Par conséquent, l'inflammation excitée par le virus vénérien est relative à la constitution de ceux qui en sont infectés.

Il est rare que l'irritation produite par ce virus s'étende beaucoup au-delà de la surface qui le reçoit; les parties voisines ne paroissent pas fort disposées à recevoir l'inflammation particulière,

virus vénérien ont eu lieu, je pense qu'il est nécessaire de

qui est la conséquence de son action ; ainsi, la gonorrhée se borne entièrement, pendant plusieurs semaines, à un point de l'urètre chez les hommes, & pendant des mois entiers, dans le vagin chez les femmes ; il en est de même des chancres : les bubons ne commencent aussi à s'étendre & à s'enflammer, que quand la matière est formée, quand elle a perdu son caractère spécifique, & qu'elle n'agit plus que comme une cause ordinaire d'irritation. La même chose s'observe à l'égard des ulcères qu'engendre la vérole confirmée ; le siége qu'ils occupent d'abord a peu d'étendue, & il augmente à mesure que la maladie fait des progrès ; mais ces ulcères restent toujours circonscrits, & ne s'étendent pas au loin.

Certaines parties sont plus disposées à recevoir l'action du virus vénérien que d'autres, & il y en a quelques-unes qui en sont toujours à l'abri. Aussi le cerveau, le cœur, l'estomac, le foie, les reins & les autres viscères ne sont jamais affectés du virus vénérien ; les preuves que l'on apporte du contraire ne peuvent soutenir un examen sérieux.

L'irritation vénérienne agit en même temps sur presque toutes les parties qui en sont susceptibles, & même sur toutes ; si quelques unes sont plus facilement & plus promptement affectées que d'autres, on ne doit pas l'attribuer à l'activité ou à une disposition particulière du virus, mais à la nature de ces parties qui peuvent, par exemple, jouir d'un plus grand dégré d'irritabilité.

Les parties externes qui sont plus exposées à l'action de l'air, reçoivent plus facilement l'action du virus vénérien que les parties internes : mais certaines causes particulières peuvent rendre cette action plus prompte, comme il arrive lorsque le malade a été exposé au froid, ou attaqué de la fièvre. Ces causes peuvent même faire reparoître de nouveaux symptomes, lorsque l'on croit le virus detruit.

Lorsque la disposition vénérienne existe une fois dans une partie, l'action du virus doit nécessairement s'y développer, à moins que les parties où les premiers effets locaux se sont manifestés n'aient été guéries.

L'action du virus ne se développe pas avec la même promptitude dans toutes les parties du corps où il a produit une pareille disposition ; il y en a quelques-unes où cette action n'a lieu qu'au bout de six semaines ou deux mois, & dans d'autres, ce n'est qu'après huit mois & même plus. Ainsi, on a vu des ulcères survenir sur la surface du corps, ou à la gorge, trois mois après le chancre guéri, & les exostoses se manifestent beaucoup plus tard ; mais il faut observer que quand on a traité la maladie vénérienne de manière à faire disparoître les premiers symptomes qui se sont manifestés, sans néanmoins déraciner la disposition qui existoit dans des parties situées plus profondément, jamais la maladie n'attaque de nouveau les parties externes, ou celles qui avoient été affectées les premières : elle se borne toujours aux parties les plus internes, où l'action du virus n'étoit pas développée dans le temps du traite-

recourir sur-le-champ à l'usage interne du mercure; & je

ment : ce qui prouve que le pus qui résulte de l'action du virus n'est pas entraîné dans le torrent de la circulation, lorsque ces symptomes secondaires ont lieu ; car si cela étoit, les parties qui ont été premièrement affectées le seroient de nouveau. Or cela n'arrive jamais ; à moins qu'on ne s'expose une seconde fois à l'infection. La facilité avec laquelle se guérissent les premiers symptomes qui se sont manifestés, prouve aussi que le virus ne subsiste plus dans la constitution ; car autrement on ne pourroit expliquer comment ces symptomes se guérissent.

La maladie augmente dans les parties où son action se manifeste d'abord, sans perdre de son activité, & il en est de même dans celles qui sont affectées secondairement. Ainsi, la suppuration d'un chancre ou d'un bubon n'empêche pas l'action du virus de se développer sur les amygdales, lorsque ces glandes y sont disposées ; il en est de même des autres symptomes qui succèdent à ceux qui ont précédé.

Le mercure empêche la disposition vénérienne de se former, ou plutôt il met la constitution à l'abri de l'infection ; ainsi, on ne pourra guère éviter la vérole, si l'on se contente d'appliquer uniquement des remèdes externes sur un chancre : il faut, en conséquence, absolument donner le mercure dans le temps où il existe une matière qui peut être absorbée.

Quant aux symptomes qui caractérisent la maladie vénérienne confirmée, on peut les diviser suivant qu'ils se manifestent dans son premier ou dans son second période.

Les symptomes qui paroissent dans le premier période de la maladie, affectent communément les parties externes, telles que la peau, le nez, les amygdales, & quelquefois même la langue : les symptomes qui surviennent dans le second période sont plus internes, & affectent les os, le périoste, les aponévroses & les tendons.

Le temps où les premiers symptomes se manifestent, après que la matière est absobée, est fort incertain ; il est généralement d'environ six semaines, quelquefois plus long, & souvent beaucoup plus court. Les symptomes particuliers, au second période de la maladie, se développent beaucoup plus tard, souvent même quelques mois après que les premiers ont été entièrement dissipés.

Les effets du virus sur les parties qui sont situées plus profondément, sont entièrement différens des premiers : leurs progrès sont plus lents, & la guérison en est plus difficile.

Les différens symptomes qui caractérisent la maladie confirmée, varient en raison des parties qui sont affectées ; la peau paroît décolorée, comme couverte de taches de rousseur, dont plusieurs disparoissent, pendant que les autres subsistent & augmentent avec la maladie. Souvent on observe des taches séparées, auxquelles on ne fait attention que quand il s'y forme des croûtes : quelquefois ces taches paroissent être autant de points enflammés, qui contiennent une matière, & ressemblent à des pustules ordinaires,

suis très-persuadé que ce remède employé sans délai,

mais qui en diffèrent, en ce qu'elles s'élèvent moins en pointe, & que leur base est moins rouge. L'inflammation leur donne un certain degré de transparence, sur-tout lorsque le malade se tient chaudement: cette inflammation se dissipe en peu de temps, & l'épiderme tombe sous forme de croûte qui se régénère peu de temps après; c'est cette croûte qui caractérise leur nature.

Les taches produites par l'irritation vénérienne diffèrent des véritables pustules inflammatoires, en ce qu'elles ne se gonflent pas, & ne produisent pas de douleur, sur-tout dans les parties qui sont le plus exposées à l'air; car celles qui sont constamment couvertes & en contact avec d'autres parties, ressemblent davantage aux tumeurs inflammatoires, comme on le voit autour de l'anus: ces taches ne forment point dans ces endroits des croûtes, mais se gonflent par la lymphe extravasée dont elles sont remplies, & présentent une surface blanche, molle, humide, & applatie, dont il sort une matière blanche.

Il est rare que ces taches s'étendent davantage qu'une pièce de vingt-quatre sols: souvent elles sont moins larges; à mesure que les croûtes se renouvellent, elles deviennent plus épaisses; elles approchent de celles qui forment la gale ordinaire, & la peau qui est au-dessous se change enfin en un véritable ulcère, qui s'étend lentement.

Lorsque ces pustules attaquent la paume des mains & la plante des pieds, où l'épiderme est épais, ce dernier tombe, & est immédiatement remplacé par un nouvel épiderme, qui tombe aussi. Mais lorsque la maladie est bornée à ces parties, il est difficile de déterminer si elle est vénérienne ou non, parce que la plupart des affections de la peau qui attaquent ces mêmes parties, produisent des effets semblables.

Lorsque la maladie commence, elle attaque souvent la racine des ongles, & elle donne une couleur rouge à la surface blanche que l'on apperçoit au bas de l'ongle; & si l'on n'en arrête les progrès, elle occasionne la chûte de l'ongle.

Cette maladie attaque aussi les surfaces du corps couvertes de poils: elle produit la chûte de ces derniers, & ils ne renaissent que quand le virus est détruit.

Entre les différens symptomes que produit le virus vénérien, il n'y en a pas qui exigent d'être examinés avec plus de soin que ceux qui affectent l'intérieur de la bouche; car il arrive fréquemment que l'on prend pour vénériens des ulcères de ces parties qui sont produits par toute autre cause, & qu'on les aggrave tellement par l'usage du mercure, que quelquefois les amygdales & la luette en sont entièrement détruites. Les observations suivantes pourront aider à éviter les erreurs de ce genre.

Lorsque la maladie attaque le gosier, les amygdales & l'intérieur de la bouche, elle se montre d'abord sous forme d'un ulcère, sans avoir été précédée de beaucoup de gonflement; de manière que le volume des amygdales n'est pas fort augmenté:

& en suffisante quantité, préviendra certainement les symp-

l'inflammation paroît se borner à la surface de ces parties, & est toujours suivie d'un ulcère; c'est cet ulcère qu'il faut particulièrement s'attacher à reconnoître. L s différentes maladies qui affectent ces parties, & qui y produisent un ulcère, n'affectent pas leur superficie. Ainsi, dans l'inflammation des amygdales, souvent la suppuration se forme dans le centre, & il en résulte un abcès où il se forme une petite ouverture; mais cet abcès ne ressemble jamais à l'ulcère qui a commencé sur la surface de la partie, comme il arrive quand il est véritablement vénérien; d'ailleurs, l'inflammation, la douleur & le gonflement sont trop considérables pour être l'effet de la maladie vénérienne, & la tumeur s'affaisse dès qu'elle est ouverte.

Il survient aussi un gonflement lent des amygdales, que j'ai vu fréquemment déterminé par les affections catarrhales, & qui, suivant M. Hunter, tient jusqu'à un certain point aux écrouelles. Dans ce cas, la surface de ces parties est recouverte de lymphe coagulable, qui, quelquefois, se rassemble dans une espèce de cavité: ce qui a fait prendre cette affection pour des ulcères. Mais ces tumeurs sont trop volumineuses pour être l'effet du virus vénérien: d'ailleurs, il est aisé de distinguer la matière dont elles sont recouvertes d'un véritable ulcère; il suffit de détacher une partie de cette matière, pour s'assurer que la superficie de l'amygdale n'est pas ulcérée.

On a vu aussi des affections des amygdales suivies d'une espèce d'escarre, qui avoit la plupart des caractères de l'ulcère vénérien. Lorsque M. Hunter a vu cette maladie dans son premier degré, il l'a traitée comme érysipélateuse; mais dans le second degré, il l'a soupçonnée d'être vénérienne. Néanmoins il faut, dans ces cas, faire attention à toutes les circonstances qui ont précédé avant de porter son jugement. M. Hunter avoue qu'il ne peut déterminer de quelle nature sont ces affections; mais il croit qu'elles ne sont pas vénériennes, comme on se l'imagine souvent. Lorsque la fièvre a précédé, il est moins probable qu'elles soient l'effet du virus vénérien.

Ces parties sont encore sujettes à des espèces d'excoriations, & paroissent quelquefois couvertes d'une matière puriforme: ces excoriations ont une terminaison régulière; mais elles ne pénètrent jamais la substance des parties, comme il arrive à celles qui sont véritablement vénériennes: d'ailleurs, il se forme un ulcère dans le centre de ces dernières, qui suffit pour les caractériser. Aucune partie de la bouche n'est exempte de ces excoriations: cependant elles affectent plus fréquemment la racine de la luette, & s'étendent en avant le long du voile du palais. Elles résistent à l'action du mercure: ce qui est une preuve qu'elles ne sont pas vénériennes.

L'ulcère de la gorge, qui est véritablement vénérien, sera plus aisé à reconnoître que tout autre type de la maladie, si l'on fait attention aux circonstances qui l'accompagnent: cet ulcère forme une véritable perte de substance, une portion de l'amygdale est

tomes, qui, sans cela, seroient survenus promptement,

creusée, & paroît enlevée ; cet ulcère a un bord déterminé, dur, & est communément de très-mauvaise qualité : il est recouvert d'une matière blanche épaisse, que l'on ne peut enlever par la lotion. Ces ulcères sont toujours humides, la matière qui en sort ne se change pas en croûtes, & leur progrès est plus rapide que celui des ulcères qui attaquent la surface du corps : ils sont aussi moins douloureux que ces derniers.

Les symptomes qui surviennent dans le second période de la maladie sont encore plus difficiles à reconnoître que les premiers, & exigent que l'on fasse une grande attention à toutes les circonstances qui les accompagnent, ou qui ont précédé : telles sont les douleurs d'oreilles, celle d'une partie de la tête, & la surdité, qui souvent peuvent être produites par d'autres causes.

Lorsque le virus vénérien commence à agir sur les parties situées plus profondément, ses progrès sont plus lents que ceux qu'il fait sur les parties externes ; ses effets approchent beaucoup du caractère des tumeurs scrophuleuses ; mais dans le cas de maladie vénérienne, les jointures sont beaucoup plus rarement affectées que dans le rhumatisme. Les tumeurs des os, des tendons & des ligamens se manifestent souvent plusieurs mois après que l'on s'est exposé à l'infection, & elles acquièrent communément un certain volume avant qu'on s'en apperçoive, parce qu'elles n'occasionnent que peu de douleur. D'autres fois la douleur est très-vive, & il ne survient de gonflement que quelque temps après qu'elle a commencé à se faire sentir.

Toutes ces tumeurs s'enflamment difficilement : ce n'est souvent qu'au bout de plusieurs années, & lorsque l'inflammation est formée ; la matière qui en résulte n'est pas un véritable pus, mais une liqueur visqueuse ; cette espèce de suppuration se fait avec une lenteur extrême, & elle subsiste fréquemment lors même que la cause qui lui a donné lieu est détruite.

Lorsque l'action particulière au virus vénérien commence dans une partie infectée, il y a communément fièvre, insomnie, agitation & mal de tête ; le corps maigrit, & le visage paroît pâle. Ces symptomes continuent souvent plusieurs semaines : mais ils ont particulièrement lieu dans le second période de la maladie ; ils se dissipent lorsque les tumeurs vénériennes se manifestent sur le périoste, les os, les tendons, ou les autres parties : mais fréquemment ces mêmes symptomes reparoissent au bout de peu de temps. Cette fièvre ressemble souvent à celle qui accompagne le rhumatisme ; je l'ai vue, dans un cas où les suites de la maladie furent très-fâcheuses, prendre le caractère de la double tierce, & chaque accès se terminoit par des sueurs très-abondantes : quelquefois elle tient de la nature de la fièvre hétique.

Dans certains cas, les progrès du virus sont tellement lents, que la constitution en paroît à peine affectée ; alors il n'y a point de fièvre, & la maladie est moins grave, à moins qu'on ne tarde long-temps à attaquer le virus.

ou dissipera ceux qui pourroient s'être déjà manifestés. Dans l'un & l'autre cas, il mettra le malade à l'abri des suites de l'infection (*a*).

(*a*) Le chancre exige sur-tout que l'on ait promptement recours au mercure, & que l'on continue même plus long-temps son usage que dans le cas où il se manifeste des symptomes de maladie vénérienne confirmée ; on ne doit pas même se rassurer, quoique le chancre soit parfaitement cicatrisé. On ne pourra douter de l'importance de ce précepte, si l'on fait attention aux progrès de la maladie, & a la manière dont le virus vénerien produit ses effets. M. Hunter a fait, sur cet objet, une experience qui me paroît prouver combien il est important d'employer promptement le mercure, & en suffisante quantité, pour mettre le malade à l'abri des suites de l'infection dès que les premiers symptomes de la maladie se sont manifestés. J'ai cru, en conséquence, devoir la rapporter ici en entier.

Ce médecin célèbre trouva un homme qui voulut bien se soumettre a cette expérience, auquel il fit deux incisions avec une lancette trempée dans la matière d'une gonorrhée: l'une de ces incisions fut faite sur le gland, l'autre sur le prepuce.

Cette expérience fut commencée le vendredi ; le dimanche suivant, il survint une démangeaison dans ces parties, qui dura jusqu'au mardi: ces parties étant souvent examinées pendant ce temps, parurent plus rouges & plus humides que de coutume ; ce que l'on attribua au frottement. Le mardi matin, l'endroit du prépuce où l'on avoit fait l'incision parut plus rouge, plus épais, & il s'y étoit formé une tache ; le mardi suivant, la tache augmenta, & il en sortit un peu de matière : les bords de l'urètre parurent alors légèrement gonflés ; le malade éprouvoit une légère sensation en urinant, de manière que l'on croyoit qu'il alloit survenir un écoulement. L'on toucha alors la tache avec la pierre infernale, & on la pansa ensuite avec une onguent, dans lequel entroit le calomelas. Le samedi matin, l'escarre tomba ; on toucha l'ulcère de nouveau, & l'escarre qui s'étoit formée, tomba le lundi suivant. La nuit précédente, il étoit survenu une démangeaison considérable au gland ; & le mardi, on observa une tache blanche dans l'endroit où l'on avoit fait la piqûre : en examinant cette tache, on découvrit que c'étoit une pustule remplie d'une matière jaunâtre ; alors on la toucha avec le caustique, & on la pansa comme la première. Le mercredi, l'ulcère du prépuce étoit jaune, & on le toucha de nouveau avec le caustique. Le vendredi, les deux escarres tombèrent, l'ulcère du prépuce étoit rouge & sa base moins dure ; mais le samedi, cet ulcère ne parut pas être en aussi bon état, & on le toucha encore ; & l'escarre en étant tombée, on le laissa se cicatriser de même que l'autre ulcère, qui laissa un petit creux sur le gland. Ce creux se remplit au bout de quelques mois, mais conserva une teinte brune pendant long-temps.

Quatre mois après, le chancre du prépuce reparut: on y appliqua différens remèdes très-irritans ; mais comme ils ne parurent

1784. Je regarde cet avis, d'employer le mercure promptement & à une dose convenable, comme le plus impor-

pas convenir, on les abandonna, & le chancre se cicatrisa naturellement; ce chancre reparut plusieurs fois, & se cicatrisa toujours de la même manière; celui qui étoit sur le gland ne revint point.

Pendant que les ulcères du prépuce & du gland subsistoient, il survint une tumeur dans l'une des glandes de l'aine droite, dont on ne tenta la résolution que quand les ulcères, qui étoient sur la verge, furent cicatrisés. Alors l'on fit des frictions mercurielles sur la jambe & la cuisse: par cette méthode, la glande diminua beaucoup en peu de jours; mais l'on cessa le traitement, parce que l'on ne vouloit pas encore guérir complettement la maladie. Quelque temps après, le gonflement de l'aine revint, & l'on n'employa le mercure en friction qu'autant qu'il paroissoit suffisant pour résoudre entièrement la tumeur de la glande; mais on ne se proposoit encore que d'opérer une guérison locale, & l'on ne vouloit pas donner assez de mercure pour empêcher le virus d'attaquer la constitution.

Environ deux mois après la seconde apparition du bubon, le malade ressentit, lorsqu'il ava oit quelque chose, une légere douleur, accompagnée de picotement dans l'une des amygdales; & en examinant la partie, on y découvrit un petit ulcère, que l'on abandonna jusqu'à ce que sa nature fût bien déterminée; alors l'on eut reours au mercure: on l'appliqua sur la jambe & la cuisse, comme dans le premier cas, pour mettre plus efficacement le gland à l'abri, quoique probablement cela ne fût pas nécessaire.

Dès que l'ulcère fut cicatrisé, on quitta le mercure, parce qu'on ne vouloit pas encore détruire le virus, mais observer quelles parties il affecteroit ensuite. Environ trois mois après, il survint des taches, couleur de cuivre, sur la peau, & l'ulcère reparut sur l'amygdale. On eut recours une seconde fois au mercure pour détruire ces effets du virus, mais on ne vouloit encore que pallier le mal.

On abandonna le malade une seconde fois, pour voir sur quelles parties se manifesteroient les effets du virus; mais ils se manifestèrent sur les mêmes parties qu'avant. Alors il ne parut pas nécessaire de pousser plus loin l'expérience, & l'on donna le mercure en suffisante quantité, & pendant assez de temps, pour compléter entièrement la cure.

Cette expérience dura environ trois ans, à compter du moment de l'inoculation, jusqu'au temps où la guérison fut parfaite.

M. Hunter conclut de cette expérience, 1°. que la matière de la gonorrhée peut produire un chancre; 2°. qu'il est probable que le gland ne reçoit pas l'irritation vénérienne aussi promptement que le prépuce; car le chancre du prépuce s'enflamma, & suppura en un peu plus de trois jours; & celui qui étoit sur le gland, au bout de dix; 3°. qu'il est très-probable que le mercure, appliqué sur les jambes & les cuisses, est le meilleur moyen de

tant que l'on puisse donner pour la guérison de la maladie vénérienne. Je conviens que la virulence du poison peut être plus considérable dans certains cas que dans d'autres, & même que quelques constitutions peuvent favoriser plus que d'autres la violence de la maladie; néanmoins je suis très-convaincu que le plus souvent, lorsque la vérole a été violente & opiniâtre, cela étoit entièrement dû à ce que l'on avoit négligé de faire usage du mercure de bonne heure (*a*).

1785. Je ne prétends pas déterminer s'il y a d'autres remèdes anti-syphilitiques connus, ou si l'on pourra en

résoudre le bubon, & même d'aider la guérison, lorsque ce dernier suppure; 4°. que l'on peut résoudre ainsi le bubon, sans cependant mettre la constitution à l'abri des effets du virus, & que l'on doit introduire une plus grande quantité de mercure qu'il n'est nécessaire pour résoudre le bubon, dans les cas sur-tout où la résolution s'est faite facilement; 5°. que certaines parties peuvent être infectées, & le virus y rester dans l'inaction, tant que l'on emploie le mercure pour détruire les symptomes qui se sont manifestés les premiers, & ses effets se développer quelque temps après que l'on a quitté ce remède; enfin, 6°. que quand le virus a infecté originairement certaines parties, il peut y produire les mêmes effets qu'avant, quand la guérison n'a pas été complète.

(*a*) L'on a vu plus haut que le mercure avoit la vertu d'empêcher la disposition que produit le virus vénérien dans certaines parties de se former: en conséquence, plus l'on tarde à recourir à ce remède, plus l'absorption est considérable; & il y a un plus grand nombre de parties où l'action du virus doit nécessairement se développer par la suite; il arrive alors que quelque temps après avoir guéri un symptome vénérien, il s'en manifeste de nouveaux dans d'autres parties, parce que le mercure ne détruit pas la disposition qui existe dans ces parties. Néanmoins il paroît qu'il arrête l'action du virus, car on ne voit pas de nouvelles affections vénériennes survenir pendant l'usage des mercuriaux, quoique la disposition existe. Ainsi comme l'on ne peut guérir que les parties où le virus est en action, il est aisé de voir comment il survient de nouveaux symptomes vénériens dans les cas où l'on a eu recours trop tard au spécifique, quoique le virus ait été chassé hors du corps par quelques-unes des sécrétions, & que les parties qui ont été affectées les premières soient guéries.

Les bains & les autres moyens que l'on a recommandés pour préparer à l'usage du mercure, ne sont pas capables d'empêcher l'absorption du virus; on doit en conséquence, quand on les juge convenables, les employer sur-le-champ, conjointement avec quelque préparation mercurielle: c'est faute de prendre cette précaution que la contagion fait des progrès, dont les effets se renouvellent dès que l'on a cessé le traitement.

découvrir par la suite; mais je suis persuadé que dans la plupart des cas, le mercure convenablement employé, est un remède très-certain & très-efficace (*a*). Quant aux

(*a*) Aucun des symptomes que produit le virus vénérien ne résiste à l'action du mercure, excepté la gonorrhée, contre laquelle nous ne connoissons aucun spécifique. Ce remède est le seul sur lequel on puisse compter. L'on ne peut cependant disconvenir qu'il ne soit sujet à quelques inconvéniens, & il paroît difficile de croire qu'il existe une maladie que l'on ne puisse combattre que par un seul remède. L'on a, en conséquence, fait différentes tentatives pour en substituer d'autres au mercure; mais tous ceux que l'on a vantés depuis trois siècles, ne me paroissent mériter absolument aucune confiance dans les affections qui sont véritablement vénériennes. En supposant même que ceux qui ont recommandé ces mêmes remèdes aient toujours été de bonne-foi, l'on peut assurer que les expériences que l'on a tentées pour prouver leur efficacité, ont été mal faites. On y a eu communément recours dans des cas où l'on croyoit que le mercure avoit été employé pendant long-temps sans succès, mais où cependant l'action particulière au virus vénérien avoit été réellement détruite: par conséquent, les affections que l'on a guéries, quoique déterminées par le virus vénérien, tenoient à des causes d'une nature fort différente, & n'étoient point vénériennes. Plusieurs de ces affections se sont même quelquefois dissipées uniquement par le régime. Ce n'est que dans des cas semblables que l'on peut prescrire la décoction des bois sudorifiques, tels que le gayac & la salsepareille, la racine de mézéréon ou de lauréole, celle du *lobelia syphilitica*, ou de la cardinale syphilitique; la décoction des tiges de morelle & de saponaire; la ciguë, l'opium, la racine de benoite & plusieurs autres remèdes, dont l'on pourra faire choix, suivant la nature des affections que l'on aura à combattre. Mais il est certain qu'aucun ne peut remplacer le mercure, quand il s'agit de détruire des symptomes véritablement vénériens. L'on dit que dans quelques villes d'Italie, le gouvernement a banni le mercure du traitement des maladies vénériennes dans les hôpitaux; si cela est, je ne doute nullement que les malades véritablement infectés du virus vénérien ne soient les victimes d'un semblable réglement.

Les affections locales qui exigent quelques-uns des remèdes indiqués ci-dessus, sont produites par l'action combinée du mercure, de la maladie & de la constitution, ou dépendent uniquement de la constitution.

Les affections du premier genre sont le gonflement des amygdales, qui survient dans des cas où la maladie vénérienne confirmée n'existe pas, l'épaississement du périoste & des os même; les parties qui recouvrent ces derniers deviennent en même temps œdémateuses & douloureuses au toucher: mais les affections de ce genre, qui se manifestent pendant le cours du traitement, ne sont pas vénériennes. Il faut, dans ces cas, quelquefois cesser

autres remèdes que l'on a proposés, je remarquerai seulement que j'ai observé que la décoction de mézéréon

l'usage du mercure, quoiqu'on ne l'ait pas continué un temps suffisant pour détruire les symptomes qui obligeoient d'y avoir recours, parce qu'il pourroit produire une maladie pire que la vérole ; mais s'il se manifeste quelques nouveaux symptomes de cette dernière, lorsque les accidens produits par le mercure auront disparu, on aura recours une seconde fois à ce remède ; & l'on a observé qu'alors la constitution le supportoit communément mieux, sur-tout si l'on s'étoit attaché à la fortifier.

Les maladies qui dépendent de la constitution consistent dans la foiblesse, la langueur, le défaut d'appétit, & dans des sueurs fréquentes qui menacent de fièvre hétique. Ces symptomes sont très-rares, & surviennent communément chez ceux à qui le mercure ne convient pas : ils sont en général, de même que les affections locales, l'effet de la foiblesse. C'est pourquoi les toniques sont les remèdes les plus convenables dans les maladies de ce genre, soit qu'elles se manifestent à la suite du chancre, du bubon ou de la vérole confirmée : le quinquina y est sur-tout très-utile ; mais il ne suffit pas, parce qu'il ne peut que détruire plus ou moins la foiblesse, & non le vice particulier qui domine. M. Hunter avoue que la nature de ces affections n'est pas encore bien connue ; mais il les soupçonne d'être écrouelleuses, parce qu'il les a fréquemment combattues avec succès par les bains de mer. Entre les remèdes indiqués ci dessus, la salsepareille, le gayac, le mézéréon, la cigue & l'opium sont ceux qui ont le mieux réussi. L'opium sur-tout est très-avantageux ; non seulement il modère la douleur, mais il suspend même l'action morbifique. Une décoction de têtes de pavots réduite en bouillie modère l'irritabilité des ulcères, & arrête le sang, quand il coule. L'usage intérieur de l'opium est utile dans bien des cas ; mais il ne produit aucun effet sur le virus vénérien, comme l'a prouvé M. Hunter, qui l'a employé sans succès, dans un cas de vérole confirmée, que le mercure a ensuite guéri parfaitement. Il faut observer qu'il y a certaines constitutions auxquelles l'opium ne convient nullement, & chez lesquelles il produit des effets purgatifs, ou bien il augmente la sensibilité de la vessie & de l'urètre, occasionne insomnie, agitation & un mal-aise extrême.

La salsepareille donnée conjointement avec le mercure, peut être utile pour prévenir les maladies que produit quelquefois ce remède. L'on en fait prendre communément une forte décoction ; mais l'extrait réduit en pilules paroît préférable à M. Hunter,

Les affections qui subsistent après que le vice vénérien est détruit, sont un écoulement de matière muqueuse du canal de l'urètre qui imite la gonorrhée ; les chancres sont suivis d'ulcères qui ont la même apparence ; les bubons continuent à s'étendre ; l'inflammation & la suppuration des ulcères qui caractérisent la vérole confirmée continuent aussi ; les amygdales sur-tout se gonflent, s'enflamment, s'excorient ; quelquefois même lorsque l'ulcère est

contribuoit

contribuoit à la guérison des ulcères qui sembloient avoir résisté à l'action du mercure.

cicatrisé, il survient un gonflement sur ces parties, & de nouvelles excoriations, qui s'étendent jusqu'au voile du palais, & qui, loin de se guérir par l'usage du mercure, s'aggravent lorsqu'on le continue long-temps. C'est faute de faire attention à toutes ces circonstances, qui dépendent d'une disposition particulière, que l'on a souvent condamné ce remède, qui seul jouit de l'avantage d'agir sur toutes les parties de l'économie animale, de guérir celles qui sont malades, & de n'affecter que légèrement celles qui sont saines. Mais il faut, pour employer convenablement le mercure, faire une attention particulière à ses effets visibles.

Les effets visibles du mercure sont de deux espèces. Il agit sur la constitution ou sur quelques sécrétions. Dans le premier cas, il produit une irritabilité universelle, & il rend la constitution susceptible de toute espèce d'impression, il accélère le pouls, augmente sa dureté, & occasionne une espèce de fièvre passagère; mais quelquefois ses effets sont plus violens, & il agit comme un poison: dans quelques cas même, la fièvre qu'il produit ressemble à la fièvre hectique, c'est-à-dire, que le pouls est petit & vif, il y a perte d'appétit, agitation, insomnie, le visage est pâle. Dans ces cas, il suffit communément d'interrompre le remède pendant quelque temps, pour rendre ses effets moins sensibles.

Le mercure produit aussi quelquefois des douleurs semblables à celles de rhumatisme, & même des tumeurs qui paroissent d'une nature scrophuleuse; mais il n'est pas probable qu'il se revivifie & s'accumule dans différentes cavités, comme on l'a avancé.

Il faut faire attention à deux circonstances dans l'administration du mercure; savoir, à la quantité que l'on introduit dans la masse du sang dans un temps donné, & aux effets qu'il produit sur quelques parties du corps, telles que les glandes salivaires, la peau & les intestins. Ces deux circonstances réunies, suffisent pour diriger le traitement; car on peut donner des quantités fort différentes de mercure au même individu, & cependant ne pas en obtenir plus d'effet si ces quantités sont données dans des temps différens. Par exemple, une once d'onguent mercuriel appliquée en deux jours sur la peau, produira un effet plus considérable sur la constitution que deux onces appliquées en dix jours; & pour obtenir un effet semblable dans cet espace de temps, il en faudra au moins trois onces.

Lorsque les effets du mercure sont principalement locaux, c'est-à-dire, lorsqu'ils se manifestent sur les glandes de la bouche ou sur celles du canal intestinal, la constitution n'étant pas également stimulée par-tout, ses effets sur les parties malades seront aussi moins considérables. Il faut en conséquence, lorsque l'on donne ce remède, le diriger de manière qu'il ne produise aucune évacuation abondante, parce que toutes celles de ce genre qui surviennent pendant son usage, empêchent ses effets, & retardent la cure. Il est cependant nécessaire, pour être certain de son action,

1786. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire ici l'énumération des préparations variées & très-nombreuses de mercure, parce qu'elles sont communément très-connues, & que depuis peu le docteur Schwediauer en a donné une très-bonne énumération. Le choix du plus grand nombre paroît être indifférent (*a*); car je crois que l'on a

qu'il augmente quelques-unes des secrétions; c'est pourquoi l'on peut, lorsque la maladie est portée à un degré considérable, en donner une plus grande quantité, & avoir moins d'égard à la constitution. On ne doit cependant pas toujours juger de la violence de la maladie par le temps qu'elle a duré, mais par les symptomes qui se manifestent, car quelquefois celle qui est récente, est plus difficile à guérir qu'une ancienne.

Si l'on donne le mercure en très-petites quantités & qu'on les augmente par degrés de manière à y accoutumer insensiblement la constitution, ses effets visibles seront moins considérables; & M. Hunter remarque qu'il est à peine concevable combien on peut enfin en introduire de cette manière, sans qu'il produise aucun effet visible.

Les parties externes qui sont le plus facilement affectées du virus vénérien, sont plus aisées à guérir que les parties internes, qui sont moins susceptibles de l'action du virus; néanmoins quand l'action qui lui est particulière a lieu en même temps sur les dernières que sur les premières, le même traitement suffit pour guérir les affections secondaires.

(*a*) Les effets du mercure sur la constitution sont proportionnés à la quantité qu'on y a introduite, ils peuvent varier en raison de l'irritabilité du malade; mais cette diversité ne dépend nullement des préparations particulières, ni de la manière dont on prescrit le remède; on doit en conséquence adopter la méthode qui convient le mieux à chaque individu, & celle qui paroît la plus propre à introduire la quantité nécessaire de mercure dans la constitution.

On peut introduire ce remède par la peau, ou le donner intérieurement par la bouche; néanmoins ces deux moyens ne conviennent pas également a toutes les constitutions; car il y a des personnes chez lesquelles il semble ne pouvoir passer par les pores absorbans de la peau; alors il faut le donner par la bouche, quoique cette manière puisse être sujette à des inconvéniens. D'autres fois il ne peut pénétrer les vaisseaux absorbans internes; ou au moins donné de cette manière, il ne produit aucun effet sur la maladie, ni sur la constitution, il est alors nécessaire de tenter les différentes préparations de ce médicament, & l'on en trouvera toujours quelqu'une qui pourra réussir; mais il faut observer que toutes celles qui produisent sur la constitution des effets différens de ceux qui sont propres au mercure, c'est-à-dire, qui augmentent uniquement les sueurs & les urines, doivent être supposées ne pas agir de la même manière que le mercure.

guéri, & que l'on peut encore guérir par différentes préparations, convenablement administrées. La meilleure méthode semble consister, *premièrement*, dans le choix des préparations qui passent le moins facilement par les selles; c'est pourquoi l'application externe du mercure par les frictions, est, dans beaucoup de cas, la manière la plus convenable de l'administrer (*a*); *secondement*, soit que l'on

L'on a proposé différentes méthodes pour empêcher le mercure de se porter à la bouche; mais il n'y a aucun moyen d'empêcher cet effet, ni même de le déterminer dans les constitutions où il agit d'une manière différente.

Les surfaces internes, telles que les intestins, la surface des gencives, toutes les parties internes de la bouche, & les ulcères, absorbent beaucoup plus facilement le mercure que la peau. On a quelquefois vu une petite quantité de précipité rouge appliquée sur un ulcère, produire la salivation; mais comme il est rare que l'on puisse faire usage de cette dernière manière, & que les frictions que M. Clare a recommandé depuis peu de faire sur l'intérieur des lèvres & sur la surface des gencives avec le calomelas, sont un moyen très précaire & sujet à plusieurs inconveniens, on préfere de donner le mercure par la bouche. Néanmoins il faut observer que cette méthode ne convient que dans les circonstances où l'on prévoit qu'une petite quantité suffira pour la guérison; dans les cas contraires, & lorsqu'il est absolument nécessaire de recommencer le traitement plusieurs fois, il vaut beaucoup mieux appliquer le mercure à l'extérieur, parce qu'étant continué long-temps par la bouche, il peut être très-nuisible à l'estomac & aux intestins, sous quelque forme qu'on le donne & de quelque manière qu'on le corrige.

(*a*) Les frictions sont préferables aux preparations internes du mercure, toutes les fois que la maladie est à son second degré, c'est-à-dire, lorsqu'il s'est manifesté des ulcères sur la peau ou sur les amygdales; parce que l'on peut, par ce moyen, en introduire une plus grande quantité, sans affecter l'estomac.

L'onguent Napolitain l'emporte sur toutes les autres préparations, à raison de sa simplicité, & parce que les substance onctueuses tiennent le mercure extraordinairement divisé, l'attachent à la surface de la peau & ne se dessèchent point; il n'est pas même douteux que l'on doit préferer cet onguent à celui que M. Cirillo propose de faire, en mêlant un gros de sublimé corrosif à une once de saindoux, que l'on triture convenablement. Il recommande d'appliquer un demi-gros de cet onguent sur la plante des pieds pendant trois jours, & dit que ce remede agit par les urines; mais comme cet effet est différent de ceux qui sont propres au mercure, on doit peu y compter dans la maladie venérienne confirmée.

Dans les cas où les symptomes de la maladie sont modérés, il suffit de commencer par une petite quantité d'onguent; ainsi on

emploie les frictions, ou que l'on donne le mercure intérieurement, il faut le prescrire en quantité suffisante pour qu'il produise des effets sensibles sur la bouche; &, *troisièmement*, il ne faut pas entretenir ces effets fort long-temps, mais continuer cependant l'usage du mercure plusieurs semaines, ou quelque temps après que les symptomes de la maladie ont entièrement disparu. Je ne dis rien du régime (*a*) convenable & nécessaire aux malades pendant

en appliquera d'abord tous les soirs, pendant cinq à six jours, un scrupule ou un demi-gros, fait avec partie égale de mercure & de saindoux; on en augmentera ensuite la dose si la bouche n'est pas affectée; mais dans le cas contraire, on suspendra ses frictions pendant deux ou trois jours, & on les recommencera ensuite jusqu'à ce que le malade puisse en supporter deux gros & même plus tous les soirs.

Cette méthode suffit communément pour dissiper tous les symptomes de la maladie lorsqu'elle est récente; mais si ses progrès n'ont été que suspendus par un traitement modéré, & qu'elle se manifeste de nouveau dans les parties que le virus attaque secondairement, il faut alors une beaucoup plus grande quantité de mercure pour obtenir la guérison, & le donner jusqu'à ce que la bouche soit vivement affectée. La quantité d'onguent que l'on emploie, produit toujours des effets proportionnés à l'étendue de la surface qui en est recouverte; car chaque surface ne peut absorber qu'une certaine quantité de mercure: & quand elle en est trop chargée, il y en a une partie qui ne pénètre pas les pores de la peau. Ainsi une friction faite avec une demi-once d'onguent sur une surface donnée, produira à-peu-près autant d'effets qu'une once appliquée sur la même surface.

Il est inutile de frotter la partie sur laquelle on applique l'ongent, parce que l'absorption est l'effet de l'action des vaisseaux absorbans, & on trouble plutôt cette action, qu'on ne l'augmente par le frottement.

Il est difficile de déterminer le temps que l'on doit continuer l'usage du mercure; il faut en général le cesser quelque temps après que les affections locales sont dissipées; mais dans le cas où il y a des tumeurs des os, des ligamens, & où même ces tumeurs suppurent, on peut cesser lorsque les symptemes deviennent stationnaires, sur-tout si l'on croit avoir employé une plus grande quantité de mercure qu'il est nécessaire pour détruire l'action du virus vénérien; car ces affections locales ne peuvent plus se communiquer à la constitution par la réabsorption; & la disposition produite par le virus peut être détruite, de même que son action, quoique ses effets locaux subsistent.

(*a*) Dans le cas où la maladie est légère & où l'on ne donne le mercure qu'en petite quantité, le malade pourra suivre à-peu-près le genre de vie auquel il étoit accoutumé, & avoir uniquement la précaution d'éviter le froid; mais lorsque les symptomes sont

l'usage du mercure, parce que je présume qu'il est très-connu.

1787. Entre les autres préparations mercurielles, je pense que l'on a souvent donné le sublimé corrosif avec avantage, mais qu'il exige d'être continué plus de temps qu'il n'est nécessaire, lorsque l'on emploie les autres préparations de la manière que j'ai proposée plus haut; & je soupçonne que souvent il n'a pas guéri, parce que les personnes qui en prenoient s'exposoient en même temps à l'air libre (*a*).

fort graves & que le traitement est plus sévère, il faut que le malade vive particulièrement d'alimens liquides.

La saignée est avantageuse avant l'usage du mercure chez ceux qui paroissent avoir une disposition inflammatoire que ce remède pourroit aggraver; elle est essentielle, sur-tout à ceux qui ont ou des douleurs de rhumatisme ou des accès de goutte, & aux hémorrhoïdaires.

(*a*) Plusieurs médecins célèbres ont pensé de même: ainsi M. Sanchez croit que le sublimé corrosif ne convient que quand on l'emploie conjointement avec les bains de vapeurs construits à la Russe, & que quand les symptomes se montrent à la superficie du corps. Dans ce cas, il faisoit entrer d'abord le malade dans le bain Russe, & il lui donnoit ce remède, lorsque les sueurs commençoient à paroître; il les entretenoit suivant les forces de celui qu'il avoit à traiter, & en sortant du bain, il le faisoit mettre au lit dans une chambre chaude placée à côté. Cette méthode peut être avantageuse dans quelques circonstances; mais l'on peut dire en général qu'il n'y a pas de remède plus infidèle que le sublimé corrosif, de quelque manière qu'on l'administre. Il dissipe promptement les affections locales & sur-tout les ulcères de la bouche, ce qui peut être dû à ce qu'en passant sur ces parties il agit localement comme un gargarisme; mais l'expérience prouve que souvent il ne détruit pas entièrement l'action du virus vénérien, & que les affections locales que l'on croyoit guéries, reparoissent beaucoup plus fréquemment après son usage, qu'après la plupart des autres préparations que l'on donne à l'intérieur. D'ailleurs, aucun remède n'est plus nuisible à l'estomac & aux intestins, ce qui devroit suffire pour le faire rejeter.

On peut donner depuis un demi grain jusqu'à un grain de sublimé dissous dans une once de liquide, & même en augmenter la dose suivant les effets qu'il produit. Plusieurs auteurs, & particulièrement Van-Swieten, recommandent de donner le sublimé avec des spiritueux qui précipitent le mercure de l'acide & le rendent plus doux; mais ceux à qui on le donne dans cet état, ne prennent point le sublimé. L'eau distillée n'a pas cet inconvénient; l'eau de fontaine la plus pure le précipite encore, & celle même qui est distillée exige un peu de sel amoniac pour le tenir suspendu. Il ne faut pas perdre de vue qu'en voulant affoiblir ce remède,

1788. Je pourrois offrir quelques remarques particulières sur ces objets, & sur d'autres relatifs à l'administra-

on le prive de l'excès d'acide qu'il contient & on en fait une préparation qui affecte la bouche, de même que les autres préparations mercurielles, si on le donne à une dose convenable, & donné à petite dose, il ne produit aucun effet. J'ajouterai que l'on ne doit, à ce que je crois, donner aucune confiance à certaines poudres que l'on distribue depuis peu comme spécifiques, dans lesquelles on mêle le sublimé corrosif dissous dans l'esprit-de-vin; l'on fait ensuite sécher le mélange, & l'on en varie les ingrédiens de manière à masquer parfaitement le remède qui en fait la base principale.

Comme le sublimé corrosif contient un acide qui peut produire des effets pernicieux sur les intestins, on ne peut donner sous cette forme qu'une quantité de mercure moindre que celle qui se trouve dans les autres préparations. C'est pourquoi M. Hunter pense que les gouttes d'Ward, qui contiennent moins d'acide, peuvent se prescrire en plus grande quantité, & qu'elles sont pour cette raison plus efficaces. Il ajoute que ces préparations pourroient peut-être avoir plus d'efficacité, si on en formoit une espèce d'électuaire avec la gomme de gayac.

Les gouttes d'Ward ne sont que le mercure dissous par l'acide nitreux, précipité & redissous par le sel ammoniac.

Quant au choix des autres préparations mercurielles que l'on donne intérieurement, il faut préférer celles qui se dissolvent le plus facilement dans les fluides animaux, & qui nuisent le moins à l'estomac, ou à la constitution en général; plus le mercure est divisé, plus il se mêle aisément à nos humeurs & plus il est actif. Ainsi, celui qui est trituré avec la gomme arabique, ou avec une autre substance, produit un effet purgatif dont ne jouit pas le mercure crud, parce que ce dernier n'est pas aussi divisé; la simple chaux de mercure est encore plus active en raison de sa plus grande solubilité : un grain de cette chaux équivaut presque à quinze de mercure crud & à trois grains de panacée.

On doit préférer le mercure trituré aux autres préparations, parce qu'il passe plus facilement par la transpiration & les urines. Les préparations salines jouissent des mêmes vertus, mais elles ont l'inconvénient d'agir davantage par les selles. Lorsque le mercure affecte l'estomac, on peut modérer son action en le mêlant avec quelque huile essentielle, ou avec l'opium. Quand on le donne très-divisé par la calcination ou par la trituration, il faut user de quelques précautions pour empêcher qu'il ne forme un sel neutre avec l'acide qu'il rencontre dans l'estomac, car c'est particulièrement dans ce cas qu'il agit comme purgatif; pour prévenir cet effet, on peut joindre, par exemple, le mercure précipité *per se* avec une petite quantité de savon, ou avec quelque sel alkali : si l'on donne le mercure crud, on pourra l'unir avec quelque terre calcaire, telle que la craie ou les yeux d'écrévisses. Mais comme ces substances forment un volume considérable, parce qu'il faut

tion du mercure, & la cure de cette maladie ; mais je pense qu'elles sont généralement connues : il me suffit de

ajouter deux tiers de substances calcaires sur un tiers de mercure, M. Hunter préfère le mercure précipité *per se*, uni à l'opium : il dit que l'on peut en donner de cette manière, un grain tous les soirs, pendant huit jours, sans affecter la bouche, en faire prendre ensuite la même quantité matin & soir, & même augmenter la dose jusqu'à quatre grains par jour. Lorsque l'on fait usage du mercure sous forme de sel, ces mêmes précautions suffisent pour l'empêcher de purger : mais il faut alors en donner des doses plus fortes pour qu'il produise le même effet sur la maladie. Ainsi si l'on adopte la panacée mercurielle, il faudra en prescrire trois grains par jour, & même plus si on la lave avec l'alkali volatil pour en modérer les effets, car alors on peut regarder cette préparation comme le mercure trituré. M. Cullen préfère pour l'usage interne le mercure trituré par lui-même & réduit sous la forme d'une poudre très-noire, comme le pratiquoit Keiser : il unissoit cette poudre à l'opium. Enfin chaque praticien a adopté la préparation qu'il a cru, d'après quelques circonstances, être plus efficace ; mais il faut particulièrement avoir égard, dans le choix, à la constitution du malade. Voyez sur cet objet *les Observations* de M. Schwediauer, *sur les Maladies vénériennes*.

Il ne me reste plus qu'à parler de quelques-uns des moyens que l'on a recommandés pour modérer les effets du mercure, quand ils sont trop violens. On a tâché de prévenir ou de modérer la salivation par les purgatifs ; mais comme cette méthode est insuffisante, on a proposé d'autres remèdes, & en particulier le soufre, qui, donné à une dose convenable pour lâcher le ventre, paroît préférable ; mais il n'est utile que quand on le fait prendre pendant que le mercure agit encore ; car quand ce dernier est chassé hors du corps, & que la salivation ne continue que par le relâchement des glandes salivaires, ou par l'habitude, comme il arrive quelquefois, le soufre est inutile : il faut alors recourir aux fortifians, tels que le quinquina & les ferrugineux.

Lorsque le mercure affecte la bouche & le gosier, il est utile de laver ces parties avec l'opium, comme le recommande M. Hunter ; on diminue par ce moyen la secrétion, en dissipant l'irritabilité & la douleur.

Le quinquina est un des meilleurs moyens de modérer les sueurs excessives, & l'écoulement trop abondant des urines que produit le mercure.

Lorsque la diarrhée survient pendant le traitement, il est rare qu'elle résiste à l'opium donné en suffisante quantité.

Quant à la manière d'agir du mercure sur le virus vénérien, je crois qu'elle est encore inconnue : peut-être ce remède occasionne-t-il une irritation particulière dans la constitution qui empêche l'action du virus, & qui même le détruit. M. Hunter semble adopter cette opinion, parce que dans beaucoup de cas la maladie peut se guérir en excitant une irritation violente d'un autre genre ; &

dire ici que si les praticiens faisoient attention, & si les malades vouloient se soumettre aux règles générales que j'ai données plus haut, ils obtiendroient presque toujours une guérison certaine & prompte de cette maladie.

CHAPITRE III.

Du Scorbut.

1789. CETTE maladie est si fréquente, & ses effets sont si souvent funestes dans les flottes & dans les armées, qu'elle a, avec beaucoup de raison, attiré l'attention particulière des médecins. Il est même surprenant que ceux qui sont à la tête de l'état & les médecins, ne s'en soient pas plutôt occupés spécialement, de manière à prendre les mesures & à établir les règlemens capables de prévenir les ravages qu'elle produit si souvent. Néanmoins, depuis cinquante ans on y a tellement fait attention, & on l'a étudiée avec tant de soin, que l'on pourroit croire que toutes les circonstances qui y ont rapport sont si complettement & si

que d'ailleurs le mercure agit comme un stimulus universel. Ce remède paroît même, à ce que croit ce médecin célèbre, produire une maladie, ou une modification particulière d'action; il tâche de le prouver par l'exemple d'un homme qui fut électrisé sans aucun effet sensible, pour une maladie dont il étoit affecté, jusqu'à ce que l'on eut recours à l'usage des frictions pour une maladie vénérienne, dont il étoit en même temps attaqué. Le mercure le rendit si irritable, qu'il ne put pas supporter des chocs qui étoient une fois moins forts que les premiers: mais ces chocs, quoique plus foibles, produisirent beaucoup plus d'effet, & le malade guérit Le chirurgien qui fit cette observation, ayant eu occasion d'employer l'électricité sans succès, chez un autre malade, lui fit de même faire des frictions mercurielles modérées, ce qui produisit les mêmes effets que dans le premier cas.

Je n'ai pas cru devoir parler des préservatifs, parce qu'il n'y en a aucun sur lequel on puisse compter. L'alkali caustique même délayé dans l'eau, avec lequel on a recommandé de faire des lotions, est un moyen fort infidele; c'est sans fondement que l'on a cru que cet alkali pouvoit se mêler avec le virus vénérien. L'eau de chaux, le sublimé corrosif, les huiles, l'extrait de saturne méritent encore moins de confiance.

exactement connues, que tout travail nouveau sur cet objet seroit superflu. Ceci peut être vrai; mais il me paroît qu'il y a encore plusieurs circonstances relatives à cette maladie, dont les médecins ne conviennent pas, & qu'entre les différentes opinions que l'on a adoptées, il y en a quelques-unes qui peuvent avoir des effets funestes dans la pratique. Je suis tellement persuadé de ce que je viens d'avancer, que j'espère qu'on m'excusera de tenter d'établir ici les faits tels qu'ils me paroissent exister d'après les meilleures autorités, & de donner quelques remarques sur les opinions qui peuvent influer sur la pratique, quant aux moyens de prévenir & de guérir cette maladie.

1790. Les phénomènes du scorbut ont été jusqu'ici si complettement observés, & décrits avec tant d'exactitude, qu'il ne reste plus aucun doute sur les moyens de le reconnoître quand il existe, ou de le distinguer de toute autre infirmité (*a*). Il paroît en particulier qu'il est bien

(*a*) Le scorbut est une maladie particulière aux climats froids, produite par l'usage des nourritures animales salées, qui approchent de l'état de putréfaction, lorsque l'on manque en même temps de nourriture végétale récente: elle se reconnoît à des lassitudes, à l'état des gencives qui sont gonflées, flasques & saignantes, à la fétidité de l'haleine; il survient en même temps sur la peau & particulièrement autour de la racine des poils, des taches de différentes couleurs qui sont communément livides. N. C. GENRE LXXXVI.

Il n'y a qu'une seule espèce de scorbut, qui varie en raison de ses différens degrés & de ses symptomes.

On distingue trois degrés ou trois périodes dans le scorbut: savoir, 1°. le scorbut commençant; 2°. le scorbut dans l'état d'accroissement; 3°. le scorbut invétéré.

I. Le scorbut commençant se reconnoît aux changemens du visage, qui devient pâle & bouffi; & le malade éprouve en même temps de l'aversion pour toute espèce d'exercice; les lèvres & les caroncules lacrimales, examinées attentivement, paroissent être d'une légère couleur verdâtre. Néanmoins le malade boit & mange avec appétit, & paroît jouir d'une bonne santé; sa figure seule & son peu d'activité au mouvement, sont les signes qui indiquent en général qu'il est menacé du scorbut. A mesure que la maladie fait des progrès, ces signes sont plus évidens, la couleur du visage devient jaunâtre, & ensuite brune ou livide. Ces sortes de personnes paroissent communément tristes & mélancoliques; & l'abattement seul de l'esprit peut être regardé comme la cause ainsi que le symptome de la maladie qui est sur le point de se manifester.

L'aversion pour le mouvement dégénère bientôt en une lassi-

décidé aujourd'hui qu'il n'y a qu'une maladie à laquelle on donne le nom de ſcorbut, qui eſt la même ſur terre

tude univerſelle, à laquelle ſe joignent une roideur & une foibleſſe des genoux que les malades éprouvent lorſqu'ils veulent tenter quelque exercice ; le moindre mouvement les fatigue beaucoup & les met hors d'haleine. Cette laſſitude & la difficulté de reſpirer, ſont les ſymptomes qui accompagnent le plus conſtamment la maladie.

Immédiatement après il ſurvient une démangeaiſon aux gencives, qui ſe gonflent & ſaignent avec facilite dès qu'on les frotte légèrement ; alors l'haleine eſt fétide, & en examinant l'intérieur de la bouche, les gencives paroiſſent être d'un rouge livide ; elles ſont molles, ſpongieuſes, & deviennent bientôt extrêmement putrides & fongeuſes : ce qui conſtitue le ſigne pathognomonique du ſcorbut. Non-ſeulement les gencives ſont ſujettes à ſaigner, mais il ſurvient fréquemment des hémorrhagies dans d'autres parties du corps.

Dans ce temps la peau paroît sèche, comme elle l'eſt dans tout le cours de la maladie, excepté dans le dernier période, où l'on obſerve ſouvent une humidité viſqueuſe ſur la peau, ſur-tout lorſque le malade eſt ſujet à tomber en ſyncope. Chez quelques ſcorbutiques, la peau eſt extrêmement rude, particulièrement chez ceux qui ſont ſujets à la fièvre ; chez d'autres elle forme ce que l'on appelle la chair de poule ; mais le plus communément elle eſt unie & luiſante, & en l'examinant avec ſoin, on la trouve couverte de petites taches, dont le bord eſt, dans le commencement, jaune ; néanmoins elles acquièrent par degrés une couleur plus foncée ; elles deviennent rougeâtres, bleuâtres, ou plutôt noires & livides, mais ne s'élèvent pas & reſſemblent aux ecchymoſes produites par les contuſions. Ces taches ſont quelquefois parfaitement noires, leur grandeur varie ; il y en a qui ne ſont que comme une lentille, & d'autres de la largeur de la main, & même plus larges ; mais il eſt rare d'obſerver ces dernières dans le commencement de la maladie ; il n'y a alors que de petites taches d'une figure ronde, irrégulières : elles paroiſſent communément ſur les jambes & les cuiſſes ; ſouvent ſur les bras, la poitrine & le tronc, rarement ſur la tête & le viſage.

Pluſieurs ſcorbutiques ont les jambes enflées ; d'abord l'enflure s'obſerve le ſoir au-deſſus des malléoles, & s'apperçoit à peine le matin ; mais après avoir ſubſiſté peu de temps de cette manière, elle gagne par degrés la jambe, & tout le membre devient œdémateux ; elle ne diffère chez quelques individus de l'œdème ordinaire, qu'en ce qu'elle ne cède pas facilement à la preſſion du doigt, & qu'elle en conſerve l'impreſſion plus long-temps.

Tels ſont les ſymptomes qui caractériſent le premier période de la maladie ; néanmoins ils ſuivent quelquefois une marche différente. Ainſi, chez ceux qui ont été fort affoiblis par la fièvre ou par quelque autre maladie, les gencives ſont communément affectées les premières, & il y a conſtamment un ſentiment de laſſi-

que sur mer, & même dans tous les climats & dans toutes les saisons, parce qu'elle dépend par-tout à-peu-près des

tude ; mais chez ceux qui ont été obligés de rester dans l'inaction pour une fracture ou une contusion, ce sont toujours les parties affoiblies qui sont les premières attaquées du scorbut. Si le malade a eu, par exemple, une entorse à la malléole, la jambe s'enfle, devient douloureuse, œdémateuse, & se couvre immédiatement après de taches livides, qui constituent les premiers indices de la maladie. S'il y a d'anciens ulcères aux jambes, les apparences du scorbut s'y manifestent également, quoique le malade paroisse d'ailleurs jouir d'une parfaite santé, & que la couleur du visage ne soit nullement altérée.

Les ulcères scorbutiques se distinguent en ce qu'ils ne fournissent jamais un pus louable, mais une espèce de sanie ténue, fétide, mêlée de sang, qui ensuite ressemble véritablement à du sang corrompu & coagulé, qui adhère à la surface de l'ulcère, & ne se sépare que difficilement des parties qui en sont recouvertes. La chair qui est au dessous étant examinée avec la sonde, paroît être molle ou spongieuse & très-putride. Les détersifs & les escharotiques n'y sont d'aucune utilité : car après avoir enlevé avec beaucoup de peine ces espèces d'escharres, on en retrouve de nouvelles au pansement suivant, & les ulcères offrent toujours la même apparence d'un sang coagulé putride. Leurs bords sont en général d'une couleur livide & boursoufflés par des excroissances charnues qui partent de dessous la peau. Si on y fait une compression trop forte, pour empêcher ces espèces de fongosités de s'élever, la gangrène y survient facilement, & le membre ne manque jamais de devenir œdémateux, douloureux, & de se couvrir en grande partie de taches. A mesure que la maladie avance, il naît de l'ulcère un fongus mol, sanglant, qui approche par sa couleur & par sa consistance, du foie de bœuf cuit. Souvent ce fongus acquiert pendant la nuit un volume monstrueux ; & quand on le détruit avec le cautère actuel ou potentiel, ou quand on le coupe avec le bistouri, on le trouve au pansement suivant, aussi considérable qu'avant. L'ulcère reste long-temps dans cet état, sans affecter l'os.

Les plaies & les contusions des scorbutiques dégénèrent en ces sortes d'ulcères, qui sont aisés, d'après cette description, à distinguer des autres. D'ailleurs le mercure qui est avantageux dans ces derniers, est le plus pernicieux de tous les remèdes dans les ulcères scorbutiques.

Le scorbut aggrave ou renouvelle tous les maux auxquels les malades ont été sujets, ou dont ils sont affectés, mais particulièrement les douleurs de rhumatisme & celles qui sont la suite des coups & des contusions. Il est rare qu'ils soient exempts de douleurs ; mais ces douleurs n'ont pas le même siége chez tous les individus, souvent même elles changent de place chez le même. Quelques-uns se plaignent d'une douleur universelle dans tous les os ; cette douleur se fait particulièrement sentir dans leurs

mêmes causes; il semble aussi qu'elle ne varie nullement, ni par ses phénomènes, ni par ses causes, comme on se l'étoit imaginé il y a quelque temps.

membres, elle est moins vive dans le dos, & sur-tout dans les jointures & les jambes lorsqu'elles sont gonflées. Le siége le plus fréquent de ces douleurs réside dans quelque partie de la poitrine; & il est ordinaire dans le scorbut, d'y ressentir un resserrement & une oppression qui sont accompagnés de point de côté lorsque le malade tousse. Comme ces douleurs sont très-sujettes à passer d'un endroit à l'autre, toute espèce de mouvement les aggrave & particulièrement celles du dos.

Les scorbutiques sont très-sujets à être affectés des maladies régnantes; ils en retirent même beaucoup d'utilité lorsque ces maladies sont d'une nature entièrement opposée à celle du scorbut; mais si au contraire elles sont du genre putride, telle que la petite-vérole, la rougeole, la fièvre dysentérique, &c. elles se réunissent avec l'acrimonie scorbutique, & produisent les symptomes les plus funestes.

Lorsque la maladie fait des progrès, la poitrine est toujours plus ou moins affectée, à moins que le ventre ne soit fort libre. La douleur passe d'une partie à l'autre, souvent même au côté opposé à celui où elle étoit d'abord; elle se fait sentir uniquement pendant la toux, dans les premiers temps de la maladie. Mais ensuite cette douleur se fixe communément à une partie, qui est le plus fréquemment le côté; alors elle devient très-aiguë & très-pungitive, au point même de gêner la respiration. Ce symptome est très-fâcheux; le vésicatoire le modère quelquefois; néanmoins son usage n'est pas toujours sans danger, parce qu'il y a à craindre la gangrène. Cette douleur se fixe communément au côté gauche dans les diarrhées scorbutiques, & est presque toujours mortelle.

La tête est très-rarement affectée de douleurs, à moins que le malade n'ait de la fièvre; mais il est douteux qu'il y ait une véritable fièvre scorbutique: on doit regarder comme symptomatique, celle qui survient quelquefois dans cette maladie, qui est du genre des maladies chroniques. La fièvre affecte très-rarement les scorbutiques; quand elle survient, ce n'est que dans le dernier période de la maladie, & alors cette fièvre est presque toujours mortelle; elle est communément la suite des ulcères du poumon, sur-tout lorsqu'il a précédé une toux violente & des douleurs vives de côté.

Les symptomes fébriles sont en général moins violens & moins inflammatoires chez les scorbutiques que chez les autres personnes; mais il y a un genre de fièvre, qui est presque aussi funeste que la peste même lorsqu'il se trouve réuni au scorbut, savoir, la fièvre pétéchiale, ou la fièvre des prisons qui se gagne dans les endroits peu airés, où il y a beaucoup de monde de rassemblé, ou par la contagion.

L'état du corps varie un peu en raison de la constitution des ma-

1791. Je ne décrirai donc pas ici les phénomènes du scorbut, parce qu'on l'a fait complettement & avec exacti-

lades. Chez quelques-uns le ventre conserve sa régularité pendant tout le cours de la maladie; chez d'autres il y a une constipation opiniâtre; néanmoins les scorbutiques sont en général sujets à avoir des selles liquides, d'une fétidité remarquable; l'urine varie beaucoup en différens temps, cependant elle est le plus souvent fort colorée & se corrompt facilement; lorsqu'on la laisse reposer, il se forme sur sa surface une espèce de crasse saline huileuse.

Le pouls varie aussi suivant la constitution du malade; mais il est communément plus lent & plus foible que dans l'état de santé. Lorsque la fièvre survient, il est petit, mais dur & précipité; quelquefois il s'élève tout-à-coup pour quelques momens, il baisse alors immédiatement après, & est toujours intermittent.

Quoiqu'en général les taches scorbutiques ne s'élèvent pas au-dessus de la surface de la peau, il survient quelquefois sur les jambes, quand elles sont fort gonflées, des espèces de croûtes ou écailles sèches. D'autres fois il paroît sur la peau de petites éruptions, semblables à une éruption miliaire sèche; mais cela est très-rare.

II. Dans le second période du scorbut, les malades perdent communément l'usage de leurs membres. Il survient une contraction des tendons des muscles fléchisseurs de la cuisse, à laquelle se joignent un gonflement & une douleur du genou: ces symptomes sont précédés d'une roideur de ces tendons & d'une foiblesse des genoux qui se manifestent de très-bonne heure. Les malades éprouvent fréquemment des foiblesses; & lorsqu'ils ont été long-temps sans faire d'exercice, le moindre mouvement les fait tomber en syncope. Tels sont les symptomes les plus constans, & qui caractérisent particulièrement ce période.

Quelques scorbutiques ont alors les jambes d'une grosseur monstrueuse & couverte d'une ou plusieurs taches livides; il survient à d'autres des tumeurs dures dans différens endroits, qui sont extrêmement douloureuses; on en voit quelquefois dont le gras des jambes & même les cuisses sont parfaitement endurcis, sans que l'on y apperçoive aucun gonflement.

Si l'on remue les malades, ou si on les expose à l'air, ils sont sujets à expirer tout-à-coup, après avoir éprouvé des palpitations pendant moins d'une minute. Cela arrive particulièrement à ceux qui ont des taches livides sur le visage ou une couleur scorbutique foncée, jointe à des douleurs de la poitrine.

Les scorbutiques sont sujets dans tous les temps, mais particulièrement vers ce période de la maladie, à des hémorrhagies considérables de différentes parties du corps, telles que du nez, des gencives, des intestins, des poumons, &c.; leurs ulcères même rendent aussi en même temps beaucoup de sang. Plusieurs ont des dysenteries violentes, accompagnées de douleurs aiguës qui les réduisent au plus grand degré de foiblesse. D'autres rendent une grande quantité de sang par l'anus sans diarrhée ni colique:

tude ; je tâcherai seulement de déterminer les faits relatifs aux moyens de prévenir & de guérir la maladie dont il

Les gencives sont communément excessivement fongeuses, elles exhalent une puanteur insupportable, elles sont dans un état de putréfaction extrême & très-douloureuses ; quelquefois leurs ulcères deviennent très-profonds & ont un aspect gangréneux. Mais le fond de la gorge, & la partie supérieure de la bouche, ne sont jamais affectés, excepté dans les cas où la salivation survient, les lèvres le sont aussi très-rarement. Les dents vacillent très communément dans leurs alvéoles, & tombent souvent ; mais il est rare qu'il survienne carie à la mâchoire.

La carie scorbutique n'a lieu que dans deux circonstances : savoir, premièrement, lorsque la lame externe d'un os a été rompue, de manière que l'humeur scorbutique qui est corrosive, & qui reste en stagnation dans quelque cavité du corps, pénètre jusqu'à la substance cellulaire interne, où elle produit promptement la corruption & la gangrène. D'ailleurs les ulcères subsistent long-temps sur la crête du tibia & sur d'autres parties sans affecter l'os, excepté quand l'infection est très virulente & pénètre sa substance cellulaire, ce qui est très rare & n'arrive que quand la fièvre survient ; dans ce cas, qui est la seconde circonstance où la carie scorbutique a lieu, il y a communément une douleur très-vive, l'os s'elargit toujours, ou plutôt forme une exostose, souvent un spina ventosa, qui est suivi d'ulcères très-douloureux qui s'étendent, & d'une carie interne du plus mauvais genre.

Lorsque le scorbut est porté à ce degré, la plupart des malades ont bon appétit, ils conservent même parfaitement l'usage de leurs sens, quoique le corps soit fort affoibli, & souvent l'esprit très-abattu. Il y en a plusieurs qui, quand ils sont en repos dans leur lit, ne se plaignent d'aucune douleur ni de mal aise, à moins qu'ils ne soient attaqués de dysenterie ou d'une salivation fâcheuse ; mais ce dernier symptome survient rarement sans que l'on ait administré imprudemment quelque préparation mercurielle pour guerir les ulcères, ou d'autres symptomes du scorbut : car, dans ces cas, la plus petite quantité de mercure suffit pour produire une salivation abondante & dangereuse, qui est presque toujours accompagnée de dysenterie. Ces symptomes se succèdent alternativement ; de manière que la salivation cesse generalement pour un jour ou deux, pendant que le malade est tourmenté de coliques & de déjections sanguinolentes ; & dès que ces derniers accidens disparoissent, la salivation revient de nouveau.

III. Le troisième période du scorbut est communément caractérisé par les symptomes les plus irreguliers & les plus extraordinaires. Il est assez commun de voir les ulcères anciennement cicatrisés, se rouvrir ; chez d'autres malades, la peau des jambes qui sont enflées s'ouvre fréquemment, sur-tout dans les endroits où l'on avoit observé avant des tumeurs molles, douloureuses & livides ; ces ulcères dégénèrent & deviennent tels qu'ils sont décrits plus haut. D'autres succombent après des évacuations

paroît que l'on ne convient pas encore entièrement. Je parlerai d'abord des circonstances qui la précèdent, &

abondantes d'un sang corrompu, qu'ils rendent avec les selles & les urines, ou qui sort des poumons, du nez, de l'estomac, des vaisseaux hémorroïdaux & d'autres parties du corps. Il est extrêmement rare que la fièvre survienne à ce période; & quand elle a lieu, elle est du genre des fièvres colliquatives, & presque toujours accompagnée de pétéchies, de sueurs fétides, &c. On voit souvent la maladie produire des obstructions, & une espèce de putréfaction des viscères de l'abdomen, qui donne naissance à la jaunisse, & à l'affection hypocondriaque, ou à l'état le plus confirmé d'abattement de l'esprit & de mélancolie, accompagné de frissons nerveux violens, & même de coliques vives, de constipation rebelle, &c.

Vers la fin de la maladie la poitrine est très-souvent affectée d'un resserrement considérable & d'un sentiment d'oppression, joints à une difficulté extrême de respirer; quelquefois il y a une douleur au-dessous du sternum, mais plus fréquemment sur l'un des côtés de la poitrine; chez d'autres, qui ne se plaignent d'aucune douleur, la respiration revient tout-à-coup précipitée & laborieuse, & cet état se termine par une mort prompte, souvent inattendue.

Les symptomes qui surviennent vers la fin de cette maladie varient à l'infini & sont souvent très-extraordinaires; on trouvera dans les auteurs des exemples fréquens de ces variétés qu'il n'est pas possible de suivre ici.

Le scorbut n'est point contagieux; on a remarqué dans les flottes & dans les armées, qu'il étoit toujours dû à des causes générales, & que ceux qui se mettoient à l'abri de ces causes en étoient exempts, lors même qu'il régnoit avec le plus de violence. On peut boire dans le même verre, coucher dans le même lit, & rester continuellement avec des scorbutiques sans gagner la maladie.

On regarde comme un signe certain de guérison la diarrhée légère, accompagnée de la moiteur & de la mollesse de la peau, qui survient chez les scorbutiques, dès qu'on leur donne des fruits & des végétaux récens; sur-tout s'ils peuvent supporter un exercice modéré & le changement d'air, sans tomber en syncope, & s'ils recouvrent l'usage de leurs membres. Mais si la dysenterie scorbutique survient, ou si la poitrine s'affecte, il y a peu d'espoir.

Lorsque la guérison approche, les taches noires de la peau se dissipent à peu-près de même que les autres ecchymoses: elles jaunissent par degrés du centre à la circonférence; & la couleur naturelle de la peau paroît de la même manière.

Le scorbut invétéré se termine souvent par la consomption, lorsque la poitrine a été vivement affectée, quelquefois il reste une disposition à l'hydropisie; mais l'œdème & les ulcères des jambes subsistent encore plus fréquemment. Ces personnes sont aussi sujettes à être affectées ensuite, dans différens périodes de leur vie,

qui peuvent en être considérées comme les causes éloignées.

de rhumatisme chronique, de douleurs & de roideur des jointures, & quelquefois d'éruptions cutanées; mais souvent les gencives restent fort affectées & saignent facilement.

On doit regarder comme des variétés des symptomes du scorbut, les espèces suivantes, admises par Abraham Nitzch, qui a observé cette maladie dans les armées de Russie, depuis 1732 jusqu'en 1743; il admet quatre espèces de scorbut froid ou lent, qu'il appelle:

1°. Le scorbut livide. Cette espèce est caractérisée par de grandes taches noires & bleues, qui paroissent sur les jambes & les jointures, quelquefois sur le dos & la poitrine, souvent même sur les paupières & sur le blanc de l'œil, qui est gonflé & d'une couleur rouge foncée; à ces taches succèdent l'ophthalmie & une espèce de chemosis lente; les gencives sont fort gonflées, décolorées & très-molles; en les pressant il en sort une matière jaune fétide. Les parotides sont aussi communément fort gorgées. C'est l'unique espèce de scorbut où la peau est comme vergétée de raies en partie noires, rougeâtres & livides: il y a de la fièvre & les douleurs sont très-vives.

2°. Le scorbut pétéchial. Les taches sont, dans cette espèce, d'un rouge foncé, qui se change ensuite en une couleur jaune noirâtre. Ces taches sont très-petites & ressemblent à des morsures de puces ou à des pétéchies; il n'y en a que sur la partie anterieure des jambes & sur les malléoles, & elles sont accompagnées de douleur. Il paroît aussi quelquefois sur le genou & au-dessous du jarret des taches d'un bleu rougeâtre; la douleur & la tumeur de ces parties, ainsi que la vélocité du pouls augmentent en proportion de la rougeur de ces taches; les gencives sont moins molles que dans la première espèce, mais leur partie supérieure est plus excoriée; il survient sur la partie interne des joues des tumeurs, quelquefois dures, noueuses & semblables à des verrues, & d'autres fois fongeuses; quelquefois il naît une substance fongeuse, uniforme, qui s'étend jusqu'au fond de la bouche; le malade crache davantage, & l'haleine est plus fétide que dans les autres espèces de scorbut; quelquefois le muscle temporal est gonflé & durci au-dessous de l'apophyse zygonatique, mais les parotides ne le sont jamais.

3°. Le scorbut pâle. On n'observe point de taches dans cette espèce; au contraire, il y a une bouffissure universelle qui donne une couleur pâle à la peau, bientôt elle devient jaunâtre, ce que l'auteur attribue aux parties huileuses du sang qui se corrompent & rancissent; la graisse acquiert une dureté semblable au suif; les cuisses & les bras se gonflent & durcissent prodigieusement, il survient alors de véritables taches sur les mains & sur la partie antérieure du tibia; les joues sont plus gonflées, les genoux plus violemment contractés; les dents plus ébranlées, & les gencives beaucoup plus lâches & plus corrompues que dans les autres espèces de scorbut. Quelquefois il croît une espèce de chair fongeuse dans

1792. La circonstance la plus remarquable entre celles qui précèdent la maladie, c'est qu'elle attaque le plus

l'angle de la mâchoire inférieure; les mâchoires sont serrées l'une contre l'autre, & il y a fréquemment un endurcissement des parotides & des muscles crotaphite & masseter. L'humeur séreuse qui paroît dominer dans cette espèce de scorbut, s'accumule quelquefois dans le tissu cellulaire & produit l'anasarque; d'autres fois elle se porte vers les poumons ou les intestins, & produit l'asthme, l'hydropisie de poitrine, la diarrhée, &c. Quand cette humeur a acquis un certain degré d'acrimonie, il en résulte des douleurs très-vives & rongeantes dans différentes parties du corps; & lorsqu'elle se fixe dans un endroit, les douleurs y deviennent entièrement insupportables; c'est ce qui arrive particulièrement aux articulations des côtes avec le sternum; la carie les détruit au point qu'elles se séparent des cartilages. Cette espèce est d'une plus longue durée que les autres; elle continue tout l'été & dure jusqu'à la fin de l'automne.

4°. Le scorbut rouge. Le malade est d'une foiblesse extrême, tout le corps est fort rouge, les joues sont bouffies & pendantes, la cachexie est portée au plus haut degré, les gencives sont extrêmement fétides, fongueuses, putrides & purulentes, les genoux sont contractés. L'auteur n'a observé qu'une fois cette espèce dans les retranchemens d'*Ust sumatra*.

5°. Le scorbut chaud se distingue des espèces précédentes, en ce que, 1°. le corps n'est pas bouffi, & paroît plutôt dans un état de maigreur; 2°. les gencives ne sont ni aussi fongueuses, ni aussi fétides; elles sont au contraire fort gonflées, très-brûlantes, & tellement douloureuses, que le tact le plus léger fait tomber le malade en syncope; 3°. les douleurs ne sont pas si fixes que dans le scorbut froid; la fièvre est constante, mais irrégulière. Les douleurs se portent tantôt du dos à la tête, qu'elles affectent en entier ou en partie; elles se fixent quelque temps sur les dents & le col, & après y avoir occasionné les tourmens les plus terribles, elles se jettent tout-à-coup sur les parties externes ou internes du thorax; ce qui donne lieu à une oppression extrême; à des points de côté, &c. d'autres fois les douleurs résident dans l'abdomen, où elles produisent des coliques, des accès de néphrétique, la suppression des urines & des contractions convulsives très-variées des extrémités: 4°. les genoux sont dans un état de contraction & de rigidité extrêmes, mais ils ne sont pas si gonflés ni si enflammés que dans le scorbut froid: 5°. il n'y a pas de taches sur la peau: 6°. la principale différence de ce scorbut, consiste dans les urines; car dans le scorbut livide & dans le pétéchial, l'urine est d'un rouge foncé, & change peu lorsqu'on la laisse reposer; mais dans le scorbut chaud, on observe un sédiment épais, sabloneux dans l'urine, & sa surface est couverte d'une pellicule très-mince, blanche, graisseuse; la fièvre qui accompagne cette espèce sert aussi à la distinguer des autres.

Nitzsch a observé le scorbut qu'il caractérise de chaud, dans

communément ceux qui vivent particulièrement d'alimens salés ; & il est fort douteux qu'elle survienne jamais dans d'autres circonstances. Ces alimens sont souvent dans un état de putridité ; mais l'on a spécialement attribué le scorbut à l'usage long-temps continué d'une nourriture animale qui se trouvoit dans un état de putridité, & en quelque sorte incapable de se digérer. Les alimens salés produisent-ils le scorbut d'une autre manière que parce qu'ils deviennent plus difficiles à digérer ? c'est une question que l'on n'a pas encore pu résoudre.

1793. Il me paroît que le sel concourt à produire cet effet ; car il n'y a guère d'exemples que cette maladie se soit manifestée sans avoir vécu d'alimens salés, & à peine peut on en citer un où leur usage long-temps continué ne l'ait produite : en outre, il y a des preuves que l'on a empêché le scorbut de se déclarer, en évitant les alimens salés, ou en diminuant leur quantité, quoique les circonstances fussent entièrement les mêmes. D'ailleurs, si l'on admet cette preuve, je tâcherai de démontrer par la suite, que l'usage du sel pris en grande quantité a une tendance à aggraver & à augmenter la cause prochaine du scorbut.

1794. Il faut cependant convenir que la principale circonstance qui produit le scorbut, est de vivre en grande partie & très-long-temps de nourriture animale, sur-tout quand elle est dans un état de putridité ; ce qui le prouve évidemment, c'est qu'en faisant usage d'une certaine quantité de végétaux frais, on est toujours sûr de prévenir la maladie (*a*).

différens endroits ; cependant il n'a jamais remarqué qu'il fût épidémique, quoiqu'il ait vu un très-grand nombre de personnes qui en étoient affectées à Wiburg ; d'où l'on peut croire, comme l'observe Lind, que cette espèce est une complication du scorbut avec la maladie vénérienne. Quelques malades mouroient dans l'état décrit par Nitzsch, sans avoir de tumeurs sur la surface du corps ; mais ils étoient tous affectés de tumeurs squirrheuses des glandes de l'abdomen, & particulièrement des glandes du mésentère & du foie : ces tumeurs étoient sensibles au toucher, même avant la mort. La maladie vénérienne qui résiste beaucoup plus au mercure dans les climats froids que dans ceux qui sont plus tempérés, paroît être l'origine de ces symptomes terribles ; & le mercure même contribue beaucoup à les développer.

(*a*) La viande récente & le pain ne paroissent pas avoir jamais produit le scorbut. Le célèbre voyage de l'immotrel Cook autour

1795. L'on a pensé qu'entre les circonstances qui produisoient le scorbut, l'usage des nourritures animales étoit spécialement nuisible, parce qu'elles se digéroient difficilement; l'on a tenté de confirmer cette opinion, en observant que les autres alimens dont l'on se nourrissoit dans les mêmes circonstances étoient aussi d'une digestion difficile. On croit que c'est sur-tout le cas des farineux non fermentés qui forment si communément une partie de la nourriture des marins: mais je regarde cette opinion comme très-mal fondée; car les farineux non fermentés, formant une portion considérable de la nourriture des enfans, des femmes & de la plus grande partie du genre humain, ne peuvent guère être regardés comme des alimens de difficile digestion: & il y a même des faits qui prouvent que les farineux non fermentés, employés en grande quantité, loin de produire le scorbut, ont beaucoup contribué à en arrêter les progrès (*a*).

1796. On s'est imaginé que certaines vapeurs dont l'air de la mer étoit chargé, contribuoient au scorbut; mais cela est entièrement dépourvu de probabilité: car on ne pourroit que le soupçonner chargé de vapeurs méphitiques ou

du monde, prouve que la manière de vivre suffit seule pour mettre à l'abri de cette maladie tout un équipage, dans les voyages même de long cours. La nature a destiné à chaque genre d'animaux une nourriture particulière, dont ils ne peuvent être privés sans que leurs fluides dégénèrent & cessent d'être propres à entretenir l'état de santé. L'homme semble être moins restreint sur le choix des alimens; néanmoins il ne peut vivre long-temps de nourritures animales seules, sans qu'il en résulte les conséquences les plus funestes, & leurs effets sont plus ou moins prompts en raison de la nature des animaux qui lui servent de nourriture: ainsi la chair des carnivores paroît produire plus facilement l'acrimonie scorbutique, que celle des animaux graminivores; & la chair du pigeon paroît disposer particulièrement à la putridité, quand on en fait usage long-temps.

(*a*) Les habitans de l'Asie sont tellement accoutumés à ne vivre que de riz non fermenté, qu'ils ne peuvent quitter cette nourriture sans tomber dans un état de langueur, qui est bientôt suivi de la mort, comme l'a prouvé la famine qui a régné à Calcutta en 1770. Les farines d'orge, de riz, d'avoine, &c. bouillies dans l'eau, ont suffi souvent pour arrêter les progrès du scorbut, & l'on croit que les Hollandois y sont moins sujets que les autres peuples, parce qu'ils font un plus grand usage de ces substances dans les voyages de long cours.

inflammables; & l'on sait aujourd'hui que ces vapeurs sont en bien moins grande quantité sur mer que sur terre; il y a en outre beaucoup d'autres preuves qui constatent la salubrité de l'air de la mer (*a*). En conséquence, si cet air contribue à produire le scorbut, ce doit être par ses qualités sensibles, telles que le froid ou l'humidité.

1797. Il est évident que le froid favorise le scorbut, en ce que cette maladie est plus fréquente & plus violente dans les climats froids & dans les saisons froides (*b*), & que même les vêtemens chauds contribuent à en arrêter les progrès.

1798. L'humidité peut en général favoriser le scorbut, quand l'atmosphère dans laquelle les hommes vivent en est fort chargée; mais il s'en faut de beaucoup que l'humidité ordinaire de l'air de la mer produise cet effet. Il est probable qu'elle n'est jamais considérable, excepté dans les cas où il survient des pluies extraordinaires; & alors même, l'humidité ne paroît contribuer au scorbut, que parce qu'elle est appliquée sur le corps par les vêtemens humides. En même temps, je crois qu'il n'y a pas d'exemple que le froid ou l'humidité aient produit le scorbut sans le concours de la mauvaise nourriture dont vivent les marins (*c*).

(*a*) Il paroît aujourd'hui prouvé que les mêmes causes occasionnelles peuvent donner lieu au scorbut, tant sur terre que sur mer, & que l'air de la terre n'a pas la vertu particulière de prévenir cette maladie. Il suffit, pour la produire, que les organes de la digestion ne puissent extraire des alimens un fluide extrêmement doux & insipide, semblable au lait, capable de s'assimiler à nos humeurs & de se changer en sang. Ainsi une grande quantité d'alimens salés & le défaut de nourriture, réunis à l'humidité, peuvent donner lieu au scorbut dans les pays froids.

(*b*) Les substances animales salées n'occasionnent le scorbut que quand les conduits qui laissent échapper hors du corps les parties alkalescentes de nos fluides sont obstrués. Il est très-rare que cette maladie ait lieu tant que la transpiration se soutient à un degré assez considérable; & Lind observe qu'on ne le voit jamais sous la zone torride, chez les marins même, qui vivent uniquement de viandes salées; & parmi un grand nombre d'hommes exposés aux causes capables de produire le scorbut, ceux qui font de l'exercice en sont plus long-temps exempts que ceux qui restent dans l'inaction. Les infusions chaudes de quelques plantes bues avec du sucre, & les liqueurs vineuses, préservent aussi du scorbut en soutenant la transpiration; c'est pourquoi les officiers qui sont sur les vaisseaux, en sont plus rarement attaqués que les matelots.

(*c*) M. Sherwen, dans ses remarques sur la cause & la nature

1799. Lorsque ces circonstances contribuent au scorbut, il paroît que ceux qui font le moins d'exercice en sont communément plus facilement attaqués ; c'est pourquoi il est probable que la vie renfermée & le défaut d'exercice ont beaucoup de part à produire la maladie.

1800. Il paroît que la foiblesse, de quelque manière qu'elle soit occasionnée, favorise le scorbut. Il est en conséquence probable qu'un travail & une fatigue extraordinaires contribuent souvent à le produire ; la tristesse & le découragement, peuvent, pour la même raison, ralentir la force de la circulation, & par ce moyen favoriser, comme on l'a observé, la naissance du scorbut.

1801. On a également remarqué que les personnes qui négligent d'entretenir la propreté de la peau en se lavant & en changeant de vêtemens, sont plus sujettes que d'autres au scorbut.

1802. Plusieurs des causes dont je viens de parler, semblent concourir à produire le scorbut ; mais il n'est pas fort évident qu'une seule puisse suffire, ou que toutes même réunies y donnent lieu sans le concours particulier du genre de vie des marins. Néanmoins il y a plusieurs autres circonstances entre celles dont j'ai fait mention, qui contribuent à le produire plutôt & à un degré plus considérable qu'on ne l'observeroit s'il étoit dû à la nourriture seule.

1803. D'après ce coup-d'œil des causes éloignées, il est aisé de voir que, pour prévenir cette maladie, il faut, jusqu'à un certain point, éviter les circonstances que nous avons dit contribuer à la produire plus promptement qu'il n'arrive lorsqu'elles n'ont pas lieu. L'unique moyen efficace sera d'éviter en même temps les alimens salés, ou au moins d'en diminuer la quantité, & de manger ceux qui seront conservés autrement que par le sel ; il faudra vivre de végétaux de toute espèce, choisir de préférence ceux qui

du scorbut de mer, cite l'exemple du passage du *Centurion* de la côte du Mexique à l'isle de Tinian, dont l'équipage fut affecté du scorbut, quoiqu'il ne manquât point d'eau, ni de provisions fraîches ; mais il vivoit particulièrement de poisson, & le temps étoit très-pluvieux. L'on doit conclure de-là que l'usage immodéré des poissons de mer, peut, quand l'humidité s'y trouve réunie, produire le scorbut ; mais cela ne suffit pas pour pouver que la nourriture animale seule peut occasionner cette maladie, comme le pense M. Sherwen.

seront plus disposés à l'acescence, tels que la drèche (*a*); & boire beaucoup d'eau pure.

1804. Il me semble que la cure du scorbut est aujourd'hui très-bien déterminée, & que la maladie se dissipe communément en très-peu de temps, lorsque l'on peut obtenir les moyens nécessaires pour la guérison. Le principal moyen curatif consiste à vivre de végétaux récens & succulens; on peut même faire usage de tous ceux qui sont propres à manger (*b*); mais il n'y en a pas dont l'effet soit plus prompt que les fruits acides, & toutes les espèces de liqueurs fermentées qui sont de la même nature.

1805. Les plantes nommées *alkalescentes*, telles que celles qui sont du genre des aulx & de la classe des tétradynamies, sont aussi d'une utilité particulière pour la guérison de cette maladie; car malgré le nom qu'elles portent, elles passent à l'acescence pendant le premier temps de leur fermentation, & paroissent contenir une grande quantité de matière acescente; en outre elles contiennent presque toutes une matière âcre qui passe facilement par les urines, & probablement par la transpiration insensible: ces plantes sont utiles dans le scorbut en favorisant ces deux excrétions. Il est probable que quelques-unes

(*a*) M. Sherwen propose de faire vivre les marins de farineux dans un état de fermentation, c'est-à-dire, de manger les farines de semences qui ont fermenté, au lieu d'en boire l'infusion, comme on avoit coutume de le faire, parce qu'elles doivent produire un effet plus avantageux de cette manière, de même que le quinquina pris en substance est plus efficace que son infusion. Dans les cas de disette, cet auteur préfère les fèves de marais, parce qu'elles végètent plus promptement, & que mises dans l'eau, même dans le temps le plus froid, leur enveloppe peut s'enlever facilement au bout de deux ou trois jours, toute la semence devient tendre & succulente, & le germe paroît; on peut alors la couper, la manger avec l'huile, la moutarde & le vinaigre, en guise de salade.

(*b*) Le choux sur-tout coupé par morceaux, mêlé avec du sel, disposé par couches peut se conserver long-temps. C'est à ce légume préparé de cette manière & entassé dans un vaisseau convenable, que le capitaine Cook dut la santé dont jouit tout son équipage pendant un voyage de trois ans. Kramer avoit déjà observé que les navigateurs Hollandois étoient moins sujets au scorbut que les Anglois, parce qu'ils avoient adopté cette méthode de conserver les choux. On peut conserver de même les oignons, les carottes, & tous les végétaux succulens.

de la famille des conifères, telles que la pesse (*a*), & d'autres qui sont diurétiques, peuvent aussi être de quelque utilité.

1806. Il est assez probable que toutes les espèces de lait, & particulièrement ses produits, tels que le petit lait & le lait de beurre, peuvent guérir cette maladie.

1807. Il est ordinaire dans le scorbut de faire usage des acides minéraux; mais il y a des raisons de douter de leur utilité, & il est certain que ce ne sont pas des remèdes efficaces. On ne peut guère les donner en quantité assez considérable pour qu'ils soient utiles comme antiseptiques; d'ailleurs, comme ils ne paroissent pas entrer dans la composition des fluides animaux, & qu'il est probable qu'ils passent par les conduits excrétoires sans être changés, ils ne peuvent produire que peu d'effet sur les fluides.

1808. La grande foiblesse qui accompagne constamment le scorbut, a naturellement porté les médecins à employer les toniques & les fortifians, particulièrement l'écorce du Pérou; mais son efficacité me paroît fort douteuse. Il est étonnant avec quelle promptitude l'usage des végétaux rétablit les forces des scorbutiques; ce qui semble prouver que la foiblesse qui a précédé dépend de l'état des fluides, & qu'aucun tonique ne peut être fort efficace tant qu'ils ne sont pas rétablis dans leur état naturel: or, comme le quinquina a peu d'action pour changer l'état des fluides, il doit en conséquence être peu efficace dans le scorbut (*b*).

1809. Je remarquerai, en terminant mes observations sur les médicamens dont l'on a fait usage dans le scorbut, que le mercure y est toujours évidemment nuisible.

1810. Après avoir observé que les moyens de prévenir & de guérir le scorbut, sont aujourd'hui très-bien connus, il peut paroître inutile d'entrer dans une longue discussion sur sa cause prochaine: mais comme il est difficile d'éviter de semblables discussions, & que les opinions fausses peuvent nuire jusqu'à un certain point à la pratique, je vais

(*a*) C'est l'espèce de sapin que Bauhin appelle *picea major prima, sive abies rubra*.

(*b*) Lind dit avoir donné le quinquina avec succès pour favoriser la suppuration des ulcères; mais il ne croit pas non plus que ce remède puisse guérir le scorbut. Il l'a aussi trouvé utile dans la salivation & les hémorrhagies, mais nuisible dans les diarrhées.

proposer ce qui me paroît le plus probable sur cet objet.

1811. Malgré ce qu'ont assuré quelques personnes célèbres, je crois, d'après le témoignage de la plupart des auteurs qui ont écrit sur cet objet, que, dans le scorbut, les fluides éprouvent un changement considérable.

Ces auteurs nous apprennent que la couëne du sang que l'on tire aux scorbutiques, diffère en couleur & en consistance de celle que l'on observe dans le sang des personnes saines, & qu'en même temps le goût & la couleur du serum changent communément. Les excrétions prouvent aussi qu'il y a chez les scorbutiques un changement dans l'état des fluides. L'haleine est fétide; l'urine est toujours haute en couleur & plus âcre que de coutume; & si l'exudation âcre des pieds, dont parle le docteur Hulme, est particulière aux scorbutiques, elle servira à prouver évidemment le même objet; mais de quelque manière que cela arrive, il est suffisamment démontré que dans le scorbut l'état naturel des fluides est considérablement changé. Je pense de plus, que l'on peut, en raison de cet état, regarder comme certain que la maladie est produite par un genre particulier d'alimens, & qu'elle se guérit avec certitude en changeant de manière de vivre. Dans le dernier cas, l'on n'a pas de preuve que la nourriture dont l'on fait usage, agisse autrement qu'en produisant un état & une condition particulière des fluides.

1812. Si l'on présume que le scorbut dépend d'une condition particulière des fluides, il reste à examiner quelle peut être cette condition.

J'observerai, dans cette vue, que l'économie animale a la puissance singulière de changer les alimens acescens, de manière à les rendre beaucoup plus disposés à la putréfaction; quoique pendant la vie les humeurs n'acquièrent presque jamais un état de putridité parfaite, il est néanmoins certain que si l'homme qui vit d'alimens d'un genre mixte, se bornoit uniquement à la nourriture animale, sans user fréquemment de végétaux, ses fluides feroient trop de progrès vers la putréfaction pour que la santé pût subsister (*a*). Ces pro-

(*a*) Suivant les principes admis par M. Cullen, dans sa Physiologie, n°. 236, il se développe pendant le temps de la digestion un acide qui fait disparoître les effets de la putréfaction, & contribue à changer les substances alimentaires en chyle. L'estomac ne

grès vers la putréfaction paroissent consister dans la production & le développement d'une matière saline, qui ne paroît pas exister dans les végétaux, & qui ne pourroit s'y engendrer ou se développer, qu'en faisant passer sa fermentation à l'état de putridité. Cet état salin est en quelque sorte constamment produit & développé par l'action animale, comme le prouvent certaines excrétions de ma-

peut être privé de cet acide, sans que la santé en souffre; c'est pourquoi les alkalis & les absorbans pris en grande quantité, disposent au scorbut en se neutralisant avec cet acide, & en diminuant en conséquence la quantité qui doit se trouver dans l'estomac. L'usage long-temps continué des substances animales, s'oppose à la génération de cet acide, produit une acrimonie particulière qui réside dans la partie séreuse du sang, & occasionne une dissolution de la lymphe coagulable, d'où dépend le degré de viscosité dont jouit la masse du sang dans l'état de santé : ce liquide devient en conséquence plus fluide; quand on le tire de la veine, il paroît très-noir, & quand on le laisse reposer quelque temps, il s'épaissit & prend une couleur brune bourbeuse; une partie de sa surface est verdâtre, & ses parties ne se séparent pas d'une manière régulière. Cette disposition à la putridité augmente avec la maladie : quand elle est parvenue au dernier degré, le sang devient aussi noir que de l'encre; & quoiqu'on l'agite plusieurs heures dans un vaisseau, ses parties fibreuses ressemblent à des cheveux qui flottent dans une matière trouble. L'on a trouvé par l'ouverture des cadavres, que le sang contenu dans les veines ou extravasé, étoit noir & jaune, & celui que l'on rend dans les différentes hémorrhagies qui surviennent dans les derniers temps de la maladie, est de la même nature.

Cet état de dissolution de la lymphe coagulable produit des désordres variés dans toutes les parties de l'économie animale, & aucun organe n'est à l'abri des effets du scorbut. L'on a trouvé, par la dissection, le cœur blanc & putride, & ses cavités entièrement gorgées d'un sang corrompu, les poumons étoient noirâtres & putrides, & la cavité du thorax rempli d'une eau rousâtre, ou d'une sérosité de différentes couleurs & corrosives : chez quelques-uns le péricarde étoit adhérent aux poumons, & ces derniers l'étoient à la plèvre & au diaphragme, de manière que ces parties ne formoient qu'une masse, & étoient tellement confondues, qu'on pouvoit à peine les distinguer. Les poumons sembloient avoir été comprimés au milieu de cette masse; ce qui avoit fait périr les malades tout-à-coup. Les glandes du mésentère étoient obstruées & gorgées; le foie étoit souvent sain; la rate paroissoit plus ou moins corrompue, & quelquefois trois fois plus grosse que dans l'état naturel. Enfin on a trouvé, non-seulement les vaisseaux sanguins & les muscles grangrenés & corrodés, mais même les os cariés. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le cerveau a généralement paru sain & entier.

tières salines qui se font constamment & que l'on doit en conséquence présumer nécessaires pour la santé.

Il est aisé de comprendre, de tout ceci, jusqu'à quel point l'usage continuel de la nourriture animale, sur-tout quand elle est déjà dans un état de putréfaction, sans mélange de végétaux, contribue à augmenter à un degré excessif l'action animale, & à produire & développer une plus grande quantité de matière saline. Il paroît d'après l'état des fluides dont j'ai parlé plus haut, que cette quantité extraordinaire de matière saline, existe dans le sang des scorbutiques. Ceci est encore confirmé par l'observation, que toute interruption de transpiration, c'est-à-dire, toute rétention de matière saline, contribue au scorbut; cette interruption arrive particulièrement par l'action du froid, ou par tout ce qui affoiblit la circulation, comme le peu d'exercice, ou son défaut, la fatigue & le découragement. Il est bon de remarquer ici, qu'un des premiers effets du scorbut est d'occasionner très-promptement une grande foiblesse du systême. On ne sait pas bien comment l'état des fluides peut produire une telle foiblesse; mais il est à présumer qu'elle en dépend, d'après ce qui a été dit plus haut, relativement aux causes & à la cure du scorbut.

1813. Il est possible que cette foiblesse ait une grande part à produire les différens phénomènes du scorbut; mais on rendra raison de ces phénomènes d'une manière plus probable par l'état salin extraordinaire, & par conséquent par l'état de dissolution du sang; & je ne pense pas qu'il soit nécessaire pour ceux qui sont accoutumés de raisonner sur l'économie animale, de développer davantage cette matière. J'ajouterai uniquement, que si mon opinion sur l'état salin extraordinaire du sang, comme cause prochaine du scorbut, est bien fondée, il sera aisé de voir qu'une quantité extraordinaire d'alimens salés, peut beaucoup contribuer à produire la maladie. En supposant même que le sel n'éprouve aucun changement dans le corps (*a*), ses effets

(*a*) Boerhaave pensoit que le sel marin ne subissoit aucun changement dans le coprs : mais Margraaf a prouvé qu'une grande partie de ce sel se convertissoit en sel ammoniac, & le sel de l'urine est de ce genre. L'on sait que tout alkali fixe, combiné avec des substances inflammables, telles que l'huile, forme un savon neutre, & il est possible que nos fluides changent l'alkali fixe en alkali vo-

peuvent être considérables ; ce qui deviendra encore plus probable, si l'on admet que tous les sels neutres qui contiennent un alkali fixe, sont changés dans le corps en un sel ammoniacal, qui, je crois, est celui qui domine spécialement dans le scorbut. Si je suis fondé à conclure que les alimens salés contribuent au scorbut, il est aisé de voir combien il peut être dangereux, d'après une autre théorie (*a*), de les regarder comme nullement nuisibles.

latil ; d'où doit résulter la présence du sel ammoniac dans le sang : il paroît même que ce sel est un des principaux moyens d'entretenir la fluidité du sang ; mais quand il s'y trouve en trop grande quantité, il produit l'état de putrescence que l'on observe dans le scorbut, ce qui donne lieu au sang de s'épancher & produit les hémorrhagies. M. Cullen soupçonnoit que le scorbut affectoit particulièrement la bouche, parce que la salive contient plus de sel ammoniac que les autres fluides, car l'alkali fixe en développe un alkali volatil. Le mercure n'est peut être aussi nuisible dans le scorbut, que parce qu'il décompose le sel ammoniac, dont la masse du sang & les humeurs sont saturées.

(*a*) On a cru, d'après la vertu dont jouit le sel marin d'arrêter la putréfaction des substances animales, qu'il pouvoit conserver cette même puissance dans le corps vivant, & qu'il devenoit ainsi un antiscorbutique ; mais il suffit, pour renverser cette opinion, de faire attention, comme Pringle l'a prouvé, qu'une petite quantité de sel favorise la putréfaction, & qu'il ne s'y oppose que quand il est employé en très-grande quantité : or, comme la quantité que peut supporter l'estomac de l'homme, est toujours peu considérable, elle doit accélérer les progrès de la putréfaction, ou au moins de l'acrimonie ; car il paroît qu'il n'y a pas de véritable putréfaction dans nos humeurs tant que la vie subsiste.

On ne peut donc pas doutet que le sel marin contribue à produire le scorbut, car ce sel a souvent occasionné, chez ceux qui en ont fait usage en grande quantité, des effets semblables à ceux du scorbut, quoique les autres circonstances capables de produire cette maladie ne s'y trouvassent pas réunies. Ainsi, Huxhan rapporte qu'une femme prit une livre d'eau de mer tous les matins, pendant dix jours, pour une tumeur écrouelleuse, & que cette eau ne passant pas librement par les conduits excrétoires ordinaires, la malade eut, au bout de ce temps, une évacuation immodérée des règles ; les gencives furent constamment saignantes, il survint des pétéchies sur différentes parties du corps ; son pouls étoit vif & plein, son visage pâle & légèrement bouffi ; sa chair molle & tendre ; elle devint scorbutique, au point, qu'ayant été saignée, pour arrêter l'hémorrhagie des gencives, le sang suinta plusieurs jours de l'orifice de la saignée : elle périt enfin d'une hémorrhagie du nez. Il y a plusieurs autres exemples qui prouvent que le sel marin seul a suffi pour produire une dissolution des humeurs. On dit qu'il a même contribué quelquefois au ramollissement des os.

1814. Après avoir ainsi tenté d'expliquer ce qui a rapport à la cure du scorbut en général, je crois devoir renvoyer aux autres auteurs (*a*), pour ce qui regarde les symptomes qui exigent un traitement particulier.

(*a*) Les principaux symptomes du scorbut qui exigent des remèdes particuliers, sont, 1°. la démangeaison & la fongosité des gencives; 2°. la salivation qui survient quelquefois spontanément; 3°. l'œdème des jambes; 4°. les ulcères qui affectent différentes parties du corps, & particulièrement les jambes; 5°. les hémorrhagies de ces ulcères ou des gencives, du nez, &c.; 6°. les douleurs des extrémités, du dos, de la poitrine, &c. 7°. la dysenterie; 8°. la toux sèche accompagnée de dyspnée.

1°. Lorsque la démangeaison des gencives survient, & qu'elles sont fongueuses, il suffit, pour arrêter le relâchement des parties, de laver la bouche avec de l'eau d'orge, dans laquelle on met un peu d'alun & de teinture de myrrhe. Mais lorsque la putréfaction augmente, il faut faire usage de l'eau d'orge & du miel rosat acidulés, avec quelque acide minéral, tel que l'esprit de sel, dont on variera la dose à proportion du degré de putréfaction des parties. On peut, avant de faire usage des gargarismes, enlever les parties fongueuses avec le scalpel. Lorsque les ulcères paroissent profonds & s'étendent, il faut les toucher légèrement avec de l'huile de vitriol pure ou délayée avec un peu d'eau, suivant que le malade pourra la supporter. Mais souvent l'usage des végétaux suffit pour détruire l'affection des gencives, sans y appliquer aucun remède.

On peut, pour modérer la salivation spontanée, appliquer des épispastiques sur différentes parties du corps, & tenir le ventre libre, par les lavemens ou les doux laxatifs. On tâchera aussi d'augmenter la transpiration en donnant, toutes les quatre heures, des bols composés de thériaque, de camphre, & de soufre; ou fera en même temps des gargarismes avec l'oximel scillitique, l'eau aluminée, ou une décoction d'écorce de chêne: on pourra même faire prendre intérieurement le quinquina & l'élixir de vitriol, & permettre un peu de vin vieux au malade.

3°. Lorsque l'œdème des jambes est modéré, mol & peu douloureux, il suffit d'y faire de légères frictions avec de la flanelle imprégnée de la fumée de benjoin, ou de quelque autre gomme aromatique; mais lorsque les jambes sont fort gonflées, dures & douloureuses, Lind recommande de les exposer une demi-heure, matin & soir, à la vapeur de l'eau chaude, dans laquelle on met un peu de vinaigre ou de sel ammoniac, & de faire ensuite des onctions avec l'huile de palme; si ce moyen, joint au régine végétal, ne dissipe pas l'enflure, il veut que l'on excite les sueurs sur la partie, en l'exposant à la vapeur de l'esprit-de-vin brûlé, ou en y appliquant des sachets de sel chaud. Hulme dit avoir retiré de grands avantages, dans les cas de tumeurs douloureuses, des frictions faites avec l'huile d'olive & le jus de limon ou d'orange.

4°. Les ulcères des jambes ou des autres parties du corps exigent le même traitement ; on y appliquera de la charpie sèche, on les comprimera légèrement, & on fera usage des antiseptiques qui ont été recommandés pour arrêter l'état de putridité des gencives, tels que le miel rosat acidulé avec l'esprit de vitriol, l'onguent ægyptiac ; ou, lorsque l'ulcère est considérable & douloureux, on peut y appliquer des cataplasmes faits avec de la farine d'avoine bouillie dans l'eau & le vinaigre, à laquelle on ajoutera un peu d'huile.

5°. Lorsqu'il survient des hémorrhagies considérables, il faut avoir recours aux acides végétaux ou minéraux & au quinquina.

6°. Lind prescrit dans les douleurs des membres, l'oximel scillitique dans une mixture diaphorétique chaude ; il permet le vin comme cordial, & fait prendre au malade, quand il est sur le point de se coucher, de l'eau chaude de gruau, dans laquelle il mêle un peu de vinaigre. Hulme recommande dans ce cas le liniment avec l'huile d'olive & le jus de limons. Lorsqu'il y a une douleur aiguë de poitrine sans fièvre, il dit qu'une saignée de six ou huit onces soulage communément dans l'instant même ; mais il défend de la réitérer & conseille le vésicatoire, si la douleur continue. Il ajoute cependant qu'il n'a jamais eu occasion d'en faire usage, mais que ce remède a été recommandé avec raison par Rouppe.

7°. La diarrhée qui attaque les scorbutiques qui sont sur mer, ne doit pas être arrêtée tout-à-coup ; il faut uniquement tâcher de la modérer par le moyen des toniques unis aux acides, tels que la teinture de rose acidulée & les fruits aigrelets. Lind a quelquefois donné avec succès quatre ou cinq grains d'alun crud avec le diacordium, lorsque les malades rendoient une grande quantité de sang par les selles. L'ipécacuanha infusé dans l'eau-de-vie donné à petites doses souvent réitérées, lui a paru le remède le plus efficace pour arrêter la dysenterie scorbutique. On peut avoir ensuite recours aux toniques amers.

8°. Dans la toux sèche & les autres affections scorbutiques de poitrine, les vésicatoires & les cautères conviennent lorsque les malades ont quitté la mer ; il est encore essentiel qu'ils montent à cheval & qu'ils se mettent à l'usage du lait, ou qu'ils vivent uniquement de végétaux ; l'on peut aussi, pour favoriser l'expectoration, leur donner l'oximel scillitique & la gomme ammoniaque.

Il faut observer, relativement au traitement général des scorbutiques, que, 1°. toutes les évacuations sont nuisibles, sur-tout lorsque la maladie est avancée. L'on évitera alors la saignée & les purgatifs violens : mais on entretiendra toujours le ventre libre par les laxatifs. 2°. Il faut se garder d'exposer tout-à-coup les scorbutiques au grand air ; & quand on croira pouvoir les exposer à l'air, on leur donnera un verre de bon vin acidulé avec le jus de citron ou d'orange, qui est un bon cordial. 3°. Lorsque l'on commencera à donner des fruits ou des végétaux quelconques aux scorbutiques qui en auront été privés depuis longtemps, on usera de beaucoup de précautions, de crainte que l'excès ne produise une dysenterie, qui est souvent mortelle.

4°. Tous les médicamens tirés des minéraux, tels que le fer, l'antimoine, & sur-tout le mercure sont nuisibles aux scorbutiques.

5°. Les narcotiques occasionnent un abattement extrême, & augmentent l'oppression de poitrine ; on ne doit donc les donner que dans les cas de nécessité absolue, tels que les diarrhées, & choisir les plus chauds ; ils nuisent moins quand il survient une selle avant ou pendant leur action.

M. Cullen donne à la suite du scorbut, dans sa nosologie, les caractères de l'éléphantiasis, de la lèpre, de la frambæsia, & du trichoma. Il avoue qu'il n'ose rien décider sur ces maladies, parce qu'il ne les a jamais vues. Néanmoins j'ai cru devoir tenter d'éclaircir ce que l'on a écrit sur les deux premières, & donner uniquement le caractère des deux autres.

De l'Éléphantiasis.

La peau est épaisse, ridée, rude, onctueuse, privée de poil ; les extrémités sont insensibles, il survient des tubercules sur le visage qui le rendent hideux ; la voix est rauque & semble venir du nez. N. C. Genre LXXXVII.

L'éléphantiasis a été ainsi nommée, parce que dans cette maladie la peau s'épaissit & ressemble au cuir de l'éléphant : les modernes l'ont désignée sous les noms de *mal de saint Ladre ou de saint Lazare*, *mal de saint Main*, *ladrerie*, *mesclerie*, & sous celui de lèpre, qui est le plus communément reçu. Cette dernière dénomination est due aux Arabes : car chez les Grecs, le mot *lèpre* signifie une espèce de gale qui corrode la peau, & la fait tomber sous forme d'écailles. Le terme d'éléphantiasis ou d'éléphas, paroît avoir passé des Épyptiens chez les Romains, & n'avoir été adopté des Grecs que vers le temps d'Asclépiade, où l'on crut, suivant Plutarque, que cette maladie étoit nouvelle. Mais cette opinion paroît uniquement fondée sur ce que l'on adopta un terme nouveau pour la désigner, car son origine remonte aux temps les plus reculés. Ainsi, Eustache, évêque d'Antioche, remarque dans ses commentaires sur l'*hexaëmeron*, que le premier qui fut attaqué de l'éléphantiasis, fut Pharaon, roi d'Égypte, que Dieu punit ainsi pour avoir fait périr un grand nombre de Juifs. Or ce Pharaon paroît être celui qui vivoit lorsque Moyse naquit ; mais sans s'appuyer de ce fait pour prouver l'antiquité de l'éléphantiasis, il paroît certain que les plus anciens peuples l'ont désignée sous le nom de *maladie blanche*, parce qu'un de ses caractères, quand elle est portée au plus haut degré, est de donner une couleur blanche à la peau & aux cheveux. Ainsi le terme chaldéen *mestora* & l'hébreu *saratht*, signifient blanc ; les Perses paroissent avoir désigné de même l'éléphantiasis : c'est pourquoi Hérodote, *liv. 1, n. 138*, l'appelle λευκὴ qui, en sous-entendant νοῦσος, signifie la *maladie blanche*, & il désigne sous le nom de *lèpre*, les exanthêmes, qui ressemblent à l'éléphantiasis, ou qui la précèdent. Voici la manière dont il s'exprime : ὃς ἀνδρῶν τῶν ἀστῶν λέπρην ἢ λευκὴν ἔχῃ ἐς πόλιν οὗτος οὐ κατέρχεται οὐδὲ συμμίσγεται τοῖσι ἄλλοισι Πέρσῃσι : *quiconque a la peau couverte de*

pustules qui tombent en écailles, ou est affecté de la maladie blanche ne peut entrer dans la ville ni se mêler avec les autres Perses. Un passage qui se trouve à la fin du second livre des pronostics d'Hippocrate, ne permet pas de douter que la *maladie blanche* est l'éléphantiasis. Il dit: γίνονται δὲ λευκαὶ μὲν ἐκ τῶν θανατωδεστάτων νοσημάτων, οἷον καὶ ἡ νοῦσος ἡ φοινικίνη καλευμένη; *les maladies blanches de la peau sont les plus funestes de toutes; telle est celle que l'on nomme la maladie phénicienne.* Galien observe dans son glossaire sur Hippocrate, que l'on doit entendre ici par la *maladie phénicienne* l'éléphantiasis. Ce qui prouve qu'elle étoit commune chez les Phéniciens, & peu connue des Grecs, puisque Hippocrate est obligé de se servir d'un terme nouveau & d'en donner l'explication: Aristote a adopté la même dénomination dans la *sect. 10 des Problèmes, §. 35 & 36;* & dans le *liv. 3,* des Animaux, *ch. 11*, où il dit: dans l'espèce d'exanthème nommée *leucé*, tous les poils blanchissent. En mettant cette maladie au rang des exanthèmes, il en caractérise assez bien la nature, qui consiste dans l'épaississement de la peau.

La maladie épidémique de l'isle de Delos, dont parle Eschines dans sa lettre à Philocrate, & que Sauvages appelle phlegmatie de Delos (voyez la fin de la note *b.* du n°. 1668), est aussi désignée sous le nom de *leucé;* on doit la regarder avec Mercurial, comme une variété de l'éléphantiasis: M. Larcher, qui vient de donner une excellente traduction françoise d'Hérodote, enrichie de notes précieuses & dont l'autorité est ici d'un grand poids, croit aussi que l'on doit rapporter cette maladie à la lèpre blanche, c'est-à-dire à l'éléphantiasis. Voyez son premier volume de la *Traduction d'Hérodote, note 314.*

Il étoit si rare de voir l'éléphantiasis chez les Grecs, que l'on perdit de vue la vraie signification du mot *leucé*, & que l'on désigna sous ce nom la vitilige, qui est une maladie plus légère de la peau; d'autres fois on a désigné sous le nom de *leucé*, une maladie particulière qui différoit de la vitilige, parce qu'elle creusoit davantage, & que les poils blanchissoient; mais il paroît, d'après la description qui s'en trouve chez les anciens, que cette maladie étoit réellement le commencement de l'éléphantiasis, & que Celse, Paul d'Égine, Aëtius & plusieurs autres Grecs modernes, ont eu tort d'en faire un genre différent. *L'Albaras* ou *la lèpre blanche des Arabes*, doit aussi être considérée comme le commencement de l'éléphantiasis; c'est pourquoi Avicenne, en décrivant cette dernière maladie sous le nom de lèpre, ne parle que de ses symptomes les plus graves.

Il résulte de tout ce qui précède, que l'on peut comprendre sous le nom d'éléphantiasis, toutes les maladies où la peau devient épaisse, s'ulcère & blanchit, ainsi que les poils. On ne doit pas non plus exclure la lèpre des Hébreux, quoique ces derniers aient compris sous le même nom une espèce de gale très-rebelle. Mais il y a lieu de croire, comme nous allons tenter de le prouver, que l'on ne doit pas uniquement juger des caractères particuliers à la lèpre des Juifs d'après les *chapitres 13 & 14* du Lévitique, parce que, comme l'observe François Valésius dans son livre *de Sacra phi-*

sophia, les prêtres n'étoient chargés que de juger spirituellement de la gravité de la maladie, & non comme médecins; ce qu'il sera aisé de comprendre si nous prouvons qu'aucun des peuples de l'antiquité, qui ont exclu les lépreux des villes, ne l'ont point fait parce qu'ils regardoient la maladie comme contagieuse, mais pour d'autres raisons qui tenoient à leur religion. Ainsi les Perses, comme le rapporte Hérodote dans l'endroit cité plus haut, excluoient des villes ceux qui étoient affectés de l'éléphantiasis commençante ou confirmée, & n'avoient aucune communication avec eux, parce qu'ils pensoient que ces sortes de malades avoient péché contre le soleil qu'ils adoroient; ils ne vouloient point non plus, pour la même raison, souffrir chez eux de pigeons blancs. Eschines, en parlant de l'espèce de lèpre dont furent incommodés les habitans de l'isle de Délos, dit qu'ils en attribuoient la cause à la colère d'Apollon, parce qu'on avoit enterré dans leur isle, contre l'usage, un homme de qualité. Voyez le *vol. 1 de la Traduction d'Hérodote* de M. Larcher. Cette horreur pour la lèpre & l'éléphantiasis, étoit, comme le rapporte Plutarque, particulière aux Barbares; mais il ne paroît pas qu'ils craignissent la contagion; car des personnes saines se marioient fréquemment avec des lépreux. Ainsi Plutarque, dans la vie d'Artaxerces, dit que ce roi épousa sa fille Atossa, quoique son corps fût rongé par une lèpre blanche, & que pour l'en délivrer il faisoit des prières continuelles à Junon. Le chemin qui conduisoit au temple de cette déesse, étoit couvert de charriots chargés de riches offrandes que ce roi envoyoit pour se la rendre favorable; ce qui prouve que ces peuples étoient persuadés qu'il suffisoit, pour guérir, d'appaiser la divinité qui avoit puni de cette manière ceux qui l'avoient offensée.

Il suffit de lire avec attention les *chapitres 13 & 14 du Lévitique* pour se convaincre que les Juifs ont, de même que les autres peuples, considéré la lèpre comme un effet de la colère de Dieu, & en examinant le corps des malades, ils s'attachoient plutôt à considérer la variété des couleurs qu'ils croyoient être un signe de punition divine, qu'à déterminer le danger de la maladie, ou le degré de contagion. Ainsi ils regardoient comme véritablement lépreux & excluoient des villes ceux sur la peau desquels ils survenoit une tumeur, une gale ou une tache luisante, qui paroissoit creuser & s'étendre, & dont les cheveux devenoient blancs. Au contraire, ils n'excluoient point ceux dont les taches étoient superficielles, légérement noires & ne s'étendoient point. La lèpre leur paroissoit confirmée & ils ne faisoient aucune grace au malade si la tumeur de la peau étoit blanche, si les cheveux blanchissoient & si la chair vive paroissoit sur la tumeur. Mais lorsque la lèpre s'élevoit sur toute la peau & la couvroit entièrement depuis les pieds jusqu'à la tête, sans en excepter aucune partie, celui qui en étoit affecté étoit jugé pur par le prêtre, & digne de la société; s'il paroissoit ensuite de la chair vive, comme il arrive quelquefois aux approches de la guérison, le malade étoit de nouveau regardé comme impur & exclu de la ville; mais on le regardoit comme pur si la chair vive blanchissoit, c'est-à-dire, si la maladie s'aggravoit. C'est à tort que M. Raymond,

pag.

pag. 68 de son Histoire de l'Eléphantiasis, tâche de rendre raison de ces usages des Juifs, en avançant que la lèpre perdoit sa qualité contagieuse, lorsque la chair devenoit blanche ; & M. Lorry n'est pas mieux fondé à avancer, *p. 372 de son Traité des maladies de la peau*, que la chair vive qui paroissoit sur la tumeur, étoit un signe funeste dans la lèpre des Juifs. La vérité est qu'ils n'ont jamais pensé que leur lèpre fût contagieuse, & qu'ils la regardoient comme l'effet de la colère de Dieu. Les cérémonies usitées pour purifier les lépreux, dont on voit le détail dans le quatorzième chapitre du Lévitique, prouvent que les Juifs ne songeoient pas à guérir les malades & qu'ils ne craignoient point la contagion ; car le prêtre en approchoit, conversoit avec eux & les touchoit : ainsi il prenoit du sang de la victime que l'on avoit immolée pour se rendre Dieu favorable, il en mettoit sur l'oreille droite de celui qu'il vouloit purifier, de-là sur le pouce de la main droite & sur le gros orteil du pied droit ; il répandoit ensuite de l'huile sur les mêmes parties, & finissoit par en verser sur la tête. Il y a apparence que si l'on eût craint la contagion, il n'auroit pas approché de si près les lépreux.

Comme tous les médecins qui ont paru depuis plus de seize siècles, ont cru trouver des indices de la contagion dans les signes de la lèpre, dont on trouve l'énumération dans le Lévitique, & n'ont pas cherché à connoître les motifs des cérémonies adoptées par les Juifs, j'ai cru devoir consulter les auteurs qui se sont le plus occupés de rendre raison de ces motifs, tels que Joseph l'historien, Philon le juif & Clément d'Alexandrie. Le premier, dans le *liv. 3, chap. 10, des Antiquités Judaïques*, dit positivement que les lépreux n'étoient exclus de la société des autres hommes, que parce qu'on les regardoit comme impurs, ainsi que ceux qui étoient affectés de la gonorrhée, ou qui avoient touché un cadavre ; & l'on traitoit de même les femmes pendant leurs règles, ou à la suite de leurs couches. Dans le chapitre où cet historien tâche de démontrer que les Juifs n'ont pas été chassés d'Egypte parce qu'ils étoient infectés de la lèpre, il en donne pour raison que Moïse étoit pur & régnoit sur des hommes purs ; il ajoute que ce législateur n'a exclu les lépreux de la société, que pour l'honneur de Dieu, & que sans ce motif il auroit pu établir une loi contraire, sur-tout s'il eût été infecté lui-même de la lèpre, ainsi que tout son peuple ; parce que chez plusieurs nations, non-seulement les lépreux ne sont pas exclus de la société & méprisés, mais sont au contraire très-respectés & comblés d'honneurs ; c'est eux que l'on charge des plus grandes expéditions militaires, c'est à eux que l'on confie les affaires les plus importantes dans l'administration publique, & ils sont admis dans les temples & les sanctuaires. Philon, dans son livre sur l'*immutabilité de Dieu*, tâche de nous donner à sa manière, une idée de ce que les Juifs entendoient par impur, & assure que l'on doit regarder comme tel, le mélange le plus léger de ce qui est pur avec ce qui est impur : ainsi, dit-il, lorsque la chair vive paroissoit sur un lépreux, il étoit regardé comme

impur, parce que la chair saine, mêlée avec celle qui ne l'est pas, est impure, & indique un état semblable de l'ame. C'est pour cette raison, ajoute-t-il, que l'on excluoit comme impur celui qui n'avoit qu'une lèpre partielle, & que l'on regardoit comme pur, celui qui en étoit tout couvert depuis la tête jusqu'aux pieds. Il revient sur le même objet dans le livre *de plantatione Noe*, & dit de plus, que la diversité des couleurs de la peau est le signe d'un esprit variable, faux & à deux faces; qu'une seule couleur est au contraire l'indice du vrai & de la constance, τὸ ποικίλιον καὶ πανοῦργον καὶ ἀντιρρέπον καὶ ἐπαμφοτερίζον τῆς διανοίας μεθέμενοι πάθος, τὸ ἀποίκιλτον καὶ ἀνενδοίαστον ἀληθείας ἁπλοῦν χρῶμα δεξάμεθα. Les Juifs jugeoient de même de la lèpre des habits, des maisons, &c.; c'est-à-dire, qu'ils croyoient en général que la variété des couleurs étoit désagréable à Dieu, quels que fussent les objets où s'observoit cette variété. Clément d'Alexandrie (*Pædago*, *liv.* 3, *chap.* 12), s'exprime à-peu-près de même que Philon, & dit que Moïse n'a exclu de la société comme profanes, que ceux dont la peau étoit tachetée de différentes couleurs comme celle des serpens. Τὸ ποικίλον καὶ πολύστικτον, οὐχ ὡς ὅσιον (διὰ Μωσέως) ἀπωθεῖται, ταῖς ποικίλαις τοῦ ὄφεως φολίσιν ἐοικός. Il paroît, d'après ce passage, que les Juifs excluoient particulièrement des villes, ceux qui étoient affectés de l'espèce d'éléphantiasis que les auteurs du moyen âge ont décrite sous le nom de *lepra tiria*.

Il est certain, d'après les observations précédentes, que les anciens n'ont pas regardé l'éléphantiasis comme contagieuse, & qu'elle ne l'est réellement point; car des personnes affectées de cette maladie, se sont mariées avec d'autres qui ne l'étoient pas, sans leur communiquer aucun vice, & ont donné naissance à des enfans sains; ceux même qui ont admis la contagion, conviennent de ce fait: ainsi Valescus de Tarenta dit avoir vu une fille assez jolie, engendrée d'un lépreux & d'une femme saine. Il est vrai qu'il prétend que l'on a observé sur des princes lépreux, que dans ces cas la lèpre s'étoit manifestée à la troisième ou à la quatrième génération; mais comme il ne rapporte ce fait que sur un oui-dire, il ne peut servir de preuve, & si cela eût été constant, il y en auroit eu des exemples fréquens chez les peuples de l'Asie, où cette maladie étoit fort commune. L'on peut donc assurer, avec M. Raymond, qu'il n'y a aucun exemple exactement circonstancié, & vu par des observateurs attentifs, qui constate la contagion de cette maladie, quoique dans le dixième siècle, où elle étoit très-commune, les évêques qui prenoient soin des lépreux, allassent les laver fréquemment & leur rendissent d'autres services de fraternité, quoiqu'il fût permis à ces malades de sortir de leur demeure commune pour mendier, & que ceux même qui leur donnoient l'aumône leur baisassent communément la main, comme le fit le roi Robert dans un pélerinage. On a enfin souvent vu des malheureux exempts de ce mal, contraints de se réfugier, pour avoir de quoi subsister, dans les hôpitaux des lépreux, manger, boire & coucher avec eux, sans

être infectés du virus. Le sentiment d'horreur & d'aversion qu'inspire cette maladie, paroît donc avoir donné lieu à l'idée de la contagion, comme l'indique Arétée à la fin de la description qu'il en donne, où il dit, *τοιὲς δε οὖν ἐόντας τίς οὐκ ἂν φυγαι, ἢ τις οὐκ ἂν ἐκτραπεῖν ? qui ne fuiroit pas, ou qui n'auroit pas horreur de tels malades ?* Il est vrai qu'au commencement du chapitre qui renferme le traitement de l'éléphantiasis, le même auteur la considère comme aussi contagieuse que la peste même ; mais ce préambule paroît avoir été ajouté par quelque copiste. Je soupçonne aussi que le commencement du chapitre 3, où se trouve la description de l'éléphantiasis, est supposé. Paul d'Égine, Actuarius, qui ont écrit après Arétée, ne parlent pas de la contagion. Archigene, dont Aëtius rapporte les termes, est le premier qui ait avancé qu'il étoit dangereux de converser avec ceux qui étoient affectés d'éléphantiasis, lorsqu'elle étoit portée à un tel degré, que les ulcères exhaloient une odeur fetide ; mais il ne s'appuie d'aucune observation, & il paroît n'avoir adopté cette opinion que d'après l'horreur que lui avoit inspiré cette maladie. Ceux qui l'ont suivi ont renchéri sur ce qu'il avoit avancé, & ont prétendu qu'elle étoit contagieuse dans tous ses périodes ; mais, comme l'observe M. Raymond, page 112, « lorsqu'ils ont voulu s'assurer du fait, ils n'ont pu trouver aucun » exemple qui l'établît : Fernel *de morb. occult. liv. 1, cap. 12*, après » avoir adopté l'opinion commune, avoue néanmoins que quel-» ques informations qu'il ait prises, il n'a jamais pu découvrir » un cas qui l'attestât. Forestus, Fabricius, Platerus, &c. qui pen-» soient comme le public sur ce sujet, étonnés cependant de voir » la fréquentation journalière des lépreux avec les personnes » saines, même parmi des gens mariés, sans qu'elle fût suivie » d'aucune communication du virus, furent forcés d'en attribuer » l'origine ordinaire à certaines qualités de l'air & du régime ». Galien avance, sur un oui-dire, que quelques-unes des personnes qui demeuroient avec un éléphantiaque, avoient gagné la maladie ; mais comme ce médecin étoit très-crédule, son témoignage ne peut être ici d'aucun poids ; d'ailleurs il cite la guérison de deux malades, dont il a été témoin, & qui n'ont pas communiqué la maladie à ceux qui les environnoient. Gordon dit avoir vu un bachelier en médecine, de Montpellier, qui gagna l'éléphantiasis d'une comtesse, à qui il fit un enfant : mais la facilité avec laquelle le bachelier reçut la contagion, prouve que la maladie de la comtesse étoit une gale ou une des variétés de la lèpre des Grecs. D'ailleurs, Gordon remarque que les signes de l'éléphantiasis sont souvent équivoques, & que la maladie n'est confirmée que quand le visage même est affecté : il ajoute qu'il avoit embrassé autrefois une autre opinion, mais que depuis qu'il avoit entrepris son ouvrage (ce qu'il fit l'an 1305, après avoir professé pendant 20 ans), il avoit changé de sentiment, & qu'il n'oseroit porter son jugement sur aucun lépreux. Or, si le visage de la comtesse eût été défiguré par cette maladie, l'on ne peut douter qu'il eût inspiré de l'horreur plutôt que de l'amour au jeune bachelier. J'ai cru devoir ici rapporter l'année où Gordon a commencé à écrire,

pour détruire l'opinion de ceux qui pensent que cet exemple prouve que la maladie de la comtesse étoit vénérienne. Cette observation démontre avec certitude que l'on a souvent confondu l'éléphantiasis avec d'autres éruptions de la peau, qui étoient contagieuses; & j'ajouterai que la difficulté que Gordon a trouvée de déterminer les signes caractéristiques de la maladie, nous donne lieu de croire qu'il a si souvent vu des personnes saines vivre impunément avec des lépreux, que n'osant nier la contagion, il n'a plus su quel parti prendre: c'est pourquoi il finit par dire, que Dieu seul sait ce qu'il en est, que pour lui il l'ignore: *Deus tamen scit veritatem, ego nescio.*

L'analogie que tous les auteurs ont trouvée entre l'éléphantiasis & le scorbut, auroit pu suffire pour élever des doutes sur la contagion de la première maladie, puisqu'il est certain aujourd'hui que la dernière, dont les progrès sont beaucoup plus rapides & aussi affreux, n'est nullement contagieuse; mais je crois inutile de recourir à ce moyen, parce qu'il est suffisamment démontré, d'après tout ce que je viens de dire, que l'opinion généralement reçue est fausse; c'est pourquoi j'ai retranché du caractère que M. Cullen donne de l'éléphantiasis, l'épithète de *contagieuse*, qu'il a ajoutée d'après Sauvages. J'observerai de plus, que les commissaires chargés par le roi de donner leur avis sur le mal rouge ou l'éléphantiasis de Cayenne, me paroissent avoir décidé cette question avec un peu de légéreté: ils conviennent que depuis sept ans l'on n'a pu rassembler dans la Guiane Françoise, que vingt-sept malades, dont quatre, après un dernier examen, ont été mis hors de rang, comme n'ayant aucun symptome de lèpre. Un aussi petit nombre de lépreux, en proportion de la population de la colonie, & les quatre personnes qui ont vécu quelque temps au milieu de la prétendue contagion, sans en être atteintes, auroient dû les déterminer à examiner de plus près l'opinion contraire; mais ils ne l'ont pas fait. Ils se contentent d'avancer d'une manière vague & amphibologique, *que le concert unanime des anciens auteurs, étoit plus que suffisant pour accorder aux affections lépreuses un degré de contagion, relatif à l'intensité des autres causes & de leurs effets.* Ils se sont peu embarrassés de rechercher si ce concert, qu'ils regardent comme unanime, étoit réellement fondé sur l'observation. Ils ne rapportent aucun fait bien constaté, ou plutôt ils ne s'appuient que d'un seul rapporté dans les actes de Copenhague, où il paroît que l'on a confondu avec l'éléphantiasis une maladie épidémique qui en différoit en ce qu'elle régnoit particulièrement le printemps & l'automne, & enlevoit beaucoup de victimes: l'éléphantiasis véritable se distingue des autres maladies, parce que ses progrès sont très-lents, & qu'elle n'est particulière à aucune saison. C'est en vain qu'ils ajoutent que ce fait est avoué par M. Raymond, qui, d'un autre côté, n'a laissé échapper aucune occasion de trouver en défaut soit la disposition héréditaire, soit l'intimité conjugale, soit le commerce de la société: car M. Raymond lui-même paroît avoir confondu avec l'éléphantiasis, plusieurs maladies qui en diffèrent essentiellement à plusieurs égards, telles que la lèpre qui règne sur les côtes de Norwege, celle du Nord,

celle de la Hollande, celle des montagnes d'Ecosse, celle des Asturies, & plusieurs autres affections qui sont des variétés de la lèpre des Grecs, comme M. Sauvages l'a remarqué à l'égard de la dernière. Je n'entrerai pas ici dans une plus longue discussion sur cet objet, parce qu'il n'est pas possible de tout dire : il suffit, pour se convaincre de ce que j'avance, de ne pas perdre de vue le caractère propre de l'eléphantiasis. J'ai suffisamment prouvé que les législateurs anciens n'avoient eu aucune idee de la contagion, qu'ils avoient regardé la lèpre comme une punition divine, & que le sequestre des lépreux étoit une excommunication religieuse. Je ne m'arrêterai pas en conséquence à réfuter ce qui se trouve sur cet objet dans le mémoire sur l'éléphantiasis de Cayenne, donné par les commissaires dont j'ai parlé plus haut. Quant à ce que l'on a avancé, que cette maladie ne s'étoit répandue en Europe qu'à la suite des croisades, voyez ce qu'en a dit M. Raymond. Je vais passer à la description de l'eléphantiasis.

Les commencemens de cette maladie, dont Arétée a donné une bonne description, sont difficiles à connoître, aucun signe n'en indique les approches; elle paroît résider d'abord dans les viscères du bas-ventre, & ne se montrer à l'extérieur que quand le foie & la rate sont affectés depuis long-temps. Alors la couleur du visage devient d'un rouge foncé qui tire sur le noir, les yeux paroissent rougeâtres & retrecis, à cause de la contraction des paupières; la respiration est gênée, la voix rauque, & le malade semble parler du nez; les cheveux deviennent extrêmement minces & petits, la couleur de la peau varie. Elle est, suivant l'observation de Paul d'Egine, tantôt d'un rouge vif, d'autres fois fort blanche, & souvent noire; les veines qui rampent sur le visage & la poitrine, sont fort larges; la sueur & l'haleine sont d'une fétidité extrême; les malades deviennent mélancoliques, ils sont troublés de songes affreux, & quelquefois sur le point d'être suffoqués pendant le sommeil; il survient différentes tumeurs épaisses & raboteuses sur tout le corps; l'intervalle que laissent ces tumeurs se fend de même que le cuir de l'éléphant; peu de temps après tout le corps se gonfle également. Les poils des mains, des cuisses, des jambes, du pubis, du menton & de la tête tombent; les malades deviennent entièrement chauves, ou leurs cheveux, ainsi que les poils de tout le corps, blanchissent. On apperçoit sur la tête un grand nombre de gerçures profondes & rudes; les tumeurs du visage sont dures, s'élèvent en pointe, leur sommet est souvent blanc & leur base d'une couleur verdâtre. Le pouls est petit, lent & enfoncé. Il se forme sur la langue de petits tubercules durs. Le milieu des joues est légérement rouge; les sourcils sont privés de poils, fort saillans & entraînés en bas par leur propre poids; les narines sont inégalement dilatées par des tumeurs noires. Les lèvres deviennent épaisses, saillantes & noires; les oreilles acquièrent une grandeur extraordinaire; la gêne de la respiration augmente avec la maladie, & les tumeurs se changent en ulcères fétides; quelquefois le cartilage du nez est corrodé, le nez même tombe, ainsi que les

extrémités, telles que les doigts, les pieds, l'extrémité supérieure entière & les parties de la génération; enfin la mort ne met fin aux tourmens cruels qu'éprouvent les malheureux affectés de ce fléau, que quand ils ont été mutilés & déchirés par parties. Cette maladie, en raison de sa durée, a été comparée à l'éléphant, qui est un des animaux dont la vie est la plus longue.

Les Arabes lui ont donné le nom de lèpre, parce qu'elle attaque & corrode d'abord le cartilage du nez, qui se nomme *lepos* en Arabe.

Gordon dit que l'on ne doit regarder l'éléphantiasis comme confirmée, que quand le visage est évidemment affecté, c'est-à-dire, quand le nez a commencé à grossir, les oreilles à s'alonger & la respiration à devenir difficile. Il insiste particuliérement sur ces changemens de la figure, parce qu'il avoit observé que de son temps l'on se trompoit grossièrement sur le jugement que l'on portoit des lépreux. Ainsi il ne veut pas que l'on regarde comme des signes de la lèpre les difformités des extrémités, tant que le visage est intact.

On peut regarder l'espèce d'éléphantiasis qui vient d'être décrite, comme la seule véritable; les autres espèces ne sont que des symptomes variés de la même maladie. Les médecins Arabes en ont admis quatre, qui, suivant eux, différoient entre elles en raison de l'humeur qu'ils croyoient dominer: 1°. la lèpre éléphantique, qui est celle dont Arétée a donné la description, l'emportoit sur toutes les autres espèces par la gravité de ses symptomes, de même que l'éléphant surpasse tous les autres animaux par sa masse énorme. Elle est particulièrement caractérisée par la petitesse des yeux, l'embarras des narines, les rides des paupières & la couleur noire livide du visage, qui est sur-tout sensible quand le malade s'expose à l'air froid. Il survient des espèces de nodosités ou des tubercules petits & durs sur tout le corps. L'insensibilité du calcaneum & des autres parties est plus considérable que dans les autres espèces. Les malades deviennent mélancoliques & stupides. L'urine est décolorée & en petite quantité, le sang est noir & épais: 2°. l'éléphantiasis alopécienne, ainsi nommée parce que les cheveux & les poils de tout le corps tombent, de même qu'il arrive pendant les grandes chaleurs de l'été au renard, que les Grecs nomment ἀλωπήξ. Elle est caractérisée par la rougeur obscure & le gonflement du visage, sur lequel il survient différentes tumeurs & des ulcères virulens; les sourcils sont entièrement épilés, les yeux sont rouges & enflammés, les paupières sont renversées & épaissies, le corps exhale une odeur forte & fétide; le sang sort du nez; il suinte aussi quelquefois du sang mêlé de sanie, des pustules qui couvrent le visage: 3°. l'éléphantiasis léonine, ainsi nommée à cause du regard du malade qui est terrible, & de la disposition qu'il a à se mettre en colère. Les yeux deviennent ronds, saillans, étincelans & très-mobiles; les veines sont fort gonflées & les narines grêles. L'enrouement est plus considérable; la peau est d'une couleur citrine obscure, le malade ressent des picotemens & des demangeaisons au visage & aux paupières; l'urine est légèrement citrine &

ténue ; la peau se gerce & se fend dans différens endroits, il y survient aussi un grand nombre d'éruptions dartreuses rongeantes : 4°. l'éléphantiasis tiria. Le mot *tiria* signifie serpent en Arabe ; cette espèce a été ainsi nommée, parce que la peau des malades qui en sont affectés, est écailleuse & tombe comme celle du serpent. Toute la surface du corps est d'une couleur blanche qui tire un peu sur le noir, le visage est gonflé & plein de tumeurs molles, les narines sont obstruées, l'urine est blanche & épaisse, la voix devient rauque.

Suivant les Arabes, la première de ces espèces d'éléphantiasis produite par l'atrabile, est la plus difficile de toutes à guérir ; la seconde, qui est l'effet d'un sang brûlé, est la plus bénigne ; la troisième est la plus rapide dans ses progrès : elle est, après l'éléphantiasis alopécienne, celle qui se guérit le plus facilement ; on croyoit qu'elle étoit l'effet de la bile brûlée. La quatrième espèce qui est engendrée par le phlegme, tient le milieu entre la lèpre éléphantique & la léonine.

J'ai suivi particulièrement, pour la description de la maladie, Arétée, & pour les espèces, Valescus de Tarenta, qui m'a paru plus clair & moins diffus que Gibert, que Sauvages a pris pour guide. L'on a encore désigné l'éléphantiasis sous différens noms ; ainsi on l'a appelée *lion* ou *léontiasis*, à cause de la ressemblance des rides du front avec celles du lion ou des personnes en colère ; & *satyriasis*, en raison de la rougeur des joues & de la longueur des oreilles, qui rend la figure des malades semblable à celle des satyres : on l'a aussi nommée *maladie herculéenne*, parce qu'il n'y en a pas de plus grande ni de plus forte : quelques auteurs latins l'ont appelée *vitilige blanche*, & ont conservé celui de *vitilige*, pour signifier l'Ἀλφὸς des Grecs, qui ont désigné communément sous ce nom un changement de la peau qui n'est accompagné ni d'aspérités, ni d'ulcères.

Avicenne donne le nom d'éléphantiasis à une affection différente de celle que nous venons de décrire : cette affection est une maladie locale, dans laquelle les pieds & les jambes deviennent inégalement durs, épais, & semblables à ceux de l'éléphant ; on ne peut distinguer le gras de la jambe ni les muscles qui le forment, toute l'extrémité inférieure paroît recouverte d'une espèce de cuir. Ce symptome accompagne aussi quelquefois l'éléphantiasis proprement dite, comme l'ont observé Archigene, Galien & quelques modernes ; mais il ne paroît pas essentiel, car Arétée n'en parle pas dans sa description ; cette affection succède fréquemment aux varices, comme l'a observé Avicenne ; d'autres causes peuvent aussi y donner lieu ; elle est commune en Egypte, où elle afflige sur-tout les pauvres ; on l'observe aussi sur les côtes du Malabar, quoique les habitans n'y vivent que de végétaux. Elle accompagne le mal rouge de Cayenne, suivant M. de la Borde. J'en ai vu deux exemples, l'un chez un soldat qui étoit grand & fort ; la jambe & le pied s'étoient tuméfiés prodigieusement, au point qu'il ne marchoit que difficilement ; la peau étoit dure, insensible, brune & semblable au cuir de l'éléphant : j'ai observé le second

exemple chez une femme qui avoit toujours été très-bien réglée; mais cette affection différoit de la précedente, en ce que la jambe étoit non-seulement fort tuméfiée, mais la peau étoit en outre rouge, enflammée & douloureuse; cette maladie duroit depuis plusieurs années quand je l'ai vue, ses progrès avoient été insensibles, & elle a résisté à tous les remèdes.

M. Sauvages a ajouté aux espèces précédentes, 1°. l'éléphantiasis syphilitique, qui a été décrite par feu M. Dominique Raymond, *dans son Traité des Maladies qu'il est dangereux de guérir.* Quoique les symptomes de cette maladie fussent fort ressemblans à ceux de l'éléphantiasis, on peut les regarder comme l'effet du virus vénerien, puisque les frictions mercurielles les ont fait disparoître, & que le mari de la femme qui en étoit l'objet, avoit eu la vérole.

2°. L'éléphantiasis de Java. Cette maladie commence par une tumeur lente, mais énorme, des oreilles, des doigts, des mains & des pieds. Il survient ensuite différentes tumeurs sur le visage, les bras & les jambes; ces tumeurs croissent lentement, suppurent & produisent une carie des os qui s'étend sur les parties voisines, si l'on n'ampute celle qui en est affectée. Ces tumeurs sont dures, très-volumineuses & ressemblent aux écrouelles. Les malades sont tellement insensibles, qu'ils ne ressentent rien quand on les pique avec une aiguille: leur peau est recouverte de taches livides qui sont également insensibles. Les cheveux, la barbe & les sourcils tombent chez plusieurs. Il est difficile de déterminer à quel genre appartient cette affection; elle ressemble à l'éléphantiasis, mais elle en diffère par la mollesse de la peau, par ses progrès qui sont plus rapides: d'ailleurs la voix n'est pas rauque, la respiration n'est pas gênée, le sommeil n'est pas troublé, les cheveux ne s'amincissent pas & ne blanchissent pas avant de tomber.

3°. L'éléphantiasis des Indes. Cette maladie est fort commune dans l'isle de Bourbon: elle se manifeste par des taches jaunâtres, rougeâtres ou livides, avec défédation de la peau; il paroît ensuite des glandes tumefiées sur l'habitude du corps, & néanmoins le malade est d'ailleurs bien portant. Les phalanges des doigts & des orteils acquierent une grosseur considérable & les malades en perdent l'usage. Il s'élève sur tout le corps des tubercules durs, qui ne sont ni adhérens, ni douloureux, & qui se changent en ulcères, qui ne différent de ceux qui sont cancéreux qu'en ce que les malades ne ressentent point de douleur. Ces ulcères corrodent les doigts des pieds & des mains. Le coryza survient, la racine du nez grossit, les os se carient, il en sort une sanie très-fétide; les lèvres grossissent, le front, les cils, les paupières se tuméfient & le visage devient affreux. Il survient tant d'ulcères sur tout le corps, que le mal pourroit être regardé comme un cancer universel; le malade périt enfin après beaucoup de tourmens, sans que l'on observe aucun changement dans le pouls; le sang paroît fort beau dans le commencement de la maladie, mais lorsqu'elle est avancée, il devient noir & d'une consistance semblable à une gelée corrompue. La maladie n'est point contagieuse;

mais l'auteur ajoute qu'elle se transmet seulement par la génération & par la lactation. On peut à peine procurer quelque soulagement dans cette calamité ; & c'est par le moyen des adoucissans. *Voyez* la description qu'en donne M. Couzier, *Journal de Médecine*, décembre 1757.

On peut, avec M. Raymond, rapporter à l'éléphantiasis une maladie qui règne dans des Indes occidentales, que l'on connoît dans les isles Angloises sous le nom de *mal des jointures*. Il paroît d'abord des taches d'une couleur brune cuivreuse sur la face, particulièrement sur le nez ; elles s'étendent par degrés, jusqu'à ce qu'une grande partie du corps en soit couverte, les ongles se recourbent alors en dedans ; ce mal fait tomber en pourriture le nez, les oreilles, les doigts, les mains & les pieds, & passe d'une jointure a l'autre avec de grandes douleurs. On observe la même maladie, avec des variétés qui paroissent dépendre du climat, dans l'isle de Sava, dans celles des Moluques, de la Guadeloupe, des Caraïbes, des Palicoures ; mais elle ne paroît nulle part plus commune qu'à Carthagène, comme on peut le voir dans l'histoire de l'éléphantiasis qu'a donnée M. Raymond.

L'on ne peut douter que le mal rouge de Cayenne ne soit la même maladie que l'éléphantiasis des Grecs ; les symptomes qui caractérisent le premier degré, d'après la description qu'en a donnée M. de la Borde, sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux dont on trouve le détail dans Arétée & Valescus de Tarenta ; c'est avec raison qu'il donne, comme signes essentiels, le changement de la couleur de la peau & des cheveux, la raucité de la voix, la gêne de la respiration, la fetidité de l'haleine, la propension à la mélancolie, & les suffocations nocturnes. Les autres signes sont très-équivoques, suivant Valescus de Tarenta, & l'insensibilité même de la peau ne suffit pas, comme quelques auteurs l'ont avancé, pour décider l'existence de la maladie, si l'on n'observe en même temps aucun changement sur le visage ; car il y a une insensibilité semblable dans la maladie connue des Arabes sous le nom de *Mal-mort*, & dans d'autres affections de la peau.

De la Lèpre des Grecs.

Il s'élève sur la peau des escharres blanches, furfuracées, gercées, au-dessous desquelles il s'amasse quelquefois de l'humidité, & le malade ressent de la démangeaison. N. C. GENRE LXXXVIII.

Il y a beaucoup de confusion dans les auteurs qui ont écrit sur cette maladie ; le caractère même que j'en viens de donner, d'après M. Cullen, ne me paroît pas exactement répondre à l'idée que les Grecs attachoient au mot λέπρα, lequel est dérivé de λεπις, *écaille*, & signifie une maladie dans laquelle il s'élève des écailles sur la peau. Ainsi toute aspérité profonde de la peau, accompagnée de démangeaison, & qui s'en va en écailles, portoit le nom de lèpre chez les Grecs.

La démangeaison est un symptome inséparable de la lèpre & du psora des Grecs ; mais dans la lèpre le prurit est tellement insup-

portable, que le malade ne peut point s'empêcher de se gratter, & que loin d'en tirer aucun avantage, il en résulte des ulcères de toute espèce, & même des phlegmons. Dans la lèpre, le mal pénètre beaucoup plus profondément que dans le psora, & affecte même quelquefois les muscles qui sont au-dessous; néanmoins, comme ils ne sont alors que légèrement affectés, cela ne suffit pas pour empêcher de considérer la lèpre comme une maladie qui n'attaque que la peau. L'humeur de la lèpre paroît tellement corrosive, qu'il se détache de dessus la peau des écailles semblables à celles dont les poissons sont couverts; ce sont ces écailles qui établissent particulièrement une différence entre la lèpre & le psora, parce que dans cette dernière il ne se forme pas d'écailles, mais une matière furfuracée, qui semble produite par une humeur de la même qualité, & ne différer de la première qu'en ce qu'elle est moins âcre; par conséquent, ces deux maladies se ressemblent beaucoup & sont en quelque sorte du même genre. Le psora est une lèpre légère, il précède souvent la lèpre; & l'on a remarqué que cette dernière précédoit l'éléphantiasis, ou lui succédoit. Ainsi Galien, en racontant la guérison de deux malades affectés d'éléphantiasis, dit qu'après leur avoir fait boire du vin où l'on avoit fait périr des vipères, la lèpre succéda à l'éléphantiasis, λεπρώδης ἐγένετο, c'est-à-dire, que l'espèce de croûte qui recouvroit le corps, se détacha, & que la peau qui étoit au-dessous, parut molle & écailleuse, comme on l'observe dans la lèpre des Grecs. Voyez *Gal. lib. 2, de simplic. Medic. facult.*

Il est très-douteux que la lèpre des Grecs soit contagieuse; au moins tous les auteurs qui en ont parlé, conviennent qu'elle l'est beaucoup moins que le psora.

La lèpre des Grecs se divise en quatre espèces; la première, qui est la plus bénigne de toutes, occasionne une rougeur sur la peau & ressemble à la gale: elle n'en diffère qu'en ce qu'elle produit des ulcères plus considérables, & forme des pustules ou des bulles qui s'en vont ensuite en écailles. La seconde espèce est plus grave, elle se manifeste par des pustules plus rudes au toucher, & plus rouges que les pustules ordinaires; elle prend différentes formes, les écailles se détachent de la surface de la peau; elle corrode davantage, elle s'étend plus promptement & plus loin que la première, & se nomme *lèpre rouge*. La troisième espèce est plus épaisse & plus dure, elle produit des gerçures sur la surface de la peau, & corrode plus que la seconde. Elle forme aussi des écailles, mais elle prend une couleur noire. Elle paroît & disparoît dans certains temps. On l'a appelée *lèpre noire*. La quatrième espèce est blanchâtre & semblable à une cicatrice récente; les écailles qu'elle forme sont pâles, quelques-unes ressemblent à des lentilles; lorsqu'on les enlève, il en sort quelquefois du sang; mais l'humeur qu'elle rend est communément blanchâtre, la peau est dure & gercée. Cette espèce s'étend davantage que les autres; elle est plus difficile à guérir, & on la regarde comme incurable.

Ces espèces de lèpre affectent particulièrement les pieds & les mains & même les ongles; dans toutes il se forme des écailles sur

la peau, d'où vient le nom que leur ont donné les Grecs. Les Latins les ont décrites sous celui d'*impetigines*, comme on peut s'en convaincre en lisant avec attention le *liv. 5* de Celse. Il est étonnant que M. Lorry n'ait pas connu la véritable signification de ce terme, qu'il ait fait un article séparé des *impetigines*, & qu'il ait avancé, *p. 348* de son *Traité des Maladies de la peau*, que l'on ne voyoit pas bien ce que Pline avoit voulu désigner par *impetigines*, & que l'on ne pouvoit se former d'autre idée de ce terme que celle qui convient à la *dartre miliaire*.

Avicenne a appelé la lèpre des Grecs, *Albaras nigras* & *impetigo excoriativa*, parce que la peau s'en va en écailles. C'est à tort que Sauvages a admis une espèce particulière de lèpre, sous le nom de *lepra ichthyosis*, c'est-à-dire, *lèpre dont les écailles ressemblent à celles des poissons*. Le terme de lèpre rend suffisamment cette idée; il ajoute, d'après les actes de Leipsick, que le malade qui étoit le sujet de cette observation, non-seulement avoit le corps couvert d'écailles semblables à celles des poissons, mais exhaloit même une odeur de poisson: cette odeur ne suffit pas non plus pour établir une espèce, car elle est commune à ceux qui sont affectés de la lèpre des Grecs, lorsque les écailles dont la peau est recouverte se changent en ulcères.

Les autres espèces de lèpre admises par Sauvages, sont, 1°. la lèpre des Indes; 2°. la lèpre des Asturies, province maritime de l'Espagne; 3°. la lèpre herpétique; 4°. le Mal-mort.

1°. Dans la lèpre des Indes, la peau est recouverte de croûtes écailleuses, qui se forment particulièrement sur les articulations & sur la tête; mais il en survient aussi sur différens endroits de la peau, & quand on les gratte, il en sort une matière ichoreuse blanche; cette maladie est fréquemment accompagnée de douleurs vagues de tout le corps, & particulièrement de douleurs de tête; les malades sont agités la nuit, & se plaignent de ressentir des bouffées de chaleur, qui viennent tout-à-coup, & se dissipent de même. Cette variété me paroît peu différer de la quatrième espèce de lèpre des Grecs: elle est très-difficile à guérir, & revient souvent lorsqu'elle a disparu quelque temps. *Voyez* Boerh. *consulta*.

On doit rapporter à cette espèce l'éléphantiasis de Syrie, dont parle M. Raymond, dans laquelle le corps est couvert d'une gale hideuse, les articulations, sur-tout les poignets & les chevilles, sont défigurées; il en bourgeonne une chair fongeuse; les jambes ressemblent à celles d'un vieux cheval harassé & épuisé de fatigue; l'infection que le corps exhale ne le cède qu'à celle des cadavres. L'on observe aussi à Alep une espèce d'exanthème qui consiste en une tubérosité de la peau qui a un pouce de circonférence, d'où suinte une sérosité qui, venant à sécher, forme une croûte; celle-ci venant à tomber, laisse un ulcère ou une cicatrice noire. Cette affection porte le nom de *mal d'Alep*, parce qu'elle est très-commune dans cette ville: ce mal paroît le plus souvent à la tête & aux extrémités. L'on observe sur la côte de Nigritie, dans l'isle de Sava, & dans quantité d'autres endroits voisins

de la mer, des affections semblables que l'on a mal-à-propos confondues avec l'éléphantiasis.

2°. La lèpre des Asturies, que les Espagnols appellent *mal de la Rosa*, a été décrite par M. Thierry, médecin consultant du Roi, dans le *Journ. de Méd.* de mai 1755 : il la regarde comme scorbutique & endémique, elle est accompagnée de tremblement de la tête & de la partie supérieure du tronc; les mains & les pieds sont couverts de cicatrices d'une couleur rouge, on observe aussi une espèce de dartre autour du col & d'autres symptomes fâcheux : mais ceux qui caractérisent particuliérement cette maladie, sont des croûtes sèches, noirâtres, inégales, sillonnées de rhagades, très-douloureuses, affreuses à voir, & extrêmement fétides, qui se manifestent sur la partie externe des mains & des pieds, souvent sur les bras, les coudes, la tête & le bas ventre. L'éruption se fait surtout vers l'équinoxe du printemps, d'abord par de simples rougeurs avec des aspérités qui se convertissent en croûtes; elles tombent l'été & laissent des cicatrices lisses d'un rouge couleur de rose, dépourvues de poils; ces cicatrices sont luisantes & plus profondes que le niveau de la peau, & elles ressemblent à la cicatrice qui reste après une brûlure; ces marques subsistent toute la vie; les croûtes reviennent tous les ans au printemps & affectent plusieurs parties en même temps. Un autre symptome qui accompagne fréquemment cette maladie, est un collier ou une croûte d'un jaune cendré, large de deux doigts, qui descend du col, se divise en deux parties & forme une appendice près du sternum. Le troisième symptome est un tremblement continuel de la tête & de la partie supérieure du tronc; ce tremblement est quelquefois si considérable que les malades peuvent à peine rester debout. Il y a en outre une chaleur douloureuse de la bouche; la langue est chargée; il survient des phlyctènes sur les lèvres; l'estomac est affecté de cardialgie. Le malade ressent une foiblesse universelle & gravative, qui se fait particulièrement sentir dans les jambes, sans l'obliger cependant de rester au lit. La chaleur du lit lui est même insupportable, & le froid ne le soulage nullement; il est dans un état de tristesse continuelle, quelquefois il crie sans aucune raison, quoique conservant son bon sens. Il n'est cependant pas rare de voir survenir dans cette maladie des délires passagers, ou une certaine stupidité, des érysipèles, des fièvres irregulières, &c. On peut regarder cette histoire de la lèpre des Asturies, comme une excellente description de la lèpre rouge des Grecs.

3°. La lèpre herpétique, que l'on nomme aussi *dartres encroûtées*, *lèpre humide*, est caractérisée par des croûtes dartreuses blanches, qui s'en vont en écailles : elles sont plus considérables l'hiver que dans tout autre temps & suppurent, elles excitent une démangeaison insupportable la nuit; elles affectent les bras jusqu'au coude, les cuisses & les jambes, quelquefois même elles recouvrent les pieds, il en sort du sang lorsque le malade se gratte; il peut à peine fléchir les jarrets & le coude. Cette lèpre est souvent précédée d'une teigne de mauvaise qualité : on peut la rapporter à la première espèce des Grecs.

4°. Le mal-mort, *malum mortuum*, de Gord. & de Valeſ. de Tarenta, eſt une gale qui eſt caractériſée par des puſtules & de larges croûtes d'un aſpect affreux, qui ſont communément sèches & rarement humides; quand elles ſont sèches, la partie eſt inſenſible; dans le cas contraire, il y a une démangeaiſon conſidérable. On a appelé cette maladie *mal-mort*, parce que la partie qui en eſt affectée paroît comme mortifiée & eſt d'une couleur noirâtre; elle ſe jette particulièrement ſur les hanches & les jambes.

Aſtruc & Sauvages ne comprennent ſous ce nom, qu'une eſpèce de gale qui eſt preſque inſenſible & qui ne cauſe aucune douleur, même quand les croûtes tombent, & que la peau eſt, pour ainſi dire, à nu; il n'y a tout au plus qu'un léger prurit dont on s'apperçoit à peine. Ce mal reſte ordinairement à la même place, ſouvent pendant pluſieurs années, & ne s'étend pas comme la dartre; jamais il ne paroît ſur le viſage: les croûtes ne tombent que quand le malade ſe gratte; alors la peau qui étoit au-deſſous paroît un peu rouge, mais ſans aucune entamure ſenſible. On y apperçoit pourtant quelques inégalités, & il en ſuinte peu-à-peu une humeur épaiſſe, dont il réſulte en peu de temps une nouvelle croûte pareille à la première, & qui en acquiert bientôt l'épaiſſeur. Voyez le premier volume du *Traité des Tumeurs* de M. Aſtruc, *pag. 402*. Je crois que cette maladie peut ſe rapporter à la troiſième eſpèce de lèpre des Grecs. On l'obſerve fréquemment dans nos climats.

De la Frambæſia ou du Pian.

Elle eſt caractériſée par des tumeurs qui ſurviennent ſur différens endroits de la peau, & qui reſſemblent par leur forme à des champignons, à des mûres ou à des framboiſes. N. C. GENRE LXXXIX.

Il y a deux eſpèces de frambæſia, l'une particulière à la Guinée & qui ſe nomme yaws, & l'autre à l'Amérique, où elle eſt connue ſous le nom de pian ou épian.

1°. L'yaws eſt une maladie endémique en Guinée; elle attaque les enfans & les adoleſcens, mais ſur-tout les nègres; elle eſt contagieuſe, & celui qui l'a éprouvée une fois, en eſt exempt le reſte de ſa vie; elle commence par des taches qui ne ſont pas plus grandes que la tête d'une épingle; ces taches croiſſent de jour en jour & s'élèvent; alors l'épiderme tombe & l'on apperçoit une eſcharre blanche, d'où naît un petit champignon rouge, qui, par ſa couleur, ſa groſſeur & ſa figure grenue, imite une framboiſe ou une mûre; les poils noirs qui ſe trouvent dans les environs de ces champignons, blanchiſſent; ce n'eſt qu'au bout de deux ou trois mois que ces eſpèces de champignons parviennent à leur accroiſſement parfait. Aucune partie n'en eſt exempte, mais ils ſurviennent particulièrement ſur les aînes, les parties de la génération, le bord de l'anus, le viſage & les aiſſelles; leur groſſeur eſt proportionnée à leur nombre; quand il y en a beaucoup, ils ſont petits; au contraire, ils ſont gros quand il y en a peu. Ils ne produiſent aucun ſentiment douloureux, & ne ſont incommodes

que par leur malpropreté. Le plus gros champignon résiste aux mercuriaux, & exige que l'on ait recours à l'usage des caustiques, lorsque tous les autres champignons ont été detruits. *Voyez* les *Essais d'Edimbourg*, *tom. 6.*

2°. Pian signifie une fraise dans la langue des nègres, d'où vient le nom de cette maladie. Son symptome principal consiste dans des excroissances fongeuses, qui, par leur couleur, leur figure, leur consistance & souvent par leur volume, imitent des fraises ; le second symptome est un ulcère sordide, par où commence la maladie, & qui s'appelle vulgairement *mamapian* ou *mère des pians* ; le troisième symptome se nomme *crabe*, & consiste dans l'excoriation de la plante des pieds, ou de la paume de la main : il y en a deux espèces ; l'une porte le nom de *crabe verte*, & l'autre celui de *crabe sèche.*

Cette maladie affecte les nègres plus fréquemment que les blancs, elle est cronique & dangereuse ; on l'observe particulièrement à Saint-Domingue ; M. Virgile, chirurgien, qui a demeuré douze ans dans cette isle, a donné à M. Sauvages la description suivante du pian.

Cette maladie commence par un ulcère de la largeur du pouce ou de la main, qui est d'abord superficiel, couvert d'une substance muqueuse, & qui ne differe guère des ulcères ordinaires, qu'en ce qu'il est plus rebelle, & ne cède pas aux remèdes vulgaires ; cet ulcère paroît indifféremment sur toutes les parties du corps, mais plus fréquemment sur les jambes ; il survient ensuite au bout d'un intervalle plus ou moins court, des espèces de champignons dont le nombre varie, qui se manifestent sur differentes parties du corps ; les plus petits sont de la grosseur des pustules varioliques, & si nombreux, qu'en regardant de loin le visage & toute la peau des malades, l'on pourroit s'y méprendre ; d'autres fois ces champignons sont en plus petit nombre & beaucoup plus gros, de manière que quelques-uns imitent une noix par leur grosseur ; tous sont d'une couleur rose ou d'un rouge pâle, leur surface est grenue ou hérissée de petites papilles ; ils sont continuellement humectés d'une matière muqueuse rougeâtre ; ils sont toujours adhérens à la peau & ne surviennent jamais sur les parties ulcérées. Moins ces champignons sont nombreux, plus ils sont en général benins ; cependant lorsqu'il n'y en a que sept ou huit, les nègres craignent que la maladie ne reste cachée & qu'elle ne reparoisse ensuite avec plus de force, quels que soient les remèdes que l'on ait employés pour la guérison ; c'est pourquoi ils ont coutume de tenter de faire sortir une grande quantité de champignons par l'usage des sudorifiques.

Les *crabes vertes* sont de larges excoriations qui surviennent à la plante des pieds ou dans le creux des mains ; ces excorations sont rebelles & sans aucun gonflement, mais elles ont la même couleur & la même forme que si le muscle étoit entièrement à nu ; elles sont humides & d'une sensibilité extrême ; elles forment des rebords lorsque la peau est déchirée, comme il arrive aux nègres qui marchent nus pieds. Les crabes sèches different des vertes par

la sécheresse de la peau, qui ressemble à un cuir, & est cependant douloureuse, rude au toucher, d'un blanc farineux & comme vergétée.

L'ulcère qui se nomme la *mère des pians*, creuse insensiblement les chairs & corrode les os voisins; lorsque la maladie est invétérée, il survient dans les parties voisines carie, exostose, anchylose, & des douleurs qui redoublent la nuit : ces ulcères sont muqueux, pâles, il ne s'y forme point d'escharre lorsqu'on y applique un caustique quelconque, & il n'y survient jamais de champignon; ce qui, suivant le rapport de ceux qui ont écrit sur cet objet, établit particulièrement une différence entre cette maladie & l'yaws des côtes de Guinée : mais M. Virgile n'a jamais observé l'yaws, quoiqu'il ait vu des milliers de négres arriver de toutes les régions de l'Afrique.

Ces deux maladies ont de commun entre elles de ne jamais affecter de nouveau la même personne, lorsque la guérison a été constatée pendant trois mois de parfaite santé. On n'y observe jamais de fièvre; mais si l'on n'emploie aucun remède, il survient une maigreur extrême ou une phthisie accompagnée d'une diarrhée, qui enlève le malade; quand le pian est invétéré, il naît de nouveaux ulcères & de ces excoriations que l'on nomme crabes.

Cette maladie est contagieuse; on peut la gagner en couchant dans le même lit que celui qui en est affecté, & sur-tout par l'acte vénérien; mais il ne survient ni chancres, ni poireaux, ni bubons, ni gonorrhée, &c. comme dans la maladie vénérienne; & l'ulcère principal n'affecte pas les organes de la génération plutôt que les autres parties. L'on prétend que les mouches peuvent la communiquer, si après s'être arrêtées sur un ulcère produit par le pian, elles se transportent sur l'ulcère de quelqu'un qui est sain; ce dernier ulcère, qui étoit simple & pur, se change alors en *mamapian*, & il paroît ensuite des champignons, non sur l'ulcère, mais sur le visage, les bras, le tronc & d'autres parties.

M. Hunter donne, dans son *Traité des Malad. vénérien*. l'exemple d'un yaws qui fut inoculé par une écorchure, chez un homme qui ouvrit, le 31 juillet 1776, un abcès d'une négresse attaquée de cette maladie. Il sortit d'abord de temps en temps des écailles blanchâtres de l'écorchure, le malade eut recours au bout de deux mois aux frictions mercurielles; néanmoins il survint en septembre une tumeur douloureuse à la seconde jointure du doigt, qui fut bientôt suivie de plusieurs autres qui se manifestèrent sur le dos de la main. On continua les frictions sans aucun effet, car les tumeurs se multiplièrent de jour en jour, & s'étendirent à peu de distance de l'aisselle sans suppurer. Vers la fin de novembre, des douleurs nocturnes violentes se firent sentir dans différentes parties du corps, mais particulièrement le long du tibia & du péroné; le malade avoit en même temps de fréquens maux de tête, qui augmentèrent & devinrent presque insupportables pendant cinq mois, quoiqu'il fit usage de frictions mercurielles, & prît tous les jours une grande quantité de décoction de salsepareille. Au mois de mai 1777, il survint une éruption dartreuse sur différentes parties du

corps, particulièrement sur les jambes & les cuisses; les tumeurs qui avoient paru neuf mois avant, commencèrent alors à s'ulcérer, & les douleurs nocturnes se modérèrent. Jamais on ne put faire saliver le malade, quoique sa bouche fût constamment irritée pendant des mois entiers; les ulcères s'aggravoient de jour en jour. Arrivé à Londres, on lui fit recommencer l'usage du mercure & de la salsepareille; M. Hunter augmenta la dose de mercure calciné, qu'on avoit commencé à lui donner à deux grains par jour, il en fit prendre jusqu'à cinq grains, & en trois mois tous les ulcères furent entièrement cicatrisés. On cessa le mercure, & le malade fut délivré de tous les symptomes de l'yaws; il ne restoit que quelques nodus sur le tibia, & le malade étoit sujet à avoir des douleurs de rhumatisme quand il s'exposoit au froid; mais au bout d'un an environ, il commença à éprouver une difficulté d'avaler ou un mal-aise dans la gorge, accompagné d'un écoulement d'un mucus visqueux qui sortoit de cette partie & des arrière-narines; cet écoulement subsistoit encore au commencement de 1786, qui est le temps où l'auteur a écrit.

M. Hunter croit, d'après cette observation, que l'yaws diffère de la maladie vénérienne par plusieurs circonstances particulières. L'yaws, dit-il, suit une marche régulière, & laisse, quand il l'a parcourue, la constitution dans un état de santé, ou au moins exempt de cette maladie: il suffit, pour obtenir la guérison, de mettre le malade dans une disposition favorable à la santé en général. Par exemple, un nègre qui sera affecté de l'yaws, doit travailler peu ou point du tout, être tenu proprement & avoir une meilleure nourriture que celle dont il fait habituellement usage; par ce moyen il guérira communément dans l'intervalle de quatre à neuf mois.

On a proposé différens médicamens pour la guérison; mais il n'est pas évident qu'aucun de ces médicamens soit avantageux. Le mercure paroît avoir beaucoup d'action sur cette maladie, sans cependant en être le spécifique. Quand on le donne de bonne heure, il en arrête les progrès, & quelquefois même cicatrise tous les ulcères qui sont sur la peau; mais on ne gagne rien par-là; car la maladie reparoît bientôt de nouveau. Quelques médecins des Indes occidentales pensent qu'en interrompant le cours de l'yaws, par l'usage du mercure, l'on ne produit d'autre mal que la perte de temps; d'autres assurent que ce médicament est souvent la cause du symptome qu'ils appellent *douleur de l'os*. L'on convient généralement que le mercure peut se donner sans danger & même avec avantage vers la fin de la maladie. Il est probable que quand elle passe quatorze mois & qu'il survient des douleurs dans les os, on doit l'attribuer à l'usage trop prématuré & trop considérable du mercure. Ce qui établit une différence pour le traitement, entre l'yaws & la vérole.

Du Trichoma, ou de la Plique polonoise.

La plique est une maladie contagieuse, dans laquelle les cheveux deviennent plus épais que de coutume, se mêlent & forment des cordons

cordons ou des nœuds que l'on ne peut développer. N. C. GENRE XC.

Il y a deux espèces de trichoma : I. le *trichoma cirrosum*, vulgairement appelé *plique en cordons*, ou *plique mâle* ; II. le *trichoma villosum*, ou la *plique femelle*.

I. La plique en cordons est la plus commune de toutes & la moins funeste : elle se reconnoît en ce que les cheveux sont mêlés & aglutinés de manière qu'ils forment de longs cordons. Les symptomes qui indiquent ses approches, sont, 1°. la pâleur du visage ; 2°. la foiblesse produite par le relâchement des articulations ; 3°. les douleurs de tête ; 4°. des douleurs qui se font sentir dans tous les membres, & particulièrement dans les articulations : à ces symptomes succèdent, 5°. le tintement d'oreilles ; 6°. les convulsions ; 7°. la contraction des membres ; 8°. le rachitis joint à la fragilité des os.

Les symptomes favorables qui dissipent les premiers, sont, 1°. l'éruption de la plique ; 2°. la phthiriase ou la maladie pédiculaire, accompagnée d'une odeur fetide & de démangeaison ; 3°. l'alopécie ou la chûte des cheveux ; 4°. il n'est pas encore constaté qu'il sorte du sang des cheveux lorsqu'on les coupe ; 5°. cette éruption critique de la plique ne se fait pas tout-a-coup, mais après un long intervalle de temps. La maladie est à son plus haut période lorsque tous les symptomes internes s'évanouissent, & que les cheveux tombent naturellement, pour renaître ensuite ; jusqu'alors il est dangereux de couper les cheveux : quelquefois il vaut mieux conserver toute la vie les nœuds qu'ils forment.

II. La plique femelle se reconnoît à des touffes villeuses que forment les cheveux, qui sont tantôt tellement entrelacés en-semble qu'il est impossible de les démêler : d'autres fois ces touffes sont séparées, ou s'unissent en forme de mitre ou de toque qui recouvre tout le corps ; on a vu une femme qui portoit cette maladie depuis cinquante ans, dont les cheveux avoient quatre aunes de long, une palme de large & quatre pouces d'épaisseur.

Cette espèce produit les symptomes les plus terribles lorsque l'on coupe les cheveux ; les ongles sur-tout croissent étonnamment, deviennent raboteux & noirs, de manière qu'ils imitent des cornes de bouc : ces ongles tombent, mais reviennent de nouveau lorsque la maladie est guerie.

Cartheuser dit que les symptomes qui précèdent cette maladie varient en raison de ses espèces ; mais nous ignorons quelles sont les espèces dont il veut parler.

CHAPITRE IV.

De la Jaunisse.

1815. J'AI donné dans ma Nosologie les titres de plusieurs maladies que je passe ici, parce qu'on ne les voit pas en Ecosse. Je ne les connois pas en conséquence d'après l'expérience : sans elle l'on tombe toujours dans des erreurs considérables, en compilant les autres auteurs ; c'est pourquoi je n'en parlerai pas, & je me contenterai de donner quelques remarques sur la jaunisse, qui est la dernière maladie comprise dans l'ordre que je puis suivre dans le Cours que je me suis proposé de faire.

1816. La jaunisse consiste dans la couleur jaune de toute la peau qui recouvre le corps, & particulièrement de la cornée transparente (*a*). Cette couleur peut être produite

(*a*) La jaunisse se reconnoît à la couleur jaune de la peau & des yeux ; les excrémens sont blancs ; l'urine est d'un rouge obscur, & teint en jaune les substances que l'on y plonge. N. C. GENRE XCI.

M. Cullen admet cinq espèces de jaunisse idiopathique ; I. la jaunisse *calculeuse* ; II. la jaunisse *spasmodique* ; III. la jaunisse *hépatique* ; IV. la jaunisse *des femmes grosses* ; V. la jaunisse *des enfans*.

I. La jaunisse calculeuse ou produite par les concrétions biliaires se reconnoît à une douleur aiguë de la région épigastrique, qui augmente après le repas, & l'on observe des concrétions biliaires dans les excrémens.

II. La jaunisse spasmodique survient sans douleurs à la suite des maladies spasmodiques & des vives affections de l'ame.

Les variétés de cette espèce sont, 1°. la jaunisse hystérique ; 2°. celle qui est produite par les poisons.

Il faut observer que le spasme ne peut avoir lieu que dans les parties douées de fibres musculaires, & que les conduits biliaires où l'on n'a pu appercevoir de semblables fibres, ne peuvent être susceptibles d'affection spasmodique ; il est en conséquence probable que quand cette espèce de jaunisse a lieu, elle est l'effet de l'affection spasmodique du duodenum dont les fibres musculaires peuvent, en se contractant, comprimer le conduit choledoque, & interrompre l'écoulement de la bile. Quand la jaunisse est due à cette cause, elle est de peu de durée & se dissipe facilement sans aucun remède ; mais comme cela arrive rarement, il y a lieu de croire, avec M. Corps, que la jaunisse n'est produite par l'affection hystérique, que dans le cas où il existe depuis long-temps

par différentes causes ; mais je pense que dans la jaunisse, dont je donnerai plus exactement le caractère par la suite,

des concrétions biliaires, & la colique hystérique doit être regardée comme un des effets de ces concrétions, plutôt que comme la cause de la jaunisse.

III. La jaunisse hépatique survient sans douleur après les maladies du foie.

Il y en a trois variétés : 1°. la jaunisse hépatique produite par l'inflammation du foie, qui est caractérisée par une fièvre aiguë, qui redouble la nuit, par une douleur, une tumeur, ou une tension de l'hypochondre droit ; souvent la toux, une douleur du scrobicule du cœur, une légère dyspnée, &c. se réunissent à ces symptomes. Il ne faut pas confondre cette variété avec la jaunisse passagère qui survient vers le quatrième jour, ou passé le sept dans les fièvres bilieuses, qui ont des redoublemens tous les trois jours.

C'est une erreur que de regarder la jaunisse comme un symptome constant de l'inflammation du foie : ce symptome ne s'observe que très-rarement dans l'inflammation de ce viscère ; il n'a lieu que dans le cas où la partie qui est contiguë aux conduits biliaires est enflammée ; car alors l'inflammation peut se communiquer à ces conduits, diminuer leur capacité & empêcher la bile de couler dans les intestins.

2°. La jaunisse produite par l'obstruction ou le squirrhe du foie. Dans ce cas, on apperçoit une certaine résistance ou une dureté en comprimant la région de ce viscère ; il n'y a ni douleur, ni fièvre, le malade éprouve des nausées & ressent un mal-aise léger lorsqu'il veut se coucher sur le côté gauche ; mais s'il se plaint de ressentir de la douleur lorsque l'on comprime l'hypochondre droit, & que cette douleur augmente quand il se couche du côté opposé, on doit soupçonner que le squirrhe est dans un état d'inflammation, sur-tout s'il y a de la fièvre, quelque légère qu'elle soit ; car les anciens ont observé que la partie concave du foie pouvoit s'enflammer sans produire un degré de fièvre sensible.

M. Corps observe que la jaunisse n'est pas aussi fréquemment produite par une obstruction ou un squirrhe quelconque du foie qu'on le croit communément, & qu'elle donne plus souvent lieu à l'obstruction qu'elle ne la produit. Comme la bile n'est pas dans l'état naturel parfaitement mêlée avec le sang, la jaunisse ne doit survenir que quand l'obstruction est située dans la portion du foie qui est contiguë aux conduits excrétoires : ce qui est prouvé par l'ouverture des cadavres, dans lesquels on a trouvé souvent des abcès, des squirrhes, & d'autres affections des parties du foie éloignées des conduits biliaires, sans qu'il y eût aucune apparence de jaunisse. Dans ce cas, la quantité de la bile est uniquement diminuée, & les maladies qui en résultent dépendent du défaut de la chylification. Telle est, par exemple, l'hydropisie, à laquelle succède néanmoins quelquefois la jaunisse, lorsque l'eau comprime les conduits excréteurs de la bile.

la couleur jaune dépend d'une certaine quantité de bile qui existe dans la masse du sang, & qui, étant portée vers

La jaunisse purulente est la troisième variété de jaunisse hépatique admise par Sauvages : elle survient dans les cas où il y a une vomique ou un abcès au foie assez volumineux pour comprimer les conduits biliaires. Elle est précédée des signes d'inflammation auxquels succèdent la fièvre hétique, la maigreur, &c. Bontrius dit que cette maladie est commune dans les Indes orientales.

IV. La jaunisse des femmes grosses survient pendant la grossesse, & disparoît après l'accouchement.

On doit rapporter à cette espèce la jaunisse pléthorique de Sauvages, qui peut avoir lieu toutes les fois que le mouvement du sang est retardé dans le systême de la veine porte, & que les vaisseaux sont gorgés au point de comprimer les conduits biliaires: car l'on ne peut supposer que la jaunisse est produite dans ce cas, parce que la secrétion de la bile est interrompue en raison de la viscosité du sang, comme on le croit communément; mais il est possible que chez les pléthoriques la bile acquiert un certain degré de viscosité & d'épaisseur qui, seul, suffit pour obstruer les pores biliaires & produire la jaunisse. Quand cette cause a lieu, le malade est plus constipé que de coutume; il a le teint morne & abattu quelques semaines avant que la jaunisse se manifeste; il n'éprouve que peu ou point de douleur dans la région du foie; il ne se plaint que d'un sentiment de plénitude ou de mal-aise, & les excrémens sont plus ou moins jaunes.

V. La jaunisse des enfans est celle qui se manifeste peu de temps après la naissance.

Cette espèce est produite par le méconium accumulé dans les intestins, au point d'empêcher la bile de couler dans le duodenum. La partie caseuse du lait, séparée des autres, peut s'amasser aussi dans les intestins des enfans à la mamelle & produire un effet semblable. Cette jaunisse se dissipe communément d'elle-même ou par de doux laxatifs.

De la Jaunisse symptomatique.

On ne doit donner, à proprement parler, le nom de jaunisse qu'à la couleur jaune de la peau, occasionnée par le reflux de la bile dans la masse du sang, & refuser cette dénomination au changement de couleur produit par le sérum, qui a acquis une couleur jaune & s'est épanché au-dessous de l'épiderme, comme il arrive dans le cas d'ecchymose. Cette distinction n'est pas toujours aisée à faire; néanmoins M. Cullen croit que l'on peut tout au plus rapporter à la jaunisse symptomatique les espèces suivantes qui sont l'effet de la seconde cause, c'est-à-dire, de l'épanchement du sérum au-dessous de l'épiderme.

1°. La jaunisse fébrile qui survient dans les fièvres continues, & qui est critique ou symptomatique ; 2°. la jaunisse qui revient périodiquement avec les accès de fièvre intermittente, & que Sauvages appelle *aurigo febricosa* ; 3°. la jaunisse accidentelle, que

la surface, donne à la peau & aux yeux la couleur qui lui est propre.

1817. L'on sait que c'est en cela que consiste la jaunisse, comme le prouvent d'une manière particulière & avec certitude les causes qui y donnent lieu. J'observerai, pour rendre raison de ces causes, que la bile n'existe pas dans la masse du sang sous la forme qui lui est particulière, & qu'elle ne l'acquiert que quand elle a passé dans le foie qui est son organe secrétoire : elle ne peut donc se manifester dans la masse du sang ou se porter à la surface du corps, c'est-à-dire, produire la jaunisse dans les cas où sa secrétion est interrompue; en conséquence, cette maladie n'a lieu que quand la secrétion de la bile s'est faite, & que cette liqueur a reflué dans les vaisseaux sanguins.

Cela peut arriver de deux manières; premièrement, l'excrétion de la bile ou son passage dans le duodenum peut être interrompu : ce qui, en accumulant cette liqueur dans les vaisseaux biliaires (*a*) peut lui donner lieu de refluer

l'on nomme aussi *critique & symptomatique* : elle succède communément aux maladies aiguës, & est passagère; 4°. la jaunisse qui survient le quatrième jour de la fièvre lente nerveuse, & qui est un symptome fâcheux. On dit qu'elle est endémique dans la Caroline méridionale & dans quelques autres contrées de l'Amérique; 5°. la jaunisse rachialgique, qui est un symptome passager de la colique des peintres; 6°. la jaunisse produite par les poisons, tels que les champignons, la morsure de la vipère, les purgatifs & les vomitifs violens.

On pourroit rapporter ces deux dernières variétés à la colique spasmodique, en ce que l'irritation du canal intestinal suffit pour contracter le conduit choledoque & empêcher la bile de couler dans le duodenum; car les poisons, & même la morsure de la vipère, sont suivis de vomissemens, de convulsions & d'autres symptomes qui indiquent l'irritation des intestins. Mais la jaunisse surviendra encore plus facilement s'il existe déjà, comme l'observe M. Corps, des concrétions dans la vésicule du fiel, parce que l'augmentation du mouvement de l'estomac & des intestins peut contribuer à déloger ces concrétions, de manière à leur faire pénétrer & boucher les conduits excrétoires.

La jaunisse des Indes, dont parle Sauvages, ou toute autre couleur naturelle à certains peuples, ne doit pas être mise au nombre des maladies.

(*a*) Il faut entendre ici les pores biliaires, qui sont des vaisseaux qui reçoivent la bile immédiatement après qu'elle s'est filtrée dans les follicules du foie. Ces vaisseaux forment, en se réunissant, un tronc commun, appelé conduit hépatique; la réunion de ce conduit avec le conduit cystique, forme le conduit cholédoque commun qui s'ouvre dans le duodenum.

dans les vaisseaux sanguins (*a*); secondement, les vaisseaux biliaires étant libres, l'absorption de la bile peut se faire dans le canal alimentaire, lorsqu'elle s'y est accumulée dans une quantité extraordinaire. Je ne puis déterminer avec certitude jusqu'à quel point cette dernière cause peut agir, ni dans quelles circonstances elle a lieu; mais je pense qu'il est rare que la jaunisse soit produite de cette manière.

1818. La première cause de l'excrétion interrompue est plus aisée à concevoir; & nous avons une preuve très-certaine qu'elle est la cause ordinaire, & même presque universelle, de cette maladie. Il est évident à cet égard que cette interruption doit dépendre de l'obstruction du conduit cholédoque commun, dont la cause la plus ordinaire est une concrétion biliaire, formée dans la vésicule du fiel, qui, tombant de-là dans le conduit cholédoque, est trop volumineuse (*b*) pour pouvoir passer facilement de ce

(*a*) Cette cause de la jaunisse est la plus commune & la mieux connue; mais cette maladie peut même survenir lorsque le conduit hépatique a été obstrué long-temps, & que la bile a acquis une couleur suffisamment foncée pour colorer la surface du corps en refluant dans la masse du sang. M. Heberden remarque en outre que l'obstruction d'un des pores biliaires, à travers lesquels la bile passe pour se porter dans le conduit hépatique, suffit pour produire la jaunisse.

Il y a lieu de croire, comme le soupçonne M. Corps, que l'obstruction du conduit cystique ne suffit pas pour produire une jaunisse permanente, & que dans les cas où l'on attribue la maladie à cette cause, il faut admettre une absorption de la bile qui remplit la vésicule du fiel, parce que quand la cause de l'obstruction n'est pas assez près de l'extrémité du conduit cystique pour boucher l'orifice du conduit hépatique, ni assez considérable pour comprimer le conduit commun & en diminuer la capacité, la bile doit facilement passer du foie dans les intestins; ainsi la jaunisse peut se dissiper, quoique le conduit cystique reste obstrué, & ne point reparoître, parce qu'il ne peut pas entrer dans la vésicule du fiel de nouvelle bile capable d'être absorbée & de se répandre dans le reste dn corps.

(*b*) Il est très-rare que la jaunisse soit jamais portée à un degré considérable, sans qu'il y ait des concrétions biliaires dans la vésicule du fiel. Ces concrétions peuvent subsister plusieurs années dans le fond de la vésicule, sans produire aucun mal-aise; mais si elles sont déplacées par une cause quelconque, telle que les exercices violens, de manière à obstruer les conduits qui livrent passage à la bile, il pourra survenir une jaunisse durable. Les émétiques ou les purgatifs violens, les passions vives & l'accès

conduit dans le duodenum. Ce même conduit peut aussi être obstrué quand il est affecté d'une constriction spasmodique : car il est possible qu'il se forme un spasme de ce genre, ou dans le conduit même que nous regardons comme susceptible de contraction, ou dans le duodenum lorsqu'il comprime & rapproche les parois de ce conduit, ou enfin ce même conduit peut être obstrué quand il est comprimé par une tumeur formée dans les membranes du canal même, ou dans quelques-unes des parties voisines qui lui sont contiguës, ou peuvent le devenir.

1819. La bile dont la secrétion est faite, doit, quand une obstruction de ce genre a lieu, s'accumuler dans les conduits biliaires ; d'où elle peut être absorbée & portée par les vaisseaux lymphatiques dans la masse du sang, ou bien refluer dans les conduits biliaires même, & passer ensuite directement dans la veine cave ascendante. Elle peut se répandre de l'une ou l'autre manière dans la masse du sang, de-là passer par chaque vaisseau exhalant, & produire la maladie dont il s'agit.

1820. Je viens d'expliquer en peu de mots la manière ordinaire dont se forme la jaunisse ; mais il faut observer de plus, qu'elle est toujours réunie à d'autres symptomes particuliers, telle que la blancheur des excrémens, dont il est facile de rendre raison par le défaut de bile dans les intestins ; la jaunisse est encore généralement accompagnée d'une certaine consistance des excrémens, dont la cause n'est pas si aisée à expliquer. Les urines sont aussi toujours d'une couleur jaune, ou au moins elles teignent le linge en jaune. Ces symptomes accompagnent constamment la maladie, & communément il y a une douleur dans l'épigastre, qui correspond, à ce que je crois, à l'endroit où est situé le conduit choledoque. Cette douleur est fréquemment accompagnée de vomissement, & le vomissement survient même quelquefois sans que la douleur soit considérable. Dans quelques cas où la douleur est violente, le pouls devient fréquent, plein & dur, & il se manifeste quelques autres symptomes de pyrexie (*a*).

de froid des fièvres intermittentes, ne déterminent communément cette maladie que quand il a précédé des concrétions biliaires.

(*a*) Le malade se plaint fréquemment d'éprouver un sentiment de pesanteur dans la région du foie ou de l'estomac ; il manque

1821. Je pense qu'il est très-rare de pouvoir guérir la jaunisse quand elle est produite par des tumeurs des parties voisines qui compriment le conduit choledoque; l'on peut supposer avec quelque probabilité, que cette cause a lieu lorsque la jaunisse succède à d'autres maladies qui ont duré long-temps, sur-tout si ces maladies ont été accompagnées de symptomes qui indiquoient l'obstruction des viscères. Lors même que la jaunisse a subsisté long-temps sans aucune intermission & sans aucune douleur de l'épigastre, on peut soupçonner une compression externe.

1822. Dans de semblables circonstances, je regarde la maladie comme incurable; & ce n'est guère que quand elle est produite par des concrétions qui obstruent le conduit choledoque, que nous pouvons communément espérer du soulagement, & que notre art peut contribuer à le procurer. L'on peut en général connoître quand l'obstruction est l'effet des concrétions biliaires; car alors la maladie disparoît fréquemment & revient de nouveau; l'on trouve après la première attaque des concrétions biliaires dans les excrémens, & la jaunisse est fréquemment accompagnée d'une douleur de l'épigastre, qui excite des vomissemens (*a*).

1823. Nous ne connoissons dans ces cas aucun moyen certain & prompt de débarrasser le conduit choledoque des concrétions qui le bouchent; cela est généralement l'affaire du temps, & dépend de la dilatation graduelle de ce conduit; l'on voit avec étonnement, d'après la grosseur des pierres auxquelles il livre passage, jusqu'à quel point il peut se dilater; néanmoins cette dilatation se fait plus ou moins promptement suivant les circonstances; & en conséquence la jaunisse, après avoir duré un temps plus ou

d'appétit & de forces, l'esprit est abattu, le blanc des yeux est la première partie où se manifeste la couleur jaune; la langue devient également jaune, & la bouche est amère; souvent la respiration est gênée, & il y a altération; il y a quelquefois une démangeaison de quelques parties ou de tout le corps, & même une espèce de toux convulsive.

(*a*) Il n'y a quelquefois que des nausées; la maladie survient fréquemment tout-à coup sans fièvre, ou après un exercice violent; les excrémens sont parfaitement blancs, & quand ils conservent presque entièrement leur couleur naturelle, on doit soupçonner que la jaunisse n'est que l'effet de la viscosité de la bile.

moins long, cesse souvent tout-à-coup spontanément : c'est ce qui a donné lieu de croire qu'elle avoit été guérie par un si grand nombre de remèdes différens dont plusieurs sont néanmoins totalement dépourvus d'action, & d'autres d'une telle nature, que l'on ne peut supposer qu'ils puissent communément contribuer à favoriser le passage des concrétions biliaires. Cela me détermine à ne pas parler ici des remèdes nombreux contre la jaunisse que recommandent ceux qui ont écrit sur la matière médicale, ou qui se trouvent même dans les livres de pratique ; je me bornerai à faire mention des remèdes que l'on peut supposer, avec quelque probabilité, favoriser le passage des concrétions, ou dissiper les obstacles qui peuvent s'opposer à leur sortie.

1824. Dans le traitement de cette maladie, il faut d'abord faire attention que comme la distention du conduit biliaire, par une masse dure qui ne passe qu'avec peine, est capable d'y exciter inflammation, la saignée peut être une précaution utile chez les personnes suffisamment fortes : elle devient même absolument nécessaire quand la douleur est violente, & jointe à un degré quelconque de pyrexie (*a*). J'ai remarqué dans quelques jaunisses accompagnées de ces symptomes, que le sang que l'on tiroit étoit couvert d'une croûte inflammatoire aussi épaisse que dans les cas de pneumonie.

1825. Il n'y a aucun moyen de pousser au-dehors les concrétions biliaires sur lequel on puisse davantage compter, que l'action du vomissement : cette action peut contribuer quelquefois assez doucement, à la dilation du conduit cholédoque, en comprimant tous les viscères de l'abdomen, & particulièrement la vésicule du fiel & les vaisseaux biliaires, qui sont pleins & distendus. C'est pourquoi le vomissement a souvent été utile dans ce cas ; mais il est en même temps possible que les efforts que fait le malade pour vomir soient trop violens, & il ne faut par conséquent employer que les doux vomitifs. Si on peut soupçonner,

(*a*) L'on doit même réitérer la saignée en proportion de l'accélération du pouls ; il faut en même-temps prescrire les délayans en aussi grande quantité que l'estomac pourra les supporter, ne pas négliger les émolliens, les bains & les lavemens. On appliquera même les vésicatoires ou les ventouses sur la région du foie, si la douleur résiste aux remèdes précédens.

par la longue durée de la jaunisse, que le volume de la concrétion qui doit se faire un passage, est considérable; ou plutôt, si la douleur qui accompagne la maladie donne lieu de craindre l'inflammation, il peut être prudent d'éviter entièrement le vomissement (*a*).

1826. Il est d'usage de donner les purgatifs dans la jaunisse; il est même possible que l'action des intestins excite celle des conduits biliaires, & favorise par ce moyen l'expulsion des concrétions; mais cet effet ne peut, à ce que je pense, être considérable, & l'on doit craindre d'ailleurs que l'usage fréquent des purgatifs employés dans cette vue ne nuise au malade (*b*); d'où je crois devoir conclure que les purgatifs ne conviennent jamais que quand le ventre est paresseux & resserré.

1827. Comme le relâchement de la peau contribue à relâcher tout le systême, & particulièrement à modérer la constriction des parties qui sont au-dessous, les fomentations de l'épigastre peuvent en conséquence être utiles dans la jaunisse qui est accompagnée de douleur.

1828. Les solides du corps vivant étant très-flexibles & cédant très-facilement, il est probable que dans beaucoup de cas le conduit choledoque pourra être aisément dilaté par les concrétions biliaires, de manière qu'elles y passeront sans difficulté, à moins que la distention ne produise

(*a*) Il ne faut pas néanmoins être trop timide sur l'usage des vomitifs; car le docteur Heberden observe dans les Transactions de médecine, que le vomissement excité pendant que la douleur étoit violente, a plutôt modéré qu'aggravé la douleur, & qu'il ne l'a jamais produite. Il est inutile d'ajouter que quand le vomissement survient naturellement, il faut l'aider en donnant des boissons tièdes, dans lesquelles on mettra avec avantage quelque sel neutre, pour exciter une détermination vers la peau. M. Corps a observé que le vomitif donné immédiatement après le bain, agissoit particulièrement comme vomitif, ou purgeoit modérément.

(*b*) Tous les remèdes irritans sont pernicieux dans la jaunisse; on ne doit en conséquence employer que les doux laxatifs, tels que la crême de tartre; d'où il est aisé de voir combien l'on doit redouter les amers & les toniques, qui ont été recommandés par un grand nombre d'auteurs. Les décoctions de chiendent, de pissenlit, de fumeterre & de chicorée, ou leur suc, donné dans le petit-lait, sont préférables, & paroissent plutôt agir en diminuant la tension des fibres, que par la vertu fondante, dont l'on suppose qu'elles jouissent. Leur usage exige cependant quelque précaution quand il y a acidité & flatulence dans les premieres voies.

une contraction spasmodique extraordinaire des parties qui sont au-dessous. C'est pour cette raison que l'opium est souvent très-avantageux dans la jaunisse (*a*), & l'utilité qui en résulte prouve suffisamment la vérité de la théorie sur laquelle est fondée son usage.

1829. Il seroit fort à souhaiter que l'on découvrît un dissolvant capable d'agir sur les concrétions biliaires contenues dans la vésicule du fiel, ou dans les conduits biliaires : mais je ne connois encore aucun dissolvant de cette nature ; & je regarde l'usage du savon (*b*) dans cette maladie, comme une tentative inutile. Le docteur White, d'York, a trouvé un dissolvant des concrétions biliaires quand elles sont hors du corps (*c*) ; mais il n'est nullement probable

(*a*) L'opium est sur-tout avantageux, quand on a diminué la tension par la saignée & les laxatifs.

(*b*) Le savon convient uniquement pour ranimer l'action des sucs gastrique & intestinal, qui est souvent affoiblie lorsque la jaunisse a subsisté long-temps. Mais l'on doit dans ce cas compter encore davantage sur l'exercice, & particulièrement sur celui du cheval. Il est également utile de faire des frictions sèches sur le bas-ventre ; mais les topiques, tels que l'emplâtre de savon & autres, que quelques auteurs recommandent, ne produisent aucun effet.

L'auteur n'a pas cru devoir parler des effets merveilleux que l'on a attribués au fiel d'anguille ou de bœuf, parce qu'ils sont imaginaires.

(*c*) Les concrétions biliaires que l'on trouve dans la vésicule du fiel de l'homme, contiennent une substance saline d'une nature particulière, dont le dissolvant propre est l'esprit-de-vin ; mais cette liqueur ne produit aucun effet sur les concrétions renfermées dans la vésicule du fiel, elle est même nuisible en raison de l'irritation qu'elle produit. M. Durande, médecin de Dijon, a recommandé un mélange d'éther & de térébenthine, comme un fondant très-efficace dans le traitement des concrétions biliaires. Il mêle deux gros d'esprit de térébenthine avec trois gros d'éther, & il donne tous les matins un cinquième de ce mélange au malade. Il paroît, d'après ce que l'on lit dans les *Mémoires de la Société royale de Médecine*, année 1779, que souvent ce remède ne diminue pas la douleur du foie, & qu'il cause des coliques pour lesquelles on est obligé de recourir aux bains, au lait d'ânesse, aux sucs des plantes savonneuses étendus dans le petit-lait, & aux lavemens : d'où l'on peut conjecturer que ces derniers remèdes diminuent réellement le spasme des intestins & favorisent en conséquence la sortie des concrétions biliaires contenues dans le conduit cholédoque, mais que l'on doit peu compter sur le mélange d'éther & de térébenthine ; l'éther seul est préférable, dans le cas où la jaunisse est produite par l'affection spasmodique du canal intestinal.

que ce dissolvant puisse agir sur ces concrétions tant qu'elles y sont renfermées.

Pour remplir les obligations que j'ai contractées avec le public dans le discours préliminaire que j'ai mis à la tête du premier volume de cet Ouvrage, il ne me reste plus qu'à donner la MANIÈRE D'ÉTUDIER LA PRATIQUE DE MÉDECINE, que j'ai traduite d'après les leçons manuscrites de l'auteur. Comme je n'ai pas cru devoir rien changer dans cet extrait, je l'ai fait imprimer du même caractère que le texte, & j'y ai ajouté quelques notes.

N. B. Toutes les fois que j'ai cité M. Cullen dans mes notes, sans renvoyer à aucun des ouvrages qu'il a publiés, il faut entendre ses leçons manuscrites, dont j'ai parlé dans le discours préliminaire.

FIN.

MANIÈRE

D'ÉTUDIER LA MÉDECINE-PRATIQUE.

Du choix d'une Méthode.

La méthode dogmatique est celle que l'on doit adopter, parce qu'il n'est pas possible d'éviter la théorie : la théorie n'est cependant utile qu'autant qu'on lui donne un plan très-étendu ; autrement, rien n'est plus fou.

La médecine ne peut s'apprendre d'une manière empirique, parce que les faits sont trés-défectueux ; c'est pourquoi ceux qui ont tenté cette voie, tels que Lieutaud, sont tombés dans une infinité d'erreurs. Cet auteur a toujours fait de très-mauvais raisonnemens : il prescrit des remèdes sans action & les applique sans aucune distinction.

Je ne parle pas des auteurs qui ont voulu mettre la médecine à la portée de tout le monde, parce qu'ils sont au-dessous de la critique.

Les empiriques ne doivent être consultés que pour les faits, & même les faits les plus certains sont dus aux dogmatiques.

Il faut néanmoins prendre garde de se prévenir pour une théorie quelconque, & se borner toujours à des conclusions générales. Nous avons considéré les forces motrices comme dépendantes du systême nerveux ; nous nous sommes arrêtés à ces généralités, & d'après cela nous avons expliqué tous les phénomènes que présentent les maladies. Il n'y a rien de plus certain que ce que Baglivi & Hoffmann ont désigné d'après cette supposition ; mais il faut prendre garde d'étendre cette idée trop loin, parce que nous connoissons peu le systême nerveux : nous en sommes même encore réduits à des spéculations subtiles, & à faire des tentatives pour les étendre.

Le systême nerveux contient un fluide élastique d'une nature particulière, & tous les phénomènes de l'économie animale paroissent dépendre des qualités de ce fluide, qui me paroît être de la nature de l'éther de Newton ; car l'on peut supposer que cet éther existe dans le systême animal,

de même que dans toute la nature ; ceci ne peut néanmoins s'appliquer avec certitude à la pratique de médecine, & il n'est pas possible de mettre des limites aux spéculations de ce genre. Je suis persuadé qu'il existe dans le systême nerveux, un état appelé *mobilité*, que personne ne peut nier ; mais il est extrêmement difficile d'en faire l'application. Il y a probablement beaucoup de causes de mobilité, qu'on ne peut ni expliquer, ni appercevoir ; mais je puis assurer qu'il y a un état de pléthore & un certain degré de foiblesse qui donnent de la mobilité au systême nerveux. Cette conduite seule peut rendre les tenatives des dogmatiques sures & même nécessaires ; il faut cependant toujours tenter de trouver des faits que l'on puisse appliquer au raisonnement, & quiconque en acquiert de relatifs à l'économie animale, peut tomber dans l'erreur s'il pousse ses raisonnemens trop loin.

Il y a trois systêmes principaux : celui de Boerhaave, celui de Stahl & celui d'Hoffmann. Sydenham n'est pas même exempt de théorie : mais il s'est arrêté aux généralités. Son plan de pratique a influé sur les trois systêmes dont j'ai parlé. Je vous conseille de commencer par étudier Boerhaave, parce que c'est celui qui avoit le plus d'érudition & le meilleur jugement des trois. Ses talens l'ont rendu particulièrement recommandable, & il sert de règle à toute l'Europe. On abandonne de jour en jour le systême de Stahl, & Hoffmann n'a jamais eu beaucoup de partisans.

On ne sauroit mieux entendre le systême de Boerhaave que par les commentaires de Van-Swieten ; mais en le lisant, il faut être en garde sur sa pathologie, parce qu'il explique les phénomènes des maladies particulièrement d'après l'état des fluides ; sa doctrine de l'acrimonie considérée relativement à la chymie, est très-imparfaite. Son acrimonie alkaline me semble être une explication forcée de ce qu'ont avancé les anciens, & n'est nullement fondée. Son *lentor* est imaginaire. La pathologie des fluides est la partie la plus défectueuse de son ouvrage. L'autre partie est la doctrine de l'obstruction que Boerhaave a utilement introduite ; mais on l'a beaucoup corrigée depuis. Sa théorie de l'inflammation est fausse, comme l'a prouvé Sauvages ; & Senac a détruit la doctrine de la révulsion. Boerhaave, en s'étendant beaucoup sur l'obstruction, a omis la considération des vaisseaux & des puissances motrices. Van-Swieten

a corrigé quelques-unes de ces erreurs, sur-tout à l'égard des fièvres; mais les explications qu'il a voulu donner d'après les anciens sont précaires, & même inutiles (*a*), parce que nous ne connoissons pas assez les idées des anciens.

En lisant Boerhaave, il faut y joindre Hoffmann. Il est diffus & moins correct que Boerhaave; mais il contient plus de faits : il ne faut considérer son système nerveux qu'en général, parce qu'il le quitte quelquefois pour se jeter dans des raisonnemens peu exacts relativement à la méchanique & à la chymie. Il est sur-tout défectueux pour le système hydraulique.

Le troisième système est celui de Stahl : il est difficile de l'étudier dans ses ouvrages; il faut avoir recours aux écrits de ses disciples, tels que Juncker (*b*), Alberti (*c*) & Carl (*d*); lire ensuite Stahl même, particulièrement son livre intitulé *Theoria medica vera*. Il a écrit avec une précision métaphysique extrême, qui le rend obscur : mais il a des vues étendues & curieuses. En général on trouve chez les Stahliens beaucoup de faits curieux, qu'on cherchera inutilement ailleurs, & ces faits y sont plus généralisés, comme on peut le voir dans le *Specimen Historiæ medicæ* de Carl (*e*).

Avant de connoître ces trois systêmes, on ne peut faire que peu de progrès dans l'étude de la médecine, & l'on n'est pas en état de faire attention aux cas particuliers, ou d'en tirer des conclusions.

(*a*) Cette idée de M. Cullen me paroît trop générale. On ne peut nier que Van-Swieten a souvent cité les anciens sans nécessité; néanmoins je crois qu'il a démontré que l'on pouvoit tirer beaucoup d'avantages de leurs écrits, & qu'avec un peu de travail & de patience, il étoit aisé de saisir leurs idées.

(*b*) Juncker a donné un excellent abrégé de médecine pratique, sous le titre de *Conspectus medecinæ theoretico-practicæ. Halæ*, 1734, in-4°.

(*c*) Il s'agit ici de Michel Alberti, médecin allemand, dont tous les ouvrages sont estimés; il faut commencer par lire son *Introductio in Medicinam practicam, generalem, specialem & specialissimam. Halæ*, 1721, in-4°.

(*d*) Jean Samuel Carl a publié *Praxeos medicæ Therapia generalis & specialis. Halæ*, 1720, in-4°.

(*e*) C'est la première édition de l'ouvrage qui a paru ensuite sous le titre d'*Historia medica, pathologico-therapeutica. Hafniæ*, 1737, in-8°.

Il faut être en garde contre la théorie particulière des Stahliens : ils ont trop étendu les principes de l'autocratie & de la *force médicatrice de la nature ;* leurs explications sont peu fondées : mais on doit avouer que les principaux faits qui concernent l'autocratie, l'état de plethore & ses causes, les remèdes naturels & ceux de l'art, ont été principalement observés par les Stahliens. Il n'y a que leur pathologie de bonne : leur pratique est foible & même mauvaise. Ils évitent les remèdes actifs, ils sont ennemis du quinquina, de l'opium : ils ordonnent peu de saignées, de vomitifs & de vésicatoires, parce qu'ils supposent que les maladies sont sous la direction d'un être intelligent, rationel, avec lequel nous n'avons nulle correspondance, & ils craignent qu'on ne trouble l'action de cet être. On peut encore leur reprocher d'être superstitieux, de croire aux amulettes, de chercher des spécifiques & de recommander des terres sans vertu.

Il n'y a que les trois systêmes dont je viens de parler qui soient originaux ; mais pour avoir une connoissance plus exacte des systêmes en général, il faut remonter jusqu'à Galien, & lire pour cet effet quelques-uns de ses compilateurs, tels que Riviere, qui a ajouté un peu de chymie aux idées de Galien ; mais il a transcrit presque tout son ouvrage de Sennert, qui est l'auteur systématique le plus utile que les Galénistes aient produit.

Les Chymistes ont succédé aux Galénistes ; mais je ne conseille pas de les étudier. Ils furent remplacés par les Cartésiens, qui, avec plus de connoissances, ont néanmoins fait peu de progrès en fait de systême. Blancard (*a*) a très-bien décrit leur systême ; mais c'étoit un homme faux, & il ne faut pas ajouter foi aux faits qu'il rapporte.

Les systêmes précédens ont donné naissance à ceux de Sylvius (*b*) & de Willis, qui contiennent beaucoup de faits. Il faut avoir une idée de Sylvius. Quant aux anciens auteurs systématiques, on les étudiera dans Doleus (*c*).

(*a*) Étienne Blancard a beaucoup écrit ; mais il faut se borner à son livre intitulé *Opera medica, theoretica, practica & chirurgica. Lugd. Bat. 1705*, in-4°. 2 vol.

(*b*) Il est connu aussi sous le nom de Fançois de le Boë : tous ses ouvrages ont été imprimés en un vol. *in-fol.* à Genève, en 1681.

(*c*) Jean Doleus a exposé clairement & succinctement les systêmes des anciens dans son *Encyclopædia Medicinæ theoretico-practicæ. Franco-furti ad Mænum, 1684*, in-4°.

Le

Le dernier ſiècle a encore produit Etmuller, qui avoit de vaſtes connoiſſances. Sa méthode eſt claire & bonne ; mais il y a peu de choix dans ſa théorie : elle eſt particulièrement fondée ſur celle des Chymiſtes & des Cartéſiens. Ses vues ſont néanmoins étendues, & il contient un grand nombre d'obſervations.

Après avoir étudié les ſyſtêmes, il faut raſſembler les faits, & étendre ou concentrer par leur moyen, le ſyſtême dont on a fait choix. On lira alors les index ſur les différentes maladies, tels que celui de Moronus, écrit en 1650 (*a*), celui d'Alberti (*b*), &c. : on y joindra en même temps les auteurs qui ont raſſemblé des faits, tels que Marcellus Donatus, Schenckius (*c*), Bonet, *Medicina Septentrionalis collatitia ;* & l'on conſultera les Mémoires des différentes Académies.

Il faut enſuite étudier la noſologie ; car l'on ne pourra faire de progrès dans la pratique de médecine, qu'autant que l'on ſaura diſtinguer les maladies. Une bonne méthode & un ſyſtême conduiront loin ceux qui ont du diſcernement. Notre ſyſtême de noſologie n'eſt pas complet ; mais il faut le prendre pour ce qu'il eſt, & tâcher de le corriger ; ce que vous ne pourrez faire qu'autant que vous aurez acquis une connoiſſance des faits & des maladies.

Choiſiſſez les ſyſtêmes les plus généraux de noſologie, comparez-les avec l'hiſtoire des maladies que vous obſerverez. Commencez par Sauvages ; il contient beaucoup d'érudition médicale que vous ne trouverez pas ailleurs. Voyez enſuite le *Sepulchretum* de Bonet. Morgagni eſt également rempli d'érudition & très-utile pour diriger à d'autres ſources ; car il n'eſt pas complet : il s'eſt particulièrement borné à faire des remarques ſur Bonet, & il en a ajouté quelques-unes ſur Valſalva. Lieutaud a tenté de comprendre toutes les maladies

(*a*) Cet index eſt intitulé *Directorium medico-practicum. Lugd.* 1650. *in*-8°. Il a été réimprimé à Francfort en 1663, *in*-4°. avec des augmentations conſidérables données par Scheffer.

(*b*) L'ouvrage de Michel Alberti, dont il eſt ici queſtion, porte le titre de *Tentamen lexici Realis. Halæ*, 1727 & 1731, *in*-4°. 2 vol.

(*c*) Marcellus Donatus a donné *de Medica Hiſtoria mirabili, libri* 6, dont la dernière édition eſt de Francfort, 1665, *in*-8°. Il faut y joindre la collection de Schenckius. Francfort, 1665, *in*-fol. ſous le titre de *Obſervationum Medicarum, rararum, novarum, admirabilium & monſtroſarum volumen.*

dans son *Historia medica*. Il faut le consulter; mais son livre est mal imprimé, l'index en est mauvais, & il est rare qu'on puisse se fier au récit qu'il donne des maladies; on ne peut en conséquence se dispenser de recourir aux auteurs originaux d'où sont pris les faits qu'il rapporte.

On peut profiter des anciens, tels que Celse, Arétée de Cappadoce, Cœlius Aurelianus. Les modernes ont tiré quelques observations utiles d'Alexandre de Tralles, de Paul d'Egine, d'Aëtius; mais il faut les consulter à loisir. Je dis la même chose des Arabes (*a*) & des Galénistes qui ont paru jusqu'au seizième siècle.

Des Auteurs qui ont donné des Traités particuliers des Fièvres.

FIÈVRES INTERMITTENTES. Mercatus en a le premier traité, mais ce qu'il en dit est peu de chose. Morton en a mieux désigné la nature & la curation. François Torti, Cleghorn, Werlhof ont fait des observations correctes sur ce sujet; mais Senac a donné des vues plus étendues que tout autre sur la manière de traiter les fièvres intermittentes (*b*).

Pour les FIÈVRES CONTINUES & INFLAMMATOIRES, Sydenham peut suffire.

Les FIÈVRES NERVEUSES & PUTRIDES demandent à être étudiées dans Huxham, Morton, Pringle, Haen. Chenot a donné peu d'observations dans son Traité de la peste, & sa théorie est mauvaise.

Des Maladies épidémiques.

On trouve quelques éclaircissemens dans Hippocrate, il y en a beaucoup plus dans Ballonius : mais on n'a donné

(*a*) Il ne faut cependant pas confondre les Arabes & les Galénistes qui ont vécu dans les siècles de barbarie, avec les Grecs; car les derniers ont fait un très-grand nombre d'observations exactes & précieuses; les autres au contraire, si on en excepte Rhases, ne sont que des compilateurs.

Il faut, pour avoir une idée de l'étendue des connoissances des Grecs en médecine, lire d'abord Paul d'Egine, qui a donné un bon abrégé de tout ce que l'on avoit dit avant lui; on doit même, pour cet objet, le préférer à Celse.

(*b*) On attribue à M. Senac le livre anonyme qui porte pour titre : *De recondita febrium intermittentium tum remittentium natura. Genev.* 1769, *in-8°.*

aucune histoire exacte des épidémies avant Sydenham & Morton, & on trouve très-peu de détails avant la fin du dernier siècle. Wintringham a décrit très-exactement les épidémies, mais il ne distingue que celles qui viennent de l'air, & ne parle pas de celles qui sont dues à la contagion. Huxham est plus complet à cet égard. Il faut joindre à ces auteurs ceux qui ont parlé des maladies particulières à certaines contrées & aux flottes, tels que Monro, Pringle, Lind.

En étudiant les maladies épidémiques, il faut avoir particulièrement quatre objets en vue, & considérer, 1°. la naissance de la contagion, c'est-à-dire, les vapeurs des marais. Lancisi a le premier traité cette matière; elle est complète dans Pringle & Lind; 2°. la diversité du type des fièvres; mais il y a lieu de croire que les épidémies qui règnent dans différens climats & dans différentes contrées, ainsi que celles que l'on a observées dans différentes années se ressemblent beaucoup, & qu'elles sont du genre des intermittentes; 3°. l'étude des épidémies doit consister à rechercher la manière la plus convenable de les traiter. Si elles étoient d'un genre uniforme, nous pourrions espérer de trouver un moyen de les guérir en suivant leur marche avec persévérance. Pour le présent il y a quelques limites à établir entre les cas où la saignée est convenable, & ceux où l'on doit recourir au quinquina; 4°. il faut aussi faire une attention particulière à la contagion produite par les vapeurs qui s'élèvent du corps humain: telle est la contagion des hôpitaux, des armées & des flottes; on trouve qu'elle est d'une seule espèce; la curation en est simple; elle consiste particulièrement dans l'usage du quinquina.

On peut tirer quelques lumières sur le pronostic en lisant les anciens, & sur-tout Prosper Alpin (a), & avec le secours de son commentaire, étudier Hippocrate.

Des Phlegmasies.

Consultez Barker sur la *conformité de la Médecine ancienne*

(a) Le livre de cet auteur de *Præsagienda vita & morte*, est le meilleur abrégé que nous ayions de la doctrine des anciens sur le pronostic; Boerhaave en a donné une excellente édition, *Lugd. Bat. 1710*, in-4°.

& *moderne*. La doctrine de Boerhaave est complète, si l'on y ajoute l'usage des vésicatoires dans les fièvres inflammatoires donné par Pringle.

Des Maladies inflammatoires particulières.

Il est inutile de citer les auteurs qui en ont traité, excepté ceux qui ont écrit sur la GOUTTE. On ne trouvera l'histoire de cette maladie que dans Sydenham & Musgrave. Mais la lecture du dernier demande beaucoup de précautions. Quant à la curation, il ne faut faire attention à aucun de ces auteurs, parce qu'en cherchant une acrimonie & une matière morbifique, ils ont perdu de vue le systême entier qui gouverne la maladie.

La PESTE doit être particulièrement étudiée, mais il ne faut consulter que les auteurs qui l'ont vue, tels que Diemerbroek, Rivière, Sydenham, Senac (*a*) & Chenot (*b*).

La PETITE-VÉROLE. On ne trouve rien sur cette maladie avant Sydenham : ceux qui, depuis, ont voulu corriger sa pratique, ne l'entendoient pas bien ; on peut y faire quelques additions relativement à l'usage du quinquina. Il faut lire à ce sujet Monro, dans les Essais d'Edimbourg. Quant à l'usage des antimoniaux, consultez ceux qui ont écrit sur l'inoculation ; vous y trouverez aussi la manière d'administrer les purgatifs dans la petite-vérole. Pour la manière d'inoculer, Dimsdale (*c*) suffit.

Les ERUPTIONS MILIAIRES. Je conseille Hoffmann, Hamilton, Fordyce. Ils n'ont cependant pas beaucoup perfectionné la pratique. On trouve quelque chose sur ce sujet dans Allioni ; mais il a étendu sa pratique trop loin : nous savons que ce n'est qu'une maladie sporadique.

(*a*) On attribue à Senac le recueil des observations faites par les médecins qui ont suivi la peste de Marseille ; ce recueil a été imprimé à Paris en 1744, par ordre du Roi, sous le titre de *Traité des causes, des accidens & de la cure de la Peste*, *in*-4°.

(*b*) Voyez aussi le Mémoire sur la Peste de Moscow, par M. Samoëlowitz. Paris, 1784, *in*-8°.

(*c*) M. Fouquet, médecin de Montpellier, a traduit en François & ajouté à la fin de son Traité de la petite-vérole, l'ouvrage de Dimsdale, intitulé *Méthode actuelle d'inoculer la petite-vérole*.

Des Hémorrhagies.

La doctrine d'Hoffmann est fort bonne : pour l'histoire, lisez les Stahliens.

HÉMOPTYSIE & PHTHISIE pulmonaire. *Voyez* Morton.

HÉMORRHOÏDES. *Voyez* les Stahliens, & sur-tout Alberti ; mais en le lisant, joignez y la thèse de Haen & Hoffmann.

Les RÈGLES IMMODÉRÉES, DIMINUÉES OU SUPPRIMÉES. Je ne connois aucun auteur. Freind n'a donné aucun éclaircissement sur la MÉNORRHÉE.

Le CATARRHE. S'il est sporadique, il doit être considéré comme les phlegmasies ; s'il est épidémique, *voyez* Barker, qui a donné une très-bonne description de celui qui a régné à Londres en 1762.

DYSENTERIE. Zimmermann (*a*) est le premier qui a donné la vraie manière de la traiter ; mais avant de le lire, consultez Pringle (*b*) & Roëderer.

Des Neuroses.

Les COMATA. *Voyez* Wepfer (*c*). Quant à la manière dont ils se manifestent, lisez Boerhaave, Van-Swieten, & le traité de Boerhaave *de Morbis nervorum* (*d*).

Des Adynamies.

SYNCOPE. Le traité du cœur de Senac, est complet à cet égard.

DYSPEPSIE. Je ne puis citer aucun auteur ; tous l'ont confondue avec l'affection hystérique. On peut tirer quelques faits de Cheyne (*e*) & de Whytt.

(*a*) Le Traité de la dysenterie de Zimmermann a été traduit en François & imprimé à Paris en 1775. Celui de Roëderer a été imprimé à Gottingue en 1762, sous le titre *Morbo mucoso.*

(*b*) Voyez son Traité des maladies des armées.

(*c*) Joh. Jacobi Wepferi *observationes Medico-practicæ, de affectibus capitis internis & externis.* Scaphasii, 1727, *in*-4°. *Historiæ apoplecticorum.* Amst. 1724, *in*-8°.

(*d*) Ce livre a été recueilli des leçons de Boerhaave, par Van-Eems, & imprimé à Leyde, 1761, 2 vol. *in*-8°.

(*e*) Cet auteur a donné un Traité des maladies nerveuses en Anglois, imprimé à Londres en 1733, *in*-8°. Je n'en connois pas de traduction françoise ; mais on peut en être dédommagé en lisant les

Des Spasmes.

TETANOS. *Voyez* les observations des médecins de Londres (*a*) & Hillary (*b*).

CONVULSIONS & ÉPILEPSIE. Pour les faits, *voyez* Van-Helmont & Willis. Pour la partie systématique, lisez Hoffmann, & pour l'histoire de la maladie, *voyez* Boerhaave & Van-Swieten.

Les PALPITATIONS. *Voyez* Senac, & de Lille, *de Palpitatione cordis* (*c*). Le dernier donne peu d'éclaircissemens.

L'ASTHME. On trouve beaucoup de faits dans Floyer (*d*) & Van-Helmont.

TOUX CONVULSIVE ou COQUELUCHE. *Voyez* Willis & Hoffmann. Burton a fait usage dans ce cas du quinquina, & a établi une pratique efficace.

PYROSIS. On trouve quelques idées dans Sauvages & Linnæus.

COLIQUES. Relativement à l'ILÆUS, lisez Huxham, Haen & particulièrement Pringle.

CHOLERA-MORBUS & DIARRHÉE. Je ne connois aucun auteur qui les ait bien traitées *ex professo*.

DIABÈTE. Aucun auteur n'est supportable.

HYSTÉRIE. Il faut prendre garde, en lisant ceux qui ont écrit sur cette maladie, de la confondre avec la dyspepsie & l'affection hypochondriaque. Hoffmann est le seul qui ait séparé ces maladies.

HYPOCHONDRIE. L'histoire la plus complète se trouve dans Boerhaave & Van-Swieten.

La VESANIA ou la FOLIE. Je ne connois que le docteur Battie (*e*), & il n'a rien appris. C'est pourquoi il faut avoir recours aux systématiques. Boerhaave & Van-Swieten

observations de M. Whytt, qui ont été traduites en françois par M. le Begue de Presle, sous ce titre, *les vapeurs & maladies nerveuses hypochondriaques, reconnues & traitées dans les deux sexes*, 2 vol. *in*-12.

(*a*) Vol. I, art. 12, par Chalmers.

(*b*) Dans son Traité des Maladies des Barbades.

(*c*) Christian Everh de Lille, *Tractatus de palpitatione cordis*; Zwollæ, 1755, *in*-8°.

(*d*) Dans son Traité de l'Asthme, dont il y a une traduction françoise, *in*-12.

(*e*) L'ouvrage de cet auteur est en Anglois.

ont rassemblé presque tout ce que l'on peut dire sur cette maladie.

Des Cachexies.

Les MARCORES, ou les AMAIGRISSEMENS. On trouve la substance des principales connoissances dans Morton.

La POLYSARCIA & l'EMPHYSÈME. On trouve peu de chose sur ce sujet.

La TYMPANITE. *Voyez* les auteurs qui ont écrit sur l'HYDROPISIE ; commencez par Sydenham, lisez ensuite Boerhaave & finissez par Monro (*a*).

La PHYSCONIE ou la VENTROSITÉ. *Voyez* Sauvages.

Le RACHITIS. *Voyez* Glisson, Mayow, Boerhaave & Zeviani (*b*).

ÉCROUELLES. *Voyez* Russell.

MALADIES VÉNÉRIENNES. Astruc a rassemblé tout ce qu'on avoit dit avant lui, & on a peu ajouté depuis (*c*).

SCORBUT. Lind est complet (*d*).

ÉLÉPHANTIASIS & LÈPRE. *Voyez* les observations des médecins de Londres (*e*).

La JAUNISSE. Évitez Boerhaave, parce qu'il a donné un systême très incorrect & imaginaire. Il faut se contenter

(*a*) Son Traité de l'Hydropisie est traduit en François.

(*b*) Auteur Italien : son Traité du Rachitis a été imprimé à Vérone en 1762, *in*-8°. sous le titre *Della cura de Bambini, attaccati della Rachitide.*

(*c*) Il faut absolument joindre à Astruc, l'excellent Traité que vient de publier M. Hunter sur les maladies vénériennes, dont on nous promet une traduction françoise.

On ne doit pas non plus négliger les *Observations pratiques sur les maladies vénériennes*, par M. Schewediawr, dont nous avons une traduction françoise, imprimée à Paris, en 1785, *in*-8°. On y trouve une excellente énumération des différentes préparations mercurielles que l'on a mises en usage pour combattre cette maladie.

(*d*) Son livre est traduit en François.

(*e*) Vol. 1. art. 18, qui est l'extrait d'une lettre adressée au docteur Cléphane, par M. Joannis, médecin d'Aix, datée du 15 octobre 1755.

Voyez aussi l'*Histoire de l'Éléphantiasis*, par M. Raymon, médecin de Montpellier. Lausan. 1767, *in*-12, & *de Lepra commentationes*, par M. Schilling, médecin de Surinam. Lugd. Bat. 1778. *in*-8°. M. Bajon a aussi donné une bonne description de l'Éléphantiasis, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de Cayenne & de la Guianne françoise*, tome 1.

d'une idée plus simple, qui est la considération des concrétions biliaires. *Voyez* les Essais de Médecine d'Edimbourg (*a*) & Coe (*b*).

Pour la CHIRURGIE, *voyez* Boerhaave, Van-Swieten & Sauvages.

En suivant ces études, ayez l'érudition en vue; tâchez de saisir les idées générales & étendues des philosophes. Mais soyez toujours guidés par les sentimens d'humanité, de probité & de désintéressement, qui imposent à l'homme le devoir & l'obligation de soulager ses semblables.

(*a*) T. I, art. 33; T. II, art. 28, par Thomas Simson, & 29 par James Dundan. On trouve aussi dans le tome II des Transactions de médecine, une bonne dissertation de M. Heberden sur les maladies du foie. Enfin M. Çorp a fait imprimer à Bath en 1786, un Essai sur la Jaunisse, *in*-8°.

(*b*) *Treatise on Biliary concretions*, By Thomas Coe. London, 1757. Je n'en connois pas de traduction françoise.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS TOUT L'OUVRAGE (a).

A.

Abcès, 250. Son caractère, *n.* 274-& ulcères, causes de leurs différens états, 254.

Absorbans (médicamens) utiles, quand il y a excès d'acide dans l'estomac, 1205. Dans la diarrhée, quand l'acrimonie acide domine, 1496.

Absorption, qui se fait dans le tissu cellulaire, est une cause d'amaigrissement, *n.* 1617.

Abstinence de la nourriture, essentielle dans les maladies aiguës, *n.* 123, 130; convenable dans les fièvres intermittentes, *n.* 231, *p.* 177. Dans le rhumatisme aigu, *n.* 462. Dans l'obésité, 1624. Lorsqu'il y a un état de pléthore qui dispose à l'hémorrhagie, 786. Pour prévenir l'apoplexie, 1127. Manière d'en faire usage dans la goutte, 548-52.-Rigoureuse, a guéri la lienterie, *n.* 1503, est souvent le moyen le plus certain de guérir l'épilepsie, 1325. La manie, *n.* 1565.-De la nourriture animale, est un moyen de prévenir la formation des tubercules aux poumons, 909.

Accès de froid, produit tous les autres symptomes de la fièvre, *n.* 35.

Accouchées (nouvelles), plus sujettes que d'autres aux maladies épidémiques, *n.* 432, *p.* 290; pourquoi, *n.* 432, *p.* 291. Pourquoi leurs seins tombent lorsque la fièvre est vive, *n.* 432, *p.* 292. Le régime antiphlogistique leur convient, *n.* 727, *p.* 454, *n.* 728. Leurs maladies exigent un traitement opposé en raison des circonstances où elles se trouvent, *n.* 432. *p.* 294.

Accouchement prématuré. Voyez *Ménorrhagie sanglante* des femmes grosses.

Accroissement, manière dont il se fait, 751-755.

Acide, se trouve constamment dans l'estomac de l'homme, 1205; celui qui s'engendre dans les premières voies chez les rachitiques, est plutôt l'effet que la cause de leur maladie. *n.* 1723, se développe pendant le temps de la digestion, *n.* 1812.

Acide muriatique, ses effets. *n.* 1212.-Végétal distillé, *ibid.*-Vitriolique, préférable aux autres acides minéraux, *n.* 793.

(a) Les chiffres renvoient aux paragraphes. Ceux qui sont précédés de la lettre *n*, indiquent les matières contenues dans les notes du paragraphe; lorsque les notes sont longues, ou qu'il y en a plusieurs dans le même paragraphe, la page est indiquée par un chiffre précédé de la lettre *p*.

Cette ligne — entre deux chiffres signifie depuis jusqu'à & compris.

On l'a combiné avec les aromates, sans en augmenter la vertu, *n.* 1212.

ACIDES (les) sont en usage dans la fièvre, 134; rafraîchissent, 134. Ils n'excitent pas la toux, 369. Préférables au nitre dans les hémorrhagies, *n.* 793.-Utiles dans l'asthme, 1393. Dans la diarrhée putride, 1497. Dans la ménorrhagie, *n.* 981. Dans la phthisie, 921. Dans la pneumonie, 369. Dans le rhumatisme aigu, *n.* 462.

ACIDES MINÉRAUX, leur usage, *n.* 225, conviennent vers la fin de la phthisie, lorsqu'il y a tendance à la putréfaction, *n.* 921, *p.* 98. Peu efficaces dans le scorbut, 1807.

ACTION du cœur & des artères, moyens de l'augmenter pour prévenir le retour des paroxysmes de la fièvre intermittente, 230.

ACTIONS, les physiologistes en distinguent trois genres, *n.* 5.

ADIPSIE, *n.* 1190.

ADOUCISSANS, convenables dans la pneumonie, 373. Le soulagement qu'ils produisent dans la phthisie est de peu de durée, 922. – Huileux très-utiles dans la dysenterie, 1087. – Mucilagineux & huileux, peuvent être utiles dans la diarrhée, 1498.

ADYNAMIES, 1171.

AFFECTION *cœliaque*. Voyez *Cœliaque.*

AIGREUR D'ESTOMAC. Voyez *Pyrosis vulgaire.*

AIL, est diurétique, *n.* 1684.

AIR, effets de ses qualités sensibles & insensibles, *n.* 98, *p.* 79.-De la mer, ne produit pas le scorbut, 1796.

AIR FIXE, est antiseptique, *n.* 224.

ALBARAS des Arabes. Voyez *Lèpre blanche.* – Noire d'Avicenne, *n.* 1814, *p.* 699.

ALIMENS pris en trop grande quantité, produisent atonie de l'estomac, *n.* 1198, *p.* 278. La fièvre, *n.* 97. Une pléthore morbifique, *n.* 784. – Salés sont une des causes principales du scorbut, 1792.

ALIMENS SOLIDES, jusqu'à quel point ils peuvent engendrer les épidémies, *n.* 98, *p.* 78 – 79.

ALKALI CAUSTIQUE, utile comme absorbant, *n.* 1205. On ne doit pas y compter comme préservatif de la maladie vénérienne, *n.* 1787, *p.* 664.

ALKALI VOLATIL, cas où on peut l'employer, *n.* 218, *p.* 158; *n.* 373, *p.* 264; est un stimulant très-actif & inflammatoire, *n.* 218, *p.* 168. Dangereux dans la paralysie, qui n'est pas l'effet du collapsus, *n.* 1169, peut s'appliquer à l'extérieur dans l'esquinancie tonsillaire, *n.* 308. Utile comme expectorant, 373. Utile dans la goutte rentrée, 582.

ALKALIS (les) préviennent la goutte, *n.* 558. – Fixes, peu efficaces dans l'hydropisie, *n.* 1684.

ALOES, dispose au flux hémorrhoïdal, *n.* 950. Ses effets dans la dyspepsie, *n.* 1210, *p.* 290.

ALUN, uni aux aromates, avantageux dans les fièvres intermittentes, *n.* 211, *p.* 158. Il est le moins dangereux des astringens, *n.* 798. Très-efficace dans l'hémorrhagie utérine, *n.* 982. Utile pour détruire la putridité scorbutique des gencives, *n.* 1814, *p.* 684. – Brûlé, mêlé avec un onguent doux, peut s'appliquer sur les ulcères scrophuleux, 1758. – De plume, peut s'appliquer extérieurement dans la paralysie, *n.* 1161.

AMAIGRISSEMENS, 1601. Leurs causes, 1602-18. Leur cure, 1619.

AMÉNORRHÉE, son caractère,

n. 995. Il y en a trois espèces, *n.* 995 : signes auxquels on peut la distinguer de la grossesse, *n.* 1011. – Produite par rétention, quand a-t-elle lieu, 998. Ses symptomes, 999. Ses causes, 1000-2. Sa cure, 1002-6. – Produite par suppression, 996. Quand survient-elle, 1008. Ses symptomes, 1010. Ses causes, 1008-9. Sa cure, 1011-12.

AMENTIA, voyez *Démence.* – De Sauvages, voyez *Oubli.* – Morosis, *n.* 1598, *p.* 508.

AMERS, leurs différences, *n.* 1214. Employés dans les fièvres intermittentes, 231. On les a unis dans ce cas aux astringens, 231. Détruisent le ton de l'estomac quand ils sont continués long-temps, 1214. Fortifient le ton de l'estomac dans la goutte atonique, 577. Ne conviennent dans la mélancolie que quand elle est combinée avec la dyspepsie, *n.* 1597, *p.* 507.

AMPHIMERINA PERIPNEUMONICA, de Sauvages. Voyez *Péripneumonie épidémique.*

ANALOGIE, en médecine, induit généralement en erreur, 650.

ANASARQUE, son caractère, 1668 : ses phénomènes, 1668-73. Sa cure, 1674-96. Comment elle se distingue de la leucophlegmatie, 1669. Elle succède quelquefois aux fièvres, *n.* 1668, *p.* 558. Souvent à la scarlatine angineuse, 1656. – Américaine, *n.* 1668, *p.* 558. — Anémiene, *ibid.* — Des buveurs d'eau, *n.* 1668, *p.* 556. – Des femmes grosses, *ibid.* — Exanthématique, *n.* 1668, *p.* 557. – Hystérique, *n.* 1668, *p.* 558. – Métastatique, *n.* 1668, *p.* 556. — Oppilée, *ibid.* – Produite par la foiblesse, *n.* 1668, *p.* 558. – Rachialgique, *ibid.* – Séreuse, *n.* 1668, *p.* 556. – Urineuse, *ibid.*

ANGINE ÉPIDÉMIQUE. Voyez *Esquinancie trachéale.*

ANGINE EXTERNE. Voyez *Esquinancie parotidée inflammatoire*, *n.* 300. – Inflammatoire de Boerhaave, *n.* 319, *p.* 238. – Inflammatoire des enfans. Voyez *Esquinancie trachéale.* – Œdémateuse de Boerhaave, *n.* 1668, *p.* 557. De Lower, voyez *Angine œdémateuse* de Boerhaave. – Polypeuse, *voyez Esquinancie trachéale.* – Suffocante, voyez *Esquinancie maligne.*

ANOREXIE, *n.* 1190. Admirable, *n.* 1190, *p.* 270. – Arthritique, *n.* 1190, *p.* 274. – Bilieuse, *n.* 1190, *p.* 267. – Des cachectiques, *n.* 1190, *p.* 273. – Des nouveaux nés, *n.* 1190, *p.* 373. – Fébrile, *n.* 1190, *p.* 269. – Mélancolique, *n.* 1190, *p.* 270. – Paralytique, *n.* 1190, *p.* 270. – Pléthorique, *n.* 1190, *p.* 272. – Produite par l'excès des plaisirs de Vénus, *n.* 1190, *p.* 265. Par la saburre contenue dans l'estomac, *n.* 1190, *p.* 266. Par une plaie de la vésicule du fiel, *n.* 1190, *p.* 273.

ANTIMOINE, usage de sa chaux nitrée dans les fièvres, 183-185.

ANTIMONIAUX (émétiques), convenables dans les fièvres, 181. Leurs différens genres, 181. Manière de les administrer dans les fièvres, 183-6.

ANTIMONIAUX & MERCURIAUX, ne sont utiles dans la petite vérole que comme purgatifs, *n.* 609, 613, 627.

ANTIPHLOGISTIQUE (régime), 129. Absolument nécessaire dans l'asthme nerveux, *n.* 1396. Comment doit-on le diriger, 130. Quand doit-on y recourir dans les fièvres intermittentes, 234. Son usage dans la fièvre, 134. Dans les inflammations, 266. Suffit pour la guérison de la gonorrhée, 1770.

ANTISPASMODIQUES, leur

usage dans les fièvres, 152; 187. Dans quel temps doit-on les prescrire dans l'épilepsie, 1343. Dans la coqueluche. Leur manière d'agir est obscure dans les inflammations, *n.* 267, *p.* 211, sont utiles dans la tympanite, 1639.

ANTISPASMODIQUES tirés du règne animal, sont plus actifs que ceux du règne végétal, 1341.

ANTISPASMODIQUES VÉGÉTAUX, sont sans actions dans l'épilepsie, 1341.

APHONIE paralytique, *n.* 1140.

APHTHES, 733. Leur caractère, *n.* 733. – Des adultes, *n.* 733, *p.* 460-61. Leurs causes éloignées, *n.* 733, *p.* 461. Leur cause prochaine, *ibid.* Leur cure, *ibid.* Leur pronostic, *ibid.* – Des anciens, sont de véritables ulcères, *n.* 733, *p.* 463. – Des enfans, *n.* 733, *p.* 463. Leurs causes éloignées, *n.* 733, *p.* 464. Leur cause prochaine, *ibid.* Leur cure, *n.* 733. *p.* 465. - Putrides, *n.* 733, *p.* 463. – Symptomatiques, *n.* 733, *p.* 465.

APOCENOSES, *n.* 735.

APOPLEXIE, son caractère, *n.* 1094. Comment elle se distingue de la paralysie, 1094. De la syncope, 1094. Ses causes déterminantes, 1098-1115-16. Ses causes prédisposantes, 1195 Sa cause prochaine, 1000, 1012. – Atrabilaire, *n.* 1094, *p.* 191. – Cataleptique, *n.* 1094, *p.* 191. – Hydrocéphalique, *n.* 1094, *p.* 191. - Idiopathique ou symptomatique, *n.* 1094, *p.* 190. - Mentale, *n.* 1094, *p.* 192. - Momentanée, *n.* 1105, *p.* 197. - Pituiteuse, *n.* 1094, *p.* 190. – Produite par les causes qui détruisent la mobilité de la puissance nerveuse, 1115-1138. Sa cure, 1131-9. - Produite par la goutte rentrée, 1118. - Sanguine, *n.* 1094, *p.* 190. - Sanguine légère, *ibid.* En quoi elle diffère de la syncope, *ibid.* – Séreuse. Sa cause prochaine, 1114. Son pronostic, 1122-23. Manière de la prévenir, 1122. Se termine fréquemment par l'hémiplégie, *ibid.* - Séreuse de Preysinger, *n.* 1194. *p.* 191. - Suffocante, *n.* 1194, *p.* 192. - Symptomatique, *ibid.* - Traumatique, *n.* 1194, *p.* 191. - Vénéneuse, *ibid.*

APOSTÈME, *voyez* Abcès.

APYREXIE, 924.

AQUEUX, cas où ils conviennent, *n.* 267, *p.* 12.

ARGEMA, *n.* 280.

AROMATIQUES, conviennent rarement dans la goutte atonique, 577. Détruisent le ton de l'estomac, *n.* 550. Sont antiseptiques, *n.* 224. De quelle manière ils raniment l'action de l'estomac, *n.* 1213, *p.* 293.

ARSENIC, a été recommandé dans les fièvres intermitentes, *n.* 211, *p.* 158. Dans l'épilepsie, 1335. Doit être entièrement banni de la médecine, *n.* 211, *p.* 158.

ARTÉRIOTOMIE, moins efficace que la saignée des veines, *n.* 266, *p.* 210. Recommandée dans l'ophtalmie, *n.* 282.

ARTÈRES, doivent être regardées comme sensibles, *n.* 242.

ARTHRODYNIE, *n.* 455.

ARTHROPUOSIS, *n.* 584.

ASSA-FŒTIDA, recommandée dans la coqueluche, *n.* 1424.

ASCITE. 1709. Son caractère, *ibid.* Ses différens sièges, 1710-11. Ses phénomènes, 1712-13. Son siège particulier est difficile à déterminer, 1714. Sa cure, 1715-17. - Abdominale, *n.* 1709, *p.* 580. – Artificielle, *ibid.* – De l'estomac, *n.* 1709, *p.* 581. – Enkystée, *n.* 1709, *p.* 580. N'est pas susceptible de guérison, 1715. - Flatulente, *n.* 1627, *p.* 534. – Omentale, *n.* 1709, *p.* 581. Où l'eau est

accumulée au-dessous de la peau ou dans la duplicature du péritoine, *ibid.*—Sanglante, *n.* 1709, *p.* 581.-Utérine, *n.* 1709, *p.* 582.

ASPHYXIE, *n.* 1100, *p.* 193, *n.* 1115, *p.* 206.-Des nouveaux nés, *n.* 1172, *p.* 242.-De Sauvages, *n.* 1172. -Flatulente, *n.* 1094, *p.* 190. Produite par l'adhérence de la surface du cœur aux parties voisines, *n.* 1172, *p.* 241.-Spinale, *n.* 1094, *p.* 190.-Traumatique, *n.* 1172, *p.* 251.

ASTHENIA, *ab hydrocephalo*, *n.* 1094, *p.* 191.

ASTHME, son caractère, *n.* 1373, *p.* 376. Est idiopathique ou symptomatique, *ibid.* Ses causes déterminantes, 1381. Est une maladie du systême nerveux, 1383. Sa cause prochaine, 1384. Comment il se distingue des autres espèces de dyspnée, 1384. Produit quelquefois la pulmonie, 863, 875, 1385. Se termine fréquemment par l'hydrothorax, 1386. Se guérit rarement parfaitement, 1385. La cure en est très-difficile, sur-tout quand il dépend d'une conformation originelle des poumons, 1395.

ASTHME cachectique, *n.* 1373, *p.* 376.-Catarrhal, n. 1367, *p.* 373.-Convulsif, *n.* 1373, *p.* 376.-A été confondu avec la dyspnée, *n.* 1372. Suit quelquefois les changemens de la lune, *n.* 1280.-Des bossus, *n.* 1367, *p.* 373.-Des enfans, décrit par Millar, voyez *Esquinancie trachéale.*—Exanthématique, *n.* 1373, *p.* 377.-Flatulent, voyez *Asthme humide.*-Humide, *n.* 1373, *p.* 376.-Hystérique, *n.* 1373, *p.* 377.-Métallique, *n.* 1367, *p.* 372. Pituiteux, *ibid.*-Pléthorique, *n.* 1373, *p.* 377.-*Pneumodes*, *n.* 1367, *p.* 372.-Spasmodique, 1373.-Spasmodique des enfans, voyez *Esquinancie trachéale.* Spasmodique ou nerveux, difficile à distinguer de celui qui dépend de pléthore, *n.* 1394.-Spontané, *n.* 1373, *p.* 376.-Stomachique, *n.* 1373, *p.* 377.

ASTRINGENS, employés dans les fièvres intermittentes, 231. Unis avec les aromatiques, 231. Avec les amers, *ibid.* Cas où ils conviennent dans la diarrhée, 1502. Dans les hémorrhoïdes, 964. Dans les inflammations, *n.* 266. Dans l'ophthalmie, *n.* 286. Très-pernicieux dans le commencement de la dysenterie, 1086.-En injections, ne conviennent que dans l'hémmorrhagie passive de l'utérus, *n.* 982; ni dans la leuchorrhée, *n.* 982. Pernicieux dans le commencement de la gonorrhée, 1776. Peuvent s'employer dans les gonorrhées anciennes, *n.* 1577, *p.* 630.

ASTRINGENS FOSSILES, plus actifs que les astringens végétaux, 798.-Végétaux, sont fébrifuges, *n.* 231, *p.* 177. Rarement fort actifs dans les hémorrhagies, 798.

ATONIE, peut se porter d'une partie à l'autre, *n.* 1190, *p.* 273. Se porte souvent de l'estomac aux autres parties, & produit la cachexie, *n.* 1199, *p.* 279.-De l'estomac, rend ceux qui en sont affectés moins sujets aux inflammations, *n.* 247.

ATRABILE, 1029.

ATROPHIE, 1607. Son caractère, *n.* 1618, *p.* 525.-Des enfans, 1606, 1618, *p.* 524.-Des enfans à la mamelle, *n.* 1618, *p.* 526.-Des nourrices, 1605, 1608, *n.* 1618, *p.* 525.-Des personnes épuisées, 1608.-Des personnes foibles, 1607.-Des vieillards, 1607, 1611, *n.* 1618, *p.* 526.-Latérale, 1607, 1611, 1618, *p.* 526.-

Nerveuse, 1607. – Nerveuse de Morton, *n.* 1618, *p.* 526. – Rachitique, 1606, *n.* 1618, *p.* 524. – Scorbutique, *n.* 1618, *p.* 526.

ATROPHIE produite par la diarrhée, *n.* 1608, *n.* 1618, *p.* 525. Par les fleurs blanches, 1608, *n.* 1618, *p.* 525. Par les fièvres, *n.* 1618, *p.* 524. Par l'inanition, 1608, *n.* 1618, *p.* 525. Par les pertes de sang, 1608, *n.* 1618. *p.* 526. Par le ptyalisme, 1608, *n.* 1618, *p.* 525. Par les sueurs immodérées, *n.* 1618, *p.* 526. Par le vomissement, *ibid.*

AVORTEMENT, est dû à l'accélération du mouvement du sang, ou au relâchement des vaisseaux, *n.* 994. Voyez *Ménorrhagie sanglante.*

AURA EPILEPTICA, 1306.

AUTOCRATIE des Stahliens, *n.* 38.

B.

BAIN CHAUD; voyez *Chaud.* Froid, voyez *Froid.*

BAINS DE MER, ont guéri les ulcères rebelles qui succèdent au chancres vénériens, *n.* 1781, *p.* 635, *p.* 639. Ont guéri les ulcères qui succèdent aux bubons vénériens, *n.* 1781, *p.* 643. Sont sans efficacité dans la phthisie, 914.

BANDAGE convenablement appliqué, utile dans l'anasarque, 1689.

BAUMES, ont réussi dans quelques affections catarrhales, *n.* 998, *p.* 93. Ont été utiles dans les fleurs blanches anciennes, *n.* 994. Sont nuisibles dans l'hémoptysie, *n.* 849. Dans la phthisie, 918. Dans la suppuration de l'estomac, *n.* 396.

BÉNÉFICE DE NATURE. Voyez *Diarrhée stercoreuse.*

BILE, pourquoi sa sécrétion augmente pendant l'automne, *n.* 51. Son altération ne produit pas le diabète, 1511. Sa surabondance n'est pas une cause de la fièvre, 15. N'existe pas dans la masse du sang sous la forme qui lui est particulière, *n.* 1817. Ses conduits ne sont pas susceptibles d'affection spasmodique, *n.* 1816, *p.* 706.

BLESSURE, voyez *Ménorrhagie sanglante* des femmes grosses.

BOIS COULEUVRÉ, a été recommandé dans les fièvres intermittentes, *n.* 234, *p.* 183. Est aussi dangereux que la noix vomique, qui en est le fruit, *ibid.*

BOIS DE CAMPÊCHE, utile à la suite de la dysenterie, *n.* 1089.

BOISSON (intempérance dans la) toujours nuisible aux goutteux, *n.* 555.

BOISSONS AQUEUSES, ne doivent pas se donner en trop grande quantité à la fois, *n.* 130, *p.* 124. Sont un moyen d'évacuer les matières putrides, *n.* 224, *p.* 170. Sont nuisibles aux asthmatiques, 1400. – Froides, voyez *Froides.*

BOURGEONS de la peau, *n.* 274.

BOUTONS de la peau, *n.* 274.

BREDISSURE, voyez *Trismus capistratus.*

BRONCHOTOMIE, rarement utile aux noyés, *n.* 1139, *p.* 225.

BROSSES pour la peau, utiles aux goutteux, 571.

BRULURE, avec le moxa ou autre substance, recommandée dans la goutte, 567. Dans le rhumatisme chronique, 476. Dans la paralysie, *n.* 1161, *n.* 1164.

BUBONS PESTILENTIELS, 667; leur caractère, *n.* 667, *p.* 418; ne sont pas critiques, *n.* 667, *p.* 420.

BUBONS VÉNÉRIENS, leur ca-

ractère, *n.* 1781, *p.* 638. Sont quelquefois érysipélateux, *n.* 1781, *p.* 639. Leurs causes, *n.* 1781, *p.* 640. Leur siège, *n.* 1781, *p.* 639. Succèdent communément aux chancres & très-rarement à la gonorrhée, *n.* 1781, *p.* 640. Ressemblent aux chancres par leur nature & leurs effets, *n.* 1787, *p.* 641. Moyens de les distinguer des engorgemens des aînes qui ne sont pas vénériens, *n.* 1781, *p.* 641. Ceux qui ne sont pas vénériens, résistent communément à l'action du mercure, *n.* 1781, *p.* 642. Leur curation, *ibid.* Il est avantageux d'en tenter la résolution, *ibid.* Temps où l'on doit en faire l'ouverture, *n.* 1781, *p.* 642.

C.

CACAO, utile aux phthisiques, 909.

CACHEXIE, signification que les auteurs ont donnée à ce terme *n.* 1190, *p.* 272, 1600.

CACHEXIES (classe des), son caractère, 1599.

CAFÉ, ses effets, *n.* 1198, *p.* 277. Utile aux hypochondriaques, 1241.

CALCUL RÉNAL, 429.

CALENTURE (la), *n.* 293, *n.* 1558, *p.* 482.

CAMOMILLE, ses fleurs sont fébrifuges, *n.* 215, *p.* 164.

CAMPHRE, ses effets sont fort incertains, *n.* 218, *p.* 167. A été recommandé dans la coqueluche, *n.* 1424. Dans la frénésie, *n.* 299. Dans la manie, 1572. Dans le tetanos, 1274. – Son application externe dissipe l'inflammation, 568. Agit comme antispasmodique, *n.* 267, *p.* 211.

CANTHARIDES, appliquées extérieurement, agissent sur les fibres motrices, *n.* 189. Données à l'intérieur, peuvent convenir dans les fleurs blanches qui dépendent d'atonie, *n.* 994. Ont été recommandées dans la coqueluche, *n.* 1425.

CARDIALGIE, *n.* 1190, 1427. Sa cause, *n.* 1200, *p.* 281. – Arthritique, *n.* 1190, *p.* 274. – *A Cardiogmo* de Sauvages, *ibid.* – *Bradypepta* de Sauvages, *n.* 1190, *p.* 265. – Des enfans, *n.* 1190, *p.* 264. – Fébrile, *n.* 1190, *p.* 269. – Flatulente, *n.* 1190, *p.* 264. – Inflammatoire, voyez *Gastritis plegmoneuse*. Paralytique, *n.* 1190, *p.* 270. – Saburrale, *n.* 1190, *p.* 266. – Supuratoire de Linnæus, *n.* 1190, *p.* 269, *n.* 1429. – Squirrheuse, *n.* 1190, *p.* 266.

CARDITIS, 383. – Chronique, idiopathique & symptomatique, *n.* 383.

CARIE SCORBUTIQUE, *n.* 1790, *p.* 670. – Des dents, 485. – Ecrouelleuse, 1748.

CARUS, 1094. – Produit par l'hydrocéphale, *n.* 1094, *p.* 191. – Spontané, *n.* 1094. *p.* 190.

CASTOREUM, est stimulant & sédatif, *n.* 218, *p.* 167. On l'a recommandé dans la coqueluche, 1424.

CATALEPSIE, *n.* 1094, *p.* 189-192.

CATAPHORA, 1094. – Hydrocéphalique, *n.* 1094, *p.* 191.

CATAPHORA-COMA, *n.* 1094, *p.* 190.

CATARRHE, 870, 1046. Approche beaucoup des phlegmasies, *n.* 1045. Il y en a deux espèces, l'une produite par le froid, l'autre par la contagion, *n.* 1046. Naturel aux vieillards, *n.* 279. Disposition (au) 1047. Ses symptomes, 1048. Ses causes éloignées, 1047. Sa

cause prochaine, 1057. Sa curation, 1065. Produit quelquefois la phthisie, 1055, 1064. Se change en pneumonie, 1054. Précède la fausse péripneumonie, 380. Produit la fausse péripneumonie, 1056. - Accidentel. Voyez *Catarrhe sporadique*. - Benin, *n*. 1046.

CATARRHE CONTAGIEUX, 1062. Exemples (de), *n*. 1061. Produit rarement la phthisie, 870-72. Se complique avec un grand nombre de maladies inflammatoires, *n*. 1063. Est plus grave l'hiver que l'été, *ibid*. - Des Barbades, voyez *Esquinancie trachéale*. Des muscles de la poitrine & du col, *n*. 1046. - De Cayenne, voyez *Tetanos*. - De l'estomac, *n*. 1046, *p*. 162. - De la vessie, *n*. 1046, *p*. 162. - Endémique, voyez *Esquinancie parotidée*. - Epidémique, *n*. 1049, *p*. 161. - Sporadique, *n*. 1055. - Suffocant, 366. Voyez *Orthopnée cardiaque*. - Suffocant de Morgagni, *n*. 1056. - Symptomatique, *n*. 1046, *p*. 161.

CATARRHALE (affection), inséparable de la diathèse inflammatoire, *n*. 644.

CATOCHUS, *n*. 1257, *p*. 316. - *Cervinus*, ibid. *Diurnus*, *n*. 1257, *p*. 317. - Holotonique, *n*. 1257, *p*. 316.

CAUSOS des anciens, *n*. 75, *p*. 56.

CAUTÈRE ACTUEL *ou* POTENTIEL, utile dans l'épilepsie, 1318. Dans l'hydrophobie, *n*. 1526. Dans l'odontalgie pour détruire le nerf affecté, *n*. 486.

CAUTÈRES (les) ne préservent pas de la contagion, *n*. 683. - Utiles dans l'anasarque appliqués un peu au-dessous du genou, 1678. Dans le commencement de la phthisie, *n*. 915. Pour prévenir l'apoplexie, 1129. Pour prévenir l'épilepsie, 1326. Rarement utiles dans l'astme, 1393. Dans la coqueluche sont peu efficaces, 1418.

CEINTURE DARTREUSE, *n*. 646.

CÉPHALALGIE inflammatoire de Manger, *n*. 293. - Catarrhale, *n*. 1046, *p*. 161.

CEPHALITIS de Sauvages, *n*. 293. - Epidémique, *ibid*. - Siriasis, *ibid*. - Spontané, *ibid*.

CERVEAU, ses différens états dans le délire, *n*. 45.

CHALEUR, absolument nécessaire pour entretenir la vie de tous les animaux, *n*. 87. Est un des plus puissans stimulans de l'économie animale, 1165. Favorise l'éruption de la matière variolique, *n*. 599. Plus dangereuse que le froid aux phthisiques, *n*. 911. Sous forme sèche ou humide, convient dans la colique, 1443.

CHALEUR ANIMALE, est dans l'état de santé chez l'homme, de 98 dégrés, 88 : est un moyen de juger du degré de réaction, *n*. 103, *p*. 91. Le corps de l'homme a la puissance de l'engendrer, 88. Subsiste ou augmente quelquefois pendant le frisson, *n*. 10.

CHALEUR DE L'AIR, ne suffit pas pour engendrer le miasme qui produit la fièvre, *n*. 84.

CHALEUR FÉBRILE, ne constitue pas le caractère propre de la fièvre, *n*. 8.

CHALYBÉS, voyez *Ferrugineux*.

CHANCRES des enfans nouveaux nés, voyez *Aphthes*.

CHANCRES VÉNÉRIENS, *n*. 1780, *p*. 631. Communiquent toujours au sang plus ou moins de virus, 1780. Exigent toujours l'usage prompt du mercure, *n*. 1783, *p*. 652. Manière de les traiter, 1781. Ne rendent pas la gonorrhée plus difficile à guérir quand ils se manifestent après elle, *n*. 1782, 646. Signes auxquels on reconnoît

connoît leur guérison, *n.* 1780, *p.* 633. Sont benins ou malins, *n.* 1780, *p.* 631.

CHAPPETONADE (la), *n.* 1190, *p.* 269.

CHAPELET (le), voyez *Couronne de Vénus.*

CHARBON PESTILENTIEL, *n.* 665, *p.* 414, *n.* 667, *p.* 418. N'est pas une crise de la peste, *n.* 667, *p.* 420. Son traitement, *n.* 695.

CHARTRE. Voyez *Hétisie mésentérique & écrouelles mésentériques.*

CHAUD (bain), cas où l'on peut le prescrire dans la manie, 1570. Ses effets dans la fièvre, *n.* 224, 198. Manière de l'administrer, 199. Signes de ses bons effets, 200. — Nuisible dans les cas où l'inflammation tient de l'érysipèle, *n.* 267, *p.* 212. Dans le commencement du rhumatisme, *n.* 466. Dans tous les cas où il y a congestion à la tête, *n.* 1570. Il a produit l'apoplexie, dans le cas de paralysie occasionnée par la pléthore, *n.* 1165. Ne procure qu'un soulagement momentané dans la goutte, *n.* 554. Fréquemment utile dans la mélancolie, *n.* 1595. – Utile dans l'hypochondrie, 1240. Dans la paralysie produite par les narcotiques, 1165. Dans la rougeole maligne, lorsque la diathèse inflammatoire subsiste, *n.* 646. Dans le rhumatisme chronique, *n.* 474. Dans la suppression des règles, *n.* 1011. Dans le tetanos, 1275, — (Demi-bain) modère les tranchées dans la dysenterie, 1084. Chaud (bain) des extrémités, recommandé dans l'aménorrhée, 1005.

CHAUDE (eau) nuit dans l'ophthalmie, *n.* 286. Sa vapeur utile dans l'esquinancie tonsillaire, *n.* 310. Dans la pneumonie, 373. Introduite dans le rectum est un puissant remède contre la colique, 1450.

CHEMOSIS, *n.* 280.

CHLOROSE, 998, 1000. Son caractère, *n.* 1250, *p.* 310. Sa cause prochaine, 1001, *n.* 1250, *p.* 311. — Des enfans, *n.* 1250, *p.* 311. — Rachialgique, *n.* 1250, *p.* 312. – Symptomatique, *n.* 1250, *p.* 311. — Vermineuse, *ibid.*

CHOLERA MORBUS, 1453. Ses symptomes, 1453 - 56. Ses causes éloignées, 1458 - 60. Sa cause prochaine, 1454. Sa curation, 1462-64. Accidentel, *n.* 1453. — Des Indes, *ibid.* — Sec. *n.* 1435, *p.* 413. — Spontané, *n.* 1453. Voyez *Ileus des Indes.*

CHORDAPSUS de Galien, voyez *Enteritis plegmoneuse.*

CHOU, sa feuille s'applique utilement sur l'érysipèle, *n.* 711. Sur les parties affectées d'anasarque, 1680. Il préserve du scorbut, *n.* 1804.

CIGUE, a guéri le rachitis, 1736. Dissipe quelquefois les tumeurs écrouelleuses, 1756. Recommandée dans la coqueluche, 1424. Son extrait utile dans les ulcères du prépuce qui succèdent aux chancres vénériens, *n.* 1781, *p.* 634.

CLOU, voyez *Furoncle.*

COCHEMAR; voyez *Onéirodynie.* Hydrocéphalique, *n.* 1598, *p.* 510. Hypochondriaque, *ibid.* – Intermittent, *ibid.* – Pléthorique, *ibid.* — Stomachique, *ibid.* — Vermineux, *ibid.*

CŒLIAQUE, 1493, – Chyleuse, *n.* 1465, *p.* 430; *n.* 1502. — Laiteuse, *n.* 1465, *p.* 430.

COLCHIQUE, est un diurétique actif, *n.* 1684.

COLÈRE, ses effets, 1291.

COLIQUE, son caractère, *n.* 1435, *p.* 408. En quoi elle diffère des autres douleurs de bas-ventre, *ibid.* Ses symptomes, 1435-38. Sa cause prochaine, 1439. Sa cure, 1441. — Accidentelle, *n.* 1435, *p.*

412.-Bilieuse, n.1435, p. 409. Voyez *Gastrodynie bilieuse*.- Calculeuse, n. 1435, p. 414.- Calleuse, n. 1435, p. 413.- Convulsive, voyez *Colique spasmodique*.-De Devonshire, voyez *Colique de Poitou*.- De Poitou, n. 1435, p. 411, 1451. Elle est toujours l'effet du plomb, n. 1452. Sa cure, 1452. - De plomb, n. 1435, p. 1410. - De Surinam, n. 1435, p. 410. - D'indigestion, n. 1435, p. 412; voy. *Gastrodynie saburrale*. - Des enfans à la mamelle, n. 1435, p. 413.- Des femmes grosses, n. 1435, p. 414.- Des Japonois, n. 1435, p. 413.- Des peintres. Voyez *Colique de Poitou*. - Des Potiers, voyez *Colique de Poitou*.- Flatulente, n. 1435, p. 409.- Glaireuse, voyez *Colique pituiteuse*.-Hystérique, n. 1435, p. 414. - Inflammatoire, n. 1435, p. 410. - Méconiale, n. 1435, p. 413. - Mésentérique, n. 1435, p. 415.-Pancréatique, *ibid*. - Pituiteuse, n. 1435, p. 409.-Pléthorique, n. 1435, p. 415. - Produite par le froid des pieds, n. 1435, p. 413. - Pulsatile, *ibid*. p. 415. - Spasmodique, n. 1435, p. 408. - Squirrheuse, n. 1435, p. 415. - Stercorale, n. 1435, p. 412. - Végétale, n. 1435, p. 410. - Venteuse, n. 1190, p. 264. Voyez *Colique flatulente*.

COLLAPSUS, n. 45, n. 99, p. 83, 1544. Peut, quand il est général, produire l'apoplexie, n. 1115.

COLOMBO, sa racine a été recommandée contre la foiblesse de l'estomac, n. 1214.

COMA, 1094. Somnolentum, n. 1094, p. 190. Vigil, n. 104, p. 100.

COMATA, 1093.

COMPRESSION des artères iliaques, recommandée dans l'aménorrhée, 1004.

CONCRÉTION CALCAIRE dans les poumons, produit la phthisie, 883.

CONDYLOMES, n. 1781, p. 637.

CONGESTIONS du système de la veine porte, comment elles se forment, n. 769.

CONSOMPTION, voyez *Atrophie nerveuse*, de Morton.

CONSTIPATION, ses causes, n. 1200, p. 282. Sa cure, n. 1210.

CONSTRICTION SPASMODIQUE des fibres musculaires pendant le frisson, n. 40. Du colon, est la cause prochaine de la dysenterie, n. 1077-78.

CONTAGION, moyens de s'en mettre à l'abri, n. 97, 677-85. Ne se répand pas au loin dans l'atmosphère, n. 82. Ne se communique pas par l'air, n. 672. S'accumule autour du malade & adhère à tout ce qui l'environne, n. 82. Ses effets, n. 93.

CONTAGIONS (les), 78. Leurs prétendues variétés, 79. Différentes circonstances les déterminent à agir, 678-85. Leurs causes sont plus simples qu'on ne le croit, n. 87. Produisent toujours une fievre du même genre, n. 79.

CONTRAYERVA, agit comme stimulant, n. 218, p. 165.

CONVULSION, 1253, 1256. En quoi elle differe de l'épilepsie, n. 1282, p. 334. Admirable, voyez *Convulsion habituelle*. De l'abdomen, n. 1282, p. 333.- Des enfans, voyez *Epilepsie*. Habituelle, n. 1282, p. 333.- Hémitotonos, *ibid*. - Idiopatique, *ibid*. - Intermittente, n. 1282, p. 333. - Produite par l'inanition, n. 1282, p. 333; n. 1329, p. 357. Par l'onanisme, n. 1282, p. 334.-Universelle, n. 1282, p. 333.

CONVULSIONS, les personnes qui y sont sujettes ne doivent jamais être réunies, n. 1331, 1353. Réitérées sont dange-

reuses pendant la fièvre éruptive de la petite vérole, 620.
COQUELUCHE, 1402. Contagieuse, 1402. La nature de la contagion qui la produit est inconnue, *ibid.* Prend quelquefois la forme d'un catarrhe ordinaire, 1404. Fréquemment accompagnée de fièvre, 1410. De dyspnée, 1411. Continue par la puissance de l'habitude, 1421. Ses phénomènes, 1404. Son pronostic, 1413. Sa curation, 1414.
CORPULENCE, voy. *Polysarcia.*
CORYZA, voyez *Rhume de cerveau.* En quoi il consiste, *n.* 1046, *p.* 162, 1049. Fébrile, *n.* 1046, *p.* 161.
COUCHES PRÉCOCES, voyez *Ménorrhagie sanglante des femmes grosses.*
COUP DE SANG, voyez *Apoplexie sanguine.*
COUPEROSE, voyez *Goutte rose.* Dartreuse, *n.* 274.
COURONNE DE VÉNUS, *n.* 274.
CRABE, *n.* 1814, *p.* 702. – Sèche, *ibid.* – Verte, *ibid.*
CRAINTE (la) est une cause éloignée de la fièvre, *n.* 96. – De la peste, *n.* 674. Peut prévenir l'épilepsie, 1331.
CRÊME DE TARTRE, est un bon purgatif dans la colique, 1448, a guéri l'hydropisie, 1683.
CRÊTES, *n.* 1781, *p.* 637.
CRISE, dans quelle signification doit-on prendre ce terme, *n.* 99, *p.* 81.
CRISES, jours où elles arrivent, *n.* 112-124. Signes qui les indiquent, 124.
CRYSTALINE. Voyez *Petite-vérole volante.*
CRYSTAUX DE TARTRE. Voyez *Crême de tartre.*
CUIVRE, est sédatif, *n.* 136. – Ses préparations jouissent probablement d'une vertu tonique, 211. Ont été efficaces dans l'épilepsie, 1336.
CUIVRE AMMONIACAL, a été utile dans l'épilepsie, *n.* 157.
CYNANCHE PURPURO-PAROTIDEA, de Tissot, *n.* 332. – Stridula, de Crauford. Voyez *Esquinancie trachéale.*
CYSTIRRHAGIE, *n.* 1015.
CYSTITIS, 431.

D.

DANSE DE SAINT GUY, 1347. Ses phénomènes, 1347-53. Sa curation, 1354.
DANSE DE SAINT JEAN, *n.* 1575, *p.* 497.
DANSE DE SAINT WEIT. Voyez *Danse de saint Guy.*
DARTRES ENCROUTÉES. Voyez *Lèpre herpétique.*
DÉFAILLANCE. Voyez *Syncope.*
DÉGOUT, sa cause, *n.* 1200, *p.* 280.
DÉLAYANS, conviennent dans le cholera, 1462. Leur usage dans les fièvres, 154-58.
DÉLIRE en général, la manière dont il se forme, 1529-50. Dans les fièvres, est de deux espèces, 45. – Ou folie sans fièvre, 1550-57. – Des nouvelles accouchées, *n.* 1558, *p.* 482. – Hystérique, *n.* 1558, *p.* 482. – Magique, *ibid.* – Mélancolique d'Hoffmann, *n.* 1575, *p.* 495. – Passager, produit par les poisons, *n.* 1558, *p.* 481. – Par les fièvres, *n.* 1558, *p.* 482.
DÉMANGEAISON scorbutique des gencives, *n.* 1814. Remèdes qu'elle exige, *ibid.*
DÉMENCE, *n.* 1598, *p.* 507. – Accidentelle, *n.* 1598, *p.* 508. – Des microcéphales, *ibid.* – Des vieillards, *ibid.* – Innée, *ibid.* – Qui succède aux fièvres,

ibid. — Produite par les poisons narcotiques, *ibid.* — Par les chûtes, *ibid.* — Rachialgique, *ibid.*

DÉMONOMANIE, *n.* 1575, *p.* 495, *p.* 498. — Des Indes, *n.* 1575, *p.* 498. — Fanatique, *ibid.* — Hystérique, *n.* 1575, *p.* 499.

DENTITION, les maladies qui attaquent les enfans pendant qu'elle se fait, sont toujours fâcheuses, *n.* 432, *p.* 291. Produit fréquemment la diarrhée, 1473.

DÉPÔTS LAITEUX, avec fièvre aiguë, *n.* 432. Quelle est leur nature, *n.* 432, *p.* 292.

DÉVOIEMENT. Voyez *Diarrhée.*

DIABÈTE, 1504. Ses symptomes, 1504-9. Ses causes éloignées, 1508. Sa cause prochaine, 1510-12. Sa cure, 1513. N'est pas l'effet de la dissolution des fluides, *n.* 1511. - Arthritique, *n.* 1504, *p.* 445. - Fébrile, *n.* 1504, *p.* 444. - Hystérique, *n.* 1504, *p.* 445. - Insipide, *ibid.* - Mielleux, *n.* 1504, *p.* 444.

DIÆTA AQUEA, 157.

DIAPHRAGMATITIS, *n.* 344, *p.* 249.

DIARRHÉE, 1465. Comment elle se distingue de la dysenterie, 1466. Du cholera-morbus, 1467. Sa cause prochaine, 1468. Ses causes éloignées, 1471-93. Sa cure, 1494-1503. Symptomes qui l'accompagnent quand elle survient chez les phthisiques, *n.* 898. - Bilieuse, 1480, *n.* 1465, *p.* 429. - Chólériodes, *n.* 1465, *p.* 431. - Cœliaque, *n.* 1465, *p.* 430. - Colliquative, 924, 1501, *n.* 1465, *p.* 431. Sa cause, *n.* 1502. - Crapuleuse, *n.* 1465, *p.* 429. - Critique, 1484. - Des enfans à la mamelle, *n.* 1465, 429. - Epidémique du Chili, *n.* 1465, *p.* 431. - *Hepatirrhæa*, *n.* 1465, *p.* 430. - Lientérique, *ibid.* - Muqueuse, 1488, *n.* 1465, *p.* 429. - Pituiteuse, *n.* 1465, *p.* 430. Produite par les poisons ou les purgatifs violens, *n.* 1465, *p.* 430. - Purulente, *n.* 1465, *p.* 431. Qui accompagne la dentition, *n.* 1465, *p.* 431. - Scorbutique, *n.* 1814, *p.* 685. Moyens de la modérer, *ibid.* - Séreuse, *n.* 1465, *p.* 430. - Spontanée, rarement utile dans la coqueluche, *n.* 1417. - Stercoreuse. *n.* 1465, *p.* 429. - Vermineuse, *n.* 1465, *p.* 431. - Urineuse, *n.* 1465, *p.* 430. - Vulgaire, *n.* 1465, *p.* 429.

DIATHÈSE HYDROPIQUE, 1657.

DIATHÈSE PHLOGISTIQUE, 62, 247. A lieu dans les hémorrhagies actives, *n.* 741. Moyens de la détruire, 266.

DIÈTE. Voyez *Abstinence.*

DISCUSSIFS, ne conviennent jamais dans l'inflammation, *n.* 267, *p.* 211.

DISSOLVANT des concrétions biliaires contenues dans la vésicule du fiel, n'existe pas, 1829.

DIURÉTIQUES, leurs variétés, *n.* 1685, *p.* 685.

DOULEURS SCORBUTIQUES, leur traitement, *n.* 1813, *p.* 685.

DOVER (poudre de), manière d'en faire usage, *n.* 168. De la préparer, *n.* 169.

DYSENTERIE, 1067. Se distingue de la diarrhée, en ce qu'elle est contagieuse, 1068. Est toujours contagieuse, 1075. Ses causes éloignées, 1072. Sa cause prochaine, 1077. Sa curation, 1080. Exige l'usage fréquent des doux purgatifs, 1080. - Atrabilaire, *n.* 1067. - Blanche, *n.* 1067, 1070. - Cataméniale, *n.* 1067. - Charnue, *n.* 1067. Sa cause, *n.* 1070. - Des Armées, *n.* 1067. - Des femmes grosses, *n.* 1067. - Epidémique, *ibid.*

Equinoxiale, *ibid.* - Hépatique. Voyez *Diarrhée Hepatirrhœa*. Intermittente, *n.* 1067. - Miliaire, *ibid.* - Parisienne, *n.* 1067, *p.* 173; *n.* 1465, *p.* 430. Produite par l'abcès du mésentère, *n.* 1067. Par les purgatifs violens, *n.* 1067, *n.* 1465, *p.* 430. - Scorbutique, *n.* 1067, *n.* 1465, *p.* 431; *n.* 1790, *p.* 669. - Spontanée bénigne, *n.* 1067. - Syphilitique, *n.* 1067. - Vermineuse, *n. ibid.*

DYSMÉNORRHÉE, 1014.

DYSPEPSIE, 1190. Ses causes éloignées, 1198. Sa cause prochaine, 1193. Sa cure, 1201. Souvent combinée avec les vapeurs, 1227. Accompagnée de perte de ton, *n.* 1656. - Son traitement quand elle est accompagnée de flatulence, 1221. Quand elle est accompagnée d'un sentiment de chaleur, 1221. Quand elle est accompagnée de douleurs d'estomac, 1221. Quand le vomissement survient, 1221. - Arthritique, *n.* 1190, *p.* 274. - Cachectique, *n.* 1190, *p.* 272. - Cataméniale, *n.* 1190, 272. - Chlorotique, *n.* 1190, *p.* 270. Fébrile, *n.* 1190, *p.* 269. - Flatulente, *n.* 1190, *p.* 264. - Hémorrhoïdale, *n.* 1190, *p.* 272. - Hypochondriaque, *n.* 1190. *p.* 270. - Hystérique, *ibid.* - Néphrétique, *n.* 1190, *p.* 274. - Paralytique, *n.* 1190, *p.* 270. - Pituiteuse, *n.* 1190, *p.* 264. Produite par des corps étrangers, *n.* 1190, *p.* 267. Par la compression de l'estomac, *n.* 1190, *p.* 268. Par la foiblesse habituelle de l'estomac, *n.* 1190, *p.* 264. Par le tænia, *n.* 1190, *p.* 268. Par l'excès des alimens, *n.* 1190, *p.* 264. Par l'inflammation, *n.* 1190, *p.* 268. Par les hernies, *ibid.* Par les squirrhes, *n.* 1190, *p.* 266. Par les ulcères, *n.* 1190, *p.* 267. - Sympathique, *n.* 1190, *p.* 266. - Symptomatique, *n.* 1190, *p.* 264.

DYSPNÉE, 1365. - Aérienne, 1369, *n.* 1367, *p.* 373. - Anévrismale, *n.* 1367, *p.* 374. - Aqueuse, 1371, *n.* 1367, *p.* 373. - Catarrhale, 1371, *n.* 1367, *p.* 373. - Des rachitiques, *n.* 1367, *p.* 373. - Externe, 1370, *n.* 1367, *p.* 373. - Galénique, *n.* 1367, *p.* 373. - Graisseuse, 1371, *n.* 1367, *p.* 373. - Sèche, 1369, *n.* 1367, *p.* 373. - Stomachale, *n.* 1367, *p.* 374. - Terreuse, 1369, *n.* 1367, *p.* 373. - Thorachique, 1369, *n.* 1367, *p.* 373. - Traumatique, *n.* 1367, *p.* 373.

E.

EAU, constitue une grande partie des fluides animaux, 154. Est le véhicule des matières qui doivent être portées au dehors, 155. Prise en grande quantité diminue l'état de contraction des petits vaisseaux, 156. Est l'unique boisson convenable aux asthmatiques, 1400. Aux goutteux, 551. Est un puissant diurétique, 1686. Appliquée à l'extérieur, est préférable à l'eau de mer dans les ulcères écrouelleux, 1758.

EAU CHAUDE *ou* TIÈDE. Voyez *Chaude*.

EAU DE CHAUX, ses effets dans la phthisie, *n.* 917.

EAU DE LUCE introduite dans les narines, modère l'odontalgie, 490. Voyez *Alkali volatil*.

EAU DE MER, recommandée dans les écrouelles, 1754. Ne doit pas s'appliquer extérieu-

rement sur les ulcères écrouelleux, 1758.

EAU-DE-VIE, est un puissant antispasmodique, *n.* 1221, *p.* 298.

EAU-DE-VIE DE LAVANDE, peut s'introduire dans les narines pour modérer l'odontalgie, 490.

EAUX (les) ne produisent pas les épidémies, *n.* 98, *p.* 78.

EAUX FERRUGINEUSES, ont guéri quelquefois les fièvres intermittentes rebelles, *n.* 331, *p.* 177. Sont convenables dans la ménorrhagie, *n.* 983.

EAUX MINÉRALES, bues en grande quantité, ont guéri l'hydropisie, *n.* 1685. Ont été recommandées dans les écrouelles, 1753. Sont nuisibles dans les cas de tubercules aux poumons, 907. Dans l'asthme, *n.* 1400.

ECLAMPSIE, ou EPILEPSIE DES ENFANS, *n.* 1282, *p.* 335. - Cachectique, *ibid.* - Des nouveaux-nés, *ibid.* - Pléthorique, *ibid.* - Traumatique, *ibid.*

ECONOMIE ANIMALE, de quelle cause dépendent ses mouvemens, *n.* 38.

ECORCE DU PÉROU. Voyez *Quinquina.*

ECROUELLES, 1738. Leur marche a une connexion avec le cours des saisons, 1742. Leurs phénomènes, 1738-1749. Leur cause prochaine, 1750. Leur curation, 1753-59. Manière de les distinguer des tumeurs phlegmoneuses, *n.* 1744. Ne rendent pas la petite vérole plus violente, 605. Ne doivent pas se confondre avec le gonflement des glandes qui survient passé l'âge de puberté, *n.* 1740. Ne sont pas contagieuses, 1751. Ne sont pas produites par la maladie vénérienne, 1752. Produisent une carie qui se guérit plus promptement que celle qui est due à d'autres causes, *n.* 1748. Se guérissent communément d'elles-mêmes en quatre ou cinq ans, 1747. Se manifestent dans un période particulier de la vie, 1740. Se manifestent à la suite de la petite vérole, 1741. Sont une des causes les plus communes de la phthisie, *n.* 853. - D'Amérique, *n.* 1738, *p.* 603. - Des Moluques, *ibid.* - Mésentériques, 1606, *n.* 1738, *p.* 603. - Passagères, *n.* 1738, *p.* 603. - Périodiques, *ibid.* - Vulgaires, *ibid.*

EFFORT DES REINS, *n.* 440, *p.* 299.

ELECTRICITÉ, ses effets, *n.* 1167, *p.* 243. A guéri des malades attaqués de la danse de saint Guy, 1354. A réussi quelquefois dans les fièvres intermittentes, *n.* 231, *p.* 177. Dans le rhumatisme chronique, *n.* 1170, 474. Avantageuse dans les paralysies produites par les poisons narcotiques, 1167. Dans la paralysie qui succède à des accès réitérés d'épilepsie, *n.* 1156. Dans le gonflement de l'épidydime qui subsiste après l'inflammation des testicules, *n.* 1781, *p.* 681. Dans l'inflammation de la conjonctive, *n.* 285. Elle est nuisible dans la paralysie qui dépend de la compression du cerveau, 1167. Elle produit le collapsus du cerveau, *n.* 1115, *p.* 206, 207. Elle ranime l'action des vaisseaux utérins, 1006. Ses effets sont augmentés par l'usage des frictions mercurielles, *n.* 1787, *p.* 664.

ELEPHANTIASIS, *n.* 1814, *p.* 686. Son caractère, *ibid.* Ses différentes dénominations, *ibid.* Son origine remonte à la plus haute antiquité, *ibid.* A été commune chez les Phé-

anciens, *n.* 1814, *p.* 687. Peu connue des Grecs, *ibid.* Elle n'a pas été considérée comme contagieuse par les anciens, *n.* 18 4, *p.* 688. Raisons qui ont déterminé à exclure des villes ceux qui en étoient affectés, *ibid.* Elle n'est pas contagieuse, *n.* 1814, *p.* 691-92. Sa description, *n.* 1814, *p.* 693. – Alopécienne, *n.* 1814, *p.* 694. – D'Avicenne, *n.* 1814, *p.* 695. – De Java, *n.* 1814, *p.* 696. – De Syrie, *n.* 1814, *p.* 699. – Des Indes, *n.* 1814, *p.* 696. – Léonine, *n.* 1814, *p.* 694. – Syphilitique, *n.* 1814, *p.* 696. – Tiria, *n.* 1814, *p.* 695.

ELLEBORE BLANC, a été recommandé dans la manie, 1567. Dans quelles circonstances a-t-il été employé par les anciens, *n.* 373, *p.* 265.

EMANSIO MENSIUM, 998.

EMÉTIQUES, leurs effets, *n.* 171, *n.* 172, 176-180. Conviennent dans la cure des fièvres, 174. Au commencement de la fièvre secondaire de la petite-vérole discrète, 629. Dans la fièvre éruptive de la petite vérole, *n.* 619. Dans les hémorrhagies, *n.* 797. Manière de les administrer dans les fièvres, 185. — Leur usage dans les fièvres intermittentes, 230-33. Dans la ménorrhagie, *n.* 982. Est douteux dans les inflammations, *n.* 267. — Ne doivent se donner dans la pneumonie qu'à des doses capables d'exciter la nausée, 371. – Sont un moyen de dissiper le spasme, 170, *n.* 176.

EMÉTIQUES ANTIMONIAUX, utiles dans la colique, 1448.

EMMENAGOGUES, ne jouissent d'aucune vertu spécifique, 1006.

EMOLLIENS nuisibles dans l'esquinancie, *n.* 310. Précautions qu'exige leur application dans l'ophthalmie, *n.* 286. Appliqués extérieurement sous forme de bouillie, hâtent la suppuration des tumeurs écrouelleuses, 1757.

EMPHYSEME, *n.* 1626, *p.* 533.

EMPLATRE de melilot, peut s'appliquer à l'extérieur dans l'esquinancie tonsillaire, *n.* 310.

EMPROSTHOTONOS, 1267.

EMPYÈME, *n.* 344, *p.* 251. Est accompagné de circonstances qui caractérisent la phthisie, 867.

ENCAVEURE. Voyez *Argema.*

ENCHIFRENEMENT. Voyez *Rhume de cerveau.*

ENERGIE DU CERVEAU, 1175.

ENS VENERIS, est tonique, 211, 1731.

ENTERITIS, 404. Est phlegmoneuse, ou érythématique, 404. Son caractère, *n.* 405. N'accompagne pas toujours la dysenterie, *ibid.* On la confond souvent avec l'ileus, *ibid.* Ses causes, 407. Sa cure, 409. Caractère de l'érythématique, *n.* 404 — *Iliaca*, la même que l'*enteritis idiopathique.*

EPIAN. Voyez *Frambæsia.*

EPILEPSIE, 1282. Son caractère, *n.* 1282, *p.* 334. Ses phénomènes, 1283. Sa cause prochaine, 1284. Ses causes éloignées, 1285. Ses causes prédisposantes, 1310. Elle succède quelquefois à l'asthme, *n.* 1383. Ses accès réitérés se terminent par l'apoplexie, 1120. – Cérébrale, *n.* 1282, *p.* 335. – Des enfans, *n.* 1282, *p.* 334. – Exanthématique, *n.* 1282, *p.* 335. – Idiopathique, 1316. Sa cure, 1319. – Nocturne, voyez *Cochemar stomachique.* – Occasionnelle, *n.* 1282, *p.* 335. – Pléthorique, *n.* 1282, *p.* 335. – Séreuse d'Hoffmann, *ibid.* Simulée, 1293. – Sympathique, *n.*

1282, *p.* 335, 1316. – Sa cure, 1317. – Traumatique, *n.* 1282. *p.* 335.
EPHÉMÈRE. Voyez *Fièvre.*
EPISCHESSES, *n.* 995.
EPIPLOITIS, *n.* 384.
EPISPASTIQUES, *n.* 197. Conviennent dans l'éruption de la ſcarlatine, quand elle eſt accompagnée de convulſions, *n.* 658.
EPISTAXIS *ou* HÉMORRHAGIE DU NEZ, 806. Ses cauſes, 808. Les différentes circonſtances qui y donnent lieu, 807-18. Pourquoi eſt-elle fréquente chez les jeunes gens, 756-58. Souvent ſalutaire dans la coqueluche, 1414. Survient dans les fièvres, *n.* 73. Dans la pneumonie, *n.* 351. Quand doit-on l'attendre dans les maladies aiguës, *n.* 812. Manière de la diriger & de la traiter, 819-29. Dans quels cas eſt elle dangereuſe, 816. On doit rarement l'abandonner à la nature, 820 – Critique, *n.* 806. – Des maladies chroniques, *ibid.* – Fébrile, *ibid.* – Inſalubre, *ibid.*
EROTOMANIE de Linnæus, *n.* 1575; *p.* 495. Voyez *Mélancolie amoureuſe.*
ERREURS, moyens de les éviter en médecine, *n.* 4.
ERUCTATION, *n.* 1431.
ESTOMAC, ſa ſympathie avec les vaiſſeaux de la ſurface du corps, 44.
ERYSIPÈLE, 174, *n.* 276. Qu'eſt-ce que les anciens entendoient ſous cette dénomination, *n.* 276. Son caractère, 696. Il affecte particulièrement le tiſſu muqueux, *n.* 700. Peut être putride ou inflammatoire, *n.* 608, *p.* 438. Contagieux, *n.* 696. Du poumon. Voyez *Carditis idiopathique.* – Du viſage, 708. Ses ſymptomes, 705-8. Son pronoſtic, 706. Sa cauſe prochaine, 697. Sa cure, 708-11. Interne n'exiſte pas, *n.* 276. – Peſtilentiel, *n.* 705. – Phlegmoneux, *n.* 274. Affecte différentes parties du corps, 712. Accompagne les fièvres putrides, 713. – Pliſtenodes, *n.* 696, *p.* 439. – Symptomatique, *ibid.* – Véſiculaire, *ibid.*
ERYTHÈME, 274. Ses cauſes éloignées, *n.* 274. Ses complications, *ibid.* Ses variétés, *ibid.*
ESCHAROTIQUES préparés avec le mercure & le cuivre, ſont rarement utiles dans les ulcères écrouelleux, 1758.
ESPRIT-DE-VIN, ſa vapeur a été utile aux paralytiques, *n.* 1163.
ESQUINANCIE, 300. Ses variétés, *n.* 300. Comment elle attaque les enfans, 322-29. Sa cure, 330. – Arthritique, *n.* 300. – Exanthématique, *ibid.* – Laringée, *n.* 319. – Maligne, 311. – Maligne accompagnée de véſicules, *n.* 732, *p.* 459. – Parotidée, 332. – Pharingée, 331. – Tonſillaire, 301. – Trachéale, 318. – Trachéale de Sauvages, *n.* 319.
ETAIN, a été recommandé dans l'épilepſie, 1335.
ETHER VITRIOLIQUE, eſt un bon antiſpaſmodique, *n.* 1221. Produit du ſoulagement dans l'aſthme, 1396. Dans l'odontalgie, 490. Dans la jauniſſe; *n.* 1829.
ETISIE. Voyez *Hétiſie.*
EUNUQUES, ſont rarement attaqués de la goutte, 495.
EUPATOIRE, ſon vin a été recommandé dans l'hydropiſie, *n.* 1684.
EXANTHÈMES, 585. En quoi ils différent du phlegmon, *n.* 585. Peuvent tous produire la phthiſie, 880. – Séreux de Piſon, *n.* 732, *p.* 459.
EXCITEMENT, *n.* 45, *n.* 99, *p.* 83, 1444. Ce qui le produit, *n.* 101, *p.* 86.

EXCORIATIONS du gland, leur caractère, n. 1780, p. 631. Peuvent survenir sans aucun vice vénérien, ibid.
EXCRÉMENS, jugement que l'on en doit porter dans les fièvres, n. 124, p. 117. Sont blancs dans la jaunisse, 1820, n. 1822.
EXERCICE, comment il peut être utile dans la mélancolie, 1597.-Utile aux asthmatiques, 1401. Dans la goutte, 541-547. Dans les fièvres intermittentes, 231. Dans les hémorrhagies en général, n. 786. Dans l'hydropisie, 1691-93. Dans l'hypochondrie, 1242, 1248-9. Dans le rachitis, 1733. Pour fortifier l'estomac, 1217. Nuisible quand il s'est formé des congestions. – Dans quelque partie, n. 786. - De la gestation, utile dans la paralysie, 1168. Dans la goutte, 546, 576. - Du cheval, exige des précautions dans l'hémoptysie, n. 851. Dans la phthisie, 914. - Est nuisible aux approches du flux hémorrhoïdal, 954. - Rude, utile aux maniaques, 1573, 1578. - Son défaut dispose au scorbut, 1799.
EXOPHTHALMIE, 280.
EXPECTORATION, est la crise la plus avantageuse dans les maladies inflammatoires de poitrine, n. 351. Moyens que l'on peut employer pour la favoriser dans la pneumonie, 373. Quelle est la matière qui est rejetée quand elle a lieu, n. 352. Signes auxquels on reconnoît qu'elle est salutaire, ibid. Ses diverses apparences dans la phthisie, n. 891.
EXTASE, n. 1094, p. 189.

F.

FAIM, sa cause, n. 1190, p. 274.
FARINE desséchée, s'applique utilement à l'extérieur dans l'érysipèle, 711.
FARINEUX, leur utilité dans la goutte, 550, possèdent tous à-peu-près la même vertu, 909. - Non-fermentés, ne produisent pas le scorbut, 1795. Ne sont pas des alimens de difficile digestion, ibid. Ils sont souvent suffisans pour arrêter les progrès du scorbut, n. 1795. Sur-tout si on les mange pendant qu'ils sont dans un état de fermentation, n. 1803.
FATUITÉ, 1529.
FAUX GERME. Voyez *Ménorrhagie sanglante* des femmes grosses.
FÉBRIFUGES que l'on peut substituer au quinquina, n. 215, p. 164.
FEMMES, sont moins sujettes à la goutte que les hommes, 494.
FER & ses PRÉPARATIONS, sont toniques, 211. Leur vertu tonique est foible, n. 1216. Conviennent dans l'aménorrhée, 1004. Dans l'épilepsie, 1334. Fortifient le ton de l'estomac, 577. Sont peu actifs dans les hémorrhagies, 798. Nuisibles dans les hémorragies actives, 848. Sont toujours nuisibles dans l'asthme, n. 1397.
FER CHAUD. Voyez *Soda*, *Pyrosis*, *Ileus des Indes*.
FERRUGINEUX. Voyez *Fer*.
FÈVE DE S. IGNACE, a été recommandée dans les fièvres intermittentes, n. 234, p. 183. Doit être bannie de la pratique de médecine, n. 1214.
FEU DE S. ANTOINE. Voyez *Erysipèle du visage*.
FEU SACRÉ, n. 696.
FEUX, l'usage d'en allumer ne

préserve pas de la contagion, 684.

FIBRES MUSCULAIRES, d'où dépend leur action, *n.* 35.

FIEL D'ANGUILLE *ou* DE BŒUF, inutile dans la jaunisse, *n.* 1829.

FIÈVRE, caractère de l'ordre qui renferme les différens genres de fièvre, *n.* 7. Caractère de la maladie, qui mérite strictement ce nom, 8. Ses phénomènes, 8-32. Ses différens genres ont une grande affinité, *n.* 31. Toutes ses espèces ont des remissions, *n.* 57. Ses causes éloignées sont d'une nature sédative, 36. Sa cause prochaine, 33. L'atonie des petits vaisseaux est une des principales circonstances de sa cause prochaine, 43-44. Le spasme forme la principale partie de sa cause prochaine, 40. Sa cause prochaine réside dans le systême nerveux, *n.* 99, *p.* 82. Résumé de sa doctrine générale, 46. Quelles sont les causes qui y occasionnent la mort, 101. Son pronostic, 99. Ses indications curatives, 126, *n.* 234, *p.* 184-89. Ses différences, 53.

FIÈVRE ANNUELLE, *n.* 25.

— ARDENTE d'Hippocrate, *n.* 75, *p.* 49. - De Rivière, *n.* 75. *p.* 56.

— BILIEUSE, 71. On peut s'en mettre à l'abri, *n.* 51. - Bilieuse ou putride, des pays marécageux, *n.* 75, *p.* 49.

— CATARRHALE épidémique, *n.* 300. - Catarrhale & vermineuse des enfans, *n.* 1046, *p.* 161, *n.* 1402.

— CÉPHALALGIQUE, *n.* 75, *p.* 52.

— CONTAGIEUSE de Lind, *n.* 75, *p.* 55.

— CONTINENTE, 28. - Rémittente, *n.* 75, *p.* 53. Comment elle se distingue des fièvres continues proprement dites, *n.* 75. *p.* 53.

— CONTINUE, 27. Son caractère, *n.* 64. Sa description, *n.* 67. Ses phénomènes, *n.* 68. Comment elle se change en intermittente, *n.* 68. - Epidémique, accompagnée de vésicules, *n.* 732, *p.* 459. - Epidémique de Sydenham, *n.* 75, *p.* 56. - Maligne de Prosper Alpin, *ibid.* - Non putride, 75. 53. - Putride, 72.

— D'AMÉRIQUE, *n.* 75, *p.* 49. - DE HONGRIE, *ibid.*

— DÉPURATOIRE de Sydenham. Voyez *Synoque sanguine.*

— DE RHUME. Voyez *Fièvre rémittente catarrhale.*

— DES CAMPS & DES ARMÉES, *n.* 75, *p.* 55.

— DES PRISONS *ou* D'HÔPITAL, *ibid.*

— DICHOMÈNE, *n.* 75, *p.* 51.

— DYSENTÉRIQUE, *n.* 75, *p.* 56.

— EPHÉMÈRE, *n.* 75, *p.* 53. - Pléthorique, *ibid.*

— ERRATIQUE, *n.* 75, *p.* 51.

— ERYSIPÉLATEUSE, *n.* 696, *n.* 730.

— HEBDOMADAIRE, *n.* 75, *p.* 51.

— HÉMITRITÉE, *n.* 75, *p.* 52.

— HÉMORRHOIDALE, *n.* 933, *p.* 104.

— HÉTIQUE, 74. Elle est le signe caractéristique de la pulmonie, *n.* 856, *p.* 55. Son type s'observe quelquefois dans la fièvre qui accompagne la coqueluche, *n.* 1410. Son caractère, *n.* 857, *p.* 56. - Calculeuse, *ibid.* - Chlorotique, *ibid.* - Scrophuleuse, *ibid.* - Syphilitique, *ibid.* - Vermineuse, *ibid.*

— JAUNE ou Typhus icterodes, *n.* 75, *p.* 55.

— ILIAQUE. Voyez *Enteritis phlegmoneuse.*

— INFLAMMATOIRE, appellée Synocha, 67. Son caractère, *n.* 67. Sa description, *ibid.* Ses espèces & ses variétés, *n.* 75, *p.* 531. Cas où elle est symptomatique, *n.* 75, *p.* 54.

— INTERMITTENTE, son caractère, *n.* 9. Description de ses paroxysmes, 10. Son accès de chaud, 11. Son accès de froid, 11. Son accès de sueurs, 11. - Avec la période tierce, 25. - Avec la période quarte, 23. - Avec la période quotidienne, 25. - Ce qui la constitue, *n.* 75. *p.* 45. - En quoi elle diffère des fièvres continues, *n.* 75, *p.* 56. Causes qui donnent lieu à ses variétés, *n.* 75, *p.* 46. - Produite par les vapeurs des marais, 84. - N'est pas occasionnée par la bile, 51. Son traitement est particulièrement prophylactique, 228, *n.* 228, *n.* 234. Il faut s'attacher à bien connoître sa nature pour la guérir, *n.* 228. Comment on doit prévenir ses paroxysmes, 229. Cas où les stimulans conviennent, 230. - Accompagnée de diathèse phlogistique, 234. - Accompagnée de congestions dans les viscères de l'abdomen, 234. Ses genres, *n.* 75, *p.* 45. - Irrégulière, *n.* 75, *p.* 52. - Régulière, *ibid.*

— LAITEUSE, d'Etmuller, *n.* 75, *p.* 49.

— LENTE. Voyez *Fièvre hétique.* - Des enfans, *n.* 857. - Nerveuse de Lorry, *ibid.* - Nerveuse ou Typhus, 67. Son caractère, *n.* 67. Sa description, *ibid.* Ses symptomes, *n.* 75, *p.* 54. - Nerveuse des modernes ou Typhus modéré, *n.* 75, *p.* 55. - Nerveuse d'Huxham, *ibid.* - Nommée Typhus grave, *ibid.* nommée Typhus ictérodes, voyez *Fièvre jaune.* - Nommée Typhus pétéchial, *n.* 75, *p.* 55.

— LIPYRIENNE, *n.* 75, *p.* 49.

— LYMPHATIQUE de Baglivi, *n.* 857.

— MALIGNE. Voyez *Peste sporadique.* - Avec assoupissement, *n.* 75, *p.* 55. - Avec inflammation de l'utérus, *n.* 432. - Des Barbades, *n.* 75, *p.* 56. - De Torti, *n.* 75, *p.* 48. - Erysipélateuse, *n.* 696, *p.* 438. - Hétique, *n.* 75, *p.* 55. - Pestilentielle, *n.* 75, *p.* 49, *p.* 55.

— MENSTRUELLE, *n.* 23.

— MILIAIRE. Voyez *Miliaire.* - De Sydenham, *n.* 714, *p.* 445. - Putride maligne. Voy. *Suette miliaire.* - Maligne, *n.* 656 - Scorbutique, *n.* 75, *p.* 55.

— NERVEUSE. Voyez *Fièvre lente nerveuse.* - Convulsive de Willis, *n.* 75, *p.* 55. - Remittente de Manget, *ibid.*

— NOUVELLE de Sydenham, *n.* 75, *p.* 55.

— ORTIÉE. Voyez *Urticaria.*

— PÉTÉCHIALE MALIGNE, *n.* 75, *p.* 55.

— PESTILENTIELLE de Fracastor & de Forestus, *n.* 75, *p.* 55. — De 1445, *n.* 293, *p.* 229.

— PLEURÉTIQUE de Sydenham, *n.* 73.

— PRODUITE par la chaleur, la crainte, le froid, *n.* 75, *p.* 53-54.

— PUERPÉRALE des modernes, *n.* 432, *p.* 289. N'est caractérisée par aucun signe pathognomonique, *n.* 432, *p.* 289. Cas où l'on pourroit l'admettre, *n.* 432, *p.* 293. Ses causes éloignées, *ibid.* N'est pas l'effet de l'accouchement, *n.* 432, *p.* 290. N'est pas l'effet du défaut de secrétion du lait, *n.* 432, *p.* 291. Sa cause, suivant Hulme, *n.* 432, *p.* 292. Suivant White, *n.* 432, *p.* 293. Cas où l'on doit craindre qu'elle ne survienne, *n.* 432, *p.* 293. Son pronostic, *ibid.* Sa cure, *n.* 432, *p.* 294.

— PUTRIDE *ou* SYNOCHUS, 69, 72, *n.* 75, 56. Son caractère, *n.* 72. Elle est difficile à reconnoître, *n.* 106, *p.* 104. — Maligne, voyez *Suette miliaire.* - Nerveuse de Wintringam, *n.* 75, *p.* 55. Ses complications

avec d'autres maladies, *n.* 75, *p.* 56.

—QUARTE, son caractère, *n.* 75, *p.* 49. Ses variétés, *ibid.* Ses complications, *n.* 75, *p.* 50. Est quelquefois accompagnée de diathèse inflammatoire, *n.* 234, *p.* 182. Est produite par un excès de foiblesse ou par l'obstruction, *ibid.* Sa cure, *ibid.* - Continue, *n.* 75, *p.* 50. — Continue accompagnée de douleurs au foie ou à la rate, *ibid.* — Continue maligne, *ibid.* — Continue soporeuse, *ibid.*-Demi-quarte quotidienne, *ibid.* — Quarte des enfans, *ibid.* — Doublée, *n.* 75, *p.* 49. — Double quarte, *ibid.* — Quarte légitime, *ibid.* — Métastatique, *n.* 75, *p.* 50.— Remittente, *ibid.* — Splénalgique, *ibid.* — Splénique, *ibid.* — Triplée, *n*, 75, *p.* 49. — Triple-quarte, *n.* 75, *p.* 49.

—QUINTANE, *n.* 25, *n.* 75, *p.* 51.

—QUOTIDIENNE, *n.* 75, *p.* 51. Ses espèces & ses variétés, *ibid.* Accompagnée de strangurie, *n.* 75, *p.* 52.-Catarrhale, *n.* 75, *p.* 52, *n.* 1046, *p.* 161.— Céphalalgique, *n.* 75, *p.* 52.— Continue, *ibid.* — Hystérique, *ibid.* Remittente, *ibid.* — Partielle, *n.* 75, *p.* 51. — Universelle, *ibid.*

—REMITTENTE, 26. Comparaison de ses espèces avec celles de la fièvre intermittente, *n.* 26. - Catarrhale, *n.* 1046, *p.* 161. - Symptomatique, *n.* 75, *p.* 49.

—ROUGE. Voyez *Scarlatine simple.* — Prurigineuse, *n.* 730.

—SCARLATINE. Voyez *Scarlatine.*

—SCORBUTIQUE, *n.* 1790, *p.* 668. Son existence est douteuse, *ibid.*

—STOMACHIQUE INFLAMMATOIRE. Voyez *Gastritis.*

—SUBINTRANTE, *n.* 75, *p.* 49.

—SYNCOPALE, *n.* 1172, *p.* 252.

—SYNOQUE, 67, 69. — Catarrhale, *n.* 75, *p.* 54, *n.* 1046, *p.* 161. - Céphalalgique, *n.* 75, *p.* 54. - Pléthorique, *n.* 75, *p.* 53. - Pleurétique, *ibid.* *ibid.* - Putride, *ibid.* - Rhumatisante, *ibid.* - Sanguine ou dépuratoire de Sydenham, *n.* 75, *p.* 56. - Simple, *n.* 75, *p.* 53. - *Tragæda* de Sauvages, *n.* 75, *p.* 54.

—TIERCE, *n.* 75, *p.* 45. Ses espèces & ses variétés, *ibid.* Cause de ses variétés, *n.* 75, *p.* 46. - Accidentelle, *n.* 75, *p.* 48. - Arthritique, *n.* 75, *p.* 47. - Bâtarde, *n.* 75, *p.* 46. - Doublée, *ibid.* - Double tierce, *ibid.* - Hémitritée, *ibid.* - Légitime, *ibid.*-Maligne avec assoupissement. *n.* 75, *p.* 47. - Maligne bilieuse, *n.* 75, *p.* 56. - Maligne catarrhale, *ibid.* - Maligne de Torti, *n.* 75, *p.* 48. - Maligne mésentérique, *n.* 75, *p.* 58.-Maligne putride, *n.* 75, *p.* 56. - Miliaire, *n.* 75, *p.* 47. - Pétéchiale, *ibid.* - Pleurétique, *ibid.* - Quotidienne continue, *n.* 75, *p.* 48. - Remittente, *ibid.* - Scorbutique, *n.* 75, *p.* 47. - Syphilitique, *ibid.* Triple-tierce, *n.* 75, *p.* 46. *Tritæophia Deceptiva* de Sauvages, *n.* 75, *p.* 48. - Vermineuse, *n.* 75, *p.* 47.

—VARIOLIQUE, *n.* 75, *p.* 56.

—VÉSICULAIRE. Voyez *Pemphigus.*

FLATULENCE, *n.* 1190, *p.* 264. Sa cause, *n.* 1200, *p.* 280. - Accidentelle, *n.* 1190, *p.* 267. - Acide, *n.* 1190, *p.* 264.-Convulsive, voyez *Flatulence des hypochondriaques.*-Des enfans à la mamelle, *n.* 1190, *p.* 264.— Des hypochondriaques, *n.* 1190, *p.* 270. - Lochiale, *n.* 1190, *p.* 272. - Nidoreuse, *n.* 1190, *p.* 264.

FLEURS BLANCHES, voyez *Leucorrhée.* - De l'isle de Bourbon, *n.* 966, *p.* 116.

FLUX, sans fièvre, voyez *Profluvia*.

FLUX *cœliaque*. Voyez *Cœliaque*. — Scorbutique, *n*. 1465, *p*. 431. — Vrai, voyez *Dysenterie hépatique*.

FLUX *hépatique*. Voyez *Hepatirræa*. – Intermittent, *n*. 1465, *p*. 431. – Mésentérique, *ibid*. — Produit par les plaies, *ibid*.

FLUX MENSTRUEL, ne dépend pas d'une pléthore morbifique générale, *n*. 968, *p*. 118. Dépend de l'état d'équilibre où se trouve l'utérus avec le reste du système, *n*. 968, *p*. 117.

FLUXION DE POITRINE. Voyez *Pneumonie*.

FOIBLESSE (Symptomes de) dans les fièvres, 104. Comment on doit les prévenir, 202.

FOIBLESSE CHRONIQUE, 1191.

FOIBLESSE des mouvemens volontaires, à quels signes on peut la reconnoître, *n*. 104, *p*. 98. De l'action du cœur, *n*. 104, *p*. 101. Des fonctions intellectuelles, *n*. 104, *p*. 100. — Des sensations, *n*. 104, *p*. 99. Son dégré dépend de la cause de la fièvre, *n*. 63. Elle contribue à augmenter la mobilité, 1313. Moyens de la corriger, 1329-30. Voyez *Syncope*.

FOLETTE. Voyez *Catarrhe épidémique*.

FOLIE, 1550, 1598. Son caractère, 1528, 1535. Ses causes, 1550-57. A quoi on la reconnoît, *n*. 1575. Diffère quelquefois de la mélancolie proprement dite, 1576. Différence entre la partielle & la générale, 1575. Ses espèces, 1557. Partielle, 1575.

FOMENTATIONS (les) aggravent les douleurs de rhumatisme, 466. — Des extrémités inférieures, leur usage dans les fièvres, 199. – Partielles, avantageuses dans la gonorrhée accompagnée de phimosis, 1774-75. – Dans le tetanos, 1275. – Sur l'abdomen, modèrent les douleurs dans la dysenterie, 1084. Sont utiles dans la jaunisse accompagnée de douleur, 1827.

FONCTIONS INTELLECTUELLES, changemens qu'elles éprouvent pendant le paroxysme de la fièvre, 20. Leurs dérangemens en général, 1528-29.

FONCTIONS NATURELLES, changemens qu'elles éprouvent pendant le paroxysme de la fièvre, 15.

FORCE INHÉRENTE de la fibre musculaire, diffère de la force nerveuse, *n*. 247. En quoi elle consiste, 1344, *p*. 350.

FORCE MÉDICATRICE DE LA NATURE, 38.

FOSSETTE. Voyez *Argema*.

FOYER DE LA CONTAGION, toujours fort actif, 82, *n*. 612.

FRAMBÆSIA, son caractère, *n*. 1814, *p*. 701.

FRAYEUR, voyez *Terreur*. — *Nocturne*, voyez *Panophobie*.

FRÉNÉSIE, 291. Son caractère, 293. Ses causes éloignées, 294. Ses variétés, *n*. 293. Sa cure, 295-299. Compliquée avec la pleurésie, *n*. 293. – Des Indes, *ibid*. — Qui succède aux maladies aiguës, *n*. 1558, *p*. 481. — Sans fièvre, *ibid*. – Symptomatique, *n*. 293.

FRICTIONS SÈCHES, nécessaires aux goutteux, *n*. 554. Dans l'anasarque, *n*. 1690.

FROID, ses différentes manières d'agir, 88. – Absolu, 88. – Relatif, 89. Ses effets généraux sur le corps humain, 90-91. Ses effets morbifiques, 92. Agit comme un stimulant universel, *n*. 90, *p*. 71. Agit spécialement sur les vaisseaux des articulations, 458. Augmente l'action de la contagion catarrhale, *n*. 1058. Est le plus puissant des astringens, 800.

Est le premier des Antiseptiques, *n*. 225. Détermine communément les fièvres, *n*. 87. Jouit d'une puissance sédative, *n*. 90, *n*. 92, *p*. 73. D'une puissance tonique, *n*. 90, *p*. 72. Favorise le spasme pendant la formation de la fièvre, *n*. 130, *p*. 122. Produit une constriction des vaisseaux de la surface, *n*. 92. Son usage exige beaucoup de précautions dans le cas de diathèse inflammatoire, *n*. 266. Modère la violence de la réaction dans les fièvres, 205. Occasionne souvent la toux qui constitue le commencement de la phthisie, 871, 889. Occasionne le rhumatisme, *n*. 458. Convient dans l'hémoptysie, *n*. 849. Dans la dyspepsie, 1218. Nuit aux phthisiques, 912. Longtemps continué dispose à la goutte, *n*. 554. Passager, utile dans la paralysie, 1166. Favorise le scorbut, 1797. — Des pieds, produit la diarrhée, *n*. 1483.

FROID (Air), son usage dans les fièvres, 206. Cas où il convient dans la petite vérole, *n*. 614, *n*. 617. Fait disparoître l'éruption de la rougeole, 650. Utile dans la petite vérole, 614. Dans l'éruption miliaire, 728-729. Dans l'ophtalmie, *n*. 287. (*Air & bain*), utiles dans la ménorrhagie, quand le relâchement est général, *n*. 983.

FROID (BAIN) a guéri la manie, 1570. Avantageux dans l'aménorrhée produite par atonie, 1004. Dans la dyspepsie, 1219. Dans les écrouelles, 1758. Dans les fièvres, 209. Douteux dans l'aménorrhée produite par la constriction des vaisseaux utérins, 1011. Est peu admissible dans la folie partielle des mélancoliques, 1580. Est employé dans le Bengale immédiatement avant l'inoculation de la petite vérole, *n*. 614. Est le plus puissant des toniques pour arrêter les progrès du rachitis, 1730. Exige des précautions aux approches du flux hémorrhoïdal, 955. Fort avantageux dans le tetanos, 1280. N'est presque jamais admissible dans la mélancolie, 1595. Paroît très-convenable dans la tympanite, 1642. Peut s'employer pour prévenir les rechûtes dans l'hydropisie, 1695. Recommandé dans les fièvres intermittentes, *n*. 231. Utile pour prévenir la goutte atonique, 576.

FROIDE (EAU), convenable dans les fièvres où il y a une grande foiblesse, *n*. 210. Jetée sur les extrémités, ranime quelquefois l'action des intestins, 1448. Son application est convenable dans l'ophthalmie, *n*. 286. Est nuisible aux nouvelles accouchées, *n*. 729, *p*. 457. Est utile dans l'apoplexie, 1139, 40. Dans la ménorrhagie, 980. Peut être avantageuse dans les inflammations externes, *n*. 612. Peut s'appliquer sur la surface du corps dans les fièvres, 205-209. Usage que l'on en fait au Bengale le second jour de l'éruption de la petite vérole, *n*. 614 - Donnée en boisson est un tonique utile dans les fièvres, 206. Limites qu'exige son usage, 208. Manière dont les anciens la donnoient dans les fièvres, *n*. 169. Est un moyen de déterminer les sueurs, *n*. 161. D'évacuer les matières putrides, *n*. 224, *p*. 170. Exige beaucoup de circonspection dans quelques circonstances de la petite vérole, *n*. 614, *p*. 386. Pernicieuse dans le cas de diathèse inflammatoire, *n*. 266. Dans l'asthme, 1400. Utile dans la petite vérole, 614.

FROIDS (topiques), toujours pernicieux dans la vraie hépatitis, n. 422.

FRUITS d'été & d'automne, ne causent pas la dysenterie, n. 1073. Récens, légèrement acides, nécessaires dans la dysenterie, 1088. Utiles dans la phthisie, n. 921, 924. Dans le scorbut, 1804. Leur usage exige des précautions chez les scorbutiques qui en ont été privés depuis long-temps, n. 1814, p. 685.

FUMIGATIONS, faites à l'air libre n'arrêtent pas la contagion, 684.

FURONCLE, n. 274.

G.

GALE de la bouche. Voyez *Apthes des enfans.*

GANGRÈNE des parties enflammées, sa cause, 255-56. Signes qui indiquent ses approches, 257. Signes qui la caractérisent en général, 257. Dans la gastritis, 391. Dans la pneumonie, n. 360. Son caractère, n. 274, p. 216. Quand elle existe, la putréfaction ne réside que dans la masse des humeurs qui sont en stagnation, n. 257. Survient facilement lorsqu'il y a tendance à la putréfaction, n. 432, p. 293.

GARGARISMES, nuisibles dans l'esquinancie, n. 307.

GASTRITIS, 384. - Erythématique, comment on peut la découvrir, 400. Son siège, 385. Sa cure, 401. - Idiopathique, n. 386. - Symptomatique, n. 386. - Phlegmoneuse ou érythématique, 385. - Phlegmoneuse, son siège, 385. Son caractère, n. 386. Ses symptomes, 386. Ses causes, 387. Sa cure, 393-397. - Sternocostale. Voyez *Gastritis symptomatique.*

GASTRODYNIE, n. 1190, 1427. Ses causes, n. 1200, p. 282. - Américaine, n. 1190, p. 268. - *Astringens*, n. 1190, p. 265. - *Atterens*, *ibid.* - Bilieuse, n. 1190, p. 267. - Chlorotique. Voyez *Dyspepsie chlorotique.* - Fébrile, n. 1190, 269. - Flatulente. Voyez *Colique venteuse.* - Hypochondriaque, n. 1190, p. 270. - Hystérique, n. 1190, p. 271. - Métastatique, n. 1190, p. 274. - *Periodynia* de Sauvages, n. 1190, p. 265. Produite par le froid, *ibid.* - Pulsatile, n. 1190, p. 271. - Saburrale, n. 1190, p. 266.

GELÉES des animaux nuisibles dans les hémorrhagies, n. 851.

GÉNÉRATION, comment se développent ses organes, n. 756.

GLACE, employée en frictions arrête les progrès de la putridité, 694.

GLANDES. Voyez *Ecrouelles passagères.*

GLANDES SÉBACÉES, sont sujettes à une maladie particulière par-tout où elles sont nombreuses, n. 288.

GLUTEN (le) se transforme en pus, n. 252.

GOMME AMMONIAQUE, recommandée dans la pneumonie, n. 373.

GOMME GUTTE, recommandée dans la manie, n. 1567. Peut se donner dans l'hydropisie, n. 1683.

GOMMES (les) doivent être exclues du traitement de la pneumonie, 373.

GONORRHÉE, son caractère, n. 1765, p. 620. On peut en admettre quatre espèces, *ibid.* En quoi elle diffère des fleurs blanches, n. 987. Revient

souvent sans une nouvelle infection chez ceux qui en ont été déjà attaqués, 1769. Ses symptomes, 1767-69. Sa cure, 1770-78. — Bénigne. Voyez *Gonorrhée pure.* — Fausse, voyez *Gonorrhée muqueuse.* — Fausse du prépuce & du gland, *n.* 1765, *p.* 621. — Impure, *n.* 1765, *p.* 620. N'est pas toujours entretenue par un ulcère de l'urètre, *n.* 1768. — Libidineuse, *n.* 1765, *p.* 621. — Muqueuse, *n.* 1765, *p.* 621, 1769. Ses causes, 1769. Produite par le relâchement, voyez *Gonorrhée libidineuse.* - Pure, *n.* 1765, *p.* 620. - Pure du prépuce, *n.* 1765, *p.* 622. — Qui survient pendant le sommeil. Voyez *Pollution nocturne.* - Sèche, *n.* 1765, *p.* 622. — Virulente, voyez *Gonorrhée impure.*

GOUDRON, son eau, utile dans la dyspepsie, *n.* 1212, *p.* 292. - Des Barbades, recommandé dans le tetanos, *n.* 1279.

GOUTTE, son caractère, 492. Dépend d'un état particulier du systême, *n.* 529. Est due à une perte de ton, *n.* 533. Est une maladie héréditaire, 500. Sa distinction d'avec le rhumatisme, 526. Ses causes prédisposantes, 493-500. Ses causes occasionnelles, 502-505. Sa cause prochaine, 527-533. Cette cause n'est pas une matière morbifique, 529. - Américaine, *n.* 492. - Atonique, 574-579. Son caractère, *n.* 520. Sa pathologie, 534. Sa cure, 580-82. — Blanche, voyez *Goutte chlorotique.* - Chaude, *n.* 492. - Chlorotique, *ibid.* - D'hiver, *ibid.* — Mal placée, 523. Sa pathologie, 536. Sa cure, 583-584. Il y a deux cas particuliers de métastase, 525. - Mélancolique, *n.* 492. - Irrégulière, 518. - Régulière, sa description, 506-518. Sa pathologie, 533. Sa cure, 537-573. On n'a pas encore trouvé de remède efficace ou sûr pour la guérir, 539. Remèdes que l'on a employés pour la guérir, 556. Elle peut se prévenir, *ibid.* Peut-elle se guérir radicalement, 540. Son traitement pendant l'intervalle des paroxysmes, 542. Son traitement dans le temps des paroxysmes, 560. Régime qu'on doit suivre pendant ses paroxysmes, 561. Peut-on recourir aux applications externes sans danger, 568-569. Usage de la saignée dans l'intervalle des paroxysmes, 553. Dans le temps des paroxysmes, 563. La constipation y est nuisible, 559. Elle exige les laxatifs, 559. Effets des alkalis, *ibid.* Effets de la poudre du duc de Portland, 557. — Rentrée, 522. Sa pathologie, 535. Sa cure, 580-582.

GOUTTE-ROSE, *n.* 274.

GRAISSES, leur usage dans les maladies des yeux, *n.* 290.

GRAVEDO, *n.* 1046, *p.* 162, 1049.

GRIPPE. Voyez *Catarrhe épidémique.*

GUI DE CHÊNE, rarement utile dans l'épilepsie, 1332. Recommandé dans la coqueluche, 1424.

H.

HÉMATEMESIS, 1017. Comment elle se distingue de l'hémoptysie, 845. - Artérielle & veineuse, 1027. - Des scorbutiques, *n.* 1017. - Pléthorique, *ibid.* Produite par la compression

pression qu'excerce la rate sur les vaisseaux courts, 1027. Par l'obstruction du foie, 1028. Par la rupture d'un anévrisme dans l'estomac ou l'œsophage, *n.* 1017. Par la suppression des règles, 1020. Par la suppression du flux hémorrhoïdal, 1025. Par les plaies de l'estomac, *n.* 1017. Par l'obstruction du foie, 1028. Par un ulcère du pancréas, *n.* 1017.-Simulée, *ibid.*

HÉMATURIE, 1033. – Calculeuse, *n.* 1033, 1037. Sa cure, 1038. – Fausse & briquetée, 1044. – Forcée, *n.* 1033. – Idiopathique, n'est pas probable, 1033-34. – Noire, *n.* 1033. Où le sang coule de l'urètre, *ibid.* – Produite par la suppression des évacuations habituelles, 1041.-Purulente, *n.* 1033. – Putride, 1043. Qui accompagne les exanthèmes, *n.* 1033. – Spontanée, *ibid.* – Violente, 1039.

HÉMIPLÉGIE, *n.* 1140. Ses causes, 1141. Fréquemment produite par l'apoplexie, 1122. Remplace souvent alternativement l'apoplexie, 1144. Sa cure, 1152. L'usage des stimulans internes y est douteux, 1161. – Arthritique, *n.* 1140, *p.* 229. – Exanthématique, *ibid.* – Intermittente, *n.* 1140, *p.* 228. – Saturnine, *ibid.* – Séreuse, *ibid.* – Spasmodique, *ibid.* – Transversale, *n.* 1140, *p.* 229.

HÉMITRITÉE. Voyez *Fièvre continue.*

HÉMOPTYSIE, 830. Ses symptomes, 838-840. Ses causes, 760-63, 830-836. Comment elle se distingue des autres crachemens de sang, 841-45. Dans quel cas elle est suivie de phthisie, *n.* 864. Précède souvent la mort dans l'ascite, *n.* 1709, *p.* 580. Rarement funeste comme hémorrhagie, *n.* 846. Souvent héréditaire, 833. Survient particulièrement depuis l'âge de quinze ans, jusqu'à trente-cinq, 764. Sa curation, 846-52. – Accidentelle, *n.* 830, *p.* 40. – Cachectique, *n.* 830, *p.* 41. – Calculeuse, *n.* 830, *p.* 40. – Catarrhale, *n.* 830, *p.* 41. – Exanthématique, *ibid.* – Forcée, *n.* 830, *p.* 40. – Habituelle, *ibid.* – Helwigienne, *n.* 830, *p.* 41. – Hydropique, *ibid.* – Idiopathique ou symptomatique, *n.* 830, *p.* 40. – Périodique, *n.* 830, *p.* 40. – Phthisique, *ibid.* – Pléthorique, *ibid.*-Traumatique, *ibid.*

HÉMORRHAGIE, *n.* 735. – Active ou passive, 735. Son caractère, 736. Dépend de quelque inégalité dans la circulation du sang, 744, 749. Causes de ses retours périodiques, 747-48. Causes de ses différentes espèces qui se manifestent à différens périodes de la vie, 750-73. Elle ressemble beaucoup aux inflammations, *n.* 744. Ses phénomènes généraux, 738-43. Ses causes éloignées, 774. Sa curation, 776. Doit-on tenter de la guérir, 776-81. Cas où elle est nécessaire pour conserver la santé, 779. Il ne faut pas se presser de l'arrêter dans les maladies aiguës, *n.* 820. On peut la supprimer quand elle est l'effet de causes accidentelles, 780. Elle peut produire l'épilepsie, 1301. Elle est fréquente dans les fièvres, *n.* 73. Dans la pneumonie, *n.* 351. Chez les scorbutiques, *n.* 1790, *p.* 669. Remèdes que l'on peut employer pour l'arrêter, *n.* 1814, *p.* 685. Manière de prévenir ses premières attaques ou son retour, 782-89. Son traitement pendant l'accès, 789-805.-Artérielle, 744. -Critique, 812-818.-De l'utérus, 966. - Du cerveau, 1111,

772. - Du nez, voyez *Epistaxis*. - Pléthorique de Sauvages, voyez *Epistaxis*. - Symptomatique, 1015. Ses espèces, *n.* 1015. - Veineuse, 768.

HÉMORRHOÏDES, *n.* 925. - Externes & internes, 925. Leurs phénomènes, 925-31. Nature des tumeurs qu'elles produisent, 932. Leurs causes, 933-43. Elles acquièrent une connexion avec le systême, 943-44. Particulièrement avec l'estomac, 946. Affectent plus fréquemment les femmes que les hommes, 941. Paroissent être l'effet de la pléthore veineuse, *n.* 933. Ne diffèrent pas entre elles en raison des vaisseaux, dont le sang coule, 934. Ne sont souvent qu'une affection locale, 935. On peut en admettre quatre espèces, *n.* 925. On les a confondues avec de petites tumeurs variqueuses, 932. Leur curation, 947-65. - Aveugles, *n.* 925-926. - Blanches, *n.* 925, 928. De la bouche, voyez *Hémoptysie Helwigienne*. De la vessie, 1042. - De l'utérus, *n.* 966, *p.* 116. - Immodérées, *n.* 925. - Muqueuses, voyez *Hémorrhoïdes immodérées*. - Polypeuses, *n.* 925. Produites par la chûte de l'anus, *n.* 925. - Sanglantes modérées, *ibid.*

HÉPATIRRHÆA, *n.* 465, *p.* 430, 1481. - Intestinale, *n.* 1465, *p.* 430.

HÉPATITIS, 412. — Aiguë & chronique, 412. — Aiguë, ses symptomes, 413-415. Est toujours une affection de la membrane externe du foie, 418. Dépend quelquefois des fièvres intermittentes, *n.* 422. Peut exister sans la jaunisse, 415-18. Se réunit avec l'inflammation de la poitrine, 416. Ses causes éloignées, 416. Son siége, 418. Quand elle se termine par la suppuration, le pus sort par différentes voies, 421. Sa cure, 422. — Chronique, 412. Affecte le parenchyme du foie, 418. Comment on la reconnoît, 423. Cystique, *n.* 412. - Erysipélateuse, *n.* 412. - Membraneuse, *n.* 418. - Obscure, voyez *Hépatitis chronique*. - Parenchymateuse, *n.* 418. - Pleurétique, *n.* 412.

HERNIE FAUSSE. Voyez *Hydrocèle*.

HÉTISIE, son caractère, *n.* 1618, *p.* 522. - Des nourrices, 1606, 1608, *n.* 1618, *p.* 523. - Du péricarde, *n.* 1618, *p.* 523. - Glandulaire, 1606, *n.* 1618, *p.* 523. Hépatique, *n.* 1618, *p.* 523. - Mésentérique, 1606, *n.* 1618, *p.* 523, 524. Nommée phthisie dorsale, 1610. Produite par le flux de sang, 1608. Par l'hydropisie, 1609. Par une vomique, *n.* 1618, *p.* 522. — Purulente, *n.* 1618, *p.* 522. — Rachialgique, 1608, *n.* 1618, *p.* 523. - Rénale, *n.* 1618, *p.* 523. - Scrophuleuse, 1606, *n.* 1618, *p.* 523. - Vénéneuse, 1616, *n.* 1618, *p.* 524. - Ulcéreuse, *n.* 1618, *p.* 523.

HIPPOCRATE, sa doctrine peut s'adapter à la théorie des modernes, *n.* 49.

HORREUR (impression d') a guéri l'épilepsie, 1331. A été mise en usage dans les fièvres intermittentes, 231. A produit l'épilepsie, 1331.

HUILE ANIMALE de Dippel est un remède stimulant & sédatif, *n.* 218, *p.* 167. Convient dans l'épilepsie, 1341.

HUILE D'AMANDES DOUCES, utiles dans la gastritis, *n.* 394.

HUILE DE TARTRE par défaillance, donnée intérieurement, utile dans les ulcères du prépuce qui succèdent aux chancres vénériens, *n.* 1781, *p.* 636.

HUILE DOUCE DE RICIN, utile dans les constipations opiniâtres, 409, *n.* 1210, *p.* 291. Dans

les coliques opiniâtres & dans la constriction spasmodique des intestins, *n.* 108, *n.* 1446.

Huiles acres aromatiques, appliquées à l'extérieur, ont fait rentrer quelquefois la goutte, 568. Appliquées sur le nerf d'une dent malade, en diminuent la sensibilité, 487.

Huiles douces, peuvent se donner à grandes doses dans la colique, 1446. Peuvent s'appliquer sur la peau dans l'hydropisie, *n.* 1680, 1716.

Huileux, temps où l'on doit en faire usage dans la toux, *n.* 373, *p.* 264.

Humeurs froides. Voyez *Ecrouelles vulgaires.*

Humidité, favorise le scorbut, 1798.

Hydatides, *n.* 1662.

Hydrocèle, son caractère, *n.* 1709, *p.* 582. - Enkystée, *ibid.*

Hydrocéphale, son caractère, *n.* 1709, *p.* 581. Des ventricules, *n.* 1094, *p.* 191. – Interne, *n.* 1094, *p.* 191.

Hydromètre, son caractère, *n.* 1709, *p.* 581. – Ascitique, *ibid.* – De l'ovaire, *n.* 1709, *p.* 580. – Des femmes grosses, *n.* 1709, *p.* 582. – Hydatique, *ibid.* – Puriforme, *ibid.* – Sanguine, *ibid.*

Hydrophobie, son caractère, *n.* 1525, *p.* 459. Son diagnostic est très-difficile, *n.* 1525, *p.* 466. La fureur n'en est pas un signe certain, *n.* 1525, *p.* 461-2. L'aversion pour les liquides ne suffit pas pour la caractériser, *n.* 1525, *p.* 463. La salive, le lait, les chairs & le sang de ceux qui en sont affectés, étant appliqués extérieurement sur la peau, ou reçus dans l'estomac, ne sont pas contagieux, *n.* 1525, *p.* 460. L'imagination frappée a produit souvent des symptomes semblables à ceux qui s'observent dans cette maladie, *n.* 1525, *p.* 465. Elle ne se communique qu'à un très-petit nombre de personnes mordues par un animal hydrophobe, *n.* 1525, *p.* 464. Sa curation, 1525-1527. - Furieuse, *n.* 1525, *p.* 459. – Simple, *ibid.* – Spontanée, *ibid.* N'est pas constatée, *n.* 1525, *p.* 461. – Vulgaire, voyez *Hydrophobie furieuse.*

Hydropisie enkystée, 1709, 1711. – De la poitrine, voyez *Hydrotorax.* – Du bas-ventre. Voyez *Ascite.*

Hydropisies en général, 1645. Leur curation, 1646. La guérison des unes est douteuse, *n.* 1675. Il y en a de guérissables & d'incurables, *ibid.*

Hydrorachitis, *n.* 1709, *p.* 581.

Hydrothorax, 1697. Son siege, 1698. Ses symptomes, 1701-3. Est souvent combinée avec l'hydropisie universelle, 1704. Sa cause prochaine, 1706. Sa cure, 1707-8. Cas où il faut pratiquer la paracentèse, 1708. – Chyleux, *n.* 1697, *p.* 575. – De la plèvre, *ibid.* – Du médiastin, *ibid.* – Du péricarde, *ibid.* – Produit par des hydatides, *ibid.* – Qui succède aux fièvres, *n.* 1697. Aux éruptions répercutées, *ibid.* - Vulgaire, *ibid.*

Hygiene, quelles sont les connoissances qu'elle exige, *n.* 4.

Hypochondrie, *n.* 1222. Ses phénomènes, *ibid.* Comment on peut la distinguer de la dyspepsie, 1226. Les femmes n'en sont pas exemptes, *n.* 1518. Sa cause prochaine, 1230. Sa cure, 1232. Manière dont on doit y traiter l'esprit, 1244. – *Algide*, *n.* 1222, *p.* 300. – Bilieuse, *ibid.* - Mélancolique, *ibid.* – Pituiteuse, *ibid.* - Sanguine, *ibid.*

Hystérie, *n.* 1514. Ses symptomes, 1515-16. Description

de son accès ou de son paroxysme, 1515-16. S'observe rarement chez les hommes, 1517. Comment on la distingue de l'hypochondrie, 1518-19. Sa cause prochaine, 1522. Son analogie avec l'épilepsie, 1523. Sa cure, 1524. Chlorotique, *n.* 1514, *p.* 451. - Fébrile, *n.* 1514, *p.* 452. - Libidineuse, *n.* 1514, *p.* 451, 1517. - Produite par la ménorrhagie sanglante, *n.* 1514, *p.* 452. - Par la pléthore, *ibid.* - Par les fleurs blanches, *ibid.* - Par l'obstruction, *ibid.* - Stomachique, *ibid.* - Vermineuse, *ibid.*

HYSTÉRIQUE (globule), de quelle manière il agit, *n.* 1306, *p.* 347.

HYSTÉRITIS. Voyez *Inflammation de la matrice.*

J-I.

JALAP, convenable dans la colique, 1448.

JAMES (poudre de), son usage dans la fièvre, 183.

JAUNISSE, 1815-16. Ses causes 1816-21. Sa cure, 1823-29. Elle n'a lieu que quand la secrétion de la bile s'est faite, 1817. Se guérit rarement quand elle est produite par des tumeurs qui compriment le conduit cholédoque, 1821. Signes auxquels on la reconnoît quand elle est produite par les concrétions biliaires, 1822. Sa guérison est généralement l'affaire du temps quand elle est produite par les concrétions biliaires, 1823. La plupart des remèdes que l'on a recommandés pour la guérir, sont dépourvus d'action, *ibid.* - Accidentelle, *n.* 1816, *p.* 708. - Calculeuse, *n.* 1816, *p.* 706. - Des enfans, *ibid.* - Des femmes grosses, *ibid.* - Des Indes, *n.* 1816, *p.* 709. - Fébrile, *n.* 1816, *p.* 708. - Hépathique, *n.* 1816, *p.* 706. - Hystérique, *ibid.* - Périodique fébrile, *n.* 1816, *p.* 708. - Pléthorique, *ibid.* - Produite par les poisons, *n.* 1816, *p.* 706, *n.* 1816, *p.* 709. Par l'inflammation du foie, *n.* 1816, *p.* 707. Par l'obstruction ou le squirrhe du foie, *ibid.* - Par la fièvre lente nerveuse, *n.* 1816, *p.* 709. - Purulente, *n.* 1816, *p.* 707. - Rachialgique, *n.* 1816, *p.* 709. - Spasmodique, *n.* 1816, *p.* 706. - Symptomatique, *n.* 1816, *p.* 708.

ICTÈRE. Voyez *Jaunisse.*

JEU (le) dangereux aux dyspeptiques, 1247. Utile aux mélancoliques, *ibid.*

ILEUS, ne diffère de la colique que par son degré de violence, 1437. - Calculeux, *n.* 1435, *p.* 415. - Des Indes, *n.* 1435, *p.* 410. - Glaireux, *n.* 1435, *p.* 409. - Herniaire, *n.* 1435, *p.* 415. - Inflammatoire, *n.* 1435, *p.* 410. - Physodes, *n.* 1435, *p.* 409. - Produit par la compression des intestins, *n.* 1435, *p.* 415. Par l'enterocèle, *n.* 1435, *p.* 413. Par le retrécissement du colon, *n.* 1435, *p.* 414. Par les poisons, *n.* 1435, *p.* 413. - Volvulus, *n.* 1435, *p.* 410.

ILIAQUE (passion), voyez *Ileus.*

IMPÉTIGINES, 1737. Caractère de cet ordre, *ibid.* Signification que les auteurs Latins ont donnée à ce terme, *n.* 1814, *p.* 699.

IMPÉTIGO EXCORIATIVA d'Avicenne. Voy. *Lèpre des Grecs.*

INCONTINENCE DE VENTRE, *n.* 1465, *p.* 431.

INCUBE. Voyez *Onéirodynie.*

INDIGESTION. Voyez *Dyspepsie*, *n.* 1190.

INFILTRATION DES JAMBES. Voyez *Phlegmatie*.

INFLAMMATION, ses phénomènes, 235. — Interne, ses signes, 236. Quel est l'état du sang quand elle a lieu, 237. Sa cause prochaine, 239. Ne dépend pas de la viscosité du sang, 241. N'est pas produite par la croûte que l'on observe sur le sang, *n.* 241. Ni par erreur du lieu, *n.* 241, *p.* 193-194. Ni par obstruction, *n.* 241, *p.* 194. Le spasme en est la cause prochaine, 243-48. Elle dépend d'un état de constriction d'une partie dont les fluides sont raréfiés, *n.* 246. Elle est toujours membraneuse, *n.* 276, *n.* 342. Elle se termine par la résolution, 249. Par la suppuration, 250. Par la gangrène, 255. Par le squirrhe, 258. Par épanchement, 259. Par des vésicules, 260. Par exudation, 261. Ses causes éloignées, 262. Sa curation en général, 264. Se guérit par la résolution, 264. Son traitement, quand elle tend à la suppuration, 268-70. Quand elle tend à la gangrène, 271. Ses divisions générales, 273. - Cutanée, proprement dite, 274. - De la conjonctive, *n.* 280, *p.* 220. Elle survient souvent aux écrouelleux, 1748. - De la glande pinéale, *n.* 293. - De la rate. Voyez *Splenitis*. - De la vessie, voyez *Cystitis*. - De l'estomac, voyez *Gastritis*. - De l'oreille, voy. *Otalgie*. - De l'utérus, 432. Cette inflammation est rare, *n.* 432, *p.* 289. - Des gencives, *n.* 274. - Des intestins, voyez *Enteritis*. - Des mamelles, voy. *Poil*. - Des poumons, voyez *Pneumonie*. - Des reins, voyez *Nephritis*. - Des testicules, *n.* 1781, *p.* 637. Son caractère, *ibid.* N'est pas vénérienne lors même qu'elle succède à la gonorrhée, *ibid.* Manière de la distinguer de l'inflammation produite par d'autres causes que la gonorrhée, *n.* 1781, *p.* 638. Sa cure, *ibid.* - Du cerveau, voyez *Frénésie* & *Cephalitis*. - Du cœur, voyez *Carditis*. - Du fondement, voy. *Proctalgie*. - Du foie, voy. *Hépatitis*. - Du péricarde, voyez *Pericarditis*. - Du Péritoine, voyez *Peritonitis*. - Du ventricule, voyez *Gastritis*. - Erysipélateuse de l'estomac, voyez *Gastritis*. - Erythématique des intestins, 1492. - Phlegmono-érysipélateuse, n'existe pas, *n.* 276, *p.* 342.

INOCULATION DE LA PETITE-VÉROLE, ses avantages, 615. Dangereuse pendant le temps de la dentition, *n.* 606, *n.* 432, *p.* 291. Doit se faire au bras, *n.* 603. Doit se pratiquer à la fin de l'été, *n.* 607. Plus ancienne que l'ère chrétienne dans l'Indostan, *n.* 614.

— DE LA PESTE, *n.* 684.

— DE LA ROUGEOLE, *n.* 650.

INTERMISSION de la fièvre, 24.

INTERVALLES de la fièvre, 24.

INTUMESCENCES (les), 1620. Caractère de cet ordre, 1620.

JOIE, ses effets, 1291.

JOURS critiques dans les fièvres, 107-124. - Non critiques, 113.

IPÉCACUANHA, cas où on doit l'employer, 181. Ne jouit d'aucune vertu astringente, *n.* 1081. Usage de sa teinture, *n.* 181.

JUSQUIAME, jouit d'une vertu narcotique, 1342. Conviendroit peut-être mieux que l'opium dans la colique, 1446.

K.

KERMÈS MINÉRAL, varie quant à ses effets, *n.* 181. N'est pas plus efficace que les autres vomitifs pour favoriser l'expectoration, *n.* 373.

L.

LADRERIE, voy. *Elephantiasis.*

LAIT, choix que l'on doit faire de ses différentes espèces, & précautions qu'exige son usage, *n.* 910, *p.* 85-86. Est le principal remède de la phthisie, 910. Donné pour toute nourriture, est dangereux aux goutteux, *n.* 550. Est convenable dans la cardialgie, *n.* 1221, *p.* 298. Ne s'oppose pas à la guérison du rachitis, 1734. Son usage est fort douteux dans l'asthme, *n.* 1399. – Et ses produits peuvent guérir le scorbut, 1806.

LAITEUSE (métastase) est l'effet de la diathèse inflammatoire, *n.* 432, *p.* 292.

LAVEMENS, conviennent dans les fièvres putrides, *n.* 224. conviennent quelquefois dans la dysenterie, 1082.

LAXATIFS RAFRAICHISSANS, avantageux dans l'asthme, *n.* 1390. Dans la coqueluche, 1417. Dans la petite-vérole, *n.* 613. Dans la pneumonie, 370. Dans la tympanite, 1638. Pour modérer le flux hémorroïdal, 656. Pour prévenir l'apoplexie, 1127. Quels sont ceux que l'on doit employer dans le cas de constipation, *n.* 1210, *p.* 290.

LEONTIASIS, *n.* 1814, *p.* 695.

LÈPRE des Hébreux, *n.* 1814, *p.* 687: elle n'étoit pas contagieuse & n'a pas été considérée comme telle par les anciens peuples, *n.* 1814, *p.* 689. Signification de ce mot chez les Grecs, *n.* 1814, *p.* 686. – Blanche des Arabes, *n.* 1814. *p.* 687. – Des Grecs. Son caractère, *n.* 1814, *p.* 697. En quoi elle diffère du psora, *ibid.* Il est très-douteux qu'elle soit contagieuse, *n.* 1814, *p.* 698. Ses espèces, *ibid.* – Des Asturies, *n.* 1814, *p.* 700. – Des Indes, *n.* 1814, *p.* 699. – Eléphantiques, 1814, *p.* 694. – Herpétique, *n.* 1814, *p.* 700. – Humide, voyez *Lèpre herpétique.* – Ichthyosis de Sauvages, *n.* 1814, *p.* 699. – Noire, *n.* 1814, *p.* 698. – Rouge, *ibid.*

LÉPREUX, leur sequestre étoit une excommunication religieuse, *n.* 1814, *p.* 689-92.

LÉTHARGIE, 1094, *n.* 1094, *p.* 189. – Des gens de lettres, *n.* 1094, *p.* 191.

LEUCÉ, signification de ce terme chez les Grecs, *n.* 1814, *p.* 687.

LEUCOPLEGMATIE, 1669. – Urineuse, *n.* 1668, *p.* 556.

LEUCORRHÉE, 985. Son caractère, *n.* 966, 986. Couleurs de la matière qui sort, 987-992. Ses causes, 988. Ses effets, 990. Sa cure, 993. – Leuchorrhée d'Amérique, *n.* 966, *p.* 116. – De Naboth, *ibid.* – Des femmes grosses, *ibid.*

LIENTERIE, 1469. Est une preuve de l'augmentation d'irritabilité des intestins, *n.* 1501. Souvent incurable quand elle

succède à la dysenterie, *n.* 1072. - Scorbutique, *n.* 1465, *p.* 431. - Secondaire, *ibid.*
LION, *n.* 1814, *p.* 695.
LIGATURES des extrémités, leur usage est incertain & douteux dans les hémorrhagies, 803.
LIPOTHYMIE, *n.* 1172. Produite par les affections de l'ame, *n.* 1172, *p.* 251. — Stomachique, *n.* 1172, *p.* 252.
LIQUEURS FERMENTÉES, quand peuvent-elles convenir, 551. Nuisibles aux asthmatiques, *n.* 1400. Toutes celles dont la fermentation n'est pas parfaite nuisent dans la dyspepsie, *n.* 1207.
LOCHIES. Voyez *Ménorrhagie sanglante des nouvelles accouchées.*
LUMBAGO, *n.* 440, *p.* 298.
LUMIÈRE, nuisible dans l'ophtalmie, 287.

M.

MAGNÉTISME ANIMAL, que doit-on conclure de ses effets, *n.* 1292.
MAL D'ALEP, *n.* 1814, *p.* 699.
MAL DE CŒUR, voyez *Cardialgie.*
MAL DE DENTS. Voyez *Odontalgie.*
MAL DE GORGE GANGRENEUX, voyez *Esquinancie maligne.*
MAL DE MACHOIRES, *n.* 1257, *p.* 317, 1260, 1267, 1281.
MAL DE PARIS, voyez *Dysenterie Parisienne.*
MAL DES ARDENS, *n.* 696.
MAL DE S. LADRE *ou* DE S. LAZARE, voyez *Eléphantiasis.*
MAL DE TÊTE épidémique des Égyptiens, *n.* 292.
MAL DE S. MAIN, voyez *Eléphantiasis.*
MAL DE SIAM, *n.* 665, *p.* 414.
MAL DES JOINTURES, *n.* 1814, *p.* 697.
MAL-MORT, *n.* 1814, *p.* 701.
MAL ROUGE de Cayenne, *n.* 1814, *p.* 697.
MALADIE BLANCHE, voyez *Eléphantiasis.*
MALADIE HERCULÉENNE, *n.* 1814, *p.* 695.
MALADIE NOIRE, *n.* 1017, 1018, 1029, 1489. Ce qui la produit, 771.
MALADIE NOIRE d'Hippocrate. Voyez *Vomissement atrabilaire.*
MALADIE SACRÉE. Voyez *Convulsion universelle.*
MALADIE MILIAIRE. Voyez *Miliaire.*
— PHÉNICIENNE, voyez *Eléphantiasis.*
MALADIE VÉNÉRIENNE, 1760. Est originaire d'Amérique, 1761. Comment elle se propage, 1762. Comment elle se distingue de la gonorrhée, 1764. Ne produit la phthisie que chez ceux qui y sont disposés, 881. Commence toujours à se manifester dans le voisinage des parties où la matière infectée de virus a été immédiatement appliquée, 1763. Paroît avoir été épidémique & pestilentielle dans le temps où elle s'est manifestée pour la première fois, *n.* 1761. Ne paroît pas être héréditaire, *n.* 1763. On la soupçonne dans beaucoup de cas où elle n'existe point, *n.* 1763, *p.* 617. Ne se combine pas avec d'autres maladies, *n.* 1763, *p.* 617. L'action du virus qui la produit, peut déterminer quelques maladies chroniques à se manifester, *n.* 1763, *p.* 618. Son virus n'agit que quand il est appliqué dans un état

de fluidité, *ibid.* Les femmes peuvent la communiquer sans en avoir aucun symptome, *n.* 1763, *p.* 619. Elle affecte certaines parties plus facilement que d'autres, *n.* 1764. Son caractère, *ibid.* Il n'y en a qu'une espèce, *ibid.* Elle peut déterminer le virus scrophuleux à se développer, *n.* 1781, *p.* 642. Son virus introduit dans le corps, ne change pas la nature des fluides, *n.* 1782, *p.* 644. Ses effets locaux, quand la constitution en est infectée, sont différens de ceux qui se sont manifestés le premiers, *n.* 1782, *p.* 644-45. Son virus n'affecte pas toutes les secrétions, *n.* 1782, *p.* 644. La salive, la sueur, le lait, le sang n'en sont pas le véhicule, 1782, *p.* 644-645. La matière qui sort des ulcères vénériens ne communique pas le virus, *n.* 1782, *p.* 645. Les enfans en sont beaucoup plus rarement affectés qu'on ne le croit, *ibid.* Diagnostic des affections locales qu'elle produit, *n.* 1782, *p.* 646. Elle ne se change jamais en une maladie d'une nature différente, tant que l'on n'a pas employé le mercure, *n.* 1782, *p.* 646. L'irritation que produit son virus, s'étend rarement au-delà de la surface qui le reçoit, *ibid.* Certaines parties reçoivent plus facilement son action que d'autres, *n.* 1782, *p.* 647. Symptomes qui la caractérisent quand elle est confirmée, *n.* 1782, *p.* 648. Diagnostic des ulcères qu'elle produit sur les amygdales & dans l'intérieur de la bouche, *n.* 1782, *p.* 649. Sa cure, 1783-88. Expérience de M. Hunter, qui confirme combien il est important d'employer promptement le mercure lorsque les premiers symptomes de la maladie se sont manifestés, 1783, *p.* 652. Aucun de ses symptomes ne résiste à l'action du mercure, *n.* 1785, *p.* 655.

MALADIES en général, comment est-il possible de parvenir à les distinguer, 2. Leurs noms ne suffisent pas pour les faire reconnoître, *n.* 2. Leurs définitions & leurs distinctions sont très-incorrectes, *n.* 2. Il faut prendre garde d'en trop multiplier les genres, *n.* 5. On en a admis plusieurs classes que l'on doit rejetter, *n.* 5. Pourquoi est-on fréquemment embarrassé d'en déterminer les genres, *n.* 5. Qu'est-ce qui doit en caractériser chaque classe, *n.* 8. Sur quoi est fondée la manière de les prévenir, 3. Sur quoi est fondée leur curation, 4.

MALADIES ÉPIDÉMIQUES, *n.* 98, *p.* 77. Qu'est-ce qui les rend plus meurtrières, *n.* 98, *p.* 77. Celles de chaque année ne diffèrent pas entre elles, *n.* 98, *p.* 78. Il y en a deux classes, *n.* 98, *p.* 80. Leurs variétés peuvent se réduire à six chefs, *n.* 98, *p.* 81. Leur durée est souvent déterminée, *n.* 125, *p.* 119.

MALADIES ÉRUPTIVES CONTAGIEUSES, combien en a-t-on admis de genres, *n.* 79.

MALADIES HÉRÉDITAIRES, ne dépendent pas d'une matière morbifique, 529, 6°. Ne se propagent pas par une matière morbifique, *n.* 1750.

MALADIES NERVEUSES, voyez *Neuroses*. Quelles sont les maladies que l'on doit comprendre sous cette dénomination, *n.* 1090.

MALADIES PRIMITIVES, comment peut-on les distinguer, *n.* 73.

MALADIES qui surviennent à la suite des couches, à quelle

cause doit-on les attribuer, *n.* 95.
MALADIES SOPOREUSES. Voy. *Comata.*
MAMAPIAN, *n.* 1814, *p.* 702-3.
MANIE, 1558. Ses symptomes, *ibid.* Ses causes éloignées, 1559-61. Son traitement, 1562-74. Attaque les tempéramens sanguins, 1576. Sa curation quand elle attaque les tempéramens sanguins, 1577. — Corporelle, *n.* 1558, *p.* 481. — Furieuse, *n.* 1559. — Hystéralgique, *n.* 1558, *p.* 481. — Mentale, *ibid.* — Métastatique, *ibid.* — Obscure, *ibid.* — Périodique, *ibid.* — Produite par les poisons, *ibid.* — Qui succède aux fièvres intermittentes, *n.* 1574. — Qui survient dans la migraine, *n.* 1558, *p.* 481. — Solaire, *ibid.* — Tranquille, *n.* 1559. — Vulgaire, *n.* 1558, *p.* 481.
MARAIS (les vapeurs des), sont une cause de la fièvre, 84.
MARCORES. Voyez *Amaigrissemens.*
MASTICATOIRES ACRES, utiles dans l'odontalgie, 490.
MATIÈRE MORBIFIQUE, ne s'assimile pas à nos humeurs, *n.* 226.
MATIÈRE OSSEUSE, son défaut est la cause prochaine du rachitis, 1725.
MAUX DE GORGE MALINS ET GANGRENEUX. Voyez *Esquinancie maligne.*
MÉDECINE ACTIVE, quand a-t-elle été le plus en vigueur, *n.* 38.
— EXPECTANTE, — quand doit-on y recourir, *n.* 125, *p.* 120.
MÉDECINE (instituts de), 4. Aucun art n'exige des connoissances plus étendues, *n.* 4. Il faut s'en occuper dès l'enfance, pour l'exercer avec succès, *n.* 4. Pourquoi a-t-elle fait peu de progrès depuis Hippocrate, *n.* 4.
MÉDECINE-PRATIQUE, que doivent se proposer ceux qui en donnent des préceptes, 1. Comment doit-on faire usage de sa théorie, 4. Qu'est-ce qui doit en faire la base, 4. Pourquoi les tentatives que l'on a faites pour la perfectionner, ont-elles été infructueuses, *n.* 2.
MELÆNA. Voyez *Maladie noire.*
MÉLANCOLIE, 1575. Comment se distingue-t-elle de l'hypochondrie, *n.* 1575, *p.* 495, 1587-88. Son caractère, 1582-89. N'est pas l'effet de l'atrabile, *n.* 1589. Sa cause prochaine, 1590. Son traitement, 1592-97. Amoureuse, *n.* 1575, *p.* 497. — Angloise, *n.* 1575, *p.* 498. — *Attonita*, *n.* 1575, *p.* 497. — Des malades imaginaires, *n.* 1575, *p.* 496. — Des Scythes, *n.* 1575, *p.* 498. — Enthousiastique, *n.* 1575, *p.* 496. — Erratique, *n.* 1575, *p.* 498. — *Moria*, *n.* 1575, *p.* 496. — Nerveuse, de Lorry, *n.* 1575, *p.* 495. — Religieuse, *n.* 1575, *p.* 497. — Vulgaire, *n.* 1575, *p.* 496.
MEMBRANES (les) deviennent très-douloureuses dans les cas d'inflammation, *n.* 242.
MÉNORRHAGIE, 966. — Active ou passive, *ibid.* Dans quels cas elle est morbifique, 968-75. Ses effets, 972. Sa cause prochaine, 977. Ses causes éloignées, 978. Sa cure, 980. — Blanche séreuse, 966, *p.* 116. — Des nouvelles accouchées, *n.* 966, *p.* 115. — Produite par un vice local, *ibid.* — Rouge sanglante, *ibid.* — Sanglante des femmes grosses, *ibid.* — Séreuse des femmes grosses, *n.* 966, *p.* 116.
MERCURE, accélère les progrès de la phthisie, 907, 919. — Aggrave souvent les écrouelles, 1753-56. Est très-funeste

dans les ulcères scorbutiques, *n.* 1790, *p.* 670. Agit sur l'utérus, 1006. A été mis en usage dans le tetanos, 1279. Dans l'épilepsie, 1338. Dans la danse de saint Guy, *n.* 1354. Donné en substance dans la colique, 1449. – Recommandé comme sudorifique & diurétique, *n.* 1686. N'est pas le spécifique de la rage, *n.* 1525, *p.* 466, *n.* 1527. Utile comme astringent dans l'ophthalmie, *n.* 286. Utile en injection dans la gonorrhée, lorsque l'inflammation est modérée, 1777. Est le seul remède sur lequel on puisse compter pour la guérison de la maladie vénérienne confirmée, *n.* 1785, *p.* 655. On doit y recourir dès qu'il se manifeste quelque symptome de maladie vénérienne, 1783. Il ne corrige cependant pas dans la gonorrhée la virulence de l'infection, 1777. Il y est même nuisible, *n.* 1770. Il est nuisible dans les bubons qui acquièrent une disposition particulière indépendante du virus vénérien, *n.* 1781, *p.* 643, Ses préparations, telles que le calomelas, la panacée, l'aquila alba, sont utiles dans la colique, 1448. Dans le rhumatisme chronique, 470. Les onguens dans lesquels il entre sont utiles dans l'ophthalmie du tarse, *n.* 289. Son usage est quelquefois sujet à des inconvéniens, *n.* 1785, *p.* 655. Choix de ses préparations dans le traitement des maladies vénériennes, *n.* 1783, *p.* 667, 1786. Manière de l'administrer dans les chancres vénériens, *n.* 1780, *p.* 633. Dans les bubons vénériens, *n.* 1781, *p.* 642. Dans la maladie vénérienne confirmée, *n.* 1783, *p.* 657. Ses effets visibles sont de deux espèces, *n.* 1785, *p.* 657. Circonstances auxquelles il faut faire attention lorsqu'on l'administre, *ibid.* Il n'y a aucun moyen certain de l'empêcher de porter à la bouche, *n.* 1786, *p.* 659. On doit préférer les frictions aux autres méthodes, lorsque la maladie est à son second degré, *n.* 1786, *p.* 659. — Trituré est préférable aux autres préparations, *n.* 1787, *p.* 662. Sa manière d'agir sur le virus vénérien, *n.* 1787, *p.* 663. Il est toujours nuisible dans le scorbut, 1809. Pourquoi il nuit dans le scorbut, *n.* 1813, *p.* 683. Il n'est pas le spécifique de l'yaws, *n.* 1814, *p.* 704.

MÈRE DES PIANS. Voyez *Mamapian.*

MESENTERITIS, *n.* 384.

MESCLERIE. Voy. *Eléphantiasis.*

MÉTASTASES, manière dont elles se forment, *n.* 351.

MÉTÉORISME, voyez *Enteritis symptomatique.* — Proprement dit, 1633. – De l'abdomen, *n.* 1627, *p.* 534. – Du ventricule, *ibid.* — Hystérique, *ibid.* — Produit par les poisons, *ibid.*

METRITIS LACTEA. Voyez *Dépôt laiteux avec fièvre aiguë.* — Typhodes, voyez *Fièvre maligne avec inflammation de l'utérus.*

MEURTRISSURES (les) ne sont pas un signe de la peste, *n.* 667, *p.* 420.

MÉZÉRÉON, sa décoction a guéri des ulcères rebelles, survenus à la suite de la maladie vénérienne, qui avoient résisté au mercure, *n.* 1781, *p.* 681, 1785.

MIASME (le) des marais suffit pour produire la fièvre tierce, *n.* 75, *p.* 48.

MIASMES (les) peuvent agir comme ferment sur nos fluides, *n.* 72. Leurs causes, *n.* 84. Leurs effets, *n.* 98, *p.* 77, Leurs variétés, 83.

MILIAIRE (fièvre), son histoire générale, 714-715. De deux espèces, rouge & blanche, 716. Les médecins ne sont pas d'accord sur sa nature, *n.* 73, *p.* 44. N'a aucun symptome constant qui lui soit propre, 723. Succède particulièrement aux sueurs, 725. Est produite par un certain état de foiblesse, 726. Survient quelquefois à la suite des opérations de chirurgie, *n.* 726. Dans le tetanos, 1265. Est l'effet d'un régime échauffant, *n.* 727. - Aiguë scorbutique, *n.* 714, *p.* 446. - Bénigne, *n.* 714, *p.* 445. - Critique, *n.* 714, *p.* 446. - Crystalline, *n.* 717. - D'Allemagne, *n.* 714, *p.* 445. - Des femmes en couches, *n.* 714, *p.* 446. - Maligne, *n.* 714, *p.* 445. - Pourprée, *n.* 714, *p.* 446. - Rouge, ses symptomes, 717-719. Sa cure, 720. - Scorbutique chronique, *n.* 714, *p.* 446. - Suivie de récidive, *n.* 714, *p.* 445. - Symptomatique, *n.* 714, *p.* 446.

MILLET. Voyez *Miliaire.*

MILLOT. Voyez *Miliaire.*

MOBILITÉ de la constitution, à quoi elle se reconnoît, 1309-10. En quoi elle consiste, 1311. Est une cause prédisposante de l'épilepsie, 1313.

MŒURS, leur influence sur la santé, *n.* 89.

MORFONDURE. Voyez *Phlègmatorrhagie.*

MOROSITATES, 1529.

MORSUS VENTRICULI, *n.* 1190, *p.* 272.

MORT, ses causes générales, 100. Ses causes directes, *ibid.* Ses causes indirectes, 100. Ses causes dans les fièvres, 101. Survient dans les fièvres intermittentes pendant l'accès de froid, *n.* 23.

MOUSSE. Voyez *Muscus pyxidatus.*

MOUTARDE, son application externe, utile dans la paralysie, *n.* 1161.

MOUVEMENT DES MUSCLES, doit être libre dans les fièvres, *n.* 130, *p.* 122.

MOUVEMENS PÉRIODIQUES, s'observent dans plusieurs maladies, *n.* 109, *p.* 110.

MOUVEMENS VOLONTAIRES, à quoi se reconnoît leur irrégularité, *n.* 104, *p.* 99.

MUCILAGINEUX, utiles dans la péripneumonie, 373. Dans l'hémoptysie, 851.

MUCUS, signes auxquels on le reconnoît dans les crachats, 856.

MUGUET. Voyez *Aphthes des enfans.*

MUSC, cas où il convient, *n.* 218, *p.* 167. A été utile dans la goutte atonique, 580. Peut se donner dans l'asthme, 1396. Dans la coqueluche, 1424. Dans l'épilepsie, 1341. Dans la manie, *n.* 1572. Dans le tetanos, 1274.

MUSCUS PYXIDATUS, recommandé dans la coqueluche, 1425.

MUSIQUE, dangereuse aux hypochondriaques qui ont l'oreille délicate, 1247.

MYRRHE, inutile dans la phthisie, 918. Sa teinture est utile, appliquée extérieurement, pour arrêter la putridité scorbutique des gencives, *n.* 1814. *p.* 684.

N.

NARCOTIQUES, affoiblissent le ton de l'estomac, *n.* 1198, *p.* 277. Leur usage est difficile à déterminer dans les cas d'in-

flammation, *n.* 266. Ont été employés dans l'accès de chaud des fièvres intermittentes, 233. Dans l'intervalle de l'accès des fièvres intermittentes, 231. - Sont convenables pendant tout le cours de la petite-vérole, 624. Pour modérer la toux sèche qui accompagne la rougeole lorsque la dyspnée n'est pas considérable, 648. Dans l'hémorrhagie lorsque la diathèse inflammatoire est dissipée, 602. Dans la ménorrhagie qui a duré long-temps, *n.* 982. Dans les douleurs d'estomac, 1221. Dans le cholera morbus, *n.* 1463. Donnés en lavement, pour arrêter le vomissement, 1221. - Donnés à grande dose, ils calment les convulsions dans la fièvre éruptive de la petite vérole, 620. Ils sont l'unique moyen de modérer la toux dans la phthisie, 923. Ils ont quelquefois guéri la démence, *n.* 1598, *p.* 509. Ne sont utiles dans la diarrhée qu'en détruisant l'irritabilité, 1503. Conviennent très-rarement dans les folies partielles des mélancoliques, 1596. Ne conviennent dans le rhumatisme aigu que pour exciter les sueurs, 468. Dans la goutte qu'aux personnes avancées en âge, 570. Ils aggravent quelquefois la dysenterie, 1083. Sont nuisibles dans l'état inflammatoire du cerveau, 299. Dans le commencement de la pneumonie, 375. De la gastritis, 395. Dans le scorbut, *n.* 1814, *p.* 686. Voyez *Opium.*

NATURE, dans quel sens ce terme a-t-il été pris par Hippocrate, *n.* 38.

NAVIGATION, très-efficace dans le cas d'affection de poitrine, 914.

NAUSÉE, *n.* 1190. Sa cause, *n.* 1200, *p.* 280. - Bilieuse, *n.* 1190, *p.* 267. - Chronique, *ibid.* - *Ex cacochylia* de Sennert, *n.* 1190, *p.* 264. - Néphrétique, *n.* 1190, *p.* 274. - Produite par la continence, *n.* 1190, *p.* 272.

NÉPHRALGIE RHUMATISANTE. Voyez *Lumbago.*

NÉPHRÉTIQUE, 426. Ses symptomes, *ibid.* Ses causes éloignées, 427. Sa cure, 430. - Idiopathique & symptomatique, *n.* 426, *p.* 430. - Calculeuse, *n.* 426.

NEUROSES, 1090. Leur caractère, 1091.

NITRE, ses effets, *n.* 160. Est le correctif du camphre, *n.* 218, *p.* 167. Est nuisible dans la gonorrhée, 1771. Peut se donner dans la pneumonie, 369. Utile dans les hémorrhagies, *n.* 793. - Dans l'hémoptysie, *n.* 849. Dans la ménorrhagie, 981.

NOIX VOMIQUE, a été recommandée dans la pyrosis, 1434. Voyez *Bois couleuvré.*

NOSOLOGIE MÉTHODIQUE, 2. En combien de classes on doit la diviser, *n.* 5.

NOSTALGIE, *n.* 1575, *p.* 495.

NOUEURE. Voyez *Rachitis.*

NOURRITURE ANIMALE, son usage dispose à l'état pléthorique & inflammatoire, 550. Aggrave la petite vérole, *n.* 608. - Est nuisible dans les fièvres, *n.* 124, 130. Dans la goutte, *n.* 550. Produit le scorbut, 1794. Ses effets sont plus ou moins sensibles en raison de la nature des animaux dont l'on fait usage, *n.* 1794. Et des circonstances où se trouvent ceux qui en vivent, *n.* 1796-8. - Utile quand il y a surabondance d'acide dans l'estomac, *n.* 1207. - Légère, utile aux asthmatiques, 1399. - Salée, produit rarement le scorbut, tant que la transpi-

ration se soutient à un degré considérable, *n.* 1797. S'oppose à la génération de l'acide qui se trouve naturellement dans l'estomac, *n.* 1812.

NOURRITURE VÉGÉTALE, voy. *Végétaux.*

NOYÉS, moyens de ranimer ceux chez qui la vie paroît éteinte, *n.* 1139, *p.* 222 & *suiv.*

O.

OBÉSITÉ, quand devient-elle morbifique, 1621. Voyez *Polysarcia.*

ODONTALGIE, jusqu'à quel point differe-t-elle du rhumatisme, 477-480. Son caractère & ses variétés, *n.* 478. Ses symptomes, 478. Disposition à cette maladie, 581. Ses causes éloignées, 481-482. Sa cause prochaine, 483. Sa cure, 485-491. Quand elle dépend d'une dent cariée, l'extraction de la dent est le plus sûr moyen de la guérir, 485. – Arthritique, *n.* 478. – Catarrhale, *ibid.* – Des femmes grosses, *ibid.* – Hystérique, *ibid.* — Produite par la carie, *ibid.* – Scorbutique, *ibid.* – Stomachique, *ibid.*

ŒDÉMATIE, voyez *Phlegmatie.* – Des scorbutiques, *n.* 1790, *p.* 666, *n.* 1814, *p.* 884. Sa cure, *n.* 1814, *p.* 884. – Qui survient à la fin de la grossesse, *n.* 1668, *p.* 556-7.

ODEURS, ne produisent pas la syncope uniquement par leur puissance sédative, 1182. Produisent l'épilepsie, 1304. Fétides, nuisibles dans l'asthme, *n.* 1396.

ŒIL, ses membranes, *n.* 280.

ŒIL DE LIÈVRE, *n.* 280.

OISIVETÉ ABSOLUE, nuisible aux hypochondriaques, 1246.

ONÉIRODYNIE, son caractère, *n.* 1598, *p.* 509. – Active, *n.* 1598, *p.* 510. – Gravative, *ibid.*

OPHTHALMIE, 278. En quoi elle diffère du phlegmon, *n.* 278. – Idiopathique & symptomatique, *n.* 280. – Angulaire, *n.* 280. – *A Synichia*, *ibid.* — Bourgeonnée, *ibid.* — Catarrhale, *ibid.* – De l'uvée, *ibid.* – Des membranes, 278. Ses différens degrés, 279-280, Ses causes éloignées, 280. Sa cure, 288-290. — Du tarse, 278. Ses signes, *n.* 280. Ses variétés, *ibid.* Sa cure, 288-290. — Erysipélateuse, *n.* 280. — Humide, *ibid.* — Produite par l'abcès ou la fistule de la cornée, *ibid.* — Sèche, *ibid.* — Tuberculeuse, *ibid.* — Vésiculaire appelée *Ophthalmia phlyctenodes*, *ibid.*

OPISTHOTONOS. Voyez *Tetanos.*

OPIUM, est sédatif & stimulant, *n.* 218, *p.* 166. Cas où il convient, *ibid.* Les anciens l'ont employé dans les fièvres intermittentes, *ibid.* Il augmente les congestions, *n.* 978. Est utile dans l'asthme, 1397. Dans la danse de saint Guy, *n.* 1354. Dans certaines affections qui succèdent à l'action du virus vénérien & du mercure, *n.* 1785, *p.* 656. Dans la jaunisse, 1828. Pour modérer les effets du mercure sur la bouche & sur les intestins, *n.* 1787, *p.* 663. Donné intérieurement & appliqué extérieurement dans la gonorrhée, 1778. – Modère le paroxysme de la pyrosis, 1434. Peut convenir quelquefois dans la colique, 1445. – Donné à grande dose, est très-efficace dans le

tetanos, *n.* 1271. Dans la manie, 1571. Circonstances où il peut être utile contre l'épilepsie, 1342. On l'applique avantageusement sur le nerf de la dent malade dans l'odontalgie, 487. Uni à un sel neutre ou à un vomitif est un puissant sudorifique, *n.* 169, *n.* 468. Uni aux sels neutres est fébrifuge, *n.* 231. Uni aux aromatiques, est utile dans la goutte rentrée, 580. Ses inconvéniens, *n.* 1342, *n.* 1785, *p.* 656. Ne convient pas dans les inflammations, *n.* 375. Ni dans la goutte régulière, *n.* 570.

ORANGE, son jus a été recommandé dans les ulcères rebelles qui succèdent aux bubons vénériens, *n.* 1781, *p.* 643.

ORANGER, ses feuilles ont été utiles dans l'épilepsie, 1333.

ORGEOLET, *n.* 274.

OREILLONS. Voyez *Esquinancie parotidée.*

ORTHOPNÉE, en quoi elle diffère de la dyspnée, *n.* 1365, *p.* 372. - Anévrismale, *n.* 1367, 374. - Cardiaque, *n.* 1367, *p.* 374. - Hystérique, *n.* 1373, *p.* 377. - Polypeuse, *n.* 1367, *p.* 374 - Spasmodique, *n.* 1373, *p.* 377. - Traumatique, *n.* 1367, *p.* 373.

OSCHÉOCÈLE AQUEUSE, *n.* 1709, *p.* 582. - Du Malabar, *ibid.* - Hydatique, *ibid.*

OTALGIE, *n.* 274.

OVAIRES, leur sympathie avec les vaisseaux utérins, 1002.

OUBLI, *n.* 1598, *p.* 507. - Céphalalgique, *n.* 1598, *p.* 508. - Plétorique, *ibid.* - Produit par les chûtes, *ibid.* Par les liqueurs spiritueuses & les narcotiques, *ibid.* Par les vives affections de l'ame, *ibid.* Par l'excès des plaisirs de Vénus, *ibid.* - Qui succède aux fièvres, *ibid.*

OURLES. Voyez *Esquinancie parotidée.*

OZÈNE, *n.* 1046, *p.* 161.

P.

PALES COULEURS. Voyez *Chlorose.*

PALETTE DÉMISE, *n.* 1190, *p.* 268.

PALPITATION DE CŒUR, 1186, 1355. Ses phénomènes, 1355. Ses causes, 1356. Sa cure, 1363. - Produite par l'anévrysme du cœur, 1355.

PALPITATION DES MUSCLES, 1170, *p.* 249.

PANOPHOBIA PHRONTIS. Voy. *Terreur panique.*

PANOPHOBIE, *n.* 1575, *p.* 495.

PARACENTHÈSE, quand doit-on la tenter dans l'ascite, 1717. Quand convient-elle dans l'hydrothorax, 1708.

PARALYSIE, 1140. Comment elle se distingue de l'apoplexie, 1094, *n.* 1140. Ses causes, 1141. Son pronostic, *n.* 1150, *p.* 234. - Apoplectique & atonique, *n.* 1159. - Bilieuse, *n.* 1140, *p.* 229. - De la langue, *n.* 1140, *p.* 227. - Des peintres, *n.* 1140, *p.* 228. - Du bras, accompagne souvent l'hydrothorax, 1702. - Frébrile, *n.* 1140, *p.* 228. - Hémiplégique, *n.* 1140, *p.* 227. — Idiopathique ou symptomatique, *ibid.* - Imparfaite, *n.* 1140, *p.* 227. - Nerveuse, *ibid.* - Paraplégique, *n.* 1140, *p.* 228. - Parfaite, *n.* 1140, *p.* 227. - Partielle, *ibid.* — Pléthorique, *ibid.* - Rachialgique, *n.* 1140, *p.* 229. - Rhu-

matique, *ibid.* - Séreuse, *n.* 1140, *p.* 227. - Vénéneuse, *n.* 1140, *p.* 228. - Universelle, *ibid.*

PARAPHIMOSIS, son caractère & sa curation, *n.* 1774.

PARAPHRÉNÉSIE, *n.* 344, *p.* 250.

PARAPHRENITIS de Boerhaave, *n.* 344, *p.* 249.

PARAPHROSYNE de Sauvages, Voyez *Délire passager.*

PARAPHROSYNE CALENTURA, Voyez *Calenture.*

PARAPLÉGIE, *n.* 1140. - Rachialgique, *n.* 1140, *p.* 229.

PARAPLEURITIS, *n.* 344, *p.* 250.

PARAPLEXIE, 1140, *p.* 228. - Intermittente, *ibid.* - Produite par le Spina bifida, *ibid.* - Rhumatique, *ibid.* - Sanguine *ibid.*

PAROXYSME des fièvres, sa durée, *n.* 23. - Des fièvres intermittentes finit en vingt-quatre heures, 26. Sa durée est proportionnée au degré de réaction, *n.* 63. Comment peut-on en prévenir le retour, 229.

PAROXYSME de goutte, *n.* 561.

PASSION CŒLIAQUE, muqueuse, *n.* 1465, *p.* 430.

—ILIAQUE. Voyez *Ileus.*

PASSIONS, leur influence sur les fièvres intermittentes, *n.* 231, *p.* 177. Sont une cause puissante de foiblesse, *n.* 554, *p.* 351.

PASSIONS DÉSORDONNÉES, voyez *Morositates.*

PEAU (affections de la), voy. *Impetigines.*

PECTORAUX, sont peu efficaces, *n.* 917. Cas où ils ont réussi, *n.* 919, *p.* 96.

PEMPHIGUS, 732.

PERICARDITIS, 383.

PÉRIODE TIERCE, est la plus commune, *n.* 119.

PÉRIODES, celles qu'observent les hémorrhoïdes ne sont pas toujours exactement marquées, *n.* 929.

PÉRIPNEUMONIE, 342. Boerhaave en a admis deux espèces, *n.* 342. Son caractère, *n.* 344, *p.* 247. Elle est idiopathique ou symptomatique, *n.* 344, *p.* 248. - Catarrhale, *ibid.* - Epidémique, *ibid.* - Erysipélateuse, *ibid.* - Gastrique, *ibid.*

PÉRIPNEUMONIE FAUSSE, 376, *n.* 344, *p.* 248, *p.* 250. Ses symptomes, 379. Sa pathologie, 380. Sa cure, 381, 382. Explication de quelques-uns de ses symptomes, 350.

PÉRIPNEUMOPLEURITIS. Voy. *Pleuropéripneumonie*

PÉRITONITIS, 384. Il y en a trois espèces, *n.* 384.

PERTE DE SANG, voyez *Ménorrhagie sanglante des femmes grosses.*

PESTE, son caractère général, 665. Ses phénomènes, *ibid.* Ses symptomes principaux, 667. Sa cause prochaine, 668. Moyens de la prévenir, 670-685. Son inoculation ne peut être d'aucune utilité, *n.* 684. Sa cure, 686-695. - Bénigne, *n.* 665, *p.* 414. - d'Egypte, *ibid.* - De Moscow, *ibid.* - Interne, *n.* 665, *p.* 413. - Scorbutique, *n.* 665, *p.* 414. - Sporadique de Sydenham, *ibid.* - Vulgaire, *ibid.*

PÉTÉCHIES (les), 734. Elles ne sont pas une crise de la peste, *n.* 667, *p.* 420. Confluentes, *n.* 667, *p.* 419. - Grandes, *ibid.* - Petites, *ibid.*

PETIT-LAIT, toujours convenable dans la dysenterie, 1088.

PETITE VÉROLE, son caractère général, 587. Son pronostic, 593. Elle varie en raison de la constitution de ceux qu'elle attaque, *n.* 608. Sa cure, 601-630. Son inoculation, 602. Différentes manières d'ino-

culer, 603. Importances des différentes méthodes d'inoculer, 604-615. Manière de diriger la petite vérole gagnée par la contagion, 616-630. - Anomale, voyez *petite vérole discrète compliquée.* - A placards, *n.* 587, *p.* 368. - Cohérente, *n.* 587, *p.* 368. - Confluente crystalline, *n.* 587. *p.* 387. - Maligne, voyez *Petite vérole confluente crystalline, petite vérole cohérente, petite vérole noire, petite vérole à placards.* - Confluente régulière, voyez *Petite vérole confluente simple.* - Confluente simple, *n.* 587, *p.* 368. Ses symptomes, 590-93. - Crystalline discrète, *n.* 587. - Discrète compliquée, *n.* 587. - Discrète maligne, voyez *Discrète compliquée.* - Discrète simple, *n.* 587. Ses symptomes, 589. - Différences générales entre la discrète & la confluente, 594. Cause de ces différences, 595-600. - Dysentérique, *n.* 587, *p.* 367. - Miliaire, *ibid.* - Noire ou scorbutique, *n.* 887, *p.* 368. - Pourprée. Voyez *Petite vérole miliaire.* - Siliqueuse, *n.* 587. *p.* 367. - Très-discrète, voy. *Petite vérole miliaire.* - Verruqueuse, *n.* 587, *p.* 367. - Vésiculaire, voyez *Petite vérole miliaire.*

PETITE VÉROLE VOLANTE, 631. Comment elle se distingue de la vraie petite vérole, 632.

PEUR (la) est une cause éloignée de la fièvre, 97.

PHÉNOMÈNES de la fièvre, dépendent d'une seule cause prochaine, *n.* 35.

PHIMOSIS, son caractère, *n.* 1774.

PHLEGMASIES, 235. Leur caractère, *n.* 235. Doit-on les distinguer en membraneuses & en parenchymateuses, *ibid.*

PHLEGMATIE, *n.* 1668, *p.* 556. —Crurale, *n.* 1668, *p.* 557.— De Delos, *n.* 1668, *p.* 558.— De Malabar, *n.* 1668, *p.* 557. —Eléphantique, *n.* 1668, *p.* 558. — Exanthématique, *n.* 1668, *p.* 557. — Hystérique, *n.* 1668, *p.* 558.—Laiteuse, *n.* 1668, *p.* 556.—Produite par la suppression des règles, *ibid.*— Ulcéreuse, *n.* 1668, *p.* 557.— Vulgaire, *n.* 1668, *p.* 558.

PHLEGMATORRHAGIE, *n.* 1046.

PHLEGMON, 274. Manière de le distinguer des autres inflammations & des fièvres, *n.* 247, *p.* 199. — Ses variétés, *n.* 274.

PHLOGOSE, son caractère, *n.* 274, *p.* 215. Ses suites, *n.* 274, *p.* 216.

PHRÉNÉSIE. Voyez *Frénésie.*

PHTHISIE, signification propre de ce terme, *n.* 853. — Aërienne, voy. *Dyspnée aërienne.* —Catarrhale, *n.* 1618, *p.* 513. —Cellulaire, *n.* 853, *p.* 51. —Des hydropiques, *n.* 1618, *p.* 526. — Dorsale, 1610, *n.* 1618, *p.* 525, 1619, *p.* 526.— Elle est l'effet de l'influence des parties de la génération sur tout le systême, *p.* 1610. — Humide, voyez *Phthisie pulmonaire confirmée.* — Mésentérique, 879. Elle est fréquemment réunie à la phthisie pulmonaire, *ibid.* — Pulmonaire, son caractère général, 853. — Commençante, *n.* 853. — Confirmée, *ibid.* — Elle est toujours accompagnée d'ulcères des poumons, 855. Manière de distinguer dans cette maladie le pus rejeté par la toux du mucus, 856. Elle est accompagnée de la fièvre étique, 857. Elle peut exister sans expectoration purulente, *n.* 872. Ses différentes causes, 863. Elle peut être produite

produite par l'hémoptysie, 864-805. Par la pneumonie, 866-869. Par le catarrhe, 870-873. Par l'asthme, 875. Par les tubercules, 876-882. Par des matieres calcaires amassées dans les poumons, 884. - Est-elle contagieuse, 886. Quels sont ses symptomes quand elle est produite par des tubercules, 889. Quelle est sa durée, 896. Son pronostic, 897. Sa cure, 899-924. Son traitement quand elle est produite par des tubercules, 906-921. Moyens de pallier ses symptomes, 922-924. — Phthisie rachialgique de Tulpius, *n.* 1618, *p.* 513. - Scrophuleuse, voyez *Fièvre étique scrophuleuse.* — Sèche, voyez *Phthisie pulmonaire commençante.* — Syphilitique, *n.* 1618, *p.* 526. - Trachéale, *n.* 853, *p.* 51.

PHYSCONIE, son caractère, *n.* 1718, *p.* 586. Elle est communément symptomatique, *ibid.* - De l'ovaire, *n.* 1718, *p.* 587. - Externe, *n.* 1718, *p.* 588. - Hépatique, *n.* 1718, *p.* 586. - Intestinale, *n.* 1718, *p.* 587. - Mésentérique, *ibid.* - Omentale, *ibid.* - Polysplanchna, *ibid.* - Produite par des hydatides, *n.* 1718, *p.* 588. Par un amas de graisse, *ibid.* - Rénale, *n.* 1718, *p.* 587. - Splénique, *n.* 1718, *p.* 586.-Squirrheuse, *n.* 1718, *p.* 588. - Viscérale, *ibid.*-Utérine, *n.* 1718, *p.* 587.

PHYSOMÈTRE. Voyez *Tympanite de l'utérus.*

PIAN, sa description, *n.* 1814, *p.* 702. En quoi il differe de l'yaws, *n.* 1814, *p.* 703. Voy. *Frambœsia.*

PIGEON, sa chair paroît disposer particulierement à la putridité, *n.* 1794, *p.* 675.

PLANTES ALKALESCENTES, particulierement utiles pour la guérison du scorbut, 1805.

PLÉTHORE, dispose à l'épilepsie, 1314. - Artérielle a lieu chez les jeunes gens, 766. - Veineuse, survient passé l'âge de trente-cinq ans, 768-69.

PLÉTHORIQUES (les) sont sujets aux maladies inflammatoires, *n.* 241.

PLEURÉSIE, 341. Son caractère, *n.* 344, *p.* 248. Pourquoi dans cette maladie la douleur ne se fait-elle sentir que sur les côtés du thorax, *n.* 344, *p.* 249. En quoi se distingue-t-elle de la péripneumonie, *ibid.* - Bilieuse, *n.* 344, *p.* 250. - Catarrhale, *ibid.* - Convulsive, *ibid.* - Dorsale, *ibid.* - Du médiastin, *ibid.* - Du péricarde, *ibid.* - Du poumon, *n.* 344, *p.* 249. - Erysipélateuse, *n.* 344, *p.* 250. - Fausse, *n.* 344, *p.* 249. - Fausse de Boerhaave, *n.* 440, *p.* 298. - Hydrothorachique, *n.* 344, *p.* 250. - Idiopathique simple, *n.* 344, *p.* 249. - Idiopathique compliquée, *ibid.* - Laiteuse, *n.* 344, *p.* 250. - Lymphatique, voyez *Pleurésie catarrhale.* - Miliaire, *n.* 344, *p.* 250. - Pestilentielle, *ibid.* - Putride, *ibid.* - Splénique, voyez *Splenitis.* - Stomachale, voyez *Pleurésie vermineuse.* - Symptomatique, *n.* 344, *p.* 249. - Venteuse, *n.* 440, *p.* 298. - Vermineuse, *n.* 344, *p.* 250. - Vraie, *n.* 344, *p.* 249.

PLEUROPÉRIPNEUMONIE, *n.* 344, *p.* 250. - Bilieuse & putride, *n.* 344, *p.* 248.

PLEUROSTHOTONOS, voyez *Tetanos latéral.*

PLIQUE POLONAISE, *n.* 1814, *p.* 704. - En cordons, *n.* 1814, *p.* 705. - Femelle, *ibid.* Male, *ibid.* Voyez *Trichoma.*

PLOMB, ses préparations agissent comme sédatives & astringentes, *n.* 136. Leur application externe est utile dans l'ophthalmie, *n.* 286. Leur usage

interne doit être entièrement banni, *n.* 798.
PNEUMATOSIS, son caractère, *n.* 1626, *p.* 532. - Fébrile, *n.* 1626, *p.* 533. - Hystérique, *ibid.* - Spontanée, *ibid.* — Traumatique, *ibid.* — Vénéneuse, *ibid.*
PNEUMONIE ou fluxion de poitrine, 334. Ses symptomes généraux, 335-339. Son siège, 340-344. Elle est endémique dans les pays froids, *n.* 344, *p.* 251. Quels sont ceux qu'elle affecte particulièrement, *n.* 345. Elle n'est pas contagieuse, 345. Son pronostic, 352-360. Ses terminaisons, *n.* 360. Sa cure, 361. Manière de pratiquer les saignées dans son traitement, 362-367. Usage des purgatifs dans cette maladie, 370. Usage des émétiques, 371. Des vésicatoires, 372. Moyens d'y favoriser l'expectoration, 373. Usage des sudorifiques, 374. - Des narcotiques, 375.
POIL (le), *n.* 274.
POIREAUX, endémiques dans le Japon, *n.* 1435, *p.* 413.
POIREAUX VÉNÉRIENS, leur caractère, *n.* 1781, *p.* 636. Leur cure, 1781, *p.* 637.
POISONS, manière dont ils produisent la mort, *n.* 101, *p.* 87.
POLLUTION NOCTURNE, *n.* 1765, *p.* 621.
POLYSARCIE, son caractère, *n.* 1621. Quand doit-on la considérer comme morbifique, 1621. Sa cure, 1623-25. - Adipeuse, en quoi elle diffère de la corpulence athlétique, 1621.
POMMES DE TERRE, leur fécule est inférieure aux autres farineux, *n.* 909.
PORES BILIAIRES, *n.* 1816, *p.* 709. Leur obstruction suffit pour produire la jaunisse, *n.* 1816, *p.* 710.
POUILLOT, est un bon antispasmodique, *n.* 918, *p.* 79.
POULAINS. Voyez *Bubons vénériens.*
POULS, son état pendant le paroxysme de la fièvre intermittente, 12. Sa fréquence ne caractérise pas particulièrement la fièvre, *n.* 8. Ses changemens pendant le paroxysme de la fièvre, 12. Changemens que l'on y observe régulièrement dans l'état de santé, *n.* 55. Sa connoissance exige beaucoup d'attention, *n.* 103, *p.* 89. Il faut considérer sa vélocité, *ibid.* Sa force, *n.* 103, *p.* 90. Son volume, *n.* 103, *p.* 91. Sa tension, *ibid.* Sa régularité, *ibid.* - Son caractère dans la peste, *n.* 667, *p.* 418. Dans la fièvre lente, *n.* 682, 862. Dans la phthisie confirmée, *n.* 893, *n.* 894. - Il devient fréquent dans le catarrhe, 1049. - Son intermittence dépend d'une contraction spasmodique du cœur, 1187. Il est communément irrégulier & intermittent dans l'hydrothorax, 1702. Lent & foible chez les scorbutiques, *n.* 1790, *p.* 669.
POUMON, ses vaisseaux sont plus petits & en moins grande quantité que ceux que fournit l'aorte, *n.* 760.
POURPRE BLANC. Voy. *Miliaire.*
PRÉCIPITÉ ROUGE en poudre sèche, s'applique utilement sur les chancres vénériens, 1781.
PRONOSTIC, dans les fièvres, sur quoi doit-il être fondé, 99. 100-2.
PROFLUVIA, 1045. Caractère de cette classe, 1045.
PRUNELLA, *n.* 300.
PSORA, en quoi il diffère de la lèpre des Grecs, *n.* 1814, *p.* 698.
PUISSANCES SÉDATIVES, *n.* 128.
PUISSANCE NERVEUSE, ses effets, *n.* 1100.

PURGATIFS, leur usage dans les fièvres continues, 144. Dans les fièvres intermittentes, *n.* 234, *p.* 181. Dans la fièvre quarte, *n.* 234, *p.* 182. Dans quelles circonstances des fièvres continues doit-on les employer, *n.* 149. Précautions qu'ils exigent en général, *n.* 134, *p.* 187-8. Ils agissent quelquefois comme révulsifs dans l'ophthalmie, *n.* 283. Ils sont utiles dans les inflammations, *n.* 266, *p.* 210. Dans la petite-vérole, 614-615. A la fin de la rougeole, 649. Dans la peste, *n.* 687. Dans l'hémorrhagie du nez, *n.* 829. Dans l'aménorrhée, 1005. Dans la colique, 1447. Dans la mélancolie, 1593. Ils sont nuisibles dans la suppuration de l'estomac, *n.* 396. Immédiatement après le paroxysme de la goutte, 572. Dans la phthisie, *n.* 915, *p.* 90. Dans la gonorrhée, 1769, 1772. Ils conviennent rarement dans la goutte, *n.* 559. Aux asthmatiques, 1390. Dans la danse de S. Guy, 1354. Ils exigent des précautions dans le rhumatisme aigu, 465. Ils sont souvent pernicieux dans la diarrhée, 1500-1. Quelquefois très-nécessaires dans la manie, 1567. Ils ne conviennent dans la jaunisse que quand le ventre est resserré, 1826. Ils ont souvent arrêté les accès d'épilepsie, *n.* 1325, *n.* 1339.

— ACRES, produisent l'affection hémorrhoïdale, 942. Sont dangereux dans le cas de constipation, *n.* 1210, *p.* 290.

— DOUX, assidument employés, sont le moyen le plus efficace de guérir la dysenterie, 1080. Peuvent s'employer avec avantage dans l'hydropisie, 1683. Dans le rachitis, 1735.

— DRASTIQUES sont utiles dans l'hydropisie, 1683. Dans l'apoplexie, 1133.

— RAFRAICHISSANS, plus avantageux que les drastiques dans la manie, 1562.

PUTRESCENCE, peut exister dans les fluides du corps humain, 72. Ses signes, *n.* 72. A quoi on la reconnoît dans les fièvres, 105. Moyen d'en arrêter les progrès, 222-226. Causes qui en accélèrent les progrès, *n.* 226. La nourriture animale y dispose, 1812. Elle paroît dépendre de l'excès de matière saline qui s'engendre dans les fluides animaux, *ibid.*

PUS, manière dont il se forme, 250, *n.* 252. Il dépend de rupture ou d'érosion, *n.* 252, *p.* 202. Il ne peut se former dans les vaisseaux sanguins, 854. Comment il se distingue du mucus lorsqu'il est rejetté par l'expectoration, 856.

PUSTULE MALIGNE, *n.* 665, *p.* 414.

PUSTULES (les), *n.* 274.

PUTRIDES (les matières) détruisent le ton de l'estomac, *n.* 1198, *p.* 278.

PYLORE SQUIRRHEUX. Voyez *Dyspepsie.*

PYREXIE, en quoi elle diffère de la fièvre proprement dite, *n.* 8.

PYREXIES (classe des), 6. Son caractère, *ibid.* Ordre de cette classe, 7.

PYROSIS, 1427. Son caractère, *n.* 1429. Ses symptomes, 1431. Sa cause prochaine, 1433. Ses causes éloignées, 1432. Sa cure, 1434. – Bilieuse, *n.* 1429, *p.* 405. – Produite par la conception, *ibid.* Par l'inflammation des viscères du bas-ventre, *ibid.* – *Suecica* de Sauvages, 1428. – Symptomatique, *n.* 1429, 404. – Ulcéreuse, *n.* 1429, *p.* 405. – Vulgaire, *n.* 429, *p.* 405.

Q.

QUARANTAINE, moyens que l'on pourroit employer pour la réduire à beaucoup moins de quarante jours dans le temps où règne la peste, 671.

QUINQUINA, n'est pas le spécifique des fièvres intermittentes, 213. Jouit d'une vertu tonique, 214. Cas où il convient dans la fièvre, 215. Quelle est la manière la plus efficace de l'employer, 216. Manière de l'administrer dans les fièvres intermittentes, 232. Principes d'où dépendent ses vertus, *n.* 212. Il est nuisible toutes les fois que le ton est augmenté, *n.* 215. Temps convenable de le prescrire, *n.* 215, *p.* 160. Règles à observer pendant son usage, *n.* 215, *p.* 161. Il peut prévenir la foiblesse, *n.* 234, *p.* 184. Il est utile dans les cas de pétéchies, *n.* 234, *p.* 188. Dans la gangrène produite par atonie, 272. Dans l'esquinancie maligne, *n.* 317. Dans la goutte atonique, pour fortifier le ton de l'estomac, 577. Dans la petite-vérole, lorsqu'il paroît des signes de putridité, 623. Dans la ménorrhagie qui dépend de foiblesse, *n.* 983. Pour prévenir l'avortement dans le cas d'atonie, 994, *p.* 132. Dans les épilepsies qui reviennent périodiquement sans retour de pléthore, 1334. Pour prévenir le retour de l'accès dans l'asthme périodique, *n.* 1397. Dans le second degré de la coqueluche, 1425. Comme tonique dans l'hydropisie, 1694. Dans les bubons vénériens accompagnés d'inflammation érysipélateuse, *n.* 1781, *p.* 642. Dans le cas où le mercure est nuisible à raison de la foiblesse de la constitution, *n.* 1785, *p.* 656. Pour modérer les effets du mercure, *n.* 1787, *p.* 663.-Uni aux narcotiques il est un puissant tonique dans le cholera morbus, 1464.-Uni à la ciguë, il est convenable dans les ulcères qui succèdent aux bubons vénériens, *n.* 1781, *p.* 633.-On l'a recommandé dans le rachitis, 1732. Dans les écrouelles, 1755.-Il convient rarement dans le rhumatisme aigu, 469. Dans la scarlatine angineuse, 662.-Son usage peut préserver de la contagion, *n.* 683.-On ne doit pas compter sur son action comme astringent, *n.* 800.-Il exige beaucoup de précautions dans la rougeole putride accompagnée de difficulté de respirer, *n.* 646.-Il est admissible à la fin de la dysenterie compliquée de fièvre intermittente, 1089. Dans les hémorrhagies qui accompagnent le scorbut, *n.* 1814, *p.* 685.-Il est nuisible dans les hémorrhagies actives, *n.* 848. Dans la phthisie, 920. Dans la gangrene produite par excès de ton, 272. Il doit être exclus du traitement du catarrhe épidémique, *n.* 1066, *p.* 171. Circonstances où l'on peut le prescrire, quoique la maladie ressemble à la phthisie, *n.* 920, *p.* 95-98. On peut douter de son efficacité dans le scorbut, 1808.

R.

RACHIALGIE. Voyez *Colique de Poitou*. - Arthritique, *n.* 1435, *p.* 414. - Qui accompagne le ramollissement des os, *n.* 1435, *p.* 415. - Scorbutique, *n.* 1435, *p.* 414. - Traumatique, *n.* 1435, *p.* 414. - Végétale, *n.* 1435, *p.* 411.

RACHITIS, 1719. Son origine, *n.* 1720. Ses causes éloignées, 1721-23. Ses causes sont difficiles à connoître, *n.* 1723. Elle n'est pas une suite de la maladie vénérienne, 1720. Sa cause prochaine, 1725-28. - Sa cure, 1629-36. - Des Anglois, *n.* 1719. - Des Calmouques, *ibid.*

RAGE. Voyez *Hydrophobie*.

RAIFORT SAUVAGE, son écorce appliquée à l'extérieur, a été recommandée dans la paralysie, *n.* 1161.

RAPHANIA, son caractère, *n.* 1347, *p.* 364.

RÉACTION du systême, 59. Symptomes qui indiquent sa violence dans les fièvres, 103. Moyens de la modérer, 127.

RÈGLES IMMODÉRÉES. Voyez *Ménorrhagie*.

RÈGLES VICIÉES, *n.* 966, *p.* 116.

RÉGLISSE (racine de), Son extrait est utile dans la cardialgie, *n.* 1221, *p.* 298.

REINS ENTRE-OUVERTS. Voy. *Efforts des reins*.

RELACHANS, manière dont ils agissent sur l'estomac, *n.* 1198, *p.* 278.

REMÈDES, tableau de ceux que l'on doit employer dans les fièvres continues, 227.

REMISSION de la fièvre, 26.

RÉPERCUSSIFS, usités par les anciens dans les inflammations, *n.* 261.

RESPIRATION, ses changemens pendant le paroxysme de la fièvre intermittente, 13. Changemens qui y surviennent dans les cas de tubercules aux poumons, *n.* 892. - Laborieuse, *n.* 104, *p.* 101. - Luctueuse, *ibid.* - Petite & fréquente, *ibid.*

RÉSOLUTION de l'inflammation, manière dont elle se fait, 249.

RÉSOLUTIFS, ont été employés d'après une fausse théorie, *n.* 267, *p.* 211.

RÉTENTION DES RÈGLES. Voy. *Aménorrhée*.

RÉVOLUTION DIURNE dans le corps humain, 55. Quelles en sont les causes, *n.* 55.

RÊVERIE, 1558.

RHUBARBE, pernicieuse dans la diarrhée colliquative des fièvres étiques, 924. Ne convient pas aux hémorrhoïdaires, *n.* 950. Ni dans la dysenterie, 1080. Est souvent nuisible dans la diarrhée, *n.* 1500.

RHUMATISME, est aigu ou chronique, 433. - Idiopathique ou symptomatique, *n.* 440, *p.* 298. Il suit les vicissitudes de l'air, *n.* 458. Survient lorsque la raréfaction des fluides est réunie à la constriction des solides, *n.* 458. Dépend de la diathèse inflammatoire générale, *n.* 448, *p.* 306. - Aigu, son caractère, *n.* 440. En quoi il differe de la goutte, *ibid.* - Ses causes éloignées, 436. Sa cause prochaine, 455-460. - Ses symptomes, 439-447. Sa cure, 461-470. - Chronique, ses symptomes, 450. Comment il se distingue de l'aigu, 451. Il est l'effet de l'action du froid sur une articulation, *n.*

246. Sa cause prochaine, 472. Sa cure, 473-476. Comment il se distingue de la goutte, 526. – Dorsal, *n.* 440, *p.* 300. – Fébrile, *ibid.* – Vermineux, voyez *Spasme venteux.*

RHUME DE POITRINE, *n.* 1046, *p.* 160. – Catarrhal, *n.* 1046, *p.* 161. – De cerveau, *ibid.*

ROSE (la). Voyez *Erythème.*

ROUGEURS DE LA PEAU. Voy. *Goutte-rose.*

ROUGEOLE, 633. Son caractère, *n.* 636. Il y en a deux espèces, la rougeole ordinaire & la rougeole boutonnée, *ibid.* Ses symptomes, 637-642. Sa distinction d'avec la scarlatine, *n.* 644. Elle tend quelquefois à la putridité, 643. – Sa nature, 644. Sa cure, 645-650. Son inoculation réussit rarement, *n.* 650. – Boutonnée, *n.* 636. – Maligne, *ibid.* – Ordinaire, *ibid.* – Putride, sa description, *n.* 636, *p.* 398.

RUBÉFIANS, leurs effets, 197. Ils modèrent les douleurs de rhumatisme, mais contribuent peu à la guérison, 466. Appliqués sur le bas-ventre, sont utiles dans la colique, 1444.

S.

SAGOU, ne jouit d'aucune prérogative sur les autres farineux dans la phthisie pulmonaire, *n.* 909.

SAIGNÉE, quand doit-on y recourir dans les fièvres, 138-143. Circonstances qui doivent diriger son usage dans les fièvres, 143. Cas où elle est indiquée dans les fièvres intermittentes, 234. Elle est le premier de tous les remèdes dans les cas d'inflammation, *n.* 266. Elle produit plus d'effet en raison du degré de tension du systême, *n.* 282. On peut la pratiquer passé le quatrième jour, 363, *n.* 266. Ses limites sont difficiles à déterminer dans les inflammations, *n.* 266, 364. Elle n'arrête pas l'expectoration dans la pneumonie, 366. Cas où elle convient dans l'esquinancie maligne, *n.* 317. On peut y recourir plus hardiment dans l'esquinancie trachéale, que dans toute autre inflammation, *n.* 330. Manière de la pratiquer dans la pneumonie, 362, 367. La foiblesse du pouls ne doit pas en détourner dans la gastritis, 393. On doit la réitérer très-promptement dans les maladies inflammatoires des nouvelles accouchées, *n.* 432, *p.* 292. Elle est nécessaire dans les premiers jours du rhumatisme aigu, 463. Circonstances où elle convient dans l'odontalgie, 489. Dans la goutte, 563. Elle convient à ceux qui sont vigoureux dans les premières attaques de goutte, *n.* 559. Elle est toujours utile dès le premier jour de la fièvre éruptive de la petite-vérole, *n.* 618. Elle est nécessaire après l'éruption de la petite vérole, lorsque la fièvre est considérable, 622. Elle calme les convulsions qui précèdent l'éruption de la petite-vérole, *n.* 620. Cas où l'on peut y recourir dans la fièvre secondaire de la petite-vérole, 629. – Elle convient pendant l'éruption de la rougeole & après la desquamation, 645, 649. Dans la scarlatine, lorsque la fièvre augmente après l'éruption, *n.* 658. Elle doit être médiocre dans la scarlatine angineuse, 660. Elle exige beaucoup de précautions dans

la peste, *n.* 687. Elle est avantageuse dans l'érysipèle, *n.* 709. Dans la fièvre miliaire, *n.* 729. Elle ne supprime pas le lait des nourrices, *n.* 733, *p.* 464. Ne convient pas toujours pour prévenir la pléthore, 787. Elle est essentielle dans l'hémorrhagie, 794. Temps où l'on doit y recourir dans l'hémorrhagie, *n.* 787. Cas où l'on peut la faire jusqu'à défaillance, *n.* 794. Elle convient dans l'hémorrhagie du nez qui revient fréquemment, 824. Elle est le plus puissant des remèdes dans l'hémoptisie, *n.* 849. Elle est souvent l'unique moyen de calmer la toux, *n.* 855, *p.* 53. De prévenir la phthisie, 909. Cas où il faut particulièrement y recourir dans la phthisie, *n.* 917. Elle convient dans la jaunisse, 1824. Dans la ménorrhagie lorsqu'il y a diathèse inflammatoire, *n.* 981. Dans les fleurs blanches accompagnées de diathèse inflammatoire, *n.* 993. Pour prévenir l'avortement lorsqu'il y a turgescence, *n.* 994, *p.* 132. Dans le catarrhe, 1066. Dans le commencement de la dysenterie, 1085. Pour prévenir l'apoplexie, 1128. Elle doit être très-forte dans le cas d'apoplexie, 1132, *n.* 1139, *p.* 220. Elle convient dans la syncope pléthorique, *n.* 1189. Elle est préjudiciable dans le tetanos, 1277. On doit la faire très-forte dans l'épilepsie produite par le retour périodique de la pléthore, 1327. Elle est rarement utile dans la danse de S. Guy, 1354. On doit y avoir recours dans les accès violens d'asthme, 1388. Dans la coqueluche chez les sujets pléthoriques, 1416. Dans les coliques violentes, 1442. Elle est très-utile dans les premières attaques d'hystéricisme, *n.* 1524. Dans tous les cas récens de manie, *n.* 1566. Dans la manie partielle, 1579. Elle convient plus rarement dans la mélancolie que dans la manie, 1594. Elle est utile dans la corpulence, 1623. Dans le bubon vénérien accompagné d'inflammation, 1781, *p.* 642. Avant l'usage du mercure chez ceux où la diathèse inflammatoire domine, *n.* 1786, *p.* 661. Elle est très-rarement utile aux scorbutiques, *n.* 1844, *p.* 685.

SAIGNÉES LOCALES, leurs avantages, *n.* 266, *p.* 210. Cas où l'on doit particulièrement y recourir, *n.* 282. Leur succès est douteux dans les douleurs de rhumatisme, *n.* 464. Elles sont utiles dans l'odontalgie, 489. Dans la goutte quand il y a rougeur, *n.* 563. Voyez *Sangsues.*

SAIGNÉE DE L'ARTÈRE TEMPORALE, peut être efficace dans l'apoplexie, 1132.

SAIGNÉE DE LA JUGULAIRE, préférable aux autres dans l'apoplexie, 1132, *n.* 1139, *p.* 220.

SAIGNÉE DU BRAS, préférable à celle du pied dans le cas de suppression des règles, *n.* 1011. Dans l'apoplexie, 1132.

SAIGNÉE DU PIED, produit moins d'effet que celle du bras dans l'hémorrhagie du nez, *n.* 787.

SAIGNÉES RÉVULSIVE ET DÉRIVATIVE : ce que l'on en a dit est aujourd'hui négligé avec raison des praticiens, *n.* 787.

SAIGNEMENT DU NEZ. Voyez *Epistaxis.*

SALEP, n'est pas plus actif que les autres farineux dans la phthisie, *n.* 909.

SALIVATION SPONTANÉE des scorbutiques, moyens de la modérer, 1844, *p.* 684.

SALIVE, nécessaire pour entre-

tenir le ton de l'estomac, *n.* 1198, *p.* 278.

SALSEPAREILLE, convenable dans les ulcères rebelles qui succedent aux chancres, *n.* 1781, *p.* 635. Aux bubons vénériens, *n.* 1781, *p.* 643. Cas où il est utile de la donner conjointement avec le mercure, *n.* 1785, *p.* 656.

SANG, manière dont on doit juger de ses apparences, *n.* 103, *p.* 95. La partie qui se transforme en lait chez les nouvelles accouchées, ne constitue pas un fluide distinct quand elle est entraînée dans le torrent de la circulation, *n.* 432, *p.* 292. La couenne qui se forme sur sa surface diffère en couleur de celle que l'on observe dans l'état de santé, 1811. Il acquiert plus de fluidité & devient noir dans le scorbut, *n.* 1812, *p.* 681.

SANGSUES, utiles dans les inflammations, *n.* 266, *p.* 210. Dans la frénésie, *n.* 295. Dans l'esquinancie tonsillaire, *n.* 305. Dans la scarlatine qui attaque les enfans pendant le temps de la dentition, *n* 658. Elles sont essentielles dans le phimosis & le paraphimosis, *n.* 1774, *p.* 627. Leur application sur le scrotum est préférable aux saignées générales dans l'inflammation des testicules, *n.* 1781, *p.* 628. Leur usage exige des précautions dans l'ophthalmie, *n.* 282.

SATYRIASIS, *n.* 1814, *p.* 695.

SAVON, est préférable aux absorbans pour corriger l'excès d'acidité de l'estomac, *n.* 1206. On l'a proposé pour diminuer l'obésité, 1625. Est inutile pour dissoudre les concretions biliaires, 1829.

SCARIFICATIONS, conviennent dans les inflammations, *n.* 266, *p.* 210. De l'intérieur du nez, ont été employées avec peu de succès dans la frénésie, *n.* 295. Périodiques, sont utiles pour modérer les congestions particulieres, *n.* 787.

SCARLATINE (fievre), 651. Ses symptomes, 656. Elle differe de l'esquinancie maligne, 651-655. Sa cure, 657-664. - Angineuse, *n.* 651. - Prurigineuse, *ibid.* - Simple, *ibid.* - Variolique, *ibid.*

SCELOTYRBE FESTINANS, 1382, *p.* 334. - *Instabilis*, *n.* 1347, *p.* 364. - Intermittente, *ibid.*

SCIATIQUE, *n.* 440, *p.* 298. Hystérique, *ibid.* - Nerveuse, 455, *n.* 478. Produite par un abcès, *n.* 583.

SCILLE (la) est un puissant vomitif, *n.* 181. Est peu efficace dans la pneumonie, *n.* 373. Est diurétique, *n.* 1684.

SCORBUT, 1789. Son caractère, *n.* 1790, *p.* 665. Il n'y a qu'un seul genre de maladie qui mérite ce nom, qui est le même dans tous les climats, tant sur terre que sur mer, 1790. Ses causes éloignées, 1792-1802. Les mêmes causes peuvent y donner lieu tant sur terre que sur mer, 1796, *p.* 678. Sa cause prochaine, 1811-14. Il paroît dépendre de la foiblesse du systême, 1812. Il n'est pas contagieux, *n.* 1790, *p.* 671. Signes qui indiquent sa guérison, *ibid.* On peut en admettre trois degrés, savoir, le scorbut commençant, *n.* 1790, *p.* 665. Le scorbut dans l'état d'accroissement, *n.* 1790, *p.* 669. Le scorbut invétéré, *n.* 1790, *p.* 670. Les autres espèces ne sont que des variétés, *n.* 1790, *p.* 672. - Chaud, *n.* 1790, *p.* 673. - Livide, *n.* 1790, *p.* 672. - Pale, *ibid.* - Pétéchial, *ibid.* - Rouge, *n.* 1790, *p.* 673. Symptomes qui exigent des remedes particuliers, *n.* 1814, *p.* 684. Toutes les évacuations y sont nuisibles

lorsqu'il est avancé, *n.* 1814, *p.* 685. Précautions dont l'on doit user pour exposer à l'air ceux qui en sont vivement affectés, *n.* 1814, *p.* 685.

SECRÉTIONS, changemens qu'elles éprouvent pendant le temps du paroxysme de la fièvre intermittente, *n.* 16.

SEL AMMONIAC, cas où il convient, *n.* 160. Il est un des principaux moyens d'entretenir la fluidité du sang, *n.* 1813, *p.* 683.

SEL DE GLAUBER, avantageux dans la colique, *n.* 1448.

SEL DE MARS, convenable dans le rachitis, *n* 1734.

SEL MARIN, son usage ne produit pas la goutte, *n.* 550. Il est stimulant, *n.* 1212. - Tend à aggraver la cause prochaine du scorbut, *n.* 1793, *n.* 1813. Se convertit dans le corps en sel ammoniac, *n.* 1813, *p.* 682. Pris en petite quantité, accélère la putréfaction, *n.* 1813, *p.* 683.

SELS MÉTALLIQUES, rafraîchissans, 136.

SELS NEUTRES, sont rafraîchissans dans les fièvres, 135. Antiseptiques, *n.* 225. Diaphorétiques, 159-161. - Conviennent dans les fièvres intermittentes, *n.* 231. Dans le cas de constipation, *n.* 950. Dans l'asthme, 1393. Leurs inconvéniens, *n.* 1210, *p.* 290. Ils ne peuvent résoudre les obstructions anciennes, *n.* 1212, *p.* 293.

SELLES CAILLÉES, à quoi doit-on les attribuer, *n.* 432, *p.* 292.

SENEKA, a été donné dans la pneumonie, *n.* 373. Recommandé dans l'hydropisie, *n.* 1684.

SENS, les nouvelles impressions qu'ils reçoivent, varient en raison de celles qui ont précédé, *n.* 68.

SENSIBILITÉ (la) diminue pendant l'acces de froid, 19.

SERPENTAIRE DE VIRGINIE, préférable au contrayerva, *n.* 218, 165. Convient dans la petite vérole putride, accompagnée de péripneumonie, *n.* 646.

SERUM (le) se convertit en pus, *n.* 252. Temps qu'il exige pour se changer en pus, *n.* 266, *p.* 210.

SOMNOLENCE CONTINUELLE, *n.* 1094, *p.* 191.

SON des instrumens, quelquefois utile dans le délire, *n.* 130, *p.* 123.

SIMAROUBA, n'a été d'aucune utilité dans la dysenterie épidémique de Londres, *n.* 1089.

SINAPISMES, leurs effets, 197. Manière d'en faire usage, *n.* 267, *p.* 211.

SODA, 1427.

SOLSTICE d'été met fin aux inflammations vernales, *n.* 607.

SOLUTION des fièvres, *n.* 99, *p.* 81.

SOMMEIL LONG, dispose à recevoir l'action du froid, *n.* 95. A l'épilepsie, *n.* 1315.

SOMNAMBULISME. Voyez *Onéirodynie.*-Cataleptique, *n.* 1598, *p.* 510.

SONGES (les) indiquent toujours une irrégularité dans le systême, *n.* 1598, *p.* 511.

SOUBRESAUT des tendons, *n.* 1170, *p.* 299.

SOUFRE, utile comme laxatif, *n.* 950, *n.* 1210, *p.* 291. Pour modérer les effets du mercure, *n.* 1787, *p.* 663.

SPASME, ses symptomes, 103, *p.* 93. — Clonique, 1256. — Tonique, *ibid.* — Venteux, *n.* 440, *p.* 298.

SPASME INTERNE, produit la réaction dans les fievres, *n.* 46. Est la cause prochaine de l'inflammation, 243-248. — Moyens de le dissiper dans les fièvres, 152-187.

SPASMES (les), en quoi ils consistent, *n.* 1251, 1254.

SPASMODIQUES (affections) sans fièvre, 1251. Des fonctions animales, 1254. – Des fonctions vitales, 1355. -Des fonctions naturelles, 1427.

SPHACÈLE, 255. Quand il a lieu, les matières putrides qui s'en exhalent vicient en peu de temps la masse du sang, *n.* 257. Son caractère, *n.* 274, *p.* 216.

SPHACELISMUS. Voyez *Frénésie.*

SPIRITUEUX (les) peuvent prévenir la goutte atonique, 576. Ils sont utiles lorsque la goutte s'est portée sur l'estomac, *n.* 580. Ils sont nuisibles aux femmes pléthoriques dont les règles sont supprimées, *n.* 978. Ils détruisent l'irritabilité des fibres nerveuses & musculaires, *n.* 1198, 277.

SPLENITIS, 425.

SQUIRRHE, ne succède pas à la pneumonie, *n.* 360.

STIMULANS, cas où ils conviennent dans les fièvres, 217. Dans les fièvres intermittentes, 230. Dans l'aménorrhée, 1006. Ils nuisent toujours dans le catarrhe, *n.* 1065. Dans l'apoplexie, tant sanguine que séreuse, 1130-37. Conviennent très-rarement dans la paralysie, 1155. Circonstances où l'on peut y recourir dans la paralysie, 1156. Leur usage interne est douteux dans l'hémiplégie, 1170.

STIMULANS DIRECTS, ne sont pas les causes éloignées de la fièvre, 76-77.

STIMULUS, son excès est une cause directe de la mort, *n.* 103, *p.* 96.–Il peut être déterminé vers la tête, *ibid.* Vers les viscères de l'abdomen, *n.* 103, *p.* 97. Vers les poumons, *ibid.*

STOMACACE, *n.* 1015. Produite par le curu cucu, *ibid.* – Purulente, *ibid.* – Scorbutique, *ibid.* — Universelle, *ibid.*

SUBLIMÉ CORROSIF, sa dissolution est utile en injection dans la gonorrhée, 1777. On l'a donné avec avantage intérieurement, 1787. Il n'y a pas de remède plus infidèle, de quelque manière qu'on l'administre, *n.* 1787, *p.* 661.

SUCRE DE SATURNE, agit probablement comme tonique, 211. On l'a appliqué extérieurement dans la gonorrhée, 1775.

SUDORIFIQUES, argumens en faveur de leur usage dans les fièvres, 163-167. Argumens contre leur usage dans les fièvres, 461. Sont un remède très-précaire dans la goutte, *n.* 560, *p.* 356. Exigent des précautions dans les maladies pestilentielles, *n.* 690. Aggravent toutes les maladies aiguës de la peau, *n.* 727, *p.* 454. On les a recommandés dans l'hydropisie, 1686. Dans la paralysie, 1169. – Légers, conviennent dans le catarrhe, *n.* 1065.

SUETTE, *n.* 75, *p.* 49. – Des Anglois, *n.* 75, *p.* 56. – Des Picards, *ibid.* – Miliaire, *n.* 75, *p.* 56; *n.* 714, *p.* 446.

SUEURS critiques, sont modérées, *n.* 164. Celles qui succèdent aux fomentations sont avantageuses, *n.* 200. Elles sont utiles pour prévenir le spasme, *n.* 167. Dans les maladies pestilentielles, 690-91. Cas où elles sont nuisibles dans les fièvres continues, 165. Règles pour les diriger dans les fièvres continues, 168. Leur usage dans les fièvres intermittentes, 230. Dans la pneumonie, 374. Dans le rhumatisme aigu, 467. Elles sont souvent accompagnées d'éruptions miliaires, *n.* 723. Elles accompagnent les redoublemens de la fièvre étique,

860. Elles sont un symptome presque constant de la phthisie, *n.* 898.

SUFFOCATIO STRIDULA de Homes. Voyez *Esquinancie trachéale.*

SUFFOCATION, en quoi elle consiste, *n.* 1185.

SUPERPURGATION, 1477.

SUPPRESSION DES RÈGLES, 996.

SUPPURATION des parties enflammées, ses causes, 251. Signes qui annoncent ses approches, 251. Signes qui indiquent en général qu'elle est formée, 251. Dans les inflammations de poitrine, 358. Dans l'inflammation de l'estomac, 390. Elle ne survient dans le rhumatisme, que quand il est uni au phlegmon, *n.* 448.

SURFACE DU CORPS, sa sympathie avec l'estomac, 44.

SYNCOPE, est souvent un moyen certain d'arrêter l'hémorrhagie, 805, *n.* 821. Son caractère, 1171. Ses phénomènes, 1171. Ses causes éloignées, 1174-1178. Sa cure, 1189. Disposition à la, 1184. Comment elle se distingue de l'apoplexie, 1094. Comment elle se distingue des affections spasmodiques, *n.* 1173. En quoi elle diffère de la suffocation, *n.* 1185. Elle est idiopathique ou symptomatique, *n.* 1172. — Arthritique, *n.* 1172, *p.* 253. — Cardiaque, *n.* 1172, *p.* 250; *n.* 1367, *p.* 374. — Exanthématique, *n.* 1172, *p.* 252. — Fébrile, *ibid.* — Hystérique, *n.* 1172, *p.* 253. — Métastatique, *n.* 1172, *p.* 252. — Occasionnelle, *n.* 1172, *p.* 251. — Pathétique, *ibid.* — Pléthorique, *ibid.* — Produite par la dilatation anévrysmale du cœur, *ibid.* Par des concrétions polypeuses du cœur, *ibid.* — Par l'hydropisie du péricarde, *ibid.* Par des pierres renfermées dans le cœur, *ibid.* Par antipathie, *n.* 1172, *p.* 252. Par les poisons, *ibid.* Par l'ouverture des abcès, *ibid.* Par le sphacèle, *ibid.* Par l'inanition, *ibid.* Par les évacuations, *ibid.* Par les douleurs vives, *ibid.* — Scorbutique, *n.* 1172, *p.* 253. — Stomachique, *ibid.*

SYNOCHA. Voyez *Fièvre inflammatoire.*

SYNOCHUS. Voy. *Fièvre putride.*

SYPHILIS INDICA de Sauvages, *n.* 1764.

SYSTÊME, ce que l'on doit entendre par ce terme, *n.* 74.

SYSTÊME SANGUIN, est continuellement dans un état de pléthore, 749.

T.

TABAC, son abus dispose à l'apoplexie, 1126. Affoiblit l'estomac, 1198. Sa fumée est utile dans la colique, 1447.

TABES. Voyez *Hétisie.*

TABES APOSTEMATODES de Sauvages, *n.* 1618, *p.* 523.

TARAXIS. Voyez *Ophthalmie catarrhale.*

TARTRE ÉMÉTIQUE, son usage dans les fièvres, 185. Est très-convenable dans la dysenterie, 1080.

TENIA. Symptomes qui indiquent sa présence, *n.* 1190, *p.* 268.

TEMPÉRAMENT MÉLANCOLIQUE, son caractère, 1230.

TEMPÉRATURE de la surface du corps est différente de la température intérieure, *n.* 88.

TÉRÉBENTHINE, peut se donner en lavemens dans la colique, *n.* 1447.

TERREUR (la) produit l'épi-

lepsie, 1302. A guéri la folie, *n.* 1565.

TERREUR PANIQUE, *n.* 1575, *p.* 496.

TESTACÉES (les) recommandés dans le rachitis, 1736.

TETANOS, 1257. Ses causes éloignées, 1268. Sa cure, 1270. – Moyens de le prévenir chez les nouveaux-nés, *n.* 1258. On y a recommandé la poix des Barbades, 1280. – Emprostotonique, *n.* 1257, *p.* 317. — Fébrile, *ibid.* – Hémiplégique, *ibid.* — Holotonique des Péruviens, *n.* 1257, *p.* 316. — Latéral, 1268, *n.* 1257, *p.* 317. — Opisthotonique, *n.* 1257, *p.* 316. — Tonique, *ibid.* — Traumatique, *ibid.*

TÊTE, son système veineux jouit d'une conformation particulière, 772.

THÉ, affoiblit beaucoup l'estomac, *n.* 1198, *p.* 277. Est utiles aux hypochondriaques, 1241.

THÉORIE, jusqu'à quel point elle est nécessaire en médecine, *n.* 4. Elle exige beaucoup de circonspection, *n.* 4.

TIC, *n.* 1258.

TON des fibres motrices, dépend du degré de tension du système artériel, 139. — Du cœur & des artères, est considérablement diminué dans les maladies contagieuses, 204.

TONIQUES, quels sont les remèdes que l'on comprend sous ce nom, *n.* 211. Ont été employés dans les fièvres continues, 211. Dans les fièvres intermittentes, 231. Sont nuisibles dans l'hypochondrie, *n.* 1239. Sont convenables dans la coqueluche, 1424.

TONIQUES MÉTALLIQUES, ont été recommandés dans les fièvres intermittentes, 231.

TOUX, Voyez *Catarrhe.* Est produite par l'irritation du poumon, *n.* 373, *p.* 264. Caractère de celle qui annonce les tubercules du poumon, *n.* 889. – Catarrhale, *n.* 1046, *p.* 161. – Gutturale, *ibid.* Toux sèche qui accompagne la rougeole, exige les adoucissans, *n.* 647. — Sèche des scorbutiques, *n.* 1814, *p.* 684. Moyens de la modérer, *ibid.*

TRACHOMA, *n.* 280.

TRANCHÉES, 1436. — Des enfans, voyez *Colique méconiale.*

TREMBLEMENT, sa cause, *n.* 39. Quelles sont les parties où il se manifeste d'abord, *n.* 12. Son caractère, *n.* 1170, *p.* 248. – De cœur, *n.* 1355, *p.* 369. — Des ivrognes, *n.* 1170, *p.* 249. — Des ouvriers qui travaillent aux mines, *ibid.* — Paralytique, *n.* 1170, *p.* 248. — Produit par l'excès des plaisirs de Vénus, *n.* 1170, *p.* 248. Par la vieillesse, *ibid.* Par l'usage immodéré du café, *ibid.* Par les affections de l'ame, *ibid.* Par la fièvre lente nerveuse, *ibid.* Par la congestion dans le cerveau, *ibid.* Par un insecte renfermé dans les sinus du cerveau, *ibid.* Par la pléthore, *ibid.* Par la saburre contenue dans l'estomac, *n.* 1470, *p.* 249. Par épanchement de sérosité dans le cerveau, *ibid.* Par les contusions de la tête. — Rhumatismal, *ibid.* – Scorbutique de Sennert, *ibid.*

TREMOR COACTUS, de Sauvages, *n.* 1170, *p.* 249. — *Palpitans*, de Preysinger. Voyez *Palpitation.*

TRICHIASIS, *n.* 280.

TRICHOMA, son caractère, *n.* 1814, *p.* 704. — Cirrhosum. Voyez *Plique en cordon.* — Villosum. Voyez *Plique femelle.*

TRISMUS. Voyez *Tetanos.* – *Capistratus*, *n.* 1258. – Catarrhal, *n.* 1257, *p.* 317. — Des hypo-

chondriaques, *n.* 1258. Des nouveaux-nés. Voyez *Mal de mâchoire.* - Inflammatoire, *n.* 1258. - Maxillaire, *ibid.* - Occipital, *ibid.* - Scorbutique, *ibid.* - Traumatique, *n.* 1257, *p.* 317. - Vermineux, *n.* 1258.

TROUSSE GALANT. Voyez *Fièvre pestilentielle*, *n.* 1445, & *Cholera morbus.*

TUBERCULES (les) sont la cause la plus fréquente de la phthisie, 863-876. Hippocrate les a connus, *n.* 876. Leur description, *n.* 877. Ils peuvent exister sans une acrimonie particulière, *n.* 878.

TUMEURS en général. Voyez *Intumescences.* - Adipeuses, 1621. - Aqueuses. Voyez *Hydropisies.* - Du prépuce, qui succèdent aux chancres & s'ulcèrent, *n.* 1781, *p.* 635. - Flatulentes, 1626.

TUSSILLAGE, ses feuilles & son suc, ont été recommandés dans les écrouelles, 1755.

TYMPANITE, son caractère, 1627. - Ses espèces, 1628-30. Ses phénomènes, 1632. Sa cause prochaine, 1635-36. Sa cure, 1637-44. - Abdominale, *n.* 1627, *p.* 534, 1628. - Ascitique, *ibid.* - De l'utérus, *n.* 1627, *p.* 533. - De Stewart, *ibid.* - Enterophysodes, *ibid.* - Humide, *ibid.* - Intestinale, *ibid.* - Sèche, *ibid.* - Spasmodique, *ibid.* - Vermineuse, *ibid.*

TYPHOMANIE, *n.* 104, *p.* 100, *n.* 1094, *p.* 189.

TYPHUS. Voyez *Fièvre lente nerveuse.* - Pétéchial. Voyez *Fièvre putride.*

U-V.

VALÉRIANE SAUVAGE, sa racine est peu utile dans l'épilepsie, 1341.

VAPEURS, voyez *Hypochondrie.*

VAPEURS, qui s'élèvent du corps de l'homme sain, sont une cause de la fièvre, 85. Rapidité de leurs effets pernicieux, *n.* 81. Sont plus actives quand elles se trouvent réunies aux miasmes des marais, *n.* 87. - Méphitiques agissent comme un poison subtil, *n.* 81. N'agissent pas immédiatement sur les organes de la respiration, *n.* 1116. Des marais, produisent la fièvre, 85.

VÉGÉTAL (le régime) convient dans les fièvres, *n.* 124, 130. Arrête la putréfaction, *n.* 225. Prévient l'alkalescence, *n.* 1207. Peut suffire dans le commencement de la phthisie, 910. Exige des précautions dans la mélancolie, 1597. Est un moyen certain de prévenir le scorbut, 1794.

VENTOUSES, cas où elles conviennent, *n.* 266, *p.* 210. - Sèches, utiles pour procurer la résolution du bubon vénérien, *n.* 1781, *p.* 642. - Scarifiées, peuvent être avantageuses dans l'ophthalmie, 281. Sont très-efficaces dans l'apoplexie, 1132. Dans la pneumonie, *n.* 367. Dans le rhumatisme, *n.* 464. On les a appliquées avec succès sur l'os sacrum dans la chûte du rectum, *n.* 1164. Sur la région du foie dans la jaunisse, *n.* 1824.

VENTROSITÉ. Voyez *Physconie.*

VÉNUS, son excès est une cause éloignée de la fièvre, 97. De la goutte, *n.* 554.

VERT-DE-GRIS, utile dans l'inflammation de la conjonctive qui s'étend jusqu'aux tarses, *n.* 286.

VERETTE. Voyez *Petite-vérole volante.*

VÉROLE. Voyez *Maladie vénérienne.*

VÉROLETTE. Voyez *Petite-vérole volante.*

VERRUES, *n.* 1781, *p.* 637.

VERS, signes qui les indiquent, *n.* 1190, *p.* 268.

VESANIÆ (les) en général, 1528.

VÉSICATOIRES, leurs effets, 189-197. Leur manière d'agir dans la curation des fièvres, 190-194. Quand doit-on les employer dans les fièvres, 195, *n.* 234, *p.* 187. Où doit-on les appliquer, 196. Manière d'en faire usage dans les inflammations, *n.* 267, *p.* 211. Ils sont très-efficaces pour dissiper la douleur de rhumatisme quand elle est fixée, 466. Nécessaires dans la petite-vérole, quand elle est violente, depuis le huitième jusqu'au onzième jour, 625-626. – Ils conviennent dans l'ophthalmie, 284. Dans la pneumonie, 372. Dans l'odontalgie, 490. Dans le paroxisme de la goutte, 566. Dans la goutte rentrée, 582. Dans le second période de la rougeole putride, *n.* 641. Dans l'hémorrhagie, 795. Dans l'hémoptysie, 850. Dans le commencement de la phthisie, *n.* 915. Dans la ménorrhagie, *n.* 981. Dans le catarrhe, 1066. Dans la coqueluche, 1418. Ils ne sont guère admissibles dans la néphrétique, 430. Rarement utiles dans l'asthme purement spasmodique, *n.* 1392. Leur usage exige beaucoup de précautions dans l'anasarque, 1698. Ils sont nuisibles dans le tetanos, 1278. – Appliqués sur la tête, sont avantageux dans l'apoplexie, 1135. Dans la manie, 1569. Ont guéri l'épilepsie, *n.* 1327. Appliqués sur l'estomac dans la gastritis, 393. Sur le bas-ventre pour modérer les tranchées dans la dysenterie, 1084. Dans la colique, 1444. Sur la région du foie dans la jaunisse accompagnée de douleurs, *n.* 1824. Sur le périnée, ont guéri un écoulement ancien de l'urètre, *n.* 1777, *p.* 630. Sur l'os sacrum, dans la paralysie du sphincter de la vessie, *n.* 1164.

VIBICES. Voyez *Meurtrissures.*

VIN, son usage dans les fièvres, *n.* 215, *p.* 164. Sa manière d'agir, *n.* 215, *p.* 165. Est le stimulant le plus convenable dans les fièvres, 218. Manière de le prescrire, 219-220. Pris modérément est rarement nuisible aux goutteux, *n.* 554.

VIN D'ANTIMOINE, est plus ou moins actif, *n.* 181.

VINAIGRE appliqué extérieurement, est utile pour arrêter les progrès de la putréfaction, *n.* 694. On l'a fait prendre intérieurement avec avantage dans la dyspepsie, *n.* 1207. On l'a proposé contre l'obésité, 1628. – Distillé, a été utile dans la manie, *n.* 1565.

VISCOSITÉ DU SANG (la) n'est pas une cause de la fièvre, *n.* 48.

VITILIGE, *n.* 1814, *p.* 687 & 695. – Blanche, 1814, *p.* 695.

VITRIOL BLANC, seul convenable dans l'ophthalmie, *n.* 286.

ULCÈRE BRULANT. Voyez *Argema.*

ULCÈRES de la bouche qui surviennent aux enfans, improprement nommés ulcères scorbutiques, *n.* 733, *p.* 466. – Du gland & du prépuce qui ne sont pas vénériens, *n.* 1780, *p.* 632. Qui subsistent après que le virus vénérien est détruit, *n.* 1780, *p.* 636. – Des amygdales, produits par d'autres causes que le virus vénérien, *n.* 1782, *p.* 650. Ma-

nière de reconnoître ces ulcères, *ibid.* — Scorbutiques, leur diagnostic, *n.* 1790, *p.* 667, *p.* 670. Leur traitement, *n.* 1814, *p.* 684.

VOIX, son défaut est un signe de foiblesse, *n.* 104, *p.* 102.

VOMIQUE, *n.* 344, *p.* 240. Elle dépend d'autres causes que de l'inflammation, *n.* 342. En quoi consiste la maladie qui mérite proprement ce nom, *n.* 853, *p.* 51. Elle produit la phthisie, 867.

VOMIQUES (les) ne sont communément dans la phthisie pulmonaire, que des tubercules qui ont une cavité qui s'ouvre dans la trachée-artère, *n.* 876, *p.* 67.

VOMISSEMENT naturel, termine l'accès de froid des fièvres, 15. Causes qui y donnent lieu dans les fièvres, *n.* 44. Son pronostic, *ibid.* Ses effets dans les fièvres continues, 172-176. Dans les fièvres intermittentes, 230-34. — Critique arrive particulièrement aux vieillards, *n.* 812. Spontané, utile dans la coqueluche, *n.* 1419. — Spontané & artificiel, utile dans l'anasarque, 1682. — Violent est nuisible, *n.* 178. — Atrabilaire, *n.* 1190, *p.* 273. Sa cause, *n.* 1200, *p.* 280. - Céphalalgique, *n.* 1190, *p.* 270. — De sang, voyez *Hematemesis.* — Fébrile, *n.* 1190, *p.* 269. — Hémorrhagique, *ibid.* — Hypochondriaque, *n.* 1190, *p.* 270. - Iliaque, *n.* 1190, *p.* 269. — Laiteux, *n.* 1190, *p.* 266. — Néphrétique, *n.* 1190, *p.* 274. — Pituiteux, *n.* 1190, *p.* 264. Produit par une espèce de rhumination, *n.* 1190, *p.* 265. Par la saburre, *ibid.* Par la crapule ou l'excès des alimens, *n.* 1190, *p.* 266. Par le squirrhe du pylore, *ibid.* Par le squirrhe de l'œsophage, *ibid.* Par la dentition, *n.* 1190, *p.* 269. — Urineux, *n.* 1190, *p.* 274.

VOMITIFS, manière de les prescrire dans les fievres intermittentes, *n.* 233. Dans les fièvres continues, *n.* 234, *p.* 184. Sont très-avantageux dans l'esquinancie trachéale, 330. Dans le catarrhe, 1066. Dans la dysenterie, 1081. Dans la coqueluche, 1419. — Utiles dans le commencement des fièvres des accouchées lorsqu'il y a des signes de putridité, *n.* 432, *p.* 294. Dans la goutte atonique, 577, *n.* 560. Dans l'accès de goutte régulière quand il y a nausée, *n.* 563. Dans la scarlatine angineuse, 661. Dans le commencement des maladies pestilentielles, 689. Dans la dyspepsie, 1204. On les a recommandés dans la phthisie, *n.* 914, *p.* 90. On ne doit pas les redouter dans l'apoplexie, *n.* 1134. Leur usage fréquent produit l'atonie de l'estomac, *n.* 1198, *p.* 278. Ils éloignent les retours de l'épilepsie, *n.* 1339. Donnés à petites doses avant l'accès d'asthme, ils le modèrent, *n.* 1391. Ils sont fréquemment utiles dans la diarrhée, 1499. Ils ont souvent soulagé les maniaques, *n.* 1568. Ils détruisent souvent tout-à-coup la douleur dans l'inflammation des testicules, *n.* 1781, *p.* 628. Ils ont quelquefois procuré la résolution du bubon vénérien, *n.* 1781, *p.* 642. Ils sont utiles dans la jaunisse, 1825.

VOYAGES (les), utiles aux hypochondriaques, 1249.

URINES, changemens qu'elles éprouvent pendant le paroxysme de la fièvre, 16. Pronostic que l'on doit en tirer, *n.* 124, *p.* 117. Sont fort colorées & déposent un sédiment briqueté dans le rhumatisme aigu, 446. Sont fort colorées

& déposent un sédiment abondant furfuracé & rouge dans la fievre étique, 860. Sont clairespendant l'accesd'asthme & troubles quand il est dissipé, *n.* 1377. Contiennent dans le diabete une matiere saccarine, qui est de la nature du sucre commun, 1506. Sont douces au goût dans le diabete, 1507. Déposent un sédiment abondant & rougeâtre dans l'anasarque, *n.* 1673. Sont fort colorées & se corrompent fort facilement dans le scorbut, *n.* 1790, *p.* 669, 1811. Elles sont d'une couleur jaune dans la jaunisse, 1820.

URINES SANGLANTES. Voyez *Hématurie.*

URTICARIA, son histoire & sa curation, 730.

URTICATION (l') est, par sa maniere d'agir, analogue aux vésicatoires, 566, 1163.

UTÉRUS, son développement tardif, peut être une des causes de l'aménorrhée, *n.* 998, 1001.

VUIDANGES. Voyez *Ménorrhagie sanglante des nouvelles accouchées.*

VULNÉRAIRES SUISSES, ne sont d'aucune efficacité dans la phthisie, *n.* 917, *p.* 91.

Y.

YAWS, est endémique en Guinée, *n.* 1814, *p.* 701. Sa description, *ibid.* Sa différence d'avec le pian, *n.* 1814, *p.* 703-4. D'avec la maladie vénérienne, *ibid.* Observation de M. Hunter sur la marche & le traitement de cette maladie, *ibid.*

Z.

ZINC, ses fleurs ont été recommandées dans l'épilepsie, 1337.

ZOSTER de Pline, *n.* 696, *p.* 439. Voyez *Ceinture dartreuse.*

Fin de la Table des Matières.